AUTHOR: JOANNE, ADOLPHE

TITLE: ITINERAIRE DESCRIPTIF ET ....

PLACE: PARIS

DATE: 1858

Master Negative #

91-80108-3

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

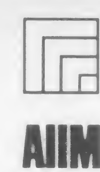
Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

Joanne, Adolphe, 1813-1881.
Itinéraire descriptif et historique des Pyrénées de l'océan à la Méditerranée.
Paris, [1858]
683 p. plates, map.

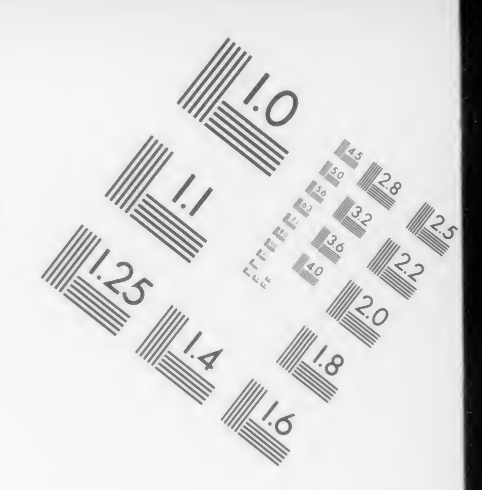
Restrictions on Use:

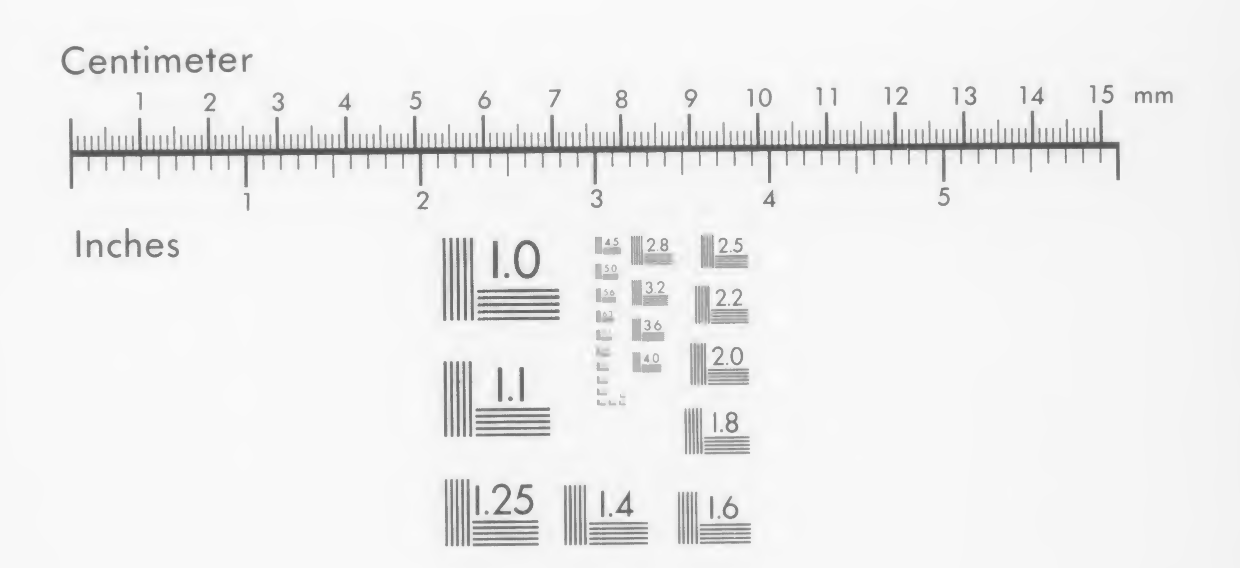
TECHNICAL MICROFORM DATA

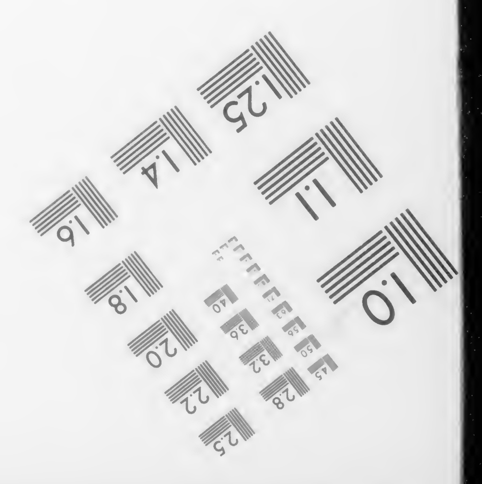
FILM SIZE: 35 mm REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 11-6-92 INITIALS M.G.Y
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT



AIIM



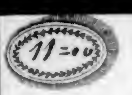




ADOLPHE JOANNE

GUIDE AUX PYRÉNÉES

L. HACHETTE ET Cie





ITINÉRAIRE

DESCRIPTIF ET HISTORIQUE

DES PYRÉNÉES



TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET Cie
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

Cortent 1867

ITINÉRAIRE

DESCRIPTIF ET HISTORIQUE

DES PYRÉNÉES

DE L'OCÉAN A LA MÉDITERRANÉE

PAR ADOLPHE JOANNE

Auteur des Itinéraires de la Suisse, de l'Allemagne, de l'Écosse
des Environs de Paris, etc.

CONTENANT

9 PANORAMAS DESSINÉS D'APRÈS NATURE

PAR VICTOR PETIT

6 cartes et 2 plans de ville

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

PAYS BASQUE. — NAVARRE. — BASSES-PYRÉNÉES.

DEUXIÈME PARTIE.

HAUTES-PYRÉNÉES.

TROISIÈME PARTIE.

HAUTE-GARONNE.

QUATRIÈME PARTIE.

ARIÉGE.

CINQUIÈME PARTIE.

PYRÉNÉES-ORIENTALES.

CARTES ET PLANS.

FIN DE LA TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

PRÉFACE.

Les Pyrénées françaises ont été l'objet d'un grand nombre de monographies intéressantes; mais jusqu'à ce jour les touristes qui allaient les visiter avaient vainement cherché, pour s'y guider, un itinéraire complet de la chaîne entière. Cette lacune regrettable, j'essaye de la combler. Bien que, pendant deux saisons consécutives, je me sois promené, en observateur, de l'Océan à la Méditerranée, explorant les vallées les plus curieuses, escaladant les pics les plus élevés, je n'ai pas tout pu voir par moi-même; une partie de mon travail a été nécessairement empruntée aux ouvrages que j'ai consultés. Parmi les écrivains auxquels je dois le plus de renseignements utiles, je remercierai surtout, outre Ramond, qui n'est plus, M. de Chausenque, dont les voyages seraient aussi lus que ceux de de Saussure, si la forme en était un peu plus brève et plus précise; M. Frédéric Soutras, un de ces hommes de conscience et de talent que Paris envie à la province; M. Lemonnier, qui a donné un titre trop modeste à une étude remarquable d'exactitude et de netteté; M. Cénac-Moncaut, le patient et scrupuleux explorateur de tous les monuments du passé; l'auteur anonyme du *Manuel indicateur de l'étranger*, et tant d'autres, qui auraient aussi droit à des éloges particuliers. Mon ami, mon futur collaborateur pour les *Bains d'Europe*,

M. le docteur A.-L. Le Pileur, a bien voulu rédiger, tout exprès pour ce volume, des notices spéciales sur toutes les eaux minérales et thermales fréquentées par les étrangers. M. Émile Isambert a mis à ma disposition une monographie manuscrite de Baréges; M. E. Reclus, jeune géographe, qui m'a beaucoup aidé dans la rédaction de mes notes, m'a communiqué une savante dissertation qu'on lira avec autant d'intérêt que de profit. Enfin, j'ai obtenu de la complaisance de M. le colonel Blondel la communication des admirables minutes de toutes les feuilles de la carte de France, publiée par le dépôt de la guerre, qui comprendront la chaîne des Pyrénées.

Malgré mes voyages, mes recherches, mes soins, et tous ces secours étrangers, l'*Itinéraire des Pyrénées*, je le sais mieux que personne, sera encore, sur trop de points, inexact et incomplet. Ce n'est qu'avec le temps, et surtout avec les rectifications bienveillantes de tous ceux de ses lecteurs qui l'auront surpris en faute, que je parviendrai à le rendre vraiment digne de l'approbation des touristes, dont je me permets de solliciter, en reconnaissance de mes bonnes intentions et de mes efforts, l'indulgence et les conseils.

Les quatre cartes des Pyrénées, que contient cet itinéraire, ont été dressées sous ma direction par M. Dufour, d'après les cartes du dépôt de la guerre qui ont déjà paru et les meilleures cartes publiées soit à Paris soit dans les départements. Ai-je besoin de faire remarquer l'intérêt et l'utilité qu'offrent les panoramas si consciencieusement dessinés d'après nature par M. Victor Petit, et si heureusement gravés par MM. Gérin et Primaut Rousset?

Paris, 10 août 1858.

Adolphe JOANNE.

BIBLIOGRAPHIE.

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS.

Album pittoresque et historique des Pyrénees, par A. Fourcade. Paris, Albanel. 1836.

Annuaire administratif, judiciaire et industriel du département des *Basses-Pyrénées* pour l'année 1857. Pau, Vignancour.

Annuaire des établissements thermaux des Pyrénées et des bains de mer pour 1857. Pau, Vignancour.

Annuaire du département de *l'Ariége* pour l'an 1857. Foix, Pomiès frères.

Annuaire du département de *l'Aude* pour 1856. Carcassonne, Labau.

Annuaire général de la *Haute-Garonne*, par Alph. Bremond. Toulouse, 1857.

Annuaire statistique des *Hautes-Pyrénées* pour l'année 1858. Bagnères de Bigorre, Dossun.

Ariége, Andorre et *Catalogne*. Guide historique, pittoresque et descriptif aux bains d'Ussat et d'Ax, par L. Boucoiran. Paris, Girand. 1854.

Autour de Biarritz. Promenades à Bayonne, à la frontière et dans le pays Basque, par M. A. G. de Lavigne. Paris, L. Hachette et Cie. 1856.

Bagnères de Bigorre considérée sous le rapport historique et pittoresque, par Frédéric Soutras. Bagnères de Bigorre. Dossun, 1856.

Bagneres de Bigorre sous le rapport médical et topographique, par L. C. Lemonnier. Bagnères, Dossun. 1841.

Bains des Pyrenées, Cauterets, Saint-Sauveur, Luz, Gavarnie. Descriptions historiques et archéologiques, avec dessins, par Justin Lallier. Paris, Parmantier; Pau, chez tous les libraires. 1858.

Bains et courses de Luchon. Vrai guide, etc., par Nérée Boubée. Paris, Eloffe et Cie; Luchon, Dulong. 1857.

Biarritz. Entre les Pyrénées et l'Océan. Itinéraire pittoresque, par Augustin Chaho. 2 vol. Bayonne, Andréossy.

Bulletin monumental, ou Collection de mémoires et de renseignements pour servir à la statistique des monuments de la France, publié par M. de Caumont. Paris, Derache, rue du Bouloy, 7.

Campagnes de la Révolution française dans les Pyrénées-Orientales, 1793-1794-1795, par J.-N. Fervel. 2 vol. in-8. Paris, chez Pilet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

Château de Pau (le). Son histoire et sa description, par Bascle de Lagréze. Paris, Didron. 1854.

Chemin de fer de France en Espagne, par O' Quin. Pau, Vignancour, 1856.

Chemins de fer (les) *espagnols*, par A. Germond de Lavigne. Paris, Hennuyer. 1858.

Description du département de *l'Ariege* par arrondissements, cantons et communes, par M C. Bergès, directeur de l'École normale de l'Ariége. Foix, Pomiès frères. 1839.

Dictionnaire géographique, historique, industriel et commercial de toutes *les communes de la France*, par A. Girault de Saint-Fargeau. 3 vol. Paris, librairie de Firmin Didot. 1846.

Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe *au* XVIe *siècle* avec de

nombreuses illustrations, par M. Viollet-le-Duc. Paris, Bance. En cours de publications. Trois volumes ont déjà paru.

Eaux-Bonnes et Eaux-Chaudes. Bains et courses. Itinéraire de Pau à ces établissements, par un touriste. Pau, Vignancour, 1851.

Essai sur la constitution géognostique des Pyrénées. Paris, in-8, 1823.

Étude sur la basilique de Saint-Just d Valcabrère, par Louis de Fiancette d'Agos. Saint-Gaudens, Abadie, 1857.

Excursion dans les Hautes-Pyrénées, par B. Batsère. Tarbes, Telmon 1857.

Gazette des Eaux, publiée par M. A. Germond de Lavigne, Paris.

Guia del viagero en España, par D. Francisco de Mellado. Madrid. 1849.

Guide aux établissements thermaux des Hautes et Basses-Pyrénées et de la Haute-Garonne, par Frédéric Soutras. Bagnères de Bigorre, Dossun, 1858.

Guide dans Toulouse, par le Blanc du Vernet, 1 vol. in-18. Toulouse, librairie centrale, 1857.

Guide des étrangers dans Toulouse, 4e édition, 1 vol. in-18. Toulouse, Delboy. 1858.

Guide du Roussillon, ou Itinéraire du voyageur dans les Pyrénées-Orientales, par D. M. J. Henry. Perpignan, Alzine. 1842.

Guide du touriste et du baigneur aux eaux de *Bagnères de Bigorre*, par H. L. Bagnères, chez Plassot. 1843.

Guide du voyageur de Bayonne à Saint-Sébastien, par Ch. Hennebutte. Paris, Maison.

Guide du voyageur en Espagne, par Bory de Saint-Vincent. Paris, Louis Janet. 1823.

Guide historique, pittoresque et descriptif du voyageur aux bains de mer *d'Arcachon* et à dix lieues à la ronde, par Jean Lacou; in-18, Arcachon : à la librairie nouvelle.

Guide manuel du touriste et du baigneur *à Bagnères de Luchon*, par Pàris. Luchon, chez Lafont.

Halbinsel der Pyrenäen, von M. Willkomm. Leipzig, Gustav Meyer. 1855.

Handbook for travellers in Spain, by Richard Ford. 2 vol. London. John Murray. 1855.

Histoire de Bagnères de Luchon, suivie de notices historiques sur les établissements thermaux, par H. Castillon d'Aspet. Toulouse, chez Dupin. 1843.

Histoire de France, par Henri Martin. Paris, Furne.

Histoire des populations pyrénéennes, du Nébouzan et du pays de Comminges, par H. Castillon d'Aspet. 2 vol. Toulouse, Delsol. 1842.

Histoire des villes de France, par Aristide Guilbert, 6 vol, grand in-8. Paris, Furne. 1848.

Histoire du Béarn et du pays basque, par A. Mazure. Pau, Vignancour. 1839.

Histoire du sol de l'Europe, par J. C. Houzeau Bruxelles, librairie internationale. 1857.

Historique de Bagnères de Luchon, par J. F. Hureau Bachevillier. 2 vol. Paris, Pourrat frères. 1842.

History of Europe from the commencement of the French Revolution to the Restoration of the Bourbons, by Archibald Alison. Paris, Baudry's european Library 1841.

Influence curative du climat de Pau et des eaux minérales des Pyrénées, par A. Taylor, docteur médecin; traduit de l'anglais par O' Quin. Pau, Vignancour. 1843.

Itinéraire de Pau aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes, par un touriste (M. Moreau). Pau, Vignancour 1844

Itinéraire descriptif et pittoresque des *Hautes-Pyrénées françaises*, par P. La Boulinière. Paris, Gide fils. 3 vol. in-8, 1825.

Itinéraire topographique et historique des Hautes-Pyrénées, par A. A. Pàris, Didier. 1853.

Journal des Mines.

Manual del viajero de Madrid a Bayona. Madrid, imprenta de D. Gedro Montero. 1853.

Manuel du baigneur à Bagnères de Bigorre, par Aristide Pambrun, 1 vol. in-12. Bagnères de Bigorre, Dossun, 1858.

Manuel indicateur de l'étranger aux établissements thermaux des Pyrénées. Pau, Vignancour. 1857.

Mélanges, par D. Nisard. Souvenirs de voyage. Paris, Delloye et Lecou. 1838.

Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des Pyrénées et des pays adjacents, par Palassou. In-8. 1819.

Monographie de l'Escale-Dieu, par Gustave Bascle de Lagrèze. Paris, V. Didron. 1850.

Monographie de Saint-Pé, par G. Bascle de Lagréze. Paris, Didron. 1850.

Monographie de Saint-Savin de Lavedan, par G. Bascle de Lagrèze. Paris, Didron. 1850.

Nérac et Pau. Notes de deux voyages en Gascogne. par J. F. Samazeuilh. Agen, Quillot. 1854.

Notes d'un voyage dans le Midi de la France, par Prosper Mérimée. Paris, librairie de Fournier. 1835.

Notice historique et médicale sur Bagnères de Luchon, par le docteur Ernest Lambron. Paris, imprimerie centrale des chemins de fer.

Notice sur les *eaux minérales d'Aulus* et sur *le Couserans*, par le docteur Bordes-Pagès. Toulouse, 1850.

Nouveau guide de l'étranger à Bordeaux et dans le département de la Gironde, par L. L.-Chaumas, Bordeaux, 1856.

Observations pour servir à l'histoire naturelle et civile de la vallée d'Aspe, par Palassou, in-18. 1828.

Panorama historique et descriptif de Pau, par A. Dugenne. Pau, Vignancour. 1847.

Patria. La France ancienne et moderne. Paris, Dubochet. 1847.

Pau, description de la ville et du château, par Justin Lallier. Paris, Parmantier. 1856.

Pays basque (le), sa population, sa langue, ses mœurs, sa littérature et sa musique, par Francisque Michel. Paris, Firmin Didot. 1857.

Pyrénées (les), ou Voyages pédestres dans toutes les régions de ces montagnes, par M. V. de Chausenque. 2 vol. in-18. Agen, Prosper Noubel. 1854.

Pyrénées (les), par le baron J. Taylor. Paris, Gide. 1843.

Pyrénées (les) *illustrées*, par Frédéric Soutras, grand in-4. Bagnères de Bigorre, Dossun. 1858.

Recueil d'itinéraires pour servir de guide au minéralogiste, au conchyliologiste et au géologue, par Nérée Boubée. Paris, Levrault.

Revue de l'Académie de Toulouse, publiée sons la direction de M. J. Lacointa.

Revue des Deux Mondes.

Roussillonnais (le), calendrier pour l'année 1856. Perpignan, Alzine.

Routier (le) *des provinces méridionales*, fragments d'histoire et de voyages, etc. Toulouse, M. de Pablos, éditeur. 1842.

Saint-Jean-de-Luz historique et pittoresque, par Léonce Goyetche. Bayonne, Larroulet. 1856.

Souvenirs de Saint-Jean-de-Luz, par J. Fr. Samazeuilh. Bayonne, Lasserre. 1857.

Souvenirs des Pyrénées, par Samazeuilh. Agen, Prosper Noubel. 1827.

Souvenirs d'un naturaliste, par A. de Quatrefages. 2 vol, in-18. Paris, 1854, Charpentier.

Statistique générale des départements pyrénéens, par Al. du Mège. 2 vol. Paris, Treuttel et Würtz. 1828.

Tableaux historiques et descriptifs des Eaux-Bonnes et des curiosités environnantes, par l'abbé Ad. Guilhou, Cahors, Layton.

Traité des eaux minérales et des établissements thermaux du département *des Pyrénées Orientales*, par J. Anglada. 2 vol. Paris, Baillère. 1833.

Tratado completo de las fuentes minerales de España, par P. M. Rubio. Madrid, Rivera. 1853.

Vallée de la Têt, affluents et itinéraire, par M. Bouis. Perpignan, Alzine. 1858.

Voyage à la Maladetta, par Alb. de Franqueville. Paris, Maison. 1845.

Voyage archéologique et historique dans le Pays basque, le Labour et le Guipuscoa, par Cénac-Moncaut, 1 vol. in-8. Tarbes, Telmon, 1857.

Voyage archéologique dans l'ancien comté de Comminges et dans les Quatre Vallées, par Cénac-Moncaut. Paris, Didron. 1856.

Voyage archéologique et historique dans l'ancien comté de Bigorre, par Cénac-Moncaut. Tarbes, Telmon 1856.

Voyage archéologique et historique dans l'ancien vicomté de Bearn, par Cénac-Moncaut. Tarbes, Telmon. 1856.

Voyage archéologique et historique dans l'ancien royaume de Navarre, par Cénac-Moncaut. Tarbes, Telmon. 1857.

Voyage aux eaux des Pyrenées, par H. Taine. Paris, librairie de Hachette et Cie. 1858.

Voyage aux Pyrénées françaises et espagnoles, par J. P. P. Pàris, Delion Deville. 1832.

Voyage en Espagne, par Théophile Gautier. Paris, Charpentier. 1855.

Voyage historique et pittoresque de Toulouse à Bagnères de Luchon, par Fons. Toulouse, Jougla. 1849.

Voyage pittoresque dans les Basses-Pyrénées, par M. J. L. Lacour. Bayonne, 1834

Voyage pittoresque et descriptif dans les Hautes-Pyrénées, par Hardy; traduit de l'anglais par Barrère de Vieuzac. Tarbes, Lavigne, 1839.

Voyages au Mont Perdu et dans la partie adjacente des Hautes-Pyrénées, par L. Ramond. Paris, Belin. 1801.

Voyages et voyageurs, par Cuvillier-Fleury. Paris, Michel Lévy frères, 1856.

Wanderungen durch die nordœstlichen und centralen Provinzen Spaniens, 2 Bænde. Leipzig, Arnold. 1852.

INTRODUCTION.

LES PYRÉNÉES[1].

I.

Le système des Pyrénées, dont le nom celte signifie pâturages élevés, s'étend depuis le cap Creus, sur les bords de la Méditerranée, jusqu'au cap Finisterre, ou plus exactement jusqu'au cap Toriñana, sur l'Océan Atlantique, à l'extrémité nord-ouest de l'Espagne. Décrivant un arc légèrement infléchi vers le nord, il court de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest sur une longueur à vol d'oiseau de 1018 kil., depuis 1° 1' de long. est jusqu'à 11° 51' de long. ouest de Paris; mais, en tenant compte de son inflexion vers le nord et de ses nombreux détours, la longueur totale de la chaîne dépasse 1480 kil. Le système atteint sa plus grande largeur à son extrémité occidentale, où il s'épanouit pour former un large plateau de 300 kil. de diamètre; vers le milieu de son développement, entre la Vieille-Castille et les côtes de la Biscaye, il n'a plus que 50 et 60 kil. de largeur; entre l'Espagne et la France, sa largeur moyenne est de 100 kil. Il est compris entre 41° 23' et 43° 47' de latitude boréale, et la superficie totale qu'il recouvre s'élève à plus de 135 000 kil. carrés.

Le simple examen du relief orographique suffit pour montrer

1. Je dois cette belle étude sur les Pyrénées à M. E. Reclus, eune géographe, qui m'a, du reste, beaucoup aidé dans la rédaction de cet ouvrage.

AD. JOANNE.

que la chaîne se divise en deux parties bien distinctes : celle de l'Ouest, qu'on pourrait appeler la chaîne des *Pyrénées Cantabres*, et celle de l'Est, formant les *Pyrénées* proprement dites. Une large et profonde dépression, qui se changerait en détroit si la mer s'élevait de 600 à 800 mètres, sépare les deux parties du système. C'est par cette dépression, véritable *seuil* de l'Espagne, que passera le chemin de fer du Nord, de Madrid à Bayonne.

La chaîne des Pyrénées proprement dites, qui sert de frontière à la France et à l'Espagne, a une longueur de 430 kil. en ligne droite, ou de 670 kil., en comptant toutes les inflexions de la crête. Sa plus grande largeur, entre Tarbes et Ainsa, est de 110 kil.; entre Saint-Jean-Pied-de-Port et Pampelune, elle n'a que 60 kil. de large, et 24 seulement à son extrémité orientale entre le Boulou et Hostalnou. Sa superficie est d'environ 33.000 kil. carrés. Elle forme un tout parfaitement distinct, et ne se rattache point aux Alpes par les Cévennes, comme plusieurs auteurs et Charpentier lui-même l'ont répété. Au Nord, elle est limitée par une grande dépression où passe le canal du Midi, dont le point culminant, situé aux Pierres de Naurouse, n'atteint pas une hauteur de plus de 189 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

Peu de chaînes de montagnes offrent une disposition aussi régulière que les Pyrénées. De même qu'une branche d'arbre, ou mieux encore, une feuille de fougère se divise et se subdivise à droite et à gauche en petits rameaux, en feuilles et en folioles, de même aussi chaque *nœud* de la crête donne naissance, de côté et d'autre, à une chaîne transversale en tout semblable à la chaîne-mère, si ce n'est qu'elle est beaucoup plus courte et s'affaisse par chutes successives jusqu'au niveau des plaines avoisinantes. Les arêtes transversales sont parallèles entre elles et séparées les unes des autres par de profondes vallées où descendent les glaciers, où mugissent les torrents, où circulent les sentiers. Les vallées correspondent d'un côté à l'autre de la chaîne principale et communiquent ensemble par le *col*, *port* ou *passage*, c'est-à dire par la dépression formée entre deux cimes. Comme la crête principale, chaque chaînon transversal se compose également d'une succession de cimes séparées l'une de l'autre par autant de cols dont la hauteur diminue en proportion; chaque

cime donne naissance à deux contre-forts latéraux qui ne sont autre chose qu'un rudiment de chaîne tertiaire parallèle à la grande chaîne, et les cols secondaires servent à faire communiquer de courts vallons déversant leurs eaux au torrent de la vallée principale. Cette régularité remarquable des Pyrénées pourrait faire admettre qu'elles ne formaient autrefois qu'un énorme bourrelet de soulèvement dressé comme un rempart d'une mer à l'autre mer, et qu'elles ne doivent leurs cols, leurs gorges et leurs vallées qu'au travail incessant des eaux qui en découlent. S'il en est ainsi, la vraie pente de la chaîne est indiquée par l'inclinaison des chaînons transversaux, depuis le point le plus élevé de la crête jusqu'au niveau des plaines qui s'étendent à leur pied. Sur le versant français, cette déclivité n'est que de 4 mètres sur 100. Ce qui rend ces montagnes souvent difficiles à gravir, ce n'est donc pas la pente réelle du système entier : ce sont les précipices qui en intersectent les versants; ce sont les roches éboulées, les torrents, les champs de neige.

Malgré leur régularité générale, les Pyrénées s'écartent en plusieurs points du type idéal de la chaîne de montagnes. Une première anomalie s'observe vers leur centre, à égale distance des deux mers. Là, on s'aperçoit que la chaîne n'est pas simple, comme on pourrait le croire au premier abord, mais qu'elle est en réalité formée de deux chaînes distinctes, dont l'une, venant de Vittoria, se dirige à l'est par les monts Basques, le pic d'Anie, Som de Séoube, la Pène d'Aragon, le Vignemale, le Marboré, Troumouse, le Plan, Clarbide, Grabioules, Sauvegarde, la Picade, etc., jusqu'aux ports de Caldas et d'Esterry, tandis que l'autre, commençant au cap Creus, se développe vers l'ouest en formant les pics de Pédrous, Carlitte, les montagnes d'Andorre, le Mont-Vallier, puis court parallèlement à la chaîne venue de l'Atlantique, et, après avoir redressé sa crête par le Tuc de Mauberme, la Tour de Crabère et le Tentenade, va mourir au Pont du Roi, sur la rive droite de la Garonne, à 25 kil. à vol d'oiseau au nord de la Picade. On pourrait comparer les Pyrénées à une chaîne normale qui aurait éte divisée en deux par une gigantesque faille, et dont les moitiés, restées fixes par leurs extrémités maritimes, auraient tourné légèrement et en sens inverse autour de ces extrémités, comme sur des pivots.

Un chaînon latéral, s'appuyant à angle droit sur la chaîne du Nord, va se souder à la chaîne du Sud, au col de Paillas; un autre chaînon, parti également à angle droit de la chaîne méridionale au pic de la Picade, et comprenant l'Entécade, Bacanère, le Pales de Burat, ne reste séparé du Tentenade que par l'étroit défilé où coule la Garonne. Ainsi, les extrémités libres des deux chaînes et les deux chaînons qui les rejoignent forment un bassin connu sous le nom de Val d'Aran, véritable remous terrestre autour duquel les montagnes se dressent comme d'énormes vagues. C'est le centre des Pyrénées, et, bien que ses eaux s'écoulent par la Garonne dans les plaines de la France, il n'appartient orographiquement à aucun des deux bassins. A bien meilleur titre que le pays d'Andorre, le Val d'Aran aurait pu rester une république neutre entre les deux États limitrophes, la France et l'Espagne.

Une seconde anomalie consiste en ce que les plus hauts sommets ne sont pas situés sur la crête elle-même. Ainsi, le Mont-Perdu et la Maladetta s'élèvent au sud de la chaîne des Pyrénées Atlantiques : la première de ces montagnes se rattache à l'axe central par plusieurs cols élevés; mais la Maladetta forme un groupe complétement isolé du côté de l'ouest et du nord : c'est à l'est seulement qu'une arête neigeuse le relie à la chaîne. Il en est de même pour la chaîne des Pyrénées Méditerranéenes; le Canigou ne se dresse pas non plus sur l'axe, mais il est à remarquer qu'au lieu de se trouver au sud de la chaîne, comme le Mont-Perdu et la Maladetta, il s'élève au nord; on dirait qu'une certaine polarité a présidé à la formation des deux chaînes, et au soulèvement des pics sur chaque versant.

A son extrémité occidentale, la chaîne des Pyrénées proprement dites est assez basse et s'allonge en collines arrondies, hautes de 800 à 1000 mètres; graduellement elle exhausse ses pics en s'avançant vers l'est, mais elle n'a le caractère d'une chaîne alpestre qu'au pic d'Anie (2584 mètres), situé à vol d'oiseau à 140 kil. de la mer; ce pic lui-même n'atteint pas la limite des neiges éternelles, et le premier sommet qui dépasse cette limite, le Pic du Midi d'Ossau, ne se trouve qu'à 30 kil. plus à l'est, à 170 kil. de l'Atlantique. C'est là que la chaîne atteint son élévation culminante, et, jusqu'aux montagnes du Val d'Aran, elle se

maintient à 2600 mètres de hauteur moyenne; entre le Tuc de Mauberme et le Montcalm, elle a 2400 mètres; entre le Montcalm et le col de la Perche au-dessus de Montlouis, elle n'a plus que 2500 mètres, sauf dans le groupe des pics de Carlitte et de Pédrous, où elle se redresse à 2700 et 2800 mètres de hauteur. Au delà du col de la Perche, elle s'abaisse graduellement, et, après avoir projeté au nord l'énorme contre-fort qui se termine par la masse du Canigou (2786 mètres), elle se prolonge à l'est par le chaînon comparativement insignifiant des Albères, haut de 600 mètres en moyenne. A 40 kil. seulement à l'est du Canigou, s'étendent les plaines de Perpignan, enlevées à la mer par les alluvions du Tech et de la Têt, et, à 30 kil. plus loin, s'allongent du nord au sud les côtes sablonneuses de la Méditerranée. Ainsi, le Canigou est deux fois et demie plus rapproché de la Méditerranée que le Pic du Midi d'Ossau ne l'est de l'Atlantique. Il semble d'autant plus élevé qu'il domine presque immédiatement les plaines et la mer, et longtemps on l'a pris pour le plus haut sommet des Pyrénées. La forte inclinaison ou la *chute* de la crête à son extrémité orientale se continue jusque sous les flots, et, non loin du cap Creus, on ne trouve déjà plus le fond à 2000 mètres de profondeur.

Sur le versant septentrional, à 60 ou 80 kil. du massif central du Val d'Aran, se projettent deux puissants contre-forts : à l'ouest, celui de Néouvieille; à l'est, celui du Puy de Prigue ou de Carlitte. Les montagnes qui les composent sont d'une hauteur à peu près uniforme et renferment un grand nombre de vallées étroites où l'eau des neiges s'accumule en étangs : ce sont les deux régions lacustres par excellence de la chaîne des Pyrénées. Des *laquets* et des *gourgs*, variant tous les ans de forme et de grandeur, selon l'épaisseur des glaciers et la durée de la fonte des neiges, remplissent le fond de toutes les gorges, et du haut d'une montagne qui les domine, on peut quelquefois en compter une vingtaine, étagés à différentes hauteurs. C'est du massif du Val d'Aran et de ces deux régions lacustres, que rayonnent dans tous les sens les cours d'eau les plus importants du versant français. Du Val d'Aran, placé au centre, sort la Garonne, le fleuve le plus considérable des Pyrénées. A l'ouest, l'Adour, la Neste et les principaux affluents du Gave de Pau des-

cendent du massif du Néouvieille et de ses contre-forts; à l'est, le massif du Puy de Prigue donne naissance à la Têt, à l'Aude, à l'Ariége, et, du côté du sud, à la Sègre, affluent de l'Èbre. Les autres cours d'eau, tels que le Tech et la Bidassoa, qui prennent leur source loin de l'un de ces trois massifs, à l'une des extrémités de la chaîne, sont d'une importance tout à fait secondaire.

La formation des Pyrénées est beaucoup plus normale et plus régulière du côté de la France que du côté de l'Espagne. Du haut des cols ou des sommets de la crête, on voit, du côté du nord, les vallées s'abaisser vers les plaines par une pente graduelle, tandis qu'au sud, les dépressions ouvertes immédiatement à la base de la chaîne centrale apparaissent creusées comme d'énormes abîmes; souvent il faut descendre jusqu'à une profondeur de 1000 à 2000 mètres le long des précipices, avant d'atteindre, au fond d'une gorge, la ferme ou le village qu'on a vu d'en haut.

Mais, par un contraste remarquable, si les gorges ouvertes immédiatement au pied méridional des Pyrénées sont plus profondes, le pays lui-même est beaucoup plus élevé, et les vallées principales descendent par une pente relativement insensible jusqu'aux plaines de l'Èbre. L'Espagne tout entière est un vaste plateau élevé de plusieurs centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer. De hauts chaînons latéraux, partis de la crête des Pyrénées, traversent ce plateau dans la direction du nord au sud, et, se maintenant pendant une grande distance à une hauteur considérable, vont s'abaisser brusquement sur la rive gauche de l'Èbre.

. En se développant de l'ouest à l'est, la chaîne projette au sud six chaînons principaux : 1° celui qui, partant des montagnes des Aldudes, à l'ouest du col de Roncevaux, se termine à 3 lieues au sud-est de Pampelune par le cône de *la Higa de Monreal*, d'où l'on peut, d'après M. Bory de Saint-Vincent, embrasser un horizon immense de 90 kilomètres de diamètre, plus de 8000 kilomètres carrés; 2° celui qui, s'appuyant sur les Pyrénées aux montagnes d'Anéou et de Peyrelue, sépare la vallée de l'Aragon à l'ouest, de celle du Gallego à l'est, et va rejoindre près de Jaca la chaîne de la Peña de Oroel; 3° celui qui s'embranche au nœud du Vignemale, se développe entre les vallées du Gallego et de la Cinca, et se divise en deux ramifications dont l'une, celle de l'est, s'affaisse près de Balbastro, et l'autre, faisant un coude vers l'ouest, autour de la ville de Huesca, envoie ses derniers contre-forts jusqu'au-dessus de la ville de Mequinenza, sur les bords de l'Èbre ; 4° celui qui, partant de l'angle sud-est du Val d'Aran, forme une ligne de partage entre les deux bassins de la Noguera Ribagorçana et la Noguera Pallaressa ; 5° celui qui limite, à l'ouest, le val d'Andorre et sépare la vallée de la Noguera Pallaressa de celles de l'Embalire et de la Sègre; 6° enfin, celui qui, prenant son origine au Puigmal, à l'est de Puycerda, se dirige d'abord au sud-ouest, puis à l'ouest vers le bassin d'Urgel, se détourne vers le sud, à l'est de cette ville, s'affaisse par degrés entre le bassin de la Sègre et celui du Llobregat, et se relève tout à coup pour former au-dessus de Barcelone le célèbre Montserrat, haut de 1236 mètres.

En outre, quelques-uns de ces chaînons latéraux sont réunis par d'autres chaînons parallèles aux Pyrénées. Le plus important de ces systèmes secondaires est celui de la Peña de Oroel, qui se développe de l'est à l'ouest entre Jaca et Sangüesa, sur une longueur de 75 kilomètres, et force la rivière Aragon à couler parallèlement à la base des Pyrénées; ses plus hautes cimes s'élèvent à 1760 mètres de hauteur. Cette multiplicité et ce croisement des chaînes au sud des Pyrénées avaient autrefois causé la formation de vastes lacs, maintenant remplis par des atterrissements. C'est ainsi que les vallées de la Cinca, de la Sègre et surtout celle de l'Èbre, n'étaient autrefois qu'une succession de lacs étagés de bassin en bassin.

Sur le versant français, pas un seul chaînon latéral n'a une grande importance, à l'exception du chaînon des Corbières, et celui-ci, dirigé obliquement au nord-est de la crête centrale, est plutôt une de ces ramifications qui se forment en *patte d'oie* à l'extrémité des chaînes qu'un véritable chaînon latéral. Les hautes collines du Gers ne prennent pas leur origine dans les Pyrénées elles-mêmes, mais dans le plateau de Lannemezan, lande infertile s'élevant en terrasse en face de la chaîne, et séparée des principaux contre-forts par les vallées longitudinales de la Garonne et de la Neste. Ce plateau est extrêmement curieux

sous le rapport géologique, par les fossiles qu'il contient, le grand nombre de rivières d'ordre secondaire qui y prennent leur source, les graviers contenus dans ses bas-fonds, et la régularité de ses longues croupes dépourvues de terre végétale. La dénudation du terrain tertiaire moyen dont il est composé, et que recouvrent çà et là des îlots de terrain supérieur laissés par les eaux comme des restes de l'ancienne surface, semblent indiquer que par là s'écoula jadis, en un long déluge, la mer qui s'étendait à la base des Pyrénées.

Les chaînons parallèles à la chaîne principale ne sont pas mieux représentés du côté de la France que les chaînons latéraux : il en existe deux dans le département de l'Ariége, séparés l'un de l'autre par un intervalle d'environ 20 kilomètres et longs d'environ 80 kilomètres, depuis la vallée de l'Aude jusqu'à celle de la Garonne. Le plus élevé s'embranche au nœud des Corbières, et se termine par la belle montagne de Saint-Barthélemy ; le second est traversé par plusieurs rivières, le Lhers, la Lectouire, la Douctouire, l'Ariége, et enfin l'Arize, qui s'y creuse pour son passage la magnifique grotte du Mas-d'Azil.

Dans les Pyrénées, la limite des neiges perpétuelles est en moyenne de 1730 ou 1800 mètres au-dessus du niveau de la mer, mais seulement sur les pentes septentrionales ; car sur le versant espagnol on ne trouve déjà plus de neiges au milieu d'août, si ce n'est dans les cavités où le soleil ne pénètre guère, ou qui sont abritées des vents du Sud par quelques montagnes. Il faut remarquer aussi que, sur le versant septentrional, la limite des neiges éternelles va en s'élevant de l'ouest à l'est, du pic d'Anie au Canigou, à cause de la plus haute température du bassin de la Méditerranée, comparée à celle du bassin de l'Atlantique Nord. Tous les étages superposés de végétation se redressent en même temps que la limite des neiges éternelles, à mesure qu'on s'avance vers l'est, et les plantes qui ne croissent même pas dans les Basses-Pyrénées, comme l'olivier, se montrent jusqu'à 420 mètres de hauteur sur les flancs du Canigou.

Les zones de végétation ne s'étagent pas avec une régularité parfaite sur les montagnes ; mais il y a pénétration réciproque, pour ainsi dire, entre les zones, selon l'exposition, la direction générale des vents, la nature du sol et tous les phénomènes météorologiques. Ainsi, le rhododendron croît près du hêtre aussi bien que dans la zone du sapin, du bouleau et du genévrier ; seulement chaque plante ne peut descendre ni s'élever au delà de certaines limites. Sur le Canigou, la vigne ne dépasse pas 550 mètres, le châtaignier 800, le seigle 1640, le sapin 1950, le bouleau 2000, le rhododendron 2540, tandis que le genévrier, plus hardi, monte jusqu'au sommet, à 2787 mètres de hauteur.

Les Pyrénées étaient autrefois magnifiquement boisées ; maintenant le nombre des forêts diminue constamment, et en certains endroits les montagnes sont complétement nues. Les plus belles forêts sont dans les vallées d'Aspe, de Gabas, de Marcadau, de Couplan, des Angles, etc. Le nombre des animaux sauvages des Pyrénées a diminué en même temps que l'étendue des forêts, et plusieurs espèces, entre autres le lynx, ont complétement disparu : les loups sont encore assez nombreux ; mais les ours et les isards deviennent de plus en plus rares.

II.

Dans leur ensemble, les Pyrénées sont beaucoup moins variées que les Alpes, et n'offrent, en comparaison, qu'une *organisation* rudimentaire. Elles bornent l'horizon de leur muraille uniforme, hérissée de pointes comme une longue scie (*sierra*), et, vus de la plaine, les contre-forts sur lesquels elles s'appuient apparaissent à peine. Bien que, d'après Humboldt et Ritter, la hauteur moyenne de la crête centrale des Pyrénées soit d'environ 100 mèt. plus élevée que celle des Alpes, et que les plaines de la France soient plus basses que celles de la Suisse, cependant cette plus grande élévation relative fait moins d'effet, à cause de la disposition régulière des pics et de la ressemblance de leurs formes. C'est à peine si quelques sommets des Pyrénées dépassent de 6 à 800 mèt. la hauteur moyenne de 2450 mèt., tandis que, dans les Alpes, beaucoup de montagnes s'élèvent à 2000 et 2500 mèt. au-dessus de la hauteur moyenne de 2350 mèt., et le Mont Blanc dresse ses sommets jusqu'à plus de 4800 mèt. En même temps, les cols des montagnes alpines sont beaucoup

plus profondément entaillés, et s'ouvrent comme d'immenses coupures dans la masse de la chaîne. Dans les Pyrénées, les cols sont souvent de simples plateaux régnant sur le sommet de la crête, ou bien des *cheminées*, sombres ravines creusées dans le roc par le travail séculaire des agents atmosphériques. Les grands pics de la Suisse sont isolés : gigantesques pyramides, dont la base seulement est engagée dans le massif, ils se dressent dans leur superbe et fière majesté, hérissant leur crête de pitons, d'aiguilles et de dents, tandis que les monts des Pyrénées sont le plus souvent de simples cônes posés sur le bourrelet de soulèvement. Des montagnes d'une grande importance géologique, comme le Néouvieille et les monts d'Oo et de Clarbide, se distinguent à peine par leur relief des hauteurs qui les environnent. Les pics qui se dégagent nettement du reste de la chaîne, comme le Canigou, le Pic du Midi de Pau et la Maladetta, sont peu nombreux.

Le rayonnement des chaînes des Alpes autour du Saint-Gothard, et la courbure de leur axe au nœud du grand Saint-Bernard et du Mont-Blanc, introduisent une grande diversité dans l'aspect des montagnes de la Suisse. Dans la vallée du Rhône ou dans celle du Tessin, on voit, au nord comme au sud, se dresser les géants couverts de neige, et de tous les côtés l'horizon est borné par les glaciers et les aiguilles; on est décidément entré dans le cœur des monts; la plaine a complétement disparu; rien ne la rappelle plus au souvenir. Dans les Pyrénées, au contraire, l'uniformité de la chaîne et son peu de largeur ne permettent pas de perdre complètement de vue les campagnes étendues à la base; si étroite et fermée que soit la gorge dans laquelle on pénètre, on n'a qu'à descendre le cours du torrent pendant quelques heures, ou bien qu'à monter sur la cime de la première montagne, pour voir aussitôt l'immense plaine s'étendre à ses pieds et se perdre au loin dans les vapeurs bleuâtres.

Ainsi, pas de vallées longitudinales dans les Pyrénées, pas de ces longs bassins, se relevant à droite et à gauche vers les bases de deux montagnes, et projetant dans toutes les gorges et jusqu'aux moraines des glaciers leurs longs bras de verdure. Il n'y a que des vallées transversales fortement inclinées vers la plaine, parcourues par des torrents furieux, qui descendent en

écume, en poussant des alluvions de rochers devant eux; les quelques gorges ouvertes dans le sens de la longueur, comme celles de Baréges et d'Aragnouet, sont d'une très-médiocre étendue et situées à une grande altitude, dans des régions âpres et désolées.

Par suite du manque de vallées longitudinales, les lacs, cette beauté des Alpes, manquent absolument aux Pyrénées. La pente des versants a partout procuré un écoulement facile à la fonte des neiges, et c'est à peine si quelques petits bassins d'eau de glace, décorés du nom de lacs, simples cavités suspendues, pour ainsi dire, aux flancs des montagnes, se sont formés çà et là; ils changent de forme et de profondeur selon l'abondance des neiges, et souvent ils disparaissent tout à fait, grâce à la porosité de la roche calcaire sur laquelle ils reposent. Autrefois, il existait des lacs assez considérables, tels que ceux de la plaine de Tarbes et de la Rivière, au sud de Saint-Gaudens; mais ils ont été graduellement comblés par les alluvions, et, depuis de longs siècles, se sont transformés en campagnes. Dans la Suisse, le rayonnement, le croisement des chaînes, et la formation de la sextuple chaîne du Jura à l'ouest des Alpes, ont fait de la formation des grands lacs une suite nécessaire du relief orographique. Qui donc oserait comparer l'étang de Gaube, entouré de quelques sapins, au beau lac de Genève, dont les bords, parsemés de villes et de villages, se relèvent d'un côté par des croupes si molles et si charmantes, de l'autre, par des profils de montagnes si hardis et si majestueux?

Les Pyrénées ne possèdent pas non plus de véritables glaciers, si ce n'est ceux que Ritter appelle *glaciers de sommets*, pour les distinguer des *glaciers de pentes* qu'on trouve dans les Alpes. Dans ces dernières montagnes, M. Hermann Schlagintweit compte de 1000 à 1100 glaciers couvrant une superficie de terrain égale au $\frac{7}{100}$ de toute la surface montagneuse; dans les Pyrénées, la superficie des glaciers n'a pas encore été comparée à celle de la chaîne; mais elle ne s'élève certainement pas au centième, peut-être pas au millième de la surface totale. Dans les Alpes, 35 glaciers descendent dans les vallées des montagnes jusqu'au-dessous de 2000 mèt. d'altitude; l'extrémité inférieure de la Mer de glace n'est qu'à 1100 mèt. au-dessus du niveau

de la mer, et l'un des glaciers du Grindelwald à peine à 1000 mèt. Ainsi les névés des Pyrénées ne peuvent aucunement se comparer à ces énormes fleuves de glace à la marche séculaire, dont la muraille bleue, haute de 100 mèt., descend tout d'un bloc de quelques lignes par jour, entraîne avec elle des débris de montagnes, et laboure en passant par de profonds sillons le lit de rochers dans lequel il s'écoule. Ils semblent immobiles et éternels comme les pics qui les dominent, et, quand on les contemple, ils ne laissent dans l'âme que l'impression d'un immense repos, d'une paix suprême. Cependant ils coulent comme le torrent qui s'en échappe; les vagues solides qui hérissent leur surface s'élèvent et s'abaissent à la longue comme celles de la mer; ils ont aussi leurs remous, leurs tourbillons, et les puissantes moraines qu'ils jettent à l'issue des gorges valent bien les alluvions que les fleuves vont porter sur leurs rives.

Cet admirable contraste qu'on voit dans les Alpes, entre la fertilité de la vallée, la verdure des prairies, celle des champs cultivés, des arbres fruitiers, et l'âpre muraille de glace, ne se trouve pas non plus dans les Pyrénées, si ce n'est dans la vallée du Lys, près de Bagnères de Luchon. Au pied d'un glacier des Alpes, on a pu quelquefois monter sur un bloc de glace détaché, pour atteindre la branche chargée de fruits d'un cerisier, tandis que sur la Maladetta, on a déjà depuis longtemps dépassé sur les pentes les derniers sapins rabougris, et comme brûlés par le froid, avant d'arriver à la limite inférieure du champ de névé.

Le peu d'importance des glaciers dans la chaîne pyrénéenne provient de la forme même du relief des montagnes. Tout le système des Alpes est largement entaillé par de profondes dépressions descendant jusqu'à la base même de chaque pic; par suite, les neiges, accumulées en grande abondance sur les sommets, peuvent, en obéissant à leur propre poids, glisser plus bas jusqu'au débouché des gorges dans les vallées, et plus elles glissent bas, plus aussi elles sont soumises aux alternatives de température annuelles et journalières, à la chaleur qui fond les légères couches superficielles et les fait pénétrer dans la masse, au froid qui les congèle de nouveau et les transforme graduellement, par un long travail de fusions et de congélations successives, en un glacier bleu, transparent et limpide. Dans les Pyrénées, au contraire, les neiges tombées sur la crête ont bien vite rempli les dépressions du sommet, et, par suite même de l'uniformité des pentes de la chaîne, ne trouvent pas, comme les neiges des Alpes, d'immenses lits destinés à les recevoir; elles ne peuvent alors former que des glaciers de sommets, et, toujours soumises à un froid uniforme, restent à peu près dans leur état primitif, sans jamais prendre cette merveilleuse transparence des glaces du Grindelwald ou du Rosenlaui. En outre, les sommets des Pyrénées étant beaucoup moins élevés que ceux des Alpes, ils ne reçoivent qu'une bien moins grande quantité de neiges, et, la limite inférieure de la congélation perpétuelle étant dans la chaîne française de 2800 mètres, il en résulte que le réservoir de neige n'est jamais suffisant pour alimenter de vastes glaciers.

Les Pyrénées, inférieures aux Alpes par leur manque de lacs et de glaciers, ne le leur sont pas moins sous le rapport purement géographique. Les Alpes sont le massif central de l'Europe, le relief autour duquel se sont groupés tous les plateaux et toutes les plaines de l'Europe : au nord, les régions montagneuses de la Bavière, les vastes étendues basses de l'Allemagne jusqu'à la dépression de la Baltique; à l'est, la grande enceinte circulaire de la Hongrie et la chaîne du Balkan; au sud, le magnifique bassin de la Lombardie et la longue péninsule des Apennins. Comme des rayons partant d'un centre vers tous les points de la circonférence, de grands fleuves en découlent vers les quatre points cardinaux : au nord, le Rhin, que Ritter appelle le fleuve *héroïque* par excellence; à l'est, l'Inn, le bras le plus important du Danube, puis la Save et la Drave; au sud, l'Adige et le Pô; à l'ouest, le Rhône. Trois mers situées aux trois extrémités de l'Europe, l'Atlantique, la mer Noire, la Méditerranée, reçoivent l'eau de ses glaciers. Environ un quart de l'eau qui tombe en Europe s'accumule dans les réservoirs des Alpes. Les Pyrénées, plus modestes, n'en recueillent que les trois centièmes environ, et n'alimentent que deux fleuves de quelque importance : au sud, l'Èbre, actuellement rendu navigable dans sa partie inférieure par un système d'écluses; au nord, la Garonne, bordée d'un canal latéral dans tout son cours supérieur et moyen, vraiment navigable seulement dans sa partie infé-

rieure, qui se termine par un estuaire d'eau salée. Sous tous les rapports, il est donc certain que les Pyrénées sont, en comparaison des Alpes, une chaîne d'importance secondaire, et même ce fier Castillan qui, par orgueil national, avait fait une carte d'Europe représentant une femme dont l'Espagne était la tête, n'avait pu faire des Pyrénées que le collier de la souveraine, tandis que les Alpes en étaient la ceinture.

Cependant les Pyrénées ont aussi des beautés qui leur sont propres, surtout du côté de l'Espagne et dans le Roussillon, où les rochers arides et blancs réfléchissent une lumière tout africaine, et dans les parties calcaires de la chaîne appartenant à l'époque du grès vert. C'est dans cette dernière formation que sont creusés ces cirques immenses, Troumouse, Béousse, Gavarnie, environnés de gradins où pourraient siéger des nations entières ; c'est là que les montagnes se dressent en tours, en murailles, en escaliers, comme si, d'après l'expression de Ramond, un peuple de géants eût appliqué l'équerre et le niveau à la superposition de leurs assises. D'ordinaire, la nature nous semble d'autant plus belle que nous sentons davantage notre infériorité en sa présence; or, l'homme ne peut que se sentir d'une petitesse infinie dans ces cirques vastes et déserts, où croissent à peine quelques herbes, où les rares bestiaux semblent perdus dans l'étendue des pâturages, où la seule voix est celle des avalanches, des cascades et des torrents, où les seuls spectateurs sont les pics neigeux se dressant au-dessus des gradins !

III.

Les grands traits géologiques de la chaîne des Pyrénées sont aussi simples que les traits géographiques, et doivent être étudiés simultanément. Deux axes de granit parfaitement distincts forment l'*ossature* de la chaîne méditerranéenne et de la chaîne atlantique, et partant, l'une du cap Creus, et l'autre des environs de Fontarabie, vont à la rencontre l'une de l'autre et ne laissent entre leurs extrémités que la largeur du Val d'Aran. Dans la chaîne orientale, où les agents de dénudation ont peut-être été plus violents, le granit se montre presque partout à découvert,

et l'on peut suivre sans interruption une crête de monts granitiques depuis Port-Vendres jusqu'à Vicdessos; dans le système de l'Ouest, le granit a soulevé les couches surincombantes sans les briser dans toute leur étendue, et la roche primitive n'apparaît que çà et là par grands massifs ou îlots entourés de formations d'autre nature. A l'extrémité occidentale ne se montrent que deux de ces îlots, dont l'un domine la vallée de la Bidassoa, et l'autre celui de la Nive ; mais plus à l'est, à partir du Pic du Midi de Pau, première masse granitique imposante des Pyrénées, les îlots de roche primitive deviennent de plus en plus nombreux, et, s'allongeant dans la direction de l'est-sud-est, se terminent par deux massifs considérables : celui de Crabioules, au sud de Bagnères de Luchon, et celui de la Maladetta, le plus important de tout le système des Pyrénées.

Ces îlots de granit, en se soulevant, ont redressé sous différents angles les terrains de transition qui recouvraient autrefois tout l'espace sur lequel s'élève aujourd'hui la chaîne, et les deux versants des axes se composent régulièrement d'ardoises et de grauwackes souvent métamorphosées par le contact des roches d'éruption sur lesquelles elles reposent. Les terrains de transition, subdivisés en deux étages, le *dévonien* et le *silurien*, occupent une assez grande largeur, surtout sur le versant N. de la chaîne atlantique et sur le versant S. de la chaîne méditerranéenne ; en outre, ils remplissent comme un large détroit l'espace compris entre les axes de granit des deux chaînes, c'est-à-dire le pays d'Aran et la vallée supérieure de la Noguera Pallaressa. Là, redressés de l'est à l'ouest par les roches primitives, ils ont été plissés de manière à former une longue et tortueuse vallée au fond de laquelle coulent, d'un côté, la Noguera Pallaressa, de l'autre la Garonne. C'est dans les terrains de transition, qui réunissent en une seule chaîne les deux axes de granit, et auxquels les Pyrénées doivent leur caractère d'unité, que les érosions des eaux ont creusé le plus de grottes et de canaux souterrains; ainsi la Garonne du Toro, prenant sa source au pied de la Maladetta, traverse une montagne pour aller jaillir dans le Val d'Aran, au Goueil de Joueou.

Les formations du grès bigarré, du calcaire jurassique, le grès vert et la craie, ont été également redressés des deux côtés

de la chaîne par le soulèvement. Le grès bigarré ne se montre en quantité considérable que près du golfe de Biscaye, aux environs de Saint-Jean-Pied-de-Port: le terrain jurassique, encore moins fréquent dans les Pyrénées, se voit, entre Pampelune et Tolosa, et forme sur le versant français une étroite bande qui commence près d'Argelez, se dirige à l'Ouest vers le Sud de Saint-Gaudens, se redresse pour former les pics du Gar et de Cagire, et cesse d'affleurer à la surface au delà de Saint-Girons. La formation du grès vert a été soulevée avec une merveilleuse régularité; elle forme de chaque côté de la chaîne une bande de largeur assez égale, surtout au versant méridional de la chaîne atlantique, où elle s'élève à la hauteur des plus hautes montagnes granitiques. En effet, le Mont Perdu, le Marboré, Troumouse, appartiennent à cette formation, et se dressent plus haut que l'axe de granit qui les a soulevés : on ne peut expliquer cette étrange anomalie que par un déluge qui aurait, pour ainsi dire, coupé les cimes de granit par érosions successives, ou plutôt par une suite de soulèvements graduels qui se seraient fait ressentir seulement sous la partie méridionale de la chaîne.

Le terrain de la craie, également soulevé des deux côtés, atteint une énorme largeur sur le versant espagnol; c'est la dernière formation dont les couches aient été dérangées par l'apparition des Pyrénées; les autres terrains des plaines de la France et de l'Èbre appartiennent à l'époque tertiaire et gardent une parfaite horizontalité. C'est sur ce fait que M. Élie de Beaumont s'est basé pour fixer l'âge des Pyrénées et faire remonter l'origine de cette chaîne à l'intervalle qui a séparé le dépôt des craies de celui des terrains tertiaires. Il est certain, en effet, que les Pyrénées ont dû paraître à cette époque; mais la marche lente et séculaire de la nature, qui fait les changements les plus vastes par un sourd et imperceptible travail, qui soulève la Scandinavie de 13 millim. par an, et, cependant, finit par l'exhausser tout entière, avec ses chaînes de montagnes et ses glaciers, à plus de 2000 mèt. au-dessus de l'Océan polaire, nous permet de croire avec sir Ch. Lyell et d'autres géologues, que cette apparition de la chaîne des Pyrénées ne s'est pas opérée en un jour, par une immense catastrophe, mais qu'elle a été produite par le long travail des siècles. Encore de nos jours, il

est probable que tout le plateau de l'Espagne et les montagnes qui le bordent sont exhaussés par les forces de soulèvement.

Les formations géologiques, autres que celles que nous avons indiquées, sont assez rares dans le système des Pyrénées. Çà et là les serpentines, les mélaphyres et les ophites ont jailli en mamelons isolés, probablement à une époque récente; en certains endroits même, ils forment de véritables groupes, comme aux environs de Saint-Jean-Pied-de-Port, de Mauléon, de Bédous, de Saint-Béat et de Vicdessos; mais, comparativement à l'étendue de la chaîne, leur importance est nulle. Le terrain volcanique, longtemps inutilement cherché dans les Pyrénées, ne se trouve qu'à l extrémité orientale de la chaîne, sur le versant espagnol, entre Olot et Castelfollit. La région où se firent jour les volcans, éteints aujourd'hui, semble avoir été profondément modifiée dans la nature de ses roches, et c'est non loin de là qu'on exploite les mines de houille, de sel, de fer et d'or, les plus riches de toutes les Pyrénées.

Les bassins houillers, au nombre de trois seulement, ne peuvent aucunement être comparés par leur étendue à ceux du centre de la France. Celui de Durban, situé dans le département de l'Aude, à l'ouest de Sigean, apparaît au jour sur 2000 mèt. de longueur et sur 1000 mèt. de largeur; celui de Ségure, situé au sud-ouest du premier, est plus considérable, et s'étend sur une superficie de 4000 mèt. sur 1000. Le bassin du versant méridional, placé à l'ouest de la ville de San-Juan de las Abadesas, a plus d'importance à cause de sa plus grande étendue et de la meilleure qualité de son charbon : il couvre 25 kil. carrés de superficie, et sera bientôt relié à Barcelone par un chemin de fer.

Quant aux terrains d'alluvion, ils se rencontrent dans toutes les vallées que des lacs emplissaient autrefois, la *cuenca* de Pampelune, le bassin de l'Aragon, de Jaca à Verdun, celui de la Sègre, de Llivia à Belver, celui de la Basse-Neste et de la Garonne, de Labarthe-de-Neste à Saint-Gaudens. La plaine de Perpignan tout entière, sur une étendue de 1000 kil. carrés, depuis Sigean jusqu'à la base des Corbières, est également d'origine alluviale; elle a été formée par les atterrissements de la Têt, du Tech et du Réart.

IV.

L'importance ethnologique des Pyrénées est au moins aussi grande que leur importance géographique, et le partage entre les nations, aussi bien que le partage entre les eaux, s'opère des deux côtés de leur crête; elles séparent deux *patries* comme une haute muraille d'une mer à l'autre mer.

De tout temps, les vallées de la chaîne ont servi de refuge à des nationalités menacées. Les anciens habitants de l'Europe occidentale, les Ibères ou *Basques*, qui, refoulés par les invasions des Celtes, des Romains et des Goths, diminuèrent graduellement avec le cours des siècles, se sont cantonnés comme dans une citadelle à l'extrémité occidentale des Pyrénées, et ont su, malgré toutes les attaques à main armée, malgré les empiètements de leurs voisins, sauvegarder jusqu'à aujourd'hui, sinon leur indépendance, du moins leur langage et leurs mœurs.

Les *Bohémiens* ou *Zingares*, ces tribus vagabondes qui, depuis leur fuite des bords du Scinde, parcourent l'Europe en réprouvés, sont rarement vus en France, si ce n'est dans les forêts des Pyrénées et dans les huttes délabrées des villages du pays Basque et du Roussillon. Pauvres peuplades, maudites à cause de leur couleur, pourchassées à cause de leurs vols vrais ou supposés, souvent traquées par les chasseurs comme des bêtes fauves, elles avaient choisi pour demeures les régions les plus sauvages, les plus inconnues et aussi les plus rapprochées de la frontière, afin de pouvoir changer de patrie à la moindre alerte et s'enfuir des forêts du versant français aux forêts du versant espagnol. Voilà pourquoi on ne voit les Bohémiens en nombre considérable qu'aux deux extrémités de la chaîne, là où la crête est peu élevée et facile à franchir dans toutes les saisons. Dans les Pyrénées centrales, les cols ne peuvent être traversés que pendant quelques mois de l'année, et souvent il fallait plier bagage en un seul jour et, sous peine d'extermination, disparaître comme une volée d'oiseaux.

C'est pour la même raison que les *Juifs* n'habitaient en quantité assez nombreuse que les deux extrémités de la chaîne. Eux aussi étaient en butte à toutes les persécutions, parce qu'ils

étaient riches. Ils restaient donc toujours près de la limite des deux États, prêts à s'enfuir avec leurs trésors; et c'est encore dans les villes du midi de la France, situées non loin de la frontière, que sont établies les plus nombreuses familles de Juifs.

Les *Cagots* ou « chiens de Goths » sont un autre débris de nationalité existant naguère dans les Pyrénées, mais à l'état d'ilotes. Descendant des Visigoths qui furent jadis maîtres du pays, ils durent se réfugier dans les vallées des montagnes; mais ces hommes du Nord, énervés par le soleil du Midi, furent incapables d'y maintenir leur indépendance, et vaincus, méprisés, tombèrent graduellement dans l'abjection physique et morale la plus complète.

Dans les Pyrénées de la Catalogne, ont en outre existé des *Alains*, ainsi que le nom de Catalogne (*Goth-Alanie*) l'indique; ailleurs les ruines et les traditions parlent du séjour des *Maures*, mais depuis longtemps ces populations ont cessé d'être distinctes et se sont fondues dans la masse de la population.

La disposition parallèle des chaînons qui descendent de la crête des Pyrénées favorisait beaucoup l'indépendance des montagnards qui habitaient les vallées latérales : aussi dans le moyen âge, et dans les commencements de l'histoire moderne, presque toutes les communes des vallées avaient-elles des constitutions républicaines et veillaient-elles avec un soin jaloux sur leurs libertés. C'est ainsi que se formèrent les républiques semi-indépendantes d'Aspe, de Saint-Savin, de Luz, d'Aran, etc. Il n'en reste aujourd'hui plus qu'une seule, celle d'Andorre, conservée comme une curiosité politique. Si les montagnards des Pyrénées n'ont pu sauvegarder définitivement leur indépendance comme ceux des Alpes de la Suisse, cela provient surtout du peu de largeur de leur chaîne de montagnes et de la disposition régulière des chaînons latéraux. Habitant des vallées isolées l'une de l'autre et ouvertes du côté de la plaine, ils ne pouvaient opposer qu'une faible résistance à l'envahissement, et restaient acculés au fond de leurs gorges sans pouvoir demander de secours à leurs voisins, tandis que les cantons de la Suisse pouvaient s'appuyer les uns sur les autres et se grouper autour d'un centre commun, défendu de tous les côtés par de hautes chaînes. Les vallées des

Pyrénées devaient céder successivement, sans pouvoir même se défendre.

Il est à remarquer que l'influence des Espagnols, comme race, se fait beaucoup plus ressentir au nord des Pyrénées, que celle des Français au sud de la même chaîne ; en d'autres termes, les mœurs, les habitudes, le langage espagnols sont plus répandus sur le versant septentrional que les mœurs et le langage français sur le versant méridional; au nord de la chaîne, plusieurs villages sont à moitié peuplés de Navarrais, de Catalans ou d'Aragonais, tandis que sur le versant opposé rien ne rappelle la France, et les villes offrent un contraste absolu avec celles d'outre-frontière. C'est probablement dans le caractère montueux de l'Espagne, relativement aux plaines basses de la France méridionale, qu'il faut chercher la cause de ce fait. Tous les Espagnols sont montagnards, et franchissent plus facilement la haute chaîne des Pyrénées que leurs voisins du Nord ; en outre, ils ont le caractère plus héroïque et plus aventurier : presque tous les contrebandiers sont espagnols.

Cette pression ethnologique de l'Espagne sur la France explique assez bien pourquoi, dans la division politique faite entre les deux États, l'Espagne a été généralement favorisée : si la frontière suivait la ligne de partage des eaux, le Val d'Aran devrait appartenir à la France, puisque la Garonne y prend sa source ; mais ce val communique plus facilement avec l'Espagne par ses divers cols qu'avec la France par le Pont du Roi, et la population qui l'habite est beaucoup plus espagnole que française : on comprend donc que les traités l'aient adjugé à l'Espagne. Cependant une partie du département des Pyrénées-Orientales, connue sous le nom de Cerdagne française, a été séparée de la Catalogne, bien qu'elle fasse partie du bassin de la Sègre, et que sa population soit purement catalane. La délimitation des frontières n'a été faite ni d'après les lois de l'ethnologie, ni d'après celles de l'hydrographie : il aurait fallu suivre la ligne de divorce des eaux, ou, mieux encore, la ligne de séparation entre les populations d'origine diverse.

Quoi qu'il en soit, et malgré les erreurs des divisions politiques, cette haute frontière des Pyrénées est l'une des plus parfaites que l'on connaisse; et, grâce à l'absence de routes

carrossables, elle met, pendant la plus grande partie de l'année, les deux pays situés à sa base, à plusieurs centaines de lieues l'un de l'autre. En effet, il n'y a encore que trois grandes routes qui traversent la chaîne, celles d'Irun et d'Elisondo, et celle de Bellegarde, mais sur ces points, la chaîne est tellement abaissée qu'elle n'est plus connue sous le nom de Pyrénées. La route de la vallée d'Aspe n'est pas encore complétement achevée, et partout ailleurs; on ne trouve que des sentiers de mulets praticables pendant quelques mois de l'année. Comment a-t-on pu répéter si souvent depuis deux siècles qu'il n'y a plus de Pyrénées, lorsque pas une seule route ne traverse la chaîne proprement dite ?

AVIS ET CONSEILS AUX VOYAGEURS.

LES MOYENS DE TRANSPORT.

CHEMINS DE FER.

Le 21 juillet 1856, la Compagnie des chemins de fer du Midi a obtenu la concession du réseau pyrénéen, comprenant :

1° Une ligne d'Agen à Tarbes, 166 kil.
2° Une ligne de Toulouse à Bayonne, 280 kil.
3° Un embranchement de Ramous à Dax, 28 kil.
4° Un embranchement de Mont-de-Marsan à Rabastens, 87 kil.
5° Un embranchement de Saint-Simon à Foix, 71 kil.

Le rapport lu au nom du Conseil d'administration, à l'assemblée générale des actionnaires, du 9 juin 1858, contenait les renseignements suivants sur l'état des travaux :

« Nous avons fait connaître dans le rapport de l'année dernière les conditions auxquelles, conformément à l'autorisation que vous nous aviez donnée, nous avons soumissionné l'exécution des lignes du réseau pyrénéen. Vous vous rappelez qu'antérieurement à la concession, et, dans le but d'assurer du travail

à des populations frappées par la disette, le gouvernement a fait commencer les terrassements sur la plupart des lignes de ce réseau.

« Les causes qui avaient rendu nécessaire l'ouverture de ces nombreux chantiers avaient heureusement cessé avec l'abondance de la dernière récolte, et d'ailleurs le gouvernement, de concert avec toutes les compagnies de chemins de fer, ayant circonscrit les crédits que les nouveaux cahiers de charges lui donnaient le droit de régler, l'intérêt bien entendu de la direction économique de nos travaux s'est trouvé d'accord avec ses prudentes prescriptions.

« Nous avons dû suivre dès lors une autre marche, et, au lieu de disséminer nos ressources sur les différentes lignes, établir un ordre de priorité et concentrer tous nos efforts sur les sections que nous pourrions terminer à peu de frais dans un avenir prochain et rendre productives pour la compagnie. Le choix à faire n'était pas difficile : la ligne de Mont-de-Marsan à Tarbes, qui conduit au centre des Pyrénées, et qui présente d'ailleurs de grandes facilités relatives d'établissement, devait naturellement être exécutée en premier lieu.

« Nous sommes à cet effet entrés en arrangement avec les entrepreneurs que le gouvernement avait chargés de l'exécution des travaux du réseau pyrénéen, et il a été convenu que ces entrepreneurs abandonneraient leurs chantiers sur toutes les lignes autres que celles de Mont-de-Marsan à Tarbes, et que, pour leur tenir compte des pertes que cet abandon pourrait entraîner, la Compagnie, en maintenant la série des prix fixés par l'État, augmenterait d'un million la quantité totale des travaux que le gouvernement leur avait concédés. Cet arrangement, dont les difficultés de détail ont été réglées avec le concours de l'administration, s'exécute depuis trois mois, et tous les travaux sont concentrés actuellement sur la ligne de Mont-de-Marsan à Tarbes.

« Les terrassements de cette ligne sont exécutés sur près de la moitié de la longueur; ils sont attaqués avec vigueur dans les autres parties, notamment au chantier dit de Bretagne, à la sortie de Mont-de-Marsan, où se trouve la plus grande masse de déblais à enlever.

« La ligne de Mont-de-Marsan à Tarbes pourra être livrée à la circulation au printemps de l'année prochaine.

« Sur les autres lignes du réseau pyrénéen, nous avons dû nous borner à prendre des mesures pour conserver ce qui a été fait, et à régler les indemnités de terrain et de dommages vis-à-vis des propriétaires. »

VOITURES.

Des services publics, pour la plupart quotidiens, font communiquer entre elles toutes les villes des Pyrénées. Les prix des places varient souvent en proportion de l'affluence des voyageurs. En outre, les diverses entreprises de messageries, qui ne se piquent pas toujours de délicatesse, se font parfois une concurrence acharnée. Les heures de départ changent également plusieurs fois dans une même saison. En général, toutes ces voitures laissent beaucoup à désirer comme propreté, comme exactitude, et parfois comme célérité.

On trouve dans toutes les villes des Pyrénées des voitures de louage pour faire des promenades, des excursions ou des voyages. Quand on veut s'en procurer, il faut en général s'adresser aux aubergistes ou aux guides. Ces voitures sont généralement peu confortables, chères, mal servies, et on ne doit pas craindre de débattre les prix à l'avance.

CHEVAUX ET ANES.

Si les diligences sont mauvaises, en revanche les chevaux sont excellents, surtout pour les touristes qui aiment à galoper; aussi sont-ils rarement utilisés comme bêtes de somme. On s'en sert ordinairement pour faire des promenades sur les grandes routes qui rayonnent autour des Bains, rarement pour faire un voyage proprement dit. En Suisse, on passe constamment d'une vallée dans une autre; on ne fait que de courts séjours dans les localités que l'on visite, tandis que dans les Pyrénées, on se fixe généralement pendant quelques semaines, ou même pendant toute la saison, dans une ville de bains, où l'on revient chaque soir quand on a fait une excursion.

Le prix ordinaire d'un cheval est de 3 ou 4 fr. par jour.

(Voy. les Eaux-bonnes, Cauterets, Bagnères de Bigorre, Bagnères de Luchon.)

Les ânes, bien plus encore que les chevaux, ne sont utilisés que pour les parties de plaisir. On en trouve dans tous les établissements de bains.

CHAISES A PORTEURS.

Enfin, les personnes qui ne peuvent monter ni à cheval ni à âne, et qui ne savent pas ou ne peuvent pas marcher, trouveront dans diverses localités, où il n'existe aucune route praticable pour les voitures, un dernier mode de transport, à l'aide duquel les vieillards infirmes et les valétudinaires eux-mêmes se procurent le plaisir de visiter certaines contrées des Pyrénées; ce sont les chaises à porteurs, espèces de fauteuils mollement suspendus entre deux bâtons ou brancards, que deux hommes portent à bras ou sur leurs épaules. En général, il faut pour le service d'une chaise à porteurs quatre hommes, qui se reposent alternativement.

VOYAGE A PIED.

Les touristes voyagent rarement à pied dans les Pyrénées, et cependant c'est incontestablement la manière la plus agréable et la moins fatigante de parcourir les montagnes.

« Quiconque, dit Ramond, n'a point pratiqué les montagnes de premier ordre, se formera difficilement une juste idée de ce qui dédommage des fatigues qu'on y éprouve et des dangers que l'on y court; il se figurera encore moins que ces fatigues même ne sont pas sans plaisir, que ces dangers ont des charmes, et il ne pourra s'expliquer l'attrait qui y ramène sans cesse celui qui les connaît, s'il ne se rappelle que l'homme, par sa nature, aime à vaincre les obstacles; que son caractère le porte à chercher des périls, et surtout des aventures; que c'est une propriété des montagnes de contenir dans le moindre espace et de présenter dans le moindre temps les aspects de régions diverses, les phénomènes de climats différents, de rapprocher des événements que séparaient de longs intervalles, d'alimenter avec profusion cette avidité de sentir et de connaître, passion primitive et inextinguible de l'homme, qui naît de sa perfectibilité et la développe, passion plus grande que lui, qui embrasse plus qu'il ne peut saisir, devine plus qu'il ne peut comprendre, pressent plus qu'il ne peut prévoir, franchit sans cesse les bornes de sa fragile et courte existence, l'égare souvent sur le but de sa vie, mais au moins l'endort sur ses misères et l'étourdit sur sa brièveté. »

« En voyage, dit Töpffer, le plaisir n'appartient qu'à ceux qui savent le conquérir, et point à ceux qui ne savent que le payer.... Il est très-bon d'emporter, outre son sac, provision d'entrain, de gaieté, de courage et de bonne humeur. Il est très-bon aussi de compter, pour l'amusement, sur soi et ses camarades, plus que sur les curiosités des villes ou sur les merveilles des contrées. Il n'est pas mal non plus de se fatiguer assez pour que tous les grabats paraissent moelleux, ni de s'affamer jusqu'à ce point où l'appétit est un délicieux assaisonnement aux mets de leur nature les moins délicieux, de n'attendre rien du dehors et d'emporter tout avec soi : son sac, pour ne pas dépendre du roulage; ses jambes, pour se passer du voiturier; sa curiosité, pour trouver partout des spectacles; sa bonne humeur, pour ne rencontrer que des bonnes gens. »

« C'est, dit Jean-Jacques Rousseau (*Nouvelle Héloïse*), une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes, où l'air est pur et subtil, on sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit; les plaisirs y sont moins ardents, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et que, à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser; tous les désirs trop vifs s'émoussent; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux; ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce, et c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son

tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé, et je suis surpris que des bains de l'air salutaire et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale. »

BAGAGE ET COSTUME.

Diminuer son bagage de poids et de volume, tel est le plus important problème que puisse se poser, avant de se mettre en route, un voyageur à pied.

Ce bagage, réduit à sa plus simple expression, devra peser 6 ou 8 kilog. au plus, et tenir sans peine dans un havre-sac, semblable pour la forme aux sacs des militaires, du prix de 12 à 18 fr.[1].

Alors même que les piétons se débarrasseront de leur sac, soit qu'ils l'envoient par la diligence ou par des porteurs dans une autre localité peu éloignée, soit qu'après une excursion de quelques jours ils doivent venir le reprendre à l'auberge où ils l'auront laissé, ils feront bien d'emporter avec eux une chemise, un paletot ou un châle et un manteau de caoutchouc; car il n'est pas de jour où l'on n'ait besoin, en arrivant, de changer de linge, et souvent le soir il fait très-froid dans les montagnes.

Pour les vêtements de voyage, la *laine* est de beaucoup préférable à la *toile*. Chacun s'habille à sa guise, mais de bons souliers à semelle épaisse et garnis de gros clous sont indispensables pour la marche. Avec des chaussettes de laine on n'a presque jamais d'ampoules. Un grand bâton d'environ 2 mètres, garni à son extrémité inférieure d'une pointe en fer (il coûte de 1 fr. à 2 fr.), et en général fabriqué avec une tige de buis ou le tronc entier d'un jeune sapin, doit aussi être recommandé. Utile dans une foule de circonstances, le bâton ferré devient d'une nécessité presque absolue lorsqu'il s'agit de monter et surtout de descendre une montagne escarpée, de traverser un glacier, des flaques de neige ou des éboulements de montagnes.

1. Ceux qui s'ouvrent au milieu sont beaucoup plus commodes que ceux qui s'ouvrent par le haut.

Enfin un *voile vert* et des *lunettes à verre de couleur* seront nécessaires aux personnes qui se proposent d'entreprendre de longues courses sur les glaciers ou sur les neiges, car la réverbération du soleil est parfois si éclatante et si forte, qu'elle fatigue les yeux et brûle la peau du visage.

Les conseils suivants pourront être médités avec fruit par les piétons.

— Ne pas faire de trop longues courses les premiers jours.

— Suivre toujours les avis des guides, des chasseurs ou des gens du pays.

— Prendre des guides toutes les fois qu'il s'agira de traverser un glacier ou un col peu fréquenté.

— Se confier à sa monture, cheval ou mulet, sans essayer de la conduire.

— Ne pas oublier, le matin, de faire un léger repas avant de se mettre en route, ou d'emporter des provisions, lorsqu'on doit marcher plusieurs heures sans rencontrer d'habitation.

— Monter lentement; on arrive plus vite au sommet.

— Ne pas boire d'eau fraîche ou de lait frais lorsqu'on a chaud et qu'on s'arrête; avec de l'eau-de-vie, du sucre et de l'eau qui n'est pas froide, on fait une boisson aussi agréable que saine.

— Se graisser les pieds avec du suif, ou mettre, le soir, ses pieds dans un mélange d'eau tiède et de vin ou d'eau-de-vie, lorsqu'on est fatigué.

— Percer ses ampoules avec un fil, au lieu de les couper; pour les prévenir, savonner l'intérieur de ses souliers avant de se remettre en route; pour les guérir, frotter la plante de ses pieds avec du suif et de l'eau-de-vie.

GUIDES.

De bons guides peuvent être fort utiles, et même, lorsqu'il s'agit de s'aventurer sur un glacier, de franchir un mauvais pas, de passer sur des neiges fraîchement tombées, de traverser par le brouillard un col élevé dont le sentier est à peine tracé sur les pâturages, ils deviennent absolument nécessaires; le voyageur qui voudrait s'en passer courrait le risque de périr, s'il s'engageait seul, imprudemment et comme au hasard, dans des montagnes difficiles ou peu fréquentées.

Malheureusement les bons guides sont rares dans les Pyrénées; la plupart des hommes qui prennent ce titre ne connais-

sent guère que leur vallée, et encore la connaissent-ils assez mal. En outre, ils sont presque tous loueurs de chevaux, et, pour ne pas se fatiguer, refusent d'aller à pied ; ils vous forcent à prendre un cheval, se font payer le cheval qu'ils prennent pour eux-mêmes, et ne manquent jamais de choisir le meilleur. A peine s'ils daignent attacher votre bagage sur la croupe de leur monture ; le plus souvent ils vous en incommodent.

Cependant ils se font payer d'autant plus cher qu'ils sont moins utiles. Un guide coûte de 4 à 6 fr. par jour pour lui et de 4 à 6 fr. pour le cheval qu'il monte ; enfin sa nourriture et celle de ses chevaux sont à la charge des voyageurs.

On devra donc, autant que possible, se passer de guides, surtout pour les simples promenades dans les environs des villes de bains. Quand il s'agit de faire une excursion un peu lointaine, sur des glaciers ou sur des cols dangereux, il ne faut pas choisir son guide au hasard, mais s'adresser à des hommes éprouvés, aux bergers et aux chasseurs d'isards, qui sont bien plus intelligents et qui connaissent parfaitement les montagnes qu'ils ont l'habitude d'explorer.

HOTELS.

Les hôtels des Pyrénées, à l'exception de ceux du Pays basque, laissent d'ordinaire à désirer une plus grande propreté, surtout dans les départements de l'Ariége et des Pyrénées-Orientales où la poudre insecticide est malheureusement encore inconnue.

Les prix des chambres varient, suivant les saisons et l'affluence des voyageurs, de 2 à 6 fr. et 10 fr. par jour.

MODÈLE D'ITINÉRAIRE.

Un voyage dans les Pyrénées ne resssemble nullement à un voyage dans les Alpes. Cette différence tient surtout à la configuration de la chaîne. Au lieu d'aller chaque jour d'une station à une autre comme en Suisse, on est obligé de faire des sejours plus ou moins longs dans diverses localités pour en explorer les environs. Ces points centraux d'où rayonnent les principales excursions sont les Eaux-Bonnes ou les Eaux-Chaudes, Cauterets, Luz ou Saint-Sauveur, Baréges, Bagnères de Bigorre, Bagnères

de Luchon, et, dans de plus petites mesures, Aulus, Ax et le Vernet. Cependant, après avoir indiqué brièvement les parties de la chaîne qui méritent le plus la visite des touristes, je tracerai un modèle d'itinéraire, susceptible de nombreuses modifications et additions, partant de l'Océan pour aller jusqu'à la Méditerranée.

Le Pays basque, l'Ariége, mais surtout les Pyrénées-Orientales, trop rarement visitées, ont un caractère particulier qui intéressera même les admirateurs les plus passionnés des Alpes, car il n'y a pas de comparaison possible. Les bords de l'Océan, de Biarritz à Saint-Jean-de-Luz, les vallées de la Nive et du Saison, dans le Pays basque, les vallées du Salat, d'Aulus, d'Ustou, de Ballongue, de Castillon, de l'Ariége dans l'Ariége, de la Têt et du Tech dans les Pyrénées-Orientales, méritent la visite de tous les touristes. Dans les régions des Basses-Pyrénées, voisines des Hautes-Pyrénées, dans les Hautes-Pyrénées et dans la Haute-Garonne, où — sauf les cirques de Gavarnie et de Troumouse, la transparence et qu'on me permette ce mot, la *couleur* de l'air, — la comparaison est tout à fait à l'avantage des Alpes, (si ce n'est que, dans les Pyrénées, les chevaux trottent, comme me le disait un jour, en gravissant le Brunig, un touriste monté sur un mulet), on devra visiter de préférence les vallées d'Aspe, d'Ossau, d'Azun, d'Argelez, de Cauterets, de Luz et de Gavarnie, de Bagnères de Bigorre, d'Aure, de Luchon, d'Aran. Parmi les ascensions, je recommanderai surtout celles de la Rhune, du pic d'Anie, du Gourzy, du Pic de Ger, du Monné à Cauterets, du Vignemale, du pic de Bergons, du Pic du Midi de Bigorre, du Pimené, du Mont-Perdu, de la pène de l'Hiéris, du Monné de Bigorre, de l'Entécade, du Céciré, de la Maladetta, du Mont-Vallier, du Monbéas, du Montcalm, du pic Saint-Barthélemy et du Canigou.

ITINÉRAIRE DE BAYONNE A PORT-VENDRES [1].

1er jour. De Bayonne à Saint-Sébastien. Excursion à Fontarabie.
2e jour. Retour à Saint-Jean-de-Luz.

1. Les excursions qui ne sont pas comprises dans l'itinéraire sont précédées d'un +.

3ᵉ jour. Ascension de la Rhune ; par Sare à Cambo.
4ᵉ jour. De Cambo à Saint-Jean-Pied-de-Port.
+ Excursion à Roncevaux et retour.
5ᵉ jour. De Saint-Jean-Pied-de-Port à Mauléon, par Saint-Palais.
6ᵉ jour. De Mauléon à Pau, par Tardets et Oloron.
7ᵉ jour. Pau et ses environs.
8ᵉ jour. De Pau aux Eaux-Bonnes.
9ᵉ jour. Des Eaux-Bonnes aux Eaux-Chaudes, par le Gourzy. Retour par la route.
10ᵉ jour. A Bédous, par la montagne; coucher à l'auberge de Paillole.
11ᵉ jour. Par le col des Moines, Bious Artigues et Gabas, aux Eaux-Chaudes.
+ Ascension du Pic de Ger.
+ Excursion aux bains de Panticosa et à Cauterets, par le Marcadau.
12ᵉ jour. Des Eaux-Bonnes à Argelez, par les cols de Tortes et de Saucède. Visite à Saint-Savin et à Beaucens.
13ᵉ jour. D'Argelez à Cauterets ; au pont d'Espagne et au lac de Gaube.
14ᵉ jour. Ascension du Monné.
+ Ascension du Vignemale.
15ᵉ jour. De Cauterets à Luz ou à Saint-Sauveur.
16ᵉ jour. Ascension du Bergons. Coucher à Gèdre ou à Héas.
+ Le cirque de Troumouse.
17ᵉ jour. De Gèdre ou d'Héas au Pimené. Descente à Gavarnie.
18ᵉ jour. Monter à la brèche de Roland. Descendre à Luz.
+ Ascension du Mont-Perdu.
19ᵉ jour. De Luz à Baréges. Le val de la Glaire.
+ Ascension du Néouvieille.
20ᵉ jour. Ascension du Pic du Midi de Bigorre et descente à Bagnères de Bigorre.
21ᵉ jour. Séjour à Bagnères de Bigorre. La pène de l'Hiéris ou le Mont-Aigu.
22ᵉ jour. De Bagnères de Bigorre à Arreau, par la Hourquette d'Aspin.
23ᵉ jour. D'Arreau à Bagnères de Luchon, par le col de Peyresourde.
24ᵉ jour. Au port de Venasque et retour par le port de la Picade.
25ᵉ jour. Ascension du Céciré et retour par la vallée du Lys.
26ᵉ jour. Promenade aux lacs de Seculéjo et d'Espingo.
27ᵉ et 28ᵉ jours. A Bosost et à Viella dans le val d'Aran. Retour par Artigue de Lin et l'Entécade.
+ Ascension du Monné.
+ Ascension du Pales de Burat.
+ Ascension de la Maladetta.

29ᵉ jour. De Luchon à Saint-Gaudens, par Saint-Bertrand de Comminges.
30ᵉ jour. De Saint-Gaudens à Saint-Girons.
31ᵉ jour. De Saint-Girons à Aulus.
+ Excursion à Ustou et à Conflens.
+ Ascension du Tuc de Bertrône et du Monbéas.
32ᵉ jour. D'Aulus à Vicdessos, par le col de Combebière. Visite aux mines de fer.
+ Ascension du Montcalm.
33ᵉ jour. De Vicdessos à Foix.
34ᵉ jour. De Foix à Ax, par Ussat.
+ Ascension du pic Saint-Barthélemy.
35ᵉ jour. D'Ax à Bourg-Madame et à Puycerda, par le col de Puymorin.
+ Excursion au val d'Andorre.
36ᵉ jour. De Bourg-Madame à Montlouis. Excursion à Font-Romeu.
37ᵉ jour. De Montlouis à Prades. Au Vernet.
38ᵉ jour. A Saint-Martin du Canigou et aux mines de Sahorre.
39ᵉ jour. Ascension du Canigou ; par le Pla-Guilhem à Prats de Mollo.
40ᵉ jour. De Prats de Mollo à Perpignan, par Amélie-les-Bains.
41ᵉ jour. De Perpignan à Port-Vendres, par Elne.
42ᵉ et 43ᵉ jours. De Perpignan à Carcassonne, par Quillan.
44ᵉ jour. De Carcassonne à Cette ou à Toulouse et à Bordeaux.

CARTES.

Les feuilles de la belle carte de la France publiée par le dépôt de la Guerre, qui comprendront toute la chaîne des Pyrénées françaises, ne sont pas achevées et ne le seront pas encore avant plusieurs années Cinq seulement ont paru : 226, Bayonne; 238, Saint-Jean-Pied-de-Port; 250, Urdos; 258, Céret; 255, Perpignan. La seule carte détaillée et complète des Pyrénées que l'on puisse consulter avec utilité est celle de Cassini. Parmi les cartes spéciales qui méritent d'être recommandées aux touristes, je citerai la *Carte des Basses-Pyrénées*, par M. Perret, géomètre en chef du cadastre, 1855 ; la *Carte de la Haute-Garonne*, par M. Duclos, conducteur des ponts-et-chaussées ; la *Carte topographique de Bagnères de Luchon*, par M. Toussaint-Lezat, ingénieur civil, auteur du plan en relief des Pyrénées centrales.

EXPLICATION

DE QUELQUES EXPRESSIONS PARTICULIÈRES AUX HABITANTS DES PYRÉNÉES.

Cirque : Fond de vallée circulaire cerné d'escarpements en étage.
Core : Petit port ou passage.
Couret : Cours d'eau sortant d'un lac.
Estibe : Prairies de montagnes.
Gave : Nom générique des torrents en Bigorre et en Béarn.
Hourque : Petit col.
Hourquette : Id.
Neste : Nom générique des torrents en Bigorre.
Oule : Nom local des cirques.
Pène : Pointe terminale d'une montagne.
Peyre : Rocher.
Pouey, *Poey*, *Puch*, *Pech*, *Puy :* Montagne.
Raillère : Espace couvert de fragments éboulés.
Sarre, *Serre*, *Serrat :* Montagne.
Seoube : Forêt.
Tuc, *Tuque :* Montagne.

PRINCIPALES ABRÉVIATIONS.

aub. : auberge.
dr. : droite.
g. : gauche.
h., *hab. :* habitants.
hôt. : hôtel.
kil. : kilomètres.
mèt. : mètres.
m., *min. :* minutes.
R. : route.
V. : ville.
v. : village.

N. B. A défaut d'indication contraire, les hauteurs sont toujours évaluées au-dessus du niveau de la mer.

ITINÉRAIRE

DESCRIPTIF ET HISTORIQUE

DES PYRÉNÉES.

PREMIÈRE PARTIE.

PAYS BASQUE. — NAVARRE. — BASSES-PYRÉNÉES.

ROUTE I.

DE PARIS A BORDEAUX [1].

583 kil. Chemin de fer. *Embarcadère*, Boulevard de l'Hôpital, n° 7, au delà du Jardin-des-Plantes. 4 convois par jour. Trajet en 12 h. 30 m. par les trains express; en 18 h. 15 m. et en 20 h. par les trains omnibus. — 1re cl., 65 fr. 25 c. — 2e cl., 48 fr. 35 c. — 3e cl., 35 fr. 90 c.

Entre le pont du chemin de ronde et les fortifications on traverse les vastes *ateliers d'Yvry*, puis on laisse à gauche le *Chemin de fer de ceinture* qui franchit la Seine à peu de distance sur un pont de six arches (de 34 mètres d'ouverture) pour se relier au chemin de fer de Lyon situé le long de la rive droite du fleuve. On commence à longer la Seine avant.

10 kil. *Choisy-le-Roi*, V. de 8000 h.

15 kil. *Ablon*, ham. de 338 hab.

17 kil. *Athis-Mons*, v. de 803 hab. On franchit l'*Orge* en deçà de

20 kil. **Juvisy-sur-Orge**, v. de 440 hab., situé à 500 mètres environ de sa station, sur la rive gauche de l'Orge.

En face de Juvisy, sur la rive droite de la Seine, le château de *Draveil* attire les regards par son importance et par sa situation.

A Juvisy, le chemin de fer se bifurque. Le bras qui continue à remonter la rive gauche de la Seine conduit à Corbeil. Celui qui mène à Orléans remonte la vallée de l'Orge. A un kilomètre environ de Juvisy, on passe sous la route de terre et on laisse à droite le *pont des Belles-Fontaines*. Ce pont, ainsi appelé parce que ses parapets sont décorés de deux fontaines, fut con-

1. La description détaillée de cette route forme un volume de 418 pages, auquel nous renverrons nos lecteurs : *De Paris à Bordeaux*, par Adolphe Joanne. Nous nous bornons à rappeler ici les noms des principales localités que l'on traverse ou que l'on aperçoit en allant de Paris à Bordeaux, et à signaler tout ce qui peut attirer l'attention du voyageur qui parcourt ce long trajet sans s'arrêter.

struit sous Louis XV, en 1728, comme le rappelle une inscription latine placée sur l'une des fontaines.

22 kil. *Savigny-sur-Orge*, v. de 939 hab. Le château, mi-parti de briques et de pierres, construit dans le XVe siècle, et augmenté au XVIIIe siècle, appartient actuellement à Mme la princesse d'Eckmühl.

On côtoie à droite le parc de *Grandvaux* — château moderne appartenant à M. Vigier — avant de franchir l'Yvette sur un viaduc dont les trois arches, élevées de 14 mètres au-dessus du niveau de la rivière, ont chacune 8 mètres d'ouverture.

24 kil. *Épinay-sur-Orge*, v de 415 hab. A peine a-t-on quitté la station d'Épinay que l'on traverse l'Orge sur un viaduc de 5 arches hautes de 15 mètres et larges de 8 mètres. Sur la rive droite de cette petite rivière se montrent *Morsang* et *Villemoisson*. A la g. du chemin de fer s'étend la forêt de *Sainte-Geneviève* ou de *Séguigny*. Au sortir d'une longue tranchée on aperçoit à dr. un vaste et beau paysage, au milieu duquel la *tour de Montlhéry* attire les regards sur la colline haute de 104 mèt. qu'elle domine.

29 kil. **Saint-Michel,** v. de 533 hab., est à 3 kil. de **Montlhéry,** V. de 1700 hab., située entre Longjumeau et Arpajon. Au-dessus de l'Orge on remarque le château de *Lormoy*, qui appartient à M. Paturle.

Le château de Montlhéry a été bâti, au commencement du XIe siècle, par Thibaut File-Étoupe, à qui Hugues Capet avait donné, en 991, la seigneurie de ce nom. Il devint ensuite un repaire de brigands. Philippe Ier dut, pour s'en rendre possesseur, marier son fils naturel Philippe à la fille de l'un de ces redoutables bandits, qui se nommait Guy de Trousselle. Louis le Gros se vit ensuite forcé de s'en dessaisir en faveur de Milon de Braie, qui fut égorgé par son cousin Hugues de Crécy. Ce dernier, cité devant la cour de son suzerain, avoua son crime, et se fit moine, après avoir abandonné au roi de France la forteresse dont un assassinat l'avait rendu maître. Dès lors le château de Montlhéry appartint définitivement à la couronne. Saint Louis et sa mère, Blanche, s'y retirèrent quand les principaux seigneurs du royaume s'insurgèrent contre la régente. En 1360, le roi d'Angleterre s'y établit. Sous Charles VI, il fut occupé tantôt par les Armagnacs, tantôt par les troupes du Dauphin. Détruit en partie pendant les guerres de religion, il devint une carrière où les habitants du voisinage vinrent chercher les pierres dont ils avaient besoin pour leurs constructions. Il n'en reste aujourd'hui que des portions de murailles, des débris des quatre tours qui fortifiaient la plate-forme, et la tour du donjon presque entièrement conservée. Cette tour a 32 mèt. de hauteur; un escalier de 132 marches monte au sommet, d'où l'on découvre un vaste et beau panorama. Le gardien de ces ruines, entourées depuis plusieurs années d'agréables plantations, montre aux étrangers, dans le rez-de-chaussée de la tour, des boulets, des cornes de cerf et des ossements retirés en 1850 du puits intérieur.

Au delà de la station de Saint-Michel, le chemin de fer, s'éloignant de la vallée de l'Orge, monte sur un plateau monotone.

31 kil. *Bretigny*, v. de 823 hab.

37 kil. *Marolles*, v. de 413 hab.

40 kil. *Bouray*, v. de 660 hab.

A peu de distance de Bouray, on traverse l'extrémité nord du beau parc de *Ménil-Voisin*; on aperçoit à g. une aile et un bastion de ce château bâti sur la rive droite de la Juine, et appartenant actuellement à M. le duc de Polignac. Une avenue qui aboutit à sa façade remonte le versant boisé de la vallée que domine à 125 mèt. la *tour moderne de Pelancy*.

43 kil. *Lardy*, v. de 699 hab., est la patrie de Dangeau. On laisse à g., dans la jolie vallée de la Juine, le château de *Gilleroisin*, dominé par le bois d'Auvers. Plus loin se montre, du même côté, le château de *Chamarande*, construit par Mansart, et dont les magnifiques futaies, plantées par Lenôtre, ont été récemment abattues.

49 kil. *Étrechy*, v. de 1213 hab. Après avoir traversé la route de terre, on aperçoit à g. les *moulins de Pierre Brou* et de *Vaux*, le *château de Jeurre*, le v. de *Champigny*, les beaux arbres du château *Brunehaut*, au-dessus desquels apparaît la tour de l'église de *Morigny*, et, enfin, au sortir d'une profonde tranchée, la ville d'Étampes.

56 kil **Étampes** (*buffet* à la gare), chef-lieu d'arrondissement et de canton de Seine-et-Oise, a une population de 8066 hab.

De la gare du chemin de fer, établie à mi-côte, on domine à g. toute la ville, dont la rue principale a plus de 3 kil. de longueur, mais on est dominé sur la dr. par les ruines pittoresques d'une vieille tour appelée *tour Guinette*, que la ville a refusé d'acquérir pour 6000 fr. C'est dans cette tour, démantelée sous Henri IV, qu'en 1411 le Dauphin assiégea et prit le sire de Boisrodon, qui, devenu plus tard l'amant d'Isabeau de Bavière, fut jeté à la Seine enfermé dans un sac, sur lequel se lisait cette terrible inscription : « Laissez passer la justice du roi. »

Quand on s'éloigne de la gare d'Étampes, on passe entre les deux promenades qui dominent la voie à des hauteurs inégales, et que des ponts de bois font communiquer entre elles; on traverse ensuite une profonde tranchée, au sortir de laquelle on aperçoit, à g., le faubourg et l'église Saint-Martin, puis on franchit sur deux beaux viaducs les deux ruisseaux la Louette et la Chalouette, qui, descendus de deux vallons opposés, arrivent à Étampes parallèlement dans la même vallée. Alors, suivant la vallée de l'Héméry, on monte sur le *plateau de la Beauce* par une rampe de 8 mill. par mèt., et de 6300 mèt. de longueur. C'est au sommet de cette rampe que le chemin de fer de Paris à Orléans atteint son maximum de hauteur, qui est de 145m,81 au-dessus de la mer, et de 110m,16 au-dessus de Paris. Il s'est élevé de 54m,81 à partir de la station d'Étampes jusqu'à ce point culminant. De ce point il descend de 28m,21 jusqu'à Orléans. La différence entre Paris et Orléans est de 81m,95.

70 kil. *Monnerville*, v. de 388 h.

75 kil. *Angerville*, v. de 1527 hab., où le 18 juillet 1815, se tint le grand conseil de guerre, présidé par le prince d'Eckmühl, dans lequel il fut résolu que l'armée de la Loire, ne voulant pas allumer la guerre civile en France, consentait à déposer les armes et à reconnaître le gouvernement de Louis XVIII.

89 kil. *Toury*, b. de 1300 h., appartenant à Eure-et-Loire.

95 kil. *Château-Gaillard*, ham.

102 kil. *Artenay* v. de 1130 hab., chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Orléans (Loiret).

108 kil. *Chevilly* v. de 1450 hab., se trouve situé à l'extrémité de la Beauce, sur la lisière de la forêt d'Orléans, de sinistre mémoire.

113 kil. *Cercottes*, v. de 4224 hab., divisé en vieux et en nouveau, occupe à peu près le centre de la forêt d'Orléans. Bientôt on aperçoit à l'horizon les tours de la cathédrale d'Orléans, et commence, sur la droite, le faubourg Bannier, qui a plus de 3 kil. de longueur.

Les *trains express* de Paris à Bordeaux, s'arrêtent *aux* **Aubrais** (*buffet*), où la compagnie doit construire une gare. Les trains express de Bordeaux à Paris *entrent en gare*.

121 kil. **Orléans,** chef-lieu du départ. du Loiret, V. de 46 922 hab., située sur la rive dr. de la Loire.

129 kil. La *chapelle Saint-Mesmin*, v. de 1452 hab.

135 kil. **Saint-Ay,** v. de 1200 hab. Il récolte les vins les plus estimés de l'Orléanais.

141 kil. **Meung,** chef-lieu de canton du Loiret (5065 hab.). La rivière des *Trois mauves*, qui l'arrose, y fait tourner les roues de ses moulins et de ses établissements industriels.

149 kil. **Beaugency,** chef-lieu du Loiret (5072 hab.). Il ne lui reste de son vieux *château fort*, incendié en 1567 par les protestants, qu'une *tour* massive, soutenue de tous côtés par d'énormes contre-forts, et qui avait autrefois 42 mètres de hauteur. (On l'appelle à tort la *tour de César*, car elle n'est pas de construction romaine.)

Le viaduc du chemin de fer, composé de 25 arches de 8m,40 d'ouverture, a 290 mèt. de long sur 7m,50 de large, entre parapets. Son tablier est à 17 mèt. au-dessus du niveau du sol. Le *viaduc de Tavers*, sur lequel on passe ensuite, n'a que 32 arches et 165 mèt. de long. Un peu au delà, on sort du département du Loiret pour entrer dans celui de Loir-et-Cher.

161 kil. **Mer,** chef-lieu de canton de 13 965 hab., est situé sur la route de terre, à 4 kil. environ de la rive droite de la Loire. Une belle avenue de peupliers descend de la ville au pont suspendu, qui la met en communication avec *Muides*, situé sur la rive opposée, à 8 kil. environ du parc de Chambord.

Au delà du *Viaduc de Mer*, viaduc de 3 arches, long de 60 mèt., on aperçoit sur l'autre rive de la Loire le parc de Chambord. Près de la voie apparaît l'ancien *château* féodal de *Saint-Dizier*, flanqué de tours, et entouré de fossés où court une eau limpide. Plus loin, se montre *Suèvres*, bourg gallo-romain, dont les deux églises méritent la visite des archéologues.

171 kil. **Menars,** v. de 605 hab., possède un beau *château* bâti pour Mme de Pompadour sur des plans qu'elle avait corrigés elle-même. Vendu à la Révolution, ce château appartint, sous la Restauration, au maréchal duc de Bellune. Il a actuellement pour possesseur le prince de Chimay, qui y avait créé un *Prytanée*, remplacé en 1848 par l'*École professionnelle du centre*, que M. César Fichet a fondée à Menars, et dont il est le directeur.

180 kil. **Blois** est de toutes les villes de la Loire la mieux située et la plus pittoresque : car elle s'élève

en amphithéâtre sur une colline escarpée, d'où l'on découvre de beaux points de vue.

Elle est le chef-lieu du département de Loir-et-Cher, le siége d'un évêché suffragant de Paris, d'un tribunal de première instance et de commerce, etc. Sa population se monte à 17 749 hab. Elle a vu naître le médecin Bernier, Louis XII, Denis Papin, Pardessus, MM. Augustin et Amédée Thierry, et Triboulet, le célèbre fou de François Ier. Le **château** de Blois, où se sont passés tant et de si grands événements, et où, le 23 décembre 1588, Henri III fit assassiner le duc de Guise, fut bâti vraisemblablement sur l'emplacement d'un ancien camp romain, au confluent de la Loire et de l'Aroux, ruisseau aujourd'hui tari. Il devint ensuite la forteresse de Thibault le Tricheur, comte de Champagne, fondateur de la première race des comtes de Blois. Il se compose actuellement de quatre parties bien distinctes. La plus ancienne, qui renferme la salle des États, date du XIIe siècle. La chapelle et le corps de bâtiment dans lequel s'ouvre la porte principale, et que l'on restaure, ont été construits par Louis XII. La façade du nord, complétement restaurée, a été bâtie sous François Ier. Enfin, la façade de l'ouest, élevée sous Gaston, a eu Mansart pour architecte.

Sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, le château de Blois resta confié à des gouverneurs qui ne daignèrent pas même l'habiter. L'un d'eux, M. de Marigny, fit enlever la charpente du corps de bâtiment construit par Gaston, pour fournir à Mme de Pompadour, sa sœur, une partie du bois qu'elle employa à la construction de son château de Menars. La Révolution mutila toutes ces constructions, abandonnées depuis longtemps par la royauté; puis le domaine, s'en étant emparé, y établit une caserne et une poudrière. A dater de cette époque jusqu'en 1841, l'administration municipale, aidée par le génie militaire, s'est complu en quelque sorte à en saccager, à en mutiler, à en détruire les parties les plus intéressantes. Il est heureusement classé aujourd'hui parmi les monuments historiques, et restauré avec autant de soin que de goût par M. Duban. Les travaux, commencés en 1845, ne sont pas encore terminés.

C'est en quittant la station de Blois, ou plutôt en sortant de la tranchée des Granges, que l'on découvre le plus beau point de vue qu'offre le chemin de fer de Paris à Bordeaux. Pour bien jouir de ce magnifique paysage, il faut se retourner du côté de Blois. Les travaux d'art sont remarquables, mais la nature est encore plus intéressante et plus belle. Le chemin de fer, soutenu à mi-côte par d'énormes terrassements entrecoupés de ponts pour l'écoulement des eaux, domine la Loire, qui forme un vaste lac parsemé d'îles verdoyantes, et se perd à l'horizon lointain derrière un rideau d'arbres. Vu de ce côté, Blois se présente sous son aspect le plus frappant. Malheureusement, ce beau spectacle ne dure qu'un instant : on descend dans une plaine fertile, mais monotone, où la vue se trouve bornée : à dr., par de petits coteaux, qui n'ont rien de pittoresque; à g., par la *levée* de la Loire, qui ne permet jamais d'apercevoir le fleuve. Cette

levée, en effet, est une digue en terre, garnie sur certains points de *perrés*, c'est-à-dire de murs en pierres sèches, haute de plus de 7 mèt. et large de près de 8 mèt. Elle supporte la route de terre, mais elle est surtout destinée à contenir la Loire dans son lit, quand le fleuve grossit au point de déborder. Elle date de Louis le Débonnaire, et elle a pris sous Philippe le Bel la forme qu'elle conserve encore aujourd'hui.

190 kil. **Chousy,** v. de 1469 hab. Le château de Chaumont attire de loin les regards sur la g., entre Chousy et

195 kil. **Onzain,** v. de 2178 hab.

Le château de **Chaumont,** le *Mont-Chaud* ou le *Mont-Chauve*, occupe le sommet d'une colline escarpée et facile à défendre. Il doit par conséquent être fort ancien. On fait remonter son origine au Xe siècle. Il a été souvent reconstruit et remanié. Le comte d'Aramont et sa veuve, qui a épousé M. le vicomte Walsh, l'ont restauré avec un goût parfait dans le style du XVIe siècle. On y découvre une des plus belles vues de la Loire, et l'intérieur est curieux à visiter.

Le village de *Veuves* dépassé, on sort du département de Loir-et-Cher pour entrer dans celui d'Indre-et-Loire.

207 kil. **Limeray,** v. de 1161 hab. Au delà du château de la Roche (à g.), le château d'Amboise domine les arbres qui bordent la Loire et les maisons bâties à sa base.

213 kil. **Amboise,** chef-lieu de cant. du départ. d'Indre-et-Loire, V. de 4433 hab., est située sur la rive g. de la Loire, au pied d'un rocher derrière lequel la petite rivière de l'Amasse vient se jeter dans la Loire. Pour y aller de la station du chemin de fer, il faut traverser un faubourg et deux bras de la Loire, séparés par une île habitée qu'on appelle *l'Ile Saint-Jean*. La dernière arche du second pont est un pont suspendu. En face se dresse le château.

Après avoir appartenu d'abord aux comtes d'Anjou, puis aux comtes de Berri, ce château fut confisqué, en 1434, et réuni à la couronne par Charles VII; agrandi et embelli par Charles VIII, qui y naquit et qui y mourut, puis par Louis XII, qui préféra toujours Blois; habité souvent par François Ier, qui y passa une partie de sa jeunesse; abandonné par la cour après le sanglant dénoûment de la conjuration d'Amboise; transformé en prison d'État; cédé par Louis XV au duc de Choiseul; racheté à la mort du duc et donné au duc de Penthièvre; confisqué par la Révolution; octroyé sous l'Empire, par Napoléon, à son ancien collègue au consulat, Roger Ducos, qui, pour ne pas l'entretenir, en fit jeter bas une partie et mutila indignement ce qui restait; rendu, après la Restauration, au duc d'Orléans, héritier du duc de Penthièvre; restauré sous le règne de Louis-Philippe, et habité pendant cinq ans par Abd-el-Kader, prisonnier.

219 kil. *Noisy*, v. de 1200 hab.

222 kil. *Vernou*, v. de 1850 hab.

225 kil. *Vouvray*, v. de 2295 hab. Ses vins blancs sont justement renommés. Au-dessus de ses nombreuses maisons de campagne s'élève le *château de Montcontour*, restauré depuis quelques années. La route de terre, qui ne traversait

la Loire que sur le pont de Tours, restait le long de la rive droite du fleuve, où l'on trouve Rochecorbon, Marmoutier, Sainte-Radegonde et Saint-Symphorien. Le chemin de fer franchit la Loire sur le beau *pont de Montlouis*, composé de douze arches ayant chacune 24 mèt. 80 cent., long de 383 mèt. et haut de 25 mèt. au-dessus des basses eaux.

226 kil. **Montlouis,** v. de 2166 hab., se trouve situé sur la rive g. de la Loire, à la g. du chemin de fer et sur les pentes d'un coteau calcaire dans lequel sont creusées de nombreuses habitations. Son église domine ses vignobles et ses vergers. Du haut des rochers de Montlouis, on découvre un beau et vaste panorama. On voit d'un côté le Cher, de l'autre la Loire et la Cisse.

Montlouis dépassé, le chemin de fer se dirige, à travers une plaine fertile parsemée de villages, sur la ville de Tours, qui se montre à dr. On aperçoit à dr. la lanterne de Rochecorbon, à g., le *château de Cangé* entouré de bois. On traverse la partie du *Canal du Berri* qui réunit la Loire au Cher. Ce bras, long de 2432 mèt., comprend deux écluses de 5 mèt., 20 cent. de largeur, qui rachètent une pente de 31 cent., formant la différence de niveau entre les deux rivières qu'il met en communication. Au delà du canal, on remarque, à g., un petit *château* construit par le général Charron, ex-gouverneur général de l'Algérie, et bientôt après on entre dans la gare de Tours, gare plus belle que commode, car les convois ne peuvent pas la traverser, et il faut les retourner quand ils y arrivent pour les en faire repartir n'importe dans quelle direction, ce qui occasionne une assez grande perte de temps et de travail.

La grande halle couverte en fer a 110 mèt. de longueur sur 33 mèt. 60 cent. de largeur. Les terrains acquis pour le service de cette gare, où viennent aboutir les chemins de Paris à Tours, de Tours à Bordeaux, de Tours à Nantes et de Tours au Mans, ont une superficie totale de quinze hectares. Il serait à désirer, pour la célérité, la facilité et la sécurité du service, qu'on fît à Tours ce qu'on a fait à Orléans, c'est-à-dire un raccordement direct qui éviterait aux trains de Paris à Nantes et à Bordeaux, ou *vice versa*, les embarras et les lenteurs de ce qu'on appelle un *rebroussement*.

236 kil. **Tours,** le chef-lieu du département d'Indre-et-Loire, se trouve située sur la rive g. de la Loire, entre la Loire et le Cher, à 59 mèt. au-dessus du niveau de la mer; mais la gare du chemin de fer a été établie vers son extrémité sud, à 1000 mèt. de la Loire. Elle est le siége d'un archevêché dont les évêchés suffragants sont : le Mans, Angers, Nantes, Rennes, Laval, Quimper, Vannes et Saint-Brieuc : le chef-lieu d'une division militaire et de l'un des cinq commandements supérieurs créés par le décret du 25 janvier 1858 et confiés à des maréchaux de France. Sa population actuelle se monte à 38 055 hab.

Après avoir laissé, à g., au sortir de la gare, la voie ferrée qui conduit à Paris, et, à dr., celle qui mène à Nantes, on franchit le Cher sur un beau pont de 6 arches dont chacune a 20 mèt. d'ouverture. Au-dessous de ce pont, on aperçoit celui de la route de terre

de Tours à Bordeaux, et bientôt, au delà d'un ruisseau, on croise cette route sur le beau *viaduc de Grammont*, ainsi nommé de l'ancien château d'été des archevêques de Tours, qui était situé à g., et dont on peut voir encore quelques débris. De ce viaduc et de la rampe courbe qui le suit, on découvre une belle vue sur les bassins du Cher et de la Loire, qui coulent parallèlement à 2 ou 3 kil. de distance, sur la ville de Tours et sur les coteaux de Saint-Symphorien, de Saint-Cyr, de Fondettes, de Rochecorbon et de Vouvray, qui forment l'horizon. Il faut se hâter de jouir de cet agréable paysage; car, pour passer de la vallée du Cher dans celle de l'Indre, le chemin de fer a dû se creuser de profondes tranchées.

Mais on ne tarde pas à se rapprocher de la vallée de l'Indre, et déjà les remblais remplacent les tranchées. Sur la g. apparaît un petit château féodal qui semble bâti d'hier; c'est le *château de Candé*, construit en 1508 par François Briçonnet, maire de Tours. Sa porte d'entrée est ornée de riches arabesques. De vastes souterrains voûtés s'étendent sous les constructions, restaurées par M. Drake del Castillo. Du côté opposé se montre le *château la Roche*, élevé tout récemment sur d'anciennes constructions, et appartenant à l'un de nos plus riches financiers, M. Delaville Leroux.

A peine a-t-on eu le temps de regarder les deux châteaux de Candé et de la Roche, que l'on traverse la vallée de l'Indre sur un magnifique viaduc. Ce *viaduc* — un des plus beaux ouvrages d'art de la ligne entière — se compose de 59 arches qui ont chacune 9 mèt. 80 cent. d'ouverture. Sa longueur totale est de 751 mèt., y compris les culées, de 20 mèt. chacune. Les rails sont placés à 21 mèt. 30 cent. au-dessus de l'étiage, pour les trois arches qui servent plus particulièrement à l'Indre, et à différentes hauteurs du sol dans la partie qui repose sur la terre ferme : aucune de ces hauteurs n'est inférieure à 17 mèt. 10 cent. Ce remarquable viaduc a coûté 2 078 761 fr., et il a été construit en deux ans.

250 kil. **Monts**, v. de 800 hab., est situé sur la rive g. de l'Indre, au-dessous du viaduc. De la station on aperçoit à g., en remontant la vallée de l'Indre, les tours du château de **Montbazon** (*Mons Bazoni*), chef-lieu de canton, V. de 1098 hab., située sur la rive g. de l'Indre.

259 kil. *Villeperdue*, v. de 850 h.

270 kil. **Sainte-Maure**, V. de 2678 hab., est située sur la route de terre, à la g. du chemin de fer, dans la jolie vallée de la Manse, plus profonde que celle de l'Indre. Le beau *viaduc* à l'aide duquel on traverse cette vallée a 303 mèt. de longueur totale, y compris les culées (272 mèt. 60 cent. entre les naissances); il se compose de 15 arches à plein-cintre, ayant 15 mètres d'ouverture et 31 mèt. de hauteur sous clef de voûte, c'est-à-dire, à peu de chose près, l'élévation de la grande nef de la cathédrale de Tours. Les rails sont placés à 34 mèt. au-dessus du sol. Comme celui de l'Indre, le viaduc de la Manse a été bâti en deux ans, et on estime à 1 213 713 fr. le prix de sa construction. Sur le plateau qui sépare la vallée de l'Indre de celle de la Manse, le chemin s'est élevé de 67 mèt. 47 cent. au-dessus du niveau de la gare de Tours.

A la dr. de ce viaduc on aperçoit,

sur la pente du coteau, une masse de constructions pittoresques. C'est le *château de Brou*, jadis flanqué de neuf tours, longtemps abandonné, et possédé actuellement par la famille de Foucauld. La tradition locale en attribue la fondation au maréchal Boucicaut, le contemporain et le compagnon de Jehan de Saintré.

Après avoir traversé la Manse à la station de Sainte-Maure, le chemin de fer remonte, à une certaine distance, la vallée de la Vienne, dont on aperçoit sur la dr. les coteaux boisés. On traverse, à Port-de-Piles, sur un viaduc de trois arches, haut de 10 mèt. et long de 180 mèt., la Creuse, qui un peu au dessous va se jeter dans la Vienne, et qui forme en cet endroit les limites des départements d'Indre-et-Loire et de la Vienne. La route de terre passe à g. du viaduc sur un pont de pierre.

282 kil. *Port-de-Piles*, v. de 250 hab.

286 kil. *Les Ormes*, v. de 1715 hab., situé sur la rive dr. de la Vienne et communiquant avec la rive g. par un pont suspendu, possède un *château* dont le parc jouit d'une réputation méritée. Ce château, qui appartient à la famille Voyer d'Argenson, a été en partie détruit.

290 kil. *Dangé*, chef-lieu de canton, de 898 hab.

297 kil. *Ingrandes*, v. de 900 hab.

304 kil. **Châtellerault**, chef-lieu d'arrondissement du département de la Vienne, V. de 14 084 hab., est située sur la rive dr. de la Vienne. Un pont en pierre, flanqué de tourelles et bâti par Sully, la met en communication avec son *faubourg de Châteauneuf*, situé sur la rive g. C'est à partir de ce pont, ou plutôt à partir du déversoir de la manufacture d'armes, que la Vienne, qui nourrit d'excellentes carpes vantées par La Fontaine, commence à devenir navigable. Vue du chemin de fer, la ville n'offre pas un aspect agréable, et l'on comprend que Rabelais ait pu dire : « Quand le diable offrit au fils de Dieu tous les royaumes de la terre, il se réserva, comme son domaine, Châtellerault, Domfront, etc.

La principale curiosité de Châtellerault est la *manufacture d'armes*, créée après la paix de 1815 pour remplacer celles de Charleville et de Mézières, qui, étant trop près de la frontière, pouvaient être détruites au début d'une guerre d'invasion; elle fabriquerait au besoin 20 000 armes à feu et 3500 sabres ou baïonnettes par an. Les produits des fabriques de coutellerie de Châtellerault sont estimés.

Au delà de Châtellerault, le chemin de fer, décrivant une grande courbe, vient traverser l'Auzon et la Vienne pour se diriger sur Poitiers par la vallée du Clain, rivière qui prend sa source à Hiesse, près de Confolens, dans le département de la Charente. A l'angle que forme l'embouchure du Clain et de la Vienne est le village de *Cenon*, où selon Dufour, l'historien du Poitou, Charles Martel défit les Sarrasins. Sur la dr. s'étend la *forêt de Châtellerault*, forêt de 1500 hect., dont un tiers seulement appartient à l'État.

312 kil. *Les Barres*, h. Près de la rive dr. du Clain on aperçoit sur un monticule le hameau de *Moussais-la-Bataille*, où, selon quelques écrivains, se livra, en 732, la bataille dans laquelle le sort du monde

se joua entre les Franks et les Arabes, entre Charles Martel et Abder-Rhaman.

318 kil. *La Tricherie*, ham. de 250 hab.

321 kil. *Dissais*, v. de 1200 hab.

325 kil. *Clan*, ham.

329. kil. *Chasseneuil*, v. de 1200 hab. Au delà de cette station, la dernière avant Poitiers, la vallée du Clain devient plus étroite et plus pittoresque. On franchit l'Auzance. Sur la dr. s'élèvent de petits rochers aux formes bizarres. On traverse deux fois le Clain au pied du coteau de Rochereuil. Bientôt Poitiers apparaît à g., étagé en amphithéâtre sur une colline au pied de laquelle la Boivre se jette dans le Clain. Avant de s'arrêter dans la gare on aperçoit successivement la tour de l'ancien château, le pont de Rochereuil, l'église de Montierneuf, l'hôpital général, le grand séminaire et la gendarmerie. Au delà se montre la Visitation, actuellement une prison, la grande maison, pensionnat religieux, et l'église Saint-Hilaire.

337 kil. **Poitiers,** l'ancienne capitale du Poitou, aujourd'hui le chef-lieu du département de la Vienne, est située au confluent du Clain et de la Boivre, qui l'entourent de trois côtés, sur une colline dont elle couvre les pentes escarpées et le plateau arrondi, élevé de plus de 40 mèt. au-dessus des deux rivières. Sa population actuelle est de 30 873 hab.

En quittant la gare de Poitiers, on laisse à g., au-dessous de Saint-Hilaire, les anciennes murailles de la ville, et on quitte la vallée de la Boivre pour rentrer par un *tunnel* dans la vallée du Clain. Ce tunnel a 300 mèt. de longueur. Il passe sous la route de terre. Quand on en sort, on découvre une jolie vue sur la partie de la ville que l'on aperçoit des terrasses du parc de Blossac. On franchit le Clain, sur l'autre rive duquel on ne tarde pas à repasser. Cette rivière serpente dans de jolies prairies, ou baigne la base de petites collines rocheuses, cultivées autant que le permet la nature du sol. Elle coule, tantôt à la dr., tantôt à la g. du chemin de fer, qui la traverse quatre fois entre Poitiers et Ligugé. Cette partie du trajet a nécessité de nombreux travaux d'art : il a fallu non-seulement construire des ponts, mais creuser des collines, ouvrir des tranchées dans le roc dur, on soutenir les terres par des constructions en maçonnerie. Près du v. de *Saint-Benoît* qu'on aperçoit à g., à l'entrée d'un joli vallon boisé, on laisse à dr. l'embranchement de la Rochelle et Rochefort par Niort.

344 kil. *Ligugé*, v. de 650 hab. Au delà de Ligugé on traverse une tranchée creusée dans des rochers grisâtres, puis, après avoir revu sur la g. la vallée du Clain, où l'on remarque un château moderne, on s'enfonce dans le *tunnel des Brachées*, qui a 429 mèt. de longueur.

356 kil. *Vivonne*, chef-lieu de canton de 2736 hab., est situé à l'embouchure de la Vonne dans le Clain, que le chemin de fer y traverse. Il a vu naître la célèbre marquise de Rambouillet, qui était une demoiselle de Vivonne.

Avant de s'éloigner du Clain, et de traverser un de ses affluents appelé la Dive, on laisse à g. le v. de *Voulon*, près duquel, en 507, les Franks, commandés par Clovis, livrèrent aux Visigoths, sous les ordres de leur roi Alaric II,

une bataille décisive qui eut d'immenses résultats pour l'avenir de la monarchie française.

Au delà de Voulon, on traverse la Dive, puis la Bouleure, dont on remonte la vallée.

371 kil. *Couché-Vérac*, chef-lieu de canton de 1887 hab.

Le chemin de fer, laissant sur sa dr. la route de terre et la Bouleure, affluent du Clain, monte sur le plateau qui sépare le bassin de la Vienne de celui de la Charente. Il se creuse pour y arriver des tranchées profondes. Ce plateau n'a de remarquable que sa fertilité. Il est couvert d'arbres à fruits, surtout de marronniers et de noyers. La vigne y est déjà cultivée en berceau. Le climat devient plus méridional.

388 kil. **Civray,** chef-lieu d'arrondissement de 2227 hab., situé à 3 kil. de la station.

A 3 ou 4 kil. de Civray, on sort du département de la Vienne pour entrer dans celui de la Charente.

403 kil. **Ruffec,** chef-lieu d'arrondissement de 3109 hab., dont les pâtés de truffes et de perdrix continuent à mériter leur vieille réputation. Ces pâtés s'exportent dans le monde entier, mais ce n'est pas là la seule branche de commerce ou d'industrie de cette petite ville, qui vend aussi beaucoup de céréales, de truffes, de marrons.

Le *tunnel des Plans*, que l'on traverse entre Ruffec et Moussac, a 500 mèt. de longueur.

412 kil. *Moussac*, ham.

421 kil. *Luxé*, v. de 900 hab.

Lorsqu'on a franchi, à Luxé, sur un pont de 4 arches, ayant chacune 11 mèt. d'ouverture, la Charente, dont la vallée n'est, en cet endroit de son cours, qu'une sorte de plaine, on s'éloigne de cette rivière, qui va faire de longs détours à l'ouest avant de se rapprocher d'Angoulême.

436 kil. **Vars,** b. de 2000 hab., à partir duquel la contrée que l'on traverse prend un aspect plus agréable. On aperçoit sur la dr. les coteaux au pied desquels coule la Charente. De charmants paysages se déroulent incessamment aux regards, quand le convoi sort des tranchées au fond desquelles il est trop souvent enfermé. On aperçoit de loin Angoulême. Le chemin de fer décrit une forte courbe et traverse la Touvre sur un pont de 6 arches avant d'atteindre

450 kil. **Angoulême** (*buffet* à la gare, établie dans l'ancienne École de marine), chef-lieu du département de la Charente, V. de 22 811 hab., située sur un plateau ou promontoire, haut de 22 mèt., que baignent de trois côtés deux cours d'eau qui se réunissent à sa base, la Charente et l'Anguienne; elle est entourée de remparts et de jardins qui permettent d'en faire le tour, et qui offrent au promeneur les points de vue les plus agréables et les plus variés sur les vallées, les plaines, les vignobles, les prairies, les manufactures de ses délicieux environs.

Au sortir de la gare d'Angoulême, on traverse dans un *tunnel*, long de 740 mèt., la montagne sur laquelle la ville est bâtie; puis on franchit successivement les ruisseaux l'*Anguienne*, les *Eaux-Claires* et la *Charrau*, avant de s'arrêter à la Couronne, dans la vallée de la Boëme.

457 kil. *La Couronne*, b. de 2550 hab. Diverses usines y occupent un grand nombre d'ouvriers. Il ne

reste plus que de belles ruines de l'église de son ancienne *abbaye* d'Augustins. Fondée, en 1122, par un évêque d'Angoulême, nommé Lambert, cette église fut commencée en 1171; elle était regardée comme l'une des plus belles églises de l'Aquitaine.

En allant de la Couronne à Moutiers, on voit sur la dr. la petite vallée de la Boëme. Le chemin de fer a dû se creuser plusieurs tranchées longues et profondes.

464 kil. *Moutiers*, v. de 1639 hab. La Boëme y reçoit une source qui, à peine sortie d'un rocher, fait tourner les roues d'une importante papeterie. Ce rocher porte le château de la *Roche-Landry*, bâti au IXe siècle, démoli en partie vers la fin du XIVe siècle et dans les dernières années du XVe siècle, réparé au XVIIe siècle, et reconstruit, en 1855, par un banquier d'Angoulême.

C'est dans les environs de Moutiers que se trouve le *viaduc des Couteaubières*. Ce viaduc, long de 303 mèt., y compris les culées, forme une courbe de 2000 mèt. de rayon. Il se compose de 12 arches ayant chacune 10 mèt. d'ouverture. Les rails sont à 13 mèt. au-dessus du sol. On continue à s'élever sur le plateau aride, sauvage et faiblement accidenté, qui sépare le bassin de la Charente de celui de la Dordogne. Le chemin de fer a dû s'y creuser de nombreuses tranchées, pour la plupart taillées dans le roc. La plus importante de ces tranchées, celle *des Rousselières*, a 28 mèt. de profondeur.

471 kil. *Charmant*, v. de 824 hab. Après avoir traversé de profondes tranchées, on s'enfonce dans *le tunnel de Livernant*, qui a 1471 mèt. de longueur, et qui est suivi d'autres tranchées. A peu de distance de ce tunnel, on franchit le ruisseau de Chavenat sur un bel aqueduc en fonte qui a pour base des piles de maçonnerie. On entre alors dans la vallée de la Tude, affluent de la Dronne qui se jette dans l'Isle, une des rivières tributaires de la Dordogne. La Tude coule à la dr. du chemin de fer.

481 kil. **Montmoreau**, chef-lieu de canton de 675 hab., n'a conservé de son ancien château que des bâtiments sans caractère servant à la gendarmerie, et une belle plate-forme d'où l'on découvre une vue étendue.

500 kil. **Chalais**, chef-lieu de canton de 793 hab., possède quelques débris d'un ancien château, reconstruit, à diverses reprises, depuis le XIVe siècle.

En quittant la station de Chalais, on suit d'abord la rive g. de la Tude; puis, quand on franchit cette rivière, on sort du département de la Charente pour entrer dans celui de la Charente-Inférieure. La Tude se jette à peu de distance dans la Dronne.

On côtoie la rive dr. de la Dronne, qui coule à la g. du chemin de fer. Le pays que l'on traverse a peu à peu changé d'aspect. C'est une belle vallée-plaine enfermée dans de petits coteaux et ressemblant à un immense verger. La culture y est très-variée. Partout où le regard peut s'étendre, on aperçoit des vignes, des champs de céréales, des prés, des arbres fruitiers. De distance en distance, une courte tranchée dérobe la vue de cette belle et fertile plaine. On franchit la Dronne sur un pont de cinq arches, ayant chacune 11 mèt. d'ouverture, avant de s'arrêter à la Roche-Chalais.

514 kil. **La Roche-Chalais**, b. de 1379 hab., situé à 3 kil. de sa station, dans le département de la Dordogne. A peu de distance, on traverse une extrémité de ce département, puis on entre dans celui de la Gironde.

531 kil. **Coutras**, chef-lieu de canton de 3532 hab., est situé à la jonction de la Dronne et de l'Isle. C'est de sa station que part à g. l'embranchement de Périgueux.

Au-dessous des *Moulins* et du *château de Laubardemont*, l'Isle, qui se jette dans la Dordogne à Libourne, à 31 kil. au-dessous de Coutras, commence à devenir navigable naturellement.

540 kil. *Saint-Denis-de-Pille*, b. de 2932 hab.

La vallée-plaine de l'Isle, que l'on continue à descendre, se montre de plus en plus fertile. On découvre à l'horizon le *tertre de Fronsac*, longtemps avant de s'arrêter dans la belle gare couverte de Libourne.

548 kil. **Libourne**, chef-lieu d'arrondissement de la Gironde, V. de 13290 hab., est située au confluent de l'Isle et de la Dordogne, sur la rive dr. de la Dordogne.

Le *port* peut recevoir des navires de 300 tonneaux. Il a malheureusement perdu l'animation qu'il avait autrefois. Il ne reçoit plus aujourd'hui que des gabares de Bordeaux et des caboteurs de la Bretagne, et il possède environ 65 bateaux de 2500 tonneaux.

Un *pont suspendu* a été jeté sur l'Isle, un peu au-dessous de sa jonction avec la Dordogne. Le *pont de pierre*, construit sur la Dordogne par M. Deschamps, a 200 mèt. de longueur sur 12 mèt. de largeur. On en posa la première pierre le 24 août 1820, et quatre ans après, jour pour jour, il était ouvert au public.

En quittant la belle gare de Libourne, on aperçoit sur la dr. la ville dominée par ses casernes, et bientôt on franchit la Dordogne au-dessus du pont de pierre que traverse la route de terre. Le *pont* du chemin de fer, composé de 9 arches, a 220 mèt. de longueur, y compris les culées. C'est surtout quand on l'a dépassé qu'on aperçoit bien sur la dr. le tertre de Fronsac, à la base duquel coule la Dordogne. Des deux côtés s'étendent de jolies prairies entourées d'arbres. On a dû y construire un viaduc de 100 arches, long de 1180 mèt. C'est le *viaduc d'Arveyres*. A ces prairies succèdent des champs couverts de vignes.

553 kil. *Arveyres*, v. de 1400 hab. Le chemin de fer traverse de petites tranchées, entre lesquelles on aperçoit, sur la dr., la Dordogne. On voit du même côté le beau *château de Vayres*, que des bouquets d'arbres dérobent bientôt aux regards.

557 kil. *Vayres*, b. de 2000 hab. Le pont de Vayres, composé de 4 arches, a une longueur totale de 50 mèt.

562 kil. *Saint-Sulpice*, v. de 1076 hab.

566 kil. *Saint-Loubès*, v. de 2515 hab. A la dr. du chemin de fer, on aperçoit le **pont de Cubzac**, qui traverse la Dordogne et sur lequel passe la route de terre. Ce pont, discuté de 1810 à 1835, fut adjugé, le 20 avril 1835, pour 27 ans, 4 mois et 27 jours, avec une subvention de l'État de 1 million 500000 fr., à M. Quenot, ingénieur civil, qui passa un acte de com-

mande en faveur de M. Fortuné de Vergès, ingénieur des ponts et chaussées. Inauguré le 1er mai 1840, il avait coûté, en sus de la subvention, 1400000 fr. à la compagnie et 900 000 fr. à l'État pour les abords. En y comprenant les ouvrages qui en dépendent, il a une longueur totale de 1545 mèt. La distance entre les axes des obélisques qui supportent les chaînes de retenue est de 545 mèt. Cette longueur se divise en cinq travées égales de 109 mèt. chacune. Le tablier a 7m,50 de largeur; au milieu de sa longueur, il est élevé de 28 mèt. au-dessus de l'étiage, et de 25m,50 vers les culées. Deux immenses viaducs, construits sur arcades en maçonnerie, viennent se raccorder, d'un côté, avec les culées du pont, de l'autre, avec des levées de terre qui se terminent à la route de Paris à Bordeaux. Celui de g. se compose de 28 arcades, celui de dr. de 29.

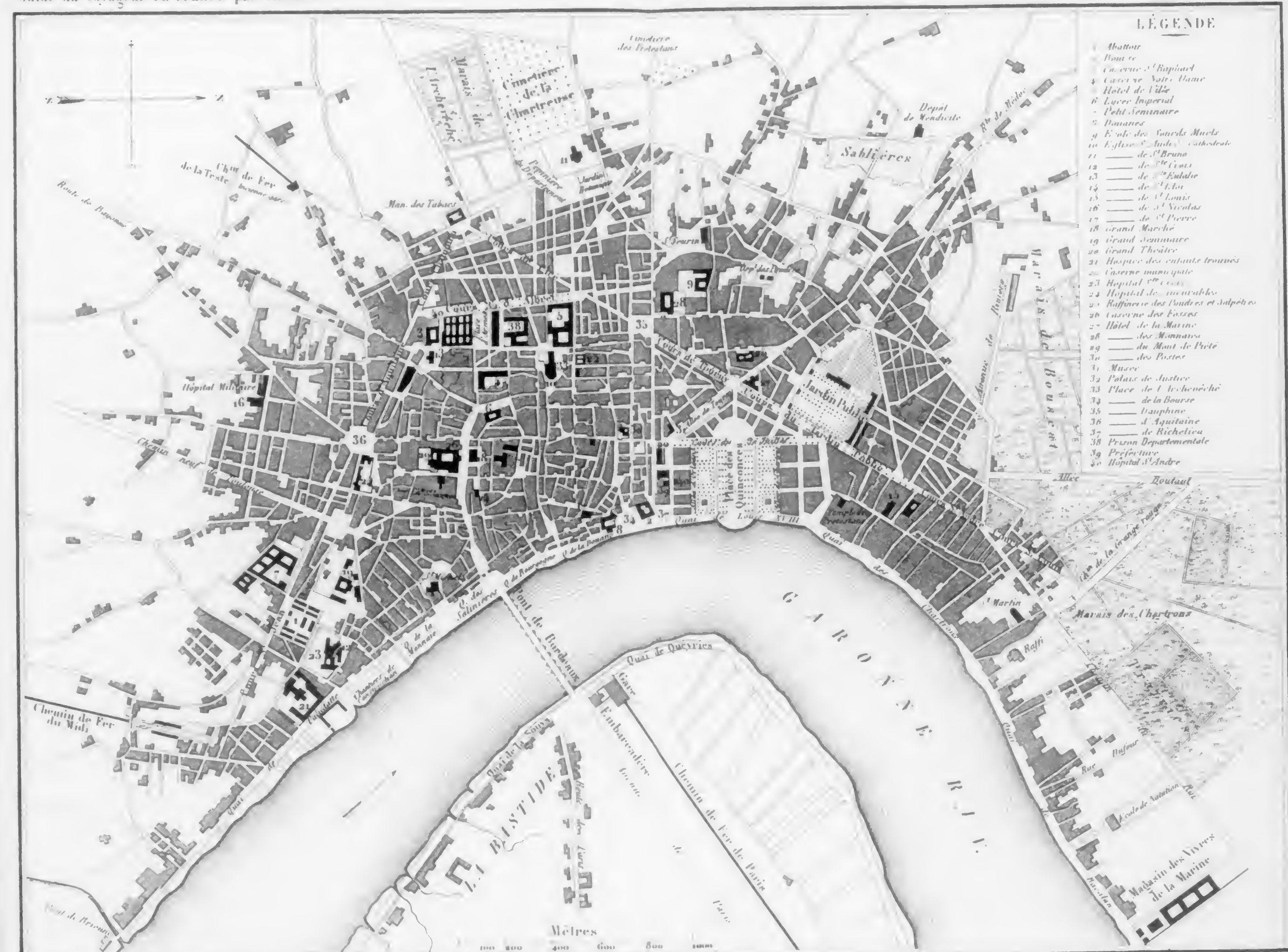
Le chemin de fer s'éloigne de la Dordogne pour traverser la plaine fertile d'*Entre-Deux-Mers*, qui sépare la Dordogne de la Garonne.

569 kil. *La Grave d'Ambarès*, v. de 2666 hab. En s'en éloignant le chemin de fer décrit une forte courbe pour se rapprocher de la Garonne. Il laisse à g. le *Carbon blanc*, beau village de 735 hab., entouré de vignobles célèbres. Mais les travaux d'art et les beautés de la nature commencent à se disputer les regards des touristes. A dr., quand les tranchées le permettent, on aperçoit la Garonne, qui va se réunir à la Dordogne pour former la Gironde. Sur la g. se montrent de gracieux coteaux couverts de vignobles et de maisons de campagne. Puis, à trois *viaducs*, le premier de 18 arches et de 190 mèt., le second de 4 arches et de 70 mèt., le troisième de 7 arches et de 160 mèt., succèdent trois *tunnels* de 180, 190 et 90 mètres, très-rapprochés l'un de l'autre.

578 kil. **Lormont,** la dernière station, est un v. de 2760 hab., très-agréablement situé au bord de la Dordogne et auprès d'un coteau couvert d'habitations, de vignes et de verdure. Ses industrieux habitants y construisent des navires. On a, du reste, à peine le temps de l'apercevoir. On sort d'un tunnel quand on y arrive, on entre dans un tunnel de 400 mèt. quand on le quitte. Ce quatrième tunnel est suivi d'un cinquième, long de 280 mèt. A la suite de ce dernier souterrain on découvre sur la dr. une vue admirable. On embrasse d'un seul regard presque toute la courbe de 6000 mèt. que forme la Garonne, et le long de laquelle s'étendent le port et les quais de Bordeaux. De nombreux bâtiments à voile et à vapeur sont à l'ancre ou naviguent sur ce vaste bassin, qui ressemble à une petite mer. Le soir, quand la ville est éclairée, ce spectacle a quelque chose de magique. On traverse la plaine de Queyries, sur un viaduc de 3 arches long de 40 mèt. La Garonne disparaît, mais les mâts de ses navires se dressent encore au-dessus des maisons ou des ateliers qui la dérobent à la vue. On s'arrête pour le service des billets, et quelques instants après on entre dans la belle *gare de Bordeaux* (583 kil. de Paris), bâtie par M. Pépin Lehalleur, sur la rive dr. de la Garonne, dans le faubourg *de la Bastide*, et qui deviendra inutile, lorsque les chemins de fer d'Orléans et du Midi

BORDEAUX.

L. Hachette et Cie Editeurs, Paris.



Dressé par A. H. Dufour.

Gravé par Sengteller, Écrit par Langevin.

auront opéré leur jonction sur la rive g. de la Garonne.

Bordeaux.

HÔTELS. L'*Hôtel de France*, 11, rue Esprit-des-Lois, est le meilleur hôtel de Bordeaux : on y paye : au 1er étage, une chambre 3 fr.; un salon, 8, 10 et 12 fr.; au 2e étage, une chambre 2 fr. 50 c., un salon, 6, 7 et 8 fr.; à l'entre-sol, mêmes prix ; aux 3e et 4e étages, une chambre 2 fr. Un thé ou un café complet coûte 1 fr. 50 c.; on déjeune et on dîne à la carte. La table d'hôte (dîner) est à 3 fr., sans vin; un dîner dans les appartements se paye 5 fr.; le service, par personne et par jour, 1 fr. M. Hue, le propriétaire, fait un important commerce de vins, et il a de belles caves. — *Hôtel de la Paix*, tenu par Sansot, 40, Fossés-du-Chapeau-Rouge : chambre au 1er étage, 3 fr. sur la rue et 2 fr. sur la cour; aux 2e et 3e étages, 2 fr. et 1 fr. 50 c.; bougie, 25 c.; service, 1 fr. au 1er étage, 50 c. au 2e et au 3e; déjeuner avec vin, 3 fr.; dîner avec vin, 4 fr. Bon restaurant à la carte. Pâtés de foie de canard, de 6 fr. à 20 fr. M. Sansot fait aussi le commerce des vins. — *Hôtel Richelieu*, 4, Fossés de l'Intendance. — *Hôtel Marin et des Colonies*, 23, rue Esprit-des-Lois. — *Hôtel des Ambassadeurs*, Fossés de l'Intendance. — *Hôtel de Paris*, 22, allée d'Orléans. — *Hôtel au Commerce*, rue Gobineau. — *Hôtel de Londres*, place de la Comédie. — *Hôtel de Nantes*, rue Esprit-des-Lois.

CAFÉS. Le meilleur café de Bordeaux est situé sur la place de la Comédie, en face du théâtre.

RESTAURANTS. Il y a des restaurants à la carte dans tous les hôtels. Sur la place de la Comédie, dans l'hôtel de Londres, se trouve le *restaurant de Paris*.

VOITURES. Bordeaux possède des *citadines*, des *calèches* et des *fiacres*.

Les *fiacres* et les *calèches* se payent :

De six heures du matin à minuit.

Une course,	1 fr.	75 c.
Une heure,	2	»
Heures suivantes,	1	75

De minuit à six heures du matin.

Une course,	2 fr.	75 c.
Une heure,	3	»
Heures suivantes,	2	50

Les prix des *citadines* sont ainsi établis :

De six heures du matin à minuit.

Une course,	1 fr.	50 c.
Une heure,	1	75
Heures suivantes,	1	50

De minuit à six heures du matin.

Une course,	2 fr.	»
Une heure,	2	50
Heures suivantes,	2	25

La première heure est toujours payée en entier ; les heures suivantes se payent par fractions de quart d'heure.—Un prix spécial a été fait pour les gares des chemins de fer : fiacres et calèches, 2 fr.; citadines ou coupés, 1 fr. 75 c. Les *droits de péage*, aller et retour, pour le passage du pont, *sont à la charge* des voyageurs.

OMNIBUS. Les principales lignes d'*omnibus* partent de la place de la Comédie. En général le prix d'une course est de 15 c.

Les *omnibus spéciaux* des chemins de fer correspondent avec tous les convois. Ils font payer :

Au bureau.

Par place,	0	40 c.
Par colis,	»	25

A domicile ou dans les hôtels.

Par place,	»	60 c.
Par colis,	»	75

N. B. Un sac de nuit et un carton à chapeau, par place occupée, sont transportés gratuitement.

VOITURES DE FAMILLE A 6 PLACES. Ces voitures à un cheval, qui sont de petits omnibus, ont un tarif ainsi fixé :

Une course sans bagage pour la ville ou d'une gare à l'autre,	2 fr.	50 c.
Avec 120 kil.	3	50
Avec 121 kil. jusqu'à 200 kil.	5	»

Une course de gare en gare avec escale en ville de 2 heures, 7 fr. » c.
Avec 120 kil. 10 »
Avec 121 kil. jusqu'à 200 kil. 14 »

Outre ces voitures de famille, il y a des *omnibus de famille* à 14 places.

Une course en ville et de gare en gare, avec bagage, se paye 12 fr. » c.
Avec escale de 2 heures. 20 »

PRINCIPAUX LIBRAIRES. — Chaumas, éditeur du *Guide de l'étranger à Bordeaux*, par M. L. L. (Lamothe), Feret fils, Müller, Mme Roux-Adour, Sauvat.

SITUATION, DIRECTION ET ASPECT GÉNÉRAL.

La ville de **Bordeaux**[1], située sur la rive g. de la Garonne, s'étend dans sa plus grande longueur sur le bord du fleuve, qui forme en cet endroit de son cours un arc de cercle; aussi son port a-t-il été surnommé le *port de la lune*. Elle a 6000 mèt. de longueur environ; et sa plus grande largeur ne dépasse pas 1300 mèt., des fossés du Chapeau-Rouge au cimetière des protestants. Pour y entrer quand on arrive de Paris, il faut traverser immédiatement son pont, qui est une de ses principales curiosités.

Le **Pont** de Bordeaux, projeté pour la première fois en 1776, regardé d'abord comme *impossible*, puis discuté longtemps par ses partisans et par ses adversaires, n'a été commencé qu'en 1810 en charpente avec deux culées en maçonnerie, transformé, en 1819, en un pont de pierres et de briques, et ouvert au public le 29 septembre 1821. Les ingénieurs chargés de sa construction furent MM. Deschamps et Billaudel. Il se compose de dix-sept arches en maçonnerie de pierre de taille et de briques, reposant sur seize piles et deux culées en pierre. Les sept arches du milieu, d'égale dimension, ont 26m,49 de diamètre; l'ouverture de la première et de la dernière est de 20m,84; les autres sont de dimensions intermédiaires et décroissantes. Deux colonnes d'ordre dorique sont élevées à chaque extrémité du pont. Sa longueur entre les cercles est de 486m,68; sa largeur entre les parapets est de 14m,86. On y découvre une vue admirable sur la Garonne, couverte ou sillonnée de navires de toutes les nations du globe, et sur ses deux rives bordées de palais, de maisons, de magasins, de chantiers. Aucune autre ville maritime ne peut se vanter d'offrir un plus grand et plus beau spectacle.

La **Porte Bourgogne** s'élève en face du pont. Commencée en 1751, achevée en 1755, cette porte s'appela d'abord *porte des Salinières*, car c'était dans son voisinage que se déchargeaient les bateaux de sel. Le duc de Bourgogne, fils de Louis XV, lui donna le nom qu'elle a conservé, bien qu'elle ait été démolie en partie et transformée, en 1807, en un arc de triomphe pour le passage des troupes qui se rendaient en Espagne. Au delà de cette porte et de la place de Bourgogne s'ouvrent les *fossés de Bourgogne*. Généralement, à moins qu'on n'aille prendre le chemin de fer du Midi, on tourne à dr., quand on a traversé le pont, pour descendre les *quais de Bourgogne*, de la *Douane*, de la *Bourse*, jusqu'aux *fossés du Chapeau-Rouge*, ou jusqu'à la *rue Esprit-des-Lois*, où sont les principaux hôtels. Ces quais, dont les noms précèdent, et ceux qui les continuent, le *quai Louis XVIII* et le *quai des Chartrons*, bordent le **Port** de Bordeaux proprement dit. D'importants travaux, estimés à 3 500 000 fr. par la loi qui les a ordonnés, s'achèvent dans ce port. Jusqu'en 1844 on n'avait remédié aux envahissements qui nuisaient à la navigation qu'en reconstruisant les quais et les cales, c'est-à-dire en les avançant dans le fleuve de tout l'espace conquis par les vases. Depuis une quinzaine d'années, des bateaux dragueurs, mus par la vapeur, sont occupés à recreuser le port. On reconstruit, en outre, le quai d'après un nouveau système. Les cales ont été, sur une longueur de 905 mèt., remplacées par un mur vertical qui a 50 cent. d'inclinaison de la base au sommet, et 12m,40 de hauteur. A 50 mèt. de distance, des grues enlèvent ou déposent à fond de cale des fardeaux de 12 000 à 15 000 kil. Une machine à mâter sert aussi de grue pour les fardeaux plus lourds. Enfin un chemin de fer doit être établi le long de ce port, qui présente un aspect animé, et qui, accessible aux bâtiments de 500 à 600 tonneaux, peut contenir de 1000 à 1200 navires.

Toutefois, malgré son admirable situation et sa belle vue, le quai de Bordeaux n'est ni le quartier aristocratique ni même le quartier commerçant de la ville. C'est dans les rues qui aboutissent à la place Richelieu, dans les fossés du Chapeau-Rouge, dans la rue Esprit-des-Lois, sur la place de la Comédie, dans l'allée de Tourny, dans les fossés de l'intendance (la continuation des fossés du Chapeau-Rouge) sur la place Dauphine, sur les cours, dans la rue Sainte-Catherine, etc., que se trouvent les plus beaux hôtels, les magasins les mieux approvisionnés et les plus élégants.

HISTOIRE.

La ville de Bordeaux était, avant la conquête romaine, l'un des principaux établissements des *Bituriges-Vivisci*. Les Romains la nommèrent Burdigala. Elle prit dès lors une plus grande importance. Au VIe siècle elle possédait des académies si célèbres, que Rome et Byzance y recrutaient leurs professeurs: elle nourrissait des orateurs, des écrivains et des poëtes renommés: elle était ornée de temples magnifiques, de théâtres somptueux, de vastes amphithéâtres; elle avait en outre des hippodromes, des aqueducs, des thermes et des palais. En 412, les Vandales la saccagèrent; en 466, les Visigoths s'y établirent à leur tour. L'Aquitaine, dont elle fit partie, parvint à former un État indépendant qui, détruit par Charlemagne, s'affranchit ensuite de nouveau du joug des hommes du Nord. Vinrent alors les Normands, qui la détruisirent et y fondèrent un vaste entrepôt. Après leur expulsion, elle échut aux comtes de Poitou, et le dernier de ces comtes la légua, en 1137, avec ses autres possessions, à sa fille Aliénor, ou Éléonore, qui, la même année, épousa dans la cathédrale de Saint-André le fils de Louis VI, Louis le Jeune, proclamé peu de temps après roi de France sous le titre de Louis VII.

Qui ne connaît les tristes résultats de cette union? Le 18 mars 1152, Éléonore obtenait le divorce, et, peu de temps après, elle se mariait

[1] Pour la description détaillée de Bordeaux, voir l'*Itinéraire de Paris à Bordeaux*, par Adolphe Joanne.

avec Henri Plantagenêt, duc d'Anjou, petit-fils de Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, qui devait bientôt devenir roi d'Angleterre, et auquel elle apportait en dot toute la France occidentale, de Nantes aux Pyrénées.

La domination anglaise dura trois siècles. Pendant cette longue période de temps, Bordeaux n'eut pas trop à souffrir des troubles qui désolèrent l'Aquitaine, appelée *Guienne* à dater du règne d'Henri III. Ses souverains y résidèrent souvent; ils se plurent à l'embellir; ils lui accordèrent d'importants priviléges et une constitution municipale. Le prince de Galles, dit le *prince Noir*, en faveur duquel le duché de Guienne avait été érigé en principauté, y tint une cour brillante; aussi les habitants, qui sous Henri III s'étaient insurgés contre leur gouverneur, Simon de Montfort, comte de Leicester, se montrèrent-ils en toute circonstance dévoués aux rois d'Angleterre, et repoussèrent-ils autant qu'ils le purent la domination des rois de France. Si, en 1451, ils furent obligés de rendre leur ville à Dunois, ils prirent les armes le jour où ils surent qu'un général anglais, Jean Talbot, avait réuni une armée dans le Médoc pour les délivrer, et, quand Talbot eut été tué avec la moitié de cette armée sous les murs de Castillon, ils essayèrent de résister à Charles VII. Forcés bientôt de capituler (12 octobre 1453), ils perdirent tous leurs priviléges et se virent imposer une contribution de cent mille écus, réduite à 30 000 le 11 avril 1454. Pour s'assurer en outre de leur fidélité, le roi de France, leur vainqueur, fit construire aux deux extrémités de la ville deux forts, appelés, l'un, *château de Tropeyte* (Trompette), et l'autre, *château du Far* (on le nomma dans la suite *château du Hâ*). Louis XI pardonna à la ville de Bordeaux ses sympathies anglaises; il lui rendit ses anciens droits; il y institua un parlement; il y fonda, sous l'invocation de Notre-Dame, la fameuse confrérie des mariniers, à laquelle il fallait appartenir pour pouvoir naviguer; il releva son université, créée en 1441 par une bulle d'Eugène IV; enfin, en 1474, il lui accorda des lettres patentes assurant des droits importants à tous les étrangers qui viendraient par la suite s'y établir. Toutefois ce fut seulement sous le règne de François Ier qu'elle reprit sa splendeur passée. Malheureusement pour elle, sous Henri II, l'établissement de la gabelle y souleva une insurrection formidable, bientôt réprimée avec une rigueur féroce par le connétable de Montmorency.

La Réforme avait fait de nombreux prosélytes à Bordeaux et dans les environs. La réaction catholique y employa, comme presque partout, la force brutale, pour triompher des idées qu'elle combattait. Plusieurs protestants avaient déjà péri sur l'échafaud, lorsque, trois mois après la Saint-Barthélemy (3 octobre 1572), le gouverneur de la ville, Montferrand, et le lieutenant du roi Montpezat, donnèrent eux-mêmes le signal du massacre des religionnaires. Il y en eut deux cent soixante-quatre d'égorgés à Bordeaux, « et toutes les maisons suspectes de calvinisme furent, trois jours entiers, abandonnées au pillage. »

Malgré les efforts des Ligueurs, Bordeaux était restée fidèle à Henri III. Elle reconnut sans hésitation Henri IV. Sous le règne de Louis XIII et pendant la minorité de Louis XIV, elle devint le théâtre principal des dissensions civiles qui ensanglantèrent alors la Guienne. Le gouverneur de cette province, le fameux duc d'Épernon, s'était brouillé avec le parlement, avec les magistrats, avec les habitants. Quand son fils, d'Épernon La Valette, lui eut succédé, la guerre éclata. Elle dura longtemps; elle eut, comme toutes les guerres, d'étranges vicissitudes, et elle ne se termina qu'en 1653, à la suite d'un siége qui faillit rappeler les souffrances et les privations subies sous Charles VII. Louis XIV n'abusa pas de la victoire; dès que les troubles furent apaisés, il ne songea qu'à en effacer les traces.

Sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, Bordeaux eut un gouverneur dont elle n'oubliera jamais le nom. Louis Urbain Aubert, marquis de Tourny, y arriva le 1er août 1743, et en peu d'années il en fit une des plus belles villes du royaume. D'abord il abattit les remparts, il combla les fossés, il dessécha les marais q   l'entouraient, puis il perça des rues nouvelles, et il éleva de toutes parts d'importantes constructions. Bordeaux lui doit les allées d'Albret, les allées de Tourny, les places Dauphine, d'Aquitaine; Royale, de Bourgogne, les hôtels de la Douane et de la Bourse, la ligne des quais, l'hôtel de l'Intendance, etc. La prospérité commerciale de cette grande et belle ville date aussi de cette époque. Le duc de Richelieu continua les embellissements commencés sous l'administration de son prédécesseur. A la fin du XVIIIe siècle s'élevèrent tour à tour le théâtre, les hôtels des fossés du Chapeau-Rouge et de la rue de Richelieu, l'hôtel de ville, le quai des Chartrons, la promenade des Quinconces, etc.

A la nouvelle de la prise de la Bastille, le peuple de Bordeaux courut aux armes et s'empara du château Trompette. Une députation aristocratique avait été envoyée aux États généraux. A M. Champion de Cicé, son archevêque, et à ses honnêtes mais timides collègues, le département de la Gironde, dont Bordeaux était le premier district, substitua Vergniaud, Guadet, Gensonné, Grangeneuve, Ducos et Fonfrède. Personne n'ignore les services, les fautes, les talents, les vertus et la belle mort des Girondins! Après les événements du 31 mai et du 2 juin, après la proscription en masse des députés de la Gironde, Bordeaux s'insurgea contre la Convention. Mal défendue, elle fut bientôt obligée de se rendre aux deux commissaires envoyés pour la soumettre, Tallien et Jullien de Paris. Jusqu'au 9 thermidor, elle expia cruellement l'intérêt qu'elle avait porté à ses représentants.

Sous le Consulat, Bordeaux devint en quelque sorte l'âme d'une vaste conspiration royaliste qui avorta. L'Empire la ruina en fermant la mer à ses navires. En 1814, le maire de la ville, un Irlandais nommé Lynch, trahit Napoléon. Le 12 mars 1814 le drapeau blanc flottait sur la tour Saint-Michel, et les Anglais, à la tête desquels marchait le duc d'Angoulême en uniforme rouge, firent leur entrée dans la ville abandonnée par les autorités impériales. Un an après, jour pour jour, le général Decaen, gouverneur de la onzième division militaire, dénon-

çait à ses soldats le retour de Napoléon. « C'est à vous, s'écriait-il, qu'est réservée la gloire de sauver Louis XVIII. » Il se trompait. Quand le maréchal Clausel approcha de la ville, les troupes destinées à sauver Louis XVIII refusèrent de céder aux puissantes sollicitations que leur adressa elle-même Mme la duchesse d'Angoulême. Le 2 avril 1815, cette princesse, désespérant de sa cause, dut quitter Bordeaux pour aller s'embarquer au port de Pauillac sur la corvette anglaise *le Wanderer*.

Sous la seconde Restauration, Bordeaux vit tomber les têtes des deux jumeaux de la Réole, et, en récompense de son dévouement aux Bourbons, elle donna son nom au dernier héritier direct de la branche aînée; toutefois la révolution de 1830 y fut accueillie avec enthousiasme.

Bordeaux est actuellement le chef-lieu du département de la Gironde, le siége d'une cour impériale qui comprend les départements de la Gironde, de la Dordogne et de la Charente, d'un archevêché, dont le titulaire porte le titre de primat d'Aquitaine, et qui a pour suffragants les évêchés de Poitiers, de la Rochelle, d'Angoulême, de Luçon, de Périgueux et d'Agen, d'une division militaire, d'une Académie, etc. Sa population, qui, en 1784, d'après Necker, était de 104 000 hab., était tombée en 1820 à 89 202. En 1856, elle était de 149 928.

Bordeaux a vu naître Ausone, Marcellus Empiricus, dont le nom est devenu synonyme de charlatan, Berquin, les Girondins Gensonné, Boyer Fonfrède, Ducos et Grangeneuve, l'avocat de Sèze, les ministres Lainé, Peyronnet, Martignac, M. Dufaure, les chanteurs Garat et Laïs, le danseur Trenitz.

DESCRIPTION.

Monuments gallo-romains. Le plus ancien monument de Bordeaux est un amphithéâtre appelé **Palais Gallien,** on ne sait pas pourquoi. L'époque de sa construction est inconnue. Il était bâti en pierres carrées, entrecoupées de longues briques épaisses. Il y avait deux ordonnances : celle du bas était de style toscan; celle du haut, de style dorique. On estime qu'il devait avoir, hors œuvre, de 132 à 137 mèt. dans le sens de son grand axe, et de 105 à 114 dans le sens du petit, sur une élévation de 21 mèt. 25 000 spectateurs pouvaient y trouver place. En 1774, le Palais Gallien devint l'établissement principal de l'entrepreneur des fiacres. En 1792 on en commença la démolition. Plus tard, la municipalité y fit tracer des rues. En 1801, M. Thibeaudeau, préfet du département, parvint à en sauver les derniers débris de la destruction. Il en reste aujourd'hui une arche et quelques fragments des enceintes. Pour voir ces derniers vestiges, il faut aller dans la rue du Colisée, qui s'ouvre dans la rue du Palais-Gallien, à peu de distance du Jardin public.

Édifices religieux. La *cathédrale Saint-André* a été consacrée le 3 mai 1096 par le pape Urbain II, rebâtie à diverses époques et restaurée en partie il y a peu d'années. On attribue à Henri II d'Angleterre et à Aliénor l'ancienne Porte royale et quelques parties attenantes. Un grand nombre de piliers et d'arêtes de voûte dans la grande nef datent

de la seconde moitié du XIIIe siècle. Le cloître est du XIVe siècle; les voûtes de la nef sont du XVIe siècle; le chœur, la rose du nord, les flèches, appartiennent au gothique fleuri. Dans son état actuel, cette église a 126 mètres de longueur hors œuvre. Sa nef, large de 18 mèt., longue de 60 mèt., a 25 mèt., de hauteur; son transsept, long de 43 mèt., a 10 mèt. de largeur et 31 mèt. de hauteur; son chœur, large de 13m,50 et long de 32 mèt., est entouré d'un bas côté large de 7m,65.

Saint-André n'a pas d'entrée principale; des maisons, dont la démolition est depuis longtemps désirée, entourent et dérobent à la vue la façade proprement dite. On pénètre dans l'intérieur par deux portes latérales. De ces deux portes une seule, celle du nord, qui fait face à la rue de l'Hôpital, mérite une mention. On admire ses sculptures, la rosace qui la surmonte (restaurée en 1846) et ses deux clochers, haut de 50 mèt. (restaurés en 1810). Le portail du sud, au-dessus duquel on a placé un affreux auvent en ardoise, n'a guère à montrer que des sculptures mutilées. Ses deux tours, bâties sur un terrain mobile, n'ont jamais été achevées.

La *nef* de Saint-André n'a pas de bas côtés, et les piliers qui la soutiennent ne sont pas pareils; mais son élévation lui donne un aspect imposant. On y remarque, sous la tribune de l'orgue, deux *bas-reliefs* de la Renaissance, qui ornaient autrefois un jubé de la même époque, entièrement détruit (il a été démoli en 1804 par M. Combes), et qui représentent : l'un, la *Résurrection du Christ;* l'autre, la *Descente aux limbes.* A g., avant le transsept, s'élève le *tombeau du cardinal de Cheverus*, né en 1768, mort en 1836. Ce tombeau, en marbre blanc, est signé D. Maggesi, 1850. Le *transsept* est orné de deux beaux vitraux coloriés, les seuls vitraux de l'église qui ne soient pas modernes. Le *chœur*, un peu trop sombre, renferme : dans la chapelle du Sacré-Cœur, de jolies sculptures et un reliquaire du XIVe siècle; dans le bas côté g., une petite statue représentant l'évêque Pey-Berland, fondateur de l'Université de Bordeaux; dans la chapelle Sainte-Marguerite, un affreux tombeau de dom Antoine de Noailles (1662). L'*autel*, qui appartenait autrefois au couvent des Bénédictins de la Réole, fait un contraste choquant avec le style de l'édifice. Parmi les *tableaux*, on cite un *Christ portant sa croix*, attribué à Augustin Carrache, une *Résurrection*, par Alexandre Véronèse, un *Crucifiement*, par Jordaens. Enfin, on recommande les sculputres de l'*ancienne Porte royale.*

A 30 mèt. environ du chevet sud-est de la cathédrale, s'élève le *clocher de Pey-Berland*, ainsi nommé de l'archevêque de Bordeaux qui le fit construire en 1440 sur l'emplacement d'une fontaine chantée par Ausone (*Divona*). Ce clocher n'est plus qu'une tour quadrangulaire, percée de fenêtres ogivales, haute de 47 mèt. 50 cent. et surmontée jadis d'une flèche octogone de 14 mèt., que la foudre détruisit en 1617. Vendue pendant la Révolution à des entrepreneurs qui ne parvinrent pas à la démolir, elle avait servi à fabriquer du plomb de chasse. En 1850 elle a été rachetée par l'État, et, en 1853, on

y a fait en outre les réparations les plus urgentes.

L'*église Saint-Michel* (près du quai de la Grave, un peu au-dessus du pont) a été fondée en 1160, mais reconstruite et décorée aux XVe et XVIe siècles; aussi appartient-elle presque exclusivement à l'architecture ogivale. Dans l'opinion de M. Lamothe, la base du chœur serait du XIIIe ou du XIVe siècle. Quant aux chapelles, elles ont été ajoutées après l'achèvement de l'église. Saint-Michel a 74 mèt. de longueur et 30 mèt. 60 c. de largeur dans le transsept. D'importants travaux de consolidation et de restauration viennent d'y être exécutés. Les sculptures de ses trois portails méritent d'attirer l'attention. Elles représentent : celles du portail de l'ouest, la Naissance de l'Enfant Jésus et l'Adoration des Bergers; celles du nord, Isaac préparant le Sacrifice d'Abraham; celles du sud, l'Apparition de saint Michel à l'évêque de Siponto. A l'intérieur, on remarquera surtout une *Descente de croix* sculptée, du XVIe siecle. Des statues de la Renaissance ornent l'*autel de Saint Joseph*. Parmi les *vitraux*, quelques-uns seulement sont anciens. Ceux des fenêtres inférieures du chœur et des chapelles voisines sont de M. Maréchal; ceux de la belle chapelle de Notre-Dame-des-Montuzets, de M. Villiet (de Bordeaux).

Saint-Michel a, comme la cathédrale, un clocher situé à l'ouest, à 20 mèt. environ, bâti de 1472 à 1492, et jadis surmonté d'une flèche qui fut détruite en 1768 par un ouragan. A la porte de ce clocher se tient un sacristain toujours prêt à conduire les étrangers, moyennant 50 centimes par personne, dans un *caveau* souterrain, autour duquel on a rangé des cadavres retirés d'un cimetière voisin, dont le terrain avait la propriété de conserver les corps. On s'étonne que l'administration municipale tolère cette honteuse *exhibition*.

L'église *Sainte-Croix* a été fondée, dit-on, avant le VIIe siècle, puisque, de 650 à 660, saint Mommolin, abbé de Fleury-sur-Loire, y fut enterré. Détruite par les Sarrasins en 729, restaurée par Charlemagne en 778, détruite de nouveau en 828 par les Normands, elle fut rebâtie par Guillaume le Bon, duc d'Aquitaine, dans la première moitié du Xe siècle, mais souvent réédifiée ou restaurée depuis cette époque, car l'ogive y domine dans certaines parties. La façade, est, dit M. de Lamothe, « le plus riche fragment que l'époque du plein-cintre ait laissé à Bordeaux. » A droite, en regardant cette façade, et au pied de son clocher roman, à quatre pans égaux, du Xe siècle, on remarque l'*Hospice des vieillards*, établi depuis 1792 dans les bâtiments de l'ancienne abbaye de Sainte-Croix (Bénédictins), qui ont été reconstruits au XVIIIe siècle. L'abside, contemporaine du portail, mérite aussi d'être signalée à l'attention des archéologues; elle est à onze pans et flanquée de trois chapelles semi-circulaires; quant à la nef et aux transsepts, rebâtis, agrandis à vingt reprises différentes, ils offrent un mélange incohérent de tous les styles.

Saint-Seurin (sur la place du Prado et sur les allées Damour, à peu de distance de la place Dauphine) date des premiers temps du christianisme. Sa crypte est de cette époque reculée. Au XIe siècle, on bâtit, au-dessus de cette crypte, sur le cimetière voisin, une église dont il reste encore le porche occidental, l'abside principale et les clochers. Ses bas côtés, ses voûtes et la chapelle Saint-Jean sont en effet du XIIIe siècle; son portail méridional, orné de belles et curieuses sculptures, est de 1267; la chapelle Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, du XIVe siècle; la sacristie, du XVe siècle, ainsi que la chapelle de Notre-Dame des Roses; enfin la façade ouest est moderne, et d'importants travaux de restauration ont été exécutés récemment dans le chœur. Saint-Seurin a 64 mèt. de longueur et 18 de largeur. On doit y visiter surtout la *crypte* dite *de Saint-Fort*. Cette crypte se compose d'une nef voûtée à plein-cintre et de deux bas côtés. Il y règne une triste obscurité. Elle se partage en deux parties égales : l'une de ces parties, celle du fond, renferme le tombeau de saint Fort; un mur la sépare des latéraux où se trouvent aussi des tombeaux (à dr., ceux de sainte Véronique et de sainte Bénédicte, nées dans le Médoc; à g., ceux de saint Amand et de son prédécesseur dans l'épiscopat, saint Seurin) ; l'autre partie, qui est destinée aux fidèles, communique librement avec les bas côtés au moyen de quatre petites arcades, formées par des colonnes qui ont pris la place de piliers carrés. La principale curiosité de cette crypte est le *cénotaphe* élevé en l'honneur de saint Fort, œuvre délicate de la Renaissance, dont les sculptures sont traitées avec une grande finesse et beaucoup de goût. Il est placé au fond de la nef, sur une caisse de pierre brute qu'on dit avoir été le sépulcre primitif. Le cloître de Saint-Seurin existe encore en partie au nord de la nef. On y voit des tombes sépulcrales du VIIe ou du VIIIe siècle.

Sainte-Eulalie fut dans l'origine l'église d'une abbaye de filles qui existait au VIIe siècle. En 811 Charlemagne lui donna les reliques de sept martyrs, égorgés à Lectoure pour avoir refusé d'offrir un sacrifice à Diane. Consacrée en 1174, elle a été souvent restaurée et même réédifiée depuis, surtout aux XIVe et XVe siècles. On remarque à l'intérieur un joli lutrin moderne.

L'*archevêché* actuel, situé rue de Cheverus, est l'ancien hôtel Gary. Avant la Révolution, les archevêques de Bordeaux habitaient la mairie, que le prince de Rohan avait fait construire.

Édifices civils. — La *préfecture*, que la rue de la Comédie sépare du grand théâtre, a été bâtie en 1775 par l'architecte Louis, pour M. Saige, avocat général au parlement. Ce bel hôtel n'est devenu ce qu'il est aujourd'hui qu'en vertu d'un décret de 1808. Sa façade donne sur les fossés du Chapeau-Rouge. Depuis 1847, il est exclusivement réservé à l'habitation du préfet et aux réceptions, les bureaux ayant été établis dans les maisons voisines, qui forment l'angle de la rue de la Comédie et de la rue Esprit-des-Lois. On l'a restauré en 1855.

La *mairie* de Bordeaux a été installée, en 1835, dans l'ancien archevêché bâti par les architectes Bonfin et Étienne, de 1770 à 1781, sous l'archiépiscopat du prince de Rohan. Ce beau bâtiment se compose, du côté de la rue, d'un vaste corps de logis flanqué de deux ailes réunies l'une à l'autre par deux pé-

ristyles, au milieu desquels se trouve la porte d'entrée. Il a une belle façade sur le jardin. Il fut tour à tour hôtel du département, en 1790; palais impérial, en 1808; palais royal, en 1815; il renferme actuellement, outre les bureaux de l'administration municipale, les archives départementales au second étage, et, au rez-de-chaussée, la galerie des tableaux, les statues, la collection d'armes.

Le *palais de justice* (sur la place d'Armes, entre la rue des Minimes et le cours d'Albret) a été construit, de 1839 à 1846, en face de l'hôpital Saint-André. Il a coûté 1717458 fr. 30 c. Il occupe une surface de 7985 mèt.; sa façade, longue de 145m,67, présente au centre un péristyle de 46 mèt. de longueur sur 6m,60 de largeur, d'ordre dorique grec, en retraite sur deux motifs saillants et suivis de deux ailes. Elle se fait remarquer surtout par sa lourdeur. Les quatre statues colossales qui décorent les motifs saillants sont de M. Maggesi. Elles représentent : à dr., Malesherbes et d'Aguesseau; à g., Montesquieu et L'Hôpital. La salle des Pas-Perdus a 46 mèt. de longueur sur 18 mèt. de largeur et 16 mèt. de hauteur. Dans le vestibule de la cour on a placé une statue de Montesquieu, exécutée en 1821 par M. Raggi.

Derrière le palais de justice sont les *prisons départementales*, construites, de 1835 à 1847, sur l'emplacement de l'ancien fort du Hâ, qui était devenu une prison d'État en 1791, et dont on a conservé deux anciennes tours. Ce sont des prisons cellulaires. Elles peuvent contenir 240 hommes et 40 femmes. Le *pénitencier Saint-Jean* (rue Lalande, 45) est, à proprement parler, une maison d'éducation correctionnelle pour les jeunes gens (de 19 départements) condamnés par les tribunaux en vertu de l'article 66 du Code pénal; il contient environ 140 enfants. Le *pénitencier Sainte-Philomène*, rue Mercière, 11, établi dans le même but et sur les mêmes bases, renferme 75 jeunes filles.

L'*hôtel de la Bourse* a été bâti, ainsi que la place de ce nom, en 1749, par Jacques Gabriel. Ses trois faces offrent une décoration analogue. Les sculptures placées dans les tympans de ses frontons sont de Claude Francin. Elles représentent : à l'est sur le quai, Neptune favorisant le commerce; au nord sur la place de Richelieu, l'Union de la Garonne et de la Dordogne; au sud sur la place de la Bourse, la Victoire tenant un médaillon de Louis XV. La cour intérieure, longue de 34 mèt. et large de 24 mèt., a été couverte en 1808. La bibliothèque de la chambre de commerce, située au premier étage et ouverte tous les jours au public de midi à quatre heures, compte environ 6000 volumes, parmi lesquels se trouve une importante collection de relations de voyages.

L'*hôtel de la Douane*, qui fait face à celui de la Bourse, a été bâti par le même architecte, à la même époque. Il servait, dans l'origine, d'hôtel des Fermes. Les sculptures de ses tympans sont de Wanderwoort; elles représentent : sur la place, Minerve protégeant les arts; sur le quai, Mercure protégeant la navigation de la Garonne.

Indépendamment de la porte Bourgogne, dont nous avons déjà parlé,

Bordeaux possède deux autres portes dignes d'une mention : celles du Palais et de l'Hôtel de Ville.

La *porte du Palais*, connue aussi sous les noms de *porte Royale* et de *porte du Cailhau*, a été construite en 1495. Destinée dans l'origine à former une entrée au *palais de l'Ombrière*, qui servit tour à tour de résidence aux ducs d'Aquitaine, aux commandants français, aux sénéchaux d'Angleterre, et où Louis XI établit le parlement, elle a survécu à ce palais démoli en 1800. Elle avait été du reste transformée en arc de triomphe pour Charles VIII, après la bataille de Fornoue. On la voit à g. sur le quai de Bourgogne, quand on va du pont à la place de la Bourse. Sa hauteur totale est de 34 mèt.

La *porte de l'Hôtel de Ville* est l'une des quatre tours qui étaient placées aux angles de l'ancien hôtel de ville; elle est couronnée par trois tourelles dont l'une, celle du milieu, a pour ornement une lanterne que surmonte un lion. Sa base seule date du XIIe siècle. Découronnée et détruite en partie par le connétable de Montmorency, elle fut réparée en 1556 et en 1757. Sa hauteur totale est de 41 mèt.

Établissements de bienfaisance. — L'*hôpital Saint-André*, situé sur la place d'Armes, en face du palais de justice, date de 1390. Il a été rebâti sur l'emplacement qu'il occupe aujourd'hui, de 1825 à 1829, par M. Burguet. Sa superficie est de 18000 mèt. carrés. La dépense s'est élevée à près de 2 millions. Il renferme 650 lits, sans compter 18 chambres particulières pour les malades payants.

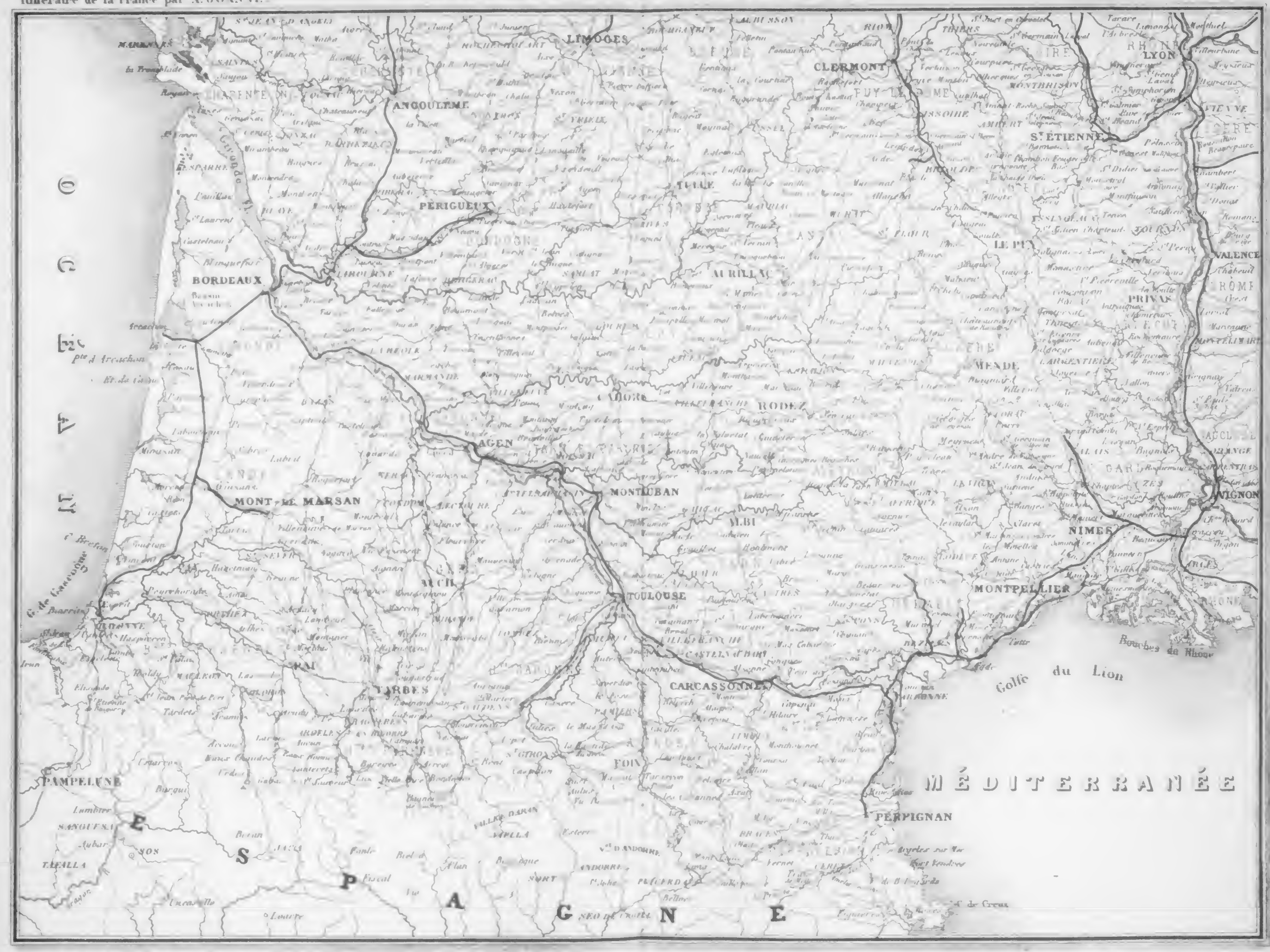
Quatorze *salles d'asile*, de nombreuses *écoles primaires*, un *lycée*, une *École préparatoire de médecine et de pharmacie*, des *cours municipaux*, divers *cours publics*, des *Facultés de théologie*, *des sciences et des lettres*, tel est le bilan de l'instruction publique à Bordeaux. Aucun de ces établissements n'est de nature à intéresser les étrangers. Le lycée seul devra recevoir leur visite, car son élégante chapelle renferme le **tombeau de Montaigne.** L'auteur des *Essais* mourut le 13 septembre 1592 à Saint-Michel de Montaigne, lieu de sa naissance dans le Périgord; mais sa veuve fit transporter ses restes à Bordeaux, et les déposa dans une chapelle de l'église des Feuillants (aujourd'hui du lycée), à g. du chœur. Le mausolée de Montaigne consiste en un sarcophage de marbre blanc sur lequel sont gravées deux épitaphes, l'une en vers grecs et l'autre en prose latine.

Musées. — Collections d'objets d'art ou de science. — Le *musée* de Bordeaux, ou la *Galerie des tableaux*, ne date que des premières années de ce siècle. En 1808, le gouvernement le fonda en envoyant 45 tableaux à la ville, qui n'en possédait alors que 8. Cette collection, qui s'est accrue successivement, se compose de 461 tableaux, provenant : 263 des dons du gouvernement, 37 des donations de particuliers, et 161 des acquisitions de la ville. Il est ouvert au public le dimanche, de 10 heures du matin à 3 heures du soir. Les autres jours, excepté le lundi et le samedi, sont réservés aux artistes porteurs d'une carte délivrée par le conservateur et aux étrangers munis d'un passeport. Les principaux tableaux sont exposés actuellement dans les salles du rez-de-chaussée de la mairie. Il

serait difficile de trouver à Bordeaux un local moins convenable. D'une part, la moitié à peine des 467 toiles dont se compose le musée a pu y trouver place, et, d'autre part, ceux qui ont eu la chance vraiment malheureuse d'y pénétrer n'y reçoivent qu'une lumière insuffisante, s'ils n'y restent pas éternellement plongés dans d'épaisses ténèbres. J'indique ci-dessous, en suivant l'ordre alphabétique du catalogue, ceux de ces tableaux qui m'ont paru, dans l'obscurité où j'ai vainement essayé parfois de les découvrir, les plus dignes d'être signalés à l'attention et aux recherches des étrangers.

5. *Corrége*. Vénus ou une nymphe endormie. Ce tableau a été aussi attribué à Titien. Il n'est probablement que d'un élève de Correge.—9. *Ansiaux*. Nicolas Poussin présenté à Louis XIII. — 16. *Giorgion*. Tète d'esclave.—20. *Begyn* dit *Bega*. Scène d'interieur.—28. *Pietre de Cortone*. La Vierge et l'Enfant Jesus. — 30 et 31. *Ferdinand Bol*. Abraham et ses serviteurs; Apollon et Marsyas. — 44. *Bounieu*, 1740-1814. Tête de femme. — 46. *Brakemburg*. Intérieur d'estaminet hollandais. — 47. *Bras cassat* Mort du sanglier de Calydon. Second prix de peinture.—49. *Brauwer* (Adrien). Scène d'interieur. — 34 *Breughel de Velours*. Fête flamande, dite la Rosière.—62. *Paul Véronèse*. Adoration des Mages. Ce tableau, donné au Musée en 1803 par le gouvernement, venait de la collection du Stathouder. — 64. *Le même*. Sainte Famille.—65. *Le même*. La Femme adultère — 66. *Le même*. Vénus et l'Amour. Ce tableau provient de la galerie de la duchesse d'Albe. Le marquis de Lacaze l'acheta 2000 livres. On l'a aussi attribué à Titien. Le Musée de Madrid et la galerie de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg en possèdent deux copies (?). Il y en avait aussi dans la galerie du duc d'Orléans, au Palais-Royal une quatrième, qui était attribuée à Titien. — 77. *Carrey* (Jacques), 1646-1726. Présentation d'un ambassadeur français au Grand sultan. — Repas turc offert à un ambassadeur français. — Tableaux curieux pour l'étude des costumes et du cérémonial. — 93. *Léon Cogniet* Tintoret peignant sa fille morte. Ce tableau, qui obtint un immense succès au salon de 1843, et qui a figuré avec honneur à l'Exposition universelle de 1855, a été acheté 20000 fr. par la ville de Bordeaux. — 96. *Court*. Portrait du publiciste Henri Fonfrède. — 97. *Courtois* (Jacques), dit le Bourguignon. Engagement de cavalerie. — 101. *Albert Cuyp*. Intérieur d'une grange. — 103. *Alfred Dedreux*. Portrait équestre du duc d'Orleans.—104, 105, 106. *Eugène Delacroix*. Un lion (esquisse), un Arabe (esquisse), la Grèce expirant sur les ruines de Missolonghi —116. *Abraham Diepenbeck*. Enlèvement de Ganymède. L'aigle a été peint par Snyders.—120. *Karel Dujardin*. Paysage et animaux.— 122. *Durand Brager*. Combat du corsaire français *la Dame-Ambert* contre la corvette anglaise *Lily*. Ce tableau a été commandé, en 1846, par le conseil municipal. — 126. *Eisen* (Charles). Danse de villageois. — 139. *Franck*, dit le jeune. Le Christ au Calvaire. Les nombreux personnages représentés dans ce tableau se font remarquer par leur costume conventionnel. Le cadre, qui provient d'une église, est décoré de curieux ornements dans le goût arabe. — 154. *Gérôme*. Bacchus et l'Amour ivres (1851).—156 *Gigoux* Baptême de Clovis (1844). — 160. *Luca Giordano*. Vénus endormie.— 169. *Grimou* (1680-1740). Un capucin. — 172. *Gros*. Embarquement de Mme la duchesse d'Angoulême à Pauillac, le 1er avril 1815. A la gauche du spectateur, MM. les vicomtes de Montmorency et d'Agoult protestent de leur devouement. Derrière Mme la duchesse d'Angoulême, qui distribue au peuple les plumes blanches de son panache, on remarque Mmes les duchesses de Serent et de Damas, et Mme la vicomtesse d'Agoult. Ce tableau a été donné en 1820 à la ville de Bordeaux par le gouvernement. — 173. *Gudin*. Devouement du capitaine Hesse, qui, en juillet 1822, sauve l'équipage d'un navire hollandais.— 186. *Jouy*. Supplice d'Urbain

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS ET DU MIDI.



Kilomètres

Gravé par Pruniaut Rousset

Grandier. — 210. *Lesueur.* Uranie. Cette gracieuse petite toile, achetée par la ville en 1854, est plutôt, dit le catalogue, une nouvelle composition qu'une réduction du tableau peint pour l'hôtel Lambert qui se trouve maintenant dans le musée du Louvre. — 225. *Lutherburg.* Paysage. — 228, 229. *Maes.* Portraits d'homme et de femme. — 249. *Mignard.* Portrait de Louis XIV. — 262. *Moucheron.* Paysage. — 266. *Murillo.* Un philosophe. Ce tableau a été acheté par la ville en 1853. — 271. *Palma le vieux.* Sainte Famille avec saints. Ce beau tableau a été payé 8000 fr. — 283. *Jacopo da Ponte*, dit le *Bassan.* Sortie de l'Arche. — 302. *Rembrandt.* Adoration des Bergers. — 303. *Le même.* Tête de nègre. — 304. *Le même.* Intérieur. Ce tableau, acheté par la ville en 1850, avait fait partie de la galerie de sir Robert Brown. Sa couleur et le monogramme dont il est signé (R V R) font penser, dit le catalogue, qu'il a été peint par Rembrandt comme un pastiche d'Ostade ou de Brauwer. — 309. *Restout.* Présentation de Jésus au temple (1735). — 310. *Ribera.* Assemblée de religieux. — 311. *Le même.* Réunion de philosophes. Ces tableaux, d'une couleur remarquable, ont été longtemps attribués à Luca Giordano. Les philosophes ont l'air de mendiants et d'ivrognes qui se disent entre eux : « Qu'allons-nous devenir ? nous n'avons plus rien à boire ni à manger. » — 312. *Ricci* (Sébastien). L'Amour jaloux de la Fidélité. — 318. *Robusti* (Marie), la fille de Tintoret, celle que M. Léon Cogniet a reproduite dans son tableau n° 93. Portrait du sénateur André Capello. — 324. *Camille Roqueplan.* Valentine et Raoul (4ᵉ acte des Huguenots). — 329. *Rubens.* Le Christ en croix. — 330. *Le même.* Martyre de saint Georges. — 331. *Le même.* Martyre de saint Just. Ce tableau, exécuté par Rubens pour l'église des Annonciades à Anvers, resta dans cette église jusqu'à sa suppression. Vendu à Bruxelles, le 17 juillet 1785, 1300 florins, il changea plusieurs fois de propriétaire. L'empereur Napoléon III l'acheta 16 000 fr. et le donna au musée de Bordeaux en échange d'une tête de femme de Carriera Rosalba, qu'il avait manifesté le désir de posséder. — 332. *Le même.* Bacchus et Ariane. — 334, 335, 336. *Ruysdael.* Paysages. — 339. *Sabbatino.* Sainte Famille. — 356. *Staevarts.* Réunion de famille. — 308. *David Téniers* (le jeune). L'Évocation. — 369. *Le même.* Danse de villageois. — 375. *Tiepold.* Eliézer et Rebecca. — 397. *Van Dyck.* Portrait en pied de Marie de Médicis. — 306. *Le même.* Portrait d'un inconnu. Presque une miniature pour les dimensions. — 411. *Pérugin.* La Vierge et l'Enfant Jésus. Saint Jérôme et saint Augustin. Ce beau tableau vient de Pérouse. — 420. *Vasari.* Sainte Famille. — 423. *Titien.* La femme adultère. Ce remarquable tableau, attribué à Paul Véronèse, provient du palais ducal de Modène. — 426. *Le même.* Triomphe de Galatée. — 428. *Vertanghen.* Nymphe au bain. Attribué aussi à Boucher et à Lagrenée. — 430. *Vincent* (1746-1816). La leçon de labourage. — 433. *Waterloo.* Paysage. — 442. *Wille* (Pierre Alexandre). Tête de femme. — 445. *Zachtlewen.* Vue des bords du Rhin. — 446. *Zanchi.* Le bon Samaritain.

Le musée de Bordeaux n'est pas riche en sculptures, mais il possède une *collection d'armes antiques*, achetée par la ville en 1855. Le buste en marbre de Michel Montaigne est de *Descine* (1750-1824). Le Génie de la Sculpture, Giotto enfant, les bustes d'Homère, d'Aubert de Tourny, de Casimir Périer, du duc d'Orléans, du roi Louis-Philippe, etc., sont de *Maggesi.* La réduction en bronze de la statue en marbre de Milon de Crotone, par Pierre Puget, qui est au Louvre, a été donnée en 1837 par le gouvernement.

Le *musée* de Bordeaux proprement dit, rue Saint-Dominique, ne comprend plus aujourd'hui que la bibliothèque, le cabinet d'antiques, l'observatoire et le cabinet d'histoire naturelle.

La *bibliothèque*, fondée en 1768 par J. J. Bel, conseiller au parle-

ment, et augmentée par les bibliothèques des couvents à l'époque de leur suppression, l'une des plus riches de France, excepté celles de Paris, se compose de 45000 ouvrages, formant plus de 120000 tomes, dont le catalogue imprimé comprend cinq volumes in-8, et encore n'est-il pas complet. Le livre le plus précieux de cette bibliothèque est un exemplaire des *Essais*, de Michel Montaigne, qui a été publié chez l'Angélier, à Paris, en 1588, et que l'auteur a couvert de notes et de corrections. Cet exemplaire avait été donné par Mme de Montaigne aux Feuillants. C'est celui dont s'est servi Mlle de Gournay, *fille d'alliance* de Montaigne, pour publier l'édition de 1595, et de nos jours il a été mis à la disposition de M. Naigeon, qui l'a consulté avec fruit pour une publication qu'il a faite des *Essais* chez Firmin Didot; Paris, 1802.

Le *musée des Antiques*, fondé par Jouannet, l'auteur de la *Statistique de la Gironde*, se compose des objets recueillis dans les diverses fouilles qui ont été opérées à Bordeaux ou dans le département. Jouannet les a décrits en partie, mais il n'en existe aucun inventaire détaillé.

Quant au *musée d'histoire naturelle*, fondé en 1805 par une donation de M. Journu Aubert, comte de Tustal, il s'est constamment augmenté et enrichi. Malheureusement il manque de place, comme la galerie de tableaux. Il sera transféré dans les bâtiments que l'on construit au Jardin public, devenu le *Jardin botanique*.

Théâtres. — Le *Grand Théâtre*, le plus beau théâtre de la France, a été bâti de 1777 à 1780 par l'architecte Louis : il a coûté 2500000 fr. C'est un édifice isolé qui a 88 mèt. de longueur sur 47 mèt. de largeur et 19 mèt. environ de hauteur. Il longe, d'un côté, les fossés du Chapeau-Rouge : de l'autre, la rue Esprit-des-Lois. Cette belle salle vient d'être entièrement restaurée telle qu'elle était lors de son inauguration. Sa restauration, dirigée par M. Burguet, architecte de la ville, a coûté 600000 fr. C'est M. Desplechin, qui a été chargé de décorer la salle. — Le *théâtre des Variétés*, rebâti de 1793 à 1800, incendié le 3 décembre 1855, a été reconstruit depuis. — Le *théâtre du Gymnase*, de construction récente, est desservi par la troupe des Variétés.

Industrie et commerce. — Bordeaux est tout à la fois une ville industrielle et commerçante. On peut y visiter : des *chantiers pour la construction des navires* et d'importants établissements industriels qui concourent à l'armement des navires, savoir : des forges de tôlerie et clouterie; des corderies, voileries et poulieries; des ateliers de menuiserie, sculpture et peinture. Ces divers établissements, qui occupent environ 3000 ouvriers, construisent et arment chaque année de 40 à 50 navires (MM. Arman, Guibert, Moulinié, Cluzan, Chaigneau, Bichon, etc.) : — des *ateliers pour la construction des machines à vapeur* (MM. Cousin et fils frères, rue Lafayette, 15; Charles Dietz, quai de Paludate, 10, 14; Maldant, rue de Lormont, 276), etc., etc.

Parmi les *caves* des négociants en vins de Bordeaux, celles de M. Guestier, pavé des Chartrons, 39, de M. Cruse, façade de Bacalan, et celles de M. Johnston, route de

Pessac, méritent une mention spéciale.

Le *commerce* de Bordeaux, éprouvé par la maladie de la vigne et par le manque de récolte, se maintient toutefois depuis quelques années dans un état prospère. En 1854, il était entré dans le port 1218 navires jaugeant 183776 tonneaux, et venant, soit des possessions françaises d'outre-mer, soit des pays étrangers. Il en était sorti 1146, jaugeant 191866 tonneaux. En 1854, les importations se sont élevées à 86743720 kil., et les exportations à 85236513 kil.

Places. — Allées. — Promenades. — La plus grande de toutes les places de Bordeaux, la *place des Quinconces*, est plutôt une promenade qu'une place proprement dite. Elle forme du côté de la Garonne une partie du quai Louis XVIII. Sa profondeur, depuis les colonnes rostrales jusqu'à l'hémicycle, est de 390 mèt.; la largeur de sa terrasse est de 170 mèt. De chaque côté s'étendent deux *quinconces*, qui ont 280 mèt. de long sur 80 mèt. de large. Aux deux extrémités de la terrasse, qui domine de 1m,50 le quai sur lequel descendent trois escaliers, s'élèvent deux *colonnes rostrales*, hautes de 20 mèt., ornées de proues et d'ancres et surmontées chacune d'une statue par M. Manceau. Ces statues représentent le Commerce et la Navigation. Des escaliers à vis, pratiqués dans l'intérieur de ces colonnes, ont permis de placer au sommet des becs de gaz munis de réflecteurs. Aux deux extrémités des Quinconces, on a bâti récemment deux *établissements de bains* entourés de grilles.

A l'extrémité de la place des Quinconces s'ouvre un hémicycle dont le plan a été tracé par le conseil des bâtiments civils. Le *cours de Tourny*, qui le partage en deux parties égales, conduit à la place de Tourny, où viennent aboutir les allées de Tourny, le cours de Tourny et le cours du Jardin public. Les *Allées de Tourny*, qui mènent de la place de la Comédie à la place de Tourny, datent de 1744 à 1753. Elles étaient autrefois plantées d'arbres qui ont été abattus en 1831. Le 20 avril 1858 on y a érigé une statue équestre de l'empereur Napoléon III, par M. Jean Debay. La *statue* érigée, en 1825, à M. de Tourny sur la place de ce nom, a mérité un trop grand nombre de reproches.

Le *Jardin public*, inauguré le 29 avril 1756, transformé pendant la Révolution en champ de Mars, a conservé son nom. On vient d'y transférer le jardin botanique et d'y construire de belles serres qui n'étaient pas achevées en 1858.

Les *allées Damour*, le *cours d'Albret* et les autres cours ou allées de Bordeaux, n'ont vraiment droit qu'à une simple mention. Mais les quais des *Chartrons* et de *Bacalan* offriront une agréable promenade aux voyageurs qui aiment le mouvement, l'activité, les bruits du commerce et de l'industrie.

De Bordeaux à Bayonne (V. R. 2); — à Arcachon (R. 3); — à Mont-de-Marsan, à Orthez et à Pau (R. 4); — à Pau, par Dax (R. 2 et 5); — à Tarbes, par Mont-de-Marsan (R. 38); — à Toulouse (R. 64).

ROUTE 2.

DE BORDEAUX A BAYONNE.

198 kil. Chemin de fer; 3 conv. par jour; trajet en 5 h. et 6 h. 20 m. — 22 fr. 20 c., 16 fr. 65 c. et 12 fr. 20 c. —

Omnibus spéciaux, 25 c. par voyageur et 20 c. par colis (dans les bureaux et aux hôtels[1], 40 c. et 30 c. (à domicile et à la gare d'Orléans.)

L'embarcadère (*buffet*) des chemins de fer du Midi (Bayonne, Toulouse, Cette), se trouve actuellement situé à l'extrémité méridionale de Bordeaux, à 3 kil. environ de la place de la Comédie, au delà des nouveaux marchés construits derrière l'hospice des Enfants-Trouvés. C'est un embarcadère provisoire en bois. On ne sait pas encore sur quel emplacement s'élèvera l'embarcadère définitif.

Quand on quitte l'embarcadère proprement dit, on traverse la *gare des marchandises* et les *ateliers*, qui occupent une vaste superficie de terrains. On laisse bientôt à g. la ligne de Toulouse-Cette, et on entre dans une longue tranchée, au sortir de laquelle on se trouve sur une vaste plaine couverte de vignes; puis la tranchée recommence. Il faut se lever dans son wagon, si l'on veut apercevoir, sur la dr., les maisons du **Haut-Brion**, dont les vignobles, qui produisent un des principaux crus du Médoc, sont les plus anciens du Bordelais. Ce domaine donne environ 120 tonneaux par an. En 1844, le tonneau se vendait 3000 fr. Le vin du Haut-Brion, qui mûrit lentement, ne peut pas être mis en bouteilles avant six ou sept ans.

A peine a-t-on aperçu Haut-Brion, que l'on passe, sur un remblai élevé, à côté du *viaduc* construit pour l'ancien chemin de la Teste, et à l'extrémité duquel ce chemin, qui part de l'embarcadère de Ségur[1], vient se relier à la voie nouvelle. Ce viaduc, long de 900 mèt., se compose de 91 arches élevées de 5 mèt.; il franchit la petite vallée qui sépare Haut-Brion de Pessac.

6 kil. **Pessac**, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bordeaux, compte 2335 hab.

Un peu au delà de Pessac, on laisse, sur la g., *les vignes du pape Clément*. Bertrand de Goth, personne ne l'ignore, occupait le siége archiépiscopal de Bordeaux quand il fut nommé pape sous le nom de Clément V. Ces vignes lui appartenaient; il les tenait de Gaillard de Goth, un de ses aïeux, et il les donna à Arnaud de Canteloup, son successeur. Elles restèrent jusqu'en 1792 en la possession des archevêques du diocèse. Elles furent vendues alors comme propriété nationale.

5 kil. (11 kil.). **Gazinet** est un hameau dépendant de la commune de Pessac. On découvre, dans ses environs, des traces bien évidentes de l'ancienne voie romaine qui allait de Bordeaux à Bayonne, et que les habitants du pays appellent encore *la Levade*, la levée ou chaussée en saillie.

Cependant les pins ont remplacé la vigne: aux terres cultivées ont succédé des marécages. On est entré dans les **landes**, c'est-à-dire sur de vastes plaines sablonneuses, couvertes ici de bruyères, de fougères, d'ajoncs et de larges flaques d'eau croupie, là de forêts de pins presque impénétrables; à demi peuplées par le peuple le moins intelligent et le plus sauvage de France. Le désert commence: il a plus de 50 lieues de long. On ne retrouvera la fertilité, la vie, l'industrie et l'activité humaines que sur les bords de l'Adour. Rien de plus monotone que ce paysage toujours semblable.

1. L'ancienne gare de Ségur ne sert plus que pour certaines marchandises.

Quelquefois, sur la lande qui n'a de borne que l'horizon, on aperçoit la silhouette d'un pâtre monté sur ses échasses et appuyé sur une longue perche; ces trois lignes grêles se dessinent dans l'air comme des fils d'araignée; autour de ce singulier trépied, on entend retentir les voix lointaines et le bêlement plaintif des brebis couchées. Des chevaux libres, petits et maigres, lèvent leur tête au milieu des herbes, ou bondissent effarouchés quand le convoi passe. Cependant cette *prairie* monotone, trop mouillée en hiver, trop desséchée en été, à cause de sa constitution géologique, offre parfois un aspect grandiose, et ce pays, presque toujours si triste à voir, est intéressant à étudier[1].

Les **Landes de Gascogne** occupent la vaste contrée qui s'étend au sud-ouest de la France, depuis la Garonne jusqu'à l'Adour, et depuis la Gélise jusqu'aux dunes de l'Océan. C'est la partie occidentale de l'antique Aquitaine, qui reçut, sous les Romains, le nom de Novempopulanie, et plus tard, sous l'empire des Franks, celui de Vasconie ou Gascogne. On les divise en *grandes landes:* ce sont les plus stériles; en *petites landes:* à demi cultivées, elles forment la partie occidentale du plateau, entre la zone graveleuse de la vallée et les grandes landes; et en *landes du Médoc*. Ces dernières se trouvent comprises entre la route de Bordeaux à la Teste, le bassin d'Arcachon, les dunes et le chemin de Lesparre à Bordeaux. Les Landes proprement dites comprennent une étendue de 635 594 hectares, sur lesquels les landes communales représentent 408 949 hectares, savoir : 275 000 hectares dans le département des Landes, et 133 949 hectares dans le département de la Gironde.

« Ceux qui rêvent la fertilité sur cette terre de sables, dont la base est une froide et imperméable argile, sont des aveugles d'esprit, écrivait récemment M. Ernst; la lande n'est bonne et productive que par le pin maritime, par le chêne et l'acacia dans ses moins mauvaises terres. C'est vouloir se ruiner que de s'entêter à y créer des cultures: témoin les grandes Sociétés de la Teste, des landes d'Arcachon, etc., qui y ont dévoré d'énormes capitaux. »

Heureusement la Providence, d'ordinaire si sage dispensatrice de ses bienfaits, a réservé à cette contrée, déshéritée de tant d'avantages, un produit qui, pour croître, ne demande ni travail coûteux, ni amendements et engrais, ni bâtiments, ni irrigations, ni de trop longues années d'attente; produit varié dans ses applications, plus que jamais demandé et même nécessaire. Ce produit est le *pin maritime*, que l'on peut regarder à bon droit comme l'un des arbres les plus précieux de la famille des conifères. Il vient sans les moindres frais de culture. Jetez sa graine à la volée sur le sol, en préservant seulement les parties ensemencées du piétinement et de la dent des animaux pendant le temps des premières pousses, et vous n'avez plus à vous inquiéter des résultats, même sur les terrains les plus ingrats pour tous les autres produits: la nature fera le reste.

A la dixième année, on commence la première éclaircie, qui donne

1. Voir l'*Itinéraire de Bordeaux à Bayonne*, par Adolphe Joanne, 1 vol. in-18. Paris, Hachette, 2 fr

déjà un bénéfice; les autres suivent à d'assez courts intervalles; car rien n'est plus hâtif et plus merveilleux que la croissance de cette précieuse essence, complète entre cinquante et soixante ans.

La récolte si importante de la résine se fait dès l'âge de vingt ans et se continue abondante jusqu'au plein développement de l'arbre, qui, abattu, donne encore le goudron, le brai, le charbon. Avec la résine on obtient l'essence de térébenthine et le noir de fumée. C'est pour obtenir la résine qu'on pratique sur les arbres des entailles appelées *cares*.

Le bois du pin maritime fournit l'échalas pour la vigne, les piquets pour les clôtures, les pilotis les plus durables que l'on connaisse pour les travaux hydrauliques, les poteaux télégraphiques, les traverses et longrines pour les voies ferrées, les solives et planches propres aux constructions, et enfin un bois de chauffage également bien employé pour les usages domestiques, la cuisson du pain, les machines à vapeur.

Un hectare de pins produit environ 25 fr. par an.

Après le pin maritime vient naturellement, au second rang, le *chêne-liége*, autre production tout à fait convenable aux contrées méridionales aussi bien qu'à la nature siliceuse et légère du sol landais.

Cet arbre précieux est, il est vrai, plus long à croître que les arbres résineux; car on ne commence guère la récolte du liége qu'entre la quarantième et la cinquantième année de l'âge des arbres, selon leur bonne venue et la nature plus ou moins favorable des terrains qui les portent; mais, dès lors, on enlève le liége tous les sept ou huit ans, et ce commode revenu, qui ne demande d'autres frais et d'autres soucis que ceux de la récolte, dure deux siècles environ. Le chêne-liége donne aussi une récolte secondaire qui n'est pas à dédaigner: c'est le gland, nourriture excellente pour l'entretien et l'engraissement des porcs et des moutons.

Améliorer les Landes en les assainissant et en y développant surtout la sylviculture, tel est le but d'une loi votée dans la session de 1857 par le Corps législatif.

Jusqu'à ces dernières années, l'apathie, la misère, l'ignorance ou les préjugés des paysans, les spéculations mal entendues des propriétaires et des communes, ou leur manque absolu de ressources, la difficulté des communications, étaient les principaux obstacles qui s'opposaient à l'amélioration des Landes. Grâce à la loi nouvelle, ces obstacles ont cessé d'exister. Il peut donc être permis d'espérer qu'elle aura le résultat que le gouvernement semble en droit d'attendre.

L'ensemble des travaux de mise en culture et d'assainissement des Landes paraît devoir coûter 27 150 000 francs environ. D'après les rapports des ingénieurs, ces prix comprennent les frais d'assainissement du sol et ceux de garantie des semis et plantations jusqu'à la troisième pousse.

Enfin, des routes, dites agricoles, relieront bientôt les principaux centres de population actuels ou futurs. Leur longueur sera de 500 kil. La construction en a été confiée à la compagnie des chemins de fer du Midi, moyennant une somme à forfait de 4 millions.

7 kil. (18 kil.). **Pierroton** se compose de l'espèce de chalet dans lequel est établie la station et d'une auberge située à peu de distance sur la route de terre.

5 kil. (23 kil.). **Mios** est une commune du canton d'Audenge, située à la g. et fort loin de la station qui porte son nom, au bord de la Leyre, sur un sol assez fertile, surtout en seigle et en maïs. Sa population se monte à 2384 hab. Les huit dixièmes de son territoire sont en landes.

4 kil. (27 kil.) **Marcheprime** possède, comme Pierroton, une auberge construite sur la route de terre, à moitié chemin de la Teste. C'était là que s'arrêtait autrefois la patache qui faisait en treize ou quatorze heures le service entre Bordeaux et la Teste. A dr. est le petit village du *Teste-More*.

6 kil. (33 kil.). **Canaulay.**

4 kil. (37 kil.). **Facture** possède une caserne de gendarmerie, une verrerie, un haut-fourneau à fonte de fer (on ne le voit pas), où se coulent des plaques de cheminée et d'autres marchandises communes. La station de ce nom dessert non-seulement tous les villages situés sur la côte orientale du bassin d'Arcachon: Biganos, Audenge, Lanton, Andernos, Arès, Ignac, Leige; mais ceux de toute la vallée de la Leyre, à g. du chemin de fer, jusqu'à Belin.

Au delà de Facture, on traverse sur un pont de pierres un affluent de la Leyre, puis la *Leyre* elle-même. Cette rivière, que les Romains nommèrent *Sigman*, peut-être à cause de son cours sinueux, prend sa source à la Gavarre, près de Luxy (département des Landes), et vient se jeter par deux bras dans le bassin d'Arcachon. La marée n'y remonte qu'à 10000 mèt. de son embouchure. Elle est flottable en trains sur une longueur de 34 kil., entre la limite du département des Landes et le pont du chemin de fer, et navigable de ce pont à la mer. Dans la partie inférieure de son cours, elle nourrit une immense quantité de ce fretin dont les pêcheurs de sardines composent leur appât, et les riverains emploient l'argile sur lequel elle coule à la fabrication des briques et des tuiles.

3 kil. (40 kil.). **Lamothe,** station où le chemin de fer se bifurque: l'embranchement de dr. conduit à la Teste-Arcachon; l'autre bras, la ligne principale, changeant de direction, passe du sud-ouest au sud et s'étend en ligne droite, sur une longueur de près de 50 kil., à travers les Landes. Tous les convois s'arrêtent à Lamothe, où les voyageurs qui vont à la Teste-Arcachon ou qui en reviennent, doivent changer de voiture. Aussi un buffet a-t-il été établi à cette station, construite au milieu de marais qui n'ont pas été encore complétement assainis. Le passage de ces marais était, dit-on, fort difficile autrefois.

De Lamothe à la Teste et à Arcachon (V. R. 3)

12 kil. (52 kil.). **Caudos** est un hameau de la commune de Mios; on le cherche vainement du regard sur la lande immense qui se prolonge jusqu'à l'horizon; on n'aperçoit que deux ou trois maisons.

11 kil. (63 kil.). **Salles** n'est pas plus visible que Caudos. Le village dont cette station isolée porte le nom en est fort éloigné. Il se trouve situé sur la Leyre, entre Mios et Belin, à g. du chemin de fer et à plus de 10 kil.: c'est la commune

la mieux cultivée et la plus salubre du canton de Saint-Belin (Gironde). On l'appelle le paradis des Landes. Sa population se monte à 3876 hab. Elle possède de belles eaux, de fertiles prairies, d'abondants dépôts de falun, du minerai de fer, des calcaires grossiers, une vaste forêt de pins remarquablement exploitée; une voie romaine la traversait.

A 10 kil. environ à l'ouest de la station de Salles, se trouve le v. de *Sanguinet*, situé sur le bord oriental de l'étang de Cazau.

En quittant la station de Salles, on sort du département de la Gironde pour entrer dans le département des Landes.

13 kil. (76 kil.). **Ichoux** est un v. de 800 hab. environ, situé à la dr. de la station, autour de laquelle se sont déjà groupées quelques maisons. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 57 mèt. Il dépend du canton de Parentis-en-Born (arrondissement de Mont-de-Marsan). Plusieurs forges ont été établies sur le bord de son ruisseau, la Moulasse. On y coule et on y moule en fer des ustensiles de ménage. **Parentis-en-Born,** le chef-lieu du canton, a une population de 2030 hab. Il se trouve situé, à l'ouest et à 10 kil. environ du chemin de fer, près de l'extrémité orientale d'un étang auquel il a donné son nom.

13 kil. (89 kil.) **Labouheyre,** v. de 450 hab. (canton de Sabres), a été une ville nommée Herbefeverie, où l'on entrait par plusieurs portes en pierre. La porte de l'est existe, dit-on, encore. L'évêché d'Acqs (ou Dax) y fut transféré en 900. Sa hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 73 mèt. Deux fois l'an, en juin et septembre, il s'y tient une foire considérable qui dure huit jours, et à laquelle se rencontrent près de 5000 personnes. Cette foire offre une particularité curieuse : c'est le marché aux vieux uniformes.

8 kil. (97 kil.). **Sabres,** le chef-lieu d'un canton de l'arrondissement de Mont-de-Marsan, qui donne son nom à cette station, en est éloigné d'environ 15 kil.; il est situé, à g., sur la Leyre, au milieu de landes marécageuses, à 35 kil. de Mont-de-Marsan. Sa population se monte à 2484 hab. Son église passe pour avoir été bâtie par les Templiers.

La station de Sabres est le point le plus élevé du chemin de fer de Bordeaux à Bayonne. La hauteur de la lande atteint, en effet, 85 mèt.
12 kil.

12 kil. (109 kil.). **Morcens** est un village de 875 h., dépendant du canton d'Arjuzanx et situé entre Arjuzanx (à g.) et la Harie (à dr.), à 9 mèt. plus bas que la station de Sabres.

Un buffet a été établi à la station de Morcens, où s'arrêtent tous les trains, car c'est de là que part l'embranchement de Mont-de-Marsan (V. R. 4). Les voyageurs qui vont à Mont-de-Marsan ou qui en arrivent doivent changer de voiture.

14 kil. (123 kil.). **Rion,** b. de 1600 hab., est situé à la dr. du chemin de fer.

On trouve à la station de Rion des voitures de correspondance qui conduisent à (14 kil. pour 2 fr.) **Tartas,** chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Sever, V. de 3057 hab., située sur le penchant d'une colline au pied de laquelle coule la Midouse, qui la divise en basse et haute ville. Elle est généralement bien bâtie, et d'agréables promenades l'entourent. Avant la conquête romaine, elle était habitée par la peuplade des

Tarasates, qui lui donna son nom; plus tard elle devint le siége d'une vicomté. Au XVe siècle, elle fut une des places les plus fortes de la Gascogne. En 1642, par suite de l'échange de l'Albret contre la seigneurie de Bouillon, la vicomté de Tartas fut réunie à la couronne de France. Quelques années plus tard, la ville, qui possédait un château fort, ayant donné asile aux protestants, Louis XIII fit démolir ses fortifications; on ne laissa debout que deux tours qui ont été abattues en 1830. En 1814, les Français, battant en retraite devant les Anglais, coupèrent le pont de pierre, qui a été reconstruit depuis.

Au delà de Rion, on distingue plus nettement la chaîne des Pyrénées que l'on aperçoit quelquefois, quand le temps est clair, entre Morcens et Rion.

11 kil. (134 kil.). **Laluque,** v. de 500 hab. environ, dépend du canton de Tartas. On sent que l'on touche à l'extrémité du désert : les cultures sont plus rapprochées. Bientôt apparaît sur la g. un véritable village, avec des champs, des jardins, une église, une grande église. Ce village, c'est Buglose. Un peu plus loin, on remarque du même côté, près d'un vieux chêne, une chapelle inachevée. Cette chapelle, c'est celle de Saint-Vincent de Paul.

7 kil. (141 kil.). **Buglose,** v. dépendant de la commune de Saint-Vincent de Paul, qui s'appelait autrefois Pouy, mérite doublement d'attirer l'attention des voyageurs. Il a vu naître saint Vincent de Paul, et il possède une image miraculeuse de la Vierge, que viennent prier chaque année de nombreux pèlerins, qui s'arrêtent presque tous pour faire leurs dévotions devant le chêne de saint Vincent de Paul. Au pied de cet arbre, s'abrita souvent, tout enfant, en gardant son troupeau, le saint qui a laissé le plus beau nom dont s'honore l'humanité. Le bouvier arrête de préférence ses bœufs sous son ombrage, quand il leur sert leur pâture. Ses fruits sont avidement recherchés, et ses branches, transformées en croix rustiques, viennent jusqu'à Paris orner le plus humble grenier du pauvre comme les plus splendides oratoires de l'aristocratie. La chapelle voisine s'élève sur l'emplacement qu'occupait la maison où est né saint Vincent de Paul. Commencée il y a quelques années seulement, elle est restée inachevée; elle semblait même abandonnée au mois de mai 1857. On ne s'explique pas une pareille négligence.

Au delà de la station de Buglose, on descend dans la vallée de l'Adour, et, peu de temps après avoir croisé la route impériale de Bordeaux à Bayonne, on aperçoit successivement à g. l'Adour, et le nouveau pont de pierre qui relie la ville de Dax à son faubourg de Sablar, situé sur la rive gauche du fleuve.

7 kil. (148 kil.). **Dax** (des omnibus, correspondant avec tous les trains, transportent les voyageurs de la station dans la ville pour 25 cent. On trouve, en outre, à la station des voitures de correspondance conduisant à : *Orthez* et *Pau* (V. R. 5); et, pendant la saison des eaux seulement, aux *Eaux-Bonnes*, à *Cauterets*, à *Barèges* et à *Saint-Sauveur*. *Hôtel Figaro*, dans la ville; *Hôtel de l'Europe* dans le faubourg de Sablar), chef-lieu d'arrondissement du département des Landes, est une ville de 6125 hab., située sur la rive g. de l'Adour, à 12 mèt.

environ au-dessus du niveau de la mer [1]. La gare du chemin de fer, bâtie sur la rive dr., en est éloignée de plus de 1200 mèt. A l'extrémité de la grande rue du faubourg de Sablar, un beau pont en pierre de 5 arches a été ouvert, en 1857, au-dessus du vieux pont de bois.

Entre les deux ponts, sur la rive gauche du fleuve, s'élève l'*ancien château fort*, entouré de fossés et flanqué de tours rondes et carrées. Un pont-levis donne accès dans l'intérieur, qui sert actuellement de caserne. Ce château, qui a été souvent remanié, paraît avoir été reconstruit au XIVe siècle. Bien que ses murailles extérieures soient évidemment romaines, il n'offre plus aucun intérêt au point de vue architectural; mais les remparts plantés d'arbres, qui s'étendent autour de la ville en amont du pont de pierre, méritent la visite des archéologues.

En effet, les murailles de Dax, formées d'une masse épaisse de moellons noyés dans la chaux, sont de construction romaine; le parement se compose d'assises horizontales de briques, alternant avec des buées de petit appareil. Malheureusement le génie en a blanchi et *englué* à la chaux une partie, et on a commencé à les démolir. La ville ayant été déclassée, c'est-à-dire ne se trouvant plus dans la catégorie des places fortes, le conseil municipal, à la tête duquel se trouvait cependant un membre du comité des arts et monuments, a voté leur destruction sous le prétexte d'embellissements; on les a déjà jetées bas aux extrémités des rues principales; et les portes qui, du reste, avaient été rebâties, mais qui existaient encore en 1856, sont tombées sous le marteau des démolisseurs.

Dès qu'on a traversé le pont de pierre, on voit s'élever à quelques pas devant soi une haute colonne de vapeur : c'est la *fontaine chaude* qui jaillit, au milieu de la ville, dans un bassin de 40 à 50 mèt. de surface et de 82 cent. de profondeur. Ce bassin est entouré d'un portique d'ordre toscan, fermé par des grilles. Il se vide sans interruption au moyen de gros robinets ouverts entre les piédestaux, car il se remplit incessamment. Quand la vapeur n'est pas trop abondante à la surface, on distingue l'ouverture par laquelle l'eau thermale sort de terre, à la température de 56° Réaumur. Cette eau est limpide; sans avoir de saveur marquée, elle n'est pas agréable à boire; son odeur faible se perd à mesure que sa température s'abaisse. MM. Thore et Meyrac en ont fait l'analyse.

Elle a donné par litre :

	gr. mil.
Carbonate de magnésie......	0,027
Sulfate de soude............	0,151
Sulfate de chaux...........	0,170
Chlorure de sodium.........	0,032
Chlorure de magnésium.....	0,095
	0,475

L'eau de la *fontaine chaude* n'est employée maintenant qu'à des usages domestiques. Quelques maisons de bains se sont cependant fondées alentour. Les *sources adouriennes* et celles *des fossés* ne sont pas non plus utilisées pour le traitement des malades. Le seul *établissement thermal* de Dax est celui des *Baignots*, situé à 400 pas de la ville, à l'extrémité d'une belle allée d'or-

1. De Sabres à Dax, le chemin de fer a descendu de 74 mètres. La station de Morcens est à 76 mètres, celle de Rion à 71, celle de Laluque à 65, celle de Buglose à 33.

mes. Le corps de logis destiné aux malades renferme trente appartements commodes, mais simples. Une galerie couverte règne sur toute la longueur du bâtiment, et fait face à l'Adour. La source minérale jaillit dans un joli potager, où l'on trouve des bains, des douches et des boues thermales, depuis 25 jusqu'à 49° Réaumur.

Les eaux de Dax s'emploient surtout en bains, en douches et en boues. On les prend toute l'année, mais principalement au printemps. Elles sont recommandées et efficaces pour la guérison des rhumatismes chroniques, des paralysies, des vieilles plaies, des contractions de muscles, etc.

L'église cathédrale de Dax, consacrée à Notre-Dame, et bâtie au XIIIe siècle, s'écroula en 1646. La reconstruction, commencée en 1656, n'en fut terminée qu'en 1719. Il ne reste de l'église primitive que le portail de l'ouest, caché sous un porche ténébreux (belles sculptures), le porche et la sacristie. L'église moderne n'offre pas d'intérêt.

Saint-Paul-lez-Dax, bourg de 3704 hab., situé à 2 kil. de Dax, sur la route de terre, possède une église du XVe siècle, dont l'abside, du style roman (XIIe siècle), mérite la visite des archéologues. Si l'entablement ne manquait pas, ce serait un morceau achevé, a dit M. Pédegert. A l'intérieur, tout le fond, orné de onze arcades creuses formant le *consessus* antique, est couvert de peintures du XVe siècle qui, disposées sur trois zones, représentent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Quand les Romains conquirent la Gaule, Dax était la capitale des Tarbelli. César, qui s'en empara, la désigne sous le nom d'*Aquæ* (les eaux), dont on a fait plus tard Acq ou Dacq, puis Dax. Sous Auguste, elle s'appela *Augusta* ou *Civitas Aquentium*. Elle occupait le second rang parmi les villes de la Novempopulanie. Saint Vincent, son premier évêque, l'avait convertie au christianisme quand l'empire romain s'écroula. Ravagée par les Visigoths, délivrée par Clovis, occupée par les Vascons, reconquise par Charlemagne, entièrement détruite par les Normands et par les Sarrasins, Dax ne commença à pouvoir effacer les traces de tous ces désastres que sous la domination anglaise. Les rois d'Angleterre, substituant des sénéchaux à ses comtes, lui accordèrent d'importants priviléges, reconnus et confirmés, en 1295, par Philippe le Bel, qui la posséda pendant quelques années, maintenus et étendus, en 1312, par Édouard II, qui n'avait pas tardé à en reprendre possession. Si grandes étaient ses immunités, que le sénéchal recevait ses appointements sur les revenus du roi.

Déjà, pendant la guerre d'Édouard III contre Philippe VI, Dax avait été prise par le comte de Foix, puis rendue immédiatement aux Anglais. En 1441, un autre comte de Foix s'en empara après six semaines de siége. Elle fut encore prise et reprise plusieurs fois avant d'être définitivement réunie à la couronne de France. Charles VII, Louis XI, Charles VIII, Louis XII, François Ier, confirmèrent successivement tous « les priviléges, franchises, libertés, statuts, lois, coutumes, établissements, ressorts, stils, observances et usances. »

Sous le règne de François Ier, les Espagnols essayèrent de s'emparer

de Dax. Elle fit de tels préparatifs de défense, qu'ils battirent bientôt en retraite. En 1571, les protestants tentèrent vainement de la surprendre. Depuis cette époque, son histoire se confond avec l'histoire générale du pays dont elle fait partie. La Révolution y établit le siége d'une sous-préfecture. Son évêché, supprimé, a été, en 1801, rattaché à celui d'Aire. Mais un décret du gouvernement français, publié en 1857, a autorisé l'évêque d'Aire et ses successeurs à joindre à leur titre celui de l'évêché supprimé de Dax.

Dax a vu naître la célèbre danseuse Guimard, le mathématicien Borda, Roger Ducos, qui fut membre du Directoire, puis troisième consul, et Thore, le botaniste des Landes.

On fabrique à Dax des liqueurs fines et des faïences. Il s'y fait un commerce assez considérable des produits de la vallée de l'Adour et des Landes (bois de construction, vins, grains, jambons de Bayonne, miel, etc.).

Les environs de Dax abondent en sources thermales. Il suffit de creuser le sol de 4 à 10 mètres pour en faire jaillir des jets d'eau chaude. Parmi les sources naturelles qui sont employées au traitement de certaines maladies, nous citerons celles de Tercis et de Pouillon.

Tercis est un village de 590 hab., situé à 17 kil. de Dax, dans un joli vallon arrosé par le Luy. Il possède un établissement thermal très-fréquenté pendant la belle saison. Les eaux minérales sont tellement abondantes, que 18 minutes suffisent pour remplir les deux bassins destinés à les contenir. L'eau de Tercis est limpide, douce, très-onctueuse au toucher; elle offre à sa surface une substance blanche, floconneuse, qui, séchée, répand en brûlant une odeur de soufre; sa saveur est légèrement salée et piquante; son odeur est un peu hépatique; sa température est constamment de 41°,2. Analysée par MM. Thore et Meyrac, elle a fourni par litre :

	gr. mil.
Carbonate de magnésie......	0,085
— de chaux.........	0,042
Sulfate de chaux............	0,021
Soufre......................	0,011
Chlorure de sodium..........	2,124
— de magnésium.....	0,223
Matière terreuse insoluble...	0,032
	2,538

L'eau de Tercis se prend en bains et en douches. On l'a aussi utilisée pour des bains de boue.

Pouillon est un chef-lieu de canton de 3505 hab., arrondissement de Dax, situé, à 12 kil. de Dax, sur la route d'Orthez, dans un territoire fertile en châtaignes et en vins rouges. A 400 mètres de la métairie de Sallenave, sur le bord du ruisseau, on trouve une source minérale, qui jaillit dans un bassin, et qui dépose dans son trajet un limon ocreux. L'eau est abondante, claire, inodore, petillante, d'une saveur salée et amère. Exposée à l'air, elle ne se trouble pas; sa température, qui ne varie point, est de 20°. L'analyse en a été faite anciennement par Venel, Mitouard et Costel, et en dernier lieu par M. Meyrac, qui a obtenu les résultats suivants pour 1 litre d'eau :

	gr. mil.
Carbonate de chaux.........	0,057
Sulfate de chaux............	0,492
Chlorure de sodium.........	1,359
Chlorure de magnésium.....	0,043
	1,951

L'eau de Pouillon se prend à la dose de deux à trois verres dans la matinée; prise en plus grande quantité, elle devient laxative. On la recommande dans les maladies chroniques de l'estomac, la jaunisse, les fièvres intermittentes, les rhumatismes chroniques, etc.

Au delà de Dax, le chemin de fer continue à descendre la vallée de l'Adour.

10 kil. (158 kil.). **Rivière-Saas,** village de 900 hab., dépend du canton de Dax. Un pont suspendu le met en communication avec la rive g. de l'Adour. Sur la g., entre le chemin de fer et l'Adour, s'étendent de vastes prairies ou landes marécageuses, souvent inondées, dans lesquelles des troupeaux de chevaux paissent en liberté. La traversée de ces marais a nécessité de longs et coûteux travaux.

5 kil. (163 kil.). **Saubuse** est un joli village de 1000 hab., situé en amphithéâtre sur la rive dr. de l'Adour. De la terrasse de son château on découvre une belle vue sur la vallée de l'Adour et sur la chaîne des Pyrénées.

Les eaux et les boues de Saubuse, connues sous le nom de *bains de Joannin*, sont situées à 2 kilom. de l'Adour, sur la rive dr. et au milieu d'une lande marécageuse, à quelques centaines de mètres d'un moulin appelé Joannin. Bien qu'il n'existe aucun établissement en cet endroit solitaire, les bains sont néanmoins fréquentés par les habitants des pays voisins. La source où l'on se baigne est un bourbier d'un mètre environ de profondeur; le reste est une vase très-onctueuse. L'eau n'a ni mauvais goût, ni odeur désagréable.

L'analyse de l'eau de Saubuse, faite par MM. Thore et Meyrac, a donné les résultats suivants pour 1 litre d'eau :

	gr. mil.
Sulfate de chaux............	0,048
Chlorure de sodium.........	0,080
— de calcium.........	0,095
— de magnésium.....	0,047
Matière gélatineuse..........	0,010
	0,280

On ne fait usage de ces eaux qu'à l'extérieur, dans les rhumatismes chroniques, les douleurs vagues, les engorgements articulaires.

Après avoir quitté la station de Saubuse, le chemin de fer s'éloigne de l'Adour pour se rapprocher du golfe de Gascogne, à travers une plaine cultivée.

4 kil. (167 kil.). **Saint-Géours,** village industriel et commerçant de 1500 hab., dépendant du canton de Soustous, et situé à la dr. du chemin de fer sur la route de terre, est l'entrepôt des produits résineux et métallurgiques du *Marensin*; c'est ainsi qu'on nomme la partie des Landes qui avoisine le golfe de Gascogne (*maris sinus*). De sa station, on aperçoit à 2 kil. environ la tour carrée de son église. Plus le chemin de fer s'éloigne de l'Adour, moins la contrée qu'il traverse est fertile et cultivée. Nous rentrons bientôt dans la lande. Mais elle est depuis longtemps couverte de pins, dont l'exploitation fait vivre les habitants.

6 kil. (173 kil.). **Saint-Vincent de Tyrosse,** chef-lieu de canton de 1083 hab. (arrondiss. de Dax), se trouve situé à la jonction des deux routes de Bordeaux à Bayonne, désignées sous les noms de routes

des grandes et des petites Landes. Douze communes en dépendent : la plus remarquable (pour aller la visiter, il faut quitter le chemin de fer à la station suivante) est *Cap-Breton*, bourg de 900 hab., dont l'histoire offre d'étranges péripéties.

A diverses reprises, l'embouchure de l'Adour a changé de place. Les habitants du pays assurent qu'il se jetait autrefois dans la mer entre Biarritz et Bidart, au sud de l'embouchure actuelle; mais l'examen des lieux ne confirme guère cette tradition. En revanche, il est positif qu'à diverses époques le fleuve a fait irruption vers le nord. En 1369[1], entre autres, la même tempête qui, sur les côtes de Normandie, détruisit la flotte d'Édouard III, combla le lit de l'Adour. Bayonne et les campagnes voisines furent inondées; moissons, bestiaux, marchandises, les eaux détruisirent tout; enfin elles trouvèrent une issue du côté de Cap-Breton, et le fleuve, se creusant un nouveau lit, alla se jeter dans la mer au Vieux-Boucaut, à 36 kil. environ du côté du nord. Pendant deux siècles, il suivit cette direction.

Le **Vieux-Boucaut** n'était alors qu'un hameau. On l'appelait *plech* (plage), ou simplement *bucoo* ou *boucau* (bouche ou embouchure). Les dunes qui sont à l'ouest du Junca, quoique hautes de 60 mètres, n'existaient pas; la mer venait chaque jour créer ou détruire un banc de sable sur l'emplacement qu'elles occupent. Mais à peine l'Adour y eut-il formé un port, que le nombre des habitants augmenta. Des maisons s'élevèrent tout autour, des navires s'y construisirent. Bientôt la pêche ne suffit plus à la population croissante. On sema des pins, on planta dans le sable même des vignes qui donnèrent des produits estimés. Dès lors le port du Vieux-Boucaut prit une telle importance que, dans les dernières années de ses beaux jours, on y faisait une levée de 200 matelots de la marine royale. En 1630, il pouvait encore recevoir des vaisseaux de ligne. On voit, par une supplique adressée à Louis XIII, que, lors du fameux siége de la Rochelle, les habitants du Vieux-Boucaut fournirent à l'armée vingt pinasses et autant de chaloupes. Mais, à cette époque, il avait déjà reçu un coup terrible dont il ne devait plus se relever. Un accident l'avait créé; un ingénieur, aidé par la nature, le détruisit.

Le long détour que les eaux de l'Adour étaient obligées de faire pour se rendre de Bayonne à la mer avait rendu la navigation de ce fleuve difficile, puis impossible. Les barques de 25 à 30 tonneaux pouvaient seules arriver dans le port de cette ville importante, qui, avant que l'Adour eût changé d'embouchure, recevait des navires de 400 à 500 tonneaux. En outre, les eaux coulant très-lentement par leur nouveau lit, dès qu'il arrivait une crue extraordinaire, elles inondaient toutes les campagnes voisines à une grande distance, détruisaient les récoltes, et causaient des maladies pestilentielles quand elles se retiraient. De grands et coûteux travaux, entrepris sous Henri II et sous ses successeurs, pour remédier à un état de choses si déplorable, n'eurent aucun résultat. Enfin, vers 1578, Henri III chargea

1. Cette date est contestée. Certains écrivains lui préfèrent celles de 1437 et même de 1500.

Louis de Foix de corriger le cours tortueux de l'Adour, et de rendre ce fleuve à son ancien lit. Ce célèbre ingénieur-architecte revenait d'Espagne, où Philippe II l'avait appelé pour élever le palais et le monastère de l'Escurial. Peut-être n'eût-il pas réussi sans le secours d'un violent orage. « Il tomba tout d'un coup des Pyrénées qui sont dans le voisinage une si affreuse quantité d'eau, dit de Thou, que la ville pensa d'être submergée; et cette eau, en s'écoulant vers la mer avec beaucoup de violence, jeta les sables à dr. et à g., ouvrit le port et boucha le canal sur la dr., qui depuis ce temps-là s'est rempli de sable. Cette chute d'eau arriva le 28 octobre 1579, et tous les ans on fait une procession solennelle à Bayonne pour un événement si heureux, qui a donné à la ville un port très-commode. »

Depuis cette époque, l'Adour s'est jeté dans le golfe de Gascogne à l'endroit où il s'y était jeté pendant des siècles, et où il s'y jette encore aujourd'hui, grâce aux nombreux travaux qui ont été faits depuis pour l'y maintenir. Bayonne, dont le commerce était pour ainsi dire anéanti, recouvra son ancienne prospérité; mais le Vieux-Boucaut fut entièrement ruiné. C'est aujourd'hui un hameau de quelques maisons.

Cap-Breton, ancienne ville située sur la rive dr. d'un ruisseau alimenté en grande partie par les eaux de l'étang d'Orx, et qui avait compté, à une certaine époque, jusqu'à cent capitaines de vaisseau, perdit presque autant à ce changement. C'est aujourd'hui un bourg de 700 hab. environ, situé à 1000 mèt. en ligne dr. (2000 en suivant les détours du Boudigau) de la mer, dont il est séparé par des dunes de formation récente, qui ont été pour la plupart plantées de vignes.

De Saint-Vincent de Tyrosse à Labenne, le chemin de fer côtoie presque toujours la route de terre, en se rapprochant de plus en plus du golfe de Gascogne. Sur la lande se montrent des chênes-liéges dont les troncs noirâtres, entièrement dépouillés de leur écorce, sont encore plus tristes à voir que les carres des pins.

8 kil. (185 kil.). **Labenne,** v. de 526 hab., dépend du canton de Saint-Vincent de Tyrosse. Sur la g. se trouvait l'*étang d'Orx*, qui avait 12 kilomètres de longueur du nord au sud, sur 2 kilomètres environ de largeur, et qui vient d'être desséché.

Un peu au delà de la station on entre dans une vaste forêt de sapins, arrosée par plusieurs ruisseaux et percée de belles routes. C'est la forêt domaniale des dunes du sud. Le chemin de fer n'est plus qu'à 2 kilomètres de la mer. Les arbres empêchent de voir les dunes et l'ancien lit de l'Adour. Au sortir de cette forêt on aperçoit tout à coup, sur la dr., la mer, l'Adour et son embouchure, les jetées en charpente qui contiennent les sables, la tour des signaux et les belles jetées en pierre qui enserrent le fleuve, depuis le Boucaut, sur un parcours de 2 kilomètres. Sur la rive g. se montrent les bâtiments inhabités du lazaret, et s'élèvent des dunes plantées de pins, dont la principale, surmontée d'une vigie, et nommée le Blanc Pignon, fait face au Boucaut.

10 kil. (195 kil.). Le **Boucaut,**

v. dépendant autrefois de la commune de Tarnos, et réuni ainsi que Romatel au département des Basses-Pyrénées par la loi du 9 mai 1857, est situé sur la rive dr. de l'Adour, à 3 kil. environ de l'embouchure de ce fleuve dans le golfe de Gascogne. La majeure partie de ses habitants sont des pilotes et des lamaneurs chargés de la difficile et périlleuse mission de faire entrer en rivière ou de conduire hors de la barre les bâtiments qui fréquentent le port de Bayonne. L'Adour, devant le Boucaut, forme une rade où les navires qui ont complété leur chargement à Bayonne viennent attendre que l'état de la barre et de la mer leur permette de prendre le large.

Le chemin de fer, remontant la rive dr. de l'Adour, longe la route de terre, en face des *allées marines* qui bordent la rive g., et passe sous la citadelle avant de s'arrêter à la gare de Saint-Esprit.

3 kil. (198 kil.). **Bayonne** (*omnibus*, 25 c. par voyageur et 25 c. par colis. — *Hôtels Saint-Étienne*, du *Commerce*, tous deux rue du Gouvernement; *Hôtel du grand d'Espagne*, rue Lormand. — *Cafés* sur la place Grammont. — *Poste aux lettres*, à l'extrémité de la rue du Gouvernement, presque vis-à-vis du vieux château. — *Voitures* pour Pau, le pays Basque, Biarritz et Saint-Jean de Luz, dans la gare et rue du Gouvernement. *N. B.* Les services sont indiqués en tête de chaque route. — *Libraires*, Laroullet, André; actuellement un chef-lieu d'ar. des Basses-Pyrénées, V. de 19 178 hab., est situé sur la Nive et l'Adour, à la jonction de ces deux cours d'eau et à 6 kil. environ du golfe de Gascogne. Le chemin de fer s'arrête au-dessous de la citadelle près de la rive dr. de l'Adour, à 8 mèt. au-dessus du niveau de la mer, dans le *faubourg Saint-Esprit;* pour se rendre dans la ville proprement dite, il faut donc traverser Saint-Esprit et l'Adour.

SITUATION ET ASPECT GÉNÉRAL.

Saint-Esprit, que la loi du 9 mai 1857 a réuni à la ville de Bayonne dont il dépendra désormais, a longtemps appartenu au département des Landes. Sa population dépasse 7000 hab. On y compte un grand nombre de juifs. Cette colonie israélite est d'origine espagnole.

Au sortir de l'embarcadère, on traverse une vaste rue ou place, bordée de maisons d'une élégante propreté, et à l'une des extrémités de laquelle s'élève un hôtel de ville construit récemment dans le style de la Renaissance, et devenu inutile depuis la réunion de Saint-Esprit à Bayonne. Cette rue ou place aboutit au pont de l'Adour. Le pont, composé de sept arches et d'un pont-levis, est en pierres de taille. Commencé en 1845, il a été livré à la circulation en 1851. Sa longueur est de 200 mètres. On y découvre de charmants points de vue sur les deux rives de l'Adour, bordées de navires et de maisons et dominées par des coteaux pittoresquement boisés.

L'**Adour,** l'*Atur*, *Aturis* ou *Aturus* des Romains, prend sa source dans les Hautes-Pyrénées, près du col du Tourmalet, et descend au golfe de Gascogne par la vallée de Campan, Bagnères-de-Bigorre, Tarbes, Aire, Saint-Sever, Dax et Bayonne. La longueur totale de son

cours est de 280 kil. Ses principaux affluents sont : sur la rive dr., l'Arros et la Midouze; sur la rive g., le Leez, le Gabas, le Louts, le Luy, le Gave de Pau, la Bidouze et la Nive. Il est flottable en trains sur 39 330 mèt., depuis Aire jusqu'à Saint-Sever, et navigable entre Saint-Sever et son embouchure. Toutefois, de Saint-Sever à Mugron (18 200 mèt.), la navigation n'a lieu qu'à la descente, et pour une très-faible quantité de transports, et, si à Mugron elle devient possible à la remonte comme à la descente, elle n'acquiert d'importance qu'au confluent de la Midouze et surtout en aval de Dax, où viennent successivement se jeter le Gave de Pau réuni au Gave d'Oloron, la Bidouze, l'Arros, l'Ardanobia et la Nive, également navigables. La pente de l'Adour est très-variable; elle est par kilomètre :

De Saint-Sever à Mugron de 18m,476, soit 1m,015.

De Mugron à la Midouze, de 6m,830, soit 0m,050.

De la Midouze aux Gaves, de 9m,139, soit 0m,129.

Le tirant d'eau varie également Sur le haut Adour, la profondeur atteint à l'étiage 4m,05 dans quelques parties, dans plusieurs autres 2 mèt. et 3 mèt., et sur un grand nombre 1 mèt. et 1m,50; mais, sur certains points où le lit est fort large ou partagé en plusieurs bras, elle se réduit à 0m,35, 0m25 et même 0m15. Sur le bas Adour, en amont des Gaves, partout où des travaux d'amélioration ont été exécutés, le tirant d'eau atteint à peu près 1 mèt.; dans les autres parties il s'abaisse à 0m,40; au delà de l'embouchure des Gaves, il est, à basse mer, de 1m,60 au minimum. La marée se fait sentir jusqu'à Vimport, au-dessus de Saubuse. Des bateaux à vapeur, destinés au transport des voyageurs et au remorquage des bateaux de marchandises, remontent jusqu'à Dax.

Sur la rive g. de l'Adour, à l'extrémité du pont, s'élève le *réduit* qui défend le confluent de l'Adour et de la Nive. A peine l'a-t-on traversé, que l'on franchit la Nive sur un pont en pierre de 3 arches, achevé en 1857; c'est le *pont Mayou*. A g., entre l'Adour et la Nive, s'étend le *petit Bayonne*, le quartier le plus populeux et le moins élégant : il contient l'hôpital militaire, le château neuf et l'arsenal. Les *allées de Boufflers*, promenade abandonnée, conduisent, le long de la rive g. de l'Adour, aux *chais de Mousserolles*, vastes magasins où s'entrepose une partie des produits vinicoles du Midi. Les deux quais de la Nive sont bordés de galeries couvertes ou d'arceaux appelés à dr. les arceaux *du pont traversant*, à g. les *arceaux de la Galuperie*. Ces derniers doivent leur nom aux *galupes*, grands bateaux plats qui portent à l'arrière un aviron long de plusieurs mèt., et qui font le roulage par eau de Mont-de-Marsan à Bayonne. Deux ponts traversent la Nive au-dessus du pont Mayou.

La **Nive** se forme à Saint-Jean-Pied-de-Port de plusieurs ruisseaux descendus des montagnes. Flottable en trains à partir du confluent du torrent de Laurribare, à 2500 mèt. en aval de Saint-Jean-Pied-de-Port, jusqu'à Cambo, c'est-à-dire sur une longueur de 37 kil., elle est navigable de Cambo à son embouchure, c'est-à-dire sur une longueur de 22 kil. Mais, dans cette

dernière partie de son cours, des biefs assez profonds, des atterrissements à peine recouverts et les barrages des moulins rendent la navigation fort difficile, surtout à la remonte. La pente de 0^{m},60 par kil. est rachetée en partie par ces barrages. Le dernier est en descendant celui d'Haïtze, au-dessus duquel la marée cesse de se faire sentir.

A la dr. du pont Mayou, au confluent de la Nive et de l'Adour, s'étend le *port de Bayonne*. De nombreux navires de divers tonnages y sont constamment amarrés. Leur longue file se développe, au delà du quai de la Douane et de la place d'Armes, jusqu'aux Allées marines. Du pont à la mer la navigation n'est soumise à aucun droit. Les documents publiés par l'administration des douanes ont donné, en 1852, les résultats suivants pour le port de Bayonne : Descente 48 906 tonneaux; remonte, 25 924; total, 74 830. En 1854, on a compté 1750 entrées et sorties.

La rue qui continue le pont Mayou, la rue la plus commerçante de Bayonne, monte, après avoir traversé les *cinq cantons*, à la *porte d'Espagne*. On a donné ce nom, les cinq cantons, à un carrefour formé par cinq rues, la rue du Pont-Mayou, la rue Orbe à dr., la rue du Port-de-Castets à g., la rue Salie en face, la rue Argenterie qui conduit à la cathédrale.

Si l'on tourne à dr., c'est-à-dire du côté du port, quand on a franchi le pont Mayou, on se trouve sur une place, la *place Grammont*, qui vient d'être considérablement élargie. A g. s'ouvre la *rue du Port-Neuf*, la rue des Arceaux, qui monte à la cathédrale. Au fond s'élève un vaste édifice carré récemment bâti, entouré d'arcades comme les maisons de la rue Rivoli, et renfermant la sous-préfecture, la mairie, l'hôtel des douanes et le théâtre. De l'autre côté de ce bâtiment s'étend la place d'Armes, à l'extrémité inférieure de laquelle s'ouvre la *porte Marine*, qui conduit aux Allées marines; enfin, à g. de la place d'Armes, la *rue du Gouvernement*, rue plantée d'arbres comme les boulevards de Paris, monte au vieux château et à la poste. C'est là que sont les principaux hôtels, les bureaux des omnibus pour Biarritz, Cambo, Saint-Jean-Pied-de-Port, les diligences pour l'Espagne ou pour le midi de la France, et la plupart des consulats.

Bayonne est une place forte de première classe : on n'y entre et on n'en sort que par quatre portes : porte de France ou du Réduit; porte de Mousserolles, entre l'Adour et la Nive; porte d'Espagne, à l'extrémité méridionale de la ville, et porte marine, sur la rive g. de l'Adour en aval. Une grande et importante citadelle la domine; une enceinte fortifiée l'enserre de tous côtés, et cependant on y respire à l'aise, on ne s'y sent pas enfermé, étouffé, comprimé comme dans presque toutes nos places fortes du Nord; une fois qu'on y est entré, on y voit rarement les murs de sa prison. Ce n'est pas au génie qu'il faut en savoir gré, c'est à la nature, qui, en réunissant l'Adour et la Nive au pied de la petite colline sur laquelle Bayonne s'étage en amphithéâtre, assure pour toujours à cette charmante ville la vue des agréables paysages dont elle est entourée. D'ailleurs, Bayonne pût-elle être un jour complétement

enveloppée, comme Lille ou Saint-Omer, d'affreux terrassements qui ne permissent plus aux regards de dépasser l'extrémité de ses dernières rues, elle plairait encore aux étrangers. Ses maisons sont toutes avenantes; ses rues propres, animées; sa population offre une grande variété de physionomies, de costumes, de langages; des marins de tous les pays, des soldats de toutes armes, des Basques, des Gascons, des Landais, des Espagnols, se croisent incessamment sur ses places, ses ponts ou dans ses rues; les femmes, surtout les femmes du peuple, les *grisettes*, dont la coiffure, un simple madras noué au sommet de la tête, ferait paraître jolies les plus laides, y captivent les juges les plus difficiles en fait de beauté par la vivacité de leurs regards, l'élégance de leur taille, la petitesse de leurs pieds, l'éclat de leur teint, la légèreté de leur démarche, la grâce piquante de leur physionomie. J'ignore si elles ont dégénéré; mais un historien qui devait bien les connaître, en traçait, il y a deux siècles, le portrait suivant : *Uxores maritos, puellæ amatores suos sincerissime colunt.*

HISTOIRE.

Bayonne existait probablement avant l'ère chrétienne, car les Romains, s'en étant emparés, y construisirent une forte citadelle et y entretinrent une escadrille de galères. Mais son origine est inconnue. Elle s'appelait alors *Lapurdum* (en basque, comme en celte, *lapur-dun* veut dire désert profond). A quelle époque Lapurdum acquit-elle le titre et les droits de cité? On l'ignore. Quoi qu'il en soit, c'était une ville importante lorsque l'empire romain s'écroula. Les Alains, les Visigoths, les Basques, les Normands, la ravagèrent et l'occupèrent tour à tour; puis elle perdit jusqu'à son nom, qu'elle laissa au pays environnant (le Labourd). Quand elle reparut dans l'histoire, elle était gouvernée par des vicomtes, elle s'appelait *Bayonne* (la bonne baie, le lieu du port, le lieu des rivières, oui il est bon, oui, monsieur, suivant les diverses interprétations de ce mot). Dès lors elle ne fut plus resserrée sur la rive g. de la Nive, elle s'étendit sur ses deux rives. « La pêche de la baleine, le tannage des cuirs, la navigation et le trafic sur les côtes d'Espagne, le commerce des vins et des matières résineuses, la fabrication de ses arbalètes et de ses armes[1], dont la trempe était renommée, ses relations avec l'intérieur, le passage continuel des pèlerins allant, les uns, implorer la protection de saint Jacques de Compostelle, les autres, s'enrôler dans les rangs de l'armée chrétienne

1. De là, suivant Moreri, le nom de baïonniers, donné anciennement aux arbalétriers de France. L'arme appelée *baïonnette*, qui passe à tort pour avoir été inventée, vers 1674, à Bayonne, a peut-être dû son nom à ces baïonniers. D'abord la date est fausse, et rien ne prouve que les premières baïonnettes aient été fabriquées à Bayonne. A en croire un linguiste distingué, le mot *baïonnette* vient du mot roman *bayneto* (petite gaîne, petit fourreau), et dans tous les idiomes de l'Espagne *bayna* veut dire gaîne, *desbainar*, dégainer, et *enrainar*, mettre l'épée dans le fourreau. Le contenant aurait donc donné son nom au contenu. Plusieurs faits semblent confirmer cette opinion. Les premiers fourreaux de baïonnettes sont d'un travail recherché; le cuir est orné de reliefs d'un dessin remarquable. Les règlements relatifs au costume militaire s'occupent sans cesse de la position du fourreau.

pour combattre les Maures, telles furent, a dit un historien, les causes de cette précoce et brillante prospérité. »

Le mariage d'Éléonore de Guienne avec Henri Plantagenêt avait fait passer Bayonne sous la domination anglaise. Elle se montra dévouée en toute circonstance à ses nouveaux maîtres, qui, du reste, confirmèrent et étendirent même ses priviléges. Dans les dernières années du XII[e] siècle, elle avait eu le bonheur de voir mourir sans postérité Guillaume Raymond du Sault, le fondateur du château vieux et son dernier vicomte. Plus libre désormais, elle profita, en 1215, des embarras du roi Jean pour se faire octroyer une charte qui confirmait ses coutumes et franchises.

En 1294, Philippe le Bel en prit possession; mais, dès l'année suivante, Édouard I[er] la faisait occuper par une armée à laquelle elle s'empressait d'ouvrir ses portes. De nouveaux priviléges récompensèrent sa fidélité et accrurent sa reconnaissance, qui ne se démentit jamais. Aussi repoussa-t-elle, en 1374, une attaque sérieuse du roi de Castille, allié de la France, et, lorsqu'elle fut attaquée, en 1451, par les troupes de Charles VII, sous les ordres de Dunois et du comte de Foix, se défendit-elle avec une rare énergie; mais force lui fut de capituler. Dunois, pour la punir de son opiniâtreté, exigea que le commandant de la garnison, Jean de Beaumont, demeurât prisonnier du roi avec tous les gens de guerre, et que les bourgeois lui payassent quarante mille écus de contribution. A ces conditions Bayonne ouvrit ses portes et redevint française. C'était la dernière place, à l'exception de Calais, que les Anglais eussent encore dans le royaume.

Les rois de France, Charles VII, Louis XI, Charles VIII, se montrèrent favorables à Bayonne; mais, tout en lui accordant des immunités et des franchises, ils s'efforcèrent constamment de restreindre ses libertés municipales. Sous Louis XII, le duc de Longueville fit commencer les fortifications, qui, continuées et agrandies sous François I[er], permirent à Lautrec, gouverneur de la Guienne, de repousser, en 1523, plusieurs assauts d'une armée espagnole. Les femmes, les enfants, les jeunes filles, aidèrent courageusement les hommes à la défense de la ville. Trois ans après, François I[er] arrivait à Bayonne, où l'attendaient sa mère et la cour. Après une année de captivité, le traité de Madrid lui avait rendu sa liberté. On sait ce qu'était ce traité. Il renonçait à l'Italie, donnait la Bourgogne, épousait la sœur de Charles-Quint, rétablissait Bourbon, abandonnait ses alliés, livrait ses deux fils en otage, et, si le traité n'était exécuté, rentrait en prison. Le matin du 14 janvier, où il devait signer et jurer, il protesta secrètement, par-devant notaire, établit par acte authentique qu'il allait faire un faux serment. Aussi à peine eut-il fait son entrée à Bayonne, qu'au lieu de ratifier le traité, comme il s'y était engagé, il manifesta le désir de « consulter ses États. »

En 1565, Bayonne donna son nom à une entrevue qui eut lieu entre le roi Charles IX et la reine Catherine de Médicis d'une part, la reine d'Espagne et le duc d'Albe d'autre part. Près de trois semaines

se passèrent en bals, en joutes et en festins. Cette entrevue ne cacha peut-être pas tous les mystères tragiques que l'on y a cherchés. Les dépêches du duc d'Albe, qui ont été publiées, nous apprennent qu'un grand nombre de questions politiques y furent discutées, mais qu'aucune décision ne fut prise.

Qu'elle ait été ou non complotée à Bayonne, la Saint-Barthélemy ne devait pas y faire de victimes. « A Bayonne, dit d'Aubigné, arriva le courrier qui venait de faire mettre en pièces les hommes, les femmes et les enfants de Dax qui avaient cherché leur sûreté dans la prison. Mais le vicomte d'Orthe, gouverneur de la ville, répondit au roi en ces termes : « Sire, j'ai « communiqué le commandement « de Votre Majesté à ses fidèles ha- « bitants et gens de guerre de la « garnison, et je n'y ai trouvé que « bons citoyens et braves soldats, « mais pas un bourreau. C'est pour- « quoi eux et moi supplions très- « humblement Votre dite Majesté « de vouloir employer en choses « possibles, quelque hasardeuses « qu'elles soient, nos bras et nos « vies, comme étant, autant qu'elles « dureront, sire, vos, etc. »

Pendant la Ligue, le repos de Bayonne ne fut pas troublé. Seulement, en 1594, un traître, nommé Château-Martin, ourdit un complot qui avait pour but de livrer la ville aux Espagnols. Il fut découvert, arrêté et roué avec ses complices. En 1636, les Espagnols essayèrent de s'emparer de cette place, qu'ils n'avaient pas cessé de convoiter. La résistance du duc d'Épernon et du duc de La Valette fit échouer leur tentative. En 1651, une nouvelle conspiration se termina comme la première par l'exécution du coupable principal, qui, cette fois, était un Espagnol.

Tout le temps que dura la Fronde, Bayonne resta fidèle au roi. Le 17 juillet 1659, Mazarin la traversa pour aller conclure, avec don Louis de Haro, ministre d'Espagne, la paix des Pyrénées. Le roi et la reine y firent un long séjour, et les habitants, qui leur donnèrent des fêtes magnifiques, célébrèrent leur retour avec une nouvelle magnificence, quand Louis XIV ramena de Saint-Jean-de-Luz l'infante Marie-Thérèse qu'il venait d'épouser.

A dater de cette époque jusqu'aux guerres de l'Empire, l'histoire locale de Bayonne ne se compose plus pour ainsi dire que de passages de princes et de princesses. C'est d'abord Philippe V, qui, escorté des ducs de Bourgogne et de Berry, va prendre possession de son royaume d'Espagne (1701); viennent ensuite Marie-Anne de Bavière Neubourg, reine douairière d'Espagne, qui devait passer à Bayonne trente-deux années d'exil (1706); le duc d'Orléans (1707); les ducs de Vendôme et de Noailles (1710); la princesse des Ursins (1712); Mlle de Montpensier, fiancée au prince des Asturies (1722); l'infante d'Espagne, promise à Louis XV, dont elle ne devait pas devenir la femme (1722); Mlle de Beaujolais, accordée à l'infant don Carlos qu'elle n'épousa pas non plus (1722); Marie-Louise-Élisabeth de France, mariée par procuration à l'infant don Philippe, depuis duc de Parme (1739); l'infante Marie-Thérèse se rendant à Versailles pour épouser le dauphin (1745), etc., etc.

En 1718, Bayonne comptait

16 000 hab. Jamais elle n'avait été plus prospère. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, sa population était réduite de plus d'un tiers. Son commerce, de 27 millions, était tombé à 9 ou 10 millions; ses marins acceptaient du service à l'étranger. Cette décadence était le résultat du système prohibitif. La liberté du commerce ayant été proclamée, en 1784, grâce à M. de Vergennes et à M. de La Fayette, Bayonne recouvra bientôt la prospérité que de mauvaises mesures administratives lui avaient fait perdre.

Sous l'Empire, Bayonne devint le théâtre d'événements si importants, que leur récit remplit presque tout un chapitre du tome VIII de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers. Ce fut en effet dans cette ville, et dans le château voisin de Marrac, que Napoléon détrôna les Bourbons d'Espagne, pour mettre à leur place son frère Joseph, et qu'il donna à l'Espagne une constitution nouvelle.

« Deux châteaux et 10 millions par an étaient, dit M. Thiers, le prix auquel devait être payée, tant au père qu'aux enfants, la magnifique couronne d'Espagne ; prix bien modique, bien vulgaire, mais auquel il fallait ajouter un terrible complément, alors inaperçu : six ans d'une guerre abominable, la mort de plusieurs centaines de mille de soldats[1], la division funeste des forces de l'Empire, et une tache à la gloire du conquérant.... Ce fut ainsi que Napoléon parvint à détrôner les Bourbons régnant en Espagne. Comme il ne pouvait, à cause de leur faiblesse, y employer la force, car il eût été ridicule de déclarer la guerre à Charles IV, il voulut y employer la ruse, et les faire fuir en leur faisant peur. L'indignation des Espagnols ayant arrêté dans leur fuite ces malheureux Bourbons, il profita de leurs divisions de famille pour les attirer à Bayonne, par l'espérance d'une justice qu'il leur rendit comme le juge de la fable, qui donnait l'écaille de l'huître aux plaideurs. Il fut entraîné ainsi de la ruse à la fourberie, et ajouta à son nom la seconde des deux taches qui ternissent sa gloire. Il lui restait pour l'absoudre le bien à faire à l'Espagne, et par l'Espagne à la France. La Providence ne lui réservait pas même ce moyen de se laver d'une perfidie indigne de son caractère.... Les événements qui se succédèrent ne tardèrent pas à le punir, car le génie n'est pas plus dispensé que la médiocrité ellemême de loyauté et de bon sens. »

Le 7 juin 1808, Joseph avait été proclamé à Bayonne roi d'Espagne; au mois de février 1814, le général anglais Hope, ayant passé l'Adour près de son embouchure, attaquait cette ville, qui lui opposait une vive résistance.

Le 14 avril, à trois heures et demie du matin, 3800 hommes sortirent de la citadelle au pas de course, pour aller surprendre les assiégeants. La défense fut aussi opiniâtre que l'attaque. Cette sortie devait être une boucherie inutile. Quand les Français rentrèrent, à six heures et demie du matin, ils avaient perdu 800 hommes et les ennemis environ 830[1].

1. De 1807 à 1810, 508 696 hommes sont entrés en Espagne par Bayonne. Combien en sont revenus ?

1. Ce chiffre est extrait des dépêches anglaises. Les rapports français estimèrent à 3000 hommes la perte des Anglais.

Le général Hope, fait prisonnier, apprit à la garnison de Bayonne la capitulation de Paris; mais ce fut seulement le 21, après la nouvelle de la bataille de Toulouse et de l'armistice conclu entre les généraux des deux armées, que Bayonne arbora le drapeau blanc et laissa les Anglais pénétrer dans ses murs. Elle méritait encore de porter fièrement sa devise : *nunquam polluta*, toujours vierge. En 1815, les Espagnols, sachant qu'elle ne renfermait pas un soldat, s'en approchèrent d'assez près pour voir les gardes nationaux et les marins qui se disposaient à les bien recevoir. A cet aspect, ils jugèrent plus prudent de se retirer, et quelques jours après ils avaient repassé la Bidassoa.

De nos jours, Bayonne a souvent servi d'asile et de retraite aux personnages les plus considérables des trop nombreux partis qui ont régné en Espagne.

Bayonne a vu naître le chimiste Pelletier, le comte Garat, les marins Bergeret, Roquebert, Dubourdieu, Bruix, le comte Cabarrus, le banquier Jacques Laffite, la directrice de théâtre la Montansier, le chanteur Baroilhet, le violoniste Alard et Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, qui, en 1606, y fit nommer son ami Jansénius principal du collége.

Bayonne est aujourd'hui l'un des chefs-lieux d'arrondissement du département des Basses-Pyrénées; elle possède des tribunaux de première instance et de commerce, une chambre et une bourse de commerce, une direction des douanes, une école d'hydrographie de troisième classe, etc. C'est une ville industrielle et commerçante ; elle est l'entrepôt principal des productions diverses des départements des Landes et des Basses-Pyrénées : vins de Chalosse, eaux-de-vie, matières résineuses, planches, bois de construction, kaolin de Louhossoa, sel de Briscous, etc. Elle fabrique un chocolat renommé, auquel elle a donné son nom; mais ses *jambons (de Bayonne)* viennent des contrées voisines. Ses eaux-de-vie d'Hendaye sont estimées. Elle exporte des laines d'Espagne. Si elle a perdu son arsenal de marine, elle construit un grand nombre de navires pour son port et pour ceux de Bordeaux, de Marseille et du Havre; enfin elle arme pour la pêche de la baleine, de la morue, etc.

DESCRIPTION.

Monuments et établissements publics. — Bayonne n'a qu'un monument digne d'une visite : c'est sa *cathédrale*, dont la fondation remonte à l'année 1140. Cette église primitive ayant été incendiée, l'édifice actuel fut commencé vers 1213. On construisit alors le chœur, l'abside et les chapelles, ainsi que la partie inférieure des deux transsepts avec leurs porches. Une partie du clocher, la nef, les bas côtés, les transsepts et le chœur, à partir de la galerie qui règne audessus de l'arcature principale, datent du XIVe siècle ; la dernière partie de la haute voûte de la nef n'a même été terminée que dans les premières années du siècle suivant. Le clocher, commencé en 1500, fut continué en 1515 et en 1544; le pavillon qui le couvre est de 1605. Le cloître, commencé en 1213, mais achevé longtemps après, est formé de quatre côtés inégaux, dont le plus long (44 mèt.) a été

adossé au bas côté sud de la cathédrale. C'était le cimetière du chapitre. Il est en ce moment (mai 1858) transformé en atelier, car on le restaure en reconstruisant le transsept qui le domine et qui menaçait de l'écraser. Le côté qui touche à la cathédrale sera démoli : il tombait en ruines, et sa consolidation devenait impossible. Du reste, il avait été bâti travée par travée, mal construit, remanié et mutilé à différentes époques; il n'offrait donc aucun intérêt au point de vue de l'art. Sur l'emplacement qu'il occupe, on élèvera une grande chapelle avec une sacristie. La sacristie aura son entrée par la porte du XIII[e] siècle, qui donnait autrefois accès dans le transsept méridional, et qui sera rouverte.

La porte du transsept sud est la seule partie de la cathédrale dont les sculptures aient été conservées. Un trumeau la divise en deux parties, et des statues d'apôtres en décorent les deux côtés. Dans le tympan, on remarque : à g., la Vierge assise sur son trône et tenant le Christ, entourée d'anges qui jouent de divers instruments; à dr., le Christ montrant ses plaies et entouré d'anges qui portent les instruments de la Passion; au sommet et à la base, l'aigle, l'ange, le lion et le taureau, symboles des Évangélistes. Les arcatures ud tympan de g. représentent la Résurrection.

La porte du transsept nord (sur la place du Marché) était plus importante et plus richement sculptée que celle du transsept sud. Malheureusement elle a été mutilée en 1793. On a brisé les statues et enlevé à coups de marteau les bas-reliefs, dont les fonds étaient coloriés; leurs derniers débris ont été défigurés il y a une vingtaine d'années. Cette porte est précédée d'un narthex élevé de plusieurs degrés pour atteindre au niveau du parvis. C'est une espèce de dais ou de pavillon, soutenu par des arcs ogivaux, qui ont pour base deş pilastres chargés de niches d'une exécution délicate. Le chevet est encore entouré de maisons qui, nous l'espérons, ne tarderont pas à disparaître. Quant à la façade (du côté de l'évêché), elle n'a pas été terminée. Elle aurait eu probablement deux clochers placés sur la même ligne, à dr. et à g. du portail principal; une seule tour a été élevée, et encore reste-t-elle inachevée. De la galerie qui la couronne, on découvre un beau panorama.

La cathédrale de Bayonne, longue intérieurement de 78 mèt., large, non compris les chapelles, de 28 mèt., est divisée en trois nefs par deux rangs de piliers carrés, dont six (deux à l'entrée et quatre au maître autel), ont plus de 2 mèt. de côté. Tous sont taillés en colonnettes sur leur pourtour et ornés de chapiteaux, à la hauteur du plan d'imposte des chapelles. Des arêtes ogivales, partant de chacun de ces appuis, s'élancent jusqu'à la clef des voûtes, à une hauteur telle, que l'on y distingue à peine les médaillons ciselés aux armes d'Angleterre, portant les trois léopards. Autour de cette nef et du chœur, à la hauteur de la naissance des grandes arcades, marquée par les chapiteaux qui couronnent les pilastres, règne une belle galerie, percée elle-même d'arceaux en ogive et décorée de colonnettes et de trèfles.

Un assez grand nombre de fenêtres sont encore garnies de ver-

rières peintes de diverses époques, depuis le XV[e] siècle jusqu'au XVII[e]. Malheureusement ces verrières ont beaucoup souffert des injures du temps et des hommes. On remarque surtout celles de la chapelle Saint-Jérôme, qui viennent d'être restaurées par MM. Steinheil et Coffetier.

En 1847, un habitant de Bayonne, nommé Lormand, légua à la cathédrale une rente de 40 000 fr. (réduite à 35 000 par suite de la réduction de la rente), qui, selon les termes de son testament, « devait être employée à la restauration de l'intérieur et aux autres besoins de la fabrique, ainsi qu'à la construction des chapelles ou de la chapelle du côté sud et d'une sacristie. » Les travaux de consolidation et de restauration restent donc à la charge de l'État. Un architecte de Paris, aussi distingué par ses connaissances que par son goût, M. Bœswilwald, a été chargé de tous ces travaux qui dépendent les uns des autres. En effet, tant que les parties de l'église qui menaçaient ruine n'auront pas été reconstruites ou consolidées, il sera dans l'obligation de retarder l'achèvement de l'ornementation intérieure. Toutefois, d'importantes améliorations ont eu lieu depuis quelques années. Ainsi, plusieurs autels et confessionnaux, dont le style s'accorde maintenant avec celui de l'église, ont été placés dans diverses chapelles du côté nord ou de l'abside, où il est à désirer que la fabrique fasse mettre le plus tôt possible des verrières peintes et exécuter des travaux de peinture. Depuis 1854, un maître autel magnifique, en marbre blanc d'Italie, aux panneaux de vermeil repoussés, s'élève au centre de l'abside, de onze marches au-dessus du sol de la nef. Il est surmonté d'un tabernacle flanqué de gradins formant retable, et d'un édicule pour l'exposition du Saint-Sacrement. Mais ce qui mérite surtout d'attirer l'attention dans le sanctuaire, c'est le dallage terminé il y a quelques années, car il est unique en France. Il se compose de belles dalles de marbre bleu d'Italie; les dessins habilement variés qui les ornent se détachent sur des fonds de couleur incrustés dans le marbre. On croirait voir un tapis turc[1]. A gauche de l'autel et adossé au pilier du transsept, s'élève le trône épiscopal, en face duquel sera placée la châsse de saint Léon, patron de la cathédrale. Malheureusement ce beau sanctuaire, dont la décoration fait le plus grand honneur à M. Bœswilwald, renferme encore des stalles vulgaires, trop basses, trop étroites, qui choquent tous les gens de goût, et que l'évêque de Bayonne a, assure-t-on, l'intention de remplacer dès qu'il le pourra, c'est-à-dire dès que les ressources disponibles le permettront.

L'*évêché* de Bayonne, fondé, dit-on, au IV[e] siècle, dépend de l'archevêché d'Auch.

M. Durand construit en ce moment, dans un des faubourgs de Bayonne, une grande église (style du XIII[e] siècle) consacrée à saint André, et qui a paru irréprochable à M. de Caumont. Quoique très-vaste, elle ne coûtera que 500 000 fr.

L'église de Saint-Esprit date de la fin du XV[e] siècle. Elle n'offre pas d'intérêt aux archéologues, mais

1. Les étrangers devront s'adresser au sacristain pour voir ce beau dallage, qui restera souvent recouvert d'un tapis pendant les restaurations de l'église.

elle est complétement pavée de grandes pierres tombales de 2 mèt. de longueur.

Bayonne possède encore quelques débris des murailles gallo-romaines qui l'entouraient au VIe siècle. Dans beaucoup d'endroits, ces murailles ont été blanchies extérieurement au lait de chaux, et on ne distingue plus ni l'appareil ni les chaînes de briques, à moins de les examiner de très-près. Elles sont, comme celles de Dax, construites en petit appareil avec chaînes de briques et flanquées de tours cylindriques. On peut en suivre tout un côté, au milieu des maisons bordant les rues qui ont remplacé les anciens fossés.

Nous avons déjà parlé (page 44) du grand bâtiment moderne, construit entre la place Grammont et la place d'Armes, et dans lequel on a eu la malheureuse idée de réunir le théâtre, la sous-préfecture, l'hôtel des douanes et l'hôtel de ville. Ce bâtiment ne mérite qu'une simple mention; il n'a aucun caractère architectural.

Le *château vieux*, qui se trouve situé à l'extrémité supérieure de la rue du Gouvernement, a été, dit-on, construit au XIIe siècle par Guillaume Raymond de Sault, le dernier vicomte de Bayonne. Ses quatre tours rondes doivent dater du XVe siècle. Ses fossés et sa plate-forme ont été détruits quand on a élargi la rue du Gouvernement. Il sert aujourd'hui de caserne.

Le *château neuf*, situé entre l'Adour et la Nive, n'a été terminé qu'en 1489, sous Charles VIII. En démolissant, il y a peu d'années, les fondations d'une petite fortification qui reliait ses deux grosses tours, on trouva une médaille sur une des faces de laquelle étaient, avec la date de 1480, les armes et la devise de la ville, *nunquam polluta*.

L'*arsenal*, qui n'a aucune importance, renferme une salle d'armes pouvant contenir 50 000 fusils et 20 000 sabres.

Le nouvel *hôpital militaire*, terminé en 1841, a été construit sur l'emplacement qu'occupaient les couvents des Jacobins et des Capucins. Il peut loger 800 malades. Il est destiné à servir de réserve à la 13e division militaire.

Louis XIV fit construire par Vauban la citadelle de Saint-Esprit et les nombreux ouvrages qui forment actuellement l'enceinte de la ville. Ces ouvrages ne méritent pas la visite des étrangers. La **citadelle** elle-même n'a d'intérêt que pour les militaires; mais les amateurs de belles vues ne devront pas manquer d'y monter, car du haut de ses bastions ils jouiront d'un admirable panorama. On découvre en effet Bayonne, l'Adour et la mer, Biarritz, le fort du Socoa, qui défend le port de Saint-Jean-de-Luz, la pointe du Figuier, promontoire voisin de Fontarabie, la Rhune, la Haya, une partie de la chaîne des Pyrénées, et le pays basque, arrosé par la Nive.

Au pied de la citadelle s'ouvre un petit vallon planté de fougères, de genêts épineux, de cerisiers, qui débouche vers le Boucaut par une étroite issue. Là furent refoulés dans la sortie de 1814 trois régiments anglais, et parmi eux le 2e de la garde, qui, exposé au feu des batteries françaises sur un espace restreint, perdit un grand nombre de soldats et d'officiers. En 1830, le consul anglais de Bayonne, M. Harvey, acheta, avec le produit

d'une souscription, le terrain dans lequel avaient été inhumés les officiers, l'entoura d'un mur, y planta des arbres et y éleva un monument commémoratif. C'est ce qu'on appelle le *cimetière anglais*.

PROMENADES. — ENVIRONS.

Une belle avenue d'arbres conduit de la porte Marine à la porte d'Espagne; mais la promenade la plus fréquentée de Bayonne sont les **Allées marines.** Elles commencent au delà de la porte Marine, qui s'ouvre sur la place d'Armes, et s'étendent, le long de la rive g. de l'Adour, à plus d'un kil. de la ville. Elles furent plantées pour la première fois en 1727, coupées ou saccagées en 1814. Leurs arbres donnent aujourd'hui de délicieux ombrages. On y respire un air excellent et on y découvre de charmants paysages. A leur extrémité, au delà du ruisseau l'Aritzague, du canal d'Atchimèche et du moulin, s'élève le *Blanc Pignon*; plus loin s'étendent des pignadas, le jardin d'hiver de Bayonne; enfin, en continuant à descendre la rive g. de l'Adour, on trouve le Lazaret, établi lors de la peste qui ravagea l'Espagne en 1812, la tour des signaux et l'embouchure du fleuve (à 6 kil. de la ville).

« La barre de l'Adour, a dit M. de Quatrefages dans ses *Souvenirs d'un naturaliste*, présente sans cesse l'aspect d'une mer en tourmente. Là l'Océan ne connaît point de repos. Je l'ai visitée par un de ces beaux jours d'automne où la nature entière semble se reposer de l'activité des saisons passées et se préparer au sommeil de l'hiver. A peine un souffle d'air, venant de l'est, soulevait-il les banderoles des navires amarrés de loin en loin aux bords du fleuve; et pourtant, dès les Allées marines, j'entendais ce tonnerre lointain qui annonce une mer agitée. Sous les rayons d'un soleil à demi voilé qui dorait Bayonne et son cadre de collines, je suivis l'étroite jetée de la rive g., barrière bien faible en apparence, mais suffisante jusqu'à ce jour pour protéger les rives sablonneuses contre toute érosion. En face du Boucaut, le bruit du ressac redoubla; à la pointe du Lazaret, il devint vraiment formidable. J'atteignis enfin la tour des signaux, et, du haut de la plate-forme, j'embrassai d'un coup d'œil l'embouchure et ses abords.

« Des deux côtés, la plage unie et basse s'élevait insensiblement et se hérissait de dunes de sables dont quelques-unes montraient leur cône aride au-dessus des plantations de pins destinées à les fixer. A mes pieds commençaient les digues basses de MM. de Prony et Sganzin, tracées de manière à rétrécir progressivement le lit du fleuve et à agir comme une *écluse de chasse* sur les sables et les graviers. En face s'étendait l'Océan, dont pas une ride ne creusait la surface aplanie par le vent d'est. Et pourtant un demi-cercle de vagues et d'écume séparait la mer et le fleuve : c'était la barre de l'Adour. Là grondait l'orage que j'entendais depuis une heure.

« La marée montait; des lames insensibles, venues du large, se relevaient au contact des bas-fonds et se dressaient en longues ondulations, semblables à des murailles d'une demi-lieue. Sapées à la base par le fond de plus en plus haut, elles se courbaient en volutes et

s'éboulaient en laissant échapper une blanche poussière. Bientôt relevées, moins hautes, mais plus pressées, elles formaient, en face de l'Adour, comme une quadruple barrière sans cesse détruite et sans cesse renaissante, atteignaient enfin le rivage, se brisaient avec furie, et lançaient, jusqu'au haut du talus incliné qui les arrêtait, leurs longues et rapides fusées. A l'embouchure même, elles se précipitaient dans l'étroit canal, se recourbaient à dr. et à g. contre les jetées, comme pour faire à l'Océan un plus large passage, et roulaient avec elles des monceaux d'une écume jaunâtre qui semblaient un amas de roches flottantes. »

Depuis que l'ingénieur Louis de Foix a fait rentrer l'Adour dans son ancien lit (voir pages 40 et suiv.), d'importants travaux ont été exécutés pour l'y maintenir. En 1694, comme il se jetait du côté de Biarritz, M. de Ferri construisit au sud une digue qui porte son nom et qui rejeta le fleuve du côté opposé. Mais l'état des finances n'ayant pas permis d'adopter les autres projets présentés par cet ingénieur, ni même d'entretenir les ouvrages existants, l'embouchure se déplaça de nouveau (cette fois ce fut vers Biarritz que le fleuve se dirigea), et un banc de sable de 3 à 4 mèt. ferma la passe. En 1727 seulement, on s'occupa sérieusement de porter un remède au mal. M. de Touros fit exécuter, au moyen d'un impôt extraordinaire, les plans de M. de Ferri. Le résultat fut des plus satisfaisants. Mais il ne suffisait pas de construire des digues, il fallait encore les entretenir et même les perfectionner. Malheureusement les travaux commencés durent être abandonnés faute d'argent. Le 20 juillet 1808, Napoléon rendit un décret en vertu duquel le lit de l'Adour, dont la largeur à son embouchure était de 290 mèt., devait être réduit à 152 sur 80 mèt., d'après les plans de MM. Prony et Sganzin, inspecteurs généraux des ponts et chaussées. Cependant le problème est encore loin d'être résolu, et la *barre* de l'Adour reste un passage presque toujours difficile, souvent impossible, malgré la présence d'un bateau à vapeur uniquement destiné à la remorque des navires.

Le **château de Marrac,** situé à 1 kil. de Bayonne, au sud, fut construit vers 1707 pour la reine douairière d'Espagne, Marie-Anne de Bavière Neubourg, veuve de Charles II, qui avait été exilée de Madrid et qui passa trente-deux ans à Bayonne. Mais quand il fut achevé, elle refusa de l'habiter, parce qu'une dame de sa suite y avait occupé un appartement avant son arrivée. Au mois d'avril 1808, Napoléon vint le visiter, car il cherchait une habitation qui lui permît de séjourner quelques mois dans cette ville. A peine l'eut-il vu, qu'il voulut le posséder sur-le-champ. « Il ne fallait heureusement pour satisfaire un tel désir, a dit M. Thiers, ni les ruses, ni les violences que coûtait en ce moment la couronne d'Espagne. On fut charmé de le lui vendre pour une centaine de mille francs. On le décora fort à la hâte avec les ressources qu'offrait le pays. » Ce château, qui devait être le théâtre d'importants événements (voir page 48), a été incendié en 1825.

De Bayonne à Pau, par Orthez (V. R. 6); — à Pau, par Oloron (R. 7); — aux Eaux-Bonnes, par Oloron (R. 8); — à Biarritz (R. 9); — à Saint-Jean-de-Luz (R. 10); — à Saint-Sébastien (R. 11); — à Pampelune, (R. 14): — à Cambo (R. 13); — à Saint-Jean-Pied-de-Port (R. 18).

ROUTE 3.

DE BORDEAUX A LA TESTE ET A ARCACHON.

56 kil. Chemin de fer. 6 départs par jour. Trajet en 1 h. 3 m. environ et 2 h. 15 m. — 6 fr. 25 c., 4 fr. 70 c., 2 fr. 75 c.

40 kil. De Bordeaux à Lamothe (V. R. 2).

3 kil. (43 kil.). **Le Teich,** b. de 956 hab., est situé à la dr. du chemin de fer, près de l'embouchure de la Leyre dans le bassin d'Arcachon.

Au delà du Teich, on croise la route de terre qui reste à la g. du chemin jusqu'à La Teste. Des cultures alternent avec la lande; on aperçoit même quelques vignes. Sur la dr. commence à se montrer le bassin d'Arcachon, qui se découvre de plus en plus à mesure qu'on approche de La Teste.

4 kil. (47 kil.). **Mestras,** v. plus considérable que le bourg de Gujan dont il dépend, se trouve à la g. du chemin de fer. Sur la dr., la compagnie des pêches du bassin d'Arcachon a fait élever un grand bâtiment en bois. Un peu plus loin du même côté, une espèce de baraque en bois, près de laquelle on voit quelques guérites, porte cette inscription : *Hôtel des Baigneurs;* c'est l'établissement des bains de mer de Gujan, dont on aperçoit l'église à g.

1 kil. (48 kil.). **Gujan,** commune de 2579 hab.

2 kil. (50 kil.). **La Hume,** ham. où passe le canal de Cazau, qui y amène une certaine quantité de bois ou d'autres produits. A dr. est la maison construite par l'administration de la Compagnie des landes et du canal.

3 kil. (53 kil.). **La Teste de Buch** (*hôtel du Chemin de fer*), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bordeaux (Gironde), est située sur la rive méridionale du bassin d'Arcachon, presque au pied des dunes. Les étrangers n'ont absolument rien à y voir. L'église elle-même ne mérite pas une visite, et il ne reste aucun débris de l'ancien château des captaux de Buch.

Si l'on doit en croire certains historiens, La Teste serait bâtie sur l'emplacement qu'occupèrent tour à tour la station romaine du *Boïos* et la *Testa Boïorum*, la capitale des Boïens, mais rien n'est moins prouvé. Il paraît plus probable, au contraire, que ces trois villes se succédèrent sur trois points différents. Quoi qu'il en soit, La Teste fut, au moyen âge, la résidence et la capitale des captaux de Buch, qui ont joué un rôle important dans l'histoire du Bordelais et même dans l'histoire de France. Le plus célèbre de ces captaux fut Jean de Grailly, l'un des principaux seigneurs (*capitalis*) de l'Aquitaine : il se distingua surtout au service de Charles le Mauvais, roi de Navarre. Froissart a publié un intéressant récit de la bataille qu'il livra, en 1364, à Duguesclin, et qui est connue sous le nom de Cocherel.

Depuis soixante ans, l'agriculture, le commerce et l'industrie, affranchis par la Révolution, ont pris à La Teste des développements

presque inespérés, et sa population, qui, en 1782, n'était que de 1500 hab., s'élève aujourd'hui à 3891. Cette prospérité, La Teste la doit aussi à d'autres causes : d'abord à la fixation des dunes, puis aux Compagnies des Landes et d'Arcachon, qui pourtant ne prospèrent pas encore : enfin au chemin de fer, qui a facilité l'écoulement de ses produits et créé sur la plage voisine d'Arcachon un des établissements de bains de mer les plus fréquentés de nos côtes occidentales.

Plus qu'aucune autre bourgade de la baie de Gascogne, La Teste se trouvait menacée par la marche progressive des dunes qui la dominaient. On regardait déjà comme très-prochaine l'époque où elle disparaîtrait sous les sables, lorsque, vers la fin du siècle dernier, un homme de génie, M. Bremontier, inspecteur général des ponts et chaussées, conçut le projet de fixer ces dunes mobiles et menaçantes en les couvrant de forêts. Il lui fallut douze années de travaux et de démarches pour obtenir la permission de faire des essais en grand. Enfin, il réussit au delà de toute espérance, et, dans les premières années de ce siècle, La Teste s'est montrée reconnaissante envers son libérateur. Un cippe a été, en 1818, érigé à la gloire de Bremontier sur la dune la plus voisine de la ville.

La surface des dunes et lettes dans le département de la Gironde est évaluée à 51 636 hect., sur lesquels plus de 40 000 sont déjà ensemencés. Un crédit de 200 000 fr. est accordé chaque année, d'après un décret du 11 octobre 1854, sur le budget des ponts et chaussées, pour achever cet important travail.

3 kil. (56 kil.). **Arcachon.**

HÔTELS. *Hôtel Legallais.* Cet hôtel, fondé en 1823, et constamment agrandi depuis, contient 97 chambres, dont 40 avec lits pour deux personnes et 21 à feu. Il est situé entre la rue et la mer, à peu de distance de l'embarcadère d'Eyrac. Un médecin y réside pendant la saison des eaux; un salon commun y est réservé aux personnes logées dans l'hôtel. On y danse plusieurs fois par semaine. La plus belle façade se développe du côté de la plage. La mer en est tellement rapprochée que les baigneurs et baigneuses peuvent sortir de leur chambre en costume de bain. Les prix varient de 7 à 10 fr. par jour, tout compris, même le vin, selon la grandeur, l'ameublement et l'exposition de la chambre. On déjeune à dix heures à la fourchette, et on dîne à cinq heures à table d'hôte. On paye 5 fr. par chaque domestique. Parmi les autres hôtels, nous recommanderons encore l'*hôtel des Empereurs*, l'*hôtel de France*.

MAISONS MEUBLÉES. La plus grande partie des maisons d'Arcachon se louent à la saison ou au mois. Les prix varient, on le conçoit, selon l'importance, l'exposition et l'ameublement de la maison, l'affluence des baigneurs, l'époque de la saison.

CABINET DE LECTURE; LIBRAIRIE, n° 108. Jean Lacou, grande agence d'affaires. Maison centrale. Renseignements gratis à tous les étrangers.

VOITURES POUR LA PROMENADE, de 3 fr. à 5 fr. l'heure.

CHEVAUX à louer, 1 fr. l'heure.—ANES, 75 c. l'heure.

Sur la plage où Arcachon se développe et prospère aujourd'hui, il

n'y avait, en 1830, qu'une chapelle, quelques maisons de pêcheurs, et l'établissement Legallais, fondé en 1823. Des groupes d'habitations formaient deux hameaux distincts, appelés, le premier, *Mouëng*, le second, *Eyrac*. On ne pouvait y venir qu'en bateau, à pied ou à cheval. En 1845 seulement, le gouvernement fit construire la chaussée empierrée qui conduit de la Teste à l'extrémité ouest d'Arcachon et qui se continuera certainement plus loin, à mesure que les constructions s'étendront. Au mois de juillet 1857, le chemin de fer ne dépassait pas encore La Teste. Il a maintenant établi son point d'arrêt au centre même de l'Arcachon actuel. Dans quelques années, il sera probablement obligé de *suivre la foule* vis-à-vis du cap Ferret. En effet, Arcachon (la ville fondée le long de cette côte s'est donné le nom du bassin) a pris des développements tellement extraordinaires, qu'on ne sait pas où elle s'arrêtera. Chaque saison, un nombre considérable de nouvelles maisons se construisent des deux côtés de sa rue unique, dont la longueur dépasse aujourd'hui 3 kil. Cette rue ne peut, il est vrai, s'étendre qu'en longueur, car elle est resserrée entre la mer et la dune. Aussi toutes les maisons ont deux façades, tournées, l'une, sur la rue, l'autre, sur la mer ou sur la forêt qui couvre la dune. Les plus recherchées sont celles qui s'élèvent entre la rue et la mer. La plupart ont été construites avec des galeries extérieures; beaucoup n'ont qu'un rez-de-chaussée. Quelques-unes sont entourées de jardins agréablement dessinés, et dont les parterres de fleurs sont entretenus avec un luxe digne d'éloges. Ces maisons sont en général agréables à habiter. En en sortant, on entre d'un côté sur une plage magnifique, de l'autre dans une forêt dont les émanations résineuses ne sont pas moins salutaires à certaines constitutions que les bains de mer.

Arcachon commence à la Pointe-de-l'Aiguillon et se termine aujourd'hui près de l'ancienne chapelle. C'est de la Pointe-de-l'Aiguillon qu'on découvre le mieux le bassin, sur les bords duquel on voit La Teste, La Hume, Gujan, Mestras, Le Teich, Biganos, Audenge, Arès et Lanton. Au delà de cette pointe (quand on vient de La Teste), commence le quartier du Mouëng, l'endroit le mieux abrité de la côte, le port proprement dit. Entre Mouëng et Eyrac, s'élève la nouvelle chapelle, bénite le 5 août 1855, sous le vocable de saint Ferdinand, patron de Mgr Donnet, cardinal-archevêque de Bordeaux. Le débarcadère du chemin de fer se trouve maintenant à Eyrac. Alentour se groupent les principaux hôtels, les plus belles maisons et le château que M. Deganne fait bâtir dans le style de la Renaissance. Un terrain a été choisi, dit-on, pour la construction d'un casino. L'ancienne chapelle, consacrée à une Vierge miraculeuse, patronne des pêcheurs, ornée de nombreux *ex-voto*, décorée de peintures un peu trop primitives, perdue jadis au milieu des pins et des arbousiers, formait, en 1856, la limite des constructions. Mais déjà, en 1857, des défrichements avaient été entrepris au delà, une rue se traçait, des maisons s'y bâtissaient.

La plage d'Arcachon est partout commode et sûre; on y marche sur

un sable parfaitement uni. La pente est si douce que les enfants eux-mêmes peuvent, à marée haute, s'y baigner sans crainte. Mais, plus on s'avance vers l'entrée du bassin, plus la mer est forte, plus les bains sont salutaires. Au delà de la chapelle, ou plutôt de la maison forestière de Montena, il y aurait du danger à se baigner à marée basse, si l'on n'était pas bon nageur. Du reste, à part les jours de tempête, et les tempêtes ne sont jamais bien violentes, le flot, qui n'est que le contre-coup du flot marin, est toujours doux et bénin.

Le **bassin d'Arcachon** est une grande baie d'environ 80 à 85 kil. de tour, qui a la forme d'un triangle et dont l'entrée forme le sommet, tourné vers le sud-ouest, tandis que la base est au nord-est et s'étend d'Arès à l'embouchure de la Leyre. Sa profondeur varie, mais en certains endroits des vaisseaux de ligne trouveraient un ancrage sûr par plus de 30 brasses. Si de nombreuses études ont été faites depuis le commencement de ce siècle pour le transformer en un port militaire de premier rang, les plans proposés n'ont pas encore été exécutés.

« On a un regret, écrivait M. E. Bersot en 1851 : ce bassin n'est pas l'Océan. Quand vient un gros temps et que l'abîme gronde, on écoute le bruit lointain qui vous attire. Mais les tempêtes sont rares, les jours calmes abondent dans la belle saison, et c'est un charme de voir cette mer animée, traversée par une multitude d'embarcations, par toutes sortes de voiles en nageoire de poisson, en aile d'oiseau.

« Tous les jours, 80 barques légères vont à la pêche d'une petite sardine appelée *royan*: elles partent du fond du bassin avec le descendant, jettent l'ancre sur un banc, à l'entrée de la passe, souvent restent là la moitié de la nuit, pour être au descendant prochain, et, sur le signal d'un patron, qui juge du temps, s'élancent ensemble. Arrivé au large, on tend le filet, qui est tout droit, on jette au royan une pâture mêlée de sable pour la rendre visible; il la sent et l'aperçoit au travers du filet, et, en voulant l'atteindre, entre dans les mailles, qui le retiennent par les ouïes. On les emporte par milliers. De plus grandes barques, des chaloupes, font la grande pêche : elles passent d'ordinaire une nuit dehors, au besoin, plusieurs, quand la rentrée serait dangereuse. On pêche aussi dans l'intérieur du bassin avec le filet ordinaire.... »

A peu près au milieu du bassin d'Arcachon est une île connue sous le nom d'**île de La Teste** ou **île des Oiseaux.** On l'aperçoit de la côte des bains, surtout à marée haute. Elle a 4 kil. environ de circonférence. Il n'y croît ni un arbre ni un arbuste; nulle fleur ne peut y vivre. C'était autrefois un communal où les habitants des rives envoyaient paître leurs chevaux et nourrissaient quelques vaches à moitié sauvages. Un seul homme, chargé de la garde de ces troupeaux, y demeurait près d'une fontaine d'eau douce excellente, dans une cabane qui, pendant les gros temps, semblait perdue au milieu des vagues. En 1820, l'État en a revendiqué la propriété et en a pris possession; il la loue à un fermier qui reçoit, pour le pacage, des bestiaux au mois, et loue lui-même des permissions de chasse. Outre la cabane du garde, on y trouve maintenant

quelques huttes appartenant à des pêcheurs qui, pendant l'automne et l'hiver, font la chasse aux canards sauvages.

Une demi-heure suffit pour aller de la plage d'Arcachon à l'île des Oiseaux. Les pinasses (barques en bois de pin) qui y mènent les promeneurs sont ordinairement conduites par un homme et par une femme. On fera bien pour cette course, comme pour toutes celles qu'on désirerait entreprendre, de fixer le prix au départ. Du reste, quoi qu'en ait pu dire l'auteur d'un Guide publié à Arcachon, l'île des Oiseaux n'est nullement une île fortunée. Le seul plaisir qu'on puisse s'y procurer gratis, c'est de faire lever des lapins (leur nombre est en effet considérable), mais il en coûte cher pour les chasser : 50 c. quand on les manque et 1 fr. quand on les tue. Telles sont les étranges conditions imposées par le fermier. Du reste, la chasse aux oiseaux est libre toute l'année, et on trouve à Arcachon des fusils de chasse à louer au mois, à la semaine ou à la journée.

On peut aussi aller avec une pinasse (une heure pour l'aller et une heure pour le retour, avec un bon vent) au **cap Ferret,** l'extrémité de la dune de sable qui domine à l'ouest l'entrée du bassin d'Arcachon. Les Romains l'appelaient le *Curianum promontorium.* Quelques cabanes de pêcheurs se sont groupées au fond d'une petite anse qui débouche dans le bassin. Un peu plus haut, un poste de douaniers et une maison de garde ont été bâtis près d'un bon puits d'eau douce, et de la tour, haute de 51 mèt., qui supporte le phare, construit en 1839 par M. Deschamps fils. Un escalier de 150 mèt. conduit au sommet de cette tour, d'où l'on découvre une vue étendue, d'un côté, sur l'Océan, de l'autre, sur le bassin d'Arcachon et les forêts qui couronnent ses dunes. Du reste, rien de plus nu, de plus triste que cette côte, le long de laquelle on se distrait à chercher des coquillages ou à cueillir des immortelles de mer. Le feu fixe du phare (1er ordre) s'aperçoit de nuit en temps ordinaire à une distance de 18 milles. Il se trouve, à 3000 mèt. au nord de l'entrée actuelle du bassin, par 45 degrés 7 minutes 25 secondes de latitude et 3 degrés 15 secondes de longitude.

Une heure et 30 min. suffisent pour faire le tour du cap Ferret et revenir par le phare à l'endroit où l'on a laissé son embarcation. Dans ce trajet, on remarque le banc de *Matoc*, qui sépare les deux passes, banc plat et large sur lequel la mer brise sans cesse, dernier vestige de la grande île de la Mate ou de l'île de la Pile, qui se trouvaient autrefois à l'entrée du bassin et qui n'existent plus aujourd'hui.

La **forêt d'Arcachon,** que les semis de l'État séparent de la forêt de La Teste, a 3600 hect. Elle s'étend des prés salés de La Teste à la pointe de Bernet, et de la route départementale aux semis de l'État. De nombreux sentiers la sillonnent dans tous les sens. Elle se compose principalement de pins, de chênes, de houx, d'arbousiers et d'aubépines. Les accidents du terrain, les dunes et les bas-fonds y offrent de curieux aspects qui ne tardent pas, du reste, à paraître monotones. On y remarque quelques cabanes de résiniers. L'une de ses dunes les plus hautes, le *Truc de Pey-Maou* (*truc* signifie dune abrupte et élevée) se trouve

dans Arcachon même, à 500 mèt. de la route départementale. On y découvre de belles vues sur la forêt, les villas et le bassin. Un jalon peint en rouge indique aux promeneurs le Truc de Pey-Maou. Deux autres dunes voisines, mais moins élevées, sont signalées de la même manière à leur attention, car on y jouit de points de vue différents.

Les **semis de l'État,** situés entre la forêt d'Arcachon et celle de La Teste, datent surtout de la fin du siècle dernier. Les chemins qui les traversent se nomment *garde-feux*. On y fera d'agréables promenades à cheval; la plus ordinaire est celle-ci : on va d'Arcachon à Moullo (40 min. à cheval), de Moullo à La Teste (30 min.), et de La Teste à Arcachon (de 20 à 30 min.). *Moullo* est un parc d'artillerie situé au bord du bassin, sur l'emplacement d'un ancien fort, presque en face du phare du cap Ferret. Pour s'y rendre, on longe presque toujours la côte, et on traverse le garde-feu n° 4. Cinq min. au delà se trouve la *maison forestière de Montena*, où viennent aboutir les garde-feux n° 3 et n° 5. Le garde-feu n° 3 (celui de g. quand on tourne le dos à la mer) conduit directement à une autre maison forestière voisine de La Teste, et d'où divers chemins ramènent les promeneurs à Arcachon. C'est près de cette maison forestière (sur la dr.) que se trouve le monument élevé à la mémoire de Bremontier.

La **forêt de La Teste** est bornée au nord par la plaine de La Teste, à l'ouest par les semis de l'État qui s'étendent jusqu'au bord du bassin d'Arcachon, au sud par l'étang de Cazau, à l'est par la lande sur laquelle la Compagnie des Landes a creusé son canal. Elle a 3980 hect. Le sol et le produit de la résine appartiennent à divers propriétaires. Les pins et les chênes sont la propriété des usagers domiciliés à La Teste, Gujan, Mestras et Cazau. Au XVIe siècle (1543), Frédéric de Foix, captal de Buch, partagea cette forêt entre tous ses vassaux, moyennant une redevance qu'il prélevait chaque année sur les produits des pins, sous la condition que tous leurs enfants qui naîtraient après sa mort, et que tous les étrangers qui se fixeraient dans le pays, auraient, après une année de séjour, le droit de prendre du bois pour se chauffer ou pour construire. Ainsi les propriétaires n'ont aujourd'hui que l'usufruit des pins et des chênes, mais ils jouissent des mêmes droits que les simples usagers.

La **pointe du Sud** est une espèce de promontoire arrondi qui s'avance dans le golfe de Gascogne, au sud de l'entrée du bassin d'Arcachon. On y jouit d'une belle vue sur l'Océan. Divers chemins y conduisent. M. Jean Lacou compte 2 h. à cheval si l'on suit les bords du bassin, et 1 h. 30 min. si l'on passe par La Teste, la Seoube et Dulet. On peut aller par l'un de ces chemins et revenir par l'autre. Quand on suit les bords du bassin, on trouve d'abord le premier poste de la douane, le parc d'artillerie de Moullo et la maison forestière du Montena, dont nous avons parlé plus haut. Vingt min. (à cheval) plus loin, s'élève sur une haute dune le *Pilat*, restaurant des Trois-Sœurs. Avant d'atteindre la Pointe du Sud proprement dite, on rencontre encore le *poste du Sud*, abrité derrière les dunes. De ce poste on distingue bien les deux passes séparées par le banc du

Matoc; mais il faut doubler la Pointe du Sud pour découvrir l'Océan dans toute son immensité. La vue s'étend jusqu'au vieux Boucaut.

Il est assez difficile d'aller sans guide, par la forêt de La Teste et les semis, de la Pointe du Sud à La Teste. Si l'on est seul, on fera bien de revenir le long de la côte jusqu'au Moullo, et de prendre le garde-feu n° 3, qui conduit à La Teste.

Le *Truc* de la *Truque*, la plus haute dune boisée de l'ancien captalat de Buch, se trouve à une distance à peu près égale d'Arcachon et de La Teste (1 h. 15 m. et 1 h. 20 m.). On s'y rend d'Arcachon par le garde-feu n° 1; de La Teste, soit par le chemin de la Seoube, soit par celui de la forêt et de la lande qui mène directement à Cazau. On peut monter à cheval jusqu'au sommet, d'où l'on découvre une vue étendue sur la forêt de La Teste, la plaine, une partie du lac de Cazau, et le bassin d'Arcachon.

Pour Cazau, Mimizan, Aureilhan, Pontens, Parentis et la côte nord-ouest du bassin, voir l'*Itinéraire de Bordeaux à Bayonne*, par Adolphe Joanne.

ROUTE 4.

DE PARIS A ORTHEZ ET A PAU, PAR BORDEAUX ET MONT-DE-MARSAN.

De Paris à Bordeaux.

583 kil. chemin de fer (V. R. 1).]

De Bordeaux à Mont-de-Marsan.

148 kil. — Chemin de fer du Midi. — Trois convois par jour. — Trajet en 3 h. 45 m. et 5 h. 30 m. — 16 fr. 60 c., 12 fr. 45 c., 9 fr. 10 c.

109 kil. de Bordeaux à Morcens (V. R. 2).

A peu de distance de la station de Morcens, le chemin de fer laisse à dr. *Arjuzanx*, chef-lieu de canton de 728 hab. (arrondissement de Mont-de Marsan), situé sur le Bez, un des affluents de l'Adour.

9 kil. (118 kil.). **Arengosse,** v. plus considérable que son chef-lieu de canton, car sa population dépasse 900 habitants, possède un beau château.

7 kil. (125 kil.). **Igos,** v. de 1400 hab.

9 kil. (134 kil.). **Saint-Martin-d'Oney,** v. de 700 hab., au delà duquel un tunnel ou canal de 3000 mèt., dont 1500 mèt. en maçonnerie, que l'on a été obligé de construire tout exprès pour un ruisseau, a retardé longtemps l'ouverture du chemin de fer.

14 kil. (148 kil.). **Mont-de-Marsan** (*hôtel des Ambassadeurs;* on y mange des ortolans au mois d'août), le chef-lieu actuel du département des Landes, ville de 5210 hab., occupe une position avantageuse au confluent du Midou et de la Douze, dont la réunion forme la Midouze. Elle est bien bâtie et bien arrosée. Elle renferme un certain nombre d'édifices publics, — préfecture, palais de justice, maison de détention, casernes, — qui, sans être remarquables par leur architecture, attirent cependant les regards des étrangers; ses promenades, surtout celle qu'on nomme la *Pépinière*, sont agréables; elle fait un commerce assez considérable avec les Landes et avec Bayonne; elle possède une source minérale ferrugineuse et froide [1]; mais elle n'offre absolu-

[1] Cette source doit son origine à une dissolution produite par les eaux sur les dépôts de minerai de fer hydroxydé que

ment rien d'intéressant à un étranger, si ce n'est son histoire.

Mont-de-Marsan (la montagne de Mars) doit sa fondation à Charlemagne. Une vieille charte en langue romane en fait foi. Au IXe siècle, les Normands qui avaient remonté la Midouze l'assiégèrent et s'en emparèrent malgré la résistance héroïque de ses défenseurs, commandés par Déodat ou Dieudonné de Lobanner, et en détruisirent jusqu'aux derniers vestiges. « En 1141, les descendants de Déodat songèrent à en relever les ruines, dit M. Pascal Duprat, qui a recueilli pour l'*Histoire des villes de France*, publiée par M. Aristide Guilbert, des documents complétement inédits. Ce n'était pas seulement pour eux un acte de piété domestique; plus d'une raison les y conviait. Les habitants de l'Armagnac, par de fréquentes incursions, dévastaient le pays. En outre, les rives du Midou, envahies par une épaisse forêt, étaient devenues le théâtre de toutes sortes de brigandages; on avait donné le nom de *maü-pas*, mauvais pas ou pas fatal, à ce foyer de crimes. Après avoir obtenu de Bérenger de Canteloup la donation du territoire, Pierre de Lobanner, comte de Bigorre, prit solennellement possession du vieux cap de Mars, en attestant l'âme de l'empereur Karl, le bienfaiteur de sa lignée. »

Cette ville, ainsi fondée pour la seconde fois, se développa péniblement. D'abord l'abbaye de Saint-Sever et l'évêché d'Aire se disputèrent la possession de l'église, et l'abbé de Saint-Sever dut acheter 130 sous morlas le désistement de l'évêque d'Aire. Puis, deux siècles après, Gaston Phœbus (les comtes de Béarn avaient hérité des comtes de Bigorre) bâtit dans la ville un château fort, qu'il nomma, par ironie, *Nou li bos* (tu ne l'y veux pas). Cette forteresse n'était pas faite pour attirer un grand nombre de nouveaux habitants.

Ce fut à Mont-de-Marsan que François Ier rencontra pour la première fois Mlle d'Heilly, qui devint si célèbre et si influente sous le nom de duchesse d'Étampes. Ce fut aussi dans cette ville qu'il épousa, en vertu du traité de Madrid, Éléonore d'Autriche, sœur aînée de Charles-Quint et veuve d'Emmanuel de Portugal. Le mariage fut célébré, en 1527, dans l'église du couvent de Sainte-Claire, dont Marie d'Albret, la tante du roi, était alors abbesse. Ce couvent, fondé en 1270 par Gaston VIII, fut pillé et démoli pendant les guerres de religion par les protestants, qui incendièrent aussi le monastère des frères de l'Observance. En vain Henri IV s'efforça-t-il plus tard de régler, par de sages ordonnances, l'administration des affaires de la cité. Sous, Louis XIII de nouveaux troubles religieux éclatèrent; les protestants et les catholiques occupèrent tour à tour la ville et le château. En 1622, le château fut rasé par ordre du roi, et les habitants aidèrent à le démolir. On transforma en promenade l'emplacement qu'il avait occupé. Mais ce n'était qu'un demi-remède : car, si elle avait perdu sa forteresse, la ville

renferme le sable quartzeux des landes. L'établissement dans lequel elle est utilisée ne reçoit des malades qu'accidentellement : il contient neuf baignoires et une buvette. Un temple, fondé probablement à l'époque de la domination romaine, avait été élevé sur la petite éminence qu'occupe la ville actuelle.

conservait son enceinte. Pendant les troubles de la Fronde, le prince de Condé y logea un corps de troupes considérable. Enfin, en 1727, soit crainte de nouvelles occupations militaires, soit désir véritable d'avoir un plus vaste espace à leur disposition, les habitants demandèrent l'autorisation d'abattre une partie de leurs murailles. Le maréchal de Montrevel leur adressa, en 1726, la lettre suivante :

Votre ville, messieurs, est trop ouverte de tous côtés pour que le service du roi puisse être intéressé en vous permettant de faire l'ouverture que vous demandez depuis la tour du château jusqu'au jardin du sieur de Prugne; puisque cela pourra contribuer à diminuer les maladies que le défaut de promenades pour prendre l'air vous procure, à ce que pensent trois médecins.... Vous pouvez donc vous donner ce soulagement.

Immédiatement après la réception de cette lettre, les travaux de démolition furent commencés, et sur les débris de l'enceinte on traça la promenade qui a conservé jusqu'à ce jour le nom de Montrevel.

La *Midouze*, qui se forme à Mont-de-Marsan de la réunion de la Douze et du Midou, est navigable depuis ce confluent jusqu'à son embouchure dans l'Adour, au Hourquet. La Douze, formée elle-même à Roquefort, de la Doulouze et de l'Estampon, est flottable en trains depuis son origine jusqu'à Mont-de-Marsan, sur une étendue de 29 440 mètres.

La navigation de la Midouze a été améliorée en même temps que celle de l'Adour, au moyen des fonds spéciaux alloués dans ce but par la loi du 30 juin 1835; mais elle rencontre encore sur certains points de sérieux obstacles qui ne tarderont pas toutefois à disparaître. On compte, de Mont-de-Marsan au Hourquet, 42 955 mèt. La pente totale de la rivière est, à l'étiage, de $0^{m},3875$ par kil.; le tirant d'eau varie de $0^{m},70$ à 1 mèt.; la charge des bateaux s'élève en moyenne à 15 tonnes, au maximum à 25. La force du courant suffit à la descente; à la remonte, le halage se fait, comme sur le haut Adour, avec des bœufs. Les produits des droits de navigation ont été, en 1853, de 4269 fr. 98 c. En 1852, on avait compté à la descente 16 556 tonnes; à la remonte, 6359; total, 22 915 tonnes. Les principales denrées ou marchandises qui descendent la Midouze sont les céréales, les légumes, les fruits, les vins, les eaux-de-vie et les bois. Le commerce remonte surtout des fourrages, des métaux, de la houille, des matériaux de construction et des minerais.

De Mont-de-Marsan à Tarbes, à Bagnères de Bigorre, à Cauterets, etc. (V. R. 34 et suivantes).

De Mont-de-Marsan à Orthez.

53 kil. — Route de poste desservie par des voitures publiques.

On traverse l'Adour avant

16 kil. **Saint-Sever,** *hôtels des Voyageurs, du Commerce*), chef-lieu d'arrondissement du département des Landes, V. de 4808 hab., appelée au moyen âge *cap de Gascogne*, agréablement située à 4 kil. environ de la rive g. de l'Adour dans une contrée accidentée et fertile.

César, ou plutôt un de ses lieutenants, avait fondé, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Saint-Sever, un camp qui, appelé d'abord *Castrum Cæsaris*, prit ensuite le nom de *Palestrion*. Vers le ve siè-

cle, les Vandales martyrisèrent au pied de ce château fort un des apôtres de la France méridionale, saint Sever, dont la ville actuelle porte le nom. Cette ville, comme beaucoup d'autres, dut son origine à une abbaye. Quand, vers la fin du xe siècle, les Normands envahirent l'Aquitaine, le duc de Gascogne, Guillaume Sanche, se prosterna devant le tombeau de saint Sever et fit vœu d'ériger en l'honneur de ce saint un magnifique monastère, s'il triomphait de ses ennemis. Il fut vainqueur et s'empressa de réaliser sa promesse (982). Le monastère fondé, des moines de l'ordre de Saint-Augustin vinrent l'habiter, et bientôt une ville, s'étant bâtie alentour, s'entoura de fortes murailles. Si, en 1296, les Anglais parvinrent à s'en emparer, ce ne fut qu'après trois mois d'un siége opiniâtre. Ils la gardèrent un siècle et demi. Charles VII la leur enleva en 1426. En 1559, Montgommery y étant entré, ses soldats s'y livrèrent aux plus affreux excès contre les personnes, l'église et l'abbaye. L'année suivante, les catholiques, commandés par Montluc, la reprirent aux protestants, mais il leur fallut l'emporter d'assaut. Sous la Fronde elle eut beaucoup à souffrir des violences d'un chef militaire nommé Balthasar, que le prince de Condé y avait envoyé. Depuis elle n'a plus fait parler d'elle, mais elle a vu naître le général Lamarque, auquel elle a élevé un monument funéraire sur la place des Platanes (le corps du général repose à Eyres, à 4 kil. de la ville). « Petit centre, peu de vie, telle est Saint-Sever, » a dit un de ses historiens contemporains. Quelques relations commerciales la rattachent cependant aux contrées environnantes. Elle a des tanneries et des fabriques d'huile de lin; il s'y fait en outre un commerce assez considérable de bestiaux, de vins et d'eau-de-vie.

« La *basilique*, construite par Guillaume Sanche, en commémoration de l'expulsion des Normands, présente, dit M. Cénac-Moncaut, des particularités architecturales qui en font la création la plus grandiose et la plus intéressante de la *Novempopulanie*. » Malheureusement le temps et les hommes ne l'ont pas épargnée. Elle a beaucoup souffert surtout lors de la prise de la ville par Montgommery : « ils n'en laissèrent debout, selon un procès-verbal évidemment exagéré, que la voûte; » aussi offre-t-elle des parties des xiiie, xive, xve et même xviie siècles. « A côté des trois absides du nord, qui ont conservé leur grand appareil, quelques débris de leurs corniches à billettes et de leurs modillons historiés, celles du sud, complétement détruites, n'offrent qu'une construction grossière et récente. Une haute tour carrée, bâtie sur le croisillon septentrional, comme un donjon destiné à défendre ce sanctuaire, porte de nombreuses traces de l'incendie qui rongea la porte romane du transsept. Le gable du couchant, enfin, qui ne put arracher aux flammes que le grand arc roman de son porche, reçut une immense fenêtre ogivale au xve siècle et une porte gréco-romaine au xviie. » A l'intérieur, M. Cénac-Moncault signale à l'attention des archéologues un certain nombre de colonnes romanes cylindriques, ici renflées à la romaine, là, couronnées d'énormes chapiteaux dans le goût du xe siè-

cle, des arcs à tores tronqués, de grandes arcatures appliquées contre la plupart des murs du chevet, les galeries basses et hautes des croisillons, et certaines dispositions excessivement rares. Les orgues dataient du xve siècle; brisées par les protestants, elles ont été rétablies au siècle dernier.

Le *cloître*, détruit entièrement par les protestants, avait été rebâti au xvie siècle. De petites colonnes romanes, retirées des décombres, ont été plaquées sur des piliers de briques qui supportaient des arcs plein-cintre.

Des anciennes fortifications de Saint-Sever, il ne reste plus que des fossés et quelques pans de remparts couronnés de créneaux.

Des hauteurs de Morlane et de Mirande on découvre de beaux points de vue.

On compte 26 kil. de Saint-Sever à Dax (V. R. 2).

Au sortir de Saint-Sever, la route d'Orthez, se dirigeant au sud, traverse le Gabas, puis passe à *Dumes*, v. situé sur un affluent du Gabas.

12 kil. (28 kil.). **Hagetmau**, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Sever, V. de 3104 h., située dans une position agréable sur le Louts, au milieu d'une contrée riche en gibier à plume. Elle a eu le malheur d'être fortifiée: aussi fut-elle prise, pillée, incendiée, pendant les guerres de religion. Henri III, roi de Navarre, mourut dans son beau château, aujourd'hui détruit, qui fut, en 1574, le théâtre d'un drame émouvant.

Quand, après le massacre de la Saint-Barthélemy, le roi de Navarre, prisonnier à la cour de France, et forcé d'abjurer sa religion, eut été contraint de confier au comte de Grammont la mission d'aller rétablir le culte catholique dans le Béarn, le comte de Grammont se rendit à son château de Hagetmau, où il réunit plus de deux cent cinquante gentilshommes. A cette nouvelle, le baron d'Arros, ancien lieutenant général de la reine Jeanne dans le Béarn, alors octogénaire et aveugle, fit venir son fils et, lui remettant une épée nue, raconte d'Aubigné, il lui parla en ces termes :

« Qui vous a donné la vie?

— C'est à vous, mon père, que je la dois après Dieu, lui répondit le jeune homme.

— Or, votre Dieu, s'écria le vieillard, vous redemande cette vie.... Allez, mon fils, et, pour accomplir l'entreprise à laquelle je vous invite, n'ouvrez point les yeux sur le nombre de ceux qui vous accompagneront, mais sur leurs vertus et sur leur courage; ne fixez point vos ennemis pour les compter, mais seulement pour les frapper de mon épée que Dieu bénira dans vos mains. »

« Le jeune homme obéit. Bien qu'il n'eût que trente-sept compagnons, il n'hésita pas à attaquer les deux cent cinquante gentilshommes réunis au château de Hagetmau; il les surprit, et massacra tous ceux qui ne prirent pas la fuite. Déjà il levait son épée teinte de sang sur la tête du comte de Grammont, lorsqu'une femme, jeune et belle, s'élançant tout à coup hors du château, lui demanda la vie de son prisonnier. C'était cette Corisande d'Andouins, la belle-fille du comte, qui devint plus tard la maîtresse d'Henri IV. Le jeune d'Arros céda aux larmes de la comtesse et, à son retour, son père le blâma d'avoir

épargné « le corbeau qui lui crèverait les yeux. » C'est à Hagetmau qu'Henri IV vint faire hommage à sa belle maîtresse de la victoire de Coutras. Il lui écrivit souvent, même des tranchées, de charmants billets remplis des protestations d'amour les plus tendres. « Je ne manquerai, lui disait-il, à la fidélité que je vous ai vouée. Je vous garderai fidélité jusqu'au tombeau. » La comtesse de Grammont, qui ne se faisait, à ce qu'il paraît, aucune illusion sur son amant, avait substitué *infidélité* à *fidélité* et ajouté : « Je le crois. »

Le Louts franchi au sortir de Hagetmau, on monte à

6 kil. (34 kil.), *Momuy*, relais de poste, v. de 800 hab., d'où l'on découvre un vaste panorama; puis on descend, en inclinant au sud-ouest, dans la vallée du Luy de France, que l'on traverse. Après avoir ensuite laissé Castaignos à g., on sort du département des Landes pour entrer dans celui des Basses-Pyrénées, où l'on ne tarde pas à trouver

5 kil. (39 kil.). *Sault de Navailles*, v. de 1500 hab., situé sur le Luy de Béarn et dominé par les ruines d'un vieux château.

7 kil. (46 kil.). *Sallespisse*, v. de 833 hab., est à moitié chemin entre Sault-de-Navailles et Orthez. De la route, on peut apercevoir à g. sur la colline les restes d'un camp attribué aux Romains.

7 kil. (53 kil.). Orthez (V. R. 5).

De Mont-de-Marsan à Pau.

82 kil. — Route de poste. — Service de voitures publiques.

On traverse *Bretagne*, v. de 408 hab., entre Mont-de-Marsan et

14 kil., *Grenade*, chef-lieu de canton de 1450 hab. (arrondissement de Mont-de-Marsan), situé sur la rive dr. de l'Adour. Remontant alors la rive dr. de l'Adour, on passe à *Bordères*, puis à *Cazères*, et l'on rejoint la route de Bordeaux à peu de distance d'Aire.

18 kil. (32 kil.). **Aire** (hôtel de la *Poste*), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Sever (Landes), V. de 4480 hab., est située sur la rive g. de l'Adour, qu'un pont de pierre, achevé en 1834, relie à la rive dr. Elle est le siége d'un évêché fondé vers l'an 500. Sa cathédrale, consacrée à saint Jean-Baptiste, souvent détruite et reconstruite, assemblage bizarre de différents styles, est petite et dépourvue de caractère. Le chœur a été bâti dans la seconde moitié du XVIIIe siècle; les nefs collatérales datent de 1837. L'église du Mas d'Aire, consacrée à saint Quitterie, est plus intéressante, bien qu'elle ait été rebâtie en briques au XIIIe et au XIVe siècle; car de l'ancien édifice roman, il reste encore le chevet central, qui est de plain-pied avec les autres parties de l'église, et que des cachots séparent des absides latérales qui servent de cages aux escaliers descendant dans la crypte. « On peut encore voir, dit M. Cénac-Montcaut, scellés à la muraille de ces cachots humides, à berceau plein-cintre, les deux anneaux et les chaînes de fer qui retenaient les prisonniers du chapitre par la jambe et par le cou. » L'auteur du *Voyage archéologique et historique dans l'ancienne vicomté de Béarn* signale aussi aux archéologues qui visiteraient cette église un *sarcophage* placé dans l'ancienne crypte de la basilique romane, près du tombeau primitif de saint Quitterie, cuve grossière de

marbre, entièrement dépourvue d'ornementation. Ce sarcophage, fort ancien, a conservé son couvercle, orné d'une tête à double profil à chaque angle; il est divisé en deux bas-reliefs par un cartouche central destiné à recevoir le nom du défunt. Les bas-reliefs représentent des scènes de l'ancien et du nouveau Testament : Adam et Ève, le sacrifice d'Abraham, Jonas, Tobie, la résurrection de Lazare, etc. Les artistes de la Gascogne n'ont pas été capables d'exécuter les sculptures de ce curieux sarcophage, qui a dû être, dans l'opinion de M. Cénac-Montcaut, sculpté en Italie au IVe ou au Ve siècle, comme celui du Luc, et acheté par un évêque.

Sous les Romains, Aire, dont la fondation est inconnue, s'appela *Vicus Julii*. Ravagée par les Vandales, elle plut à Alaric II, roi des Visigoths, qui l'habita pendant quelque temps, et qui y fit publier, en 506, par Amien, l'abrégé des seize livres du code Théodosien. Après la bataille de Voulon, elle passa sous la domination des Franks. Elle fut ensuite occupée, c'est-à-dire ravagée par les Vascons, les Sarrasins, les Normands. Elle appartint plus tard aux Anglais; mais, au mois de février 1337, Gaston de Foix, s'en étant emparé, l'obtint du roi de France, en dédommagement des frais qu'il avait faits pour la conquérir. Elle eut beaucoup à souffrir pendant les guerres de religion. Enfin, en 1814, après la bataille d'Orthez, le général Clausel y repoussa une attaque de l'armée anglaise avant de se replier sur Toulouse. Aire possède aujourd'hui un collége, un séminaire, et un couvent consacré à l'éducation des filles.

Après avoir gravi la côte du Mas d'Aire, la route, bordée de châtaigniers, se dirige au sud sur un plateau, ayant, à dr. ou à l'ouest, la Grave; à g. ou à l'est, le Lees. On laisse à g. le bois de Cazamont. Au delà des hameaux de *Larqueral* et de *Pourin*, on passe du département des Landes dans celui du Gers, puis on rentre dans les Landes, et, à peu de distance du v. de *Sarron* (287 hab.), on entre dans les Basses-Pyrénées.

17 kil. (49 kil.). **Garlin,** relais de poste, un des chefs-lieux de canton de l'arrondissement de Pau, a une population de 1380 hab. La route le laisse à g. Le pays devient de plus en plus accidenté; la route monte et descend sans cesse. Au sommet des côtes que l'on gravit, on découvre au sud, au delà d'une contrée fertile et riante, toute la chaîne des Pyrénées, qui se développe de l'est à l'ouest. Le pic du Midi d'Ossau attire surtout les regards par sa hauteur et sa forme particulière. A l'ouest du pic du Midi d'Ossau, on distingue le pic d'Anie; à l'est se montrent le Vignemales, couvert de glaces, et le pic du Midi de Bigorre.

Après avoir souvent monté et descendu, on descend rapidement, dans la vallée du Luy de France, à

12 kil. (61 kil.), *Auriac*, relais de poste, v. de 339 hab. A peine la route a-t-elle franchi le Luz qu'elle remonte pour redescendre bientôt. Enfin, on laisse à g. *Navailles* (881 hab.), à dr. *Sauvagnon* (783 hab.), et à g. *Serres-Castets* (736 hab.), avant d'atteindre une triste plaine qui s'étend de ces coteaux, d'où l'on a découvert de si beaux points de vue, jusqu'au Gave de Pau. Cette lande s'appelle le *Pont-Long*. De nombreux cours d'eau

la traversent. On aperçoit Lescar, à dr., à peu de distance de Pau.

21 kil. (82 kil.). **Pau** (V. R. 30).

ROUTE 5.

DE PARIS A PAU, PAR BORDEAUX ET DAX.

810 kil. — 1re classe, 93 fr. 80 c. — 2e classe, 71 fr. 35 c. — 3e classe, 42 fr. 95 c.

De Paris a Dax.

731 kil. — Chemin de fer.

583 kil. De Paris à Bordeaux (V. R. 1).

148 kil. De Bordeaux à Dax (V. R. 2).

De Dax à Pau.

79 kil. — Route de terre.— Chemin de fer concédé de Dax à Ramous et de Ramous à Pau.— Diligences tous les jours; deux départs pendant l'été. Coupé, 12 fr.; intérieur, 10 fr.; banquette, 10 fr.; rotonde, 8 fr. — On pave pour Orthez (service spécial), 6 fr., 5 fr. et 4 fr.

A 6 kil. de Dax, on traverse le Luy entre *Saugnac*, v. de 800 hab., qu'on laisse à dr., et *Cambran*, ham. qui dépend de Saugnac, et qu'on laisse à g.; puis, continuant à se diriger au sud-est, on passe près d'*Estibeaux* (17 kil.) et de *Mouscardès* (21 kil.), avant d'atteindre *Tilh* (25 kil.), v. de 1577 hab., à peu de distance duquel on sort du département des Landes pour entrer dans celui des Basses-Pyrénées.

39 kil. **Orthez** (hôt. Bergerot, à la *Belle Hôtesse*, chez *Senais*), chef-lieu d'arrondissement et de canton du département des Basses-Pyrénées, V. de 6694 hab., est située sur une colline de la rive dr. du Gave de Pau, à la jonction des routes de Dax, de Bayonne, de Pau, d'Oloron, de Mauléon et de Mont-de-Marsan. Malgré sa position, ses industries, son commerce (jambons de Bayonne) qui est assez considérable, elle manque généralement d'animation; mais on y visitera avec intérêt le pont, la tour de Moncade et l'église paroissiale.

Avant d'être la capitale du Béarn, Orthez, dont l'origine est inconnue, appartint aux vicomtes d'Acqs (Dax). Ce fut Gaston VI, dit le Bon, qui, s'en étant emparé, la réunit à ses domaines, et Gaston VII, y ayant fait construire ce fameux château de Moncade, dont nous allons visiter bientôt le dernier débris, y fixa sa résidence. Pendant tout le temps que régna la dynastie de Foix, elle brilla du plus vif éclat; mais elle commença à décliner dès que le château de Pau devint le séjour favori des seigneurs d'Albret. Elle ne fut plus qu'une des cinq sénéchaussées du Béarn. Malheureusement pour elle, elle recouvra pendant les guerres de religion une partie de son ancienne influence. Le protestantisme, qui avait été introduit en 1561, y avait fait, en moins de deux années, de tels progrès que Jeanne d'Albret y fonda une université calviniste. Quand Terride, envoyé par le roi de France pour y rétablir le culte catholique, se fut acquitté de sa mission, il se vit bientôt obligé de s'y renfermer; mais Montgommery, le général protestant, emporta la place d'assaut le jour même de son arrivée, et un horrible carnage déshonora cette victoire. Plus de 3000 catholiques périrent égorgés; le Gave roula des flots de sang; les tombeaux des morts furent violés, et les soldats jouèrent aux quilles avec le crâne de Gaston Phœbus. La peste, qui ne tarda pas à éclater, enleva le

petit nombre d'habitants échappés à cette boucherie. Repeuplée de protestants, Orthez s'opposa longtemps au rétablissement du catholicisme et à la réunion de la Navarre à la France. Enfin, Louis XIII supprima son université, et, à dater de cette époque, la résistance alla s'affaiblissant. Toutefois, les protestants sont encore plus nombreux à Orthez que dans toute autre ville du Béarn.

Le 27 février 1814, Orthez donna son nom à une bataille livrée dans ses environs. Le maréchal Soult, qui n'avait que 20 000 hommes sous ses ordres, y fut battu par l'armée anglo-espagnole, que commandait Wellington et qui était forte de 50 000 hommes. Les vainqueurs perdirent plus de 10 000 hommes dans cette journée, et Soult se retira avec ses blessés et ses canons sur Saint-Sever. Certains écrivains anglais ont soutenu que Soult avait 40 000 hommes y compris 9000 conscrits, et Wellington 37 000 seulement. Les Français, disent-ils, perdirent 4000 hommes, et les alliés 2300. Une blessure que reçut Wellington sauva, si l'on doit les en croire, l'armée française menacée d'une destruction presque complète dans sa retraite.

Le nouveau pont d'Orthez n'a qu'une arche. Le vieux *pont* construit sur les rochers qui encaissent le Gave se compose de quatre arches ogivales fort inégales en hauteur et en largeur, et, comme presque tous les ponts du moyen âge, il forme le dos d'âne. Sa largeur est de 3 mèt. 50 cent. Au milieu s'élève une tour assez bien conservée qui servait à sa défense, et dont la voûte ogivale ne porte aucune trace de herse. L'étage supérieur, auquel on montait par une porte quadrilatérale ouvrant sur le pont, n'était percé que de deux meurtrières à arbalète, l'une en regard de la ville, l'autre en regard de l'ennemi. L'ouverture ménagée à l'angle sud-ouest du même étage s'appelle la *finestro dous caperans* (la fenêtre des prêtres). Lors de la prise d'Orthez, les calvinistes forcèrent un certain nombre de prêtres à se précipiter par cette ouverture dans les eaux du Gave.

La *tour de Moncade*, le seul débris qui reste du château d'Orthez bâti au XIIIe siècle par Gaston VII, s'élève sur un plateau entouré de trois côtés de ravins profonds, et accessible seulement du côté de l'est. Elle a trois étages. Sa couronne de mâchicoulis a été récemment rétablie. Les bâtiments d'habitation, qu'entourait une triple enceinte de murailles détruites par Richelieu, s'étendaient sur le plateau à l'ouest du donjon.

Le château d'Orthez, appelé quelquefois le château noble, à cause de sa magnificence, a été, sous le règne de Gaston Phœbus, visité en 1388 par Froissart, qui nous en a laissé une curieuse description.

« Je fus envoyé querri en mon hotel (de la Lune) car c'étoit où est si il vit, le seigneur du monde qui le plus volontiers veoit étrangers pour ouïr nouvelles. Quand il me vit, il me fit bonne chère et me retint de son hotel, où je fus plus de douze semaines. Avant que je vinse en sa cour, je avois été en moult de cours de rois, de ducs, de princes, de comtes et de hautes dames, mais je n'en fus oncques en nulle qui mieux me plut ni qui fut sur le fait d'armes plus réjouie que celle du comte de Foix étoit. On veoit en la salle, et ès cham-

bres et en la cour, chevaliers et écuyers d'honneur aller et marcher, et d'armes et d'amour les oyoit-on parler....

« L'usage du comte de Foix est tel ou étoit alors, et l'avoit toujours tenu d'enfance, que il se couchoit et levoit à haute none et soupoit à mie nuit et quand de sa chambre à mie nuit venoit pour souper en la salle, devant lui avoit douze torches allumées que douze varlets portoient, et icelles douze torches étoient tenues devant sa table qui donnoient grande clarté à la salle; laquelle salle étoit pleine de chevaliers et de écuyers, et toujours étoient à foison tables dressées pour souper qui souper vouloit.... »

Ce château, témoin de fêtes si brillantes, fut aussi le théâtre de crimes épouvantables. Gaston Phœbus y jeta dans un cul de basse-fosse, après l'avoir poignardé de sa propre main, Pierre de Béarn, gouverneur de Lourdes, qui refusait de lui rendre cette place; il y assassina son propre fils, qui s'y laissait mourir de faim parce qu'il était accusé injustement d'avoir voulu empoisonner son père. Blanche de Navarre y mourut empoisonnée par son beau-frère et par sa sœur.

L'église d'Orthez a été construite aux XIVe et XVe siècles. Le chevet à pans coupés est formé de trois parties qui correspondaient aux trois nefs primitives. Elle n'a maintenant qu'une large nef divisée en quatre travées égales par des faisceaux de colonnes saillantes.

D'Orthez à Bayonne (V. R. 6); — à Saint-Palais et à Saint-Jean-Pied-de-Port (V. R. 19); — à Navarreux et à Mauléon (V. R. 20).

D'Orthez à Pau, la route reste sur la rive dr. du Gave de Pau, qui tantôt s'en éloigne tantôt s'en rapproche. On y découvre presque constamment de gracieux paysages. Quand le temps est clair, on voit très-bien le pic du Midi d'Ossau, au-dessus de la chaîne des Pyrénées. On laisse à g. la route d'Orthez, avant d'atteindre *Castetis*, v. de 540 hab., situé près du ruisseau le Clamondé, en face de *Sarpourenx* (rive g. du Gave). On passe ensuite à *Argagnon - Marserin* (515 hab.), où l'on remarque de très-beaux châteaux. On laisse : à dr. *Gouze*, à g. *Mont*, sur la Geüle, que l'on traverse; à dr., *Lendresse*, et, au delà du Hens, *Arance;* on monte à *Lacq*, vis-à-vis duquel on aperçoit *Abidos*, sur l'autre rive du Gave; puis on descend au bord de la rivière de l'Agle, que l'on traverse, et près de la rive g. de laquelle se trouve le hameau de *Panacau*.

20 kil. (59 kil.). **Artix**, v. de 742 hab., est le relais de poste. A peine l'a-t-on quitté que l'on voit la route se dérouler en ligne droite, au sud-est, sur une longueur de plus de 16 kil., dans la belle, riche et fertile vallée du Gave de Pau. Au delà de l'Aulouse, on trouve successivement *Labastide-Cézéracq* (627 hab.), *Denguin* (620 hab.), *Aussevieille* à g., v. de 172 hab., situé sur l'Ousse, que l'on traverse; *Siros* (218 hab.), *Poey*, v. de 418 hab., situé à g., sur la rive dr. de l'Ousse, au pied d'une colline boisée. Enfin, à 7 et à 6 kil. de Pau, on laisse à g. les routes qui conduisent à Lescar (V. R. 30), et, après avoir aperçu à g., *Lons* (962 hab.) on traverse *Billère* (680 hab.), qui n'est plus qu'à 2 kil. de Pau.

20 kil. (79 kil.) **Pau** (V. R. 30).

ROUTE 6.

DE BAYONNE A PAU, PAR ORTHEZ.

107 kil. — Route de poste. — Chemin de fer concédé. Diligences tous les jours. Prix variables.

Au sortir de Saint-Esprit, qui est réuni maintenant à Bayonne, on quitte le département des Basses-Pyrénées pour entrer dans celui des Landes, et, à Saint-Étienne, laissant au nord la route de Bordeaux, on prend à dr. celle de Toulouse, qui se dirige à l'est, puis au nord-est, à travers une contrée accidentée, où les landes, couvertes de fougères, alternent avec des plantations et des fermes.

17 kil. *Biaudos*, v. de 800 hab. environ, possède un château que la route en sépare. 3 kil. plus loin, on passe à *Biarotte*, entre le *château de Camiade* (g.) et celui de *Biarotte* (à 3 kil. environ au sud et à la même distance de l'Adour, se trouve *Saint-Laurent*, où Mme la maréchale Excelmans possède un beau château), et, après avoir dépassé, à dr., *Sainte-Marie*, on descend, en contournant une colline, dans la vallée de l'Adour, que l'on traverse pour remonter à *Port-de-Lanne*, v. de 1200 hab.

A 3 kil. environ au-dessous du pont sur lequel passe la route de terre, l'Adour reçoit le Gave de Pau, dont on remonte, à des distances variables, la rive dr. jusqu'à Pau. Au confluent de ces deux cours d'eau (le bec du Gave) se trouve une charmante villa. Un peu au-dessous, la Bidouze se jette dans l'Adour. A 2 kil. de son embouchure se dressent, sur sa rive g., les ruines du *château de Guiche*, dont les Français s'emparèrent en 1449, avant d'aller enlever Bayonne aux Anglais.

On laisse : à dr. *Orthevieille*, — en face duquel, sur la rive g. du Gave de Pau, s'élevait le château de *Hastingues*, qui commandait le cours de la rivière; — puis *Igaas;* — à g., la *Lande du port de Lanne;* et on traverse une petite vallée avant d'atteindre

20 kil. (37 kil.) **Peyrehorade** (*hôt. des Voyageurs*), ancienne capitale de la vicomté d'Orthez, aujourd'hui chef-lieu de canton du département des Landes (2579 hab.), situé au pied d'une montagne que couronnent les ruines du vieux château d'Aspremont, sur la rive dr. du Gave de Pau, près de la jonction de ce Gave avec celui d'Oloron. Le château d'Aspremont n'a été construit, dans l'opinion de M. Cénac-Moncaut, que vers la fin du XVe siècle. Peut-être a-t-il été seulement rebâti en partie à cette époque. Ses ruines se composent d'un vaste donjon de forme quadrilatérale allongée, et contenant des salles de 17 mèt. de longueur. Avant la Révolution, il appartenait à la famille d'Aspremont, dont il a gardé le nom. Au XVIe siècle, les seigneurs de Peyrehorade (les Montréal) se firent bâtir, sur les bords du Gave, un autre château carré flanqué de quatre tours rondes aux quatre angles, entouré de fossés que traversait un seul pont-levis.

[La route de Peyrehorade à Dax (25 kil.), qui s'élève, par des rampes habilement ménagées, au-dessus du château d'Aspremont, offre de beaux points de vue. On redescend par d'autres rampes, à travers des pâturages et des forêts, au fond du vallon de *Cagnotte*, où existait,

avant la Révolution, une abbaye de Bénédictins fondée au IXe siècle, dépouillée et saccagée par les Normands, et relevée au XIe siècle par Raymond, vicomte d'Orthez. Il n'en reste qu'une église du XIIe siècle, modifiée aux XIIIe et XIVe, une masure flanquée d'une tourelle ronde destinée à un escalier, et un lambeau de façade. Au delà de Cagnotte, on traverse une gorge pittoresque pour descendre dans la vallée du Luy, dominée par le château de Saint-Pandelon, ancien poste militaire, dont les évêques de Dax avaient fait une maison de plaisance. Dax, voy. page 35.]

Au sortir de Peyrehorade, on laisse à dr. une route qui, traversant le Gave de Pau à sa jonction avec le Gave d'Oloron, sur un pont suspendu, conduit, par *Sorde* et *Cassaber*, à Salies (V. R. 19). Après avoir ensuite dépassé le confluent des deux Gaves, on passe au village de *Cauneille*, et, longeant le Gave de Pau, qui ne tarde pas à s'éloigner, on aperçoit, sur la dr., la petite ville de *Sorde* (1400 hab.), dont l'*abbaye*, construite en 960, reconstruite aux XVIIe et XVIIIe siècles, a été presque entièrement détruite; mais dont l'église, rebâtie aux XIIe et XIIIe siècles avec les débris d'une église primitive, est encore debout. Cette église a 49 mèt. de long sur 38 mèt. de largeur. Ses sculptures ont été mutilées par les calvinistes et, en 1522, par les soldats du prince d'Orange. La route franchit ensuite plusieurs petites gorges d'où descendent de petits cours d'eau, laisse à dr. *Saint-Cricq* (sur la rive g. du Gave), *Labatut* et *Le Pouy*, *Lahontan* et *Abet* (sur la rive g. du Gave); puis, se rapprochant du Gave, passe au pied de la colline de Lauille, et franchit le ruisseau de Lataillade, qui sépare le département des Landes de celui des Basses-Pyrénées, à peu de distance de

16 kil. (53 kil.) **Puyôo,** v. de 672 hab., relais de poste, en face de *Bellocq*, situé sur la rive dr. du Gave de Pau. La vallée du Gave de Pau devient de plus en plus riche, variée, accidentée. On laisse à dr. *Ramous* (559 hab.), où l'embranchement de Dax viendra se rattacher au chemin de fer de Toulouse à Bayonne; puis, au delà de la route de Salies et de Sauveterre (V. R. 19), entre *Baigts* (1010 hab.), dominé par le *château du Mont*, et *Castetarbe*, on aperçoit, sur la rive g. du Gave, *Salles-Mongiscard*.

14 kil. (67 kil.) Orthez (V. R. 5).

40 kil. (107 kil.). D'Orthez à Pau (V. R. 5).

ROUTE 7.

DE BAYONNE A PAU, PAR OLORON.

128 kil. — Route de poste. Diligences tous les jours, de Bayonne à Oloron, du 10 juin au 12 octobre. Départ de Bayonne à 11 h. du soir, arrivée à Oloron à 9 h. 1/2 et vers 3 h. aux Eaux-Bonnes. 12 fr. le coupé, 10 fr l'intérieur et la banquette. — D'Oloron à Pau, deux départs par jour, le 1er à 5 h. du matin, le second à 2 h. de l'après-midi. Trajet en 3 h. 1/2 ou 4 h. 3 fr. le coupé, 2 fr. l'intérieur ou la banquette.

On sort de Bayonne par la porte de Mousserolles, entre l'Adour et la Nive, et, se dirigeant au sud-est, on passe (2 kil.) à *Saint-Pierre d'Irube*, v. de 856 hab., avant de laisser à dr. la route de Saint-Jean-Pied-de-Port (V. R. 18). On prend alors la direction de l'est à travers une contrée accidentée, aux collines couvertes

PYRÉNÉES, 1re PARTIE_BASSES PYRÉNÉES.

Itinéraire de la France par AD. JOANNE.

L. HACHETTE et Cie _ Paris.



Kilomètres.

de landes ou de bois, dont les plus hauts sommets ne dépassent pas 130 mèt. Au delà de (8 kil.) *Mouguerre*, v. de 1355 hab., qu'elle laisse à g., la route s'élève jusqu'à 82 mèt., puis descend, en décrivant une forte courbe au sud, dans la vallée de l'Ourhandia, qu'elle traverse. Elle franchit ensuite le ruisseau d'Ardanavy, près des *salines de Briscous*, qu'elle laisse à g., puis elle remonte la rive g. d'un affluent de ce ruisseau jusqu'à

14 kil. **Briscous,** relais de poste, v. de 1728 hab., appartenant au canton de Labastide-Clairence, et situé à 44 mèt. On descend le long de la rive g. de l'Argachoury dans la vallée de la Joyeuse (5 mèt.), où l'on traverse le Médialcou, puis la Joyeuse (le Laran). Entre ces deux cours d'eau s'ouvre, à g., une route conduisant à (3 kil.) *Urt*, b. de 1619 hab., situé, à 17 kil. de Bayonne, sur la rive g. de l'Adour. En remontant au contraire la rive dr. de la Joyeuse, on trouverait, à 4 kil. environ (23 kil. de Bayonne), *Labastide-Clairence*, chef-lieu de canton de 1695 hab. On remonte ensuite à (103 mèt.) *Burgain*, et on passe à (25 kil.) *Bardos*, commune de 2586 hab., avant de descendre à

19 kil. (33 kil.) **Bidache,** relais de poste, chef-lieu de canton de 2625 hab. (arrond. de Bayonne), agréablement situé sur les rives g. du Lihurry et de la Bidouze. On y remarque les belles ruines de l'ancien château féodal des Grammont. Ce château, construit sur un promontoire élevé, accessible seulement par la langue de terre qui le réunit au reste du plateau, fut détruit en 1522 par le prince d'Orange, rebâti au XVIIe siècle et incendié en 1793. « Il n'offre plus aujourd'hui, dit M. Cénac-Moncaut, qu'un squelette de murs noircis et lézardés, hérissés de cheminées et de mansardes aériennes. »

De Bidache à Saint-Palais, 23 kil. (V. R. 18 et 19).

On traverse le Lihurry, puis la Bidouze, en allant de Bidache à 3 kil. (36 kil.), *Came*, ville de 1667 hab., située sur la rive dr. de la Bidouze, et dont le château, aujourd'hui ruiné, rendez-vous de chasse au XVIe siècle, a appartenu à la puissante famille de Grammont. Au delà de Came on passe du bassin de la Bidouze dans celui du Gave d'Oloron. Le premier village que l'on y trouve se nomme *Labastide-Villefranche;* il appartient au canton de Salies, et compte 797 hab. Avant la révolution, il s'appelait *Labastide de Béarn*. Son donjon, construit au XIVe ou au XVe siècle, forme un carré équilatéral de plus de 10^m,40. Le premier étage n'est percé d'aucune ouverture. On remarque : au deuxième, deux meurtrières ou archères; au troisième, quatre fenêtres ogivales; au quatrième, deux ogives. On pénétrait probablement dans l'intérieur à l'aide d'une échelle mobile, placée sur le parapet du rempart, qui devait aboutir au-dessous des fenêtres ogivales du troisième étage. En remontant la rive g. du Gave d'Oloron, on trouve *Escos* (540 hab.), en face de *Castagnède* (454 hab.), puis *Abitain* (290 hab.). Près du ham. de *Saint-Martin*, le Saison se jette dans le Gave d'Oloron. On traverse cette rivière au delà d'*Auterieille*, à peu de distance de

23 kil. (56 kil.), **Guinarthe,** relais de poste, ham. de 290 hab., situé entre Sauveterre à g. et Osse-

rain à dr., sur la route d'Orthez à Saint-Jean-Pied-de-Port (V. R. 19.)

On continue à remonter (rive g.) la vallée du Gave d'Oloron, peuplée de nombreux villages, et, avant d'arriver à Sus, on laisse à g. deux routes conduisant à (1 kil.) **Navarreins**, chef-lieu de canton de 1551 hab., arrondisssement d'Orthez, situé sur la rive dr. du Gave d'Oloron, entre l'Arroder au nord et le Laüs au sud, et traversé par les routes d'Orthez et de Pau à Saint-Jean-Pied-de Port. C'est une place de guerre de 4e classe, percée de rues larges et droites, et défendue par quatre bastions. Henri d'Albret fortifia cette ville quand il eut été dépouillé de son royaume de Navarre. Il fit raser ses anciennes murailles, détruisit le bourg et le monastère de la rive g. du Gave, et ne conserva que la tour Herrère, tour carrée du xve siècle qui s'élève encore au milieu d'un champ. Terride l'assiéga vainement en 1569. Défendue par le gouverneur, Basillon, et par le baron d'Arros, lieutenant de la reine de Navarre, elle résista à toutes ses attaques, et donna au comte de Montgommery le temps d'accourir au secours du Béarn menacé. A l'approche de ce terrible adversaire, Terride se replia sur Orthez (voy. p. 68). Toutefois elle ne tira pas un seul coup de canon contre Louis XIII le jour où le fils d'Henri IV vint en personne détruire l'indépendance béarnaise (1620). Lescure, s'en étant approché à la tête de 500 hommes, tenta de s'en emparer; mais la conspiration qui l'avait appelé échoua, et ses complices se virent obligés de prendre la fuite. Des fortifications à la Vauban ont remplacé l'enceinte d'Henri d'Albret. Du règne du père de Jeanne il ne reste que le pont du Gave, pont de 5 arches, étroit et élevé, dont l'arche du milieu a une ouverture double de celle des quatre autres.

19 kil. (75 kil.), **Sus**, relais de poste, est un v. de 493 hab. La route continue à remonter la rive g. du Gave d'Oloron, qui tantôt s'en éloigne, tantôt s'en rapproche. On traverse plusieurs villages et on en aperçoit des deux côtés un plus grand nombre. Au delà d'*Orin* (341 hab.), on franchit le Vert, qui descend de la vallée de Barétous. On côtoie alors le Gave d'Oloron, puis on s'en éloigne en deçà de

Sainte-Marie (*Hôtel de la Clef-d'Or*), chef-lieu de canton de 3913 h., séparé de son chef-lieu d'arrondissement (Oloron) par le Gave, et où viennent aboutir les trois routes de Bayonne, de Mauléon et de la vallée d'Aspe. Son église, autrefois cathédrale, et aujourd'hui paroissiale, mérite la visite de tous les archéologues. Elle offre un mélange un peu disparate de constructions des xie, xiie, xiiie, xive et xve siècles : car, depuis sa fondation (1080), elle a été souvent mutilée par les divers peuples ou partis qui se sont disputé la possession du Béarn. On remarque à l'extérieur, outre le porche formé de trois grandes arcades ogivales et de colonnes moitié engagées dont les chapiteaux sont décorés de figures de singes accroupis et de quadrupèdes mutilés (xiie et xiiie siècles), le portail roman qui s'ouvre dans l'intérieur de ce porche, et qui se compose de trois arcades en plein-cintre (xiie siècle). Les sculptures du tympan de l'arcade principale représentent en bas-relief Jésus-Christ sur la croix; celles de l'archivolte

supérieure, vingt-quatre rois assis (les 24 vieillards de l'Apocalypse), couronnés, jouant de divers instruments et présidés par l'agneau accroupi, qui porte la croix, dans une auréole que supportent deux anges; celles de l'archivolte inférieure, une tête d'animal monstrueux et les travaux des Saisons. La porte est divisée par une colonne de marbre que couronne une jolie corbeille de palmes, et qui appuie sa base, à deux tores, sur un groupe de quatre cariatides, représentant des captifs enchaînés dos à dos. Enfin, au-dessus de ce curieux portail, on voit encore des statues d'hommes d'armes et des fragments d'un haut relief très-fruste (peut-être la Résurrection), postérieur, selon toute apparence, aux autres sculptures. L'intérieur de Sainte-Marie se compose de cinq nefs de 45 mètres de longueur sur 32 de largeur. Les premiers bas côtés franchissent le transsept et font le tour du sanctuaire; le chœur est du xive siècle, les chapelles du nord sont du xve.

La rue principale de Sainte-Marie descend au Gave d'Aspe, que l'on traverse pour entrer à Oloron. Du pont, on découvre des vues pittoresques sur le Gave, profondément encaissé et dominé en outre par des terrasses qui supportent des maisons.

20 kil. (95 kil. de Bayonne), **Oloron** (*Hôtel Condesse*, tenu par Peyta. Le bureau des messageries Condesse pour Pau, Bayonne et Saint-Jean-Pied-de-Port, se trouve dans l'hôtel même, où l'on peut se procurer aussi des voitures particulières pour la vallée d'Aspe, et pour toutes les routes desservies par des diligences: *Hôtel des Voyageurs* tenu par Loustalot; *cafés* Condesse, Loustalot, des Pyrénées), chef-lieu d'arrondissement du dép. des Basses-Pyrénées (tribunaux de 1re instance et de commerce), ancien évêché, V. de 5986 hab., est agréablement et pittoresquement située sur les pentes et le sommet d'une colline escarpée, au pied de laquelle le Gave d'Aspe et le Gave d'Ossau se réunissent pour former le Gave d'Oloron. Un quartier s'est même construit, le long des routes de Pau et d'Orthez, sur la rive dr. du Gave d'Ossau et du Gave d'Oloron. C'est une ville industrielle et commerçante. Elle possède des fabriques de draps, de ceintures et de bérets de laine, des filatures de laine, des tanneries, une papeterie mécanique, des minoteries, etc. Elle vend et achète des laines, des peaux de mouton, des jambons (de Bayonne), des chevaux, des bestiaux, etc. Enfin elle sert d'entrepôt pour les bois de mâture exploités dans les Pyrénées. Ses marchés (mardi et vendredi) sont très-fréquentés; ses foires (1er mai et 9 septembre) durent trois jours. Une chambre consultative des manufactures, arts et métiers, y a été établie, et l'Espagne y entretient un vice-consulat.

Oloron s'appelait *Iluro* quand elle était une ville de la Novempopulanie, située sur la voie romaine qui reliait Beneharnum à Saragosse. Deux de ses évêques assistèrent en 506 et en 593 aux conciles d'Agde et de Mâcon. C'est tout ce qu'on sait de son histoire avant sa destruction par les Sarrazins et les Normands au viiie siècle. Son évêché fut alors incorporé dans l'évêché général de Gascogne. Centulle IV, vicomte du Béarn, releva ses ruines vers l'an

1080 et la réunit, par un pont jeté sur le Gave, au bourg de Sainte-Marie, qui n'avait pas été complétement détruit et qui, lors de la division de l'évêché de Gascogne, était devenu le siége d'une église épiscopale sous l'ancienne dénomination d'évêché d'Oloron. Pour attirer des habitants dans la ville naissante, il accorda à tous ceux qui viendraient s'y établir la charte d'affranchissement la plus libérale peut-être du moyen âge. Sept hommes de Camfranc (Aragon) furent les premiers qui répondirent à cet appel. Dès lors Oloron et Sainte-Marie prirent des développements rapides. Heureusement pour elles, elles n'ont pas d'histoire. Lors de la Réformation, l'évêque d'Oloron, nommé Roussel, y prêcha lui-même et y fit adopter les nouvelles doctrines, puis, emporté par son zèle, il alla se faire tuer à Mauléon (voy. Mauléon) par Arnaud Maytie. L'évêché resta vacant jusqu'à ce que l'armée catholique, sous les ordres de Terride, eut occupé le Béarn; alors Montgommery reprit Oloron et en expulsa l'évêque Claude Régine, qui, retiré d'abord à Vendôme, où il se disait l'évêque non d'Oloron, mais *dolorum* (de douleur), vint plus tard s'établir à Mauléon. Trois membres de la famille d'Arnaud Maytie, le meurtrier de Roussel, occupèrent, au XVIe siècle, le siége épiscopal d'Oloron, maintenu par la Révolution et supprimé depuis.

Au XVII[e] siècle, Oloron faisait un commerce considérable avec l'Aragon. Ses plus riches négociants avaient des comptoirs à Saragosse. Mais, en 1694, les Espagnols pillèrent ces comptoirs, et chassèrent les correspondants des Oloronais dont ils étaient jaloux. Ce fut une grande perte pour Oloron, qui vit sa population diminuer rapidement, mais qui a réparé depuis les suites de ce désastre.

Outre sa position, les débris de ses anciens remparts, ses jolies promenades d'où l'on découvre de beaux points de vue sur les vallées des Gaves d'Ossau, d'Aspe, d'Oloron et sur la chaîne des Pyrénées, Oloron n'a rien à montrer aux étrangers que son *église de Sainte-Croix*, qui couronne le sommet de la colline escarpée qu'occupe la vieille ville, et au pied de laquelle se réunissent les Gaves d'Aspe et d'Ossau. Cette église fut bâtie vers 1080 par le vicomte Centulle IV et l'évêque Amatus, dont le nom est gravé sur un des chapiteaux du transsept. L'extérieur a beaucoup souffert. La porte a perdu toutes ses sculptures; les chapelles absidales surtout sont en ruine. La grosse tour carrée, redoublée de contre-forts qui s'élèvent jusqu'au dernier étage, date du XIII[e] siècle. L'intérieur se compose d'une nef, de deux bas côtés, de transsepts et de trois absides; nous y signalerons seulement les sculptures des chapiteaux; de hideux autels dorés font un contraste choquant avec le style général de l'édifice.

D'Oloron aux Eaux-Chaudes (V. R. 8); — à Saint-Christau (V. R. 27); — dans la vallée d'Aspe (V. R. 28); — dans la vallée de Baretous (V. R. 28); — à Tardets, à Mauléon, à Saint-Jean-Pied-de-Port (V. R. 22).

Au sortir d'Oloron la route de Pau et des *Eaux-Bonnes*, bordée de peupliers, gravit une côte du haut de laquelle on découvre une vue admirable: à g., sur la vallée du Gave-d'Ossau, l'entrée de la vallée d'Aspe et la chaîne des Pyrénées (voy. le

panorama de Pau); à dr. sur une vallée verte, arrosée par l'Arrigaston et l'Escou. On laisse à g. le *château d'Escou* et à dr. *Herrère*, village de 461 hab., avant de laisser à dr. la route des Eaux-Bonnes (V. R. 8). Au delà de (14 kil.) *Maison la Côte Belair*, relais de poste, hameau qui jouit d'un magnifique panorama, on laisse: à g., la route de *Lasseube*, chef-lieu de canton de 2702 hab., situé à 14 kil. d'Oloron par la route directe et à 16 kil. de Pau; puis, à dr., un chemin qui va rejoindre à Buzy la route d'Oloron aux Eaux Bonnes (V. R. 8) et la route départ. n° 3 qui croise à Rebenac (V. R. 31) la route de Pau aux Eaux-Bonnes. On descend alors dans la vallée du Laschies, un des affluents du Gave de Pau, à l'extrémité supérieure de laquelle se trouve, à 8 kil. de Gan, le château du Haut-de-Gan, et, passant de cette vallée dans celle du Nees, on rejoint à Gan la route de Pau aux Eaux-Bonnes (V. R. 31).

De Gan à Pau (V. R. 31).

33 kil. d'Oloron (128 kil. de Bayonne); **Pau** (V. R. 30).

ROUTE 8.

DE BAYONNE AUX EAUX-BONNES ET AUX EAUX-CHAUDES, PAR OLORON.

132 kil. et 133 kil. — Route de poste. Diligences tous les jours, du 10 juin au 10 octobre. Trajet en 10 h. Départ de Bayonne à 11 h. du soir. Arrivée à Oloron vers 10 h.; aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes entre 3 et 4 h. 18 fr. le coupé et 15 fr. l'intérieur et la banquette.

95 kil. de Bayonne à Oloron (V. R. 7.)

A 6 kil. d'Oloron la route des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes se sépare de celle de Pau (voy. ci-dessus) et se dirige, au S. E., à travers une plaine riche et fertile, d'où l'on découvre les Pyrénées, vers l'entrée de la vallée d'Ossau qui devient de plus en plus distincte à mesure qu'on s'en approche. On traverse (10 kil.) *Ogeu*, v. de 1605 h., dont on laisse l'église à dr.; puis, au delà de (15 kil.) *Buziet*, v. de 673 hab., on passe à (16 kil.) *Buzy*, v. de 1402 hab., à la rue étroite et tortueuse, où l'on remarque quelques maisons du style de la Renaissance. On gravit ensuite une côte assez roide, du haut de laquelle on aperçoit le bassin du Gave d'Ossau, au milieu duquel se trouve situé *Arudy*, chef-lieu de canton de 1878 hab. (arrondissement d'Oloron), décrit dans la route 31. Une descente assez roide aboutit au Gave d'Ossau que l'on traverse, et dont le lit rocheux est profondément encaissé. On laisse à g. la route qui conduit à Arudy; on aperçoit, en face de la route, l'entrée de la grotte d'Izeste (V. R. 33), puis, passant entre des rochers grisâtres et peu élevés, qui cachent pourtant le bassin d'Arudy, on vient traverser *Izeste*, v. de 483 hab., avant de rejoindre à

21 kil. (116 kil. de Bayonne) *Louvie*, la route de Pau aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes.

16 kil. (132 kil.), de Louvie aux Eaux-Bonnes (V. R. 31).

17 kil. (133 kil.) de Louvie aux Eaux-Chaudes (V. R. 32).

Les **Eaux-Bonnes** (V. R. 33).

Les **Eaux-Chaudes** (V. R. 34).

ROUTE 9.

DE BAYONNE A BIARRITZ.

7 kil. Omnibus partant d'heure en heure pendant la semaine, et toutes les

demi-heures les dimanches. 1 fr. ou 75 c. le coupé, 75 c. ou 50 c. l'intérieur et la banquette, rue du Gouvernement et porte d'Espagne, à Bayonne; hôtel des Ambassadeurs, à Biarritz. Le trajet se fait en 40 m. — Outre les omnibus, on trouvera à Bayonne et à Biarritz de nombreuses voitures particulières, dont les prix varient selon la saison et l'affluence des voyageurs.

On sort de Bayonne par la porte d'Espagne, et laissant à g. la route de Cambo, on prend la route d'Espagne, qui, bordée de peupliers et de maisons de campagne, monte et descend en ligne droite selon les ondulations du terrain. Bientôt on commence à apercevoir sur la g. une partie de la chaîne des Pyrénées. Au delà du v. d'*Anglet*, on quitte la route d'Espagne, pour suivre celle qui se dirige à l'ouest sur le golfe de Gascogne. A mesure que l'on s'avance vers la mer, la végétation devient plus maigre, les arbres diminuent de nombre et de grosseur. On gravit une pente douce du haut de laquelle on découvre, sur la dr., le phare de Biarritz, sur la g. les derniers contre-forts des Pyrénées. A peine a-t-on commencé à descendre, que l'on voit la mer. La route se bifurque : l'ancienne mène directement à Biarritz, la nouvelle va passer devant les communs de la *villa Eugénie;* bientôt on entre dans la rue principale de Biarritz, où sont les grands hôtels et les bureaux des omnibus. *Voitures et cavaliers au pas*, telle est l'inscription qui se lit sur un poteau.

HÔTELS : Des *Ambassadeurs*, des *Princes*, *Dumont*, *d'Angleterre*, *de France*, *de l'Europe*, etc. Les prix de ces hôtels varient suivant l'époque de la saison et l'affluence des baigneurs. En général, on paye de 2 à 3 fr. la chambre, 3 fr. le déjeuner et 4 fr. le dîner (vin compris). La table de l'*hôtel des Ambassadeurs* jouit d'une réputation méritée. Un restaurant est en outre attaché à cet hôtel.

Les *restaurants* et les *cafés* sont aussi nombreux que les *maisons garnies* à louer. Chaque baigneur, chaque famille choisira, en consultant ses goûts et sa bourse, l'habitation qui lui conviendra le mieux et qui sera libre, car pendant la saison, c'est-à-dire du 1er juillet au 15 septembre, il est souvent difficile de trouver un logement, quelque prix qu'on soit résolu à en offrir.

Les prix de location des *chevaux* et des *ânes* sont sujets à de telles variations que nous ne pouvons pas les indiquer. Ils se règlent de gré à gré, toujours suivant l'offre et la demande.

Un *cercle* et un *casino* ont été établis depuis plusieurs années à Biarritz, où l'on trouve même des *tirs au pistolet*.

Le *médecin inspecteur* des bains de mer est M. le docteur Affre; le sous-inspecteur, M. le docteur Adema.

Les *bains* se prennent sur la côte du Moulin, au Port-Vieux et sur la côte des Basques (voy. ci-dessous). On paye 50 c. pour la baraque; 50 c. pour les baigneurs (si l'on en prend un), et 25 c. pour le costume quand on n'a pas le sien. On trouvera, près des principaux hôtels, plusieurs marchands de costumes. Des établissements de *bains chauds* existent à la côte du Moulin et au Port-Vieux. On peut y prendre des bains d'eau de mer et d'eau douce.

Biarritz, v. de l'arr. et du canton de Bayonne, actuellement peuplé de 2410 hab., est bâti sur le golfe de Gascogne, au-dessus d'une falaise escarpée et rocheuse, qui, en certains endroits, domine la mer de plus de 40 mèt. Il n'offre par lui-même rien d'intéressant. Sa nouvelle église, du style roman, est à peine achevée : vue de loin, la résidence impériale, la *villa Eugénie*, construite en 1855-56, ressemble plus à un collége ou à une caserne qu'à un château. Mais la mer s'y montre

tout à la fois plus admirable, plus puissante, plus fougueuse et plus soumise que sur aucune des côtes de la France.

Étudions, en nous dirigeant du nord au sud, la topographie de cette côte aux aspects si variés et si intéressants.

Le phare de Biarritz s'élève presque au dessus de la chambre d'Amour et à l'extrémité du *cap Saint-Martin*. La falaise rocheuse qui va se terminer au cap Saint-Martin se nomme la *côte du Cout*. A l'endroit même où s'élève la *villa Eugénie*, commence la *côte du Moulin*, dominée par l'église neuve.

La côte du Moulin est une plage découverte, entourée de pentes gazonnées qui décrivent une belle courbe. Une longue ligne de baraques en planches, couvertes de tuiles rouges, s'y étend pendant l'été hors de la portée de la plus haute mer. C'est dans ces baraques que baigneurs et baigneuses échangent leur toilette de ville contre leur toilette de bain : de longs vêtements de laine qui ne laissent voir que les extrémités des bras et des jambes. On se baigne en commun. Le sable est fin et uni, la lame généralement forte; mais, bien que la côte du Moulin ait été nommée quelquefois la *côte des Fous*, on n'y court aucun danger, si l'on n'y commet pas d'imprudence : d'ailleurs une société de sauvetage est établie à Biarritz, et ses membres sont toujours prêts à se dévouer pour sauver les nageurs fatigués qui se trouveraient en danger de périr.

A l'extrémité méridionale de la côte du Moulin, au pied de la falaise, s'abrite contre le rocher un établissement de bains chauds d'eau de mer et d'eau douce.

Quand la mer est basse, on peut passer sous les rochers que surmonte un petit kiosque pour gagner le *port des Pêcheurs*, anse étroite et resserrée où quelques pêcheurs abritent leurs barques, et dont la plage s'appelle la Chinaougue.

Des sentiers pittoresques montent du port des Pêcheurs au sommet de l'*Atalaye*, promontoire couronné des ruines d'un ancien château, et « semant tout autour de lui ses roches percées, ses écueils isolés, tous plus ou moins bizarrement façonnés par les vagues qui les rongent rapidement. » *Atalaya* est un mot espagnol d'origine celtique, signifiant lieu élevé, lieu d'observation. De ce point, en effet, on découvre au loin l'Océan et ses côtes, au nord jusqu'au delà de l'embouchure de l'Adour, au sud jusqu'à l'Espagne.

De l'Atalaye on descend en quelques minutes au *Port-Vieux*, autre anse étroite encaissée entre des rochers à pic et dominée au fond par un amphithéâtre de maisons pittoresques. De nombreuses baraques s'y entassent le long du rivage. C'est, en effet, la plage préférée par la majorité des baigneurs, et conséquemment par la majorité des spectateurs. « Le Port-Vieux, a dit l'auteur des *Souvenirs d'un naturaliste*, ressemble à un bassin taillé de main d'homme pour la sécurité des baigneurs. A dr. et à g., les deux pointes du cap brisent partout l'effort des vagues et neutralisent les courants. La grève sablonneuse s'élève doucement vers la rive, que dominent les maisons du village et quelques-uns des principaux établissements destinés aux voyageurs. De petits sentiers en zigzag courent tout autour du port.

et, à l'heure du bain, se couvrent de promeneurs qui désertent pour ce spectacle les rochers de l'Atalaye ou la falaise des Basques. »

Le promontoire qui forme au sud le Port-Vieux est couronné des débris d'une petite tour que les vieilles cartes nomment le fanal de *Port-Hart*. Ce n'était en effet qu'un feu, ou plutôt une vaste cheminée dans laquelle, lorsque venait le mauvais temps, on faisait un grand feu et beaucoup de fumée pour rappeler les pêcheurs au port. Du pied de cette ruine, on découvre au sud la côte des Basques, que domine une belle ligne de falaises abruptes et blanchâtres, et, au delà de Saint-Jean-de-Luz, la côte escarpée de la Biscaye.

La *côte des Basques*, — on y descend par un étroit sentier en pente rapide, pratiqué dans la falaise, et protégé par quelques rampes en bois, — est, comme son nom l'indique, réservée aux Basques seuls, qui dédaignent la placidité du Port-Vieux, et qui ne trouvent à la côte du Moulin ni assez de plaisirs ni assez de dangers. Ici c'est la grosse lame du large que rien n'amortit, et qui rencontre, au contraire, dans les basses roches semées sur la grève, des obstacles qui l'irritent et la rendent furieuse, même en temps de calme. — « Les Basques n'y viennent du reste qu'une fois l'an, au mois d'août, le dimanche qui suit l'Assomption, et descendent par bandes, de tous leurs villages du Labourd, de la Soule et même de la basse Navarre. »

Malgré sa vogue actuelle, Biarritz est bien déchu de son ancienne prospérité. Au moyen âge ses hardis marins harponnaient la baleine dans les mers voisines, et les produits de leurs expéditions les enrichissaient. Mais les baleines, lasses d'être trop vivement poursuivies, allèrent chercher un peu de repos dans les mers du Nord. La pêche devint plus pénible et moins productive. Biarritz vit diminuer peu à peu le nombre de ses habitants et de ses maisons. Au commencement de ce siècle, ce n'était qu'un misérable hameau composé de quelques cabanes. La mode en a fait un des bains de mer les plus célèbres et les plus fréquentés des côtes de France. Aujourd'hui ses habitants exercent presque tous les professions de baigneurs, cochers, aubergistes, cafetiers, épiciers, etc. Biarritz est une vaste auberge qui s'agrandit chaque année, mais qui devrait bien se faire un peu plus élégante, plus coquette, plus confortable, pour justifier la faveur extraordinaire dont elle jouit sur tout le continent. Toutefois ce qui manque principalement à Biarritz, ce sont des promenades, c'est de l'ombrage.

A la côte du Moulin succède, comme nous l'avons déjà dit, la *côte du Cout*, qui se termine au *cap Saint-Martin*, à l'extrémité duquel se dresse le **phare.** Pour aller de Biarritz au phare, il faut contourner l'enceinte de la villa Eugénie. 30 minutes sont nécessaires à un piéton. La distance n'est pas longue, mais la route monte, et on marche péniblement dans les sables du chemin, qui n'a pas encore été macadamisé. Le cap Saint-Martin domine le niveau ordinaire de la mer de plus de 20 mètres. Le phare a 47 mètres de hauteur; il est de premier ordre; son feu tournant, qui s'éclipse de demi-minute en demi-minute, a une portée de 27 kilomètres. On peut le visiter en s'adressant au gardien. On inscrit son nom sur le livre des voyageurs, dans une salle ornée de deux bustes : Augustin Fresnel, 1788-1827, et Beautemps-Beaupré, 1766-1854; puis on gravit un escalier de 256 marches, remarquablement propre, pour s'élever jusqu'à la lanterne, d'où l'on découvre un admirable panorama : au nord, sur Anglet, l'embouchure de l'Adour, Bayonne et les côtes du golfe de Gascogne; au sud, sur Biarritz, Bidart, Guettary, Saint-Jean-de-Luz, les côtes d'Espagne et la chaîne des Pyrénées, que dominent la Rhune et la Haya.

Du phare, on peut aller à pied à Bayonne en passant par l'embouchure de l'Adour et les Allées marines. C'est une promenade de 3 heures, mais 15 minutes suffisent pour descendre à la **Chambre d'Amour**, grotte insignifiante, à demi fermée par les sables, et située dans une anse profonde, au pied d'une falaise escarpée. Selon la tradition, elle doit son nom à deux amants qui, s'y étant donné un rendez-vous, y furent surpris par la marée montante et ne purent pas en sortir. Le lendemain on y retrouva leurs cadavres entrelacés. Cette légende a été racontée souvent en vers et en prose avec de nombreuses variantes. Pareille catastrophe n'est plus à craindre. Depuis quelques années, sous le choc répété des vagues, une portion de la falaise s'est écroulée, des sables venus du large ont recouvert ces débris et obstrué l'entrée de la grotte. Aujourd'hui, le voyageur surpris par la marée et enfermé dans l'anse de la Chambre d'Amour en serait quitte pour être pendant quelques heures emprisonné en plein air; tout au plus, si la mer était grosse, serait-il forcé de chercher un refuge au sommet du monticule qui recouvre le tombeau des deux amants. La mer ne monte même plus, quand elle n'est pas furieuse, jusqu'à l'entrée de la grotte, protégée par les sables qui l'obstruent en partie.

« Pour le naturaliste, plus encore que pour le poëte, un intérêt très-vif s'attache à la Chambre d'Amour, a dit M. A. de Quatrefages dans ses intéressants *Souvenirs d'un naturaliste*. L'ondulation du terrain qui l'entoure marque l'extrême frontière de la chaîne des Pyrénées. A quelques pas de cette petite baie, les falaises s'abaissent pour ne plus se relever : leurs dernières roches plongent sous la mer de sable qui s'étend jusqu'à la Gironde et transporte au milieu de nos plus riches provinces la réalisation en petit d'un désert africain. Biarritz et son territoire, ainsi placés sur la limite d'une de ces grandes formations qui donnent à notre globe son relief actuel, présentent de curieux problèmes dont la solution partage encore les géologues. »

Les étrangers pourront aller visiter, à 1 et 2 kilomètres de la Chambre d'Amour, l'établissement de filles repenties fondé et dirigé par M. l'abbé Cestac, et la chartreuse des Bernardines[1]. L'abbé Cestac a défriché ce sol aride et obtenu des résultats merveilleux; dirigé par une connaissance approfondie de la chimie agricole, il poursuit, avec des succès incroyables, la fertilisation sdes sables.

1. Voy. pour plus amples détails l'*Itinéraire de Bordeaux à Bayonne, Biarritz, Arcachon*, par Adolphe Joanne 1 vol. in-18. Paris, L. Hachette et Cie.

ROUTE 10.

DE BAYONNE A SAINT-JEAN-DE-LUZ.

20 kil. Diligence tous les jours pour 4 fr. 50 c. et 3 fr. 75 c. — Bureaux, rue du Gouvernement.

A 3 kil. de Bayonne, on laisse à dr. (V. R. 9) la route de Biarritz, et on continue à suivre la route d'Espagne qui, bordée de peupliers, monte et descend selon les ondulations du terrain. A g. se montre le *château Cheyaray*, au pied d'un coteau boisé. La Rhune et la Haya dominent à l'horizon la chaîne un peu basse des Pyrénées. Sur la dr., au delà du *lac Mouriscot* que la route domine, on découvre la mer de distance en distance. Le long des sentiers qui bordent la route, on voit souvent courir, pieds nus, jupes retroussées jusqu'au genou, les *mareyeuses* de Bidart, de Guettary, de Saint-Jean-de-Luz qui vont à Bayonne vendre les poissons pêchés le matin. On se rapproche de la mer en descendant à

11 kil. **Bidart,** relais de poste, v. de 1307 hab., aux maisons propres et riantes, situé à 77 mèt. au-dessus de la mer. Continuant à descendre, on vient côtoyer une petite baie dont on ne domine le niveau que de 2 mèt.; puis, s'éloignant de nouveau de la mer, on remonte à (3 kil.) *Guettary*, v. de 616 hab., le vrai type du village basque.

« Une église, autour de laquelle se groupent dix à douze maisons d'un blanc de lait, aux volets rouges ouverts, puis une cinquantaine d'habitations semblables, dispersées dans un espace d'environ une demi-lieue carrée, enfermant des collines basses et de petites vallées, semé de bouquets d'arbres, de champs de blé et de maïs, sillonné par d'étroits sentiers qu'ombragent l'aubépine et la prunelle; voilà ce qu'est Guettary, dit M. de Quatrefages dans ses *Souvenirs d'un naturaliste*. La falaise, rompue à la hauteur d'un des principaux groupes de maisons, s'abaisse en pente roide jusqu'à un petit havre sablonneux que protégent, comme des jetées naturelles, deux longues traînées de rochers. Grâce à cette circonstance, Guettary est aussi un rendez-vous de baigneurs. Le bon marché de la vie, le calme et l'isolement du village, y attirent tous ceux qu'effraye le luxe de Biarritz et qui viennent demander à la mer le soulagement de souffrances réelles. Aussi retrouve-t-on ici le sans-façon des anciens jours. On se baigne, pour ainsi dire, en famille...

« A Guettary tous les hommes sont marins. La plupart s'engagent chaque année à bord des navires frétés pour Terre-Neuve, et reviennent après la campagne, rapportant une somme qui varie de 800 à 1500 francs. Les autres se livrent à la pêche, surtout à celle du thon. Cette pêche se fait tout autrement ici que dans la Méditerranée. La baie de Biscaye, avec ses abîmes, ses roches et ses tempêtes, ne se prêterait pas à l'établissement des madragues : l'espèce même du poisson est différente. Pour atteindre le thon, les pêcheurs se servent de la ligne. C'est à 20 ou 30 lieues au large qu'ils vont jeter leurs hameçons garnis d'un appât de toile peinte imitant grossièrement une sardine. Il faut toute l'intrépidité proverbiale des marins basques pour se hasarder à de telles distances avec de simples chaloupes non pontées et sur une mer qu'entoure de toutes parts cette redoutable *côte de fer*, où tout navire qui échoue est fatalement perdu corps et biens; mais aussi, quand la pêche est bonne, les profits sont considérables. J'ai vu une de ces chaloupes revenir à Guettary, chargée de plus de quatre-vingts thons pesant au moins 15 kilogr. en moyenne. Dans sa campagne de deux jours, l'équipage, composé de cinq hommes et d'un mousse, avait gagné plus de 1000 francs.

« Les armements de Terre-Neuve et la pêche répandraient aisément sur toutes ces côtes le bien-être et même la richesse; mais l'incurie et la dissipation maintiennent leurs habitants dans la pauvreté, et, chose étrange, ce sont les femmes surtout qu'il faut accuser de ce triste résultat. »

Une route droite et plate relie Guettary à

3 kil. (20 kil.) **Saint-Jean-de-Luz,** — (HÔTELS ET RESTAURANTS : *hôtel de l'Europe*, *hôtel de France*, *hôtel Saint-Étienne*, *hôtel des Voyageurs*. — CAFÉS : *Français*, *de la Mairie*, *National*. Les étrangers trouveront à Saint-Jean-de-Luz un grand nombre de *maisons meublées* à louer, un *cercle* à l'*hôtel de l'Europe*, un *casino* à l'*établissement des bains*, qui a été récemment agrandi, embelli, amélioré; des *chevaux* et des *voitures* à louer, pour la promenade, chez la veuve Harispe, chez Etcheverria, et chez Pandèle; des *bains d'eau douce* chez Harriet), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bayonne, V. de 2668 hab., est située à l'extrémité sud-est de la baie à laquelle elle donne son nom, sur une langue de sable que la Nivelle borne d'un côté, que l'Océan assiége de l'autre, en face de Ciboure, dont la sépare le fleuve qui l'arrose.

« La rade, dit M. Léonce Goyetche, dessine une courbe à ses pieds, terminée au N. par les hauts rochers de Sainte-Barbe, au S. par la tour ronde et les massives jetées de Socoa. Rien de plus noble et de plus imposant que cette enceinte correctement découpée, large de 1500 mèt., profonde de 1000 mèt. environ, montrant partout une nappe d'eau d'un sombre azur, ouvrant aux regards, du côté de l'O., l'infini de l'Atlantique. Dans la direction opposée et au delà du cours de la rivière, c'est la chaîne des Pyrénées qui se dresse, déroulant sur ses pentes rapprochées le plus charmant paysage. Des coteaux boisés ou plantés de vignes, des collines en amphithéâtre, portant à leur faîte la maison blanche et rouge du paysan basque, ou l'ancienne résidence d'été des riches armateurs Saint-Jean-de-Luziens, se succèdent et s'étagent jusqu'aux premiers contre-forts de la Rhune, dont la masse granitique et le svelte piton planent sur leurs champêtres perspectives. A la dr., les Pyrénées espagnoles ferment l'horizon; le pic de Haya ou des Trois-Couronnes lève son front dentelé, et une file de sommets bleus, au loin prolongés et décroissants, va se perdre insensiblement dans la mer.... »

L'origine de Saint-Jean-de-Luz est inconnue; on ignore même la véritable étymologie de son nom. Luz vient-il du mot latin *lux*, lumière, ou du mot basque *lohitzun* (lohitz, loys et luz), signifiant marais? Qui le saura jamais? Si l'on doit en croire M. Léonce Goyetche, sa fon-

dation ne remonterait qu'aux dernières années du VIe siècle. Quand le régime féodal s'établit dans l'ancien duché de Vasconie, elle dépendait, en qualité de baronnie (1059), de la vicomté de Bayonne. Plus tard, lorsque le Labourd, se séparant de Bayonne, se donna pour chef-lieu politique Ustaritz, le siége du *Bilçaar* (ancien conseil), elle devint sa cité commerciale et son débouché sur l'Océan. Enfin le mariage d'Éléonore avec Henri de Plantagenêt la livra à l'Angleterre, et dès lors son importance commença à s'accroître. Non contents de se signaler par leurs opérations commerciales qui les enrichissaient, — la pêche de la baleine, la pêche de la morue et la construction des navires, — ses habitants se distinguèrent dans toutes les expéditions militaires des XIIIe et XIVe siècles.

Dès qu'il eut achevé la conquête de la Guyenne et expulsé les Anglais du sol de la France, Charles VII se hâta de confirmer tous les priviléges de Saint-Jean-de-Luz; Louis XI, qui vint deux fois à Saint-Jean-de-Luz, Louis XII, et presque tous leurs successeurs, les étendirent, les confirmèrent à leur tour. Les dernières confirmations portent la date de 1784. Ces faveurs royales étaient bien méritées. En effet les Basques du Labourd furent les premiers marins de l'Europe et peut-être du monde entier qui osèrent attaquer les baleines (au moyen âge ces cétacés abondaient dans le golfe de Gascogne). Quand elles s'enfuirent au loin pour échapper aux coups meurtriers de leurs ennemis, ils ne craignirent pas de les poursuivre partout où elles se retirèrent. Dès les premières années du XVe siècle, ils avaient, à ce qu'il paraît, exploré es bancs de Terre-Neuve. En 1492, ils découvrirent, assurent quelques géographes, l'île de Cap-Breton, dont le nom primitif, *île des Bacalaos* (morues), est basque. Non-seulement ils enseignèrent aux autres peuples à pêcher la baleine, mais ils leur apprirent à en fondre la graisse sur mer. Ils furent en outre de braves corsaires, des patriotes éprouvés, de loyaux et fidèles sujets du roi. Ainsi, sous François Ier, ils se distinguèrent à l'assaut du château d'Irun et à la prise de Fontarabie; ils poursuivirent jusque dans la Méditerranée les Espagnols, qui appelaient Saint-Jean-de-Luz un nid redoutable de corsaires.

Mais la guerre a ses vicissitudes. Plus tard, les Espagnols se vengèrent de toutes leurs défaites passées. Franchissant la Bidassoa, ils s'étaient déjà avancés, en 1542, jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, où ils avaient commis de grands dégâts; en 1558, ils la surprirent sans défense, et, malgré la résistance désespérée de quelques habitants, ils l'incendièrent après l'avoir pillée. En 1636, ils s'en emparèrent de nouveau et l'occupèrent pendant une année. A cette époque, Ciboure fut presque entièrement détruite. A la rentrée des habitants, sur 660 maisons, 473 furent trouvées rasées ou brûlées.

Cependant l'industrie et le commerce devaient réparer promptement ces désastres. Dans la première moitié du XVIIe siècle, Saint-Jean-de-Luz et Ciboure comptaient en mer plus de quatre-vingts bâtiments pêcheurs. La population seule de Saint-Jean-de-Luz dépassait 12 000 habitants. Telle était sa prospérité, que, en 1625, des lettres patentes de Louis XIII ordonnèrent au bayle (maire) de construire et d'équiper quatre vaisseaux pour la protection de leur commerce en Terre-Neuve et la sûreté des côtes. Quand l'île de Rhé, bloquée par la flotte anglaise et assaillie par le corps de débarquement du duc de Buckingham, fut sur le point de se rendre, Saint-Jean-de-Luz, répondant à l'appel de Richelieu, arma quinze pinasses en guerre, chargea de vivres et de munitions vingt-six flûtes, et organisa une flottille imposante. Tous ces sacrifices eurent encore leur récompense. Sous Henri IV on commença la construction du port et bassin du Socoa, qui devait contenir de 40 à 50 navires; Louis XIII lui avait fait don, en 1628, de 20 000 livres par an pendant vingt ans; en 1638, deux ans après le désastre dont nous avons parlé, un édit royal interdit à ses créanciers l'exercice de leurs droits pendant un certain laps de temps; en 1640, Richelieu fit commencer la construction du fort Socoa, destiné à protéger la rade et le port, et, bien qu'il s'efforçât incessamment de tout ramener dans l'État à cette unité qui fut le but et la gloire de sa politique, il respecta toujours les priviléges et immunités dont les Saint-Jean-de-Luziens avaient joui jusqu'alors.

Le 28 juillet 1659, Mazarin arriva à Saint-Jean-de-Luz avec 150 gentilshommes et autant de gens de service et de suite, une garde de 100 chevaux et de 300 fantassins, 24 mulets couverts de riches housses brodées de soie, 7 carrosses pour sa personne et quantité de chevaux de main. Il venait négocier, à la frontière pyrénéenne, un traité de paix avec Louis de Haro, premier ministre de Philippe IV (V. R. 11). Pour que les approvisionnements et les vivres ne montassent pas à un prix trop élevé, un tarif moyen fut fixé. Cette taxe, « publiée par le prosne de l'église et affichée au-devant la porte de l'hostel de monseigneur le cardinal, contenait les prix suivants : 4 sols la livre de bœuf, 14 sols la paire de poulets, 2 sols le pain blanc d'une livre quatre onces. » Les négociations qui illustrèrent l'île de *la Conférence* (V. R. 11) durèrent quatre mois. Enfin le 7 novembre fut signé le traité des Pyrénées, qui répandit dans les deux royaumes la joie la plus sincère et la plus vive. En vertu de l'article 4 de ce traité, Louis XIV devait épouser l'infante Marie-Thérèse. Ce mariage fut célébré à Saint-Jean-de-Luz le 9 juin 1660. Le jeune roi était arrivé dans cette ville le 8 du mois précédent avec la reine Anne d'Autriche, la grande Mademoiselle et les princesses, son frère Philippe, le cardinal Mazarin et une suite nombreuse; il s'était logé dans le château Lohobiague, dont les élégantes tourelles se dressent encore sur la place, et qui depuis s'est appelé la maison de Louis XIV. Anne d'Autriche occupait le château de Joannot de Haranader, où l'infante descendit plus tard, et qui a conservé son nom.

Les *Mémoires* de Mme de Motteville et les *Lettres* de Montreuil contiennent de curieux détails sur la cérémonie du mariage, l'ordre et la marche du cortége, les toilettes et la tenue des époux, la décoration de l'église. Rappelons seulement que les magistrats de la ville ordonnèrent, après la conclusion de la cérémonie, que la porte par laquelle les augustes fiancés avaient pénétré dans l'église fût murée et condamnée, et ne servît

plus à personne. A cette porte murée s'adosse aujourd'hui l'échoppe d'un menuisier. Outre les présents particuliers laissés à chacun des hôtes des maisons Lohobiague et Joanoënia, et qu'on voyait encore dernièrement briller dans leur trésor de famille, Louis XIV fit don à l'église d'un assortiment complet de vases et ornements sacrés d'un beau travail, connus sous le nom de *chapelles*. Monsieur et Mademoiselle l'enrichirent à leur tour de divers tableaux de maîtres, dont un seul, portant la signature de Restout, est parvenu jusqu'à nous. Il orne une des chapelles latérales.

Saint-Jean-de-Luz fut si fière et si heureuse d'avoir été le théâtre de ce grand événement qu'un de ses poëtes populaires, voulant exprimer le sentiment général, fit les vers suivants :

> Seu Jan-de-Lutz, pétit Paris.
> Bayonne l'escuderie;
> Lou rey qué s'y maride;
> L'abesque qué y ès mourt;
> L'intenden qué y ès démourat.

> Saint-Jean-de-Luz, petit Paris,
> Bayonne l'écurie.
> Le roi s'y marie;
> L'évêque y meurt;
> L'intendant y demeure.

C'est du reste sous le règne de Louis XIV que Saint-Jean-de-Luz atteignit à l'apogée de sa prospérité. Sans compter les navires employés au grand et au petit cabotage, elle armait avec Ciboure quatre-vingts bâtiments de haut-bord, montés par trois mille marins, pour la pêche de la baleine et celle de la morue. Mais l'heure de sa décadence approchait. D'abord l'édit de 1669, relatif à l'enrôlement général et à la levée régulière des matelots pour le service de la flotte, lui fut appliqué, malgré les franchises dont elle avait joui jusqu'alors. En vain elle tenta de résister; force lui fut de se soumettre et de subir la loi commune. La guerre ou plutôt les guerres finies, elle avait perdu la meilleure partie de sa population mâle. Au lieu de quatre-vingts navires, elle put à peine en armer quinze ou vingt. Puis la paix d'Utrecht, en dépouillant la France de Terre-Neuve, porta un coup non moins funeste à Saint-Jean-de-Luz et à Ciboure. La misère devint telle que l'émigration commença. Enfin une dernière cause de ruine, et la plus formidable de toutes, se manifesta tout à coup. « La mer, dit M. Léonce Goyetche, contenue jusque-là dans ses bornes naturelles, franchit brusquement ses rivages et marcha à l'assaut de la ville. Ses progrès incessants sur la plage, phénomène géologique aussi étrange qu'inattendu, le bouleversement qu'elle amena dans les régions de la barre et du port, achevèrent l'œuvre de décadence commencée »

La première attaque de la mer contre Saint-Jean-de-Luz datait de la seconde moitié du XVII[e] siècle. Jadis la ville avait ses digues naturelles. L'entrée de la baie était plus étroite : un banc de roche faisait l'office de brise-lames, et l'embouchure de la Nivelle restait encaissée, comme l'a constaté M. A. de Quatrefages, entre la montagne de Bordagain et une grande dune. Mais les pointes du Socoa et de Sainte-Barbe cédèrent peu à peu, sous les coups répétés des vagues; le plateau de l'Arta s'abaissa de plus en plus, et la mer, arrivant sans obstacle sérieux jusqu'à la plage, finit par l'entamer. En 1686 Vauban fut chargé de

constater le mal et d'y apporter un remède. Il conçut et proposa de grands projets, que les guerres ruineuses de la fin du règne de Louis XIV ne permirent pas de mettre à exécution. A quoi bon raconter ici toutes les tentatives inutiles qui furent faites pour sauver la ville menacée d'une ruine totale? Les tempêtes de 1749, 1782, 1822, détruisirent tous les travaux entrepris, emportèrent des rues entières, et cependant la digue, construite sous la Restauration par M. de Baudres, avait 15 mèt. de largeur à la base, 10 mèt. de hauteur au-dessus du sol; elle était munie d'enrochements et d'une triple rangée de pilotis profondément enfoncés. La tempête de 1822 dura huit jours. Quand elle s'apaisa, on ne trouva pas même un débris de cette digue sur une longeur de 140 mèt. Partout, sur ces ruines qu'il avait faites, l'Océan avait passé son niveau. De mémoire d'homme, a dit un ingénieur chargé de constater les dégâts, aucun spectacle de destruction n'avait été plus terrible.

Au lieu des cent navires de haut-bord qui animaient autrefois son bassin, Saint-Jean-de-Luz possède à peine une ou deux barques de pêche. Ciboure, sa voisine et souvent sa rivale, n'est pas moins ruinée; sa population n'est plus que de 1700 âmes. Toutefois un avenir meilleur semble réservé à Saint-Jean-de-Luz. Ses bains de mer, fondés en 1850, sont de plus en plus fréquentés. L'établissement de Sainte-Barbe, qui, malgré son installation provisoire, avait reçu en 1853, 1854 et 1855, un grand nombre de baigneurs, s'est, à l'aide d'une souscription publique, agrandi en s'embellissant; il a construit des cabanes commodes, fondé un buffet et un cabinet de lecture, créé des bains chauds, organisé un service d'omnibus, etc., etc. D'ailleurs, l'empereur Napoléon III, qui a visité plusieurs fois Saint-Jean-de-Luz, a conçu, dit-on, de grands projets destinés à lui rendre son ancienne importance.

L'église de Saint-Jean-de-Luz, dédiée à saint Jean-Baptiste, a été fondée au XIII[e] siècle; mais, souvent remaniée depuis, elle n'a conservé de la construction primitive que quelques fenêtres ogivales, et ses deux portes du sud aux archivoltes gothiques. Elle n'offre aucun intérêt architectural. Nous avons déjà parlé du tableau de Restout, qui décore une de ses chapelles. M. Léonce Goyetche y signale à la curiosité des étrangers un tableau à légendes du jugement dernier, et une Vierge demi-nature tenant son fils sur ses genoux, relégués sous le porche, et dont l'inscription gothique et le style rappellent le XIV[e] siècle.

Les autres monuments publics ne sont pas plus intéressants que l'église. Mentionnons seulement l'hôtel de ville, construit en 1657, et l'hôpital civil (l'ancien hospice des pèlerins de Saint-Jacques). Parmi les maisons particulières, les plus curieuses pour leur architecture ou pour leurs souvenirs, sont : la *maison Esquerenea* (rue Montante), une des rares maisons qui échappèrent à l'incendie de 1568; — le *château Louis XIV*, bâti sous Henri III ou Henri IV, flanqué de deux tourelles en encorbellement, au toit aigu et couvert en ardoise. Il n'a plus malheureusement que deux rangs d'arcades au lieu de trois: — *Joanoenia* ou le

château de l'Infante, construction irrégulière des premières années du XVIIe siècle, et récemment restaurée. Sur une plaque de marbre placée au-dessus de la porte d'entrée, se lit cette inscription :

L'Infante je reçus l'an mil six cent soixante,
On m'appelle depuis le chasteau de l'Infante.

On peut visiter à l'intérieur deux tableaux de Gérôme, représentant le mariage de Louis XIV et la réunion politique des royaumes de France et d'Espagne, accomplie temporairement en 1701[1]. Les anciennes fresques qui décoraient le plafond de la grande salle et des appartements voisins avaient été tellement dégradées par les pluies qu'on a dû les effacer; les fresques actuelles sont modernes. De la décoration générale de 1660 il ne reste que les armes de France, peintes au tympan supérieur de l'escalier, avec un entourage de fleurs de lis et de lettres L majuscules.

M. Léonce Goyetche cite encore : — la *maison Betbeder*, qui déploie sur le quai de belles lignes; — la *maison Saint-Martin*, qui a conservé une tour au centre, des mansardes à écusson et un balcon en fer ouvragé datant de 1713, — la *maison Leremboure*, couronnée d'une corniche à médaillon et de pinacles en boules : — la *maison des Pendelet*, du temps de Louis XIV; — la *maison des Dasconaguerre* (entre le château de l'Infante et la mer), où a logé le cardinal Mazarin; — les *maisons Macaye* ou *Dop*, *Pagez*, *Ducos*, *Cazauran* ou *Dargaignaratz*, *Saint-Jean* ou de *Rivière*, *Laxalde*, *Ducontenia*, *Sopite*; enfin, sur la place de l'église, un vaste édifice en forme de chalet, vrai *fac-simile* du style indigène et prototype des constructions basques, à trois corps et trois étages surplombant, à la façade verticalement rayée de colombages peints en vert.

1. A ce propos il n'est peut-être pas sans intérêt de relever une erreur historique trop accréditée. Louis XIV n'a jamais dit : *Il n'y a plus de Pyrénées*. « L'ambassadeur d'Espagne dit fort à propos, raconte Dangeau dans son *Journal*, que le voyage d'Espagne devenait aisé, et que présentement les *Pyrénées étaient fondues*. » Mme de Genlis signala la première l'erreur commise par Voltaire, et que M. Édouard Fournier, beaucoup trop injuste envers l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* et du *règne de Louis XIV*, a signalée à son tour avec une regrettable acrimonie dans son intéressant ouvrage, intitulé : l'*Esprit dans l'Histoire*.

Au nord de Saint-Jean-de-Luz, au delà de l'établissement des bains, se dressent à 30 mèt. les hauteurs de Sainte-Barbe, couronnées des débris d'un fort ruiné; on y découvre une belle vue sur la mer. A la *Croix d'Archiloa*, située à 1 kilom. plus au nord en remontant vers Guettary, la falaise atteint 50 mèt.

Quand on traverse la Nivelle, on voit à droite la douane, qui occupe l'ancien couvent des Récollets, et on entre dans *Ciboure*, dont la population mâle, adonnée exclusivement à la carrière maritime, est presque toujours absente, surtout pendant la saison d'été. Son église n'a rien d'intéressant; mais, dans la cour de l'ancien couvent des Récollets, on peut voir une fontaine de la Renaissance, malheureusement fort mutilée. Un établissement de bains a été fondé à Ciboure il y a quelques années. Il est dominé par le coteau de Bordagain, qui, à son point le plus élevé, atteint

81 mèt., et d'où l'on découvre un beau panorama. Si, au delà de Ciboure on continue à longer la côte méridionale de la baie, on ne tarde pas à franchir une petite rivière, et bientôt on atteint le *Socoa*, petit port créé par Henri IV en face de Sainte-Barbe, à l'entrée de la baie, prospère à une certaine époque, ruiné aujourd'hui. On y voit, outre de belles falaises, un fort en miniature bâti sur un rocher isolé de la rive et que vient battre la lame, un phare de troisième ordre, visible à la distance de 16 kilom., et une jetée reconstruite en 1829 par M. l'ingénieur Vionnois.

De Saint-Jean-de-Luz à Cambo par la Rhune (V. R. 15); à Irun et à Saint-Sébastien (V. R. 11).

ROUTE 11

DE BAYONNE A SAINT-SÉBASTIEN, PAR SAINT-JEAN-DE-LUZ.

61 kil. 500 mèt. Route de poste desservie par des voitures publiques. Deux départs par jour. Coupé, 15 fr.; intérieur et banquette, 12 fr. 50 c. — Le chemin de fer de Bayonne à la frontière doit suivre à peu près la même direction que la route de poste.

N. B. Il ne faut pas oublier de faire viser son passe-port à Bayonne par le consul d'Espagne (5 fr. 50 c.).

Pendant l'été, des bateaux à vapeur font un service régulier, entre Bayonne et Saint-Sébastien : la durée du trajet est d'environ 6 h.

20 kil. *Saint-Jean-de-Luz* (V. R. 10).

Après avoir, au sortir de Saint-Jean-de-Luz, traversé le pont de pierre jeté sur la Nivelle, la route d'Espagne, bordée de peupliers, comme presque toutes les routes du département des Basses-Pyrénées, laisse la douane et Ciboure à droite (V. R. 10), longe un petit coteau et ne tarde pas à monter pour redescendre. Au delà d'un ruisseau qui se jette dans la baie de Saint-Jean-de-Luz, on aperçoit, du sommet d'une petite côte, le vallon d'Urrugne entouré de montagnes rondes sans caractère, derrière lesquelles disparaît le sommet de la Haya, visible depuis longtemps. A 1500 mèt. en deçà d'Urrugne, s'élève à dr. de la route le *château d'Urtubie*, ancien manoir, dont les fossés ont été comblés et les meurtrières murées. « Il a vu, en 1462, Louis XI se rencontrer avec les rois de Castille et d'Aragon ; en 1643, il a été le centre des intrigues et des luttes des *Sabelchouri* et des *Sabelgorri* (les ventres blancs et les ventres rouges) dans cette grande guerre, moins sanglante que celle des York et des Lancastre, entre les d'Uturbie et les Saint-Pé, à propos de la charge de bailli du Labourd. Aujourd'hui, ajoute M. G. de Lavigne, c'est un riche domaine, entouré de métairies, de moulins, de bois. »

5 kil. (25 kil.) *Urrugne*, V. de 3578 hab. (canton de Saint-Jean-de-Luz), située sur un coteau au pied duquel coule le ruisseau d'Helbarren — relais, dernière poste française — est célèbre par l'inscription latine de son horloge :

Vulnerant omnes, ultima necat.
Toutes frappent, la dernière tue !

Sauf cette inscription latine qu'on peut, du reste, lire ailleurs, Urrugne n'a rien de curieux. L'église est grande et assez bien construite; ses murailles ont été percées de meurtrières pendant les guerres de religion, en prévision de quelque attaque des huguenots.

Au delà d'Urrugne, la route se dirige presque en droite ligne vers

l'ouest et gravit une petite chaîne de collines qui sépare la vallée d'Urrugne du bassin de la Bidassoa. Du point culminant on aperçoit de nouveau la mer, qu'on avait cessé de voir depuis le pont de la Nivelle. A g. et en face apparaissent les deux montagnes de la Rhune et de la Haya; à dr. s'étendent les alluvions de la Bidassoa et la mer; et à 7 kil. de distance, de l'autre côté de la baie de Fontarabie, s'avance dans la mer la *pointe du Figuier*, que les géographes ont, pendant si longtemps, considérée à tort comme l'extrémité occidentale des Pyrénées. Le sommet du plateau (148 mèt.) s'appelle la *Croix des Bouquets;* l'importance de sa position stratégique sur la frontière des deux pays en a fait le théâtre d'un certain nombre de combats. En 1793, les troupes républicaines le défendirent vaillamment contre l'armée espagnole; en 1813, il fut emporté par les alliés, malgré l'énergique résistance des Français. On descend en décrivant des zigzags, par une pente assez roide, entre des champs de maïs, à

6 kil. (31 kil.). **Béhobie** (*Hôtel du Nord*, tenu par Thiers), v. dépendant d'Urrugne, et situé sur la rive dr. de la Bidassoa. Quand on entre en France, on y subit la visite de la douane et on y exhibe son passeport aux autorités françaises. Pour avoir l'autorisation d'entrer en Espagne, il faut également être porteur d'un passe-port en règle, c'est-à-dire visé par le consulat espagnol de Bayonne.

La Bidassoa sert de limite à la France et à l'Espagne sur les derniers kilomètres de son cours. Elle prend naissance dans les gorges qui entourent la vallée de Bastan, et, bien que son parcours soit de 60 kil. seulement, cependant elle peut, aussi bien que la Garonne et l'Adour, prétendre au titre de fleuve, puisqu'elle débouche directement dans l'Océan. Son lit est assez étroit dans toute sa partie supérieure; mais à Béhobie même il s'élargit brusquement, embrasse plusieurs îles parmi lesquelles se trouvent les îles célèbres des Faisans et de la Conférence[1], et s'étale sur de vastes bancs vaseux que la mer couvre quand elle monte et découvre quand elle descend. Enfin il s'élargit assez pour former un véritable estuaire alluvial; à son embouchure, entre la pointe de Saint-Anne et la pointe du Figuier, il a 4 kil. de largeur. Autrefois les Espagnols possédaient tout le terrain couvert à marée haute; maintenant le milieu du pont de Béhobie et le milieu du chenal servent de limites.

« La célèbre *Ile des Faisans* est un espace marécageux où les faisans sont aussi rares que les oiseaux de paradis dans les Champs-Élysées, » a dit un voyageur contemporain; quant à l'*Ile de la Conférence*, située tout à côté, un autre touriste la qualifie de défunte, et un troisième dit qu'il en reste encore un espace grand comme un poisson frit. Dans tous les cas, il est certain qu'elle aura bientôt disparu. Cependant des événements importants s'y sont accomplis. C'est là qu'eut lieu une célèbre conférence entre Louis XI, roi de France, et Henri IV, roi de Castille. Commines nous raconte que le costume pauvre du roi de France offensa les Espagnols, qui se vêtent toujours avec splendeur pour visiter leurs amis, et de leur côté les Français se moquèrent de la magnificence et du luxe des seigneurs castillans. Les rois ne s'en embrassèrent pas moins avec des sourires et des paroles d'affection sur les lèvres; mais depuis ils se haïrent d'autant plus qu'ils s'étaient serré la main.

En 1526, ce fut près de cette île fameuse que cessa la captivité de François Ier (voy. page 46). L'échange du roi captif contre ses deux fils qu'il donnait en otages, eut lieu sur la Bidassoa, dans une barque, au milieu de la rivière. Le roi y sauta, mit ses deux enfants à sa place, et sur le bord français, monta sur un cheval turc, plein de feu, qui d'un tourbillon le porta à Bayonne (voy. page 46). L'Espagne, qu'il fuyait, l'attendait encore là. Les envoyés de l'empereur y étaient pour le prier de ratifier le traité qu'il avait juré. Il les paya « en monnaie de singe, » d'une farce, d'un sourire, disant en substance : Vous avez vos cortès, moi mes états; je dois les consulter. (Michelet. *Réforme*). Plus tard, en 1615, les ambassadeurs de France et d'Espagne vinrent échanger deux fiancées sur l'île de la Conférence : Isabelle, fille d'Henri IV, roi de France, destinée à Philippe IV, et la sœur de ce dernier, la fameuse Anne d'Autriche, destinée à Louis XIII. Enfin, en 1660, elle fut le théâtre d'une nouvelle entrevue, encore plus célèbre dans l'histoire; le cardinal Mazarin y vint s'entendre avec don Luis de Haro pour traiter de la paix dite des Pyrénées et régler le mariage de la fille de Philippe IV avec Louis XIV (voy. page 85). Leur conférence dura quatre mois. C'est en travaillant aux embellissements des deux galeries élevées au milieu de la rivière pour cette entrevue que le grand peintre Velasquez fut saisi des fièvres intermittentes qui le conduisirent au tombeau.

L'infante Marie-Thérèse devait être remise à son royal époux sur l'une des deux îles. Le mariage fut d'abord célébré le 3 juin, par procuration, à Fontarabie. Le 4, Anne d'Autriche revit, dans l'île des Faisans, son frère le roi d'Espagne, dont elle était depuis si longtemps séparée. L'infante, sa nièce, était présente, et, bien que l'étiquette adoptée par les deux cours ne permît à Louis XIV de voir cette princesse que le jour fixé pour lui en faire la remise, son impatience (il n'avait que vingt-deux ans) ne put accepter ce délai. Aussi, pendant la conférence du 4 juin, le cardinal Mazarin s'approcha du roi d'Espagne et de la reine mère, disant qu'*un inconnu était à la porte et demandait qu'on lui ouvrît*. On laissa la porte ouverte : Louis XIV parut au milieu d'un groupe de courtisans, qui se faisaient tellement petits autour de lui, que, les dominant de toute la tête, ses yeux rencontrèrent pour la première fois ceux de l'infante. « Que vous en semble? demanda la reine Anne d'Autriche à Marie-Thérèse. — Il n'est pas temps de le dire, s'empressa de répondre le roi d'Espagne; attendez qu'elle ait passé cette porte. » Il montrait, en même temps, la galerie qui s'ouvrait du côté de la France. Mais les Mémoires du temps assurent que les deux fiancés se montrèrent satisfaits l'un de l'autre. Aussi, au moment où le roi d'Espagne et sa fille venaient de quitter l'île des Faisans et descendaient la

1. Voyez la carte du dépôt de la guerre.

Bidassoa pour retourner à Fontarabie, Louis XIV, la tête découverte et monté sur un cheval superbe, suivit au galop, le long de la rive française, aussi loin qu'il le put, le bateau qui emportait sa fiancée.

Le dimanche 6 juin, la paix fut jurée dans l'île des Faisans par les deux rois de France et d'Espagne, à genoux et la main sur l'Évangile, en présence des deux cours. Pendant cette cérémonie, le roi d'Espagne, ayant aperçu M. de Turenne, dit à la reine mère : « Voilà un homme qui m'a fait passer de bien mauvaises nuits! » Le lendemain, Louis XIV alla, accompagné de ses courtisans, chercher l'infante dans l'île des Faisans, pour l'amener à Saint-Jean-de-Luz (voy. page 85) où le mariage devait être célébré. »

Près de Béhobie on trouve les ruines d'un château fort construit au commencement du XVIe siècle, par le roi de Castille pour repousser les invasions des Français.

Au sud du pont on aperçoit, sur une colline escarpée, d'où l'on découvre un admirable panorama, l'*ermitage de Saint-Martial* : il a été élevé en l'honneur de la victoire remportée, en 1522, par Bertran de la Cueva sur les troupes françaises que commandait Bonnivet. En 1813, le maréchal Soult, faisant un dernier effort pour dégager Saint-Sébastien, donna l'ordre au général Reille de traverser la Bidassoa, et d'attaquer les troupes espagnoles postées sur la colline de Saint-Martial. Les Français, vaincus malgré leurs vaillants efforts, durent repasser en désordre la Bidassoa. Ce fut la dernière bataille livrée sur le sol espagnol pendant la retraite du maréchal Soult.

En descendant le cours de la Bidassoa, on trouve sur sa rive droite (2 kil.). **Hendaye**, pauvre village de 427 habitants. « Dans un jour de colère, le matin de l'affaire de la Croix-des-Bouquets, en 1793, Fontarabie, dit M. G. de Lavigne, se mit à faire pleuvoir sur Hendaye des boulets et des obus. Un fort protégeait le village; une redoute occupait cette élévation au nom pompeux, qu'on appelle la montagne de Louis XIV; tout cela fut enlevé, surpris, détruit par les Espagnols de don Caro... » Depuis, Hendaye n'existe réellement que sur la carte, elle n'offre que des décombres. Çà et là cependant, au milieu des ruines, quelques maisons sont restées debout, blanches, coquettes, ornées de treilles, de fleurs et de guirlandes de piments rouges. » Hendaye était autrefois célèbre pour son excellente eau-de-vie. D'Hendaye on peut traverser la Bidassoa en bateau pour aller à Fontarabie, située sur la rive opposée du fleuve, ou gagner directement la route de Saint-Jean-de-Luz sans revenir à Béhobie.

Après avoir traversé le pont de Béhobie, on descend pendant 3 kil. environ la rive g. de la Bidassoa sur une plaine couverte de beaux champs de maïs. De cette plaine on aperçoit à dr. les murailles et les tours de Fontarabie, à g. la colline de Saint-Martial et la montagne de la Haya, moins belle que de loin, puis on monte à

3 kil. (34 kil.) **Irun** (*Parador de diligencias*, café de la *Iberia*, voitures pour Saint-Sébastien, Fontarabie, Burgos, Pampelune, Madrid. V. de 4055 habitants, située sur la

rive g. de la Bidassoa, entre le mont Jaizquivel au nord et les dernières ramifications de la Haya au sud. Son nom, qui signifie *bon lieu* en langue basque, lui a été donné par ironie sans doute, car les voyageurs y sont trop souvent rançonnés. Les autorités espagnoles y visent les passe-ports et y examinent les bagages.

La ville d'Irun paraît avoir été l'*Ilanusa* des Romains; on y a trouvé plusieurs débris de murailles et des médailles qui attestent son antiquité. Cependant son nom d'Irun apparaît pour la première fois dans un édit d'Alphonse VIII en 1203. Comme toutes les autres villes de la frontière, elle a été souvent incendiée. En 1837, elle fut prise d'assaut et pillée par les troupes de la reine sous les ordres du général Evans; 700 carlistes y furent massacrés.

Le faubourg d'Irun qui se trouve situé du côté de la frontière française se distingue par sa saleté, mais l'intérieur de la ville est assez propre. L'*église*, dédiée à *Nuestra Señora de los Juncales* (des Joncs), ne ressemble nullement aux églises romanes et gothiques : on peut la regarder comme un type de l'architecture religieuse du Guipuzcoa pendant la Renaissance. Son beau vaisseau a 28 mètres de largeur et 43 de longueur. Du reste, l'ornementation y est à peu près nulle : l'autel et deux tombeaux assez bien sculptés méritent seuls d'être visités. — Sur la *place d'Isabelle II, reine constitutionnelle*, place assez vaste et ornée de belles maisons, s'élève l'*Hôtel de ville*, lourde construction du XVIIe siècle.

A peu de distance d'Irun jaillit une fontaine d'eau ferrugineuse.

EXCURSION D'IRUN A FONTARABIE.

Au sortir d'Irun on aperçoit les deux villes ennemies d'Hendaye et de Fontarabie, et l'embouchure de la Bidassoa, dominée par les pointes rocheuses de Saint-Anne et du Figuier. On traverse une plaine alluviale couverte de magnifiques champs de maïs, on laisse à gauche un ancien couvent de capucins, puis on atteint (1 h. environ) le pied de la petite colline que couronne

Fontarabie, en espagnol *Fuenterabia*, en latin *Fons rapidus*, V. de 2500 hab. C'est la ville espagnole par excellence, avec ses toits qui se rejoignent presque au-dessus des rues, ses maisons noircies par le temps, ses balcons en fer ouvragé, ses fenêtres grillées à travers lesquelles regardent les jeunes filles, ses boutiques sombres. Ce qui lui donne surtout un aspect tout particulier, c'est l'état de ruine, de solitude, de désolation, dans lequel elle se trouve. Ses fortifications et ses portes sont à demi écroulées. En certains endroits on ne voit que des décombres; les débris des murailles sont percés à jour par les boulets, et quelques gitanos habitent seuls ces ruines abandonnées. Rien de plus saisissant que l'aspect de sa rue principale qui monte à l'église, quand on l'aperçoit après avoir franchi le seuil de la dernière porte. Pour comprendre sa situation actuelle il faut connaître son histoire.

François Ier s'en empara en 1521; en 1638 le prince de Condé et l'archevêque de Bordeaux l'assiégèrent, mais ils furent repoussés, et pendant la déroute plus de

2000 soldats français se noyèrent dans les eaux de la Bidassoa. En 1794, défendue par 800 hommes et 50 bouches à feu, elle accueille par une décharge à mitraille 300 Français qui venaient, sous les ordres du capitaine Lamarque et du représentant Garreau, venger la destruction d'Hendaye; le détachement républicain répond par une fusillade nourrie, s'empare d'une position qui domine la place et la somme de se rendre. Deux capucins la défendaient. Lamarque leur déclare qu'ils seront, aussi bien que d'autres, passés au fil de l'épée, si la place n'est pas livrée dans un délai de six minutes, et les capucins, qui ne se soucient pas qu'on tienne parole, n'essayent plus de la défendre. En 1808, en en 1813, en 1823 et en 1837, cette malheureuse ville fut encore prise ou reprise. Il va sans dire qu'elle s'est donnée les titres de *muy noble, muy leal y muy valerosa ciudad*.

L'église est du style gothique à l'intérieur et du style de la Renaissance à l'extérieur: elle n'a de remarquable que les sculptures de l'autel. La sacristie offre un beau point de vue. Le château fut construit par le roi de Navarre, Sancho Abarca, qui régnait vers 907. Il renferme deux parties bien distinctes: la façade du couchant, située du côté de la place, et qui doit dater de la dernière partie du XVIe siècle tout au plus, et des constructions beaucoup plus anciennes qui dominent la Bidassoa. La première partie, attribuée à Charles-Quint, et connue sous le nom de Palais de Jeanne la Folle, est d'une architecture lourde et massive; maintenant elle tombe de vétusté. Du reste cette curieuse ville, si morte et si ruinée, possède encore un grand nombre de *palacios*, qui témoignent de son ancienne splendeur. « Leurs façades, timbrées d'écusson gigantesque, offrent sur des dessins assez peu variés, dit M. Cénac-Moncaut, le caractère de lourdeur pompeuse et de solidité grandiose, qui forme le cachet de la Renaissance espagnole, dans les églises comme dans les constructions civiles. Celui du comte de Torealta, entre autres, élève ces qualités et ces défauts à leur plus haute expression. »

Au nord de Fontarabie se trouve le petit *port* de pêcheurs *de la Madeleine*. Plus loin s'avance dans la mer le *cap* ou *pointe du Figuier*, d'où, pendant les temps clairs, on peut jouir d'une superbe vue sur la côte de France et l'embouchure de l'Adour.

Le port de Fontarabie est sûr, mais dans les basses eaux il reste presque à sec. On peut s'y procurer des bateaux pour traverser la Bidassoa, moyennant quelques pièces de menue monnaie : on va aborder à Hendaye, d'où l'on peut gagner directement, à travers des collines désertes couvertes de landes, Saint-Jean-de-Luz, sans passer par Béhobie (voy. ci-dessus).

D'Irun à Saint-Sébastien.

A peu de distance d'Irun on quitte l'ancienne route de Bayonne à Madrid par Oyarçun, pour prendre à dr. la route nouvellement construite qui passe par Saint-Sébastien. On traverse, entre Irun et Fontarabie, une petite rivière tributaire de la Bidassoa et par une succession de côtes assez rapides on s'élève sur le plateau qui sépare la Bidassoa de

l'Oyarçun: alors on franchit une espèce de col large d'environ 3 kil., qui relie la base de la Haya au Jaizquivel. De là on voit encore en se retournant les murailles grises d'Hendaye; mais bientôt la vallée de la Bidassoa disparaît. Quand on a dépassé une tranchée courte, haute de 15 mèt. environ et creusée dans le roc, on est dans un autre bassin; on descend par une jolie vallée à

16 kil. (500 mèt. 50 kil. 500 mèt.). **Renteria**, bourg de 1057 hab. bien déchu de son importance passée. On y construisait autrefois des navires de 800 tonneaux. La première fonderie de l'Espagne y fut établie par le marquis de Iranda. Il fait encore un assez grand commerce de clous et de quincaillerie. L'église, construite dans le style simple, grandiose et un peu froid de celle d'Irun, date du XVIe ou du XVIIe siècle, et se trouve encore dans un état parfait de conservation. Sur le point le plus élevé du bourg on remarque un vaste bâtiment carré, ancien palais particulier ou maison de ville, dont la construction remonte évidemment, dit M. Cénac-Moncaut, au XVe siècle: du reste on trouve à Renteria un grand nombre de vieilles maisons du XVe siècle, percées de petites fenêtres géminées ogivales.

Au delà de Renteria, sur la rive g. de la rivière d'Oyarçun, on gravit un coteau d'où l'on peut apercevoir, en se retournant, la Haya et les montagnes qu'elle domine; à dr., de l'autre côté de la rivière, on remarque une église entourée de quelques maisons en ruines. C'est le bourg de *Leso*. Autrefois de nombreux navires y apportaient les richesses des deux Indes. Son Christ de bois y attire seul chaque année un grand nombre de pèlerins.

Bientôt la route incline à l'ouest, et l'on voit se dérouler à ses pieds le grand bassin du **Passage**, alternativement rempli et vidé par la marée. Ce port est le plus sûr des côtes de la Biscaye, mais les atterrissements de l'Oyarçun et d'autres petits ruisseaux le comblent graduellement, et sans doute peu d'années suffiront pour le rendre inutile. Il communique avec la mer par une étroite embouchure ouverte entre deux promontoires, et pourrait, s'il était nettoyé, devenir un port militaire de premier ordre. De ses chantiers sont sortis un grand nombre de navires pendant les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Six vaisseaux, qui étaient sur le point d'y être achevés, y furent brûlés en 1719 par le duc de Berwick. C'est du Passage que La Fayette partit pour l'Amérique.

Sur le promontoire qui domine l'entrée du côté de l'est, s'élève une tour ronde adossée à un bâtiment carré et construit peut-être sous Isabelle la Catholique, pour la défense du port; elle porte le nom de Sainte-Isabelle. La ville, pittoresquement située au fond de la rade, se divise en deux parties autrefois séparées, Saint-Jean sur la rive dr. et Saint-Pierre sur la rive g. Ses habitants sont tous pêcheurs. Les femmes sont renommées pour l'habileté avec laquelle elles manient l'aviron; les voyageurs qu'elles se disputent pour leur faire traverser le bassin, et qui ne comprennent pas leur langage, pourraient se croire tombés en de fort mauvaises mains s'ils n'étaient assurés à l'avance de leurs bonnes intentions. L'église

de Saint-Jean, la plus importante des églises du Passage, est une lourde construction sans intérêt; elle n'a pas de clocher.

Au delà de la retenue d'eau qui a été établie au-dessus du port, la route monte par une côte assez longue jusqu'au faîte qui sépare le bassin de l'Oyarçun de celui de l'Urumea. De chaque côté s'élèvent des collines un peu arides, quoique couvertes çà et là de verdure. Parvenu au point culminant du Passage, on aperçoit, pour la première fois, la ville de Saint-Sébastien, que dominent deux collines de forme conique, couronnées, l'une par un télégraphe, l'autre par une forteresse. On traverse l'Urumea et on longe la baie avant d'entrer à

11 kil. (61 kil. 1/2), **Saint-Sébastien** (hôtels: *Parador real; Lafitte*, tenu par un Français), ancienne capitale du Guipuzcoa, ville maritime et forte de 12000 hab. environ; très-pittoresquement située sur un isthme au pied de la colline conique d'Orgullo, entre deux baies assez grandes, l'une à l'est, protégée par l'île de Santa-Clara; l'autre au nord. La première de ces deux baies, offre un mouillage peu sûr; aussi les navires qui fréquentent Saint-Sébastien sont-ils obligés de se réfugier dans un petit bassin entouré de môles et qui reste à sec à marée basse; la barre de l'Urumea rend la seconde impraticable.

Saint-Sébastien est une ville entièrement neuve, dont toutes les rues, tirées au cordeau, se coupent à angles droits. Elle a été rebâtie, en effet, depuis une quarantaine d'années; car, en 1813, les Anglais et les Portugais la détruisirent presque entièrement. J'emprunte les détails qui suivent, sur cet événement fort étrange et fort mal connu, aux *Souvenirs d'un naturaliste*. Le savant et spirituel auteur de cet ouvrage, M. A. de Quatrefages, en garantit l'authenticité.

« Depuis cinq ans les Français étaient maîtres de Saint-Sébastien, quand le 28 juin 1813, les troupes du général Graham, et les trois bataillons de Guipuzcoa, vinrent mettre le siége devant la place. Les Sébastianais accueillirent avec les démonstrations de la joie la plus vive cette armée soi-disant libératrice, et nombre d'entre eux s'échappèrent pour se ranger parmi les alliés. Du 23 au 29 juillet, les batteries anglo-portugaises détruisirent 63 maisons dans la ville; mais les habitants de la ville n'en faisaient pas moins des vœux pour le triomphe des alliés, et, quand le dernier assaut fut livré et la ville prise, ils s'empressèrent de courir au-devant des Anglais. Leur confiance devait être cruellement trompée.

« Pendant que les Français se retranchaient paisiblement dans la citadelle et aux abords du mont Urgullo, pendant qu'on négligeait à leur égard jusqu'aux plus simples précautions indiquées par l'art militaire, Saint-Sébastien était mis à sac par ses prétendus libérateurs. Une soldatesque effrénée, et que pas un officier ne tenta d'arrêter, pillait les maisons, massacrait les habitants, outrageait l'épouse sous les yeux de son époux, la fille sous les yeux de sa mère. Ici le manifeste publié après le siége par les habitants de Saint-Sébastien signale des actes d'une barbarie atroce. Enfin l'incendie vint couronner dignement ces effroyables scènes. Dans la soirée, les soldats anglais et portugais mirent le feu à une

maison de la Grande-Rue, puis sur d'autres points encore, et dansèrent à la lueur des flammes; ce fut en vain que quelques habitants demandèrent qu'il leur fût permis d'éteindre les flammes; ce fut en vain qu'un ordre dérisoire, arraché par les instances des alcades, fut donné dans ce sens. Les charpentiers qui s'étaient offerts, bien loin de se voir escortés, furent maltraités, contraints d'indiquer les maisons où le pillage devait être le plus lucratif, et forcés de s'enfuir pour sauver leur vie. Ainsi, pendant que la cité brûlait d'un côté, le viol, le meurtre, continuaient de l'autre. Le manifeste cite ici les noms de quelques-unes des victimes les plus remarquables, et parmi elles on voit figurer des magistrats et des prêtres.

« Pendant toute la nuit, les portes de Saint-Sébastien avaient été fermées. Enfin le jour parut, et, sur les vives instances des alcades, il fut permis aux habitants de quitter leur patrie en ruines. La plupart se hâtèrent de fuir. Une foule absolument sans ressources, des femmes entièrement nues, des vieillards couverts de blessures, s'échappèrent dans la campagne, où un grand nombre périrent. Quelques personnes restèrent, espérant que, la première soif de pillage apaisée, elles pourraient sauver les débris de leur fortune; mais l'incendie durait toujours, et, quand les alliés crurent n'avoir plus rien à prendre, ils trouvèrent que les flammes allaient trop lentement. Alors ils eurent recours à des cartouches incendiaires qu'on leur vit préparer ouvertement dans la rue de Narrica. Grâce à l'emploi de ces artifices destructeurs, le feu se propagea avec une effrayante activité. Saint-Sébastien tout entier fut détruit. Trente-six maisons demeurèrent seules debout, la plupart adossées aux rochers du Castillo qu'occupaient les Français, les autres attenantes aux deux églises qui servaient d'hôpital et de caserne aux vainqueurs. Livres, registres publics et privés, archives civiles et ecclésiastiques, tout fut réduit en cendres, et l'on évalue à plus de 100 millions de réaux les pertes immédiates.

« Les troupes qui étaient montées à l'assaut ne prirent pas seules part au pillage. Des soldats venus sans armes du camp d'Astigarraga, distant d'environ une lieue, se joignirent à leurs compagnons. Les mulets qui suivaient l'armée servirent à enlever le butin, et les employés des brigades alliées aidèrent eux-mêmes à les charger. Les équipages de vaisseaux anglais mouillés au port du Passage eurent leur part, comme l'armée de terre. Vingt-quatre jours après l'assaut, Anglais et Portugais fouillaient encore les cendres de Saint-Sébastien pour y découvrir quelque objet de la plus mince valeur, et, pendant ce long intervalle de temps, pas un effort ne fut tenté pour réprimer ces excès, pas un officier ne chercha à arrêter les soldats. Bien plus, les objets volés, quelle que fût leur nature, étaient étalés et mis publiquement en vente au quartier général de l'armée alliée. En présence de ces faits, attestés par une population entière, il est impossible de douter de la connivence des officiers; il est impossible de ne pas faire remonter jusqu'à eux, et surtout jusqu'au général Graham, la responsabi-

lité de cette incroyable destruction.

« L'incendie et le sac de Saint-Sébastien laissaient plus de quinze cents familles sans asile, sans pain, presque sans vêtements. Quatre mois après, le tiers de cette population avait péri de misère et de faim. Les autorités civiles, retirées à Zubieta, après avoir fait constater les faits par une enquête solennelle, demandèrent des secours temporaires et une indemnité qui leur permît de relever leurs habitations; mais en vain s'adressèrent-elles à Wellington, à la régence d'Espagne, au congrès national : l'un et l'autre leur furent refusés. Alors elles publièrent le manifeste et les correspondances d'où nous avons tiré ces détails. Elles en appelèrent à l'Europe entière, et ouvrirent une souscription publique, dont le montant devait servir à rebâtir Saint-Sébastien. Ici encore le mécompte fut aussi complet que possible. Seul, un négociant allemand, établi à Bilbao, s'inscrivit pour une demi-once. Après quelques mois d'attente, l'ayuntamiento dut remercier son unique souscripteur dont l'offrande isolée devenait inutile; mais les registres de la ville constatent encore aujourd'hui que Saint-Sébastien, brûlée par ses alliés, abandonnée par ses compatriotes, ne trouva de sympathies que chez un seul homme et chez un étranger....

« On ne peut en douter, le 31 août 1813, Saint-Sébastien a été détruit par ses propres alliés, et sa ruine était préméditée. La responsabilité de cette destruction retombe évidemment tout entière sur les généraux anglais qui commandaient l'armée assiégeante et qui tenaient des événements une véritable omnipotence. Quelle raison pouvait motiver, de leur part, une conduite aussi étrange qu'odieuse? Certes ils n'obéissaient pas à un instinct de barbarie gratuite, qui n'est nullement dans le caractère de leur nation. Au moment même où les soldats pillaient et massacraient leurs alliés espagnols, on les voyait accueillir avec une générosité chevaleresque les Français pris les armes à la main. Ils n'avaient pas non plus à faire un exemple, à terrifier des populations hostiles; comme toutes les provinces d'Espagne, le Guipuzcoa les accueillait en libérateurs. Mais Saint-Sébastien était le chef-lieu d'une des provinces basques où l'industrie et le commerce ont toujours tendu à se développer; elle avait été le siége de riches compagnies qui exploitaient les colonies espagnoles; le retour de la paix allait raviver les rapports actifs avec la France, que sa position géographique rend inévitables. Pour cela seul peut-être, Saint-Sébastien devait périr. Tout en faisant la guerre à Napoléon, les Anglais profitaient de l'occasion pour assurer leur commerce, pour étouffer jusqu'aux moindres germes dont le développement aurait pu soustraire leurs alliés à ce vasselage industriel que subit encore le Portugal. En Catalogne et jusqu'aux portes de Madrid, les soldats de Wellington brûlaient les fabriques de draps, de cotonnades et de porcelaines; en Andalousie, ils détruisaient les plantations de cannes à sucre. Le sac de Saint-Sébastien n'eut sans doute pas d'autre cause. C'était toujours cette politique implacable qu'on retrouve au fond de tous les actes de l'Angleterre, et

qui lui ferait brûler la moitié du monde pour être seule à vendre des cotons à la moitié restante. »

En 1836, Saint-Sébastien fut assiégée par les carlistes, qui ne purent pas s'en emparer, grâce à la résistance que leur opposa la légion anglaise commandée par le colonel Arbuthnot. En 1848, Espartero y reçut un accueil enthousiaste à son retour d'Angleterre.

M. de Quatrefages décrit ainsi l'aspect de Saint-Sébastien vu du sommet du mont *Orgullo*, haut de 134 mèt. :

« Un amphithéâtre de collines assez élevées pour mériter le nom de montagnes se courbe devant vous en demi-cercle et projette dans la mer, à gauche, la pointe et les falaises du mont Ulia; à droite, le phare et les rochers du mont Igueldo. Une langue de terre étroite et basse se détache du continent, partage en deux parties à peu près égales ce bassin de trois quarts de lieue de large sur un quart de lieue de profondeur, et s'élargit un peu en atteignant le mont Orgullo. C'est là qu'est bâti Saint-Sébastien. A l'est, au pied des remparts de la ville, vous voyez l'embouchure de l'Urumea, dont l'œil suit le cours tortueux jusqu'à ce qu'il disparaisse à un redan de la vallée. La rade proprement dite est de l'autre côté. Protégée par les roches avancées du mont Orgullo, par l'îlot de Santa-Clara et la chaîne d'écueils qui rattachent ce dernier au mont Igueldo, cette rade ne présente à la mer qu'un étroit goulet. Une magnifique plage l'entoure d'un demi-cercle de sable fin, interrompue seulement par la pointe rocheuse où s'élevait avant les dernières guerres la chapelle de la Antigua. Cette plage, plongeant dans la mer sous une pente à peine sensible, est chaque été le rendez-vous de nombreux baigneurs, qui, de tous les points de l'Espagne, viennent chercher ici le plaisir et la santé. Le port lui-même est placé immédiatement au pied du mont Orgullo, complétement abrité de toutes parts et couvert même du côté de la rade par quatre jetées qui se protégent mutuellement.

« Des fortifications à la Vauban, un rempart élevé dont les fossés se remplissent à marée haute, occupent toute la largeur de l'isthme qui joint Saint-Sébastien au continent, et le protégent du côté de la terre. Tapie au pied du mont Orgullo, comme si elle aussi cherchait un abri du côté du nord, arrêtée par ses murailles que la mer bat des deux côtés, la capitale du Guipuzcoa forme un carré irrégulier dont la surface est moindre que celle de l'entrepôt des vins de Paris: mais cet espace étroit a été mis à profit autant que possible. Deux églises paroissiales, un couvent, un arsenal, une caserne, tels sont les principaux édifices publics, presque tous rejetés sur les dernières pentes du mont Orgullo. Au centre de la ville, l'hôtel de l'ayuntamiento occupe tout un côté d'une place à arcades, espèce de Palais-Royal au petit pied. Le reste des terrains est entièrement occupé par de hautes maisons bordant des rues presque toutes en ligne droite, et dont la largeur semble avoir été strictement calculée d'après les nécessités de la circulation. Ici, point de jardins; à peine quelques cours intérieures. Grâce à cette économie du sol, plus de 10 000 âmes ont trouvé à se loger.

« Malgré cette accumulation d'habitants, malgré les professions assez sales de plusieurs d'entre eux, on voit régner partout une propreté bien rare dans nos grandes villes. Ce fait s'explique surtout par le mode de répartition de la population. Saint-Sébastien n'a pas de ces rues, de ces quartiers, ramassis de masures et de bouges, qui défigurent nos plus riches cités et où s'entassent les classes peu aisées. Partout les maisons sont à peu près semblables, et comptent des locataires de toute sorte. Le commerçant, le propriétaire, occupent le rez-de-chaussée et les premiers étages; le manœuvre du port, le pêcheur, l'artisan, se logent dans les greniers et dans les combles. »

Ce que Saint-Sébastien offre de plus curieux à un étranger, à part sa situation, c'est sa population : pour la bien voir sous ses aspects les plus saisissants, les plus opposés, il faut aller sur la *place de la Constitution*, le matin, à l'heure du marché, le soir, à l'heure de la promenade. Parmi les édifices publics, l'*église* de *Santa-Maria Fabricata* mérite seule une visite. M. Cénac-Moncaut l'appelle un chef-d'œuvre de majesté : c'est, dit-il, l'édifice le plus irréprochable dans son ensemble et dans ses détails que la Renaissance ait élevé dans les provinces basques; elle a 52 mèt. de long sur 35 de large. Les nefs sont très-larges et très-élevées; le *choro*, auquel les Espagnols donnent tant d'importance dans l'ornementation de leurs églises, se fait remarquer par son élégance; malgré la lourdeur des autels, on ne peut se dispenser d'en admirer la majesté et la richesse. Cependant l'ensemble et les détails de l'édifice semblent convenir à un monument civil plutôt qu'à une église catholique. L'église de *San-Vincente* est beaucoup moins belle que celle de Santa-Maria; ses détails intérieurs appartiennent à la Renaissance, mais l'extérieur est du style gothique. — En dehors de la ville se trouvent les *Arènes* destinées aux courses de taureaux.

L'importance commerciale de Saint-Sébastien est encore assez considérable : il entre dans son port environ 700 ou 800 navires par an. L'été, la ville prend une animation extraordinaire. Elle est, en effet, le Brighton ou le Dieppe de Madrid. Ses bains de mer y sont très-fréquentés.

Les étrangers devront surtout s'empresser de gravir le mont Orgullo, du sommet duquel on découvre les points de vue si bien décrits par M. de Quatrefages. La montée commence près de l'église de Santa-Maria. 45 min. suffisent pour atteindre la forteresse qui couronne le point culminant. Rien de plus charmant, de plus varié que cette premenade. A mi-côte on remarque parmi les rochers les tombeaux des officiers anglais qui périrent en 1836, en défendant Saint-Sébastien contre les carlistes.

De Saint-Sébastien à Pampelune (V. R. 12).

ROUTE 12 [1].

DE SAINT-SÉBASTIEN A PAMPELUNE.

A. **Par la route de terre.**

82 kil. ou 14 lieues 1/2 d'Espagne. Dilig.

Quand on sort de Saint-Sébastien

1. Cette route et la route 14 sont empruntées en partie à l'*Itinéraire de l'Espagne*, par M. A. Germond de Lavigne.

à l'O., on suit la plage pendant plus d'un kilomètre, ayant à g. une longue suite d'établissements et d'édifices, le cimetière, des hôtelleries, des chapelles. La route est neuve et bien construite; elle évite l'ancien chemin qui, se dirigeant au S., allait rejoindre à Ernani la grande route d'Irun à Madrid, aux côtes roides et pénibles. Bientôt, à un détour, on s'engage au milieu d'une campagne charmante, riche et bien cultivée, laissant derrière soi ce magnifique panorama de la baie de Saint-Sébastien, de la ville, du château, du môle, au fond duquel se dessinent les côtes sablonneuses de la France. Une route neuve, qui s'embranche sur la dr., conduit à Bilbao par la côte et par les villages d'Usurbil et de Zaraus. De tous côtés s'élèvent de nombreuses habitations presque toutes neuves. La route se dessine au milieu d'une succession de petites vallées et de collines cultivées jusqu'au sommet, puis se rapproche de la jolie rivière d'Oria en arrivant à

5 kil 1/2. **Lasarte,** village peu considérable : car il compte 450 hab. et une trentaine de maisons qui appartiennent par moitié aux deux villes voisines d'Ernani et d'Urnieta; mais la voie nouvelle qui le traverse contribuera à lui donner une importance que méritent sa position et le mouvement industriel qui commence à s'y faire sentir. Lasarte possède une grande usine de construction de machines mue par les eaux de l'Oria, et qui a pris dans ces dernières années un grand développement. L'Oria fait mouvoir également, à 1 kil. 1/2 de Lasarte, sur la route d'Andoain, une vaste filature de coton appartenant à la maison José et Francisco Brunet de Saint-Sébastien. Cet établissement mérite l'attention du voyageur comme spécimen de l'activité de cette belle province : il possède 15 000 broches et une centaine de métiers à tisser. Le bâtiment est vaste, bien construit, et occupe une nombreuse population d'ouvriers qui habitent une série de maisonnettes bâties selon le système anglais et groupées autour de la fabrique. Sa position est très-pittoresque, à l'extrémité de la vallée de Lasarte, au pied du mont Boruntza et en vue des belles pentes boisées de Zubieta. La route suit le bord de l'Oria, passe avec lui entre deux hautes montagnes, et vient aboutir à la grande route à

5 kil. (10 kil. 1/2). **Andoain**, petite ville de 1450 hab., située sur la rive dr. de l'Oria, aujourd'hui relais de poste, station future du chemin de fer du Nord, mais sans importance. Elle est la patrie du jésuite Manuel Larramendi, auteur de travaux importants sur l'idiome basque et du célèbre dictionnaire en trois langues, basque, latin et espagnol. L'église, qui date de la Renaissance, est, dit M. Cénac-Moncaut, une des plus belles de la contrée.

On suit, en quittant Andoain, la grande route de Madrid, et on traverse le Leizarun, sur un beau pont de pierre. L'Oria, qu'on côtoie, fait mouvoir des moulins et les roues de plusieurs fabriques jusqu'à

5 kil. (15 kil. 1/2). **Villabona,** v. de 1000 hab., composé uniquement d'une rue bien empierrée et bordée de trottoirs. Au delà, la route, suivant toujours l'Oria au milieu d'une riante ligne de coteaux, de vallées et de plantations

d'arbres, rencontre la bourgade d'Irura et une fonderie de fer, puis une belle fabrique de papier, un vaste cimetière, une maison de miséricorde, et enfin elle franchit l'Oria sur un beau pont de pierre de cinq arches avant

6 kil. (21 kil. 1/2). **Tolosa,** (*Hôtel Le Parador*, bien tenu, servi comme une bonne auberge de France; quelques posadas avec tables d'hôte. Les diligences *postes de Navarre*, faisant le service de Tolosa à Pampelune, partent tous les jours à minuit et arrivent vers huit heures du matin. Prix : 60 réaux dans le coupé et 50 dans l'intérieur [1]). V. de 5050 hab., agréablement située au confluent des deux rivières l'Oria et l'Azpiroz, dans une jolie vallée formée par les monts d'Izazcun et de Montescue. Ses rues sont belles, bien tracées, bien empierrées, bordées de jolies maisons. L'hôtel de ville est bâti sur une belle place, où se trouve aussi le jeu de paume, la distraction favorite des Basques. La cathédrale ne se fait pas remarquer extérieurement par son architecture; le portique qui la précède est surmonté d'une statue en marbre de saint Jean-Baptiste. Mais l'intérieur forme un temple somptueux à trois nefs. Un retable de construction moderne, en beau marbre du pays, a remplacé le magnifique retable fort ancien en bois sculpté, qui fut détruit par un incendie en 1781. L'église moderne de San-Francisco n'a aucun intérêt. Un bel édifice construit au commencement du XVIIe siècle, et dans lequel avait été établie une manufacture importante d'armes blanches dirigée par l'État, est occupé aujourd'hui en partie par la garde civile, et pour une autre partie par la halle. Il y a de belles promenades, l'une sur les bords de l'Oria, l'autre, nommée *Paseo de Igarondo*, le long du ruisseau de Berasteguy vers la route de Navarre.

Tolosa est le chef-lieu de la province basque du Guipuzcoa. Son histoire, fort ancienne, se confond avec l'histoire générale du pays. Il s'y fait un mouvement considérable de voyageurs, en raison de sa position au centre de quatre routes qui conduisent à Madrid, à Saint-Sébastien, vers la frontière de France et à Pampelune.

En quittant Tolosa pour prendre vers l'E. la route de Navarre, on passe de nouveau l'Oria sur un beau pont de cinq arches. La route de Madrid remonte le cours de cette rivière jusqu'à Villafranca. La route de Pampelune, que suit le voyageur, est variée et pittoresque. Les hautes montagnes qui l'avoisinent, cultivées jusqu'au sommet, sont couvertes de troupeaux, d'habitations et de métairies aux aspects agréables.

8 kil. (29 kil. 1/2). **Lizarza** est un joli bourg de 640 hab., traversé par l'Azpiroz, affluent de l'Oria. Son église paroissiale possède un retable, dont le premier corps est considéré comme une œuvre d'un grand mérite. On voit aussi dans une petite chapelle ou ermitage une peinture de Notre-Dame, de l'école flamande, apportée en 1628. On franchit la limite des provinces de Guipuzcoa et de Navarre, entre Lizarza et

1. Dans les voitures publiques espagnoles, le coupé se nomme *berlina*, et on appelle *cupe* l'impériale. Il importe de bien se pénétrer de cette finesse pour ne pas s'exposer à des méprises.

10 kil. (39 kil. 1/2). **Atallo**, village de 50 feux, dont le territoire très-fertile et parfaitement cultivé produit sans repos et alternativement du blé, du maïs, du lin, des racines pour les bestiaux. Les collines qui le dominent sont couvertes de beaux arbres, chênes et châtaigniers, et produisent des bois recherchés pour les travaux de construction. On voit à 40 mèt. du village un beau moulin, le mieux construit de tous ceux qui se rencontrent de Saint-Sébastien à Pampelune.

1/2 kil. (40 kil.). **Arriba**, village de 460 hab., où l'Azpiroz reçoit une foule de petits cours d'eau déjà abondants à leur sortie du sol, est situé au pied du mont Élosua. La route bien entretenue monte rapidement vers

2 kil. (42 kil.). **Betelu,** v. de 675 hab. Les sources de l'Azpiroz sont à peu de distance. Les sources sont très-abondantes dans tout ce pays; l'une des fontaines du village est chaude et sert de lavoir public. Un établissement de bains est alimenté par une source sulfureuse fort efficace, dit-on, pour le traitement des maladies de la peau. A environ 3 kil. de ce village, on franchit le sommet de la petite ramification qui sépare la vallée d'Araiz de celle de Larraun, et on traverse le hameau de Lezaeta en deçà de

12 kil. (54 kil.). **Lecumberri,** v. de 80 maisons, situé au milieu de la jolie vallée de Larraun, formée et dominée par de hautes montagnes toutes boisées. A peu de distance, et un peu à l'O., naît le ruisseau de Lecumberri, qui traverse la vallée et le village, et qui, après avoir arrosé de riches prairies, descend droit au S. vers l'Araquil, avec lequel il se confond. La route, descendant à peu près dans la même direction, se trouve un instant resserrée entre deux montagnes rocheuses. On appelle ce passage le *Paseo de las Dos Hermanas*. A quelque distance au delà, on rencontre à dr. la route qui vient de Vittoria (84 kil. de Pampelune) par la vallée de l'Araquil. Les deux routes se confondent, et, prenant la direction du S. E., arrivent à

11 kil. (65 kil.). **Irursun,** village situé au sud de la montagne de la Trinité, l'une de celles qui dominent la *cuença* de la capitale de la Navarre, et traversé par la petite rivière Lecumberri à 2 kil. au-dessus de sa jonction avec l'Araquil.

6 kil. (71 kil.). **Érice**, petit village de 20 maisons, à l'entrée de la *cuença* de

11 kil. (82 kil.). **Pampelune** (V. R. 14.)

B. Par le chemin de fer.

Le trajet de Saint-Sébastien à Pampelune pourra bientôt se faire en chemin de fer, et par la direction que nous venons de décrire.

On suivra pendant la première partie du parcours le chemin du Nord, aujourd'hui en construction, et qui se rattachera par Irun et Bayonne au réseau des chemins de fer français. Après avoir franchi la Bidassoa à Irun, cette voie nouvelle, gagnant vers la dr., courra au pied du mont Jaizquibel, qui la séparera de l'Océan. Elle touchera Renteria, le Passage, et établira à Saint-Sébastien une station importante. A partir de ce point, elle montera par la vallée de l'Urumea, parallèle à celle de l'Oria, que suit plus loin la route de terre que nous venons d'indiquer, et viendra fran-

chir, auprès d'Ernani, le faîte qui sépare ces deux vallées. Puis, rencontrant à Andoain la route de terre et l'Oria, elle traversera avec elles Tolosa, Beasaïn, Villafranca, et, au milieu de difficultés nombreuses, de tunnels et de viaducs, remontera à l'O. jusqu'à Villareal, à une petite distance de Vergara, où se fit la fameuse capitulation de Maroto. Revenant ensuite par une grande courbe le long de la vallée de l'Urola, elle arrivera par un tunnel de 400 mèt. auprès des sources de l'Oria et de la petite ville de Ugama, située sur le versant nord des monts Cantabres, et dont l'église renferme la dépouille mortelle de Zumalacarreguy (la clef du cercueil a été envoyée à don Carlos). Un nouveau tunnel de 2700 mèt. passera au-dessous du col d'Otsaurt et conduira la voie au S., où elle rencontrera, à Alsasua, la route de terre qui va de Pampelune à Vittoria.

Alsasua sera le point de croisement de la ligne du Nord et d'une autre ligne importante qui, de l'E. à l'O. de l'Espagne, doit dans l'avenir rattacher la Méditerranée à l'Océan, et Barcelone à Bilbao, par Saragosse et Pampelune.

D'Alsasua à Pampelune le trajet sera court : on ne compte plus que 49 kil. La voie de fer touchera aux villages basques d'Echarri-Aranaz et d'Arbazu, à côté des rives sinueuses de l'Araquil, au pied de collines boisées et richement cultivées; elle traversera les plaines fertiles d'Irursun, où elle rejoindra la route de terre de Tolosa; côtoyant alors cette route, elle pénétrera dans la cuença de Pampelune et établira son débarcadère au pied de la ville.

ROUTE 13.

DE BAYONNE A CAMBO.

18 kil. Diligence tous les jours pour 2 fr. et 1 fr. 50 c. Quand on va de Cambo à Bayonne, on peut descendre la Nive dans des barques qui font ce trajet avec une très-grande rapidité, voy. ci-dessous (prix variable à débattre).

Au sortir de Bayonne on laisse à dr. la route de Biarritz-Saint-Jean-de-Luz et Irun pour prendre celle qui se dirige au S. en remontant la rive g. de la Nive, dont elle est souvent éloignée d'un et même de deux kil. Bientôt on passe devant le château de Marrac (voy. p. 54) au delà duquel on se rapproche un instant de la Nive. Plus loin, on laisse à g. le *château Weymann* (3 kil.) et à dr., après avoir traversé l'Urdains, le *château d'Urdains* (6 kil.). On monte ensuite dans le bois de Berriotz pour redescendre par *Arraunts* à

13 kil., **Ustaritz**, chef-lieu de canton de l'arrond. de Bayonne. V. de 2424 hab., bien déchue aujourd'hui du rang qu'elle occupait autrefois. Elle fut en effet le siége du bailliage du Labourd avant la Révolution, et le *bilçaar* s'y assemblait. Le bilçaar était la réunion des députés qui, jusqu'au siècle dernier, ont rendu leurs décisions administratives et politiques sous un chêne antique, à la manière des Gaulois. « Il est vrai, ajoute M. Cénac-Moncaut, que ces *champs de mai* en plein air étaient restés une nécessité, car le pays basque ne posséda jamais de monuments, et cette absence complète d'architecture publique n'est pas le caractère le moins curieux de cette étrange nation. » Lors de la division de la France en départements et des dé-

partements en districts, Ustaritz fut désignée comme le chef-lieu du district qui représentait l'ancien Labourd; mais le directoire de ce district siégea toujours à Bayonne, dont l'importance s'est toujours accrue depuis le commencement de ce siècle, et qui devint l'un des chefs-lieux d'arr. des Basses-Pyrénées. Ustaritz, malgré sa décadence, possède encore une minoterie, des moulins et plusieurs usines ou fabriques. La plupart de ses maisons se distinguent par leur architecture pittoresque; leurs toits en saillie et les balcons de leur façade leur donnent un aspect original qui attire les regards des étrangers. L'église n'a rien d'intéressant, bien que certaines de ses parties datent peut-être du XIVe siècle. Elle n'a pour voûte qu'un plancher horizontal, et, comme toutes les églises basques, elle est entourée de galeries exclusivement réservées aux hommes. Le cimetière renferme la tombe de Dominique-Joseph Garat, ce fils d'un médecin d'Ustaritz qui naquit à Bordeaux en 1749 et qui n'est mort qu'en 1833. Est-il nécessaire de rappeler ici que la Convention le nomma ministre de la justice en remplacement de Danton, et qu'en cette qualité, il fut chargé de lire à Louis XVI l'arrêt qui le condamnait à mort? L'Empire en fit plus tard un sénateur, un comte, un académicien; mais la Restauration l'exclut de l'Académie. On l'a surnommé le *Jacobin malgré lui*. Du reste, s'il n'eut aucune consistance, aucun talent comme homme politique, il se distingua comme écrivain; plusieurs de ses Éloges furent, même avant la Révolution, couronnés par l'Académie française. Son frère aîné Dominique, né en 1735 à Ustaritz, mort en 1799, fit aussi partie de l'Assemblée constituante. Enfin son neveu, Pierre-Jean, né à Ustaritz en 1764 et mort à Paris en 1823, ne se rendit pas moins célèbre par son talent de chanteur que par sa fatuité.

Ustaritz est bâti sur la rive g. de la Nive. La route, s'éloignant encore de cette rivière, traverse à 1 kil., près du moulin Ospitalia, le ruisseau Laxa, et 300 mèt. plus loin environ, elle se bifurque. Le bras qui se dirige presque directement au S. (celui de dr.) conduit à Pampelune par Espelette, Urdax et Elisondo (V. R. 14); l'autre bras, celui de g., qui tend à se rapprocher de la Nive, mène à Cambo. On laisse sur la rive dr. de la Nive *Jatxou* (414 hab.) et *Halsou;* puis, au delà de *Larressore* (300 hab.), dont le petit séminaire et la chapelle bordent la route sur la dr., on monte, après avoir franchi le ruisseau Araga, par une pente douce, à (18 kil.) Cambo.

HÔTELS. — *Hôtel des Étrangers*. Il n'a pour lui que sa situation, et ses prix sont élevés; mais c'est le seul établissement où les touristes puissent espérer trouver un gîte à peu près convenable.

MAISONS MEUBLÉES. — Les deux maisons bâties près de l'établissement des bains ne pouvant pas suffire pendant la saison pour loger tous les baigneurs, la majeure partie des étrangers qui viennent prendre les eaux de Cambo sont obligés de se loger dans le village. Ils y trouvent de nombreuses maisons meublées avec ou sans cuisine. Nous leur recommanderons surtout celle de M. Fagalde, pharmacien, qui est admirablement située et qui paraît

on ne peut mieux tenue. Chacun du reste fera son choix selon ses goûts et sa fortune. Les prix, on le conçoit, varient selon l'époque de la saison et l'affluence des baigneurs. A l'établissement, on est logé et nourri pour 5 fr. et 6 fr. par jour.

MÉDECIN. — M. Délissalde. Il est tous les jours à des heures fixes à l'établissement et il habite une fort jolie maison située à l'entrée du village, à g. en venant de Bayonne.

PHARMACIEN. — Fagalde.

CABINET DE LECTURE. — Fagalde (livres et journaux).

ANES ET CHEVAUX, VOITURES. — Prix variables.

Cambo est une V. de 1626 hab. (canton d'Espelette, arrond. de Bayonne, dép. des Basses-Pyrénées), située sur la Nive qui la divise en deux parties éloignées l'une de l'autre de près d'un kilomètre. Le *haut Cambo*, où sont les hôtels et les maisons meublées, couronne, à 62 mèt. au-dessus de la mer, une colline tellement escarpée qu'on ne peut même pas se promener dans les bois qui en tapissent les pentes. De ses maisons et de ses terrasses plantées d'arbres on découvre un charmant paysage. A la base de la colline boisée qui décrit le plus gracieux contour, la Nive aux eaux limpides descend à la mer avec la rapidité d'un torrent; sur la rive dr. s'étend une vaste plaine couverte de prairies et de champs et dominée par un amphithéâtre de coteaux aux aspects variés. A l'extrémité inférieure de cette plaine, à 1 kil. environ du haut Cambo, en ligne directe, se trouve le bas Cambo. Que si on se tourne au contraire du côté des montagnes, car, malgré son élévation au-dessus de la Nive, le haut Cambo est encore en plaine, on remarque à g. la montagne d'Ursouia, et à dr. le Mondarrain et la Rhune. Un pont de bois, auquel descend un chemin trop rapide et mal entretenu, met le haut Cambo en communication avec le bas Cambo. Ce paysage n'a rien de grand, mais il est frais, riant, champêtre, calme; il repose les yeux et l'esprit. On le contemple avec plaisir, même quand on vient d'admirer des sites plus grandioses, plus pittoresques, plus intéressants.

A part sa situation et ses eaux dont nous allons parler, Cambo n'a rien de curieux à montrer à un étranger. Son église ne mérite pas une visite, et ses maisons sont toutes modernes. Rien ne peut donc, si ce n'est la vue d'un joli paysage, y retenir les étrangers qui ne viennent pas y prendre les eaux.

L'ÉTABLISSEMENT THERMAL.

A 1200 mèt. environ du haut Cambo, sur la rive g. de la Nive, se trouve l'établissement thermal. Pour y aller, il faut gagner la route de Bayonne, qui y conduit après avoir laissé le haut Cambo sur la gauche. La rue par laquelle on rejoint cette route aboutit à un carrefour d'où partent également les routes d'Espelette et de Saint-Jean-pied-de-Port. Laissant ces deux routes à dr., on descend à la Nive à l'ombre de beaux arbres et bientôt on atteint le petit hameau que forment, sur la rive g. de la rivière, l'établissement proprement dit, la maison du médecin, la chapelle et les hôtels ou pensions. Un pont suspendu vient d'être jeté sur la Nive et, avant peu, une bonne route de voiture, partant de l'autre extrémité de ce pont, ira rejoindre à

5 kil. la route directe de Bayonne à Saint-Jean-pied-de-Port.

Les eaux de Cambo étaient connues au XVIIe siècle, mais on ne sait ni à quelle époque, ni comment elles avaient été découvertes. Si l'on doit en croire Davity, elles étaient en 1635 très-fréquentées par les Français et les Espagnols. Le petit bâtiment construit sur la source sulfureuse fut démoli en 1698. On l'avait jeté bas pour le rebâtir d'après un plan beaucoup plus vaste, mais ce projet ne reçut pas son exécution. En 1819, une ordonnance royale décréta la construction d'un établissement thermal à Cambo. En 1821, M. Fagalde, concessionnaire des sources qui appartiennent à la commune, acheva le pavillon demi-rotonde, près duquel il a fait construire, en 1857, un autre bâtiment carré contenant une vaste piscine et destiné aux bains de vapeur, aux douches, aux bains aromatiques.

L'établissement proprement dit, le pavillon demi-rotonde, soutenu par deux corps de logis quadrangulaires, est simple et propre. C'est tout ce qu'on peut en dire quand on veut en faire l'éloge. L'eau sort d'une roche calcaire; elle est reçue dans un bassin en maçonnerie contenant 43^m,69 cubes d'eau et qui se remplit en 57 minutes. Une pompe verse dans une chaudière de cuivre étamé l'eau destinée aux bains et qui, après avoir été suffisamment chauffée, est conduite par des tuyaux dans les deux baignoires que possède l'établissement. « Il est à remarquer, dit M. Délissalde dans sa *Notice sur les eaux minérales de Cambo*, que le bassin et la chaudière étant toujours couverts avec le plus grand soin, l'eau ne peut en aucune manière être modifiée par l'air atmosphérique. » Une buvette ayant deux robinets en cuivre est placée à mi-hauteur d'homme, au point central de la façade qui regarde la Nive.

On remarquera sur les murs la hauteur à laquelle s'est élevée la crue du 16 juin 1856.

LES EAUX.

A. Eau thermale, sulfureuse.
B. Eau froide, ferrugineuse.

Émergence : vers la limite du calcaire sédimenteux et presque à son point de contact avec le granite, d'un côté, et le schiste de transition, de l'autre Non loin des sources et à l'O., existe une carrière de gypse contigu au schiste de transition et à des ophites.

Deux sources : S. sulfureuse, S. ferrugineuse.

Débit en 24 h. : S. sulfureuse, 9920 hectol. Le débit de cette S. ne varie jamais (Délissalde).

Densité : S. sulfureuse 1003.

Température : S. sulfureuse, 22° à 23°; S. ferrugineuse, 15° à 16°.

Caractères particuliers : Eau sulfureuse, limpide, douce et onctueuse au toucher, odeur sulfhydrique prononcée, saveur d'œufs couvés, arrière-goût fade et douceâtre; dépose dans son réservoir un mélange de soufre et de carbonate de chaux.

Eau ferrugineuse, limpide, saveur astringente; exposée à l'air, perd sa transparence, précipite en flocons jaunes et se couvre d'une pellicule irisée.

Établissement aménagé pour bains, douches et buvettes; une piscine.

Service médical : Un médecin inspecteur

Emploi : boisson, bains, douches.

Situation : 50 mèt. au-dessus de la mer, climat délicieux et salubre au printemps et à l'automne, trop chaud en été. Deux saisons : avril et mai, septembre et octobre.

Effets physiologiques : Eau sulfureuse excitante des fonctions en général, diurétique ou laxative chez certains malades, utile dans l'état d'inertie, de langueur, consécutif aux longues maladies, contre-indiquée chez les convalescents vigoureux, et dont les organes ont assez d'énergie par eux-mêmes.

Eau ferrugineuse : une des plus riches en fer; action proportionnée sur l'économie.

L'eau de Cambo ne se transporte pas.

Classification chimique. A. Eau sulfatée (sulfurée accidentelle) à base de chaux. *B.* Eau ferrugineuse.

Analyse (Salaignac 1827.)

	Eau 1 kil.	
	S. sulf.	*S. ferr.*
	gr.	gr.
Carbonate de chaux...	0,3159	0,0133
» de magnésie..	0,1256	
» de fer........		0,0500
Sulfate de magnésie..	0,4960	
» de chaux.....	0,9300	0,0200
Chlor. de magnésium..	0,1250	
» de calcium......		0,0266
Alumine.............	0,0160	
Acide silicique........	0,0120	traces
Oxyde de fer.........	0,0006	
Matière végét. grasse soluble dans l'ether.	0,0260	traces
Insoluble..	0.0060	
	2,0531	0.1099
	lit.	lit.
Azote mêlé de traces d'oxygène	0,170	0,021
Acide sulfhydrique....	0,004	
Acide carbonique......	0,002	0,010

Bibliographie : Delissalde, des eaux minérales de Cambo... Bayonne 184[illegible].

La veille de la Saint-Jean, un grand nombre de Basques se rendent à Cambo et bivouaquent autour de l'établissement, non pour se livrer au sommeil mais pour danser, chanter, rire, manger et boire. C'est un véritable champ de foire. A peine le premier coup de minuit a-t-il sonné que tous, les hommes, les femmes, se précipitent vers les sources, et là, moyennant cinq centimes donnés aux distributeurs, ils se font remplir autant de verres d'eau qu'ils en peuvent avaler. D'après une antique tradition, qui leur paraît parfaitement digne de foi, tout individu qui boit de l'eau de Cambo la nuit de la Saint-Jean est préservé de toute maladie pendant une année entière. Quand tous les pèlerins ont assuré du mieux qu'ils ont pu leur santé future, ils font des provisions pour ceux de leurs parents et de leurs amis qui n'ont pas pu les suivre. Chevaux et mulets sont chargés de barriques. Si l'on doit en croire la *Nouvelle chronique de Bayonne*, publiée en 1827, un nommé Pidegart fit, il y a environ 90 ans, un objet de commerce des eaux de Cambo dans les îles d'Amérique et gagna des sommes considérables. Ce qui est certain, c'est que si les Basques, qui viennent à Cambo la veille de la Saint-Jean, ne s'y guérissent pas des maladies qu'ils pourraient avoir pendant l'année, ils y prennent un exercice salutaire en y amassant de joyeux souvenirs.

Rien de plus frais et de plus calme que les environs des bains de Cambo. Les belles allées d'arbres qui vont de l'établissement à la source ferrugineuse offrent surtout aux heures chaudes du jour une agréable promenade. On peut, quand on en a atteint l'extrémité supérieure, continuer à remonter la rive g. de la Nive, ou gravir les coteaux qui la dominent. De quelque côté que l'on tourne ses pas, on se trouve dans une sorte de parc anglais, et, dès qu'on s'élève, on découvre de charmants points de vue.

La plupart des malades ou des touristes qui viennent à Cambo vont visiter le v. d'Itsassou et le Pas de Roland décrits dans la route 16. Parmi les excursions plus longues et plus difficiles, mais qu'on peut faire à cheval, nous recommanderons surtout l'ascension du Mondarrain et de l'Ursouia : elles exigent chacune environ 3 heures, retour non compris, et des guides sont nécessaires.

Le **Mondarrain** s'élève au sud-ouest de Cambo. Sa forme conique le rend facile à distinguer des montagnes qui l'environnent : sa hauteur totale est de 750 mèt.; il domine : au N., le pic *d'Ézcandray*, haut de 550 mèt., dont le sépare le col *d'Amezheta* (405 mèt.); au S., le pic *d'Ourezty*, haut de 694 mèt. La montée, qui commence au delà d'Itsassou, n'est pas pénible. Des noyers, des cerisiers, des chênes ombragent le chemin; des sources d'eau pure jaillissent du sol de distance en distance; l'eau de ces sources est ferrugineuse. Parvenu au sommet, que couronnent les ruines d'une ancienne forteresse dont les murailles n'avaient pas moins de 1m,60 d'épaisseur, on découvre un vaste et beau panorama; on voit, en effet, presque toute la vallée de la Nive et une grande partie du pays basque : Espelette, Cambo, Larressore, Ustaritz, Souraïde, Saint-Pée, l'embouchure de l'Adour, les dunes de Boucaut, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, l'embouchure de la Bidassoa, la Haya, la Rhune, etc. On peut redescendre à Itsassou par le Pas de Roland.

La montagne d'**Ursouia**, située au S. E. de Cambo, n'a que 678 mèt.; la vue y est moins étendue, car la chaîne du Mondarrain arrête les regards au S. O., mais elle récompensera suffisamment les touristes de leurs fatigues. En outre, les minéralogistes pourront faire sur cette montagne d'intéressantes études et de curieuses collections.

Quand on va de Cambo à Bayonne, on peut descendre la Nive en 2 heures. Une barque coûte 15 francs. Dans son livre intitulé : *Autour de Biarritz*, M. A. Germond de Lavigne donne sur cette manière de voyager les détails suivants :

« Jusqu'à l'endroit où ses eaux rencontrent la mer montante, la Nive est à peine navigable; son lit est large, mais sans profondeur; et, si l'industrie locale y creuse à grand'peine un passage pour les bateaux, ce passage est promptement comblé par les premiers bouleversements torrentiels. Il a donc fallu construire, de distance en distance, des barrages qui maintinssent les eaux et donnassent plus de force au courant. Ces barrages, qu'on appelle *nasses*, sont formés de palissades en branches de saule soutenues par des accotements de galets : ils s'emparent de la rivière, la contiennent, la resserrent, et vont, en se rétrécissant, jusqu'à former une passe d'un mètre au plus d'ouverture.

« Les batelets de la Nive n'ont pas plus de largeur; leur longueur est, comparativement, immense. Plats de fond, ils ressemblent aux navettes de tisserand ou aux troncs d'arbre des navigateurs primitifs. On les nomme *chalands*.

« Dirigés par un seul homme, les chalands s'engagent lentement entre les palissades avec la rivière endormie; ils s'introduisent dans la passe et glissent, doucement d'abord, entre deux pièces de bois lustrées par le frottement. Puis la Nive redevient le torrent d'Itsassou : elle court, elle se précipite avec furie, entraînant le chaland, qui s'élance au milieu de flots d'écume.

« Sept fois, sur la distance qui sépare Cambo du point où remonte la mer, deux lieues au plus, des nasses ont été construites, et sept fois le voyageur ressent les vives émotions d'une course en *rapide*. Le véhicule n'a rien de commode : on s'assied à la file, sur des chaises ou sur des ballots de marchandises; on doit être immobile; on ne se penche ni à droite ni à gauche, sous peine d'entraîner le chaland, qui roulerait sur lui-même; la tête seule est libre, et certes elle a besoin de cette liberté pour admirer au passage la magnifique vallée que parcourt la Nive.

« Les nasses cessent à Ustaritz; la dernière chute de la Nive y fait tourner les moulins qui alimentent toute la contrée. Désormais la rivière coule dans un lit profond, et ses eaux prennent cette teinte verte qui annonce le voisinage de l'Océan.

« A ce point extrême, où la Nive s'arrête deux fois le jour devant le flux, était un pont qui a maintenant disparu, et qui fut le théâtre d'une cruelle exécution dont les chroniques locales ont conservé le souvenir.

« Pez ou Pierre de Pouyane, maire de Bayonne en 1341, sous la domination anglaise, était Landais et ennemi acharné des immunités basques. Au nombre de ces immunités était le passage en franchise des marchandises et des denrées sur tout le territoire de Bayonne, et notamment sur le pont de Proudines, au lieu même où nous sommes. Pour mettre un terme à ce dernier privilége, le maire s'empare du pont, y met des gardes et exige un péage, en déclarant que le pont dépend de la juridiction de Bayonne, laquelle remonte jusqu'au point de la plus haute marée. Les Basques protestent, courent au pont de Proudines, massacrent plusieurs gardes et chassent les autres. Leur vengeance ne s'arrête pas là, et des marchands bayonnais, qui traversaient le Labourd pour se rendre en Espagne, sont tués et leurs marchandises pillées. Pez de Pouyane se réserva le soin d'exercer de terribles représailles[1].

« Un jour de saint Barthélemy (24 août 1342), fête patronale de Villefranque, la noblesse basque s'était réunie, selon l'usage, au château de Miots, dont on aperçoit les ruines couvertes de lierre au sommet des coteaux qui dominent la Nive.

« Pez de Pouyane est averti de cette réunion; il rassemble à la hâte ses hommes les plus dévoués, quitte Bayonne après le coucher du soleil, court à Villefranque, arrive sous les murs du château, en fait enfoncer les portes, y met le feu, tue tout ce qui s'y trouve, à l'exception de cinq gentilshommes qu'il veut, dit-il, se réserver pour arbitres. Il les emmène jusqu'au pont, en leur disant qu'ils pourront à leur aise vérifier si la mer remonte jusque-là. Puis il les

1. Voir les chroniques bayonnaises, l'*Histoire de Bayonne*, de M. F. Morel, et le *Voyage en Navarre*.

fait amarrer aux piles et dans l'eau jusqu'à mi-corps.

« En ce moment la marée commençait à monter; elle gagna peu à peu les cinq gentilshommes, et les Basques de Villefranque, contenus par les bandits du sire de Pouyane, les virent bientôt disparaître sous les eaux.

« Entre le point où fut le pont de Proudines et Bayonne, la Nive, devenue une belle rivière large, profonde et transparente, passe au pied des coteaux les plus riches, fertilisés par le soleil du Midi et couverts d'habitations élégantes. Le chaland, désormais conduit par un courant placide, glisse sous les beaux ombrages du château de Marrac avant de s'arrêter à Bayonne. »

De Cambo à St-Jean-de-Luz (V. R. 15); — à St-Jean-Pied-de-Port (V. R. 16).

LES BASQUES ET LE PAYS BASQUE.

Par leur simple apparence, les Basques se distinguent complétement de leurs voisins, et, dès qu'on a traversé la frontière qui sépare les campagnes du Béarn de celles du pays basque, on s'aperçoit que le type a changé. Au lieu des visages tant soit peu cauteleux des paysans béarnais, au lieu de leurs sourires presque perfides, on voit des têtes rejetées noblement en arrière, des regards francs, des gestes intrépides; on se croirait transporté sur un autre continent.

La nation basque est une nation belle entre toutes : hommes et femmes ont la figure du plus pur ovale et les traits d'une parfaite régularité; sur leurs physionomies mobiles les moindres sentiments se révèlent par l'éclair du regard, le jeu des sourcils, le frémissement des lèvres; leurs yeux noirs étincellent de vie. Comme dans toutes les autres races non encore mélangées, les femmes surtout conservent le type national de la beauté : elles ont une longue chevelure brune, de grands yeux humides et caressants, un nez finement sculpté, une petite bouche, une peau blanche et fraîche, une taille d'une merveilleuse souplesse. En vraies filles du Midi, elles aiment à porter des étoffes aux vives couleurs, et savent, dans les grandes occasions, cacher leurs traits agaçants sous la mantille de soie.

Les Basques sont remarquables surtout par l'élasticité de leur démarche et de tous leurs mouvements; on dirait que leurs membres sont doués de ressorts particuliers, tant ils se meuvent avec grâce et légèreté. Quand on les voit descendre du haut de leurs rochers avec leur veste de velours, leur ceinture de soie, leur béret rouge ou bleu posé sur de longs cheveux flottants, ou mieux encore, quand on les voit l'œil ardent, la poitrine frémissante, saisir au vol la balle au jeu de paume, ils semblent plutôt rebondir que marcher ou courir. Ils ont presque toujours à la main un *makila* ou bâton plombé, qu'ils brandissent d'un air héroïque. S'ils passent à côté d'un voyageur, ils arrêtent un moment le moulinet de leur bâton, saluent avec grâce, mais comme des égaux, sans baisser le regard. Ils se savent tous gentilshommes.

L'origine de cette noble race est inconnue. Plusieurs écrivains, ne sachant comment l'introduire dans leurs classifications systématiques, ont imaginé d'en faire une race mogole; d'autres affirment sérieusement qu'elle descend en droite ligne de Tobal, cinquième fils de Japhet, et

qu'elle s'établit dans les montagnes des Pyrénées, en l'an de grâce 523 après le déluge. D'après M. Bory de Saint-Vincent, elle appartiendrait à un type primitif qu'il nomme race atlantique. Quoi qu'il en soit, il est certain que les Basques ne sont autres que les anciens *Ibères*, et peuplaient autrefois toute l'Espagne, la France méridionale, les côtes de l'Italie et les îles de la Méditerranée. Depuis cette époque, leur domaine a été graduellement rétréci par les empiétements de leurs voisins, Celtes, Phéniciens, Carthaginois, Romains, Visigoths, Franks, Sarrasins, et, sans avoir été jamais complétement vaincus, ils ont fini par se retirer au pied des Pyrénées comme au pied d'une forte citadelle. Ils forcèrent l'empereur Auguste à traiter avec eux; ils exterminèrent les Visigoths par milliers et traquèrent leurs malheureux descendants jusque dans les antres des montagnes. Plus tard, ils détruisirent l'armée de Charlemagne dans les défilés de Roncevaux; plus tard encore, ils aidèrent les Espagnols à reconquérir l'Andalousie : pourtant, malgré tous ces triomphes, leur puissance diminua de plus en plus, si bien que ceux du Midi finirent par se donner librement à l'Espagne, et que ceux du Nord se laissèrent peu à peu entraîner dans les mêmes destinées que le Béarn. Ainsi que le disait Guillaume de Humboldt, on ne connaît du monde ibérien que sa décadence. Maintenant ses limites sont extrêmement étroites : il n'occupe plus en France qu'une partie des vallées de la Nivelle, de la Nive, de la Bidouze et du Saison, et sa population homogène ne s'élève pas à plus de 140,000 âmes. Le pays basque est borné au nord par l'Adour et le territoire de Bayonne, au S. par la chaîne des Pyrénées, à l'ouest par l'Océan, à l'E. par une ligne courbe longeant les limites des cantons de Sauveterre, Navarrenx, Sainte-Marie d'Oloron et Aramitz; il comprend l'arrondissement de Mauléon et la majeure partie de celui de Bayonne. Autrefois, on le divisait en trois cantons, dont le plus occidental se nommait *Labourd* (*Laphurdy*, pays des pirates), le plus oriental, *Soule*, et celui du milieu, *Basse-Navarre*.

Les gouvernements de France et d'Espagne font tout leur possible pour détruire la langue basque, si bien que de 840 000 Basques environ qui habitent les deux pays, 500 000 seulement continuent à parler leur langue natale. M. Francisque Michel, dit même que depuis 25 ans, cet idiome a perdu huit lieues de territoire dans la Navarre espagnole. « Voulant un jour me convaincre par moi-même des progrès que fait le français dans le pays basque, je suivis à pied la route de Trois-villes à Tardets, et ne laissai passer aucun paysan sans l'interroger : sur 43 que je rencontrai, 42 me répondirent en excellent français; un seul branla la tête en murmurant quelques mots inintelligibles. Quand tous les Basques seront aussi avancés que les paysans des environs de Tardets, la belle langue *escuara* disparaîtra bientôt, et la race entière se laissera pacifiquement absorber par les nations voisines. »

L'émigration contribue aussi beaucoup à diminuer le nombre des Basques, et, quoi qu'on en dise, les hardis émigrants ne réussiront pas à fonder une nouvelle patrie sur les bords du Rio de la Plata. Le chiffre des Basques qui s'expatrient tous les ans

s'élève à 2000 environ, c'est-à-dire à un soixante-dixième environ de la population totale. Une foule de jeunes gens émigrent pour échapper au recrutement, de sorte que le nombre des insoumis du département des Basses-Pyrénées est égal aux deux cinquièmes, et quelquefois à la moitié des insoumis de toute la France. Ce fait suffit pour donner une idée de l'esprit d'indépendance de la population.

Les Basques sont généralement superstitieux. Ils croient chacune de leurs montagnes habitée par un génie favorable ou malfaisant, et racontent une légende sur chacune de leurs fontaines. Dans leur opinion, des serpents gigantesques habitaient encore du temps de la reine Jeanne les cavernes de la Soule, et se jetaient sur les passants pour les dévorer. De nos jours, on entend parfois des hurlements étranges se mêler au murmure du vent; ces hurlements sont poussés par *Bassajaona*, le dieu des forêts et des montagnes.

Vers le commencement du XVIIe siècle, nulle part, si ce n'est peut-être en Alsace, on ne brûla un si grand nombre de sorcières. Les femmes allaient en foule s'accuser d'être les amantes de Satan, et demandaient avec instance d'être décapitées ou brûlées. Une d'entre elles, la plus belle fille du pays basque, fut conduite à Bayonne, où elle devait monter sur le bûcher. Quand le bourreau s'approcha d'elle et s'avança pour lui donner, selon la coutume, le baiser de paix, elle rejeta vivement sa tête en arrière en s'écriant : « Moi, qui ai touché Satan de mes lèvres, me laisserais-je embrasser par le bourreau? »

Les réfugiés visigoths ou *Cagots* (chiens de Goths, *Agotacs*), furent toujours considérés par les Basques comme des hommes maudits, et lorsque, après les Croisades, la lèpre se répandit dans le midi de la France, les quartiers habités par les Cagots furent transformés en léproseries. Jusqu'en l'année 1789, voici quelle était la loi souletine appliquée aux Cagots :

« Tu bâtiras ta demeure dans les sites écartés et déserts, loin de nos habitations et de nos villes; l'on t'assignera la porte par laquelle tu dois entrer à l'église, le bénitier où tu trouveras l'eau bénite, et les galeries où il te sera permis de prendre place, semblable à la brebis infectée que l'on sépare du troupeau.

« Tu vivras avec les crétins et les lépreux; tu feras coudre sur tes habits et sur ton épaule un morceau d'étoffe rouge qui te fasse reconnaître de loin. Ne te présente jamais dans les halles et marchés; ne touche point aux provisions exposées en vente; tu serais puni de mort.

« Évite de marcher nu-pieds, sous peine d'avoir le talon percé d'un fer brûlant; si quelque Basque s'approchait de toi par mégarde, tu l'avertiras en criant, et tu fuiras loin de sa présence. »

La langue *escuara*, que plusieurs érudits basques prétendent avoir été la langue du Père éternel, est véritablement une langue admirable : elle a la douceur de l'italien et la mâle sonorité de l'espagnol, et, seule parmi toutes les langues des hommes, elle peut se vanter de n'avoir pas de sœurs et d'être une langue absolument primitive. « Par le système d'agglutination des membres de la phrase en un seul mot, elle ressemble aux langues américaines; mais plusieurs autres particularités gram-

maticales la séparent complétement de cette famille; elle n'a également aucun rapport avec les langues monosyllabiques de la Mogolie. »

Écoutons M. Chaho parler de sa langue maternelle :

« La grammaire euskarienne se distingue entre toutes par une admirable simplicité et par une régularité invariable qui n'admet aucune exception à ses règles; on peut dire qu'elle réalise l'idéal de la perfection philosophique du langage. Tous les noms euskariens sont conjugables, ce qui revient à dire qu'il y a en euskarien autant de verbes que de mots, richesse qu'aucune langue connue ne partage avec cet idiome. En outre, tous les mots, quels qu'ils soient, peuvent être conjugués synthétiquement de la manière la plus régulière et la plus complète. La langue euskarienne conjugue tous ses noms avec le verbe *être-avoir*, et non-seulement les noms, mais les adverbes de lieu; et non-seulement ces adverbes, mais leurs diminutifs, approximatifs, augmentatifs, et, comme on compte ceux-ci par douzaines, cela fait pour chaque adverbe une douzaine de conjugaisons différentes. Dans cette langue, toute lettre, toute syllabe, est comme les touches sonores d'un clavier : chacune d'elles rend un son intellectuel, une note, et joue son rôle dans l'harmonie de la pensée.

« Les combinaisons entre les verbes, leurs sujets et leurs régimes, sont presque innombrables; mais leur parfaite régularité rend ces formes multiples très-faciles à apprendre. Ainsi on compte 1045 formes pour le présent de l'indicatif du verbe *être-avoir*, ce qui donne plus de 10 000 formes pour le verbe entier, et cependant pas un enfant basque ne commet d'erreur dans son langage.

« Le mécanisme de la langue basque, ses inversions, ses désinences grammaticales, facilitent singulièrement la versification. Un jeune homme a-t-il une imagination vive, un père barde ou une mère habituée à répéter les chansons du temps passé, il commencera par chanter à son tour. Bientôt il composera lui-même des chants, sans autre étude, pareil à l'oiseau qui redit d'instinct les conseils de son père veillant sur sa couvée. »

Avec cette facilité de versification, il n'est pas étonnant que tous les événements un peu extraordinaires, tels que les mariages entre veufs, ou les coups donnés par une femme à son mari, soient célébrés dans des chansons burlesques, avec accompagnement de processions, de danses et de charivaris. Ces chansons étaient parfois suivies de luttes au *makila ;* aujourd'hui ces drames de famille sont moins souvent traduits à la barre populaire.

Mais on joue toujours de véritables pièces de théâtre, des pastorales nationales avec décors et musique. Les pièces que M. Francisque Michel a recueillies, au nombre de 34, sont empruntées, soit à la Bible, soit à la légende, à la mythologie grecque et aux traditions historiques du moyen âge. Les annales ottomanes ont aussi donné au théâtre basque *Mustapha grand Sultan*.

« A-t-on décidé que l'on jouerait une pastorale, la jeunesse de l'endroit va trouver l'homme de lettres du voisinage, le plus souvent l'instituteur de la commune, et lui fait part du dessein qu'elle a formé. On s'entend sur le choix de la pastorale et l'on convient des honoraires à

payer au directeur de la troupe, qui remplira en même temps les fonctions de copiste, de répétiteur, de régisseur et de souffleur. Ces honoraires sont de 40 francs, la nourriture en sus.

« Quelques planches, solidement élevées sur une douzaine de solives, font les frais de la construction du théâtre; une triple rangée de barriques supporte le tout et donne à la scène une élévation d'environ 1m,50 sur 4 ou 5 mètres de côté. Le haut du théâtre est partagé en deux compartiments égaux, dont l'un forme la scène et l'autre le foyer des acteurs. Une corde tendue à la hauteur d'environ 3 mètres, et d'où descendent des draperies plus ou moins riches, forme la ligne de démarcation entre les deux compartiments. Sur la gauche s'élève ordinairement une espèce de pantin monstrueux, que l'on met en mouvement au moyen de cordes : il représente Allah, le dieu des mahométans; son rôle est d'applaudir aux crimes des méchants, et de se livrer à de nombreuses contorsions en présence des personnages vertueux qui paraissent sur la scène. On s'en sert encore dans les entr'actes pour amuser le public, si toutefois on peut appeler entr'actes des interruptions accidentelles.

« Les acteurs ne sont pas les seuls qui aient le droit de siéger sur le théâtre : les personnes marquantes de l'endroit y occupent une place d'honneur. On y voit aussi les couturières qui ont préparé les costumes et qui veillent sur les décorations; le répétiteur qui remplit publiquement les fonctions de souffleur; enfin, deux ménétriers, l'un jouant du violon, l'autre de la flûte avec accompagnement de tambourin; ils ne jouent pendant la pièce que pour accompagner les chants, qui sont ordinairement des prières adressées à Dieu par les acteurs ou des chœurs d'enfants dans les moments critiques.

« Les costumes se composent de tout ce que l'on peut obtenir d'ancien et de beau dans les châteaux et dans les maisons bourgeoises, en vertu d'un droit acquis de temps immémorial à la jeunesse, droit que l'on ne saurait lui dénier sans s'exposer à quelques représailles. Les coiffures surtout sont l'objet de soins particuliers, et l'on y prodigue les rubans et les bijoux. Chacun essaye de se rapprocher autant que possible du costume qu'il attribue à son personnage; mais il faut le dire, acteurs et spectateurs sont assez peu difficiles sur ce point. Voyez plutôt : l'habillement d'un roi chrétien consiste communément en un pantalon blanc galonné, un beau gilet, un habit bourgeois et de petites bottes, une couronne ornée d'une riche chaîne d'or, une autre chaîne de même métal descendant sur le dos et sur l'estomac, une épée, une canne, des gants, deux montres et la croix d'honneur. Les courtisans qui accompagnent le roi sont vêtus de même, avec cette différence qu'ils sont coiffés de chapeaux pareils à ceux des gendarmes et garnis de plumets et de rubans. Les princes musulmans portent de grandes bottes, un pantalon blanc galonné, un habit rouge, un chapeau cylindrique décoré de panaches et de petits miroirs; leur suite offre des costumes pareils, si ce n'est qu'au lieu d'habits, ceux qui la composent ont des vestes courtes en écarlate; les uns et les autres por-

tent de grands sabres. Quant aux danseurs qui paraissent sur la scène pendant les entr'actes et que l'on nomme *Satans*, ils ont des escarpins rouges garnis de petites sonnettes, un pantalon blanc galonné, une ceinture en soie, un riche gilet, une veste écarlate, un chapeau triangulaire en carton orné de rubans et de plumets, et une petite arme pareillement décorée de rubans rouges.

« Les pastorales sont toujours représentées par des hommes. Quelquefois, quoique assez rarement, les jeunes filles se donnent en spectacle sur les tréteaux; mais on n'y voit guère de filles de bonne maison. A la fin de la représentation d'une pastorale, on exécute sur le théâtre des danses diverses. Le public y est admis; mais l'honneur de danser les trois premiers *mutchico*, ou sauts basques, est mis à l'encan par les agents des acteurs, et la jeunesse des diverses communes se le dispute. Le premier saut basque coûte quelquefois de 150 à 200 fr.

« Presque toutes les pastorales ont été composées dans la Soule, pays dont Mauléon est le chef-lieu. C'est dans ce coin de terre, qui a vu naître les Oihenart, les Archu, tous les meilleurs poëtes basques, que l'on conserve les recueils dramatiques les plus renommés, et que se donnent les représentations les plus soignées comme les plus fréquentes. Dans le Labourd, on ne joue plus que des comédies.

« La danse est aussi l'un des grands amusements du peuple basque, et les jeunes gens ne manquent jamais de se livrer à cette récréation favorite pendant les longues veillées d'hiver. Dans les trois ou quatre maisons notables que compte le village, la cuisine forme la pièce principale : là, tous les soirs se réunissent de nombreux voisins.... Un vieillard fait claquer ses mains, pousse un *houp* vigoureux et entonne l'air national : aussitôt une demi-douzaine de jeunes gars sont en file, et décrivent l'arc suivant lequel s'exécute en va-et-vient la danse du saut basque, dite *mutchico*, de *muthico*, garçon.

« Le jeune homme qui danse le *mutchico* d'une manière irréprochable doit laisser pendre mollement ses bras, sans les balancer avec exagération; il doit avoir les épaules effacées, le corps droit, la tête légèrement inclinée vers la poitrine, le regard grave et fixé sur le demi-cercle qu'il s'applique toujours à décrire, et qu'il lui est défendu d'étendre ou de rompre. Il doit encore soutenir sa danse vive, rapide, tant que dure le chant; après quoi, deux bâtons sont posés en croix à angle droit : c'est la dernière épreuve. Le jeune danseur exécute, d'un angle à l'autre, une série de prouesses, luttant de rapidité avec la musique; et, si le musicien se tait de fatigue, le danseur saisit d'un bond les deux bâtons, et son triomphe est complet.

« On compte encore parmi les petites récréations de veillée, la lutte corps à corps, la main chaude, les jeux de force, le colin-maillard, le jeu de berger, espèce de jeu de dames réduit à sa plus simple expression; le fétu allumé, que l'on se passe de main en main, etc. La réunion n'est-elle composée que de femmes et de vieillards, ce sont les chroniques du temps passé, les questions religieuses, des histoires de loup-garou et de

sorcellerie, qui seraient vraiment lamentables, si les souvenirs du paysan basque pouvaient remonter jusqu'au temps de Louis XIII.

« Les récréations en plein air sont : la course, pour laquelle les montagnards des Pyrénées ont été de tout temps renommés; le saut simple à pieds joints, avec ou sans l'aide du bâton; les quilles; les paris à qui lancera le plus loin une énorme barre de charrette, de lourdes pierres ou une barre de fer. Il n'y a pas encore longtemps que dans la haute Soule on pratiquait les jeux de la hache et du javelot, armes que le Navarrais au moyen âge, et le Cantabre dans l'antiquité, lançaient avec tant d'adresse. Celui-là était réputé vainqueur, qui de plus loin plantait une petite hache ou un javelot dans un point donné. » *Fr. Michel.*

Mais la gloire des Basques est le jeu de paume; ils lui ont voué une espèce de culte comme à leur plus précieuse institution nationale. Un beau joueur de paume acquiert vite une renommée populaire, et son nom vole de bouche en bouche des bords de l'Océan jusqu'aux hameaux les plus haut perchés sur les montagnes. Ainsi vit le souvenir des Perkaïn, des Carutchet et des Azanza, qui furent les plus grandes célébrités du siècle dernier, et dont la gloire se perpétue aujourd'hui en France dans les Harriague, les Gascoña, les Andrean, les Mercapide. Perkaïn, qui était réfugié en Espagne pendant la Révolution, apprend que Carutchet annonce une partie aux Aldudes. Il accourt, malgré les dangers de sa présence de ce côté de la frontière, combat, remporte la victoire, et rentre en Espagne, applaudi et protégé par 6000 spectateurs. M. Germond de Lavigne raconte aussi que, sous l'Empire, quatorze soldats du même régiment, ayant appris qu'il s'organisait une partie à Saint-Étienne de Baïgorry, partirent des bords du Rhin sans permission, remportèrent la victoire et revinrent au corps tout juste pour la bataille d'Austerlitz.

« Des enjeux énormes sont exposés plusieurs fois chaque année aux chances de ces parties. Entre joueurs français de différents dialectes, quelques centaines de francs forment l'enjeu nominal, qui se grossit bientôt du montant des paris multipliés de la foule des spectateurs. Ceux-ci ne peuvent guère parier avec honneur que pour les joueurs de leur dialecte; le spéculateur qui agit autrement est honni par la clameur publique. Du reste, les sommes les plus fortes sont lancées le plus simplement du monde parmi les spectateurs : « Cent francs, deux cents francs, « trois cents francs pour tels. » On répond de même : « Accepté. » L'argent en espèces sonnantes est jeté sur la place, un tiers ramasse le dépôt, et, bien que ce tiers soit le premier venu, connu ou inconnu, il n'y a pas d'exemple qu'il y ait eu infidélité dans la remise du dépôt au gagnant. Entre Français et Espagnols, les paris sont immenses.

« Au milieu de la place figurent, graves et recueillis, les héros de la journée; ils fraternisent entre eux en souriant d'un air distrait, ou ils parcourent lentement la lice, observant d'un œil attentif les distances, les accidents du sol, et répondant à peine quelques mots aux paroles d'encouragement de leurs amis. Mais l'heure sonne à l'hor-

loge de la paroisse; au murmure bruyant de la foule succède le silence le plus solennel. Les joueurs, en légers pantalons retenus par une ceinture rouge, le col déboutonné, le bras armé d'un gantelet de cuir, se rendent au poste qu'ils doivent défendre. D'un côté, au pied du mur appelé *rebot*, se tient un des joueurs ayant, à droite et à gauche, à quelques pas devant lui, mais séparés, deux compagnons des meilleurs après lui; plus loin, et sur la ligne du *paso*, sont deux autres compagnons. Ainsi la défense qui occupe la première moitié de la place a pour ordre de bataille la figure représentée à peu près par un V, tandis que le parti opposé, c'est-à-dire l'attaque, dispose ses joueurs en forme de coin ou angle saillant. Quel que soit le nombre des joueurs, le plan d'attaque et de défense reste toujours le même.

« Une partie se compose de douze ou treize jeux et dure cinq à six heures, pour peu que les joueurs soient bons et de force à peu près égale. Des rafraîchissements qui consistent en un verre d'eau et de vin, ou simplement d'eau sucrée, sont servis aux joueurs par leurs amis. Chaque parti a ses flacons à part, crainte de fraude; en outre, les adversaires cessent de s'adresser la parole jusqu'à la fin de la partie. Un jury, composé de deux ou trois juges au plus pour chacun des camps, surveille le jeu, prononce en dernier ressort sur tous les points douteux, veille à ce que toutes choses se passent dans les règles. Les joueurs n'ont jamais de discussion sur les coups; au moindre doute, ils crient *plaza*, ce qui signifie qu'ils demandent l'avis soit des juges, soit des spectateurs. Une fois l'arrêt rendu, malheur à qui refuse de s'y soumettre. » *Fr. Michel*.

ROUTE 14.

DE BAYONNE A PAMPELUNE.

101 kil. 1/2. — 27 kil. en France; 13 lieues (74 kil. 1/2) en Espagne.

Deux entreprises de diligences, rue du Gouvernement, la *Nueva Union* et *el Norte y Mediodia de España*, alternent et font le service chacune deux jours de suite. Le premier jour, la voiture va seulement à Pampelune; le second jour, elle prend les voyageurs pour Madrid, par Pampelune, Soria et Guadalajara. Durée du trajet, 16 heures de Bayonne à Pampelune. Prix : 146 réaux, 132, 107 et 80.

13 kil. De Bayonne à Ustaritz (V. R. 13).

A 2 kil. environ d'Ustaritz, la route, laissant à g. celle de Cambo, se dirige au S. et s'élève de 27 mèt. à 140 sur des coteaux couverts d'arbres et de fougère. Après avoir laissé à g. le chemin de Cambo (V. R. 15), on descend par une pente rapide à Espelette. Dans ce trajet, trois montagnes attirent principalement les regards : l'Ursouia à g., le Mondarrain presque en face, et la Rhune à dr.

6 kil. (19 kil.). **Espelette** (hôtel *du Mondarrain*, chez Gracieuse), chef-lieu de canton de 1532 hab. (dép. des Basses-Pyrénées, arrondissement de Bayonne), est situé à 62 mèt. sur une petite éminence, dans l'une des parties les plus accidentées et les plus riantes du pays basque. Il n'offre par lui-même rien d'intéressant. Son église, qui s'élève à la droite de la route, ne mérite pas une visite. Mais la plupart de ses maisons témoignent par leur apparence extérieure de l'aisance de ses habitants. Tous les quinze

jours, en effet, il s'y tient des marchés considérables, très-fréquentés par les Espagnols.

A 1200 mèt. environ d'Espelette, on laisse à dr. la route de Souraïde (V. R. 15) et, 1200 mèt. plus loin, le chemin de Sare (V. R. 15). La route, qui décrit des zigzags habilement tracés, et qui offre de charmants points de vue sur une vaste étendue de pays, s'élève jusqu'à 176 mèt. entre des hauteurs qui la dominent de 100 à 150 mèt., puis redescend, après avoir souvent descendu et remonté, à

5 kil. (24 kil. de Bayonne), *Ainhoue* (754 hab.), le dernier village français, situé à 124 mèt.

A 3 kil. d'Ainhoue, on franchit la Nivelle sur le pont de *Dancharianea*, qui forme les limites de la France et de l'Espagne.

C'est à Ainhoue que la douane française visite les bagages des voyageurs qui entrent en France; c'est au petit hameau de *Landibar*, situé tout près de la frontière, et dépendant de la commune espagnole d'Urdax, que les autorités espagnoles procèdent à l'examen des passeports et au signalement minutieux de la voiture et des chevaux (si l'on voyage avec une voiture particulière qui doit rentrer en France).

La frontière franchie — frontière toute politique et sans aucune raison géographique, — on remonte la rive g. de la Nivelle, et, après avoir traversé le hameau de *Leordas*, d'où un chemin conduit, à dr., par Alquerdy, à Zugaramurdy, on ne tarde pas à atteindre

3 kil. (30 kil.) **Urdax** (*Posada de la Toreta*), v. de 600 hab., qui doit son origine à un vieux monastère de San Salvador, aujourd'hui inhabité, dont la chapelle est l'église paroissiale de la ville. « Là, dans une délicieuse position qui rappelle celle de Lescaladieu dans le Bigorre, et celle du val Suzon dans la Bourgogne, vivait, dit M. Cénac Moncaut, une pieuse colonie monastique, établie d'abord dans les bruyères et les forêts, près d'une étable à pourceaux, comme l'indique le nom d'Urdach (Urdetche, maison des porcs). Cette circonstance vient d'ailleurs confirmer tout ce que nous connaissons des habitudes agricoles basques. Nous voyons, dès la plus haute antiquité, les Béarnais et les Cantabres se livrer sur la plus grande échelle à l'élève des pourceaux. La principale générosité des rois de Navarre et d'Aragon envers les abbayes fut toujours d'ouvrir leurs forêts aux troupeaux de porcs des monastères, et Bayonne dut peut-être à la prospérité de ce système agricole la réputation européenne de ses jambons. Les premiers moines d'Urdach défrichèrent les landes, les bois, et appelèrent autour d'eux les pâtres du voisinage.... Les descendants de ces bergers occupent maintenant une dizaine d'habitations disséminées dans les prairies, et le bourg moderne, éclos sous la protection de l'abbaye, a payé sa dette de reconnaissance en expulsant les religieux, ou plutôt en les laissant expulser par les décrets récents des progressistes espagnols.... Toutefois les ravages que le temps a exercés sur les bâtiments d'Urdach n'éveillent pas des regrets bien amers. Un lourd clocher carré, à toiture aplatie, qui pourrait aisément devenir le donjon de la bourgade, domine une église noire et solide comme une forteresse féodale. Le autres con-

structions, dans le flanc desquelles le regard peut indiscrètement se glisser du haut de la montagne, ne présentent que cette suite de lignes sèches et roides du dernier siècle, qui fait ressembler le corps principal à une manufacture, et le cloître aux arcades de la rue de Rivoli. Urdach n'offre donc aucun détail intéressant. Si le clocher et les murs de l'église appartiennent à la fin du xve siècle, les galeries du cloître ne remontent qu'au xviie. Le souvenir le plus intéressant que réveille cette espece de spectre monastique, c'est que l'établissement fut fondé par l'abbé de la Case-Dieu de Pardiac, au commencement du xviiie siècle. »

Le vallon où se trouve Urdax, et qu'arrose le ruisseau d'Ugarana, affluent de la Nivelle, forme presque une enclave au milieu du territoire français. Bien que séparé de la vallée de Bastan par l'une des ramifications des Pyrénées, et principalement par la montagne d'Ochondo, d'où descend la Nivelle, il appartient administrativement à cette vallée.

C'est par Urdax que le prétendant don Carlos entra en Espagne, le 9 juillet 1834, et qu'il se retira en France, le 13 septembre 1839, après la transaction de Vergara, avec environ 5000 hommes, reste de son armée. Le général Espartero, qui le poursuivait, arriva à Urdax deux heures après lui, et s'empara de l'artillerie et des munitions qu'il y avait abandonnées.

Sept jours auparavant, le général espagnol Vincente Moreno y avait été fusillé et massacré. Dès qu'il eut appris la trahison de Maroto, Moreno avait cru prudent de se retirer en France avec sa femme et sa famille. Il était près d'atteindre la frontière, quand il fut rejoint et arrêté par des soldats du 11e bataillon de Navarre. En vain il s'adressa pour obtenir un sursis à l'officier qui les commandait. Il ne demandait que le temps de se confesser. « Tuez-moi demain, s'écriait-il, laissez-moi vivre encore aujourd'hui, seulement une demiheure. — Meurs, traître, lui répondirent ses assassins ; on n'aura pas plus pitié de toi que tu n'as eu pitié de Torrijos. » Moreno s'était fait connaître en 1808, en massacrant les Français à Valence. En 1831, il feignit, sous le nom de *Viriatus*, de conspirer contre Ferdinand VII avec Torrijos, et, quand il eut suffisamment compromis Torrijos, il le fit fusiller avec cinquante de ses complices, comme rebelle et traître, sans jugement, sur la plage de Malaga. Ferdinand VII le récompensa de ses infamies en le nommant capitaine-général de Grenade. Mais, en 1832, la reine Christine le disgracia lorsqu'elle voulut se rapprocher du parti libéral. Alors il se fit carliste.

Au delà d'Urdax, la route s'élève peu à peu, sur les versants occidentaux des monts Aguerre et Urtamendi, jusqu'au *port d'Ochondo* ou *de Maya*.

En 1813, ce port fut le théâtre d'un combat acharné entre les Français et les Anglais. Après la défaite de Vittoria, les Français voulaient reprendre l'offensive pour aller dégager Pampelune. Le 25 juillet, les divisions d'Armagnac et de Marransin enlevèrent le col de Maya, malgré la vigoureuse résistance des alliés. Malheureusement le comte d'Erlon se contenta d'occuper cette importante position, au lieu de

poursuivre son succès, et Wellington eut le temps d'accourir au secours de son corps d'armée menacé (Voir ci-dessous Sorauren).

Si le voyageur se retourne avant d'atteindre le point culminant du passage, il découvre tout le pays qu'il vient de parcourir; le territoire de l'arrondissement de Bayonne s'étale sous ses pieds, au nord, comme une immense carte géographique. Bien qu'il ait passé la frontière, il est encore, logiquement, sur le versant français : le territoire espagnol ne semble devoir commencer qu'au delà du port. Il y a plus, quand on a traversé la vallée de Sastau, dont la population se rattache par tant de liens naturels, par son idiome, ses mœurs et son origine, à la population basque de la Soule et de la basse Navarre, on se demande pourquoi la limite des deux pays n'a pas été tracée selon la configuration géographique, et reculée jusqu'au col de Velate.

A dr. de la route, vers le port de Maya, s'accumulent des collines incultes, couvertes de bruyères et de bois chétifs, au milieu desquelles on remarque un cône très-régulier et quelques groupes de belles roches. A g., au sommet du port, une grande pierre carrée indique l'ancienne division du territoire d'Urdax et de la vallée de Bastan. Le col franchi, on descend rapidement dans le beau vallon de *Maya*.

11 kil. (41 kil.). **Maya,** v. de 491 hab., s'élève à g. à une portée de fusil, sur un petit plateau et sur le versant méridional du mont Ochondo. Après avoir ensuite franchi le ruisseau de Maya, l'un des affluents de la Bidassoa, on laisse également à g. le bourg d'*Ariscun* (1250 hab.), situé sur une petite hauteur. Vis-à-vis de ce village se trouve établie, sur la route, la première chaîne ou *portazgo* indiquant un péage pour l'entretien des voies publiques. A 2 kil. à dr., sur le versant du mont Achuela, au sommet duquel le roi Joseph bivouaqua la dernière nuit qu'il passa en Espagne, est le village d'*Azpilcueta* (523 hab.). Entre Ariscun et Azpilcueta, le ruisseau de Maya et un autre ruisseau descendu d'Errazu vont se réunir pour former le Bastanzubi, qui plus loin prend le nom de Bidassoa. Après avoir traversé le ruisseau d'Errazu, on ne tarde pas à atteindre le fond de la vallée. On franchit plusieurs fois cette rivière, puis, au delà d'un hameau dépendant d'*Urrasun*, on remonte pour redescendre bientôt à

3 kil. 1/2. d'Urdax (44 kil. 1/2) **Elvetea,** v. de 350 hab. Son église, carrée et bien construite, est précédée d'un porche en bois. Ses maisons, au nombre de 80 environ, et solidement bâties, sont peu éclairées; presque toutes ont des balcons en bois occupant toute la largeur de la façade. Après avoir traversé de nouveau le Bastanzubi à peu de distance d'Elvetea, on voit à dr. une maison d'un aspect assez monumental, composée de trois façades à galeries formant une grande cour carrée fermée sur la route par une grille en fer : cette maison est le refuge des pauvres de la vallée. A peine l'a-t-on dépassée qu'on entre dans

1 kil. 1/2. (46 kil.). **Elisondo** (*Fonda y cafe de Esteran Fort*), V. de 1300 hab., chef lieu de la vallée de Bastan, « assise, dit M. Cénac Moncaut, dans une vallée large et fertile, au milieu de vergers et

de champs bien cultivés. Elle s'élève au-dessus de la sphère des bourgs pour entrer dans celle des villes. L'élégance de son clocher gréco-romain, l'architecture recherchée de certains hôtels aristocratiques, décorés du titre de palais, la propreté de ses maisons, tout peut lui mériter un titre qui n'est pas en Espagne une distinction purement conventionnelle.... Elisondo doit, à plus d'un titre, occuper la première place parmi les nombreuses agglomérations de la vallée; elle ne se contente pas d'avoir le titre de ville, elle porte celui de capitale de la *vallée*, ou *université de Bastan*.... Ce caractère de capitale vient se refléter en signes visibles sur son hôtel de ville, grand bâtiment carré du XVIIe siècle, surchargé de médaillons de bois, sous la forme d'aigles impériales, qui retracent en lettres d'or le passage et le séjour d'évêques et de dignitaires considérables. L'écu de la vallée, sculpté sur la façade, est entouré des mots : *Valle y universidad de Baztan*. L'église a une simple nef avec transsept, de 3 mèt. de profondeur, et un chevet de même grandeur. Les voûtes, à plein-cintre, sont d'une excessive simplicité. La nef, divisée en trois travées sans pilastres, n'offre que des arcs-doubleaux évidés portant sur consoles.... L'objet le plus intéressant que renferme cette église est un *saint Jacques le Majeur* qui se dresse à cheval sur le maître autel. Il tient l'épée à la main, porte le manteau rouge par-dessus la robe du pèlerin, et se montre, enfin, tel qu'il apparut au roi Ramiro à la bataille de Clavijo. Il foule aux pieds de son palefroi deux Arabes terrassés.... »

Une enceinte murée fort exiguë, ménagée autour de l'église, a servi jusqu'en ces derniers temps pour la sépulture de quelques familles; on retrouve sur l'une des pierres tombales la date de 1682. — La douane où se visitent les bagages des voyageurs fait face à l'église.

Au rez-de-chaussée d'une aile du *palacio de los Gobernadores* s'étend une vaste galerie qui sert de jeu de paume, et, à côté de cette galerie, s'ouvre une porte en arcade, par laquelle on descend à la rivière. En avançant de quelques pas à dr. au pied du rempart, quand on a franchi cette arcade, on voit Elisondo sous son aspect le plus pittoresque.

Elisondo a souvent figuré dans les dernières guerres civiles. Les carlistes l'assiégèrent deux fois en février et mars 1835, deux fois ils furent repoussés par le général Mina; mais elle fut prise et reprise à d'autres époques, et servit alternativement de quartier général aux deux partis.

La **Vallée de Bastan** est un des territoires les plus riches de la Navarre. Ses habitants sont hospitaliers, laborieux et très-habiles cultivateurs. Comme toutes les autres vallées des provinces basques espagnoles et françaises, elle avait autrefois une organisation indépendante et formait une espèce de petite république. Elle élisait son alcade, qui exerçait la juridiction civile et criminelle, infligeait les peines et exécutait les décisions supérieures de l'assemblée générale. L'alcade avait, sous le titre de *capitan a guerra*, le commandement des forces militaires de la vallée, qui pouvait fournir au besoin 800 hommes régulièrement armés.

Sa population actuelle est d'environ 7700 hab. Elle a 7 lieues d'étendue (lieues espagnoles), ou 39 kil. du N. au S., du pont de Dancharianea, frontière de France, au port de Velate, à l'entrée de la vallée d'Ulzama, et 4 lieues (22 kil.) de largeur de l'E. à l'O. Le mot *Baztan*, d'après les étymologistes, est une métathèse du vocable basque *baznat*, qui signifie *je suis seul :* il exprime donc l'indépendance de la vallée.

On laisse à dr. *Lacaroz*, situé sur le versant opposé de la vallée du Bastanzubi en aliant d'Elisondo à

4 kil. (50 kil.) *Irurita*, v. de 900 h., situé sur une hauteur. « Enrichi par le commerce d'Amérique, lieu de retraite préféré des armateurs aventureux qui ont rapporté du Mexique ou de Cuba ces dernières miettes de galions qui gorgèrent l'Espagne de Philippe II et de Charles IV, ce village, dit M. Cénac Moncaut, renferme de grandes et vastes maisons à l'aspect confortable, montrant encore les mâchicoulis trilobés et les fenêtres mauresques géminées que fit naître l'influence andalouse. » L'une de ces maisons est surmontée d'une tour carrée et porte sur sa façade l'écu à échiquier de la vallée de Bastan.

Au delà d'Irurita, la route descend par une pente rapide dans une jolie vallée, bien cultivée, qui se rétrécit à la hauteur des villages de *Ciga* et d'*Aniz*, puis elle traverse le Bastanzubi, sur un pont en pierre de trois arches, en deçà de

6 kil. (56 kil.) **Berrueta,** v. de 279 h., situé sur le penchant d'une montagne dont le Bastanzubi baigne la base. Plus loin, la vallée que l'on continue à remonter, d'abord riante, fertile, animée, se rétrécit entre des montagnes boisées et rocheuses, devient solitaire, puis s'élargit au delà d'un pont d'une seule arche, sur lequel la route traverse le Bastanzubi. On remarque alors sur la dr. une jolie habitation carrée, surmontée d'un belvédère, entourée de jardins au milieu desquels on aperçoit une serre. Un pont de bois la réunit à la route. Cette propriété, d'une grande étendue, porte le nom de palais de Reparazea; elle appartient au marquis de Besolla. Après l'avoir dépassée, on quitte la vallée du Bastanzubi, qui, coulant au S. vers San-Esteban, prend le nom de Bidassoa, et on remonte la vallée du Marin. Près du point de bifurcation, on passe devant une église carrée avec un porche à colonnes de pierres rouges, puis au milieu des maisons du hameau de *Mugairi*, dépendant de la commune de (3 kil.) *Oronoz* (305 hab.).

Au delà de Mugairi, on suit d'abord la rive dr. du Marin; mais on traverse deux fois ce torrent avant de s'élever au-dessus de son lit profondément encaissé. A mesure qu'on monte, on découvre en se retournant une belle vue sur les montagnes de Bertizarana. Bientôt la route incline à g. en contournant les pentes de la montagne. Elle longe un grand mur de soutènement au-dessus duquel passe une autre route qui, par un tracé nouveau et plus direct, évite Mugairi, pour aller rejoindre à Berrueta le chemin d'Elisondo. A l'endroit où, contournant le fond du vallon, elle revient vers la dr., elle est elle-même supportée par un massif considérable en maçonnerie. Les travaux de cette nature sont nombreux de Mugairi au port de Velate, et quelques-uns n'ont

pas moins de 20 mèt. d'élévation. Le plus remarquable est un pont de trois arches, dont l'arche du milieu a 22 mèt. de hauteur sous clef, et dont les piles et les cintres sont construits en marbre. Après l'avoir franchi on découvre

5 kil. de Berrueta (61 kil. de Bayonne), **Almandoz,** v. de 345 h., situé à 428 mèt. de hauteur, appartenant encore à la vallée de Bastan. Il est entouré de carrières de marbre, de fontaines ferrugineuses et de magnifiques forêts de hêtres qui s'étendent jusque vers le port de Velate. A son extrémité supérieure on trouve une bonne *posada publica y Estancon.*

Au delà d'Almandoz, la route décrit de nombreux zigzags (les piétons peuvent prendre des sentiers qui abrégent) sur les flancs des montagnes de Macanaz et de Gozara. On y découvre des points de vue variés. Quand on cesse d'apercevoir la vallée d'Almandoz, on s'engage entre d'autres montagnes en se dirigeant vers le S. Quelques-unes sont boisées jusqu'au sommet. Çà et là on aperçoit des bergeries couvertes en grandes pierres plates. On atteint enfin une maison blanche entourée de quelques arbres qui cachent à la vue un ravin boisé d'une grande profondeur et semblable à un entonnoir; cette maison est la

Venta de Velate. Sur ce point s'élevait autrefois une chapelle bâtie par les Templiers, et dont il ne reste plus de traces. La route, bordée seulement de barrières en bois brut chevillé, et ombragée pendant quelques instants de hêtres magnifiques, droits et élancés, monte au *port de Velate* ou de *Matacola* (828 mèt.), qui sépare la vallée de Bastan de celle d'Ulzama, court de niveau pendant 200 mèt. au milieu d'arbres centenaires, et enfin atteint la

Venta de Arraiz, belle maison construite en 1846 sur un plateau planté d'arbres, couvert de bruyères et de daphnés. Le village d'*Arraiz* et son annexe *Orquin* sont à 1 kil. sur la dr. Au delà de cette seconde Venta, on commence à descendre dans la vallée de l'Ulzama, ayant à g. des ravins, et à dr. les pentes du mont Ocolin. On rencontre une seconde chaîne de péage à la hauteur du village de *Lanz*, qui est à 3 kil. sur la g. et qu'on ne peut pas voir. Ici la descente devient rapide, l'horizon s'élargit; les profondeurs sont moins effrayantes; la vallée est plantée de chênes énormes. A g. court un ruisseau qui fait mouvoir une scierie de planches. Plus loin, la route franchit sur un pont de pierre l'Ulzama, qui s'est formé de divers ruisseaux descendus de Velate, de Lanz, et qui, après avoir traversé Olagüe et suivi la vallée d'Osaibar, va se réunir à l'Arga au delà de Villava, à peu de distance de Pampelune.

18 kil. d'Almandoz (79 kil.), *Olagüe*, v. de 285 hab., situé à 491 mèt. au-dessus de la mer, possède une fontaine ferrugineuse. Le voyageur qui visite pour la première fois l'Espagne, et qui n'est pas habitué à la manière de vivre de ce pays, fera bien d'entrer dans la posada où relaye la diligence de la *Nueva-Union.* Il trouvera au premier étage une cuisine sans jour, aérée seulement par deux trous pratiqués dans la muraille; le foyer est établi sur des pierres plates au milieu de la pièce, et entouré de cafetières noires; une chaîne pendant au plafond porte la marmite;

la fumée s'élève et sort par une ouverture formée dans le toit. La vaisselle et la batterie de cuisine sont rangées dans un coin, auprès de l'un des trous; quelques provisions sont accrochées aux solives. Si la faim le presse, et si le local ne le rassasie pas, on lui servira dans ce milieu obscur quelques morceaux d'un ragoût fortement épicé, qu'il sera étonné de manger avec plaisir, et un verre de vin presque noir qui ne sent pas trop la peau de bouc. Ce modeste repas, qui succède à celui d'Elisondo et qui prépare au souper de Pampelune, coûte 5 *cuartillos* (environ 20 centimes).

A la sortie d'Olagüe, un ruisseau, l'Ezcati, vient se jeter dans l'Ulzama. Après avoir gravi une petite côte, on passe à, 3 kil. (82 kil.), *Etulain*, puis à, 1 kil. 1/2. (83 kil. 1/2), *Burutain*, hameau qui possède une posada comparable à celle d'Olagüe. Presque tous les villages de la Navarre contrastent par leur laideur et leur misère avec ceux des provinces basques.

7 kil. (90 kil. 1/2.) *Ostiz*, v. de 215 hab., est situé sur le penchant d'une montagne à la g. de la route. On traverse ensuite plusieurs hameaux entre Ostiz et

4 kil. (94 kil. 1/2.) *Sorauren*, v. de 218 hab., dont l'église couronne une hauteur sur la g. Un pont de 4 arches y franchit l'Ulzama.

Après le désastre de la Maya et la retraite de Roncevaux (V. R. 14 et 21), les Anglais se retirèrent en désordre vers Pampelune et ne s'arrêtèrent qu'à Sorauren, à 7 kil. au N. de cette ville. En même temps la garnison de Pampelune fit une sortie, et le général anglais O'Donnel, qui commandait les assiégeants, fut obligé d'enclouer les canons et de faire sauter ses magasins; sans l'arrivée opportune d'un corps espagnol, il aurait entièrement levé le siége. A la nouvelle de la défaite de ses troupes, Wellington s'empressa de partir pour Sorauren et se fit accompagner de toutes les divisions disponibles. Quand il arriva, il était temps; les Français occupaient déjà les hauteurs situées au N. du village, au nombre de 32000; les alliés n'étaient que 28000, mais ils occupaient une position redoutable sur une chaîne de rochers très-escarpés, entre les deux rivières du Guy et du Lanz. Vers midi la bataille commença; la droite des Français, commandée par le général Clauzel, essaya de tourner la gauche des Anglais en pénétrant dans la vallée du Lanz; mais tout d'un coup une brigade portugaise apparut sur les hauteurs à droite et les Français furent pris entre trois feux; ils se virent obligés de battre en retraite. Au centre, la lutte fut plus longue et plus terrible; pendant toute la journée, le sommet de la colline fut énergiquement disputé: plusieurs fois les Français rejetèrent les alliés vers Pampelune; mais, sans cesse attaqués par des troupes fraîches, ils se virent enfin obligés de se retirer en désordre au fond de la vallée, et laissèrent 3000 morts sur le champ de bataille. La gauche de l'armée, commandée par d'Erlon, plus heureuse, avait chassé les Anglais devant elle jusqu'à une lieue de Pampelune; mais après la défaite du centre elle dut se retirer précipitamment. Le lendemain, le maréchal Soult ordonna la retraite, et fut harcelé par les troupes anglaises, dont le nombre augmentait à chaque instant; pres-

que enveloppé dans la vallée d'Estevan, il parvint à grand'peine à ramener son armée au delà de la frontière.

3 kil. (97 kil. 1/2.) *Arre* ou *Vinarrea*, v. de 405 hab. On franchit l'Ulzama sur un beau pont de pierre, puis on laisse à g. *Huerte* avant d'atteindre

1 kil. (98 kil. 1/2) **Villava**, v. de 373 h., située sur la rive dr. de l'Ulzama. A l'entrée de la ville sont les ruines d'un ancien monastère de Trinitaires. On passe ensuite dans la vallée de l'Arga; mais dès la sortie de Villava, on aperçoit Pampelune sur un mamelon, au centre d'une plaine formée par un immense cercle de montagnes d'un aspect un peu gris. Cette plaine, qui a 7 l. (40 kil.) de circonférence, et qui est d'une fertilité et d'une richesse remarquables, se nomme la *campina* ou *cuenca* de Pampelune. Les montagnes commencent à 3 ou 4 kil., de la ville, et leurs pentes sont couvertes de vignes, d'habitations et de villages pittoresquement groupés. Le pic de *Relate*, le point le plus élevé de cet amphithéâtre, est à 22 kil.; d'autres sommets qui courent de l'E. au S. sont à une distance double. La route monte doucement sur un talus élevé qui domine une partie de la plaine et qui décrit une grande courbe en vue et à g. de la ville. Les monuments, les habitations, les clochers, les vieux remparts de Pampelune, apparaissent successivement aux regards du voyageur à mesure qu'il s'en approche. Enfin il entre dans la ville par la porte Saint-Nicolas, au-dessus de laquelle se lit le millésime 1660.

3 kil. (101 kil. 1/2.) **Pampelune**. (*Hôtels:* le *Parador general*, à l'entrée de l'avenue de la *Taconera* (25 réaux par jour), et la *Fonda del Infante*, en face, au-dessus du bureau principal des diligences (dîner, 12 réaux); *Café Suisse* à côté du théâtre; *Casino*, très-bien tenu, également près du théâtre. Bains aux deux extrémités de la ville : *plazuela de Recoletas*, et auprès du palais du capitaine-général. — *Voitures*. Courrier pour Madrid et Saragosse tous les jours. *Diligencias postas de Navarra*, venant de Tolosa, s'arrêtant à Pampelune et continuant vers Saragosse par Tudela. (De Pampelune à Tolosa 60 réaux, de Pampelune à Saragosse 122 r.) — De Pampelune à Punta-la-Reyna, Estella, Logroño, tous les deux jours, — de Pampelune à Tafalla et Peralta, tous les deux jours, — pour Sangüeza tous les jours. *Galeras et carritos*, voitures à deux ou quatre roues non suspendues, pour les autres communications.)

Pampelune, en espagnol Pamplona, la capitale de la province de Navarre, est assise sur une éminence au pied de laquelle coule l'Arga, et d'où elle domine une vaste étendue de pays. Sa population actuelle s'élève à 15000 âmes. C'est une ville forte, bien bâtie et bien administrée; les rues en sont bien pavées et proprement tenues. Elle est la résidence d'un capitaine-général, le siége d'un évêché et d'une *audiencia* ou cour suprême ayant juridiction sur 230000 h. Ses fortifications, dont une partie paraît devoir être abandonnée ou reculée, sont en assez mauvais état, notamment celles de la citadelle. Elles forment à peu près un quadrilatère rectangulaire. La citadelle, commencée en 1571, d'après les ordres de Philippe II, sous la direction de George Paleazo,

est un pentagone régulier de 252 mètres de côté extérieur, fortifié d'après le premier système de Vauban et sur le modèle de la citadelle d'Anvers.

La *plaza del Castillo*, aujourd'hui *place de la Constitution*, une des plus belles places de la Péninsule, présente un grand carré régulier de 133 mètres de côté, formé, au S., par le théâtre et le palais de la Députation provinciale, derrière lesquels est la place de Taureaux, et sur les autres faces, par des édifices à trois ou quatre rangs de balcons, dont quelques-uns ont un caractère d'ancienneté assez remarquable. Les rez-de-chaussée sont disposés en galeries ou en arceaux, mais sur des plans différents, et dont l'aspect nuit à l'harmonie de l'ensemble. Au centre est une belle fontaine monumentale surmontée de la statue de la Bienfaisance et alimentée par les eaux de l'aqueduc de *Subiza*.

Le *théâtre* a été construit en 1840 et 1841 sur l'emplacement d'un couvent de carmélites déchaussées; il a peu d'apparence au dehors : sa façade n'a rien de monumental, mais l'intérieur en est commode, bien distribué; les couloirs en sont vastes; et il peut contenir 800 personnes.

La *plaza de la Fruta* est un petit quadrilatère situé au centre de la ville et servant de marché, comme l'indique son nom (place aux fruits); à l'une de ses extrémités s'élève la maison de ville. La place de *Abajo*, sur laquelle se tient le marché, mérite l'attention des étrangers. La surveillance de l'administration municipale se porte avec un soin exclusif sur les denrées de toute nature destinées à l'alimentation publique. Les règles qui président à la fixation du prix des denrées, les précautions employées pour prévenir la hausse des grains, pour éviter les coalitions et les monopoles, pour empêcher les erreurs volontaires de poids de la part des vendeurs, pour contrôler le bon état des denrées, des viandes et des poissons, pour assurer la bonne et saine fabrication du pain au meilleur marché possible, toutes ces institutions très-remarquables, et spécialement dues aux administrations qui se sont succédé à Pampelune, sont bien réellement dignes d'une étude sérieuse. Les étrangers ne devront pas manquer, en se faisant expliquer l'organisation du marché, de voir le *repeso y visita*, l'un des étals à la viande, le *vinculo* où la municipalité emmagasine les grains qu'elle apporte sur le marché aux époques où la hausse serait à craindre, et les *hornos* où, par ses soins également, le pain est fabriqué pour les particuliers et en raison d'un compte courant de grains qu'ils fournissent.

La *place de Taureaux*, d'une époque plus récente, peut contenir 8000 personnes. Ce chiffre, comparé à celui de la capacité du théâtre, indique d'une manière assez exacte combien les Espagnols préfèrent cet amusement barbare aux distractions plus douces et plus calmes de la comédie ou des œuvres lyriques.

Les *jeux de paume* sont dans le voisinage du théâtre et de la place de Taureaux. Deux salles, placées l'une à côté de l'autre, appartiennent à la municipalité, qui les afferme au profit des *établissements de bienfaisance* dont nous parlerons ci-dessous, quand nous aurons visité

les principaux édifices religieux et civils.

La *casa municipal* est un ancien édifice en pierre de taille, dont l'architecture ne se distingue que par son mauvais goût; l'intérieur seul mérite la visite des étrangers. Au bas de l'escalier, qui est vaste et bien éclairé, on a placé, au milieu du pavage, une curieuse mosaïque découverte dans les fondations d'une maison de la ville. Sur le premier palier a été incrustée dans le mur une mosaïque de même origine; contre le mur opposé pend un tableau fort ancien, portant les armoiries de la ville, et sur lequel des clous figurent toutes les mesures du royaume de Navarre, avec une légende explicative en vieux castillan. Deux beaux salons richement ornés sont destinés aux réunions de l'Ayuntamiento. Dans le plus moderne, sous un dais de damas et de velours rouge, sont les portraits du roi et de la reine, peints par don Federico de Madrazo; le plus ancien est orné d'autres tableaux représentant les douze rois de Navarre. La casa municipal possède quelques richesses particulières, des ornements, des bijoux qui témoignent de l'ancienne importance de Pampelune.

« *La cathédrale*, dit M. Cénac Moncaut, est un des établissements religieux les plus importants, les plus complets et les plus corrects que l'Europe ait conservés. » Elle est dédiée à la Vierge sous le nom de N. D. del Sagrario (N. D. du Sanctuaire), et possède une image vénérée de la Mère de Dieu, dont on fait remonter l'existence aux temps apostoliques. La première église de Pampelune fut détruite par les Maures avec la ville, en 860. Don Sanche le Majeur ordonna sa reconstruction en 1023, et elle fut achevée en 1101, sous l'épiscopat de Pedro de Roda. Trois siècles après, la plus grande partie s'écroula; Charles le Noble la fit réédifier sur de nouvelles bases et telle qu'elle existe aujourd'hui. Les seuls débris qu'on ait recueillis de la basilique du XIIe siècle ont été placés avec soin dans la niche d'un tombeau vide de la chapelle de *Santa Catalina*. Ils se bornent à huit chapiteaux de la porte principale.

La façade actuelle, qui date du siècle dernier, fait regretter l'ancien portail. Cette construction gréco-romaine contraste péniblement avec les richesses du style gothique que la cathédrale de Pampelune étale de toutes parts. Lors même qu'il serait vrai, ainsi que paraît en être convaincu M. Cénac Moncaut, que la France ne possède rien qui soit comparable à l'harmonie majestueuse des deux tours, il est regrettable qu'elles n'aient pas été placées partout ailleurs, et nous ne trouvons pas, comme le dit don Pascual Madoz, que ce somptueux frontispice soit comme un magnifique rideau qui prépare aux décorations qu'il recèle. Ces deux tours, hautes de 50 mètres, d'abord carrées, deviennent octogones au troisième étage, et sont terminées par huit colonnes corinthiennes qui soutiennent une coupole *impériale*, et surmontées d'une corniche supportant huit urnes. Dans les entre-colonnes sont suspendues 10 cloches dont la principale, réservée pour les grandes fêtes, pèse, dit-on, 119 quintaux métriques (250 quint. d'Espagne). On lit sur cette cloche, à la suite

d'une inscription un peu emphatique, ces mots :

Petrus Villanueva me fecit anno MDLXXXIV.

La cathédrale affecte la figure d'une croix latine; elle se compose de cinq nefs qui ont ensemble une largeur de 24 mètres sur une longueur de 65 mètres, depuis la porte principale jusqu'à l'abside où se trouve le maître autel. Les ogives qui naissent dans les chapiteaux des colonnes présentent, à leur point d'intersection sous la voûte, des écus d'armes parmi lesquels sont ceux d'Aragon et de Navarre et celui de doña Blanca, fille de Charles le Noble : une bannière blanche en champ d'azur. Au milieu de la principale nef est le chœur (*el coro*), qui, comme tous ceux des églises espagnoles, a le tort grave d'intercepter la lumière, d'interrompre la perspective et d'enlever à la fête chrétienne l'espace dont elle a besoin pour déployer ses pompes solennelles.

Une belle grille, chef-d'œuvre de serrurerie de la Renaissance, entoure le chœur; une inscription, placée sur l'une des barres, indique que cette grille fut faite par Guillaume Croenat, en 1507.

L'élégance, le confort et la richesse du chœur, contrastent avec la nudité glaciale du reste de l'église. Nulle part, ni une chaise ni un banc; quelques paillassons seulement, étendus entre les deux chœurs, préservent les femmes, qui restent agenouillées ou assises sur leurs talons pendant la durée de l'office, de la froideur humide des dalles.

A l'entrée du chœur, est le tombeau de Charles III de Navarre et de sa femme Léonor de Castille[1]. Les deux statues royales, en albâtre, sont couchées sur le couvercle, et, sur les coussins qui supportent leurs têtes, on lit les mots *Bonne foy, bonne foy*. Tous deux portent le manteau royal et la couronne en tête; leurs mains sont croisées; le roi a les pieds appuyés sur un lion, la reine sur deux lévriers couchés.

La boiserie du chœur a été sculptée en 1530 par Miguel Anchetea; elle est tout en chêne apporté exprès d'Angleterre. Elle se compose de deux rangs de stalles, l'un plus élevé que l'autre, et comptant 56 siéges au rang supérieur, 44 au rang inférieur, toutes précieusement travaillées. Chaque dossier du premier rang est occupé par un personnage en demi-relief, de 40 cent. de hauteur. Ces personnages représentent des saints, des prophètes, des patriarches, et, au-dessus du siége central, le Christ ressuscité portant la croix. « Une riche corniche Renaissance, dit M. Cénac Moncaut, règne au-dessus des grands personnages et complète cette magnifique boiserie... Dans le couronnement nous trouvons une petite tête profane, correspondant à chaque caricature, et mille caprices Renaissance se jouant dans les intervalles. Ce magnifique couronnement de l'œuvre se termine par de gracieuses têtes d'hommes, de femmes et d'enfants, correspondant par deux, à l'intérieur de chaque stalle. »

Nous sommes obligé de signaler

1. L'inscription gravée sur le tombeau du roi dit par erreur *don Karlos IIII de Navarra*. Charles le Noble était le troisième du nom, et il n'y a pas eu de Charles IV. Cette erreur a échappé à M. Cénac Moncaut.

rapidement et sans détails les autres particularités remarquables de la cathédrale de Pampelune : — la *capilla mayor*, où se trouve le maître autel, fermée comme le *coro* par une grille magnifique; le maître autel est en bois doré, dans un style gréco-romain qui contraste avec l'ornementation du temple; — les nefs latérales : dans celle de gauche sont les fonts baptismaux en jaspe rouge; plus loin, au sixième pilier, une statue de la Vierge de grandeur naturelle, sculptée en pierre; — les *sacristies* : l'une servant aux chapelains et dans laquelle existe une grande fenêtre, ouvrant sur le rempart, et d'où l'on contemple un panorama magnifique; l'autre consacrée aux chanoines. Cette sacristie très-vaste affecte la forme d'un T; elle est tendue en damas et entourée de peintures dont quelques-unes sont remarquables. On y conserve une image de *N. D. del Pilar*, et une motte de terre sur laquelle la tradition dit que la mère de Dieu a posé le pied. Dans la *salle capitulaire*, se voit l'image de *D. N. del Sagrario* dont nous avons parlé; elle est placée audessus du siége destiné à l'évêque.

En se dirigeant vers le cloître, on remarquera l'image colossale d'un saint Christophe, auprès d'une petite porte ogivale, ouvrant sur un bel escalier en limaçon qui monte aux galeries supérieures, et sur une armoire de bois dans laquelle on renferme les livres de musique. La porte qui conduit au cloître est une des plus belles que la fin du XIV[e] siècle nous ait laissées; elle se trouve dans le croisillon méridional de la cathédrale, et débouche dans l'angle N. O. des galeries. Cette porte magistrale, dessinée dans les proportions les plus harmonieuses, possède un tympan orné d'une grande composition en relief, représentant la mort de la Vierge. Tout autour, dans les piliers, dans les soubassements, sont des ornements et des scènes qui en font un véritable chef-d'œuvre de goût et d'harmonie.

Il nous faut encore énumérer à la hâte les trésors de sculpture et les monuments que renferme ce cloître magnifique : le tombeau en marbre élevé au général Mina; le mausolée du comte de Gages, français, ancien vice-roi de Navarre, monument élevé en 1755, par ordre du roi d'Espagne Charles III et par les soins du sculpteur Robert Michel; le tombeau de don Lionel de Navarre, fils naturel de Charles le Noble et de sa femme; l'adoration des Mages, groupe considérable dû au ciseau de Jacques Perut; la *Barbazana*, belle chapelle gothique construite par l'évêque Barbazano, et dans laquelle on conserve de précieuses reliques (deux épines de la couronne du Sauveur, données par un roi de France, un morceau de la vraie croix envoyé en 1400, à Charles le Noble, par l'empereur Manuel Paléologue, et une pancarte en parchemin orné de sceaux portant la signature de l'empereur et attestant l'authenticité de la célèbre relique). En face du tombeau de Lionel de Navarre est, sous un arc richement orné, celui de l'évêque don Miguel Sanchez de Asyain; les sculptures de ce monument ont gravement souffert pendant la guerre de l'indépendance. A côté s'ouvre une porte remarquable donnant accès dans la *Salle précieuse*. Les sculptures de cette porte sont dignes d'attention, comme

toutes celles du cloître. Les deux piliers sont formés par les statues de l'ange Gabriel et de la Vierge, et le tympan, divisé en quatre panneaux, représente une série de scènes de la vie de la Mère de Dieu. Sur la porte elle-même est sculpté un paysage. La *Salle précieuse* servait autrefois à la réunion des cortès du royaume de Navarre, et les évêques y prêtaient serment. Son nom ne lui vient pas des richesses qu'elle pouvait renfermer ni des ornements qui la décoraient; elle est ainsi appelée parce que, lorsque les chanoines s'y rendaient pour tenir chapitre, ils chantaient le cantique : *Pretiosa in conspectu tuo*.... La chapelle de la *Santa Cruz*, bâtie en saillie complète dans l'intérieur du préau, nous semble aujourd'hui plus digne d'attention. La grille qui ferme les quatre arcades qu'elle occupe sur la galerie est un vénérable souvenir de l'histoire belliqueuse de Navarre. M. Cénac Moncaut prétend avoir recueilli de la tradition navarraise que cette grille entourait la tente du Miramolin, le jour de la célèbre bataille de las Navas de Tolosa, où elle fut enlevée par les chevaliers de don Sanche le Fort. Nous ne croyons pas les Navarrais assez naïfs pour commettre une semblable équivoque et pour ignorer cette gloire de leur nation, à laquelle ils doivent l'orle qui entoure l'écu de leurs armes. La tente de Mohamed-al-Nassr était entourée d'un retranchement formé de chaînes de fer; don Sanche enleva ces chaînes comme trophée de la victoire; des fragments, qui en ont été conservés, se retrouvent encore dans la cathédrale de Tudela et dans la salle des archives de la députation provinciale à Pampelune; et la plus grande quantité fut reforgée pour construire les grilles de la chapelle de la *Santa Cruz*. L'erreur de tradition que M. Cenac Moncaut se donne la peine de rectifier ne vient pas des Navarrais; c'est, de sa part, une simple faute de traduction : on a dit que cette clôture de la chapelle était faite des *grillos* qui entouraient la tente de l'émir; mais *grillos* signifie *chaînes* et non pas grilles.

L'inscription suivante placée sur un panneau à l'entrée de la chapelle nous paraît, du reste, assez précise :

Cingere quæ cernis crucifixum *ferrea vincla*
Barbaricæ gentis funere rupta manent,
Sanctius exuvias disceptas vindice ferro
Huc, illuc sparsit stemmata frusta pius.
Anno 1212.

En sortant du cloître on doit aller visiter le *réfectoire*, dont la porte s'ouvre à peu de distance de la chapelle de la *Santa Cruz*, puis contempler des galeries des combles la belle campagne de Pampelune. L'ornementation de ces galeries est d'ailleurs digne d'être étudiée. « La meilleure partie de la Navarre, dit l'écrivain que nous avons déjà cité, étale aux regards des vallées fertiles, couvertes de bourgs et de moissons... Les couvents de sainte Claire et de sainte Engrace, où Jean d'Albret s'était établi en 1512 pour diriger le siége de Pampelune, s'élèvent sur l'autre bord de l'Arga. Plus au S., Villava, Bureta, Quatro-Ventos, Varios-Planos et Carrasa, forment au pied du mont historique de Riniega une ligne de villages dépourvus d'animation et de fraîcheur, mais non de souvenirs récents, encore chers aux

belliqueuses populations de la montagne.... Puis l'ermitage de Saint-Firmin de Aldapa, dont la chapelle s'élève sous les fenêtres du vieux Palais-Royal, ceux de N. D. de la O, de Sainte-Anne, de Saint-Martin, de Saint-Michel, celui de la Trinidad, près de Carrasa, audacieusement perché sur des rochers inabordables, parmi lesquels le regard n'oserait chercher que des nids d'aigles et de vautours. »

Il nous reste à signaler au voyageur la paroisse de saint Saturnin, premier évêque de Pampelune. L'église, qui est ancienne, renferme de curieuses sculptures, une chapelle dédiée à *N. D. del Camino*, un autel placé sous l'adoration de saint Michel et richement doré. Non loin de la paroisse, au carrefour formé par plusieurs rues, dont l'une est la *calle mayor*, une pierre porte l'inscription suivante en lettres de bronze :

Aqui esta el pozo — con cuya agua — Segun tradicion — Bautisò san Saturnino — A los primeros cristianos — En esta ciudad.

« Ici est le puits avec l'eau duquel, d'après la tradition, saint Saturnin baptisa les premiers chrétiens en cette ville. »

Mentionnons encore la paroisse de San-Lorenzo, sa sacristie, son clocher de forme bizarre, sa chapelle principale, dédiée à saint Firmin et spécialement consacrée aux cérémonies de l'Ayuntamiento ; enfin la *basilica* de saint Ignace de Loyola et le palais de la *Députation provinciale*, qui renferme quelques peintures, quelques documents curieux, et qui possède de beaux jardins.

L'hôpital général est un vaste édifice, placé du côté N. de la ville et près de l'Arga. Il peut contenir jusqu'à 800 lits. La *casa de la Misericordia*, située sur la promenade de la *Taconera*, sert de refuge aux pauvres valides ; les enfants de l'*Inclusa* y viennent lorsqu'ils ont atteint sept ans, pour y recevoir l'éducation primaire et se préparer à suivre un état. — L'*Inclusa*, ou la *Maternité*, a été fondée en 1804, par don Joaquin Xavier de Lasaga, prieur de Roncevaux et depuis évêque de Pampelune. Elle recueille les enfants trouvés de toute la province et les orphelins de père et de mère jusqu'à l'âge de sept ans ; on y reçoit également les orphelins de mère et les enfants que les mères ne peuvent nourrir ou faire nourrir par des nourrices. A sept ans, les garçons élevés par l'établissement passent à la *casa de Misericordia* ; les filles restent jusqu'à ce qu'elles puissent être, soit placées au dehors comme servantes ou comme ouvrières, soit mariées.

Parmi les promenades de la ville, la *Taconera*, qui s'étend devant la citadelle, est la plus importante. La municipalité fait entretenir avec un soin particulier cette belle promenade, qui est le point de réunion de toute la population. Le *salon* (on nomme ainsi dans les promenades d'Espagne l'allée principale, où se montrent de préférence les promeneurs élégants et les riches toilettes) a 126 mètres de long et 38 mètres de largeur.

Pampelune a reçu les titres de *Muy noble y muy leal* et quelquefois aussi elle prend celui d'*impériale* ; elle a pour armes un lion rampant couronné, tenant une épée dans sa patte dextre et pour *orle* les chaînes de Navarre. Son origine se perd dans la nuit des temps ; c'est l'an-

cienne *Pompeiopolis*. Le roi des Visigoths, Euric, s'y établit en 466. Près d'un siècle après, les Franks s'en emparèrent sous Childebert ; ils la conservèrent jusqu'à l'invasion de Leovigilde et des Goths. En 738, elle tomba au pouvoir des Arabes, qui s'y maintinrent douze ans. Les Navarrais, ayant expulsé les Arabes, se placèrent sous la protection de Charlemagne ; mais celui-ci devint bientôt pour Pampelune un ennemi plus redouté que ne l'avaient été les Maures ; voulant, dit-on, la punir de la résistance qu'elle apportait à ses désirs d'adjoindre la Navarre à la couronne de France, il profita de son passage à main armée à travers la Navarre, lorsqu'il marcha sur Saragosse, pour ravager le pays et renverser les murailles de la capitale. La déroute et la destruction de l'arrière-garde de Charlemagne dans les gorges de Roncevaux furent la vengeance des Navarrais (V. R. 21).

Pampelune devint le chef-lieu du comté de Navarre, quand Garcia Iñigo s'efforça au VIIIe siècle de reconstituer son indépendance, et elle fut la capitale de la monarchie que Sancho Abarca fonda ensuite en 905. Le 22 juin 1512, une armée nombreuse, envoyée par le roi de Castille Ferdinand le Catholique, sous le commandement du duc d'Albe, et profitant des dissensions qui partageaient la Navarre, vint mettre le siége devant Pampelune. Elle dut capituler deux jours après. Le roi Jean de Labrit tenta en 1521, avec le secours du roi de France, de reprendre sa capitale ; il s'empara du château, mais sans aucun résultat, et cette attaque fut signalée par un seul incident mémorable, la blessure que reçut en prenant part à la défense de la ville un jeune homme d'un grand courage, capitaine au service du roi catholique et gentilhomme de Biscaye, Ignace de Loyola. Lorsque le nom du fondateur de la Société de Jésus fut devenu célèbre, les habitants de Pampelune se souvinrent de ce fait d'armes et érigèrent à la mémoire de saint Ignace, et sur la place même où il était tombé blessé, une chapelle (*basilica*) qui existe encore aujourd'hui auprès de la place de Taureaux et derrière le palais de la Députation provinciale.

En février 1808, une division française, reçue comme alliée, entra dans Pampelune et y prit ses logements. Le général d'Armagnac, qui la commandait, avait ordre de s'installer dans la citadelle ; voici comment s'effectua sans coup férir ce hardi coup de main. Un détachement de soldats sans armes avait été conduit dans la citadelle pour y recevoir des vivres ; le chef de bataillon Robert était parmi eux déguisé. Il avait neigé : en attendant la distribution, quelques soldats firent des boules de neige et s'amusèrent à se les jeter. La partie s'engagea, tous y prirent part et un groupe vint, en jouant, se placer sur le pont-levis de manière à empêcher qu'on pût le lever. Alors, à un signal convenu, d'autres se précipitèrent sur le corps de garde , surprirent les hommes et les désarmèrent. Un peloton de grenadiers caché dans une maison voisine vint prêter main-forte, une force plus nombreuse accourut aussitôt, et la citadelle fut occupée en un instant. Après la triste déroute de Vittoria, Joseph se réfugia à Pampelune et s'opposa à la destruction des murailles de cette ville, que ses généraux voulaient renverser en se retirant. La place

fut laissée sous le commandement du général Cassan, qui y soutint pendant quatre mois un siége pénible, et qui fut enfin obligé de capituler quand le maréchal Soult eut en vain essayé de le délivrer.

De Pampelune à Saint-Sébastien (V. R. 11);—à Saint-Étienne-de-Baïgorry, par les Aldudes (V. R. 17); — à Saint-Jean-Pied-de-Port, par Roncevaux (V. R. 21).

ROUTE 15.

DE SAINT-JEAN-DE-LUZ A CAMBO. *A* PAR SAINT-PÉE. *B* PAR LA RHUNE.

A Par Saint-Pée.

30 kil. Route de voitures jusqu'à Olha, 15 kil.; sentiers d'Olha à Souraïde, 8 kil.; route de voitures de Souraïde à Cambo, 7 kil.

On sort de Saint-Jean-de-Luz par la route de Bayonne, et, après avoir dépassé les dernières maisons du faubourg, on prend à dr. un chemin qui va traverser à l'E. un petit vallon pour s'élever ensuite sur un plateau boisé, dont la hauteur absolue au-dessus de la mer est d'environ 85 mèt., et que recouvre en partie le grand bois de *Fagossou*. On laisse à dr. le château de Fagossou, puis on incline vers le S. E., et, à 9 kil. environ de Saint-Jean-de-Luz, on redescend dans la vallée de la Nivelle au hameau d'*Ibarron*, où plusieurs chemins viennent converger sur une petite place; on prend celui de l'E. pour longer la rive dr. de la Nivelle jusqu'à

14 kil. **Saint-Pée sur Nivelle,** gros b. de 2701 h., situé à 30 mèt. de hauteur moyenne au-dessus du niveau de la mer. La route, tournant alors brusquement vers le S., laisse à dr. l'église et à g. les ruines du château de Saint-Pée, dont les traditions populaires ont fait pendant longtemps le séjour d'êtres fantastiques; puis elle se détache de celle qui conduit à Sare (V. ci-dessous *B*), incline à g., traverse le petit groupe de maisons d'*Olha* (15 kil.), et abandonne la vallée de la Nivelle, pour remonter à l'E. un vallon arrosé par un ruisseau latéral. Elle s'élève ensuite à travers de petits bois à plus de 100 mèt., près du hameau de *Behola*, passe à *Amespetlou*, franchit plusieurs petits ruisselets descendus des hauteurs assez escarpées du S., et, contournant la base méridionale d'une colline haute de 196 mèt., touche à Ordotx avant d'atteindre

9 kil. (23 kil.) **Souraïde,** v. de 635 h., situé au débouché de plusieurs vallons d'où descendent les ruisseaux qui forment le *Laxa*. A 1200 mèt. de ce village, la route qui domine la rive dr. de ce ruisseau vient aboutir à la grande route de Bayonne à Pampelune par Elisondo que l'on suit en descendant vers Bayonne.

1 kil. (25 kil.) *Espelette* (V. R. 14).

A 2 kil. de ce bourg, sur le sommet du plateau compris entre la vallée du Laxa à l'O. et celle de la Nive à l'E., la route se bifurque à 129 mèt. de hauteur absolue; celle de Bayonne continue à monter au N. vers Ustaritz; celle de Cambo, se dirigeant à l'E., descend par un petit ravin dans le *vallon de l'Araga*, où l'on exploite une carrière de pierres et qui est arrosé par un des affluents de la Nive. On remonte de nouveau sur un plateau couvert de bruyères, du haut duquel on découvre en face de soi l'Ursouia et derrière soi la Rhune et le Mondarrain.

5 kil. (30 kil.) **Cambo** (V. R. 13).

B Par la Rhune.

6 kil. jusqu'à Ascain; 2 h. 1/2, ascension de la Rhune; 2 h., descente. 17 kil. de Sare à Cambo.

Pour aller de Saint-Jean-de-Luz à Ascain, on peut remonter en bateau avec la marée montante le cours de la Nivelle, que bordent à dr. et à g. de belles collines boisées, ou bien prendre le chemin, praticable seulement pour les chevaux, qui domine la rive g. de cette rivière et qui va être indiqué.

Après être sorti de Saint-Jean-de-Luz par le pont de Ciboure, on prend à g. un chemin creux, et, au delà d'une ferme qu'il faut traverser, on gravit une petite colline du haut de laquelle on jouit en se retournant d'un joli point de vue sur les villas éparses du coteau de dr. et sur la baie de Saint-Jean-de-Luz. Le chemin monte et descend sans cesse, suivant les ondulations des collines couvertes de chênes verts et de châtaigniers. Enfin après une heure de marche on voit s'ouvrir à l'E. un petit vallon d'aspect assez triste, dominé par des hauteurs couvertes de bruyères et d'ajoncs. Au fond de ce vallon, sur la rive g. de la Nivelle et à l'embouchure d'un ruisseau, se groupent les maisons formant la commune de

6 kil. *Ascain* (1113 h.; cabarets), qui possède une source d'eau ferrugineuse froide, mais n'offre rien d'intéressant.

Un chemin de chevaux conduit directement en 2 h. d'Ascain à Sare par un col dont le point culminant n'a que 179 mèt. Il faut 4 h. environ pour faire ce trajet si l'on passe par la Rhune.

Après avoir traversé Ascain, on remonte au S. vers le fond du vallon par un sentier pavé que bordent des murailles en pierres sèches et quelques peupliers. On passe à côté d'une maison dont la porte à plein-cintre est sculptée, et bientôt après le sommet de la Rhune, qu'on voyait depuis Ascain se dresser en face de soi à l'extrémité du vallon, se cache derrière l'Hucelhaya; mais en revanche la vue commence à s'étendre du côté de la plaine, et déjà la mer apparaît par-dessus les bois de Fagossou (V. *A*.). De nombreuses carrières sont ouvertes dans les montagnes que l'on gravit. A 1 h. du village, on revoit le sommet de la Rhune, qui restera toujours visible. En se retournant, on distingue très-bien sur le bord de la mer Guettary, Bidart et Biarritz. La montagne devient de plus en plus roide, mais on entre bientôt (30 m.) dans un petit vallon où se trouvent quelques arbres et des cabanes à brebis. Ce vallon traversé, on gravit un nouvel escarpement (15 m.), au sommet duquel s'étend un dernier plateau. Laissant alors à g. le col qui sépare la Rhune proprement dite d'un autre sommet moins élevé, on monte (45 m.) à travers les rochers, en décrivant des zigzags, jusqu'au sommet de la **Rhune,** haut de 900 mèt. d'altitude. Là on jouit d'un admirable panorama. En se tournant du côté du N., on découvre tout le pays basque et une partie du Béarn. On distingue très-bien les vallées de la Nivelle et de l'Adour, Ascain, Saint-Pée, Sare, Saint-Jean-de-Luz et sa baie pittoresque, Guettary, Bidart, Biarritz, Bayonne, etc. La vue s'étend jus-

qu'aux landes du Boucaut. A l'O., la mer forme l'horizon ; à l'E., se dressent les sommets de la grande chaîne; au N. enfin, les regards charmés plongent dans de vastes vallées que dominent de hautes chaînes de montagnes, parmi lesquelles la Haya attire surtout l'attention. Au N. O., on découvre le Passage et Saint-Sébastien. La vue de la Rhune est, je n'hésite pas à le déclarer, une des plus belles vues de la chaîne des Pyrénées.

Au sommet de la Rhune existent encore les ruines d'une redoute qui rappellent la bataille sanglante que se livrèrent les Français et les alliés en octobre 1813 pour la possession de cette montagne, que le maréchal Soult avait choisie comme centre de ses opérations militaires.

L'armée française, chassée d'Espagne, occupait un grand triangle dont les Pyrénées, depuis Irun jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port, formaient la base; presque toutes les hauteurs étaient couronnées de redoutes, et la Rhune, déjà fortifiée par les escarpements qui l'entourent de trois côtés, était en outre défendue par de nombreux ouvrages. Mais l'armée anglo-portugaise avait l'avantage du nombre et celui de l'attaque ; Wellington avait à sa disposition 44 000 hommes, dont 24 000 devaient tenter le passage de la frontière par la Bidassoa et 20 000 par la Rhune. Soult n'avait sous ses ordres que 31 000 hommes, dont 16 000 étaient de simples conscrits. En outre, les troupes françaises étaient démoralisées par leurs défaites successives.

Dans la nuit du 7 qui précéda l'attaque, un orage terrible se forma sur le sommet de la Rhune et éclata avec une incroyable violence sur les positions françaises près de l'embouchure de la Bidassoa. Pendant la tempête, qui épargna le camp des Anglais, Wellington avait fait transporter ses canons sur les hauteurs de Saint-Martial (V. R. 11) et préparer à l'insu des Français des fascines et des pontons pour le passage de la Bidassoa. A sept heures du matin, le canon commença à tonner, et, avant que le général Soult, qui passait alors une revue, eût pu faire galoper son cheval jusqu'au bord de la rivière, les positions étaient déjà emportées et les Français battaient en retraite. La résistance ne fut obstinée qu'aux redoutes de Louis XIV et de la Croix des Bouquets (V. R. 11). En même temps, le général espagnol Giron, à la tête des troupes d'Andalousie, gravissait les pentes méridionales de la Rhune; bientôt après, les chasseurs portugais montèrent du côté de l'O., s'emparèrent de la redoute de la *Bayonnette*, située au pied de la Rhune, et repoussèrent une première attaque du général Clausel, qui occupait le sommet de la montagne. Les chasseurs portugais essayèrent les premiers l'escalade de la redoute; mais ils furent repoussés avec énergie par les Français, et se retiraient en désordre quand le régiment anglais du colonel Colborne, venant à leur aide, renouvela l'attaque. Cependant le général Clausel se maintint sur la montagne pendant toute la journée, et ce fut seulement après avoir appris que les Espagnols de Giron avaient contourné la Rhune du côté de l'E. et qu'ils avaient déjà occupé des positions très-importantes sur le territoire français, qu'il évacua sa position.

Dans cette bataille, les alliés perdirent environ 1600 hommes et les Français 1400.

La résistance énergique de Pampelune empêcha Wellington de poursuivre sa marche, et les deux armées restèrent en présence pendant un mois entier : le maréchal Soult employa ce temps à fortifier ses camps de Saint-Pée, Espelette, Souraïde, Sare, et plusieurs redoutes furent reprises par les Français. La droite, sous les ordres du général Reille, occupait les environs de Saint-Jean-de-Luz ; le général Clausel gardait les redoutes du centre et le pied de la Rhune; la gauche, commandée par d'Erlon, était campée à l'E. derrière Aïnhoue, tandis que l'extrême gauche, ayant à sa tête le général Foy, menaçait la vallée de Maya en Espagne.

Le 9 novembre, la bataille s'engagea sur toute la ligne, et presque partout les Français furent obligés de battre en retraite. Le général Conroux, frappé d'une balle à la poitrine, tomba sur la brèche de la redoute de Sainte-Barbe, et les Français, postés sur les escarpements que domine la Rhune, s'empressèrent de redescendre à Sare pour éviter d'être tournés. Le général d'Armagnac, campé en avant d'Aïnhoue, se replia au N. sur Ustaritz, livrant la droite du camp de Souraïde aux alliés, qui attaquèrent et poursuivirent au nombre de 12 000 les troupes du général Abbé. Le général Foy fut le seul qui obtint quelques succès. Ayant reçu l'ordre de faire une diversion sur l'Espagne à la première alerte, il culbuta les troupes qui lui étaient opposées, franchit les Pyrénées et pénétra jusqu'à Maya; mais la perte de la position de Sare rendant cet exploit inutile, il dut se retirer pour défendre le pont de Cambo, qu'il fit sauter dans l'espoir d'arrêter la marche de Wellington. Dans cette bataille, la perte des alliés fut de 2694 hommes et celle des Français de 4265, en y comprenant environ 1400 prisonniers. (V. Alison, *History of Europe*).

Pour descendre de la Rhune à Sare par le versant oriental, on laisse à dr. le col dont il a été question ci-dessus, et, contournant la pointe haute de 548 mèt. que ce col relie à la Rhune, on vient passer entre cette pointe et la *redoute Mouiz*, située à 542 mèt. On remarquera au S. E. la route de Bayonne à Pampelune qui gravit en zigzag une montagne élevée qui domine Urdax. Alors on descend par des pentes roides et déboisées dans le vallon ondulé où se trouve, à 2 h. du sommet de la Rhune et à 71 mèt. au-dessus du niveau de la mer,

Sare, commune de 2147 h., dont les maisons sont disséminées sur un vaste territoire. Près de l'église sont groupés sur une place l'hôtel de ville, les maisons du pharmacien et du boulanger, divers cafés et un magasin de nouveautés; on peut se procurer des provisions et loger même au café. Les montagnes qui entourent ce vallon sont trop nues et trop rondes pour offrir des aspects pittoresques.

Au sortir de Sare, on prend la route de voitures qui mène à (7 kil.) Saint-Pée; on traverse un petit cours d'eau, puis, au delà de quelques petits hameaux et d'un bosquet de chênes verts, on laisse à g. (30 m.) la petite chapelle de *Sainte-Catherine* à 1 kil. de laquelle on atteint la rive g. de la Nivelle, qui coule

tranquillement au milieu des prairies entre des collines basses ombragées de châtaigniers.

A 4 kil. de Sare et 3 kil. de Saint-Pée, on laisse à g. la route de voitures qui, continuant à descendre la vallée de la Nivelle, va traverser le hameau d'Amots et se dirige par Olha sur Saint-Pée (V. *A*). Franchissant alors la Nivelle sur un pont de 3 arches en pierre, nommé le pont d'Amots, on prend à l'E. un sentier escarpé qui s'élève sur des couches de pierre singulièrement stratifiées, à travers un bois de chênes verts, de châtaigniers et de genévriers. Après avoir laissé à dr. une éminence haute de 201 mèt. on atteint (30 min. du pont) un plateau à g. duquel s'étend un petit vallon sans caractère. En se retournant, on voit parfaitement la Rhune. Suivant toutes les ondulations du plateau, on laisse ensuite à dr., avant de commencer à descendre, trois redoutes dont la première, au delà de laquelle s'ouvre à dr. une profonde vallée, est à 233 mèt., la deuxième à 271 mèt. et la dernière à 279 mèt. de hauteur. Des points culminants, on découvre de hautes montagnes à l'E., et au S. on aperçoit tous les zigzags de la route de Pampelune. On distingue en France Aïnhoue, en Espagne Zugaramurdy; au N., la vue s'étend sur le pays basque; à l'E., la Haya, la Rhune et la mer, attirent surtout les regards. Après une courte descente, on rejoint près de la ferme Harismendia la route de Pampelune, où vient déboucher à g. le chemin direct de Souraïde. On se dirige alors au N. E., et, à 3 kil. de la jonction des routes (13 kil. de Sare) on atteint Espelette (V. R. 14).

6 kil. D'Espelette à Cambo (V. *A*).

ROUTE 16.

DE CAMBO A SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT.

A. PAR LOUHOSSOA. — B. PAR SAINT-ÉTIENNE-DE-BAÏGORRY.

A Par Louhossoa.

40 kil. Route de voitures.

Au sortir de Cambo on suit la route qui s'ouvre au S., entre celle des bains (à g.) et celle d'Espelette (à dr.) et qui traverse d'abord une plaine cultivée d'où l'on découvre, à dr., le Mondarrain, à g., la montagne d'Ursouia. Bientôt on entre dans la région montagneuse; on gravit et on descend des collines couvertes de fougères, de bruyères et de châtaigniers, du haut desquelles on aperçoit Itsassou à dr. et Louhossoa à g., avant de traverser la Nive sur un pont suspendu (à 5 kil. environ de Cambo). On monte alors dans le joli vallon verdoyant où se trouvent disséminées, à de grandes distances, les maisons de (3 kil.) **Louhossoa**, v. de 530 h. qui exploitent du kaolin et du pétunsé pour la préparation des pâtes à porcelaine. Au delà de l'église, remarquable seulement par sa solidité, on traverse l'Oyhène dont on remonte la rive g., puis la rive dr., jusqu'à sa source. On franchit ensuite (6 kil.) un petit col au S. duquel se dresse le *pic Bordacaharra* haut de 868 mèt., et, 2 kil. après avoir dépassé le point de partage des eaux, on atteint, à *Khaminoa*, hameau dépendant de Helette, la route de Bayonne à Saint-Jean-Pied-de-Port (V. R. 18).

6 kil. (22 kil. de Cambo). Irissary (V. R. 18).

18. kil. (40 kil. de Cambo). Saint-Jean-Pied-de-Port (V. R. 18).

B Par Saint-Étienne de Baïgorry.

8 h. 30 m. de marche environ. Route de voitures de Cambo jusqu'à 1 kil. d'Itsassou, et de Saint-Étienne de Baïgorry à Saint-Jean-Pied-de-Port. Chemin de mulets d'Itsassou à Saint-Étienne de Baïgorry.

A 4 kil. environ de Cambo, on quitte la route de voitures décrite ci-dessus (*A*), pour prendre à dr. un chemin vicinal qui conduit à (15 min.) *Itsassou*, v. de 1463 hab., le Montmorency de Bayonne pour les cerises. L'église, qu'on laisse à dr. sur la hauteur, possède une croix, un saint-sacrement, un calice, un saint ciboire en argent massif doré et de grandes dimensions, enrichis de pierres précieuses. Ces divers objets, dont le travail est vraiment remarquable, lui ont été donnés par un enfant du village nommé Pedro Detchegaray, qui avait fait en Amérique une fortune considérable. Ils ont souvent pendant la guerre d'Espagne tenté la cupidité des maraudeurs; on fut plus d'une fois obligé de les enfouir pour les soustraire à un coup de main et, un jour même, des chauffeurs s'étant emparés du sacristain, Pierre Tharons, lui mirent des charbons ardents sous les pieds, en le menaçant d'une mort affreuse, s'il ne leur révélait pas le lieu où il les avait cachés. Il avait courageusement gardé son secret lorsqu'on vint le délivrer.

Cinq minutes après avoir dépassé Itsassou on entre dans la gorge rocheuse d'où sort la Nive; de magnifiques châtaigniers en ombragent les abords. Ils deviennent bientôt plus rares, puis disparaissent entièrement. La gorge, trop vantée par certains écrivains qui n'ont vu ni les Alpes ni même le Jura, est aride et triste. Le sentier suit la rive g. de la Nive, dont les eaux vertes roulent sur un lit de roches noirâtres. En divers endroits il passe sous le rocher qui surplombe. Enfin, à 10 minutes de l'entrée de la gorge, il traverse un rocher bas, mince et étroit, qui domine presque à pic la rivière. Cette porte, ouverte on ne sait à quelle époque ni par qui, s'appelle le **Pas de Roland**. Selon la tradition, le célèbre paladin n'a eu, pour se frayer un passage, qu'à frapper de son pied vigoureux ce rocher qui arrêtait sa marche. Une ligne noire et une inscription rappellent l'inondation du 16 juin 1856. Les eaux de la Nive se sont élevées ce jour-là jusqu'au sommet de l'espèce d'ogive que forme cette ouverture évidemment artificielle.

Le Pas de Roland franchi, on aperçoit, à l'extrémité de cette gorge désolée, une montagne couverte de champs, de prés et d'arbres; on franchit sur un pont de pierre d'une seule arche, près du *moulin de Laxia*, un ruisseau limpide, descendu d'un joli petit vallon latéral que domine le Mondarrain et qui s'étend jusqu'à la frontière d'Espagne. De ce pont à Bidarray, on remonte sur la rive g. la vallée de la Nive, qui, de distance en distance, s'élargit ou se rétrécit. C'est une agréable promenade; on est presque toujours à l'ombre; le sentier, qui tantôt monte, tantôt descend, tantôt reste en plaine, suit presque constamment la rivière. Sur deux points seulement il s'en éloigne pour éviter ses trop longs circuits. Les montagnes manquent malheureusement d'élévation, de caractère et de variété; mais la Nive est limpide, la végétation abondante, le paysage toujours gra-

cieux, le calme profond; pendant deux heures de marche on ne rencontre que des fermes isolées. De nombreux ruisseaux aux eaux claires descendent dans la Nive sur ses deux rives.

En arrivant à (3 h. 15 min. de Cambo) **Bidarray,** commune de 1241 hab., dont les maisons sont disséminées sur une vaste étendue, et dont l'église, voisine du pont, est à 158 mèt. au-dessus de la mer, on traverse, sur un pont de pierre d'une seule arche, la Yehuiri[1], qui prend sa source en Espagne. Des montagnes plus élevées, mais nues et d'un aspect triste, apparaissent au fond de la vallée. La frontière espagnole n'est, au S., qu'à 4 kil. (à vol d'oiseau). Cinq minutes après avoir traversé la Yehuiri, on atteint un vieux pont de pierre jeté sur la Nive. Ce pont a quatre arches. La plus grande, en plein-cintre, est flanquée de deux arches plus petites qui sont ogivales; quelques maisons se sont groupées alentour sur les deux rives. Dans l'une d'elles, située sur la rive g., on peut se procurer du vin, du pain et des œufs, quelquefois même de la viande.

Ici le chemin se bifurque; un bras passe par la vallée de la Nive, l'autre bras par la montagne.

Le chemin de la vallée, plus long que celui de la montagne, remonte la rive g. de la Nive, dont le lit est profondément encaissé jusqu'à (6 kil. environ) *Saint-Martin d'Arossa*, v. situé à l'extrémité occidentale d'une assez grande et belle plaine, à 1 kil. d'*Eyharce*, d'où part une route de voitures qui conduit à (8 kil.) Irissary (V. R. 18), par *Gahardou* et **Ossès** (2018 hab.), dont la vallée est regardée par les Basques comme l'une des plus fertiles et des plus variées de leur pays. A partir d'Eyharce, v. situé à la jonction de la Nive et de la Nive du Baïgorry, la vallée se resserre de nouveau; la route, praticable aux voitures, remonte la rive g. de la Nive de Baïgorry, et rejoint, au delà du hameau de Leispars, près des premières maisons de Saint-Étienne de Baïgorry, la route de Saint-Jean-Pied-de-Port (8 kil. environ d'Eyharce).

Le chemin de la montagne, un peu plus court, ne demande que 3 heures de marche, et n'est praticable que pour les bêtes de somme. Il remonte d'abord une jolie vallée arrosée par un petit ruisseau qu'on traverse à 30 min. de Bidarray. 40 min. plus haut on atteint le point culminant du passage, dont l'élévation au-dessus du niveau de la mer n'est que de 345 mèt. La vue y est bornée. La crête des montagnes qu'on aperçoit sur la dr. forme les frontières de la France et de l'Espagne. On redescend dans un vallon boisé qui ne tarde pas à s'élargir, et au fond duquel se dressent des montagnes plus élevées que celles dont on est entouré. A 45 min. du col, on traverse le torrent sur un pont de pierre, et, 25 min. plus loin, on rejoint la route de la vallée. On est encore à 40 min. de Saint-Étienne de Baïgorry. On passe au hameau de Leispars avant de laisser à g. la route de Saint-Jean-Pied-de-Port.

Saint-Étienne de Baïgorry, chef-lieu de canton de 2760 hab., est situé sur les deux rives de la Nive à laquelle il donne son nom, dans une vallée verdoyante dominée par des montagnes arrondies trop dépouillées d'arbres. La partie qui se trouve sur la rive g. se nomme *Baïgorry;* celle de la rive dr., qui possède l'église, s'appelle *Saint-Étienne*. Les maisons formant la commune sont disséminées sur une étendue de plus de 12 kil. Près du beau jeu de paume qui a été récemment reconstruit, on trouvera quelques cabarets où l'on pourrait au besoin passer la nuit.

Saint-Étienne de Baïgorry a vu naître, en 1769, dans le vieux château d'Etchaux, le général Harispe, inhumé à Lacarre (V. R. 18).

De Saint-Étienne de Baïgorry à Roncevaux et à Pampelune par les Aldudes (V. R. 17).

Au sortir de Baïgorry, la route de Saint-Jean-Pied-de-Port gravit une assez longue côte, de laquelle on découvre, en se retournant, de jolis points de vue. On passe d'abord à *Occos*, v. situé à 171 mèt., puis on continue à s'élever jusqu'à 251 mèt. On redescend alors à *Irouleguy*, v. de 529 hab., et on découvre à l'E., au delà de Saint-Jean-Pied-de-Port, de belles montagnes qui disparaissent à mesure que l'on s'abaisse dans un vallon monotone et insignifiant. On laisse à dr. *Anhaux*, v. de 705 hab.; puis à g., les hameaux de *Moussourils* et de *Sorhoueta;* et, après avoir franchi deux petits affluents de la Nive, séparés par une petite colline du haut de laquelle on aperçoit pour la première fois Saint-Jean-Pied-de-Port et sa jolie vallée, on voit à g. *Ascarat*, v. de 445 hab., au delà duquel on franchit le ruisseau d'Arnéguy; enfin, on traverse *Uhart-Cize*, sorte de faubourg de Saint-Jean-Pied-de-Port, v. de 665 hab., dont l'église, bien située, a un chœur du XIIIe siècle non terminé.

10 kil. de Saint-Étienne de Baïgorry, **Saint-Jean-Pied-de-Port** (V. R. 18).

1. D'après la carte du dépôt de la guerre. Cassini appelle cette rivière Espaloutra.

ROUTE 17.

DE SAINT-ÉTIENNE DE BAÏGORRY A PAMPELUNE PAR LES ALDUDES.

56 kil. : 23 kil. de Baïgorry à la frontière; 33 kil. de la frontière à Pampelune. Route de poste jusqu'aux Aldudes, puis sentiers à travers la montagne jusqu'à Uiscarret ou Burguete, à l'embranchement de la route de Saint-Jean-Pied-de-Port à Pampelune par Roncevaux.

A la sortie de Saint-Étienne de Baïgorry, on remonte la rive dr. de la Nive par une belle route taillée sur certains points dans le roc. Le pic d'Arro (860 mèt.), vers lequel on semble d'abord se diriger, reste bientôt à l'O. et la route continue à longer la rivière en contournant la base d'une montagne dont le sommet porte une chapelle ruinée. Puis elle se bifurque et l'on peut indifféremment suivre la rive dr. ou la rive g. de la Nive pour atteindre

8 kil. **La Fonderie,** v. de 1064 h., situé à la base occidentale du mont Adarca, qui atteint une hauteur de 1253 mèt. Ainsi que le nom l'indique, la population se compose d'ouvriers groupés autour de l'usine. Des mines de fer voisines ont déterminé la fondation de cet établissement, où des muletiers espagnols apportent aussi le minerai d'exploitations plus éloignées. En outre, on trouve des mines de cuivre à peu de distance. La *Fonderie* est le centre

métallurgique le plus important du dép. des Basses-Pyrénées.

A 1 kil. de La Fonderie, la route franchit le ruisseau du Hayra, et 1 kil. plus loin elle traverse la Nive dont elle remonte alors la rive g. Les montagnes se resserrent; à l'O. le pic d'Urisès (909 mèt.), à l'E. un pic moins élevé (698 mèt.), prolongent leurs escarpements jusque dans le lit de la Nive, qui prend tout à fait le caractère d'un torrent des montagnes. Mais bientôt la vallée s'élargit de nouveau et l'on entre dans le bassin des

9 kil. (17 kil.) **Aldudes,** v. de 2760 h., dont les jolies maisons sont disséminées çà et là parmi les prairies, et dont la population est à demi espagnole d'origine.

Le dernier village français, *Urepel*, est à 4 kil. des Aldudes. Au-dessus on ne trouve plus que des sentiers de montagnes. Le pic d'*Izterbeguy* (1066 mèt.) domine ces solitudes qui, jusqu'à ces dernières années, restèrent indivises entre la France et l'Espagne, et qui maintenant sont définitivement adjugées à ce dernier pays. Quand on a atteint la ligne de partage des eaux (1 h. 30 m. des Aldudes), on descend à l'E. soit à Roncevaux (1 h. du col), soit à Burguete (1 h. 30 m.), où l'on rejoint la route directe de Saint-Jean-Pied-de-Port à Pampelune (V. R. 21).

Il a été souvent question dans ces derniers temps de faire passer par la vallée des Aldudes le chemin de fer de Paris à Madrid ou de Bayonne à Pampelune. En effet, si l'on trace une ligne droite sur la carte entre Bayonne et Pampelune, on verra que ce tracé est le plus court; car on ne compte que 108 kil. entre ces deux villes, 72 de Bayonne à la frontière et 36 de la frontière à Pampelune, tandis qu'il y en a 188 par Irun; mais cet avantage disparaît presque entièrement lorsqu'on compare entre eux les deux chemins prolongés jusqu'à Madrid.

Le tracé des Aldudes a de

Bayonne à Pampelune	108 kil.
On compte de Pampelune à Saragosse	167
Et de Saragosse à Madrid	360
Total :	635 kil.

Le chemin de fer du Nord a :

De Bayonne à Irun	34 kil.
D'Irun à Burgos	270
De Burgos à Madrid	352
Total :	656 kil.

La différence n'est donc que de 21 kil.; mais, à d'autres égards, le chemin de fer du Nord offre de grands avantages sur celui des Aldudes. Il dessert des contrées plus peuplées et plus riches. Aussi pense-t-on généralement qu'il sera préféré.

Le tracé des Aldudes part de la gare de Saint-Esprit de Bayonne, passe l'Adour à l'extrémité du faubourg de Mousserolle, et longe la rive dr. de la Nive jusqu'à l'entrée de la plaine d'Ossès. Là, il traverse la Nive pour la première fois, puis revient sur la rive dr. à la sortie de la plaine, après avoir traversé en tunnel le saillant de Saint-Martin d'Arrossa. Il entre alors dans la gorge qui sépare Ossès de Baïgorry, traverse quatre fois la Nive et se retrouve encore sur la rive dr., à l'entrée de la plaine de Baïgorry.

Au sortir de la station de Baïgorry, le tracé s'engage dans la gorge des Aldudes, traverse dix fois la Nive, coupe en tunnel le saillant d'Arambelia, et débouche dans la plaine des Aldudes, qu'il suit jusqu'au confluent du ruisseau Lohitzé, un peu avant le village d'Urepel. De là, il suit le ruisseau jusqu'à 522 mèt. au-dessus du niveau de la mer, traverse le faîte des Pyrénées par un tunnel de 5350 mèt. et sort sur le versant espagnol à 697 mèt. de hauteur. La plus forte pente du chemin de fer serait de 0^{m},03 sur une longueur de 6 kil., c'est-à-dire 0,005 de moins que sur le chemin de fer de Gênes à Alexandrie. Sur le territoire espagnol, la ligne offrirait peu de difficultés, et la portion à exécuter entre la station de Zubiri, située à 11 kil. de la frontière, et Pampelune n'exigerait pas plus de travaux d'art que la ligne de Bordeaux à Bayonne.

ROUTE 18.

DE BAYONNE A SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT, PAR HASPARREN.

60 kil. Route de poste; diligences tous les jours pour 13 fr. 20 c. le coupé et 11 fr. 20 c. l'intérieur.

A 3 kil. de Bayonne on laisse à g. la route d'Oloron (V. R. 7), et on s'élève à travers une contrée accidentée, mais un peu monotone d'aspect, jusqu'à la hauteur de 173 mèt. La route, qui décrit de grandes courbes, monte et descend presque constamment. On n'aperçoit aucun village avant d'atteindre le point où elle se bifurque. Le bras de g. ou de l'E., beaucoup plus long, passe par Hasparren, Bonloc et Greciette, et se réunit, à Altissane, au bras de dr. ou du S. E., plus court de 4 kil. environ.

24 kil. de Bayonne. **Hasparren,** chef-lieu de canton de l'arrond. de Bayonne, a une population de 5068 h. Il se trouve situé à 48 mèt. au-dessus de la mer, dans une riche vallée entourée de hauteurs dont l'élévation varie de 150 à 210 mèt. Il s'y tient tous les quinze jours (le mardi) l'un des marchés aux bestiaux les plus importants du pays basque. Sa population n'est pas moins industrieuse que commerçante. Elle fabrique ces grosses et fortes étoffes qu'on appelle *marrègues*. Elle compte un grand nombre d'ouvriers cordonniers, charpentiers, corroyeurs, etc.

En 1660, on trouva dans les fondations du maître autel de l'église une pierre sur laquelle était gravée l'inscription suivante :

Flamen, item duumvir, quæstor pagique magister,
Verus ad Augustum, legato munere functus,
Pro novem obtinuit populis sejungere Gallos,
Urbe redux, Genio pagi hanc dedicat aram.

« Vérus, grand prêtre, duumvir, questeur et gouverneur de la bourgade, envoyé par Auguste, a obtenu la séparation des neuf peuples (de la Novempopulanie) d'avec les Gaules. De retour de Rome, c'est au génie du lieu qu'il dédie cet autel. »

Cette inscription a souvent occupé les savants qui ne sont pas encore parvenus à se mettre d'accord.

Hasparren a donné le jour à l'abbé d'Iharce de Bidassouet, auteur d'une *Histoire des Cantabres, ou des premiers colons de l'Europe*, qui fait venir le nom de Versailles du mot basque *bertzguille*, chaudronnier, alléguant pour preuve qu'il y eut anciennement beaucoup de chaudronniers à Versailles.

A (4 kil. de Hasparren) *Bonloc*, v. de 310 h., la route se bifurque de

nouveau; le bras de g. ou du S. E. conduit à Saint-Palais (V. R. 19); il faut prendre celle qui se dirige au S. si l'on veut aller directement à Saint-Jean-Pied-de-Port. On laisse à dr. *Greciette*, puis le *château de Garro*, avant de rejoindre à *Altissane* la route plus courte qu'il nous reste à décrire.

Cette route, qui ne traverse aucun village, passe à la base N. E. de la montagne d'Ursouia, qu'elle laisse à dr., s'élève jusqu'à son point culminant (247 mèt.), à peu de distance de *Mendionde*, v. de 1424 h. (28 kil. de Bayonne, 27 kil. de Saint-Jean-Pied-de-Port), qu'elle laisse aussi à dr.; puis, après avoir traversé le Garro, remonte à *Altissane*, ham. situé à 178 mèt. A 2 kil. à l'O. se dresse le *pic de Garralda*, dont le sommet atteint 465 mèt.

A 4 kil. du point de jonction des deux routes, on atteint *Helette*, v. de 1193 hab., où vient aboutir la route de Cambo (V. R. 16), à la hauteur de 236 mèt. Le pays accidenté que l'on traverse est de moins en moins peuplé. A peu de distance en deçà d'Irissary, on laisse à g. une route qui conduit à Saint-Palais par (6 kil.) *Iholdy*, chef-lieu de canton de 885 hab.

18 kil. (42 kil. de Bayonne), **Irissary,** relais de poste, est un v. de 1210 hab. L'église et le principal groupe des habitations sont à la dr. de la route. Après avoir traversé l'Uhalde, dont on a remonté pendant quelque temps la rive dr., on gravit un petit col et on descend dans un joli vallon au fond duquel serpente la route de Pau à Saint-Jean-Pied-de-Port; bientôt on atteint *Lacare*, v. de 274 h., où le général Harispe possédait un modeste château. On voit en passant son tombeau qui ne se distingue que par sa simplicité, dans le cimetière voisin de l'église.

Saint-Jean-le-Vieux (2 kil. de Lacare), v. de 1137 hab., est situé sur la rive dr. du Lauribar, qu'on traverse au delà de la Magdelaine pour entrer à

18 kil. d'Irissary (60 kil. de Bayonne) **Saint-Jean-Pied-de-Port** (hôt. *Grand-Soleil*, *Pomme-d'Or*), V. de 1752 h., place de guerre de 4e classe, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Mauléon (Basses-Pyrénées), située au pied de collines gracieusement arrondies, près du confluent des trois Nives d'Arnéguy, de Béhérobie et de Lauribar. La Nive de Béhérobie la divise en deux parties : la ville basse, qui s'étend dans la plaine le long de la rive g., et la ville haute sur la rive dr., qui s'élève en amphithéâtre sur une éminence.

Saint-Jean-Pied-de-Port, ainsi nommée à cause de sa position au-dessous des *ports* ou *cols* des Pyrénées, a été bâtie en 716 par Garcia Ximènes sur l'emplacement d'une ville que les Maures avaient brûlée, et dont Saint-Jean-le-Vieux rappelle seul aujourd'hui le souvenir. Garcia l'éleva près du confluent des trois rivières pour commander à la fois les trois vallées et les trois cols aboutissant en Espagne. La France et l'Espagne s'en disputèrent longtemps la possession; enfin, le traité des Pyrénées (1659) la céda à la France. Depuis, Vauban chercha à utiliser cette belle position militaire, fortifia la ville, agrandit la citadelle, que le chevalier Deville avait construite en 1668, et en fit, comme il le disait lui-même, son *bijou*, sa *bonbonnière*. Cependant c'est par Saint-Jean-Pied-de-Port que l'armée de Wellington pénétra en France en 1813.

M. Le Pays de Bourjolly déclare que sa situation est extrêmement défectueuse au point de vue militaire, et que pour s'y maintenir il faut un camp retranché et un corps de troupes assez nombreux. « Ce camp retranché, établi à cheval sur la route de Pampelune, aurait son centre à la hauteur d'Origuarte, comme en 1793; sa droite éclairerait le chemin de Valcarlos; sa gauche, protégée par les batteries du Pisocourez, garderait la vallée de la Nive. »

Parmi les excursions que l'on peut faire aux environs de Saint-Jean-Pied-de-Port, la plus agréable est celle du pic d'*Arradoy* (661 mèt.) situé au N. du petit bassin où les Nives opèrent leur jonction. Il suffit d'une heure et demie pour en atteindre le sommet, d'où l'on domine une assez grande étendue de pays. A ses pieds, on voit les longues et verdoyantes vallées au confluent desquelles Saint-Jean se trouve situé; dans toutes les directions se dressent des sommets arrondis et couverts de pâturages; çà et là, quelques taches verdâtres, éparses dans les vallées ou sur les pentes, indiquent des taillis de chênes. Vers le S., où les montagnes ont une hauteur assez uniforme, on aperçoit l'abaissement peu prononcé qui forme le port de Roncevaux ou de Valcarlos. A l'E. se montrent quelques cimes aiguës, mais n'atteignant pas cependant jusqu'à la limite des neiges d'été.

De Saint-Jean Pied-de-Port à Saint-Étienne de Baïgorry et à Cambo (V. R. 16); — à Orthez (V. R. 19); — à Pampelune par Roncevaux (V. R. 21); — à Oloron par Saint-Palais et Mauléon (V. R. 22); — à Pau (V. R. 23); — à Tardets par Ahusky (V. R. 24).

ROUTE 19.

D'ORTHEZ A SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT.

69 kil. Route de poste. Diligences tous les jours.

On suit d'abord la route de Bayonne (V. R. 6); mais, à 7 kil. d'Orthez, au delà de Baigts, on la quitte pour prendre celle qui, traversant le Gave de Pau près de *Bérenx* (810 hab.), puis se dirigeant au S. O., franchit un petit col, et descend dans la vallée du Saleys, cours d'eau qui n'est qu'un simple ruisseau, à

15 kil. **Salies,** chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Orthez, V. de 5503 hab., où les étrangers n'ont absolument rien à voir, si ce n'est une fontaine d'eau salée dont les produits, fort abondants, servent à fabriquer d'excellents jambons de Bayonne.

Une route départementale conduit de Salies à Peyrehorade par Sorde (V. R. 6). La route de Saint-Jean-Pied-de-Port ou d'Espagne franchit le Saleys, laisse à g. un chemin qui va aboutir à Navarrenx, puis, après avoir traversé le ruisseau appelé Beigman, gravit le faîte qui sépare le vallon du Saleys de la vallée du Gave d'Oloron, et traverse deux ruisseaux, le Heuré et l'Arriutèque, en descendant à

10 kil. (25 kil.) **Sauveterre,** chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Orthez, V. de 1606 hab., agréablement située sur la rive dr. du Gave d'Oloron, à 2 kil. au-dessus de la jonction de ce Gave et du Saison. « Les vallées d'Oloron et de la Soule forment en ce lieu, dit M. Samazeuilh, un vaste carrefour, où la nature se plaît à prodiguer

ses richesses, et où se meut, au milieu des champs, des prairies, des bosquets et des fleurs, un peuple favorisé du ciel. »

Quand Philippe le Hardi se dirigea, en 1276, sur le Béarn, résolu de pénétrer en Castille par la Navarre, pour forcer les Cortès à révoquer le décret qu'elles avaient rendu en faveur de Sanche, fils d'Alphonse le Sage, malgré le vœu du vieux roi et les prétentions des enfants nés de Fernand, frère aîné de Sanche et de Blanche de France, fille de saint Louis, il s'avança jusqu'à Sauveterre avec une imprévoyance étrange, même pour ces temps où l'art de pourvoir aux besoins des armées était pourtant presque inconnu; ses mesures avaient été si mal prises qu'il se trouva sans vivres et sans munitions. Il ne put effectuer le passage des montagnes, et s'estima heureux, pour sauver son honneur, de recevoir la nouvelle d'une trêve conclue par le comte d'Artois avec le vieux roi de Castille. Aussi la chronique métrique de saint Magloire contient-elle ces deux vers :

> En Espagne et à Saulveterre,
> Alla le roi folie querre (querir).

Sauveterre était une place forte au moyen âge; elle soutint un siége contre le prince d'Orange. Les débris de son vieux château de Montréal et de ses anciens remparts témoignent de son ancienne importance. « En venant de Mauléon, dit M. Cénac-Moncaut, on y arrivait par un pont de 5 à 6 arches, offrant une voie de 2 mèt. de largeur. Sur la culée de l'arche qui touche à la ville, la seule qui ait résisté aux siéges et aux débordements, s'élève encore une tour de défense qui suit la forme de la culée. On passait sous la voûte de cette tour par une porte ogivale, et l'on montait à son premier étage à l'aide d'un escalier intérieur ouvrant sur une porte très-étroite. » Quant aux ruines du vieux château de Montréal, il est difficile de leur assigner une date, car on y distingue à peine de grandes fenêtres garnies extérieurement de grosses barres de fer. La tour d'angle du S. E. doit dater du XVe siècle.

Au sortir de Sauveterre, on traverse le Gave d'Oloron, et bientôt après on croise la route de Bayonne à Oloron (V. R. 7).

2 kil. (27 kil. d'Orthez) **Guinarthe,** v. de 290 hab., est situé sur la rive dr. du Saison, en face d'*Osserain* (456 hab.), situé sur la rive g. Près du hameau *Le Bois*, on franchit un affluent du Saison, puis on gravit le chaînon qui sépare la vallée du Saison de celle de la Bidouze. Au delà d'*Arberats* (308 hab.), qu'on laisse à g., on descend, par une côte qui offre de beaux points de vue, sur la route de Mauléon, à 1 kil. environ de

12 kil. de Guinarthe (39 kil. d'Orthez.) **Saint-Palais** (hôt. de *la Poste*), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Mauléon, V. de 1645 hab., agréablement située sur la rive g. de la Bidouze, dans une large et fertile vallée. Plusieurs routes viennent y aboutir.

De Saint-Palais à Mauléon et à Pau. (V. R. 22.); — à Bayonne par (23 kil.) Bidache (V. R. 7); — à Hasparren (29 kil.) (V. R. 18).

La route de Saint-Jean-Pied-de-Port, s'éloignant de la Bidouze, qui décrit de grandes courbes à l'E., gravit, à peu de distance de Saint-Palais, une côte assez longue, d'où

l'on découvre de charmants paysages, puis redescend, sur la rive g. de la Bidouze, à (6 kil.) *Uhart-Mixe*, v. de 380 hab., situé sur la rive dr., près de l'embouchure du Gave de Lambare. Elle devient de plus en plus pittoresque, quand elle traverse une région boisée en dominant la rivière. Après avoir laissé à dr. *Ostabat* (518 hab.), on commence à s'éloigner de la Bidouze, et bientôt on atteint

15 kil. (54 kil.) **Larceveau,** relais de poste, v. de 695 hab., où s'embranche à g. la route de (23 kil.) Mauléon (V. R. 23). La route de Saint-Jean-Pied-de-Port, qui se dirige en ligne dr. au S. O., remonte alors une vallée large et monotone, arrosée par un affluent de la Bidouze; puis, au delà d'*Utxiat*, elle franchit un petit col et descend, entre *Ainhice* à dr. et *Gamarthe* à g., à *Mongelos*, village à 1 kil. duquel elle rejoint, près de Lacarre, la route de Bayonne (V. R. 18).

15 kil. (69 kil.) **Saint-Jean-Pied-de-Port** (V. R. 18).

ROUTE 20.

D'ORTHEZ A MAULÉON.

43 kil. Route de poste.

A peine a-t-on traversé le Gave qu'on laisse à g. la route d'Oloron par Lagor et Monein. A *Magret*, on laisse à dr. celle de Sauveterre par l'*Hôpital d'Orion* et *Burgaronne*. Le premier v. que l'on rencontre au delà du Lalaas, *Laa-Mondrans* (351 hab.), est à 3 kil. d'Orthez. 3 kil. plus loin, on trouve *Loubieng* (1093 hab.). On passe alors de la vallée du Lalaas dans celle du Saleys, puis de celle du Saleys dans celle du Gave d'Oloron, où l'on traverse *Bastanès* (271 hab.) et *Méritein* (397 hab.), avant de franchir le Gave d'Oloron à Navarrenx, ville décrite dans la route 7. Le relais est, au point de jonction de la route de Bayonne, à

26 kil. **Sus** (v. R. 7).

Au delà du hameau *Le Bourguet*, on traverse le Lausset, puis, passant de la vallée du Gave d'Oloron dans celle du Saison, on descend, par *Moncayolle* et *Berrogain*, sur la rive dr. du Saison.

17 kil. (43 kil.) **Mauléon** (V. R. 22).

ROUTE 21.

DE SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT A PAMPELUNE, PAR RONCEVAUX.

A Par Valcarlos.

12 kil. et 12 lieues 1/2 espagnoles. Route de voitures de Saint-Jean-Pied-de-Port à Valcarlos et à 3/4 de lieue de Pampelune. Route de mulets de Valcarlos à 3/4 de lieue de Pampelune.

A la sortie de Saint-Jean-Pied-de-Port, la route se bifurque; le bras de dr., celui que nous devons suivre, se dirige sur la rive dr. de la petite Nive ou ruisseau d'Arnéguy, qu'elle remonte. A l'O. s'élève le *pic de Beharia*, dont le point culminant atteint 1019 mèt. A 6500 mèt. de Saint-Jean-Pied-de-Port, la rive g. de la petite Nive appartient à l'Espagne; toutefois la frontière française continue à suivre le sommet des montagnes qui ferment la vallée à l'O. et parmi lesquelles on distingue le pic d'*Adarca* (1253 mèt.), le pic *Mendimutz* (1198 mèt.) et le mont *Hargaray* (1201 mèt.); ce dernier domine Luzaide à l'O. La vue est toujours bornée, mais les détails sont agréables.

8 kil. *Arnéguy*, le premier village que l'on rencontre, a une population de 907 h. Au delà, la vallée, qui offre l'aspect d'un parc, devient plus peuplée. On traverse d'abord le hameau de *Bachoua*, puis, à 2 kil. d'Arnéguy, on trouve celui d'*Ondarole*, où la route, cessant d'être praticable aux voitures, passe sur la rive g. de la Nive au village espagnol de *Luzaïde* ou *Valcarlos*, qui donne son nom à la vallée. On continue ensuite à remonter, à travers des bois de châtaigniers aux troncs bizarrement contournés, puis de hêtres, la vallée dominée à l'O. par des montagnes dont la hauteur varie de 1100 à 1200 mèt. (le pic de Laurigna a 1277 mèt.). Au sortir de la forêt, on trouve la maison d'un garde espagnol, et bientôt après on atteint le col (1100 mèt. env.) qui sépare le Valcarlos du val de Roncevaux. Ce port (on l'appelle le *port de Valcarlos* ou de *Roncevaux*) n'a rien d'intéressant. Les sommités qui le dominent sont peu élevées et couvertes d'une bruyère courte. Le versant méridional diffère peu du versant septentrional. Çà et là des bouquets de hêtres se montrent sur les pentes des montagnes. Bientôt on se trouve sur un vaste plateau, peu inférieur au port comme élévation, s'étendant au S. et au S. O., couvert de pâturages, borné au N. et au S. par des montagnes généralement boisées, dont l'une porte le nom d'Altabiscar. Vues de ce point, elles ne méritent guère que le nom de collines. C'est dans la partie de ce plateau la plus rapprochée du port que s'élève

4 lieues, **le couvent de Roncevaux**, en espagnol *Ronsesvalles*, en latin *roscida vallis*, vaste bâtiment massif, lourd, dont l'architecture n'a aucun caractère, que domine une église vulgaire et qu'entoure un petit hameau. On ne pénètre dans la cour intérieure que par des voûtes à double porte, et, si la herse n'y manquait pas, on pourrait se croire dans une forteresse du moyen âge. Les moines augustins de l'abbaye montrent encore avec orgueil le gantelet de Roland, ses bottes, et deux petits boulets rattachés par des chaînes assez courtes à deux manches de deux pieds de longueur environ : c'étaient les masses d'armes du paladin. Ils possèdent aussi les pantoufles de velours rouge et les guêtres de soie cramoisie de l'archevêque Turpin.

Une petite auberge espagnole est adossée au couvent du côté du S. On peut s'y procurer du vin, des liqueurs, des truites, du chocolat, etc.

D'après la légende, douze pairs furent écrasés dans les défilés voisins de Roncevaux, sous les rochers que les Basques firent rouler sur eux. Roland y brandit en vain sa noble épée Durandal, et sonna pour la dernière fois dans son merveilleux cor d'ivoire. Les Basques, vainqueurs de l'armée franque, célèbrent encore leur victoire par le chant de guerre suivant :

LE CHANT D'ALTABISCAR.

(Dialecte de la Basse-Navarre.)

Un cri s'est élevé — Du milieu des montagnes des Basques, — Et le maître de la maison debout devant sa porte — A ouvert l'oreille et dit « : Qui est là? Que me veut-on? » — Et le chien qui dormait aux pieds de son maître — S'est levé et a rempli de ses aboiements les environs d'Altabiscar.

Au col d'Ibañeta un bruit retentit; — Il approche en frappant à droite, à gauche les rochers : — C'est le murmure sourd d'une armée qui vient. — Les nôtres y ont répondu du sommet des montagnes. — Ils ont fait entendre le signal de leurs cors, — Et le maître de la maison aiguise ses flèches.

Ils viennent! Ils viennent! quelle haie de lances! — Comme les bannières de toutes couleurs flottent au milieu d'eux! — Quels éclairs jaillissent au milieu de leurs armes! — Combien sont-ils? Enfant, compte-les bien. — Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, — Treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt.

Vingt, et par milliers d'autres encore. — On perdrait son temps à les compter. — Unissons nos bras nerveux et souples, déracinons ces rochers, — Lançons-les du haut de la montagne en bas — Jusque sur leurs têtes; — Écrasons-les, frappons-les de mort. — Que voulaient-ils de nos montagnes, ces hommes du Nord? — Pourquoi sont-ils venus troubler notre paix? — Quand Dieu fit ces montagnes, il voulut que les hommes ne les franchissent pas.

Mais les rochers en tombant écrasent les troupes. — Le sang ruisselle, les débris de chair palpitent. — Oh! combien d'os broyés! Quelle mer de sang!

Fuyez! fuyez! vous à qui il reste de la force et un cheval. — Fuis, roi Carloman, avec tes plumes noires et ta cape rouge; — Ton neveu bien-aimé, Roland le robuste, est étendu mort là-bas! — Son courage ne lui a servi à rien. — Et maintenant, Basques, laissons ces rochers, — Descendons vite en lançant nos flèches à ceux qui fuient. — Ils fuient, ils fuient! où est donc la haie des lances? — Où sont ces bannières de toutes couleurs flottant au milieu d'eux? — Les éclairs ne jaillissent plus de leurs armes souillées de sang. — Combien sont-ils? Enfant, compte-les bien. — Vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze, quatorze, treize, — Douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un.

Un! il n'en paraît pas un de plus. — C'est fini. Maître de la maison, vous pouvez rentrer avec votre chien, — Embrasser votre femme et vos enfants, — Nettoyer vos flèches, les serrer avec votre cor, et ensuite vous coucher et dormir dessus. — La nuit, les aigles viendront manger ces chairs écrasées. — Et tous ces os blanchiront dans l'éternité.

Le récit d'Éginhard confirme de tous points le chant basque d'Altabiscar. Appelé par le *wali* de Saragosse, qui voulait se rendre indépendant du calife de Cordoue, Charlemagne envoya deux armées en Espagne. Lui-même passa les Pyrénées au port de Roncevaux et marcha sur Saragosse; mais son perfide allié lui ferma les portes de la ville, et Charlemagne, qui ne s'était pas préparé pour un siége et dont les armées manquaient déjà de vivres, fut obligé de traiter. Moyennant une « immense quantité d'or » et des otages, les légions frankes consentirent à abandonner l'Espagne, puis elles rentrèrent dans les gorges des Pyrénées, par les vallées d'Engui, d'Erro et de Roncevaux.

« La traversée, cette fois, ne devait pas être si heureuse ni si paisible. Des milliers de sauvages ennemis, tapis comme des loups affamés dans les noires sapinières, attendaient, du haut du mont Altabiscar, les bataillons qui montaient lentement de Roncevaux vers le port d'Ibañeta; c'étaient les Wascons (Basques) d'Espagne et de Gaule. Toutes les haines amassées dans le cœur des Escaldunac par leurs longues et malheureuses guerres d'Aquitaine, s'étaient réveillées avec fureur à la vue de la grande armée franke qui traversait leurs montagnes en triomphant appareil, et les braves de toutes les tribus de langue euskare étaient accourus au rendez-vous de l'Altabiscar. Le roi

Karle et le principal corps de l'armée franke atteignirent cependant le port d'Ibañeta, redescendirent vers la vallée de la Nive et les terres de Gaule, sans avoir vu paraître un seul ennemi; mais, quand l'arrière-garde, qui protégeait les bagages, et qui comptait dans ses rangs la fleur des leudes et la plupart des paladins, eut commencé de se déployer le long de l'étroit sentier qui serpente sur le flanc de l'Altabiscar, une avalanche de quartiers de rocs et d'arbres déracinés roula, avec un horrible fracas, du sommet de la montagne, broyant, écrasant ou entraînant au fond des précipices tout ce qu'elle rencontra. Tout ce qui n'avait pas été balayé par cette effroyable tempête se rejeta en désordre au fond du val de Roncevaux, où les Wascons s'élancèrent après les Franks : là s'engagea une lutte atroce, implacable, une lutte d'extermination; ni la discipline des Franks, ni leurs armes redoutables auxquelles ils avaient dû tant de victoires, ne les sauvèrent à cette heure; entassés les uns sur les autres dans l'étroite vallée, embarrassés par leurs heaumes, leurs hauberts, leurs pesantes haches et leurs longues lances, ils tombaient, sans pouvoir se défendre ni se venger, sous les javelines acérées des Wascons, qui perçaient les cottes de mailles comme si elles eussent été de laine; leur courage ne leur servit qu'à mourir. » Là périrent Éghihard, prévôt de la table royale (ou sénéchal), Anselme, comte du palais, et Roland (Hruodlandus, Rotlandus), commandant (præfectus) de la marche de Bretagne, et bien d'autres. « La nuit vint, et la vallée rentra dans un silence qu'interrompaient seulement les plaintes des blessés et le râle des mourants : l'arrière-garde franke, » jusqu'au dernier homme, gisait dans le val et dans les gouffres qui l'environnent. » (*Henri Martin.*)

A dater de cette défaite mémorable jusqu'en l'année 1794, les défilés d'Ibañeta ne livrèrent plus passage à aucun soldat étranger. A cette époque, Moncey, qui venait de s'emparer de la province espagnole du Guipuscoa, fit envahir la vallée de Roncevaux par le général Marbot, à la tête de 6000 hommes, et, du 16 au 17 août, le duc d'Ossuna, général des Espagnols, fut obligé de battre en retraite. Les chefs de l'armée française regardèrent ce triomphe comme une vengeance de la mort du paladin Roland.

Après avoir été déjà rejeté une première fois en deçà de la chaîne des Pyrénées, le maréchal Soult résolut en octobre 1813 de pénétrer de nouveau en Espagne pour secourir Pampelune, qui résistait encore, et détruire la droite de l'armée anglaise. Le matin du 25, il passa le col de Roncevaux à la tête de 35000 combattants et attaqua à l'improviste les 18000 Anglais postés dans la vallée et sur les rochers d'Altabiscar. Ceux-ci ne tinrent pas longtemps; le corps de l'armée abandonna la vallée en toute hâte, et la division qui occupait une position inexpugnable sur la montagne se hâta de battre en retraite pour ne pas être coupée. Le maréchal Soult poursuivit l'armée en déroute jusqu'au village de Sauroren, où s'engagea une bataille décisive (Voy. R. 14).

Après avoir traversé la plaine de Roncevaux dans la direction du

N. au S., on arrive en une demi-heure de marche à *Burguete*, d'où un sentier de montagnes mène à dr. vers les Aldudes (V. R. 17); puis on descend rapidement, au milieu des pâturages, entre des collines couvertes de bruyères; on franchit plusieurs petits torrents, et, au delà des villages de *Viscarret* et de *Zizoain*, on descend à (3 h. de marche depuis Burguete) *Zubiri*, par une colline en pente douce plantée de chênes et de poiriers sauvages. A partir de ce point la route devient très-facile, et 4 h. 1/2 de marche suffisent pour atteindre Pampelune. A moitié chemin on rencontre le petit v. de *Zavaldica;* on traverse trois fois le ruisseau d'*Esteribar*, et une fois l'*Arga*, et à 3/4 de lieue au N. de Pampelune on atteint la route de voitures.

9 lieues 1/2 de Roncevaux. **Pampelune** (V. R. 14).

B De Saint-Jean-Pied-de-Port à Pampelune par le col de Bentarté, 14 lieues 3/4.

Route de voitures sur le versant français, et de Pampelune jusqu'à 3/4 de lieue au N. Sentier de mulets de la frontière à 3/4 de lieue de Pampelune.

En sortant de Saint-Jean-Pied-de-Port, on prend la route de g., qui se dirige vers le S. à travers la plaine. A 4 kil. de la ville commencent les premiers escarpements; mais le chemin les gravit en serpentant et par une pente presque insensible. A l'O., des forêts de hêtres et des pâturages se succèdent tour à tour dans le fond des gorges et sur le flanc des montagnes; à l'E. s'élèvent les pics d'Orisson (1063 mèt.) et d'Hostateguy (1167 mèt.). La route est déjà très-élevée; elle passe entre le pic de Beillarte (1191 mèt.) et un autre pic haut de 1166 mèt. où l'on voit l'ancienne redoute du *Château Pignon*, que les Espagnols attaquèrent deux fois inutilement en 1794. Laissant à g. le sommet du *Leiçar Atheca* (1409 mèt.) dernière montagne située sur le territoire français, on pénètre en Espagne par le *col* allongé de *Bentarté* (1222 mèt.). qui forme une espèce de plateau. Dans cette partie du chemin les forêts ont entièrement disparu; il n'y a plus que de vastes pâturages, parsemés çà et là de rochers calcaires. Du col de Bentarté, on descend au port de Valcarlos, et, rejoignant la route précédemment décrite, on atteint l'abbaye de Roncevaux (V. ci-dessus).

ROUTE 22.

DE SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT A PAU PAR SAINT-PALAIS, TARDETS ET OLORON.

128 kil. Dilig. tous les jours.

30 kil. De Saint-Jean-Pied-de-Port à Saint-Palais (V. R. 19).

DE SAINT-PALAIS A OLORON.

65 kil. Dilig. tous les jours. Coupé, 4 fr. 90 c.; intérieur, 4 fr. 40 c.

En sortant de Saint-Palais, on traverse d'abord la Bidouze, puis on gravit un coteau qui offre de jolis points de vue, et sur lequel on laisse à g. la route de Sauveterre et d'Orthez (V. R. 19). A droite se trouve (2 kil. de Saint-Palais) *Béhasque*, v. de 328 h. Quand on est arrivé sur le sommet du plateau, on commence à découvrir les montagnes de la grande chaîne derrière les collines boisées qui s'éten-

dent du côté du S. Le pays ondulé que l'on traverse offre des aspects riants et variés.

7 kil. (37 kil. de Saint-Jean-Pied-de-Port), *Domezain*, v. de 1005 h., est situé à g. de la route, au milieu de beaux champs de maïs et de vignes. On y remarque une église gothique à laquelle M. Cénac-Moncaut donne avec raison le nom de donjon religieux. Elle est percée de meurtrières à fusil que surmonte le monogramme de la Compagnie de Jésus. Après l'avoir dépassée, on traverse les deux petites rivières de l'Heurque et de la Thaincoene, qui vont au N. se jeter dans le Saison. On laisse ensuite à dr. (8 kil.) *Ithorots*, v. de 364 h., qui possède un beau château, très-agréablement situé dans un charmant pays, puis à g. *Etcharry*, v. de 414 h.

4 kil. (41 kil.) *Aroue*, v. de 506 h., a conservé son église romane, remarquable par les sculptures grossières de sa porte, qui représentent: la Vierge tenant l'enfant Jésus; les trois rois mages portant la couronne sur la tête, le sceptre à la main et un oiseau sur l'épaule; un guerrier à cheval brandissant un large glaive, et paraissant charger deux personnages accompagnés de chiens; un homme tenant un tonneau sur ses genoux et buvant à même, et plusieurs autres figures d'hommes et de quadrupèdes. D'après M. Cénac-Moncaut, ces bas-reliefs, d'ailleurs assez rudement sculptés, appartiennent au XIIe siècle.

D'Aroue on descend dans une charmante vallée arrosée par le ruisseau Lafaure, qui va se jeter dans le Saison à travers des campagnes boisées; on remonte presque aussitôt pour franchir une chaîne de collines, puis on descend, par une côte fort roide, dans la riante vallée du Saison, à

4 kil. (45 kil.) *Charitte*, v. de 376 h., où l'on remarque une église d'une construction bizarre (V. Mauléon), dont la voûte à berceau est couverte de peintures en mauvais état, et dont l'autel se distingue par son mauvais goût.

La vallée du Saison, que l'on remonte vers le S., sur la rive g., se rétrécit bientôt et offre quelques paysages pittoresques. On traverse (48 kil.) *Espès*, v. de 543 h.; *Abense-de-bas*; (50 kil.) *Viodos*, v. de 617 h., où se trouve une église bâtie dans le style de celle de Charitte, et enfin, après avoir contourné le pied d'une colline verdoyante qui s'avance vers l'E., vis-à-vis de Chéraute, on voit se dresser devant soi les tours de

4 kil. (24 kil. de Saint-Palais, 54 kil. de Saint-Jean-Pied-de-Port), **Mauléon-Licharre** (hôt. Habiague, de la Maréchale, chez Dufaure), V. de 1475 h., ancienne capitale de la Soule, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement des Basses-Pyrénées.

Cette ville, dont l'histoire peut se résumer en quelques lignes, s'est bâtie peu à peu autour du château de Mauléon ou *Mauvais Lion*, élevé on ne sait par qui ni à quelle époque, sur la colline qui domine la rive dr. du Saison. Ce château fort, assiégé et pris par les Anglais au milieu du XVe siècle et bientôt repris par Gaston, a perdu sa forme féodale à la suite des réparations qu'il a dû subir. Les catholiques s'y rassemblèrent pour organiser la résistance contre les tentatives de Jeanne d'Albret; mais les protestants ne tardèrent pas à le leur re-

prendre. Il est aujourd'hui en assez mauvais état; ses murailles, flanquées de larges tours rondes et percées de meurtrières, menacent ruine; les fossés qui l'entourent sont à demi remplis de pierres. Il paraît inhabité. Dix minutes suffisent pour y monter. A l'entrée du pont on découvre de charmants points de vue sur la vallée du Saison.

Un pont pittoresque, dont les arches inégales sont festonnées de lierre et de ronces, réunit le faubourg de la rive dr. à celui de la rive g. De ce pont on jouit d'une vue charmante sur un moulin, d'où l'eau s'échappe en plusieurs chutes de 8 à 10 mèt. de hauteur, se brise sur les rochers, se divise latéralement en nombreuses cascatelles, et recouvre d'écume toute la surface du Saison. Vis-à-vis du jeu de paume et de la promenade, sur la rive g. du Saison, s'élève une grande maison du style de la Renaissance, appartenant à M. Dandenna. Quatre pavillons carrés entourent le corps principal, dont les murs ne sont pas même crépis. Le portail à plein-cintre est orné de colonnes et surmonté d'un balcon. Çà et là sur les murailles on remarque des têtes sculptées. Du reste, au-dessous du château, on trouve d'autres maisons de la Renaissance ornées aussi de têtes sculptées, des débris d'une tour plus ancienne et quelques fragments de murailles.

L'église de Mauléon se trouve située à plus de 300 mèt. de la ville. Composée d'une seule nef, large de 12 mèt., longue de 31 mèt., elle se termine par un chevet à pans coupés qui occupe toute la largeur de l'édifice. Comme presque toutes les églises de la Soule, elle est surmontée d'un clocher à triple pignon, destiné, à ce qu'il paraît, à faire comprendre le dogme de la Sainte-Trinité. Vers le XIIe siècle, les Basques éprouvaient encore beaucoup de difficultés à saisir les mystères de la religion chrétienne, quand un prêtre eut l'heureuse idée de bâtir un clocher à trois pointes. La lumière se fit aussitôt dans l'esprit de ses ouailles, et bientôt tous les habitants de la Soule purent voir s'élever au-dessus de leur église la preuve matérielle de l'Unité en trois personnes. M. Cénac-Moncaut appelle ces clochers des *clochers arguments*.

Le bâtiment, d'une laideur si peu commune, qui a été élevé récemment à l'entrée de Mauléon, doit contenir un couvent de dominicains et le collége.

C'est dans la ville de Mauléon que, vers le milieu du XVIe siècle, fut assassiné Roussel, évêque d'Oloron (V. page 76). Désirant convertir les Basques aux idées de la réforme, Roussel s'était fait précéder à Mauléon par un missionnaire qui entama tout d'abord le sujet des indulgences, et fut obligé de descendre de chaire, poursuivi par les huées et les imprécations de la foule. A cette nouvelle, l'évêque se rend aussitôt à Mauléon, et parle hardiment contre le dogme de l'intercession des saints. Dès les premiers mots, des cris l'interrompent; Arnaud Maytie, l'un des notables du lieu, s'avance jusqu'au pied de la chaire, et frappe à coups de hache sur la tribune, qui s'écroule et entraîne l'évêque dans sa chute. Roussel fut relevé grièvement blessé, et peu de jours après mourut en allant prendre les bains des Eaux-Bonnes pour se rétablir de ses blessures. Après la fin des guerres de reli-

gion, Henri IV récompensa ce pieux attentat en nommant au siége d'Oloron le fils (ou le neveu?) du meurtrier.

Mauléon est la patrie du savant Henri Sponde et de l'historien des Basques Oihenart.

De Mauléon à Saint-Jean-Pied-de-Port par Saint-Just et Larceveau, et à Pau par Navarrenx (V. R. 23).

Après avoir laissé derrière soi le château et la ville de Mauléon, on remonte la rive dr. du Saison presque parallèlement à la rivière : à l'O., ou à dr., on voit la route de Mauléon à Larceveau serpenter à travers une jolie vallée jusqu'au sommet d'un col peu élevé ; à l'E., ou à g., s'élèvent des collines aux pentes douces : sur les deux rives du Saison s'étendent des champs cultivés, des prairies et des oseraies. Au printemps, la rivière roule une grande masse d'eau à travers ces campagnes, se creuse un nouveau lit sur plusieurs points, et recouvre les cultures de galets et de sable. En 1793, un ingénieur offrit de l'encaisser, à la condition qu'on lui donnât en échange la propriété des terrains sablonneux que dévastent les inondations. Le marché ne fut pas accepté, et le Saison continue à ravager périodiquement les campagnes qu'il arrose.

Cette belle vallée-plaine, qu'entourent des montagnes trop nues, est parsemée de nombreux villages. Ceux que l'on rencontre sur la rive dr. en allant de Mauléon à Tardets sont : (3 kil. de Mauléon) *Libarrenx* et *Gotein* (ensemble 479 hab.) ; (7 kil.) *St-Étienne;* (8 kil.) *Sauguis* (425 hab.) ; (10 kil.) *Trois-Villes* (327 hab.) ; (11 kil.) *Sorholus* (589 hab.). Sur la rive g. se trouvent successivement : (2 kil.) *Garindein* (339 hab.) ; (5 kil.) *Idaux* (425 hab.) ; (6 kil.) *Mendy* ; (7 kil.) *Menditte* (443 hab.) ; (9 kil.) *Ossas* (344 hab.) ; (13 kil.) *Alos* (307 hab.) Enfin, on remarque à l'E. les ruines d'un petit castel avant d'arriver à

12 kil. de Mauléon (64 kil. de Saint-Jean-Pied-de-Port) **Tardets** (Hôtel *des Pyrénées* chez Julienne), bourg de 443 habit., chef-lieu de canton de l'arrondissement de Mauléon, qui n'a de remarquable que son torrent, sa plaine admirablement cultivée, et ses châtaigniers épars sur les collines.

De Tardets à Ochagavia (V. R. 25); et à Saint-Jean-Pied-de-Port par Ahusky (R. 24).

Presque au sortir de Tardets, la route entre dans un vallon arrosé par un affluent du Saison, appelé *Gaslon*, où se trouve

69 kil. *Montory*, v. de 1160 hab. — le premier village béarnais — situé au pied d'une montagne élevée. La route, quittant la vallée du Gaslon, qui incline au S., s'élève, par une pente roide, au col de *Lapixe*, d'où l'on n'a qu'une vue peu intéressante, et redescend presque immédiatement dans une vallée-plaine arrosée par le Barlanès, qui descend du pic d'Agonce (1390 mèt.), près de Sainte-Engrace.

7 kil. (24 kil. de Mauléon, 78 kil. de Saint-Jean-Pied-de-Port). *Lanne* est un village de 1361 hab. (relais de poste), qui n'offre aucun intérêt, mais d'où l'on voit se dresser, vers le S., le pic d'Anie, souvent couvert de neige.

Au sortir de Lanne, la route ne traverse pas de nouveau le Barlanès, comme l'indiquent plusieurs cartes fautives, mais elle longe toujours la

rive dr. de ce ruisseau, et franchit le Vert d'Arette, — qui vient d'arroser toute la vallée de *Barétous*, — pour atteindre (3 kil. de Lanne) *Aramis*.

14 kil. d'Aramis à Oloron (V. R. 26).

ROUTE 23.

DE SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT A PAU, PAR LARCEVEAU, SAINT-JUST, MAULÉON, NAVARRENX ET MONEIN.

98 kil. Route beaucoup plus directe que la route de poste.

On suit d'abord la route de Saint-Palais jusqu'au village (15 kil.) de *Larceveau* (V. R. 19 et R. 22). Là on prend à dr. une route qui se dirige au S. E., et qui, après avoir traversé *Cibits* et franchi plusieurs petits cours d'eau, remonte la rive g. de la Bidouze, ombragée de chênes magnifiques. Au delà de *Bunus*, v. situé sur la rive dr., on franchit cette rivière, près de son confluent avec le Hosla, à peu de distance de

6 kil. (21 kil.) *Saint-Just*, v. de 704 hab., situé au pied de collines boisées. De là, on découvre dans la direction du S. E. les montagnes au milieu desquelles la source bouillonnante de la Bidouze, éloignée de 7 kil., jaillit entre le bois Cabocé et la forêt des Arbailles, formée, on le croit, par la fontaine d'Ahusky, qui, après s'être perdue dans un gouffre sous le plateau calcaire d'Elçarre, vient reparaître à 4 kil. de distance.

Au sortir de Saint-Just, la route, s'éloignant de la Bidouze, s'engage à l'E., puis au N. E., dans un vallon latéral dont elle gravit en serpentant le versant septentrional, pour passer du bassin de la Bidouze dans celui du Saison. Le point culminant est à 5 kil. environ de Saint-Just. A mesure qu'on s'élève, on voit l'horizon s'étendre vers l'O. et vers le N. Enfin on atteint le sommet d'un plateau couvert de bruyères, et on découvre : à l'E., la vallée du Saison, parsemée de riants villages, de Mauléon à Tardets; au S., la chaîne des montagnes boisées de Sainte-Engrace, et, au delà, le pic d'*Anie*, au N., une jolie vallée boisée et arrosée par le Gave de Lambarre, affluent de la Bidouze. La descente est un peu moins longue que la montée, et le premier village que l'on rencontre,

5 kil. (31 kil.) *Musculdy* (541 hab)., est situé à l'extrémité supérieure d'une petite vallée riante, arrosée par l'Abaraquia, affluent du Saison. 2 kil. plus loin, on laisse à dr. le gros village d'*Ordiarp*, puis on vient côtoyer la rive g. du Saison à 1 kil. en deçà de *Garindein*, v. de 339 hab., qui n'est plus qu'à 2 kil. (7 kil. de Musculdy, 38 kil. de Saint-Jean-Pied-de-Port) de **Mauléon** (V. R. 22.)

18 kil. (56 kil.) de Mauléon à Navarrenx (V. R. 20.)

Au sortir de Navarrenx, la route traverse d'abord le petit ruisseau du Laüs à Bererens, et se dirige vers le S. jusqu'à (2 kil.) *Jasses*, v. de 353 hab. situé près de la rive dr. du Gave d'Oloron; là elle incline vers l'E. pour remonter la vallée du Laüs, où l'on voit encore quelques arbres. Mais bientôt elle s'élève sur un plateau aride dont la végétation se compose uniquement d'ajoncs et de fougères. Ces landes, ou *touyas*, s'étendent dans la direction du S. E. au N. O., depuis les envi-

rons d'Oloron jusqu'à ceux d'Orthez, et rien n'en varie la désolante uniformité, si ce n'est, de distance en distance, quelque ravine creusée par les eaux dans le gravier rouge du sol. On descend de ce plateau pour traverser la vallée de la Lèze, mais on remonte aussitôt sur une autre colline aride et couverte d'ajoncs avant d'atteindre

18 kil. (74 kil.) **Monein,** V. de 4 936 hab., chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Oloron, où se croisent les routes de Navarrenx à Pau et d'Orthez à Oloron, située à une petite distance de la rive g. de la Baïlongue, dans une plaine peu fertile, qu'entourent des collines incultes.

En sortant de Monein, on traverse la Baïlongue, puis on gravit une chaîne de collines qui sépare la Baïlongue de la Baïse. On laisse alors à dr. *Cuqueron* (314 hab.); et on traverse (21 kil. de Pau) *Parbayse*, v. de 509 hab. Au delà du ruisseau de la Baïse, la contrée devient plus riante; quelques bouquets d'arbres recommencent à se montrer çà et là, et, quand on a laissé à dr. *Arbus*, v. de 823 hab., on entre dans la plaine alluviale, si riante et si fertile, du Gave de Pau. Là le Gave atteint, quand il déborde, une largeur extraordinaire; il recouvre d'une rive à l'autre près de 2 kil. de bancs de sable et d'oseraies. Sur ce point, des travaux bien entendus pourraient rendre à l'agriculture 3 ou 400 hectares.

On franchit plusieurs petits ruisseaux; on laisse : à dr. (10 kil. de Pau) *Artiguelouve*, v. de 603 hab.; à g. le pont suspendu qui réunit la commune d'Artiguelouve à celle de Lescar; on traverse *Laroin*, v. de 513 hab., situé à 6 kil. de Pau; enfin on longe le Gave jusqu'à Jurançon (V. R. 30) où l'on rejoint, à 2 kil. de Pau, la route de Pau aux Eaux-Bonnes. (V. R. 31.)

22 kil. (96 kil.) **Pau** (V. R. 30.)

ROUTE 24.

DE SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT A MAULÉON ET A TARDETS PAR AHUSKY.

9 h. env. Route de chevaux.

On suit la route de Bayonne jusqu'à (6 kil.) Saint-Jean-le-Vieux (V. R. 18.), et dans ce village même on la laisse à gauche pour prendre celle qui, praticable encore aux voitures, conduit à *Saint-Sauveur* en remontant la vallée du Lauribar. Le hameau de *Labastida*, que l'on trouve à 3 kil. environ de Saint-Jean-le-Vieux, presque en face de *Bascassan* (94 hab.), dépend de la commune voisine d'*Ahaxe-Alciette* (830 hab.). Après avoir, 1 kil. plus loin, franchi un affluent du Lauribar, on laisse à g. (3 kil.) *Lécumberry*, v. de 802 hab., situé à 1 kil. de *Mendive* (686 hab.), et bientôt on quitte le chemin n° 16, praticable aux voitures, pour se diriger presque à l'E., par un chemin de chevaux, sur la crête d'une ramification qui sépare la vallée du Lauribar de celle du ruisseau que l'on a franchi avant Lécumberry. On s'élève ainsi sur le *plateau d'Elçarre*, où jaillit (5 h. de Saint-Jean-Pied-de-Port, 4 h. 30 m. de Mauléon et 4 h. de Tardets) la **Fontaine d'Ahusky,** à 902 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Au N. E. s'élève le pic d'*Aphanicé* (1263 mèt.)

Les eaux d'Ahusky, découvertes, ou plutôt fréquentées seulement

depuis un petit nombre d'années, ont dû en grande partie la réputation dont elles jouissent dans le pays basque au maréchal Harispe, qui s'en servit avec succès pour lui-même. Elles contiennent, en très-petites quantités, des silicates de soude et de potasse, des carbonates, des sulfates, des chlorures, de l'iode, du fer et de l'alumine (l'*Annuaire des établissements thermaux des Pyrénées* pour 1857 ne nous en apprend pas davantage). On les recommande surtout pour les affections de la vessie, les fièvres intermittentes rebelles, l'atonie des organes digestifs, les aberrations du système nerveux.

Quelques maisons se sont bâties près de cette fontaine, à laquelle un certain nombre de malades viennent chaque année demander le rétablissement de leur santé. Les prix sont ainsi fixés : une chambre de maître : de 1 à 2 fr. par jour; la table d'hôte, déjeuner et dîner, 5 fr. On trouve surtout des logements et des tables d'hôte chez MM. Darroquain et Irigoyen, qui louent aussi des chevaux pour la promenade. Tout doit y être un peu primitif : car, d'après l'Annuaire, le seul lieu de réunion est le jeu de paume. M. Francisque Michel ajoute au jeu de paume la barre et le saut. Le médecin inspecteur se nomme Guirette.

Au N. d'Ahusky s'étend la forêt des Arbailles, sur le versant septentrional de laquelle la Bidouse prend sa source, au pied du Belchou (V. R. 23).

« Les environs d'Ahusky présentent des points nombreux d'excursions, dit encore l'*Annuaire*, qui ne les indique pas. Le visiteur amateur du merveilleux devra demander à son guide de lui faire voir le lieu où la terre s'ouvrit sous les pas du chevalier d'Urruty, d'Aussurucq, en punition de ce qu'il avait quitté les offices pour la chasse un jour de dimanche. On remarque, dans le gouffre sans fond où le coupable fut englouti, une magnifique stalactite en forme de colonne et d'une hauteur prodigieuse. »

A 1 h. environ d'Ahusky le chemin se bifurque ; celui de g. conduit à Mauléon par (3 h.) *Aussurucq*, v. de 662 hab., situé à 9 k. de Mauléon (V. R. 22); celui de dr. descend à (4 h.) Tardets (V. R. 22) par la vallée de de l'Aphourra, et les villages ou hameaux de : *Alçay*, *Alçabéhéty* et *Sunharette*, dont la population réunie est de 710 hab.; *Sibas* (307 hab. avec *Alos* situé au-dessous) et *Abense de Haut* (339 h.), v. séparé de Tardets par le Saison.

4 h. d'Ahusky, **Tardets** (V. R. 22).

ROUTE 25.

DE TARDETS A OCHAGAVIA ET A RONCAL.

De Tardets à Ochagavia.

41 kil. env. Route de poste jusqu'à Larrau, 16 kil. Au delà de Larrau, sentier de montagnes jusqu'à Ochagavia, 25 kil.

En sortant de *Tardets*, la route longe d'abord la rive dr. du Saison, puis, traversant le petit ruisseau du Gaslon après avoir laissé à g. la route d'Oloron (V. R. 22), se dirige au S. en remontant la rive dr. du Saison.

4 kil. *Laguinge*, v. de 430 h., est situé en face de *Lichans* (254 hab.); 1500 mèt. plus loin on franchit l'Alphanianè qui va se jeter dans le Saison vis-à-vis du hameau d'*Athérey*,

et, à une distance à peu près égale, on laisse à dr.

7 kil. *Licq*, v. de 834 hab., situé sur la rive opposée de la rivière. Presque en face on traverse le Susselgue; et 1500 mèt. au delà on franchit le Saison à son confluent avec l'Uhaitxa, qui descend de *Sainte-Engrace*, commune de 1229 hab. située à 17 kil. de Tardets (v. ci-dessous). On suit alors au S. O. la rive g. du Saison, dominé au S. E. par le pic de Jaura; puis, franchissant le ruisseau l'Arpune, qui forme le Saison en se réunissant avec l'Olhado, on se dirige à l'O. vers

9 kil. (16 kil.) **Larrau,** bourg de 1307 hab., situé à 619 mèt. Là se termine la route de voiture, et commencent les âpres sentiers des montagnes. Le chemin étroit, difficile, suit tous les escarpements des gorges; près des ruines de la chapelle de *Saint-Joseph*, il devient excessivement roide, puis il monte en zigzag jusqu'au *port d'Uthurcehetta* que les neiges recouvrent pendant une grande partie de l'année. On gagne ensuite le passage de *Marinachilona*, dominé à l'E., ainsi que le port d'Uthurcehetta, par les sommets du mont Orhy (2016 mèt.) A dr. se trouve la vaste forêt d'*Iraty*, qui autrefois couvrait tous les versants méridionaux de cette partie de la chaîne des Pyrénées jusque près de l'abbaye de Roncevaux. On descend alors par le village d'*Itzazu* à

25 kil. (41 kil.) **Ochagavia,** V. de 1312 hab., située au pied du mont Musguilde, au confluent des deux ruisseaux *Anduna* et *Zatoya*, qui forment la rivière de Salazar. On remarque dans cette ville deux anciens châteaux du moyen âge, la tour et le palais de M. Esperun. Sur la montagne de Musguilde, au milieu d'un bois de chênes, s'élève un ermitage très-vénéré, placé sous l'invocation de Notre-Dame; des appartements y ont été disposés pour les pèlerins et les visiteurs; de la terrasse, on jouit d'une très-belle vue sur la plaine riante du Salazar. Ochagavia possède en outre de belles promenades, deux ponts de pierre, et dans les environs deux sources sulfureuses.

32 kil. D'Ochagavia à Liedena (V. R. 28) par la vallée du Salazar, 8 lieues.
D'Ochagavia à Oronoz, 1 lieue.
D'Oronoz à Sarries, 1 lieue.
De Sarries à Isiz, 1 lieue 1/2.
D'Isiz à Navasquez, 1 lieue.
De Navasquez à Viguezal, 1 lieue 1/2.
De Viguezal à Liedena, 2 lieues.

De Tardets à Roncal.

Pour aller de Tardets à Roncal par Larrau, il faut également passer à Uthurcehetta; mais, après avoir franchi ce port, on prend à gauche un sentier difficile qui va traverser le village insignifiant *d'Ustarroz* avant d'atteindre

32 kil. **Roncal,** v. de 100 maisons et de 444 hab., situé sur les pentes d'une colline, au pied de la montagne de Santa-Barbara, près de la rive dr. de la rivière Ezca. L'église est vaste, bien bâtie, couronnée d'une tour très-élevée, et une agréable promenade longe les bords de l'Ezca.

Les archives de la vallée sont déposées à Roncal, qui peut être considérée comme la capitale des sept villes de la confédération. Cette espèce de république s'administre par une députation siégeant successivement dans l'une ou l'autre des villages de la vallée.

Le nom de Roncal n'est guère moins célèbre en Espagne que celui de Roncevaux. La tradition rapporte qu'en 810, le roi Abd-er-Rhaman de Cordoue, ayant pénétré dans le défilé qui mène à cette ville, y fut assailli par les montagnards; les femmes elles-mêmes, vêtues d'habits d'hommes, prirent part au combat. L'armée du roi maure fut mise en déroute, le roi fut fait prisonnier; les femmes l'entraînèrent sur un pont et le décapitèrent. Un siècle après, un autre Abd-er-Rhaman, voulant punir les Navarrais d'avoir prêté secours aux Asturiens, envoya contre eux son lieutenant Modhafer. Celui-ci, victorieux de deux armées chrétiennes à Valdejunquera, pénétra dans les Pyrénées par le port de Jaca. Il y trouva les Roncaliens ayant à leur tête le roi Sancho et son fils Garcia, qui assaillirent ses troupes et les accablèrent sous les rochers de leurs montagnes.

Le chemin de *Sainte-Engrace* doit être préféré à celui qui vient d'être indiqué quand on veut aller de Tardets à Roncal. Ce chemin quitte celui de Larrau au confluent du Saison et de l'Uhaitxa et remonte au S. E. la rive dr. de ce torrent jusqu'à

17 kil. **Sainte-Engrace,** v. de 1229 hab. Là, le sentier se dirige au S. vers le port d'*Arraco*, près duquel se trouvent une chapelle et une auberge où les voyageurs doivent forcément passer la nuit. Malgré la roideur des pentes et les nombreux précipices qui bordent le chemin, le port d'Arraco est praticable en tout temps. La distance qui sépare Sainte-Engrace de Roncal est de 28 kil.

De Roncal à Tiermas (V. R. 28) par la vallée de l'Ezca, 5 lieues 1/2.
De Roncal à Bergui, 2 lieues.
De Bergui à Salvatierra, 1 lieue.
De Salvatierra à Tiermas, 2 lieues 1/2.

C'est aussi par le port d'Arraco qu'on se rend à Anso, situé à 50 kil. de Sainte-Engrace (V. R. 28.)

ROUTE 26.

LA VALLÉE DE BARÉTOUS.

Route de poste d'Oloron à Aramis. Dilig. tous les jours. Route de voitures d'Aramis à Arette. — Au delà, chemins de montagnes.

La **vallée de Barétous,** arrosée par le Vert qui se jette dans le Gave d'Oloron à 4 kil. au-dessous d'Oloron, a pour limites au N. les campagnes d'Oloron, à l'O. la vallée de Tardets, au S., la grande forêt d'Isseaux, à l'E., une chaîne de montagnes basses qui la séparent de la vallée d'Aspe. Sa plus grande longueur est en droite ligne de 25 kil. et sa plus grande largeur de 10 kil. environ. Sa population s'élève à 5700 h. C'est la première vallée béarnaise qui se trouve à l'E. du pays basque; mais le grand nombre de coutumes souletines qu'ont adoptées ses habitants autorise à penser que la race y est un peu mélangée. D'ailleurs, les noms basques des montagnes et des ruisseaux indiquent l'ancienne prédominance des Basques dans ce pays.

Les Sarrazins ont laissé dans la vallée de Barétous de nombreux souvenirs de leur passage; sur les bords du Vert, près d'Oloron, leur nom reste encore attaché au village de *Montmour* (montagne des Maures); à Agnos, on voit l'emplacement d'un camp construit par eux; sur le mont Laventagne, se trouvent les ruines de plusieurs châteaux mauresques; enfin, au village d'A-

ramis, on montre une maison dite maison Vallée, et regardée également comme d'origine sarrazine.

Les montagnards de Barétous ont eu jadis, comme tous les autres montagnards des Pyrénées, de longues luttes à soutenir avec leurs voisins pour la possession des pâturages; mais ils ne furent pas toujours les plus forts, et les Navarrais espagnols leur imposèrent un tribut annuel de trois chevaux ayant une étoile au front et des balzanes aux quatre pieds. La difficulté de trouver tous les ans trois chevaux de cette espèce obligea les habitants de Barétous à demander à leurs vainqueurs d'autres conditions : les trois chevaux furent remplacés par trois vaches, qui se remettaient solennellement chaque année le 14 août à la frontière, au col de la Pierre de Saint-Martin, entre le pic de Lèche et celui d'Arlas, au S. de Sainte-Engrace. « Trois députés français et trois députés espagnols, armés ainsi qu'en temps de guerre, s'avançaient vers le rocher limite, lentement, gravement, comme gens qui s'attendent à voir paraître des adversaires. L'un des Navarrais, selon qu'il était armé, inclinait sa pique, sa lance, son fusil ou son épée, vers la ligne séparative des deux royaumes, et posait cette arme sur le gazon, la pointe tournée du côté de la France. De son côté, l'un des Français laissait tomber son arme sur celle du Navarrais, de manière à figurer une croix sur la limite des deux empires. Ces préliminaires étant achevés dans un religieux silence, les députés montagnards, se découvrant, mettaient un genou en terre, posaient la main droite sur cette croix improvisée et prononçaient un serment solennel. » Si l'on doit en croire M. Chaho, auquel nous empruntons les détails précédents, cet usage durerait encore.

A 4 kil. d'Oloron, la route de Mauléon (V. R. 22) abandonne la plaine pour entrer dans la vallée de Barétous proprement dite, au milieu de laquelle serpentent les eaux du Vert. Après avoir longé la base de hauteurs uniformément rondes et boisées, on passe sur la rive g., en deçà de (10 kil.) *Féas*, v. de 610 hab.; 1 kil. plus loin on traverse *Ance*, v. de 441 hab., puis on repasse sur la rive dr. à moitié chemin entre Ance et

4 kil. (15 kil.) **Aramis**, chef-lieu de canton, de 1209 hab., arrond. d'Oloron. La position de ce village au milieu d'une plaine fertile lui donne une certaine importance commerciale; mais les étrangers n'ont à y voir que la maison Vallée, dont nous avons parlé plus haut.

A Aramis, la route se bifurque; le bras de dr., franchissant le Vert, se dirige sur Lanne et Tardets (V. R. 22); celui de g. remonte la rive dr. du Vert jusqu'à

3 kil. (18 kil.) *Arette*, v. de 2069 h., situé au pied d'une chaîne de collines escarpées. Une route de voitures traverse cette chaîne et descend par la vallée de l'Élaboo au village de (7 kil.) *Issor*, 856 hab. (V. R. 28).

Au delà d'Arette, la vallée, arrosée par le Vert d'Arette qui descend du S., ne renferme pas même un hameau; des sentiers de montagnes la mettent en communication avec la vallée de Barlanès à l'O., la vallée de Sainte-Engrace et l'Espagne au S., la vallée du Lourdios à l'E. Ces divers passages n'offrent rien de particulièrement intéressant. La forêt d'Isseaux, la plus grande forêt des Pyrénées, composée principalement de hêtres et de sapins, couvre plusieurs montagnes entre Sainte-Engrace et le bassin de Bédous.

ROUTE 27.

D'OLORON A SAINT-CHRISTAU.

8 kil. Route de voitures. Dilig. tous les jours; 2 fr. et 1 fr. Voitures à volonté.

La route d'Oloron à Saint-Christau remonte la rive g. du Gave d'Aspe, jusqu'à (2 kil.) *Bidos*, v. de 145 hab., où elle passe sur la rive dr. puis elle traverse (3 kil.) *Soeix*, où l'on remarque la tréfilerie de M. Davantès; 4 kil. plus loin, elle laisse à g. (7 kil.) *Eysus*, v. de 822 hab. Là elle se bifurque; le bras qui continue à remonter la rive dr. du Gave conduit à Lurbe; le bras qui s'en éloigne en formant un triangle mène à

(8 kil. d'Oloron) **Saint-Christau**, ancienne Commanderie qui relevait du monastère de Sainte-Christine, en Aragon, hameau dépendant de la commune de *Lurbe* (609 hab.), qui se trouve située sur la rive dr. du Gave d'Aspe, à 2 kil. au delà. Sa position, à l'entrée de la vallée d'Aspe, dans un joli vallon arrosé par l'Ourtau et dominé par le mont Binet, est des plus agréables. On y trouve cinq sources minérales qui attirent chaque année un certain nombre de malades. Il y a trois hôtels principaux : la *Poste*, le *Grand-Turc* et le *Grand-Mogol*. Une chambre de maître s'y paye de 2 à 4 fr. par jour, une chambre de domestique 1 fr., un appartement de plusieurs pièces, de 8 à 15 fr. On déjeune à la carte et on dîne, soit à table d'hôte pour 2 fr. 50 c., soit dans sa chambre (3 fr. pour deux personnes).

Les eaux de Saint-Christau, connues de tout temps dans le pays, sont des eaux froides sulfureuses et des eaux froides salines. Efficaces, assure-t-on, dans un assez grand nombre d'affections (maladies de la peau, hémorroïdes, blessures, rhumatismes, etc.), elles s'emploient sous toutes les formes, excepté celle du Pêcheur, qui ne se prend qu'en boisson.

Il y a 5 sources : sources des Bains-Vieux, fontaine des Cagots, fontaine des Deux-Arceaux, source du Pré, fontaine des Œufs-Pourris ou du Pêcheur.

La température du Pêcheur varie de 15°, 11, à 12°.

La source du Pêcheur paraît contenir du sulfure de potassium, des carbonates de chaux et de magnésie, du sulfate de chaux (quantité minime), une matière extractive, et point de chlorure : l'eau des Cagots ne présenterait qu'un chlorure et des carbonates de chaux et de magnésie. (*Annuaire des eaux de la France.*)

Nous n'avons pas pu trouver d'analyse plus précise.

L'établissement ou plutôt les établissements des bains du Pré et des bains Vieux de Saint-Christau, appartiennent aujourd'hui à M. le comte de Barraute. Il y a un médecin inspecteur et un sous-inspecteur. On paye un bain 1 fr., une douche 25 c. L'abonnement pour la saison (boisson ou lotion) est de 4 fr. On trouve à l'établissement un cabinet de lecture avec un salon de compagnie et piano.

Le séjour de Saint-Christau est très-recherché des pêcheurs et des chasseurs. Les promeneurs vont sur-

tout à la *Hourcade*, colline facile à gravir, d'où l'on découvre Oloron, Sainte-Marie, les vallées d'Aspe et de Barétous. Mais l'ascension du **mont Binet** demande 2 h. pour monter et 1 h. 30 m. pour descendre. Du sommet de cette montagne, haute de 1226 mèt., on découvre une vue admirable sur les plaines de la Soule et du Béarn, les vallées d'Aspe, d'Ossau et de Barétous. Il faut avoir soin de redescendre par la gorge du Lourtau. Au pied de la montagne, on remarque un pont de rochers que la nature a jeté sur le lit encaissé d'un torrent.

On peut aussi faire des excursions dans la vallée d'Aspe (V. R. 28.)

ROUTE 28.

D'OLORON A PAMPELUNE PAR URDOS, CANFRANC ET JACA.

LA VALLÉE D'ASPE, D'OLORON A JACA.

40 kil. et 5 lieues espagnoles. Route de voitures jusqu'à la Fonderie. Route de chevaux de la Fonderie à Jaca. Voitures à volonté à Oloron. Chemin de fer projeté de Pau à Saragosse.

La **Vallée d'Aspe** a pour limites au N. la vallée d'Oloron; à l'O. la vaste forêt d'Isseaux, la vallée de Barétous et le val d'Aragon; au S. le pic d'Aspe, qui lui a donné son nom; à l'E. une ligne sinueuse de pics qui s'étend depuis le col des Moines jusqu'à celui de Marie-blanque. Sa plus grande longueur est, en ligne droite, de 40 kil., et sa plus grande largeur de 18 kil. environ; mais, sauf le petit bassin de Bédous, situé à son point central, elle se compose de défilés étroits. Sa population actuelle est de 11 600 hab.

La vallée d'Aspe formait autrefois une république sous la protection des princes de Béarn. Lorsque le Béarn fut réuni à la couronne de France, elle subit le même sort. Cependant le roi Louis XIII lui conserva tous ses priviléges. Jamais la féodalité ni le fisc n'y pénétrèrent. Les habitants étaient exempts du service militaire, mais obligés de défendre leur pays; ils avaient, dit Palassou, le droit d'élire leurs magistrats. Les protestants de la vallée, dont les descendants habitent encore le village d'Osse, furent même les seuls protestants de France qui, après la révocation de l'édit de Nantes, conservèrent le droit de se réunir dans un temple.

Les Aspois passaient autrefois pour de mauvais voisins; ils étaient toujours en lutte avec les montagnards de la vallée d'Ossau, et les chassaient à main armée des meilleurs pâturages; ils allèrent même, par le col des Moines, la vallée du Soussouey et le col de Lavedan, attaquer les habitants de la vallée d'Aucun, et les condamnèrent à leur payer tribut. Le traité conclu en 1348 par les deux parties belligérantes montre quelles étaient les raisons des habitants de la vallée d'Aspe.

Voici cette pièce curieuse :

DU 1er JUIN 1348.

(Traduit de l'original béarnais).

Soit chose connue à tous, que, comme la terre de Lavedan d'Arraigues eut demeuré six ans sans porter de fruit, ni femme, enfant, ni vache, veau, ni jument, poulain, ni bétail d'aucun poil, à raison de ce que le petit abbé de Saint-Savin aurait fait périr les gens d'Aspe qui avaient fait et faisaient des courses et des ravages en Lavedan, après avoir lu sur un sureau un livre qu'il avait tiré

par art diabolique de Salomon; à cause de quoi, les gens de Lavedan furent conseillés d'envoyer deux prud'hommes d'entre eux vers le Saint Père à Rome pour demander l'absolution; en observant les choses par lui ordonnées, et ci-dessous déclarées, ainsi qu'il les écrivit par lettres qu'il envoya, savoir : une à l'évêque de Lescar, une autre à l'évêque de Tarbes, une autre au sénéchal de Béarn, et une autre au sénéchal de Bigorre, tendante aux fins, qu'en ensuivant les pénitences et amendes par eux imposées, ils fissent la paix entre les deux montagnes, et pour cet effet appelassent dix prud'hommes d'Aspe et autant de Lavedan, et fissent rédiger cela par écrit, et moyennant ce, absoudre les terres, gens, bestiaux et autres choses de Lavedan, et accordèrent comme s'ensuit : Et tout premièrement paix soit entre parties à jamais, et que celui qui la rompra ait la malédiction du Saint Père et paye deux cents marcs d'argent (cent marcs aux endommagés seront), et qu'ensuite ceux de Lavedan envoyeront dix hommes de sainte vie vers Monseigneur saint Jacques en Galice, qu'ils fassent chanter quatre messes d'évêques et dix d'abbés avec crosses, et cent messes à prêtres ou frères, et que ceux de Lavedan fassent à jamais les réparations ci-dessous écrites et payent au messager d'Aspe, le jour et fête de Saint-Michel de septembre, dans l'église de Saint-Savin ou en celle d'Odot, avant que l'étoile paraisse.

La validité de ce contrat fut officiellement reconnue par les tribunaux judiciaires, et l'on cite une sentence du conseil de Béarn, du 18 mai 1593, et une autre du parlement de Navarre, du 28 septembre 1693, ordonnant aux habitants du Lavedan de payer aux Aspois la somme de sept livres deux sols.

Deux routes conduisent d'Oloron à Escot, l'une sur la rive dr. du Gave d'Aspe, l'autre sur la rive g. Celle de la rive dr. passe par Bidos, Soeix, Eysus, Lurbe, et laisse Saint-Christau à g. entre ces deux derniers villages; celle de la rive g. traverse : (6 kil.) *Gurmençon*, v. de 395 hab.; (1 kil.) *Arros*, v. de 176 hab.; et (3 kil.) *Asasp*, v. de 642 hab. situé en face de Saint-Christau.

Au delà d'Asasp, dominé par le pic de ce nom, et vis-à-vis de *Lurbe*, s'ouvre à dr. une vallée latérale d'où descend le Lourdios. Le chemin de grande communication qui remonte cette vallée conduit à Lanne et à Aramis par *Issor*, v. de 856 hab. situé à 3 kil. de la bifurcation, 17 kil. d'Oloron et 10 kil. d'Aramis, son chef-lieu de canton. A 1 kil. au-dessus d'Issor la vallée se bifurque; l'Elaboo descend du petit bras que remonte le chemin avant de franchir le col qui le sépare de la vallée de Barétous. Le grand bras, arrosé par le Lourdios, se dirige au S. jusqu'au pied du Bilhorry, que domine le pic d'Anie. Il ne contient qu'un seul village, *Lourdios-Ichère* (639 hab.), situé à 21 kil. d'Oloron, dans un vallon latéral arrosé par l'Arrie. Ce village communique à l'O., par le col de Soës, avec Arette (V. R. 26), à l'E. avec la vallée d'Aspe, par un sentier qui vient aboutir au pont Suzon (Voy. ci-dessous), entre Sarrance et Bédous.

Cependant les montagnes se resserrent et s'élèvent; en certains endroits, la vallée devient un défilé. Sur la dr., le rocher est souvent taillé à pic. Sur la g., le Gave coule au fond d'un précipice profond et escarpé. Au S., la *pène* d'Escot, semblable à une gigantesque muraille, attire les regards

bien en deçà de (4 kil. d'Asasp, 13 kil. d'Oloron) *Escot*, v. de 750 hab. « On montre à l'étranger, raconte M. le docteur Taylor, les ruines d'une maison démantelée qui, sur la fin du siècle dernier, était le repaire d'une famille de brigands. Trois frères, doués d'une force peu commune et braves jusqu'à la témérité, avaient choisi ce défilé pour en faire le théâtre de leurs sinistres exploits. Malheur au voyageur solitaire et attardé qui tombait entre leurs mains! après l'avoir dépouillé de tout ce qu'il possédait, même de ses vêtements, ils le précipitaient dans les eaux du Gave. Leurs crimes restèrent longtemps impunis, et la justice semblait impuissante à les atteindre. Un jour, les habitants de la vallée résolurent de châtier eux-mêmes les coupables. Arrêtés malgré leur résistance, liés et garrottés, les trois frères furent lancés à leur tour dans le gouffre qui avait englouti leurs trop nombreuses victimes.»

D'Escot à Bielle dans la vallée d'Ossau par le col de Marieblanque (V. R. 29).

A peu de distance d'Escot, la route franchit le Gave. Le pont est étroit, le Gave profond. A peine a-t-on atteint la rive dr., qu'on aperçoit à g. une inscription romaine, gravée sur le rocher appelé *pène* d'Escot. Cette inscription, effacée en partie par le temps ou par les hommes, est ainsi conçue :

L. VAL. VERNUS CER
II VIR BIS HANC
VIAM RESTITUIT
LA MIIIXIV
AMICUS S. C.

Parmi les écrivains qui s'en sont occupés, les uns la regardent comme romaine; les autres soutiennent qu'elle est moderne. Ce qui paraît positif, c'est qu'elle ne se trouve pas mentionnée dans la *Notitia utriusque Vasconiæ* du savant Oyhenart. Du reste, au-dessus du nom du duumvir L. Valerius Vernus, on lit maintenant celui d'un entrepreneur qui a construit ou réparé la route.

Près du pont d'Escot, sur la rive dr. du Gave, s'élève une maisonnette isolée : c'est le modeste *établissement thermal* où viennent se baigner les paysans des environs. « Ces eaux, dit Bordeu, sont d'un grand usage dans toute la contrée voisine : on les emploie pour les tempéraments vifs et bouillants qui ne peuvent pas en supporter de plus actives ; dans toute sorte d'obstruction, pour les poitrines délicates, pour rafraîchir le sang, mais surtout pour la néphrétique, et peu s'en faut qu'elles ne passent pour spécifiques dans cette dernière maladie: elles sont aussi recommandées pour les vieilles fièvres, ou plutôt pour les embarras qui sont la cause ou la suite de ces fièvres si longues. »

On repasse sur la rive g. du Gave, en deçà de

3 kil. (16 kil.) *Sarrance* (hôtel de *France*), commune de 1171 hab., lieu de pèlerinage célèbre et fréquenté. On y remarque les ruines, tapissées de mousse et de lierre, d'un couvent de Prémontrés, où Louis XIII fit ses dévotions à la madone, renommée pour ses miracles, que viennent encore adorer le 15 août un grand nombre de fidèles. L'église, dont l'intérieur offre un aspect propre et régulier, est flanquée d'une petite tour que décorent des statues dans des niches.

A l'entrée et à la sortie du village, s'élèvent des chapelles où un artiste aspois a sculpté avec une naïveté originale les principales scènes de la Passion.

A 1500 mèt. environ de Sarrance, on franchit le Gave sur le pont Suzon. Avant d'y arriver, on voit tomber en cascade un ruisseau dont les eaux ont creusé dans des rochers calcaires une cavité circulaire de plusieurs mètres de profondeur. La vallée s'est de nouveau resserrée. Au point où elle s'élargit, on découvre, du haut d'une côte, le joli bassin de Bédous, auquel ses nombreuses éminences coniques donnent un aspect tout particulier, mais qui a été un peu trop vanté par ceux de ses admirateurs qui ont prétendu « qu'on ne pouvait rien admirer de plus gracieux et de plus riant que cette charmante oasis. » « Qu'on se figure, dit l'un d'eux, un vaste bassin sillonné par le Gave, qu'entourent de tous côtés des montagnes capricieusement accidentées, puis des champs, des prairies, dix ou douze villages répandus dans ce riche vallon, pittoresquement groupés les uns après les autres, étendus dans la plaine, tapis au pied de la montagne, ou audacieusement suspendus sur la crête de quelque roche.... Ce grand village qui s'étend à nos pieds et qui nous apparaît comme la capitale de ce petit royaume, c'est Bédous; un peu plus loin, nous découvrons Accous, où le tendre Despourrins soupira ses élégies passionnées; voilà Osse, où le temple calviniste s'élève rival de la chapelle catholique; là, c'est Athas, où, sous les vêtements grossiers de la villageoise, l'artiste trouve plus d'un type de beauté dont la pureté semble aujourd'hui étrangère à nos grandes cités. »

8 kil. (24 kil. d'Oloron) **Bédous** (hôtel chez *Bouzom*), relais de poste, commune de 1309 hab., est situé sur la rive dr. du gave d'Aspe, au débouché du vallon latéral arrosé par le Gabarret.

De Bédous à Laruns dans la vallée d'Ossau par Aydius et le col de Las Arques (V. R. 29).

Après avoir traversé le Gabarret, on laisse *Orcun* et *Jouers* à g., *Osse* (877 hab.) et *Athas* (857 hab., avec *Lées*) à dr. A peu près à moitié chemin entre Bédous et Accous, jaillit une source minérale sulfureuse où viennent se baigner des malades atteints de rhumatismes. C'est la source de *Suberlaché*, mentionnée par Bordeu. « Cette eau, dit le célèbre médecin, est tiède, soufrée, ferrugineuse, et très-recommandable par les cures qu'elle a faites dans les maladies externes et internes, pour l'estomac et pour toute sorte d'affections chroniques où il est besoin de réparer le baume naturel du sang, son huile, sa lymphe, etc. » L'établissement actuel de Suberlaché contient dix baignoires. A 800 mèt., on trouve une source ferrugineuse, à laquelle les habitants de la vallée attribuent des vertus merveilleuses.

3 kil. (27 d'Oloron) **Accous**, v. de 1591 hab., est situé à la g. de la route, sur la Berthe, qui descend d'un vallon latéral par lequel on peut se rendre à Gabas (V. R. 29). C'est le plus ancien village de la vallée. Il était, dit-on, connu des Romains, qui y avaient élevé un temple, comme l'indique le nom d'*Aspa-Luca*, qu'ils lui avaient donné. Mais, à l'exception

de quelques médailles, on n'y a découvert aucun vestige d'antiquités romaines. Il a vu naître, ainsi que nous l'avons déjà dit, Despourrins, le Tibulle des pasteurs, auquel « les montagnards et la reconnaissance des Béarnais ont élevé, avec le concours d'un compatriote-roi, de Bernadotte, un gracieux monument qui s'harmonise avec le paysage. » Le monticule isolé que couronne cette colonne était la retraite favorite de Despourrins; c'est là qu'il composa, assure-t-on, cette élégie que les Béarnais trouvent si touchante et qui faisait dire au poëte Jasmin qu'il était fier d'être « le grand prêtre de l'autel montagnard dont Despourrins était le Dieu. »

Du reste, le lecteur en jugera; en voici la traduction mot à mot :

Là-haut sur la montagne, un pasteur malheureux — Assis au pied d'un hêtre, noyé dans ses larmes, — Songeait au changement de ses amours.

« Cœur léger, cœur volage, disait l'infortuné, — La tendresse et l'amour que je t'ai donnés, — Sont-ce là les rebuffades que j'ai méritées?

« Depuis que tu t'es accostée avec des gens de condition, — Tu as pris un si haut vol que ma maison, — N'est pas assez haute pour toi d'un chevron.

« Tes brebis avec les miennes ne daignent plus se mêler, — Et tes superbes moutons depuis lors, — Ne s'approchent des miens que pour les battre.

« De richesses je me passe, d'honneurs, de qualités, — Je ne suis qu'un pasteur, mais il n'y en a aucun — Que je ne surpasse (tous) en amitié.

« Encore que je sois pauvre en mon petit état, — J'aime mieux mon béret tout pelé, — Que (non pas) le plus beau chapeau bordé.

« Les richesses du monde ne font que tourments; — Et le plus beau seigneur, avec son argent, — Ne vaut pas le pasteur qui vit content.

« Adieu, cœur de tigresse, bergère sans amour; — Changer, oui, tu peux de serviteur, — Jamais tu n'en trouveras un tel que moi. »

Combien l'antique chanson béarnaise que l'on chante souvent dans la vallée d'Aspe nous paraît plus belle que cette fade élégie aux rubans roses et aux blancs moutons!

Les fillettes à marier.

Sur le bord de la rivière, sur le bord fleuri, il y a trois jeunes filles, filles à marier.

Celle qui est la plus jeune ne fait rien que pleurer. « Pourquoi pleurer, fillette, pourquoi tant soupirer?

— Si je pleure, pauvrette, j'en ai bien raison; les glands de ma ceinture dans l'onde sont tombés.

— Que donnez-vous, brunette, à celui qui ira les chercher? — Je lui donnerai une rose avec un beau baiser. »

Alors le galant jette ses chaussures et se lance dans l'eau, dans l'onde le galant s'est enfoncé.

La dernière vague a fait flotter les glands. « Tenez, tenez, brunette, voici vos glands dorés! »

En face d'Accous, sur la rive g. du Gave, se montre le v. de *Lées*.

Au delà d'Accous, la vallée d'Aspe se resserre de nouveau, les montagnes se rapprochent, la *Pène d'Esquit* se dresse comme un portail gigantesque formé par deux pyramides de marbre. Entre deux pics nus et décharnés, qui, des deux côtés, dominent la route creusée dans le roc, le torrent s'est frayé un passage. Ses eaux bouillonnantes battent incessamment les piles de pierre du hardi *pont d'Esquit*, situé à 2 kil. d'Accous. 3 kil. plus

loin, le pont de Lescun, jeté sur le gave d'Aspe un peu au-dessous du gave de Lescun, conduit dans la jolie gorge qui s'ouvre au S. O., et au fond de laquelle on aperçoit les maisons de (6 kil. — 30 kil.) *Lescun* (1377 hab.), dominées par de belles montagnes un peu nues, mais bien découpées et brillantes au soleil.

Excursion à Lescun et au pic d'Anie.

En montant à Lescun par les sentiers rocailleux de la vallée, on trouve, à trois quarts d'heure du pont, une maisonnette isolée où les cavaliers doivent laisser leurs chevaux. Près de là, la **cascade de Lescun,** l'une des plus belles des Pyrénées, tombe avec un épouvantable fracas au fond d'un gouffre profond. Un pont tremblant, formé d'un seul tronc de sapin, traverse le ravin à l'endroit même où le torrent se précipite en bouillonnant, et, quand on se penche pour regarder le fond de l'abîme, c'est à peine si, à travers la poussière de gouttelettes qui s'élèvent de la cascade comme un tourbillon de fumée, on peut distinguer dans l'obscurité l'écume blanche des eaux.

De la cascade un sentier étroit et pierreux monte jusqu'à Lescun. Ce village, perché comme un aigle sur le sommet d'un plateau, à 902 mèt. de hauteur au-dessus du niveau de la mer, jouit d'une vue magnifique. En face, du côté du S., s'étend un autre plateau couvert de pâturages et de chalets épars; au S. O., dominant la gorge du ruisseau d'Ansabe, s'élève le pic de *Larraille* (2323 mèt.), et s'ouvre le port d'Anso, col étroit, où deux mulets ne peuvent passer de front; à l'O., se dresse au-dessus de plusieurs autres montagnes la pyramide neigeuse du pic d'Anie (2504 mètres). — En 1794, les habitants de Lescun repoussèrent à eux seuls 7000 Espagnols, qui venaient envahir le territoire français.

Pour aller de Lescun en Espagne, il faut descendre dans la vallée du Gave de Lescun, puis entrer dans la gorge du gave d'Ansabe, qui s'ouvre à dr. dans la direction du S. O. Après avoir traversé ce gave deux fois, et laissé à g. la fontaine d'Ansabe, on atteint le **Port d'Anso,** un peu au S. du *pic d'Ansabère*, qui a 2376 mèt. de hauteur. Mesurée sur la carte en ligne droite, la distance de Lescun au port d'Anso est d'environ 10 kil. De là on descend par un chemin très-rapide dans la vallée du Veral, jusqu'à la ville d'*Anso*, peuplée d'environ 1400 hab. Cette ville, assez bien bâtie, offre quelques édifices remarquables. Le commerce de la France et de l'Espagne, par le col d'Anso, peut s'élever annuellement à 50 000 francs environ.

D'Anso à Verdun (V. R. 28), par la vallée du Véral, 3 lieues.

C'est par le village de Lescun qu'on tente ordinairement de monter au **Pic d'Anie,** dont le sommet n'est éloigné en ligne droite que de 8 kil., mais dont l'ascension demande une journée (aller et retour). Au delà de Lescun, on quitte la gorge principale pour entrer dans le vallon arrosé par le Lahourque de Lauga. Pendant quelque temps on traverse encore des prairies parsemées de maisonnettes; mais bientôt la gorge se recourbe vers le N., et les ro-

chers deviennent de plus en plus escarpés. On laisse à dr. les *bains de Laberou*, eaux minérales où les hommes et les femmes de Lescun ont l'habitude de se baigner pêle-mêle; puis, se dirigeant à l'O., on traverse le *bois de Braca d'Azuns*, avant d'atteindre la cabane d'Azuns, située sur le Pas de même nom, à plus de 1800 mètres de hauteur. De là on voit, du côté du S., les sources du ruisseau jaillir des flancs du pic d'Anie; on en suit les bords; puis, après avoir laissé à dr. le petit lac d'Anie, on gravit enfin les escarpements neigeux du sommet. M. Palassou, craignant d'être arrêté par les habitants de Lescun s'il passait par ce village, fit son ascension par un autre côté. Parti du village d'Athas, dans le bassin de Bédous, il passa par la forêt d'Isseaux, puis il se dirigea vers le S. par un affreux entassement de rochers, jusqu'à ce qu'il arrivât enfin au Pas d'Azuns.

Du haut du pic d'Anie (2504 mèt.) on jouit d'une vue très-étendue, surtout du côté de la France : on découvre, à l'O., les montagnes du pays basque et la mer ; au N., des collines, de riantes vallées, entre autres villes : Orthez, Oloron, Pau; puis, au delà, la surface violette des Landes; à l'E., les plus hauts sommets de la chaîne; au S., les monts arides de l'Espagne; enfin, immédiatement au-dessous des neiges, le petit lac d'Anie et les gorges qui se dirigent vers le gave de Lescun.

Le pic d'Anie est moins élevé que les sommets des Hautes-Pyrénées, mais il se distingue par sa forme pyramidale et régulière, et par la beauté de ses contours; les Basques en avaient fait un Olympe. « Sur le sommet de l'Ahuñemendi (Anie), brille le palais enchanté de Maithagarri, la plus jeune et la plus séduisante des péris ibériennes. Une ceinture magique presse la taille svelte de la jeune fée, et fixe les plis de sa robe d'azur parsemée d'étoiles; un cercle diamanté retient sa blonde chevelure, et brille sur son front avec moins d'éclat que le feu divin de ses yeux bleus; une lance d'argent arme son bras délicat; un daim agile est son coursier. Un jour la fée Maithagarri trouva le beau Luzaïde endormi sur l'herbe, au bord d'un ruisseau, l'enchaîna de lianes et de fleurs, et le transporta dans ses bras jusqu'à son palais magique, avant de le réveiller. »

Les habitants de Lescun, pour lesquels cette montagne, située à l'O. de leur vallée, est un *laboratoire d'orages*, n'en font pas le séjour d'une belle fée, mais bien celui d'un « esprit mélancolique, solitaire, inhospitalier. » « Sa taille, dit M. le baron Taylor, surpasse celle du plus haut sapin; son jardin, qu'il cultive avec soin et d'où il écarte toujours les neiges et les frimas, est situé sur le haut du pic. Là croissent des végétaux dont le suc a des puissances surnaturelles; la liqueur qui en provient décuple la force des hommes; quelques gouttes suffisent pour écarter les démons gardiens des trésors que renferment les cavernes et les vieux châteaux. Si des étrangers tentaient de cueillir ces végétaux puissants ou de visiter la demeure du génie, celui-ci susciterait aussitôt d'effroyables tempêtes. »

Au commencement du siècle, M. de Borda voulut braver ces dan-

gers; mais les habitants de Lescun le poursuivirent, et, sans l'intervention du curé, ils l'auraient peut-être maltraité. Aujourd'hui les touristes n'ont plus de dangers de ce genre à redouter.

A 1 kil. du pont de Lescun, près du hameau de *Brouca*, on traverse un torrent qui descend du *Pic Arapoup* (1669 mèt.), et 1 kil. plus loin on traverse *Eygun*, dominé par

6 kil. (32 kil.) *Cette*, v. de 461 hab. (avec Eygun), situé sur la rive dr. du Gave. On franchit ensuite L'Escuarp, qui descend, à l'E., d'un vallon boisé (bois de Pedaing), que ferment à son extrémité supérieure les pics d'*Anchet* (2277 mèt.), de *Ronglet* (2144 mèt.) et de *Permayou* (2371 mèt.).

3 kil. 1/2 (35 kil. 1/2) *Etsaut*, v. de 426 hab., est situé aussi sur la rive dr. du Gave; on y remarque une maison, de construction assez récente, sur la façade de laquelle sont incrustées des pierres qui portent des traces de caractères arabes. Vis-à-vis d'Etsaut, au-dessous du grand bois de Lestéré, sur la rive g. du Gave, se trouve le village de *Borce* (723 hab.).

A 1500 mèt. environ d'Etsaut, la route passe sur la rive g. du Gave, par le pont de Sebers, d'où l'on peut voir l'ancien chemin de la Mâture, hardiment taillé dans le roc; c'est par là qu'on faisait descendre les bois de construction. On pénètre dans un défilé étroit dominé par deux montagnes escarpées. A g., sur un énorme rocher surplombant le torrent à 150 mèt. de hauteur, se dressent de vastes murailles qui semblent faire partie de la montagne; c'est le **Fort d'Urdos** ou le **Portalet.** Un pont d'une seule arche, appelé le pont d'Enfer, réunit la route à la base du rocher, entre dans un petit défilé latéral par où débouche le torrent du Sescoué, s'élève de là, par un escalier en zigzag taillé dans le flanc du rocher, jusqu'au bord d'un précipice qui le sépare du fort, et traverse cet abîme sur un pont-levis d'une hauteur effrayante. Un autre pont, plus éloigné, pénètre dans les entrailles mêmes du rocher et permet à la garnison de sortir sans être vue. Ce fort, situé à 794 mèt. au-dessus du niveau de la mer, a coûté 10 années de travail. Il pourrait contenir 3000 hommes de garnison. Une heure suffit pour y monter et le visiter. On y remarque surtout les escaliers intérieurs taillés dans le roc.

Au delà du fort, le défilé cesse tout à coup, et la route, passant de nouveau sur la rive dr., laisse à dr. un vallon latéral d'où descend le Baralet, et qui remonte, au S. O. puis au S., jusqu'à la frontière.

4 kil. 1/2 d'Etsaut (40 kil.) *Urdos* (auberge...) en latin *Forum Ligneum*, dernier village français, se trouve situé sur la rive dr. du Gave, à 760 mèt. au-dessus du niveau de la mer, dans une petite plaine. Ce village, fort sale d'ailleurs, et d'un aspect tout à fait espagnol, est habité par une population de contrebandiers.

Au sortir d'Urdos, la route s'éloigne un peu du Gave, traverse (1 k.) le ruisseau de Lorry, passe (2 kil.) près des ruines du Lazaret, établi en 1823 lors du cordon sanitaire, et revient de nouveau longer le torrent, entre le bois de Couecq, où se trouvent de beaux gisements d'albâtre, à l'O., et le bois Lazaque

à l'E. ; enfin elle s'arrête (3 kil. — 46 kil.) à la *fonderie* de M. d'Abel, qui tire son minerai des gisements de cuivre du plateau de Cousia, à 2 ou 3 kil. vers le S.

A partir de la fonderie, située à 1280 mèt. au-dessus de la mer, un sentier escarpé monte vers le S. O., en serpentant à travers les pâturages, à l'auberge de Peyrenère, puis à la maison du cantonnier (1451 mèt.), et à l'*auberge de Paillette*, où l'on peut au besoin passer la nuit, enfin atteint la frontière au **col de Somport**, *summus Portus*, situé à 1640 mèt. de hauteur, à 5 kil. de la fonderie et 11 kil. d'Urdos, « et largement ouvert entre des hauteurs médiocres, dit M. de Chausenque, sur la voie romaine qui de Cæsarca Augusta (Saragosse) conduisait à Beneharnum par Iluro, Aspaluca et Forum Ligneum. » C'est par ce port et ceux de la Navarre qu'Abd-er-Rhaman fit passer cette redoutable armée qui menaça toute la chrétienté. Ainsi dans tous les temps la vallée d'Aspe a été une des grandes communications avec l'Espagne. Une croix, plantée sur le roc, y marque la limite des deux empires, limite naturelle entre les affluents de l'Èbre et de l'Adour, entre le Gave d'Aspe et l'Aragon.

Du col de Somport au col des Moines et à Gabas (V. R. 29).

Sur le plateau du port s'étendent les vastes pâturages de Cousia, qui, jusqu'à ces derniers temps, restèrent indivis entre la France et l'Espagne, et qui descendent en pente douce vers l'Espagne. Du côté de la France, le bois de Sansane tapisse les flancs inférieurs de la gorge sauvage où le Gave d'Aspe prend sa source. Au S. O., le *pic d'Aspe* (2500 mèt.) dresse sa crête neigeuse, du haut de laquelle on peut voir Jaca ainsi qu'une grande étendue des montagnes de l'Aragon et de la Navarre. Sur le flanc N. de cette montagne, s'ouvre un vaste cirque, tout semé de fragments de rochers, que semble avoir formé un effondrement du sol, et dont le fond est occupé par une belle nappe d'eau de 45 min. de tour : c'est le **lac d'Estains.** Ses eaux, toujours limpides, sont peuplées, dit-on, d'excellentes truites.

« Excepté au midi, où des roches le surplombent, des tapis de gazon dessinent ses rives sinueuses et se développent, dit M. de Chausenque, sur des mamelons parallèles, comme les ondes d'une mer mollement agitée. De ce haut plateau la vue s'étend sur Peyrenère et sur les montagnes où naît le torrent de l'Aragon, et à l'opposite, sur des pâtures nommées *Aigues-Tortes*, aboutissant à un col facile qui verse dans la vallée navarraise d'Echo, dont les hauteurs arides se montrent plus loin. »

Pour aller de la fonderie au lac d'Estains, il faut traverser le Gave d'Aspe, et monter pendant 1 h. à travers des sapins et des clairières, en laissant à dr. le vallon d'Espelunguère et le mont Couecq. Au sortir des bois, on gravit au S. une pente très-rapide jusqu'à (45 min.) un plateau de pâturages, au sol tourmenté et entrecoupé de roches, qui sert de soubassement au pic de Bernère. Du lac on peut gagner directement en 1 h. 30 m. l'auberge de Paillette.

A quelque distance du col de

Somport, le sentier, qui descend en serpentant dans la vallée de l'Aragon, vient passer près des ruines de l'hôpital de *Santa-Christina*, jadis l'un des plus riches de la chrétienté. Les montagnards d'Aspe le brûlèrent, dit-on, pour se venger de ce que les Espagnols avaient fait paître leurs brebis sur des pâturages français. Un peu plus bas on arrive au débouché de plusieurs vallons dont l'origine se trouve à dr. dans les montagnes de l'E., et on entre dans une vallée comparativement large, connue sous le nom de vallée de *Gaicipollepa ;* presque à l'entrée se trouve la grange de *San Antonio*, au-dessus de laquelle un petit fort couronne un promontoire escarpé.

De San Antonio à Sallent par le port d'Izas, 8 h. (V. R. 35) ; — au col des Moines (V. R. 29).

Au delà de San Antonio on ne trouve plus de maison jusqu'à

11 kil. de Somport, **Canfranc,** charmant petit v. de 132 hab., situé sur la rive dr. de l'Aragon, composé d'une seule rue et d'une place que traverse la route, et dominé par un vieux château assez bien conservé, dont on attribue la fondation à Philippe II. De ce château on découvre une belle vue sur l'Aragon et sur le *Can Gran*, une des sommités les plus élevées de la chaîne des Pyrénées. D'après M. Willkomm, la hauteur moyenne de Canfranc, au-dessus de la mer, est de 989 mèt. Les produits de la fabrique de couteaux de Canfranc sont expédiés jusqu'à Oloron.

Au sortir de Canfranc, on suit la rive dr. de l'Aragon, qui coule doucement à l'ombre des aunes, des hêtres et des érables, et bientôt on arrive à l'extrémité du bassin. Des deux côtés les parois des montagnes se rapprochent, le torrent mugit de cascade en cascade et s'engouffre en tournoyant dans de vastes entonnoirs ; à dr. et à g. s'ouvrent de grandes ravines d'où se précipitent des ruisseaux, et à travers lesquelles on voit briller un instant les sommets neigeux des Pyrénées. A la fin la gorge devient si étroite, que le sentier a dû être taillé dans le roc, et c'est à peine si l'on voit l'eau du torrent se briser au fond de l'abîme sur les rochers de grès rouge. Tout à coup la gorge s'ouvre, et l'on entre dans le petit bassin où est situé le v. de *Villanueva*, sur la rive dr. de l'Aragon. En face, au-dessus des escarpements qui bordent la rivière du côté de l'E., se dresse, à une hauteur de 2800 mèt. la montagne de *Peña Colorada* (Pierre Rouge), ainsi nommée à cause de la couleur de ses roches.

A l'extrémité inférieure du bassin on atteint *Castillo*, misérable v. situé sur une pente rocheuse au-dessus de la rive g. Ses rues, formées par le roc lui-même, sont tellement polies par la pluie et par les fers des chevaux, qu'il faut les traverser avec précaution. Sur le sommet de la colline s'élèvent les ruines d'un vieux château.

Au delà de Castillo, on pénètre dans un nouveau défilé par un sentier d'abord pierreux et étroit qui longe la rive g. de l'Aragon : mais à 1 heure de marche environ la vallée devient un peu plus large et le chemin meilleur ; de belles prairies et des champs cultivés commencent à se montrer, et sur les bords de l'Aragon on voit quelques moulins. On laisse à g. derrière soi les derniers escarpements de la *Peña Colorada*, et, tournant à g.

pour suivre une allée de peupliers, on arrive à :

2 lieues espagnoles (4 h.) de Canfranc, — **Jaca** (*Posada del Esquilador, del Canfranc*), V. de 3000 hab. environ, située sur une colline de la rive g. de l'Aragon, à 790 mèt. de hauteur moyenne au-dessus de la mer. D'épaisses murailles, noircies par le temps et flanquées de distance en distance par des tours carrées, l'entourent d'un cercle parfaitement régulier; on ne pénètre dans l'intérieur que par six portes gothiques. Les maisons ont un aspect misérable et ne sont pas garnies de balcons comme la plupart des maisons espagnoles ; les fenêtres, de grandeur inégale et disposées sans aucune symétrie sur les façades, leur donnent un caractère mauresque.

Jaca est une ville très-antique, qui montre encore des restes de fortifications romaines. Elle ne resta guère qu'une soixantaine d'années entre les mains des Arabes, et, lorsque ceux-ci revinrent en 795 pour la reconquérir, don Asnar, s'étant mis à la tête des habitants du pays, hommes et femmes, livra bataille aux infidèles sur les bords de l'Aragon au lieu appelé las Tiendas, situé à une demi-lieue environ de Jaca. Les Arabes s'enfuirent, laissant derrière eux les cadavres de quatre de leurs principaux cheiks. Sur le champ de bataille on éleva une petite chapelle dédiée à Notre-Dame de la Victoire, et, le premier vendredi de mai, les jeunes filles, s'y rendant en foule, se livrent à des combats simulés pour rappeler le courage des héroïnes leurs ancêtres.

Jaca fut l'une des premières villes d'Espagne qui s'organisa en commune, et sa charte municipale fut reconnue dès l'an 1065 par le roi d'Aragon Sanche Ramire. De 1809 à 1814 elle resta en la possession des Français.

La *cathédrale*, ornée d'un beau portail gothique, se compose de trois nefs ogivales ; les autels sont surchargés de décorations et de dorures. Sa fondation date de l'époque du roi don Ramire, en 1040. On montre sur le seuil de l'un des portails le modèle, gravé sur la pierre, de la *Vara* aragonaise avec toutes ses divisions ; dans la salle capitulaire se trouve un beau tableau de saint Jean-Baptiste.

La *maison de ville* date de 1544 ; on y conserve, attaché sur une table avec une chaîne, le livre sur lequel sont enregistrés les anciens priviléges et les lois particulières de la commune. La *prison* est aussi un vieux monument : elle s'élève au pied d'une tour portant l'horloge de la ville sous un campanile de fer-blanc. La *maison* du comte de Bervedel mérite également une visite : on y remarquera la façade, des tours du XVIe siècle, les restes d'un ancien escalier, et surtout une magnifique cheminée dans une des salles de l'étage inférieur. La *citadelle*, commencée par Philippe II et achevée par Philippe III, au N. de la ville, couronne une éminence, et se dresse comme un promontoire au-dessus de la rivière Aragon. Elle a été restaurée par les Français en 1810. Du haut de ses murailles, la vue est magnifique. Au N., l'œil plonge dans la vallée profonde et sauvage de Canfranc, parcourue par les eaux blanches d'écume de l'Aragon, et dominée à son extrémité par la montagne de la Peña Colorada et par d'autres pics neigeux. A l'O., on voit une grande partie de la vallée de l'Aragon qui, déjà plus vaste, étale ses vergers, ses jardins et ses prairies parsemées de maisonnettes, et se redresse pour former la base de la montagne *San Juan de la Peña*, toute noire de sapins. Au S. et au S. O., on a sous ses pieds la ville toute hérissée de tours et de clochers, et, de l'autre côté de la vallée, les regards sont attirés par la masse gigantesque de la *Peña de Oroel*.

De belles *promenades* d'ormeaux et de frênes font le tour des murailles; des bancs disposés de distance en distance permettent au voyageur d'admirer à son aise le beau panorama qui se déroule au pied de la ville.

De Jaca à Panticosa, 8 h. (V. R. 35); — à Boucharo, 13 h. 30 m. (V. R. 50).

ASCENSION DE LA PEÑA DE OROEL.

Une journée, aller et revenir, 8 h. de montée; sentier jusqu'à mi-côte. Cette excursion et la suivante sont empruntées à M. Willkomm. (V. la *Bibliographie.*)

Vue de Jaca, cette montagne de grès, qui fait partie d'une chaîne parallèle à celle des Pyrénées, apparaît comme une crête prolongée de l'E. à l'O., et redressée à son extrémité de manière à imiter la forme d'un sphinx au repos; elle n'est accessible que du côté de l'O., car des trois autres côtés elle se termine par des parois perpendiculaires de plus de 300 mèt. de hauteur.

Après avoir marché pendant une heure environ dans la direction de la montagne que l'on voit toujours se dresser en face de soi, on arrive à l'ermitage de *Nuestra Señora de la Cueva*, ainsi nommé parce qu'on a utilisé comme chapelle l'entrée d'une grotte qui s'étend à une grande distance dans l'intérieur de la montagne. Là, on fera bien de se munir d'eau, car on ne doit pas en trouver plus haut dans les anfractuosités des rochers. Au delà de l'ermitage, on s'élève peu à peu à travers les taillis, et bientôt on se trouve sur un vaste plateau désert qui forme la base même de la pyramide, et dont les pentes, couvertes de genêts et de buis, se relèvent doucement du côté de l'O. Plus haut on pénètre dans une vaste forêt composée de pins, de sapins et de hêtres, et, après deux heures de marche, on atteint enfin la partie inférieure de la crête, où se dresse une grande croix de bois.

Le reste de l'ascension est assez difficile ; il faut suivre une arête de rochers d'environ 2 mèt. de large, qui contourne le sommet du côté du N. et de l'O. ; quelques fentes interrompent çà et là ce chemin dangereux, au-dessous duquel s'ouvre le précipice; mais on peut se retenir aux broussailles qui croissent parmi les pierres. Enfin, quand on est arrivé à l'O. même du cône, il faut s'aider des mains et des pieds, et gravir en ligne droite jusqu'au sommet, dont la hauteur totale au-dessus de la mer est d'après M. Willkomm de 1760 mèt. environ. Le panorama que l'on découvre alors est immense, mais triste : car, aussi loin que peut s'étendre le regard, on ne voit que des vallées noires de forêts, des parois de rochers et des sommets dénudés; cependant au N., les sommets neigeux des Pyrénées interrompent un peu la monotonie de ce chaos montagneux, et au S. apparaissent les lignes

bleuâtres et indistinctes de la *Sierra* de *Moncayo*.

EXCURSION AU CLOÎTRE DE SAN JUAN DE LA PEÑA.

Route de mulets. Une journée, aller et retour.

On suit pendant 1 kil. 1/2 le chemin très-fréquenté qui mène de Jaca dans la vallée inférieure de l'Aragon, puis on prend à g. un sentier qui s'enfonce dans un beau vallon boisé, au-dessus duquel surplombent des rochers dominés par une vieille ruine de construction mauresque. Peu à peu les arbres diminuent, et l'on rencontre à peine encore quelques maisons de paysans entourées de noyers et de pommiers; mais la vue devient de plus en plus belle, surtout sur la Peña de Oroel, dont on peut voir, en se retournant, l'imposant profil se dresser au-dessus de la vallée. Bientôt on entre dans un petit vallon hérissé de rochers, où un ruisseau, descendu de la montagne de San Juan, fait tourner les roues de nombreux moulins. Vers l'extrémité supérieure de ce vallon, au milieu de belles prairies, et au pied de grands escarpements rouges, se trouve le petit v. de *Santa-Cruz*, à côté duquel le ruisseau forme une belle cascade ondoyante d'environ 34 mèt. de haut. Là, on est au pied même de la montagne, et il ne reste plus qu'à monter péniblement, par un sentier en zigzag, entre les pierres écroulées, et dans quelques ravines profondes creusées par les eaux, pour arriver sur le plateau au centre duquel se trouve le *nouveau couvent* de **San Juan de la Peña**, à 1144 mèt. au-dessus du niveau de la mer. De tous les côtés, sauf à l'O., s'étendent de vastes forêts qui augmentent la solitude et rendent d'autant plus étrange l'aspect imprévu de ces constructions de briques. Elles forment un grand carré régulier, au centre duquel se trouve l'église, qui d'ailleurs n'offre rien de remarquable, et dont les fresques ont été entièrement détruites par les pluies.

L'ancien couvent, situé à 100 mèt. plus bas, à une petite demi-heure de distance, dans un beau vallon ombragé de hêtres, est dans un meilleur état de conservation et présente de plus un grand intérêt historique. En effet, c'est le berceau de l'Aragon.

Quand les Arabes pénétrèrent en Espagne, l'an 711, et chassèrent les Visigoths, quelques hommes résolus se réfugièrent dans la grotte de l'ermite Galéon, renfermée aujourd'hui dans les constructions du vieux cloître. Cette grotte devint peu à peu le rendez-vous de tous les chevaliers chrétiens; après la mort de l'ermite, arrivée en 730, des pèlerins, venus des provinces voisines pour vénérer ses reliques, se croisèrent en son honneur, et, conduits par un chef Vascon nommé Ynigo Arista, battirent complétement les Arabes à la bataille d'*Arasuet*. La victoire gagnée, le général fut proclamé roi de *Sobrarbe*, province qui comprend encore aujourd'hui les vallées de l'Aragon, du Gallego et de la Cinca, et devint le chef de la puissante maison d'Aragon. Le petit v. de *Panno*, qu'il construisit à une petite distance de la grotte, servit de capitale au royaume naissant.

Vers le milieu du XIe siècle, Ramire Ier fit bâtir, au-dessus des ossements de ses pères qu'on avait déposés dans la grotte de Galéon, le

couvent de San Juan qui existe encore aujourd'hui. Le nouveau couvent fut construit seulement dans la moitié du XVIIe siècle.

Le vieux couvent, appuyé sur le rocher, se compose de trois murailles grises drapées de lierre et abritées par un toit d'ardoises. Une porte ogivale étroite mène directement dans l'intérieur de l'église à peine éclairée par de petites fenêtres; l'autel n'offre rien de remarquable, si ce n'est qu'il est placé à l'entrée de la grotte; mais, à g., derrière une grille de fer, s'ouvre la *Capilla real*, petite pièce admirablement et cependant simplement ornée, que Charles III d'Espagne fit construire de 1770 à 1802. Un pavé de marbre blanc couvre le sol; les degrés de l'autel, les deux colonnes qui le soutiennent et le crucifix qui le domine, sont de marbre noir tacheté de blanc, tandis que les figures sculptées sont d'un marbre entièrement blanc; les chandeliers sont d'albâtre. A dr. de l'autel, vis-à-vis des fenêtres, sont disposés trois étages de niches renfermant les os de 27 princes et princesses de la maison de Sobrarbe et d'Aragon. Chaque niche est encadrée de marbre violet et recouverte d'une plaque de marbre blanc qui porte en lettres d'or le nom du personnage. Sur la muraille opposée aux niches, on voit des bas-reliefs en marbre blanc représentant les combats des rois de Sobrarbe contre les Maures. Sur la porte d'entrée se trouve le buste de Charles III, et la voûte est décorée de fresques malheureusement dégradées par l'humidité.

DE JACA A SARAGOSSE.

19 lieues espagnoles 1/2. Pour la description de cette route, voir l'*Itinéraire de l'Espagne*, par M. A. G. de Lavigne.

De Jaca à Bernues	2 1/2
De Bernues à Auzañigo	2
D'Auzañigo à Ayerbe	3
D'Ayerbe à la Venta de Tuliñana	3
De la Venta de Tuliñana à Gurrea del Gallego	2
De Gurrea del Gallego à Zuera	3
De Zuera à Villanueva	2
De Villanueva à Saragosse	2

DE JACA A PAMPELUNE.

Route muletière. Deux journées et demie à cheval, 41 lieues espagnoles. Les détails de cet itinéraire sont empruntés à l'ouvrage de M. Willkomm.

Après être descendu de la colline de Jaca, on suit la rive g. de l'Aragon, qui coule dans la direction de l'O., à travers une plaine parsemée de vergers, de granges et de petits hameaux. Vue de ce côté, la Peña de Oroel, dont on longe la base septentrionale, présente une longue crête noire de sapins, et ce n'est qu'après l'avoir dépassée qu'on la voit graduellement prendre la forme d'un cône gigantesque. Au bout d'une heure et demie de marche, on laisse à dr. le chemin qui monte au couvent de *San Juan de la Peña* (voy. ci-dessus), et on côtoie de belles forêts pour entrer bientôt dans un petit bassin bien cultivé, au centre duquel se trouve le gros v. de *Santa Lucilia*. Au delà, la vallée de l'Aragon devient triste et nue; pendant 3 h. de marche on n'aperçoit ni champs, ni prairies, et la vue ne s'étend, à g., que sur une chaîne de grès et ses noires forêts, à dr., sur les Pyrénées couronnées de neige. Enfin on arrive à un moulin solitaire, *Molino de Arres*, situé sur un petit affluent de l'Aragon, à 503 mèt. de hauteur. Ce moulin sert en même temps d'auberge, et l'on peut y passer la nuit.

Au delà du moulin, la vallée s'élargit peu à peu et devient un vaste bassin de 3 lieues de diamètre, dont le fond est évidemment le lit d'un ancien lac; en effet, de tous les côtés, il semble parfaitement entouré par une enceinte de montagnes : c'est un cirque immense, sans aucune issue apparente. Au centre, sur un petit mamelon qui domine la rive dr. de l'Aragon, s'élève la petite ville de **Verdun**, qui donne son nom à la vallée.

De Verdun à Anso, et de là au port d'Anie (Voy. page 167).

Le chemin de Jaca à Pampelune ne passe pas à Verdun; mais, laissant la ville à dr. sur la rive dr. de l'Aragon, il continue à longer la rive g. Bientôt on entre dans un défilé sauvage, et l'on perd de vue la Peña de Oroel, dont on avait pu jusqu'ici, en se retournant, voir le cône se dresser au-dessus des autres montagnes de l'E. La région que l'on traverse devient de plus en plus solitaire; çà et là on aperçoit dans le lointain quelque pauvre village suspendu aux flancs de la montagne, au-dessus d'affreux précipices; à peine quelque champ mal cultivé; à peine quelques barrières en planches pour retenir le bétail pendant la nuit. La vallée est triste, infertile, inhabitée. De distance en distance, l'Aragon se cache derrière un promontoire de rochers; au N. apparaît dans toute sa majestueuse grandeur la crête des Pyrénées, depuis le pic d'Anie jusqu'au mont Orhy.

A 3 ou 4 h. de marche, au delà du bassin de Verdun, la vallée devient un peu plus cultivée; on commence à voir çà et là des vignes et des champs de blé; puis on longe à g. quelques chênes épars, et, après avoir franchi, sur un pont de bois, le torrent large et rapide, on gravit la colline sur laquelle est bâti

18 l. **Tiermas**, petit v. d'une centaine d'hab., qui doit la réputation dont il jouit à ses deux sources sulfureuses, qui jaillissent un peu plus bas, sur les bords de l'Aragon, au pied d'une colline presque perpendiculaire, appelée *Petrillon*. Une autre source, nouvellement découverte, se trouve à une lieue en aval; on la désigne sous le nom de *los Herpes* (bains des dartres).

Le nom même de Tiermas (Thermes) donné à ce village prouve que la vertu de ses sources est connue depuis longtemps; on prétend même que les Romains y avaient bâti quelques maisons. Vers le commencement de ce siècle Tiermas était rarement visité, et ce fut en 1819 seulement que M. Alexandre Olivan y fonda un établissement thermal.

Les eaux des sources sont sulfureuses et ont une température de 30 à 34° C.; on s'en sert en bains, en boissons et en douches. L'établissement thermal est situé à un quart de lieue environ du village; il contient 52 chambres commodes, 8 baignoires et un certain nombre de pièces où l'on peut prendre des bains de vapeur. De 1847 à 1851, la moyenne des baigneurs a été de 335 par an. Le propriétaire actuel, M. Thomas Lletget, paye une rente annuelle de 4000 réaux (environ 1000 fr.) à la commune de Tiermas.

Le prix d'un bain est de 4 réaux (1 fr.). Pour les pauvres, les bains sont gratuits. La table d'hôte est de 12 réaux par jour (3 fr.).

Enfin on paye :

Bains, chambre et linge pendant 9 jours.
1re cl. 72 réaux (18 fr. 00 c.)
2e cl. 54 réaux (13 fr. 50 c.)
Cheval ou mulet jusqu'à Liedena (1 lieue 1/2), 10 à 12 réaux (2 fr. 50 c. à 3 fr.)
Voiture de Liedena à Pampelune (21 lieues 1/2), 120 à 200 réaux (30 fr. à 50 fr.)

De Tiermas à Roncal et à Tardets (V. R. 25).

On descend de Tiermas par un chemin en zigzag pour suivre la rive dr. de l'Aragon, qui coule entre des escarpements calcaires ravinés par les eaux et complétement dépourvus de végétation. A une h. de marche environ, l'aspect de la vallée change graduellement, et des rochers pittoresques de grès, couverts de forêts magnifiques, bordent l'horizon du côté du N. et cachent la vue des Pyrénées; au S., les forêts qui tapissent les pentes sont assez clair-semées et se composent en général de chênes-verts. Bientôt après, la vallée, qui depuis Jaca se dirigeait uniformément du côté de l'O., décrit une vaste courbe vers le S., pour aller se réunir à l'Èbre en amont de *Tudela* Du chemin élevé où l'on se trouve, on voit, à une distance de quelques lieues, les hautes tours de *Sangüesa* (3000 hab.) s'élever au-dessus des collines boisées qui dominent la rive g. de l'Aragon.

On traverse le premier village navarrais, triste et misérable, appelé *Yesa;* puis, cessant de suivre la rive dr. de l'Aragon, on remonte à l'O. un petit col couronné par un plateau aride. De cet observatoire on jouit d'une vue remarquable sur la vallée de l'Aragon, qui descend à dr. vers le S. entre des collines boisées, et en face remonte par l'E. entre deux montagnes escarpées.

De l'autre côté du col se trouve le petit v. de

1 lieue 1/2 (19 1/2.). *Liedena*, situé à 379 mèt. de hauteur dans un vallon où apparaissent çà et là quelques oliviers.

De Liedena par Ochagavia à Tardets (V. R. 25).

Au delà de Liedena, un chemin pierreux et accidenté, mais parfaitement carrossable, mène sur les bords du *Salazar*, torrent qui descend des hauteurs d'Ochagavia, et va se jeter un peu plus bas dans l'Iraty, en amont du confluent de cette puissante rivière avec l'Aragon, non loin de Sangüesa. On traverse ce torrent au moyen d'un bac, puis on tourne à g. pour remonter la rive g. de l'Iraty, qui coule doucement à travers les prairies. Ici le paysage est charmant; à dr. de la fertile vallée, on voit s'élever sur une petite colline la petite ville pittoresque de **Lumbier**, entourée de murailles grises, et d'où l'on peut gagner Ochagavia (V. R. 25); à g. brillent les eaux de l'Iraty, à travers les arbres qui le bordent; en face se dresse un rocher perpendiculaire semblable à une énorme muraille. On suit la rivière jusqu'à la base même de ce rocher, et l'on se demande avec étonnement de quel côté s'ouvre la vallée, lorsque tout à coup, au delà d'un petit détour du sentier, on voit cette barrière, en apparence infranchissable, se diviser comme par enchantement, et le regard surpris pénètre dans l'énorme coupure que se sont taillées les eaux de l'Iraty. On dirait que la montagne a été fendue en deux par la Durandal de quelque Roland, car on peut voir d'une extrémité

à l'autre de la gorge, et les parois, éloignées seulement d'une dizaine de mèt., et hautes de 60 mèt. environ, sont parfaitement polies. L'eau coule lentement dans le canal qu'elle s'est creusé, et, bien qu'elle soit parfaitement limpide, sa couleur bleuâtre indique sa grande profondeur. Au sortir de ce défilé, elle forme un petit lac, profond de 14 mèt. environ. On comprend à peine comment l'ancien lac de la vallée supérieure a pu se frayer une route à travers le rocher, au lieu de le contourner du côté de l'O., où s'élèvent seulement de petites collines sans importance.

On traverse le torrent sur un pont appelé autrefois *pont du Diable*. et aujourd'hui *pont de Jésus;* puis, passant sous une petite chapelle construite au sommet du rocher sur le bord même du précipice, on gravit la colline qui borne la rive dr. de l'Iraty. Du sommet, on jouit d'une vue charmante sur la vallée inférieure de l'Iraty, appelée aussi vallée d'*Aiba*, sur la ville fortifiée de Lumbier, et sur le rocher au pied duquel apparaît le petit lac que forme l'Iraty à sa sortie de la gorge. On descend alors au fond d'une autre vallée qui s'ouvre à l'O. dans la direction de Pampelune ; on suit un chemin fatigant qui traverse quelques petits hameaux et longe çà et là des taillis de chênes. Après 2 h. de marche, on arrive au petit et misérable village de *Monreal*, au delà duquel on traverse un pays triste et inhabité. Des landes marécageuses s'étendent à perte de vue dans la direction de l'O. ; à dr. et à g. s'élèvent des collines jaunâtres où apparaissent quelques misérables cabanes ; pas de champs, pas d'arbres ; c'est le désert. Pendant 5 h. de marche, de Monreal à Pampelune, deux ou trois auberges malpropres sont les seules traces du séjour de l'homme. A dr. on aperçoit un aqueduc de 97 arches, construit vers la fin du XVIIIe siècle. Enfin, on rejoint la route de Pampelune à Saragosse, qu'on voyait depuis longtemps se dérouler à g.

21 l. 1/2 (41 lieues). **Pampelune** (V. R. 14).

DE PAU A SARAGOSSE PAR LE CHEMIN DE FER.

En 1855, un ingénieur, nommé Boura, a proposé, à la suite de consciencieuses études, un chemin de fer qui partirait de Pau pour aller aboutir directement à Saragosse en passant par Oloron, Urdos, Canfranc et Jaca. Si ce projet s'exécute jamais, ce ne sera pas avant de longues années, car les lignes qui des deux côtés doivent aboutir aux Pyrénées sont loin d'être achevées, et le tracé des Aldudes lui-même auquel sera probablement préféré, comme nous l'avons dit, celui de Saint-Sébastien ou du Nord, offre, pour la traversée des Pyrénées, plus d'avantage et moins de difficultés que celui de Somport. Toutefois nous allons indiquer sommairement le tracé de M. Boura.

De Pau jusqu'à la station de *Buzy*, c'est-à-dire jusqu'au pied de la chaîne des Pyrénées, la construction de la voie de fer n'est ni plus difficile ni plus coûteuse que sur la moyenne des chemins de fer; mais là, après avoir envoyé un embranchement à l'O. vers Oloron, le tracé traverse le Gave d'Ossau, pénètre dans le roc vif, passe sous l'établissement

thermal de Saint-Christau et reparaît à ciel ouvert, près de Barescou, dans la vallée du Gave d'Aspe. Entre la station de Barescou et celle d'Aydius, les difficultés se multiplient à mesure qu'on s'avance vers le faîte de la chaîne centrale. Huit petits tunnels, de 80 à 460 mèt. d'étendue, parmi lesquels on en remarque un de 360 mèt., destiné à franchir l'arête rocheuse, en apparence si menaçante, désignée sous le nom de *Pène d'Escot*, et deux grands souterrains, l'un de 730 mèt., vis-à-vis de Sarrance, l'autre de 3240 mèt., sous la montagne d'Aydius, tels sont les ouvrages d'art nécessaires sur cette section. Puis on entre dans le bassin de la vallée ; là les difficultés sont moins nombreuses; cependant, il faudra percer un tunnel de 1700 mèt. en face d'Accous, jeter un viaduc sur la Berthe et percer la Pène d'Esquit sur une longueur de 410 mèt.

De la station de Cette-Eygun à la frontière on compte 22 kil. seulement; mais c'est là que se trouve la région des avalanches. Du village de Cette au village d'Etsaut, on n'en compte pas moins de huit. Cependant M. Boura ne s'en effraye pas. D'après lui, « les avalanches de la vallée d'Aspe ne sont formées que de simples glissades de neige, se mouvant suivant une vitesse peu considérable sur des plans assez inclinés, et ne déplaçant que de faibles colonnes d'air. Pour en neutraliser les effets, il ne sera même pas nécessaire de creuser des souterrains, comme sur le chemin de Gavarnie : des ponts à couronnement inclinés, suivant la pente naturelle du terrain, et formant cuvette pour éviter la dispersion des neiges, suffiront pour protéger a voie contre les avalanches supérieures, auxquelles ils livreront passage, tandis que les avalanches inférieures à la ligne s'écouleront par l'ouverture de ponts à large baie, solidement fondés sur le rocher. » Viennent ensuite plusieurs travaux d'art moins importants, jusqu'au ravin du Sescoué au pied du fort d'Urdos. M. Boura propose de construire sur ce point un pont en tôle comme celui de Saltash dans le Devonshire, ou bien d'élever un viaduc en maçonnerie, précédé par deux tunnels de 460 mèt. et 230 mèt. de longueur, sur la rive dr. du Sescoué, et suivi d'un troisième souterrain de 1600 mèt. sur la rive g. de ce torrent.

D'Urdos au Lazaret, le tracé ne rencontre plus que des obstacles relativement faciles à vaincre; trois tunnels de 200, 330 et 600 mèt., sont cependant échelonnés dans ce trajet. En amont du Lazaret, le passage du ravin de l'Arnousse, où vient déboucher une avalanche exceptionnellement menaçante, oblige à percer un tunnel long de 380 mèt., rattaché, par un pont jeté sur le torrent l'Arnousse, à un autre souterrain de 780 mèt., au sortir duquel la voie se développe librement, à travers les rochers de la Pène d'Aret, jusqu'au plateau de Sansane.

C'est là que la voie entre pour la dernière fois en souterrain du côté de la France, à la hauteur de 1305 mèt., pour en sortir à celle de 1352 mèt. sur le territoire espagnol. Le tunnel a 4150 mèt. de long; 970 mèt. en France, 3180 mèt. en Espagne, et traverse le faîte des Pyrénées au-dessous du plateau de Cousia, situé un peu à l'O. du Som-

port, dont le point le plus bas est à 1640 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

Ainsi, entre Pau et la frontière, le chemin compterait 41 tunnels d'une longueur totale de 23 390 mèt.; la rampe moyenne serait de 0m,012; la rampe maximum de 0m,018, et la dépense évaluée à 762 189 fr. par kil. Un grand avantage du tracé serait de ne rencontrer nulle part de roches granitiques ou porphyriques, mais simplement des calcaires, des ardoises ou des grès. Près de Bédous seulement, on effleurerait quelques roches d'ophite.

Le trafic entre la France et l'Espagne n'est pas encore très-considérable sur ce point; mais on peut dire que les chemins créent les trafics. En 1854, lorsqu'il y avait encore 82 kil. de lacune sur la route de Pau à Saragosse, voici quel fut le mouvement des entrées et des sorties par le bureau d'Urdos, sans compter la contrebande :

IMPORTATIONS.

Laines	429 tonnes
Peaux brutes	27
Huiles	4
Froment	1977
Orge	1144
Avoine	141
Vin (approximat.)	2000
	5722 tonnes.

EXPORTATIONS.

Articles divers	166 tonnes
Mulets	682
Juments	21

En 1855, la lacune ayant diminué de 40 kil., l'importation d'Espagne en France a dépassé, pendant les six premiers mois, le chiffre total de l'année précédente.

ROUTE 29.

DE LA VALLÉE D'ASPE DANS LA VALLÉE D'OSSAU.

Les vallées d'Aspe et d'Ossau, qui descendent parallèlement de la crête des Pyrénées dans la plaine du Béarn, sont séparées l'une de l'autre par une chaîne assez élevée, que traversent de nombreux cols et que domine une ligne de pics dont la hauteur varie de 2000 à 2500 mèt. Avant de décrire ceux de ces passages qui sont les plus fréquentés, nous indiquerons, d'après la carte du dépôt de la guerre[1], les hauteurs des principales sommités de cette importante ramification des Basses-Pyrénées. Ce sont d'abord, entre Lurbe et Arudy, le *Binet* (1226 mèt.), le *pic d'Escurets* (1441 mèt.) et le *pic Romendares* (1640 mèt.). Viennent ensuite, entre Bédous et Laruns, le *pic Larie* (1234 mèt.) et le *pic Lasnères* (2007 mèt.) ; entre Accous et les Eaux-Chaudes, le *Signal de Mardas* (2157 mèt.), puis le *pic Permayou* (2371 mèt.), le *pic d'Isabe* (2475 mèt.), le *pic Sesques* (2487 mèt.), le *pic de l'Escarpuru* (2605 mèt.), le *pic de Lasserous* (2408 mèt.), le *pic Gaziès* (2415 mèt.), le *pic d'Aule* (2410 mèt.), les pics très-rapprochés d'*Estibère ou Peyrot* (au-dessus de Bious-Artigues 2252 mèt.), de *Tul* (2021 mèt.), d'*Ayous* qui domine le lac de ce nom (2312 mèt.), de *Lorry* plus à l'O. (2241 mèt.), le *pic Hourquette* qui domine le lac Bersou (2383 mèt.), et les *pics de Bious* et des *Moines*, hauts, le premier de 2069 mèt., le second de 2442 mèt.

1. Cette carte, qui a pour titre *Urdos*, a paru en 1858.

A D'Escot aux Eaux-Bonnes par le col de Marieblanque.

5 heures de marche. Sentier de mulets.

Au sortir d'Escot (V. R. 28), on remonte à l'E., d'abord le long de la rive dr., puis le long de la rive g. du ruisseau nommé le Barescou, la *vallée de Maillerouge*, dominée au S. par les magnifiques bois de sapins de la Pène d'Escot, au N. par le Binet. Le **col de Marieblanque,** le point culminant du passage, est à 992 mèt. au-dessus de la mer. Là, dans un bassin ovale d'une demi-lieue de long, s'étendent les *pâturages du Benou*, que les habitants de la vallée d'Aspe et ceux de la vallée d'Ossau se sont disputés pendant des siècles. Ce plateau traversé, on descend, par la riante vallée du Riutort, au v. de *Bilhères* (451 hab.), bâti en amphithéâtre sur le versant de la montagne, et d'où 20 min. de marche suffisent pour atteindre le v. de *Bielle*, sur la route de Laruns.

12 kil. De Bielle aux Eaux-Bonnes (V. R. 31).

B De Bédous à Laruns par Aydius et le col de Las Arques.

4 à 5 heures de marche.

Le sentier, se dirigeant à l'E., passe d'abord par le petit ham. d'*Orcun*, longe le petit ruisseau du Gabarret ou Gave d'Aydius, et s'élève, en serpentant sous des bois de sapins, jusqu'à (5 kil.) *Aydius*, v. de 855 h., dans les environs duquel se trouvent, dit-on, d'excellentes mines de cuivre qui ne sont pas encore exploitées. De là, un sentier pénible monte à travers de grands bois dans un vallon latéral, arrosé par l'Arcès et dominé par le pic Larie, franchit le **col de Las Arques,** à une hauteur d'environ 1700 mèt., et descend à Laruns. Ce sentier, ainsi que plusieurs autres qui mènent d'Aydius à Bielle et à Gabas, n'est guère fréquenté que par les montagnards.

C D'Accous aux Eaux-Chaudes par le col d'Iseye.

4 à 5 heures de marche.

En sortant d'Accous on traverse la Berthe, et, longeant la rive g. de ce torrent, on remonte, à l'E., une vallée riante et peuplée, que dominent la belle forêt d'Arapoup et le pic du même nom, dont le sommet atteint 1669 mèt. de hauteur. Plus loin on passe sur la rive dr. de la Berthe, qui s'est élargie de manière à former une espèce de lac, puis, revenant encore sur la rive g., on s'engage dans une gorge étroite, où le sentier décrit d'innombrables zigzags, pour s'élever au **col de Gée,** de **Sesques** ou d'**Izeye.** On y découvre une belle vue sur la gorge de la Berthe et le bassin de Bédous. Là s'étend un vaste plateau de verdure, entouré de tous les côtés de pics hauts de 2144, 2277, 2231 mèt., et semé de petits lacs profonds que les montagnards appellent des puits. A la descente de ce beau plateau, où paissent de nombreux troupeaux, le sentier traverse de magnifiques forêts de sapins, laisse à dr., à une assez grande distance, le *lac d'Isabe*, dominé à l'O. par le pic du même nom (2475 mèt.), et les escarpements du pic de Sesques (2487 mèt.), passe auprès de l'une des plus jolies cascades des Pyrénées, et atteint la route des Eaux-Chaudes à Gabas (732 mèt.), à 2 kil. 500 mèt. des Eaux-Chaudes (V. R. 34).

D **D'Urdos à Gabas par le col des Moines.**

5 heures de marche. Chemin de mulets.

On suit d'abord la grande route de Saragosse, puis, à 1 kil. environ d'Urdos, on s'engage dans la montagne. Le sentier monte presque à pic sur des escarpements arides, traverse une petite forêt sans ombrage, et, après avoir longé de grands précipices qui s'ouvrent à dr., s'élève par une gorge sombre jusqu'au **col** ou plutôt jusqu'à l'arête des **Moines** (2204 mèt.), qui forme la frontière de la France et de l'Espagne. Là, on est pour ainsi dire à cheval sur les deux vallées d'Urdos et de Bious, et, par un beau temps, on jouit d'une vue très-étendue. A l'O., on entrevoit les gorges du Gave d'Aspe, dominées par une ligne de sommets à peu près égaux en hauteur, depuis le pic d'Aspe au S., jusqu'au pic d'Anie, à l'extrémité N. Que l'on descende un peu dans la direction de Gabas, et bientôt l'on verra se dresser en face, dans sa fière majesté, le double cône du Pic du Midi. A ses pieds, un immense entassement de rochers écroulés forme comme une autre montagne de débris et ne laisse qu'un étroit passage aux eaux du Gave; partout ailleurs, la vallée ressemble à une vaste prairie semée de bouquets d'arbres, et s'abaisse, par de gracieuses pentes, jusqu'à la ligne sombre que la forêt de Gabas dessine à l'horizon du côté du N.

On descend du col des Moines dans la vallée de Bious. Là, on suit l'une ou l'autre rive du Gave de Bious, et, laissant à g. sur la montagne les lacs Bersou, d'Ayous et Romassot, à 1812 mèt. d'élévation, on arrive bientôt à la forêt de Gabas, où croissent peut-être les plus beaux sapins des Pyrénées. Après avoir traversé le Gave, on passe à la scierie de Bious-Artigues, d'où l'on peut descendre en 1 heure 30 m. de marche, par une route de voitures, à **Gabas** (1052 mèt.), au confluent des deux Gaves qui entourent la base du Pic du Midi.

De Gabas aux Eaux-Chaudes (V. R. 34).

On peut aussi aller d'Urdos au col des Moines par la Fonderie et le port de Somport. Le chemin d'Urdos au port de Somport a été décrit dans la R. 28. Du port de Somport au col des Moines, on suit la crête de la chaîne, dominée au N. par le *pic d'Arnousse* (2140 mèt.). La distance n'est en ligne dr. que de 4 kil., mais ce trajet demande plus d'une heure et demie. 5 heures suffisent pour aller de l'auberge de Paillette à Gabas par les cols de Somport et des Moines.

ROUTE 30.

PAU ET SES ENVIRONS.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

HÔTELS : de *France*; de la *Poste;* de la *Daurade;* de l'*Europe;* des *Voyageurs*; d'*Orient; Hernandez*, etc.

RESTAURANTS : *Bernis; Saint-Gez; Michel Manet;* de la *Fontaine Melo.*

CAFÉS : *Henri IV; National* ; de la *Comédie;* du *Commerce*, etc.

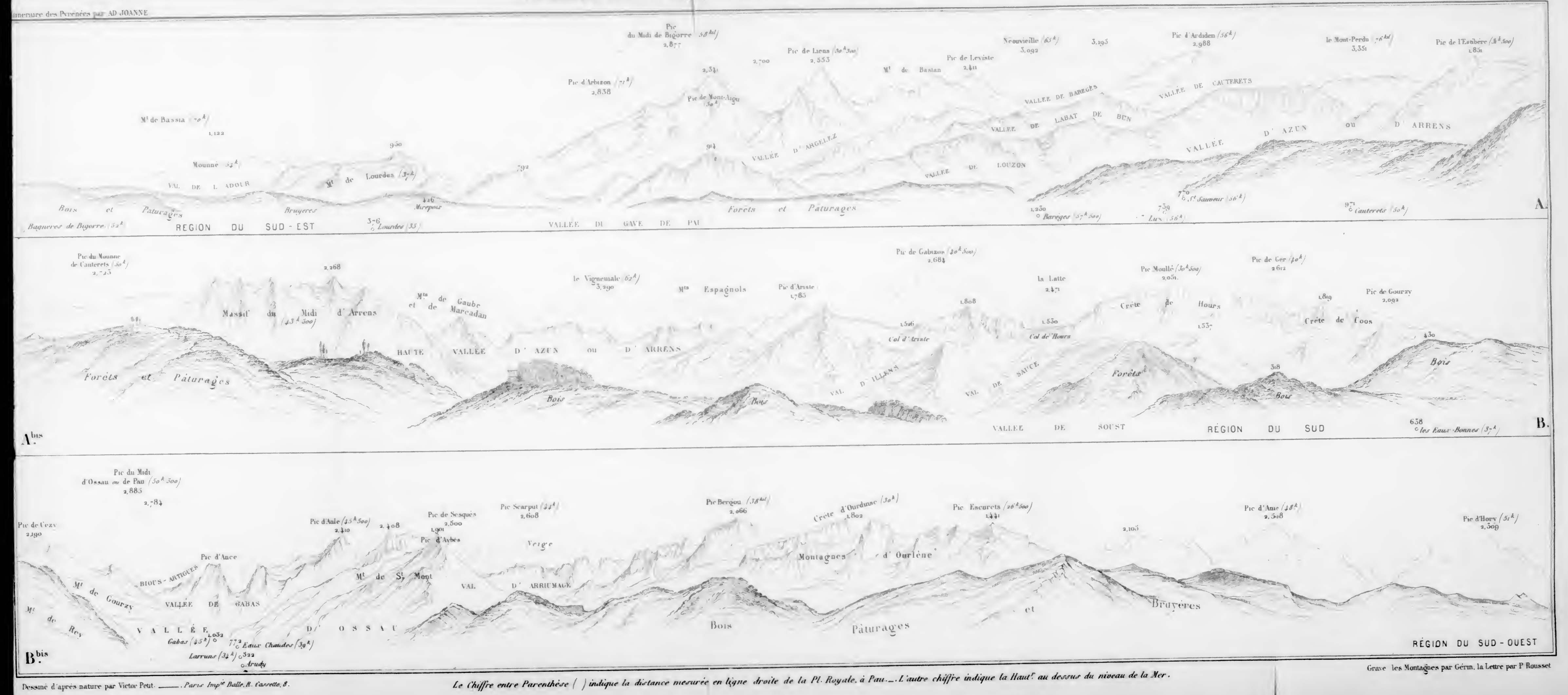
BAINS PUBLICS : *Mme Barrau*, place Royale; *Noguez*, près de la fontaine; *Poeyharré*, à la Basse-Ville; *Marchadlier*. à la Basse-Plante.

DILIGENCES : *Manescau*, place Grammont. *Messageries impériales.* Voitures pour Dax et le chemin de fer, Bayonne, Toulouse, Bagnères, les Eaux-Bonnes, les Eaux-Chaudes, Cauterets, Baréges, Luz, Saint-Sauveur, Oloron, etc. Voir pour plus amples renseignements les routes

PANORAMA DES PYRÉNÉES — VUE PRISE DE LA PLACE ROYALE A PAU.

Itinéraire des Pyrénées par AD. JOANNE

L. HACHETTE et Cie — Paris.



partant de Pau dans ces diverses directions. — *Messageries du Midi.* Voitures pour Toulouse, Tarbes, Bagnères de Bigorre, Bayonne. — *Entreprise Condesse.* Voitures pour Oloron; correspondance pour tout le pays basque. — *Entreprise des maîtres de poste.* Voitures pour Mont-de-Marsan.— Hôtel de la Daurade. *Correspondance des chemins de fer du Midi.* Départ tous les jours pour Dax, Tarbes, Orthez et Oloron. Départ pour Bayonne, tous les jours à 9 heures et demie du soir. Service pendant la saison pour toutes les eaux thermales.

Une voiture part aussi tous les jours de chez M. Viguié pour Tarbes, avec correspondance sur Toulouse et Bagnères.

VOITURES DE REMISE à 4 et 2 chevaux : *Campagne*, place Royale; *Beriet*, rue Notre-Dame; *Frédéric*, id.; *Uhalde*, rue du Collége; *Arcabouset*. id.; *Beguin*, id.; *Barrans*, rue Corisandre; *Dorgambide*, id.; *Loustalot*, place Grammont; *Laborde*, rue Henri IV; *Rémy*, id ; *Michel*, rue Notre-Dame; *Etcheverry*, Quatre-Cantons; *Croharé*, rue Montpensier; *Gardères*, hôtel de France; *Victor Lahore*, rue Serviez, etc.

Les voitures à deux chevaux se payent à raison de 2 fr. l'heure ou 15 fr. la journée.

LOUEURS DE CHEVAUX ET CABRIOLETS : *Sanparre*, Quatre-Cantons; *Montaubric*, rue Samonzet; *Estacaille*, rue des Arts; *Beller*, place du Collége; *Larregain*, rue Bayard; *Fort*, rue Montpensier; *Dupont*, place de la Halle-Neuve ; *Hias*, rue de la Préfecture. Les chevaux de selle se louent au mois ou à la journée.

TÉLÉGRAPHE : Bureaux, rue de la Préfecture, 44, ouverts tous les jours de 7 h. du matin à 9 h. du soir. Tarif pour les dépêches de 1 à 15 mots : De Pau à Bayonne, 3 fr.; à Bordeaux, 3 fr. 80; à Dax, 2 fr. 80; à Mont-de-Marsan, 2 fr. 70; à Tarbes, 2 fr. 40; à Toulouse, 3 fr. 60; à Paris, 8 fr. 60; au Havre, 9 fr.; à Lyon, 7 fr. 10; à Marseille, 6 fr. 80. — *N. B.* Le télégraphe électrique est établi de Pau aux Eaux-Bonnes.

DOCTEURS EN MÉDECINE : *Bagnell*, *Boutilhe*, *Cazenave*, *Cazenave* fils, *Coulange*, *Daran*, *Hounau*, *Iribarne-Alcin*, *Jacob*, *de Malherbe*, *Manes* fils, *Ottley*, *Puyoo*, *Roussille*, *Smythe*, *Taylor*, *Terrier*.

LIBRAIRES : *Bassy*, *Bayloc*, *Chiron*, *Delrieu*, *Lafon*, *Véronèse*, *Vignancour*. L'établissement de M. Bassy, situé rue du Lycée, 4, près de la place Royale, ne se recommande pas seulement par son riche assortiment de livres et de nouveautés; on y trouvera le magnifique *album* de M. Victor Petit, représentant les *vues et les costumes des Pyrénées*, l'une des plus intéressantes et des plus sérieuses publications de ce genre dont les Pyrénées aient été le sujet; de la papeterie, des bronzes, des objets en marbre des Pyrénées, des thés, des gants, de la parfumerie, des pianos de Pleyel à vendre ou à louer, etc.

CABINETS DE LECTURE : *Lafon*, rue Henri IV; *Laussat*, rue de la Mairie; *Gibertant*, rue Saint-Louis; *Gaujean*, rue du Collége; *Dufourcq*, rue de la Mairie.

BANQUIERS : *Mérillon*, *Penin et Cie*, *Veuve Léon Francez*, *Fourcade*, *Bergerot*.

APPARTEMENTS MEUBLÉS : On trouve dans la ville de Pau environ 400 appartements meublés dont le prix varie depuis 1200 jusqu'à 8000 fr. On peut louer aussi des maisons de campagne garnies dans les environs.

SITUATION. — ASPECT GÉNÉRAL. — PANORAMA. — CLIMAT.

Pau, l'ancienne capitale du Béarn, aujourd'hui le chef-lieu du département des Basses-Pyrénées et le siége d'une cour d'appel, s'étend de l'E. à l'O., à 144 mèt. au-dessus du niveau de la mer, sur le bord d'un plateau haut de 50 mèt. environ qui, du côté du N., se rattache aux landes du Pont-long, et, du côté du S., domine la rive dr. du Gave de Pau et de l'Ousse. Un ruisseau profondément encaissé, appelé Hédas, la sépare en deux parties; la plus grande et la plus ancienne est celle qui se trouve resserrée entre ce ravin, le Gave et l'Ousse; deux rues principales qui

n'ont de remarquable que leur longueur viennent aboutir à son extrémité occidentale, c'est-à-dire au promontoire escarpé que couronne le château. L'autre, plus petite et plus moderne, pourra du moins se développer à son aise, car l'espace ne lui manquera jamais; mais la vieille ville aura toujours pour elle l'avantage de sa situation. C'est en effet de ses maisons, de ses terrasses, de ses jardins, que l'on découvre le magnifique panorama qui, selon certains artistes dont je ne partage pas l'opinion, rivalise avec celui de la terrasse de Berne. Ce panorama dont notre gravure représente les profils, et dont M. Victor Petit a publié une admirable lithographie, a inspiré à M. Taine le dithyrambe que l'on va lire :

« De là, on voit toute la vallée et au fond les montagnes. Le cœur se dilate dans cet espace immense; l'air n'est qu'une fête, les yeux éblouis se ferment sous la clarté qui les inonde et qui ruisselle, renvoyée par le dôme ardent du ciel. Le courant de la rivière scintille comme une ceinture de pierreries; les chaînes de collines s'allongent à plaisir sous les rayons pénétrants qui les échauffent, et montent d'étage en étage pour étaler leur robe verte au soleil. Dans le lointain, les Pyrénées bleuâtres semblent une traînée de nuages; l'air qui les revêt en fait des êtres aériens, fantômes vaporeux, dont les derniers s'évanouissent dans l'horizon blanchâtre, contours indistincts, qu'on prendrait pour l'esquisse fugitive du plus léger crayon. Au milieu de la chaîne dentelée, le Pic du Midi d'Ossau dresse son cône abrupt; à cette distance les formes s'adoucissent, les couleurs se fondent, les Pyrénées ne sont que la bordure gracieuse d'un paysage riant et d'un ciel magnifique. Rien d'imposant ni de sévère; l'idée qu'on emporte est celle d'une beauté sereine, et l'impression qu'on éprouve est celle d'un plaisir pur. »

Outre sa belle position, Pau a pour elle un climat délicieux, qui y attire pendant l'hiver un grand nombre d'étrangers, de malades, de convalescents. Les loyers y atteignent alors des prix fort élevés, et la vie y devient plus chère que dans les grandes capitales de l'Europe; du reste les maisons y sont meublées avec luxe, et l'on peut s'y procurer tout le confortable possible; enfin les fêtes les plus animées, les plus brillantes, s'y succèdent presque sans interruption. Cette ville offre donc de septembre à mai un séjour des plus agréables à tous les heureux de ce monde qui jouissent d'une grande fortune et d'une bonne santé.

« De toutes les villes du continent où se rend le malade anglais, il n'en est peut-être pas une seule dont le séjour soit aussi salutaire dans certaines maladies que celui de Pau, a dit le docteur Taylor. En effet, la position naturelle de Pau met si bien cette ville à l'abri du vent, qu'il n'est pas une saison de l'année dans laquelle les fonctions d'un organe puissent être troublées, pourvu qu'on ait soin de se bien vêtir et d'éviter les rayons du soleil. Quelque abondante que soit la pluie, quelque intense que soit le froid, il ne fait pas à Pau de ces vents perçants qui en Angleterre et même à Nice, à Montpellier, à Florence et à Rome, attaquent jusqu'aux *penetralia* des organisations affaiblies, et jamais l'atmosphère ne communique au corps une sensation d'humidité glacée.

« L'influence du climat de Pau est très-remarquable sur les étrangers. Pendant les quatre années qui ont précédé 1842, la mortalité ne s'est pas élevée chez les Anglais à plus de 1 sur 65, et parmi les poitrinaires la proportion n'a été que de 1 sur 150. Pendant cet espace de temps il n'y eut pas un seul décès parmi les enfants anglais au-dessous de l'âge de 12 ans, et cependant plusieurs d'entre eux avaient à leur arrivée une santé très-délicate. »

Le docteur Cazenave explique en ces termes la salubrité du climat de Pau :

Situé par le 43° de latitude N., Pau se trouve bâti à l'extrémité d'un plateau qui domine une large vallée, dans le fond de laquelle le cours torrentiel du Gave dessine ses capricieux méandres. Au N., s'élève un amphithéâtre de coteaux superposés les uns aux autres. L'E. et l'O. sont complétement à découvert Au S. se dresse, à quelques myriamètres, la chaîne des Pyrénées.

De cette disposition topographique résultent les conditions anémographiques suivantes : Les vents de N. viennent-ils à souffler? les assises de collines qui s'élèvent de ce côté les arrêtent dans leur course. Sont-ce les vents du S.? sur leur passage se dressent les Pyrénées, dont les pics élevés et les cimes neigeuses brisent leur violence et rafraîchissent leur souffle brûlant. Que l'on place, au contraire, par la pensée, la ville de Pau au S. des Pyrénées, établissant ainsi une analogie topographique avec Rome, qui, on le sait, se trouve au S. des Apennins; l'on comprendra bien vite l'immense avantage anémographique que cette situation donne à notre cité sur la ville éternelle. Aussi la *tramontana* et le *sirocco* sont-ils inconnus à Pau.

Sans défense à l'O. et au N. O., la ville de Pau semblerait destinée à être soumise, ainsi qu'Hyères, Nice, Montpellier, à l'action périodique du vent du N. O., le *mistral*, cet impétueux et violent fléau du littoral de la Méditerranée. Or, l'expérience de tous les jours, aidée des observations météorologiques impartiales, prouve de la manière la plus péremptoire que Pau échappe à ce redoutable tribut. J'ajouterai même que c'est précisément à ce privilége exceptionnel, dont nous allons essayer d'expliquer la cause, que Pau doit ce calme atmosphérique qui frappe, de premier abord, le malade comme le climatologiste.

Tous les auteurs qui se sont occupés du climat de Pau sont unanimes à reconnaître cette absence d'agitation de l'air, et ses effets sédatifs. Ainsi, sir James Clark s'exprime dans ces termes à cet égard : « Le calme de l'atmosphère est un caractère frappant de ce climat, où les grands vents sont rares et de courte durée. » Plus loin, il ajoute, avec plus de détails : « Les vents d'O. sont peu fréquents et durent rarement plus de vingt-quatre heures. Pau paraît presque exempt des vents chauds du S. et des vents froids du N. O., qui sont généralement dominants dans cette partie de la France. »

Au témoignage de Clark vient se joindre l'appréciation impartiale d'une de nos illustrations médicales, M. le docteur Louis, qu'une douloureuse circonstance avait amené à Pau l'hiver de 1855.

« Après la magnificence du paysage, dit ce profond observateur, on est surtout frappé, en arrivant à Pau, du calme de l'atmosphère, calme si complet du 25 octobre au 12 décembre l'an dernier, que j'ai bien vu, pendant cet espace de temps, les feuilles des arbres osciller, mais jamais leurs branches; en sorte que, pendant les six premières semaines de mon séjour dans la capitale du Béarn, j'étais dans un étonnement perpétuel, n'ayant jamais rien vu ni lu de semblable. Si, depuis le milieu de décembre, l'atmosphère de Pau n'a pas été aussi parfaitement calme, le vent y a toujours été rare, et, si je ne puis affirmer, d'après mon expérience personnelle, qu'il en soit toujours ainsi pendant la mauvaise saison, il m'est impossible, après avoir consulté les tableaux météorologiques dressés à Pau, et recueilli les témoi-

gnages des personnes les plus dignes de foi, de croire que, sous le rapport du vent, l'hiver qui finit diffère beaucoup des autres hivers. » Ainsi donc, absence de mistral à Pau, tel est le fait reconnu, unanimement admis. Où en est la cause? Je la cherche vainement dans les auteurs que je viens de citer, je la trouve ailleurs.

En effet, si nous montons sur la tour du château d'Henri IV, et si nous jetons un coup d'œil sur la chaîne des Pyrénées, nous remarquons qu'en quittant l'Aragon, la chaîne des Pyrénées prend une direction E. S. E. jusqu'au mont Vignemale et Gavarnie. Là se détache de l'arête principale un chaînon qui, fuyant vers le N. E., va se terminer au Pic du Midi de Bigorre, formant ainsi, avec l'arête principale S. de la chaîne, un angle dans lequel se trouve par le fait renfermée la ville de Pau.

Le vent N. O. vient-il à souffler? ces masses aériennes, poussées avec violence dans la direction du S. E., rencontrant, dans leur course vagabonde, cette vaste enceinte angulaire, s'y engouffrent, s'y accumulent avec d'autant plus de rapidité que l'absence d'une issue directe s'oppose à leur sortie : il arrive nécessairement alors un instant où les colonnes d'air se trouvent tellement concentrées dans cette enceinte, qu'il se produit dans toute cette masse atmosphérique une sorte d'immobilité; le vent, forcé dès lors de s'élever, va porter l'agitation dans les hautes régions, tandis que le calme règne au-dessous de lui.

Il résulte de ces dispositions topographiques que l'action du vent N. O. est de très-courte durée sur la ville de Pau, puisqu'il doit nécessairement arriver un moment où le *golfe pyrénéen* est rempli par les masses aériennes. Il découle de ce fait une autre vérité, justifiée par l'expérience : c'est que l'action de ce vent est d'autant plus courte qu'elle a été plus violente.

Pour ce qui concerne les vents d'E., dont les effets exercent une action si funeste à Nice et à Naples sur les constitutions nerveuses, irritables et frappées de tuberculose, ces vents, que le Provençal appelle *aoura rourra*, le Toulousain *vent marin*, sont pour ainsi dire inconnus à Pau. Faut-il rattacher, avec un climatologiste anglais, cette heureuse circonstance à ce que ces vents traversent, avant d'arriver à Pau, une grande étendue de pays sec et bien abrité, et perdent ainsi l'humidité pernicieuse dont ils s'étaient imprégnés en glissant sur le golfe du Lion et les marais d'Aigues-Mortes? Je serais porté à le croire, sans oser l'affirmer.

Enfin, si à ce calme atmosphérique, dû, comme nous venons de le voir, à l'absence des vents réguliers, nous ajoutons la présence de ces immenses forêts de pins qui bornent le Béarn au N. et à l'O., ne pourrons-nous pas ainsi nous rendre compte des causes qui donnent à l'air qu'on respire à Pau ces qualités sédatives, et en quelque sorte hyposthénisantes, dont nous sommes à même chaque jour de constater les heureux effets dans la marche de la phthisie pulmonaire?

A ces avantages anémographiques viennent s'en ajouter d'autres qui se rattachent d'une manière plus directe à la ville et à sa configuration intérieure. Ainsi, peu de villes présentent un percement de rues aussi favorable à la circulation de l'air et à la ventilation. Trois grandes artères parallèles la traversent de l'O. à l'E., et sont elles-mêmes coupées à angle droit du N. au S. par d'autres rues moins longues, mais non moins régulières dans leur direction. De grandes places, presque toutes ombragées de grands tilleuls et de sycomores, viennent encore contribuer à purifier l'atmosphère. Aussi, le renouvellement incessant des ondes aériennes empêche-t-il le croupissement et la viciation de l'air. En outre, la ville de Pau se trouve bâtie, principalement dans sa moitié méridionale, qui est, du reste, la mieux abritée et la plus favorablement exposée, sur un terrain essentiellement sablonneux, dont la perméabilité empêche la stagnation des eaux, et concourt ainsi à accroître les conditions de salubrité de l'air qu'on y respire.

Bien que les pluies y soient assez abondantes, il y pleut toutefois moins

qu'à Pise. A Pau, il tombe, en moyenne, 40 pouces d'eau, et à Pise 45. De plus, par une singularité météorologique des plus heureuses, l'état hygrométrique de l'air est beaucoup moins élevé que la quantité annuelle des pluies ne le ferait supposer.

Il est, enfin, une dernière observation climatérique qui ne peut échapper à personne, et que les malades dont les souffrances exaltent l'impressionnabilité ont surtout notée : c'est qu'à température thermométrique égale, il fait moins froid ou plus chaud à Pau qu'à Rome, à Nice et à Hyères. Où en est la cause? encore dans l'absence de vents réguliers et périodiques. La température moyenne de l'hiver à Pau durant les années 1837-38-39-40-41, prise par sir James Clark, a été de 5° 74′ R. Dans les huit dernières années, sur trois séries d'observations diurnes, elle a été de 5° 45′ R. A Rome, la moyenne de la température est, en hiver, d'après M. le docteur E. Carrière, de 8° 01′ R., et à Pise, de 5° 02′ R. Enfin, la température moyenne de l'année est de 15° 04′ R. à Rome, et de 13° 35′ à Pau. On voit que la différence n'est pas considérable; mais le serait-elle davantage, cette divergence thermométrique n'infirmerait en rien la valeur des arguments en faveur de la ville de Pau. En climatologie, la supériorité d'une station médicale est loin d'être exclusivement subordonnée à une température plus ou moins élevée.

Ainsi, les caractères climatériques qui distinguent cette station médicale sont : *l'absence de vents réguliers, le défaut d'humidité libre dans l'air, et l'uniformité dans les oscillations thermométriques.* Cette dernière donnée climatologique assure surtout à Pau une supériorité marquée sur le climat de Rome, où les transitions de température sont si fréquentes et si funestes aux malades dont la poitrine est délicate.

HISTOIRE.

Pau vient du mot latin *Palum*, pieu, et a dû longtemps s'écrire ainsi : *Pal*. Au moyen âge, les lettres *al* se prononçaient comme nous prononçons aujourd'hui *au*. Un vicomte de Béarn du Xe siècle, si l'on en croit les traditions locales, frappé des beautés pittoresques de la vallée, voulut s'y construire un château, et marqua par trois pieux les limites du terrain que ce château devait occuper. On ignore d'ailleurs quel fut ce vicomte de Béarn, et l'on ne sait pas davantage à quelle époque le château fut bâti. Ce fut, probablement, dans le courant du Xe ou du XIe siècle. Les vicomtes de Béarn résidaient alors à Morlaas, qui n'est qu'à huit kilomètres de Pau. Il n'est donc pas étonnant qu'il se soit élevé sur ce dernier point quelque rendez-vous de chasse qui sera devenu bientôt une maison de plaisance.

Si nous devons en croire l'*Histoire du château de Pau*, par M. le conseiller Bascle de Lagrèze, c'était l'usage du pays de planter des pieux à l'endroit où l'on voulait bâtir et attirer la population. On lit dans plusieurs vieilles chartes, retrouvées par M. Alcide Curie, ces mots qui ne laissent aucun doute : *Palum pro nova populatione ibidem facienda figi et apponi fecimus.* Les armoiries conférées plus tard à la ville étaient *d'azur à trois pals, fichés et alaisés d'argent, réunis par une face de même, le pal du milieu surmonté d'un paon faisant la roue en chef, et deux vaches affrontées en pointe.* On trouve, dans les anciens monuments historiques du Béarn, *Castellum de Palo*, *Castrum de Palo*, le château du *Pieu*, du *Pal*, et finalement le château de Pau.

Il arriva là ce qui est arrivé partout; des habitations de paysans se groupèrent en peu de temps

sous la protection du manoir féodal, et, peu à peu, le village devint une ville dans le XIVe siècle. « Dans le temps, dit Froissart, que le prince de Galles (le *prince Noir*) et la princesse estoient à Tarbes, estoit le comte (de Foix) en la ville de Pau: car il y faisoit édifier un moult bel chastel, tenant à la ville au dehors sur la rivière du Gave. »

Ce comte de Foix était Gaston X, ou Gaston-Phœbus, si célèbre dans l'histoire par sa puissance, ses richesses, sa bravoure, son esprit, ses exploits guerriers, son goût et son talent pour la poésie, et aussi par le meurtre de son fils. La souveraineté du Béarn avait passé à la maison de Foix vers la fin du siècle précédent, par la mort du dernier vicomte, Gaston VII, qui n'avait pas d'enfant mâle, et dont le comte de Foix, Roger-Bernard, avait épousé la fille. Nous avons marché un peu vite: mais, relativement à Pau, l'histoire des Centulle et des premiers Gaston, vicomtes de Béarn, n'offre pas un grand intérêt, et nous n'en avions rien à dire, sinon que leur gouvernement n'était pas, à beaucoup près, despotique, qu'il y avait une *cour* ou assemblée délibérante, représentant les gouvernés, laquelle se réunissait parfois au château de Pau, et prenait avec le souverain d'assez grandes licences.

Le vicomte Gaston IV avait suivi à la première croisade son suzerain Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, et s'était illustré par mille prouesses. De retour en Béarn, il alla bientôt guerroyer contre les Maures de l'autre côté des Pyrénées. Il rendit au roi d'Aragon, Alphonse le Batailleur, de si grands services, que celui-ci le récompensa par des honneurs, des dignités et une riche seigneurie.

Pour cette seigneurie il était vassal du roi d'Aragon; cela était indifférent aux Béarnais. Mais, après sa mort, sa fille et son unique héritière, qui avait épousé Guillaume de Moncade, seigneur catalan, fit hommage de la vicomté de Béarn au roi d'Aragon. Là-dessus les Béarnais se soulevèrent et chassèrent du pays le vicomte et la vicomtesse.

Ici nous ne pouvons mieux faire que de transcrire le préambule du *Vieux For* du Béarn, traduit par M. Bascle de Lagrèze (l'original, écrit en béarnais, est aux archives de la ville de Pau).

« En ce temps-là, ils entendirent vanter un chevalier de Bigorre, et ils allèrent le chercher, et ils le firent leur seigneur pendant un an. Et après, il ne voulut pas les garder en leurs *fors*[1] et coutumes, et la cour de Béarn se réunit alors à Pau, et ils le requirent de les tenir en leurs fors et coutumes, et lui ne voulut pas, et alors ils le tuèrent dans la cour même.

« Item, après on leur vanta un prud'homme chevalier en Auvergne, et ils allèrent le chercher. Ils en firent leur seigneur pendant deux ans, et après, il se montra trop orgueilleux; il ne voulut pas les tenir en leurs *fors* et coutumes, et la cour alors le fit tuer au bout du pont de Saranh par un écuyer, lequel le férit d'un tel coup d'épieu que l'arme lui sortit par le dos; et ce seigneur avait nom : Saintonge. »

Après ces deux épreuves malheureuses, les Béarnais retournèrent à l'ancienne famille. La vicomtesse Marie avait eu, de Guillaume de Moncade, deux fils jumeaux, encore en bas âge. « Les gens de Béarn, ajoute la chronique, eurent conseil entre eux, et ils députèrent deux prud'hommes du pays pour demander l'un de ces deux frères pour seigneur; et quand ils furent là, ils allèrent les voir, et les trouvèrent endormis, l'un les mains fermées, l'autre les mains ouvertes, et ils s'en revinrent avec celui qui avait les mains ouvertes. »

1. *Fueros*, en espagnol.

Gaston *à la main ouverte* fut un bon prince. Il défendit de son mieux, et avec le plus grand courage, son pays et son suzerain le comte de Toulouse contre les bandes avides et fanatiques de Simon de Montfort. Son frère, Guillaume-Raymond *à la main fermée*, ne put lui succéder qu'après avoir consenti à la création d'une *cour majour*, institution qui paraît avoir eu pour but de donner de plus solides garanties à la bonne administration de la justice. Le château de Pau était un des lieux où devait siéger la cour majour. Cependant Morlaas était toujours la ville principale du Béarn.

Le fils de ce prince ne régna que six ans et laissa un enfant mineur, Gaston de Moncade, ou Gaston VII, dont nous avons déjà parlé. Il avait deux filles, Constance et Marguerite. Constance, l'aînée, avait épousé le comte d'Armagnac. Mais ce comte d'Armagnac avait refusé d'aider son beau-père dans une guerre qu'il avait eue à soutenir contre le roi de Navarre. Gaston réunit à Pau les États de Béarn et de Bigorre, et leur demanda qui ils préféraient pour souveraine, de Constance ou de Marguerite. Tous optèrent pour Marguerite et pour son mari Roger-Bernard en haine du comte d'Armagnac. « Et dès lors, dit l'auteur des *Annales de Foix*, tant par ledit Gaston de Moncade, que par les gens desdits Estats, fut faite l'union des pays de Béarn et de Bigorre avec la comté et la maison de Foix. »

Gaston-Phœbus fut le petit-fils de Roger-Bernard. Dans sa jeunesse il chercha les aventures lointaines, alla combattre les païens du Nord sous la bannière des chevaliers Teutons, visita la Suède et la Norvége, et délivra, en revenant, les belles dames de la cour de France assiégées par les *Jacques* dans l'île de Meaux. De retour en Béarn, il eut à combattre le comte d'Armagnac, son voisin et son ennemi, et le battit en maintes rencontres. « Il passait, dit l'historien des ducs de Bourgogne, pour le prince le plus sage, le plus courtois, le plus riche, le plus économe à la fois et le plus magnifique de son temps. » Cependant l'histoire reproche deux meurtres à ce prince si sage, et son propre fils fut l'une des deux victimes. Il avait épousé Agnès de Navarre, sœur de Charles *le Mauvais*, avec laquelle il vivait assez mal. Charles donna au jeune Gaston, fils unique de Phœbus, un philtre qui devait réconcilier les deux époux, et Gaston se chargea de le faire boire à son père. Or, ce philtre était tout simplement du poison. Phœbus crut son fils coupable, et le fit mourir. (Voy. Orthez, page 70.) Mais tous les historiens attestent unanimement que les Béarnais ne furent jamais plus heureux que sous son règne. Il reconstruisit, comme nous l'avons déjà dit, le château de Pau; il en fit un séjour magnifique, et l'on ne peut douter que ces grands travaux n'aient beaucoup

accru l'importance de la ville et sa prospérité.

Mais Orthez, sa principale résidence, resta pendant cinquante ans encore celle de ses successeurs. Ce fut seulement le quatrième, Gaston XI, contemporain de Charles VII et de Louis XI, qui s'établit à Pau. « Il fit du château, dit M. de Lagrèze, un palais royal. Il l'embellit et l'agrandit encore. Il construisit les parties nord et est de l'édifice. Il créa le Parc, cette promenade si admirée des étrangers. Il fit de Pau une ville, lui donna des armoiries, élargit son enceinte, exhaussa ses remparts, rendit son sénéchal sédentaire, y établit des jurats, concéda des foires et des marchés, et érigea en paroisse l'église de Saint-Martin. »

Il était petit-fils, par sa mère, du roi de Navarre don Carlos III. Il devint le gendre de doña Blanca, autre fille de Carlos III, et reine de Navarre après lui. Doña Blanca laissa trois enfants, don Carlos, prince de Viana, Blanche, reine de Castille, et enfin Léonor, comtesse de Foix, par son mariage avec Gaston XI. Don Carlos mourut empoisonné, dit-on, par sa belle-mère et peut-être par son père lui-même, don Juan, roi d'Aragon, qui convoitait la Navarre, et s'en était emparé par provision. Blanche, qui avait fait casser son mariage avec le roi de Castille Henri l'*Impuissant*, et dont les droits sur la Navarre étaient incontestables, victime de la trahison, comme son frère aîné, fut livrée par don Juan d'Aragon au comte de Foix, qui la tint quelque temps prisonnière, l'empoisonna bientôt, — selon l'opinion générale, — et réclama la couronne de Navarre pour sa femme Léonor. On transigea, et il fut convenu que la Navarre lui reviendrait après la mort de don Juan.

Ce fut Gaston qui mourut le premier, en 1472. Don Juan d'Aragon vécut jusqu'en janvier 1479, et Léonor, devenue reine de Navarre, expira le 12 février suivant, après avoir régné deux semaines.

Gaston eut pour successeur son petit-fils François-Phœbus, qui fut vicomte de Béarn et comte de Foix en 1472, et devint roi de Navarre en 1479, après son aïeule Léonor.

François-Phœbus mourut très-jeune, en 1483. Sa sœur, Catherine de Foix, devint après lui vicomtesse de Béarn, comtesse de Foix et reine de Navarre. Elle épousa Jean d'Albret l'année suivante. Leur règne fut heureux jusqu'en 1512. Mais une puissance formidable s'était formée à côté d'eux. Le fils de Juan d'Aragon, Ferdinand *le Catholique*, avait épousé la reine de Castille Isabelle, et réuni sous ses lois l'Espagne tout entière, moins la Navarre, dont il avait résolu de s'emparer à la première occasion. Il avait épousé en secondes noces Germaine de Foix, petite-fille de Gaston XI par Jean de Narbonne, frère puîné de François-Phœbus. Jean de Narbonne avait déjà tenté une fois de déposséder sa sœur Catherine. Gaston de Foix, duc de Nemours, fils de Jean et frère de Germaine, ayant péri à la bataille de Ravenne, Ferdinand *le Catholique* fit tout à coup revivre les prétentions de son beau-père. Il envahit la Navarre à l'improviste et en chassa Jean d'Albret, qui mourut quatre ans après sans avoir pu s'y rétablir. Catherine le suivit de près.

Leur fils, Henri d'Albret, fut l'ami et le compagnon d'armes de François Ier. Il partagea son malheur à la bataille de Pavie. Prisonnier des Espagnols, il réussit à s'évader après dix mois de captivité. En 1527 il épousa Marguerite de Valois, la spirituelle et charmante sœur du roi de France.

« Marguerite, dit M. de Lagrèze, vint fixer sa résidence à Pau. Son premier soin fut d'embellir ce séjour. Elle appela des artistes italiens pour décorer les vastes appartements qu'elle fit construire au midi, le grand escalier que l'on admire encore, la cour intérieure, et tout le dehors de l'édifice, remanié selon le style de la Renaissance. Elle créa, près de sa royale demeure, *les plus beaux jardinages qui fussent pour lors en Europe.* »

Henri avait conservé le titre de roi de Navarre et recouvré du royaume perdu par son père les vallées qui descendent au nord des Pyrénées, et qu'on appela longtemps la *Basse-Navarre*. La cour de Pau fut très-brillante à cette époque. L'instruction, l'esprit, la grâce de Marguerite y attiraient, avec les seigneurs les plus illustres de ce temps, les artistes, les poëtes, les savants les plus distingués. Quelques-uns des premiers docteurs de la Réforme y furent également bien reçus. Calvin persécuté s'y réfugia, ainsi que Roussel et Lefèvre d'Étaples. Clément Marot trouva auprès de la reine de Navarre un asile honorable, et s'enorgueillit du titre de son valet de chambre. On la crut plus d'une fois au moment d'embrasser le calvinisme; elle l'aurait fait probablement, si elle n'eût été retenue par la crainte de déplaire à son frère et d'affliger son mari. Henri d'Albret, cependant, gouvernait sagement son petit État, y développait l'agriculture et l'industrie, y réformait la législation, y perfectionnait l'administration, et augmentait progressivement la prospérité de sa capitale.

Il n'eut qu'un fils, qu'il perdit en bas âge, et une fille qui fut nommée Jeanne, et qui devait jouer un grand rôle dans l'histoire. Comme elle était destinée à régner sur le Béarn et la Navarre, François Ier jugea prudent de s'assurer qu'on ne la marierait pas malgré lui. Il exigea qu'elle lui fût remise tout enfant, et la fit élever, — avec le plus grand soin d'ailleurs, — au Plessis-lez-Tours. Il était permis à sa mère de la venir voir, mais non de l'emmener. Cependant plus d'un prince convoitait sa main. Charles-Quint la demanda pour son fils don Felipe (Philippe II). Le roi et la reine de Navarre étaient très-flattés de cette alliance. Mais François Ier comprit combien il serait dangereux pour la France de laisser prendre à l'Espagnol une aussi forte position au nord des Pyrénées. A la vérité, Charles-Quint offrait au roi de France de lui laisser la faculté de racheter pour deux millions toutes les seigneuries de la maison d'Albret; mais les souvenirs, les habitudes, les vieilles affections de tout un peuple, ne s'effacent ni par acte diplomatique, ni par décret: François rompit tout à coup la négociation entamée, et maria sa nièce Jeanne à Guillaume de la Mark, duc de Berg, de Clèves et de Juliers. Henri d'Albret et Marguerite, n'osant s'y opposer directement, firent protester les États du Béarn : mais le roi de France passa outre, « fit célébrer les noces à Châtellerault, et exigea que le

duc de Clèves entrât, en présence de témoins, dans le lit de sa femme, afin que le mariage fut réputé indissoluble [1]. » Ce n'était pourtant qu'une vaine cérémonie : Jeanne d'Albret n'avait encore que douze ans. Trois ans après, en 1543, le duc de Clèves étant devenu l'allié de Charles-Quint, François Ier fit lui-même casser ce mariage, qui n'avait pas été consommé. En 1548, sous Henri II, Jeanne d'Albret épousa Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et devint mère, en 1553, d'Henri de Bourbon, qui devait être roi de Navarre après elle, et, après Henri III, roi de France.

Ce fut au château de Pau qu'elle accoucha, auprès d'Henri d'Albret, qui l'avait engagée à le rejoindre, lorsqu'il avait appris sa grossesse. Les circonstances singulières de la naissance d'Henri IV ne sont ignorées de personne. (Voy. ci-dessous page 198.) Henri d'Albret avait perdu sa femme en 1549. Il mourut lui-même en 1555, et le chef de la maison de Bourbon devint alors roi de Navarre.

Ce prince embrassa, en 1558, la religion réformée, qu'il devait abandonner plus tard : Jeanne d'Albret ne se décida pas immédiatement à le suivre dans cette voie; mais, lorsqu'elle y fut entrée, elle n'en sortit plus.

Leur union était mal assortie, et ne fut point heureuse. Jeanne avait une intelligence supérieure et un caractère énergique; Antoine était borné, faible, versatile et libertin. Ses mœurs dissolues, ses amours de passage, blessèrent souvent la fierté de la mère d'Henri IV. Il la relégua à Vendôme lorsque, pour les motifs les plus frivoles, il rentra dans le giron de l'Église romaine, et s'abandonna tout entier à l'empire de Mlle du Rouet, dont les charmes n'avaient pas été étrangers à sa conversion. Bientôt après il fut blessé à mort au siége de Rouen, et mourut dans cette ville le 17 novembre.

Jeanne se trouvait alors à Pau. Maîtresse d'elle-même et du gouvernement, elle abjura bientôt le culte catholique dans une cérémonie publique et solennelle, puis elle rendit à l'Église romaine guerre pour guerre, interdit les processions, ferma les couvents, fit prêcher partout le calvinisme, et ne négligea aucun moyen de l'imposer aux consciences récalcitrantes.

Les seigneurs catholiques du comté de Foix et du Béarn appelèrent à leur secours leurs coreligionnaires de France. Montluc entra dans le Bigorre, Terride pénétra jusqu'à Pau, mais il n'y resta pas longtemps. Jeanne avait eu recours à la reine Élisabeth d'Angleterre et au prince de Condé. Aidée par eux d'hommes et d'argent, elle organisa rapidement une armée, et lui donna pour chef le comte de Montgommery, ce même Montgommery qui avait blessé à mort Henri II dans le dernier tournoi qu'ait vu la France. Le Béarn fut reconquis plus vite encore qu'il n'avait été perdu, et les protestants vainqueurs se signalèrent par leurs violences. De représailles en représailles les deux partis en étaient arrivés à des excès effroyables; mais il faut reconnaître que les catholiques avaient commencé et que les protestants n'avaient, pendant trente ans, opposé aux persécutions, aux exécutions, aux massacres, que le courage du martyre. Terride, qui s'était réfugié dans Orthez, y fut enfin assailli par Montgommery, « et forcé de se rendre, *vie et bagues sauves*. La capitulation fut fort mal observée, et plusieurs des principaux seigneurs du Béarn, qui avaient pris parti pour les catholiques contre la reine de Navarre, furent livrés par Montgommery aux officiers de Jeanne d'Albret, qui les firent mettre à mort comme rebelles à leur souveraine [1]. » C'est à Pau, et dans le château même, que s'accomplit, en 1569, cette terrible tragédie.

Jeanne d'Albret revint à Pau, y régna paisiblement et y promulgua un code de lois tout empreint de la sévérité calviniste. Elle mourut en 1572 à Paris, où elle s'était rendue pour marier son fils Henri avec la sœur de Charles IX. On ne sait trop comment le Béarn fut gouverné après sa mort. Henri, devenu roi de Navarre, était prisonnier au Louvre, et avait abjuré sa religion pour sauver sa vie. Il rétablit par un édit le culte catholique dans ses domaines. Mais l'assemblée des États du Béarn, réunie à Pau, repoussa l'édit; la guerre civile recommença bientôt. Le comte de Grammont, chargé de l'exécution des ordres de la cour de France, dont Henri captif et menacé n'avait été que l'instrument, fut vaincu, fait prisonnier, et aurait été égorgé (Voy. page 65) sans le dévouement et les éloquentes supplications de sa bru, la célèbre Corisande d'Andouins, qui fut depuis si chère au roi de Navarre. Celui-ci rapporta, dès qu'il fut libre, l'édit que la violence lui avait arraché.

Il ne fit à Pau que de rares et courtes apparitions pendant les treize années de combats et d'aventures qui précédèrent le jour où le couteau de Jacques Clément le fit roi de France. Il s'y rendit en 1581 pour y prêter solennellement, selon l'usage, le serment de respecter les *fors* ou libertés du Béarn. Il y était allé précédemment avec sa femme Marguerite, qui se plaint amèrement, dans ses Mémoires, de n'avoir pu y pratiquer le culte catholique avec une entière liberté. On n'était pas plus tolérant alors d'un côté que de l'autre.

Ce fut Catherine, sœur d'Henri, qui gouverna le Béarn. Elle avait le titre de régente, et résidait habituellement à Pau ou au Castel-Béziat, qui n'en est pas éloigné. Aucun fait extraordinaire ne signala son administration. Elle fit le bonheur du Béarn sans bruit, jusqu'en 1599, où le roi de France la força d'épouser le duc de Bar, fils aîné du duc de Lorraine, qu'elle n'aimait pas, à la place du comte de Soissons, qu'elle aimait.

Le Béarn n'en demeura pas moins séparé de la France, et Pau conserva son rang de ville capitale jusqu'en 1620. Déjà, en 1614, les États généraux avaient demandé la réunion du Béarn et de la Basse-Navarre à la Couronne; le clergé, en particulier, avait réclamé le rétablissement du culte catholique dans ce petit État, et la restitution des biens d'Église que Jeanne d'Albret avait affectés à l'entretien du culte protestant. Un arrêt du Conseil, du 25 juin 1617, avait fait droit à la requête du clergé; mais les plaintes des États du Béarn, formulées avec une grande vivacité, n'avaient point été écoutées. En mai 1618, le parlement de Pau avait donné l'exemple et le signal de la résis-

1. Henri Martin.

1. Henri Martin.

tance. Enfin, en 1620, Louis XIII se rendit à Bordeaux, puis, après quelques pourparlers sans résultat, « il marcha droit à Pau, remit lui-même les évêques et le clergé béarnais en possession de leurs églises, de leurs domaines, de leurs priviléges, établit un gouverneur catholique dans Navarrenx, la plus forte place de la contrée, cassa les *Persans* ou milices du Béarn, qui étaient indépendantes de l'autorité royale, et fit enregistrer au parlement de Pau un édit qui réunissait le Béarn et la Basse-Navarre à la couronne de France, et qui fondait en un seul corps de parlement séant à Pau les deux cours souveraines de Pau et de Saint-Palais[1]. »

Le Béarn s'agita de nouveau quand le roi fut parti, et la guerre civile éclata. Mais le parti calviniste, un moment vainqueur à Montauban, fut vaincu définitivement à la Rochelle, et Pau dut se résigner à n'être plus que le chef-lieu d'une province française.

Son histoire finit là. La lutte du parlement de Pau contre le chancelier Maupeou, en 1771, mérite-t-elle qu'on s'y arrête? Vingt ans plus tard, Pau devint le chef-lieu du département des Basses-Pyrénées, et n'eut point à souffrir de la Révolution. Elle ne figure dans l'histoire de cette grande époque que pour avoir donné le jour à Bernadotte (né dans une maison de la rue de Tran, n° 6). Napoléon Ier y passa en 1807; M. d'Argout, en 1815, y brûla en cérémonie, devant l'hôtel de la préfecture, le drapeau impérial, qu'il avait longtemps servi, et auquel on l'a vu se rallier plus tard. Pau, depuis cette époque, n'a cessé de prospérer, de croître et de s'embellir. Sa population s'élève aujourd'hui à 18671 hab.

1. Henri Martin.

MONUMENTS. — CURIOSITÉS.

Si la ville de Pau n'était pas si admirablement située, dans un si beau climat, et si elle ne possédait pas son vieux château, elle serait vraiment indigne d'une visite. Elle n'offre par elle-même rien d'intéressant. Ses rues sont mal pavées, ses maisons sont aussi vulgaires que ses édifices publics. Une seule de ses églises mérite une mention : c'est celle de Saint-Martin, parce que Jeanne d'Albret y reçut, pour la première fois, la communion selon le rite de l'Église réformée, le jour de Pâques 1560, et parce que Viret y a prêché.

Le nouveau *Palais de Justice*, construit au N. de la ville sur le sommet du plateau, est décoré d'un péristyle en marbre blanc, mais son double fronton soulève de trop justes critiques. — La *Halle neuve*, située au centre de la ville, est formée de grandes arcades surmontées d'une tour assez disgracieuse; les appartements réservés, au-dessus des arcades, contiennent la *Bibliothèque*, qui se compose d'environ 20 000 volumes tirés, pour la plupart, des anciennes universités protestantes du Béarn, et le *Musée*, qui possède une belle collection de marbres des Pyrénées, et deux tableaux, dont l'un est une copie, faite par M. Eugène Devéria lui-même, de la *Naissance d'Henri IV*, exposée au musée du Luxembourg. On montre aussi, dans l'église de Saint-Martin, un tableau de cet habile artiste, qui habite depuis de longues années la ville de Pau. — La *Caserne*, située à l'extrémité N. O. de la ville, sur l'un des côtés du champ de manœuvre, est une des plus grandes de France; de sa terrasse, on jouit d'une vue très-étendue sur toute la chaîne des Pyrénées, et sur la plaine du Gave jusqu'au delà d'Orthez. — Le *Théâtre*, que rien ne signale à l'attention du visiteur, est construit sur la place Grammont; on parle d'en bâtir un nouveau en marbre blanc sur l'emplacement occupé maintenant par les arcades ruinées de l'église Saint-Louis, au N. de la place Royale. — Le *Lycée*, situé à l'extrémité S. E. de la ville, occupe les bâtiments de l'ancien collége des Jésuites. — Les curieuses *archives* du Béarn, si bien classées par l'archiviste M. Ferron, qui a réuni dans une salle particulière un intéressant *musée paléographique*, sont déposées à l'hôtel de la préfecture.

La *place Royale*, qui s'est appelée aussi la *place de l'Égalité* pendant la Révolution, et la *place Bonaparte* sous l'Empire, est l'une des plus belles places du monde entier. Elle ne doit cette supériorité ni à son étendue, ni à ses beaux arbres, ni aux cafés qui la bordent, mais au panorama que l'on y découvre (Voy. page 186). Les Béarnais y ont érigé, le 27 août 1843, en présence du duc de Montpensier, une statue en marbre blanc de Gabas, représentant Henri IV debout, la main droite étendue, la main gauche appuyée sur la garde de son épée. Cette statue, trop vantée, est de M. Raggi; les bas-reliefs sont de M. Étex; ils représentent : 1° l'enfance d'Henri de Navarre au milieu des montagnes de Coarraze; 2° Henri IV secourant Paris affamé; 3° Henri IV à la bataille d'Ivry.

LE CHATEAU.

Le château d'Henri IV[1] s'élève, au confluent du Gave et du Hédas, sur un promontoire borné, au N. et à l'O., par le ruisseau le Hédas, au S. par le canal du moulin, et, à l'E., par un large fossé de 9 mèt. de profondeur qui le sépare de la ville. La base de son enceinte, de forme irrégulière, a une longueur de 170 mèt. sur une largeur moyenne de 100 mèt., et sa forme est à peu près celle d'un triangle tronqué, dont la base serait tournée vers l'E. Deux ponts le relient maintenant à la ville et au parc; le premier, qui traverse le fossé et qui sert d'entrée principale au château, a été construit par les ordres de Louis XIII; le second date de 1838, il passe comme un arc de triomphe au-dessus du Hédas et de la route de Jurançon.

Le château de Pau est flanqué de cinq tours carrées ayant chacune leur nom. Le donjon ou tour de *Gaston Phœbus*, se dresse au S. O., à gauche de l'entrée; c'est une tour en briques plus élevée et plus forte que les autres; sa hauteur est de 34 à 35 mèt., et l'épaisseur de ses murs de 2 mèt. 80 c. La tour de *Montaüset* ou *Monte-oiseau* est située au N. E., vis-à-vis de la porte d'entrée qu'elle défendait. Dans cette haute tour, comme dans celle d'Orthez et dans plusieurs autres, l'escalier était remplacé par des échelles que l'on retirait après être monté; c'est cette disposition qui a fait donner à la tour son nom poétique de Monte-Oiseau. Sa hauteur est de 33 mèt. 50 c. On dit que les oubliettes se trouvaient dans l'é-

1. Cette description est empruntée en grande partie aux ouvrages de M. Bascle de Lagrèze et de M. Justin Lallier.

paisseur de ses murailles. La tour de *Bilhères*, qui flanque le château au N. O., est ainsi nommée parce qu'elle regarde le village où le jeune Henri fut mis en nourrice. Elle n'offre rien de remarquable. A l'O. s'élèvent les deux autres tours, dont l'une a été construite pendant le règne de Louis-Philippe. Leur hauteur est d'environ 30 mètres, comme celle de la tour de Bilhères. Au S. du château, au bord de l'escarpe qui domine le Gave, s'élève une sixième tour appelée du *Moulin* ou de la *Monnaie*, parce que la fabrication des monnaies béarnaises y avait été établie. Elle servait à défendre le vieux pont du Gave, dont on ne voit plus que les ruines. Le camp Batalhé ou champ clos, où se décidait le jugement de Dieu, s'étendait à sa base dans l'espace connu maintenant sous le nom de Basse Ville. On montrait autrefois l'entrée d'un souterrain profond qui, d'après la tradition, allait déboucher à Lescar, à 7 kil. de distance. En 1838, on a fermé cette entrée par des travaux de maçonnerie servant d'appui à l'une des piles du nouveau pont qui joint le palais au Parc.

On entre dans le château par le pont de Louis XIII, on laisse à g. la tour du donjon, on passe à travers une fort laide construction en galets de rivière appelée *Chancellerie*, et l'on pénètre dans la cour d'honneur qui forme, comme le château dont elle est entourée, un triangle tronqué par le sommet. A dr. de l'entrée, dans l'angle N. E. de la cour, se trouve un puits de 68 mèt. de profondeur; son diamètre est de 2 mèt. 38 c., et la hauteur moyenne de ses eaux dépasse 30 mèt. Il a été fermé extérieurement en 1855.

On entre par une petite porte placée à dr. au fond de la cour, et, après avoir traversé le *salon d'attente* et la *salle à manger des princes*, on parcourt les pièces dans l'ordre suivant :

Grande salle à manger ou *salle des États*. Cette pièce est longue de 26 mèt. et large de 11 mèt. Autrefois les États du pays de Béarn s'y réunissaient : maintenant c'est la salle des banquets; une grande table de cent couverts en occupe le milieu. Pendant la Révolution, elle servait d'écurie. Les magnifiques tapisseries de Flandre qui recouvrent les murs ont été faites par ordre de François Ier pour orner le château de Madrid près de Paris. Elles représentent des scènes de chasse et divers mois de l'année. Dans le fond de la salle, près de la porte de sortie, on remarque une statue en marbre blanc d'Henri IV, attribuée à Francheville. Dans l'épaisseur des murailles de cette salle existe encore l'ancien chemin de ronde; il sert aujourd'hui pour communiquer avec les cuisines souterraines.

Le *Grand escalier* a une largeur de 2 mèt. 65 c.; ses marches sont au nombre de 107. Les arcs des voûtes varient de forme à chaque palier, et sont tour à tour en ogive, en plein-cintre, en cintre surbaissé. Dans les frises, on voit des H et des M enlacés; ce sont les initiales d'Henri II et de Marguerite de Valois, qui ont restauré le château. Au haut du premier palier, on lit H. S. R. S. M. S. R. Les S ne sont qu'un signe séparatif; il faut lire H. R. M. R. (Henri, roi, Marguerite, reine.) Toutes les sculptures ont été réparées par M. Piquenot.

Petit salon. On y voit de belles tapisseries des Gobelins représentant les scènes principales de la vie d'Henri IV : 1° le roi chez le meunier Michaud; 2° le roi devant Paris; 3° le roi avec Sully; 4° le roi surprenant Bellegarde chez Gabrielle; 5° le roi faisant ses adieux à Gabrielle.

Salon Bernadotte. La cheminée de porphyre vert et une table en mosaïque de marbre ont été envoyées par le roi de Suède, Charles Jean. Pendant l'hiver, on voit aussi dans ce salon deux grands vases de porphyre suédois; mais, pendant la belle saison, ils servent à décorer l'hémicycle extérieur. Les tapisseries proviennent des Gobelins; elles servaient autrefois de portières au cabinet de Louis XIV à Versailles, et datent de 1670.

La *Chapelle* est de construction moderne; car elle n'a été terminée qu'en 1843. On y remarque un beau vitrail peint par Piroussel, d'après un tableau de Zurbaran, représentant l'adoration des Mages. Une pierre sculptée portant la légende : *Phœbus me fe*, est incrustée dans la muraille. La chapelle est adossée au donjon.

GRANDS APPARTEMENTS. 1er *salon*. Les deux grandes tentures de Flandre qui décorent ce salon datent du commencement du XVIe siècle. Les six autres petites tapisseries proviennent des Gobelins. La table en chêne sculpté a servi à François Ier.

Le *Grand salon de réception d'Henri II*. Les tapisseries ont été commandées en Flandre par François Ier. La première représente le mois de mars, le *jardinage* et la *pêche;* la seconde, le mois de juillet, la *chasse au faucon;* la troisième et la quatrième, la *tonte des moutons;* la cinquième, le *tir à l'arc*. La statue en bronze d'Henri enfant a été exécutée d'après la statue en marbre de Bosio. La cheminée est du style de la Renaissance; la pendule en Boule décorait le cabinet de Louis XIV à Versailles; de beaux vases de Sèvres ornent les consoles.

Le *Salon de famille*. On y voit un clavecin à double clavier fabriqué à Anvers en 1590, et ayant appartenu à Marie-Antoinette. La table rouge du milieu est en porphyre rose de Suède : c'est un don du roi Charles-Jean. Devant la cheminée est le bureau de Napoléon.

La *Chambre de l'empereur*, ancienne chambre des rois de Navarre. Les tapisseries sont des Gobelins; deux représentent les mois de janvier et de février. On montre dans cette pièce : un beau bahut du XVIe siècle; deux vieux fauteuils de la même époque et un vieux coffre gothique que le cicerone affirme être un don du Vieux de la Montagne à Saint-Louis, mais qui a été tout simplement acheté à Malte en 1838; ce n'en est pas moins un meuble très-curieux, et, sans aucun doute, le plus ancien de tous les objets conservés dans le palais. Quelques personnes pensent qu'Henri IV est né dans cette pièce.

Le *Cabinet de l'empereur*. Tapisseries de Flandre et des Gobelins.

PETITS APPARTEMENTS. *Cabinet de toilette de l'impératrice*. Une tapisserie des Gobelins représentant Henri IV chez le meunier Michaud.

La *Chambre à coucher de l'impératrice*. Quatre tableaux en tapisserie des Gobelins représentant Henri IV devant Paris; l'évanouissement de Gabrielle, surprise avec

Bellegarde; le départ d'Henri IV et ses adieux à Gabrielle; Henri IV et Sully. La glace, d'une seule pièce, a 2 mèt. 93 c., sur 1 mèt. 56 c.; elle a été fabriquée à Saint-Gobain.

Chambre de la reine Jeanne. Cinq tentures très-belles des Gobelins, représentant l'apparition de Dieu à Moïse, l'hiver, le printemps, Tobie et la toilette de Vénus, une des plus remarquables tapisseries du château sous le rapport du dessin. Le lit, en bois richement sculpté, porte la date de 1562. La petite statuette en bronze est la reproduction de celle du pont Neuf. Un bahut en chêne sculpté date du temps de François Ier.

Le *Cabinet de la reine Jeanne.* Tapisseries des Gobelins; statue et statuettes d'Henri IV. Au milieu de la pièce, fauteuil de Jeanne d'Albret.

Chambre d'Henri IV. C'est dans cette pièce que naquit Henri IV, le 14 décembre 1553. On y conserve le berceau royal formé par une carapace de tortue dont les dimensions sont de 1 mèt. 08 c., sur 0 mèt. 81 c. On connaît le récit de Favyn sur la naissance du prince. Le roi de Navarre avait promis à Jeanne d'Albret de lui montrer son testament et de lui donner une chaîne d'or qui pourrait faire vingt-cinq fois le tour de son cou, si elle chantait une chanson béarnaise pendant les douleurs de l'enfantement. En effet, quand le moment arriva, la courageuse femme entonna le cantique de Notre-Dame du bout du Pont (ainsi appelé d'un oratoire où les femmes venaient prier pour avoir d'heureuses couches).

Nouste Dame deü cap deü Poun
Adyudat me a d'aquest' hore;
Pregats aü Diü deü Ceü
Qu'em bouille bié delioura leü,
D'u maynat qu'am hassie lou doun;
Tout d'inqu'aü haüt dous mounts
l'implore.
Nouste Dame deü cap deü Poun
Adyudat me a d'aquest' hore.

Notre-Dame du bout du Pont, — Aidez-moi à cette heure, — Priez le Dieu du ciel — Qu'il veuille bien me délivrer au plus vite; — D'un fils qu'il me fasse le don; — Tout jusqu'au haut des monts l'implore.

« Le bon Henry remply d'une ioye indicible, mit la chaîne d'or au col et la boeste où estoit son testament dans la main de la princesse sa fille, luy disant : « Voylà « qui est à vous, ma fille, mais ceci « est à moi, » prenant l'enfant dans sa grande robbe sortant du ventre de sa mère et l'emporta en sa chambre, où il le fit accommoder. Ce petit prince vint au monde sans crier ny pleurer, et la première viande qu'il receut fut de la main du roy, son grand-père, lequel ayant pris une gousse d'ail, luy en frotta ses petites leuvres qui susserent le ius de ce thériaque de Gascogne, et prenant sa couppe d'or, il luy en mist une goutte dans la bouche qu'il aualla fort bien. Dont ce bon roy, étant remply d'allégresse, se mist à dire devant les gentilshommes et dames qui étoient dans sa chambre : « Tu seras un vrai Bear- « nois. »

Sur la cheminée on lisait autrefois une inscription qui contenait l'acte de naissance d'Henri IV; elle est effacée aujourd'hui. En général, il reste dans le château peu d'objets du temps d'Henri IV; presque tous ont été donnés par Louis XIV à l'intendant Foucault pour le récompenser de son zèle contre les

protestants pendant les dragonnades.

Troisième pièce. Ancienne chambre à coucher des femmes d'Abd-el-Kader. Belles tapisseries de Flandre représentant l'histoire de Psyché.

Quatrième pièce. Belles tapisseries de Flandre datant du XVIe siècle, et représentant les quatre saisons.

Cinquième pièce. C'est dans cette chambre, sur un lit très-modeste, que couchait Abd-el-Kader, lors de sa captivité dans le château de Pau. Depuis son départ, on a dû réparer le parquet qu'il avait détérioré par ses fréquentes ablutions. Les tentures sont en tapisserie de Flandre du XVIe siècle. On voit encore dans cette chambre un lit magnifique en tapisserie au petit point, brodé pour Louis XIV par les dames de Saint-Cyr, sous la surveillance de Mme de Maintenon. Il appartenait à Mme de Montespan et se trouvait au château de Ménars.

Tels sont les principaux appartements où le public est admis. Dans ceux qui sont réservés au ministre d'État et au grand-maréchal du palais se trouvent cinq tapisseries admirablement conservées représentant diverses scènes de la vie de saint Jean. Ces tapisseries avaient appartenu autrefois au château de Pau, puis longtemps on les avait crues perdues, jusqu'à ce qu'on les découvrit de nouveau dans le garde-meuble de la couronne.

PROMENADES.

Le château de Pau était entouré autrefois des « plus beaux jardinages qui fussent en Europe, » car ils avaient valu à la ville le surnom de *Pau la Jardinière.* « Mandez-moi des nouvelles de mes jardins de Pau, et s'ils sont beaux et bien entretenus, » écrivait Henri IV quand il fut devenu roi. Sous Louis XIII, tout tomba en décadence autour du palais abandonné, dit M. Bascle de Lagrèze. L'ancien taillis devint en 1706 la *Haute-Plante.* Le président Bayard la fit dessiner en quinconce et lui donna son nom. La Haute-Plante a perdu aujourd'hui ses arbres antiques, vendus à la marine en 1833. Mais « elle est ornée par une des plus belles casernes qui existent en France. » Les anciens parterres royaux furent successivement envahis par la ville. Le 14 août 1782, l'ingénieur Flamichon demanda la concession *d'un terrain dépendant du château* pour y construire la place Grammont.

« Le palais de Pau n'a plus de jardin; il ne possède que sa Basse-Plante, nommée jadis les *Hormelettes*, et son *Parc*, une des promenades les plus gracieuses, les plus pittoresques, les plus renommées du monde. »

La Basse-Plante, qu'un pont met en communication avec la terrasse du château, sert de vestibule, ou pour mieux dire d'avenue au Parc, long d'un kilom. environ, qui déroule ses belles allées de hêtres sur une butte étroite entre le Gave et la route de Bayonne.

Nous avons déjà parlé de la place Royale, d'où l'on découvre « la plus belle vue de terre, » selon l'expression de M. de Lamartine (Voy. page 184.) De cette place on descend à un établissement de bains, d'où l'on gagne, en remontant la rive dr. de l'Ousse, le *bois Louis*, poétique et solitaire allée qui mène au village de Bizanos.

EXCURSIONS.

Lescar.

7 kil. Route de voitures.

Pour aller de Pau à Lescar, on suit la route d'Orthez qui se dirige au N. O. A 1000 mèt. de la ville, à dr. de cette route, se trouve *Bilhères*, joli v. de 680 hab., qui possède encore la maison où Henri IV a été mis en nourrice. 4 kil. plus loin on laisse à g. la route d'Orthez pour prendre, à dr., celle de

7 kil. de Pau. **Lescar,** ville de 1877 hab., chef-lieu de canton de l'arrond. de Pau, siége d'un évêché jusqu'en 1789, et probablement l'antique *Beneharnum* qui a donné son nom au Béarn. Elle n'offre par elle-même rien d'intéressant, mais sa basilique romane mérite la visite de tous les archéologues. Cette belle église, d'une régularité à peu près parfaite, a une longueur de 61 mèt. sur 22 mèt. 50 c. de largeur; seulement on doit regretter que l'élévation de la grande nef ne soit pas proportionnée à sa largeur. On y remarque surtout des chapiteaux historiés, dont les curieuses sculptures représentent l'adoration des Mages, Daniel entouré de lions, la décollation de saint Jean-Baptiste, Adam et Ève, des saints, des cavaliers, des anges et des animaux. Dans le chevet, on montre encore sous le plancher du chœur des fragments précieux de mosaïque (une chèvre attaquée par deux lions); cette scène a du mouvement, dit M. Cénac-Moncaut, et la tête du lion dévorant est d'une énergie qui ne déparerait pas une composition romaine ou byzantine. Les stalles du chœur placées dans le chevet absidal sont du XVIIe siècle et peu remarquables. Quant aux pierres tombales, elles ne remontent pas au delà du XVIIe siècle, car les tombeaux antérieurs à cette époque furent détruits par les calvinistes. L'évêque Louis d'Albret n'essaya pas même d'arrêter alors la profanation de sa cathédrale; aussi, quand l'invasion française fit triompher la religion catholique dans le Béarn, fut-il impitoyablement massacré avec les membres du chapitre qui s'étaient le plus compromis par leur complaisance envers les protestants.

M. Cénac-Moncaut, appuyant son opinion sur certains points de ressemblance qu'il énumère, donne à la cathédrale de Lescar la même date qu'à celle de Sainte-Croix d'Oloron, et en fixe la construction à la fin du XIIe siècle.

On voit encore à Lescar quelques restes des anciennes fortifications et un vieux château de briques, qui couronne l'escarpement de la colline; la tour carrée de ce château paraît remonter au XIIe ou au XIIIe siècle. A peu de distance s'élèvent quelques ormeaux, où des prêtres qui avaient osé protester contre la dévastation de la cathédrale furent pendus par les huguenots aux sons du fifre et du tambour.

Depuis le moyen âge, Lescar a singulièrement perdu de son importance : elle a eu beau descendre de sa colline et s'étendre dans la plaine, elle n'en reste pas moins déserte et solitaire : tout le mouvement afflue vers Pau. L'édifice le plus remarquable de la ville moderne est une grande *école normale* qui s'élève au N. et à quelques centaines de mètres de la route de Bayonne. Mais l'agriculture a fait de grands progrès dans cette partie du département. Le lin et le maïs de Lescar sont renommés.

Jurançon et Gélos.

2 kil. Route de voitures.

Les collines de Jurançon, que l'on voit de la place Royale s'élever de l'autre côté du Gave, sont plantées de vignobles qui produisent des vins renommés, et parsemées de charmants châteaux qu'entourent des bois de pins et de hêtres; on y découvre en outre de ravissants points de vue. La route qui y conduit se sépare de la route des Eaux-Bonnes, aussitôt après avoir franchi le pont du Gave, et se dirige à l'O. vers **Jurançon,** v. de 2591 h., dont les maisons sont groupées çà et là dans la plaine, et qui en lui-même n'a rien de remarquable.

« C'est la célèbre vigne de *Gaye*, qui produit, dit M. Dugenne, le *Johannisberg* du Béarn, ce vin merveilleux réservé entièrement autrefois à la table de nos princes, et qui eut l'honneur d'humecter les lèvres d'Henri IV, le jour où il vint au monde. On prétend que ce roi, qui parmi ses *triples talents* possédait, ainsi que l'atteste la chanson, celui de *boire*, faisait un cas si particulier du vin de Gaye, qu'on plaçait des sentinelles autour de la vigne afin qu'aucune grappe n'en fût détournée. Et cette précaution n'était pas de trop en effet, quand on pense qu'on ne recueille chaque année qu'un tonneau tout au plus de ce nectar [1]. »

La première route qu'on laisse à g. au delà du Gave se dirige à l'E., passe la Nées près de son embouchure et atteint bientôt (2 kil.) **Gélos,** v. de 1100 hab., dont le nom harmonieux comme celui de tant d'autres villages du Béarn, Uzos, Estos, Syros, Bizanos, Sestos et Abydos, indique évidemment une origine grecque. Dans les environs, sur les bords de la Nées, on a découvert de belles mosaïques romaines. Le beau château de Gélos a été transformé en un haras qui contient une soixantaine d'étalons.

1. Le raisin de Gaye a de très-petits grains.

L'Hippodrome.

L'*Hippodrome* se trouve sur la route de Pau à Bordeaux, à 5 kil. de Pau. Les courses, qui ont lieu du 18 juillet au 10 août, y attirent un grand nombre d'étrangers. En temps ordinaire il ne mérite pas une visite.

Morlaas.

10 kil. Route de voitures.

En sortant de Pau par la route de Tarbes, on trouve une belle avenue de chênes, connue sous le nom d'*allées de Morlaas ;* elle s'étendait autrefois à travers les bruyères jusqu'à la ville qui lui a donné son nom. A 2 kil. environ de Pau, on laisse à dr. la route de Tarbes, et l'on prend un embranchement qui, se dirigeant vers le N. E., traverse le plateau inculte et marécageux du *Pont-Long*, dont nous avons déjà parlé en allant de Mont-de-Marsan à Pau (Voy. page 67).

Ces landes, dont le nom vient, d'après M. Palassou, de *Pontus Longus* (mer longue), ont été formées par les érosions des lacs des Pyrénées, qui, en s'abattant sur la plaine, ont arraché la terre végétale, semé des pierres et formé des marais et des fondrières. Au Xe siècle, elles s'étendaient encore dans toute la longueur du Béarn, depuis les confins du Bigorre jusqu'à Dax;

mais elles ont été peu à peu réduites par la culture, et maintenant on s'efforce de les fertiliser entièrement; les paysans doutent peu du succès, car ils offrent déjà jusqu'à 1000 fr. d'un hectare de landes. Près de Morlaas on voit de nombreuses ruines qui prouvent que le sol était autrefois cultivé. Au delà de ce désert, traversé par l'Oussère et le Luy de Béarn, s'élève une chaîne de collines arides; à leur base, du côté du N., se trouve

10 kil. **Morlaas**, b. de 1721 hab., chef-lieu de cant. de l'arrond. de Pau, qui fut pendant un certain temps la capitale du Béarn et le siége de l'hôtel des monnaies des souverains du pays. D'après une légende, il doit son nom au meurtre d'un vicomte de Gascogne, qui est *mort là* au XI[e] siècle, assassiné par un de ses vassaux, Fortun-Loup, auquel on a dit : *mort tu l'as*.

L'église de Morlaas, bâtie et consacrée à sainte Foi, par Centulle IV (celui qui fonda Sainte-Croix d'Oloron), a une longueur de 56 mèt.; composée de trois nefs, elle présente à peu près le même aspect général que Sainte-Croix. « S'il n'est plus permis de suivre cette comparaison dans les détails, dit M. Cénac-Moncaut, il faut s'en prendre à l'incendie et aux dévastations que lui ont fait subir les protestants pendant les guerres de religion, et aux réparations successives qui ont eu lieu depuis, et qui, faites à la hâte et sans goût, ont complété sa mutilation. Son architecture n'est pas unitaire; le chevet, la nef et la façade appartiennent à l'époque romane, et tout le reste de l'édifice est gothique. La façade est surmontée d'une flèche hardie, au sommet de laquelle on voit deux sculptures représentant les vaches du Béarn. La grande porte est du plus pur style roman; les colonnettes qui l'entourent sont à demi engagées dans des débris de maçonnerie; mais elles supportent encore plusieurs rangs de voussures fuyantes de la plus grande élégance, figurant des scènes de chasse, des oiseaux, des guirlandes de feuillages, et les vingt-quatre vieillards couronnés de l'Apocalypse, entièrement semblables à ceux de Sainte-Marie d'Oloron. »

C'est sur l'autel de cette église que Gaston IV, de retour de Jérusalem, dont il avait été l'un des premiers conquérants, vint jurer le for de Morlaas ou loi du Béarn.

On ne voit plus que des ruines du formidable château de Gaston, appelé la *Hourquie*, dans lequel toutes les monnaies du Béarn avaient été frappées depuis le XI[e] siècle jusqu'à l'établissement de la monnaie de Pau.

Bizanos.

Bizanos, est décrit dans la R. 41.

De Pau à Orthez, à Mont-de-Marsan et à Paris (V. R. 4, 2 et 1); — à Dax et à Bordeaux (V. R. 5); — à Bayonne (V. R. 6); — à Oloron (V. R. 7); — à Saint-Jean-Pied-de-Port (V. R. 22, 23); — aux Eaux-Chaudes (V. R. 32); — à Tarbes (V. R. 39); — à Saint-Sauveur, Baréges, Cauterets (V. R. 41).

ROUTE 31.

De Pau aux Eaux-Bonnes.

42 kil. Diligences tous les jours en 6 h. (à l'aller) et 5 h. (au retour), pour 7 et 6 fr. — Voitures particulières pour 25 ou 30 fr. Relais de poste.

Au sortir de Pau, on traverse le Gave, qui porte le nom de cette

ville, sur un pont en pierre de sept arches, construit en 1748 et appartenant moitié à Pau, moitié à Jurançon. Des maisons bordent la route; elles dépendent de *Jurançon*, situé à dr. (2 kil. de Pau) au pied des coteaux qui produisent ce vin historique dont Henri IV but à sa naissance (voy. page 198). Au carrefour appelé la *Croix du prince* parce que Louis XIII, qui avait fait relever cette croix abattue, s'y agenouilla un jour pour prier, s'ouvre à g. la route de Gélos (Voy. page 201). Un peu plus loin on remarque, sur la g., la propriété du baron Bernadotte, neveu du roi de Suède, et bientôt on franchit le Néez sur un pont nommé d'*Oly* (ce mot béarnais signifie huile), parce que le Néez est si calme en cet endroit de son cours qu'il ressemble à un ruisseau d'huile. Ce pont traversé, la route remonte la rive g. de la rivière jusqu'auprès de la source dont nous parlerons plus loin.

Près du quatrième kil., une belle allée d'arbres, bordée d'un trottoir toujours sec, conduit à la propriété des *Astous*.

8 kil. *Gan*, la première ville que l'on traverse, a été une des treize villes du Béarn; elle était alors fortifiée et a soutenu plusieurs siéges; sa population actuelle est de 3051 hab. Elle a la prétention d'avoir vu naître Cujas, mais elle est certainement la patrie de Pierre Marca, l'historien du Béarn (1554-1662). La maison dans laquelle il reçut le jour forme l'angle g. de la grande place, au milieu de laquelle s'élève la halle. Les *bains de Gan*, célèbres du temps de Bordeu, sont depuis longtemps abandonnés.

C'est à Gan que la route de Pau à Oloron se détache (à dr.) de celle des Eaux-Bonnes (V. R. 7).

« Jouissez avec recueillement du charme de la fraîcheur, de la douceur ravissante de cette route, véritable jardin anglais, a dit l'auteur de l'*Itinéraire de Pau aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes*. Abandonnez-vous mollement aux rêveries, aux douces pensées qui vous viendront à l'âme, *jusqu'à ce que la route tourne à gauche*, que vous traversiez un petit pont (sous lequel le Néez fait une petite chute) et que vous soyez arrivé au village de Rébenac. »

7 kil. (15 kil.). *Rébenac*, v. de 1027 hab., n'a absolument rien d'intéressant, mais il est le berceau de la famille Bitaubé, que la révocation de l'édit de Nantes força de s'exiler. Le château, qui attire les regards sur la dr. au milieu de vastes prairies, a conservé le nom de *Bitaubé*. On a découvert récemment, à peu de distance du village, une grotte qui a environ 260 mèt. de profondeur.

A Rébenac, la route d'Oloron à Nay croise la route de Pau aux Eaux-Bonnes.

Près du dix-huitième kil., on peut aller visiter, à dr., à trente pas de la route, les *Sources du Néez*; l'une semble jaillir du rocher, l'autre sort de la terre avec tant de force et d'abondance qu'elle fait immédiatement mouvoir des usines.

Cependant la route a gravi le coteau verdoyant qui couronne le village de Sévignac. On a quitté la vallée du Néez; on va descendre dans la vallée d'Ossau.

6 kil. (21 kil.). *Sévignac*, v. de 922 hab., possède deux sources minérales, l'une sulfureuse, l'autre ferrugineuse, qui ne sont pas plus utilisées que celle de Gan.

Du haut du coteau de Sévignac on découvre une vue étendue ; on aperçoit à ses pieds le joli bassin au milieu duquel s'est bâti le bourg d'*Arudy*, dominé par une butte calcaire que couronne la chapelle de Saint-Michel. Arudy, chef-lieu de canton de 1878 hab., possède : une église du style gothique construite au XIVe ou XVIe siècle, mais défigurée par des restaurations modernes ; les débris d'une vieille tour ; une ancienne maison fortifiée et plusieurs maisons du style de la Renaissance. A l'O. se montrent Bescat et Buzy; un peu au delà, dans la direction du S., on voit Izeste que traverse la route d'Oloron (V. R. 8); la montagne qui le domine renferme la grotte d'Espalungue (V. R. 33). A l'entrée de la vallée d'Ossau sont groupées les maisons de Louvie-Juzon, où va descendre la route, et, au fond, au-dessus des montagnes qui la forment, se dresse le Pic du Midi d'Ossau, facile à reconnaître par ses deux pics d'inégale hauteur. Après avoir laissé à g. *Meyracq* et *Sainte-Colomme* (1789 hab.) et traversé

5 kil. (26 kil.), *Louvie-Juzon*, v. de 1681 hab., dont l'église gothique du XVe ou XVIe siècle possède un clocher plus ancien terminé par une pyramide octogonale, et où l'on remarque plusieurs maisons du XVIe et du XVIIe siècle, on franchit le Gave d'Ossau, sur la rive g. duquel la route de Pau se relie à celle d'Oloron (V. R. 8). En face du pont s'élève l'*hôtel des Pyrénées*, qui fait parfois manger de bonnes truites, un peu trop chères, aux hôtes qu'il a l'honneur de traiter.

Un chemin de grande communication relie Louvie-Juzon à Nay et à Lestelle. Après avoir gravi un col, il descend dans la vallée de l'Estarresou, monte à *Mifaget* (219 hab.), redescend, dans la vallée du Landistou, à *Bruges* (1557 hab.), franchit le Bées et s'élève sur le chaînon qui sépare la vallée du Bées de celle du Gave de Pau. Avant d'atteindre *Asson* (2661 hab.), il se bifurque. L'embranchement de g. (nord) descend au Bées, qu'il traverse pour gagner Nay (V. R. 41); celui de droite (est) passe à Asson, traverse le torrent le Louzon, et va rejoindre la route de Pau à Baréges, à 3 kil. de Lestelle (V. R. 41). On compte environ 21 kil. de Louvie-Juzon à Nay, et 23 kil. à Lestelle.

Au delà de Louvie-Juzon, on entre dans la **Vallée d'Ossau** proprement dite, vallée trop vantée par certains écrivains, car ses montagnes, peu variées de formes, sont presque entièrement dépouillées des forêts qui les embellissaient autrefois. Le torrent a de belles eaux, mais il manque de force et d'ampleur; les coteaux sont trop cultivés pour pouvoir être pittoresques; la végétation est maigre, chétive et rare; les maisons ont un aspect gris et froid que les plus habiles coloristes ne parviendraient pas à rendre agréable; le soleil le plus ardent perd son éclat sur leurs toitures d'ardoises. La vallée d'Ossau n'a de vraiment beau que son ciel, d'intéressant que les costumes et les mœurs de ses habitants.

Parcourue dans toute sa longueur par le Gave du même nom, cette vallée, perpendiculaire à la chaîne des Pyrénées, s'étend, sur une longueur de 16 kil. environ, de Sévignac jusqu'à une faible distance au delà de Laruns. Au N. O., elle s'ouvre par une vaste échancrure, et va se perdre dans la plaine d'Oloron; à l'O., un chaînon transversal, qui s'élève graduellement à mesure qu'il se rapproche de la

chaîne centrale, la sépare de la vallée d'Aspe (V. R. 28 et 29); au S., elle est limitée par les rochers du Hourat (Voy. plus bas), au-dessus desquels il n'y a plus que la gorge des Eaux-Chaudes et les vallons étroits qui entourent la base du Pic du Midi; à l'E., un autre chaînon perpendiculaire à l'axe des Pyrénées la sépare des vallées d'Azun et d'Asson. La largeur du bassin n'est pas uniforme et devient plus considérable au débouché des vallons latéraux; en moyenne, elle est de 2 kil. environ. Dix-sept villages se groupent çà et là sur les bords du Gave et sur les flancs des montagnes qui le dominent; d'après le recensement de 1856, la population totale de la vallée est de 16 300 hab., presque tous adonnés à l'agriculture et à l'élève des bestiaux. Le nombre des animaux de toute espèce est évalué à plus de 60 000; en été, les pasteurs mènent leurs troupeaux sur les pâturages des montagnes, mais en hiver, ils descendent dans la plaine et font pacager leurs brebis et leurs vaches dans les landes du Pont-Long, situées au N. de Pau (V. R. 30). Ces landes appartiennent en grande partie à la vallée d'Ossau, mais elles sont maintenant en vente et trouvent de nombreux acquéreurs. Pendant les XIVe, XVe et XVIe, et même jusqu'au milieu du XVIIe siècle, elles ont été la cause de collisions sanglantes entre les Ossalois et les Béarnais des environs de Pau, de Lescar et de Morlaas.

Jusque vers le commencement du XIIe siècle, la vallée d'Ossau a été gouvernée par des comtes héréditaires; depuis cette époque, son histoire se confond avec celle du Béarn. Ses armoiries portent un hêtre séparant un ours et un taureau dans l'attitude du combat, avec cette légende : *Ossau et Béarn, vive la Vacca.* C'est une allusion aux combats que se livrent les taureaux et les ours dans les pâturages élevés. Le nom de la vallée lui-même, Ossau, venant du latin *ursi saltus*, prouve que les ours étaient nombreux dans les montagnes avoisinantes.

Les mœurs et les coutumes des Ossalois diffèrent peu de celles des Béarnais de la plaine, et le grand nombre d'étrangers qui visitent annuellement les Eaux-Bonnes ne peut manquer de faire perdre aux habitants de la vallée tous leurs traits distinctifs. Le costume lui-même s'altère de jour en jour; il n'est conservé dans toute sa pureté que par les pâtres des montagnes ou par les guides et les baigneurs qui spéculent sur l'effet de leurs vêtements pittoresques pour se faire plus grassement rémunérer.

Les Ossaloises qui s'habillent encore à l'antique mode du pays portent sur la tête un capulet de drap écarlate doublé de soie de même couleur : chez les plus riches et les plus coquettes, la doublure est damassée. Sous le capulet, un petit bonnet rond, de mousseline ou de toile, en forme de calotte, retient les cheveux et s'attache sous le menton, laissant passer par derrière de longues tresses qui tombent sur les épaules: la taille est serrée dans un joli corset, ordinairement noir, mais dont le devant est revêtu de soie ou de velours cramoisi; sur le cou repose un fichu de soie ou de mousseline peinte, dont les pointes se cachent dans le corset, laissant passer entre

elles les bouts du ruban de fil blanc qui forme coulisse, et serre la chemise autour de la gorge. Les manches du corsage sont assez courtes. Deux jupes noires d'étoffe de laine descendent un peu plus bas que les genoux en plis symétriques; celle de dessus, bordée d'un large ruban bleu, est relevée et va s'agrafer derrière la taille. Enfin des bas blancs, d'une laine fine, se collent sur les jambes, et s'évasent au-dessus du soulier par une cannelure à côtes.

Les jeunes gens portent une veste écarlate; en dessous, un gilet blanc, à larges revers, qui laisse voir la chemise blanche plissée et serrée au cou par trois petits boutons rapprochés; une culotte courte de drap ordinairement brun, ou même de velours noir, avec des poches à revers garnis de galons dorés; pour jarretières, des cordons en soie de diverses couleurs, terminés par des glands; sur la chemise, une épingle à verroteries pendantes. Les bas blancs en laine ont la même forme sur le pied que ceux des femmes. Le soulier en cuir ordinaire est quelquefois remplacé par des sandales en fil garnies de bandelettes noires ou rouges qui se croisent sur le pied. Les cheveux coupés presque ras, sur le devant de la tête, flottent sur le cou, et sont couverts du béret brun.

L'âge mûr apporte quelques changements dans le costume des deux sexes. Les hommes, en vieillissant, abandonnent la veste courte et rouge pour en prendre une de couleur foncée et tombant à larges basques sur les cuisses. Les femmes aussi renoncent au capulet qu'elles avaient porté jusque-là, et lui en substituent un de couleur noire, ou s'affublent quelquefois d'un mantelet à capuchon, orné d'une profusion de petits dessins en laine noire.

Les étrangers qui désirent voir les costumes des Ossalois dans toute leur richesse pittoresque, doivent assister aux fêtes du 15 août à Laruns.

A 1 kil. environ de l'hôtel des Pyrénées, sur la rive dr. du Gave, se dressent, au sommet d'un mamelon rocheux, les ruines d'un vieux château. Ce château, qui dominait le v. de *Castets* (410 hab.), s'appelait *Castel-Gelos;* des murailles crénelées le reliaient autrefois à l'éminence voisine, dont le sépare un ravin profond et que couronnent l'église et le cimetière du village. Cette double forteresse commandait l'entrée de la vallée. Quand l'Ossalois formait un État indépendant, le vicomte souverain héréditaire résidait à Castel-Gelos et ne pouvait le quitter que pour aller en guerre.

La vallée s'élargit, surtout sur la dr.; de ce côté, elle forme une espèce de cirque cultivé, au milieu duquel se trouve *Bilhères* (451 hab.), qui communique avec la vallée d'Aspe par le col de Marieblanque (V. R. 29); presque en face, sur la rive dr. du Gave, se montre le *Port-de-Béon*.

2 kil. 3/4 (28 kil. 3/4). **Bielle**, village de 891 hab., est l'ancienne capitale de l'Ossau. « C'était là, nous apprend ici M.***, que se réunissaient autrefois les députés de toutes les communes. C'est encore là que, dans les grandes occasions, et lorsqu'il s'agit d'un intérêt commun à toute la vallée, s'assemblent les autorités des divers villages. Un coffre à trois clefs et à trois serrures contient les anciennes archives de la vallée, dites *trésor d'Ossau*, et confiées à la garde de trois maires qui possèdent chacun une clef. « Les nombreuses compagnies industrielles que pendant un temps nous voyions surgir chaque jour, ajoute le spirituel auteur de l'*Itinéraire d'un touriste*, et qui n'auront pas à garder des archives aussi vieilles que celles d'Ossau; ces compagnies, à ce qu'il paraît, n'avaient pas inventé du nouveau en nous annonçant pompeusement que, pour plus de sécurité, les fonds des actionnaires seraient renfermés dans une caisse à trois serrures et à trois clefs. Cette prétendue idée neuve n'était qu'une contrefaçon du même coffre-fort de Bielle. »

Les archéologues visiteront à Bielle : 1° l'église de style gothique; elle est à trois nefs et on remarque de nombreuses sculptures aux portails, aux clefs de voûte, sur les chapiteaux et sur les consoles; 2° près de l'église, les restes d'une abbaye d'architecture romane; 3° des maisons des XVe et XVIe siècles, ornées de sculptures d'anges, de sirènes, de bas-reliefs, d'écussons, etc.; 4° les débris d'une tour et d'une maison fortifiée.

La route traverse ensuite les villages insignifiants de *Belesten*, *Gère* et *Geleu;* près de ce dernier on exploite d'abondantes ardoisières; sur l'autre rive du Gave on a laissé successivement *Béon* et *Aste*, qui ne méritent aussi qu'une simple mention. Plus loin, au-dessous de *Louvie-Soubiron* (400 hab.), une tache blanche attire les regards sur la montagne : c'est une *carrière de marbre* qui fournit à nos plus grands artistes les blocs qu'ils transforment ou qu'ils s'efforcent de transformer en chefs-d'œuvre. De cette mine inépuisable, mais insuffisamment exploitée, malgré la supériorité de ses produits, — car, d'après les rapports faits en 1823 et 1829 par MM. Héricart de Thury, Gisors et David, les marbres de Louvie peuvent soutenir la comparaison avec ceux de Carrare et de la Grèce, — sont sorties les statues de la place de la Concorde, celles qui décorent l'extérieur de la Madeleine, le Cincinnatus de Foyatier, le Caïn d'Étex, le Tambour républicain et le Talma (buste) de David, les quatre Évangélistes et la Vierge de l'église de Bétharram, etc.

Un chemin de montagne conduit de Louvie-Soubiron dans la vallée du Louzon, par le col de Louvie. Avant de franchir ce col, il remonte la vallée du Canceig, où il traverse le hameau de *Listo*. Le col franchi, il descend, par le bois de la Herrère, au village *Les Ferrières*, en laissant à dr., Arbéost (V. R. 37). De ce village on peut aller par la vallée du Louzon, dans laquelle on trouve successivement *Claverie*, *Calibets* et *Arthez d'Asson*, rejoindre près d'Asson la route de Louvie-Juzon à Lestelle et à Nay (Voy. ci-dessous, page 204), et se rendre dans le val d'Azun, par la montagne, soit à Arrens, soit à Aucun (V. R. 37.) Ces divers passages, que nous nous bornons à indiquer, n'offrent aucun intérêt aux touristes.

A dix minutes au plus de Louvie-Soubiron, sur la rive g. du Canceig, se trouve *Béost*, v. de 384 hab., qui possède une église romane du XIIe siècle, restaurée en partie aux XVe et XVIe siècles, une jolie fontaine et des maisons des XVe, XVIe et XVIIe siècles. Un peu au-dessus, à l'extrémité supérieure d'un plateau, quelques cabanes forment le hameau de *Bagés*. C'est là que demeure Gaston Sacaze, un

berger, qui a appris sans maître le latin, le grec, le dessin, la musique, etc., et qui s'est fait un nom comme botaniste.

Mais ce qui attire surtout les regards des étrangers, avant leur arrivée à Laruns, c'est le Gourzy, tapissé de belles forêts, et qui semble fermer la vallée; c'est surtout le Pic de Ger, qui dresse fièrement sa tête chenue au fond de l'étroite vallée où jaillissent les Eaux-Bonnes.

8 kil. (38 kil. de Pau, 33 kil. d'Oloron) **Laruns** (*Hôtel des Touristes*), chef-lieu de canton de 2239 hab., a un vaste territoire qui s'étend jusqu'à la frontière espagnole, et qui comprend le Pic du Midi d'Ossau. C'est un amas assez laid de maisons grises couvertes en ardoises. Sur la place s'élève une fontaine en marbre, qu'un enfant du bourg, M. Coudurat, établi à Saint-Pétersbourg où il s'est enrichi par son industrie, a fait construire à ses frais. C'est le 15 août qu'il faut voir cette place; elle devient, ce jour-là, le théâtre d'une grande fête d'autant plus intéressante pour les étrangers, que presque tous les acteurs ou spectateurs ont conservé les costumes pittoresques de leurs ancêtres (V. p. 206).

L'église de Laruns mérite à peine une visite; elle a été bâtie dans le style gothique, aux XVe et XVIe siècles, souvent remaniée depuis, et flanquée d'un affreux portail d'architecture gréco-romaine; l'intérieur renferme un bénitier en marbre du XVe siècle, dont l'exécution n'a rien de remarquable.

Un chemin de montagne conduit de Laruns à Bédous dans la vallée d'Aspe, par le col de Las Arques (V. R. 29.)

A peine a-t-on quitté Laruns que l'on traverse le torrent ou plutôt le lit large et gris (la couleur manque partout dans cette vallée) du torrent l'Arrieuzé, puis, laissant à dr. l'ancien chemin des Eaux-Chaudes, on vient franchir le Gave d'Ossau avant d'atteindre le point de bifurcation des routes qui conduisent: celle de dr., aux Eaux-Chaudes, celle de g., aux Eaux-Bonnes.

Le poteau placé près du petit cabaret en planche (bierre, limonade gazeuse, etc.), où une voiture spéciale attend les voyageurs qui se rendent aux Eaux-Chaudes et qui doivent subir un transbordement assez désagréable, porte les indications suivantes, qui ne s'accordent pas tout à fait avec celles des bornes de la route: Eaux-Bonnes, 3 kil. 1/3, Eaux-Chaudes, 4 kil. 1/2, Pau, 38 kil., Oloron, 33 kil.

La route qui, du point de bifurcation, monte par une pente souvent trop rapide aux Eaux-Bonnes, n'a été ouverte qu'en 1808 sous l'administration de M. le général de Castellane, préfet des Basses-Pyrénées. Elle est tracée sur la rive g. du torrent le Valentin, à la base du Gourzy aux flancs boisés. Du côté opposé se dresse une triste montagne nue qu'on appelle la *Montagne Verte*. Sur la rive dr. du Valentin, on aperçoit, en montant, une espèce de château appelé le château d'Espalongue, qui appartenait à la famille de Livron, le village d'*Assouste* (104 hab.) et celui d'*Aas* (404 hab.), le propriétaire des Eaux-Bonnes. A g. de la route, à peu près à moitié de la montée, une plaque de marbre noir porte le nom d'une villa, la villa Castellane, qui n'a jamais été construite, et au-dessous de l'emplacement de laquelle s'ouvre une grotte moins curieuse que ne le promet un écriteau trop louangeur. Rien ne vient, dans

cette montée passablement fastidieuse, détourner les regards qu'attirent les roches grises et nues du Pic de Ger, jusqu'au moment où, la route tournant brusquement, on atteint les premières maisons des Eaux-Bonnes qu'on ne voit pas avant d'y entrer (V. R. 33).

N. B. Au moment où s'imprime ce volume (août 1858), on travaille à la construction d'une nouvelle route, plus facile et plus pittoresque, qui montera du point de bifurcation aux Eaux-Bonnes.

ROUTE 32.

DE PAU AUX EAUX-CHAUDES.

42 kil. 1/2. Diligences tous les jours en 6 h. à l'aller et 5 h. au retour, pour 5 et 6 fr. Voitures particulières pour 25 et 30 fr.

38 kil. De Pau à la bifurcation de la route des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes au delà de Laruns (V. R. 31).

Au sortir de Laruns, on voit se dresser, dans la direction du S., une haute muraille de pierre, où l'œil cherche en vain l'issue par laquelle le Gave a pu se frayer un passage; il faut arriver très-près de cette paroi rocheuse pour apercevoir le *Hourat*, ou *trou*, au fond duquel mugit le torrent. Jusqu'au milieu du siècle dernier, un sentier de mulets, qui existe encore, était la seule voie de communication entre Laruns et les Eaux-Chaudes; on devait gravir cet escarpement qui s'opposait au passage, par une rampe très-roide taillée de biais dans le roc vif, puis redescendre dans la gorge du Hourat par des escaliers étroits et sans parapets dominant le Gave à plus de 75 mèt. de hauteur. Pour franchir ce pas dangereux, on pouvait, a dit un ancien écrivain, demander les services de « grandes, fortes et belles Ossaloises, qui emportaient sur le col tous ceux qui se présentaient. Elles couraient d'une vitesse prodigieuse, et sans rien craindre, tant il est vrai que l'habitude rend tout aisé. » La France avait alors ses *cargueros*, comme la Nouvelle-Grenade et la Bolivie.

Sous le règne de Louis XV, l'intendant général du Béarn, M. d'Étigny, fit ouvrir à travers le rocher une route de voitures qui a longtemps été considérée comme une merveille de l'art. Elle gravit la montagne par une forte rampe, franchit le sommet par une large tranchée creusée dans le roc vif, puis, dominant d'une hauteur de 60 mèt. le torrent qui mugit à g. au fond du précipice, descend en suivant le versant escarpé de la rive g. du Gave jusqu'au *pont Crabé* (pont des Chèvres), où elle passe sur la rive dr. Depuis 1849, cette route hardie est très-peu fréquentée. En effet la nouvelle route, ouverte à cette époque et que suivent maintenant les diligences, fait brusquement un coude vers le S.-O. après s'être séparée de celle des Eaux-Bonnes, et remonte par un plan faiblement incliné le défilé du Hourat sur la rive dr. du Gave. Cette route, assez large pour trois voitures et parfaitement entretenue, est un magnifique travail d'art. Pour la tailler dans le roc vif, les ouvriers ont dû se suspendre au moyen de cordes au-dessus du gouffre profond de plus de 40 à 50 mèt. Plus d'une fois, une pierre bondissant sur le rocher, une branche de sapin glissant le long des pentes, ont entraîné les travailleurs au fond de l'abîme.

il « Pour pratiquer le chemin des Eaux-Chaudes, dit M. Taine, on a fait sauter tout un pan de montagne; le vent s'engouffre dans ce froid défilé; l'entaille perpendiculaire, d'une noire couleur ferrugineuse, dresse sa masse formidable comme pour écraser le passant; sur la muraille de roches qui fait face, des arbres tortueux se perchent en étages, et leurs panaches clair-semés flottent bizarrement entre les saillies rougeâtres. La route surplombe le Gave, qui tournoie à cinq cents pieds plus bas[1]. C'est lui qui a creusé cette prodigieuse rainure; il s'y est repris à plusieurs fois et pendant des siècles; deux étages de niches énormes arrondies marquent l'abaissement de son lit et les âges de son labeur. Le jour paraît s'assombrir quand on entre; on ne voit plus sur sa tête qu'une bande de ciel. »

A dr. sur les rochers de la rive opposée, et au bord de l'ancienne route de M. d'Étigny, on aperçoit un petit oratoire consacré à la Vierge; on y lisait autrefois l'inscription suivante.

Arrête-toi, passant; admire ce que tu ne vois pas, et regarde les choses que tu dois admirer; nous ne sommes que des rochers et cependant nous parlons; la nature nous a donné l'être, et la princesse Catherine nous a fait parler; nous l'avons vue lisant ce que tu lis; nous avons ouï ce qu'elle disait; nous l'avons soutenue. Ne sommes-nous pas heureux, passant, de l'avoir vue, quoique nous n'ayons pas d'yeux? Heureux toi-même de ne l'avoir pas vue! Nous étions morts, et nous avons été animés; toi, voyageur, tu serais devenu pierre.

A peu de distance de cette chapelle, on laisse à dr. le pont *Crabé*, que la route de M. d'Étigny franchit pour se réunir à la nouvelle route; puis la vallée, faisant un détour, reprend sa direction du S. au N. Le paysage devient de plus en plus intéressant et beau. Au delà des montagnes un peu nues qui dominent la vallée à dr. et à g., on voit se dresser de beaux pics à la base boisée, parmi lesquels on remarque surtout le Pic Gaziès et le Pic d'Err. Enfin, à plus de 4 kil. du pont de marbre (42 1/2), « se montre un blanc bâtiment de marbre, soutenu d'arcades régulières, percé de jolies fenêtres du meilleur goût, derrière lesquelles flottent des rideaux de mousseline. A côté de ce petit palais sont des sentiers, des sources jaillissantes, une esplanade de tilleuls, des bancs pittoresques d'où l'on regarde la rivière transparente encadrée d'arbres. Ce sont les thermes des Eaux-Chaudes. » (V. R. 34).

ROUTE 33.

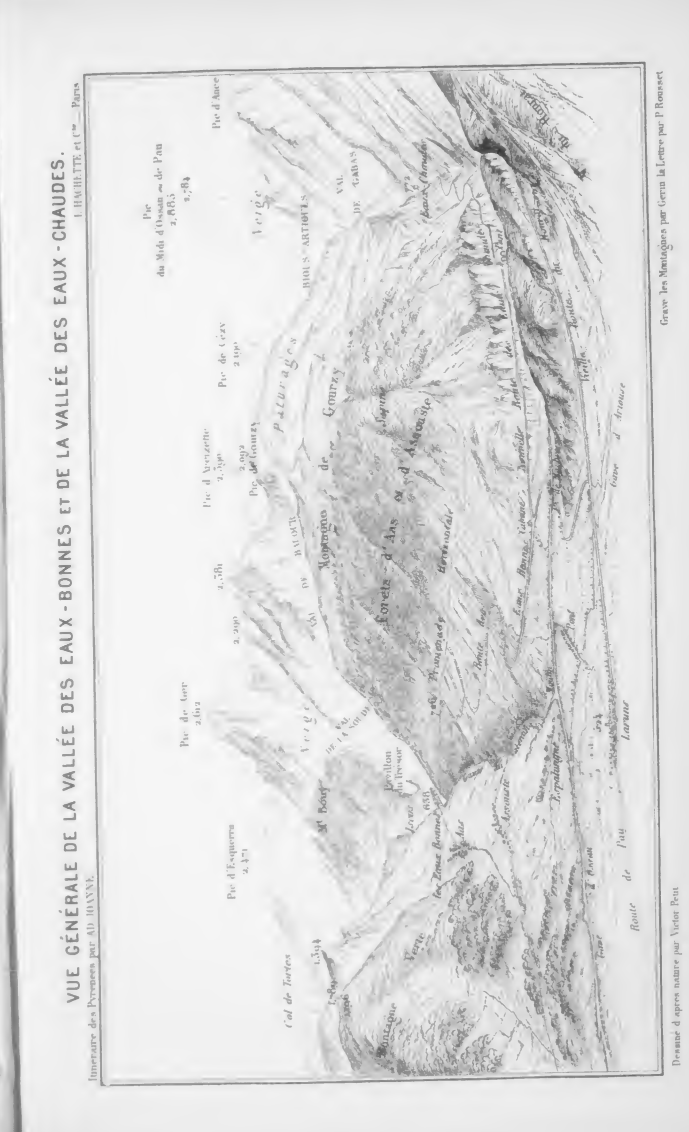
LES EAUX-BONNES ET LEURS ENVIRONS.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

Hôtels. — Le meilleur, de l'avis unanime des voyageurs, est l'*hôtel de France* (3 fr. la chambre, 6 fr. le déjeuner et le dîner). Viennent ensuite l'*hôtel d'Orient*, l'*hôtel de Richelieu*, l'*hôtel des Princes*, l'*hôtel des Ambassadeurs*, l'*hôtel de l'Europe*, l'*hôtel du Petit-Paris*, etc. Les prix de ces hôtels sont à peu près les mêmes, 9 fr. par jour, nourriture et logement.

Maisons meublées. — Presque toutes les maisons des Eaux-Bonnes se louent meublées aux étrangers pendant la saison des eaux. Les prix des appartements et des chambres varient sans cesse. Il est souvent difficile de choisir, par con-

1. M. Taine n'a pas bien mesuré la profondeur du Gave.



séquent de marchander. Les malades qui sont forcés de prendre les eaux subissent donc quelquefois des conditions trop rigoureuses. Parmi les maisons les plus recommandables, nous citerons celle de MM. Fourcade et Pommé.

Médecins. — Le médecin-inspecteur est M. Darralde; le sous-inspecteur, M. Crouseilles. Ils sont tous deux logés à l'établissement. Les autres médecins sont MM. Cazenave fils, Mesnet, Mane fils, Tarras.

Pharmaciens. — MM. Cazaux frères, Léon Vergez.

Poste aux lettres. — Derrière l'hôtel des Princes.

Librairie, papeterie, objets d'art et de fantaisie. — M. Auguste Bassy, libraire à Pau, tient aux Eaux-Bonnes, pendant la saison (maison Pommé), un magasin dans lequel les étrangers trouveront, outre des collections de guides, de cartes et de livres heureusement choisies, des albums de vues et de costumes des Pyrénées, des fournitures de bureaux, des objets en marbre provenant de la fabrique de M. Geruzet, des bijoux, etc., des pianos à vendre ou à louer.

Cabinets de lecture. — Chez M. Bassy, à l'hôtel de France et à l'hôtel des Princes.

Guides. — Les guides des Eaux-Bonnes ne sont soumis à aucun règlement, à aucun examen. Tout individu à qui la fantaisie en prend, se fait guide. C'est là un grave abus auquel il serait temps de porter remède. Plus d'une fois des voyageurs ont été égarés dans les passages difficiles par de prétendus guides qui connaissaient à peine le chemin des Eaux-Bonnes aux Eaux-Chaudes. Je recommanderai donc tout particulièrement aux touristes Esterle, Fourcade, Lanusse, Salanave et Larresq. Ce dernier, qui fait surtout des promenades, est complaisant et modéré dans ses prétentions. Si ces guides étaient occupés et qu'on voulût entreprendre une course un peu difficile, on ne devrait pas se confier au premier venu sans avoir pris des renseignements suffisants sur ses connaissances et sa capacité. Les principaux guides des Eaux-Bonnes, Esterle, Fourcade, etc., ont eu le bon esprit de conserver le costume pittoresque de la vallée d'Ossau.

Pas de règlement, pas de tarif par conséquent. Il faut débattre le prix pour chaque course et ne pas craindre de marchander; on obtient souvent des rabais considérables et bien mérités. En général, pour les courses ordinaires, un guide se paye de 4 à 5 fr.

Chevaux. — Les chevaux ne sont pas plus tarifés que les guides. On en trouve de fort bons pour 4 fr. par jour, 5 fr. quand la course est longue. Pecastella et Le Major ont les meilleurs chevaux de plaine; Lanusse, les meilleurs chevaux de montagne. Un cheval au mois coûte 100 fr. environ.

Voitures. — Une voiture à deux chevaux se loue de 8 à 10 fr. pour la demi-journée et de 18 à 20 fr. pour la journée. Faire ses conditions à l'avance.

Porteurs. — Les prix varient selon la longueur des courses. Il est bon de les débattre et de les fixer (sans les payer, bien entendu avant le départ).

Tirs. — Labeille et Lissonda.

Bains. — Voir ci-dessous le paragraphe spécial consacré aux eaux.

Omnibus. des Eaux-Bonnes aux Eaux-Chaudes; plusieurs départs par jour, 1 fr. 10 c.

Diligences pour Pau, Bayonne, etc., à l'hôtel des Princes et à l'extrémité supérieure du jardin anglais.

SITUATION ET ASPECT GÉNÉRAL.

Le village des **Eaux-Bonnes,** qui dépend de la commune voisine d'*Aas* (404 hab.), est situé à 748 mèt. dans une gorge étroite, au fond de laquelle se dresse le Pic de Ger, au confluent du ruisseau de la Soude et du torrent le Valentin, sur la rive g. de ce dernier. Il se compose d'une rue unique qui monte par une pente malheureusement trop roide à l'établissement thermal, bâti à son extrémité supérieure. Quand on y entre, on a sur la g. une ligne

de maisons et d'hôtels construits avec un certain luxe, mais sans style, et sur la dr. un espace assez vaste planté d'arbres qu'on persiste, on ne sait trop pourquoi, à qualifier de jardin anglais. « La première maison qu'on remarque à dr., au delà du jardin anglais, est bien mal placée, a dit M. Moreau; elle coupe la vue, brise la ligne droite jusqu'ici, et lui fait faire une espèce de crochet bien disgracieux. Son aspect vieux, sombre, triste, contraste avec l'élégance de ses modernes rivales. On l'appelle la ***Maison du gouvernement;*** elle appartient au département. Il avait été question de la vendre, à la charge de la démolir et de reculer à l'alignement en cas de nouvelles bâtisses. Des difficultés sur le partage du prix entre Bonnes, qui voudrait avoir tout, et les Eaux-Chaudes, qui prétendent avoir droit à la moitié du gâteau, ont empêché la réalisation de ce projet. Au lieu de se donner la peine de résoudre ces difficultés et de lever les obstacles, on a préféré rester dans le *statu quo*, si cher à toutes nos administrations.

« Cette maison servait autrefois d'hôpital et de logement pour les militaires qui venaient prendre les eaux dans cette localité. Comme depuis longtemps on envoie à d'autres sources pour la guérison des blessures, il a fallu changer la destination première de ce bâtiment. On y a réservé, pour le préfet des Basses-Pyrénées, un appartement que j'eus occasion d'occuper quelques jours, et que je désertai bien vite, parce qu'à la moindre pluie, il fallait prendre un parapluie et presque aller à la nage. Est-ce là ce qui empêche M. le préfet de venir plus souvent à Bonnes? Il y a bien de quoi, et à sa place j'en ferais tout autant. On garde aussi dans cette maison, par prévoyance, deux chambres pour le pasteur qu'on sera obligé d'accorder à ce petit bourg, qui, comme dépendance du chétif hameau d'Aas, n'est desservi officiellement que par le curé de ce village; ce qui, vous l'avouerez, n'est certes pas fort commode, surtout pendant l'hiver, pour les nombreux habitants du pays qui, tout en étant un peu juifs et arabes, n'en suivent pas moins pour cela, et très-religieusement, toutes les pratiques du culte catholique. »

Au delà de la Maison du gouvernement, la rue est bordée des deux côtés de maisons ou plutôt d'hôtels, jusqu'à l'établissement et à la chapelle. En 1806, il n'y avait aux Eaux-Bonnes que des maisons de bois. Depuis cette époque on élève chaque année, souvent à la place des rochers que la mine a fait sauter, des constructions élégantes qui ont inspiré à M. Lemonnier les réflexions suivantes : « Nulle part dans les Pyrénées, pas même dans le voisinage de l'établissement thermal à Luchon, on ne voit dans les constructions autant d'art et de symétrie; mais, il faut le dire, cette magnificence tranche si durement avec la nature sauvage de ces lieux, qu'il en résulte quelque chose de triste et de fatigant. Telle est l'impression que ce petit morceau de grande ville a produite sur moi et sur beaucoup d'autres visiteurs. N'aurait-on pu avoir ici ses aises, comme à *Saint-Sauveur*, comme à *Bagnères de Bigorre*, sans défigurer entièrement un site assez joli? Est-ce donc pour avoir des

maisons alignées et parées que l'on vient aux Pyrénées? Il me semble que tout ce luxe, au milieu d'une nature paisible et solitaire, s'oppose à la douce quiétude que les malades viennent chercher aux eaux. »

« On comptait trouver la campagne aux Pyrénées, dit M. Taine : un village comme il y en a tant, de longs toits de chaume ou de tuiles, des murs fendillés, des portes branlantes, et dans les cours un pêle-mêle de charrettes, de fagots, d'outils, d'animaux domestiques; bref, tout le laisser-aller pittoresque et charmant de la vie rustique. On rencontre une rue de Paris et les promenades du bois de Boulogne. Jamais campagne ne fut moins champêtre; on longe une file de maisons alignées comme des soldats au port d'armes, toutes percées régulièrement de fenêtres régulières, parées d'enseignes et d'affiches, bordées d'un trottoir, ayant l'aspect désagréable et décent des hôtels garnis. Ces bâtisses uniformes, ces lignes mathématiques, cette architecture disciplinée et compassée, font un contraste visible avec les croupes vertes qui les flanquent. On trouve grotesque qu'un peu d'eau chaude ait transporté dans ces fondrières la cuisine et la civilisation. Ce singulier village essaye tous les ans de s'étendre, et à grand'peine, tant il est resserré et étouffé dans son ravin; on casse le roc, on ouvre des tranchées sur le versant, on suspend des maisons au-dessus du torrent, on en colle d'autres à la montagne, on fait monter leurs cheminées jusque dans les racines des hêtres; on fabrique aussi derrière la rue principale une triste ruelle qui se creuse ou se relève comme elle peut, boueuse, à pente précipitée, demi-peuplée d'échoppes provisoires et de cabarets en bois, où couchent des artisans et des guides; enfin, elle descend jusqu'au Gave, dans un recoin tout pavoisé de linge, qu'on lave au même endroit que les cochons. »

Les Eaux-Bonnes sont visitées chaque année par plus de 4000 malades ou touristes; mais en 1857 ce chiffre s'était sensiblement abaissé. Les exigences ridicules des habitants, et d'autres causes qu'il ne m'appartient pas de révéler ici, avaient produit ce déplorable résultat.

« C'est une pitié que le séjour des Eaux-Bonnes, dit M. D. Nisard. D'abord, on est là dans un entonnoir, au bout du monde, c'est la fin de la route : il faut reculer pour en sortir. Quand les nuages sont bas, ce qui arrive de trois jours l'un, il semble qu'on soit enfermé dans une cage dont le toit est de plomb. Et puis on rencontre sur son chemin, tantôt une jeune femme voilée, qui se traîne à la buvette sur le bras de sa domestique, et dont la taille est déjà horriblement déformée par le mal; ou bien un grand jeune homme, surpris dans sa croissance par une toux sèche et douloureuse, qui va boire aussi de cette eau, si vantée au siècle dernier pour la guérison des blessures.

« C'est chaque matin une longue file de malades enveloppés dans leurs manteaux, se rendant à l'établissement avec un verre qui contient deux cuillerées de lait, mélange ordonné pour adoucir l'effet des eaux. Chacun jette un regard de curiosité sur son voisin. »

Cette peinture n'est pas parfaite-

ment vraie. Tous les malades qui viennent aux Eaux-Bonnes sont loin d'inspirer les sentiments de pitié ou de regret dont parle M. Nisard; beaucoup, au contraire, y recouvrent, d'abord l'espérance, puis la santé. A l'inquiétude qu'on avait d'abord éprouvée pour eux succède bientôt l'assurance d'une guérison complète et prochaine. D'ailleurs on ne rencontre pas seulement des malades aux Eaux-Bonnes; les valides y sont presque toujours en majorité: aussi, que de promenades à pied, à âne, à cheval, en voiture! Le temps est-il beau, dès le lever du soleil, souvent même avant qu'il n'ait doré le sommet du Pic de Ger, le fouet strident des guides retentit tout le long de la rue et les caravanes se mettent en marche, développant leurs longues files dans toutes les directions. Vers 4 h. reviennent les cavalcades. « Il est défendu, dit M. Taine, de rentrer au galop, c'est pourquoi tout le monde rentre au galop. Le moyen d'arriver à la façon des bœufs! On se cambre sur la selle, la chaussée résonne, les vitres tremblent, on passe superbement devant les badauds qui s'arrêtent; c'est un triomphe: l'administration des Eaux-Bonnes ne connaît pas le cœur humain, ni surtout le cœur féminin. »

ÉTABLISSEMENT THERMAL.

Ce n'est pas la faute des architectes qui ont construit *l'établissement thermal* des Eaux-Bonnes, s'il se trouve si incommodément situé au haut d'une longue et fatigante montée; il a bien fallu le placer à l'endroit où les sources principales jaillissent; on a tant d'autres reproches plus sérieux à leur faire, qu'en vérité on doit se montrer impartial à leur égard. Cet édifice, jugé au point de vue architectural, ne se distingue que par sa vulgarité; mais, quand bien même la commune d'Aas, propriétaire des sources, se fût montrée encore plus absurdement économe qu'on ne l'accuse de l'avoir été, les entrepreneurs de cette grosse *bâtisse* ne pouvaient-ils pas en combiner avec plus d'intelligence et de goût les dispositions intérieures? Les malades y manquent de tout ce qui leur serait nécessaire ou simplement agréable. Ils n'y ont ni espace couvert pour se promener, ni même une place suffisante pour y attendre leur tour, ni air à respirer, ni abri pour se garantir du vent, ni siége pour s'asseoir, ni tapis pour reposer leurs pieds. Il est difficile de concevoir un établissement thermal moins confortable et plus barbare. Un vestibule où l'on étouffe au milieu de courants d'air perfides, — encore le conseil municipal d'Aas a-t-il eu l'esprit de le louer à des marchands forains, — des bancs de bois avec ou sans dossiers, voilà tout ce que les architectes ont réservé, et tout ce que l'administration peut offrir à des malades, qui pour la plupart sont hors d'état de gravir la côte escarpée à laquelle les condamne la nature, qui arrivent haletants, ruisselants de sueur, à bout de forces; — car il n'y a encore aux Eaux-Bonnes, peut-on le croire, aucun service de chaises à porteur organisé; — qui de plus sont obligés, après avoir fait souvent *queue* à l'extérieur pendant plusieurs minutes, de se promener trop longtemps entre chaque verre d'eau et cherchent vainement un siége commode, confortable, ingénieusement placé à l'endroit le plus propre à les distraire,

dans un salon élégamment meublé, sous une chaude vérandah garnie de fleurs, ou près d'un jet d'eau rafraîchissant. Mais au moment où s'imprime ce volume, on assure que toutes les améliorations si vainement demandées depuis tant d'années vont enfin avoir lieu, et que désormais l'établissement thermal des Eaux-Bonnes sera vraiment digne d'éloges : nous verrons bien.

A dr. de l'établissement thermal s'élève *la chapelle*, petit édifice d'un style simple construit en marbre gris bleu. On y remarque une copie d'un tableau de Raphaël faite par un artiste anglais. D'autres tableaux qui décorent cette chapelle ont été offerts par M. Moreau.

LES SOURCES.

Eau thermale, sulfureuse.

Connue dès le commencement du XVIe siècle.

Émergence : Du calcaire non loin du point d'affleurement des ophites.

Cinq sources : S. Vieille, S. d'En-bas, S. Nouvelle, S. du Bois ou Froide, S. d'Ortech. L'Annuaire des Eaux minérales de France en indique 8. La S. Vieille et la S. Froide sont à peu près les seules utilisées, la première surtout.

Débit : S. Vieille, 6 lit. par min. S. d'En-bas, 22 lit. par min.

Température : S. Vieille, 32°,8; S. Froide, 11°,9; S. d'En-bas, 30°,4; S. Nouvelle, 30°,2.

Caractères particuliers : Eau limpide, onctueuse au toucher, odeur sulfhydrique prononcée, saveur peu désagréable.

Établissement aménagé presque uniquement pour l'usage de l'eau en boisson. Il est de tradition de ne pas se baigner aux Eaux-Bonnes, et c'est fort heureux, car le faible débit des sources ne permettrait pas l'application d'une autre doctrine. Sept à huit baignoires.

Service médical : Un médecin inspecteur; un inspecteur adjoint.

Climat doux, atmosphère habituellement calme, température assez constante en été.

Effets physiologiques : Appelées autrefois *Eaux d'Arquebusades*, comme spécifiques dans le traitement des blessures anciennes, ces eaux agissent principalement en activant les fonctions des organes de la respiration, et sont appliquées aujourd'hui presque uniquement au traitement de certaines affections de l'appareil respiratoire; signalées dès longtemps comme devant être employées avec prudence et surveillées dans leurs effets.

Les Eaux-Bonnes se transportent en grande quantité.

Classification chimique : Eau sulfatée à base de chaux, avec forte proportion de chlorure alcalin.

L'analyse d'une certaine quantité d'Eaux-Bonnes, *expédiée à Paris*, a donné les résultats suivants :

Analyse (O. Henry 1833.)

	Eau 1 kil.
	gr.
Carbonate de chaux.........	0,0048
Sulfate de chaux............	0,1180
» de magnésie........	0,0125
Chlorure de sodium........	0,3423
» de potassium......	traces
» de magnésium.....	0,0044
Acide silicique et oxyde de fer......................	0,0160
Matière organique sulfurée...	0,1065
	0,6045
	lit.
Acide sulfhydrique..........	0,0055
Acide carbonique...........	0,0064

Bibliographie : A. F. Andrieu, essai sur les Eaux-Bonnes.... Paris 1847. —

E. Cazenave, recherches cliniques sur les Eaux-Bonnes.... Paris 1854, in-8.

Tarif des bains et de la buvette.

Le médecin inspecteur et le médecin inspecteur adjoint dirigent le service de l'établissement. Le tarif des bains et des douches est fixé ainsi qu'il suit :

Bains : du 1er juin au 1er sept. 1 fr. 00 c.
Pendant le reste de l'année........... » 80

(Le prix du linge n'est pas compris dans ce tarif.)

Pour les domestiques et journaliers, le prix des bains, par exception, est réglé ainsi :

Du 1er mai au 1er novembre. 0 fr. 50 c.
Du 1er novembre au 1er mai.. 0 30
Bains de pied................ 0 10

Boissons. — Abonnement à la saison :

Pour les domestiques et journaliers. 2 fr.
Pour les personnes de toute autre classe.... 10

Le prix des bains et des boissons se paye d'avance entre les mains du fermier ou d'un de ses agents, dont le bureau est situé à l'établissement.

PROMENADES.

Le **Jardin anglais,** qui n'est pas même un jardin français (M. Taine l'appelle spirituellement un préau), s'étend en face de la Grande-Rue, le long du rocher au pied duquel coule le ruisseau de la Soude, aujourd'hui encaissé. De grands arbres l'ombragent; on y trouve des bancs ou des chaises pour s'asseoir; enfin on y voit la rue et les maisons qui la bordent : c'est tout ce qu'on peut en dire. Il serait facile d'en faire à peu de frais un véritable jardin. Il est pourtant le principal rendez-vous des promeneurs et des guides.

Deux sentiers, dont l'un s'ouvre dans l'angle et l'autre au centre même du jardin anglais, montent à la **Promenade Grammont,** qui conduit, par une pente d'abord assez douce, puis plus roide, jusqu'à l'un des premiers plateaux du *Gourzy*. De là on découvre une vue étendue, sur la vallée d'Ossau et les montagnes qui la séparent de la vallée d'Aspe, le confluent du Gave de Gabas et du Valentin, la Montagne Verte et les villages d'Aas et de Béost.

La **Promenade Jacqueminot,** une branche de la promenade Grammont, commence à mi-côte et monte à travers une belle forêt de sapins, d'où la vue s'étend à une grande distance du côté du N. On peut même par un beau temps apercevoir la ville de Pau au delà des vallées d'Ossau et de Néez. Des bancs commodes ont été placés sur toutes les éminences d'où l'on découvre des points de vue remarquables.

Le **Kiosque** est un petit pavillon bâti sur une hauteur rocheuse et boisée qui domine la gorge de la Soude. Les sources thermales qui font la richesse des Eaux-Bonnes sortent de la base de ces rochers, et ce n'est pas sans raison que les habitants des Eaux-Bonnes leur ont donné le nom de *bute du Trésor*. Un petit sentier monte en serpentant de la promenade de l'établissement thermal jusqu'au kiosque. De ce point on découvre au-dessous de soi la grande rue du village, le cours du Valentin et la route jusqu'à Laruns.

La **Promenade Eynard,** due à la munificence de M. Eynard le Philhellène, a été taillée sur les pentes boisées qui dominent la rive g. du Valentin ; vis-à-vis

de l'autre côté du Gave, se dresse la *Montagne verte*, qui n'offre pas d'aspects pittoresques.

La **Promenade horizontale,** cette belle allée ouverte en 1842 et exclusivement réservée aux piétons, contourne le flanc de la montagne de Gourzy, en restant toujours à la même hauteur. Elle doit, quand elle sera terminée, réunir les deux établissements des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes; mais un avide propriétaire, qui demandait un prix fabuleusement exagéré pour une petite pièce de terre rocailleuse, en a retardé jusqu'à ce jour l'achèvement; du reste la nouvelle route lui fera probablement une concurrence redoutable. « Le reste du pays, dit M. Taine, n'est qu'escarpements et descentes; quand, pendant huit jours, on a connu la fatigue de grimper courbé, de descendre en trébuchant, de réfléchir par terre aux lois de l'équilibre, on trouve agréable de marcher sur un terrain uni et de laisser aller ses pieds sans songer à sa tête; c'est une sensation toute nouvelle de sécurité et de bien-être. La route serpente sur un versant boisé que les eaux d'hiver sillonnent de ravins blanchâtres; des sources épuisées se glissent sous ces traînées pierreuses et les couvrent de plantes grimpantes; on passe sous les gros hêtres, puis le long d'une plaine inclinée, peuplée de fougères, où les vaches paissent, agitant leurs clochettes; la chaleur est tombée, l'air est doux, un parfum de verdure saine et sauvage arrive avec la moindre brise; dans le demi-jour passent de belles promeneuses en blanche toilette, dont les ruches de dentelle et les mousselines flottantes se soulèvent et frémissent comme des ailes d'oiseau. Nous allions tous les jours nous asseoir sur une pierre au bout de ce chemin; de là, à travers toute la vallée d'Ossau, on suit le torrent devenu rivière; la riche vallée, coupée de moissons jaunes et de prés verts, s'ouvre largement au bout du paysage, et laisse le regard se perdre dans le lointain indistinct du Béarn. De chaque côté, trois montagnes avancent leur pied vers la rivière et font onduler le contour de la plaine; les dernières descendent comme des pans de pyramide, et leurs pentes d'un bleu pâle se détachent sur les bandes rougeâtres du ciel terni. Le fond des gorges est déjà sombre; mais en se retournant on voit la cime nue du Ger resplendir d'un rose tendre et garder le dernier sourire du soleil. »

Une plaque de marbre blanc des environs de Gabas, érigée à l'extrémité de la Promenade horizontale, porte les noms de MM. de Kergorlay, de Ville, Moreau et Dulong de Rosnay, qui en ont conçu les premiers le projet, et commencé l'exécution.

Une autre promenade, moins agréable, traverse le Valentin, passe au village d'Aas et gravit en serpentant les flancs de la **Montagne verte.** Il faut deux heures pour aller des Eaux-Bonnes jusqu'au sommet du plateau. En redescendant, on peut, pour gagner Laruns, traverser Aas, Assouste et Béost. On remarque dans l'église d'*Aas* une assez bonne copie d'un bon tableau de Crayer, dont l'original se trouve au musée de Lille. *Assouste* conserve encore quelques vestiges de son ancien château. « Pendant les guerres entre les catholiques et les protestants qui désolèrent le Béarn en

l'année 1569. Bonasse (singulier nom pour un forcené). Bonasse, général au service de Médicis, mère de Charles IX, s'étant emparé du château d'Assouste, le renversa de fond en comble, fit massacrer et pendre au mur de la grange qui existe encore le vieux Abère, seigneur d'Assouste, et livra la fille du vieillard aux soldats, qui, après l'avoir outragée, la précipitèrent dans le torrent. On montre encore la poutre où fut suspendu le cadavre d'Abère. »

De *Béost* (V. R. 31), on descend à Laruns par le pont de bois jeté sur le Gave d'Ossau.

La **Grotte Castellane**, appelée jadis grotte Bonnecaze, la seule grotte située aux environs des Eaux-Bonnes, est peu curieuse, et les stalactites qu'on y admirait autrefois ont été presque toutes cassées et vendues. Cependant quelques promeneurs vont encore la visiter par habitude; elle se trouve sur les bords du Valentin, à 1 kil. environ au-dessous du village des Eaux-Bonnes.

Les Cascades.

Les cascades des Eaux-Bonnes sont formées par le Valentin. La première, qu'on appelle plus spécialement **Cascade des Eaux-Bonnes**, se trouve vis-à-vis de l'hôtel des Princes, sur la g. du chemin qui conduit au pont d'Aas. « Le bruit de sa chute en décèle seul la présence. Il faut, en effet, s'avancer un peu hors du sentier et se placer sur un petit rocher qui fait saillie au-dessus de la pelouse, pour voir la cascade. De ce point on la domine entièrement; mais, pour mieux la connaître, on doit descendre un petit sentier qui mène tout à fait sur le bord du torrent, à peu près à la moitié de la hauteur de la chute. »

« Le cours du Valentin, dit M. Taine, n'est qu'une longue chute à travers les rochers roulés. Au pont du **Discoo** (à une demi-heure au-dessus de la cascade des Eaux-Bonnes), le sol lui manque; il tombe dans un demi-cirque, de gradins en gradins, en jets qui se croisent et qui heurtent leurs bouillons d'écume; puis sous une arcade de roches et de pierres, il tournoie dans de profonds bassins dont il a poli les contours, et où l'émeraude grisâtre de ses eaux reposées jette un doux reflet tranquille. Tout à coup, il saute de trente pieds, en trois masses sombres, et roule en poussière d'argent dans un entonnoir de verdure. Une fine rosée rejaillit sur le gazon qu'elle vivifie, et ses perles roulantes étincellent en glissant le long des feuilles.

« De là un sentier dans une prairie conduit à la gorge du **Gros-Hêtre** (1 heure des Eaux-Bonnes) : c'est une entaille gigantesque dans la montagne perpendiculaire. Le ruisseau qui s'y jette rampe écrasé sous des blocs entassés; son lit n'est qu'une ruine. On monte le long d'un sentier croulant, en s'accrochant aux tiges de buis et aux pointes des rochers.... Dans ce chaos, la seule vie est celle de l'eau qui glisse et bruit sous les pierres. Au fond du ravin, la montagne relève brusquement à deux cents pieds de haut sa paroi verticale; l'eau descend en longs filets blancs sur ce mur poli dont elle brunit la teinte rougeâtre; elle ne le quitte pas de toute sa chute; elle se colle à lui comme une chevelure d'argent ou comme une traînée de lianes pendantes. Un beau bassin évasé la retient un instant au pied du mont, puis la dégorge en ruisseau dans la fondrière.

« Une lieue plus loin est la **cascade de Larresecq.** Celle-là ne vaut pas sa renommée. C'est une sorte d'escalier écroulé sur lequel dégringole gauchement un ruisseau sali, perdu dans les pierres et la terre mouvante; mais pour y arriver, on passe auprès d'une profonde rainure escarpée où le torrent roule engouffré dans les cavernes qu'il a creusées, obstruées de troncs d'arbres qu'il déchire. Au-dessus de lui, des chênes magnifiques se rejoignent en arcades, les arbrisseaux vont tremper leurs racines jusque dans l'eau bouillonnante. Le soleil ne pénètre pas dans cette noire ravine; le Gave y perce sa route, invisible et glacé. A l'issue par laquelle il débouche, vous entendez sa clameur rauque; il se débat étranglé entre les roches : vous diriez l'agonie d'un taureau. »

Ascension du Pic de Ger.

A Par la Coume d'Aas.

10 h. environ, aller et retour. Un guide est nécessaire, et il faut emporter des provisions.

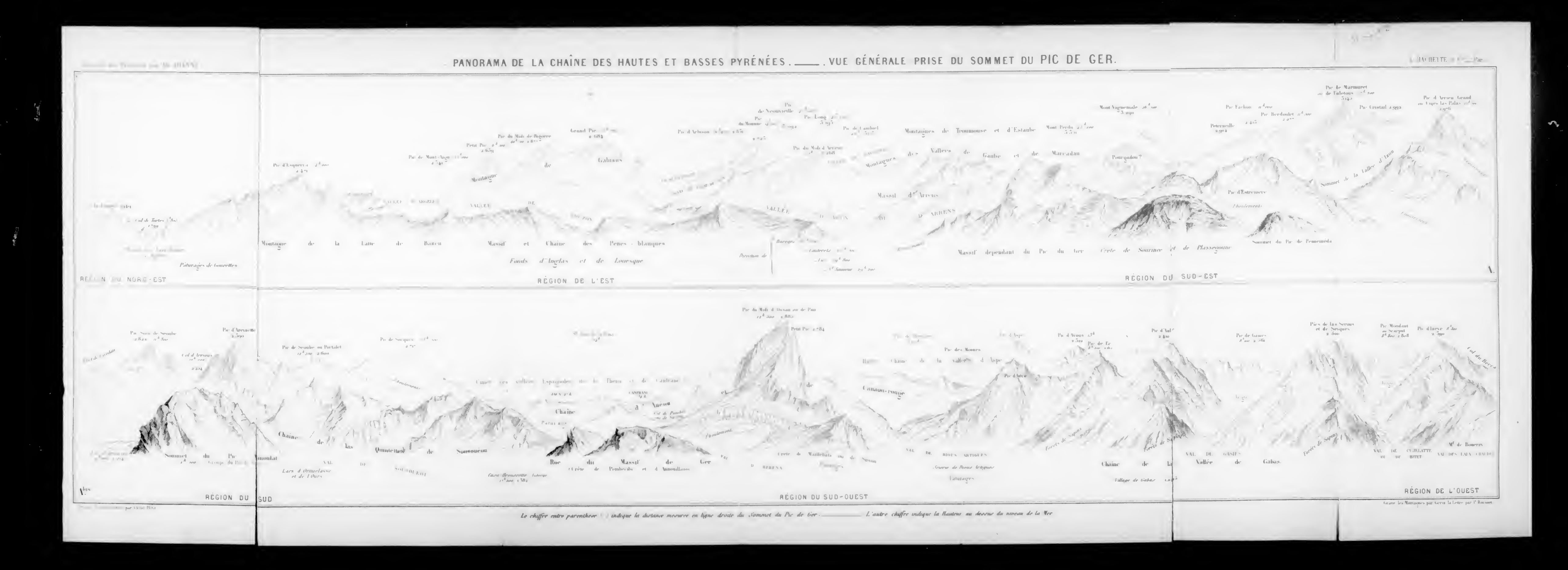
On remonte d'abord la rive g. du torrent de la Soude en suivant un sentier tracé par les bûcherons; on laisse à dr. la gorge de Balourd, et, après avoir passé à côté d'un énorme rocher de 13 mèt. de long, qui, détaché des flancs de la montagne, est tombé là, presque en équilibre sur l'une de ses arêtes, on vient se reposer, près de l'origine du vallon nommé la *Coume d'Aas*, à la *fontaine de Gesque*, dont l'eau coule goutte à goutte dans un tronc de sapin creusé. Trois cents pas plus loin on tourne à dr. au fond de la gorge pour entrer dans une forêt de sapins, et, gravissant un sentier escarpé tout parsemé de pierres mobiles, on longe (2 h.) la base de cinq aiguilles menaçantes du Ger (*Las Quintettas*). 30 min. après on arrive à la *cabane du Ger*. En été on y trouve toujours des bergers. La partie du chemin qui reste à faire est de beaucoup la plus fatigante, et, pendant plus de trois quarts d'heure, il faut remonter une pente très-escarpée où l'on marche tantôt sur le gazon, tantôt sur des rochers blancs et polis. On contourne ainsi (30 m.) la base d'un contre-fort du Ger appelé le pic du *Caperan* (pic du Moine), d'où jaillit une source très-limpide, et bientôt on atteint le pied de l'arête de rochers qui ferme le bassin des Eaux-Bonnes à l'E., et réunit le Pic de Ger (à g.) au pic de *Pembécibé* (à dr.); il faut alors escalader cette arête pour s'élever jusqu'au point où commence la base même du pic. Là on gravit une pente roide; mais, quand on croit avoir presque atteint la cime, on voit deux nouveaux sommets se dresser en face de soi.

« Celui de dr., invisible des Eaux-Bonnes, a la forme conique, dit M. Javary, et porte vraiment le nom de Pic de Ger: il est facile à grimper, et c'est à lui que se bornent beaucoup de promeneurs. Le second sommet qui cache le premier à Bonnes, et y usurpe le nom de Pic, n'est qu'une longue crête contournée, aussi élevée que le Pic dans une partie, mais s'abaissant progressivement du côté où elle est tournée vers Bonnes. On y parvient en suivant la base du sommet de

dr., par un passage très-étroit, et en prenant à g. une espèce de pont, muraille fort mince qui, entre les deux abîmes, réunit les deux sommets; on se hisse jusqu'à une plate-forme, appelée le *Salon*. C'est la partie la plus haute de la crête, bien que, de Bonnes, dont elle est plus éloignée que tout son prolongement, elle semble moins élevée. C'est donc sur ce point que je fis l'observation barométrique destinée à nous apprendre la hauteur exacte du sommet, et, tandis qu'un habitant des Eaux-Bonnes avait la complaisance d'y noter la hauteur du baromètre et du thermomètre, qui marquait alors l'un 703 millim., l'autre 20 degrés centigrades, j'avais de mon côté, 563 millimèt. seulement et 9 degrés. C'est d'après ces données, dont je néglige les fractions et les détails, que je calculai l'élévation du Pic au-dessus de Bonnes (maison Fourcade), à 1865 mèt., ce qui lui donnerait, en admettant la hauteur de 748 mèt. comme celle de Bonnes au-dessus de la mer, une élévation absolue de 2613 mèt. ou 1340 toises. »

M. de Chausenque décrit ainsi le vaste et beau panorama que l'on découvre du sommet du Pic de Ger : « Ce panorama se partageait en deux tableaux bien distincts : au S., les perspectives du pôle; au N., la verdure et la vie. Je plongeais bien bas sur les fonds de Gourette, avec leurs milliers d'êtres vivants, et sur les pâturages en apparence à leur niveau et non moins peuplés, d'Arbas et d'Asson, petite vallée qui, née au pied de Gabisos, va déboucher dans la plaine de Nay. Toutes ces hauteurs, jusqu'aux obscurs mamelons du pays Basque, se développaient en chaînons monotones, et les teintes sombres qu'elles doivent aux bruyères et aux taillis faisaient ressortir les nuances variées des plaines du Béarn et du Bigorre, étendues jusqu'aux vapeurs de l'horizon. Seulement les yeux s'y arrêtaient sur le plan de Benou, riche pâturage au-dessus de Bielle, vers la vallée d'Aspe. La ville de Tarbes était visible; mieux encore celle de Pau, coupée en deux par la pointe de la montagne de Loubie, qui me cachait justement le château.

« A l'O., de l'autre côté des fonds de Sourince et d'Anglas que je découvrais par-dessus les crêtes de Péneméda, au delà du chaînon de Lathe et d'Esquerra, le Pic de Gabisos, de niveau avec le Ger et l'emportant sur lui en formes hérissées, m'opposait ses pics aigus et ses crêtes qui menacent les talus en repos et les riches verdures d'Azun, sans me cacher rien de Monné et des montagnes de Cauterets, toutes commandées par les fleurons de Vignemale. Au S., la barrière formidable de la haute chaîne se déployait devant moi; les monts élancés des ports d'Azun, Costerillou, Pène d'Aragon, Arieugrand, Som de Séoube, les masses d'Arerious, celle de Peyrelue et d'Anéou, plus rabaissées auprès du Pic d'Ossau qui tout à coup se redresse à la hauteur des plus fiers, et tous les ports de cette région, plus faciles et plus fréquentés que ceux du centre, désignés seulement alors par les intervalles des montagnes et par leurs rampes allongées dans les vallons supérieurs de Broussette et d'Artouste, sur les plateaux de Gabardère et de Soussoueou, tout était confondu.... Derrière la grande fourche d'Ossau, les pics d'Aspe et



PANORAMA DE LA CHAÎNE DES HAUTES ET BASSES PYRÉNÉES. — VUE GÉNÉRALE PRISE DU SOMMET DU PIC DE GER.
RÉGION DE L'EST
RÉGION DU SUD-EST
RÉGION DU SUD
RÉGION DU SUD-OUEST
RÉGION DE L'OUEST
Grand Pic
Massif et Chaîne des Penes-blanques
Fonds d'Anglas et de Louesque
Montagnes des Vallées de Gaube et de Marcadau
Massif d'Arrens
Massif dépendant du Pic du Ger
Crête de Sourince et de Plassegoune
Sommet du Pic de Pemeneda
Pic du Midi d'Ossau ou de Pau
Petit Pic
Chaîne de las Quinettes de Sousouron
Roc du Massif de Ger
Canaou-rouge
Chaîne de la Vallée de Gabas
Le chiffre entre parenthèse ( ) indique la distance mesurée en ligne droite du Sommet du Pic de Ger. —— L'autre chiffre indique la Hauteur au dessus du niveau de la Mer

PANORAMA DE LA CHAÎNE DES HAUTES ET BASSES PYRÉNÉES. — VUE GÉNÉRALE PRISE DU SOMMET DU PIC DE

RÉGION DU NORD-EST.

RÉGION DE L'EST.

RÉGION DU SUD

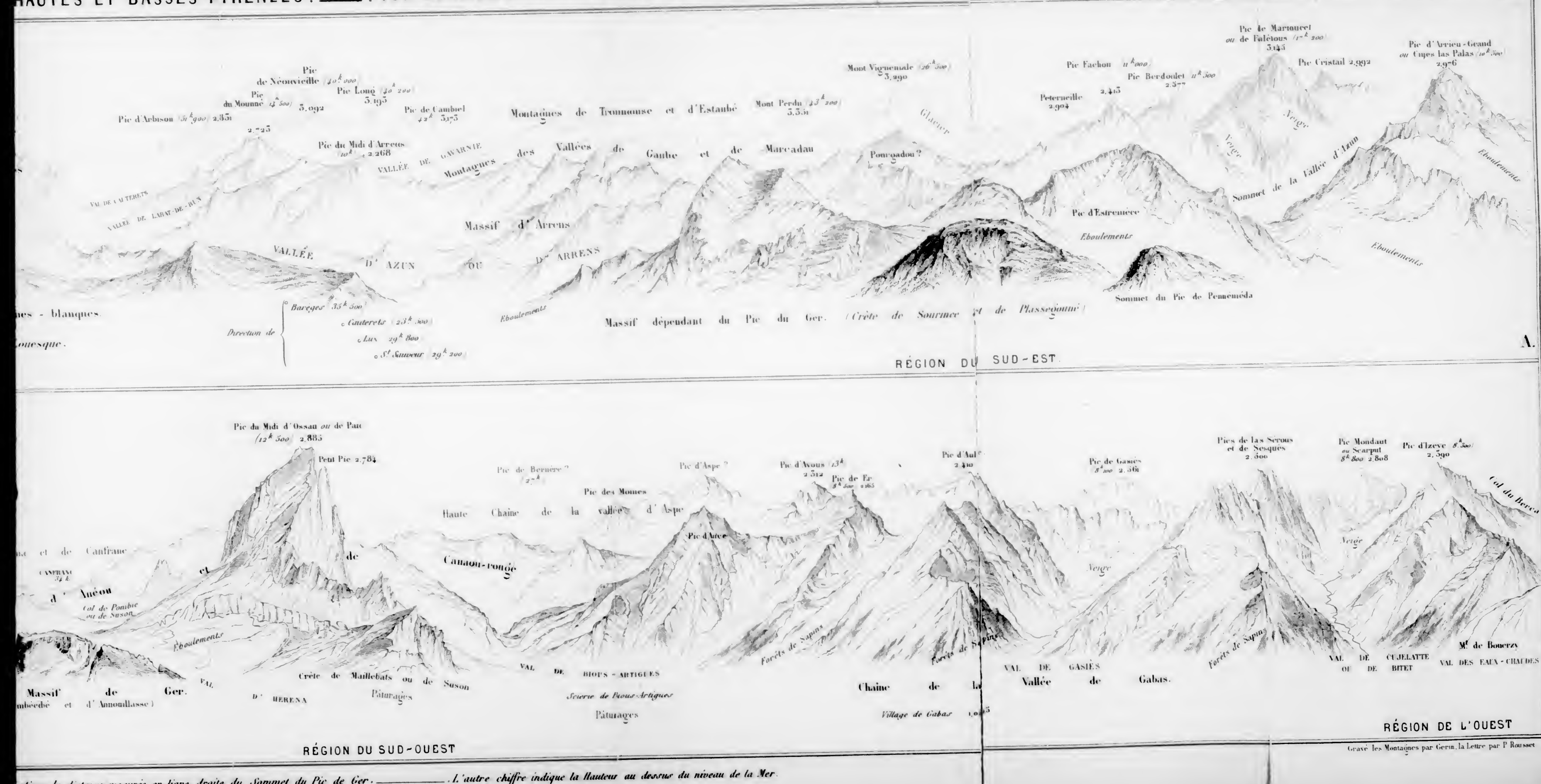
RÉGION DU SUD-OUEST

Dessiné d'après nature par Victor Petit

Le chiffre entre parenthèse ( ) indique la distance mesurée en ligne droite du Sommet du Pic de Ger. — L'autre chiffre indique la Hauteur au dessus du niveau de la Mer

HAUTES ET BASSES PYRÉNÉES. ——. VUE GÉNÉRALE PRISE DU SOMMET DU PIC DE GER.

L. HACHETTE et Cie — Paris.



Gravé les Montagnes par Gerin, la Lettre par P. Rousset

...indique la distance mesurée en ligne droite du Sommet du Pic de Ger. ——— L'autre chiffre indique la Hauteur au dessus du niveau de la Mer.

de Bernère et le pic d'Anie terminaient à l'O. la perspective. »

B par le plateau d'Anouillasse.

11 h. environ, aller et retour. Un guide est nécessaire.

L'autre chemin, celui du plateau d'Anouillasse, est plus long, car la montée exige près de sept heures; mais on peut aller à cheval pendant cinq heures environ. On suit d'abord le sentier qui mène aux Eaux-Chaudes par le Gourzy (Voy. plus loin); puis à 1 h. 35 min. environ des Eaux-Bonnes, on le quitte près de la fontaine de Lagas pour se diriger à g. par les passes de Breca sur le plateau d'Anouillasse, où l'on trouve une source et des cabanes (4 h. des Eaux-Bonnes); on y laisse d'ordinaire les chevaux. Le vaste et verdoyant plateau, aux surfaces inégales, connu sous le nom *d'Anouillasse*, est limité à l'E. par le Pic de Ger, au N. par le Gourzy, à l'O. par les Eaux-Chaudes et au S. par le col de Lordé. On y voit des cirques et puits qui semblent avoir été produits par des affaissements soudains de la surface du sol. Ce seraient des lacs sans les issues souterraines où vont se perdre les eaux. Le plateau de Cardoua, qui suit celui d'Anouillasse, doit son nom béarnais à un vaste champ de chardons qu'on y rencontre. A 45 min. des cabanes la montée devient plus difficile, surtout quand les pentes gazonnées que l'on gravit sont encore couvertes de neige. A 1 h. du sommet on découvre déjà d'un point élevé une fort belle vue.

Le lac d'Artouste.

6 h. à pied.

On suit d'abord la gorge de la Soude, comme si on voulait monter au Pic de Ger, puis on laisse à g. le vallon principal de la Coume, et un sentier très-escarpé, où glissent souvent les arbres renversés par les avalanches, conduit à la belle prairie du *Balourd*. Continuant à remonter le vallon, on traverse en 1 heure une grande forêt de sapins, puis on descend dans une espèce d'entonnoir, dont l'herbe fine est très-recherchée par les troupeaux. On atteint bientôt le plateau d'Anouillasse (Voy. ci-dessus) d'où l'on gagne le *Col de Lordé* (3 heures des Eaux-Bonnes). On se trouve tout à coup en face de la haute chaîne d'Ossau, des pâturages renommés de Soussouéou et des ports des montagnes qui descendent vers l'Espagne dans la vallée du Gallego. On voit aussi parfaitement le village de Gabas, le val de Bious, et les hauteurs qui environnent le col des Moines.

Du col de Lordé, on descend dans le *Vallon du Soussouéou*, traversé par le Gave de même nom, qui va se jeter un peu plus bas dans le Gave de Gabas. On s'engage alors dans une gorge couverte de sapins renversés et de rochers écroulés; on gravit une dernière rampe très-escarpée, et l'on arrive enfin au *Lac d'Artouste*, entouré de toutes parts de rochers élevés. Ce lac est alimenté par les neiges du *Som de Séoube*, qui le domine et dont le point culminant est à 2825 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

Des Eaux-Bonnes aux Eaux-Chaudes.

A Par la route.

8 kil. Omnibus plusieurs fois par jour; 1 fr. 10 c. par place. Voitures à volonté.

La route des Eaux-Bonnes aux

Eaux-Chaudes a été décrite pages 208 et suivantes. On descend des Eaux-Bonnes jusqu'au point de jonction où se trouve un petit cabaret, et on remonte pour traverser la gorge du Hourat.

B **Par le Gourzy.**

4 à 5 h. de marche : l'une des plus agréables promenades que l'on puisse faire dans les environs des Eaux-Bonnes. Un guide n'est pas absolument nécessaire (3 à 4 fr.). Cependant on risque de s'égarer sur le sommet de la montagne, où le sentier disparaît de distance en distance. Cette course peut se faire entièrement à cheval et même à âne. On revient des Eaux-Chaudes aux Eaux-Bonnes par la route (1 h. 1/2 à 2 h. à pied), et, si l'on est fatigué, on peut prendre l'omnibus.

Le sentier du Gourzy, c'est-à-dire la promenade Jacqueminot, s'ouvre à la g. de l'église. Il monte en zigzag dans un bois d'essences variées, puis de hêtres et enfin d'arbres verts, jusqu'à (50 min.) une sorte de plateau incliné où les arbres, devenant plus rares, permettent déjà de voir la vallée de Laruns, le col de Louvie, et les pâturages du Benou. 20 min. plus haut on découvre la vallée d'Ossau, Arudy et la plaine. La pente, qui s'était beaucoup adoucie, reprend sa première roideur. A mesure qu'on s'élève, la vue s'étend dans toutes les directions. Le col de Tortes apparaît à l'O. En face se dresse peu à peu toute la grande chaîne.

Près d'une fontaine où l'on ne manque jamais de se rafraîchir, on laisse à g. le vallon sauvage que remonte le sentier conduisant au Pic de Ger, qui se montre ici sous un de ses plus beaux aspects. Contournant alors (15 min.) un petit vallon couvert d'un gazon court et parsemé d'arbres isolés, on ne tarde pas (5 min.) à rentrer dans un bois de hêtres où le chemin reste en plaine, puis on traverse (5 min.) un champ de buis, et 25 min. plus loin, c'est-à-dire 2 h. après avoir quitté les Eaux-Bonnes, on atteint le **plateau du Gourzy,** haut de 1839 mèt., d'où l'on découvre un panorama presque aussi beau que celui du Pic du Midi, sur les vallées des Eaux-Bonnes et d'Ossau, la plaine du Béarn, la Montagne Verte, le col de Tortes, le Pic de Ger, le Pic du Midi d'Ossau, le col des Moines, et toute la belle chaîne qui sépare la vallée d'Ossau de la vallée d'Aspe (les pics Hourquette, d'Ayous, Tul, d'Aule, d'Err, Gaziès, Lasserous, Escarpuru, Sesques, d'Isabe, Lasnères, etc.). A g., se dressent deux sommités complétement nues. En s'avançant vers l'O., sur le rebord du plateau, on ne voit pas encore le village des Eaux-Chaudes, mais on aperçoit le pont d'Enfer, le village de Goust, de magnifiques escarpements de roches grises, et la route de Gabas qui serpente au fond d'une gorge étroite entre de sombres forêts de sapins.

Pour descendre dans cette gorge, il faut contourner une grande ravine, du haut de laquelle on découvre sur la dr. un grand et beau paysage, passer (30 min.) près d'un petit ruisseau et d'un gros sapin dont le guide ne manque jamais de faire remarquer les nombreuses branches, puis suivre un sentier escarpé et à demi tracé qui descend à travers les pâturages et des bouquets de bois où le buis domine. Enfin on rejoint (45 min.) le chemin de la Grotte des Eaux-Chaudes (Voy. p. 229), d'où l'on gagne en 30 min. les Eaux-Chaudes (Voy. p. 225).

La grotte d'Izeste.

19 kil. Route de voitures jusqu'à Izeste. On peut aller et revenir en 5 h. à cheval, mais c'est une course fatigante. Il vaut mieux aller en voiture et partir de bonne heure pour déjeuner à Louvie-Juzon. A Izeste même, on trouve des guides, des torches et de la paille.

16 kil. des Eaux-Bonnes à Louvie-Juzon (V. R. 31).

2 kil. de Louvie-Juzon à Izeste (V. R. 8).

« La grotte d'*Izeste*, dit M. Moreau, est à 25 min. de chemin du pont de Louvie. Elle s'ouvre sur le flanc d'une montagne à votre gauche. Vous traverserez pour y arriver une partie du petit village d'Izeste. J'engage les cavaliers à conserver leurs fouets, parce qu'à votre passage dans le hameau, surgira de toutes les maisons une nuée de grandes et de petites filles qui vous accompagneront jusqu'à la grotte, les unes pour vous demander l'aumône, dont elles n'ont pas besoin, les autres pour effrayer, pendant votre visite, par les cris les plus perçants et les plus sauvages, les dames déjà un peu émues de l'obscurité et de l'immensité de la voûte. Vous êtes prévenus; quand vous verrez à la sortie du village se former le rassemblement criard, faites-lui les sommations légales de se dissiper; s'il n'y obtempère pas, faites claquer vos fouets, en indiquant l'usage auquel pour l'instant vous comptez les employer. Cette démonstration produira l'effet de la ceinture du commissaire de police, ou, ce qui est plus énergique encore, d'une charge de cavalerie.

« Arrivés au pied de la montagne, vous aurez à gravir, par un sentier un peu dur, jusqu'à l'entrée de la grotte; ce sera l'affaire de 7 ou 8 min.

« Reprenez haleine avant d'entrer. Il n'est pas besoin d'observer les précautions que nécessitent les visites à certaines autres grottes, car la température n'est pas froide, et n'offre point avec celle extérieure un contraste brusque et dangereux. »

La grotte d'Izeste, que les habitants du pays appellent Espelungue, de *Spelunca* (caverne), est une des plus grandes des Pyrénées; son entrée a environ 17 mèt. de hauteur: comme presque toutes les grottes remarquables, elle a été formée par les eaux dans la roche calcaire.

Si l'on doit en croire une tradition locale, lors de l'invasion des Sarrasins d'Espagne, 10 000 d'entre eux, repoussés par les Béarnais, furent obligés de se réfugier dans cette grotte, où ils se fortifièrent au moyen d'un retranchement dont on voit encore les restes à l'entrée. Ils y séjournèrent pendant quelque temps et n'en sortirent qu'après avoir traité avec leurs ennemis. Maintenant la grotte d'Izeste n'est plus habitée que par d'innombrables chauves-souris qui y ont déposé une couche épaisse de guano sur laquelle le pied glisse souvent. « Il m'est arrivé une fois, raconte M. Moreau, de tirer, au milieu de ces bandes que vous voyez attachées à la voûte ou voltigeant au-dessus de vos têtes, un coup de fusil chargé de cendrée, c'est-à-dire du plus petit plomb; j'en ai

tué environ un cent, dont nous comptâmes les cadavres. Je vous engage pourtant à ne point renouveler cette expérience, car la détonation avait fait détacher de la voûte une pierre, qui tomba tout à côté de moi et faillit briser mon fusil. »

Ascension du Pic du Midi d'Ossau.

On peut aller en un jour des Eaux-Bonnes au Pic du Midi d'Ossau et revenir. Mais la course est longue et fatigante. Il faut, en effet, partir vers 2 h. du matin, aller à cheval jusqu'à la case de Broussette (32 kil.), monter à pied de la case au sommet du Pic (4 h. environ), puis redescendre à Gabas, moitié à pied, moitié à cheval, et revenir aux Eaux-Bonnes, soit à cheval, soit en voiture. On ne peut guère être de retour avant 6 ou 7 h. du soir. C'est parce que j'ai fait ainsi cette course avec Esterle, le 27 août 1857, que je conseillerai à tous ceux qui voudront l'entreprendre d'aller la veille coucher à Gabas, ou même à la case de Broussette.

Des Eaux-Bonnes aux Eaux-Chaudes (Voy. page 221).

Des Eaux-Chaudes au Pic du Midi (Voy. page 231).

Des Eaux-Bonnes à Argelez, Pierrefitte, Cauterets, Luz, Saint-Sauveur et Baréges, par le col de Tortes (V. R. 37).

ROUTE 34.

LES EAUX-CHAUDES.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

HÔTELS. — *Hôtel de France* (le meilleur); *Hôtel de Londres*; *Hôtel Baudot*, etc. En général, les prix sont moins élevés aux Eaux-Chaudes qu'aux Eaux-Bonnes.

MAISONS MEUBLÉES. — Le prix des appartements varie beaucoup selon l'affluence des étrangers et l'époque de la saison : en été, il est souvent deux fois plus élevé qu'au commencement de l'automne. Cependant on paye en moyenne une chambre de 3 à 4 fr. par jour. La nourriture à table d'hôte, déjeuner et dîner, se paye 6 fr. par jour.

CAFÉ. — A l'*hôtel de France*, maison *Dumolin*.

MÉDECINS. — MM. Izarié, médecin-inspecteur, Lafaille, sous-inspecteur. Autres médecins : MM. Bataille, Guirette.

PHARMACIENS.— MM. Cazaux frères, à l'établissement.

CABINET DE LECTURE. — A l'hôtel de France, maison Dumolin.

GUIDES. — Barès, Camy, Grangé, Pedous, Bernard Larrouy dit Roche. Un guide se paye ordinairement de 4 à 5 fr. par jour, la nourriture non comprise; mais comme il n'y a pas de tarif officiel, il ne faut pas craindre de débattre les prix à l'avance.

CHEVAUX. — Le prix moyen d'un cheval est d'environ 3 fr. par jour. On peut en louer à l'hôtel de France, chez Béthérous père, Burgau, Casabonne, Largué.

VOITURES. — Une voiture de promenade se loue de 12 à 15 fr., selon la longueur de la course, chez Bayle, Sempé, etc.

PORTEURS. — On ne se sert que très-rarement de porteurs pour aller aux bains. Le tarif est de 50 cent. aller et retour. Pour de longues courses, il faut débattre le prix.

BAINS. — V. ci-dessous le paragraphe spécial consacré aux eaux.

TARIF DES BAINS ET DE LA BUVETTE. *Bains.* — Pris de 7 à 9 h. du matin, 1 fr. sans distinction de personnes. Pendant le reste de la journée : pour les ouvriers, 25 cent.; pour les artisans et laboureurs, 50 cent.; pour toutes les autres personnes, 1 fr.

Bains de pied. — Pris immédiatement après le bain, 10 cent.; pris isolément à l'établissement, 20 cent.; pris hors de l'établissement, 15 cent.

Bains de vapeur. — Y compris le lit, 2 fr.; sans le lit, 1 fr.

Bains dans la Piscine. — Isolément, 3 fr.; aux heures ordinaires, 20 cent.

Boisson gratuite à toutes les sources.

Douches. — 50 et 25 cent., suivant les personnes.

OMNIBUS des Eaux-Chaudes aux Eaux-Bonnes; plusieurs départs par jour, 1 fr. 10 c.

DILIGENCES. — Il n'y a pas de relais aux Eaux-Chaudes; l'établissement est desservi par le relais des Eaux-Bonnes.

SITUATION. — ASPECT GÉNÉRAL. — L'ÉTABLISSEMENT.

Le village des **Eaux-Chaudes** est situé sur le Gave d'Ossau ou de Gabas, à une hauteur de 675 mèt. au-dessus du niveau de la mer, dans une gorge sauvage et pittoresque, qui s'étend du N. au S., tellement étroite que les maisons ont trouvé à peine la place nécessaire pour s'y construire des deux côtés de la route.

La nature n'y est pas riante, mais âpre et grande, car elle y règne en souveraine. Partout où le regard peut atteindre, on n'aperçoit que des rochers et des forêts. Les montagnes sont trop escarpées pour que la culture humaine ait pu jusqu'à ce jour y laisser ses traces vulgaires. Aussi l'auteur d'un *Voyage dans les Pyrénées* les a-t-il qualifiées de montagnes *inutiles*. Si toutefois elles ne produisent rien, comme le leur reproche M. D. Nisard, elles sont belles à contempler. La gorge des Eaux-Chaudes est assurément un des paysages pyrénéens qui rappellent le plus les Alpes.

La température annuelle des Eaux-Chaudes est de 10° C. Le docteur Izarié a recueilli avec soin la moyenne de l'été de 1851, du 1er juin au 30 septembre, et il l'a trouvée de 17° C. « Sans doute, dit-il, il y a une grande différence aux Eaux-Chaudes entre la température de la journée et celle du matin et du soir; l'humidité peut même se faire sentir, surtout le soir, avec une certaine force; mais n'est-ce pas la condition de tous les pays appartenant soit au système des Alpes, soit au système des Pyrénées? Avec quelques précautions recommandées par les médecins et prises par les malades, tous les inconvénients disparaissent. Ils sont d'autant moins redoutables que la modération de la chaleur dans la journée, produite par la fraîcheur du vent régnant, rend la transition beaucoup moins forte, et son influence moins sensible sur l'organisation impressionnable des baigneurs. Une brise fraîche s'élève avec le soleil, c'est-à-dire règne principalement lorsque la chaleur commence à se faire sentir; elle diminue et s'éteint quand la chaleur elle-même décline et tend à s'éteindre. Aussi la brise souffle généralement vers 9 h. du matin; vers 3 h. elle décline et devient presque insensible. C'est alors que les montagnes commencent à projeter leur ombre sur le fond de la vallée. »

Les Eaux-Chaudes, ainsi nommées, sans doute, parce qu'elles sont parmi les moins chaudes des Pyrénées, étaient connues des Romains. Sous les rois de Navarre, elles devinrent célèbres; Henri IV y mena la belle Mlle de Fosseuse; mais comme, grâce à lui, la belle demoiselle avait besoin d'un chaperon, il voulut la faire accompagner par sa femme. « Il me dit, raconte la reine Marguerite, que sa fille (car il appelait ainsi Fosseuse) avait besoin de prendre les eaux pour un mal d'estomac. » Ce n'était pas un

mal d'estomac, et Marguerite refusa; sur quoi il amena, avec « sa fille, » la gouvernante et Mlle de Rebours, sa précédente maîtresse. On ne pouvait mieux choisir.

« Quelques années après, Catherine, sœur du bon roi, vint aux Eaux-Chaudes. » Nous avons déjà rapporté l'inscription de la chapelle du Hourat, qui devait éterniser le souvenir de cette visite mémorable. Au-dessus de la source de Larresecq (Voy. page 227), on grava une autre inscription qui n'est pas encore effacée :

A DAME CATHIN (CATHERINE)
DE FRANCE,
SOEUR DU ROI TRÈS-CHRÉTIEN,
HENRI IV,
EN JUIN 1851.

On offrait alors de singuliers amusements aux dames. Sully raconte qu'Henri voulut leur faire voir la chasse aux ours. « Mais on leur en fit si grand'peur qu'il n'y eut pas moyen de les mener aux montagnes. Aussi arriva-t-il en icelles des cas fort étranges de la force et furie de ces animaux. Car il y en eut deux qui démembrèrent des chevaux de médiocre taille, quelques autres qui forcèrent dix Suisses et dix arquebusiers, et un des plus grands qu'il était possible de voir, lequel, percé de plusieurs arquebusades et ayant sept ou huit bris et tronçons de piques et hallebardes, embrassa sept ou huit qu'il trouva en l'accul d'un haut rocher, avec lesquels il se précipita en bas, et furent tous déchirés et brisés en pièces. »

Les dames qui aimeraient ces divertissements trouveront encore des ours dans les forêts des Eaux-Chaudes.

Après le XVIe siècle, la vogue des Eaux-Chaudes diminua peu à peu, et lorsque, au mois d'octobre 1745, des syndics furent délégués par les États du Béarn pour s'enquérir de leur situation, ils répondirent qu'ils avaient trouvé le tout dans un désordre affreux et qu'il n'était pas possible que des honnêtes gens pussent y résister. Les États eurent beaucoup de peine à contraindre la commune de Laruns, propriétaire des Eaux-Chaudes, à entreprendre les constructions indispensables. En l'année 1781 seulement, commencèrent les travaux qui se sont continués depuis presque sans interruption, et qui sont assurément loin d'être achevés. En 1848, le nombre des baigneurs s'éleva à 1419; en 1857, il a dépassé 2000.

L'*établissement thermal*, bâti de 1848 à 1850, par MM. François et Latapie, s'élève sur la rive dr. du Gave. Il forme un carré de 32 mèt. de côté et tourne sa principale façade vers le midi. Il est flanqué de trois bâtiments semi-circulaires, qui contiennent les réservoirs, les buvettes, les cabinets de bains, la piscine et les douches. Les principales sources sont amenées par des conduits dans ces annexes de l'édifice. Le bâtiment principal, construit tout en marbre des Pyrénées et spécialement consacré aux malades, se compose de salons de réunion, de galeries couvertes et d'appartements bien disposés. Il pourrait être plus confortable, mais on n'a pas renoncé à l'améliorer. La cour principale est ornée d'un bassin et d'un jet d'eau. De la terrasse qui domine le Gave, on découvre une très-belle vue sur la haute chaîne dont les sommets forment les limites de la France et de l'Espagne; le pic Gaziès attire surtout les regards.

Nous ne parlerons que pour mémoire de la petite chapelle située à côté de l'établissement.

LES EAUX.

Eau thermale, sulfureuse.

Connue de temps immémorial.

Six sources différant par leur température et par les proportions de leurs éléments : c'est le Clot, le Rey, l'Esquirette, S. Baudot, S. Larresecq, S. Minvielle. Cette dernière est froide. Un captage récent a divisé l'Esquirette en deux sources; l'une chaude, l'autre tempérée.

Débit en 24 h. : Le Clot, l'Esquirette et le Rey 1365 hectol.

Température : Clot, 36°,4; Esquirette chaude, 35°; Esquirette tempérée, 31°,5; Rey, 33°,5; Baudot, 25°,7; Larressecq, 24°,9; Minvielle, 10°,5.

Caractère : Celui des eaux sulfureuses en général.

Établissement nouvellement reconstruit et bien aménagé. Trente-quatre baignoires ou appareils à douches; buvettes élégantes, piscine pour trente malades.

Service médical : Un médecin inspecteur, un inspecteur-adjoint.

Emploi : Boisson, bains, douches.

Situation : 675 mèt. au-dessus de la mer.

Effets physiologiques : Eaux excitantes, quoique à un degré moindre que beaucoup de leurs congénères des Pyrénées; précieuses par cela même; en général, elles amènent, dès les premiers jours, une diurèse abondante, ou des sueurs, ou la poussée. La source Baudot, très-employée en boisson, est considérée comme succédanée des Eaux-Bonnes. Elle se digère bien et elle agit dans le même sens que les Eaux-Bonnes, mais avec moins d'énergie. C'est la plus chlorurée.

Les Eaux-Chaudes ne se transportent pas.

Classification chimique : Eau sulfurée à base de soude. Une seule source a été analysée complétement par M. Filhol, qui indique les proportions suivantes de sulfure et de chlorure de sodium dans un litre d'eau des autres sources :

	Sulfure. gr.	*Chlorure.* gr.
L'Esquirette	0,8003	
Larresecq	0,0083	
Le Clot	0,0090	0,0997
Le Rey	0,0098	0,0969
Minvieille	0,0043	

Analyse (Filhol 1852.)

	S. Baudot. Eau 1 lit. gr.
Sulfure de sodium	0,0087
Chlorure de sodium	0,1150
Sulfate de chaux	0,1030
Silicate de chaux	0,0050
» de magnésie }	traces
» d'alumine }	
Sulfate de soude	0,0420
Carbonate de soude	0,0350
Iode	traces sensib.
	0,3087

Bibliographie : J. Laffore, notice historique et médicale sur l'établissement thermal des Eaux-Chaudes.... Pau 1849. — Izarié, médecin inspecteur de l'établissement, Aperçu historique, topographique et médical sur les Eaux-Chaudes. Pau, Vignancourt, imprimeur. 1852, in-12

Promenades.

A l'extrémité du village s'étend

une promenade ombreuse, garnie de bancs commodes. On l'appelle indifféremment *promenade Henri IV*, *Bussy*, ou *du château*.

La *promenade d'Argout* serpente sur le flanc de la montagne, vis-à-vis du village, de l'autre côté du torrent. Pour y aller, on suit d'ordinaire la route de Gabas jusqu'à (5 min.) un pont qu'on appelle *pont d'Enfer*, sans doute parce que toutes les villes de bains doivent en montrer un aux touristes, mais qui n'a rien d'infernal. Il s'est trouvé cependant un auteur capable d'écrire les lignes suivantes : « Si vous n'êtes pas sujet aux vertiges, contemplez hardiment le gouffre sans fond que la nature a creusé sous vos pas. Nul autre spectacle n'est tout à la fois plus *horrible* et plus *beau* (pardon pour l'antithèse), et n'est plus propre à donner une idée des demeures infernales. Un peu sur la dr. se voit un sapin colossal jeté comme un pont sur les deux rives du Gave, et sur lequel je doute que les isards même osassent se hasarder. »

A 5 min. environ au-dessus du pont d'Enfer tombe une jolie petite cascade. Pour revenir aux Eaux-Chaudes, on suit la promenade d'Argout sur la rive g. du Gave, dont l'eau fait tourner la roue d'un moulin. Un pont de bois relie la promenade à l'établissement.

EXCURSIONS.

Goust.

45 minutes. Sentier de mulets.

Au-dessus du pont d'Enfer, les montagnes un peu moins rapprochées laissent respirer plus facilement; mais « sans un sentier tracé en zigzag sur le versant occidental, on ne devinerait pas, a dit M. Moreau, le plateau écarté où, dans une vaste anfractuosité, se cache le hameau de **Goust,** composé depuis des siècles de douze maisons, qui abritent souvent des hôtes centenaires. Dans cette oasis aérienne, située à 600 mètres au-dessus des Eaux-Chaudes, vivent entre le ciel et la terre à peu près 70 individus, tous plus ou moins cousins l'un de l'autre, formant une petite république gouvernée par un conseil d'anciens, qui décide en premier et dernier ressort sur toutes les contestations, et juge de la convenance des mariages entre les filles de la république et les jeunes gars de la plaine.

« Le petit État n'a pas de budget ni de liste civile; mais il fournit à peu près tous les ans son homme au contingent cantonal. Le garde-champêtre est la seule notabilité de l'endroit.

« Les habitants de Goust sont obligés d'aller à Laruns pour célébrer toutes les solennités importantes : baptêmes, mariages, enterrements. Pour le baptême et le mariage, nulle difficulté; les nouveau-nés sont portatifs, et les jeunes fiancés n'ont pas besoin qu'on les porte. Mais lorsqu'il y a un mort à Goust, on s'est avisé de faire glisser le cercueil le long du rocher et de venir le reprendre au bas de la montagne. »

Les exemples de longévité sont relativement très-nombreux dans le village de Goust. On dit qu'on y trouve généralement trois ou quatre centenaires, et le docteur Cayet rapporte qu'en l'année 1605 il mourut à Goust un vieillard âgé de 123 ans.

La grotte des Eaux-Chaudes.

45 min. de montée. Chemin de mulets. Pour droit de visite et éclairage dans l'intérieur : par personne, 1 fr. 50 c. — Un enfant au-dessous de 12 ans, 75 c. — Un domestique, 1 fr. Tout guide pris aux Eaux-Chaudes pour conduire jusqu'à la grotte a droit à 1 fr. 50 c.

Le sentier que l'on suit pour aller à la grotte monte à g. de la route de Gabas, et domine à une grande hauteur la vallée, sur laquelle il offre de beaux points de vue. On laisse à g. le chemin du Gourzy (Voy. page 222) 20 min. avant d'atteindre l'entrée de la grotte, fermée par une porte à claire-voie. Là il est bon de prendre quelques précautions, pour ne pas avoir à souffrir d'un trop brusque changement de température.

La *grotte des Eaux-Chaudes* a 450 mèt. de profondeur, ou du moins on y pénètre jusqu'à cette distance; elle communique probablement avec le plateau d'Anouillasse; un petit torrent qui la parcourt dans toute sa longueur, et qu'on y traverse sur des ponts, en sort en bondissant de cascatelle en cascatelle parmi les sorbiers et les sureaux suspendus aux rochers.

Des Eaux-Chaudes à Gabas.

8 kil. Route de voitures. Promenade pittoresque recommandée à toutes les personnes qui viennent aux Eaux-Bonnes ou aux Eaux-Chaudes. On y admire de grands et beaux paysages de montagnes.

Après avoir franchi le pont d'Enfer, la route reste jusqu'à Gabas sur la rive g. du Gave d'Ossau, qu'elle domine souvent à une assez grande hauteur. De magnifiques forêts de sapins, autrefois exploitées pour le compte de la marine, couvrent les flancs des montagnes. Maintenant cette exploitation est presque entièrement abandonnée, à cause des frais énormes qu'elle occasionne et de l'infériorité des sapins des Pyrénées comparés aux pins du Nord. On traverse, à 2 kil. du pont d'Enfer, le Gee, qui descend du col d'Izeye ou de Gee, et 500 mèt. plus loin (732 mèt. au-dessus de la mer), en deçà de la scierie d'Arrincaou, le Gaziés, qui descend du pic de ce nom.

A 5 kil. des Eaux-Chaudes, vis-à-vis du val d'Héréna, « avenue des régions d'Artouste et de Soussouéou, l'espace s'étend « et les masses s'écartent pour former un pittoresque amphithéâtre de forêts et de sommets granitiques. Un nouveau défilé vient ensuite, et de toutes parts l'œil n'apercevrait que des sapins, depuis le précipice où mugit le torrent jusqu'à la hauteur des sommets, si le Pic du Midi, jusqu'alors caché, ne montrait tout à coup sa fourche sourcilleuse au-dessus des pentes. »

Près des cabanes de Berdoulou, le Soussouey, qui descend du lac d'Artouste (Voy. page 221), et le ruisseau d'Err, venant du pic d'Aule, se jettent dans le Gave. La route s'élève ensuite jusqu'à 972 mèt., puis franchit le ruisseau Ayguebère, qui descend du pic d'Err.

8 kil. **Gabas** (auberges : la meilleure, ou plutôt la moins mauvaise, est celle de Salanave), hameau composé de quelques maisons et du dernier poste de la douane française, est situé à 1125 mèt., à la jonction des deux routes d'Espagne par les vallons de Broussette et de Bious, qui décrivent une demi-circonférence autour du Pic

du Midi d'Ossau, en l'isolant du reste de la chaîne. Les deux Gaves qui s'y réunissent pour former le Gave d'Ossau lui ont donné leur nom.

L'ancien hôpital de Gabas, transformé depuis en auberge, fut bâti vers le commencement du XIe siècle, sous Gaston IV, vicomte de Béarn, qui fournit les fonds. Il dépendait du monastère de Santa-Cristina, dont les ruines se voient à 3 l. 1/2 de Gabas, sur le versant espagnol (V. R. 28).

A l'entrée du vallon de Broussette (2 kil. de Gabas, 10 kil. des Eaux-Chaudes), se trouve une carrière de marbre blanc, découverte en 1836 par M. Fabrége, exploitée aujourd'hui par M. Cazaux de Laruns. Le marbre qu'elle fournit est d'un grain saccharoïde et d'une finesse remarquable. Les marbres des Eaux-Chaudes et une partie de ceux qu'on a employés dans la construction du palais de justice de Pau viennent de Gabas.

Des Eaux-Chaudes à Bious-Artigues.

3 h. environ. 6 h. pour aller et revenir. Bonne route de voitures des Eaux-Chaudes à Gabas. On en construit une de Gabas à Bious-Artigues. Le chemin est partout praticable à cheval.

N. B. Cette excursion mérite une mention particulière. La vallée de Bious-Artigues est l'une des plus pittoresques de la chaîne des Pyrénées, et on y découvre une vue admirable sur le Pic du Midi d'Ossau.

8 kil. des Eaux-Chaudes à Gabas (Voy. ci-dessus).

En quittant Gabas, on monte au S. dans la vallée étroite et boisée, d'où descend, en faisant de nombreuses chutes, le Gave de Bious. Les paysages, toujours grands et pittoresques, varient pour ainsi dire à chaque pas : on se croirait dans les Alpes. 1 h. 1/2 suffit pour s'élever jusqu'au plateau où se trouve la scierie de **Bious-Artigues,** dont M. de Chausenque a fait la description suivante : « Comme si un voile fût subitement tombé, la masse entière du Pic du Midi, que rien encore n'avait décelé, s'offre à nous à la fois.... c'est une de ces scènes de la jeunesse de la terre, telle que l'imagination aime à se la représenter, où la grâce s'unit à la fraîcheur, où le grandiose des formes n'exclut point l'agrément des détails, et où la suavité s'allie partout avec la hardiesse.... Une vaste pelouse, partout ondoyante et du vert le plus frais, que nuançaient des fleurs alpines, s'étend en demi-cercle sur l'autre rive du Gave, qui, maintenant, ruisseau paisible, roule ses eaux pures sur un lit de roche que le gazon dessine. Quelques bouquets d'arbres rompent l'uniformité de cette prairie alpestre et varient ses aspects, tandis qu'une zone de hêtres séculaires la ceint de toutes parts. Les flancs redressés de la montagne se revêtent ensuite d'une forêt de sapins de plus en plus éclaircie, jusqu'à des mamelons isolés, que ces enfants des monts couronnent de leurs noires pyramides. Enfin, par-dessus ce sombre amphithéâtre, s'élance, fier et majestueux dans sa nudité, le cône entier du Pic. Ce colosse de granit, le dernier de la chaîne, divisé en deux parties, paraît d'autant plus imposant qu'il est isolé des cimes voisines. »

De la scierie de Bious-Artigues, on peut aller au lac d'Aule (Voy. ci-dessous), au Pic du Midi d'Ossau

(Voy. ci-dessous) et au col des Moines (V. R. 29).

Des Eaux-Chaudes au lac d'Aule.

Une journée, aller et retour.

3 h. 30 m. des Eaux-Chaudes à Bious-Artigues (Voy. ci-dessus).

Si l'on est à cheval, il faut laisser sa monture à Bious-Artigues; car le sentier devient très-escarpé. On monte d'abord jusqu'au *cirque de Bious-Vermette*, ancien lac desséché, qu'environnent de toutes parts de hautes montagnes. Puis on s'engage à dr. dans une gorge profonde, et, après une heure de marche, on arrive sur les bords du **Lac d'Aule.** En gravissant les rochers nus qui le dominent, on atteint bientôt la ligne de séparation des eaux. Du haut de ces sommets presque toujours couverts de neige, le regard embrasse les montagnes les plus élevées des deux versants des Pyrénées et les premières vallées espagnoles. On peut revenir aux Eaux-Chaudes par les pâturages de *Gaziès*, bordés de forêts où abonde le coq de bruyère.

Des Eaux-Chaudes à la Case de Broussette.

4 h. environ. Excursion qui n'offre aucun intérêt.

8 kil. Gabas (Voy. ci-dessus). En quittant Gabas, on remonte d'abord la rive g. du Gave de Broussette dans une vallée étroite et sans caractère, dont les sapins deviennent de plus en plus rares et chétifs à mesure qu'on s'élève; à moitié chemin environ, on passe sur la rive dr., et vis-à-vis de la case on repasse sur la rive g.

La **Case de Broussette** a été établie de temps immémorial par la commune de Laruns pour offrir un asile aux voyageurs qui passent les cols de Peyrelue ou d'Anéou; c'est un gîte des plus misérables. Pendant deux mois de l'année, les habitants de cette auberge (à 1382 mètres) restent ensevelis sous 15 ou 20 pieds de neige; pendant 8 mois, ils sont isolés du reste du monde. Aussi, la case est-elle ordinairement munie de provisions pour six mois. Parfois, pendant les mois d'hiver, 70 ou 80 voyageurs bloqués par les neiges y séjournent des semaines entières. La moitié du rez-de-chaussée sert de fromagerie; on y voit jusqu'à 1800 fromages rangés sur des étagères, qu'un courant d'eau vive entretient toujours fraîches.

Ascension du Pic du Midi d'Ossau.

Une forte journée. Un bon guide est indispensable et il faut emporter des provisions. Il vaut mieux monter par la case de Broussette et descendre par Bious-Artigues. Les guides des Eaux-Bonnes demandent des prix exagérés. On ne devra pas craindre de les marchander.

Cette ascension, l'une des plus difficiles des Pyrénées, ne doit être entreprise que par un beau temps parfaitement sûr; par un mauvais temps elle pourrait devenir dangereuse. Je l'ai faite en 1857 dans des conditions excellentes avec Esterle, un des meilleurs guides de montagne que l'on puisse trouver aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes. Mais je ne la conseillerai à personne; on n'est pas suffisamment récompensé de ses fatigues. Du reste, on ne doit pas l'entreprendre si l'on n'a pas la tête et le pied sûrs et si l'on n'est pas habitué aux courses de montagnes.

N. B. On peut coucher soit à Gabas, soit à la case de Broussette. Mais, en partant de bonne heure des Eaux-Chaudes et même des Eaux-Bonnes, on a le temps d'arriver au sommet avant midi.

Le **Pic du midi d'Ossau,** la dernière masse granitique des Pyrénées du côté de l'Atlantique, se distingue des autres pics de la chaîne par son isolement, par sa forme particulière, par sa double pointe, par son aspect nu et désolé, enfin par ses escarpements presque partout à pic, où la neige trouve à peine un point d'appui. Son plus haut sommet est à 2885 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Pendant des siècles il a été regardé comme inaccessible.

En 1581, un seigneur de la maison de Foix, le duc de Candale, en tenta cependant l'ascension. M. de Thou, qui tenait de sa bouche le récit de ce voyage, l'a conservé dans ses Mémoires (p. 46 du XIe volume, édit. de 1742). On voit dans cette relation que, après s'être élevé au-dessus de la retraite des chèvres sauvages et des aires d'aigles, il ne trouva plus de marches taillées dans le roc, ni de chemin, et que s'en frayant un au moyen des échelles, des grapins et des crochets, il ne parvint qu'à une station voisine du sommet. Le sieur Cayet, lecteur d'Henri IV, pendant un séjour de la cour de Navarre aux Eaux-Chaudes, essaya aussi de gravir le Pic du Midi, mais il ne put, dit-il, « monter qu'en un jour et demi, encore bien las; et pour descendre, il fallut s'écouler d'asséant. » Cependant le souvenir de ces tentatives se perdit peu à peu, et pendant longtemps le Pic du Midi d'Ossau conserva son ancienne réputation. Enfin, MM. Delfau, en 1796; d'Angosse et Daugerot, en 1802; Venat, Davilette, Fourcade Gié, Lacoste, en 1818; Picoul, en 1823: de Laussat, en 1829; Gaston Sacaze, en 1840; le duc de Montpensier, accompagné du préfet des Basses-Pyrénées, du général Janin, de M. H. La Case, d'un conseiller de préfecture et de douze touristes, en 1843; et depuis cette époque un grand nombre de savants et de simples touristes, des femmes même, sont parvenus jusqu'au sommet. Les bergers qui font paître leurs troupeaux au pied de cette montagne ne craignent pas d'en entreprendre l'escalade.

Je vais indiquer le chemin que j'ai suivi et qui maintenant est généralement préféré.

4 h. environ, à cheval, des Eaux-Chaudes à la case de Broussette (Voy. ci-dessus).

On peut monter à cheval de la case de Broussette jusqu'au *col de Pombie;* mais les pentes sont fort roides, et les guides eux-mêmes, qui s'adjugent d'ordinaire les meilleurs chevaux, mettent souvent pied à terre. Le sentier, à peine tracé, gravit d'abord pendant 30 m. des gazons escarpés dans une forêt chétive de hêtres et de sapins. Au sortir de cette forêt, on aperçoit une vallée nue et désolée, dominée par le Pic. A dr. se montre le col de Pombie, au-dessus de pâturages aux pentes roides que l'on gravit péniblement. Enfin, 2 h. environ après avoir quitté la case de Broussette, on atteint ce col, sorte d'arête gazonnée et courbe qui relie le Pic du Midi au ***Pic Saoubiste***, haut de 2209 mèt. De l'autre côté s'étend, dans la direction du N., un vallon nu par lequel on descend à Bious-Artigues. Là, si l'on est monté à cheval, il faut mettre pied à terre, abandonner sa monture, qu'on retrouvera plus tard, et monter à g. jusqu'au pied même du Pic du Midi (15 min. environ).

Gaston Sacaze a trop bien décrit, à partir de ce point, l'ascension du Pic, pour que je ne lui emprunte pas le passage suivant :

« 1° Déposant son sac, sa boîte, ses souliers et son bâton ferré, il attaque le rocher par sa face N. E.; à vingt ou trente pas du lieu d'où il est parti, il remarque une excavation creusée par le choc des avalanches; il aperçoit les traces du saut des isards qui ont laissé l'empreinte de leurs pieds dans certains creux du roc, où il se trouve quelques décompositions ou humus provenant de crottes et lichens pourris; quoique environ 30 mèt. de rocher perpendiculaire soient le premier escalier de cette pyramide, il surmonte cet obstacle en s'aidant des mains et des pieds, et souvent des genoux et du dos, à la façon des ramoneurs.

« 2° Il rencontre, au-dessus de ce premier et grand escalier, une pente moins inclinée d'environ une centaine de mèt., où le granit n'est pas uni, mais plus ou moins chargé d'aspérités, et même de blocs détachés de différentes grandeurs, se soutenant les uns sur les autres.

« 3° Et successivement il attaque un autre escalier plus difficile que le premier, mais de la même direction perpendiculaire et même orientation; parvenu au-dessus, il grimpe une seconde pente moins inclinée, au sommet de laquelle il rencontre un troisième escalier moins difficile que les deux précédents. Jusque-là on suit la même orientation. Ici on trouve une pente transversale d'environ 200 mèt. du S. au N. Cette pente est inclinée de 30°, et se trouve placée entre deux grands rochers à parois perpendiculaires, dont l'un au-dessous de celui qu'on vient de monter, l'autre au-dessus, qu'après environ 100 mèt. de trajet, il faut se disposer à gravir. Ici, on a devant soi trois espèces de ravines, mais peu enfoncées ou creusées; celle du milieu est la plus large, et par conséquent celle à monter; elle est inclinée au moins de 60°, et présente plusieurs zigzags à faire. En arrivant au sommet, on trouve un mur rond, haut d'un demi-mètre, que des chasseurs ont construit, pour qu'en revenant du haut du Pic l'on puisse se reconnaître. De ce lieu on monte une pente très-longue et assez large sans gazon (tout comme ce qu'on vient de monter); celle-ci est inclinée à 35°, et vous conduit au Pic, à travers des fentes et des blocs de différentes grandeurs. Quelques tas de neige qu'on y rencontre sont là, comme placés tout exprès, afin que le curieux fatigué puisse en prendre quelques poignées qu'il porte dans la bouche pour se désaltérer, et qu'en quelques secondes on doit rejeter à cause de sa glaciale température. Bientôt on arrive au haut du Pic, dont on est séparé par une fissure assez profonde. Ici je me tais, et ne dis rien de ce qu'on voit, de ce qu'on entend, de ce qu'on pense; de savants écrivains nous l'ont déjà dit. Là, on trouve une quantité d'ardoises de diverses grandeurs portant signatures de plusieurs grands et de plusieurs savants. Ces ardoises sont en pile, posées les unes sur les autres, contenant des noms illustres mêlés avec ceux des guides. »

A la base du Pic, les guides font ôter aux touristes leurs souliers et même leurs bas pour rendre leur pied plus sûr dans les passages vraiment difficiles. Cette précaution

n'est pas aussi indispensable à la descente qu'à la montée.

Le panorama du Pic du Midi est plus étendu que beau; on est entouré d'abîmes nus, désolés, béants : on se croirait sur le sommet d'un immense obélisque. Au S. s'étendent les pâturages verts d'Anéou et de Roumigas, sur les frontières d'Espagne jusqu'au chaînon longitudinal du Canaourouye, dont les schistes hérissés semblent tachés de sang; plus loin apparaissent le chaînon plus élevé de Sainte-Hélène, les versants de Sallent et de Canfranc, les cours du Gallego et de l'Aragon, les campagnes de Panticosa.

A l'O. se déploie toute la chaîne que nous avons déjà vue du col des Moines, depuis les pics d'Aspe et de Bernères jusqu'au pic d'Anie, dont la tête se détache en blanc sur les bois sombres que ses contre-forts vont porter au loin dans la plaine. Dans le bassin du Gave de Bious on distingue le lac Peyreget, le lac d'Ayous et le lac Bersou.

Au N. s'enfonce la vallée d'Ossau, dominée par la masse du pic d'Aule, drapée de neiges et de bois; plus loin se montrent les bassins de Laruns et d'Arudy; plus loin encore on découvre la ville de Pau, à moitié cachée dans une brume bleuâtre. A dr. enfin s'élève une haute barrière de montagnes, les pics de Ger, d'Amoulat, de Gabisos et de Som de Séoube, qui, à l'exception de la pointe du Vignemale et du Mont Perdu, empêchent de voir les sommets des Hautes-Pyrénées. Cependant, à côté du Som de Séoube, on aperçoit vaguement une petite ligne ronde : c'est le Pic du Midi de Bigorre.

1 h. 30 m. suffisent pour descendre du sommet du Pic du Midi au col de Pombie ou de Suzon, où l'on retrouve ses chevaux. On descend alors en 1 h. dans la vallée qui s'étend au S. entre le Pic de Saoubiste et la chaîne de rochers bizarrement découpée qui se détache de la base même du Pic. On y trouve quelques misérables cabanes où l'on peut se procurer du lait. A l'extrémité inférieure s'ouvre une gorge pittoresque, trop escarpée pour qu'on s'y hasarde; il faut traverser le ruisseau, et, prenant la direction de l'O., contourner la base de la ramification rocheuse du Pic du Midi, pour descendre, par un sentier fort roide, à travers une belle forêt de sapins, dans le vallon de Bious-Artigues (1 h., soit 3 h. 30 m. en comptant du sommet du Pic du Midi), qui a été décrit ci-dessus.

De Bious-Artigues on descend aisément à Gabas en 1 h. 15 m.

ROUTE 35.

DES EAUX-CHAUDES AUX BAINS DE PANTICOSA.

13 à 14 h. de marche. On peut aller à cheval jusqu'à l'établissement des bains.

Des Eaux-Chaudes à la case de Broussette, (V. R. 34). Quand on a dépassé la case de Broussette, on continue à longer le torrent qu'on traverse plusieurs fois, et on atteint en 1 heure le **col d'Anéou**, qui s'ouvre à la base orientale de la montagne de ce nom. Là un petit mur en pierres sèches en partie éboulé indique la frontière des deux États (France et Espagne), mais la ligne de séparation des eaux est à peine marquée. Au delà du col commence

la descente, qui est douce et facile; bientôt on entre dans la petite vallée du *Roumigas*, arrosée par le Gallego et remarquable, disent les botanistes, par la grande quantité de plantes qui y croissent : c'est un des plus beaux centres de la flore pyrénéenne.

Laissant à g. un lac qui remplit un petit enfoncement au pied du pic de *Peyrelue*, et évitant le passage des *Pierres de Claude*, plus court d'environ un quart d'heure, mais beaucoup plus pénible, on descend le cours du Gallego; on passe devant le poste des douanes espagnoles et, 4 ou 5 heures après avoir quitté la case de Broussette, on arrive à **Sallent,** v. bâti en amphithéâtre à la base du pic de Peyrelue, sur la rive g. du Gallego, au confluent de la petite vallée du Roumigas avec la grande vallée de Tena, et situé à une hauteur moyenne de 1252 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Il n'offre rien de remarquable que sa petite église assez bien décorée, qui possède un trésor plus riche que celui de beaucoup de cathédrales. On y trouve une auberge, dans laquelle, suivant l'expression d'un voyageur, on peut presque dormir; le chocolat à l'eau de cette auberge jouit d'une grande réputation.

De Sallent, un sentier difficile mène au col de Somport (V. R. 28) par le port d'*Izas* (2817 mèt.), qui sépare la vallée de l'Aragon de celle du Gallego. On compte 8 heures environ de Sallent à San Antonio.

A un quart d'heure de Sallent on traverse le petit village de *Lanus*, situé également sur la rive g. du torrent, et quelques instants après, à la sortie d'une suite de défilés étroits, boisés et montueux, on découvre à ses pieds la magnifique *vallée de Tena*, ancien lac, arrosée aujourd'hui par le Gallego. Resserrée de tous les côtés entre de hautes montagnes, parsemée de 11 villes ou villages qui brillent comme des points blancs sur sa surface verte, elle s'étend à perte de vue vers le S. O. et laisse apercevoir au loin les vastes plaines de l'Aragon. Derrière soi on a la gorge de Sallent, qu'on vient de traverser, et au fond de laquelle se dresse, formidable et isolé, le pic de Peyrelue.

Le sentier ne descend pas au fond de la vallée, mais il continue à serpenter sur le flanc des montagnes qui le dominent à g. On laisse au-dessous de soi, à dr., les v. d'*El Puyo*, d'*Escarilla* et de *San Dionisio*, à demi cachés par des bosquets de noyers; puis on entre dans une gorge qui s'ouvre à g. et où l'on trouve bientôt **Panticosa,** v. entouré de châtaigniers et de noyers magnifiques, mais composé de misérables cabanes; l'église elle-même est très-dégradée, et ses autels autrefois dorés sont maintenant dans un assez mauvais état.

De Panticosa, deux routes conduisent : à *Saragosse* (27 lieues), et à *Huesca* (16 lieues 1/2). Ces deux routes ont un tronçon commun de Panticosa à *Biescas* (2 lieues 1/2).

Il faut au moins 1 h. 1/2 ou 2 h. pour aller de Panticosa aux Bains. « Presque en sortant du village on entre dans une gorge étroite qui a pour nom l'*Escalar* (escalier), et jamais nom ne fut mieux mérité. La route s'attache aux flancs du rocher et surplombe par moments le torrent de *Calderas*, qui descend du lac de Panticosa et roule en mugissant au fond du précipice. Plus on s'élève en gravissant le long de cette cor-

niche, qui laisse à peine un passage suffisant aux chevaux, plus la gorge se resserre, plus son aspect devient sauvage et la végétation rare et rabougrie; on ne voit plus autour de soi que le rocher. » Trois quarts d'heure après être parti du village, on aperçoit sur la g., à 100 mèt. de hauteur, une source d'eau minérale qui jaillit de la roche vive; l'âpreté des sentiers rend son exploitation presque impossible.

Enfin, le chemin tourne brusquement et l'on découvre une espèce de cirque formé par des rocs de granit presque entièrement dénudés, de l'effet le plus pittoresque et le plus sauvage. A dr. s'élèvent quelques bâtiments groupés çà et là : c'est l'*établissement thermal*; à g. s'étend un petit lac bleu qui vient baigner le pied des bâtiments et dans lequel de magnifiques cascades se précipitent du haut des roches; le tout est renfermé dans une enceinte d'un kil. de diamètre environ.

Bains de Panticosa.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

HÔTELS. — Les neuf maisons qui forment l'établissement appartiennent toutes au même propriétaire et sont parfaitement disposées pour la réception des étrangers. La maison de *Abajo* (en bas) est à 3 étages; elle contient 23 appartements distincts et une chapelle. La maison de *los Herpes* (Dartres) a 2 étages et contient 11 appartements élégants et commodes. Les maisons *del Estomago* (de l'Estomac), *Borda*, *Nueva*, sont également bien disposées pour les voyageurs, et peuvent loger de 120 à 140 malades. L'établissement thermal de Panticosa est l'un des meilleurs de l'Espagne.

Prix d'une chambre par jour : 3 à 4 réaux (environ 1 fr.).

En sus, prix d'un lit : 4 réaux (1 fr.).

Appartement dans la maison de la *Pradera* (Prairie) : 11-15 réaux. (3 à 4 fr.)

Déjeuner et dîner : 14 réaux (3 fr. 50).

CHEVAUX dans la maison Borda. On les paye ordinairement 20 réaux (5 fr.) par jour.

PORTEURS. — 2 réaux (50 c.). Les malades s'en servent pour aller à la maison de l'Estomac, située un peu en dehors de l'établissement sur le sommet d'une colline.

Le *médecin-inspecteur* de l'établissement est don Victoriano Usera.

BAINS. V. ci-dessous le paragraphe spécial.

L'établissement de Panticosa n'existe que depuis 1820. A cette époque don Nicolas Guallart acheta ces sources moyennant une redevance annuelle de 4000 réaux (1000 fr.), et depuis il a fait construire les neuf maisons de l'établissement et le petit édifice élégant du *Templete*, qui s'élève sur les bords du lac. De 1827 à 1831, 2747 malades visitèrent les bains de Panticosa, ce qui fait une moyenne d'environ 550 personnes; mais, de 1835 jusqu'en 1839, le nombre des baigneurs diminua, à cause de la guerre civile et de l'insécurité des routes; il ne fut plus que de 420 par an; depuis, il a constamment augmenté : en 1851, il s'éleva à 594. Le bénéfice annuel du propriétaire peut s'évaluer à 50 000 réaux (12 500 fr.) par an. Les malades pauvres sont reçus, soignés et hébergés gratuitement.

Les Espagnols, qui craignent moins que les Français de s'attaquer à la réalité, ont osé donner à leurs sources des noms très-significatifs, et il n'est pas besoin des indications d'un médecin pour guider les malades dans le choix qu'ils doivent faire parmi ces diverses sources. La plus sulfureuse est

renfermée dans un bel édifice qu'on appelle *Casa de las Herpes* (Maison des dartres); une autre se nomme *del Estomago*; la troisième, la plus fréquentée, est la fontaine *del Higado*, ou du foie; une autre est celle *del Purgante*, ou purgatif.

LES EAUX.

A. Eau thermale, saline.
B. Eau thermale, sulfureuse.

Connues depuis longtemps, exploitées depuis une trentaine d'années seulement.

Émergence : Du granit.

Quatre sources : S. del Higado (du Foie), saline; S. de las Herpes, saline; S. de l'Estomac, sulfureuse; S. de la Lagune, de l'Étang ou de l'Ibon. Ces sources sont peu éloignées les unes des autres. Celle de l'Estomac est à 60 mètres au-dessus de l'établissement. Une cinquième S. coule près de là dans la montagne, S. de la Jaqueca (S. de la Migraine), sulfureuse.

Débit en 24 h. : Ensemble des sources, 882 hectol.

Densité : 1002 (S. Higado), 1005 (S. Estomac).

Température : 26°,4, S. Herpes et Laguna; 27°,5, S. Higado; 31°,2, S. Estomago; 20°, S. Jaqueca.

Caractères particuliers : Eau des sources salines limpide, inodore, d'un goût agréable (Higado, Laguna), très-légèrement amère (Herpes); dégage beaucoup de bulles de gaz (Higado); eau de l'Estomac limpide, odeur et saveur d'œufs gâtés, disparaissant par l'exposition à l'air libre, dépose un sédiment blanc et onctueux.

Établissement : Comprend plusieurs bâtiments construits sur les sources. L'un de ces bâtiments (Herpes) renferme huit baignoires dans autant de cabinets; sept autres, installées dans le bâtiment de l'Estomago, portent à quinze le nombre total des baignoires. La plupart des malades logent dans les bâtiments de l'établissement, qui peuvent contenir 120 à 140 personnes.

Emploi : Boissons, bains, aspirations d'azote.

Climat doux et agréable par comparaison avec celui de la plaine. Le thermomètre ne s'élève pas au-dessus de 30°; dans la plaine il monte jusqu'à 35° et 40° (Rubio).

Classification chimique : A. Eaux sulfatées sodiques avec forte proportion de chlorure alcalin et de gaz azote. *B.* Eau sulfurée sodique.

Analyse (Herrera 1845.)

	Eau 1 kil.	
	S. Higado.	*S. Estomago.*
	gr.	gr.
Sulfure de sodium.....		0,0159
Sulfhydrate de soude..	0,0735	0,6460
Carbonate de soude....		0,5400
» de chaux....	0,0035	
Chlorure de sodium....	0,0177	0,2476
» de magnésium.	0,0035	
Acide silicique........	0,0141	0,1590
Sulfate de chaux.......		0,0353
Glairine ou mat. végéto-animale.............		0,2300
	0,1123	1,8738
Gaz azote.............	0,5870	
Acide sulfhydrique.....		0,2300

Effets physiologiques : Les S. Higado et Herpes agissent comme hyposthénisantes sédatives du système nerveux. Elles assouplissent la peau et réussissent dans certaines dermatoses. L'eau de la Laguna ne s'emploie qu'en boisson; elle est purgative, excitante de l'appareil digestif et de l'organisme en géné-

ral, elle paraît avoir dans ses effets de l'analogie avec les eaux purgatives d'Allemagne. L'eau del Estomago, excitante, active, modifie les sécrétions et agit comme les eaux sulfureuses en général.

Ces eaux se transportent en Espagne jusqu'à Saragosse et même à Madrid.

Bibliographie : P. M. Rubio, Tratado completo de las fuentes minerales de España.... Madrid 1853, in-8.

La seule promenade de Panticosa est un simple chemin de 200 mèt. devant la maison de Abajo; on peut aussi tourner avec une barque sur le petit lac qui, dans son plus grand diamètre, offre une largeur d'environ 170 mèt. La saison des bains est très-courte; elle dure du 1er juillet au 20 septembre seulement, et cela ne doit étonner personne, car l'établissement est à 1616 mèt. au-dessus de la mer. L'établissement del Estomago est à 1779 mèt.

Parmi les *Cascades* des environs de Panticosa, la plus belle tombe dans l'angle N. du cirque : le ruisseau qui la forme sort d'un lac situé dans la région des neiges éternelles, descend à travers un rocher que ses eaux ont creusé à la longue, et jaillit en plusieurs bonds jusqu'au fond du cirque. La hauteur totale de la chute est d'environ 200 mèt.; mais le peu de largeur de l'entaille à travers laquelle elle se précipite ne permet pas de la voir tout entière d'en bas. Pour bien la contempler dans toute sa magnificence, il faut gravir le plateau où se trouve le lac et descendre à travers les rochers sur une saillie située aux deux tiers environ de la hauteur de la cascade. Une énorme colonne d'eau de plus de 60 mèt. d'élévation et de 3 mèt. de diamètre, se brisant avec fracas, fait constamment trembler le roc sous son poids. Si l'on regarde en haut, on dirait que la cataracte va se précipiter sur vous et vous entraîner dans l'abîme; en bas, on ne voit à travers un voile de vapeurs qu'une masse d'écume plongeant dans de sombres profondeurs; c'est un des plus beaux spectacles des Pyrénées.

Une autre cascade, également digne d'une visite, tombe à une très-petite distance des bains. Deux autres moins importantes apparaissent en face de l'établissement, sur la paroi occidentale du cirque; malgré la hauteur totale de leurs jets successifs, qui s'élève à plus de 330 mèt., elles produisent peu d'effet, à cause de leur petite quantité d'eau.

Ascension de la Punta de Machimana.

Pas de sentier, 8 h. montée et descente.

Trois beaux sommets s'élèvent à l'O. du lac de Panticosa et forment de ce côté l'enceinte du cirque. Le sommet central, qui se distingue par la hardiesse de son profil, s'appelle *Punta de Bondellas*, et celui qui continue la crête du côté du N. est connu sous le nom de **Punta de Machimana**.

On s'élève d'abord pendant 1 h. 1/2 à travers des rochers de granit écroulés et de petits plateaux marécageux, jusqu'à ce qu'on arrive au pied d'une grande pente neigeuse qui monte au sommet de la Punta de Bondellas, entre deux parois de rochers; on évite cette pente et on incline sur la dr. pour gravir à travers des débris de rochers jusqu'au point culminant de la Machimaña, haut de 2752 mèt. La Punta de Bondellas est de 100 à 130 mèt. plus élevée.

Du magnifique observatoire où l'on se trouve, on aperçoit à ses pieds le cirque des Bains, puis, bien au delà, les pics du Vignemale et du Marboré, les larges pyramides neigeuses des Tres Sorellas (Mont Perdu), et tout à fait à l'extrémité de l'horizon les montagnes d'Oo, de Vénasque, et la crête hérissée de la Maladetta. A g., au milieu des neiges, s'étendent quatre lacs à la surface glacée.

On peut revenir du sommet aux Bains en passant par l'un de ces lacs appelé *Laguna de Zaraguala*, qui se trouve à la base N. E. de la Punta de Machimaña, à 2231 mèt. au-dessus de la mer. Une longue pente de neige conduit jusqu'aux rochers qui l'entourent. De ces rochers on descend, en ayant soin de prendre la direction du S., sur les bords d'un autre lac, moins élevé d'une trentaine de mèt. environ. On n'a plus qu'à suivre le cours du ruisseau, et, après une longue marche, on arrive à la grande cataracte, d'où l'on voit le cirque s'étendre à ses pieds.

ROUTE 36.

DES BAINS DE PANTICOSA A CAUTERETS.

9 h. de marche. Sentier très-difficile, souvent impraticable. Un guide est nécessaire. De Panticosa jusqu'au port de Marcadau, on compte 2 h. d'une montée très-difficile sur les flancs de rochers couverts de débris où les traces des sentiers sont souvent effacées.

La gorge de Panticosa se termine vers la France par quatre énormes entonnoirs de montagnes, couverts de petits lacs et de flaques de neige, et superposés comme les gradins d'un théâtre; pour éviter de se perdre dans ce dédale de rochers, de neiges et de gouffres, il faut autant que possible appuyer toujours à dr. Enfin, on arrive au pied du col, on laisse à g. l'affreux pic d'Enfer et le lac du même nom, et, après avoir gravi une pente aussi roide qu'un escalier, on se trouve, sur la frontière de la France et de l'Espagne, au **Port de Marcadau**, situé à 3 h. des bains, entre deux autres échancrures.

L'aspect du versant français est beaucoup moins aride et désolé que celui du versant espagnol, et le détestable sentier que l'on y trouve paraît presque bon, comparé à celui qu'on vient de suivre; d'ailleurs la pente est beaucoup plus douce.

Après avoir laissé à dr. le lac de *Gérétils*, on sort de l'étroit défilé du col formé par les bases du pic de Marcadau à l'O., et du pic de Péterneille à l'E., on traverse le Fonfry, puis le Cambales, qui descendent des neiges de la Pène d'Aragon; et en 2 h. 1/4 de marche depuis le col on arrive *aux cabanes de Marcadau*, dominées à l'E. par les escarpements du pic de Gaube.

A partir de ces cabanes, le sentier longe le Gave de Marcadau, tantôt sur la rive dr., tantôt sur la rive g., à travers les belles mais tristes forêts de sapins qui recouvrent les flancs de la montagne[1]. En 1 h. 1/2 on descend des cabanes de Marcadau au pont d'Espagne décrit R. 43.

1. Quand on monte il faut, au sortir de la forêt, prendre le vallon du milieu; celui de g. (E.) mène au Vignemale, celui de dr. (O.) aboutit à des montagnes sans issue.

Du pont d'Espagne à Cauterets, 2 h. (V. R. 43).

Pour aller de Panticosa à Cauterets, on pourrait aussi passer par le Vignemale ; mais le chemin qu'on aurait à suivre serait encore plus mauvais que celui du port de Marcadau.

ROUTE 37.

DES EAUX-BONNES A ARGELEZ.

A Par les cols de Tortes et de Saucède.

Une journée de marche. On peut même aller jusqu'à Cauterets et jusqu'à Luz. Des Eaux - Bonnes à Arrens, sentier pour chevaux, 5 à 6 h. D'Arrens à Argelez, route de voiture, 12 kil. Course facile, mais peu intéressante, recommandée toutefois parce qu'elle évite un long détour à tous les touristes qui veulent passer des Eaux-Bonnes à Luz, Saint-Sauveur, Cauterets, Baréges. Un guide n'est pas indispensable. En tout cas on peut le renvoyer à Arrens. Prix variables à débattre.

Des Eaux-Bonnes à la cascade du Gros-Hêtre (1 h.), le chemin a été décrit dans la R. 33 (Voy. p. 218).

15 min. après avoir laissé à dr. le chemin qui conduit à cette cascade, on traverse le Valentin et on s'élève par une côte roide, ombragée de sapins, au-dessus de la gorge rocheuse où le torrent fait de nombreuses chutes. On descend ensuite (15 min.) au bord du Valentin dans un petit vallon à l'extrémité duquel se trouve la cascade de Larresecq. On voit très-bien le Pic de Ger, mais c'est principalement le pic d'Amoulat qui attire les regards sur la dr. Ce vallon traversé, la montée recommence, fort roide en cet endroit. Bientôt les arbres deviennent plus rares; leurs troncs rabougris dépassent à peine en hauteur les blocs de pierre épars sur la pente : on est déjà sur la limite de la végétation arborescente. A mesure qu'on s'élève, le Pic de Ger change de forme, il prend l'aspect d'un plateau ondulé. Mais l'attention est attirée par les roches bizarres qui dominent à g. et à dr. le col de Tortes vers lequel on se dirige, et paraissent prêtes à s'écrouler au premier souffle du vent; une d'elles offre l'aspect d'une dent à une seule racine. Quand on a dépassé les derniers sapins rabougris, abrités dans les anfractuosités du roc, on continue à monter en zigzag, à travers les graminées et les rhododendrons croissant sur des schistes en décomposition, jusqu'au

Col de Tortes (3 h. des Eaux-Bonnes) qui s'ouvre à 1799 mèt. Des deux côtés du col la vue est assez limitée; les deux fonds de vallée, à l'O., du Valentin, à l'E., du Louzon, sont presque entièrement cachés par les pentes croisées des montagnes. En face, par-dessus un plateau couvert de pâturages, on aperçoit au loin le sommet du Pic du Midi de Bigorre.

La descente est plus roide que la montée, et l'on s'abaisse rapidement dans un petit vallon nu et monotone, en suivant le cours du ruisseau. En 30 min., on atteint le fond de l'étroit bassin où le Louzon prend son origine, pour se diriger au N. vers Arbéost (Voy. *B.*). Le paysage est sauvage et triste, mais sans caractère; on n'aperçoit d'arbres que sur la montagne d'Aubisque qui s'élève au N. O.; à dr. se dresse le pic de *Gabisos* (2577 mèt.) aux flancs escarpés, la seule curiosité de ce passage. En face, un peu à dr. du col de Saucède que

l'on doit gravir, apparaît le petit sommet pyramidal de même nom; à g. du col s'étend un vaste sommet arrondi, couvert de pâturages et veiné de sentiers de brebis; vers le N., la vallée de Louzon disparaît bientôt entre les pentes qui se croisent, et du côté du col de Tortes, la vue ne s'étend que sur des rochers à demi éboulés.

Après avoir franchi le Louzon et dépassé quelques chalets, on tourne un peu à dr. et l'on s'élève à travers des pâturages jusqu'au **col de Saucède** (1494 mèt.). Il faut 1 h. environ pour l'atteindre depuis le fond de la vallée du Louzon. Du col, la vue est assez insignifiante, mais si l'on tourne à dr. pour s'élever par une pente escarpée jusqu'à une petite échancrure qui s'ouvre à la base méridionale du pic de Saucède, on découvre un panorama étendu.

On descend du col de Saucède par des pentes douces et gazonnées; bientôt on aperçoit à ses pieds la belle et large *vallée d'Azun*, verte de forêts et de prairies; la descente est longue, mais intéressante, car on a toujours sous les yeux de charmants paysages. Après avoir traversé un torrent, il faut avoir soin d'incliner sur la dr. Enfin, on arrive par un chemin ombragé à la base d'un mamelon rocheux haut d'une vingtaine de mèt., et couronné par la petite *chapelle* de *Poey la Houn* (montagne de la Fontaine), ainsi nommée à cause d'une source qui jaillit au milieu de l'église. C'est un petit édifice roman, sans aucune valeur architecturale. L'intérieur est surchargé de dorures. Le roc schisteux qui en forme le sol a été taillé au ciseau. L'esplanade qui précède l'entrée, et d'où l'on jouit d'un joli point de vue, est plantée de châtaigniers et de noyers. A certaines époques de l'année, les montagnards y viennent en pèlerinage. Le couvent voisin est occupé par des missionnaires.

A 10 min. de la chapelle (1 h. 30 m. du col de Saucède, 6 h. environ des Eaux-Bonnes) se trouve **Arrens** (*Repos des voyageurs*; auberge recommandable), v. de 1017 h., situé à 888 mèt., la commune la plus riche et la plus importante de la vallée d'Azun; aussi un grand nombre de sentiers viennent y aboutir. Au N. O., celui d'Arbéost (2 h. Voy. ci-dessous); à l'O. celui du col de Tortes; au S. E. celui d'Espagne, qui suit la vallée principale, passe près du lac ou *Gourgue de Souyen*, traverse la frontière au *port d'Azun*, à la base occidentale de la Pène d'Aragon, et va descendre dans la vallée de Sallent (de 8 à 10 h.).

La position d'Arrens est charmante. Presque vis-à-vis de l'auberge, sur les bords du ruisseau, s'étend une petite pelouse où les montagnards s'exercent à la lutte et à la danse pendant les jours de fête. Par-dessus les hêtres et les aunes qui bordent le ruisseau, on voit le *Pic du Midi d'Arrens* (2268 mèt.), en apparence inaccessible, prolonger du N. E. au S. O. sa crête hérissée de pitons; à dr. vers l'extrémité de la vallée s'élèvent d'autres pics, ceux d'Arrieugrand, de Baletous (3146 mèt.), d'Aste, puis, en se tournant du côté de l'O., on revoit le Gabisos, dont on vient de côtoyer l'énorme base.

L'*église* d'Arrens est entourée d'un mur crénelé; sa porte plein-cintre, surmontée d'une ogive, est décorée de sculptures grossières mais anciennes. Le clocher, carré et lourd,

n'a aucun style. L'intérieur a été nouvellement réparé avec un mauvais goût déplorable.

Quand on y est descendu, la vallée d'Azun semble moins belle que vue des hauteurs du col de Saucède. Examinée de près, la végétation ne paraît pas aussi vigoureuse que de loin. On n'aperçoit pas toujours à dr. la gorge profonde dans laquelle coule le torrent. On traverse successivement :

2 kil. d'Arrens *Marsous*, v. de 633 h.

1 kil. (3 kil.) *Aucun*, v. de 616 h., chef-lieu de canton, situé à 800 mèt. au-dessus de la mer. Au N. du v. on montre, sur le flanc de la montagne, un puits naturel appelé *gouffre d'Aubès*, que l'on dit être insondable (!). Un hameau d'Aucun, appelé Terranère et situé de l'autre côté du Gave, était autrefois habité par des cagots, qui y exerçaient tous le métier de charpentiers.

2 kil. (5 kil.) *Gaillagos*, v. de 433 h.

1 kil. (7 kil.) *Arcizans-Dessus*, v. de 260 h., situé sur un beau plateau herbeux, au-dessus de la rive g. du torrent. On a exploité jadis quelques mines de plomb et de cuivre dans le voisinage. De ce village on voit à dr. le confluent du Gave de *Labat de Bun* avec celui d'Arrens. A l'entrée de l'étroit vallon latéral qui remonte au S. vers la Pène d'Aragon, on aperçoit deux v. : sur le versant oriental, *Sireix* (197 h.), et sur le versant occidental, *Bun* (337 h.), dominé par une vieille ruine.

[Quand on a traversé le Gave d'Arrens, il faut, pour parvenir dans le vallon de *Labat*, monter pendant 30 min. dans un défilé tortueux, tour à tour sauvage et riant, et formé sur la rive dr. du torrent par une immense muraille aux couches inclinées et épaisses de marbre gris et de schiste argileux. « On trouve dans le bas-fond, dit M. Lemonnier, quelques prairies et quelques champs; mais les pentes supérieures n'offrent que des pâturages couronnés çà et là par des bouquets de bois. Quelques touristes vont dans ce vallon visiter le petit lac d'*Estaing*, situé à 10 kil. de l'entrée de la vallée, et offrant une eau transparente, colorée d'un beau vert par les herbes du fond. La vallée remonte ensuite jusqu'au centre de la chaîne où se trouve la *Hourquette de Bun*. On peut, mais à pied seulement, passer directement de cette vallée dans celle de Cauterets.]

Au delà d'Arcizans-Dessus, la vallée se rétrécit; le torrent coule au fond d'une belle gorge boisée, et, quand on a dépassé 2 kil. (9 kil.) *Arras*, v. de 796 h., on voit s'ouvrir à ses pieds la belle vallée d'Argelez où l'on descend rapidement sur des pentes fertiles et ombragées.

3 kil. (12 kil.) **Argelez** (V. R. 42).

D'Argelez à Cauterets (V. R. 42); — à Saint-Sauveur (V. R. 47); — à Baréges (V. R. 55); — à Lourdes, à Tarbes et à Pau (V. R. 42).

B Par Arbéost.

Sentier de montagnes. 6 h. jusqu'à Arbéost. 20 kil. d'Arbéost à Argelez.

Des Eaux-Bonnes au fond de la vallée de Louzon, 4 h. (V. ci-dessus *A*).

Parvenu au bord du Louzon, il faut, si l'on ne veut pas remonter au col de Saucède, descendre le long du torrent, à travers les pâturages marécageux et parfois dangereux de *Sousoueou*. En 2 h. de

marche on arrive à *Arbéost*, v. de 981 h., situé sur la rive dr. du Louzon, et près duquel se trouvent des mines de fer et une forge à la catalane.

En continuant à descendre la vallée du Louzon, on irait rejoindre à 20 kil. environ la route de Pau à Lourdes, non loin de Coarraze (V. R. 41).

Au-dessous d'Arbéost, on prend à dr. un sentier qui gravit la montagne dans la direction du S. E., et, après avoir franchi la chaîne qui sépare la vallée du Louzon de la vallée d'Azun, on descend à

8 kil. *Arrens* (V. ci-dessus *A*).

12 kil. d'Arrens à Argelez (V. ci-dessus *A*).

C Par la route de poste.

Les personnes qui ne peuvent ni marcher ni monter à cheval, et qui veulent se rendre des Eaux-Bonnes à Argelez, c'est-à-dire à Cauterets, Saint-Sauveur et Baréges, sont obligées d'aller à Pau et de Pau par Lourdes à Argelez, soit avec la diligence, soit avec des voitures de poste.

42 kil. des Eaux-Bonnes à Pau (V. R. 31).

59 kil. de Pau à Pierrefitte (V. R. 41, 42). Argelez (V. R. 42) est à 13 kil. de Lourdes et 6 kil. de Pierrefitte.

Avec une voiture de poste ou une voiture particulière on n'est pas obligé d'aller jusqu'à Pau. Une route desservie par des chevaux de poste relie directement Louvie-Juzon à Lestelle. La distance entre ces deux relais est de 30 kil. (soit 20 kil. de moins que si l'on passait par Pau). Dans ce trajet on passe à Mifaget, Bruges et Asson (V. R. 31).



DEUXIÈME PARTIE.

HAUTES-PYRÉNÉES.

ROUTE 38.

DE PARIS A TARBES PAR BORDEAUX ET MONT-DE-MARSAN.

831 kil. Chemin de fer en exploitation jusqu'à Mont-de-Marsan; en construction de Mont-de-Marsan à Tarbes.

De Paris à Mont-de-Marsan.

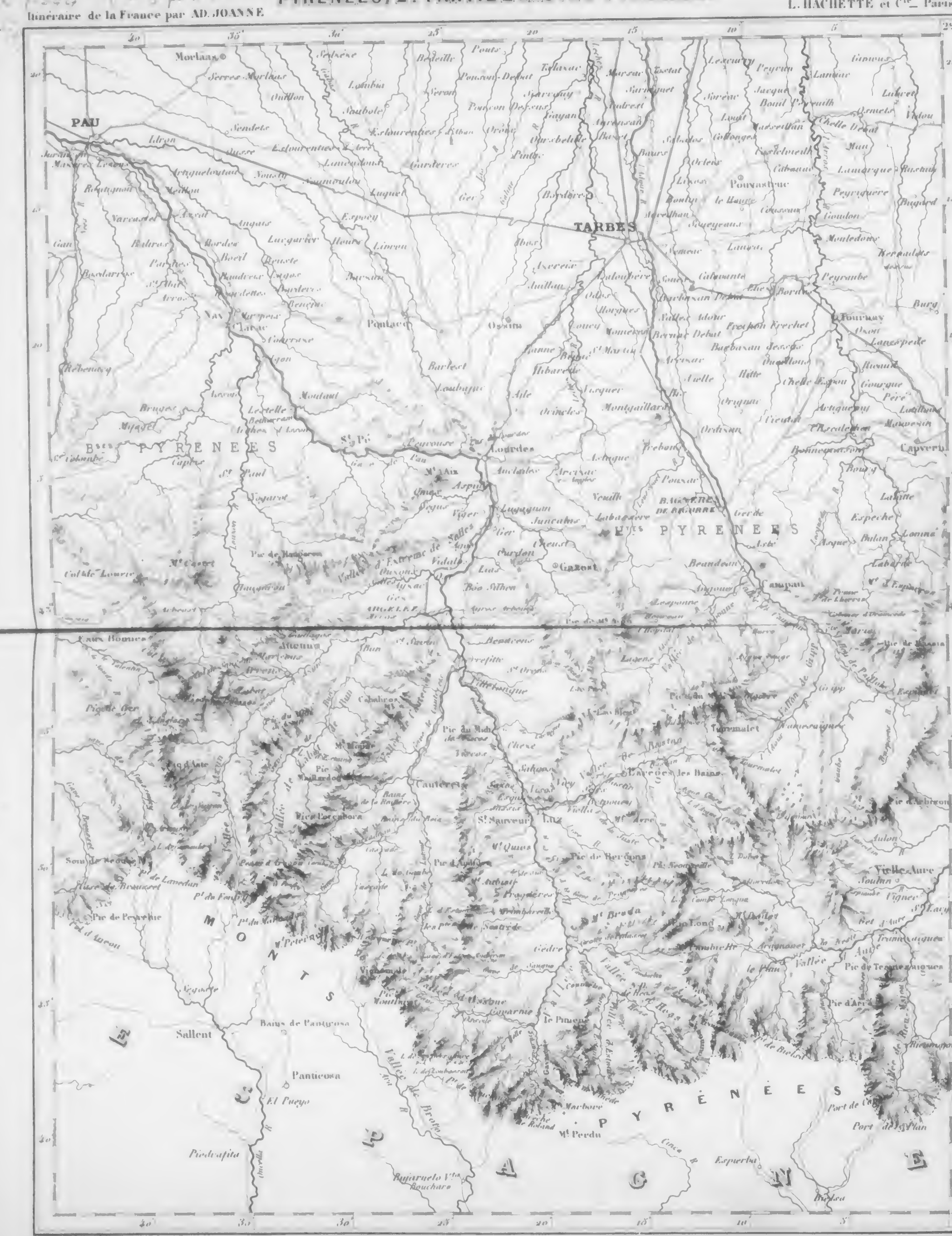
583 kil. de Paris à Bordeaux (V. R. 1).
109 kil. de Bordeaux à Morcens (V. R. 2).
39 kil. de Morcens à Mont-de-Marsan (V. R. 4).

De Mont-de-Marsan à Tarbes.

100 kil. Route de poste. Chemin de fer en construction. Diligences tous les jours. Prix variables.

14 kil. *Grenade* (V. R. 4., p. 66).
18 kil. (32 kil.) *Aire* (V. R. 4., p. 66). A Aire la route se bifurque, le bras de dr. se dirige au S. sur *Pau;* le bras de g. continue à remonter à des distances variables la rive g. de l'Adour jusqu'à Tarbes. On traverse successivement :
9 kil. (41 kil.) *Saint-Germé* (v. de 470 hab. (Gers.)
7 kil. (48 kil.) *Riscle*, chef-lieu de canton de 1852 hab. (Gers), relais de poste.
10 kil. (58 kil.) *Castelnau Rivière-Basse*, chef-lieu de canton de 1255 hab. (Hautes-Pyrénées), dont l'église est du XIVe siècle.
8 kil. (66 kil.) *Hagedet*, v. de 108 hab., relais de poste.
6 kil. (72 kil.) *Maubourguet*, chef-lieu de canton de 2704 hab.
11 kil. (83 kil.) *Vic-en-Bigorre*, chef-lieu de canton, de 3549 hab., relais de poste.
17 kil. (100 kil.) **Tarbes** (V. R. 39).

Le chemin de fer de Mont-de-Marsan à Tarbes, la section du réseau pyrénéen qui doit être ouverte la première, sort de Mont-de-Marsan un peu à l'E. de la grande route et traverse, parallèlement avec elle, le faîte à peine sensible qui sépare le bassin de la Midouze de celui de l'Adour. Au delà de Grenade, le tracé continue à laisser la route sur la dr. jusqu'à Cazères; là il franchit le fleuve et remonte la rive g. jusqu'à la station d'Aire; il traverse de nouveau l'Adour, laisse la route à g. et, un peu avant Riscle, passe une seconde fois sur la rive g. de l'Adour. Au delà de cette station, il croise la route qui reste désormais sur la dr. et traverse encore l'Adour un peu en aval de Maubourguet. Ici deux tracés se présentent et la Compagnie n'a pas encore décidé si le chemin de fer passera par Rabastens ou par Vic (août 1858).


PYRÉNÉES, 2e PARTIE _ HAUTES PYRÉNÉES.
Itinéraire de la France par AD. JOANNE
L. HACHETTE et Cie _ Paris.
PAU
TARBES
Lourdes
Bagnères de Bigorre
Cauterets
St Sauveur
Luz
Barèges
Campan
Argelès
Nay
Morlaas
Eaux Bonnes
Gabas
Sallent
Panticosa
Bains de Panticosa
El Pueyo
Piedrafita
Pic du Midi
Tourmalet
Mt Perdu
Marboré
Vielle Aure
Arreau
Bielsa
Ht[es] PYRÉNÉES
Bses PYRÉNÉES
PYRÉNÉES
MONTS
ESPAGNE
Dressé par A. H. Dufour
kilomètres.
Gravé le Trait par Lefèvre, la Topographie par Gérin, la Lettre par P. Rousset

ROUTE 39.

DE PARIS A TARBES PAR PAU.

Par Mont-de Marsan.

852 kil. Chemin de fer en exploitation jusqu'à Mont-de-Marsan; en construction jusqu'à Aire. Route de poste d'Aire à Pau. Chemin de fer en construction de Pau à Tarbes.

583 kil. de Paris à Bordeaux (V. R. 1).
109 kil. de Bordeaux à Morcens (V. R. 2).
39 kil. de Morcens à Mont-de-Marsan (V. R. 4).
82 kil. de Mont-de-Marsan à Pau (V. R. 4).
39 kil. de Pau à Tarbes (V. ci-dessous).

Par Dax et Orthez.

840 kil. Chemin de fer en exploitation jusqu'à Dax ; en construction de Dax à Pau.

810 kil. de Paris à Pau (V. R. 5).

De Pau à Tarbes.

39 kil. Chemin de fer en construction. Route de poste. Diligences tous les jours. Heures et prix variables.

On sort de Pau par les allées de Morlaas (V. R. 30), et, laissant à g. la route qui conduit à Morlaas à travers des landes désolées, on oblique à dr. pour se diriger vers le S. E., en remontant le versant septentrional de la vallée de l'Ousse. La route s'élève graduellement, dépasse le v. de *Sendets* (529 hab.) qu'on voit à g. sur les bords d'un ruisseau ombragé de quelques chênes, et ne dévie pas de la ligne dr. depuis la bifurcation jusqu'à :

16 kil. *Bordes d'Expoey ou Soumoulou*, relais de poste, v. de 487 hab., dont les maisons et les granges espacées occupent plus d'un kil. de longueur. Au delà de ce v. on laisse à dr. la route qui, continuant à longer la vallée de l'Ousse, monte au S. E. vers *Pontacq* (12 kil.; 20 kil. de Pau), et l'on gravit une forte côte pour s'élever sur le sommet d'un plateau boisé qui sépare la vallée de l'Ousse de celle du *Luy* de *France*. On franchit ensuite quelques petits ruisseaux, premiers affluents du Luy, puis on traverse pendant quelques minutes l'extrémité méridionale d'une étrange enclave dépendant du département des Hautes-Pyrénées, et on laisse à g. le chef-lieu de cette enclave, *Gardères*, v. de 747 hab., situé sur la rive g. du *Gabas* dans une campagne peu fertile et cependant parsemée de grands arbres. Bientôt après on franchit le Gabas, encore simple ruisseau, qui se dirige vers le N. O. et va se jeter dans l'Adour en aval de Saint-Sever. Au delà de

13 kil. (29 kil.) *Ger*, v. de 1883 hab., dont les maisons sont éparpillées au loin dans la campagne, on sort définitivement du département des Basses-Pyrénées pour entrer dans celui des Hautes-Pyrénées, et on atteint l'extrémité du plateau qui domine toute la plaine de Tarbes. De ce point on découvre une vue magnifique. La colline qu'on va descendre incline vers l'E. ses pentes rapides couvertes de chênes et de châtaigniers; à sa base, la plaine fertile arrosée par l'Adour et par ses affluents s'étend à perte de vue, et semble n'avoir rien perdu de la mollesse de ses contours depuis l'époque où elle était le lit d'un grand lac; en face, la route, blanche et droite, s'allonge comme un ruban légèrement ondé, jusqu'à

Tarbes, dont les maisons grisâtres font comme une tache au milieu de la verdure. A dr., la chaîne bleuâtre des Pyrénées se dresse au-dessus de la plaine.

On descend du plateau par une pente rapide formant un grand lacet sur le flanc de la colline, et bientôt on se trouve dans la plaine, qu'on n'a plus qu'à traverser en ligne droite. On franchit d'abord deux affluents de l'Echez, puis on laisse à dr. le v. d'*Ibos* (2061 hab.) dont la vieille église attire de loin les regards par sa grande masse. La tour carrée de cette église, placée au couchant, élevée de quatre étages, fut construite à la fin de l'époque romane : elle servait de donjon de défense plutôt que de clocher. La nef date du XIVe siècle; mais le chevet, dont la hauteur égale presque celle de la tour ne fut probablement construit que vers le XVe siècle. Ses proportions sont gigantesques, et si l'on avait eu le temps de reconstruire tout l'édifice d'après le même plan que le chevet, Ibos posséderait aujourd'hui l'église la plus remarquable du Bigorre. Pendant les guerres de religion, les huguenots firent de cette église leur château fort.

Après Ibos on traverse l'*Echez* et on entre par une longue et triste rue à

10 kil. (39 kil.) **Tarbes**.

HÔTELS : *Beccas* (la Paix); *Carrère* (le Grand-Soleil); *Dupont* (du Commerce); *Despalangues* (l'Europe ; *Sempolis*, situés sur la place Maubourguet ou dans la rue Massey; *Blondin*, rue du Maubourguet; *Claverie* (la France), sur la place Marcadieu. *N. B.* On mange dans les hôtels de Tarbes d'excellentes coquilles aux champignons.

PRINCIPAUX CAFÉS. Dans les environs des hôtels : café *Divan*; *Candelon*; *Wagram*; *Gaye*; *Bergouignan*; *Millettes*; de *Paris*; de la *Brasserie*; du *Commerce*; de la *Paix*.

VOITURES PUBLIQUES. Tous les bureaux de diligences pour tous pays et pour la montagne sont situés sur la place du Maubourguet. *Messageries Impériales*, correspondant avec le chemin de fer du Midi par Mont-de-Marsan et Agen, service sur Bayonne, Auch et Toulouse, pour la montagne, Cauterets, Saint-Sauveur et Baréges; *Messageries du Midi*, service sur Bayonne et sur Toulouse; *Messageries Singes*, service de Tarbes à Toulouse par Saint-Gaudens; *Messageries Dode*, service sur Argelez et Cauterets; *Messageries Carrère*, service sur Cauterets, Saint-Sauveur, Baréges, Pau; *Messageries Ribettes*, sur Bagnères, deux départs tous les jours; *Messageries Choisy*, sur Pau, correspondant avec Bayonne; service régulier de dépêches entre Tarbes et Saint-Gaudens, correspondant avec Saint-Girons, Bagnères-de-Luchon et Toulouse; services sur Vic et Maubourguet.

VOITURES DE LOUAGE. Principaux loueurs : Mathieu, rue des Grands-Fossés; Lamontine, rue du Maubourguet; Pierre, rue des Pyrénées; Larré, rue Soucourrieu; Bertrand Calestremé, rue Napoléon; Lecomte, rue Neuve; Marceau jeune, faisant le courrier de Baréges, rue Massey; Burguès, Bruno, Lacoume, place Marcadieu; et Millet, rue de Gonnez; Dureau, place du Maubourguet

POSTE AUX LETTRES. Rue des Grands-Fossés, près de l'église Saint-Jean; une boîte est placée sur la place Marcadieu, maison Cénac, et une autre à l'entrée de la rue de l'Hôpital.

POSTE AUX CHEVAUX. Rue des Grands-Fossés, en face de la poste aux lettres.

LIBRAIRES. J. M. *Dufour*, rue des Grands-Fossés, nouveautés, estampes, costumes des Pyrénées, cabinet de lecture; *Collongues*, rue des Grands-Fossés, classiques et littérature; *Dastès Clarerie*, rue Bourg-Vieux, classiques; Madame Adèle *Millas Gaye*, rue Saint-Louis, classiques; *Dufour*, place du

Maubourguet, librairie religieuse, estampes.

MÉDECINS. MM. Duplan, chirurgien en chef de l'hospice, place du Maubourguet; Vignes, médecin en chef de l'hospice, rue de l'Harmonie; Dastas, rue Bourg-Vieux; Prouane, rue Saint-Louis.

BAINS. Bains Péré, rue Massey; Artigala, rue des Petits-Fossés; Bié, place Marcadieu.

Tarbes, le chef-lieu du département des Hautes-Pyrénées, le siége d'un évêché fondé au Ve siècle, est une V. de 14743 hab., agréablement située au milieu de l'une des plus belles plaines de la France, sur la rive g. de l'Adour, dont les eaux sont distribuées par deux larges canaux dans tous les quartiers. Elle ne forme guère qu'une grande rue irrégulière de l'E. à l'O. depuis le pont de l'Adour jusqu'à la route de Pau; deux places assez spacieuses, appelées de la *Portelle* et du *Maubourguet*, partagent cette rue en trois parties presque égales.

Tarbes existait du temps de César sous le nom de *Bigorra*, nom qu'elle devait sans doute au Dieu *Biagorry*. Elle fut conquise par Crassus; plus tard elle porta suivant plusieurs auteurs les noms de *Tarvia*, *Turva*, *Tarba*, etc. Après la chute de l'empire romain, elle eut beaucoup à souffrir des invasions des Goths, des Vandales, des Alains, des Vascons, des Sarrasins. Au commencement du IXe siècle, elle fut ruinée de fond en comble par les Normands; ses habitants se virent alors forcés de se réfugier dans les bois et dans les landes, où ils menèrent longtemps une vie errante et sauvage. Enfin, au milieu du Xe siècle, Raymond I rebâtit la ville détruite, et reconstitua le comté de Bigorre, dont elle devint la capitale. En 1097 furent proclamés les *Fors*, véritable charte constitutionnelle consentie à la fois par la noblesse, le clergé et le peuple; sous la protection de cette charte où le mot de *serf* n'est pas même prononcé, le Bigorre et sa capitale jouirent d'une paix relative.

Malgré les protestations des Bigorrais, leur pays avait été cédé à l'Angleterre par la France dans le traité de Bretigny. En 1360, le prince Noir fit son entrée à Tarbes accompagné de la princesse de Galles sa femme et du comte de Foix, Gaston-Phœbus qui, héritier de la maison de Béarn, devait bientôt recommencer les guerres contre les Anglais. Quand le Bigorre eut été délivré de l'occupation étrangère, grâce au courage de ses habitants, la couronne de France le rendit à ses souverains naturels, les princes de Béarn.

Au XVIe siècle, les doctrines des huguenots se répandirent rapidement dans le Bigorrais, et la tranquillité du pays n'en fut d'abord aucunement troublée; les églises étaient même communes aux deux cultes. Mais, lorsque les armées catholiques de Montluc et de Terride vinrent attaquer le Bigorre, le fanatisme religieux éclata, et bientôt le pays fut couvert de ruines. Montgommery, général des protestants, occupa la ville, en chassa les habitants, brûla les églises et les couvents. Après son départ, les Tarbais revinrent et commencèrent à rebâtir leurs maisons, puis, à la nouvelle que le vicomte de Montamat, autre chef huguenot, venait les attaquer, ils s'enfuirent de nouveau dans la campagne. Huit cents d'entre eux seulement osèrent résister, mais ils furent tués jusqu'au dernier sur les barricades qu'ils

avaient construites. Pendant trois ans après cette bataille, la ville resta complétement inhabitée, et ses places se couvrirent d'herbe comme des prairies. Si en 1570, la paix de Saint-Germain permit aux habitants d'y rentrer, quand les hostilités eurent recommencé, elle fut de nouveau prise et reprise quatre fois par les parties belligérantes, et les campagnes voisines furent tellement ravagées, qu'après ces brigandages les paysans de Bigorre abandonnèrent la culture des terres à cause du manque de bétail, et la plus grande partie d'entre eux prirent la route d'Espagne.

Henri IV confirma les fors et priviléges particuliers du Bigorre, lorsqu'en 1607 il prononça la réunion de ses anciens États à la couronne de France. La Révolution transforma le Bigorre, réuni aux quatre vallées et à une partie du Nébouzan, en un département qui reçut le nom des Hautes-Pyrénées.

En 1814, il se livra près de Tarbes un combat très-vif entre les Anglais et les Français, dans lequel les Français eurent le dessous.

Tarbes est la patrie du conventionnel Barrère de Vieusac, né en 1755, et mort dans sa ville natale en 1841.

La *cathédrale* de Tarbes, appelée aussi église de la *Sède* (siége) est une « œuvre romane ou plutôt timidement gothique du XIIe et du XIIIe siècle : » elle occupe l'emplacement de l'ancien château des comtes de Bigorre. « Son chevet, à trois absides inégales, dit M. Cénac-Moncaut, s'ouvre sur le transsept par trois arcades ogivales très-accusées, celle du centre ayant une hauteur double de celle des bas côtés. La grande nef est formée de quatre travées sans nefs latérales; elle se distingue par l'absence complète de toute sculpture : point de chapiteaux historiés, point d'archivoltes, point de voussures à chevron ou à palmettes; les clefs de voûte elles-mêmes ne se composent que d'un simple tourteau évidé portant l'écu de Bigorre. La charmante coupole du transsept rappelle le style le plus pur de la première époque ogivale; elle est de forme octogone et reçoit la lumière par quatre ogives élégantes, situées aux quatre points cardinaux. Le maître autel est soutenu par six belles colonnes de marbre d'Italie, œuvre du sculpteur Ferrère, citoyen de Tarbes.»

L'église de *Saint-Jean* date du XIVe siècle; mais l'énorme tour carrée du N. E., percée de meurtrières à ses cinq étages, a dû être certainement construite vers la fin du XIIe siècle. Les chapiteaux carrés et grossièrement sculptés qui couronnent les douze pilastres intérieurs de l'église, doivent probablement avoir appartenu à un édifice antérieur.

L'église des *Carmes*, ou de *Sainte-Thérèse*, fut fondée par le baron Vital de Bazillac en 1282, puis brûlée par Montgommery en 1559; elle n'a conservé de cette époque qu'un clocher simple, carré jusqu'à la hauteur du toit de l'église, et octogone dans la partie supérieure. Ce clocher supporte une aiguille avec huit arêtes ornées de fleurs volutées, et se trouve flanqué jusqu'à la hauteur de sa galerie par une petite tourelle carrée destinée à l'escalier et terminée en pyramide. L'église nouvellement construite à côté de cette tour a été décorée de tableaux peints par M. Lagarrigue.

L'ancien *Palais épiscopal* est

aujourd'hui transformé en préfecture. Dans le jardin de cet hôtel, on retrouve encore les ruines d'une chapelle et d'un cloître, des inscriptions et deux statues romanes.

Le *Palais de Justice* est de construction moderne. Le grand *dépôt d'étalons* a été entièrement reconstruit en 1852. La *Caserne de cavalerie* est aussi l'une des plus belles de France. Le *Lycée* et *l'hospice civil* n'ont droit qu'à une simple mention.

Du château de Marguerite de Béarn, il ne reste aujourd'hui qu'une *tour* qui fait partie de la prison et qui est classée parmi les monuments historiques.

Tarbes possède plusieurs belles *promenades :* la place du *Maubourguet* au centre de la ville, bordée par les principaux hôtels et cafés; le *Prado*, le long du canal; et les *Allées Napoléon*. Les jardins qui entourent la ville sont charmants. M. Massey, ancien directeur général des parterres de Versailles, a dessiné un magnifique jardin au centre duquel s'élève une tour d'architecture presque mauresque, d'où l'on jouit d'une vue admirable sur la plaine de l'Adour et sur les Pyrénées, que domine le Pic du Midi de Bigorre.

Les *courses* de Tarbes sont les plus célèbres et les plus fréquentées du midi de la France. Tous les ans, au mois d'août, les étrangers descendent en foule des villes thermales de la montagne pour assister aux courses de l'hippodrome de *Laloubère*, situé à une petite distance au S. de Tarbes. L'élève des chevaux est une des industries principales du département.

Tarbes possède un bel *établissement industriel* dirigé par MM. Salaignac, Bordes et Clarac, comprenant une fabrique de papier, une fonderie de métaux, un atelier de construction mécanique et une filature avec carderie pour les laines et pour les lins.

Les *marchés* et les *foires* de Tarbes méritent la visite des étrangers qui y verront rassemblés tous les costumes des pays.

De Tarbes à Cauterets (V. R. 42); — à Saint-Sauveur (V. R. 47); — à Baréges (V. R. 55); — à Bigorre (V. R. 59); — à Luchon (V. R. 63).

ROUTE 40.

DE PARIS A TARBES PAR AGEN.

865 kil. Chemin de fer jusqu'à Agen. Route de poste d'Agen à Tarbes.

583 kil. de Paris à Bordeaux (V. R. 1).

136 kil. de Bordeaux à Agen (V. R. 64).

D'Agen à Auch.

74 kil. Route de poste. Voitures de correspondance avec le chemin de fer, 10 fr. 35 c.; 8 fr. 90 c. et 7 fr. 40 c.

N. B. Pour la description détaillée des routes d'Agen à Auch et d'Auch à Tarbes voir *l'Itinéraire de la France* (Centre et Midi), par Adolphe Joanne.

10 kil. *Layrac*, v. de 2890 h.

9 kil. (19 kil.) *Astaffort*, V. de 2518 h., située sur le Gers.

19 kil. (38 kil.) *Lectoure*, V. de 6098 h., chef-lieu d'arrond. du dép. du Gers; patrie du maréchal Lannes, à qui une statue a été élevée sur l'esplanade.

11 kil. (49 kil.) *Fleurance*, V. de 4250 h.

7 kil. (56 kil.) *Montastruc*, b. de 809 h.

18 kil. (74 kil.) **Auch** (hôt. de *France*, de la *Paix*), V. de 12001 h.,

chef-lieu du dép. du Gers, siége d'un archevêché. De sa promenade on aperçoit les Pyrénées. Sa belle cathédrale, dédiée à sainte Marie, et célèbre par de magnifiques vitraux, les plus beaux de France, a été commencée sous Charles VIII et terminée sous Louis XIV.

D'Auch à Tarbes.

72 kil. Diligences tous les jours.

15 kil. *Labejean* (617 h.).
9 kil. (24 kil.) *Mirande*, V. de 3509 h., chef-lieu d'arrond. du dép. du Gers.
13 kil. (37 kil.) *Saint-Maur-Mielan*, V. de 2054 h.
Au delà de Mielan, on commence à découvrir la chaîne des Pyrénées, où l'on distingue surtout le Pic du Midi de Bigorre, qui se dresse en face de la route.
16 kil. (53 kil.) *Rabastens* (1321 h.)
19 kil. (72 kil.) **Tarbes** (V. R. 39).

ROUTE 41.

DE PAU A SAINT-SAUVEUR, A CAUTERETS ET A BARÉGES.

De Pau à Saint-Sauveur.

73 kil. Route de poste. Diligences tous les jours pendant l'été. Trajet en 8 h. 30 m.

De Pau à Lourdes.

40 kil. Route de poste. Dilig. tous les jours. Voitures à volonté. La route que suivent les diligences longe la rive dr. du Gave; mais il y a aussi une route de voitures sur la rive g. jusqu'à Nay, 17 kil.

A 2 kil. de Pau, au delà du petit ruisseau de l'Ousse, se trouve le village de *Bizanos* (1054 h.), le Longchamp de Pau, situé sur la rive dr. du Gave. C'est là que chaque année, le mercredi des Cendres, les habitants de Pau célèbrent les funérailles du carnaval. Autrefois personne ne manquait de prendre part à cette fête. On remplissait les salles des cabarets, on s'attablait sous les tonnelles et dans les jardins, et, suivant la vieille coutume du pays, on savourait le plat obligé du jour, la salade de *broutous*. Tout le monde répétait en chœur le refrain populaire :

> Si t'en bas, jou que demouri
> Adiü praübe Carnabal !
>
> Si tu t'en vas, je demeure;
> Adieu donc, pauvre carnaval.

On procédait ensuite aux obsèques du mardi gras, que représentait un mannequin affublé d'une manière grotesque. Bizanos ne se recommande pas seulement par ses cabarets; il possède encore un certain nombre d'établissements industriels. Un beau château moderne, appartenant à M. d'Abbadie, domine le village à g. de la route.

La plaine fertile qui, à partir de ce point, s'étend vers le S. E., offre de charmants aspects. Elle est dominée à g. par les collines boisées sur lesquelles passe le chemin d'Henri IV; à dr., par d'autres collines un peu trop nues; le Gave, qui la parcourt dans toute sa longueur, y forme un grand nombre d'îles bordées de peupliers. Les villages se suivent presque sans interruption et ressemblent à une longue rue de métairies de plusieurs kilom. d'étendue. Malheureusement, toutes ces maisons, d'apparence extérieure assez triste, ne montrent au voyageur que des murailles blanchies à la chaux; toutes les façades sont tournées vers une cour intérieure.

2 kil. (4 kil.) *Aressy*, v. de 334 h., situé sur le ruisseau du Lagoin.
2 kil. (6 kil.) *Meillon*, v. de 596 h.
2 kil. (8 kil.) *Assat*, v. de 861 h. Près d'Assat, un pont traverse le Gave vis-à-vis du village de (8 kil. de Pau) *Narcastet*, (278 h.), d'où l'on peut gagner la ville de Nay par la rive g. Mais la diligence continue à suivre la rive dr.
2 kil. (10 kil.) *Bordes*, beau et riche v. de 906 h. Les maisons de cette commune longent les deux côtés de la route pendant au moins 1 kil. sans aucune interruption; dès qu'on en sort on arrive à
1 kil. (11 kil.) *Bezing*, v. de 157 h. On trouve ensuite
1 kil. (12 kil.) *Boeilh*, v. de 693 h.
Plus loin, la route départementale de Morlaas à Nay, descendant des hauteurs qui s'élèvent à g., vient se réunir à la route de Pau près du v. de
2 kil. (14 kil.) *Baudreix* (338 h.).
2 kil. (16 kil.) *Mirepeix* est situé vis à vis de
1 kil. (17 kil.) **Nay**, jolie V. de 3082 h., bâtie sur la rive g. du Gave de Pau et dominée par le château de l'Angladure. Au commencement du XII[e] siècle, les religieux de Santa-Cristina achetèrent le territoire de Nay pour 360 sous et un cheval; puis ils y construisirent une église autour de laquelle se groupèrent quelques maisons. Les souverains du Béarn y établirent des fabriques; mais, en 1545, trois météores enflammés, que les historiens du Béarn appellent des *rugles*, tombèrent sur la ville, et, de cinq ou six cents maisons qui la composaient, une seule échappa à l'incendie. Nay s'était cependant relevée de ses ruines, quand les guerres de religion vinrent encore la désoler. Lors de l'invasion de Terride en Béarn, Sainte-Colombe marcha de Pontacq sur Nay, des bouchers lui en livrèrent les portes, et les huguenots furent tous hachés jusqu'au dernier.

On montre à Nay un édifice remarquable connu sous le nom de *Maison carrée;* semblable à toutes les autres par sa façade extérieure, elle en diffère par la cour intérieure. Trois rangées d'arceaux superposés et soutenus par des colonnes des ordres dorique, ionique et corinthien, forment sur un des côtés une décoration tout à la fois majestueuse et élégante. On suppose que cet édifice de la Renaissance a été construit par les ordres de la sœur de François I[er]. Aujourd'hui la ville de Nay est renommée pour sa minoterie et ses fabriques de draps, de bérets, de calicots. C'est là que sont en grande partie manufacturés les *fez* rouges dont les Turcs se coiffent aujourd'hui. Nay expédie chaque année une grande quantité de ses produits à Constantinople. Elle est la patrie du théologien Abbadie.

De Nay à Arudy et à Oloron (V. R. 31).

3 kil (19 kil.) *Coarraze*, V. de 2505 h., était chargée par sa position de défendre la frontière du Béarn du côté du Bigorre. A peu de distance on voit les ruines du château où fut élevé Henri IV, et dont il ne reste plus que la tour et le portail, sur lequel se lit encore cette inscription espagnole : *Lo que ha de ser no puede faltar* (ce qui doit être ne peut manquer). A côté de ces ruines s'élève un

château de construction moderne, appartenant à M. Dufau.

En parlant de l'ancien manoir, Froissard raconte une étrange histoire d'esprit frappeur :

« Le sire de Coarraze s'étoit disputé avec un de ses clercs qui partit en faisant des menaces.

« Quand le chevalier y pensoit le moins, environ trois mois après, vinrent en son château de Coarraze, là où il se dormoit en son lit de lez de sa femme, messagers invisibles qui commencèrent à bûcher et à tempêter tout ce qu'ils trouvoient parmi ce chastel, en tel manière que il sembloit que ils dussent tout abattre; et bûchoient les coups si grands à l'huys de la chambre du seigneur, que la dame qui se gisoit en son lit en étoit toute effrayée; le chevalier oyoit bien tout ce, mais il ne sonnoit mot, car il ne vouloit pas montrer courage d'homme ébahi; et aussi il était hardi assez pour attendre toutes aventures....

« Quand ce vint l'autre nuit après ensuivant, encore revinrent ces tempêteurs mener plus grand noise que devant, et bûcher les coups moult grands à l'huys et aux fenêtres de la chambre du chevalier. Le chevalier saillit sus lit, et ne put ni se volt abstenir que il ne parlât et ne demandât : « Qui est-ce là qui ainsi bûche en « ma chambre à cette heure ? »

« Tantôt lui fut répondu : « Ce « suis-je, ce suis-je. » Le chevalier dit : « Qui t'envoye ici ? — Il m'y « envoye le grand clerc de Casteloigne à qui tu fais grand tort, « car tu lui tols les droits de son « héritage. Si ne te lairay en paix, « tant que tu lui en auras fait bon « compte et qu'il soit content. » Dit le chevalier : « Et comment t'appelle-t-on, qui es si bon messa« ger? — On m'appelle Orton. — « Orton, dit le chevalier, le ser« vice d'un clerc ne te vaut rien, « il te fera trop de peine si tu veux « le croire; je te prie, laisse-le en « paix et me sers, et je t'en saurai « gré. »

« Orton fut tantôt conseillé de répondre, car il s'enamoura du chevalier et dit : « Le voulez-vous ? « — Oui, dit le sire de Coarraze; « mais que tu ne fasses mal à per« sonne de céans, je me chevirai « bien à toi et nous serons bien « d'accord. — Nennil, dit Orton, « je n'ai nulle puissance de faire « autre mal que de toi réveiller et « destourber ou autrui, quand on « devroit le mieux dormir. — Fais « ce que je dis, dit le chevalier, « nous serons bien d'accord, et « laisse ce méchant désespéré clerc. « Il n'y a rien de bien en lui, fors « que peine pour toi, et si me sers. « — Et puis que tu le veux, » dit Orton, « et je le veuil. »

« Là s'enamoura tellement cil Orton du seigneur de Coarraze, que il le venoit voir bien souvent de nuit, et quand il le trouvoit dormant, il lui hochoit son oreiller, ou il hurtoit grands coups à l'huys ou aux fenêtres de la chambre, et le chevalier, quand il étoit réveillé, lui disoit : « Orton, laisse-moi dor« mir, je t'en prie. — Non ferai, « disoit Orton, si t'aurai ainçois dit « des nouvelles. » Là avoit la femme du chevalier si grand paour que tous les cheveux lui dressoient et se muçoit en la couverture. Là lui demandoit le chevalier :

« Et quelles nouvelles me dirois« tu et de quel pays viens-tu ? » Là disoit Orton : « Je viens d'Angle-

« terre, ou d'Allemagne, ou de Hon« grie, ou d'un autre pays, et puis « je m'en partis hier, et telles « choses et telles y sont avenues... »

Cependant le sire de Coarraze ne voulut plus se contenter d'entendre la voix de l'esprit et désira voir son visage. L'esprit lui dit de regarder le lendemain matin par la fenêtre, mais le sire de Coarraze « ne vit « rien chose que il put dire : Vecy « Orton. » Ce jour passe, la nuit vient. Quand le sire de Coarraze fut en son lit couché, Orton vint et commença à parler ainsi comme accoutumé avoit : « Va, va, » dit le sire de Coarraze, « tu n'es qu'un « bourdeur; tu te devois si bien « montrer à moi hier qui fut, et tu « n'en as rien fait. — Non ! dit-il, « si ai, m'aist Dieu ! — Non as. — « Et ne vîtes-vous pas, ce dit Orton, « quand vous saulsistes hors de « votre lit, aucune chose ? — Oil, « dit-il, en séant sur mon lit, et « pensant après toi, je vis deux « longs fétus sur le pavement, qui « tournèrent ensemble et se jouoient. « — Et ce étois-je, dit Orton, en « celle forme là m'étois-je mis. » Dit le sire de Coarraze : « Il ne « me suffit pas; je te prie que tu te « mettes en autre forme, telle que je « te puisse voir et connoître. » Répondit Orton : « Vous ferez tant que « vous me perdrez et que je me « tannerai de vous, car vous me « requérez trop avant. » Dit le sire de Coarraze : « Non feras tu, ni « te tanneras point de moi : si je « t'avois vu une seule fois, je ne « te voudrois plus jamais voir. — « Or, dit Orton, vous me verrez « demain, et prenez bien garde « que la première chose que vous « verrez, quand vous serez issu « hors de votre chambre, ce serai« je. — Il suffit, dit le sire de « Coarraze; or, t'en va meshuy, « je te donne congé, car je veuil « dormir. »

« Orton se partit. Quand ce vint à lendemain à heure de tierce, que le sire de Coarraze fut levé et appareillé, si comme à lui appartenoit, il issit hors de sa chambre et vint en unes galeries qui regardoient emmi la cour du chastel. Il jette les yeux et la première chose que il vit, c'étoit que en sa cour a une truie la plus grande que oncques avoit vu, mais elle étoit tant maigre que par semblant on n'y veoit que les os et la pel; et avoit un musel long et tout affamé. Le sire de Coarraze s'émerveilla trop fort de cette truie et ne la vit point volontiers et commanda à ses gens : « Or tôt « mettez les chiens hors, je veuil « que cette truie soit pillée. » Les varlets saillirent avant, et défrêmèrent le lieu où les chiens étoient et les firent assaillir la truie. La truie jeta un grand cri et regarda contremont sur le seigneur de Coarraze, qui s'appuyoit à une étaie. On ne la vit oncques puis, car elle s'esvanouit, ni on ne sçut que elle devint. »

Au sortir du village de Coarraze, la route passe sur la rive g. du Gave où elle traverse

1 kil. (20 kil.) *Igon*, v. de 924 h. Là, on pénètre enfin dans les montagnes qu'on avait vues s'élever graduellement en face de soi; déjà des pentes escarpées se dressent des deux côtés de la route. Après avoir laissé à dr. une route de voitures qui se dirige vers Louvie et les Eaux-Chaudes (V. R. 31), on arrive à

4 kil. (24 kil.) **Lestelle** (hôt. de *France*, de la *Poste*); relais de poste,

v. de 1165 h. à l'extrémité supérieure duquel s'élève le séminaire de *Bétharram*, dominé par le calvaire où un grand nombre de paysans se rendent en pèlerinage à certains jours de l'année. L'église, ou la chapelle de la Vierge, attenante au séminaire, ne se distingue nullement par son architecture. Cependant on remarque au-dessus du portail une Vierge assez jolie dans le style du XVIIe siècle et quatre évangélistes en marbre. L'intérieur de l'église, d'une grande richesse, est décoré sans goût; les murailles sont entièrement tapissées de tableaux, de cariatides gigantesques et de grossiers ex-voto. La voûte représente le ciel dans lequel figurent la lune, le soleil et les planètes; des saints, des martyrs, des prophètes et des madones de toutes les grandeurs et de toutes les formes, complètent ce paradis du moyen âge. Le trésor renferme la robe et le voile de noces de Mme la comtesse de Chambord qui les a envoyés en *ex-voto* à la madone.

Quand on veut aller visiter l'église aux époques de pèlerinage, « il faut passer entre des rangées de boutiques remplies de chapelets, de bénitiers, de médailles, de petits crucifix, à travers un feu croisé d'offres, d'exhortations et de cris. »

« Le *calvaire*, à quelques pas de la chapelle, dit M. l'abbé Menjoulet, s'élève, par des routes sinueuses, au milieu d'un bois épais et solitaire, et se termine par une plate-forme d'où l'œil n'aperçoit plus, outre les trois croix de la Passion et le tombeau du Sauveur, que les cimes abruptes des montagnes environnantes. »

Selon quelques auteurs, Bétharram tire son nom de celui d'une vallée voisine du Jourdain, inconnue des géographes. Gaston IV, désirant perpétuer le souvenir de son expédition en terre sainte, et trouvant dans la colline de Bétharram une certaine ressemblance avec le Calvaire, y éleva des chapelles qui représentaient les principales scènes de la Passion, puis plaça trois croix au sommet. En 1793, ces chapelles furent abattues, mais depuis elles ont été relevées et ornées de bas-reliefs en plâtre de M. Renoir. Quant à l'église ou chapelle de la sainte Vierge, elle fut incendiée en 1569, pendant les guerres de religion, rétablie en 1630 et ravagée en 1793.

On attribue encore une autre étymologie au nom de Bétharram. Une jeune fille tomba, dit-on, dans le Gave et allait périr, lorsqu'elle fit un vœu à la sainte Vierge; alors le courant poussa près d'elle un rameau qu'elle saisit et qui la ramena saine et sauve sur le rivage. De là le nom de *Beth ram* (beau rameau).

A une distance de 3 kil. environ au S. de Bétharram s'ouvre une des plus magnifiques *grottes* des Pyrénées. Pour y arriver, on longe la rive g. du Gave jusqu'à 45 min. de Bétharram, puis on pénètre à dr. dans la gorge du *Riocaude*, et, après l'avoir traversée, on gravit un petit sentier qui mène à l'entrée de la grotte. Cette grotte renferme de magnifiques stalactites. On dit qu'elle a près de 10 kil. de longueur (?).

Au sortir de Bétharram, la route, se recourbant brusquement, traverse le Gave sur un joli pont d'une seule arche qui s'appuie sur la roche nue et laisse pendre dans l'eau sa chevelure de lierre. On gravit alors de belles collines boisées dont les pentes arrondies descendent mollement jusqu'à la rivière. Dans les grandes forêts qui dominent ces hauteurs il existe encore des sangliers. Peu de temps après être sorti du dép. des Basses-Pyrénées pour entrer dans celui des Hautes-Pyrénées, on arrive à

6 kil. (30 kil.) **Saint-Pé,** V. de 2714 h., resserrée, sur la rive dr. du Gave, entre des collines couvertes de bruyères au N. et des montagnes assez élevées qui se dressent immédiatement de l'autre côté de la rivière. Elle s'appelait anciennement *Geyres;* mais, en 1032, Sanche Guillaume, duc de Gascogne, désirant consacrer par un monument son éclatante victoire sur les pirates normands, y fonda un monastère de Bénédictins auquel il donna le nom de Saint-Pé (Saint-Pierre), qui peu à peu devint celui de la ville. Outre les priviléges qu'il accorda aux moines, le duc les enrichit de meubles précieux dont Marca nous fait l'énumération. Entre autres, « il leur fit don de ses armes de guerre très-artistement travaillées en or, avec son bouclier et sa lance; et d'une maison dans Salies (V. R. 19) avec la poêle à faire du sel; et fit la délivrance de toutes ces choses avec sa ceinture d'argent qu'il mit sur l'autel. » Pendant les guerres de religion, Montgommery brûla l'église de ce monastère. Les trois absides du chevet, le fond du bas côté du S. orné à l'intérieur et à l'extérieur de trois grandes arcatures à chaque travée, la tourelle d'escalier de l'angle S. O., sont les seuls débris de cette basilique, qui était sans contredit l'une des plus belles du Béarn.

« Il ne reste du cloître, dit M. Cénac-Moncaut, que quatre doubles corbeilles avec leurs colonnettes; mais ces fragments suffisent encore pour nous apprendre que les galeries primitives, détruites par quelque accident ignoré, avaient été reconstruites au XVe siècle par un sculpteur dégagé des entraves de l'art symbolique du moyen âge; dans ses bas-reliefs, les saints ont perdu leur limbe, et l'enfant Jésus est accompagné par deux petits quadrupèdes lilliputiens qui ressemblent plutôt à des joujoux qu'au bœuf et à l'âne respectables des anciennes sculptures symboliques.

« Le bas-relief le plus remarqué est celui qui représente l'apparition de l'ange aux bergers. Sur le haut de la montagne, deux bergers plus rapprochés de l'ange ont déjà reçu la bonne nouvelle et réveillent un de leurs camarades; mais celui-ci montre peu d'empressement et semble répondre le verset du noël patois :

Lechem droumi,
Noun bengues troubla la cerbello,
Lechem droumi!
Tiro d'abans a toun cami;
Ney pas besouin de sentinello
Ni de que hé de ta noubello
Lechem droumi.

Laisse-moi dormir!
Ne viens pas me troubler la cervelle,
Laisse-moi dormir.
Tire de l'avant dans ton chemin;
Je n'ai pas besoin de sentinelle,
Je n'ai que faire de ta nouvelle.
Laisse-moi dormir!

Saint-Pé possède un collége florissant; elle est en outre renommée pour son industrie. Ses martinets, sa clouterie, ses fabriques de peignes de buis et de mouchoirs occupent un grand nombre d'ouvriers. Les fers qu'on y travaille viennent

de la vallée d'Asson, au N. du col de Tortes (V. R. 37).

« Sur les hauteurs qui dominent la ville, dit M. Laboulinière, on fait tous les ans la chasse des ramiers en septembre et en octobre. Cette chasse consiste à dresser de distance en distance, sur les versants d'une gorge, des trépieds composés de trois longs arbres. On construit sur ces trépieds, à la hauteur d'une vingtaine de toises, des cabanes de verdure où se cachent les chasseurs. Des hommes, placés en avant et à l'entrée de la gorge, y font entrer les oiseaux qu'ils effrayent en poussant des cris et portant des drapeaux blancs; alors les chasseurs les reçoivent, se les renvoient de l'un à l'autre, en lançant des raquettes que les ramiers prennent pour des oiseaux de proie, et les rabattent par centaines dans les filets. Ceux-ci sont connus dans le pays sous le nom de *pantières.* » Ce genre de chasse est également pratiqué dans le départ. de l'Ariége.

Sur un tertre qui domine la route à g. s'élève la petite chapelle de *Saint-Marc*, où l'on dit la messe le jour de la fête de ce saint.

Au delà de Saint-Pé, la route remonte toujours sur la rive dr. la vallée étroite et pittoresque du Gave dans la direction de l'O. à l'E. A 20 min., un pont conduit au ham. d'*Arreonillès*, situé sur la rive g. près de la forêt de chênes qui appartient à la ville de Lourdes et qui a pris le nom de sa propriétaire.

4 kil. (34 kil.) *Peyrouse*, v. de 517 h. On longe ensuite le pied de la montagne dont le sommet porte le beau lac de Lourdes; on passe devant la vaste propriété de M. Dauzat-Dembarrère et on débouche dans la petite plaine de

6 kil. (40 kil.) **Lourdes** (hôt. de *France*, *Laffite*, du *Nord*, de la *Poste*), chef-lieu de canton, siége du tribunal de 1re instance de l'arr. d'Argelez, V. de 4221 h., située sur la rive dr. du Gave, au point de jonction de quatre vallées qui se dirigent vers les quatre points cardinaux. Du côté de l'O. elle est dominée par un rocher gris et escarpé sur lequel se dresse un ancien château fort.

On montre encore à Lourdes des restes de murs qui passent pour avoir été construits par les Romains. En tout cas il est certain que le château existait déjà du temps de Charlemagne; on l'appelait alors *Mirambel* (belle vue). Les chroniqueurs de l'époque rapportent que le prince sarrasin Mira occupait cette forteresse à l'époque où les Franks vinrent l'attaquer. Les assiégés, menacés par la disette, allaient bientôt se rendre, quand un aigle apparut soudain sur la tour la plus élevée de la citadelle et y laissa tomber un grand poisson vivant. Émerveillé de ce prodige qu'il prit pour un avertissement du ciel, Mira envoya le butin de l'aigle à Charlemagne et lui fit dire qu'il n'était pas entièrement dépourvu de vivres puisqu'il prenait de tels poissons dans son vivier. Charlemagne ne savait que penser et que faire, lorsque l'évêque du Puy, homme fécond en ressources à ce qu'il paraît, persuada au prince sarrasin que Notre-Dame était l'auteur de ce prodige, et lui conseilla de mettre le château sous le patronage de la Vierge. En effet Mira consentit à capituler et donna en témoignage de reconnaissance une poignée de foin à l'évêque. Ensuite il se rendit au Puy, suivi de ses chevaliers qui tous portaient au bout de leurs lances des bottes de foin dont ils firent litière dans l'église de Notre-Dame ; l'émir y reçut le baptême, fut nommé Louis, et de retour dans son château changea le nom de Mirambel en celui de Lordes ou Lourdes. (Voy Marca).

D'après M. Cénac-Moncaut, le nom de Lourdes ou Lordes, d'origine romane, serait un synonyme de château fort; en tout cas, il est certain que ce mot ne vient pas de *Lapurdum*, dénomination qui n'a jamais appartenu qu'à Bayonne.

On pourrait dire jusqu'à un certain point que l'histoire de la ville de Lourdes résume celle du Bigorre.

« En 1218, ce boulevard du comté fit échouer les tentatives du redoutable Simon de Montfort. Bientôt après cependant, Lourdes ouvre ses portes au successeur de Simon, le comte de Leicester, en vertu de la cession d'une partie du Bigorre faite à ce prince par le faible Esquivat de Chabannes. Dès ce moment elle ne cesse d'être le point de mire de tous les partis qui se disputent la possession de ces contrées.... Véritable clef des riches et populeuses vallées qui se réunissent à sa base, le château de Lourdes devient l'arbitre des destinées du comté de Bigorre. »

Leicester ayant péri à la bataille d'Evesham, son fils Simon vendit ses droits à Thibaut Ier, comte de Champagne, et ce dernier confia la garde du château de Lourdes à Garcie Arnaud de Volente (1265). Ce fut à la suite de cette cession que le château passa à Philippe le Bel, ou pour mieux dire à sa femme Jeanne de Navarre (1293), et il ne fallut rien moins que le traité de Bretigny (1360) pour en déposséder la France.

Le prince Noir vint le visiter, lui donna pour commandant Pierre Arnaud, cousin du comte Gaston Phœbus, et « le recommanda moult et grandement et chèrement, tant pour la force du lieu comme parce que Lourdes sied sur la frontière de plusieurs pays; car ceux de Lourdes peuvent courir moult avant dans le royaume d'Aragon, et jusqu'en Catalogne et Barcelone. » Mais Gaston Phœbus, qui comptait obtenir la cession de ce château, si les Français s'en rendaient maîtres, envoya prier son cousin Arnaud de venir le trouver à Orthez, afin de conférer sur la situation politique. Celui-ci pressentit quelque supercherie.

« Quand il dut partir, il vint à Jehan des Angles, son frère, présents les compagnons : « Monseigneur le « comte de Foix me mande, irai; « si veux que ne rendiez le châtel de « Lourdes qu'au roi d'Angleterre, « mon seigneur naturel, de même « que je le tiens: » ainsi le jura. Avint que le troisième jour qu'il fut arrivé à Orthez, en présence de plusieurs chevaliers, écuyers, le comte de Foix lui fit commandement de mettre le châtel pour le duc d'Anjou.

« Le chevalier pensa un petit pour savoir quelle chose il répondrait. Toutefois, tout pensé et tout considéré, il dit : « Monseigneur, vraiment je vous dois foi et hom« mage, car je suis un pauvre che« valier de votre sang et de votre « terre; mais ce châtel de Lourdes « ne vous rendrai-je jà. Vous m'a« vez mandé, si vous pouvez faire « de moi ce qu'il vous plaira. Je le « tiens du roi d'Angleterre, qui m'y « a mis et établi, et à personne qui

« soit je ne le rendrai, fors à lui. » Quand le comte de Foix ouït cette réponse, si lui mua le sang en félonie et en courroux, et dit, en tirant hors une dague : « Ho ! faux traître, as-tu « dit ce mot de non-faire? Par cette « tête, tu ne l'as pas dit pour néant. » Adonc férit-il de sa dague sur le chevalier, par telle manière que il le navra moult vilainement en cinq lieux, et il n'y avoit là baron ni chevalier qui osât aller au-devant. Le chevalier disoit bien : « Ah ! « monseigneur, vous ne faites pas « gentillesse; vous m'avez mandé, « et si m'occiez. » Toutesvoies, point il n'arrêta, jusques à tant qu'il lui eût donné cinq coups d'une dague. Puis après commanda le comte qu'il fût mis dans la fosse, et il le fut, et là mourut, car il fut pauvrement curé de ses plaies. »

Néanmoins, loin de succomber avec son commandant, le château de Lourdes opposa à ses assaillants une résistance de plus en plus énergique, grâce à son défenseur le baron des Angles. Fidèle au cri de guerre : *Saint-Georges Lourdes*, la garnison exécuta des sorties si vigoureuses, que le duc d'Anjou dut renoncer au siége, et battre en retraite après avoir brûlé la ville. Assiégé de nouveau, Jehan des Angles ne capitula qu'après dix-huit mois de blocus. Depuis cette époque, le donjon de Lourdes a toujours appartenu à la France. Pendant les guerres de religion, Mongommery prit la ville, mais il ne put se rendre maître du château.

Sous le règne de Louis XV, le fort de Lourdes devint une prison d'État. On y envoya les protestants coupables d'avoir lu la Bible, les magistrats qui avaient osé faire des remontrances au ministre, les jeunes gens qui avaient le malheur de déplaire aux courtisanes de Versailles. En 1788, l'archevêque de Sens, Loménie de Brienne, y fit enfermer plusieurs membres des parlements qui s'étaient opposés à son plan des cours plénières.

Les États généraux de 1789 rendirent la liberté à tous les prisonniers de Lourdes, et les communes de Bigorre écrivirent dans leur cahier de griefs et doléances l'article suivant : « Il sera demandé aux États généraux que le château de Lourdes ne soit plus regardé comme *Prison d'État*, qu'il ne serve désormais qu'à la protection et défense du pays, et non pas d'effroi à la liberté civile.... » Ce fut seulement en 1803 que le général Bonaparte, devenu premier consul, déclarant de nouveau le château de Lourdes une prison d'État, y fit, entre autres prisonniers, enfermer en violation du droit des gens l'ambassadeur anglais lord Elgin, qui était revenu de Constantinople pour rétablir sa santé aux eaux de Bagnères. Depuis lors, le château de Lourdes a cessé d'être une prison d'État; il est gardé par une garnison de vétérans.

« Ce castel, dit M. Cénac-Moncaut que nous avons si souvent l'occasion de citer, n'a conservé de l'époque féodale que la direction de ses deux chemins couverts et son donjon carré. L'un des chemins couverts, garni d'escaliers dans une partie de son étendue, descend vers la ville et passe sous une porte du XVI[e] siècle, précédée de son pont-levis; l'autre se dirige vers le Gave, en serpentant sur les flancs de la montagne; il servait d'accès aux cavaliers et passe sous une ancienne tour voûtée en pont et garnie de

sa lourde herse de fer. La voûte montre encore le soupirail supérieur par lequel on pouvait écraser l'ennemi sous une pluie de projectiles, d'huile bouillante et de pots à feu, lorsque la herse était retombée sur ses derrières et le retenait emprisonné dans l'enceinte du château. Le donjon a perdu presque tous ses anciens aménagements. La basse-fosse a été transformée en simple cave, et les fenêtres, élargies pour la commodité des prisonniers militaires, n'offrent rien de leur forme première.... Il en est de même des anciennes murailles de la ville. La tour *de la prison*, située au pied méridional du rocher, n'a conservé que l'arcade voûtée en pont sous laquelle passait autrefois la route de la vallée du Lavedan.... »

L'église de Lourdes n'a rien de remarquable; elle date du X[e] ou du XI[e] siècle; mais la nef proprement dite ne doit pas remonter au delà du XIII[e] siècle.

Il existe encore à Lourdes quelques familles signalées comme devant leur origine à la race des *Cagots*. Au N. O. de la ville, sur la rive. dr. du ruisseau Lapaca, est un petit hameau isolé d'assez laide apparence, qui porte le nom de cette race à laquelle il servit autrefois d'asile.

Au N. O. de la ville, sur le penchant d'une colline, se trouve le dépôt de remonte de M. Dauzat, qui contient de 300 à 400 chevaux. (Voy. pag. 256).

A l'O. de Lourdes, non loin du Gave, on peut aller visiter plusieurs grottes creusées dans une montagne calcaire et peuplées de chauves-souris. Les principales sont celles des *Espalungues* (speluncæ), et du *Loup*. Après avoir pénétré dans cette dernière par une entrée spacieuse, on la voit se diviser en trois parties.

« A l'extrémité de celle du milieu est un précipice dont il est difficile de déterminer la profondeur. Lorsqu'on y jette une pierre, l'eau bouillonne sourdement. »

Une troisième grotte, qui s'ouvre dans la même direction à quelques minutes de la ville, s'appelle *grotte de Massavielle*; elle est assez insignifiante par elle-même; mais elle est devenue célèbre dans le pays par la prétendue apparition de la Vierge dont tous les journaux ont parlé en 1858. On affirme que, pendant les six mois qui ont suivi le miracle, 150000 personnes ont visité la grotte [1].

1. Au mois de juin 1858, le maire de Lourdes a publié l'arrêté suivant ;

« Le maire de la ville de Lourdes, vu les instructions à lui adressées par l'autorité supérieure; vu, etc.;

« Considérant qu'il importe, dans l'intérêt de la religion, de mettre un terme aux scènes regrettables qui se passent à la grotte de Massavielle, sise à Lourdes, sur la rive gauche du Gave;

« Considérant, d'un autre côté, que le devoir du maire est de veiller à la santé publique locale;

« Considérant qu'un grand nombre de ses administrés et des personnes étrangères à la commune viennent puiser de l'eau à la source de la grotte;

« Considérant qu'il y a de sérieuses raisons de penser que cette eau contient des principes minéraux, et qu'il est prudent, avant d'en permettre l'usage, qu'une analyse scientifique fasse connaître les applications qui en pourraient être faites par la médecine; que, d'ailleurs, la loi soumet l'exploitation des sources des eaux minérales à l'autorisation préalable du gouvernement;

« Arrête :

« Art. 1[er]. Il est défendu de prendre de l'eau à ladite source;

« Art. 2. Il est également interdit de passer sur le communal dit de Massavielle;

« Art. 3. Il sera établi à l'entrée de la grotte une barrière pour en empêcher

Sur le sommet du plateau qui domine Lourdes au N. O., se trouve un *lac* de 4 kil. de circonférence et 8 mèt. de profondeur moyenne. Il est bordé de tous les côtés par des bruyères stériles; on croirait voir un paysage d'Écosse. Tout autour s'étendent des ravins, remplis de galets, de grès, d'ardoises, témoins frappants de l'antique direction des eaux du Gave lorsqu'elles passaient à travers les landes du Pont-Long au N. de Pau. Ces eaux, descendues des montagnes de Cauterets, roulaient alors de gros blocs de granit qui finirent par former une barrière et rejetèrent le Gave vers Tarbes, d'abord par les plaines de Bénac à l'E., ensuite par celles d'Ossun à l'O. Enfin, refoulé de nouveau par les encombrements qu'il avait produits, le Gave prit sa direction actuelle vers le Béarn. La région qui environne le lac de Lourdes est celle des Pyrénées où les tremblements de terre se font ressentir avec le plus d'intensité.

Les *carrières de marbre* sont échelonnées, sur un périmètre de 3 à 4 kil., autour de la ville en allant de l'E. à l'O., et en passant par le S.; 240 ouvriers sont occupés à ces carrières. On extrait, par an, 2400 mèt. cubes de marbre servant à la construction ou à l'ameublement, et dont le produit s'élève au chiffre de 240 000 fr.

Les *carrières d'ardoise*, au nombre de 40, sont en général au S. de la ville, sur la route d'Argelez et dans les vallées de Castelloubon et de Surguère; 260 ouvriers y sont occupés. On extrait, par an, de 16 à 18 000 mèt. cubes d'ardoise évalués à 245 000 fr.

En outre on extrait pour environ 280 000 fr. d'autres pierres schisteuses servant à la construction des ponts et des barrages.

l'accès. Des poteaux seront également placés, qui porteront ces mots : « Il est « défendu d'entrer sur cette propriété ; » « Art. 4. Toute contravention sera poursuivie, etc. »

De Lourdes à Saint-Sauveur, 33 kil. (V. R. 47); — à Cauterets, 29 kil. (V. R. 42); — à Bagnères de Bigorre (V. R. 59, 60); — à Barèges, 38 kil. (V. R. 55).

ROUTE 42.

DE TARBES A CAUTERETS.

46 kil. Route de poste. Messageries impériales, un départ tous les jours pendant la saison des eaux, trajet en 8 h. 1/2. Diligences partant de la place Maubourguet. Messageries Dodé, service quotidien. Messageries Carrère, id. Prix des places de 8 fr. 60 c. à 10 fr. 60 c. Voitures de louage de 20 à 25 fr. par jour.

En sortant de Tarbes, on laisse à g. la route de Bagnères, et l'on se dirige au S. O. à travers une plaine fertile qui semble avoir été autrefois le fond d'un vaste lac. Après avoir passé le canal de Jespes qui va se jeter près de là dans la rivière Échez, on aperçoit, à g., l'ancien château d'*Odos* où mourut en 1549 la reine Marguerite de Navarre, puis, à dr., la route qui mène par *Juillan* et *Ossun* à Pontacq.

[*Juillan*, v. de 1727 h., est à 6 kil. de Tarbes. Son nom (*Julianus*) semble indiquer son origine romaine. A en croire la tradition locale, César avait établi un camp sur l'emplacement qui l'occupe. *Ossun*, b. de 2964 h., situé à 11 kil. de Tarbes, chef-lieu de canton, doit une certaine importance à son commerce de jambons. Les habitants de ce pays, presque tous rouliers, étaient

connus autrefois dans toute la France sous le nom de *beurraires*; ils différaient complétement de leurs voisins sous le rapport des mœurs et portaient un costume particulier : veste courte, ceinture rouge, béret blanc bordé d'un liséré rose; la plus légère infraction au costume obligé était punie par le seigneur. Au N. O. du village, on voit un ancien château près duquel on distingue sur une hauteur les vestiges d'un camp romain. La tradition rapporte que Crassus, lieutenant de César, s'y fortifia; cet ancien camp forme un carré long, ayant quatre ouvertures, entouré de fossés d'une largeur et d'une profondeur considérables; il pouvait contenir 4 à 5000 homme.]

Après avoir dépassé la route de Juillan, on traverse une fois l'Échez, puis trois fois son affluent, le Geune, qui serpente à dr. et à g. de la route, et bientôt l'on se trouve sur une plaine haute qui s'étend à l'O. vers Ossun. C'est *Lanne Mourine* (Landes des Maures), champ de bataille où les débris des Sarrasins vaincus par Charles Martel entre Tours et Poitiers furent écrasés par les Bigordains sous les ordres de Missolin ou Mesclin. Les levées de terre d'origine inconnue que l'on voit près d'Ossun sont peut-être des *tumuli* qui datent de ce jour de bataille; cependant il est plus probable que c'étaient des postes fortifiés, élevés par les Romains.

A l'E. de cette plaine s'élève sur une colline, à 10 kil. de Tarbes, *Lanne*, v. de 482 h., et tout près de Lanne, dans la plaine fertile de l'Échez, se trouve, à la même distance de Tarbes, *Bénac*, v. de 855 h. Lors des croisades, dit la légende, un vieux gentilhomme, qui venait d'épouser femme gentille, se sentit consumé par le zèle de la foi, et partit pour la Palestine, disant à sa femme qu'elle pourrait se remarier si elle ne recevait pas de ses nouvelles avant sept ans. Les sept ans étaient près de finir, et le vieux gentilhomme malade et captif songeait tristement dans son cachot, quand soudain le diable lui apparut. « Marquis, lui dit-il, ta femme doit épouser ce soir même le baron des Angles. Donne-moi ton âme et je te transporte dans le château. — Mon âme, répond le marquis, est à Dieu. — Ton cœur. — Mon cœur est au roi, mais je te donnerai les restes de mon souper. » Le diable, qui sans doute avait faim, accepta le marché, mit le chevalier mourant sur ses ailes rouges et le transporta au manoir de Bénac. Les deux amants venaient de s'asseoir au banquet nuptial; l'évêque de Tarbes, mitre en tête, crosse en main, allait leur donner sa bénédiction, quand le vieillard paraît soudain, couvert de vêtements en lambeaux, hideux, semblable à une bête fauve. Les domestiques le repoussent; mais le cheval hennit dans l'écurie en entendant les pas de son maître, et le chien se traîne à ses pieds pour lécher les cicatrices qu'y avaient laissées les ceps de fer.

Au sortir de la plaine de Lanne Mourine, on franchit le ruisseau de Rieutort entre deux collines dont celle de l'O. est boisée, puis on gravit une petite côte avant d'atteindre

14 kil. de Tarbes. *Adé*, v. de 688 h., où le paysage commence à prendre un caractère montagneux; des collines escarpées, couvertes de fougères ou de bois, s'étendent de chaque côté dans la direction du S. D'après la tradition locale, on y trouvait encore des sangliers il y a

quelques années. A peu de distance d'Adé, la tour carrée du château de Lourdes apparaît sur son rocher, et à l'E. se dresse, dans le lointain, la Pène de Lhièris, au sommet recourbé. (Voir Bagnères de Bigorre).

La route, de plus en plus accidentée, laisse à dr. le v. de *Saux*, à g. celui des *Granges*, près duquel se trouvent les restes d'un camp romain connu dans le pays sous le nom de *Castra de Julos* (camp de Jules), puis une métairie dont le nom, *Strada*, semblerait indiquer que l'anciennne voie romaine de Dax à Saint-Bertrand passait par ce point. Quelques archéologues ont voulu voir dans Strada le poste intermédiaire d'*Oppidum Novum*.

Plus loin, la route fait un circuit pour éviter un abîme que recouvre une prairie. Dans ce lieu qu'on appelle *marais du Monge* (du Moine), une montagne disparut, dit-on, engloutie tout à coup par un tremblement de terre. Après avoir franchi la petite ramification qui sépare le bassin de l'Adour de celui du gave de Pau, on descend à 5 kil. (19 kil. de Tarbes) **Lourdes** (V. R. 41).

Au delà de Lourdes, on entre dans la célèbre vallée de **Lavedan,** où viennent déboucher sept autres vallées latérales, appelées *rivières* dans le pays, car elles sont formées en effet par les rives plus ou moins escarpées des torrents qui les arrosent : elles ne sont à leur origine que des gorges profondes et ne s'élargissent un peu qu'en descendant vers la vallée principale; elles portent les noms de *val Surguère*, *Castelloubon*, *Extrême de Sales*, *Azun*, *Davantaigue*, *Saint-Savin* et *Baréges*.

A peine a-t-on quitté Lourdes, en remontant la rive dr. du Gave, que l'on aperçoit à g. le château de *Hiéou* sur le sommet d'une montagne; son état de ruine est tel qu'on peut à peine distinguer au centre d'une enceinte très-étroite les débris informes d'un donjon carré. Hiéou était autrefois un poste occupé par une petite garnison chargée de surveiller la vallée et de transmettre les signaux à Labarrère du côté de l'E. et à Vidalos du côté du S. Elle faisait partie du système d'*atalayes* ou forts guetteurs espacés de distance en distance à travers le Bigorre.

Vallées de Surguère et de Castelloubon.

Les deux premières vallées qui s'offrent à la vue sont : à l'O. de l'autre côté du Gave, celle de **Surguère,** et à l'E., celle de Castelloubon. La première, assez petite, renferme cinq beaux villages. Les habitants, industrieux et sobres, donnent un soin particulier à la culture du lin et à l'exploitation des carrières d'ardoises et de marbre. C'est dans les environs du village d'*Aspin* (218 h.) qu'on extrait le marbre noir et veiné de spath, si connu sous le nom de marbre d'Aspin.

L'autre vallée, celle de **Castelloubon** (*Château-le-Bon*), est plus grande et s'élève à l'E. jusqu'aux escarpements du pic de Mont-Aigu haut de 2340 mèt. (V. R. 60). Elle tire son nom d'un vieux château dont on voit encore les ruines, sur un rocher isolé, près du village de Cotdoussan, dans sa partie la plus sauvage et la plus reculée. La vallée principale et ses affluents contiennent 10 villages, parmi lesquels, ceux de *Juncalas* (365 h.), à 8 kil. de Lourdes, et de **Gazost** (454 h.), à 10 kil., sont les plus importants. Le torrent qui débouche dans le Gave de Pau, un peu au-dessus du Pont Neuf, est formé par la réunion, opérée près de Juncalas, du Louey, ruisseau qui descend des hauteurs dominant Cotdoussan, et du Nez, qui prend sa source au pied du Mont-Aigu et qui a creusé la sauvage et pittoresque gorge de Gazost.

Près de Gazost, dans une gorge latérale à laquelle on donne le nom de vallée de Biès, et que domine à son extrémité supérieure le pic de Bigala, jaillissent des sources minérales froides (12°,50 à 14° centig.) et sulfureuses, inconnues pendant des siècles. Ces sources ont été longtemps la propriété de la famille de Rohan Rochefort; elles appartiennent aujourd'hui à M. Burgade, qui les exploite avec un succès croissant, et qui a donné son nom à la principale. Aux paysans, qui seuls fréquentaient ces bains, a succédé la bourgeoisie du département; avant peu, ce sera le tour des étrangers. Grâce aux efforts des propriétaires, un hôtel confortable, des maisons commodes, se sont déjà construits pour les baigneurs.

L'établissement des bains est situé à côté d'une fabrique importante appartenant également à M. Burgade. Une chapelle spéciale est annexée aux bâtiments. A quelques centaines de pas commencent de magnifiques forêts qui couvrent plusieurs montagnes. On peut faire dans les environs un certain nombre d'excursions intéressantes.

LES EAUX.

Eau froide, sulfureuse, iodobromurée.

Connue très-anciennement sous le nom de *houn pude* (fontaine puante).

Émergence : Des schistes de transition.

Deux sources : S. Burgade, S. de Nabeas, appelée par M. O. Henry S. du torrent.

Débit en 24 h. : Abondant d'après M. O. Henry.

Température : 12°5 à 14°.

Caractères particuliers : Eau limpide, odeur et saveur sulfureuses.

Effets physiologiques : Eau excitante, détersive, résolutive, réunissant aux propriétés des eaux sulfureuses froides celles des eaux iodo-bromurées.

Se transporte et se conserve bien en bouteilles.

Classification chimique : Eau sulfurée sodique, avec proportion notable de chlorure sodique, d'iodure et de bromure alcalins.

Analyse (O. Henry.)

	Eau 1 kil. gr.
Sulfure de sodium	0,0320
» de calcium	0,0036
» de magnesium	trac. sen.
Chlorure de sodium	0,4000
Iodure et bromure alcalins	0,0101
Carbonate de soude et de pot. / Silicate de soude et de potasse.	0,0180
Carbonate de chaux et de mag. / Silicate de chaux et de magn.	0,0480
Sulfate de soude	0,0100
Alumine avec silice / Phosphate terreux / Sel ammoniacal sensible / Oxyde de fer / Matière organiq. azotée / » sulfurée / Glairine rudimentaire	0,0540
	0,5757
Azote	indét.

Bibliographie : Filhol, Eaux minérales des Pyrénées. — O. Henry père, Eaux sulfureuses, iodo-bromurées, de la vallée de Gazost, analyse chimique. Bordeaux, 1857; in-8.

Le médecin-inspecteur est M. Lacrampe (d'Aspin).

Les renseignements suivants sont extraits d'une brochure publiée en 1857 par M. O. Henry père.

« L'eau de Gazost, par sa composition chimique et sa richesse sulfureuse, se place au nombre des meilleures eaux sulfureuses de la chaîne des Pyrénées. La présence des éléments sulfureux associés aux principes *iodés* et *bromés* justifie pleinement les bons effets que cette eau produit dans une foule de cas où son usage est conseillé comme agent thérapeutique.

« On peut boire sur place cette eau minérale et la prendre en bains ou en douches : elle sera alors très-précieuse. Mais lorsque, dans un établissement mieux organisé que celui qui existe aujourd'hui, on saura l'administrer rationnellement en la chauffant, soit par serpentinage dans des appareils appropriés, soit mieux encore peut-être en la chauffant par le système des coupages, c'est-à-dire en ajoutant aux 2/3 ou aux 3/4 de l'eau vierge, 1/3 ou 1/4 d'eau portée à 95 ou à 100 degrés centigrades, la diminution de 1/3 ou de 1/4 dans la proportion du principe sulfureux pour les bains laissera encore un degré très-satisfaisant pour l'usage balnéatoire (9°,9 et 8°,8).

« D'après ces considérations, je pense que l'existence des sources sulfureuses, et même de celle de nature ferrugineuse dont il a été question, doivent être un jour une véritable richesse pour la vallée de Gazost. Mais ce résultat ne pourra être obtenu que lorsque des routes faciles et commodes permettront aux malades l'accès de cette magnifique vallée, et engageront les propriétaires à construire près des sources un établissement thermal capable de répondre à toutes les exigences des applications hydrothérapeutiques. »

Des sentiers de montagnes praticables à cheval conduisent de Juncalas au sommet de la chaîne qui sépare la vallée de Castelloubon de celle de Trébons; du faîte on peut gagner directement Bagnères de Bigorre (V. R. 60) en 1 h. 15 m. ou en 2 h., si l'on passe par Trébons (V. R. 60). Un guide est nécessaire pour cette course qui n'offre pas un grand intérêt, mais qui rapproche Lourdes et Argelez de Bagnères de Bigorre.

A 2 kil. (21 kil.) de Lourdes, au confluent du Gave et du Nez qui vient d'arroser le val de Castelloubon, on traverse le Gave sur le *Pont Neuf*, et, suivant une belle route ombragée de noyers, on côtoie la base des montagnes escarpées de la rive g.

6 kil. (27 kil.). Les deux villages d'*Agos* et de *Vidalos*, que l'on trouve ensuite, opposent leur vieille tour aux ruines de Hiéou sur une éminence de l'autre rive. De cette tour les communications télégraphiques transmises de Lourdes par le château de Hiéou se dirigeaient au S. sur Vieuzac.

A 3 kil. plus loin (30 kil.), à dr. et à g. de la route, sur les bords du torrent de Bergons, sont les deux villages d'*Ost* et d'*Ayzac*, contenant une population agglomérée

d'environ 500 h. C'est là que la vallée de l'**Extrême de Salles**, descendue des montagnes qui dominent à l'O. le pays du Lavedan, vient déboucher dans la vallée d'Argelez. L'Extrême de Salles, que le Bergons arrose dans toute sa longueur, est remarquable par les beaux groupes de noyers qui ombragent ses pentes. Son chef-lieu est le village de *Salles* (571 h.), situé sur la rive dr. du torrent.

Après avoir traversé le Bergons, la route monte un peu, et, du haut d'une petite côte, on peut contempler le beau bassin d'Argelez, « riche plaine de deux lieues d'étendue, dit M. de Chausenque, nivelée par d'anciennes alluvions et fertilisée par les eaux du Gave qui, au sortir des sombres gorges où mille obstacles l'irritaient, s'étend et ne mugit plus. De loin, elle ressemble à une forêt, et, sur les diverses zones de ses montagnes, des champs, des prairies, des villages demi-cachés dans les arbres ou couronnant des mamelons, des pâturages, des bois de sapins et enfin de belles sommités neigeuses, lui forment un cadre digne d'elle. En s'éloignant de la plaine, la température est de plus en plus refroidie; mais ici, le soleil a retrouvé sa force pour mûrir les fruits de la vigne et du figuier.... Au delà, presque plus de fruits; le domaine de la culture est restreint à des prairies ou à quelques champs épars au milieu des rochers.

« Au milieu du bassin paraît la ville d'Argelez, au débouché de la vallée d'Azun qui, plus haute que celle du Gave, est aussi moins réchauffée, mais ne le cède à nulle autre en sites gracieux.... Au fond de la plaine s'élève la montagne de Soulom, base du pic de Viscos, qui sert de méridienne à Lourdes. A ses côtés, deux gorges fameuses, aux pentes abruptes, se croisant dans l'éloignement, remontent jusqu'à la crête de la chaîne : celle de Cauterets, de l'aspect le plus hérissé, avec ses monts granitiques drapés de sapins, et celle de Baréges se prolongeant entre de hautes pyramides jusqu'aux sommités de Gavarnie, où l'on reconnaît la pointe du Piméné. Il est même un endroit sur la route auprès de Vidalos, d'où se découvrent la tour du Cylindre et le dôme blanc du Mont-Perdu. »

Avant d'entrer à Argelez, on traverse le faubourg de *Vieuzac*, patrie du célèbre Barrère. On y voit encore un donjon télégraphique plus considérable que ceux de Vidalos et de Hiéou. « Comme tour à signaux, Vieuzac transmettait ses feux au château de Saint-Savin, dépendant de l'abbaye de ce nom, et maintenant détruit de fond en comble; puis à celui du Prince Noir, dont les belles ruines dominent encore la vallée d'Azun. »

2 kil. (32 kil.) **Argelez** (hôt. de *France*), chef-lieu d'arrondissement du dép. des Hautes-Pyrénées, petite V. de 1662 h., est située sur la rive g. du Gave d'Azun, près de son confluent avec le Gave de Pau, et adossée aux pentes boisées du Gez. Elle n'a de remarquable que sa position, car elle ne possède aucun édifice curieux à montrer au voyageur, et son histoire est presque nulle. On y travaille à la construction d'une église.

D'Argelez aux Eaux-Bonnes par le val d'Azun et le col de Tortes (V. R. 37).

Au sortir d'Argelez on franchit le Gave d'Azun; on laisse : à g., le petit village de *Lau*, dont l'église

neuve est sans aucun style, puis, à dr., *Balagnas* (ensemble 371 h.); on aperçoit dans le lointain, sur la rive dr. du Gave le château d'*Areyte*, et bientôt on arrive près de l'abbaye de *Saint-Savin* qui se trouve un peu à l'O. de la route, ainsi que le village de même nom (609 h.).

Sur l'emplacement qu'occupent aujourd'hui les restes de cette abbaye s'élevait du temps des Romains, le *Palatium Æmilianum*; mais, comme tant d'autres édifices du midi de la France, ce palais fut détruit par l'armée du calife Abd-er-Rhaman. Plus tard, saint Savin, fils de Hentilius, comte de Poitiers, vint chercher une retraite au milieu de ces ruines, et y passa treize années dans la prière. Enfin sur ces débris, Charlemagne bâtit un monastère, où, d'après la chronique, Roland, le merveilleux paladin, magnifiquement accueilli par les moines, pourfendit, pour payer son écot, les deux géants impies Alabastre et Passamont. Aussi l'abbaye garda-t-elle une grande réputation de sainteté, et, lorsque Louis le Débonnaire fit demander des contributions et des hommes de guerre à presque tous les couvents de France, il n'osa réclamer des moines de Saint-Savin que leurs prières.

En 843, les Normands envahirent le Bigorre, et le monastère de Saint-Savin s'écroula dans les flammes. Raymond Ier, comte de Bigorre, le rebâtit vers le milieu du xe siècle, et confirma la donation de Charlemagne, en y ajoutant l'octroi de l'épaule droite et de la peau de tous les sangliers, cerfs et isards pris dans la vallée. Le fermier du lac de Gaube devait aussi apporter un demi-quintal de truites à l'abbé de Saint-Savin, et les pasteurs acquittaient un tribut de deux fromages par an. Ce n'est pas tout : lors des processions l'abbé payait d'un *baiser de paix* un bouquet que lui donnait la plus jolie fille d'Argelez (Bascle de Lagrèze).

Bertin a célébré dans ses poésies :

> Le long dîner, la courte messe
> Du bon abbé de Saint-Savin.

La vallée de Saint-Savin formait une véritable république fédérale sous la présidence de l'abbé. Les femmes y avaient voix délibérative aussi bien que les hommes, et l'histoire nous rapporte qu'un jour une femme appelée Gualhardine de Fréchon opposa son véto à l'unanimité de tous les citoyens.

Les bâtiments de l'abbaye de Saint-Savin qui s'élevaient au N. de l'église viennent d'être acquis par le ministère d'État, et M. Bœswilwald, architecte des monuments historiques, a reçu la mission de réparer les appartements qui composent ce qui reste de l'abbaye.

La salle capitulaire va être rendue à l'église pour lui servir de sacristie. Le grand jardin sera entretenu pour l'agrément des voyageurs. L'ancienne cuisine et la salle à manger ont été mises à la disposition du maître d'hôtel de Pierrefitte, afin que les étrangers qui viennent visiter Saint-Savin puissent y trouver un restaurant convenable. En outre, pour faciliter les excursions à cheval ou en voiture de Pierrefitte à Argelez par Saint-Savin, la route de Saint-Savin à Argelez va être rectifiée.

L'église de Saint-Savin est un des édifices de style roman les plus remarquables des vallées pyrénéennes. La seule porte qui y donne entrée est située sur la façade occidentale. « Neuf colonnes doriques, dont cinq à fûts de marbre, ornent chacun de ses côtés et supportent des chapiteaux couverts de sculptures très-grossières. La nef, dit M. Cénac-Moncaut, est éclairée au couchant par une grande rose sans meneaux, et au S. par deux fenêtres romanes de moyenne grandeur. A la suite d'un transsept, d'où partent les bras assez profonds d'une croix latine voûtée à plein-cintre comme la nef principale, nous voyons se développer un chevet à trois absides, voûtées en cul-de-four et d'inégale profondeur, conformément au plan de toutes les églises romanes des Pyrénées. » Sur cette église datant probablement du xe siècle, s'élève un clocher octogone à quatre fenêtres ogivales, qui évidemment n'a pu être construit avant le XIIe siècle. Quant au tombeau du saint, il est d'une plus haute antiquité. « Sa table de 2^{m},10 de longueur et de 1 mèt. de largeur repose sur quatre arcatures plein-cintre, ornées de colonnes géminées avec chapiteaux à feilles hautes. Ces arcatures en marbre grossier saillent de toute l'épaisseur du fût en dehors des panneaux formés de simple ardoise, travail naïf et grossier qui rappelle évidemment le VIIe siècle. »

Les travaux exécutés sous la direction si intelligente et si consciencieuse de M. Bœswilwald à l'église de Saint-Savin depuis 1855, à la suite du tremblement de terre de 1853, qui avait renversé une partie de la voûte de la nef et fendu la façade principale, comprennent la reconstruction des trois quarts d'une façade, celle des voûtes des deux premières travées de la nef, la reconstruction du pilier d'angle N. O. du transsept, la dépose de la couverture et de la charpente ruinées, la reconstruction à neuf de ces parties, ainsi que du mur de défense qui, au-dessus de la corniche de l'église primitive, porte la charpente. Ce travail de reconstruction a été fait sur la nef, les transsepts et le chœur. On rétablit en même temps les pignons des transsepts, on jointoya toutes les maçonneries et l'on remplaça le plancher usé qui couvrait le sol de l'intérieur de l'église par un plancher neuf en châtaignier posé sur des lambourdes en chêne. Les dépenses faites pour ces travaux s'élèvent à la somme de 33 000 fr.

A une petite distance du S. de l'abbaye, on voit sur un rocher la chapelle de *Piétad*, qui rappelle un peu l'église de Lourdes; il n'est pas impossible qu'elle date du VIIIe ou du IXe siècle. Un peu plus loin dans la même direction s'élève le château de *Miramont*, bâti par le poëte béarnais Despourrins.

De ce château, mais surtout de la chapelle et de l'église, on découvre des points de vue admirables sur la vallée d'Argelez et les montagnes qui la dominent.

Du côté de l'E., sur la rive dr. du Gave, se dressent, sur un monticule isolé du pied des montagnes de Davantaïgue, les ruines pittoresques du château de *Beaucens*, ancienne résidence des comtes de Lavedan, propriété actuelle de M. Fould. « Cette forteresse féodale rentre dans les principes stratégiques du moyen âge, qui voulaient que les châteaux fussent construits sur des élévations moyennes de 80 à 120 mèt. En effet, situées plus haut, les forteresses auraient été d'un accès trop pénible pour les

habitants; situées plus bas, l'attaque aurait été trop facile; tous les châteaux importants des Pyrénées se conforment à cette règle invariable.... Beaucens, comme la plupart des constructions féodales, appartient à plusieurs époques. La porte du N., le chemin couvert et les remparts d'enceinte datent du XIIIe siècle. Le donjon, situé au centre de la place, remonte au XIVe ou au XVe siècle. Les trois premières poternes du chemin couvert du S. O. montrent tous les caractères du XVe et du XVIe siècle dans leurs montants de marbre et leurs meurtrières à mousquets. Ces constructions sont formées de cailloux cimentés avec si peu de soin qu'elles s'écroulent au moindre choc; aussi le tremblement de terre du mois de juillet 1853 a-t-il renversé un lambeau de mur d'enceinte et fortement ébranlé la base d'une tour carrée de l'angle S. E. Le donjon seul est bien construit. » *Cénac-Moncaut.*

Avant 1855, on n'arrivait aux ruines de Beaucens que par un sentier assez étroit. Le plateau rocheux, situé à l'O. du château et touchant du côté N. à un fossé assez profond, ne possédait plus les parapets qui le bornaient au S. et à l'O. Le tremblement de terre de 1853 avait renversé le mur d'enceinte à l'E., et fendu la tour placée à l'angle S. E. Une partie même de la base de cette tour s'était écroulée et menaçait d'entraîner le reste. La cour intérieure était encombrée de débris de pierres et embarrassée de broussailles qui rendaient la visite de ces ruines presque impossible. En 1855, M. Fould, ministre d'État, le propriétaire du château, fit d'abord rectifier et construire le chemin qui montait du village à sa propriété. Le sentier, jadis escarpé et mal entretenu, a été remplacé par une route carrossable, bien empierrée, large de 6 mèt. en moyenne.

Le sol rocheux du plateau et du passage compris entre la première et la deuxième porte fut ensuite escarpé (à la mine) à 0,80 cent. de profondeur. Les débris produits par cet escarpement servirent à élever des parapets tout autour du plateau et à combler le fossé situé au N. Le plateau ainsi nivelé, et recouvert de terre végétale, forme aujourd'hui une belle plate-forme gazonnée.

On consolida les arcades des portes, les maçonneries qui menaçaient ruine, et l'on reconstruisit en sous-œuvre la partie écroulée de la tour située à l'angle S. E. Le mur d'enceinte à l'E. fut relevé. Enfin, on disposa dans la cour intérieure un hangar destiné à abriter les chevaux des visiteurs.

Tous ces travaux, ainsi que la construction du mur de 5 mèt. de hauteur qui soutient la route neuve, nécessitèrent une dépense de 15000 fr.

Au pied du château se trouve le v. de *Beaucens* (470 h.).

Ces excursions terminées, revenons à la route d'Argelez à Cauterets.

4 kil. (36 kil.) *Adast*, v. de 129 h.

2 kil. (38 kil.) **Pierrefitte** (hôt. de la *Poste*. Relais), n'est en réalité qu'un faubourg de *Nestalas*, v. de 506 h., situé à 507 mèt. au-dessus de la mer, sur la rive g. du Gave de Cauterets. C'est à Pierrefitte que finit la vallée du Lavedan au pied du pic de Soulom, qui, semblable à une muraille immense, s'élève au-dessus d'un amas de rochers écroulés.

De l'autre côté du Gave, séparé de Pierrefitte seulement par un pont, se trouve le village de *Soulom* (395 hab.) On y remarque l'église dont le clocher, formé par une simple élévation du mur, est surmonté d'une galerie couverte et garni de mâchicoulis et de créneaux. Un peu au N. de cette église s'élève l'ermitage de Notre-Dame de *Bédouret*, confiée naguère à trois femmes qui se succédaient sans vœux ni statuts. Tous les habitants de la vallée racontent que les deux églises furent bâties en même temps par des maçons amis. Quoiqu'elles fussent éloignées l'une de l'autre d'une demi-lieue, tous les outils qu'ils se lançaient les uns aux autres venaient tomber à leurs pieds (pourquoi pas dans leurs mains?) en traversant miraculeusement tout le vallon. Près de là on montre, dans les rochers *d'Artalens*, les trous mystérieux habités par les fées.

Si, en sortant de Soulom, on traverse le Gave de Pau sur le pont de Villelongue (V. R. 47), on peut remonter la rive dr. du torrent jusqu'au v. de *Villelongue* (639 h.). Là, on prend le chemin de l'abbaye de Saint-Orens indiqué par un poteau élevé au milieu du village, et l'on gravit par un sentier escarpé et pierreux un morne assez élevé, que couronne le ham. d'*Ortiac*. On s'enfonce ensuite dans un ravin frais au fond duquel coule le torrent d'Isaby, qu'on traverse sur un mauvais petit pont. A partir de ce pont, les cavaliers doivent mettre pied à terre pour monter en 15 min. aux ruines de **Saint-Orens**.

C'était là que, d'après la légende, saint Orens, jeune espagnol de Huesca, s'étant retiré vers les premières années du Ve siècle, vivait en solitaire dans une grotte entourée de forêts; les habitants d'Auch, attirés par sa grande réputation de sainteté, vinrent le chercher dans son ermitage pour en faire leur évêque.

Il ne reste de l'abbaye que des pans de murailles d'architecture évidemment romane; la chapelle est assez bien conservée, mais les infiltrations pluviales font effondrer la voûte pierre à pierre. C'est en pleine paix, vers la fin du moyen âge, que les religieux abandonnèrent l'abbaye.

Les ruines appartiennent maintenant à un brave paysan, nommé Michel Caritou, qui reçoit les visiteurs dans une grange voisine et leur offre du lait moyennant finance. Il raconte aussi la légende obligée et montre sur le roc vif l'empreinte laissée par le bâton de l'ermite.

En se plaçant sur une terrasse de rochers qui précède les ruines, et en regardant dans la direction de la vallée d'Argelez, on aperçoit à l'O. Pierrefitte, la chapelle de Piétad, l'abbaye de Saint-Savin. A g., du côté de l'E., se dresse la montagne du *Hourat* (trou), roc gigantesque percé à moitié de sa hauteur par une caverne profonde; plus loin vers le S. E., apparaît, par-dessus d'autres montagnes, la crête hardie du pic de *Léviste*.

A trois heures de marche au-dessus de Saint-Orens, en remontant le cours de *l'Isaby*, on trouve la vaste plaine de *Prade*, où paissent d'in-

nombrables troupeaux; une belle cascade, celle de *Paspiche*, y donne naissance au torrent d'Isaby. Elle provient du lac de ce nom, situé au milieu de hautes montagnes sans végétation, dans une zone solitaire et glaciale que domine au N. le pic de ***Montaigu*** (2340 mèt.)

De ce point on peut descendre, soit à Barèges par la montagne, soit à Bagnères de Bigorre par la vallée de Lesponne. (V. R. 60).

A Pierrefitte la route se bifurque: à g., celle de Luz et de Barèges (V. R. 47) continue à remonter le Gave de Pau; à dr., celle de Cauterets remonte le Gave de Cauterets.

La route de Cauterets remonte, dans un étroit défilé, entre deux hautes montagnes, le Gave qui mugit à une grande profondeur. Avant 1838, elle offrait encore deux pentes très-rapides, l'une, en sortant de Pierrefitte à la côte de l'Estains, et l'autre à moitié chemin parmi les rochers écroulés du Limaçon; depuis, les rampes ont été adoucies et la plus forte ne dépasse pas 7 centimètres.

« Le chemin, taillé à pic et quelquefois en surplomb aux flancs schisteux des montagnes de dr., s'élargit bientôt, dit M. Lemonnier, tout en suivant la rive g. du Gave, dont on aperçoit les eaux bouillonnantes à travers le feuillage épais des noyers, des frênes, des aunes et des tilleuls. La rive dr., formée par les flancs de la montagne de Soulom, offre çà et là, au milieu des rochers qui les festonnent, de verdoyantes prairies ornées de bouquets d'arbres et de quelques métairies. A mi-chemin de Pierrefitte à Cauterets on passe, au moyen d'un pont en bois fort insignifiant, sur la rive dr. du torrent et au pied de la *butte* dite du *Limaçon*. A g. tombe une assez jolie cascade.

« La butte du Limaçon est formée par un double éboulement de roches calcaires, séparées des montagnes de dr. et de g., et dont les débris forment une sorte de chaos, au milieu duquel mugit le Gave. Un bloc énorme attire surtout l'attention par sa masse et sa position presque verticale au milieu des eaux qui, en cet endroit, font plusieurs chutes d'un bel effet. Le ravin qui près de là descend des hauteurs déchiquetées du *Cabaliros* mérite aussi un coup d'œil pour sa sauvage et affreuse beauté.

« Au delà du Limaçon, la gorge devient plus spacieuse; en même temps le Gave s'éloigne de la route, les champs ensemencés et les tertres couverts d'habitations deviennent plus fréquents; enfin apparaît l'étroit et pittoresque bassin de Cauterets, formé par la réunion du Cambasque avec le Gave de Cauterets. »

10 kil. de Pierrefite (46 kil. de Tarbes.) **Cauterets** (V. R. 43).

ROUTE 43.

CAUTERETS ET SES ENVIRONS.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

HÔTELS : De *France*, chez Derrey père; du *Lion-d'Or*, chez Cazenave; des *Ambassadeurs*, chez Pagès; de l'*Europe*, chez Pradé; de *Paris*, place Saint-Martin; *Richelieu*, rue de la Raillère.

TABLES D'HÔTE. Déjeuner, 2 fr. 50 c.; diner, 3 fr.

MAISONS MEUBLÉES : Bély, Biasson, Bérot, Bordenave, Bordeu, Camus, Cazenave, Couloume, Danos, Duhoureau, Flurin, Managau, Lafont, Larrieu, Latapie, Latour et plusieurs autres. — Ces maisons sont toutes situées sur la place,

dans la rue principale, dans la rue Saint-Martin et dans celle de la Raillère. Le prix moyen d'une chambre à deux lits est de 5 fr. par jour. Il s'élève parfois jusqu'à 7, 8 fr., et même 10 fr. Dans des maisons moins favorablement exposées et plus éloignées du centre, le prix d'une chambre varie de 2 fr. 50 c. à 4 fr. par jour. Les prix se réduisent des deux tiers pendant les mois d'août et de septembre.

MÉDECIN INSPECTEUR. M. Dimbarre, rue de la Raillère, maison Danos.

INSPECTEUR ADJOINT. M. Cardinal, même rue, maison Flurin.

DOCTEURS-MÉDECINS. MM. Daudirac, rue de l'Église, maison Daudirac; Bonnet de Malherle, rue Richelieu, maison Byasson père; Darré, même rue, maison Darré; Gouët, même rue, maison Lacrampe; Drouet, place Saint-Martin, maison Larrieu; Bordeu, rue de la Raillère, maison Bordeu; Coudret, même rue, maison Byasson fils; Buron, même rue, maison Buron; Camus, même rue, maison Camus.

PHARMACIENS. MM. Ibos; Broca, rue Richelieu.

LIBRAIRIES. MM. Dufour, rue de la Raillère, nouveautés littéraires, estampes, gravures des Pyrénées; Dufour, entrée du parc Brauhanban. On trouve chez ces deux libraires les ouvrages archéologiques et historiques du Bigorre, du Béarn, etc., par M. Cénac-Moncaut. Prix, 4 fr. avec gravures, 1 fr. 50 c. sans gravures.

CABINET DE LECTURE. Mlle Pujo Bergé Debat, place Saint-Martin.

CERCLE, SALLE DE BAL ET CONCERT. Chez Mme veuve Dupont.

CAFÉS : Larramiau, maison du cercle Dupont; Larramiau, place Saint-Martin; Gaye, à la mairie; Larramiau aîné, rue de la Raillère.

GUIDES DE 1re CLASSE. Latapy, Jean, chemin du Mamelon-Vert; Baranne, Jean-Marie; Lacarret, Joseph; Bordères Berret, rue de Richelieu; Pont, Jean-Marie, rue Richelieu; Genthieu, Jean-Pierre. sur la route de Pierrefitte; Dulmo, Jean, route du Mamelon-Vert; Sarniguet-Carro, pont de la Gelle; Lacaze-Canon; Poueydehau, Jean (oncle), près de l'Établissement; Dulmo, Joseph, rue de Pause; Lamarque, Vincent, rue de Pause.

GUIDES DE 2e CLASSE. Bordères, Joseph, près du Mamelon-Vert; Soubie, Mathieu, rue de l'Église; Latapy, Jean-Pierre, chemin du Mamelon-Vert; Cézat, Jean-Marie, pont de la Gille; Houssat, Lucien, rue Richelieu; Vergez, Auguste, rue Richelieu, chez M. Derrey, fils; Vergez, Joseph, rue Richelieu, hôtel du Lion-d'Or.

Les guides ne pourront exercer leur industrie qu'après s'être munis de la carte de leur classe; ils sont tenus d'exhiber cette carte aux étrangers, s'ils en sont requis.

Le prix des guides a été fixé en 1853 par un tarif. Voy. chaque course.

LOUEURS DE VOITURES. Prouzet, 3 voit.; Parade, 2 voit.; Harraca, 3 voit.; Cazenave, 1 voit.; Derrey père, 1 voit., tous rue Richelieu; Labassé, sur le pont de la Gelle, 2 voit.; Harraca, rue de la Raillère, 5 voit.; Boirié, même rue, 1 voit. Le tarif de la journée est ordinairement de 20 à 25 fr.

LOUEURS DE CHEVAUX. Baranne, Berret, Harraca, Houssat, Lacaze Lucien, Parade et Prouzet, tous rue Richelieu; Lanusse, place Saint-Martin; Dulmo, Latapie, Sarniguet, Guilhamassé, tous près le pont de la Gelle; Canon Lacaze, place d'Aguesseau; Dulmo, Joseph, route de Pause; Germain Bérot, rue de la Raillère.

TARIF DES CHEVAUX. 3, 4 et 5 fr. par jour, suivant les époques de la saison.

LOUEURS D'ANESSES. Subercage et Page, chemin de Pause.

TARIF DES CHAISES A PORTEURS. Voyez ci-dessous chaque course.

OMNIBUS. Les omnibus partent de 4 h. du matin jusqu'à midi; prix des places, 40 c. pour aller, 20 c. le retour. Départ toutes les 5 minutes.

MESSAGERIES : Impériales et générales pour toute la France, par Tarbes et Pau, chez Pons, place Saint-Martin; Dodé, pour Tarbes et correspondances, rue Richelieu, chez Ibos, pharmacien; Carrère pour Tarbes; Renguedat, pour Pau; Coalat, pour Luz, Saint-Sauveur et Baréges, place Marchande; Ribettes, de

Cauterets à Bagnères-de-Bigorre et Luchon; Callet, pour le Béarn; Harraca, Lannegrand et Gronço, pour Lourdes.

Situation.—Aspect général.—Histoire.

Cauterets, b. de 1301 h., composé d'environ 200 maisons, est situé à 992 mèt. au-dessus de la mer, dans un bassin étroit, entre trois hautes montagnes : à l'E., *Perraute*, drapé de sombres et magnifiques forêts de sapins; au S., *Péguère*, dont le sommet est couvert de sapins et le flanc de hêtres; à l'O., *Peyrenère*, parsemé de maisonnettes et de cultures, presque jusqu'aux pâturages de son triple sommet. Derrière ces trois montagnes, on aperçoit dans le lointain d'autres crêtes plus élevées; au N. et à l'O., celles du *Cabaliros* et du *Monné*; au S., celle de l'*Hourmigas*.

Cauterets est généralement bien bâti; «malheureusement, dit M. Lemonnier, les maisons étant fort élevées, interceptent le peu de lumière et de soleil que les montagnes y laissent descendre; d'où résulte pour cette petite vallée un air de tristesse que le mouvement continuel des étrangers ne saurait entièrement dissiper. » En dehors de l'établissement, le bourg n'offre aucun édifice remarquable : l'église n'a d'autre mérite que d'être propre et bien tenue.

La ville de Cauterets est très-ancienne, puisque certains historiens parlent d'une visite qu'y aurait faite le grand César. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que ses eaux ne fussent très-fréquentées au temps des rois de Navarre. La reine Marguerite, sœur de François Ier, y venait avec sa cour, ses poëtes, ses musiciens et ses savants. Un poëte du pays composa sur elle la jolie chanson que voici :

Aüs thermes de Toulouse
Ue fountaine clairè y a.
Bagnan s'y paloumettes (colombes)
Aü noumbre soun de tres.
Tan s'y soun bagnadettes (baignotées)
Pendant dus ou tres mes
Qu'an près la bouladette (qu'elles ont pris le vol)
Taü haüt de Cauterès.
Digat mi paloumettes,
Que ay à Cauterès ?
« Lou rey et la reynette
S'y baignan dab (avec) nous tres.
Lou rey qu'a üe cabane
Couberte qu'ey de flous ;
La reyne que n'a gn'aüte (en a une autre)
Couberte qu'ey d'amous.»

A cette époque, nous dit la reine Marguerite, un voyage aux eaux avait bien ses dangers.

« Le 1er jour de septembre, que les bains des monts Pyrénées commencent d'entrer en vertu, se trouvèrent à ceux de Caulderets plusieurs personnes, tant de France, Espagne, que d'autres lieux; les uns pour boire l'eau, les autres pour s'y baigner, les autres pour prendre de la fange, qui sont choses si merveilleuses, que les malades abandonnés des médecins s'en retournent tous guéris. Mais sur le temps de leur retour, vinrent des pluies si grandes, qu'il semblait que Dieu eût oublié la promesse qu'il avait faite à Noé de ne détruire plus le monde par eau; car toutes les cabanes et logis du dit Caulderets furent si remplis d'eau qu'il fut impossible d'y demeurer.

« Les seigneurs français et dames (pensant retourner aussi facilement à Tarbes comme ils étaient venus), trouvèrent les petits ruisseaux si crus qu'à peine purent-ils les gayer. Mais quand ce vint à passer ce Gave béarnais, qui en allant n'avait point deux pieds de profondeur, le trouvèrent tant grand et impétueux, qu'ils se détournèrent pour chercher les ponts, lesquels, pour n'être que de bois, furent emportés par la véhemence de l'eau. Et quelques-uns, cuidant rompre la violence du cours pour s'assembler plusieurs ensemble, furent emportés si promptement que ceux qui voulaient les suivre perdirent le pouvoir et le désir d'aller après. » Surquoi ils se séparèrent, cherchant chacun un chemin. « Deux pauvres dames, à demi-lieue deçà Pierrefitte, trouvèrent un ours descendant de la montagne, devant lequel elles prirent la course à si grande hâte, que leurs chevaux à l'entrée du logis tombèrent morts sous elles; deux de leurs femmes, qui étaient venues longtemps après, leur contèrent que l'ours avait tué tous leurs serviteurs. »

C'est à Cauterets que Marguerite écrivit son Heptaméron. Elle allait avec ses femmes dans un beau pré, « le long de la rivière du Gave, où les arbres sont si feuillés que le soleil ne saurait percer l'ombre ni échauffer la fraîcheur, et s'asseyaient sur l'herbe verte, qui est si molle et délicate qu'il ne leur fallait ni carreaux ni tapis. » Et chacun à son tour contait une aventure galante.

Rabelais visita également les sources de Cauterets. Aujourd'hui le nombre des visiteurs annuels, malades ou touristes, dépasse 13 000. On y compte généralement deux saisons : la plus fréquentée commence le 1er juillet pour finir avec le mois d'août. Avant ou après ces époques il fait souvent froid le matin et le soir.

« La richesse hydrologique de Cauterets n'a point de rivale dans les Pyrénées, dit le *Manuel indicateur*. Le nombre des sources de cette localité n'est égalé que par leur variété. » Les sources utilisées sont actuellement au nombre de 23, et alimentent neuf établissements formant deux groupes bien distincts, l'un à Cauterets même, et l'autre plus au S., au confluent des Gaves de Lutour et de Marcadau. Le premier groupe comprend les eaux de César, des Espagnols, de Bruzaud, de Rieumizet, de Pause-Vieux, de Pause-Nouveau et de Vieux-César. Le groupe du S., situé à la jonction des Gaves de Lutour et de Marcadau, se compose des bains de la Raillère, du petit Saint-Sauveur, du Pré, du Mauhourat et du Bois. Les habitants de la vallée de Saint-Savin sont les propriétaires de la plupart des sources et ont le droit de s'y baigner gratuitement; mais quelques-unes appartiennent à des particuliers. Les renseignements que nous allons donner sur les établissements des deux groupes ont été puisés en grande partie dans l'ouvrage de M. Gouët.

A. GROUPE DE CAUTERETS.

Grand Établissement.

Chaise à porteurs, 50 cent.

Cet édifice, situé à 1002 mèt. de hauteur, dans le bourg même, au pied de la montagne de Perraute, date de 1844; il a été construit en marbre gris des Pyrénées, d'après les plans de M. Artigala. Un grand escalier de 12 marches environ conduit à des degrés latéraux qui, sous un péristyle à quatre grandes colonnes également en marbre, don-

nent accès de chaque côté dans une vaste salle que divise en deux parties égales une double rangée de cabinets; au fond, un large corridor fait communiquer ces deux moitiés, dont l'une, celle de g. est alimentée par la source des Espagnols, et l'autre, celle de dr. reçoit l'eau de César; au milieu du corridor est un bassin en marbre vert dans lequel deux robinets versent incessamment l'eau de la source correspondante. Toutes les baignoires sont en marbre poli.

Avant 1834, les eaux thermales qui alimentent l'établissement émergeaient sous le bois de Perraute, à 160 mèt. au-dessus de Cauterets; mais à cette époque on les recueillit par des conduits séparés contenus dans un aqueduc en pierre, et on les fit descendre au point où elles jaillissent aujourd'hui; elles perdent 5 à 6 degrés centigrades de chaleur pendant le trajet.

Bains Bruzaud.

Chaise à porteurs, 50 cent.

Ces bains, construits dans l'origine à l'endroit même de la source, sur le flanc de la montagne étaient alors appelées *Canaries* ou *bains de la Reine*. Plus tard, la famille Bruzaud, devenue propriétaire de l'eau thermale, voulant la faire descendre, comme était descendu le village, fit bâtir vers 1800 l'établissement tel qu'il existe aujourd'hui. C'est une maison sans aucune prétention architecturale, assez mal distribuée à l'intérieur, et située près du côté N. du grand établissement; on y arrive par deux petites terrasses précédant un vestibule de 4 mèt. de large sur lequel s'ouvrent dix cabinets; les baignoires sont en bois de sapin recouvert de zinc. Il est question de reconstruire cet établissement et d'y réaliser toutes les améliorations indiquées par la science.

Source Rieumizet.

Chaise à porteurs, 50 cent.

L'établissement est situé un peu en dehors de Cauterets à 1010 mèt. de hauteur, au N. des bains Bruzaud. Il se trouve, pour ainsi dire, à l'entrée du parc, dans la partie la plus élevée d'une prairie qu'on pourrait convertir à peu de frais en un jardin anglais. Il consiste en une galerie spacieuse exposée au S. O. et largement éclairée par cinq arcades; au fond sont les douze cabinets de bains.

Source de Vieux-César.

Chaise à porteurs, aller et retour, 1 fr.

Cette source, située sur le flanc de la montagne de Perraute à 1116 mèt. de hauteur, est l'une des plus anciennement exploitées. On voit encore au-dessus de l'édifice actuel, tout près de l'endroit où fut érigée la première chapelle de Cauterets, des vestiges de constructions anciennes, des traces de murs et une sorte de niche cintrée au milieu de laquelle débouchait un tuyau. C'est là, dit-on, que le grand César est venu prendre des bains. Plus bas et un peu à dr., sont les restes du premier établissement de Pause-Vieux, jadis appelé Bain des Pères, et maintenant réduit à un simple hangar où l'on remplit des bouteilles d'eau de César. Beaucoup de gens du pays viennent encore boire à cette source par habitude. Des galeries souterraines, exécutées avec un soin particulier par M. François, ont beaucoup augmenté la quantité de l'eau disponible.

Pause-Vieux.

Chaise à porteurs, aller et retour, 1 fr.

Pause-Vieux est un petit édifice construit en 1852 et 1853 à 10 mèt. au-dessous et un peu à dr. de l'ancien bain de ce nom, à 100 mèt. environ au-dessus du grand établissement. Un joli vestibule, éclairé par cinq grandes ouvertures vitrées à arcades, sert de salle d'attente et donne accès à 12 cabinets que divise en deux parties une élégante buvette en marbre noir. Au-dessus s'élève un pavillon vitré. Les baignoires sont toutes en marbre poli, munies d'une douche ascendante et pourvues de trois robinets, un d'eau chaude à la température naturelle de la source, un second de la même eau refroidie, et un troisième d'eau froide ordinaire. Devant l'établissement est une terrasse d'où la vue s'étend sur Cauterets et son bassin, sur le Monné et sur les vallons de Cambasque et de Catarave.

Pause-Nouveau.

Chaise à porteurs, aller et retour, 1 fr.

Cet établissement particulier, appartenant à la famille Cazenave-Manuguet, est situé au N. du Pause-Vieux; il fut construit pour la première fois en 1816; mais, par une combinaison inconcevable, on le plaça au-dessus du point d'émergence de la source, de sorte qu'il fallut établir un système de pompes pour faire monter l'eau. En 1843, on éleva les bâtiments actuels dont le sol est à 4 mèt. au-dessous du griffon, ce qui donne aux douches une chute suffisante. On y pénètre par un grand vestibule donnant sur une galerie exposée au S. O.; c'est là que s'ouvrent les cabinets, pourvus de baignoires en marbre; ils sont au nombre de 18.

On arrive très-facilement aux trois établissements de Pause-Vieux, Pause-Nouveau et Vieux-César, par une rampe très-large et bien entretenue, qui commence sur la place des Thermes, se dirige au S. sur le flanc de la montagne et fait un coude vers le N. E. pour atteindre le Pause-Vieux. De ce coude part à dr. une autre rampe facile qui mène au pont de la Raillère. On pourrait aisément desservir ces établissements par des omnibus; mais la distance est si faible que les malades préfèrent monter à pied ou en chaise à porteurs.

GROUPE DU SUD.

Bains de la Raillère.

1 kil. en ligne droite. 1800 mèt. par la grande route.

C'est de la *place* que partent les omnibus *de la Raillère*; il faut avoir soin de se munir d'un billet pour chaque départ; le bureau est à l'entrée de la rue de la Raillère. C'est sur la place aussi que stationnent les porteurs. Tarif des chaises, aller et retour, 1 fr.

On remonte par la gorge du Gave entre la montagne de *Perraute* à g. et celle de *Péguère* à dr.; on passe sur un pont au pied d'un grand éboulement dont les anfractuosités sont toujours remplies de neige, et où vont s'approvisionner les habitants de Cauterets; puis, laissant à g. l'ancienne route et à dr. la promenade de Péguère, on arrive par une route sinueuse à (1800 mèt.) *l'établissement thermal* de la **Raillère,** ainsi nommé à cause du vaste éboulis (ou raillère)

de rochers au-dessous duquel il se trouve placé. Ces bains, dont l'altitude est de 1110 mèt., sont situés dans une position sauvage, sous une montagne de granit en partie écroulée; d'énormes blocs gisent çà et là sur les escarpements et jusque dans le lit du Gave.

La Raillère est la plus fréquentée des sources de Cauterets, et chaque jour il y a foule depuis 4 heures du matin jusqu'à midi. L'eau est d'une abondance telle qu'elle suffit au besoin de 30 baignoires, pendant 14 heures de la journée, sans compter toute celle qui se consomme en boisson et en gargarismes. La source fut découverte en 1600, et dès cette époque on commença à la fréquenter; on creusa un petit bassin sous un bloc de granit, et l'on fit passer l'eau par deux canons de fusil qui servaient de buvette. Les premiers bains furent établis au S. de ce bassin dans quelques baraques contenant chacune deux baignoires en bois enfoncées dans le sol; plus tard on éleva un pavillon en pierres; mais ce n'est qu'en 1817 que, la concession des eaux ayant été faite à M. Fèche, on commença l'établissement actuel par la construction de l'aile gauche.

Les Thermes forment un long parallélogramme construit sur une large terrasse de 90 mèt. de long, dominant le cours du Gave et l'entrée du Val de Lutour. De la terrasse, au centre de laquelle s'élève un petit pavillon, on pénètre dans une galerie largement éclairée par des fenêtres vitrées. Au milieu de l'édifice se trouve la buvette, et sur toute la longueur s'ouvrent les cabinets contenant 50 baignoires en marbre poli. En dehors de l'établissement, on a construit une écurie pour les chevaux du haras de Tarbes, que l'on envoie prendre en boisson l'eau de la Raillère.

Petit Saint-Sauveur.

Chaise à porteurs, aller et retour, 1 fr. 50 c.

A 250 mèt. au delà de la Raillère, on franchit sur une passerelle le Gave de Géret ou de Marcadau, qui un peu plus bas va se réunir au Gave de Lutour, et à 100 mèt. plus loin (2150 mèt. de Cauterets), on trouve à g. de la route l'établissement particulier du *Petit Saint-Sauveur*, situé à 1125 mèt. et ainsi nommé à cause de la ressemblance de ses eaux avec celles de la vallée de Luz (V. R. 48); il appartient aujourd'hui à M. Laurent Sarrète. La source n'a été exploitée que vers 1805; il n'y eut d'abord, comme partout à l'origine, qu'une baraque en planches, avec quatre baignoires en bois. C'est en 1814 qu'on construisit le corps de bâtiment le plus rapproché de la route, et qui se compose d'un petit vestibule dans lequel s'ouvrent six cabinets dont quatre à deux baignoires. En 1818 on y adjoignit la petite aile de l'E., qui contient quatre cabinets. Les baignoires sont en planches doublées de zinc.

Le Pré.

Chaise à porteurs, aller et retour, 1 fr. 50 c.

Un peu plus loin, et sur le bord même du Gave, à 1135 mèt. de hauteur, on rencontre le Pré, autre établissement particulier, appartenant à la famille Capdegelle. Les cabinets, au nombre de 17, sont pour la plupart pourvus de baignoires en marbre. Les douze premiers sont établis autour d'un large corridor; les cinq autres se trouvent dans une petite galerie plus rapprochée du Gave, à laquelle on parvient par une petite terrasse presque exclusivement réservée aux paysans espagnols attaqués d'affections gastriques ou rhumatismales. Chaque année, ceux-ci passent la montagne en grand nombre pour faire ce qu'ils appellent une *neuvaine* de bains. Après avoir pris un bain tempéré pour se préparer, ils boivent pendant neuf jours de six à huit verres de l'eau de Mauhourat (Voy. plus bas) et prennent au Pré deux bains par jour qu'ils supportent une demi-heure à la température naturelle de 47°50°. En sortant du bain, ils s'enveloppent d'une couverture de laine, et complètent l'effet du bain par une sudation si abondante que le sol en est inondé. Puis ils s'habillent, et, s'entourant d'une autre couverture en guise de manteau, ils regagnent gravement leur logis.

Mauhourat, les Yeux et les Œufs.

Chaise à porteurs, aller et retour, 1 fr. 50 c.

En quittant le Pré, la route, construite en 1817 par M. Labat, fait un détour à g., puis à dr., pour diminuer la pente qui conduit à Mauhourat. L'endroit où jaillissait la source était, ainsi que son nom l'indique (Mau Hourat, *mauvais trou*), une étroite fissure ouverte sur le Gave qui la remplissait dans ses crues, et où l'on n'arrivait qu'en se laissant glisser sur les poutres, au risque de tomber dans l'eau du torrent; aujourd'hui on entre dans la grotte, située à 1160 mèt. d'altitude, par un joli chemin garni de parapets. A l'entrée sont des bancs grossiers; au fond, la source jaillit dans un petit canal en bois où l'on puise l'eau; Mme de Montebello a fait carreler le sol à ses frais.

La *Source des Yeux* est un filet d'eau coulant immédiatement derrière la grotte de Mauhourat dans une petite rigole qu'elle tapisse de dépôts de matière organique.

Un peu plus loin, en descendant au bord du Gave, une forte odeur de soufre signale la présence de la source des *OEufs*, ainsi nommée parce qu'elle est assez chaude (55°) pour cuire des œufs, ou bien peut-être parce qu'elle répand une odeur d'œufs pourris. Cette source, d'un volume énorme, était autrefois d'un accès très-dangereux; mais on l'utilisera bientôt. Elle a été récemment, ainsi que la source du Mauhourat, l'objet d'un important travail d'aménagement souterrain, dirigé par MM. François et Balagna.

Aujourd'hui ce groupe comprend dix sources sulfureuses, dont la température varie de 44 à 60 degrés et qui débitent près de 400000 litres par 24 heures (V. ci-dessous).

Ces eaux, conduites par un aqueduc actuellement en construction au sommet de la prairie de Benquès, qui termine d'une manière si pittoresque la vallée de la Raillère, sont destinées à y alimenter un vaste établissement thermal dont la création vient d'être décidée.

Sources du Bois.

Chaise à porteurs, aller et retour, 2 fr.

De la source des Œufs, on monte par un chemin difficile jusqu'aux *Bains du Bois*, les plus éloignés de tous et situés à 1210 mèt. d'altitude; on vient d'y construire un établis-

sement commode, contenant deux piscines et quatre cabinets de bains. Le premier étage est disposé en logements pour les personnes qui ne pourraient pas supporter la fatigue d'un trajet de plus de 3 kil.

LES EAUX.

A. Eaux thermales, sulfureuses.
B. Eaux thermales, salines.
Connues dès l'époque romaine.

Quatorze sources, non compris celles qu'on a découvertes récemment. A l'Est S. César, vieux et nouveau; S. des Espagnols, S. Pause, vieux et nouveau; S. de la Reine, S. de Bruzaud, S. Rieumizet au midi; S. de la Raillère, S. du Pré, S. du Petit-Saint-Sauveur, S. du Bois, S. des Œufs, S. de Mahourat.

Débit en 24 h. : Ensemble des S., 3920 hectol., depuis les derniers travaux de M. François, au lieu de 2160 h., débit ancien : la S. César vieux, qui donnait 210 h., en donne 1100 à présent; Pause vieux, 691 au lieu de 390.

Température maxima des S. : César vieux, 48°,5; la Raillère, 39°; S. aux Œufs, 55°.

Caractères particuliers : Analogues à celles de Bagnères-de-Luchon à beaucoup d'égards, ces eaux laissent dégager moins d'acide sulfhydrique et ne déposent pas de soufre dans les conduits; elles sont, comme celles de Luchon, très-altérables; quelques-unes déposent au contact de l'air de la barégine; aucune ne blanchit.

Service médical : Un médecin inspecteur, un inspecteur adjoint.

Emploi : boissons, bains, douches.

Climat pluvieux, brouillards fréquents.

Classification chimique : A. Eau sulfurée sodique. On n'a que d'anciennes analyses sur les anciennes sources; l'Annuaire des Eaux minérales donne la suivante que M. Latour de Trie a faite d'une des sources découvertes depuis 1849 par M. Larramiau :

Analyse (Longchamps. Latour de Trie.)

	S. nouvelle n° 1. E. 1 kil. gr.	*S. La Raillère.* E. 1 lit. gr.
Chaux	0,004487	
Bicarbonate de chaux.		0,0050
» de magnésie		0,0040
» de fer		0,0010
» de strontiane (évalué).		0,0030
Magnésie	0,000445	
Soude caustique	0,003396	
Carbonate de soude		0,0105
» de potasse.		traces
Sulfure de sodium	0,019400	0,0172
Sulfate de soude	0,044317	0,0400
» de chaux		0,0050
Chlorure de sodium.	0,049576	0,0506
» de magnésium.		0,0100
» de calcium		0,0105
Acide silicique	0,061097	
Barégine, pot. caust., ammoniaque	traces.	
Iodure de sodium (évalué)		0,0040
Bromure de sodium.		traces
Silicates de chaux et d'alumine		0,0325
Oxyde de fer		0,0022
Glairine et perte		0,0445
	0,182718	0,2400
Azote	0,004	p. qua.

Effets physiologiques : Ces eaux diffèrent dans leurs effets comme dans leurs éléments chimiques et dans leur température. Les S. César vieux et des Espagnols sont les plus excitantes; la S. de la Raillère agit spécifiquement comme les Eaux-Bonnes, mais avec moins

d'activité et d'une manière moins locale; elle produit moins la congestion pulmonaire. La S. Bruzaud passe pour résolutive; c'est la plus alcaline et l'une des plus riches en barégine. En somme, ces eaux, analogues dans leurs effets comme dans leur nature à celles de Luchon, sont plus douces et plus sédatives.

L'eau des S. César et la Raillère se transportent.

TARIF DES EAUX appartenant à la vallée de Saint-Savin. Boisson pour une personne, par jour et à chaque source, 0 fr. 10 c.; abonnement à la boisson pour une source, pendant toute la durée du séjour, 3 fr.; abonnement à la boisson pour toutes les sources pendant la durée du séjour, 5 fr.; prix d'un litre d'eau, y compris le remplissage, bouchonnage, goudronnage et capsule, etc., 0 fr. 30 c.; prix d'un demi-litre, y compris remplissage, etc., 0 fr. 20 c. Bains à heure fixe, de 7 h. à 10 h. du matin, au Grand-Établissement ou à la Raillère, 1 fr. 50 c.; grande douche, aux mêmes heures, au Grand-Établissement, 1 fr. 50 c.; bains et douches, à heure fixe, hors les heures ci-dessus désignées, pour tous les établissements, 1 fr. 25 c.; bains et douches, pris simultanément au Grand-Établissement ou à la Raillère, de 7 à 10 h., 2 fr. 25 c.; bains et douches pour tous les établissements en dehors de ces heures, 1 fr. 75 c.; bains de pieds, 30 c.

Dans ces prix se trouvent compris tous les frais de préparation de bains, de chauffage du linge, ainsi que les soins des garçons et filles de bains.

PROMENADES.

Le Parc.

Le *Parc*, qui s'étend le long de la route à l'entrée du bourg, offre aux promeneurs des allées de tilleuls, de vastes pelouses entourées de peupliers, et un terrain heureusement accidenté. Quelques milliers de francs suffiraient pour le convertir en un magnifique jardin anglais; car rien n'y manque, ni l'espace, ni l'eau, ni les rochers pittoresques, ni les gazons, ni les massifs d'arbres.

Promenade du Mamelon-Vert.

Chaise à porteurs pour le tour de la promenade, 2 fr.

En traversant le pont du Gave vis-à-vis de la mairie, on prend la route qui se présente à dr.; c'est la *promenade du Mamelon-Vert;* de création nouvelle, elle n'est pas encore assez ombragée, mais elle offre une vue charmante sur le bourg et la gorge de Cauterets; le soir elle est le rendez-vous général des promeneurs. Longue d'un kil. environ, elle traverse le Gave de Cambasque au-dessus du point où ce torrent se partage en deux bras pour aller se jeter dans le Gave de Cauterets, longe le versant de la montagne et aboutit au mamelon qui lui a donné son nom. Un sentier, destiné à devenir bientôt une allée d'arbres, la continue et descend par un pont de bois à la route de Pierrefitte. A quelques pas au-dessous de la jonction, on trouve un autre sentier appelé chemin de *Cancéru*, qui gravit la montagne de Perraute, passe derrière le Parc et rentre à Cauterets par la place des Thermes.

Promenade de Péguère.

1 kil. 1/2. Chaise à porteurs, 2 fr.

On traverse également le pont, puis on laisse à dr. la promenade du Mamelon-Vert, et le chemin du Monné (Voy. ci-dessous), et l'on s'élève par de longs zigzags en pente douce sur le flanc du Péguère;

de là, on redescend au S. vers la grande route au pont de la Raillère.

La grange de la reine Hortense.

1/2 h. de marche. Chaise à porteurs, aller et retour, 6 fr. Guide, 2 fr.

Un sentier part de l'établissement de Pause-Vieux et conduit en pente douce, à travers les prés et les petits bois du *Lisey*, à cette petite maisonnette, où la reine Hortense fut surprise un jour par l'orage en revenant de Luz. Une inscription, souvent effacée et rétablie sur une plaque de marbre, rappelle cet événement.

Du rocher où se trouve la grange, on domine la petite ville et son riant bassin; la tête obtuse du Monné se montre par l'échancrure de Cambasque et à l'extrémité de la gorge de Pierrefitte, on aperçoit la vallée d'Argelez jusqu'à la tour de Lourdes.

Cascade de Cérisey, pont d'Espagne.

2 h. 1/2 de marche. Un guide n'est pas absolument nécessaire. Chaise à porteurs jusqu'à la cascade de Cérisey, 2 hommes, 6 fr.; jusqu'au pont d'Espagne, 4 hommes, 15 fr. Guide pour la cascade, 2 fr.; pour le pont d'Espagne, 3 fr.

On passe devant tous les établissements thermaux du groupe du S. (Voy. ci-dessus) et l'on continue à suivre la gorge du Gave de Géret ou de Marcadau, à travers le défilé le plus sauvage et le plus grand de la chaîne des Pyrénées. Partout des fonds bouleversés, des masses ruinées, de noires forêts de sapins et l'aiguille de Peyrelanz, fière et nue. C'est là, d'après M. de Chausenque, que vivait autrefois le lynx. En 1777 encore, on y aperçut une mère avec son petit qui seul put être pris et qu'on envoya au Jardin des Plantes.

« La **cascade de Cérisey,** dont le bruit sourd va croissant, est une des plus belles de ces vallées. Pour bien la voir, il faut descendre au travers des sapins sans cesse humectés de ses vapeurs où, sous le soleil, brillent les couleurs du prisme.... La gerbe compacte, brisée à moitié chute, s'élance une seconde fois et retombe dans un canal profond où s'enfuient ses eaux toujours sombres, excepté lorsqu'un rayon de soleil vient montrer leur limpidité parfaite et faire reluire les truites qui y abondent.

« Plusieurs autres ressauts élèvent rapidement le fond de la vallée et donnent lieu à d'autres cascades, dont celles du *Pas de l'Ours* et de *Boussès* sont belles encore; cette dernière tombe d'un seul jet au milieu des sapins. » La première est ainsi nommée, parce que, selon les gens du pays, un chien et un ours s'y rencontrèrent un jour; l'habitant des bois ne voulut point céder le pas à celui des villes, qui refusa de son côté de se déranger de sa route : or, le chemin n'ayant en cet endroit qu'un pied au plus de largeur, nos héros, comme on le pense, durent vider la querelle, et les deux adversaires roulèrent dans le précipice.

On arrive tout près de la cascade du pont d'Espagne sans l'apercevoir; seulement, un sourd mugissement annonce qu'on s'en approche. Après avoir passé sur la rive dr. par un pont jeté entre deux saillies de rochers, on gravit pendant quelques minutes un sentier escarpé qui monte au sommet d'un petit monticule, puis, tournant à dr., on descend, à 1530 mèt. d'altitude, sur le **pont d'Espagne,** composé de quelques sapins de 9 à 10 mèt. de longueur. Le Gave de Gaube descend d'une gorge noire de sapins, bondit en cascades dans son lit de rochers, se heurte contre un îlot de pierre qui porte quelques arbres, se divise en deux bras dont l'un, à demi caché derrière l'îlot, apparaît comme une longue ligne écumeuse, tandis que l'autre bras, situé immédiatement en face, coule assez tranquillement d'abord, puis se partage en deux magnifiques nappes et plonge d'un jet à la base du rocher. A quelques mèt. au-dessous, le Gave de Marcadau, venu du S. O., s'unit au Gave de Gaube, passe avec lui sous le pont d'Espagne dans un lit profondément encaissé, et tombe dans un gouffre de plus de 25 mèt. de profondeur, d'où s'élève sans cesse une poussière de vapeurs irisées.

Près du pont, on montre sur une petite éminence la cabane composée de troncs d'arbres et couverte d'herbes sèches où une courageuse artiste, Mlle. Sarrazin, osa rester seule trois mois pour s'exercer à la peinture de paysage.

Du pont d'Espagne à Panticosa (V. R. 36).

De Cauterets au lac de Gaube.

3 h. à 3 h. 1/2 de marche. On peut aller à pied, en chaise à porteurs et à cheval. Chaise à porteurs, 4 hommes, 18 fr. Guide, 4 fr.

Pour aller visiter le lac de Gaube, on laisse à dr. le pont d'Espagne, et l'on prend à g. le sentier rapide qui suit la rive dr. du Gave de Gaube. Pendant près d'une heure, on monte à travers les rochers, entre les colonnes pressées des sapins et les pins rouges. Les arbres deviennent enfin plus maigres et plus rares; on gravit un dernier escarpement du haut duquel on découvre en même temps le lac de Gaube, les montagnes qui le dominent et le Vignemale.

Le **lac de Gaube** est situé à 1788 mèt. de hauteur au-dessus de la mer; sa longueur est de plus d'un kil., sa profondeur de 1400 mèt. environ; c'est l'un des plus grands lacs des Pyrénées, mais il ne vaut pas sa réputation. De tous les côtés il est encaissé entre de hautes montagnes âpres et nues : à l'E., les monts *Pechmeya* et la *Palomière* de Gaube; à l'O., les pics de *Gaube* et de *Peyrot;* au fond, le gigantesque *Vignemale*, dont la *Pique-Longue* couronne les glaciers. A l'extrémité supérieure, une pelouse avec quelques sapins est la seule verdure que l'œil aperçoive dans le vallon bouleversé qui monte au Vignemale, et où la cascade de *Spumouse* se laisse à peine entrevoir. L'eau du lac, descendue des neiges éternelles du Vignemale, est toujours glacée et conserve une belle couleur bleue assez rare dans les lacs de montagnes.

La seule habitation des bords du lac est la *hutte du pêcheur*, perchée sur un escarpement de granit. Elle sert en même temps de restaurant, et les amateurs de truites ne manquent pas de s'y arrêter; on y est très-bien, mais assez chèrement traité. Tout près de là, sur un rocher qui s'avance dans le lac, un petit monument de marbre blanc rappelle la mort fatale des époux Pattisson qui, à peine mariés depuis un mois, se hasardèrent sur le lac dans un misérable bateau et se noyèrent ensemble. Il va sans dire

que pour visiter ce monument il faut payer une redevance au fermier du lac.

De Cauterets au lac d'Estom.

3 h. à 3 h. 1/2 de marche pour aller, 3 h. pour revenir. On peut faire la course à cheval, mais la dernière partie du sentier est assez pénible, et il vaut mieux marcher. Tarif des chaises à porteurs, 4 hommes, 25 fr. Guide, 5 fr.

Un peu en amont des bains de la Raillère, les deux Gaves de Marcadau et de Lutour, venant, le premier du S. O., et le second du S., se réunissent pour former ensemble le Gave de Cauterets. Après être arrivé au point de jonction des deux torrents, on entre dans la *vallée de Lutour*, en suivant indifféremment l'une ou l'autre rive, dont l'une, celle de g., est ombragée de beaux sapins. « Les paysages de Lutour, dit M. de Chausenque, réunissent l'aménité des basses vallées aux formes grandioses des montagnes centrales. Ce ne sont plus les accidents si variés et les versants alpestres de Gaube, ni ses bois sauvages; mais des bois de sapins et de pins rouges divisés par des espaces herbeux, ou couronnant des étages rapprochés, couvrent les pentes basses où les yeux reposent. » D'abord le sentier est beaucoup moins rude que celui de Marcadau sur les bords de l'autre Gave; mais vers la fin, il devient difficile et pierreux.

Après avoir dépassé une magnifique cascade, on arrive au **lac d'Estom,** situé presque à la hauteur de la région des neiges perpétuelles. Moins grand que le lac de Gaube, il est plus froid et ne nourrit point de poissons; de hautes montagnes, parmi lesquelles on distingue celles de *Hourmigas* à l'O., de *Poey-Mouron* (Montagne-Brûlée) au S., de *Sangué* et d'*Agudes* à l'E., le dominent de toutes parts. Des pasteurs espagnols du val de Broto en louent les pâturages pendant l'été.

Après avoir visité le lac d'Estom, on monte pendant quelques heures, puis on atteint l'une des crêtes de l'*Araillé*, d'où l'on découvre le *lac d'Estom-Soubiran*, situé sur le plateau du même nom, et dont les eaux sont presque toujours couvertes de glace. Les troupeaux peuvent encore pâturer pendant deux mois de l'année sur ce triste plateau. On dit que sur ce lac les fées apparaissent parfois, guidant de légères nacelles, aux flancs bleus, à la poupe couverte de lames d'or.

On peut aussi aller du lac d'Estom au lac de Gaube, en passant à l'O. par le *col de la Hourquette* entre des montagnes désolées. Pour faire cette course, il faut prendre un guide expérimenté.

Ascension du Monné.

4 h. pour la montée, et près de 3 h. pour la descente. On peut gravir jusqu'à une certaine distance du sommet en chaise à porteurs et à cheval. On laisse les chevaux dans des cabanes de pasteurs, situées au milieu d'un plateau appelé les *Cinquets*. De là à la cime il faut encore 1 h. 1/2 de marche. Tarif des chaises à porteurs, 4 hommes, 30 fr. Un guide se paye 6 fr.

Le **Monné** est la montagne granitique qui s'élève immédiatement à l'O. de Cauterets, de l'autre côté du torrent. Son point culminant, qui atteint 2724 mèt., est souvent environné de vapeurs, dont les habitants de Cauterets consultent la forme et la couleur pour pronostiquer le bon ou le mauvais temps; ces vapeurs sont le baromètre du pays.

On traverse le Gave en sortant de Cauterets, et, laissant à dr. la promenade du Mamelon-Vert, puis à g. celle de Péguère, on suit un sentier qui, après avoir longé la base de la montagne de Péguère, tourne à dr. pour atteindre le revers du Monné, du côté du Gave de Cambasque. Cette gorge prend le nom d'*Arresto*. « Près de là, dit M. Bascle de Lagrèze, on montrait, il y a peu d'années, un abîme, où, suivant la tradition, furent engloutis les Aspois vaincus par les sortiléges de l'abbé de Saint-Savin (V. R. 28). Si vers le soir, quand la brume enveloppait le précipice d'un voile mytérieux, deux ou trois pasteurs venaient à s'approcher, des gémissements souterrains se faisaient entendre. A la voix du berger, appelant son camarade, souvent une voix inconnue répondait : Que veux-tu? »

Au delà de la gorge d'Arresto, on s'élève par de larges croupes convertes de genévriers et de rhododendrons jusqu'au plateau herbeux des *Cinquets*, où coule une source d'eau vive; puis on continue à monter en longeant l'arête de g. moins difficile à escalader, et bientôt on peut s'asseoir sur la roche du sommet.

De toutes les montagnes qui environnent Cauterets, le Monné est celle dont la vue est la plus étendue. On découvre du côté de l'O., Labat de Bun, branche orientale de la vallée d'Azun, toute marquetée de prés, de bois, de champs et de villages. On distingue aussi le bosquet qui entoure la jolie chapelle de Poey-la-Houn, sur la route des Eaux-Bonnes à Argelez par le col de Tortes. La vallée d'Argelez apparaît à peine sous le Cabaliros; mais les plaines de Tarbes et du Béarn se montrent entièrement. A l'horizon du S., se dressent les pics de Badescure, Barétous, Pène d'Aragon, Costerillou, Som de Séoube, et les cimes du Vignemale dominées par la Pique-Longue, sourcilleux promontoire visible de 50 lieues. Le Pic du Midi d'Ossau doit être également visible; mais, comme la fourche est tournée vers le N. O., et qu'il ne présente qu'une pointe, il reste confondu avec les masses du haut Azun et du Sousoueou. En abaissant les yeux, on aperçoit à ses pieds Cauterets, au fond d'un large précipice vert.

On peut redescendre par la gorge du *Lion*, ainsi nommée à cause de la forme des rochers qui la dominent; les pentes de cette gorge sont très-douces.

De Cauterets au col d'Arrégiou.

Ascension assez fatigante sur le flanc de la montagne de Lisey, qui domine le Parc. 2 h. 1/2 pour aller, autant pour revenir.

On suit au départ le chemin qui conduit à la grange de la reine Hortense, puis on monte au col d'*Arregiou*, plateau situé entre la gorge de Cauterets et celle de Pierrefitte, et du haut duquel on distingue Luz, Baréges, et plusieurs villages environnants.

De Cauterets à Saint-Savin, à Beaucens (V. R. 42); — à Saint-Orens (V. R. 42); — à Panticosa (V. R. 36); — aux Eaux-Bonnes par le col de Tortes (V. R. 37); — à Luz par la montagne (V. R. 46); — au Vignemale (V. R. 44).

ROUTE 44.

ASCENSION DU VIGNEMALE.

Un jour entier. Pour être prêt à commencer l'ascension dans la matinée, il faut aller coucher à la cabane du lac de Gaube, ou bien à l'origine du val d'Ossoue, au pied du mont Cardal. Un guide est absolument nécessaire. Le prix est par jour, d'après le tarif, de 8 fr. Chaise à porteurs, aller et retour, 4 hommes, 50 fr.

Le **Vignemale** est la plus haute montagne des Pyrénées françaises, car le Mont-Perdu et la Maladetta sont en Espagne. A l'E., il s'appuie sur l'immense contre-fort du Montferrat, tandis qu'à l'O., il se dresse de toute sa hauteur au-dessus de l'énorme précipice au fond duquel s'ouvre le port d'Oulette. Il est couronné par quatre pitons, dont trois seulement sont ordinairement accessibles; le quatrième, la *Pique-Longue*, haute de 3368 mèt., a été gravie pour la première fois en 1834 par le chasseur Cantouz.

A. Ascension par le lac de Gaube.

On peut aller à pied, en chaise à porteurs, ou même à cheval, jusqu'à la base du Vignemale, à la cascade de *Splumouse*. 5 h.

« Du lac de Gaube jusqu'au pied du Vignemale, dit M. La Boulinière, on monte sans cesse, et l'on remarque cinq ressauts successifs, à travers lesquels le Gave s'est ouvert un passage. Il en est résulté autant de *cascades*. La première, celle de *Splumouse* ou de *Spumouse*, ainsi nommée à cause de son écume, est la plus remarquable. Autant de vallons successifs séparent ces chaussées naturelles, et sont le *réceptacle* des débris des montagnes. Quelques pâturages peu fertiles y alimentent les troupeaux dans la belle saison.

« Sur le dernier ressaut, on est de plain-pied avec un plateau différent de tout ce qui précède. C'est un dédale de buttes herbeuses, de roches calcaires et granitiques, et de petits bassins, où le Gave dans son enfance coule lentement entre des bords marécageux. Les cimes granitiques du *Chabarrou* et de l'*Araillé* terminent de part et d'autre les chaînons latéraux, puissants contre-forts du mont dominateur qui couronne leurs masses de granit par son énorme crête de calcaire et de schistes. »

« Enfin, ajoute M. de Chausenque, le glacier se montre au bout d'une esplanade, percé à sa base de plusieurs arches d'où sortent des ruisseaux troublés par la boue de la moraine et couvrant de débris ce sol nivelé. D'une pente assez égale, il s'élève jusqu'au pied des murailles de la Pique-Longue, d'où, tournant à l'E., il monte par des gonflements crevassés ou des pentes de neige très-rapides, jusqu'au port d'Ossoue et beaucoup plus haut dans les plis qui séparent les pènes. La masse obtuse de la pointe orientale du Vignemale est séparée de la seconde pointe par un col qui semble n'être qu'une crête en ruines; celle-ci se relève brusquement, puis par ressauts aplatis, jusqu'au cône tronqué qui la termine. La troisième, plus aiguë, s'élève entre deux profondes déchirures, mais rien n'égale la majesté de la Pique-Longue, dont le cône allongé se dresse à l'extrémité occidentale de la crête; du haut de ce cône, de brusques ressauts descendent à l'O. jusqu'au col de l'Oulette entre, la France et l'Espagne.

« Le glacier du Vignemale, pas plus que les autres glaciers des

Pyrénées, n'est comparable à ceux des Alpes. On n'y voit pas ces belles crevasses transparentes, ces jeux d'aiguilles et d'arêtes qui hérissent ceux-ci et les font ressembler à des vagues surprises par la congélation, et la belle teinte de vert marin ne s'y montre que dans les tranches épaisses ou les parois des crevasses. Les glaciers des Pyrénées, d'ailleurs relégués sur les pentes dépouillées ou dans des fonds déserts, ne peuvent offrir comme dans les Alpes ces contrastes charmants, ces oppositions pittoresques de leurs pyramides et de leurs cavités azurées avec les chalets, les bois et les prairies. » (*Voyage dans les Pyrénées.*)

Du haut du Vignemale, la vue est très-vaste, mais elle ne s'étend que sur des montagnes, et les plaines lointaines du Béarn sont à peine indiquées par des couches de vapeurs bleuâtres. De quelque côté qu'on porte ses regards, on voit des crêtes, des rochers, des forêts noires, des neiges éclatantes, des gorges sauvages ou des pâturages déserts. Du côté de l'Espagne surtout, le paysage est presque effrayant à contempler; ce n'est qu'une étendue bouleversée, aride, et d'une teinte générale jaunâtre et brûlée, excepté là où quelque nuance terne indique des bruyères ou des bois. Du côté du N., c'est une confusion de pics ruinés, sans verdure et repoussants par leur nudité. A l'E. et à l'O., l'œil plane sur tant de cimes qu'il est difficile de les reconnaître: cependant, on distingue parfaitement la masse superbe du Marboré, les Tours, la brèche de Roland et ses murailles, et enfin les Tourettes plus humbles, voisines du port de Gavarnie.

B. Ascension par le val d'Ossoue.

8 h. de montée; on peut rester à cheval jusqu'au delà du *plan d'Aube*. C'est par là que Cantouz parvint le premier à gravir le Vignemale, en 1834. Quatre ans plus tard il servit de guide à M. de la Moskowa, qui publia dans la *Revue des Deux-Mondes* (tome XV, page 807) le récit de son ascension.

Le val d'Ossoue est décrit jusqu'au pied du Cardal dans la R. 45.

Parvenu au pied du Cardal, dont la masse domine au S. le val d'Ossoue, on le gravit, et, après une heure d'une montée roide, on atteint le *Plan d'Aube*, long plateau dominé à l'O. par les escarpements du Montferrat. Au lieu de tourner à dr. et de s'élever sur les flancs de ce pic pour atteindre le sommet de la crête qui se redresse vers le Vignemale, on continue à se diriger vers le S., et l'on descend en Espagne dans la première gorge de la vallée de la *Serbigliana*. C'est alors seulement qu'on prend à dr. pour contourner les pentes méridionales du Montferrat. Ici les cavaliers doivent descendre de monture. « Au commencement, la route suivie est presque horizontale; on s'élève à peine, afin d'éviter les rochers peu abordables dont est revêtue la partie moyenne du Montferrat, et l'on suit prudemment le pied de la montagne pendant plus d'une heure. On rencontre bientôt des ardoises mouvantes, des schistes en décomposition sur des pentes rapides; ce sol est des plus pénibles; il ne faut pas s'y arrêter, mais poser le pied à peine, quand on rencontre une de ces veines grisâtres, et s'élancer. Au delà de ces pentes parsemées de pierres glissantes, on arrive de nouveau sur le rocher solide, et l'on monte

sans fatigue de saillie en saillie. Il n'y a qu'un seul pas difficile : c'est une espèce de cheminée de 6 à 5 mèt. de hauteur, tellement étroite que le corps a peine à y entrer. Au-dessus de ce passage, on est déjà en vue des grandes neiges, et l'inclinaison des talus augmente sans cesse. A g. un vaste cirque, semblable à ceux de Gavarnie et de Troumouse, étend son arc immense; c'est vers la g. de l'amphithéâtre qu'il faut se diriger pour atteindre la base du grand glacier.

« Alors, dit M. de la Moskowa, commence la marche la plus fatigante et la plus monotone qu'on puisse imaginer, sur ces neiges dont la blancheur éblouit. A mesure qu'on s'élève, elles présentent une inclinaison plus rapide et une surface plus ferme. Chaque guide, à son tour, marchant en tête, taille dans la neige des degrés pour placer les pieds. On avance en file, les uns derrière les autres, et toujours en zigzag, revenant sur ses pas quand on rencontre le rocher, et s'élevant à peine au-dessus de l'horizon de 10 mèt. à chaque fois. On marche ainsi pendant plus de deux heures. »

Le glacier dont on vient d'atteindre le sommet forme le rebord méridional d'une grande plaine de neige, espèce d'entonnoir autour duquel s'élèvent quatre pitons d'inégale grandeur, les quatre sommets du Vignemale. Vue du rebord de l'entonnoir, la *Pique-Longue*, située à l'O. au delà du champ de neige, offre l'apparence d'une pyramide triangulaire. On l'atteint sans difficulté en une heure de marche à travers la neige.

On peut revenir du Vignemale à Cauterets par le val de *Lutour* et le lac d'*Estom* (V. R. 43). La première partie de la descente est périlleuse.

ROUTE 45.

DE CAUTERETS A GAVARNIE.

Le point de départ ordinaire pour l'excursion de Gavarnie est Luz ou Saint-Sauveur. C'est là qu'il faut aller coucher pour employer à la course de Gavarnie une journée entière, et regagner Cauterets le soir du second jour ou le troisième jour dans la matinée. Cependant un touriste intrépide peut partir en voiture de Cauterets à 4 h. du matin, arriver à Luz à 7 h., monter immédiatement à cheval, aller jusqu'à Gavarnie, déjeuner dans le cirque, revenir dîner à Luz vers 6 h. du soir, et rentrer à Cauterets à 10 h.

A Par Saint-Sauveur.

1° par la route 24 kil., de Cauterets à Luz ou à Saint-Sauveur; (V. R. 42 et 47); 2° par la montagne, 4 h. (V. R. 46).

De Luz ou de Saint-Sauveur à Gavarnie (V. R. 49).

B Par le val d'Ossoue.

Sentier de montagnes, 10 à 12 h. de marche fatigante. Un bon guide est nécessaire.

3 h. 30 min. de Cauterets au lac de Gaube (V. p. 281).

1 h. 30 m. du lac de Gaube à la base du Vignemale (V. p. 284).

Parvenu à la base du Vignemale, on monte sur la g. vers le col d'*Ossoue* qui est dominé par le *Poey Mouron* (montagne brûlée) au N., et par le Vignemale au S. Longeant alors la base du glacier d'Ossoue qui recouvre les flancs du Vignemale, on descend dans la vallée du Gave d'Ossoue; on laisse à dr. le sentier qui monte au plan d'Aube (V. R. 44); puis on longe la base septentrionale du pic de *Cardal*, à travers des pâturages semés d'énormes pierres. Plus loin, de l'autre côté de la vallée, se dresse la haute muraille de la *Courbe*, formée d'un calcaire rose et uni où l'œil découvre à peine quelques anfractuosités. Après avoir traversé un petit bois de noisetiers, on atteint l'extrémité supérieure d'une côte rapide et pierreuse, au bas de laquelle se trouve **Gavarnie** (V. R. 49).

Cette course demande une certaine prudence. Le 24 août 1836, deux jeunes gens, MM. Couturier et Coquillaud, partirent des cabanes du lac de Gaube accompagnés d'un guide, mais trop légèrement vêtus. En route, ils furent saisis par le froid, et le lendemain, on retrouva leurs cadavres à demi ensevelis dans la neige[1].

ROUTE 46.

DE CAUTERETS A LUZ ET A SAINT-SAUVEUR.

A Par la route.

24 kil. et 25 kil. Route de poste.

De Cauterets à Pierrefitte (V. R. 42).

De Pierrefitte à Luz et à Saint-Sauveur (V. R. 47).

B Par la montagne.

4 h. de marche environ. On peut faire la course à pied, en chaise ou à cheval. Un guide n'est pas absolument nécessaire.

On prend d'abord le chemin qui conduit à la grange de la reine Hortense, puis on monte sur le plateau du *Lisey*, à 45 min. de la grange (V. p. 280); c'est un vaste pâturage occupé depuis une vingtaine d'années pendant l'été par des pasteurs béarnais. De ce point, assez rapproché du pic de Viscos (2143 mèt.), le dernier pic, au N., de la chaîne de montagnes qui sépare la vallée de Luz de celle de Cauterets, on voit une partie des montagnes de Baréges. On passe alors le col de Lisey (1943 mèt.) pour descendre sur le versant occidental, à travers de grands pâturages, dont les divers sentiers conduisent tous à *Grust*, v. de 173 h.

De ce village, situé à 4 kil. de Luz, un bon chemin, qui longe le flanc de la montagne presque parallèlement à la grande route de la vallée, descend à *Sazos* (537 h.), puis à *Sassis* (101 h.), où il rejoint la route de Luz vers le deuxième kilomètre.

ROUTE 47.

DE TARBES A SAINT-SAUVEUR.

50 kil. et 51 kil. Route de poste. Dilig. Dodé, 4 départs par jour pendant la saison. Dilig. de la place de La Fayette, 1 départ par jour. Voitures à volonté. *Tarif de la poste aux chevaux*. Chaises et cabriolets, 4 fr. et 6 fr. par myriamètre; berlines, 8 fr. par myriamètre.

De Tarbes à Pierrefitte (V. R. 42).

Au sortir de Pierrefitte, on franchit sur un pont de pierre le Gave

1. « Les circonstances qui précédèrent et amenèrent cette double catastrophe n'ont jamais été parfaitement éclaircies, dit M. Lemonnier. Les uns disent qu'ils sont morts de froid; les autres prétendent qu'ils ont été attaqués par des contrebandiers espagnols. Quelques-uns élèvent des doutes sur la moralité du guide; mais cette profession est exercée en général par des hommes d'une probité rigide, et d'un courage à toute épreuve. Les contrebandiers ne sont pas ordinairement de méchantes gens; beaucoup sont complaisants et hospitaliers. Il n'y a pas un voyageur dans les Pyrénées qui n'ait eu à se louer de leurs services. Je suis très-porté à attribuer la mort de ces deux jeunes étrangers à l'ignorance du guide. »

de Cauterets, au delà duquel on côtoie (à dr.) la montagne de Soulom. 800 mèt. plus loin, on traverse sur un beau pont d'une seule arche (le *pont de Villelongue*, V. R. 43) le Gave de Baréges, et l'on se trouve à l'embouchure d'une majestueuse tranchée que les eaux supérieures se sont ouverte entre des roches schisteuses, taillées à pic et d'une grande hauteur. « Cette gorge, a dit George Sand, est sans contredit la partie la plus austère et la plus caractérisée des Pyrénées. Tout y prend un aspect formidable; les monts se resserrent; le Gave s'encaisse et gronde sourdement en passant sous des arcades de rochers et de vignes sauvages; les flancs noirs du rocher se couvrent de plantes grimpantes dont le vert vigoureux passe à des teintes bleues sur les plans éloignés et à des tons grisâtres vers les sommets. L'eau du torrent en reçoit des reflets, tantôt d'un vert limpide, tantôt d'un bleu mat et ardoisé comme on en voit sur les eaux de la mer. De grands ponts de marbre d'une seule arche s'élancent d'un flanc à l'autre de la montagne au-dessus des précipices. Rien n'est si imposant que la structure et la situation de ces ponts jetés dans l'espace et nageant dans l'air blanc et humide qui semble tomber à regret au fond du ravin. »

Pendant l'espace de 8 kil., la route est tantôt ouverte à l'aide de la poudre le long des flancs de la roche dure, tantôt suspendue sur des voûtes ou sur de longs soutenements qui vont chercher leur appui dans les profondeurs du gouffre, à plusieurs centaines de mèt. au-dessus du torrent. Le paysage, toujours grand, toujours beau, varie à chaque pas que l'on fait dans cette magnifique gorge un peu trop dépouillée d'arbres dans sa partie inférieure.

Une ligne blanche, tracée horizontalement à une assez grande hauteur sur le roc taillé à pic, et continuée, tantôt par des échelles horizontalement placées que supportent des barres de fer enfoncées dans le roc, tantôt par un étroit sentier, attirait jadis l'attention du voyageur. C'était l'étude d'une route nouvelle qui restera (on y travaillait en 1858) constamment sur la rive dr. du Gave, durant la plus grande partie du trajet, afin d'obvier ainsi aux éboulements fréquents des rochers qui surplombent la rive g. De Pierrefitte à Luz en effet, on ne compte pas moins de 7 ponts : le pont de *Villelongue*, le pont de l'*Échelle* et le *Pont Neuf* sur le Gave; plus loin, au-dessous du pont plus pittoresque de l'ancienne route, le pont d'*Enfer*, sur le Gave de Lartigue, qui descend des montagnes de l'E. au milieu de rochers jaunis par le soufre et par l'ocre; le beau pont de la *Hiladère* (fileuse), construit en pierres de serpentine par MM. Livet et Lefranc; un autre pont sur le Gave entre *Sassis* et *Sère;* enfin, le septième sur le torrent du *Bastan*, à l'entrée de Luz.

« Au sortir de ce défilé, dit encore George Sand, nous aperçûmes au fond de la gorge, qui insensiblement s'élargissait devant nous, la délicieuse vallée de Luz inondée des feux du soleil levant. La hauteur des montagnes qui bordent la route ne permettait pas encore au rayon matinal d'arriver jusqu'à nous. Le merle d'eau ne faisait pas entendre son cri plaintif dans les herbes du torrent. L'eau écumante et froide soulevait avec effort les voiles de

brouillard étendus sur elle. A peine, vers les hauteurs, quelques lignes de lumière doraient les anfractuosités des rochers et la chevelure pendante des clématites. Mais, au fond de ce sévère paysage, derrière ces masses noires, âpres et revêches comme les sites aimés de Salvator, la belle vallée, baignée d'une rosée étincelante, nageait dans la lumière et formait une nappe d'or dans un cadre de marbre noir. »

9 kil. (46 kil.). Le village de *Chèze* (190 h.) est situé sur la rive dr. du Gave, près du pont de la Hiladère, dont l'obélisque porte l'inscription suivante : *La vallée de Baréges à la reine Hortense*. 1807. Il fut emporté en 1301 par un éboulement formidable de neige qui engloutit plus de cent personnes. Les églises de ce village et du hameau voisin de Saint-Martin, ayant résisté à l'avalanche, sauvèrent ceux qui y avaient cherché un asile. Le village de Chèze fut seul rebâti, et les habitants de Saint-Martin s'établirent dans les villages voisins moins exposés. *Saligos* (273 h.), situé plus haut sur la rive dr. du Gave, à 3 kil. de Luz, a été également menacé d'une destruction totale. Vis-à-vis de Chèze, sur le versant oriental du pic de Viscos (2143 mèt.), se montre le v. de Viscos, près duquel jaillit une source ferrugineuse.

Entre *Sazos* (rive g.) et *Visos* (rive dr.), et à une faible distance de *Sassis*, v. de 101 h., situé sur la rive g., on passe sur la rive dr. du Gave, et bientôt on arrive au petit groupe de maisons de *Serre* ou *Lasserre*. L'église de ce hameau, assez complète, rappelle le type primitif des églises romanes; elle date certainement d'une époque antérieure au XIIe siècle. En en déblayant récemment les abords, qui s'étaient considérablement exhaussés par suite d'inhumations séculaires, on a relevé un grand nombre de tombeaux. Cette circonstance, rapprochée de l'importance de l'édifice, permet de supposer que l'église de Lasserre fut construite pour une agglomération d'habitants beaucoup plus considérable que celle qui l'entoure aujourd'hui. Sa situation sur un lieu escarpé, favorable à la défense, pourrait donner à croire que les premiers habitants de la vallée de Luz se groupèrent sur ce point et y fondèrent leur première capitale. Mais, lorsque les Templiers eurent construit leur établissement au milieu des vertes prairies de la vallée, il est probable que la population afflua sur les rives plus riantes du Bastan, et Luz finit par remplacer l'ancienne ville de Serre, qui perdit toute son importance, et qui ne forme plus qu'une moitié de commune, ayant avec le village d'*Esquièze* une population de 413 h.

C'est à Esquièze qu'on danse le *gabaret* mieux que partout ailleurs. Les jeunes gens se réunissent parés de tous les falbalas et de tous les accoutrements ridicules du canton. Un d'entre eux, représentant *Bayard*, s'avance d'un air héroïque sur un cheval de bois. Tous les jeunes gens dansent avec des contorsions grotesques une espèce de drame dont l'action consiste dans l'enlèvement d'une jeune fille; mais le chevalier sans peur et sans reproche la délivre et la reconduit à ses parents.

La chapelle d'Esquièze, malgré sa reconstruction toute moderne, a conservé une petite fenêtre percée d'un fer de lance à la clef, dans le genre moresque, une lucarne à as-

térisque et une porte ogivale qui rappelle le XIVe et le XVe siècle. Sur le mur du S. se trouve un grossier bas-relief qui appartient évidemment à l'époque romane et prouve ainsi qu'il existait une chapelle en ce lieu avant le XIIe siècle.

Après avoir dépassé Esquièze, on traverse le Bastan sur un pont de marbre et on entre dans la ville de

12 kil. de Pierrefitte (51 kil. de Tarbes) **Luz** (V. R. 48).

ROUTE 48.

LUZ ET SAINT-SAUVEUR.

LUZ.

Luz (Hôtels : de l'*Univers*, bon, le meilleur de la vallée, recommandé, du *Midi*, de *Londres*, des *Pyrénées*, etc. Maisons meublées : *Cazaux*, *Cazavieille*, *Coujet*, *Cousture-Daunet*, *Druène-Flamand*, *Sarrat*, *Theil*, *Vergé*, etc.), le chef-lieu de la vallée de Baréges, se trouve situé à 739 mèt., au débouché de la vallée du Bastan, dans le bassin auquel il a donné son nom, et qui, avant que le Gave ne se fût taillé dans le roc la gorge de Pierrefitte, était certainement un lac. Sa population fixe s'élève à 1642 h. « C'est une petite ville toute rustique, dit M. Taine, d'apparence originale et agréable. Les rues, étroites et caillloutées, sont traversées d'eaux courantes ; les maisons grises se serrent pour avoir un peu d'ombre. Le petit bassin triangulaire où se sont groupées les maisons de Luz et les treize villages qui l'environnent est charmant de fraîcheur et de grâce ; dans le fond, des prairies et des ruisseaux ; sur les collines, des pâturages verts ; tout autour, des pics, des crêtes et des sommets descendant vers la plaine par des croupes mollement arrondies.

« Luz était autrefois la capitale des vallées environnantes, qui formaient une sorte de république ; chaque commune délibérait sur ses intérêts particuliers : quatre ou cinq villages formaient un *vic*, et les députés des quatre vics se réunissaient à Luz.

« Le rôle des impositions se faisait de temps immémorial sur des morceaux de bois qu'ils appelaient *totchoux*, c'est-à-dire bâtons. Chaque communauté avait son *totchou*, sur lequel le secrétaire faisait avec un couteau des chiffres romains dont seul il connaissait la valeur. L'intendant d'Auch, qui ne se doutait pas de ces usages, ordonna en 1784 à un des employés du gouvernement de lui apporter les anciens registres; celui-ci arriva suivi de deux charretées de totchoux. »

Ces pays de montagnes sont naturellement libres. Ils savaient conserver leurs libertés et ne laissèrent jamais impunies les tentatives que firent les seigneurs contre leurs *fors*.

La charte de Bigorre est une des plus anciennes qu'on connaisse. Le comte Bernard la donna en 1090, et en cela ne fit que confirmer des priviléges acquis. Voici quelle était cette charte :

« Les gentishommes ne peuvent bâtir un château ni le rebâtir de pierre sans le consentement du comte, sur peine de démolition, et ceux qui en ont doivent assurer le comte qu'il ne lui sera fait aucun dommage au moyen de ce château, et qu'ils le lui mettront dans la main, qu'il soit courroucé ou qu'il ne le soit pas.

« La franchise, paix, sauveté et immunité seront conservées aux monastères et aux églises paroissiales dans les limites désignées, sauf qu'un voleur public y pourra être pris. La paix sera gardée en tout temps aux clercs, aux moines, aux *dames* et à leur suite, en sorte que, si quelqu'un s'est réfugié auprès d'une *dame*, sa personne soit assurée en réparant le dommage qu'il aura fait. Les rustiques seront toujours en paix, et ni les bœufs ni les fers du labourage ne pourront être saisis. S'ils sont cautions de leurs seigneurs, ils ne pourront être contraints que jusqu'à la concurrence de ce qu'ils doivent à leur seigneur.

« La chasse et la pêche sont défendues aux paysans, sauf pour l'usage des seigneurs et des gentilshommes. Le comte a trois corvées de charroi chaque année sur les personnes franches et libres, et un repas chaque année, une *poule* à Noël et un *agneau* à Pâques. Les personnes franches, non plus que les paysans, ne sont obligées d'aller à la guerre que pour la défense de la terre. Le comte a droit à *un repas* chez le vicomte de la Barte, à Posac, à Bénac, à Ossun, à Antin, à l'Abatud (V. Marca). »

M. de Laboulinière ajoute d'autres détails. D'après lui, les femmes étaient toujours servies à table par leurs maris avec toutes les marques du respect. Maintenant les progrès de la civilisation ont tout changé : la femme n'oserait plus s'asseoir à table en même temps que son mari ; elle ne jouit qu'une fois de cet honneur, au jour de la noce.

Les États du Bigorre se composaient de trois chambres qui opinaient séparément : celle du clergé, celle de la noblesse, celle du tiers état, qui comprenait des consuls ou officiers principaux des communes, et des *députés des vallées*. Dans ces assemblées, on répartissait les impôts et l'on discutait toutes les affaires importantes. Le Bigorre, réuni par Henri IV à la monarchie, resta pays d'États et garda ses libertés.

« Mais le pays est indigent, dit M. Taine. On trouve des ordonnances qui réduisent de moitié le nombre des hommes d'armes auquel il est taxé, se fondant sur ce que les grêles et les gelées détruisent chaque année ses récoltes. Plusieurs fois, pendant les guerres religieuses, il fut désert. En 1575, Montluc déclare « qu'il est maintenant si pauvre que « les habitants d'iceluy sont forcés « d'abandonner leurs maisons et d'aller mendier. » En 1592, les gens de Comminges ayant dévasté la contrée, « les paysans de Bigorre abandonnèrent la culture des terres par « manque de bétail, et la plus grande « partie d'iceux prit la route d'Espagne. » Il n'y a pas cent ans, on n'y connaissait que trois chapeaux et deux paires de souliers. »

La vallée de Luz a la réputation d'avoir été habitée autrefois par des géants de 8 pieds de haut. On les appelait les *Prousous* ou les Preux. Le dernier était le vieux *Barrique*, mort au commencement du siècle, à l'âge de 108 à 110 ans. On l'a enterré à côté de ses ancêtres, dans un endroit séparé que l'on montre encore.

Les antiquités de Luz se réduisent à *l'hôtel de ville*, qui tombe en ruines, et à *l'église* paroissiale, qui fut construite par les Templiers. « Cette église, moins vaste que celle de Saint-Savin, reproduit, sur des di-

mensions plus étendues, dit M. Cénac-Moncaut, la simplicité toute primitive de la chapelle de Soulom. Même absence de croix latine, même abside en cul-de-four, même voûte, même galerie sous toiture, percée d'une rangée d'ouvertures servant de créneaux.

« Une inscription incrustée dans le mur et ainsi conçue :

Ecca esta edificata anno inc. ... b. Blanc Passalo lose d'aquest bila,

semble nous dire que l'église fut bâtie dans le XIIe siècle par Blanc Passalo, habitant du bourg. Quoi qu'il en soit, le style de l'édifice prouve incontestablement par l'ensemble et les détails qu'il appartient à la seconde époque de l'ère romane.

« L'église de Luz se distingue entre toutes par son aspect belliqueux. Son chevet est placé entre deux tours carrées de défense, dont l'une, celle du N., est surmontée de créneaux et percée de meurtrières. Si l'on monte à son premier étage par l'escalier extérieur, on voit quatre gros fusils de rempart du XVIe siècle, laissés là sur leurs chandeliers tournants par les derniers ligueurs et tout prêts à faire feu sur les huguenots; puis, pour compléter cet appareil de guerre, mors de brides, étriers, fers de lance, lanternes à fanal, sont suspendus aux murailles de ce donjon. Telle est la basilique romane, dominée par deux tours, au milieu d'une enceinte de remparts complétement crénelée et percée d'un double rang de meurtrières. Cette enceinte, chargée de protéger les vivants et les morts contre les attaques des Albigeois et des huguenots, entourait le cimetière. »

A l'entrée de l'église, un petit tombeau découvert sert de bénitier, et l'on montre une porte basse par laquelle passaient les goîtreux et les Cagots, race maudite. Une des tours renferme un petit musée pyrénéen (prix d'entrée, 50 c., au profit de l'église), où l'on voit quelques armes anciennes, une urne romaine, un glaive et des fers de prisonniers découverts dans les oubliettes de la prison de Luz, démolie en 1851; un beau christ en bois trouvé sous un escalier; un calice et un encensoir d'argent, découverts, il y a environ cinquante ans, dans l'ermitage de Saint-Pierre; une statuette d'albâtre, représentant probablement un saint Michel terrassant le dragon.

« Mais l'objet le plus intéressant au point de vue archéologique, dit M. Lallier, est, sans aucun doute, un tombeau d'enfant du XIIIe siècle, creusé dans un bloc de marbre gris-noir et encore muni de son couvercle; il a 63 centimètres de longueur sur 46 centimètres de largeur. L'inscription est gravée en caractères italiques. En voici le sens :

« Ici dessous gît la bonne ....
« fille de Narano de Baréges, et de
« Madeleine Nahera, morte en la
« dernière semaine d'avril de l'an-
« née 1236. Gille de Sera creusa ce
« tombeau et grava l'inscription. »

A part cette église, la ville de Luz n'offre rien de remarquable; on visitera seulement avec intérêt les fabriques de laines dites de *Baréges*.

Promenades. Un monticule qui se dresse au-dessus de Luz, de l'autre côté du Bastan, porte encore les ruines du vieux château de *Sainte-Marie*. D'après M. Cénac-Moncaut, « c'était autrefois un

poste fortifié occupé par des routiers anglais; maintenant il en reste peu de chose : au N., une tour carrée, percée de quelques meurtrières et de grandes ouvertures servant de créneaux couverts; au S. une seconde tour cylindrique, dont l'élancement hardi semble prolonger l'aiguille de rocher qui la supporte.

« Ce château resta en la puissance des Anglais quatorze ans de moins que celui de Lourdes. En 1404, Jean de Bourbon le prit avec le concours d'Anger de Laffite de Luz, chef des troupes de la république barégeoise. »

Derrière la ville s'élève un petit mamelon nu, appelé *Saint-Pierre*, qui porte les ruines grisâtres d'un *ermitage*. De là on peut voir le bassin de Luz avec ses maisons, ses champs, ses promeneurs et ses cavalcades; en face, les deux sombres tours du château de Sainte-Marie; à dr., la gorge du Gave où Saint-Sauveur est suspendu sur les prairies au milieu des hêtres, des aunes et des bouleaux.

Un autre but de promenade peut être aussi la *fontaine pétrifiante* qui se trouve sur la rive g. du Gave, avant d'arriver à Saint-Sauveur. Le ruisseau qu'elle produit dépose sur le sol des incrustations calcaires en forme de larges dalles; les plantes, les racines, les mousses qui trempent dans l'eau sont bientôt revêtues d'une couche de pierre.

Mais ce qui fait la beauté du bassin de Luz et plaît surtout à ceux qui s'y promènent au hasard le long des petits sentiers, c'est, dit M. Taine, « l'abondance des eaux courantes. Les prairies sont traversées de filets d'eau qui se croisent, se séparent, se réunissent et sautent ensemble dans le Gave. Les paysans arrosent ainsi toutes leurs cultures : un champ a cinq ou six étages de ruisseaux qui courent serrés dans des lits d'ardoise. La troupe bondissante s'agite au soleil comme une bande folle d'écoliers en liberté. Les gazons qu'elles nourrissent sont d'une fraîcheur et d'une beauté incomparables; l'herbe se presse sur leurs bords, trempe ses pieds dans l'eau, se couche sous l'élan des petites vagues, et ses rubans luisants tremblent dans un reflet de perle sous les remous argentés. On ne fait pas dix pas sans rencontrer une chute d'eau : grosses cascades bouillonnantes qui descendent sur une traînée de blocs rougeâtres, nappes transparentes qui s'étendent sur un large feuillet de roche, filets d'écume qui serpentent en raies tortueuses depuis la cime jusqu'à la vallée, sources égarées qui suintent le long des graminées pendantes et tombent goutte à goutte. Le Gave roule sur la droite et couvre tous ces murmures de sa grande voix monotone. De beaux iris bleus croissent sur les pentes marécageuses; les bois et les cultures montent bien haut entre les roches. La vallée sourit, encadrée de verdure; mais, à l'horizon, les pics crénelés, les crêtes en scie, les noirs escarpements des monts ébréchés, montent dans le ciel bleu, sous leur manteau de neige. »

De Luz à Saint-Sauveur.

1400 mèt., bonne route de voitures.

Saint-Sauveur est réuni à Luz par une belle route plantée d'arbres qui a 1400 mètres de longueur. Cette route traverse d'abord le petit torrent de la *Lise*, contourne le pied du mamelon qui porte l'ermitage de Saint-Pierre, franchit le Gave sur un beau

pont de marbre, et remonte la rive g. jusqu'au village.

SAINT-SAUVEUR.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

HÔTELS : de *France*, chez Barrio ; de *Paris*, chez Sassissou ; *Bégarie*. Beaucoup de baigneurs se logent à Luz, où l'on trouve plus facilement des appartements.

MAISONS MEUBLÉES : Barrio, Brauhauban, Vergès-Sarrat, Druène-Flamand, Fabas. A Saint-Sauveur comme à Cauterets, toutes les maisons sont construites pour les étrangers.

MÉDECIN-INSPECTEUR DES EAUX : M. Fabas ; adjoint, M. Charmasson de Puylaval.

DOCTEURS-MÉDECINS : MM. Druène ; Fabas fils ; Peyramale ; Hédouin.

PHARMACIENS : M. Claverie ; Lacoste, directeur de la poste aux lettres.

CABINET DE LECTURE. A l'établissement; on y trouve quelques journaux.

POSTE AUX CHEVAUX. A Pierrefitte.

BUREAU DES MESSAGERIES. Chez Sassissou. Les voitures de Bareges, passant à Luz, font aussi le service de Saint-Sauveur.

Mathieu, voiturier de Tarbes, va aussi à Saint-Sauveur le lundi et le vendredi, et quelquefois le mercredi de chaque semaine, avec une calèche.

LOUEURS DE VOITURES. Barrio, traiteur ; Planté ; Forcamidan ; Jeantoy, Druène ; Couture ; Cazaux ; Barrio, régisseur; Vergès-Sarrat.

La plupart des loueurs de chevaux et d'ânesses se trouvent à Luz ; mais ils se tiennent presque tous sur la route, prêts à partir.

GUIDES. Bellan ; Bordenave-Saint-Laure ; Courtadet, Henri ; Cumia, Jean ; Fortané, Bernard ; Fortané fils; Jean Gay, Thomas ; Moncassin, Antoine ; Moncassin fils ; Pontis-Laurrou, Grégoire : Pratdessus, Henri ; Pratdessus, Salles, Henri, Ceciro (recommandes pour les grandes courses).

LOUEURS DE CHEVAUX. Tous les guides sont loueurs de chevaux.

GUIDES-CHASSEURS, domiciliés à Luz : Catala-Sarayré, Clément; Larrieu, Vincent; Castex.

TARIFS DES GUIDES pour les diverses excursions : Pic de Léviste, 6 fr. ; Pic du Midi, 6 fr.; Monné, 6 fr. ; Pic de Viscos, 5 fr.; Tourmalet, 4 fr. 50; Pierrefitte et Argelez, 5 fr. ; Saint-Savin et Beaucens, 5 fr.; Gripp par la montagne, 5 fr.; Poey-la-Houn, 6 fr. ; Bagnères de Bigorre, 6 fr. par jour; Eaux-Bonnes, 6 fr. par jour ; Eaux-Chaudes, 6 fr. par jour; Bagnères de Luchon, 6 fr. par jour; Cauterets par le Vignemale, 10 fr.; Pic de Néouvieille, 10 fr.; Lac Vert, 10 fr.; simple promenade 3 fr. La plupart de ces excursions se font de Baréges ou de Cauterets (Voy. en tête de chaque course).

TARIF DES CHEVAUX. Pic de Léviste, 5 fr. ; Pic du Midi, 6 fr.; Monné, 6 fr.; Pic de Viscos, 5 fr.; Tourmalet, 4 fr. 50 ; Pierrefitte et Argelez, 4 fr. 50 ; Saint-Savin et Beaucens, 4 fr. 50 ; Gripp par la montagne, 6 fr. ; Poey-la-Houn, 6 fr.; Bagnères de Bigorre, Bagnères de Luchon, Eaux-Bonnes, Eaux-Chaudes, 5 fr. par jour; simple promenade, 2 fr.

On paye 50 cent. en sus par course et par chaque selle de dame.

On paye les chevaux des guides aux prix du tarif.

TARIF DES CHAISES A PORTEURS : De l'établissement en ville, 25 c.; aller et retour de Saint-Sauveur à Luz, 1 fr. 50; au Pic du Midi, 40 fr.; à Pierrefitte et Saint Savin, 20 fr.; au château de Beaucens, 20 fr.; à Bagnères de Bigorre, 60 fr.; Monné, 46 fr.; Angelez, 25 fr.; Cauterets, 30 fr. ; Poey-la-Houn, 40 fr.; Gripp par la montagne, 40 fr.; Bagnères de Bigorre, 60 fr.; Vignemale, 40 fr.; simple promenade, 4 fr.

DESCRIPTION.

« *Saint-Sauveur*, dit M. Taine, est une rue en pente, régulière et jolie, sans rien qui sente l'hôtel improvisé et le décor d'opéra. Elle n'a ni la grossièreté rustique d'un village, ni l'élégance salie d'une ville ; tout y est simple, propre et de bon goût. Les maisons alignent sans monotonie leurs croisées en-

cadrées de marbre brut : à dr., elles s'adossent contre des roches à pic d'où l'eau suinte ; à g., elles ont sous les pieds le Gave qui tonne au fond du précipice. »

Un évêque de Tarbes, Gentien d'Amboise, qui avait fui l'armée des protestants, s'était réfugié à Luz : il y découvrit, dit-on, sur la montagne voisine, une source minérale près de laquelle il fit construire une chapelle portant cette inscription : *Vos haurietis aquas e fontibus Salvatoris*. Telle serait, au dire de certains historiens, l'étymologie du nom de Saint-Sauveur. Il n'y a pas encore un siècle, cette source presque inconnue, sans autre ornement que le roc creusé en voûte au-dessus d'elle, tombait dans un large bassin d'un mèt. de profondeur. Un M. de Béségua, professeur à l'école de droit de Pau, ayant trouvé à Saint Sauveur une guérison qu'il avait inutilement cherchée à Baréges, recommanda ces eaux, qui, déjà fréquentées sous l'Empire, eurent sous la Restauration une vogue brillante, due au patronage de la duchesse d'Angoulême et de la duchesse de Berry, dont deux colonnes de marbre, placées aux deux extrémités du village, rappellent le séjour. Le nombre des baigneurs, qui avait ensuite diminué pendant quelques années, suit maintenant une progression constante.

La *chapelle* est une rotonde sans aucun style, bâtie à l'extrémité supérieure du village, au-dessus du jardin anglais.

ÉTABLISSEMENT THERMAL.

« Le bâtiment des bains, dit encore M. Taine, est un portique sous un double rang de colonnes d'un style aisé et simple; les marbres, d'un gris bleuâtre, ni éclatants ni ternes, font plaisir à voir. Une terrasse plantée de tilleuls s'avance au-dessus du Gave et reçoit les brises fraîches qui montent du torrent vers les hauteurs; ces tilleuls répandent dans l'air une odeur délicate et suave. Au-dessous du mur d'appui, l'eau de la source sort en gerbe blanche et tombe entre les têtes des arbres dans une profondeur qu'on n'aperçoit pas. »

Cette description est charmante comme tout ce qui sort de la plume de M. Taine; mais, jugé au point de vue pratique, l'établissement de Saint-Sauveur mérite encore plus de reproches peut-être que celui des Eaux-Bonnes. Les malades n'y trouvent rien de ce qui leur serait utile ou agréable : ni galerie couverte et fermée pour s'y promener en cas de mauvais temps, ni siéges commodes pour s'y reposer, ni même une salle d'attente. Quelque temps qu'il fasse, si fatigués, si souffrants qu'ils soient, ils y demeurent exposés, sur leurs jambes, avant ou après leur bain, à tous les vents qui peuvent souffler dans la vallée. Du reste, à Saint-Sauveur comme aux Eaux-Bonnes, on promet des améliorations prochaines. L'établissement sera agrandi (les maisons voisines étaient achetées en 1857). Puisse-t-il être un peu moins orné de colonnes et plus confortablement aménagé !

Un établissement élégant et commode a été inauguré en 1858 près de la source de la Hontalade, qui jaillit à 600 mèt. de Saint-Sauveur et à 50 mèt. du point d'émergence de la source de l'établissement.

« Hontalade présente, au point de vue de son histoire, une particula-

rité qu'il est très-important de faire connaître, dit M. le docteur Hédouin.

« Il y a longtemps déjà, un ancien médecin de Saint-Sauveur eut l'idée, malheureuse pour la prospérité du pays, d'y établir un dépôt d'eau minérale de Bonnes, et il la prescrivit aux malades qui fréquentaient la localité. Ceux-ci s'en trouvèrent bien, et tellement bien, que plus tard ils firent cette réflexion toute naturelle : que si à Saint-Sauveur on leur prescrivait l'eau de Bonnes, il devait être préférable pour eux d'aller en faire usage aux Eaux-Bonnes même.

« En effet, Saint-Sauveur fut moins fréquenté, et bientôt les Eaux-Bonnes acquirent une importance qui devint chaque année plus considérable. Dans les premiers temps que l'eau Bonnes fut débitée à Saint-Sauveur, c'était bien de l'eau qu'on allait chercher à Bonnes; mais bientôt on trouva le trajet trop long, le transport trop coûteux, et on alla ultérieurement à Hontalade remplir, pendant la nuit, des bouteilles portant l'étiquette des Eaux-Bonnes. La personne qui s'était chargée de cette opération a avoué maintes fois sa coopération, et cette substitution de l'eau de Hontalade à celle de Bonnes ne fait, dans le pays, et depuis un temps immémorial, l'objet d'aucun doute.

« Au reste, depuis longtemps, l'eau de Hontalade est utilisée en boisson pour son compte personnel. D'abord employée seulement par les malades du département, plus tard son usage s'est étendu, et aujourd'hui des faits nombreux témoignent des propriétés remarquables de cette source, qui mérite qu'on lui assigne une place importante parmi les eaux des Pyrénées. »

LES EAUX.

Eau thermale, sulfureuse.

Émergence : Du terrain primitif. (Eurite.)

Deux sources : S. principale alimentant l'établissement, et S. dite la Hontalade, dont l'exploitation a été autorisée en 1855.

Débit en 24 h. : S. principale, 1240 hectol.

Température : S. principale, à la douche, 33°; à la baignoire, 32°; la Hontalade, 22°.

Caractères particuliers : Eau limpide, odeur et saveur hépatiques, très-onctueuse à la peau, analogue à celle de Barzun par ses caractères physiques, laissant comme cette dernière dégager des bulles de gaz dans le verre, assez stable et ne blanchissant pas, contenant beaucoup de barégine. Quelques malades ont peine à supporter la température un peu basse des bains.

Établissement bien aménagé pour buvette, 16 baignoires et 2 douches.

Service médical : Un médecin inspecteur, un inspecteur adjoint.

Situation : 770 mèt. au-dessus de la mer.

Climat de montagne assez rude, brouillards fréquents.

Effets physiologiques : Eaux douces, sédatives, hyposthénisantes, agissant principalement sur le système nerveux; passaient, au siècle dernier, pour favoriser la conception.

Ne se transportent pas.

Classification chimique : Eau sulfurée à base de soude. On a constaté la présence de l'iode dans la Hontalade.

Analyse (Filhol 1855).

	S. de l'établissement.	*S. Hontalade.*
	gr.	gr.
Sulfure de sodium	6,0218	0,0179
Chlorure de sodium ...	0,0995	0,0780
Sulfate de soude.......	0,0400	0,0780
Silicate de soude......	0,0704	0,0701
» de chaux......	0,0062	0,0054
» de magnésie...	0,0031	0,0028
» d'alumine.....	0,0070	0,0060
» de potasse.....	traces	
Matière organique.....	0,0820	0,0318
Iode..................	traces	
Acide borique.........	traces	
Borate de soude.......		traces
	0,2500	0,2662
Azote.................	q. not.	q. not.

RÈGLEMENT DES THERMES. Il est affiché dans tous les établissements. Le prix des bains et douches est de 1 fr. 20 c.; la durée du bain, de 1 h.

Bibliographie. Fabas, Lettres sur l'action des eaux de Saint-Sauveur.... 1849 — Aperçu sur les propriétés des eaux sulf. de Saint-Sauveur.... 1849. — Filhol, Eaux minérales des Pyrénées, Paris 1853, in-12. — O. Henry, Bulletin de l'Académie de médecine, mai 1855. Hédouin : des eaux de Saint-Sauveur.... Paris 1858, in-8.

Promenades.

« Au bout du village, les sentiers sinueux du *jardin anglais* descendent jusqu'au Gave, dit M. Taine; un frêle pont de bois traverse ses eaux d'un bleu terni, et l'on remonte le long d'un champ de millet jusqu'au chemin de Sia. Le flanc de ce chemin s'enfonce à 600 pieds, rayé de ravines; au fond de l'abîme, le Gave se tord dans un corridor de roches que le soleil de midi n'atteint qu'à peine; la pente est si rapide qu'en plusieurs endroits on ne l'aperçoit pas; le précipice est si profond que son mugissement arrive comme un murmure. Il disparaît sous les corniches et bouillonne dans les cavernes; à chaque pas il blanchit d'écume la pierre lisse. Son allure tourmentée, ses soubresauts furieux, ses reflets noirs et livides, donnent l'idée d'un serpent écumant et blessé. Mais le plus étrange spectacle est celui de la muraille de roches qui fait face : la montagne a été fendue perpendiculairement comme par une immense épée, et l'on dirait qu'ensuite des mains acharnées et plus faibles ont mutilé cette première entaille. Du sommet jusqu'au Gave, la roche a la couleur du bois mort écorcé; le prodigieux tronc d'arbre, fendillé et déchiqueté, semble moisir là depuis des siècles : l'eau suinte dans ses déchirures noircies comme dans celles d'un bloc vermoulu; il est jauni de mousses semblables à celles qui végètent dans la pourriture des chênes humides. Ses blessures ont les teintes brunes et veinées qu'on voit aux anciennes plaies des arbres. C'est vraiment une poutre pétrifiée, débris de Babel.

« Les géologues sont heureux; ils expriment tout cela, et bien d'autres choses encore, en disant que le roc est schisteux. »

Vis-à-vis de l'établissement thermal, s'ouvre une rampe, un peu rude d'abord, mais plus douce vers le sommet, qui conduit au *plateau de Bellevue*, d'où l'on découvre Saint-Sauveur, la gorge du Gave, les flancs escarpés du pic de Bergons et la vallée du Bastan, qui remonte à l'E. vers Baréges.

Le *chemin de Sassis* est aussi une agréable promenade. De ce che-

min, ombragé de chênes et de hêtres, on domine toute la vallée de Luz comme du sommet d'une énorme muraille; à mesure qu'on approche du village de Sassis, on voit se dérouler l'un après l'autre tous les points de vue du bassin, la ville de Luz dominée par ses deux vieilles tours, l'eau du Bastan blanche d'écume, et les noyers touffus épars au milieu des prairies.

Au delà de Sassis et de Sazos (V. R. 46), près de l'embouchure du torrent qui descend du lac d'Ardiden, le sentier vient aboutir à la route de Luz à Pierrefitte (V. R. 47). On suit la route pendant 2 kil. jusqu'au pont de la Hiladère, puis on monte à g. à la base du pic de Viscos, si l'on veut aller à Viscos, v. de 147 hab., situé à 6 kil. de Saint-Sauveur.

La promenade la plus fréquentée par les baigneurs de Saint-Sauveur est la route de Luz (V. page 293).

Au delà de la chapelle du village, un sentier qui traverse de petits ruisseaux, dont les petites chutes sont aussi agréables à voir qu'à écouter, conduit dans les montagnes et jusqu'au pont de Sia; il n'est praticable qu'à pied et assez difficile.

Du haut de l'ermitage de *Saint-Pierre* (V. Luz), on jouit aussi d'une vue magnifique.

La route de Gavarnie, le pas de l'Échelle, le pont de Sia, Pragnères, Gèdre, etc., sont décrits dans la route 49.

EAUX DE VISCOS.

A 2 kil. de Luz, sur le penchant du pic de Sardey, à 1 kil. à peu-près du v. de Viscos (V. page 289), jaillit une source minérale qui nécessite une mention particulière.

Eau froide, sulfureuse.

Connue de tout temps des gens du pays.

Émergence : D'un schiste calcaire.

Une source.

Débit en 24 h. : Peu abondant.

Température : 11°.

Caractères particuliers : Eau limpide, odeur sulfhydrique, contenant beaucoup de barégine, dans laquelle l'analyse montre l'existence du bitume.

Emploi : En bains ou lotions sur les plaies; son usage est fort peu répandu.

Situation : 100 mèt. au-dessus du village de Visos.

Effets physiologiques : Cette eau passe pour détersive et cicatrisante; elle a sans doute d'autres propriétés qui ne lui sont pas communes, comme celles-là, avec toutes les eaux minérales ou non.

Classification chimique : Eau sulfurée à base de soude ?

L'auteur de l'analyse suivante pense qu'elle aurait besoin d'être vérifiée par un nouveau travail.

Analyse (Bérard, de Montpellier.)

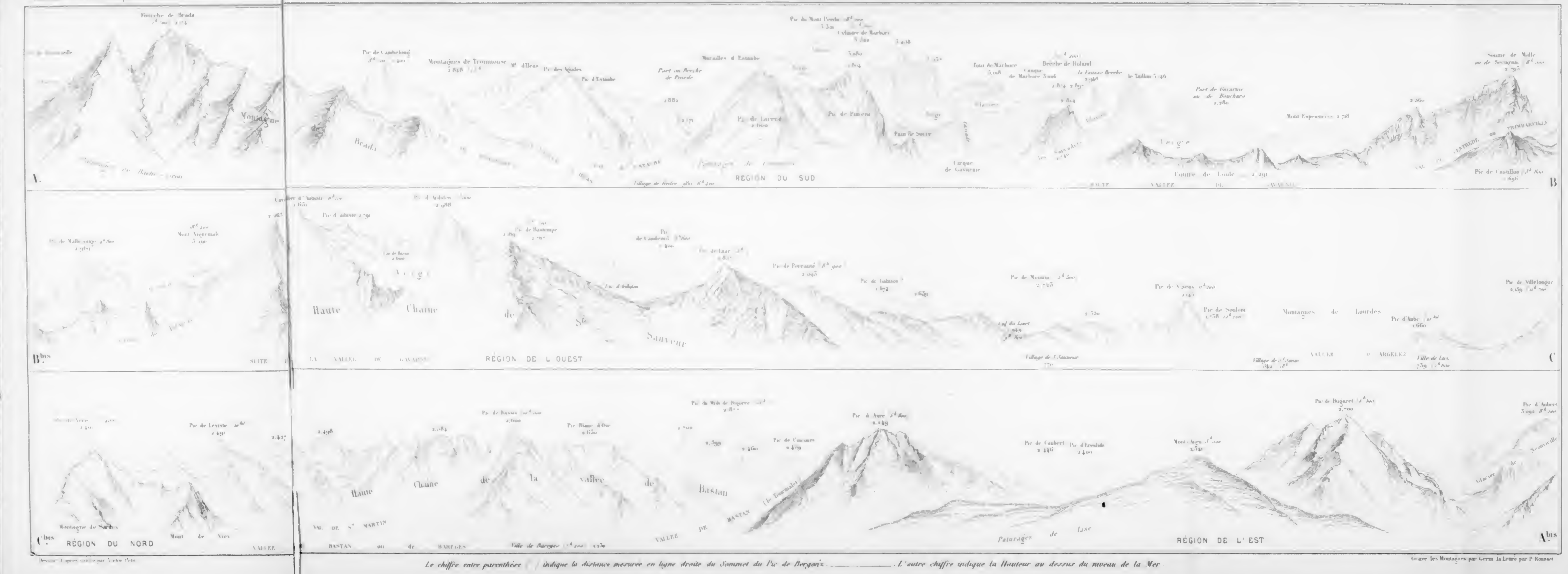
	Eau 10 kil.
	gr.
Carbonate de chaux........	1,247
» de magnésie......	0,256
» de soude et chlorure de sodium..	quant min.
Sulfate de chaux..........	0,490
» de magnésie........	0,050
Chlorure de calcium........	0,180
Substance organ. barégine bitumin...	0,340
	2,563
Gaz sulfhydrique combiné probablement avec la soude.......	quant. indét.
Ac. carbonique libre...	quant. pl. forte.

Bibliographie : Filhol, eaux minérales des Pyrénées.

Itinéraire des Pyrénées par AD. JOANNE

PANORAMA DU PIC DE BERGONZ. —— VUE GÉNÉRALE DE LA LIGNE DE FAÎTE DES VALLÉES DE GAVARNIE, DE LUZ ET DE BARÉGES.

L. HACHETTE et Cie — Paris



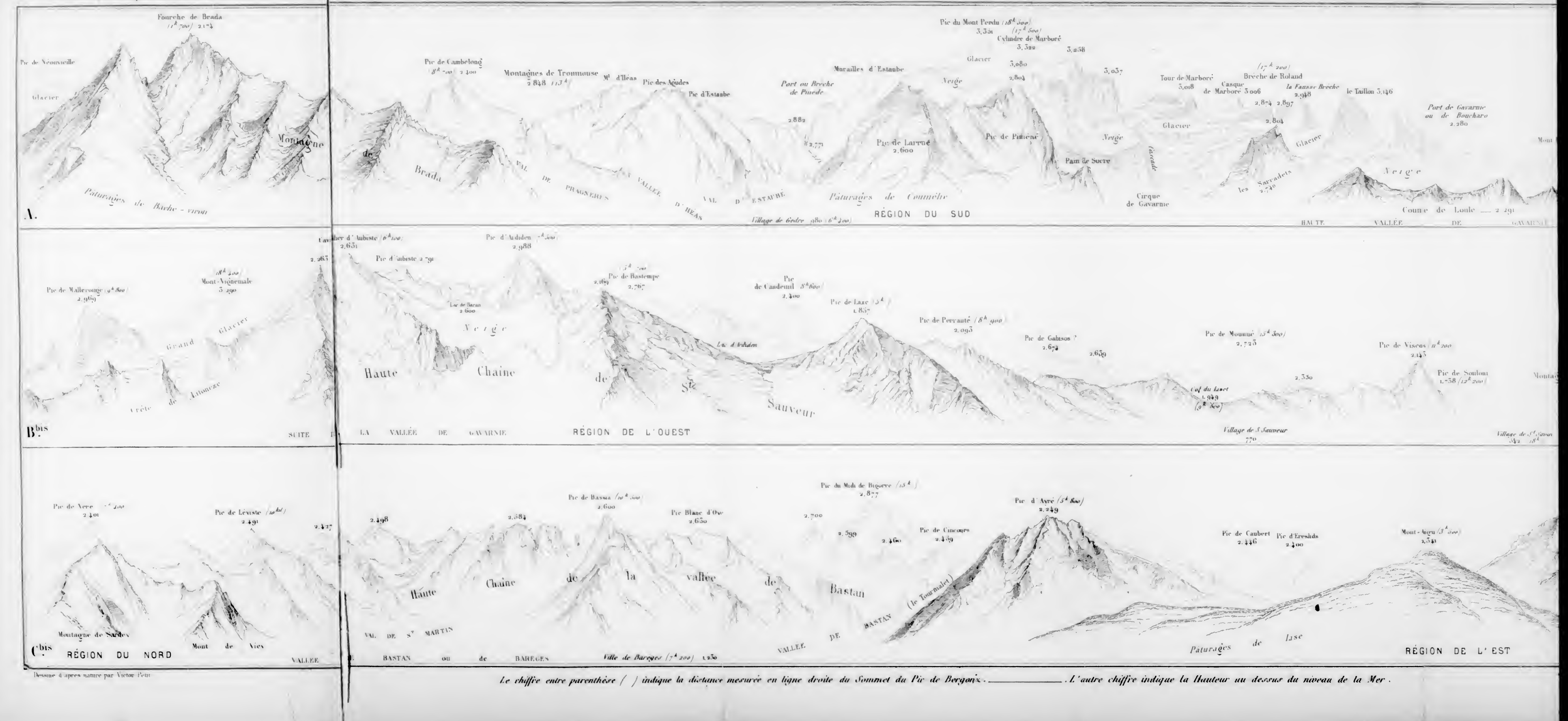
Dessiné d'après nature par Victor Petit.

Le chiffre entre parenthèse ( ) indique la distance mesurée en ligne droite du Sommet du Pic de Bergonz. —— L'autre chiffre indique la Hauteur au dessus du niveau de la Mer.

Gravé les Montagnes par Gerin la Lettre par P. Rousset

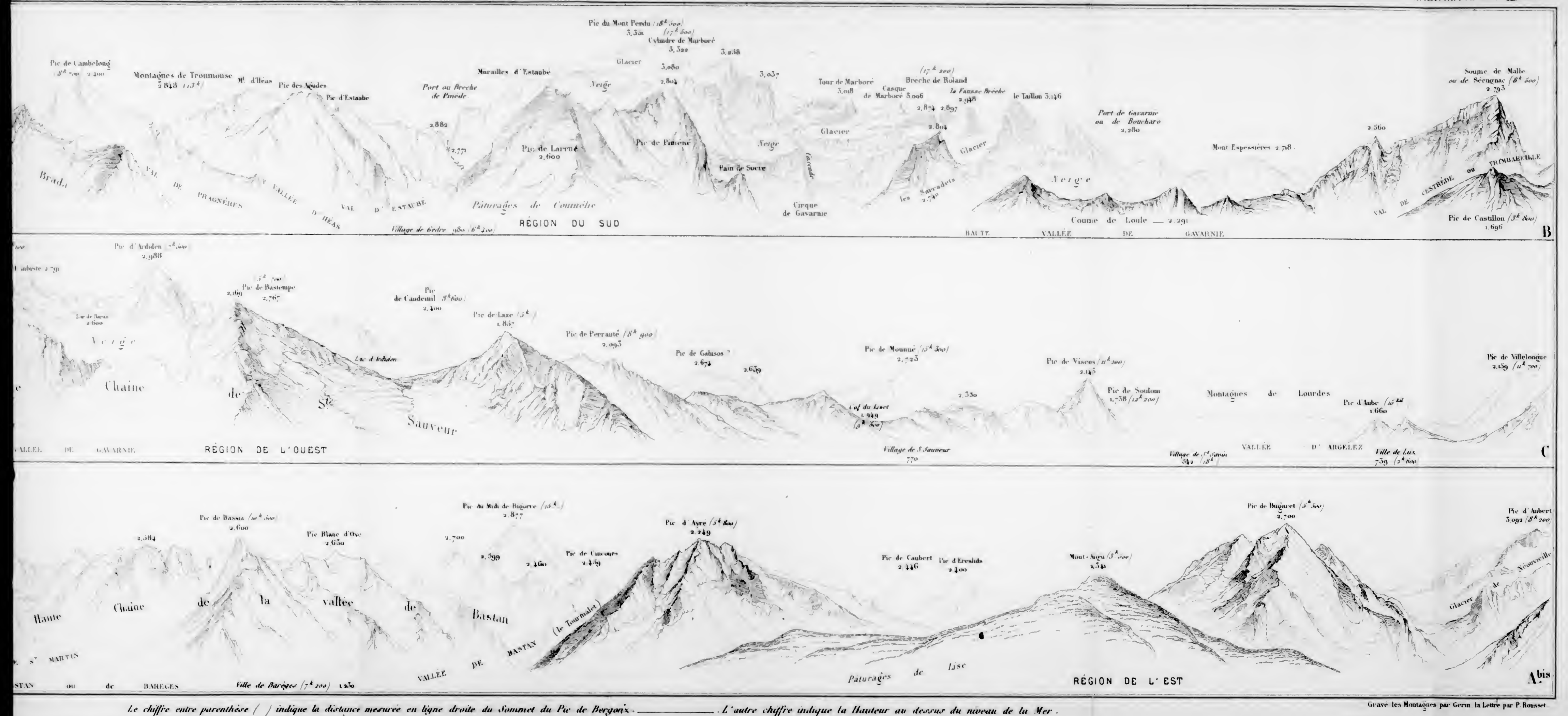
Itinéraire des Pyrénées par AD. JOANNE.

PANORAMA DU PIC DE BERGONZ. ——. VUE GÉNÉRALE DE LA LIGNE DE FAÎTE DES VALEÉES DE GAVARNIE, DE LUZ ET DE BARÉGES.



PANORAMA DU PIC DE BERGONZ. ___ . VUE GÉNÉRALE DE LA LIGNE DE FAÎTE DES VALEÉES DE GAVARNIE, DE LUZ ET DE BARÉGES.

L. HACHETTE et Cie __ Paris



Le chiffre entre parenthèse ( ) indique la distance mesurée en ligne droite du Sommet du Pic de Bergonz. ——— L'autre chiffre indique la Hauteur au dessus du niveau de la Mer.

Gravé les Montagnes par Gerin, la Lettre par P. Rousset.

EXCURSIONS.

Le pic de Bergons.

A. Par Luz et Villenave.

3 h. pour monter, 2 h. pour descendre. On arrive facilement à cheval jusqu'au sommet. Guide, 5 fr.; cheval, 3 fr.; chaise à porteurs, 20 fr.

Au lieu d'escalader la montagne immédiatement vis-à-vis de Saint-Sauveur, on contourne sa base et on la gravit par le N. E. De ce côté, un ruisseau, appelé la *Lise*, prend sa source dans les neiges du Bugaret, longe la montagne de Bergons et vient se jeter dans le Gave par le bassin de Luz. En sortant de Luz, on traverse le hameau de *Villenave* (798 mèt.); puis on s'élève lentement par les molles prairies de l'*Estibe* de Luz, qui s'étendent sur les bords du ruisseau de la Lise; on tourne ensuite à dr., et un sentier de plus en plus roide, mais néanmoins très-praticable pour les chevaux, monte jusqu'au sommet du pic.

B. Par Saint-Sauveur.

3 h. à la montée, 2 h. à la descente. Sentier de piéton.

Vis-à-vis du village, les flancs du pic de Bergons sont assez escarpés, mais l'ascension n'offre cependant pas de difficultés sérieuses; ce n'est que plus au S., près du pas de l'Échelle, que le Bergons devient vraiment inaccessible. Après avoir traversé le Gave sur le pont *Gontaud*, on passe au milieu des petits champs de *Cabanious* et l'on se dirige vers le plateau de *Bué*, situé au-dessus de l'ermitage de Saint-Pierre, sur le versant N. O. du Bergons; de là, on voit parfaitement l'*Estibe* de Luz et le vallon de la *Lise* s'élevant jusqu'aux crêtes du *Bugaret*. On n'a plus qu'à gravir un petit mamelon, et on se trouve sur la cime du Bergons, à 2112 mèt. d'altitude.

Le **pic de Bergons** est presque isolé de toutes les autres montagnes: à l'O. par la gorge du Gave de Pau, au S. par le Gave de Pragnères, au N. O. par la Lise; sa masse granitique forme donc une espèce de pyramide triangulaire et ne se rattache à la masse de Néouvielle que par l'isthme étroit du *Maucapera* (mauvais moine), dont le point le plus élevé a 2592 mèt. De toutes les montagnes des Pyrénées, le Bergons est le belvédère le plus favorable pour observer la grande chaîne calcaire; car tous les sommets, depuis le Vignemale jusqu'à Troumouse, décrivent un arc de circonférence parfait dont il occupe le centre.

« A g., dit M. de Chausenque, se dressent les deux cônes égaux du *Brada*, laissant entre eux une porte gigantesque, que les paysans appellent *fourche du Brada*. En face se dresse le cône de *Coumélie*, sur le sommet duquel semble s'élever un second cône, celui du *Mont-Perdu*. Tout à côté, vers la dr., la tour énorme du *Cylindre* apparaît immédiatement au-dessus de l'aiguille du Piméné. Plus à l'O. s'étend cette haute plate-forme, chargée de glaciers, dont l'extrémité est le troisième de ces points culminants qui, vus plus distinctement d'Espagne, y ont reçu le nom de *las Tres Sorellas*. L'amphithéâtre du *Marboré* se présente ensuite tout entier, depuis le fond du cirque où la cascade de *Gavarnie* apparaît comme un ruban vertical, jusqu'aux Tours, à la muraille supérieure, et jusqu'à la brèche ouverte

par l'épée merveilleuse de Roland, avec les terrasses brillantes qui composent ses gigantesques gradins. Plus loin, la masse arrondie du Taillon, blanchie par étages, verse encore quelques glaciers dans le vallon du port, et les hauteurs plus humbles des Tourettes terminent la partie visible de la crête calcaire...

« A dr., on saisit aussi dans leur ensemble les sommités granitiques du chaînon de Saint-Sauveur. Au-dessus des bois qui recouvrent ses bases et de la zone aride qui leur succède, on ne voit que des crêtes dentelées et des pics drapés de neige, entremêlés d'immenses débris et couronnés par les fières cimes *Ardiden*, *Candemil*, *Sant-ché*. » (V. du reste le panorama gravé par M. Gérin d'après le dessin de M. Victor Petit.)

Le pic de Bergons joue un grand rôle dans les légendes pyrénéennes. C'est au milieu de cette montagne, au fond d'une vaste grotte, que les fées ont bâti leur plus magnifique palais; elles y passent leur temps à filer et à broder; les paysannes qui découvrent l'entrée de la grotte peuvent y déposer leur lin; le lendemain, elles le retrouvent merveilleusement filé.

Le pic d'Aubiste.

4 h. de marche à cause des détours. Guide, 6 fr.; cheval, 6 fr.; chaises à porteur, 46 fr.

De Saint-Sauveur, on monte sur les riants plateaux de *Trazères* et d'*Aragnouède*, qui dominent le village du côté de l'O., puis on gravit la butte du *Moura*, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur les flancs escarpés du *Bergons*, la gorge de *Sia* et les vastes pâturages du *Coumélie*. Là, laissant à dr. le petit sentier du val de *Bastempe*, on se dirige vers le S. à travers des pentes herbeuses et monotones, semées de fragments de granit. Sur le plateau du pic, un petit lac, aux eaux noires, donne naissance au torrent d'*Aubiste*; vers le S. s'étend un large vallon de neige; à g., se montre le *Cavalier*, ainsi nommé à cause de la forme du bloc qui le couronne; à dr. s'élève l'énorme pyramide du pic d'*Ardiden* (2988 mèt.).

Du haut d'**Aubiste** (2791 mèt.), la vue est très-étendue, surtout vers le S. où se dressent tous les pics de la chaîne calcaire. On voit très-bien le Piméné, le Coumélie, le Vignemale, le Casque du Marboré; à l'E., on suit toute la ligne des pics, le Brada, le Bugaret, le Bergons. En se retournant vers le N., on découvre toutes les cimes du groupe de Saint-Sauveur, depuis le pic d'Ardiden jusqu'au pic de Viscos, au pied duquel s'ouvre la vallée d'Argelez.

On peut faire d'autres excursions dans le groupe de Saint-Sauveur: aux lacs de *Bastempe*, à celui d'*Ardiden*, aux pics de *Laze*, *Barbe-de-bouc*, etc.; mais la plupart des touristes sont rebutés par les difficultés des sentiers et la désolation des paysages. « S'élevant d'un seul jet des profondeurs du Gave jusqu'aux neiges éternelles, l'ascension de ces montagnes, dit M. de Chausenque, est presque sans repos, et nul site riant n'interrompt la sévérité de l'ensemble. A des pentes nues encombrées d'éboulements, ou à des bois impénétrables, succèdent des talus neigeux et d'âpres crêtes. »

De Saint-Sauveur à Cauterets (V. R.

46); — à Barèges (V. R. 54 et 55); — au Pic du Midi de Bigorre (V. R. 56); — à la vallée d'Héas et au cirque de Troumouse (V. R. 51); — au Piméné (V. R. 49); — à Gavarnie (V. R. 49); — à la brèche de Roland (V. R. 49); — au Mont-Perdu (V. R. 52).

ROUTE 49.

DE LUZ ET DE SAINT-SAUVEUR A GAVARNIE.

19 kil. Bonne route de chevaux. On peut même la parcourir en char; mais c'est une imprudence. En 1857, deux personnes (le mari et la femme), qui revenaient de Gavarnie dans un petit char, ont été précipitées au fond du Gave, près du pont de Sia. Le cheval s'est effrayé, et le cocher n'a pas pu le retenir.

Un guide est inutile aux piétons.

De Saint-Sauveur à Gèdre.

Les deux routes de Luz et de Saint-Sauveur se rejoignent, sur la rive dr. du Gave, à 500 mèt. de Saint-Sauveur et à 900 mèt. de Luz. Près du pont, le poteau porte les indications suivantes : Gèdre, 12 kil.; Gavarnie, 19 kil.

On suit d'abord le pied du Bergons; le chemin est bordé de haies et de noyers qui laissent apercevoir Saint-Sauveur pittoresquement étagé au-dessus des eaux brillantes du Gave. Burke, qui vint passer une saison à Saint-Sauveur, avait dans son langage emphatique décoré ce site gracieux du nom de *Temple de la Méditation*. Plus loin, la vallée se resserre, et bientôt on arrive à de grands entassements de pierres roulées qui annoncent les ravages fréquents du Rioumaü (Mauvais-Ruisseau). Au-dessus de ces masses de débris se trouve une carrière où les habitants de Luz vont extraire le marbre veiné de noir et de gris, dont ils se servent pour la construction de leurs maisons.

De l'autre côté du Rioumaü, la gorge n'est plus qu'une vaste tranchée au fond de laquelle mugit le Gave à une grande profondeur. Ce beau et imposant défilé ne pouvait être franchi autrefois qu'en escaladant les périlleux rochers du *Pas de l'Échelle*, ainsi nommés parce qu'ils étaient taillés en gradins. La nouvelle route, construite au-dessus de l'ancien chemin, qui n'est pas encore entièrement détruit, a été ouverte à grands frais dans le roc vif, sur une longueur de 200 mèt.; trois cavaliers peuvent y passer de front. En se penchant sur le bord du rocher, on voit les ruines d'une tour nommée le *fort de l'Escalette*, ou la *Redoute*, ou la *porte d'Espagne*. On raconte que 700 miquelets aragonais, qui venaient ravager la vallée de Luz, furent précipités du haut de cette tour par les montagnards de Bigorre.

Le Pas de l'Échelle franchi, au bas d'une petite descente, les guides ne manquent jamais d'interroger l'écho que les deux parois de la montagne se renvoient l'une à l'autre, puis de montrer la *Peyre Ardoune*, grand rocher qui, en roulant le long des pentes s'est arrêté, en équilibre sur le bord du précipice.

Bientôt on aperçoit, au pied du pic d'*Aubiste*, qui attire les regards depuis longtemps, la cascade de *Sia*, et plus haut, les quatre moulins élevés sur le ruban argenté qui lui donne naissance. La route descend ensuite rapidement au (30 min.) *Pont de Sia*, formé par des madriers de sapins à plus de 30 mèt. au-dessus du Gave ; cette année (1858), on doit inaugurer le pont de pierre commencé en 1857.

Au-dessous se voyait encore le vieux pont; une arche en ruine sans parapet, toute drapée de lierre. En amont, le Gave tombe d'une hauteur de 30 mèt., avec un bruit terrible, au milieu des rochers écroulés. Sur le flanc de la montagne, quelques maisons éparses parmi les noyers forment le misérable hameau de *Sia ;* au fond de la vallée en face, s'élève la montagne de Brada.

La cascade dépassée, on remonte la rive g. du Gave. La route, assez bonne en cet endroit, manque malheureusement d'ombre; toute cette gorge est aride. On passe sous les rochers appelés *spélungues* (*speluncæ*) par les montagnards, on franchit un passage étroit, où les avalanches sont à redouter pendant l'hiver, et on arrive au pont *Desdouroucat* (déraciné), ainsi nommé parce qu'il fut emporté jadis par un grand éboulement. Un peu en deçà du pont, on aperçoit en face de soi le Piméné, et en se retournant le pic de Viscos. Du pont, on voit en face, c'est-à-dire au S., le Casque du Marboré. Sur la dr. se montre le pic d'*Ardiden*. Sur la g. on continue à longer la base du Bergons.

Peu de temps après avoir passé sur la rive dr. du défilé, on entre dans le *bassin de Pragnères*, où viennent se jeter dans le Gave les torrents de deux vallées transversales. Celui qui descend de l'O. prend son origine au lac de *Cestrède*, près du lac d'Estom Soubiran, et descend entre le pic d'Aubiste au N., et la Bouque de Caute au S., à travers les forêts de sapins et les prairies de *Trimbareille*.

« Le vallon de Trimbareille est encore plus sauvage et plus affreux, dit Ramond, que celui de Pragnères, nonobstant l'éclat des prairies qui en décorent l'entrée : il remonte jusqu'aux crêtes de granit qui dominent les rameaux orientaux de la vallée de Cauterets. Ces lieux désolés sont la retraite du bouquetin, tant poursuivi et devenu si rare que les chasseurs ne le connaissent presque plus; l'ours et le lynx y sont aussi, mais la destruction des forêts en a bien diminué le nombre. » C'est au fond de ce vallon, au nord du lac de Cestrède, que jaillit la source thermale sulfureuse de *Bué* (Guide, 10 fr.).

Le torrent qui vient de l'E. apporte au Gave les eaux d'un vaste cirque de hautes montagnes. Au fond de la vallée sauvage qu'il arrose, on aperçoit la cime neigeuse de l'*Estibère-Male* ou pic *Vierge* (Guide, 10 fr.).

A 45 min. du pont de Sia (1 h. 15 min. de Luz ou de Saint-Sauveur), on franchit le Gave de Pragnères, au ham. du même nom (960 mèt.), et l'on continue à suivre la rive dr. du Gave, entre des buis et des ormeaux; en face, le Piméné se dresse au-dessus du Coumélie. « A dr., dit M. Lemonnier, est un groupe de maisons dépendant de Gèdre, à l'endroit nommé *Sarre de Ben*. Ce hameau, placé sur un promontoire fort exposé aux coups de vent, offre les restes d'un môle de rochers, que le cours des eaux a renversé lorsqu'elles s'échappèrent du bassin d'Héas. » Une petite montée aboutit ensuite à deux vastes courbes que décrit successivement la route au-dessus du Gave. On commence à apercevoir le Marboré : « c'est d'abord une tour, puis une autre; ensuite apparaissent les murailles, et enfin la brèche, au haut d'un plan vertical où sont suspendus des lambeaux de neige. »

45 min. de Pragnères. **Gèdre** (auberge de la *Grotte*), v. de 900 h., est situé à 980 mèt. au point de jonction des vallées d'Héas et de Gavarnie; des bois touffus de hêtres et de buis ombragent le confluent des deux torrents.

Si l'on veut visiter la grotte, il faut payer une contribution de 50 cent. à l'auberge de Palasset. « La prétendue *grotte de Gèdre* ou de *Palasset* n'est plus, depuis la débâcle du lac d'Héas en 1788, que le débouché d'une longue tranchée d'où s'échappe le Gave d'Héas entre deux murailles de granit, et sous les branches croisées des érables et des tilleuls, qui n'y laissent pénétrer qu'une demi-clarté. Les parois de cette tranchée sont ornées de plantes toujours fraîches, de grêles saxifrages et de framboisiers dont les fruits, hors d'atteinte, mûrissent et se dessèchent sur leur tige. Lorsque les rayons du soleil, filtrant au travers du feuillage, viennent tomber sur les eaux du petit bassin où le Gave s'endort au-dessous de son tortueux canal, ils répandent dans la grotte un demi-jour, merveilleux mélange de lumière et d'obscurité. » (*De Chausenque.*)

De Gèdre à Héas et au cirque de Troumouse (V. R. 51).

De Gèdre au Piméné.

4 h. à 4 h. 30 m. On peut faire une partie du chemin à cheval. Cette ascension est très-recommandée ; peu de sommets, dit Ramond, sont d'un accès plus facile; aucun peut-être ne dédommage aussi complétement de ce qu'il en a coûté pour l'atteindre.

On gravit d'abord les flancs arides du Coumélie (1 h. 15 min.), et, quand on a laissé à dr. les escarpements d'où se sont écroulés les rochers du *Chaos*, on arrive à une dépression dont les eaux du lac de *Hosse* (1963 mèt.) occupent le fond; un gazon court recouvre toutes les pentes; quelques rochers seulement en déchirent la surface, mais pas un arbre n'interrompt l'uniformité du paysage.

Après être descendu sur les bords du lac, on commence à gravir les pentes du Piméné, dont le sommet se dresse en face du côté du S. Peu à peu la pente devient tellement escarpée, que les cavaliers doivent descendre de leur monture et continuer à pied leur ascension. Cependant il n'y a point de dangers à courir, et bientôt on arrive sur le sommet du pic, à 2803 mèt. d'altitude au-dessus du niveau de la mer.

Du **Piméné** on jouit d'une vue très-étendue, analogue à celle du pic de Bergons, mais plus détaillée (V. le panorama de M. V. Petit) : on a sous les pieds, du côté du S., le cirque de Gavarnie; à dr. s'élèvent les hauts pitons et les glaciers du Vignemale; en face les terrasses et les tours du Marboré, le port de Gavarnie, la brèche de Roland, les cimes du Mont-Perdu, en partie cachées par l'Astazona; à g. le cirque de Troumouse et toute la vallée d'Héas, les ports de la Canaou et de Cambielle; en se retournant, on voit Néouvieille, le pic de Bergons, le Pic du Midi, toutes les montagnes du Bigorre, Argelez et la plaine de Tarbes.

La vue du Piméné a inspiré de belles pages à Ramond. « Est-ce des aspects que l'on cherche? Voilà le Mont-Perdu, le Cylindre, le Marboré, ses tours et ses créneaux. On les a vus séparés, il faut les voir ensemble; on les a vus de loin, il faut les voir de près. On les a vus

du fond des vallées; il faut les voir de niveau, dominer ces vallées, ces cirques, ces amphithéâtres, et la source des longues cascades qui en franchissent les degrés. Comme ces murailles s'élèvent du sein de ces obscures profondeurs! comme elles surmontent le confus amas des Pyrénées! quelles formes! quelle couleur! quel jour en éclaire le faîte, et quelle distance ces clartés mettent entre elles et tout ce qui rivalise avec elles! C'est ainsi que les hauteurs extraordinaires se distinguent des hauteurs communes. Plus on s'élève et plus on est accablé de leur supériorité, et la comparaison de ce qui en approche de plus près est encore ce qui les rehausse davantage.

« Le spectateur est-il occupé de plus vastes pensées? s'agit-il de reconnaître l'ordonnance de la chaîne? Voici l'observatoire du géologue, aussi longtemps que l'accès du Mont-Perdu lui demeurera fermé; les montagnes primordiales sont derrière lui, les secondaires sous ses yeux, la transition à ses pieds, les alignements de tous côtés. Il contemple le chaînon tertiaire dans toute son étendue, et il médite sur les révolutions de la terre, en promenant ses regards sur cet immense cimetière des habitants de l'ancien monde. Nulle part des dépouilles aussi vénérables n'ont un monument si auguste. Élevé dans la haute région où le temps passe sans jamais rajeunir, la neige l'entoure de sa ceinture funèbre. Partout la mort; elle est dans sa substance, elle est dans ses formes, elle repousse tout ce qui vit de sa redoutable enceinte. Comme elles menacent ces vallées, ces cimes démantelées qui ne leur envoient que des orages, des ruines, des torrents, des lavanges! »

Du Piméné, on peut descendre à Gavarnie par la brèche d'Allanz (2516 mèt.), ou à Héas par le vallon d'Estaubé.

De Gèdre à Gavarnie.

Au delà de Gèdre, le chemin, pierreux et rapide, s'élève sur la base du *Coumélie*, dont on voit à peine quelques sapins couronner les escarpements. Mais, du côté opposé, les pentes du *Saussa*, verdoyantes et peuplées, offrent un aspect plus agréable. Les petits filets d'eau qui les parcourent, tels que des fils d'argent, bondissent en cascades du haut d'un rocher et se résolvent en poussière de vapeur avant d'atteindre le Gave qui mugit au fond de la gorge.

Bientôt on entre dans le **Chaos** ou dans la *Peyrada*, débris d'un contre-fort du Coumélie qui s'est écroulé en fragments énormes. « Là, au bout d'un quart d'heure, dit M. Taine, les arbres disparaissent, puis les genévriers et les buis, enfin les mousses; on ne voit plus le Gave, tous les bruits cessent. C'est la solitude morte et peuplée de débris. Trois avalanches de roches et de cailloux écrasés sont descendues de la cime jusqu'au fond. L'effroyable marée, haute et longue d'un quart de lieue, étale comme des flots ses myriades de pierres stériles, et la nappe inclinée semble encore glisser pour inonder la gorge. Ces pierres sont fracassées et broyées; leurs cassures vives et leurs pointes âpres blessent l'œil; elles se froissent et s'écrasent encore. Pas un buisson, pas un brin d'herbe; l'aride traînée grisâtre brûle sous un soleil de plomb; les débris desséchés sont roussis d'une teinte morne, comme dans une fournaise. Une montagne ruinée est plus désolée que toutes les ruines humaines.

« Cent pas plus loin, l'aspect de la vallée devient formidable. Des troupeaux de mammouths et de mastodontes de pierre gisent accroupis sur le versant oriental, échelonnés et amoncelés dans toute la pente. Ces croupes colossales reluisent d'une fauve couleur ferrugineuse; les plus énormes boivent au bas l'eau du fleuve. Ils semblent chauffer au soleil leur peau bronzée, et dormir, renversés, étalés sur le flanc, couchés dans toutes les attitudes, tous gigantesques et effrayants. Leurs pattes difformes sont reployées, leurs corps demi-enfoncés dans la terre; leurs dos monstrueux s'appuient les uns sur les autres. Lorsqu'on entre dans cette prodigieuse bande, l'horizon disparaît, les blocs montent 50 pieds en l'air; le chemin tortueux se glisse péniblement entre les masses qui surplombent; les hommes et les chevaux paraissent des nains; ces croupes rouillées montent en étages jusqu'à la cime, et la noire armée suspendue semble prête à fondre sur les insectes humains qui viennent troubler son sommeil.

« La montagne autrefois, dans un accès de fièvre, a secoué ses sommets comme une cathédrale qui s'effondre. Quelques pointes ont résisté, et leurs clochetons crénelés s'alignent sur la crête; mais leurs assises sont disloquées, leurs flancs crevassés, leurs aiguilles déchiquetées. Toute la cime fracassée chancelle. Au-dessous d'eux la roche cassée manque tout à coup, par une plaie vive qui saigne encore. »

Sur un des rochers on montre encore l'empreinte des pieds de *Bayard*, le cheval de Roland, qui, lancé du haut du Marboré, a bondi jusque-là d'un saut de 4 lieues.

Du Chaos jusqu'à Gavarnie, la vallée plus ouverte, mais resserrée entre des gorges remplies de ruines et des montagnes pelées, où le calcaire se montre souvent superposé au granit qui, du côté de l'O. s'exhausse sensiblement, offre un aspect triste et monotone. Au débouché de la haute vallée d'*Ossoue* à dr., on découvre, par-dessus l'escarpement qui en défend l'entrée, les cimes brillantes du Vignemale, dont on franchit le glacier pour se rendre au lac de Gaube par la montagne (V. R. 44). Après avoir traversé le pont *Baryyui*, sous lequel le Gave fait plusieurs jolies chutes, on ne tarde pas à atteindre

1 h. 30 min. de Gèdre, **Gavarnie** (auberge, chez *Bélou*. Il y a aussi une auberge à l'entrée du cirque), village insignifiant de 358 h., situé à 1109 mèt., qui doit sa réputation plus qu'européenne au cirque dont il porte le nom. Il était autrefois occupé par des Templiers qui y construisirent une église et un hôpital. En 1307, lors de la destruction de l'Ordre, ceux du Bigorre furent conduits et brûlés à Auch. Treize d'entre eux, restés à leur hôpital de Sainte-Madeleine à Gavarnie, y furent massacrés, et les habitants montrent encore leurs treize crânes poudreux rangés sur une poutre de l'église.

Comme tous les villages de la frontière française, Gavarnie est moitié français, moitié espagnol. « Le nom sous lequel on le désigne a une signification complexe et s'applique également, dit M. Cuvillier Fleury, au cirque qui termine la

vallée, à la cascade qui la couvre de sa poussière d'argent, et enfin au passage pratiqué au milieu des neiges de la montagne. » Il se tient à Gavarnie chaque année, le 22 juillet, une foire internationale où les habitants de la vallée de Broto et les montagnards bigourdans viennent échanger leurs produits.

Gavarnie est hors de la ligne des douanes : on doit donc, si l'on est à cheval, prendre un *acquit à caution* à Gèdre; sinon, l'animal pourrait être saisi.

De Gavarnie à Cauterets par le col d'Ossoue (V. R. 45).

De Gavarnie au Cirque.

1 h. de marche. On peut aller à cheval jusqu'à la baraque de la Cantine, à l'entrée du cirque.

Laissant à dr. le chemin du port de Gavarnie, on se dirige en ligne droite vers l'immense amphithéâtre qui s'ouvre du côté du S. Pour arriver au cirque, il faut traverser successivement trois bassins échelonnés l'un au-dessus de l'autre, qui furent autrefois des lacs. Le dernier de ces bassins est un ovale régulier dont le sol, parfaitement nivelé par les eaux, est couvert d'une belle prairie nommée *Prade de Saint-Jean*. Le Gave silencieux y serpente en nombreux filets, et, du côté de l'E., les hautes montagnes boisées la dominent.

« Une butte gazonnée, festonnée vers sa base par des débris de rochers et quelques arbustes, masque l'ouverture du cirque, et, le fermant au N., opposait autrefois une digue aux eaux des cascades réunies en un grand lac, dont la nature du sol démontre la récente existence. On voit en effet, vers la dr., la profonde coupure que les eaux de ce bassin supérieur se sont ouvertes elles-mêmes, ou à la suite de commotions terrestres, vers les régions plus basses. Une rampe étroite et difficile conduit en peu de temps au sommet de cette dernière barrière, d'où l'on découvre tout entière l'enceinte demi-circulaire ouverte au centre même du Marboré. »

« Il en est de Gavarnie, dit M. Cuvillier Fleury, comme de toutes les choses vraiment grandes et dont la grandeur n'est révélée que par l'étude, la réflexion, et souvent même par la puissance du calcul.... Vu à distance, le cirque de Gavarnie ne laisse que l'idée la plus fausse et la plus imparfaite. Sa grandeur vous échappe. Vous pouvez vous croire à quelques pas d'un cirque bâti de main d'homme, et sur un plan donné par un architecte du département. Mais avancez : le cirque vous semblait tout près de vous; eh bien ! vous allez juger de sa grandeur par sa distance. Il ne vous fallait, disiez-vous, qu'un quart d'heure de marche du point de départ; voici une heure que vous marchez, et vous n'avez pas encore pénétré dans l'enceinte; vous montez, vous montez toujours, vous traversez les bassins de plusieurs grands lacs aujourd'hui taris; vous cheminez au milieu des roches aiguës, sous un soleil ardent, et, à chaque pas que vous faites, le but que vous touchiez du doigt au départ semble s'éloigner davantage et fuir devant vous. Cette déception vous irrite. J'ai vu des voyageurs s'arrêter de fatigue et de dépit avant d'avoir franchi la limite qui les séparait encore de l'enceinte, et tourner le dos à la montagne perfide qui les avait appelés de si loin

et semblait se retirer à leur approche. D'autres se couchaient sur le rocher, les yeux fixés sur l'inaccessible barrière, et la contemplaient douloureusement avec le sentiment de leur petitesse et de leur impuissance. »

Le **cirque de Gavarnie** a 400 mèt. de haut, 3600 mèt. de tour, trois étages de murs perpendiculaires, et, sur chaque étage, des gradins innombrables. Les neiges éternelles qui recouvrent les sommets sont dominées à l'E. par les môles énormes d'*Astazou* ou *Frazona* (3080 mèt.); à l'O., par les crêtes du *Taillon;* en face, s'élèvent le *Cylindre* (3322 mèt.) et les *Tours* du Marboré, la *Brèche* et la *fausse Brèche;* mais ce qui attire surtout les regards, ce sont les *Cascades*. « Les filets d'eau arrivent par milliers de la plus haute assise, dit M. Taine, bondissent de gradin en gradin, croisent leurs raies d'écume, serpentent, s'unissent et tombent par dix ou douze ruisseaux qui glissent de la dernière assise en traînées floconneuses pour se perdre dans les glaciers du sol. » Le nombre des cascades varie suivant les saisons et la quantité des neiges; mais il en est deux qui ne tarissent jamais. L'une d'elles, la troisième sur la g., a 422 mèt. de haut. « Elle tombe lentement comme un nuage qui descend, ou comme un voile de mousseline qu'on déploie; l'air adoucit sa chute; l'œil suit avec complaisance la gracieuse ondulation du beau voile aérien. Elle glisse le long du rocher, et semble plutôt flotter que couler. Le soleil luit, à travers son panache, de l'éclat le plus doux et le plus aimable. Elle arrive en bas comme un bouquet de plumes fines et ondoyantes, et rejaillit en poussière d'argent; la fraîche et transparente vapeur se balance autour de la pierre trempée, et sa traînée rebondissante monte légèrement le long des assises. »

La neige ne disparaît presque jamais du fond du cirque, et le Gave, formé par les eaux des cascades, est obligé de passer sous un long *pont de neige* qui varie de longueur et d'épaisseur suivant les saisons. Peu de curieux vont plus loin; cependant on ne peut avoir une idée exacte de la cascade, située à une heure de marche, qu'en allant la voir de près.

En été, elle est rompue aux deux tiers par une saillie du rocher, et, quand on arrive au-dessous d'elle, on n'en voit plus que la partie inférieure, haute de 130 mèt. environ. « Ces eaux, qui semblent tomber de la nue, ne forment d'abord qu'une nappe déployée, dit M. de Chausenque. La résistance de l'air la divise en vapeur que la moindre brise pousse au loin; un brouillard humide voltige dans l'atmosphère....

« Mais si la cascade est encore si belle au soleil d'août, alors que les glaciers sont le plus réduits, combien doit-elle être majestueuse et terrible au printemps, lorsque le vent d'Espagne venant à souffler sur les neiges accumulées, les eaux rapidement fondues se précipitent des terrasses supérieures, et, doublant leur volume de tous les rochers qu'elles entraînent, viennent à s'élancer du haut de ces murailles en une masse énorme qui ébranle la montagne dans tous ses fondements? C'est alors qu'il faut la voir; la saillie du roc qui la brise a disparu; dans sa hauteur de plus de 400 mèt., ce n'est qu'une nappe

large, unie, continue, et tous ces filets qui drapent le pourtour du cirque sont devenus d'imposantes chutes. Ce sont toutes les trombes du ciel qui fondent à la fois. »

On disait autrefois que la cascade de Gavarnie prenait sa source dans un lac glacé, situé sur les hauteurs du Marboré. C'est une erreur, ainsi qu'on peut s'en convaincre quand on observe le Marboré du haut du Vignemale. La source, reconnue pour la première fois en 1847, est à 2331 mèt. d'altitude. Le niveau moyen du cirque est à 1220 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

De Gavarnie à la brèche de Roland.

6 h. environ, aller et retour. Un guide est absolument nécessaire. Cette course intéressante est beaucoup plus facile et surtout moins dangereuse qu'on ne le dit généralement; mais il ne faut l'entreprendre que si on a le pied sûr, et si l'on n'est pas sujet aux vertiges. Des guides ont monté des femmes en chaises à porteurs jusqu'à la brèche. Des crampons pouront être utiles aux personnes qui n'ont jamais escaladé de glaciers. On fera bien d'emporter des provisions.

Quand on a dépassé la Cantine, on suit d'abord le sentier qui mène au fond du cirque; puis, après avoir traversé le torrent, on oblique sur la dr. Le point vers lequel on se dirige ne présente d'abord, comme les autres parois du cirque, que de hautes murailles à pic : on ne sait par où l'ascension peut être possible. Mais, quand on est arrivé en face de la cascade, près d'un enfoncement noirci par l'eau, tout à coup le rocher semble s'ouvrir et laisse voir une espèce de ravin caché qui monte, avec une inclinaison presque verticale, dans un schiste calcaire, dont les couches obliquement rompues forment de légères aspérités suffisantes pour un pied exercé.

En 45 min. d'une montée roide on s'élève sur le premier gradin, et on se trouve à l'extrémité inférieure d'une longue pente herbeuse, nommée *Ets-Sarradets*. De là on voit parfaitement le cirque s'ouvrant comme une *oule* (chaudière) immense et noire au milieu des neiges éblouissantes du plateau.

La pente d'Ets-Sarradets se convertit peu à peu en un vallon étroit et rapide, semé de flaques de neige entre les murs du faux Taillon et la partie inférieure du glacier de la brèche, qui dresse à g. son talus inaccessible. Au sommet de ce vallon, il faut gravir un mur de rochers entassés et couverts de neige, pour atteindre le glacier escarpé que l'on doit escalader; là, on est souvent obligé de tailler des degrés dans les glaces. Un faux pas pourrait être mortel. On doit donc marcher avec précaution et suivre les conseils du guide. A mesure qu'on s'élève, la pente devient plus douce, et, arrivé au point culminant (1 h.), on peut marcher librement vers la brèche sur un plateau de neige. Là, on croit d'abord pouvoir franchir la brèche de plain-pied; mais l'accès en est toujours défendu par un large fossé que les rayons du soleil ont creusé dans la glace, et dans lequel il faut descendre pour remonter de l'autre côté, au moyen des aspérités du roc. Enfin le seuil est dépassé (2804 mèt.), et le regard avide plane sur les régions vaporeuses de l'Espagne.

La **brèche** que **Roland** tailla dans le roc vif d'un coup de sa Durandal est, dit M. de Chausenque, « une ouverture d'environ 40 mèt. à la base et 60 mèt. au tiers de sa hauteur; les deux murailles se prolongent d'environ un quart de lieue avec une élévation assez régulière de plus de 100 mèt., en se courbant au S. jusqu'à la fausse brèche; à l'E. se dressent d'énormes assises dominées par les *Tours du Cylindre*, qui couronnent cet édifice de géants. Au-dessous, sur une pente rapide, gisent les fragments épars qui, en s'écroulant, ont formé la brèche. Le couronnement de la muraille surplombe d'au moins 12 à 15 mèt. du côté du S., où les pluies battantes, les alternatives subites de chaud et de froid, et toutes les causes atmosphériques de dégradation, ont plus de force. La roche, toute criblée de fissures, se délite en menus débris rectangulaires, et, dans un temps peu éloigné, cette masse énorme ne peut manquer de s'écrouler, comme il est arrivé aux rochers dont les ruines ont formé la brèche et la fausse brèche. Tôt ou tard, l'immense bloc qui sépare les deux brèches tombera en débris; un tremblement de terre assez violent suffirait pour en déterminer la chute. A l'E., les masses plus épaisses et s'appuyant au cœur du Marboré sont pour longtemps inébranlables.

« Au S., les montagnes, brusquement abaissées de 1200 à 1600 mèt., pour ne diminuer ensuite que par des gradations insensibles, font un contraste frappant avec le versant du N. Les premières pentes au-dessous de la brèche ne sont qu'un désert brûlé sans neige et sans végétation; au bas de cet espace aride s'aperçoivent les crevasses d'*Ordessa*, si profondément ouvertes dans le plateau qui, du côté de l'O., sert de base au Mont-Perdu; et plus loin la vue s'égare sur une suite de chaînons arrondis jusqu'aux collines bleuâtres dont l'Èbre suit la base, et même dans les jours sereins jusqu'à la Sierra de Moncayo, qui sépare l'Aragon de la Castille.

« Ce qui frappe surtout dans cette vue générale du versant espagnol, c'est l'absence complète de végétation; seulement à l'E., on voit les petits bouquets d'arbres du Gistain; partout ailleurs, c'est à peine si on on aperçoit quelques pelouses vertes. Le manque d'herbe sur le versant espagnol a de tout temps troublé la paix entre les populations contiguës : les chroniques locales rapportent qu'en 1319, les Espagnols de Broto firent une incursion armée dans la vallée de Baréges pour y conquérir des pâturages. Les Bigourdans parvinrent à repousser les Espagnols et les forcèrent de signer à Gavarnie une paix onéreuse qui les soumettait à un tribut de vin et de brebis; plus tard, en 1390, les Espagnols obtinrent cependant la jouissance de certains pâturages moyennant une redevance annuelle. Aucune de ces anciennes habitudes ne s'est perdue : les Espagnols afferment toujours des plateaux herbeux sur le versant français, et il ne se passe guère d'étés sans querelles sanglantes entre les montagnards des deux pays. »

De la brèche de Roland, on peut monter en 1 h. 30 min. à la Tour du Marboré, et en 30 min. au Casque. L'ascension du Casque, bien que demandant moins de temps, est plus difficile que celle de la Tour. On peut aussi descendre en 6 ou 7 h. à *Fanlo*, v. espagnol où l'on trouve une petite auberge (Antonio Sanchez). La descente est fort roide. On a d'abord à franchir le *pas de*

Bourette, passage difficile dans les rochers, avant d'atteindre la *cabane de Gaulis* (1 h. 30 min. de la brèche). De cette cabane on gagne en 2 h. le port de Gaulis, situé à peu près à la même hauteur. Dans ce trajet on laisse le Mont-Perdu sur la g. du port de Gaulis. On descend ensuite en 1 h. à la cabane de la *Cazotte* (carabiniers), d'où 2 h. 30 min. à 3 h. suffisent pour atteindre *Fanlo*.

De Fanlo on peut aller en 7 h. à Boucharo par Broto et Torla; à Bielsa en 6 ou 7 h. par Vio et Escalona.

Projet de chemin de fer entre Paris et Madrid par Lourdes et Gavarnie.

Deux tracés ont été proposés par M. Colomès de Juillan : l'un, à pentes douces, fait de nombreux lacets dans les vallons latéraux; l'autre, plus court de près de moitié, remonte la vallée de Lourdes à Gavarnie, par de fortes pentes de 3 centim. par mèt. : le tunnel est le même pour les deux projets.

Le premier tracé, en partant de Lourdes, traverse le Gave sur un viaduc, longe le versant occidental de la vallée, fait un lacet vers la dr. pour entrer dans le vallon d'Omex, puis revient sur la rive g. du Gave. De là, en laissant Viger à 400 mèt. à dr., il gagne le vallon de l'Extrême de Salles, passe par Ouzous, Salles, Serre, laisse à g. à 500 mèt. de distance la ville d'Argelez, et, tournant de nouveau dans la direction de l'O., pénètre au cœur même de la vallée d'Azun. Revenant dans le canton d'Argelez par Bun et Sireix, il laisse à 500 mèt. à g. Arcizans-Avant et Saint-Savin, touche Uz et pénètre dans la gorge de Cauterets jusqu'au hameau de Cancéru, à 500 mèt. de la ville des Bains.

Après Cancéru, le tracé contourne à l'O. et au N. la base du pic de Viscos, laisse à 200 mèt. à g. le village de même nom, puis touche celui de Grust, et passe au-dessus de Sazos, à 500 mèt. de distance. Puis il longe le versant des montagnes qui dominent à l'O. Luz, Saint-Sauveur, l'Escalette, Sia, Pragnères, Trimbareille, pénètre dans le vallon de Cestrède, et revient par les plateaux cultivés de Saussa sur le revers occidental du bassin de Gèdre. Un peu plus loin, il se rapproche rapidement du fond de la vallée, passe par le hameau de Bareilles pour arriver à Gavarnie, traverse le bassin, et à 3 kil. du village, entre par un tunnel dans la masse du Marboré, à 1440 mèt. de hauteur. La longueur totale de ce tracé, de Lourdes jusqu'au Marboré, est de 74 077 mèt.

A la sortie du tunnel, long de 6243 mèt., la voie entre sur le versant espagnol dans la vallée de l'Ara, qu'elle suit jusque vis-à-vis de Fiscal. Là, un tunnel conduit dans la haute vallée du Guarga, d'où l'on sort par le col de la Pardine de Bail, pour entrer dans la vallée du Flumen et arriver à Huesca par la plaine de l'Isuela. De là à Saragosse, sur plus de 50 kilom., la voie ferrée, n'ayant plus devant elle qu'une vaste plaine, reprend des pentes douces sur de longs alignements droits.

Le second tracé, long de 50 kil., suit le fond de la vallée du Gave depuis Lourdes jusqu'au village de Lau-Balaguas, au delà d'Argelez; là seulement il commence à s'élever sur le versant O. de la vallée.

ROUTE 50.

DE GAVARNIE A BOUCHARO PAR LE PORT DE GAVARNIE.

5 h. environ. Ce port, qui n'offre aucune difficulté, est praticable même en hiver, et c'est par ce passage que les Espagnols de la vallée de Broto amènent leurs troupeaux aux pâturages des lacs d'Estom et d'Estom-Soubiran, dans le groupe des montagnes de Saint-Sauveur.

Au sortir de Gavarnie, on prend à dr. pour remonter la vallée, dans la direction du S. O., par un sentier assez facile qui contourne à l'O. les escarpements du Taillon. A 1 h. environ on perd le cirque de vue, et la montée devient plus roide. On atteint cependant en 1 h. le **port de Gavarnie**, haut de 2280 mèt., et d'où l'on découvre une vue bornée. Le sentier, changeant alors de direction, descend rapidement vers le S. E. à travers des rochers escarpés jusqu'à la vallée qui s'ouvre comme un abîme du côté du S., et, 1 h. 1/2 après avoir quitté le col, on traverse un joli pont, pour entrer dans le hameau de *Boucharo* (*Bujaruelo*), situé à l'extrémité supérieure de la vallée de Broto. Pendant toute la descente, on a toujours pu voir en se retournant l'énorme masse du Taillon. L'unique auberge de Boucharo, assez bien tenue, se trouve située sous un rocher dont le sommet est souvent couvert de neiges.

On peut aller de Boucharo : 1° à Panticosa par la montagne de Bendenera, 7 h. de marche, ou par la route de la plaine qui traverse les villages de Torla et de Biescas, 12 h.; 2° à Cauterets par la belle gorge d'Aratille et le pied occidental du Vignemale, 10 h. de marche; 3° à Fanlo, 8 h. de marche.

ROUTE 51.

LA VALLÉE D'HÉAS ET LE CIRQUE DE TROUMOUSE.

De Gèdre à la chapelle d'Héas, 2 h. de marche. De la chapelle au cirque, 2 h. 30 m. Le chemin est partout praticable pour les chevaux. C'est une excursion de 8 h., aller et retour. Un grand nombre de touristes vont à Gavarnie par la vallée d'Héas et le Coumélie, et reviennent par le Chaos. Du Coumélie, on découvre une vue admirable sur le cirque de Gavarnie.

De Gèdre à la chapelle d'Héas.

Quand on vient de Saint-Sauveur, on n'a pas besoin d'aller jusqu'à Gèdre, à moins que l'on ne veuille s'y rafraîchir, y déjeuner, ou visiter la grotte; mais, avant d'arriver à ce village, on prend à g. le chemin qui monte à *Gèdre-Dessus*, situé à 1149 mèt. sur le versant méridional de la montagne, à 15 min. environ de *Gèdre-Dessous*. D'abord on se promène dans une charmante allée d'ormeaux et d'érables qui se prolonge à perte de vue entre les prairies et les habitations; au-dessous, une double ligne d'arbres désigne la tranchée où le Gave d'Héas coule sous un berceau de verdure avant de déboucher à la grotte de Gèdre. On longe constamment la rive dr. du Gave. Quand on se retourne, on aperçoit le pic d'Aubiste et le pic de Saubé. En face, se dresse le Montferrand; à dr., de l'autre côté du Gave, le Coumélie empêche de voir le Piméné.

Après avoir traversé (15 min.) sur un pont le torrent qui descend à g. du pic de *Cambielle* (3173 mèt.), le paysage change tout à coup d'aspect. Le torrent se brise en écume, à travers des débris, au fond d'un

ravin triste et nu; une gorge sauvage remplace les prairies verdoyantes et les bouquets d'arbres. « On passe de la vie à la mort : ce ne sont plus que terres éboulées, blocs entassés, parmi lesquels on distinguait naguère des tronçons de sapins, misérables restes de la forêt qu'entraîna l'effroyable débordement de 1788. » Ce passage est dangereux quand il pleut, mais surtout au printemps : les terres détrempées glissent et entraînent des blocs de rochers.

On se trouve alors (30 min.) au niveau du Gave, qu'on avait longtemps dominé, et bientôt on débouche dans un petit bassin, formé par le confluent de la vallée d'Héas et de la vallée d'*Estaubé*. L'ouverture de cette dernière vallée se montre, à dr. vers le S., entre le Coumélie et la montagne d'Héas, appelée aussi le Montferrand et le pic d'*Agude* (2380 mèt.) ; son niveau est fort élevé au-dessus du niveau de la vallée d'Héas : elle se termine, à son extrémité inférieure, par une haute muraille de rochers, du haut de laquelle bondit avant de se réunir au torrent d'Héas, le Gave auquel elle donne son nom. (V. R. 52).

Un énorme monceau de ruines qu'il faut escalader sépare ce petit bassin du bassin supérieur où se trouvent, à 1480 mèt. de hauteur, la chapelle et le hameau d'Héas. Il serait naturel de croire que tous ces rochers amoncelés sont descendus du sommet des montagnes dont ils couvrent les flancs; mais la tradition montre encore dans la partie moyenne du pic d'Héas l'escarre d'où ils se sont détachés. C'est de là qu'en 1650 tomba l'avalanche de pierres qui remplit le fond du vallon et rebondit jusque sur la pente opposée. L'accumulation des eaux du torrent en amont de cette barrière infranchissable forma un vaste lac qui ne dura qu'un siècle et demi. En 1788, une autre convulsion de la nature le détruisit avec l'obstacle qui l'avait créé. L'inondation fut tellement terrible, que la plaine de Luz disparut entièrement sous les eaux, et que le Bastan fut refoulé jusqu'à Baréges. Des étrangers saisis de terreur s'enfuirent à Bagnères de Bigorre par le col de Tourmalet.

La nature, l'origine, la situation de ces blocs, à travers lesquels on chemine péniblement, rappellent le *Chaos* de Gavarnie; mais les rochers sont loin d'être aussi grands. Un seul bloc soutiendrait la comparaison : on l'appelle par excellence le *caillou de l'Arrayé* (*arrayé* est, dans le langage du pays, le nom générique de tous les monceaux de rochers écroulés).

On raconte que la statue de la Vierge descendit des cieux pour s'abattre sur ce bloc, où elle resta jusqu'à ce que les pasteurs, touchés de la voir sans abri, lui eurent bâti plus loin une chapelle. Dès ce moment, l'heureux bloc fut doué de propriétés miraculeuses, et le moindre de ses fragments est un talisman préservateur; les pèlerins viennent en procession en casser chacun un petit morceau. Après la mort du duc de Berry, M. de Vaudreuil proposa de transporter le roc de l'Arrayé à Paris, pour élever au duc de Berry un monument qui rappelât, dit-il, « l'énormité de l'attentat, la grandeur de notre perte et l'étendue de nos regrets: douze à quinze millions et dix années suffiraient. » M. de Chausenque pense que la vénération des montagnards pour ce rocher date de l'époque des druides, alors que le bloc d'Hagetmau, le dolmen de Sem, près de Vicdessos (V. R. 83), les pierres sacrées de Héchette, à l'entrée de la vallée d'Aure (V. R. 63), et tant d'autres rochers, étaient considérés comme des autels que la nature elle-même avait dressés pour son culte.

Ce petit chaos traversé, on aperçoit une sorte de vallée nue sans arbres, arrosée par l'Aguila, et au fond de laquelle s'élève, à 45 m., (2 h. de marche de Gèdre), la **chapelle de Notre-Dame d'Héas,** entourée de quelques maisons, à 1547 mèt. d'altitude. « Cette chapelle, dit la légende, a été bâtie par trois maçons, que trois chèvres, suivies de trois chevreaux, venaient tous les jours nourrir de leur lait; au bout de trois mois, l'édifice était presque achevé, lorsque les trois maçons, sans doute ennuyés de boire toujours du lait, résolurent, à la première occasion, d'égorger l'un des chevreaux et de le faire rôtir. Mais les chèvres étaient fées; elles devinèrent le complot et ne reparurent plus, si bien que les maçons se virent exposés à mourir de faim et furent obligés de descendre dans la vallée pour y chercher de la nourriture. »

La chapelle d'Héas, bâtie en forme de croix, est surmontée d'un petit dôme; la porte et les deux pilastres sont de marbre, ainsi que l'attique, où les fidèles vont adorer une statue de bois. Il y a deux autres statues dans l'intérieur de la chapelle : l'une, également en bois, est ornée d'un riche manteau et coiffée du capulet rouge des montagnards; l'autre, en faïence, est très-petite, et on ne l'expose à la vénération des fidèles que dans les grandes solennités. Le maître autel est richement doré, les murs sont ornés de peintures à fresque assez grossières. L'église peut contenir trois ou quatre cents personnes. Le 15 août et le 8 septembre, l'affluence des pèlerins est considérable.

Près de la chapelle se trouve une espèce de cantine où l'on peut, au besoin, passer la nuit.

D'Héas à Aragnouet par les Aiguillons (V. R. 53); — à Gavarnie par le Coumélie (Voy. ci-dessous).

D'Héas au fond du cirque de Troumouse.

2 h. 30 m., pour aller. 1 h. 30 m. pour revenir. Chemin en partie praticable à cheval.

Au fond du vallon d'Héas, se dresse un rocher très-aigu qui se détache fièrement du flanc de la montagne : c'est une véritable aiguille que l'on nomme fort improprement la tour de *Lieuzaube;* d'après Ramond, elle offre beaucoup de ressemblance avec le *Mönch*, dans l'Oberland Bernois. Au pied de cette aiguille, la vallée se rétrécit, puis, s'élargissant de nouveau, elle forme le petit cirque de verdure (*oule* ou *oulette*), de la *Combe du four*, entouré de hautes montagnes et dominé au fond par la belle masse de *Troumouse* (3086 mèt.), avec ses étages superposés de gazon et de neige.

La vallée d'Héas se bifurque : du bras de l'O., plus élevé, descend le Gave de *Maillet*, qui fait plusieurs chutes; l'autre bras, celui de *Touyères*, beaucoup plus large, suit la direction de la vallée principale, et se termine au pied du cirque du côté de l'E. Le Gave qui le parcourt,

forme aussi plusieurs belles cascades, dont la plus élevée est celle de *Mataras*. C'est dans ce vallon que se trouvent les mines abandonnées de *Touyères* et de *Sainte-Marie*, d'où l'on tirait autrefois de l'argent, du cuivre et du plomb.

Entre les deux vallons s'élève une masse considérable de granit, qui forme au N. le mur de soutenement du cirque de Troumouse. Pour apercevoir le cirque, il faut encore gravir ce dernier escarpement.

« La vue subite ajoute à l'effet, dit M. de Chausenque, lorsqu'on découvre à la fois cette aire au loin prolongée, reposant sur le granit que voile la verdure, et son enceinte circulaire régulièrement construite de gradins gigantesques. Ce plateau n'est point un plan nivelé comme la *Prade de Gavarnie*, le Bénou ou même le Pla de Béret; c'est une continuité d'ondulations, de petites buttes et de courbes, dont toutes les formes sont adoucies et toutes les pentes revêtues de pelouses. Mais ces inégalités disparaissent sous les masses du pourtour, et l'œil n'y voit qu'une plaine de verdure dont la teinte paraît plus fraîche auprès de la zone continue de neige et d'éboulis, qui, sur de rapides talus, précèdent partout les murailles, noirs soubassements des glaciers et des crêtes qui sont les fleurons de cette immense couronne. »

« Je n'ai rien vu dans les Alpes, dit Ramond, qui ressemblât parfaitement à nos oules, parce que les Alpes n'ont rien qui ressemble à la chaîne du Mont-Perdu. L'oule de Gavarnie, surtout, est un de ces objets qu'on cherche en vain hors des Pyrénées; je ne pourrais en donner une idée aux habitants de la Suisse qu'en la comparant au petit bassin de *Leuk*, où la *Gemmi*, surmontée de ses tours, représenterait le Marboré, moins ses cascades et ses glaciers; encore cette légère analogie ne soutiendrait guère plus les regards du peintre que ceux du géologue. L'oule d'Estaubé, beaucoup plus développée, est cependant moins remarquable en ce genre, et ne se refuserait pas tant aux comparaisons. Mais ce qui n'en souffre aucune, ce qui est extraordinaire, même dans les Pyrénées, c'est l'oule d'Héas. Lorsque, après une heure d'ascension, nous atteignîmes le plateau de Troumouse, et que nous nous trouvâmes au niveau de ce cirque majestueux, nous demeurâmes interdits à l'aspect d'un objet aussi nouveau pour nous que si nous n'avions jamais vu des montagnes.

« Les deux chaînes qui nous avaient jusqu'ici resserrés entre elles, s'écartent tout d'un coup et décrivent une courbe immense qui forme environ les quatre cinquièmes d'une circonférence complète. L'une des branches du croissant se termine à côté du spectateur par deux énormes rochers qui se projettent en avant comme deux bastions à la base du *Mont-Herrant* ou *Mont-Ferrand* (2789 mèt.); l'autre branche est formée par la longue montagne d'*Aquila* (2644 mèt.) tout unie, sans ressauts, sans anfractuosités, dont le sommet terminé en plateforme est surmonté d'un rocher tronqué. Ce rocher qu'on appelle *Tour des Aiguillons*, rappelle les Tours du Marboré, et, quoique son élévation réelle soit bien moindre (2269 mèt.), cependant son isolement lui donne l'avantage; il domine sans concurrents le cirque et

son enceinte. Le pic de *Troumouse* réunit les deux branches du croissant; rien ne voile ses brillants glaciers, ses noires saillies, ses deux obélisques d'égale hauteur, qu'on appelle les *Sœurs de Troumouse;* il semble régner seul sur le vaste cirque ouvert à ses pieds. Ce cirque serait un gouffre s'il n'était immense : il n'a jamais moins de huit à neuf cents mètres de haut, mais il a plus de deux lieues de circuit; l'air est libre, le ciel ouvert, la terre parée de verdure; de nombreux troupeaux s'égarent dans cette étendue dont ils ont peine à trouver les limites; trois millions d'hommes ne la rempliraient pas, dix millions auraient place sur son amphithéâtre; et ce vaste amphithéâtre, cette vaste plaine, c'est à la crête des Pyrénées qu'on les trouve, c'est à 1800 mèt. d'élévation absolue, c'est au fond d'une gorge hideuse où le voyageur se glisse en tremblant le long d'un misérable sentier dérobé aux précipices. »

De la chapelle d'Héas au port de la Canaou.

4 à 5 h. de marche.

Pour aller au port de la *Canaou*, il faut, au delà du cirque, remonter le second bras de la vallée parcouru par le Gave de Maillet. Rien n'égale la désolation de ce ravin. Dans tout le trajet on ne trouve pas un gazon, pas un mètre de terrain solide. Ce ne sont que graviers mouvants, pierres entassées, neiges durcies, où l'on ne fait un pas en avant qu'au risque d'en glisser dix en arrière. L'entrée même du port est peut-être ce qu'il a de plus difficile; il suffit d'un coup de vent pour la rendre périlleuse, d'un peu de neige pour la rendre impraticable. Cette entrée n'est autre chose qu'un canal fort étroit et fort incliné, une véritable gouttière resserrée entre les deux bastions, et qui vomit tour à tour des torrents, des lavanges et des pierres. Elle a donné son nom au port : dans l'idiome du pays, *Canaou* signifie canal.

Du haut de la crête, le regard plonge dans les profondeurs de la vallée de *Pineda*, appelée aussi par les montagnards *Béousse* (en espagnol *Bielsa*); on y voit comme au fond d'un gouffre les prairies qu'arrose la *Cinca*, et les bois voisins de l'hospice; les plaines de l'Espagne apparaissent au loin par l'ouverture du col de *Niscle* ou de *Fanlo;* à g. s'allongent les montagnes du Port-Vieux; à dr., le Mont-Perdu et ses vastes glaciers se dressent à 1800 mèt. au-dessus de la vallée.

La pente est excessivement rapide du côté de l'Espagne, et l'on descend sans aucun repos des neiges du sommet aux pelouses de la base. Il faut 3 heures pour monter du val de *Pineda* au port de la Canaou, tandis qu'il suffit de 1 h. 1/2 pour gravir le col du côté de la France : ainsi la pente du versant méridional est deux fois plus forte que celle du versant septentrional. Au pied de la montagne se trouve l'*hospice*, refuge très-nécessaire pour ceux qui se hasardent dans ces redoutables défilés : car, jusqu'au village de *Pineda*, situé dans la gorge qui fuit au S. E., entre la haute chaîne et un énorme contre-fort du Mont-Perdu, on ne marche pas moins de 6 h. sans trouver d'habitations. Pour voir l'*oule de Béousse*, creusée à la base du Mont-Perdu, et le lac d'où tombe la *Cinca*, il faut s'arrêter à l'hospice de *Pineda*.

De l'hospice de Pineda à Bielsa, on compte 3 h. La vallée que l'on descend est tantôt aride, tantôt boisée. Les habitants de la vallée d'Héas vont y chercher pendant l'hiver le bois qui leur est nécessaire pour se chauffer, et ils passent le col avec une charge de 60 kilog. Souvent ils s'enfoncent jusqu'à mi-corps dans la neige avec leur fardeau.

Bielsa est à 8 à 9 h. de Fanlo (V. R. 50) et à 12 h. de Venasque (V. R. 72).

D'Héas à Gavarnie par le Coumélie.

Sentier de montagnes, 3 h.

Après avoir descendu la vallée d'Héas à une certaine distance en suivant la base septentrionale de la montagne d'Héas, on monte pour aller traverser la vallée d'Estaubé au-dessus de la cascade. Alors on contourne par un sentier facile, à travers de beaux pâturages, les flancs du Coumélie. En face, on voit le vallon d'Aquila, les blocs épars sur les flancs du Cambelong, la gorge au fond de laquelle mugit le Gave d'Héas. Quand on est parvenu à peu près au-dessus du village de Gèdre, on tourne à g.; on passe au-dessus du *Chaos*, et bientôt on voit du côté du S. se développer peu à peu l'arc immense du cirque de Gavarnie (V. R. 49). C'est un des beaux spectacles de la chaîne des Pyrénées.

Des flancs du Coumélie, on descend, par un sentier en zigzag qui offre d'admirables points de vue, au v. de Gavarnie.

ROUTE 52.

LE MONT-PERDU.

2 jours. 1er jour, de Gavarnie à la cabane de Gaulis; 2e jour, ascension et retour à Gavarnie. On fera bien de prendre deux guides; chaque guide coûte 10 fr. par jour.

Le **Mont-Perdu,** la plus haute cime des Pyrénées après la Maladetta, a 3351 mèt. d'élévation; il est situé en Espagne, au S. de l'axe de la chaîne et de la ligne de séparation des eaux.

Il était regardé comme inaccessible avant que Ramond, l'intrépide explorateur des Pyrénées, fût parvenu à en gravir le sommet, le 2 août 1802. Il lui fallut trois voyages pour atteindre la cime; les montagnards ne l'avaient jamais escaladé et n'y connaissaient pas de chemin; ils égaraient Ramond quand ils essayaient de le conduire: ce fut lui qui les guida.

Quand on suit la même route que Ramond, il faut passer par la vallée d'*Estaubé*, qui débouche du côté du S. dans la vallée d'*Héas* (V. R. 51.) Le sentier difficile qui la remonte a reçu le nom de *Passet des Glouriettes*. Quand elle s'élargit, elle devient plus riante. Ses divers bassins sont recouverts d'excellents pâturages, visités chaque année par de nombreux troupeaux. Elle se termine au pied des montagnes qui forment la base du Mont-Perdu. Son troisième et dernier bassin est dominé par un cirque moins considérable, mais, dans son genre, aussi intéressant que ceux de Gavarnie et de Troumouse.

« Il a, dit M. de Chausenque, des beautés qui lui sont propres. Le gradin inférieur, peu remarquable par son irrégularité, soutient une large terrasse d'un plan très-incliné jusqu'au pied des murailles qui, dans tout leur développement, sur leurs vastes parois, n'offrent que deux sillons assez marqués pour mériter le nom de brèches: à l'extrémité de l'E., le *port de Pinède*, large et profondément taillé, forme l'une des plus belles portes qui soient ouvertes dans le faîte des Pyrénées.

« Le sillon de dr. n'est qu'une affreuse glacière, toujours inaccessible, ayant à sa base deux pyramides accolées, d'où part un autre glacier qui, suivant le pied des escarpements, monte jusqu'à la brèche d'Astazou, où il se joint sans doute avec ceux qu'on voit à son revers. Cette cime si altière, vue de Gavarnie, est l'extrémité occidentale des murailles qui, de ce côté, vont toujours s'exhaussant, en conservant leurs têtes aplaties, leurs formes régulières et verticales. L'autre sillon, plus large, se montre en face rempli d'un glacier presque aussi rapide, jusqu'à la brèche dominée par un sourcilleux roc tronqué : c'est le glacier de *Tuquerouye*, que Ramond a escaladé. Un coup d'œil jeté sur sa forte inclinaison et sur ses parois à pic me convainquit qu'il n'avait pas exagéré les difficultés de cette audacieuse ascension. En bas se trouve la grande borne, masse conique qui ailleurs serait une montagne. A g., les murailles moins entières se hérissent de pointes et de sillons jusqu'au port de Pinède, où le gradin aboutit de nouveau, en longeant le bas d'un autre glacier logé dans une large anfractuosité. Ce passage est commandé au N. par la cime hardie du pic d'Estaubé, qui le sépare d'un autre plus élevé et moins praticable, nommé le *Port-Vieux*, communiquant aussi avec la vallée de Béousse, et auquel succède une file de sommets jusqu'au pic des Agudes, vers Héas. Du côté de l'O., une arête dégagée du flanc de l'Astazou s'interrompt à la brèche de ce nom pour monter au pic d'Allanz, semblable à une tour; puis, redescendue à la Portelle ou brèche d'Allanz, elle se prolonge par le col facile du Sombra jusqu'au pied du cône terminal du Piméné.

« Dans la partie g. du cirque, où la muraille inférieure dégénère en un rude talus, on voit de légers zigzags le gravir : c'est le chemin du port. »

Ramond raconte ainsi ses dangers et ses fatigues lors de la seconde tentative qu'il fit pour escalader le Mont-Perdu.

« .... Nous approchions de cette rampe, et depuis longtemps je considérais le glacier avec quelque souci. Il avait beaucoup changé depuis mon premier voyage. Plus de neige : sa surface était nue et n'offrait pas un point sur lequel le pied pût laisser son empreinte. Le milieu s'était excavé. Deux grandes crevasses le parcouraient de haut en bas, et vers les deux tiers de sa hauteur je remarquai une dépression transversale qui augmentait considérablement l'inclinaison de la partie supérieure. Nous ne pûmes même l'aborder de front : il fallut le prendre de côté, et à la moindre inclinaison il était déjà dangereux. Les crampons n'y mordaient pas, et nos bâtons ferrés, appuyés de toutes nos forces, y laissaient à peine la trace de leur pointe. Au reste, nous étions munis de bons instruments pour fendre la glace, et dès lors on fut obligé de les mettre en œuvre. Mais le travail était des plus rudes, et nous n'avions pas seulement la liberté de le diriger à notre gré.

« Le glacier se creusait en gouttière : au milieu, on le voyait tout criblé de crevasses et de trous: il

fallait s'en éloigner, sans cependant se rapprocher des bords, qui se redressaient au voisinage des rochers: nous étions donc réduits à gravir en ligne droite, entre les deux écueils que nous avions à éviter. C'était une échelle de glace à monter; point de zigzags à tracer; rien qui dissimulât l'inclinaison; et l'inclinaison augmentait sans cesse, comme le précipice s'approfondissait toujours.

« Nous marchâmes plus de deux heures dans cette position, et nous n'avions fait encore que le moins difficile. Nous approchions de la bosse que le glacier formait au-dessus de la dépression dont j'ai parlé. Cette bosse, on ne savait par où la prendre, et nous étions au terme de nos expédients. Rondo proposa de la tourner en montant sur le bord que nous avions si soigneusement évité.

« Il faut savoir ce que c'était que ce bord : c'était une arête en tranchant de couteau, séparée du rocher par un large intervalle qui s'ouvrait en entonnoir dans les cavités du glacier. Cette proposition qui, une heure plus tôt, nous aurait paru dérisoire, était en ce moment la seule qui nous offrît un moyen de sortir honorablement de cette périlleuse aventure.

« Une douzaine de degrés que nous taillâmes presque à pic nous portèrent sur ce bord, qu'il fallut écrêter avant d'y poser le pied, et sonder à grands coups pour s'assurer qu'il était capable de nous porter. En sondant et en écrêtant toujours, nous réussîmes à faire treize pas en vingt minutes, montant en équilibre sur une ligne glissante, le précipice derrière et des deux côtés. Une pareille position, et surtout une pareille lenteur, étaient bien propres à refroidir le courage. Cependant, après ces treize pas, il fallut s'arrêter et délibérer encore.

« Durant cette inaction, qui devenait d'autant plus pénible qu'elle se prolongeait davantage, je voyais voltiger de rochers en rochers le grimpereau de muraille que Saussure a vu de même aux approches du Mont-Blanc; je le rencontrais toujours sur le penchant des précipices, et il me rappelait tous ceux que j'ai vus. La mouche apiforme vint se poser auprès de moi, et nettoyer ses petites ailes, dont nous étions réduits à envier la puissance. Trois autres insectes vulgaires, la punaise équestre, la forficule commune, et le huitième bupreste de Geoffroy, rampaient sur la glace, où ils étaient moins déplacés que nous.

« Profonde obscurité des causes finales! désolante disproportion des facultés et des moyens! l'homme mesure les cieux, et il est attaché à la terre; il pèse l'air où l'aigle se balance : l'aérostat y crève et précipite l'observateur; un frêle insecte se joue ici, et moi j'y rampe!... Je fus tiré de cette désagréable rêverie par un accident plus désagréable encore.

« Le guide novice que nous avions amené de Baréges déclara que la tête lui tournait, et qu'il était au moment de se précipiter. Il se trouvait sur le devant : il fallut le mettre entre nous, et l'on comprend ce que cette opération avait de dangereux et de difficile sur une ligne sans largeur, et qui était exactement la ligne géométrique. Le mouvement que cela occasionna fit tomber du sac de mon Laurens ma lunette et ma boussole; elles

roulèrent ensemble dans le creux qui nous séparait du rocher.

« Le brave Rondo voulut y descendre; j'essayai en vain de l'en dissuader. Nous étions munis de cordes, sur lesquelles il fondait son espérance. Il se glissa dans la fente et pénétra dans les cavernes intérieures, où il trouva la boussole. Nous lui jetâmes la corde; il s'en ceignit, et il fallut l'extraire avec effort d'un étranglement où son poids l'avait fait couler en descendant.

« Mon Laurens prétendit y descendre à son tour. Nous l'en tirâmes de même; et certes ceux qui prêtaient secours n'étaient pas dans une position moins critique que ceux qui le recevaient. Il ne rapporta rien : j'avais perdu une excellente lunette, mais nous avions trouvé dans l'action une nouvelle confiance en nos forces, et nous fîmes encore une trentaine de pas sur la crête, prenant à peine le loisir de l'ébrécher.

« Cependant à chaque instant cette crête nous exposait à de nouveaux hasards. Deux fois nous fûmes arrêtés par des saillies de rochers qui se projetaient en avant et nous barraient le chemin. On ne pouvait ni monter ni descendre; il fallait se plier autour de ces saillies, au risque de perdre l'équilibre et de se précipiter. Bientôt il fut tout à fait impossible de passer outre, et nous n'eûmes plus d'autre refuge que ces mêmes rochers qui, la première fois, avaient paru inaccessibles. Ils sont, il est vrai, taillés en degrés par les coupes croisées des couches et des tranches; mais pour concevoir la disposition de ces degrés, qu'on se figure d'abord une rampe d'escalier, dont les marches seraient presque toujours plus hautes que larges, et qu'on aurait redressée, de façon que l'angle d'inclinaison eût augmenté d'un tiers; qu'on ajoute ensuite à cette idée celle de toutes les irrégularités et de toutes les dégradations que peut occasionner un pareil redressement dans une pareille structure; l'incertitude où nous étions de ce que nous trouverions plus haut; la prévention que devait exciter l'infructueuse tentative des guides de Coumélie; et l'on jugera de quel œil nous regardions la dernière ressource qui nous restait. Ce fut là pourtant qu'il fallut se hisser de gradins en gradins. Le premier y était poussé par le second, et, une fois accroché, il lui prêtait la main à son tour.

« Les risques étaient au moins égaux, si même le désavantage n'était pas du côté des derniers. Ceux qui gravissaient en avant ne pouvaient faire un faux pas qui ne compromît le reste de la troupe, ni ébranler un quartier de terre qui ne volât sur la tête des autres. Je fus moi-même blessé assez grièvement par un de ces débris contre lequel je ne pus me roidir, puisque ma position ne me permettait pas de l'éviter. Cette dernière escalade dura plus d'une heure, et ce que nous courûmes de dangers dans ce voyage apprendra à quiconque voudra aborder le Mont-Perdu par cette route qu'elle n'est praticable qu'au gros de l'été, et tandis que les glaciers sont encore couverts de neige. Un mois auparavant, nous n'avions pas employé deux heures à la monter, et ce n'avait été qu'un jeu pour ceux qui avaient la moindre expérience des montagnes. Aujourd'hui elle en exigea cinq, et dans ces

cinq heures, pas une minute où nous n'eussions couru risque de la vie.

« Nous approchions enfin du sommet de la crête; il ne restait plus qu'un petit nombre de degrés à monter, et le redressement des couches en adoucissait déjà la pente. Je regardai mes compagnons; aucun n'avait donné des signes de crainte, mais aucun ne donnait des signes de joie. Une sorte de tristesse, produite par une longue anxiété, laissait à peine apercevoir ce que la vue du Mont-Perdu nous préparait de dédommagement. Après tant de plans inclinés, de rochers droits, de glaces si perfides, nous ne sentions d'autre besoin que celui d'un peu de terrain plat, où le pied pût se reposer sans délibération; mais ce terrain, nous ne le touchions pas encore, que déjà la scène changea et que tout fut oublié. Du haut de ces rochers, nous considérions avec une muette surprise le majestueux spectacle qui nous attendait au passage de la brèche. Nous ne le connaissions pas; nous ne l'avions jamais vu; nous n'avions nulle idée de l'éclat incomparable qu'il recevait d'un beau jour. La première fois, ce rideau n'avait été que soulevé : le crêpe suspendu aux cimes répandait le deuil sur les objets mêmes qu'il ne couvrait pas. Aujourd'hui, rien de voilé; rien que le soleil n'éclairât de sa lumière la plus vive : le lac, complétement dégelé, réfléchissait un ciel tout d'azur; les glaciers étincelaient, et la cime du Mont-Perdu, toute resplendissante de célestes clartés, semblait ne plus appartenir à la terre. En vain j'essayerais de peindre la magique apparence de ce tableau : le dessin et la teinte sont également étrangers à tout ce qui frappe habituellement nos regards. En vain je tenterais de décrire ce que son apparition a d'inopiné, d'étonnant, de fantastique, au moment où le rideau s'abaisse, où la porte s'ouvre, où l'on touche enfin le seuil du gigantesque édifice. Les mots se traînent loin d'une sensation plus rapide que la pensée; on n'en croit pas ses yeux; on cherche autour de soi un appui, des comparaisons : tout s'y refuse à la fois: un monde finit, un autre commence : un monde régi par les lois d'une autre existence. Quel repos dans cette vaste enceinte, où les siècles passent d'un pied plus léger qu'ici-bas les années! Quel silence sur ces hauteurs, où un son, quel qu'il soit, est la redoutable annonce d'un grand et rare phénomène! Quel calme dans l'air et quelle sérénité dans le ciel! Tout était d'accord, l'air, le ciel, la terre et les eaux, tout semblait se recueillir en présence du soleil, et recevoir son regard dans un immobile respect.

« En comparant l'imposante symétrie du cirque au désordre hideux qu'il offrait lorsqu'une brume épaisse se traînait autour de ses degrés, nous reconnaissions à peine les lieux que nous avions parcourus. Ce n'était plus la lourde masse du cylindre qui fixait exclusivement les regards. La transparence de l'air rectifiait les apparences qu'avait brouillées l'interposition de la nue; la cime principale était rentrée dans ses droits; elle ramenait à l'unité toutes les parties de cet immense chaos : jamais rien de pareil ne s'était offert à mes yeux. J'ai vu les Hautes-Alpes; je les ai vues dans ma première jeunesse, à cet âge où l'on voit tout plus beau et plus grand que la nature; mais ce que je n'ai pas vu, c'est la livrée des sommets les plus élevés revêtue par une montagne secondaire. Ces formes simples et graves, ces coupes nettes et hardies, ces rochers si entiers et si sains, dont les larges assises s'alignent en murailles, se courbent en amphithéâtres, se façonnent en gradins, s'élancent en tours, où la main des géants semble avoir appliqué l'aplomb et le cordeau : voilà ce que personne n'a rencontré au séjour des glaces éternelles; voilà ce qu'on chercherait en vain dans les montagnes primitives, dont les flancs déchirés s'allongent en pointes aiguës et dont la base se cache sous des monceaux de débris. Quiconque s'est rassasié de toutes leurs horreurs trouvera encore ici des aspects étranges et nouveaux; du Mont-Blanc même il faut venir au Mont-Perdu. Quand on a vu la première des montagnes granitiques, il reste à voir la première des montagnes calcaires. »

Enfin la troisième tentative de Ramond réussit. Sa première station fut au *port de Pinède*, sur le sommet de la muraille qui domine au S. le cirque d'*Estaubé*, à 2666 mèt. de hauteur. Là il se trouvait exactement au même niveau que le col de *Fanlo*, qui s'ouvre au S. de l'autre côté de la vallée de Béousse.

« Mais en vain nous étions à la hauteur du col de Fanlo; il fallait descendre, et descendre beaucoup, pour y remonter. Nous nous dirigeâmes obliquement vers les énormes murailles qui soutiennent le lac du Mont-Perdu ainsi que sa terrasse, et nous arrivâmes au point d'où le torrent de décharge se précipite en une épouvantable cataracte jusqu'au fond de la vallée de Béousse. Là se trouve un petit plateau très-herbeux, mais très-incliné. Nous y rencontrâmes un berger avec lequel nous passâmes la nuit, environnés de la vapeur des cascades et l'orage grondant de toutes parts autour de nous.

« Le premier travail de la matinée fut de traverser le torrent de décharge du lac. Sa profondeur, sa rapidité, surtout le froid de l'eau, rendent cette opération assez difficile. Du torrent jusqu'au col de *Niscle* ou de Fanlo, nous n'éprouvâmes d'autre difficulté que celle de la forte inclinaison des pentes.

« C'est à l'occident du col de Niscle que se montrent les premiers étages du Mont-Perdu, et ils s'annoncent tout à coup avec une fierté qui prépare dignement aux avenues de sa cime. Quatre ou cinq terrasses empilées les unes sur les autres forment autant de degrés, dont les marches sont comblées en partie ou de neige ou de débris, qui facilitent un peu l'accès de ces murailles, autrement inaccessibles. Les premiers de ces débris sont d'assez gros blocs. Ils paraissent appartenir au prolongement de la couche parasite de grès qui couronne la montagne de Niscle.

« J'outre-passai ces blocs en peu de temps, et, en continuant à m'élever obliquement du N. E. au S. O., c'est-à-dire dans une direction qui coupait à peu près à angle droit la direction générale des bancs, j'atteignis bientôt les ruines qui appartiennent à la continuation des couches dont le corps même de la montagne de Niscle est formé.

« Nous employâmes près d'une heure à traverser ces débris, et cette partie du voyage nous excéda de fatigue, par l'effort qu'il fallait

faire tant pour gravir des pentes fort inclinées, que pour lutter contre la tendance qui entraîne incessamment ce terrain mobile vers le précipice. Enfin, nous parvînmes à la terrasse supérieure, et nous nous trouvâmes sur une bande de rochers qui forme d'abord une étroite arête, mais qui, s'élargissant peu à peu, conduit commodément et de plain-pied à une espèce de vallon où commencent les glaciers dont le pic est entouré. Bientôt après nous étions sur le pic. Vers le haut, l'épaisseur des neiges est peu considérable, parce que la forme tranchante du faîte de la montagne n'en souffre point l'accumulation. Au sommet, elles ne m'ont pas paru avoir plus de 3 mèt. de profondeur. Leur consistance est rare et légère, et elles ne recèlent que peu ou point de glace, attendu que les dégels sont ici de trop courte durée pour les imprégner d'eau, et que la plus petite quantité qui se forme durant les plus beaux jours de l'été s'écoule promptement le long des deux versants. Mais sur la pente septentrionale, ces mêmes neiges prennent peu à peu de la solidité, et se transforment bientôt en un vaste glacier qui descend jusqu'au bord du lac, et dont la hauteur verticale est d'environ 800 mèt.

« Au S., au contraire, le sol du pic était à découvert : ce qui résulte moins de l'action de la chaleur que de l'extrême roideur de l'escarpement, les neiges ne pouvant s'y soutenir; elles tombent continuellement du haut de la montagne sur un talus situé à 600 ou 700 mèt. au-dessous, et elles forment un glacier assez considérable pour résister à la chaleur directe et réverbérée à laquelle cette situation l'expose.

« Au N., s'élèvent les montagnes primitives qui constituent l'axe de la chaîne. Leurs cimes aiguës et déchirées s'enchaînent étroitement, et forment une bande de plus de 4 myriamètres d'épaisseur transversale, dont l'élévation intercepte totalement la vue des plaines de France. Telle est de ce côté l'insensible progression des abaissements, que cette large bande se compose de sept à huit rangs de hauteur graduellement décroissante, et que le Pic du Midi de Bagnères, qui se trouve au dernier rang visible, n'est encore qu'à 500 mèt. au-dessous du Mont-Perdu.

« Au S., le spectacle est bien différent. Tout s'abaisse tout d'un coup et à la fois. C'est un précipice de 1000 à 1100 mèt., dont le fond est le sommet des plus hautes montagnes de cette partie de l'Espagne. Aucune n'atteint à 2500 mèt. d'élévation absolue; elles dégénèrent bientôt en collines basses et arrondies, au delà desquelles s'ouvre l'immense perspective des plaines de l'Aragon. »

Depuis Ramond, une route plus courte a été découverte; on gravit maintenant le Mont-Perdu par son versant méridional. On part de Gavarnie (V. page 305), on monte à la brèche de Roland (V. page 308), et l'on va coucher à la *cabane de Gaulis* (1 h. 30 m.) située à la base même du Mont-Perdu. De ce côté, il n'y a pas de glaciers à franchir; mais, vers la cime, après avoir longé la base d'une montagne appelée *Tour de Gaulis*, il faut gravir des pieds et des mains à travers trois fissures de rochers dont les escarpements sont presque verticaux. Le dernier passage est le plus dangereux.

ROUTE 53.

DE GÈDRE A ARAGNOUET.

7 h. environ. 4 h. pour monter, 3 h. pour descendre. Chemin de piétons, assez difficile par le mauvais temps. Un guide est nécessaire.

A. Par le col de Cambielle.

On suit d'abord le chemin d'Héas jusqu'au pont qui traverse le Gave de Cambielle. On le quitte alors pour s'engager dans la vallée aride et nue d'où descend ce torrent, et que l'on remonte dans la direction de l'E. entre le Cambelong (2400 mèt.) au S. et le Pic Long (3195 mèt.) au N. Le col est à 2595 mèt., dominé à g. par le Pic Long et à dr. par le Cambielle (3173 mèt.); on y trouve presque toujours de la neige. Une descente excessivement roide aboutit au fond de la vallée sauvage du Badet, où le sentier rejoint celui qui vient d'Héas et qui va être indiqué.

B. Par Héas et les Aiguillons.

7 à 8 h. de marche. D'Héas à Aragnouet, il n'y a pour ainsi dire aucun chemin tracé. Ce passage, préférable à celui du col de Cambielle, à cause de la vue, est peu fréquenté, si ce n'est à certaines époques de l'année, par les pèlerins de la vallée d'Aure qui viennent à Héas. Les meilleurs guides de Luz ne le connaissent pas. — En 1857, j'aurais vainement essayé de le découvrir avec un guide qui se vantait de le connaître, sans l'assistance d'un berger, nommé Marc Gabardon, demeurant à Héas, que je recommande à tous les touristes désireux d'explorer hors des sentiers battus les montagnes voisines.

En quittant Héas, on gravit la montagne qui domine la chapelle au N. E. Aucun arbre n'ombrage cette côte escarpée et pierreuse. Après 45 min. d'une montée roide, on atteint un vallon supérieur, dominé par des montagnes nues et tristes et arrosé par le Gave d'Aquila. Des bergers de Lourdes viennent chaque année faire paître leurs troupeaux sur ces pâturages, où se trouvent souvent réunis plus de 20 000 moutons, brebis et agneaux. De misérables chalets y ont été construits près de la fontaine de Notre-Dame. Continuant à s'élever par une pente assez escarpée, et, laissant à g. une petite cascade, on atteint en 45 min. (1 h. 30 min. d'Héas) un premier col d'où l'on jouit déjà en se retournant d'une belle vue sur le Coumélie, le Montferrand et le Piméné, mais d'où l'on aperçoit devant soi un vaste cirque de pierre d'un aspect désolé. A dr., on est dominé par les montagnes qui ferment de ce côté le cirque de Troumouse. De ce point il faut encore 1 h. de montée roide (les pierres de la chaîne que l'on gravit forment des escaliers), pour s'élever jusqu'à la crête de ce cirque qui, large à peine de 30 à 40 cent., s'étend à peu près à la même hauteur (2590 mèt.) du pic des *Aiguillons* ou *Aiguillous* (2969 mèt.) jusqu'à la *Salette d'Estoum.* Il n'y a pas de col dans le sens propre de ce mot; on passe où l'on veut, c'est-à-dire où l'on peut. La vue est fort belle; on aperçoit le Coumélie, le Saubé, le Piméné, le Montferrand, le cirque de Marboré, la brèche de Roland, le Mont-Perdu, le Vignemale, les montagnes du cirque de Troumouse, de la vallée d'Aure, le Badet (3165 mèt.), etc.

La descente est encore plus roide que la montée. Quelques flaques de neige la rendent tantôt plus facile, tantôt plus difficile. Aux pierres éboulées succèdent les gazons. En

1 h. cependant on atteint le fond d'un vallon nu, triste, solitaire, parsemé de pierres tombées des flancs escarpés des montagnes de g., où le port de Cambielle attire les regards par sa dépression neigeuse. On ne doit pas continuer à suivre le torrent, car on arriverait à des escarpements difficiles et dangereux. Il faut le traverser pour se diriger à dr. et gagner des pâturages d'où le sentier, désormais bien tracé, descend par une pente roide à un pont jeté sur le Badet. Dans cette descente, on remarque surtout l'inclinaison extraordinaire des montagnes qui dominent la rive g. du Badet.

Le premier groupe d'habitations que l'on rencontre se nomme le *Plan*. Il se trouve à 2 h. du col et à 1 h. d'Aragnouet, où l'on peut se procurer un asile très-insuffisant chez le maire (V. la vallée d'Aure, R. 61).

ROUTE 54.

DE LUZ A BARÉGES.

7 kil. Route de voitures. Les diligences de Tarbes et de Pau passent tous les jours à Luz pendant la saison. Voitures de louage, chevaux et ânes.

« On marche sous une allée d'arbres, dit M. Taine, entre un ruisseau et le Gave de Bastan, le long d'un taillis d'aunes élancés, qui montent pour chercher l'air et le soleil. Pendant la première lieue, les paysages au bord du Gave sont d'une grâce infinie. Les ruisseaux qui coupent la prairie tombent tous les vingt pas sous un moulin. Ce moulin est une cabane en plaques d'ardoises où tourne une roue horizontale; l'eau arrive dans un tronc d'arbre creusé et sort par une crevasse du mur. Rien de plus joli que cette troupe de petites maisons toutes posées sur une cascade. Les bords du Gave gardent leur fraîcheur sous le soleil brûlant; les ruisseaux d'arrosement laissent à peine entre eux et lui une étroite bande verte; on est entouré d'eaux courantes; l'ombre des frênes et des aunes tremble dans l'herbe fine; les arbres s'élancent d'un jet superbe, en colonnes lisses, et ne s'étalent en branches qu'à 40 pieds de hauteur. L'eau sombre de la rigole d'ardoise va frôlant les tiges vertes; elle court si vite qu'elle semble frissonner. De l'autre côté du torrent, des peupliers s'échelonnent sur la côte verdoyante; leurs feuilles, un peu pâles, se détachent sur le bleu pur du ciel; au moindre vent, elles s'agitent et reluisent. Des ronces en fleur descendent le long du rocher et vont toucher les crêtes des vagues. Plus loin, le dos de la montagne, chargé de broussailles, s'allonge dans une teinte chaude d'un bleu sombre. »

En montant ainsi de Luz à Baréges on trouve successivement

1 kil. *Esterre* (308 hab.)

1 kil. (2 kil.) *Viella* (218 hab.). Ces deux villages sont abrités du côté de la montagne par des rideaux de grands arbres qui les protégent contre la chute des avalanches.

2 kil. (4 kil.) *Betpoey* ou *Belle-Colline*, v. de 564 hab., situé à 982 mèt. de hauteur au milieu des cultures et des prairies, couronne de ses petites maisonnettes le dernier mamelon du *Casaou d'Estibe*. En face, de l'autre côté de la route et du Gave, se trouve le triste village de *Sers* (293 hab.), perché sur des roches croulantes à 1130 mèt. La butte qui le domine du côté de l'E. porte encore les ruines d'un ermitage que *saint Justin*, premier évêque de Tarbes, habitait au commencement du ve siècle (V. R. 56.) Plus loin, on laisse à dr. le vallon de la *Justé*, qui descend, dans la direction du N. O., de la base du Néouvieille, et, gravissant une petite côte, premier contre-fort du pic d'Ayré, on passe devant les sources thermales de *Pontis*, abandonnées aujourd'hui.

Ici le tableau change totalement. « Au paysage riant de la plaine, dit M. Taine, succède une affreuse gorge de rochers. Le flanc de la montagne est crevassé d'éboulements blanchâtres; la petite plaine ravagée disparaît sous les grèves; la pauvre herbe, séchée, écrasée, manque à chaque pas; la terre est comme éventrée, et la fondrière, comme une plaie béante, laisse voir jusque dans ses entrailles; les couches de calcaire jaunâtre sont mises à nu; on marche sur des sables et sur des traînées de cailloux roulés; le Gave lui-même disparaît à demi sous des amas de pierres grisâtres, et sort péniblement du désert qu'il s'est fait. Ce sol défoncé est aussi laid que triste; ces débris sont sales et petits; ils sont d'hier; on sent que la dévastation recommence tous les ans. Pour que des ruines soient belles, il faut qu'elles soient grandioses ou noircies par le temps; ici les pierres viennent d'être déterrées; elles trempent encore dans la boue; deux ruisseaux fangeux se traînent dans les effondrements; on dirait une carrière abandonnée. »

Enfin, après avoir dépassé l'établissement thermal de *Barzun*, on entre à

3 kil. (7 kil.) **Baréges** (V. R. 56).

ROUTE 55.

DE TARBES A BARÉGES.

59 kil. Route de poste. Diligences tous les jours.

38 kil. De Tarbes à Pierrefitte (V. R. 42).

12 kil. De Pierrefitte à Luz (V. R. 47).

9 kil. De Luz à Baréges (V. R. 54).

ROUTE 56.

BARÉGES ET SES ENVIRONS.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

HÔTELS : de l'*Europe*, de *France*, de *la Paix*.

MAISONS ET APPARTEMENTS A LOUER : Baradère, Barzun, Ve Bordenave, Coméra, Clarac, Dat, Granet, Lacrampe, Vergez, Menginou, Lafourcade, etc., etc. — Une amélioration notable s'est opérée depuis quelques années dans les habitations de Baréges, qui étaient jadis dans un état complet de délabrement et d'abandon. — Le prix d'une chambre varie de 1 fr. à 5 ou 6 fr., selon son exposition, ses dépendances et le nombre de lits qu'elle contient.

La pension, dans les hôtels de premier ordre, se paye de 4 fr. 50 c. à 5 fr. par jour, déjeuner et dîner à table d'hôte. — Le dîner seul, 2 fr. 50 c. à 3 fr. au plus. — Par mois, 90 fr. à 100 fr. — Le dîner, servi à part dans l'hôtel ou à domicile se paye de 3 fr. 50 c. à 5 fr. pour une ou deux personnes; si le nombre des personnes dépasse trois, les prix subissent une réduction qui doit être débattue.

Il en coûte un tiers de moins dans les hôtels de second ordre. — En cas de séjour à Baréges pendant toute la durée de la saison, il est plus économique de faire son prix par mois. Dans ce cas, les absences ne se défalquent pas. La nourriture est en général moins bonne, moins soignée à Baréges qu'aux Eaux-Bonnes et dans la plus grande partie des autres Bains des Pyrénées.

Une journée de malade revient, terme moyen et tout compris, à 9 fr. ou 10 fr. environ.

TRAITEURS : Ve Jacomet, Ve Troy, Benqué, Ducomte, de Bétas.

MÉDECIN-INSPECTEUR : M. Pagès; sous-inspecteur, M. Balencie.

DOCTEURS-MÉDECINS : MM. Vergez; Theilh; MM. Campmas, attachés au service militaire.

PHARMACIENS : MM. Barzun; Bernissant.

CABINET DE LECTURE : Coméra, Sempé.

CERCLE, salle pour bal, concerts : Laborde.

CAFÉS : Laborde; Coumetous: des Pyrénées; de l'Union; de Paris.

LIBRAIRIES : J. M. Dufour, éditeur des costumes des Pyrénées, Millas.

VOITURES PUBLIQUES : Messageries A. Carrère pour Tarbes. Ordinairement, vers le 1er juillet, d'autres services s'organisent de Pau et de Tarbes à Baréges. — Courrier de Tarbes : Marceau.

LOUEURS DE CHEVAUX. Les courses des environs de Bareges sont si variées et si nombreuses, que plus de 25 loueurs de chevaux suffisent à peine aux besoins des baigneurs. Voici leurs noms: Viscos; Palu; Alexandre, dit Bagnères; Tainturier; Marc Menvielle; Anclade; Laborde-Souères; Couret; Cazaux, Marc; Lyon; Cazenave Moncassin; Mouré; Lyzandre: Cabalé; Beillacou-Lafon; Poueydegus père; Cazères; Dominique Palu-Peloy; Ve Pelou; Troy-Vergez, Laurent.

LOUEURS DE VOITURES : Tainturier, Bastien; Mlle Flamant; Bernatot, Benqué; Troy.

GUIDES : Seyret; Viscos père; Palu père; Tainturier, Bastien-Alexandre; Marc Menvielle père; Viscos fils; Palu fils; Menvielle fils; Domenget, François; Moncassin frères; Charlet Victor.

CHAISES A PORTEUR. Établissement, aller et retour, 30 c.; bains Barzun, 75 c.

BAINS. Voyez le paragraphe spécial.

SITUATION. ASPECT GÉNÉRAL.

Baréges, hameau dépendant de la commune de Betpouey, canton de Luz, est une longue rue bâtie tout entière sur la rive g. du Gave de Bastan; à son extrémité supérieure, le chemin du Tourmalet la continue; à son extrémité inférieure, la route de Luz y aboutit; elle se compose d'une soixantaine de maisons assez tristes et mal récrépies, et d'une longue file de baraques et de cahutes de bois. Les avalanches s'accumulent chaque hiver sur les pentes de la montagne d'*Asblancs*, située au N. de Baréges, glissent par quatre ravins dans la vallée du Bastan, franchissent le torrent, et remontent à travers le village jusque sur les flancs du pic d'*Ayré*. Les habitants du pays sont parvenus à connaître par l'observation les habitudes des avalanches; aussi ont-ils laissé dans la direction qu'elles suivent ordinairement de larges espaces pour leur livrer passage. Malgré ces précautions, il est rare qu'un hiver s'écoule sans que les avalanches causent quelque dégât; souvent des maisons ont été rasées et des meubles ont été emportés à plusieurs centaines de mètres au-dessus de Baréges. Toutes les baraques de planches se démontent à l'entrée de l'hiver, et les diverses pièces, étiquetées et numérotées, sont mises à l'abri pour être rajustées au mois de mai.

On dit que des quatre ravins qui descendent sur Baréges de la montagne d'Asblancs, deux, ceux de *Couradjé* et d'*Égat* sont aujourd'hui moins redoutables qu'autrefois; déjà même, celui d'Égat voit ses flancs se couvrir de verdure. Le plus dangereux est toujours celui de *Midaou*, qui verse ses avalanches sur le bourg d'une hauteur de 1200 mèt. et sous un angle de 45 degrés. Du côté du S., les chutes de neige sont moins à craindre, à cause d'une belle forêt de hêtres qui s'étend à la base du pic d'Ayré, entre Baréges et la montagne. Cependant le *Rioulet* (ruisselet) qui traverse le bois tout entier en emporte des lambeaux chaque année. Lorsque, après un orage, on entend un bruit sourd de craquements et de chocs, comme si quelque montagne croulait, on se dit : « C'est le *Rioulet* qui descend, » et l'on voit d'énormes blocs et des troncs de sapins glisser et bondir dans l'eau écumeuse qui mugit au fond du ravin.

Baréges est situé à 1230 mèt. au-dessus du niveau de la mer, à 800 mèt. seulement plus bas que la limite de la végétation des arbres. Aussi les hivers y sont-ils extrêmement rigoureux. Le sol est enseveli sous 5 mèt. de neige : tous les habitants émigrent; on y laisse sept ou huit montagnards avec des provisions pour veiller aux maisons et aux meubles. Souvent ces pauvres gens ne peuvent arriver jusqu'à Luz et restent emprisonnés plusieurs semaines. Au commencement de mai, les propriétaires, les industriels de toute espèce qui spéculent sur le séjour des étrangers, se hâtent d'accourir. On répare les brèches des maisons, on restaure les toitures, on blanchit les façades, et le village remis à neuf est bientôt prêt à recevoir ses hôtes. Ils arrivent en foule dès les premiers jours de juin, et ne quittent Baréges qu'à la fin de septembre. Souvent même, bien que le village puisse loger 1200 personnes à la fois, des baigneurs attendent à Luz qu'une chambre soit devenue vacante. Cette affluence s'explique facilement par l'efficacité toute spéciale et la supériorité incontestée des eaux de Baréges pour le traitement des douleurs, des blessures et des maladies de la peau.

La découverte des eaux de Baréges remonte à plusieurs siècles; mais les habitants du pays en usèrent seuls pendant longtemps. Elles ne commencèrent à jouir d'une réputation étendue que sous le règne de Louis XIV, époque à laquelle Mme de Maintenon y conduisit le jeune duc du Maine. En 1735, elles fixèrent l'attention du gouvernement. L'ingénieur Polard fit alors construire la route qui conduit de Tarbes à Baréges, par Lourdes, Pierrefitte et Luz. Cependant le fontenier Chevillard, aidé des conseils de Polard, réussit à capter les sources, et fonda les *bains de l'Entrée*, *du Fond*, *de Polard*, la *buvette* et les *douches*. Les *bains de Lachapelle*, les *bains neufs*, furent construits depuis; enfin, le *bain Dassieu*, tout moderne, a pris le nom de l'inspecteur de ce nom. Quant aux piscines, deux, la piscine militaire et la piscine des pauvres, furent établies d'après les avis de l'ingénieur Moisset, chargé de retrouver les sources de Lachapelle et de l'Entrée qui en 1777 avaient disparu. La piscine civile est moderne.

Trois ponts traversent le Bastan, en amont, en aval et au centre du village; celui du centre n'est pas public; il appartient à l'hôpital militaire, et communique avec un préau où se promènent les soldats convalescents.

L'ÉTABLISSEMENT THERMAL.

L'*établissement des bains* est situé sur le côté N. de la rue, aux

deux tiers à peu près de sa hauteur : « C'est un édifice misérable, dit M. Taine ; les compartiments sont des caves sans air ni lumière ; il n'y a que seize cabinets et deux douches, tous délabrés. Les malades sont obligés souvent de se baigner la nuit. Les trois piscines sont alimentées par l'eau qui vient de servir aux baignoires : celle des pauvres reçoit l'eau qui sort des deux autres. Les piscines, basses, obscures, sont des espèces de prisons étouffantes et souterraines. Il faut avoir beaucoup de santé pour y guérir. » On doit construire un nouvel établissement et on procède à un captage des sources mieux entendu, sous la direction et d'après les projets de M. François.

L'hopital, situé au N. du village, est un triste bâtiment crépissé, dont les fenêtres s'alignent avec une régularité militaire. Il se compose de trois ou quatre maisons qu'on a réunies tant bien que mal à grand renfort d'escaliers. 400 à 450 militaires visitent chaque année l'hôpital de Baréges.

Un autre établissement thermal, celui de *Barzun*, se trouve à 500 mèt. sur la rive dr. du Bastan, en aval de Baréges. Il est la propriété de M. Barzun, pharmacien ; il comprend neuf cabinets de bains, trois douches et une buvette.

LES EAUX.

Baréges.

Eau thermale, sulfureuse.

Connue depuis longtemps, mais, comme nous l'avons dit, en vogue surtout depuis 1675, époque où l'usage en fut prescrit au duc du Maine.

Huit sources : Le Tambour, l'Entrée, Lachapelle, Polard, Bain-Neuf, le Fond, Dassieu, Genecy.

Débit en 24 h. : 1600 hectol. envir.

Température : Varie de 45° (S. Tambour, grande douche) à 31° (S. Lachapelle).

Caractères particuliers : Eaux limpides, onctueuses au toucher, odeur d'acide sulfhydrique, saveur hépatique avec arrière-goût fade et nauséabond (C. James), contiennent en abondance cette substance azotée que Longchamps décrivit le premier sous le nom de barégine. S'altèrent peu à l'air et ne blanchissent pas comme celles de Bagnères de Luchon, ce qui tient, suivant M. Filhol, à ce qu'elles ne contiennent pas de silice en excès.

Service médical : Un médecin inspecteur, un inspecteur adjoint, un inspecteur honoraire.

Emploi : Boisson, bains, douches, piscines.

Situation : 1270 mèt. au-dessus de la mer (Annuaire des Eaux minérales de France).

Climat variable, grande chaleur et froid vif se succédant fréquemment. Nécessité des vêtements de laine.

Saison : Juillet et août.

Effets physiologiques : Eaux les plus excitantes du groupe pyrénéen ; graduation du traitement rendue facile par la différence des sources comme température et comme sulfuration. Action vive sur la peau et sur l'économie en général, mais surtout action locale énergique : l'eau ne se décomposant pas et ne donnant que peu de ses éléments à l'absorption bronchique. Spécifique dans les cas de blessures anciennes, dans les rhumatismes et dans les affections scrofuleuses.

Se transporte en bouteilles (eau de la douche).

Classification chimique : Eau sulfurée sodique.

Analyse (O. Henry.)

	S. de l'Entrée. Eau 1 lit. gr.
Sulfure de sodium	0,0360
Sulfate de soude	0,0300
Carbonate et silicate de soude	0,0240
Chlorure de sodium	0,0219
Matière organique	traces
Iode	traces
Chaux et magnésie	traces
	0,1119

Bibliographie : Filhol, Eaux minérales des Pyrénées.... Paris, 1853, in 12.

TARIF.

Boisson gratuite.

Bains ou douches	1 fr.	
En sus aux baigneurs ou baigneuses qui fournissent le linge	»	20 c.
Idem, qui ne fournissent pas le linge	»	10

Piscine, de 5 à 8 heures du matin, de 50 c. à 1 fr., suivant le nombre de baigneurs, qui ne peut excéder 12 personnes.

Pendant le reste de la journée, 25 c.

Barzun.

Eau thermale, sulfureuse.

Connue plus récemment que les eaux de Baréges, dont elle est éloignée d'environ 500 mèt.

Une source, appelée S. Barzun, du nom de son propriétaire.

Température : 31°,2.

Caractères particuliers : Eau limpide, transparente et semblable par ses propriétés physiques aux autres eaux sulfureuses des Pyrénées ; très-gazeuse et dégageant dans le verre beaucoup de bulles composées principalement d'azote, contenant beaucoup de barégine, stable comme celle de Baréges et supportant mieux le transport.

Service médical : Commun à Baréges.

Emploi : Boisson, bains, douches.

Situation : 1200 mèt. environ au-dessus de la mer.

Climat et *saison* comme à Baréges.

Effets physiologiques : Eau notablement sédative et hyposthénisante ; différant essentiellement de celles de Baréges dans son mode d'action ; utile pour préparer les malades à l'usage de ces dernières, ou pour calmer l'excitation trop vive et les accidents thermaux qu'elles ont produits ; convenant surtout aux malades dont le système nerveux est irritable ; comme boisson, analogue aux Eaux-Bonnes, et à celles de Saint-Sauveur comme effet de sédation.

L'eau de Barzun se transporte en bouteilles.

Classification chimique : Eau sulfurée sodique, avec forte proportion de chlorure alcalin.

Analyse (Boullay et O. Henry.)

	Eau 1 lit. gr.
Sulfure de sodium	0,033
Chlorure de sodium	0,117
» de potassium } » de magnésium }	traces
Sulfate de soude } » de chaux }	0,064
Carbonate de soude	sensib.
Silicate de soude } Carbonate et silicate de chaux }	0,106
Oxyde de fer } Glairine ou barégine }	0,030
	0,350

Bibliographie : Filhol, Eaux minérales des Pyrénées.... Paris, 1853, in-12.

PROMENADES.

L'allée Verte et l'Héritage à Colas.

A la base du pic d'Ayré s'étend une belle forêt de hêtres, sillonnée par des allées dont la pente est assez douce et qui s'élèvent en serpentant jusqu'à une clairière coupant horizontalement toute la forêt : cette clairière, appelée l'**allée Verte,** et où des bancs ont été disposés de distance en distance, est à peu près la seule ressource des malades. On y jouit d'une belle vue sur le pic d'Asblancs et sur les ravins des avalanches.

L'**Héritage à Colas** est une ferme construite sur un petit plateau à la base du pic d'Ayré ; on y monte par un sentier facile. De ce point, situé à une demi-heure de Baréges, on découvre une assez jolie vue sur la vallée du Bastan et les montagnes de Saint-Sauveur.

Saint-Justin.

Sentier facile. 40 m. pour aller, 30 m. pour revenir.

On va d'abord aux bains Barzun (Voy. plus haut), et, passant le pont, on tourne à g. pour prendre un sentier en partie détruit qui traverse un banc de pierres éboulées, puis s'enfonce dans un petit bois où il devient beaucoup plus facile à distinguer. On s'élève ensuite par de nombreux zigzags sur un mamelon situé en face, et bientôt on se trouve au niveau de Saint-Justin. Ici deux chemins se présentent : l'un, plus court, mais aussi plus difficile, longe horizontalement le versant de la montagne, au-dessus du Bastan, sur un terrain friable et glissant ; l'autre, un peu plus long, continue à monter pendant 5 min. environ, puis tourne à g. et suit la crête jusqu'à Saint-Justin.

De ce point qui forme un promontoire rocheux entre la vallée de Bastan au S. et celle de Sers à l'O., on jouit d'une vue agréable. Outre les deux vallées que l'on domine, on voit aussi en face celle de la Justé, qui, descendue des neiges du Néouvieille, vient fertiliser à son confluent avec le Bastan les charmantes prairies de Betpoey ; à dr. apparaît le bassin triangulaire de Luz ; à g. on n'aperçoit qu'en partie le vallon de Baréges, caché par la montagne dont Saint-Justin est un contre-fort avancé. Vers le S., l'horizon a pour limites les premières sommités du Bugaret, qui se relie au Bergonz par la longue crête du Brada ; à l'O., on découvre bien tout le groupe de Saint-Sauveur, entre autres le pic d'Ardiden, reconnaissable à son long contre-fort arrondi en forme de bosse de chameau.

Au lieu de suivre en redescendant le sentier qu'on a pris pour monter, il vaut mieux revenir à Baréges par la vallée de Sers. On peut côtoyer indifféremment l'une ou l'autre rive du torrent. Si l'on veut passer par le village de Sers, il faut remonter la vallée pendant quelque temps sur le bord de la rive g., puis traverser le ruisseau et longer la rive dr. jusqu'au village ; de là on regagne la route de Baréges, en face de Betpoey.

EXCURSIONS.

Ascension du pic d'Ayré.

Course à pied, à cheval ou en chaise à porteurs ; 3 h. de montée, 2 h. de descente. Pour l'ascension, 1 cheval, 3 fr. ; 2 porteurs, 4 fr. ; 1 guide, 3 fr.

On n'a pas besoin de suivre une

direction précise pour gravir le pic d'Ayré ; seulement il vaut mieux tourner le bois que de le traverser directement.

Le meilleur chemin est celui qui, passant par l'Héritage à Colas et longeant la lisière orientale du bois, gagne les pelouses du Lienz, qui s'étendent au S. jusqu'au chaos de Néouvieille. Un petit torrent descend en filets argentés à travers la prairie et circule au milieu des blocs de granit ; plus haut jaillit une petite fontaine, dont l'eau descend en murmurant pour aller se cacher sous les touffes de fraisiers. De ce point, situé à l'extrémité du plateau, on commence à voir déjà le Pic du Midi de Bigorre au-dessus des autres montagnes du côté du N.

Aux hêtres succèdent les sapins, qui, dans les Pyrénées, croissent jusqu'à 2000 mèt. de hauteur ; mais bientôt on dépasse également la région des sapins, et on atteint une croupe où les plantes des montagnes, les rhododendrons, les anémones narcisses, les thymélées, croissent à profusion. S'élevant alors sur le flanc de la montagne par un de ces mille sentiers que tracent les troupeaux, on gagne une large dépression d'où l'on voit très-bien la cime au-dessus des pentes herbeuses ; deux cabanes occupent le centre de ce plateau. Le chemin n'offre aucun danger, et la montagne serait du plus facile accès sans la crête de rochers croulants qui la termine ; la seule difficulté consiste à suivre une arête étroite entre deux précipices descendant brusquement au fond des gorges latérales, dont l'une, le Lienz, montre ses verts gazons, tandis que celle de l'O. est couverte de pierres et de débris.

Du sommet du pic d'**Ayré,** haut de 2418 mèt., on découvre au N. toutes les montagnes plus rapprochées qui bordent sur sa rive dr. la vallée du Bastan : le *Sardey*, aux épaules rembrunies ; le roc pourfendu de *Pène-Taillade*, visible de vingt lieues ; puis ce chaînon qui, de la butte de *Sers*, sur la rive dr. du Bastan, monte rapidement au pic d'*Asblancs* et se continue, en s'exhaussant toujours, jusqu'au *plan d'Aube*, et au Pic du Midi, dont la tête arrondie annonce de si loin les Pyrénées.

Mais c'est à l'E. que se portent de préférence les regards, sur le colossal Néouvieille, son beau glacier, ses trois pics égaux en hauteur, ses lacs nombreux parsemés à sa base. De ce côté, jusqu'aux murailles qui soutiennent le glacier, on ne distingue que blocs amoncelés ou rochers croulants. La verdure ne se montre presque nulle part, et des tapis de neige, ou les taches sombres des petits lacs qui s'y sont formés, interrompent seuls la monotonie de l'ensemble. On compte jusqu'à treize de ces lacs ou *laquets*, qui varient de forme et d'étendue suivant les saisons, et parfois même se dessèchent entièrement ; encore plusieurs restent-ils cachés derrière les crêtes des rochers.

D'après M. de Chausenque, auquel nous empruntons presque tous les détails qui précèdent, le sommet du pic serait formé mi-partie de schiste, mi-partie de granit ; la rencontre des deux systèmes aurait lieu justement à la pointe.

On peut redescendre par le vallon du Lienz, qui s'ouvre à l'E., ou par le vallon de la Justé, qui longe la pente occidentale de l'Ayré. La descente par ce dernier vallon demande au moins deux heures et demie.

Pic de Lienz ou d'Ereslids ou de la Piquette.

2 ou 3 h. de montée ; descente directe, 1 h. 1/2.

Aucun chemin tracé ne mène à la cime du pic de Lienz; cependant il est à peu près impossible de se tromper. On se rend d'abord à l'entrée du vallon du Lienz, comme si l'on voulait monter au pic d'Ayré : puis, passant sur la rive dr. du torrent, on commence aussitôt l'ascension du pic de Lienz, en s'aidant des mille petits sentiers que les troupeaux ont tracés dans tous les sens sur le flanc de la montagne. Après avoir gravi le mamelon inférieur, on se trouve au pied d'une vaste pente gazonnée qui mène jusqu'au sommet : il faut, autant que possible, l'éviter, pour gravir, à dr. ou à g., les escarpements schisteux, dont les anfractuosités offrent aux pieds une base plus solide que le gazon glissant.

Du sommet du **pic de Lienz,** haut de 2286 mèt. au-dessus de la mer, la vue est à peu près la même que celle de l'Ayré ; cependant elle est peut-être un peu moins étendue. Du côté de l'O., l'*Ayré* cache le pic de Bergonz, et du côté de l'E., l'Escoubous cache également le Néouvieille; on voit aussi moins bien le bassin de Luz. Dans la vallée qui plonge, à l'E. et au S. E., au-dessous du pic, on découvre les quatre lacs d'*Escoubous*.

Le pic de Lienz est celui des environs de Baréges qui offre le plus de richesses aux botanistes.

La vallée et le lac d'Escoubous. — Le col d'Aure.

1 h. 30 m. pour monter au lac, 1 h. 15 m. pour descendre ; 2 h. 30 m. à 3 h. pour visiter la vallée et les lacs et monter au col d'Aure ; 2 h et 2 h. 30 pour redescendre. Un guide n'est pas indispensable.

N. B. On voit la vallée et le lac d'Escoubous quand on fait l'ascension du Néouvieille.

On remonte d'abord l'ancien chemin du Tourmalet jusqu'à l'entrée de la *vallée d'Escoubous*, qui s'ouvre à dr., c'est-à-dire au S., dans la vallée du Bastan, à 3 kil. environ de Baréges, et qui en semble le prolongement naturel; car le torrent qui en sort est plus considérable que celui du Tourmalet. On peut remonter la rive g. de l'Escoubous; toutefois il vaut mieux traverser le Bastan, en longer la rive dr. pendant 150 pas, et repasser alors sur sa rive g. avant de s'engager dans la vallée d'Escoubous. Le chemin est à peine tracé, mais on ne peut pas s'égarer ; on marche sur les gazons en suivant la rive dr. du Gave. On a à sa dr. le versant oriental du pic de Lienz; plus loin, le pic d'Escoubous ; à sa g., le pic Coubère; au fond, la vallée est fermée par la muraille schisteuse qui sert de digue au lac d'Escoubous. A 45 m. environ de Baréges, on atteint quelques misérables huttes de bergers. Là, il faut remonter à g. de 25 à 30 pas pour trouver un chemin bien tracé qui mène directement au lac. En passant sur la rive g. du Gave, après avoir franchi un affluent descendu à l'E. d'un vallon désolé, on décrit de nombreux zigzags pour gravir l'escarpement le long duquel l'Escoubous fait une longue suite de chutes; et, cette montée finie, on arrive sur le bord septentrional du lac.

Le **lac** d'**Escoubous** n'a par lui-même rien d'intéressant, mais il se trouve situé dans une région tellement *ruinée*, qu'on nous permette cette expression, que les simples touristes ne regretteront pas de l'avoir visité. On ne saurait s'imaginer un paysage plus triste et plus sauvage : c'est le chef-d'œuvre du genre. Quant aux botanistes et aux géologues, ils feront dans cet affreux désert une ample moisson d'échantillons curieux. D'ailleurs, en montant jusqu'au col d'Aure (1 h. 30 m. environ), on découvre un des plus beaux points de vue des environs de Baréges.

« Ce lac, a dit M. Darcet dans son *Discours sur l'état des Pyrénées*, fut dans les temps passés entouré de rochers ; aujourd'hui toute la partie du N. est à moitié détruite ; il n'y reste plus qu'un banc de granit qui est presque au niveau de l'eau. Ceux du levant et du couchant tendent à leur ruine. On trouve des quartiers immenses de ce même granit non roulé, que les éboulements ont portés jusque dans le lac et sur ses bords. Quelque jour même ce lac rompra sa digue, et, si elle s'abîme tout à coup, Baréges sera emporté. » En attendant qu'il soit entraîné, on ne devra pas manquer de gravir le petit monticule qui sert de digue au lac d'Escoubous ; c'est le meilleur observatoire pour contempler : au N., la vallée d'Escoubous : à l'E., le vallon latéral à demi rempli des débris du pic Coubère ; au S., le versant oriental du grand pic de Néouvieille, qu'une série de pics déchirés, et des terrains schisteux s'unissant au granit, relient aux pics d'Escoubous et de Lienz.

Au-dessus du lac d'Escoubous sont trois autres lacs plus petits, le *Laquet*, le lac de *Trassens*, où, sur une petite île croissent quelques arbustes, et le *lac Noir*, situé à 2195 mèt. de hauteur et presque toujours entouré de neige. Une plus grande tristesse règne encore autour de ces nappes d'eau sans verdure. Le rhododendron et l'arbousier ne s'élèvent même pas jusqu'à ce dernier lac. Les seules plantes que M. de Chausenque y a trouvées sont une petite camarine portant des baies noires insipides, et quelques lis. *N. B.* Pour trouver ces trois lacs supérieurs, on suivra autant que possible les cours d'eau qui en descendent.

Quand on veut monter au *col d'Aure* (ascension très-recommandée), il faut contourner par la dr. le lac d'Escoubous, remonter le torrent qui descend du premier lac supérieur, longer ce lac par la g., puis de là se diriger à peu près en ligne dr. vers le fond du vallon, parallèlement à la crête qui sépare Escoubous de la vallée de la Glaire. Le sentier est si peu tracé qu'on est souvent obligé de le chercher; près du dernier lac il devient plus distinct. D'ailleurs on voit le col d'où les pierres s'écartent et où la flore alpine, charme du botaniste, se révèle sur un gazon serré qu'émaillent de vives couleurs.

Le **col d'Aure,** situé à près de 2500 mèt. au-dessus du niveau de la mer, sépare la vallée d'Escoubous de la vallée de Couplan, une des principales vallées latérales de la vallée d'Aure. On découvre en y arrivant un admirable point de vue. Derrière soi, on a toute la vallée d'Escoubous; à sa g., les pics peu élevés qui forment le massif de l'Arbizon; à sa dr., les deux pics du Néouvieille et leurs immenses champs de neige; à ses pieds, au bas d'une pente rapide, deux lacs séparés par un isthme de

verdure, le lac Dobert et le lac Domar, de vastes forêts de sapins qui s'enfoncent dans les profondeurs de la vallée de Couplan, et au fond les cimes éloignées de la Pez et de Clarbide resplendissantes de glaciers.

Du col d'Aure on peut descendre en 1 h. au lac Dobert (V. R. 57), qui n'est qu'à 3 h. d'Aragnouet (V. R. 61).

Si l'on ne veut pas revenir à Baréges par le même chemin, on peut passer de la vallée d'Escoubous dans celle de la Glaire, par l'une des nombreuses brèches que le temps a pratiquées dans la crête schisteuse qui les sépare. On allonge sa course de 1 h. 1/2 environ. Voir le paragraphe suivant pour la vallée de la Glaire.

La vallée de la Glaire et ses lacs.

1 h. 1/2 ou 2 h. jusqu'au lac de la Glaire. 1 h. 1/2 de retour, 2 h. pour visiter les autres lacs.

Le **lac de la Glaire** se trouvant situé au S. de Baréges, à l'extrémité supérieure de la vallée du Lienz, il suffit, pour aller le visiter, de suivre le torrent qui descend de cette vallée, en remontant la rive g.; les sentiers sont à peine tracés, mais les pentes ne sont pas assez fortes pour rendre la marche difficile. A une certaine distance de l'entrée de la vallée, le torrent se resserre entre les rochers; la rive g. que l'on côtoie est encombrée des débris éboulés du pic d'Ayré; il faut alors traverser le Gave en sautant de rocher en rocher. Sur la rive dr. on retrouve un sentier facile; mais, après avoir dépassé une petite cabane, on est de nouveau obligé de franchir le torrent. Bientôt après on arrive au *lac de la Glaire*, le premier et le plus considérable des nombreux lacs du vallon. Ce lac n'est pas plus remarquable par lui-même que celui d'Escoubous, mais il se trouve situé dans une région encore plus affreuse et plus désolée. Les débris amoncelés sur ses bords forment un chaos plus effrayant que celui de Gavarnie.

En remontant les petits torrents qui se jettent dans le lac de la Glaire, et en escaladant les entassements de blocs écroulés, au milieu desquels ils se frayent un passage, on atteindra bientôt les bords du lac supérieur. Plus haut, on découvrira les autres lacs par le même procédé, car toutes ces flaques d'eau occupent les enfoncements de gradins superposés: c'est un gigantesque escalier de lacs appuyé sur la base du Néouvieille, qui se dresse vers le S. E., couvert de neiges éblouissantes.

On peut assez facilement franchir un petit col qui s'élève au S. O. entre la base du Néouvieille et le Bugaret, et descendre dans la vallée de Pragnères. De là, il suffira de 1 h. 1/2 ou 2 h. de marche pour atteindre Pragnères, sur la route de Saint-Sauveur à Gavarnie (V. R. 49).

Pour revenir à Baréges, on peut s'élever à dr. sur les hauteurs qui séparent la vallée de Lienz de celle d'Escoubous, et revenir par cette dernière vallée. En ce cas, le retour demandera environ 3 h.

Le vallon de la Justé offre également une descente facile. En effet, ce vallon prend son origine tout près du lac de la Glaire, en sorte que le pic d'Ayré est parfaitement isolé de toutes les autres montagnes par trois vallées disposées en triangle: au N., celle du Bastan; au S. E., celle du Lienz; au S. O., celle de

la Justé. On peut compter 1 h. 1/2 de marche du lac de la Glaire jusqu'à Betpoey (V. R. 55) et 3/4 d'h. de Betpoey à Baréges.

Ascension du Néouvieille (Neige-Vieille).

11 à 12 h. de marche. Cette course ne demande en réalité que du temps; il n'y a point de dangers à craindre, et les touristes hardis peuvent au besoin se passer de guides.

On peut monter au Néouvielle par le vallon du lac de la Glaire (7 à 8 h.) ou par celui d'Escoubous (6 à 7 h.). Il vaut mieux choisir le chemin du lac de la Glaire pour la montée, et celui du lac d'Escoubous pour la descente.

A. Par le lac de la Glaire.

On se rend d'abord au lac de la Glaire (Voy. plus haut), puis on se dirige à g. vers une montagne grise, coupée à pic, et formant de ce côté le principal contre-fort du Néouvieille. Après avoir remonté les étages de lacs superposés, on se trouve au pied même de la haute muraille où commence la véritable ascension du Néouvieille. C'est là que les cavaliers doivent laisser leurs montures.

Il semble d'abord impossible d'escalader cette énorme paroi presque complétement verticale; mais à g., derrière un vaste éboulement, on découvre une brèche, qui offre un passage assez facile. Bientôt on arrive sur un grand champ de neige qui se déverse du côté du S. sur la haute vallée du Couplan, toute parsemée de lacs brillants entre les forêts de sapins. C'est au sommet de ce champ de neige que le chemin du lac de la Glaire se réunit à celui qu'on suit en venant de la vallée d'Escoubous. Depuis le lac de la Glaire on a déjà marché pendant 2 heures. De la brèche au haut du grand pic il faut 2 h. 1/2 ou 3 heures. On se trouve en effet au-dessous du grand contre-fort du Néouvieille, et on doit maintenant tourner à dr. pour en longer la base, à travers la neige, sous une saillie du rocher qui surplombe. En une demi-heure, on atteint l'immense pente de neige qu'il faut traverser avant d'aborder le grand pic; elle n'offre aucun danger, pas plus que l'arête de granit sur laquelle on s'élève enfin jusqu'au sommet.

B. Par la vallée d'Escoubous.

On gagne d'abord le lac d'Escoubous, puis le col d'Aure (Voy. plus haut); mais, dès qu'on est arrivé au sommet du col, on laisse à g. le sentier assez bien tracé qu'on a suivi jusqu'ici, et l'on se dirige à dr. à travers les rochers, en longeant aussi bien que possible la cime de la crête: 1 heure environ après avoir quitté le sentier, on arrive au sommet de la brèche qui vient du lac de la Glaire.

Du haut du Néouvieille, l'observateur peut contempler l'immense panorama de toutes les Hautes-Pyrénées. Au S. se dressent, parfaitement distincts, les tours, les cylindres, les amphithéâtres de la chaîne calcaire. Le Mont-Perdu les domine de sa masse colossale, et, dans les entrailles du Marboré, on voit se creuser comme un gouffre l'*oule* de Gavarnie; plus rapprochées, les cimes élevées du Pic Long et du pic de Cambielle se réunissent à Néouvieille par un vaste champ de neige. A l'O., s'étend toute la chaîne de Saint-Sauveur, dominée par les pics de Mâle, de Laze et d'Ardiden;

à leur base, le petit triangle de verdure de la vallée de Luz brille comme une émeraude au milieu des rochers; du côté du N., les montagnes semblent à peine mériter le nom de collines, et le Pic du Midi lui-même, cette montagne qui, vue de la plaine, paraît si fière, et qu'on a prise pendant longtemps pour la plus élevée de la chaîne, n'est plus qu'une cime modeste; toutefois, elle suffit encore pour cacher la vue de la plaine; seulement, à côté du pic d'Arbizon, une vapeur bleuâtre comme une mer éloignée laisse deviner les campagnes de Saint-Gaudens.

M. de Chausenque a le premier gravi la cime du Néouvieille, réputée jadis inaccessible. Elle a 3092 mèt. au-dessus de la mer. Du grand pic, il est très-facile d'atteindre le petit pic, situé à une petite distance vers l'O.

La descente demande 3 à 4 heures par la vallée d'Escoubous, et 5 à 6 heures par le lac de la Glaire. Pour descendre la grande pente, il faut se laisser glisser sur la neige; en un quart d'heure on arrive ainsi vis-à-vis de la brèche. Cette descente expéditive n'offre aucun danger, car il n'y a, dans la neige, ni pierres, ni crevasses. Quand on a atteint le col d'Aure, on peut descendre dans la vallée de Couplan, qui débouche vers l'E. dans la vallée d'Aure, tout près du v. d'Aragnouet (V. R. 57.)

Ascension du Pic du Midi de Bigorre.

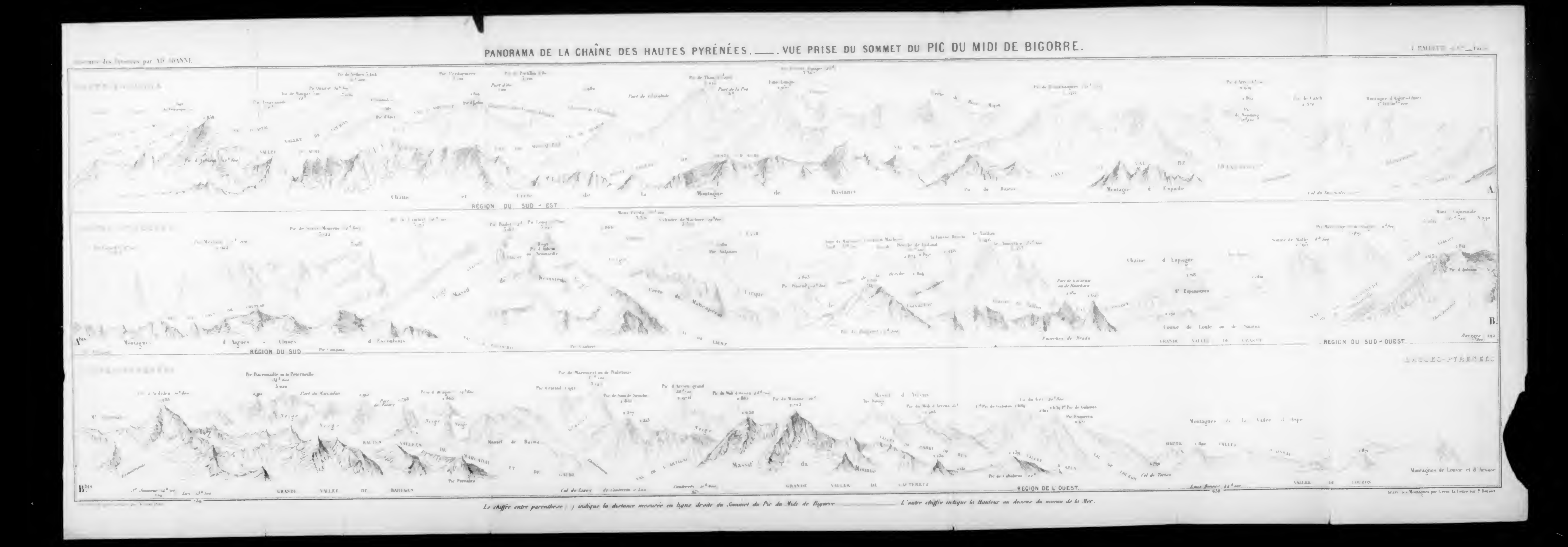
3 h. à cheval avec un guide. 4 h. en chaise. A peu près autant pour le retour. 1 cheval, 5 fr.; 1 guide, 5 fr.; 4 porteurs, 32 fr. Un guide est parfaitement inutile.

On suit d'abord le chemin du *Tourmalet* pendant 1 h. 30 min., puis on le quitte, près de quelques cabanes, pour remonter au N., à travers des pâturages, le vallon sauvage d'où descend le ruisseau qui sort du lac d'*Oncet*, situé à 30 min. du chemin du Tourmalet (2238 mèt.). On fait le tour de ce lac sur la dr., et l'on voit distinctement le chemin s'élever en zigzag sur les flancs du Pic. Un quart d'heure après, on arrive à la *Hourque des Cinq-Ours* (2372 mèt.), espèce de col, où aboutit le chemin qui vient de Bagnères, et où une auberge, détruite une première fois par une avalanche, a été rebâtie depuis quelques années[1]. De la Hourque des Cinq-Ours on monte en 1 h. par un grand nombre de lacets, toujours praticable pour les chevaux, à l'étroite plate-forme qui couronne le **Pic du Midi,** et que surmonte une pyramide de pierres sèches, à 2877 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Là on découvre un des plus vastes et des plus beaux panoramas de la chaîne des Pyrénées (Voir le panorama).

« Les basses montagnes de Bagnères, depuis le Mont-Aigu jusqu'à la vallée d'Aure à l'E., la vallée de Campan tout entière avec ses champs et ses bouquets d'arbres, la ligne de bois blanchâtres où se montre la tête chauve du Lhiéris,

1. Le tarif est ainsi fixé :

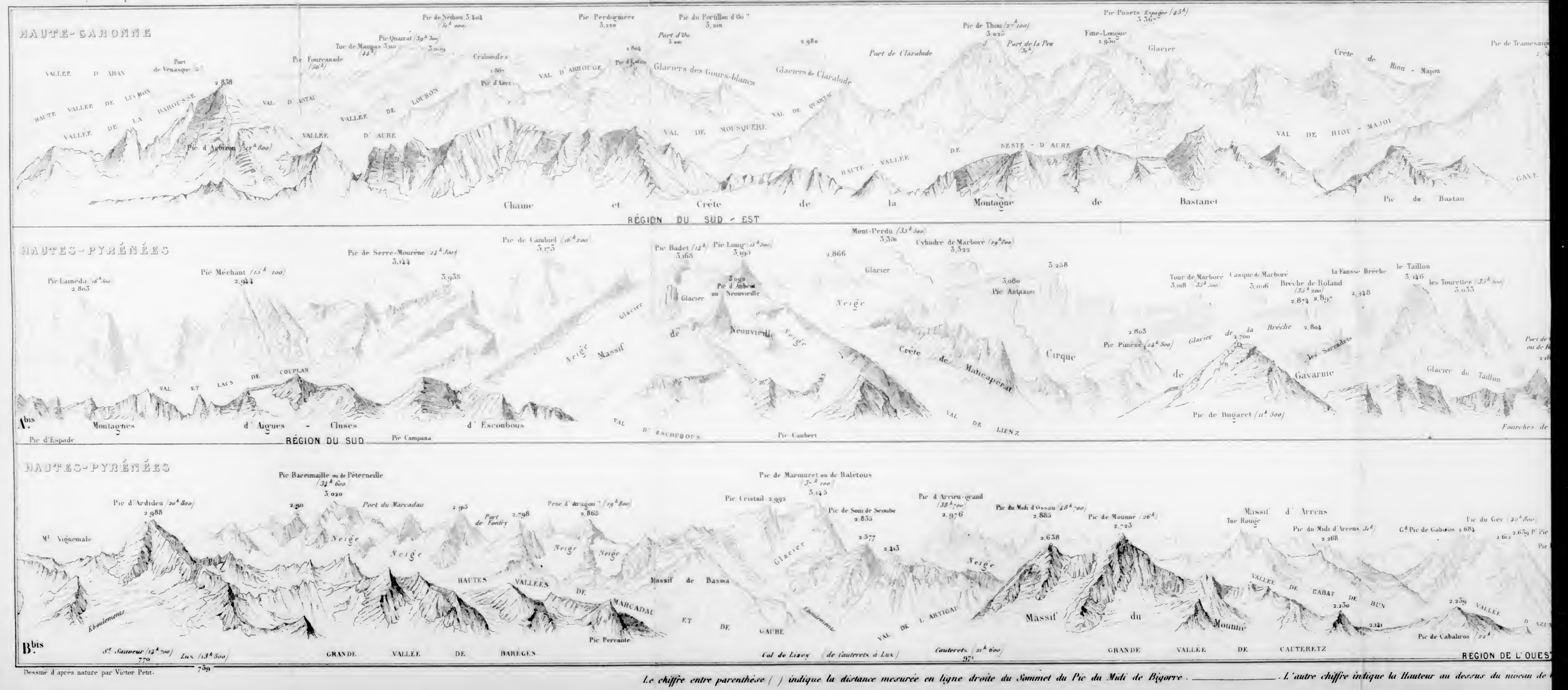
Entrée sans consommation.	0 fr.	50 c.
Si on apporte des vivres, par couvert et par repas.....	0	95
Coucher sans draps........	1	25
Coucher avec draps.........	2	00
Pain blanc, par livre.......	0	40
Lait sans sucre............	0	30
Lait avec sucre......	0	50
Café à l'eau...............	0	40
Café au lait, chocolat.......	1	00
Thé......................	0	60
Punch....................	0	50
Vin chaud................	0	40



PANORAMA DE LA CHAÎNE DES HAUTES PYRÉNÉES. ___ . VUE PRISE DU SOMMET DU PIC DU MIDI DE BIGORRE.
Itinéraire des Pyrénées par AD. JOANNE
Chaîne et Crête de la Montagne de Bastanet
Pic de Bastan
Montagne d'Espade
RÉGION DU SUD-EST
A.
Chaîne d'Espagne
Crête de Maucapera
Cirque
Pic d'Ardiden
Massif de Néouvielle
Montagnes d'Aygues-Cluses d'Escoubous
RÉGION DU SUD
Fourches de Bradé
RÉGION DU SUD-OUEST
B.
BASSES-PYRÉNÉES
Pic Bacanaille ou de Peterneille
Pic de Marmuret ou de Balaïtous
Massif de Barna
Massif du Monné
Pic Perrarède
GRANDE VALLÉE DE BARÉGES
GRANDE VALLÉE DE CAUTERETZ
RÉGION DE L'OUEST
Montagnes de la Vallée d'Aspe
Montagnes de Louvie et d'Arvase
Le chiffre entre parenthèse ( ) indique la distance mesurée en ligne droite du Sommet du Pic du Midi de Bigorre. L'autre chiffre indique la Hauteur au dessus du niveau de la Mer.

Itinéraire des Pyrénées par AD. JOANNE.

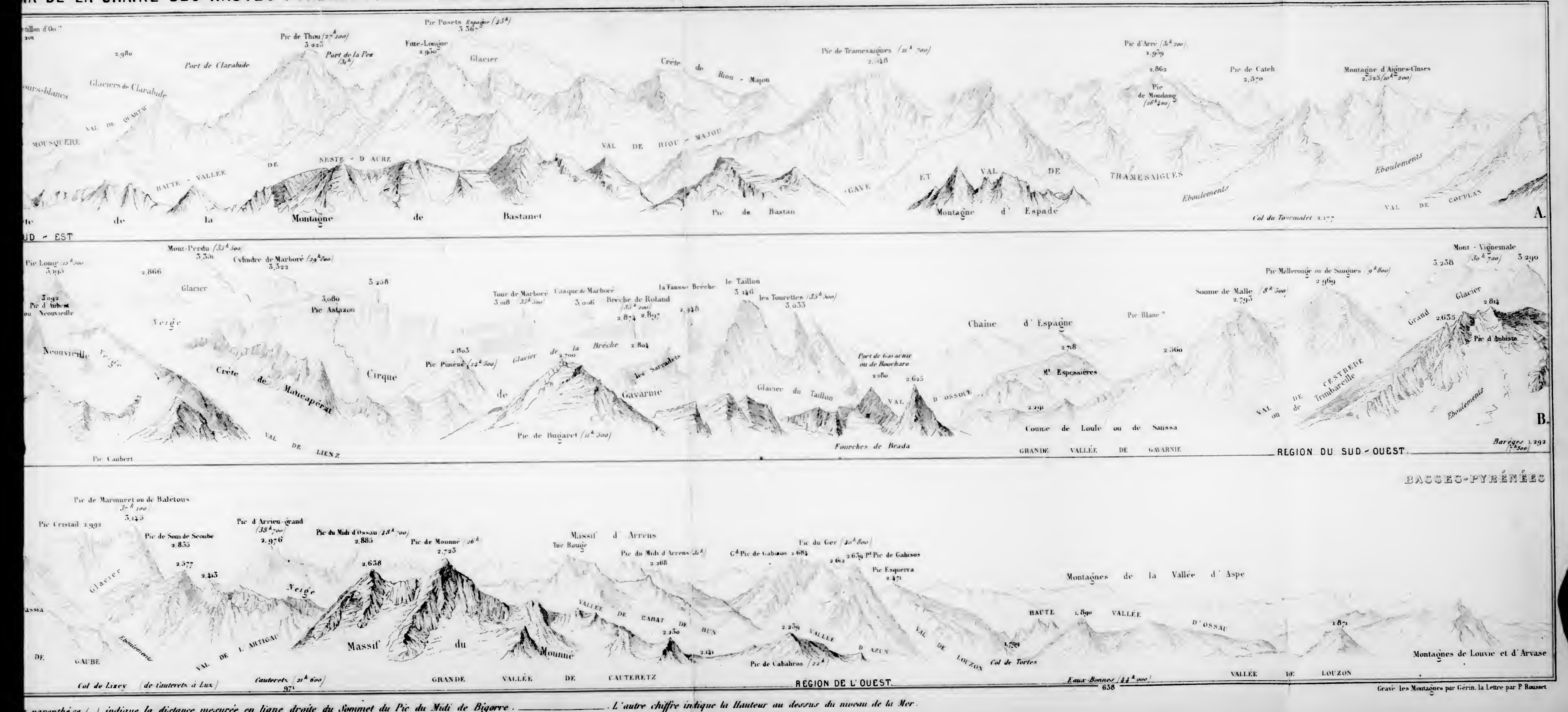
PANORAMA DE LA CHAÎNE DES HAUTES PYRÉNÉES. ___. VUE PRISE DU SOMMET DU PIC DU MIDI DE BIGORR



Le chiffre entre parenthèse ( ) indique la distance mesurée en ligne droite du Sommet du Pic du Midi de Bigorre. ——— L'autre chiffre indique la Hauteur au dessus du niveau de

MA DE LA CHAÎNE DES HAUTES PYRÉNÉES. ____ . VUE PRISE DU SOMMET DU PIC DU MIDI DE BIGORRE.

L. HACHETTE et Cie __ Paris



parenthèse ( ) indique la distance mesurée en ligne droite du Sommet du Pic du Midi de Bigorre. ———— L'autre chiffre indique la Hauteur au dessus du niveau de la Mer.

forment, dit M. de Chausenque, un premier plan très-varié. Au delà, ce n'est de toutes parts qu'une immense topographie, toute nuancée de couleurs qui, se dégradant toujours, vont se perdre dans le vague à l'extrémité de l'horizon. Mais de Pau à Saint-Gaudens, de Lourdes à Miélan, dans les premières plaines du Gave et de l'Adour, comme dans celles de la Garonne, tous les objets sont visibles et l'œil peut en suivre les innombrables détails. Dans la grande vallée de l'Adour, où se touchent les villages, où Tarbes s'étend avec ses routes rayonnantes, le fleuve se dessine jusqu'au delà de Vic comme un filet argenté sur une bande de verdure. Plus près, Bagnères, groupe bleuâtre, semble vouloir se cacher sous les pieds; Lourdes laisse voir son triste château et son petit lac qui réfléchit le ciel, et, par delà les landes brunes de Pontacq, la plaine bigarrée du Béarn conduit l'œil jusqu'à Pau, dont les édifices sont très-distincts. De même, à l'E., au delà du plateau stérile de Lannemezan, on peut suivre le cours de la Neste, brillant çà et là jusqu'à Montréjeau, où elle se réunit à la Garonne. Celle-ci reluit comme un point brillant auprès de Saint-Gaudens. A l'extrême horizon de l'O., on remarque une bande horizontale plus éclairée que tout le reste de l'atmosphère et s'effaçant vers le N.; cette lueur ne peut provenir que de la mer, ses rivages étant dans le champ de vue, puisque des dunes de Bayonne on reconnaît le Pic du Midi.

« A l'opposite, vers l'Espagne, le contraste est parfait. Là, plus de villes, plus de hameaux, plus de campagnes fertiles. Excepté quelques cabanes éparses, la demeure de l'homme, reléguée dans les fonds, reste inaperçue, et la nature grandiose n'offre sur tous les points que la neige et les rocs dépouillés. A g. derrière les montagnes de Saint-Sauveur, on reconnaît les escarpements du pic de Gabisos, le Monné de Cauterets, le Pic d'Ossau et les monts éloignés du Béarn. En face, on distingue la double cime du Néouvieille avec son glacier, et, sur le second plan, la superbe chaîne calcaire du Mont-Perdu jusqu'au Vignemale; au pied du Marboré, l'amphithéâtre de la cascade dominé par ses Tours. Du côté de l'orient, le sommet dominateur des Pyrénées, la Maladetta, attire les yeux par ses brillants glaciers. Au delà, le Mont-Vallier lève encore sa tête blanchie, et les monts bleuâtres du comté de Foix se perdent derrière les hauteurs ternes de la Barousse.

« Quoique le Pic du Midi dépasse la limite inférieure des neiges permanentes, qui est d'environ 2750 mèt. dans les Pyrénées, il n'en est pas couvert pendant l'été, à cause de son isolement et de la rapidité de ses pentes. La cime n'est qu'une terrasse étroite, élancée au-dessus des épouvantables escarpements qui, au N. et à l'O., descendent jusqu'à la base. De ces côtés, le pic ne présente plus que des ruines et des assises ébranlées, menaçantes pour les pâturages de Lesponne, qui occupent le fond de la vallée. »

Un grand nombre de touristes, pour jouir du magnifique spectacle d'un lever de soleil vu du haut du Pic, font l'ascension pendant la nuit ou viennent coucher à l'hôtellerie du Pic.

Si l'on ne veut pas revenir par le même chemin, on peut descendre du Pic du Midi dans la vallée de Campan. Il faut d'abord retourner à la Hourque des Cinq-Ours, puis prendre à g. un sentier qui s'enfonce dans le ravin de l'Arize presque toujours parsemé de quelques flaques de neige, rempli de débris, et par lequel on gagne la vallée de Tramesaïgues, d'où l'on aperçoit le Pic de la base au sommet. Là on rejoint à 2 h. 30 min. de la Hourque des Cinq-Ours (1 h. 15 m. de Gripp, 1 h. du col de Tourmalet), la route de Baréges à Bagnères de Bigorre (V. R. 58).

Pic d'Asblancs. — Lac Bleu.

A. Par la vallée de Sers.

6 à 8 h., aller et retour.

On descend d'abord la vallée du Bastan en suivant la route de Barèges à Luz, puis, vis-à-vis de Sers, on s'engage dans la vallée latérale qui s'ouvre du côté du N. Pendant 2 h. 1/2 de marche, on reste dans l'axe de cette vallée; mais, quand le sentier commence à se perdre dans les derniers pâturages, on incline à dr. pour gravir de monticule en monticule, en suivant une direction parallèle à la crête. De Barèges au sommet du pic il faut environ 4 heures.

B. Par le Couradjé.

5 h. de montée.

Après avoir franchi le Gave de Bastan à Baréges même, on s'élève sur les prairies du *Couradjé*, qui dominent le bourg du côté du N. O. Leur pente est extrêmement roide; il faut suivre les mille sentiers tracés en zigzag par les bestiaux. Après un passage escarpé, où l'on doit s'aider des mains, on atteint le point de la montagne qui, vu de Baréges, semble le véritable sommet, mais qui n'est guère en réalité qu'aux deux tiers de la hauteur totale. A partir de ce point, la montée devient moins roide, et bientôt on se trouve sur la crête, d'où l'on domine les deux vallons de Sers et du Bastan.

Le panorama de l'**Asblancs** (2 630 mèt.), moins étendu que celui du Pic du Midi, est pourtant très-beau. A l'O., dans un roc énorme, dressé comme un gigantesque boulevard et liant le pic d'Asblancs au pic de Mont-Aigu, s'ouvre la profonde coupure de Pène-Taillade, une des plus étranges portes que puisse passer le montagnard des Pyrénées. Cette brèche, visible de 20 lieues, fait communiquer la vallée de Sers avec celle de Baudéan, qui se déverse à l'E. dans celle de Campan. Elle offre au touriste une route beaucoup moins fréquentée, mais plus belle que celle du Tourmalet.

De l'Asblancs, on peut descendre rapidement au **lac Bleu** (1 958 mèt.), que l'on voit parfaitement à ses pieds verser ses eaux dans le vallon de Baudéan, au milieu de vertes pelouses. Autrefois, de magnifiques forêts entouraient ses bords; maintenant, de vastes pâturages s'étendent sur toutes les pentes qui l'environnent. De grands travaux ont été entrepris en 1850, sous la direction de M. Colomès de Juillan, afin d'utiliser au moyen d'un tunnel les eaux du lac Bleu pour les irrigations. On pense que le résultat espéré sera obtenu en sept. 1858.

Du lac Bleu, un chemin descend à Bagnères de Bigorre par le val de Baudéan et la vallée de Lesponne (V. R. 60). Pour revenir à

Baréges, on peut suivre le vallon du Sers en franchissant le défilé de Pène-Taillade, ou bien remonter par une voie plus directe sur les prairies de Couradjé, ou bien encore prendre, à l'E. de l'Asblancs, une brèche qui fait communiquer le val de Baudéan avec le chemin du Tourmalet, vis-à-vis de l'embouchure du val d'Escoubous.

Ascension du pic de Bugaret.

2 h. 1/2 jusqu'à la crête; 1 h. 1/2 de descente.

On descend d'abord la route de Baréges à Luz jusqu'à Betpoey; là on s'engage à g. dans le vallon de la Justé, dont on remonte la rive g. Ensuite on s'élève par une succession de sentiers escarpés et de plateaux en pente douce jusqu'au sommet de l'arête qui réunit le pic de Bergonz au pic du Néouvieille. On y jouit d'une vue analogue à celle de ces deux montagnes. Le **Bugaret** a 2700 mèt. de hauteur.

De Baréges à Gavarnie.

5 h. pour aller, 5 h. 1/2 pour le retour. 1 cheval, 6 fr.; 1 guide, 5 fr.; 4 porteurs, 12 fr. (V. R. 54 et 49.)

De Baréges à Cauterets.

10 h., aller et retour, 1 cheval, 3 fr.; 1 guide 5 fr. (V. R. 54, 49 et 45.)

De Baréges dans la vallée d'Aure (V. R. 57); — **à Bagnères par le Tourmalet** (V. R. 58.)

ROUTE 57.

DE BARÉGES DANS LA VALLÉE D'AURE.

7 à 8 h. Sentier de montagnes. Un guide est nécessaire.

De Baréges au col d'Aure, 3 h. 1/2 (V. R. 56.) Au sommet du col d'Aure, on n'est plus qu'à 1 kil. en droite ligne de l'extrémité septentrionale du lac Dobert; mais il faut descendre avec précaution par une pente rapide et en partie couverte de neige, sur laquelle d'énormes blocs de granit roulent souvent des flancs du Néouvieille jusque dans les eaux du lac. Le *lac Dobert*, presque toujours gelé, est situé à 2160 mèt. au-dessus de la mer; il a une forme allongée et remplit un bassin de 1 kil. de longueur sur 200 mèt. de largeur moyenne. Au S. et à l'E., ses bords sont facilement accessibles et couverts de gazon; des bouquets de pins y sont parsemés çà et là, mais partout ailleurs on ne voit que des neiges et des rochers; à l'O., un petit îlot se montre au-dessus de l'eau.

A 200 mèt. à l'E. du lac Dobert, et séparé de lui par un isthme peu élevé, s'étend un autre lac à peu près de même forme et d'égale superficie : c'est le lac *Domar*, situé à 2202 mèt., et dominé du côté de l'E. par les escarpements boisés d'*Estibère-Mas*.

En suivant le ruisseau qui s'échappe du lac Dobert par l'extrémité méridionale, on arrive en 10 min. de marche à un petit lac ou *laquet* quadrangulaire, dont les eaux limpides se déversent dans une autre pièce d'eau très-étroite, mais longue d'environ 500 mèt., et bientôt après (30 m. du lac Dobert) on atteint le bord septentrional du lac *Doredom*, qui déploie de l'E. à l'O., au pied de montagnes boisées, sa superficie de 30 hect. Le déversoir de ce lac n'a guère plus de 6 mèt. de large, et on peut le fermer à volonté par des vannes. De cette manière, on retient pendant quelques heures toutes les eaux fournies par les glaciers

du Néouvieille; puis, si l'on ouvre les vannes, une énorme quantité d'eau s'en échappe pour aller augmenter le volume de la Neste. On se servait de cet expédient lorsqu'on exploitait les forêts de la vallée d'Aure pour le service de la marine et qu'on avait besoin d'une assez grande abondance d'eau pour le flottage.

En longeant la rive septentrionale du lac Doredom, et en remontant une gorge étroite qui s'ouvre du côté de l'O., on peut atteindre en 1 heure par un sentier escarpé le lac de *Cap-Longue*, étendu en forme de croissant à la base méridionale du Néouvieille. Il est entouré comme d'un mur à pic, et les sommités qui le dominent n'offrent que des flancs déchirés. C'est en vain qu'on essayerait d'escalader de ce côté l'énorme masse du Néouvieille.

Au-dessous du lac Doredom, la *vallée de Couplan* descend par d'énormes ressauts dans la direction du S. E., et le torrent forme de magnifiques cascades, entre autres celle de la *Grange d'Artigues*, et celle que l'on connaît sous le nom de cascade du *Couplan*. Là, le ruisseau tombe du haut d'un rocher de plus de 300 mèt. d'élévation, et flotte comme un grand ruban d'argent au-dessus des sapins au sombre feuillage épars sur les rochers; d'après M. de Laboulinière, cette chute ne le cède en beauté à aucune cascade des Pyrénées.

Bientôt on abandonne la région des sapins et des pâturages pour entrer dans celle des hêtres, et, après avoir laissé à g. un sentier qui remonte par une gorge latérale vers l'*Oule-de-Vielle* au pied du *Port-Viel*, et communique par le Port-Madamette avec le vallon d'Ayguecluse et celui d'Escoubous (V. R. 56), on entre dans une forêt de hêtres qui recouvre toutes les pentes, presque sans interruption, ne laissant à nu que les ravines où passent les torrents et les avalanches. Au delà des bergeries de Couplan, le sentier, qui suivait la rive dr. du torrent, passe sur la rive g., et, se dirigeant au S. dans la même direction que la vallée, longe la rive g. pendant 2 kil. environ, puis repasse sur la rive dr. par le pont du *Badet*, un peu en amont de la cascade du même nom.

A peu de distance de cette cascade, on rejoint le chemin de la vallée d'Aure, à 1 kil. en aval d'Aragnouet, v. situé à 3 heures de marche du lac Dobert, et à 7 h. env. de Baréges. (V. R. 61.)

ROUTE 58.

DE BARÉGES A BAGNÈRES DE BIGORRE PAR LE TOURMALET.

32 kil. 7 h. 30 m. à 8 h.; 2 h. à 3 h. de Bareges au sommet du col; 1 cheval, 3 fr ; 1 guide, 2 fr.; 4 porteurs, 12 fr. 5 h. 30 m. environ du col à Bagnères. Chemin excellent. Une route carrossable pourrait facilement être établie entre Bagnères de Bigorre et Bareges par le Tourmalet. Le génie militaire s'oppose, dit-on, à l'établissement de cette route, qui, d'après les calculs des ingénieurs, ne coûterait pas plus de 100 000 fr.

On remonte pendant 2 kil., dans la direction de l'E., la rive g. du Bastan, qu'on traverse près d'un groupe de maisons blotti sous un bois à la base du pic de Lienz (l'ancien chemin du Tourmalet, qu'il faut bien se garder de prendre, continue à suivre la rive g.). 4 kil. plus loin, on laisse à g. le sentier qui monte au Pic du Midi (V. R. 56), puis, franchissant le *Couret* (ruisseau) d'Oncet, on gravit par de faciles zigzags les vastes pelouses que dominent, au N., le pic du Tourmalet, et, au S., les crêtes ruinées du *pic d'Espade* (2360 mèt.). Bientôt on atteint (2 h. 30 m. de Baréges), le **Col du Tourmalet,** qui s'ouvre à 2177 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

La vue que l'on découvre de ce point est bornée et insignifiante, les escarpements du Tourmalet cachant le Pic du Midi. La partie de la vallée du Bastan qu'on domine est nue et aride, et c'est à peine si parfois de légères vapeurs indiquent la position du bassin de Luz. Du côté de l'E. s'étend une sorte de plateau désolé, où, parmi la neige, les débris et de maigres gazons, de nombreux filets d'eau donnent naissance à l'un des Adours; les fonds de Gripp se cachent derrière des saillies portant quelques bouquets de sapins.

Au delà du pas de l'*Escalette*, on atteint (50 m.) le petit bassin de *Tramesaïgues*, entouré de sapins. Les cabanes du hameau éparses çà et là au milieu des pâturages ne sont habitées que pendant l'été, alors que les troupeaux reviennent des plaines où ils ont passé l'hiver. De Tramesaïgues, on jouit d'une vue magnifique sur le Pic du Midi qui dresse ses hardis escarpements du côté de l'O., au-dessus du ravin de l'Arize (V. R. 56).

Après avoir traversé ce petit torrent qui va se jeter à dr. dans l'Adour, on descend rapidement au milieu des forêts qui couvrent le versant N. de la vallée. L'Adour, dont on longe la rive g., forme ici les *chutes d'Artigues*, qui doivent leur renommée au voisinage de Bagnères; l'une d'elles cependant mérite vraiment un regard. Au bas d'une pente herbeuse garnie de genévriers et de rhododendrons, on peut s'avancer sur de vieux troncs tombés dans le lit du torrent. Une faible lumière, pénétrant à travers la voûte obscure des sapins qui confondent leurs cimes au-dessus de la cascade, permet à peine de voir l'eau qui se brise avec fracas sur les rochers. Près de là, dans le vallon de Jéret, où coule une branche de l'Adour descendue du pic de Bastanet, se trouvent d'autres cascades.

Non loin des chutes d'Artigues, sur le bord du lit élargi où l'Adour commence à se calmer, jaillit la source minérale du *Baguet*, que l'on croit avoir des propriétés analogues à celles de Baréges.

Bientôt après (45 m.), on arrive au petit hameau de **Gripp** (*Hôtel des voyageurs*, chez Cazères), situé à 1066 mèt. au-dessus de la mer.

Une belle route de voitures mène de Gripp à (2 h. 45 m.) Bagnères de Bigorre (V. R. 60).

ROUTE 59.

DE TARBES A BAGNÈRES DE BIGORRE.

21 kil. *Messageries Ribettes*, maison Batsère, place Maubourguet. 3 départs par jour; *Creppo*, courrier de Tarbes à Bagnères; *Lafaille*, id. Durée du trajet, 2 h. Le prix des places varie de 1 fr. à 2 fr. 50 c.

La route de Tarbes à Bagnères traverse une belle plaine d'où l'on découvre de charmants points de vue. « A mesure que l'on avance, dit M. Lemonnier, les coteaux voisins augmentent d'élévation, les

prairies et les arbres prennent cette teinte d'un beau vert qui n'appartient qu'aux pays de montagnes, et bientôt des ruisseaux d'eau vive coulent à pleins bords sur les deux côtés de la route, qui ne cesse pendant tout le trajet de suivre la rive g. de l'Adour. »

En sortant de Tarbes, on remarque un beau château dont il est souvent question dans l'histoire du Béarn; il portait autrefois le nom de *Castelnau;* aujourd'hui il appartient à M. de Palaminy. Plus loin, vers la dr., s'étend le bel hippodrome de *Laloubère*, où ont lieu chaque année, au mois d'août, des courses célèbres dans tout le Midi (V. R. 39).

3 kil. *Laloubère*, v. de 1035 h.

3 kil. (6 kil.) *Horgues*, v. de 303 h. Au-dessus des maisons, on remarque un vieux castel possédé jadis par la branche cadette des vicomtes de Lavedan. Marca, le célèbre historien du Béarn, appartenait à cette famille. A dr., on a laissé dans l'intérieur des terres le château d'*Odos*, où mourut en 1549 la reine Marguerite de Valois (V. R. 42).

1 kil. (7 kil.) *Momères* (662 h.)

2 kil. (9 kil.) *Saint-Martin* (358 h.)

2 kil. (11 kil.) *Arcizac*, v. de 662 h., dont les maisons sont groupées des deux côtés de l'Adour, a vu naître Mesclin ou Missolin, le vainqueur des Maures dans les plaines de Lanne-Mourine (V. R. 42). Autrefois la statue du héros décorait le porche de l'église, et, le jour de sa fête, les jeunes filles venaient la couronner de fleurs; cette statue a disparu. Dans le village, se trouve encore l'*Estelou* (l'Étoile), reste d'une de ces hautes niches où les Romains plaçaient, près de leurs grandes voies, la statue de Mercure, patron des voyageurs. « Ce petit monument, dit M. Cénac-Moncaut, ne présente plus qu'un cube de 3^m,50 sur chaque face et de 2^m,50 de hauteur. Le tracé du chemin de fer passe précisément sur cette ancienne construction qui semble ainsi destinée à disparaître. Sur une colline de l'E., la vieille tour de *Barbazan* rappelle le baron fameux qui, à la tête de six Français, vainquit six chevaliers anglais dans les landes de Montendre en Saintonge, et qui plus tard participa au meurtre de Jean sans Peur sur le pont de Montereau. — Près de là, s'élève le *tumulus* de Bernac.

Entre Arcizac et Montgaillard, la route gravit une côte bordée à g. par un bouquet de bois; c'est là que périt, il y a une dizaine d'années, le fameux violoniste Lafont, par suite d'un accident de voiture; la rampe a été rectifiée depuis. De l'autre côté de la rivière, on voit le petit château de *Nodrest*, jadis pris et repris dans le cours des siècles par les Maures, les Normands, les Anglais, les huguenots et les catholiques.

2 kil. (13 kil.) **Montgaillard**, b. de 1171 h., se compose de maisons pittoresquement groupées autour d'une église antique. Sur la colline qui le domine du côté de l'O., on voit une levée de terre, d'origine incertaine, qui fut probablement un rempart de terre élevé autour d'un camp par quelque armée romaine.

[A 1500 mèt. de Montgaillard s'ouvre un vallon, séparé par un petit col de la vallée de Lourdes. La route carrossable qui franchit ce col a 12 kil. de longueur. Immédiatement après avoir atteint le point culminant, on voit à dr. sur une côte très-élevée, à 537 mèt. de hauteur absolue, les maisons du village de *Loucrup* (374 h.), à 2 kil. de Montgaillard; puis on descend rapidement dans la vallée qui va déboucher au N. vers la plaine de Tarbes. On y rencontre plusieurs hameaux situés au milieu de belles campagnes devenues de plus en plus fertiles. On laisse d'abord à dr. les deux villages d'*Escoubés* et de *Ponts* (3 kil.), formant ensemble une commune de 262 h., puis à g. (2 kil.) celui d'*Arcizac-es-Angles*, dont la population s'élève à 263 h. Sur une colline qui domine ce village du côté du S., on voit les belles ruines du château du baron des Angles, le vaillant défenseur de Lourdes (V. R. 41). Plus loin (1 kil.), on traverse *Lésignan*, v. de 401 h., où l'on a découvert, il n'y a pas longtemps, une statue romaine conservée aujourd'hui dans la maison d'un paysan. On est déjà dans la plaine de Lourdes (V. R. 41).]

A 3 kil. de Montgaillard (16 kil.), se trouve le v. de *Trébons* (1295 h.), près duquel s'ouvre à dr. le *val d'Ossouet*, qui s'élève au S. vers le pic du Mont-Aigu. La plaine de l'Adour forme sur ce point un vaste bassin arrosé par les frais ruisseaux et les canaux du fleuve qui circulent à travers les prairies et les champs de maïs. Déjà les clochers et les tours de Bagnères de Bigorre apparaissent au loin par-dessus les arbres.

2 kil. (18 kil.) *Pouzac* (980 hab.) est le dernier village que l'on rencontre avant d'arriver à Bagnères. On voit encore à peu de distance les restes d'un camp romain : un autel votif dédié à *Mars invictus*, et quelques tronçons d'épée qu'on y a trouvés, ne permettent plus d'en douter. Une église voisine, entourée de murailles comme celle des Templiers à Luz, n'a aucune importance au point de vue architectural.

3 kil. (21 kil.) **Bagnères de Bigorre** (V. R. 60).

ROUTE 60.

BAGNÈRES DE BIGORRE ET SES ENVIRONS.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

HÔTELS : De *France*, boulevard du Collége; de *Paris*, Coustous; de *Frascati*, rue de Frascati; du *Grand-Soleil*, place La Fayette; du *Bon Pasteur*, rue de l'Horloge; de *la Providence*, route de Toulouse; de *Londres*, etc., etc.

TABLES D'HÔTE : Prix ordinaires : déjeuner, 2 fr. 50 c.; dîner, 3 fr.; dans les hôtels de premier rang, la nourriture et le logement, 6 fr. par jour; dans les hôtels secondaires, 5 fr. Le service à la carte est à des prix modérés; on porte également en ville à tout prix.

LOGEMENTS. Il est peu de maisons qui ne contiennent des logements pour les étrangers. Elles sont en général propres et commodes. Quelques-unes sont meublées avec luxe, la plupart avec élégance et simplicité. Le prix s'établit en général par jour, à moins qu'on ne loue pour deux ou trois mois. Il est proportionné à l'importance du logement, au quartier où il se trouve et à l'affluence des étrangers. Ainsi les logements se payent plus cher dans les mois d'août et de septembre. Les jours de l'arrivée et du départ ne comptent que pour un.

Indépendamment des écriteaux adoptés par quelques personnes pour indiquer qu'elles ont des appartements à louer, un signe encore plus apparent et consacré par l'usage est celui des jalousies et des contrevents fermés.

Le prix journalier des appartements peut être calculé de 1 fr. 50 c. à 2 fr. par chambre au moment même de la plus grande affluence des étrangers; une personne seule peut vivre et se loger convenablement pour 5 ou 6 fr. par jour.

CAFÉS. *Américain*, chez Miro; *Moka*,

chez Godefroy; *Français*, chez Berte; de l'*Union*, chez Labarthe; *Marcel-Pujo; Européen*, chez Védère.

MÉDECIN INSPECTEUR DES EAUX, M. Subervie ✻, maison Jalon, place d'Uzer.

DOCTEURS-MÉDECINS. MM. Bruzaud, aux Coustous; Bourguet, place d'Uzer; Védère, rue du Théâtre; Gaye, route de Campan; Caze, rue Longue; Costallat, rue des Vigneaux; Peyriga, aux Coustous; Pambrun, place La Fayette; Labayle père et Labayle fils, avenue de Salut; Rousse, place La Fayette; Candélé, place Napoléon.

PHARMACIENS. MM. Camus, place La Fayette; Ferrier, allées des Platanes; Duzerm, place La Fayette; Toujan, rue de la Comédie.

BANQUIERS. MM. Vincent, allées des Platanes; Ortalix, place La Fayette.

LIBRAIRES. MM. Dossun; Dufour; Sajous, chez lequel on trouve la collection des Voyages historiques et archéologiques dans le Bigorre, le Béarn, le Comminges, etc., par M. Cénac-Moncaut; les Vues des Pyrénées, par MM. Victor Petit, Édouard Paris et autres.

CABINETS DE LECTURE. Plassot, aux Coustous; Ve Verre.

JOURNAUX, L'*Écho des Vallées*, Dossun, propriétaire-imprimeur; le *Bagnerais*, Plassot, propriétaire-imprimeur.

POSTE AUX LETTRES. Sur le boulevard du Collége.

L'ÉTABLISSEMENT FRASCATI contient un salon de conversation, un salon de lecture, une salle de bal et de concert.

VOITURES PUBLIQUES. *Messageries Ribettes*, pour Tarbes (trois départs par jour), Bagnères-de-Luchon, par Saint-Bertrand; voitures directes pour Luz, Baréges et Cauterets; *Creppo*, courrier de Tarbes; *Lafaille*, id.; *Decun*, courrier de Lannemezan; *Bégué*, service sur Arreau.

LOUEURS DE CHEVAUX. Lamarque-Courtade, Bernard; Domec, Jean, dit Caritène, père; Domec, Jean-Pierre, fils; Domec, Jean-Théodore, fils; Idrac, Jean-Marie; Payssan, François, dit Peyroulat; Cabiran, Charles; Idrac, Philippe; Courtade, Jean-Pierre; Cabarrou, Jean-Marie; Courtade, Dominique; Courtade, Jean; Magné, fils aîné; Pérès, Bernard-Bernié; Dupont, Jean-Marie; Lapoutge, Jean-Marie, sellier.

LOUEURS DE VOITURES. Ribettes; Carrère; Lamarque; Vidal; César Pouponnet; Caritène; Armiraılh; Lucat; Lafont, Julien; Labat; Saint-Martin; Gabriel Perès; Mac-Quintane; Fréchou.

GUIDES. Un règlement de police assure l'exactitude et la fidélité du service des guides: Philippe, naturaliste, chef des guides; Courtade, Bernard; Domec, Jean, dit Caritène, père; Domec, Jean-Pierre, fils; Domec, Jean-Théodore, fils; Idrac, Jean-Marie; Payssan, François, dit Peyroulat; Verdoux, Dominique; Cabiran, Charles; Idrac, Philippe; Laffont, Paul; Courtade, Jean-Pierre; Cabarrou, Jean-Marie; Courtade, Dominique.

GUIDES ASPIRANTS. Fages, Jean-Pierre, 1re classe; Courtade, Jean, 2e classe.

TARIF DES GUIDES POUR LES DIVERSES COURSES. Une journée de guide, sans cheval, 3 fr.; demi-journée de 4 heures au plus, 2 fr.

Les courses suivantes ne sont pas soumises à ce tarif, et leur prix est fixé comme suit, sans cheval, pour cinq personnes au plus.

En sus de ce nombre, les voyageurs devront prendre deux guides, ou, s'ils n'en veulent qu'un, il lui sera dû un supplément de 50 c. par personne au-dessus de cinq. Si les voyageurs veulent deux guides, l'un des deux pourra n'être qu'un *aspirant*; mais il sera payé comme guide selon le tarif.

Course au Pic du Midi, en deux jours, 8 fr; en un jour, 5 fr.; au Col d'Aspin, 4 fr.; à la Fontaine Blanche, 4 fr.; la Clique et Castelloubon, 4 fr.; à Capvern, 4 fr.; au Lac de Lourdes et Castelloubon, 4 fr. (Voy. les prix en tête de chaque course).

CHAISES A PORTEURS. TARIF. Au grand établissement thermal et aux établissements des bains en ville, aller et retour compris, 40 c.; à Salut, 1 fr.

SITUATION ET ASPECT GÉNÉRAL.

« **Bagnères de Bigorre,** un des chefs-lieux d'arrondissement du département des Hautes-Pyrénées, dit M. Lemonnier, est une riante et coquette petite ville de 8835 hab., sans compter la population flottante. Située à 567 mèt. au-dessus du niveau de la mer, sur l'Adour qui la traverse et s'y divise en nombreux filets, elle termine et ferme par son côté N. la vaste et riche plaine de Tarbes, et donne accès par son côté méridional dans la célèbre vallée de Campan. La température moyenne de la belle saison y est de 18° cent. »

« L'aspect de la ville est charmant, dit M. Taine. De grandes allées de vieux arbres la traversent en tous sens. Des jardinets fleurissent sur les terrasses. L'Adour roule le long des maisons. Les deux rues de Venise sont des îles qui rejoignent la chaussée par des ponts chargés de lauriers-roses et qui mirent leurs fenêtres vertes dans le flot clair. Des ruisseaux d'eau limpide accourent de toutes les places et de toutes les rues; ils se croisent, s'enfoncent sous terre, reparaissent, et la ville est remplie de leurs murmures, de leur fraîcheur et de leur gaieté. »

« Bagnères de Bigorre est la plus charmante vignette que l'on puisse placer au frontispice d'un voyage dans les Pyrénées, ajoute M. Cuvillier Fleury. Je ne sais rien, en France et en Italie, qui donne une idée de ce délicieux séjour. La jolie petite ville de Suze, qui vous reçoit à la descente des Alpes, du côté du Piémont, dans son enceinte si riante et si hospitalière, ne peut lui être comparée que de très-loin. Vous allez en juger : Imaginez une ville où les maisons ont partout des chambranles de marbre à leurs portes, des assises de marbre à leurs fenêtres, des terrasses suspendues et des murailles qui sont blanches comme la robe de noce d'une jeune fille; imaginez des rues, non pas tirées au cordeau, mais aérées, spacieuses et serpentant comme les allées d'un jardin autour d'un *cottage;* des rues, non pas pavées avec des cailloux pointus comme la plupart des villes du Midi, mais qui semblent avoir été battues et nivelées par Mac-Adam lui-même; et partout, le long des maisons, des ruisseaux d'eau courante et limpide qui ne se taisent pas plus que les cascades du grand Condé; et une promenade qui vous donne, en plein midi et au milieu d'une cité populeuse, la fraîcheur du bocage le plus retiré et le plus secret; et plus de vingt sources d'eaux minérales qui jaillissent à gros bouillons du sein de cette terre échauffée par les plus doux rayons du soleil; et des établissements thermaux dignes des Romains, si ce n'est que, dévote à ses dieux autant que nous sommes devenus matériels, Rome adorait des naïades où nous ne voyons que des fontaines, et construisait des temples où nous bâtissons des buvettes; figurez-vous ensuite dans ces rues, sur ces places, dans ces promenades, une population pressée, mosaïque mouvante, bigarrure singulière de mœurs, de langage et de costume, où les modes de Paris luttent quelquefois sans succès avec la simple et rustique élégance du justaucorps montagnard, où l'habitué de l'Opéra coudoie le rude chasseur des plateaux de l'Aragon, à peu près comme si un des deux pôles rencontrait l'autre dans l'espace; enfin, représentez-vous cette scène dominée au N. par la flèche

hardie et le gracieux campanile d'une église gothique, tandis qu'à l'extrémité opposée s'allonge le Pic du Midi, couché comme un sultan parmi les roches verticales qui se dressent tout autour de lui, trop éloigné cependant pour projeter ses grandes ombres sur la délicieuse vallée où Bagnères sourit et se joue sous l'azur de son beau ciel, n'empruntant à la montagne que sa fraîcheur et lui laissant sa majesté. »

HISTOIRE.

Bagnères a, comme toutes les villes célèbres, des prétentions à une haute antiquité. Il est même de ses enfants qui en font une contemporaine de la ville de Troie, et la fondent modestement 695 ans avant Rome. Quoi qu'il en soit de cette origine reculée, il est certain que les eaux thermales de Bagnères étaient connues des Romains, qui leur avaient donné les noms de *Aquæ Bigerronum*, *Balneariæ*, *Vicus Aquensis*. Ils construisirent des bains et des piscines, et, attirés sans doute par les charmes du site, bâtirent quelques maisons de plaisance sur le flanc des collines. Plusieurs monuments témoignent authentiquement du séjour des Romains à Bagnères : ce sont des pierres votives portant des inscriptions. La plus ancienne est placée au-dessus de la porte d'entrée de la maison Jalon ; on y lit :

NYMPHIS
PRO. SALV
TE. VA. SE
VER. SERA
NVS. V.S.L.M.

(Aux Nymphes pour sa guérison, Severus. Seranus.... a accompli volontairement ce vœu bien mérité.)

Une seconde inscription plus importante était autrefois placée sur le frontispice d'un temple consacré à Diane ; actuellement, on la voit au-dessus d'une fontaine, entre la place aux Grains et les promenades Coustous ; elle porte :

NVMINI. AVGVSTI
SACRVM
SECVNDVS. SEMBEDO
NIS. FIL. NOMINE
VICANORUM. AQUEN
SIVM. ET. SVO. POSUIT.

(Autel du Dieu Auguste, élevé par Secundus, fils de Sembedo du Bourg des Eaux pour lui et pour les siens.)

Dans les fouilles entreprises en 1823 pour asseoir les fondations du grand établissement thermal, on trouva des médailles, des colonnes et des chapiteaux, enfin quatre piscines avec des revêtements en marbre ornés de moulures travaillées avec art ; trois de ces piscines étaient carrées, la quatrième était ovale et pouvait avoir une circonférence d'environ 40 mèt. Tous ces débris ont été recouverts de terre.

« Bagnères, comme le reste de la Gaule méridionale, passa, dit M. Frédéric Soutras, sous la domination des Visigoths, qui laissèrent subsister dans leur nouvelle conquête les monuments et les institutions de Rome. Jaloux de continuer l'œuvre de leurs prédécesseurs, les nouveaux conquérants ouvrirent des routes, bâtirent des ponts, construisirent des aqueducs, creusèrent des canaux. Un de leurs rois, Alaric, peut-être celui-là même qui fut vaincu par Clovis, dériva les eaux de l'Adour à 2 kil. au-dessous de Bagnères, et répandit ainsi la fécondité sur toute la rive dr. du fleuve, dans un espace de plusieurs lieues.

« Mais quand les Franks firent

irruption dans le Bigorre, ils l'incendièrent, le pillèrent et le saccagèrent, et revinrent dans leur pays du Nord chargés de butin, conduisant devant eux des troupeaux d'esclaves. C'est vers cette époque, sans doute, que fut détruit, à *Vicus Aquensis*, le temple de Diane qui s'élevait au midi de la ville, sur la rive g. de l'Adour. Une église, placée sous l'invocation de saint Martin de Tours, s'éleva sur les ruines du temple ; vers le milieu du XVIIe siècle, l'église fut démolie à son tour.

« Bagnères dut, sans doute, subir comme toutes les autres cités de l'Aquitaine le fléau de l'invasion des Normands ; cependant l'histoire de cette malheureuse époque n'en fait aucune mention. Ce n'est que plus tard, quand les hommes du Nord se furent retirés ou fixés, quand le Bigorre fut devenu un État indépendant, que nous retrouvons le nom de Bagnères à cette page glorieuse de l'affranchissement des communes. La charte octroyée à la cité par le comte Centulle III lui confère, entre autres priviléges et immunités, le droit de se garder elle-même, droit précieux qui faisait de la commune affranchie une espèce de commune indépendante. Dès lors Bagnères s'entoure d'une ceinture de remparts, flanquée de fortes tours, épaulée de bastions massifs.

« Les longues discussions de Henri de Transtamare et de son frère Pierre le Cruel furent la cause d'un grand désastre pour Bagnères. Vaincu par le Prince Noir, Henri s'était réfugié sur les terres de France. Il recruta bientôt, avec l'aide de Duguesclin, des bandes de routiers et de malandrins qui faisaient la guerre pour leur propre compte, dévastant tour à tour les États du roi de France et ceux du roi d'Angleterre. Animé par la vengeance, le prince castillan se jette en passant sur Bagnères, à cette époque vassale du Prince Noir. Les bourgeois dormaient, les sentinelles faisaient mauvaise garde. Les malandrins dressent en silence leurs échelles contre les murs du couvent des Dominicains, situé au N. de la ville. Ils y pénètrent sans être découverts, et de là se répandent dans la place, où ils commettent les plus affreux ravages.

« Après des luttes sanglantes, après de terribles séditions qui valurent à la malheureuse cité l'excommunication papale, après une guerre longue et cruelle, qui aboutit à l'expulsion des Anglais, le comté de Bigorre rentra sous la domination des rois de France, puis devint un apanage de la maison de Foix.

« Au milieu du XVIe siècle, Bagnères fut le rendez-vous de la noblesse de Bigorre, de la Navarre et de la Guienne. C'est alors que Montaigne visita les Pyrénées, et écrivit ces lignes tant soit peu ironiques :

« J'ay veu, par occasion de mes voyages, quasi touts les bains fameux de chrestienté, et, depuis quelques années, ay commencé à m'en servir : car, en général, i'estime le baigner salubre, et crois que nous encourons non légières incommoditez en nostre santé, pour avoir perdu cette coustume, qui estoit généralement observée au temps passé quasi en toutes les nations, et est encore en plusieurs, de se laver le corps touts les iours ; et ne puis imaginer que nous ne vaillions beaucoup moins de tenir ainsi nos membres encroustez et nos pores estoupez de crasse... A cette cause, i'ay choisi iusqu'à cette heure à

m'arrester et à me servir de celles où il y avoit plus d'amœnité de lieu, commodité de logis, de vivres et de compaignies, comme sont en France les bains de Banières.... »

« A la même époque, le poëte Dubartas vint aussi célébrer Bagnères, et

« Ces monts enfarinés d'une neige éternelle!

« En 1588, la ville, atteinte par une terrible épidémie, fut presque entièrement dépeuplée. Le fléau, disent les registres de la ville, ne cessa que grâce à l'intervention de Notre-Dame de Médous, qui se laissa toucher par les larmes des habitants, venus processionnellement aux pieds de la statue. En tête de la procession s'avançait une femme de Baudéan, nommée Liloye, qui fit, en se traînant à genoux, le trajet de Bagnères à Médous. A son approche, les cloches se mirent à sonner d'elles-mêmes, et, dès ce moment, Liloye fut vénérée comme une sainte. »

A dater de la fin du XVIIe siècle jusqu'à nos jours, l'histoire de Bagnères est purement thermale, qu'on nous permette cette expression. Le nombre des étrangers va toujours en augmentant; maintenant il s'élève chaque été à 18 ou 20 000, y compris les hôtes des hameaux voisins. En effet, Bagnères attire les visiteurs par la douceur de son climat, par la beauté de ses environs bien plus encore que par l'efficacité de ses sources thermales. Un voyage aux Pyrénées ne peut manquer d'avoir des résultats heureux; car, d'après l'aphorisme philosophique de Bordeu : « Les eaux guérissent quelquefois, soulagent souvent et consolent toujours. »

MONUMENTS. — CURIOSITÉS.

L'église de Saint-Vincent se compose de parties différentes, du XIVe, du XVe et du XVIe siècle. « Heureusement que la juxtaposition de ces fragments évite, dit M. Cénac-Moncaut, les contrastes trop brusques qui se font remarquer dans d'autres édifices du Bigorre. La muraille du couchant, large façade appuyée de contre-forts, est percée de fenêtres ogivales; une élégante tourelle quinquagone, avec pyramide à crochets, s'élève sur l'angle sud; une porte ogivale à trois retraites, avec trois simulacres de colonnettes et de chapiteaux à feuilles plates, complète cette façade, évidemment construite au XIVe siècle.

« La nef, spacieuse et hardie, sa voûte ogivale, ses nervures redoublées s'appuyant sur des pilastres arrondis, ornés de gros filets et descendant jusqu'au sol, leur abaque de feuillages enroulés, les grandes fenêtres divisées en deux baies, sont autant de témoignages du XVe siècle.

« Le porche plein-cintre de la façade méridionale appartient au style le plus pur de la Renaissance. Sa voûte à double croisement de nervures, la clef portant les armes de Bagnères, la porte ogivale décorée de voussures fleuries, d'un rang de consoles et de feuilles d'eau, les arabesques des pilastres, les trois niches à fond de coquilles du tympan, le lion chimérique à tête d'aigle, le dragon à l'épine dorsale décharnée léchant son dos avec sa langue de feu, sont des détails qu'aurait pu avouer le Primatice. La pierre porte le millésime 1557. »

L'église et le *cloître des Jacobins*, qui s'élevaient au centre de la ville, ont été presque entièrement détruits; il n'en reste plus qu'une élégante tour de la fin du XVe siècle. Ce charmant beffroi, carré aux deux premiers étages, octogonal aux trois derniers, est percé sur chaque pan d'une gracieuse fenêtre ogivale. Le dernier étage, reconstruit récemment, est éclairé par des ouvertures du même style.

Un *retable* de ce couvent, représentant l'histoire de Jésus-Christ, se trouve maintenant chez M. Soubies, dans le beau parc de sa villa Théas. Cette grande composition, sculptée sur une pierre tendre mesurant 1 mèt. 20 de haut, et 2 mèt. 40 de large, est composée de 18 niches, placées sur deux étages; la grossièreté d'exécution des figures dépasse tout ce qu'il est possible de concevoir.

L'église des Carmes, de construction moderne, a un portail surmonté d'une pierre sculptée par Bonnassieux, et représentant la Multiplication des pains.

La *chapelle Saint-Jean*, aujourd'hui salle de spectacle, offre un portail très-élégant dans le style du IVe siècle. C'est une grande ogive élancée, de 3 mèt. d'ouverture, ornée de trois retraites, et d'un nombre égal de colonnettes doriques. Le grand arc est divisé en deux baies ogivales aiguës, séparées par une forte colonne, au chapiteau à larges fleurs romanes; un élégant monogramme, entouré d'une torsade et d'un ruban à dents de loup concentriques, orne le tympan.

Dans *l'hospice*, on montre également une petite chapelle de la fin du XIIe siècle; c'est une œuvre grossière et sans aucun intérêt.

Le *musée*, fondé en 1853, occupe une salle de l'établissement; il est ouvert trois fois par semaine, de midi à 4 h. A côté, est installée la *bibliothèque*, également ouverte au public.

Le *Casino*, établi en 1848, avait succédé à l'établissement de Frascati, dont les soirées dansantes ont joui longtemps d'une réputation européenne. Les soirées des lundis, mercredis et vendredis, sont consacrées régulièrement à la danse; les autres sont réservées pour de simples concerts d'artistes.

Le *Cabinet d'histoire naturelle* de M. Philippe, rue de Frascati, en face de l'hôtel de France, mérite une visite; il renferme des échantillons fort curieux.

L'ÉTABLISSEMENT THERMAL.

« Les **Thermes**, dit M. Taine, sont un beau bâtiment blanc, vaste et régulier. La façade a 70 mèt. de long; elle est tout unie et de forme très-simple. Cette architecture voisine du style antique est plus belle au Midi qu'au Nord; comme le ciel, elle laisse dans l'âme une impression de sérénité et de grandeur.

« Une moitié de rivière baigne la façade et précipite sous le pont d'entrée sa nappe noire hérissée de flots étincelants. On entre dans un grand vestibule, on suit un vaste escalier à double rampe, puis des corridors que terminent de nobles portiques et qui donnent sur des terrasses. Des salles de billard et de conversation, un salon de lecture, des cabinets de bains lambrissés de marbre, un jardin verdoyant, de beaux points de vue, partout de hautes voûtes, de la fraîcheur, des formes simples, des couleurs douces qui reposent l'œil et font contraste avec la lumière crue, éblouissante, qui tombe au dehors sur la place

poudreuse et sur les maisons blanches; tout attire le voyageur aux Thermes, et l'on juge que c'est plaisir d'être malade ici. »

Afin de donner aux étrangers une idée des riches et nombreuses carrières de marbre que possède le département des Hautes-Pyrénée, on a réuni dans l'établissement thermal des échantillons de marbre de Campan, d'Aspin, de Sarrancolin, etc.

LES EAUX.

A. Eau thermale, saline.
B. Eau thermale, ferrugineuse.
C. Eau thermale, saline et ferrugineuse.
D. Eau thermale, sulfureuse.

Connues probablement dès l'époque romaine.

Émergence : Des ophites ou de la tourbe (S. Pinac).

Bagnères possède près de 50 *sources*, non compris celle de Labassère, dont nous parlerons séparément, réparties entre les différents établissements. Celui de la ville (thermes de Marie-Thérèse), renferme les S. de la Reine, du Dauphin, Roc de Lannes, du Foulon, Saint-Roch, des Yeux; les autres sont exploitées dans des établissements particuliers dont les noms suivent : Salut, Grand-Pré, Carrère-Lannes, Thermes de Santé, Versailles, Petit-Prieur, Bellevue, Petit-Baréges, Cazaux, Théas, Mora, Lasserre, la Guthière. La S. Salies, la plus abondante de toutes, n'est point utilisée. Dans ces dernières années, de nouvelles sources ont été découvertes, dont une, identique au Foulon, supplée à son insuffisance.

Débit en 24 h. : S. du Foulon, depuis le nouveau captage, 472 hectol. (Cette source est l'une des plus faibles). Les cinq sources récemment découvertes, 1524 hectol.

Densité : Varie de 100131 (S. des Thermes de la Santé), à 100311 (S. de la Reine.)

Température : Varie de 18°,7, bain de Pinac à 51°,2, S. de Salies, Théas, Cazaux. Quatorze S. ont une température inférieure à 33°. Celles qu'on a découvertes récemment marquent de 35° à 42°.

Caractères particuliers : Eaux limpides, très-diaphanes; la plupart ne s'altèrent pas à l'air; quelques-unes (Reine, Dauphin), après avoir séjourné dans les réservoirs, se couvrent d'une substance gélatiniforme; elles forment, dans les tuyaux, etc., un dépôt rougeâtre ferrugineux plus ou moins abondant suivant les sources; saveur fade avec ou sans arrière-goût de fer suivant les sources; inodores, excepté les sources de Pinac et de Labassère à odeur sulfureuse. Les sources de la Reine et du Dauphin dégagent un mélange gazeux composé, d'après M. Rozière, de : azote, 54; acide carbonique, 38; oxygène, 8.

Outre l'*Établissement* de la ville, on en compte treize autres désignés plus haut.

L'établissement de la ville renferme, en dehors des bains, dit M. Filhol, le système le plus complet qui existe de grandes douches diverses ; un double appareil fumigatoire avec des cabinets où sont placés deux lits de repos ; un bain de vapeur avec ses dépendances et deux buvettes.

Service médical : Un médecin inspecteur, un inspecteur adjoint.

Emploi : Boisson, bains, douches, fumigations.

Climat doux; saison du 1er juin au 15 octobre.

Effets physiologiques : Eaux laxatives en général et notamment S. Lasserre, S. la Reine; diurétiques, S. Salut; ces effets ne se montrent qu'après quelques jours d'usage des eaux. Les sources peu chaudes agissent comme sédatives et hyposthénisantes; les plus chaudes sont excitantes et produisent au début du bain un effet astringent sur la peau. La réunion dans un même lieu de sources dont les unes sont purement salines, d'autres purement ferrugineuses, d'autres enfin salines et ferrugineuses, est une ressource précieuse comme thérapeutique. Ajoutons que l'eau sulfureuse de Pinac et celle de Labassère, amenées à Bagnères sans perdre rien de ses éléments, grâce à l'ingénieux appareil de MM. François et Filhol, permettent de combattre dans cette station thermale les affections qui réclament l'usage du soufre en même temps que celles auxquelles on doit opposer la sédation ou l'excitation des systèmes nerveux et circulatoire, l'effet laxatif des eaux salines ou les martiaux.

Les eaux de Bagnères ne se transportent pas.

Classification chimique : A. Eau sulfatée à base de chaux. *B, C.* Avec ou sans mélange de fer. *D.* Sulfurée accidentellement (S. Pinac).

On a dû faire dans ces dernières années de nouvelles analyses des eaux de Bagnères de Bigorre; nous ne pouvons donner ici que celles qui ont été publiées dans l'*Annuaire des Eaux de France*, et dont une seule a été faite depuis qu'on recherche la présence de l'arsenic dans les eaux minérales. Ajoutons que, dès 1847, M. Lemonnier avait constaté, dans le dépôt d'une des sources ferrugineuses de Bagnères, la présence de l'arsenic.

Analyse Ganderax et Rosière. O. Henry.	*S. Foulon.*	*S. Laserre.*
	gr.	gr.
Bicarbonate de chaux....	0,124	0,230
» de magnésie.	0,072	0,062
» de fer.......		0,018
Chlorure de magnésium..	0,142	0,172
» de sodium......	0,326	0,046
Sulfate de chaux........	0,158	1,832
» de soude		
» de magnésie.....	0,127	0,408
Acide silicique..........	0,040	0,040
Subst. grasse résineuse...	0,012	0,004
» extractive végétale.	0,005	0,007
Matière organique.......		
Principe arsénic. dans le dépôt de la source......		
Perte..................	0,034	0,021
	1,040	2,840
Acide carbonique........	inap.	inap.

Bibliographie : C. Lemonnier, Bagnères de Bigorre, sous le rapport médical et topographique.... Paris, 1841; in-12. — M. Ch. Ganderax a publié à la même époque une brochure sur les eaux de Bagnères. — P. Artigala, Notice sur les causes du discrédit des eaux thermales de Bagnères. Tarbes, 1845; in-8. — Manuel du baigneur à Bagnères de Bigorre, par M. Ariste Pambrun : un vol. in-12. — Bagnères Dossun, 1857.

TARIF.

1re catégorie.

Bains à heure fixe et bains de passage, linge compris....	1 fr. 25 c.
Bains à heure non fixe, sans linge : 1 fr. — 80 c. — 60 c. — 50 c. — 40 c. — 30 c. — 25 c. — 20 c. — selon les heures où les bains sont pris.	
Buvette : boisson...........	» 05 c.

2e catégorie.

Bains chauds avec douches, linge compris	1 fr. 60 c.
Douches jumelles...........	1 fr. 60 c.
Douches ordinaires.........	1 fr. 10 c.
Douches ascendantes et descendantes portatives......	» 60 c.
Douches locales fixes........ Id. de pluie...........	» 50 c.

Douches mobiles	» 25 c.
Id. d'injection	» 25 c.
Bains de pieds	» 25 c.

Vaporarium.

Bain russe complet avec linge.	2 fr. 50 c.
Massage complet	3 fr. »
Id. partiel	1 fr. 50 c.
Bain de vapeur (gradins)	1 fr. 25 c.
Douches de vapeur	1 fr. 50 c.
Friction	1 fr. 50 c.

Les porteurs, soit pour l'aller, soit pour le retour, soit pour l'un et l'autre	» 40 c.
A Salut	1 fr. »
A Bellevue et à Fontaine-Nouvelle	» 90 c.

INDUSTRIE.

« L'esprit actif des habitants de Bagnères, dit M. ***, a, dès longtemps, secoué cette inertie qui pèse sur le Midi, mais tout a été dépassé par une industrie presque nouvelle, la *marbrerie*, qu'on s'étonne de n'avoir pas vu plus tôt prospérer sur un sol où tout est marbre, où les forces de l'Adour se perdaient inutiles. Les Romains, qui prodiguaient le marbre dans leurs édifices, avaient exploité d'un bout à l'autre de la chaîne une multitude de carrières. La Vénus d'Arles, retirée du Rhône dans un état parfait de conservation, après une immersion de 1600 ans, a été reconnue pour être de marbre pyrénéen, tandis qu'aucun de ceux d'Italie n'eût pu supporter sans altération une telle épreuve. On savait que les plus beaux marbres des maisons royales, bâties par François Ier, Henri IV, Louis XIV et Louis XV, sortaient des Pyrénées, et plus de cent blocs de ces exploitations gisaient encore dans les carrières de Campan, de Peyrède et de Sarrancolin. Costallat, le premier, essaya de rouvrir cette grande source de richesses; mais c'est à un Rhémois, M. *Géruzet*, qu'était réservée la gloire de fonder le magnifique établissement de Bagnères, auquel il donne chaque jour une nouvelle extension. M. Géruzet a découvert de beaux marbres aux environs de Bagnères et de Baudéan, ainsi que de magnifiques albâtres dans les grottes de Bédat; il expédie ses produits jusque dans les Indes. »

La marbrerie de M. Graciette mérite également d'être visitée.

La *papeterie* mécanique fondée par M. Lasserre et dirigée actuellement par M. Verdoux, est un établissement remarquable; elle occupe un grand nombre d'ouvriers.

Lainages. C'est aussi à Bagnères et dans ses environs qu'on travaille la plus grande quantité des étoffes de laines fines improprement nommées *crêpes de Baréges*; presque toutes les femmes de Bagnères et des villages voisins s'occupent à ce genre d'ouvrage, et, le soir, on peut les voir tricoter assidûment sur le seuil de leur porte. Le principal dépôt des crêpes de Baréges se trouve chez Mme Costallat-Lafforgue.

PROMENADES.

La **promenade des Coustous**, longée par un canal qui roule une eau limpide, est au centre de la ville. L'étranger qui s'y fait conduire pour la première fois est tout surpris de trouver le boulevard de Gand aux Pyrénées.

« Quatre rangées d'arbres poudreux, dit M. Taine; des bancs réguliers à intervalles égaux; sur les deux côtés, des hôtels de figure moderne; des files de boutiques illuminées; des cafés chantants

autour desquels on s'amasse; des terrasses remplies de spectateurs assis; sur la chaussée, une foule noire qui s'agite sous les lumières: voilà le spectacle qu'on a sous les yeux. Les groupes se font, se défont, se serrent; on suit la foule; on rapprend l'art d'avancer sans marcher sur les pieds qu'on rencontre, de frôler tout le monde sans coudoyer personne, de n'être pas écrasé et de ne pas écraser les autres; bref, tous les talents enseignés par la civilisation et l'asphalte. On retrouve les bruissements des toilettes, le bourdonnement confus des conversations et des pas, l'éclat blessant des lumières artificielles, les figures obséquieuses et ennuyées des marchandes, l'étalage savant des boutiques, et toutes les sensations qu'on a voulu quitter. Bagnères de Bigorre et Luchon sont aux Pyrénées les capitales de la vie élégante, le rendez-vous des plaisirs du monde et de la mode, Paris à deux cents lieues de Paris. »

La **promenade des Vigneaux** ne mérite guère qu'on en parle; personne ne la fréquenterait si elle ne conduisait pas à la marbrerie Géruzet.

Allées Maintenon. A la sortie de Bagnères, du côté de Campan, s'ouvre à dr. une promenade solitaire qui longe le sommet d'un petit monticule planté d'arbres et appelé le *Pouey*. De cette promenade, qui se dirige vers le S. jusqu'à plus de 2 kil. de distance, on jouit d'une belle vue sur la vallée de l'Adour et sur ses montagnes. Un assez grand nombre de sentiers la font communiquer avec l'avenue du Salut. Le nom d'allées Maintenon lui a été donné parce qu'elle était fréquemment visitée par Mme de Maintenon, lorsque, en 1675, 1677 et 1681, elle vint accompagner le duc du Maine à Bagnères.

Avenue et bains du Salut. « Le petit vallon du *Salut*, le plus joli peut-être et le mieux disposé pour la promenade de tous ceux des Pyrénées, dit M. Lemonnier, s'ouvre au S. de la ville de Bagnères; il est dominé à l'O. par une série de petits pics, dont les crêtes arides forment une sorte de feston au-dessus des riches cultures, des bouquets de bois, des prairies, des métairies et des granges qui en occupent les flancs et la base. Le versant oriental est peu élevé et appartient aux collines qui sont occupées par les *Allées Maintenon* et les beaux ombrages du plateau du *Pouey*, voisin de *Médous*.

« Le vallon, précédé par une charmante allée où sont espacées, à partir de l'hôpital, quelques jolies habitations, ne commence à vrai dire qu'au petit pont de la *Moulette*, jeté sur le ruisseau du Salut.

« Deux chemins conduisent à l'établissement, situé tout au fond du vallon. L'un, le plus suivi, le plus large et le plus favorable à la vue, traverse le pont de la Moulette, et suit à mi-côte le versant du coteau oriental. L'autre, ouvert en avant et à dr. du pont, longe les bords du ruisseau dans le fond du vallon.

« En suivant la première direction, on jouit d'un magnifique coup d'œil sur les prairies qui bordent le cours d'eau, ainsi que sur la pyramide obtuse du *Bédat*, et sur toutes les hauteurs reliant ce pic à celui du *Monné*, qui domine Salut du côté de l'O. La route, plantée de sycomores et de peupliers, passe au pied d'une métairie entourée de

cultures soignées, appartenant au général d'Uzer.

« Le chemin qui suit le ruisseau longe d'abord le pied du Bédat, et conduit bientôt à la *Fontaine de Rieunel*, dominée à dr. par une métairie placée dans une situation des plus heureuses. Plus loin s'ouvrent les sentiers qui parcourent le petit vallon de *Constance* et mènent à l'*Élysée-Cottin;* après quoi le chemin, s'élevant toujours, traverse un bosquet de hêtres, et descend à l'établissement de Salut.

« Le ruisseau de Salut est alimenté par de l'eau thermale provenant soit du trop-plein des bains, soit d'une source beaucoup moins chaude, ayant son point d'émergence au pied même de la montagne.

« Un chemin, ouvert à la gauche du réservoir qui reçoit les eaux pluviales et l'eau de la source précédente, conduit à des carrières de marbre gris. On peut, en continuant à suivre cette route, rejoindre l'extrémité des Allées Maintenon, et revenir par ces allées à Bagnères, ou bien poursuivre toujours au S. et rejoindre la route de Campan, en passant au-dessus de Médous. »

Les **Allées de la Fontaine ferrugineuse** s'élèvent en serpentant sur le flanc oriental du Mont-Olivet, qui domine Bagnères du côté de l'O., et s'étendent depuis l'hôpital jusque bien au delà de la fontaine ferrugineuse. Peu de promenades ont des ombrages plus épais, des sentiers mieux entretenus et des pentes mieux ménagées. Vues de ces allées, les campagnes de l'Adour offrent un coup d'œil charmant. Il est facile d'atteindre sans fatigue le plateau qui forme la cime du **Mont-Olivet** (en béarnais *Montaliouet*), et relie cette colline à la montagne du *Bédat*.

Métaou, Fontaine Carrère. Métaou est une métairie située immédiatement derrière le grand établissement, sur le flanc méridional du Mont-Olivet. Cette petite maison n'a de remarquable que sa position et ses magnifiques ombrages. Elle est voisine d'une espèce de belvédère circulaire entouré de jeunes arbres, qui font partie des allées de la Fontaine ferrugineuse : là se trouvait autrefois un petit ermitage concédé par la commune, en 1666, aux capucins de Médous.

Si, passant derrière la métairie, à l'ombre des châtaigniers, on se dirige vers un petit vallon qui sépare le Bédat du Mont-Olivet, on arrive bientôt au charmant bosquet où coule la fontaine ferrugineuse appartenant aux demoiselles Carrère.

Le **Bédat et ses grottes.** Bédat est cette pyramide obtuse et massive, presque partout pelée ou couverte d'un maigre gazon, qui domine Bagnères au S. O., et dont le Mont-Olivet est le premier gradin. On jouit à son sommet d'une vue assez étendue qui ne coûte pas une grande fatigue; car il ne faut qu'une demi-heure ou trois quarts d'heure pour l'atteindre. Les promeneurs très-curieux vont quelquefois visiter trois grottes assez peu remarquables situées à mi-côte, l'une sur le versant occidental, et les deux autres sur le versant oriental; presque toutes les concrétions qu'elles renfermaient ont été enlevées.

Promenade des Allées Dramatiques. (Par le Bédat et retour par les allées de Maintenon, à cheval, 2 h. 1/2 ; à pied, 3 h. 3/4). Les Allées Dramatiques forment une vaste demi-circonférence, qui, partant de l'extrémité occidentale de Bagnères, longe du côté du S. la base du Mont-Olivet, passe entre cette dernière montagne et le Bédat, laisse à dr. l'origine du vallon de *Cot de Ger*, et, tournant sur la montagne autour de l'établissement du Salut, revient tomber à l'E. sur le plateau du Pouey et sur les Allées Maintenon.

C'est à peu près vers le milieu de ces allées qu'on jouit du plus beau point de vue. « Au midi, dit M. Frédéric Soutras, s'élève le rocher de *Castel Mouly* (Casque de Mouly), qui ressemble de loin au fronton d'un édifice géant; à l'O. on découvre les riches coteaux de Labassère et de Pouzac, et, au-dessus du premier de ces deux villages, une longue pyramide, que surmontait dans les temps féodaux une tour d'observation, correspondant à la fois avec Lourdes et Mauvezin, ces deux clefs du comté de Bigorre. Enfin, à ses pieds, on voit s'enfoncer sous les hêtres et les frênes le vallon de Cot de Ger, connu aujourd'hui par les étrangers sous le nom d'*Élysée-Cottin*. C'est dans cette retraite que l'auteur de *Malvina* venait rêver sous les ombrages, au murmure des ruisseaux. »

Les Allées Dramatiques ont été ouvertes, en 1849, aux frais d'une société de comédiens-amateurs.

Le **Camp de César** (Aller et retour : à cheval, 1 h. ; à pied, 1 h. 1/2). Plusieurs chemins conduisent à ce plateau, qui domine à l'O. le village de Pouzac. Il vaut mieux suivre la grande route de Tarbes pour prendre à g. un chemin qui s'élève sur la colline (V. R. 59).

En face du Camp de César, de l'autre côté de l'Adour, se présentent plusieurs monticules qu'on peut gagner par un chemin très-bien tracé. Sur l'un d'eux s'élève un *château* moderne appartenant à M. le comte de Langle, et où l'on peut se rendre aussi de Bagnères par trois sentiers plus directs. De ce point on découvre déjà une vue étendue; mais si l'on monte sur la crête de la *Serre d'Ordizan*, qu'on aperçoit à dr., vers le N., on voit se dérouler au N., les plaines de Tarbes, et à l'E. celles de l'Arros, dominées par la vieille forteresse démantelée de *Mauvezin*. De là, on peut revenir à Bagnères par la grande route de Saint-Gaudens.

Chemins des Palomières de Gerde et d'**Asté** (A cheval, 1 h. 1/2; à pied, 2 h. Retour par Asté, *id.*). Les *Palomières* (chasse aux palombes) sont situées sur les hauteurs qui s'élèvent, à l'E. de Bagnères, au-dessus des deux villages de Gerde et d'Asté. On y arrive par un chemin qui s'ouvre à dr. sur la route de Saint-Gaudens, immédiatement au delà du pont appelé *Pont-de-Pierre*, qui suit celui de l'Adour. Le charmant plateau des Palomières, ombragé par des arbres magnifiques, est le but de nombreuses parties de plaisir. La chasse aux palombes s'y fait aux mois de septembre et d'octobre, exactement de la même manière qu'à Saint-Pé (V. R. 41).

Pour le retour, on peut prendre le sentier qui descend à *Asté*, village placé sur la rive dr. de l'Adour, à l'entrée de la gorge de l'*Hiéris*. Quelques-uns des habitants d'Asté sont affligés d'un goître monstrueux et offrent tous les caractères physiques des crétins des Alpes. Le château démantelé qui s'élève à l'orient du village était la demeure de *Corisande d'Audoins*, maîtresse

d'Henri IV; tout près de là, on montre encore une mare où le roi de Navarre avait coutume d'abreuver son cheval, et qui, depuis cette époque, est connue sous le nom de *Laco de Bourbon*.

Au-dessus du château d'Asté, bâti par Jean de Grammont au commencement du XIe siècle, on voit les restes plus antiques d'un mur d'enceinte et d'un petit donjon que le peuple nomme *Ets parets de Taouto*, nom qui a fait croire à certains érudits de la localité que les druides y adoraient *Teutatès;* les bonnes femmes d'Asté font de cette vieille ruine la demeure des sorciers.

Vis-à-vis d'Asté, de l'autre côté de l'Adour et de la grande route de Campan, se montre l'emplacement du couvent de capucins *de Médous*, but de promenade fort recherché à cause de son voisinage de la ville et de la beauté, de la limpidité, de l'abondance d'une source dont la chute et le volume sont actuellement utilisés pour faire mouvoir une scierie à marbre.

On dit que cette source n'est autre chose qu'un bras souterrain de l'Adour, qui, se séparant du fleuve au-dessus de Campan, viendrait, à travers les grottes de la montagne calcaire, reparaître au jour à 5 ou 6 kil. de son point de départ. D'après la tradition, le lit de l'Adour se serait desséché pendant 24 heures, dans le courant du siècle dernier, et ses eaux auraient rempli quelque lac souterrain formé tout à coup dans les cavernes des montagnes. En même temps, la source de Médous aurait déversé une masse d'eau beaucoup plus considérable que de coutume. Ce fait, s'il est authentique, semble prouver la communication souterraine entre la source et le fleuve.

Vers le commencement du XVIe siècle, Suzanne de Grammont donna aux capucins le couvent de Médous, ainsi qu'une statue de la Vierge en marbre blanc, dont les prétendus miracles attirèrent plus tard des foules de pèlerins. Depuis la Révolution, la statue s'est transportée d'elle-même, dit la tradition locale, dans l'église d'Asté.

EXCURSIONS.

Ascension du Monné.

2 h. à 2 h. 1/2, 5 h. aller et retour.

Le **Monné** ou *Mont Né* est la plus haute sommité des montagnes qui dominent Salut. De Bagnères, on l'aperçoit à peine; mais, vu du côté du S., de la vallée de Campan et surtout des hauteurs qui dominent Saint-Paul, il se dresse fièrement au-dessus des montagnes voisines. Sa hauteur est d'environ 1000 mèt.

Plusieurs sentiers mènent à la cime du Monné, et, quand on en tente l'ascension, il est absolument impossible de s'égarer. Le meilleur chemin est celui qui s'élève sur le versant méridional du Bédat, suit pendant une certaine distance les Allées Dramatiques, se détourne vers un grand rocher qui s'élève à dr., et, après avoir passé sur des crêtes escarpées, redescend sur le plateau gazonné de l'*Esquiou*, que traverse un petit ruisseau. On ne tarde pas à rencontrer un col verdoyant, dominé à dr. par le Monné lui-même. On prend alors un sentier qui se dirige à travers un taillis de hêtres dont le nombre diminue malheureusement tous les jours, et bientôt on arrive doucement et

sans fatigue sur le sommet. De là, on jouit d'une vue assez étendue sur la chaîne des Pyrénées au S., depuis la Maladetta jusqu'au Vignemale, et sur les plaines de Tarbes au N.; on distingue aussi quelques détails du bassin de Bagnères.

La cime de *Castel Mouly* (Casque de Mouly) n'est qu'à 10 min. de distance au N. O. : on y jouit d'une vue plus belle sur Bagnères et sur les plaines de Tarbes.

Le Mont-Aigu.

10 h. aller et retour. Prix de la journée du guide, sans cheval, 5 fr. De Bagnères au pied du Monné, 2 h. 30 m.: du Monné au pied de La Peyre, 30 m.; du pied de La Peyre à son sommet, 2 h. 10 m.; ascension du pic, 45 m.; total, 5 h. 55 m. — On peut revenir en 4 h. par le même chemin, ou en 5 h. par la vallée de Lesponne.

Il faut d'abord, comme pour la course précédente, s'élever sur les hauts pâturages d'Esquiou, puis se diriger au S. O., en tâchant, autant que possible, de rester sur le sommet de la crête séparant les vallons qui descendent du côté de la Gailleste au S., et du côté de Lesponne au N. Quand on découvre la vallée de l'Oussouet, qui se dirige au S. vers Trébons, on voit se dresser en face de soi la cime élevée de *La Peyre*, qui masque le Mont-Aigu; on doit la tourner à g. par son extrémité orientale, puis continuer à s'élever en laissant à l'E. les bois de *Transloubats*. Enfin, on atteint la cime de La Peyre, couverte d'une forêt naine d'airelles-myrtils. On suit alors une crête rocheuse qui s'étend jusqu'au pied même du **Mont-Aigu,** en séparant le sommet de la vallée de l'Oussouet de la vallée de Lesponne. Au sommet du pic, dont il faut tourner la base du N. E. au S. O., car il est inaccessible au N., on jouit de l'aspect des trois vallées de Lesponne à l'E., de l'Oussouet au N., et de Gazost (V. R. 42) au S. O. — Le point culminant a 2341 mèt.

Pour revenir à Bagnères, on peut descendre à l'E. par un petit vallon boisé qui débouche dans la vallée de Lesponne près du hameau de l'Hospital. (Voy. plus loin.)

La fontaine sulfureuse de Labassère.

12 kil. environ, 2 h. 30 m. à 3 h. à pied. 6 h. aller et retour.

Pour aller visiter la fontaine sulfureuse de Labassère, on prend d'abord la route de la fontaine ferrugineuse; puis, au lieu de gravir, après avoir traversé le pont de la marbrerie Graciette, les premières rampes tracées sur le Mont-Olivet, on suit à dr. le chemin qui contourne exactement la base de cette montagne.

« Bientôt, dit M. Lemonnier, la route domine le petit ruisseau de la Gailleste, dont on remonte la rive dr. sur une longueur d'environ 1 kil. Ici se présentent : à g., un moulin et un chemin qui conduit au petit vallon de Sarraméa; à dr., un sentier assez large; tandis que la grande route, que l'on a suivie jusque-là, traverse le ruisseau et gravit bientôt les degrés les plus inférieurs de l'espèce de plateau sur lequel est situé le village de **Labassère,** (709 hab.), que l'on atteint, sans aucune chance de s'égarer, en 1 heure ou 1 h. 1/2 de Bagnères.

« Une fois les premières maisons dépassées, on rencontre deux che-

mins, l'un conduisant à dr., dans le village; l'autre, bordé d'une magnifique haie de buis, et un peu moins large, ouvert à g. : c'est ce dernier qu'il faut prendre. Il mène au pied d'une montagne située au S., dont on n'a qu'à suivre le contour pendant plus d'une demi-heure. A dr. on aperçoit, derrière le village de Labassère, une colline calcaire surmontée d'un pan de maçonnerie et de deux arbres ; puis des bas-fonds occupés par des prairies; enfin, une maison isolée et un large chemin descendant à une riche mine d'ardoises.

« Suivant toujours la base de la montagne de g., on arrive sous les ombrages du hameau de *Soulagnets*, situé sur le versant occidental de la vallée de l'Oussouet, dont on aperçoit le fond couvert de prairies. Vers les dernières maisons, un poteau portant un écriteau avertit le voyageur de prendre sur la dr. Le sentier de g. mènerait aux pâturages d'Esquiou.

« Après quelques détours, occasionnés par la naissance de gorges qui descendent dans la vallée de l'Oussouet, on atteint enfin la fontaine thermale, située tout au fond de cette vallée, dans un site sauvage. »

LES EAUX.

Eau froide, sulfureuse.

Connue plus récemment que les sources de Bagnères de Bigorre.

Émergence: D'un schiste de transition carbonifère alternant avec le calcaire pyriteux.

Une source.

Débit en 24 h. : Abondant (Filhol.)

Densité : 100°50 à 130,8.

Température : 13°,8 (Annuaire).

Caractères particuliers : Eau limpide incolore, odeur et saveur sulfureuses. Dépose de la glairine dans son parcours.

Établissement de Bagnères. On ne fait à Labassère qu'embouteiller l'eau et préparer la buvette portative pour Bagnères.

Service médical : De Bagnères.

Emploi : Boisson.

Situation : 560 mèt. environ au-dessus de la mer.

Effets physiologiques : Action spécifique, analogue à celle des Eaux-Bonnes, des eaux de Cauterets (La Raillère) et du Mont-Dore.

Cette eau se conserve parfaitement en bouteilles et se transporte en grande quantité.

Classification chimique : Eau sulfurée sodique avec forte proportion de chlorure alcalin.

Analyse (Filhol 1850.)

Eau 1 lit.

	gr.
Sulfure de sodium	0,046[4]
» de fer, de cuivre et de manganèse	traces
Chlorure de sodium	0,2058
» de potassium	0,0036
Carbonate de soude	0,0232
Sulfate de soude de potasse et de chaux	traces
Silicate de chaux	0,0452
» d'alumine	0,0007
« de magnésie	0,0096
Alumine en excès	0,0018
Iode	traces
Matière organisée	0,1450
	0,4813

Bibliographie : L. Cazalas, recherches pour servir à l'histoire médicale de l'eau minérale sulfureuse de Labassère. Paris, 1851 ; in-8. — Filhol, Eaux minérales des Pyrénées. Paris, 1853 ; in-12.

A 60 mèt. environ au-dessus de la fontaine sulfureuse, et presque au sommet du coteau qui ferme au S. la vallée de l'Oussouet, jaillit la

source ferrugineuse de *Hount Arrouye* (Fontaine Rouge.)

De Bagnères à Lourdes par Labassère et la vallée de Castelloubon.

A cheval, 3 h. 1/2; à pied, 4 h. 1/2 ; Tarif de la course d'un guide, 4 fr.

On suit d'abord le chemin de la fontaine sulfureuse jusqu'à l'endroit où il se trifurque vis-à-vis de l'entrée du vallon de Sarraméa. Là il faut prendre le large sentier de dr. qui conduit à *Labassère-Debat*, sur le versant oriental de la vallée de l'Oussouet. Après avoir dépassé *Neuilh*, joli village de 296 hab., situé, à 10 kil. de Bagnères, sur la rive g. du torrent, on remonte la vallée jusqu'à son extrémité, puis on s'élève sur le chaînon qui sépare ici le bassin de l'Adour de celui du Gave de Pau ; on franchit le *col de la Croix-Blanche*, d'où l'on découvre une vue si étendue que l'on peut apercevoir, dit-on, à l'O. la Rhune (V. R. 11). Du v. de *Germs*, on peut monter en 30 m. sur la *Clique*, dont le point culminant offre un magnifique panorama. On descend dans la vallée de *Castelloubon* ou de *Juncalas*, décrite dans la route 42.

De Bagnères à l'Escaledieu et Mauvezin.

16 kil. Course d'un guide, 4 fr. (V. R. 61.)

De Bagnères à la Pène de l'Hiéris

A cheval, 2 h. 1/2; à pied, 3 h. — De Bagnères aux Palomières d'Asté par les Palomières de Gerde, 1 h. 15 m. (par le village d'Asté, 1 h.); — des Palomières d'Asté au bois d'Arris, 25 m. ; — du bois d'Arris au pied de la Pène, 35 m.; — montée par le Pas du Chat, 45 m. ; — total, 3 h. — Descente de la Pène, 30 m.; — à Ordincède, 1 h. ; — descente à la route de Gripp, 1 h. 40 m.; — de la route à Bagnères, 1 h. 15 m.

« Deux routes, dit M. Lemonnier, mènent au pied de la pène de l'Hiéris : l'une passe par le sommet des Palomières, que l'on suit jusqu'au-dessus d'Asté pour entrer dans le bois de Humas, qui finit au pied de la Pène de l'Hiéris. Cette route est longue et presque aussi pénible que la seconde, mais elle n'est pas à beaucoup près aussi pittoresque.

« Le plus ordinairement, après avoir traversé le pont de Gerde, on se dirige sur Asté. Au delà de ce village, on gagne la gorge étroite qui s'enfonce au S. E., et dont on atteint l'extrémité en 30 min.; on se trouve alors au pied de la ceinture de montagnes sur lesquelles est assis fièrement le Casque de l'Hiéris. Ici trois sentiers se présentent : l'un à g., en apparence plus facile à parcourir, mais qui, plus loin, devient fort roide et praticable seulement pour des piétons; un autre à dr. n'est que le lit d'un torrent : celui qu'il faut suivre s'ouvre entre les deux autres sur une saillie faisant promontoire entre les ravins de g. et de dr. Une fois les premières pentes escaladées, il devient un peu meilleur. A mesure que l'on avance dans le *Bois du Tillet*, court taillis qui couvre la montagne, la vue embrasse un plus vaste horizon. On passe, au bout de trois quarts d'heure, près d'un rocher nommé *Técheau*, percé d'une grotte qui donne asile aux bûcherons et à leurs ânesses durant la pluie; on est alors à moitié de la montée. Plus loin, sorti du taillis, on suit le bord escarpé du torrent dont on a vu en bas l'embouchure à g.

« Au delà de cette rampe que les

voyageurs timides redoutent un peu, on arrive dans un pâturage dominé de tous côtés par des forêts et des rochers. On découvre de là un spectacle magnifique sur le bassin d'Asté, sur la montagne boisée que l'on vient de franchir; au couchant, les montagnes qui avoisinent la vallée de Lesponne. »

Après avoir passé ensuite près d'une fontaine, il faut traverser la forêt du *Haboura*, dans laquelle se trouve, à dr. du sentier, le fameux gouffre ou *puits du Haboura*, qui a longtemps été réputé comme insondable, jusqu'à ce que M. Géruzet eut l'idée d'y descendre; sans beaucoup de difficulté, il atteignit le fond; où il trouva de la neige.

La **Pène de l'Hiéris,** au pied de laquelle on arrive, après avoir dépassé quelques cabanes, est une masse énorme de calcaire, taillée presque à pic sur une hauteur de 40 mèt. environ. Les guides, avant d'en faire l'ascension, s'amusent à faire résonner l'écho remarquable qui peut, disent-ils, répéter jusqu'à treize syllabes. « De loin elle paraît unique; de près elle offre deux saillies séparées par une sorte de sillon ou de ravin. Cette masse de rochers est continuée en arrière par une pelouse ornée de fleurs rares et brillantes. Deux routes s'offrent pour monter au sommet : l'une est longue et peu pénible; l'autre, appelée le *Pas du Chat*, est plus courte, mais plus fatigante, car il faut continuellement marcher sur des pierres roulantes. Pour suivre la première route, on prend à g. et on gagne en biais une pelouse souvent explorée par le célèbre Tournefort, qui s'élève doucement vers la cime; en montant de ce côté, on passe près du *puits d'Arris*, nommé aussi puits des *Corneilles*, à cause du grand nombre de ces oiseaux qui y font leurs nids. C'est un autre gouffre aussi peu insondable que celui du Haboura.

« La vue de l'Hiéris sur les plaines est à peu près la même que celle du Pic du Midi, moins cependant cette immensité sublime d'une terre aperçue comme du haut du ciel, » dit M. de Chausenque. On voit par un beau jour toutes les campagnes qui s'étendent avec leurs villes, leurs fleuves et leurs champs, depuis Lourdes à l'O. jusqu'à Montréjeau à l'E.

La hauteur de la Pène de l'Hiéris est de 1598 mèt.

On redescend ordinairement par les *cabanes d'Ordincède*, ham. d'été, situé exactement au S. de la Pène, à 1345 mèt. d'altitude, sur le rebord du plateau qui domine à l'E. la vallée de Campan. Le sentier descend d'abord presque au fond de l'espèce d'entonnoir qui existe au S. de la Pène; puis, longeant les montagnes boisées de dr., il conduit en trois quarts d'heure à des prairies où, prenant à dr., l'on perd de vue la Pène de l'Hiéris. Ces prairies occupent le sommet du contre-fort dont l'Hiéris est le point culminant, et bientôt on plane sur les vallons de la Séoube, de Gripp et sur la vallée de Campan, «que l'on a, ainsi que le bourg de Sainte-Marie, sous ses pieds.

La Pène de l'Hiéris est dominée au S. O. par une montagne dont le sommet porte le nom de *Plate-Arrouye*, probablement à cause du beau tapis rouge qu'y forment les fleurs du glaïeul. Cette sommité offre à la fois à l'observateur et la magnifique vue dont on jouit de l'Hiéris sur la plaine de Labarthe et le cours de la Neste, et celle non moins admirable que présentent, vues d'Ordincède, les vallées de Campan, de Gripp et de la Séoube. Des cabanes d'Ordincède, on revient à Bagnères par la vallée de Campan (Voy. ci-dessous).

De Bagnères à Gripp.

16 kil. Route de voitures.

Au sortir de Bagnères, on se dirige au S. sur la rive g. de l'Adour, en longeant les collines basses que couronnent les allées Maintenon. A g., s'étend un bassin remarquable par sa fertilité et dominé au levant par les Palomières (Voy. page 355).

A 1 kil. on laisse à g. le pont qui, traversant l'Adour ombragé de beaux peupliers, conduit à *Gerde*, v. de 832 h. A 2 kil. plus loin on voit à dr., au pied de la montagne, le couvent de capucins *de Médous* (Voy. page 356), dont on achève la restauration, et, bientôt après avoir dépassé le v. d'*Asté* (1062 h.), qui s'élève sur la rive opposée de l'Adour, on atteint

2 kil. (5 kil.) *Baudéan*, v. de 976 h., situé entre deux vallées, celle de Serris au N., et celle de Lesponne au S., qui toutes les deux viennent ici déboucher dans l'Adour. Il a vu naître le chirurgien Larrey. Sa tour féodale est une maison de plaisance.

A partir de Baudéan, le pays change entièrement d'aspect; le côté droit de la vallée, jusque-là insignifiant, commence à se couvrir de pâturages, et à offrir ces longues pentes vertes qui font le charme de la *vallée de Campan*, tandis qu'à g. se dresse, pour ne plus cesser, cette aride muraille calcaire qui s'étend jusqu'à Sainte-Marie.

Après avoir franchi l'Adour de Baudéan, on laisse à dr., sur une butte de gazon, et au pied de la montagne d'*Artigue d'Arré*, la charmante habitation de *Saint-Paul*, dite aussi *Prieuré de Saint-Paul*, fondée par l'abbé Torné, ancien prédicateur de Louis XV, et évêque constitutionnel de Bourges. Bientôt après on arrive à

1 kil. (6 kil.) **Campan,** chef-lieu de canton de l'arr. de Bagnères contenant une population de 3815 h., et décoré à son entrée d'une fontaine publique, qui n'a d'autre mérite que de fournir une eau fraîche. Il tire son nom d'une ancienne peuplade, les *Campani*, dont l'existence est constatée par des monuments. Les Aquitains y avaient élevé le *sacellum* d'une de leurs plus puissantes divinités, *Agheion*, qu'ils adoraient en même temps que les montagnes; on y a également découvert un autel, consacré au même dieu, qu'on peut voir maintenant au musée de Toulouse.

L'église de Campan a été bâtie en 1567, 10 ans après celle de Bagnères, et sa porte a été évidemment construite sur le même modèle. Le porche conduit sous un fragment de cloître ou plutôt de galerie, formé d'une grossière toiture, reposant sur quelques piliers octogonaux. Ces piliers, d'un seul fût de marbre, appartiennent au XVIe siècle.

C'est à Campan que cesse la culture du maïs; plus haut, la plaine commence à devenir trop élevée. Au delà, commence la vallée trop renommée à laquelle le bourg a donné son nom.

Près de Campan s'ouvre, de l'au-

tre côté de l'Adour, une grotte qui n'est qu'une cavité sans intérêt et qu'on devra se garder de visiter.

En quittant Campan, on continue à longer la rive g. de l'Adour, et, après avoir laissé à dr. plusieurs petits vallons, parmi lesquels celui du Rimoula ou l'Élysée Fanny (Voy. page 366), on arrive au point où la vallée se bifurque; l'un de ses bras, arrosé par l'Adour de Gripp, se dirige au S. O. vers le Tourmalet, et l'autre, traversé par l'Adour de Séoube, remonte vers le S. E. Au confluent de ces deux vallées et de ces deux rivières, se trouve

6 kil. (12 kil.) **Sainte-Marie**, petit b. qui fait partie de la commune de Campan. On entre alors dans la vallée de Gripp, en longeant toujours la rive g. de l'Adour, et, 2 kil. après avoir quitté Sainte-Marie, on passe près de quelques granges nommées *Capadour*, où Vaucher, moine de l'ordre de Cîteaux, fonda en 1136 une petite abbaye dont il reste encore quelques débris, et qui, 6 ans plus tard, à cause de sa position trop reculée dans les montagnes, fut transférée à l'Escaledieu sur l'Arros (V. R. 61). Saint Bertrand, évêque de Comminges, y résida, et fut canonisé pour des miracles que les moines de Capadour témoignèrent lui avoir vu faire.

Ici la vallée est charmante. Le chemin circule au milieu des prairies, çà et là interrompues par quelque champ de lin ou de blé, et séparées par des bouquets d'arbres. Des maisons sont éparses au milieu de la verdure, blanchies pour la plupart, couvertes d'ardoises et ornées de galeries qui leur donnent un air d'aisance. A g., se déroule le bas-fond de la vallée, fertilisé par les eaux de l'Adour, et contrastant par la teinte si verdoyante de ses gras pâturages avec l'aridité monotone de la pelouse noire et courte, semée de quelques sapins, qui revêt le versant oriental. Le cours du torrent, dont le fracas augmente à mesure que l'on avance, est marqué par deux lignes sinueuses d'aunes et de bouleaux.

4 kil. (16 kil.) Auberge de Gripp (V. R. 58).

De Bagnères au Pic du Midi.

A cheval, 6 h.; à pied, 8 h. Course d'un guide, en 2 jours, 8 fr.; en 1 jour, 5 fr. (V. R. 56).

De Bagnères à Baréges par le Tourmalet.

32 kil. A cheval, 7 h.; à pied, 8 à 9 h. (V. R. 58.)

De Bagneres à l'auberge de Paillole, à la Marbrière de Campan et à la Hourquette d'Aspin.

Route de voitures, 18 kil. jusqu'à Paillole. A cheval, 2 h. 1/2; à pied, 3 h. 1/2. 25 kil. 1/2 jusqu'à la Hourquette d'Aspin.

La vallée de la Séoube ou de Paillole est le prolongement oriental de la vallée de Campan; elle commence au pied du contre-fort qui sépare la vallée d'Aure de celle de l'Adour, et que domine le pic d'Arbizon.

Le chemin qui y conduit est la continuation de la grande route qui, venant de Bagnères, traverse Sainte-Marie du N. au S. Une fois l'église dépassée, on descend rapidement jusqu'au niveau de l'Adour de Gripp, que l'on franchit sur un pont; là, tournant à g., on suit les bords sinueux de la Séoube, dont les eaux rongent le pied des roches qui font suite à celles d'Ordincède. Le côté droit de la vallée est formé

par le versant oriental du vaste chaînon détaché des hauteurs qui relient l'Arbizon au pic d'Espade, et se prolongeant jusqu'au confluent de l'Adour de Gripp et de la Séoube.

A trois cents pas environ au delà du pont de l'Adour, s'ouvre un sentier qui gravit au S. les hauteurs du coteau de *Sarrat de Mortis*, d'où l'on jouit d'une fort belle vue sur le confluent des deux vallées de Gripp et de Paillole.

En face du torrent de Laurence, qui descend des pentes orientales de la vallée pour se réunir à la Séoube, à 2 kil. environ de Sainte-Marie, un autre sentier indiqué par une croix de bois monte également à dr. sur le coteau de *Sarrat de Bon* : à 400 mèt. plus loin, au delà du pont du ruisseau de Rioudille, un troisième chemin s'élève sur la crête du *Sarrat de Pradille*. De ces deux points, situés à une hauteur moyenne de 1200 mèt. au-dessus du niveau de la mer, sur l'arête de partage entre les deux versants, on domine également Gripp et Paillole, et du côté du N. le regard s'étend sur tout le cours de l'Adour dans la vallée de Campan. De là on peut descendre à volonté sur Paillole ou sur Gripp.

On arrive enfin, après 1 h. 1/2 de marche, à l'**auberge de Paillole** (bonne), située, à 1110 mèt. de hauteur, dans un petit bassin borné à l'E. par les immenses forêts de sapins des montagnes d'Arros, et ouvert au S. dans les vastes pâturages des prés Saint-Jean, formant une vaste arène de pelouses, parfaitement nivelée et qu'entoure une ceinture de forêts au-dessus desquelles apparaissent les cimes aiguës et les hauts ravins de l'Arbizon. Cette plaine porte aussi le nom de *Camp-Bataillé*, parce qu'elle fut, suivant la tradition, le champ de bataille où, en l'an 27, le lieutenant d'Auguste, Messala, battit les Bigorrais.

La vallée se termine à l'E. par une gorge étroite, où, sur la rive dr. de l'Adour, est située la fameuse carrière de Campan, si longtemps abandonnée, et remise en exploitation d'abord par M. Costallat, et ensuite par M. Aimé Géruzet. Une douzaine de cabanes, groupées au pied de la carrière et habitées par des pasteurs, des bûcherons et des carriers, forment le petit hameau d'*Espiadet*.

Du temps de Louis XIV, les blocs de marbre étaient conduits par un chemin pavé jusqu'à Sarrancolin, situé à l'E. dans la vallée d'Aure, où on les embarquait ensuite sur la Neste. Le marbre Campan, d'un vert nuancé de rouge et de blanc, est susceptible de prendre un beau poli, mais il ne doit être employé qu'à l'intérieur, car les feuillets argileux qui y abondent se détériorent promptement à l'air, ainsi qu'on le voit aux colonnes du péristyle du Grand-Trianon.

Deux voies de communication importantes sont ouvertes entre le fond de la vallée de Séoube et la vallée d'Aure. La plus fréquentée, et la seule qui soit praticable aux voitures, traverse le **col** ou **Hourquette d'Aspin** (7 kil. 1/2 de Paillole).

On laisse à dr. la ferme-auberge de Paillole, et, après avoir traversé le torrent, on suit les montagnes de g. jusqu'à Espiadet. Là on rencontre à dr. les premières rampes de la route, ouverte à travers des forêts de sapins jusqu'à 30 min. du col (1497 mèt.), d'où l'on découvre une vue magnifique sur les montagnes des

vallées d'Aure, de La Pez et de Clarbide. (On doit monter sur la montagne de g.; le panorama est complet.) Pour descendre à (12 kil. 1/2 de la Hourquette, 36 kil. de Bagnères) *Arreau* (V. R. 61), on décrit, pendant 1 h. 1/2 à 2 h., d'innombrables zigzags.

La **Hourquette d'Arreau** (1527 mèt.), située plus à l'O. et plus rapprochée du pic d'Arbizon, offre, quand on veut aller à Arreau, une voie plus courte, mais, en revanche, des pentes beaucoup plus roides. Pour y monter, on quitte la route qui conduit à Espiadet; et, passant devant la ferme de Paillole, on se dirige, en suivant le cours de la branche principale de la Séoube, presque directement au S., c'est-à-dire vers le pic d'Arbizon; puis on tourne presque subitement à l'E. dans la direction de la ville d'Arreau.

Un troisième col, la *Hourquette de Beyrède* (1424 mèt.), conduit d'Espiadet à Sarrancolin : c'est un passage suivi par les montagnards seulement.

De Bagnères au pic d'Arbizon.

7 à 8 h. De l'auberge de Paillole, il faut 4 h. pour monter à la cime. Course du guide, 5 fr.

On suit d'abord le chemin de la Hourquette d'Arreau, puis on monte à dr. sur la crête formant la ligne de partage des eaux entre la vallée d'Aure et le val de Paillole. Le pic d'**Arbizon** est une des cimes de cette longue arête de montagnes qui, partant du cirque de Troumouse et se dirigeant au N. E. vers les plateaux arides de Lannemezan, sépare les deux bassins de l'Adour et de la Garonne. De son point culminant, élevé de 2838 mèt. au-dessus du niveau de la mer, on jouit d'un admirable panorama sur les montagnes de la vallée de Campan et de la vallée d'Aure.

De Bagnères au vallon de Serris.

1 h. 45 min. à pied.

A l'entrée de Baudéan, du côté de Bagnères, débouche, en traversant la grande route sous un pont, le petit ruisseau de *Serris*. Pour parcourir le vallon qu'il a creusé, on doit en suivre la rive dr. sur une crête, nommée *Coste-d'Arrou*, d'où l'on découvre de charmants paysages. On voit en face de soi les pâturages de *Serris-d'Aouan* et de *Serris-Darré*, dominés au N. par les hauts talus de la montagne de *Pla-de-Moncaut;* et à l'O., vers l'extrémité supérieure, ceux de *Bayen-Debat* et de *Goute-Beyou*.

En côtoyant toujours le sommet de la crête d'Arrou, bientôt recouverte par le bois de la *Pène*, on parvient aux landes et pâturages d'*Esquiou* (Voy. page 356). De là, on peut redescendre à Bagnères par les Allées Dramatiques.

De Bagnères à la vallée de Lesponne et au lac Bleu.

A cheval, 4 h.; à pied, 5 à 6 h. On peut aller en voiture jusqu'au hameau de Lesponne.

De Bagnères à l'entrée de la vallée de Lesponne, 40 m.; de l'entrée de la vallée au fond, 1 h. 45 m.; du fond de la vallée au lac, 2 h. 30 m. Total, 4 h. 55 m.

Du lac Bleu à la Hourquette d'Osquaou, 50 m.; de la Hourquette au lac Vert, 50 m.; du lac Vert à la Cascade, 20 m.; de la Cascade au fond de la vallée de Lesponne à Bizourtère, 1 h. 20 m.; de Bizourtère à Bagnères, 2 h. 25 m. Total, 5 h. 45 m.

Profondément creusée entre les contre-forts du Pic du Midi et ceux du Mont-Aigu, la **vallée de Lesponne** s'étend, de l'E. à l'O., en serpentant au pied de mamelons couverts de sapins et de hêtres. Elle débouche dans la vallée de Campan, entre le village de Baudéan et l'ancien prieuré de Saint-Paul. D'abord étroite, étranglée, elle s'élargit insensiblement, et, à mesure qu'on s'avance sur la route sinueuse qui la traverse, on découvre de belles prairies, de gracieuses habitations et de charmants jardins.

Le versant septentrional formé par une muraille de rochers, la *Coste-d'Arrou*, qui sépare cette vallée du vallon de Serris, est recouvert de quelques bouquets de bois. Deux sentiers praticables aux chevaux permettent au voyageur qui veut gravir cette arête rocheuse de jouir à la fois de la vue des deux vallons.

Le versant méridional est occupé par les étages gazonnés et couverts de fougères d'*Artigue-Darré*, auxquels succède la forêt de *Mourgueil;* puis s'ouvre la gorge creusée par le ruisseau de Binaros, remontant jusqu'au *Col d'Aouet*, qui sépare le val de *Binaros* de celui d'*Arize*, par lequel on monte au Pic du Midi.

A une faible distance en deçà de Lesponne, la Coste-d'Arrou incline à dr., et l'on découvre l'étroite entrée du petit vallon de *Lardezen*, qui s'étend jusqu'au plateau d'Esquiou. A peine a-t-on traversé le ruisseau qui en descend qu'on franchit le ruisseau de la Claire, dont la vallée remonte jusqu'à la Peyre.

« La vallée diminue considérablement de largeur au delà du hameau de Lesponne; la culture ne se présente plus que par lambeaux sur les bords de l'Adour, et les deux versants commencent à ne plus offrir, vers le bas, que des talus parsemés d'ajoncs et de bruyères; vers le haut, que des forêts de sapins. »

Plus loin s'ouvre aussi sur la dr. une petite gorge, au fond de laquelle on voit le Mont-Aigu de la base au sommet. Le ruisseau qui la creuse forme, à une petite distance de la route, une jolie cascade connue sous le nom de *cascade d'Aspi* ou de la *Truite*. Un sentier, à peu près praticable pour les chevaux, et qui remonte à la dr. de la cascade, conduit au pied du Mont-Aigu.

« On arrive, une demi-heure après, au fond de la vallée terminée par la masse bien découpée des montagnes de *Bizourtère*. Sur la g., un peu avant le bois de hêtres dont est recouvert le ressaut qui défend l'entrée du vallon où se cache le lac Bleu, s'ouvre la gorge d'*Ardalos*, par laquelle on aperçoit la masse presque entière du Pic du Midi, qui paraît très-rapproché, mais dont on n'atteint cependant la base qu'après trois heures de marche. » C'est au fond de cette gorge que se trouve le lac *Déou* ou *Peyralade*, situé à 1952 mèt.

Au delà de Bizourtère s'ouvrent les deux vallons d'où découlent les eaux qui alimentent l'Adour de Baudéan. Celui de dr., véritable continuation de la vallée principale, s'enfonce entre les montagnes de Bizourtère et les hauteurs boisées de *Maouri*, qui, de ce côté, servent d'appui et de degrés au Mont-Aigu; il conduit aux cabanes du *Pont-de-Fer* et de *Combielle*, et dans les pâturages du *lac Vert* (Voy. plus bas), au fond desquels on aperçoit le col ou la *Hourquette de Baran*, communiquant avec la vallée de

Saint-Orens, près de Pierrefitte (V. R. 42). On compte environ 11 h. de Bagnères à Argelez.

Le vallon de g., beaucoup plus souvent visité par les voyageurs, remonte au **lac Bleu.** On traverse l'Adour sur un pont, si l'on est à pied; à gué, si l'on désire rester à cheval, et on longe la rive dr. du torrent à travers un délicieux bosquet de hêtres parsemé de touffes de rhododendrons. Deux cascades, hautes d'environ 15 à 20 mèt., attirent les regards au milieu des bois : l'inférieure divisée en deux filets, la supérieure en trois. Ensuite, on continue à remonter la rive dr. du torrent. Quand, sorti du bois, on entre dans les pâturages, on ne tarde pas à atteindre les *cabanes d'Aya*. On n'a plus alors qu'à suivre indifféremment l'une ou l'autre rive, puis à escalader l'escarpement qui contient le lac du côté du N. et qui s'appelle le *Pas du Bouc*, et l'on voit le *lac Bleu* ou *Lhéou* s'étendre à ses pieds (V. R. 56, page 338). On descend par le *Pas de l'Ours* au déversoir, près duquel se trouve une maison nouvellement construite pour les ouvriers occupés du percement du tunnel qui videra à volonté les eaux du lac.

Si l'on ne veut pas revenir par le même chemin, on peut faire le tour du lac Bleu et gagner la *Hourquette d'Osquaou*, qui le domine du côté de l'O. Un petit ravin, très-rapide et tapissé de gazon, descend du sommet de ce col vers le *lac Vert*, pièce d'eau beaucoup plus petite que le Lhéou. En aval du lac Vert, la gorge escarpée incline presque subitement vers le N., puis vers l'E., laisse à g. la Hourquette de Baran, et vient se réunir à la vallée principale de l'Adour, au pied des escarpements de Bizourtère. A 1 kil. au-dessous du lac Vert, le torrent qui en sort forme une jolie cascade de 25 à 30 mèt. de hauteur.

Élysée Fanny ou Rimoula.

10 kil. jusqu'au débouché de la vallée.
1 h. de l'entrée au fond du vallon.

Après avoir traversé le torrent de Rimoula, on quitte la grande route de la vallée de Campan, pour remonter la rive dr. du torrent par un chemin facile, qui se dirige au S. à travers les prairies parsemées de cabanes. Quand on veut jouir d'une belle vue, il est bon de tourner à g. et de prendre un sentier qui, s'élevant en zigzag sur le penchant de la montagne, conduit par delà les dernières granges au pâturage de *Pé dets Goutils*. De ce point, on découvre devant soi les nombreuses habitations du *Peyras* (1068 mèt.), échelonnées en étages sur les hauteurs de la rive g. et protégées contre les vents et les neiges par d'impénétrables forêts de hêtres; dans la vallée s'étend le hameau de **Rimoula.** Au S., on voit le vallon se terminer aux escarpements de Ballongue, et le Pic du Midi se dresser au-dessus de ces crêtes inférieures.

Le même pâturage, changeant de nom à mesure qu'on s'avance, s'appelle successivement *Soubiras*, *Pla d'Eros Lagnos*, *Saoutadero* et *Goutils*. Ici la vallée se divise en deux branches : l'une suit la direction principale; l'autre tourne à dr. vers le S. O. La première se termine aux rochers escarpés de *Pena Pich* (Pisse-Pierre), remarquables par les sources considérables qui glissent le long des parois; en franchissant ces murailles de

rochers, on descend dans la *vallée de l'Arize*, qui conduit au Pic du Midi (V. R. 56). Quand, au contraire, on se dirige au N. O. pour traverser le petit contre-fort de montagnes qui sépare les deux embranchements de la vallée de Rimoula, on descend par des pentes fort douces au vallon d'*Aigos Rouyos* (Eaux Rouges), au milieu duquel se trouve le lac de même nom. Ce lac n'est, à proprement parler, qu'un réservoir marécageux des eaux descendues des hauteurs voisines; sa surface est couverte de joncs et d'autres plantes aquatiques. De là on voit sur le versant opposé du ravin les pâturages de *Houn Blanquo* (Fontaine Blanche), longs de 3 ou 400 mèt. A g., le Pic du Midi apparaît dans toute sa beauté de la base jusqu'au faîte.

Pour revenir, on peut sortir de la vallée de Rimoula en gravissant la Houn Blanquo, traverser la forêt de sapins de Niclade et redescendre dans la vallée de l'Adour à Campan, au prieuré de Saint-Paul ou à Baudéan.

De Bagnères de Bigorre à Barèges (V. R. 58); — à Tarbes (V. R. 59); — à Bagnères de Luchon (V. R. 62); — à Toulouse (V. R. 68).

ROUTE 61.

LA VALLÉE D'AURE ET SES PORTS.

D'Arreau à Aragnouet.

23 kil. Route de voitures jusqu'à Saint-Lary; bon chemin de mulets de Saint-Lary à Aragnouet.

La **vallée d'Aure** forme une demi-circonférence d'environ 30 kil. de développement autour des bases méridionale et orientale du massif que dominent les pics de Néouvieille, d'Ayguecluse, de Bastanet et d'Arbizon. La rivière qui l'arrose prend son origine aux cols d'Aiguillons et de Cambielle, et, se dirigeant d'abord vers l'E., reçoit dans son cours les affluents de toutes les vallées latérales, puis se recourbe vers le N., avant de se réunir à Arreau avec celle qui descend de la vallée du Louron, pour former la rivière des Deux-Nestes. (Ce mot *Neste* est d'origine celtique et signifie la même chose que *Gave* ou torrent des montagnes.)

A en croire certains historiens, la vallée d'Aure a reçu son nom de la peuplade des *Arebaci*, qui habitaient autrefois le territoire de Numance sur les rives du Douro, et que Pompée força de s'établir sur le versant septentrional des Pyrénées. Arreau, Grézian, Azet, Bourisp, Estensan, Cadéac et plusieurs autres villages de la vallée, auraient été fondés par ces exilés de l'Ibérie.

Les Aurois eurent de longues guerres à soutenir contre les Sarrasins, et ce fut seulement à la fin du IXe siècle qu'ils parvinrent, aidés des chrétiens aragonais, à chasser l'ennemi. En l'an 1012, les musulmans revinrent dans la vallée d'Aure, mais ils furent de nouveau expulsés par Sanche Abarca, roi d'Aragon, qui prêta secours aux Aurois. Alors ceux-ci choisirent Abarca pour seigneur et lui permirent de construire des châteaux forts dans leur vallée, à condition qu'il reconnaîtrait leur indépendance. Fiers et jaloux de leurs priviléges, ils gardèrent pendant tout le moyen âge leurs institutions républicaines, et, dans leurs

assemblées, le peuple régnait seul, à l'exclusion de la noblesse et du clergé.

La vallée d'Aure est très-peuplée. D'Arreau à Saint-Lary, sur une distance de 3 lieues, où pas un arpent de terre n'est inculte, on compte 25 villages, les uns au bord de la route ou de la Neste, d'autres sur des mamelons ou bien à demi cachés dans quelque enfoncement. Outre l'agriculture, diverses industries prospèrent encore dans cette région; plusieurs villages renferment des fabriques où l'on travaille les laines du pays en étoffes à l'usage des montagnards, et même dans beaucoup de cabanes on rencontre des métiers à tisser. Pendant l'hiver, les jeunes gens ont l'habitude d'aller chercher un emploi dans les contrées limitrophes, quelquefois même en Espagne.

Arreau (hôt. *Dulhom*), chef-lieu de canton, V. de 1270 hab., est située au confluent de la Neste d'Aure, de la Neste de Louron et de la Lastie, dans un des plus vastes bassins des Pyrénées, à 700 mèt. de hauteur au-dessus de la mer.

L'église de *Notre-Dame* d'Arreau offre bien peu d'intérêt; elle a été construite dans le XVe et le XVIe siècle, sur les ruines d'une église romane de la fin du XIIe siècle; de celle-ci, il ne reste plus qu'un monogramme et une gracieuse porte latérale qui rappelle tout à fait la belle porte de Saint-Jean de Bagnères de Bigorre.

La chapelle de *Saint-Exupère*, construite en l'honneur d'un évêque de Toulouse qui défendit cette ville contre les Vandales, mérite une plus longue visite. Elle fut construite dans le IXe siècle ou dans le Xe siècle, mais depuis cette époque on l'a réparée tant de fois qu'il reste peu de fragments de l'édifice primitif. La porte qui conduit sous le porche offre des sculptures assez curieuses. Entre autres, on y voit un damné coiffé du béret des montagnards, qui s'enfonce jusqu'à mi-corps dans la gueule d'un monstre, sous le poids du sac de ses péchés. En vain il étend les bras pour chercher un appui; deux serpents les saisissent et les dévorent; à côté de lui, des saints regardent et applaudissent aux tourments du réprouvé. La nef, longue de 25 mèt., est du XVIe siècle; elle n'a pas de bas côtés, et se termine en voûte ogivale. Au-dessus de l'église, la tour, d'abord carrée, devient octogonale et présente sur chaque pan ces fenêtres à triple plein-cintre qu'on retrouve dans toutes les autres églises de la vallée.

On remarque également sur la place une belle halle couverte, et plusieurs maisons du style de la Renaissance décorées de marbres du pays.

D'Arreau à Bagnères de Luchon (V. R. 62); — à Bagnères de Bigorre (V. R. 60); — à Sarrancolin (V. R. 63).

Après avoir quitté Arreau, on côtoie la rive g. de la Neste, et l'on voit bientôt la vallée se rétrécir près de

2 kil. **Cadéac**, v. de 519 hab., surmonté d'une vieille tour féodale. Comme celle d'Arreau, l'église de Cadéac a été construite dans le XVIe siècle sur l'emplacement d'une église romane du XIe siècle, dont il ne reste plus que la porte du N. et quelques sculptures curieuses encastrées dans le mur: une de ces sculptures représente allégoriquement l'histoire de Suzanne entre les

deux vieillards (une brebis entre deux loups).

Un peu au delà du village de Cadéac jaillissent des eaux sulfureuses froides, situées, l'une sur la rive dr., l'autre, sur la rive g. de la rivière. On lit dans une vieille chronique qu'une certaine Jeanne, reine de Navarre, couverte de lèpre, trouva dans l'une de ces sources la guérison qu'elle avait en vain cherchée à Bagnères et à Cauterets.

LES EAUX.

Eau froide, sulfureuse.

Quatre sources : S. principale, S. de la buvette, S. de l'Ouest, S. petite extérieure.

Température : S. principale et petite source extérieure, 13°,5; S. de la buvette, 15°,65 (Gintrac).

Deux établissements : L'un sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche de la Neste.

Service médical : Un médecin inspecteur.

Emploi : Boisson, bains.

Effets physiologiques : Agit comme excitante; c'est une eau forte.

Classification chimique : E. sulfurée sodique.

Analyse.

M. Gintrac indique le sulfure sodique comme élément minéralisateur de l'eau de Cadéac et dans les proportions suivantes :

	Sulf. de sodium. gr.
Source de la Buvette......	0,0678
» de l'Ouest........	0,0237
» principale.........	0,0750
» petite extérieure...	0,0772

Bibliographie : Annuaire des eaux minérales de France. — Filhol, eaux minérales des Pyrénées.

Au delà de Cadéac, la vallée plus étroite donne à peine passage au torrent; ici se trouvait, à n'en pas douter, la digue qui retenait les eaux de la Neste et en formait un grand lac : on distingue parfaitement le point où la roche a été fracturée violemment sur une longueur d'une trentaine de mèt. La tradition locale fait même honneur au travail humain de cette effrayante coupure.

2 kil. (4 kil.) *Ancizan*, v. de 960 h., situé à 777 mèt. au-dessus du niveau de la mer, est un amas informe de maisons quelquefois décoré du nom de ville. On voit à l'O., au fond d'un vallon trop dépouillé d'arbres, se dresser comme une tour le pic d'Arbizon, et, en tournant les regards au N. O., on aperçoit les escarpements nus de la Hourquette d'Ancizan, à l'extrémité de la gorge de Cassaigne. De l'autre côté de la rivière, le v. de *Grezian* (210 h.), dans les environs duquel on trouve de beaux marbres, fait face à Ancizan du haut de sa colline.

1 kil. (5 kil.) *Guchen*, v. de 568 h., au delà duquel on traverse le petit torrent du Lavedan, qui descend par un vallon latéral du port de Bastanet situé à l'O. de l'Arbizon. Si l'on remontait ce vallon jusqu'au col, on atteindrait le point de partage des eaux de l'Adour de Gripp et du Gaube, affluent de l'Adour de Séoube; on pourrait par conséquent descendre dans l'une ou l'autre de ces deux vallées (V. R. 60).

Vis-à-vis du village de *Guchan* (302 h.), situé sur la rive dr. de la Neste, au milieu de belles prairies et à 762 mèt. d'altitude, la route passe devant la chapelle d'*Agos*, bâtie par les Templiers dans le courant du XIIe siècle. Cet ora-

toire est dans un état de délabrement complet; sa voûte est détruite; ses murailles sont tapissées de plantes grimpantes; mais on peut encore parfaitement apprécier la pureté de son style. Le clocher n'est qu'un simple exhaussement du pignon occidental, construit comme la chapelle en pierres de différentes grosseurs. Il ne reste plus rien du couvent des Templiers.

Les montagnes s'élèvent et prennent un plus grand caractère à mesure qu'on remonte la vallée, au fond de laquelle le pic de Tramesaïgues, la montagne d'Ens, le pic d'Azet et l'entrée de la vallée d'Azet, attirent surtout les regards.

4 kil. (9 kil.) **Vielle-Aure** (*Hôtel d'Espagne*, auberge, chez Dupuy), chef-lieu de canton de l'arr. de Bagnères de 368 hab., est situé à 810 mèt. dans un beau bassin où viennent déboucher, à l'O., le ruisseau de Soulan ou d'Espiaube, au S. E., celui de la Mousquère, au S. la Neste d'Aure. Son église romane, qui ressemble à celle d'Agos, est mieux conservée. L'abside présente à l'extérieur trois pilastres servant d'appui à un large cordon saillant que supportent également des arcatures placées deux à deux entre chaque pilastre; au-dessus, une petite corniche ornementée règne sur toute l'étendue de l'église. Le grand clocher carré a été construit, de 1615 à 1616, dans un style parfaitement conforme aux traditions romanes. Cette église appartenait également aux Templiers.

[En pénétrant au S. E. dans la *vallée d'Azet* ou de la *Mousquère*, que l'on voit s'étendre jusqu'à la base du pic d'Azet, on trouve à l'entrée le v. de *Bourisp* (271 h.), où s'élève une église célèbre dans le pays. L'édifice lui-même, formé d'un vaisseau du XVe siècle, construit au pied d'une tour romane du XIe siècle, forme un ensemble très-disgracieux. Pendant le XVIe siècle, l'intérieur de la nef fut décoré d'une profusion de peintures dont quelques-unes avaient un mérite réel, mais qui sont maintenant presque détruites par l'humidité; en plusieurs endroits, c'est à peine si l'on peut distinguer les saints, les martyrs, les anges ou les démons qu'ont voulu peindre les artistes.

Sous le porche, les peintures sont encore assez bien conservées; elles représentent sept belles dames en costume du règne d'Henri III, montées sur des quadrupèdes et portant en croupe d'affreux démons à trois visages, dont l'un sur la poitrine et l'autre au bas du ventre. Ces belles dames sont les sept péchés capitaux. L'orgueil est monté sur un lion, l'avarice sur un loup, la gourmandise sur un cochon, la luxure sur un bouc, la colère sur un hippogriffe, la vanité sur un cheval, la paresse sur un âne. Quelques détails sont d'une étrange grossièreté. Une inscription peinte à côté de la chaire s'exprime ainsi :

LAN 1592, FUT
AGABADA LAP
PINTVRA, ERAN
OBRIES IAN BERNEIL
E IAN BOE.

(L'an 1592, fut achevée la peinture; étaient ouvriers Jean Berneil et Jean Boe).

Au delà de Bourisp, dans la même vallée, se trouvent les v. de *Sailhan* (316 h.), *Estensan* (146 h.), *Ens* (92 h.) et *Azet* (505 h.). Près de ce dernier v., situé à 1172 mèt. d'altitude, la gorge se divise en deux embranchements qui décrivent un cercle presque parfait autour du pic d'*Azet* (2667 mèt.)].

Au sortir de Vielle, on peut suivre indifféremment la rive g. ou la rive dr. La première route, moins fréquentée, traverse *Vignec* (345 h.), *Cadeilhan* (167 h.), *Trancherre* et passe sur la rive dr. vis-à-vis de *Tramesaïgues*. La seconde franchit la rivière à Vielle même pour se diriger, au S., sur le pic de Tramesaïgues, qui semble fermer la vallée, à travers de belles prairies bien arrosées et bordées d'aunes et de peupliers.

Après avoir laissé, à g., sur la hauteur, la vieille ruine appelée *Castel d'Arnaou*, ancien manoir d'un prince aragonais, on atteint

2 kil. (11 kil.) *Saint-Lary*, v. de 227 hab., qui possédait une église romane que des réparations considérables ont complétement dénaturée; il n'en reste plus qu'une crypte à six arcades plein-cintre. Une petite chapelle gothique du XIVe siècle, située sur la face méridionale, est, comme le reste de l'église, enfoncée de 1 mèt. dans un sol graduellement exhaussé par les alluvions de la Neste.

En 1834, Saint-Lary fut presque entièrement détruit par une terrible inondation dont on peut encore voir quelques traces.

« Dans ce désastre, raconte M. de Chausenque, il se passa un fait singulier. Une forêt située à 2 heures de Saint-Lary, sur un versant de la gorge supérieure, fut lentement détachée du flanc de la montagne, et glissa tout entière le long des pentes, jusqu'à ce que son bord inférieur fut plongé dans le lit de la Neste. Peu à peu les racines des sapins furent dépouillées par l'eau du torrent de la terre qui les retenait, et les troncs furent l'un après l'autre entraînés à la dérive. Ainsi la forêt continua à descendre, et dans l'espace d'un mois disparut jusqu'au dernier sapin. Pendant tout cet espace de temps, la Neste et la Garonne elle-même restèrent noircies par l'humus qu'elles entraînaient. » D'importants travaux d'endiguement récemment terminés ont pour but de mettre Saint-Lary à l'abri d'un nouveau désastre.

Au sortir de Saint-Lary, la vallée n'est plus qu'une gorge étroite, et la route cesse d'être praticable pour les voitures. A mesure que le sentier s'élève au-dessus du torrent, on découvre des points de vue de plus en plus beaux sur le bassin qu'on vient de traverser; sur la dr. se montre au loin le pic d'Arbizon, et le pic de Terrenère domine le village de *Trancherre*. Au fond apparaissent, au-dessus de Tramesaïgues, le pic de Plan et Cubon à sa g. Après avoir dépassé (20 min. de Saint-Lary) la petite *fontaine de Caneille*, dont l'eau est justement renommée, et un poste de douaniers, on monte par une gorge aride, où l'on cesse de voir la Neste d'Aure, à (10 min.) un petit col d'où l'on redescend en 10 min. par une pente assez roide (en laissant à g. un chemin qui conduit à Rioumayou) à l'entrée pittoresque de la vallée de Rioumayou, que domine, sur la rive g. du torrent, le château fort à demi ruiné de

3 kil. (13 kil.) *Tramesaïgues*, v. de 128 hab., situé à 969 mèt. d'altitude.

Excursion à Plan par le col de Plan.

4 h. de Tramesaïgues à l'Hospice de Rioumayou ; 2 h. de l'Hospice au col de Plan ; 4 h. du col au v. de Plan. Chemin de mulets.

On suit d'abord le chemin pratiqué sur la rive g. du torrent, en longeant la base orientale du pic de *Tramesaïgues* (2548 mèt.), revêtue de belles forêts de hêtres et de bouleaux.

Après 2 heures de marche dans un étroit défilé dominé à l'O. par le pic d'*Aret* (2940 mèt.), et à l'E. par le pic de *Fitte-longue* (2930 mèt.), on passe sur la rive dr.· mais, bientôt après, un pont de bois ramène de nouveau sur la rive g. Une demi-heure plus loin, on sort du défilé, et on entre dans le petit bassin de *Frécancou* (1388 mèt.), formé par le confluent de la vallée principale avec la gorge de l'Éguerre, qui descend des hauteurs situées à l'E. En sortant de ce bassin, on trouve un nouveau défilé plus étroit que le précédent, et d'un aspect encore plus sauvage. On le remonte par un sentier assez facile, qui domine la rive g. du torrent, et l'on arrive, après trois quarts d'heure de marche, à un petit bassin demi-circulaire, qui porte le nom d'*Oule* ou de Cirque, comme ceux de Gavarnie et de Troumouse. Ici les flancs des montagnes, jusqu'à leurs sommités, sont recouverts d'arbres et de végétation. Le fond du cirque est une vaste prairie, au centre de laquelle, à 1560 mèt. de hauteur au-dessus de la mer, est situé l'**Hospice** ou auberge **du Rioumayou.** Cette maison appartient conjointement aux villages de Saint-Lary et de Sailhan, qui la font exploiter par un fermier.

Au delà de l'Hospice, le sentier conduit d'abord au fond d'un vallon fortement incliné, qui s'élève droit au S. jusqu'au sommet de la montagne. C'est dans cette direction que s'ouvre le col d'*Ordisset*, à une hauteur de 2800 mèt. Vers le commencement du siècle, il avait été décidé que le tunnel international de la route d'Auch à Balbastro passerait par cette voie. Le *port de Plan*, bien que plus éloigné de l'Hospice et plus élevé, est le seul qui soit fréquenté, à cause de son voisinage des lieux habités de la vallée de Gistain.

Au pied du col d'Ordisset, il faut donc se détourner à g., franchir le ruisseau de *Thos*, source du Rioumayou, et s'élever par un chemin très-rapide jusqu'à un petit enfoncement que remplit de neiges la chute des avalanches. Tout près de là, on voit avec surprise les débris d'une maison qu'on y construisit autrefois pour l'exploitation des forêts. Plus haut, on chemine longtemps à travers un dédale de croupes et de plateaux superposés, et, quand on croit enfin être arrivé sur la ligne de partage, il faut encore gravir le sommet même de la montagne, qu'on appelle improprement le Port. Une croix sur un bloc de marbre y sépare la limite des deux États, à 2457 mèt. de hauteur.

De ce point, on voit à ses pieds les premiers villages espagnols *Plan* et *Campo*, et dans les brumes du lointain, le regard peut encore distinguer les plaines de l'Èbre. A l'E., les pics de la Maladetta apparaissent comme un entassement confus de roches énormes, de neiges et de glaces; à l'O., le Mont-Perdu se déploie dans toute sa beauté au-dessus de la vallée de la Cinca. Du côté du N., on n'aperçoit que des montagnes indistinctes et un petit point bleu qui n'est autre que la plaine française.

Du col jusqu'au village de Plan, la descente est extrêmement rapide.

A quelque distance, à l'O., se trouve un autre col très-peu fréquenté, le *port de Cavarrère*, haut de 2530 mèt.

A 5 min. de Tramesaïgues, on passe sous une porte en pierres appelée de *la Garet*, et construite lors de la guerre de Succession, pour défendre la basse vallée contre les Miquelets espagnols; au delà, la gorge est tellement étroite. que le torrent se précipite à travers d'énormes rochers qui forment comme un pont naturel : c'est ce qu'on appelle le *Ruadet* (le Pas-Rude). « Là tout est décombres et blocs entassés; toute culture devient impossible. » La fontaine d'eau sulfureuse de *la Garet*, qui jaillit au milieu de ce chaos, serait sans doute plus fréquentée, si elle n'était pas située dans cette gorge désolée, près de la misérable hutte où quelques malades viennent chercher la guérison de leurs douleurs. On jouit d'une jolie vue sur l'église de *Get* ou *Éget*, qui se dresse au fond de la vallée sur une terrasse de la rive g.

Presque en face d'Éget, on traverse le torrent de la Sasse, descendu à g. des montagnes de la frontière, puis on passe par le pont de pierre de *la Hosse* sur la rive g. de la Neste, où le chemin qui remonte la vallée devient plus facile. — Sur la dr., le pic de Compeyroude attire les regards.

Après avoir dépassé, à 1 kil. du pont de la Hosse, la petite chapelle de *Mejubat*, on arrive en face d'une nouvelle gorge, celle de *Moudang*, qui s'ouvre à g. et que domine le pic de ce nom; cette gorge se divise plus haut en deux branches, dont l'une mène à Rioumayou, et l'autre au col de Bielsa; on arrive au point de bifurcation par un étroit sentier que forment des échelles mises bout à bout.

Au delà de la gorge de Moudang, la vallée de la Neste d'Aure se rétrécit, et des forêts de sapins couvrent ses pentes abruptes.

On traverse une partie du hameau de *Castets*, puis on franchit sur un pont de pierre le torrent qui descend, à travers de petites prairies, de la vallée de Couplan, par laquelle on peut se rendre à Baréges (V. R. 57). Le pic de Badet, presque toujours couvert de neige, se montre au fond de la vallée d'Aure, où la culture a remplacé les sapins, partout où elle était possible. La Neste coule au fond d'une gorge profonde. Le chemin reste sur la rive g., malgré les éboulements fréquents qu'il est obligé de traverser et qui souvent le détruisent entièrement après de fortes pluies ou à la fonte des neiges. Les pentes des montagnes sont tellement roides dans la partie supérieure de cette vallée, que, de distance en distance, de vastes terrains, manquant de base, glissent dans le lit du torrent qui les emporte. Enfin, à 20 min. de la vallée de Couplan, on atteint

9 kil. (23 kil.) **Aragnouet** (on loge chez le maire), chef-lieu de la haute vallée, v. de 520 h., situé à 1210 mèt. de hauteur au-dessus de la mer, et ainsi nommé des émigrés

aragonais qui le fondèrent dans le moyen âge.

D'Aragnouet à Héas par le col des Aiguillons, 7 à 8 h. (V. R. 53); — à Gèdre par le col de Cambielle, 7 h. (V. R. 53); — au lac Doredom, 3 h. Pour aller au lac Cap-Longue ou au lac Dobert, 1 h. de plus (V. R. 57).

D'Aragnouet à Bielsa.

6 h. de marche.

En sortant du v., on suit la rive g. du torrent jusqu'au delà de son confluent avec le Saux, dont il faut ensuite remonter, dans la direction du S., la gorge dominée par le pic de Cubon. A l'entrée de cette gorge, dans une vaste prairie, s'élève la maison de *Chaubère*, qui sert d'hospice aux voyageurs. Elle appartenait autrefois aux Templiers, dont on voit encore le monogramme sur les ruines d'une chapelle voisine.

Le chemin suit d'abord la rive g. du torrent qui se précipite en cascade à travers les rochers, puis, après avoir atteint quelques cabanes, se divise en deux branches, dont l'une à g. remonte vers le col de la *Hourquette*, et l'autre à dr. s'élève au **col de Bielsa,** situé à 2465 mèt. de hauteur entre deux pics à peine plus élevés, celui de *Marioules* à l'O. (2566 mèt.), et celui de *Bataillens* à l'E. (2594 mèt.). Le col de Bielsa est très-fréquenté pendant l'hiver, parce qu'il est moins élevé que les autres cols de cette chaîne et plus rapproché d'Aragnouet.

Du col de Bielsa, il faut descendre pendant 3 h. avant d'atteindre le v. de même nom.

De Bielsa à Fanlo, 8 à 9 h.: — à Venasque, 12 h.

ROUTE 62.

DE BAGNÈRES DE BIGORRE A BAGNÈRES DE LUCHON.

A. Par Lannemezan et Montrejeau.

81 kil. Messageries Ribettes, départ tous les jours. Decun, courrier de Lannemezan. Voitures à volonté. Départs de chez Lestortes, maison Lafforgue, et de chez Poey, maison Ortalis. Prix des places, de 10 à 15 fr.

Après avoir traversé le faubourg appelé Pont-de-Pierre, on s'élève en serpentant sur le sommet du plateau désolé qui s'étend entre la vallée de l'Adour et celle de l'Arros. On laisse à g.

4 kil. *Merilheu*, v. de 483 hab.; puis on monte et on descend les longues côtes de ce plateau infertile, à l'extrémité duquel on voit s'ouvrir à dr. la charmante vallée du Luz, plantée de châtaigniers magnifiques.

[Ici la route se bifurque, et l'embranchement de g., qui mène de Bagnères à *Tournay*, continue à suivre la direction du N. E. à travers le plateau. Le premier village qu'on rencontre, *Cieutat* (1392 hab.), est à 9 kil. de Bagnères. La chapelle, située à l'E., est de construction romane. On voit dans la muraille une ouverture fermée par une forte grille de fer qui n'était autre chose qu'un *guichet à Cagots*; un petit bénitier placé intérieurement, assez près de la grille pour qu'on puisse prendre de l'eau à travers les barreaux, démontre évidemment la destination de cette ouverture.

Au delà de Cieutat, la route suit le sommet d'une chaîne de collines incultes, et ne rencontre plus aucun village avant d'atteindre le versant qui domine la plaine de l'Arros, où elle descend par une pente rapide à *Tournay*, V. située à 20 kil. env. de Bagnères (V. R. 63)].

Quand on a laissé à g. la route de Tournay et dominé pendant quelque temps la vallée du Luz, la route de Montrejeau descend dans cette vallée par une pente habilement ménagée à travers des bois, au confluent même des deux rivières, le Luz et l'Arros, où se trouve situé

8 kil. (12 kil.) **l'Escaledieu.** Relais de poste.

L'antique abbaye de l'Escaledieu, maintenant en ruines, fut fondée en 1140 par les religieux de Capadour (V. R. 60, vallée de Gripp), et, grâce aux munificences des comtes de Bigorre, devint bientôt aussi célèbre que puissante. Saint Bertrand de Comminges y passa une partie de sa vie, et les miracles sans nombre qu'il y opéra augmentèrent encore la prospérité du couvent.

En 1158, un autre saint, Raymond, natif de Saint-Gaudens, fut envoyé en Espagne par l'abbé de l'Escaledieu. Le roi Sanche III était alors en guerre avec les Maures, qui menaçaient en force la ville de Calatrava. Sanche offrit de donner cette ville à celui qui se chargerait de la défendre; mais les plus braves chevaliers de Castille n'osèrent pas accepter cette offre périlleuse, et la ville allait tomber au pouvoir des Maures, quand le jeune abbé Raymond s'y jeta, la défendit vaillamment à la tête de ses religieux, et força les Musulmans à la retraite. En récompense de ce fait d'armes, le roi de Castille et le pape accordèrent à saint Raymond le droit de fonder l'ordre militaire de Calatrava, qui du reste fut toujours vassal de l'abbaye-mère de l'Escaledieu.

Ce monastère continua d'être un véritable château fort. Autour de tous les autres couvents des Pyrénées se formèrent des villes et des villages; mais, bien qu'il étendît ses propriétés au loin, l'Escaledieu resta isolé au milieu des forêts qui l'entouraient : nul hameau ne prit son nom.

Pendant les XIIIe et XIVe siècles surtout, le couvent vit ses richesses s'augmenter chaque année : ce que les barons ne lui léguaient pas, il l'achetait, hommes et terres. Aussi la misère des paysans croissait-elle en proportion de l'opulence des moines. Encore aujourd'hui, les villages des *Baronnies*, situés dans les environs du couvent, témoignent, par leur état misérable, des conséquences que l'oppression féodale a eues pour eux.

En 1518, l'abbaye fut envahie par la bande du huguenot Fontaraille. « Alors survinrent, dit la chronique, une quantité de laquais et de gendarmes qui tinrent garnison, l'espace d'un an au moins, allant et revenant, poulaillant sur tout le pays et faisant tout plein de désarrois. » Ils chargaient leurs arquebuses avec les papiers du couvent, et cassaient les vitres pour faire des balles avec le plomb qu'ils retiraient des châssis.

En 1567, un autre chef de bande, huguenot et contrebandier, le capitaine Jean Guillem, « sachant la maison bien étoffée, » vint s'en emparer et en fit une forteresse redoutable; il mit aussi le siége devant le château de Mauvezin, mais

il fut repoussé et finalement pendu. Pendant l'intervalle, ses troupes avaient brûlé l'abbaye. Puis Montgommery vint à son tour occuper les ruines.

Le XVIIe siècle amena aussi ses troubles. Les moines se révoltèrent en 1675; on fut obligé d'envoyer des troupes pour les réduire; ils s'empressèrent de s'enfuir, « mais aussi ne laissèrent goutte de vin dans la cave. » Depuis lors jusqu'à la révolution française, le monastère n'eut aucun événement important à enregistrer dans ses annales.

L'église, qui existe encore, n'a rien de remarquable; la tour octogonale de son clocher, sa voûte élancée divisée en travées, sa double rangée de chapelles, n'offrent aucun intérêt archéologique. Elle ne remonte pas au delà du XVIIe siècle. Il reste à peine quelques débris de l'ancienne église détruite par Guillem; on les a utilisés pour la construction de l'église actuelle. Le tombeau d'une certaine comtesse Pétronille, célèbre pour avoir eu cinq maris, a été brisé en 1793.

Le monastère, vaste bâtiment sans style, enfermé dans une enceinte de murs flanqués de pavillons aux quatre angles, ne peut remonter au delà du XVe siècle. Le cloître a été en partie démoli par le propriétaire, M. de Neyrac. (Voy. l'opuscule de M. Bascle de Lagrèze.)

Au-dessus de l'Escaledieu s'élève une haute colline, que la route gravit par des rampes en zigzag pour atteindre

3 kil. (15 kil.) **Mauvezin**, v. de 561 hab., à 5 min. duquel, sur le point culminant de la colline, se dresse la vieille ruine du château appelé de *Malvoisin* dans les chartes françaises, et *Castrum de Malo vicino* en latin. L'histoire de toutes les guerres et de tous les massacres du Bigorre est intimement liée avec celle de Mauvezin. Le château, qui date probablement du XIIe siècle, porta, durant le moyen âge, le titre de château comtal, comme ceux de Lourdes et d'Orthez. Pendant la domination des Anglais en Gascogne, il fut pris et repris, et les pillards des deux nations ravagèrent tour à tour les campagnes voisines. En 1374, le duc d'Anjou vint l'assiéger avec 8000 hommes.

« Le capitaine, dit Froissard, était pour lors un écuyer gascon, qui s'appelait Raimounet de L'Espée, appert homme d'armes durement. Tous les matins, y avait aux barrières du chastel escarmouches et faits d'armes, et appertises grandes, et beaux lancis de lances, et poussis, et faites courses et envahies des compagnons qui désiraient avancer.

« Environ six semaines dura le siége devant le château de Mauvoisin. Et vous dis que ceux de Mauvoisin se fussent assez tenus, car le chastel n'est pas tenable, si ce n'est par long siége. Mais il leur avint que on leur tollit d'une part l'eau d'un puits qui sied au dehors du chastel, et les citernes qu'ils avaient là dedans séchèrent, car oncques goutte d'eau du ciel durant six semaines n'y chéy, tant fit chaud et sec. Et ceux de l'ost avaient bien leur aise de la belle rivière de Lèse, qui leur coulait claire et roide, et dont ils étaient servis, eux et leurs chevaux.

« Quand les compagnons de la garnison de Mauvoisin se trouvèrent en ce parti, si se commencèrent à esbahir; car ils ne pouvaient longuement durer; des vins avaient-

ils assez, mais la douce eau leur manquait. Si eurent conseil ensemble entre eux, que ils traiteraient devers le duc, ainsi qu'ils firent, et impétra Raimounet de L'Espée, leur capitaine, un sauf-conduit pour venir en l'ost parler au duc. Il l'ot assez légèrement, et vint parler au duc et dit : « Monseigneur, si vous nous voulez faire « bonne compagnie à mes compagnons et à moi, je vous rendrai « le chastel de Mauvoisin. — Quelle « compagnie, répondit le duc, vou- « lez-vous que je vous fasse? Partez-vous-en, et allez votre che- « min chacun en son pays, sans « vous bouter en fort qui nous soit « contraire. Car, si vous vous y « boutez et je vous tienne, je vous « délivrerai à Jausselin (le bour- « reau), qui vous fera vos barbes « sans rasouer. — Monseigneur, dit « Raimounet, si il en est ainsi que « nous nous partions et retraions « en nos lieux, il nous en faut « porter ce qui est nôtre, *car nous « l'avons gagné par armes* en peine et grand aventure. » Le duc pensa un petit, puis répondit et dit : « Je « veuil bien que vous emportiez « que porter en pouvez devant vous « en malles et en sommiers, et « non autrement; car si tenez nuls « prisonniers, ils nous seront ren- « dus. — Je le veuil bien, » dit Raimounet.

« Ainsi se porta leur traité; et se départirent tous ceux qui dedans étaient, et rendirent le chastel au duc d'Anjou, et emportèrent ce que devant eux porter en purent; et s'en alla chacun en son lieu, ou autre part, querre son mieux. »

Ces bonnes gens, qui voulaient garder le fruit de leur travail, avaient passé leur temps « à rançonner les marchands » de Catalogne, aussi bien que de France, « et à guerroyer et harrier ceux de Bagnères et de Bigorre. »

En 1584, le château de Mauvezin fut occupé par le capitaine huguenot de Sus, qui dirigea de là ses deux terribles expéditions contre Saint-Bertrand de Comminges (V. R. 70). Depuis cette époque, il est tombé en ruine et n'est plus habité maintenant, s'il faut en croire les gens du pays, que par des revenants.

Les quatre côtés du château, égaux entre eux, mesurent chacun environ 26 mèt. Des contre-forts à base carrée flanquent les quatre angles de l'enceinte et se répètent sur le milieu de chacun des côtés, à l'exception de la façade principale, qui regarde l'Orient. Sur ce point, le contre-fort est remplacé par une tour carrée, dont la saillie est tout entière à l'extérieur. Les barons ne pouvaient pénétrer dans cette tour qu'à l'aide d'une très-haute échelle et devaient se glisser dans une étroite ouverture au sommet, comme des orfraies dans leur trou. Cette forteresse était entourée d'un large fossé dont il serait difficile de juger la profondeur primitive, à cause des nombreux éboulements qui y ont eu lieu. Une grande porte, unique, s'ouvre à l'intérieur, sur le côté méridional de la tour, au milieu des lierres. D'après M. Bascle de Lagrèze, on n'y lit pas l'inscription : *Phœbus me fe*, que presque tous les antiquaires prétendent y avoir vue.

Placé sur le point le plus élevé du plateau de Lannemezan, le château de Mauvezin commandait le pays de toutes parts. Il est, dans les Pyrénées, peu de points de vue qui s'étendent aussi loin. D'un côté,

le regard n'est arrêté que par la chaîne des montagnes; de l'autre, il embrasse la vaste et belle plaine de Tarbes.

Au sortir du v. de Mauvezin, la route descend d'abord une côte assez escarpée, et, s'enfonçant de plus en plus dans la région des Landes, atteint

4 kil. (19 kil.) **Capvern,** v. de 863 hab., bâti sur une colline, d'où l'on découvre une vaste étendue de montagnes et de plaines. Sa position et la fraîcheur de sa végétation, contrastant avec la stérilité des landes voisines, lui ont fait donner le nom qu'il porte (*Sommet-Vert*).

L'établissement thermal de ce nom est situé à un peu plus de 1 kil. au N. du village, au fond d'un ravin, sur les flancs duquel s'étagent les maisons destinées aux baigneurs.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

HÔTELS : De *France*; des *Pyrénées*; de *la Paix*. Nourriture et logement, 5 fr. par jour. Table d'hôte, 3 fr. 50 à 4 fr. par jour.

MAISONS MEUBLÉES : Daugaix ; Duverger ; Fourcade ; Lacaze; Queheillat; Saint-Paul; Trauette, etc. etc.

CAFÉS : Ozun ; Tramesaïgues.

MÉDECIN INSPECTEUR : M. Tailhade.

SOUS-INSPECTEUR : M. Ricaud.

AUTRES MÉDECINS : MM. Lagleize. Loustau; Pedebidou : Abadie; Tajan.

PHARMACIENS : M. Larroque.

LOUEURS DE CHEVAUX : Daugaix; Queheillat.

VOITURES : Des voitures particulières font le service du village à l'établissement des bains. La route de Tarbes à Capvern est desservie par un service régulier de diligences. Prix des places : 3 fr.

L'ÉTABLISSEMENT.

Les eaux de Capvern paraissent avoir été connues des Romains sous le nom d'*Aquæ Convenarum*, bien qu'on ne trouve aux environs aucune trace d'antiquités romaines; on y chercherait aussi vainement des souvenirs historiques d'une époque plus rapprochée de nous. C'est seulement dans ces derniers temps, et plus particulièrement depuis 1840, que ces eaux ont attiré d'autres malades que ceux de la contrée voisine. Leur vogue s'accroît maintenant d'année en année.

Les eaux de Capvern appartiennent à la commune, qui a fait construire, en 1817, un établissement pour leur exploitation. Cet édifice, bâti sur la rive dr. d'un petit ruisseau, appelé le Gurgé, forme un carré long, traversé de l'E. à l'O. par un corridor spacieux. En face de la grande porte d'entrée située au midi, est un beau bassin de marbre, alimenté par un conduit dérivé de la grande source.

LES EAUX.

Eau thermale, saline, ferrugineuse.

Deux sources : S. Houn caüde (fontaine chaude), S. Bouridé (fontaine bouillonnante).

Débit en 24 h. : 2500 hectol. (Houn caüde).

Densité : 10050.

Température : 24°,37

Caractères particuliers : Eau limpide, inodore; saveur fade prenant un peu à la gorge, dégageant un mélange d'azote, d'oxygène et d'acide carbonique.

Établissement peu considérable : Quelques baignoires et une douche.

Service médical : Un médecin inspecteur.

Emploi : Boisson, bains, douches.

Climat doux : Saison du 15 juin au 1er octobre.

Effets physiologiques : Eau agissant comme celle de Bagnères de Bigorre, diurétique et utile, dit-on, comme anticalculeuse.

Classification chimique : Eau sulfatée à base calcaire, ferrugineuse.

Analyse (Latour et Rozière 1838.)

Eau 1 lit.	*Houn Caüde.*
	gr.
Carbonate de chaux.........	0,220
» de magnésie.....	0,012
» de fer..........	0,024
Sulfate de soude...........	0,072
» de chaux...........	1.096
» de magnésie........	0,464
Chlorure de sodium........	0,044
» de calcium........	0,016
» de magnésium....	0,032
Ac. silicique..............	0,028
Mat. organiq...............	0,076
	2,084
	lit.
Ac. carbonique............	0,49
Oxygène...................	0,18
Azote.....................	0,28

Bibliographie : J. P. Tailhade, des eaux de Capvern ou Capbern.... Tarbes, 1846; in-8. — Latour, de Trie, traité de l'eau médicinale et thermale de Capbern.... 1838. — S. L., simple aperçu des deux sources thermales de Capvern, la Houn Caüde et la Bouridé. Pau, 1850; in-16.

Près de la source de Capvern est une jolie promenade où se rassemblent les buveurs; au S. et à l'O., la vue est bornée par un bois taillis; des autres côtés, on découvre de beaux champs de céréales. Les environs abondent en paysages agrestes dominés au S. par la masse imposante des Pyrénées.

De Capvern on peut facilement faire des excursions à : Bagnères de Bigorre et ses environs (V. R. 60); — l'Escaledieu, Mauvezin (Voy. ci-dessus); — Tournay (V. R. 63); — Bagnères de Luchon (V. R. 70). On remontera avec plaisir la vallée de l'*Arros*, rivière qui prend sa source dans les bois de la Pène-Arrouye, non loin de la Pène de l'Hiéris (V. R. 60). Dans la partie supérieure de son cours, elle forme, au milieu d'une enceinte de rochers aux couleurs étranges, une belle nappe d'eau connue sous le nom de la *Gourgue* ou Gouffre. Le sentier qui va de la Gourgue à la source principale, appelée *Goueil* ou l'Œil, n'est praticable que pour les piétons.

De Capvern une route se dirige au S. E. vers *Labarthe*. (Voy. *B*).

En sortant de Capvern, on entre dans la région la plus désolée des landes, où, de tous les côtés, de grandes collines couvertes de bruyères rouges s'étendent jusqu'à l'horizon. Au fond d'une petite vallée aussi aride que les hauteurs environnantes, on rejoint (3 kil.) la route directe de Tarbes à Bagnères de Luchon, que l'on voyait depuis quelque temps serpenter au N. O. sur des croupes arides.

59 kil. De la réunion des deux routes à Luchon (V. R. 63 et 69).

B. **Par Labarthe et Saint-Bertrand de Comminges.**

77 kil. Route de voitures desservie par des diligences.

19 kil. De Bigorre à Capvern. (Voy. ci-dessus *A*).

Au delà de Capvern, la route se dirige en droite ligne vers le S. E. à travers les landes, et sur la partie du plateau qui forme le point de partage des eaux de l'Adour et de la Garonne. Après un trajet d'environ 6 kil., on atteint enfin l'extrémité

de ce plateau, et on descend dans la vallée de la Neste au point où cette rivière, cessant de couler du S. au N., prend la direction de l'E.

7 kil. (26 kil.) **Labarthe de Neste** ou **Labarthe-Mour**, chef-lieu de canton de 810 h., resta longtemps en la possession des Sarrasins. On y croise la route de la vallée d'Aure (V. R. 63), et on passe sur la rive dr. de la Neste, qu'on longe désormais au milieu de campagnes fertiles et peuplées.

On laisse à dr., sur la hauteur, **Montoussé**, v. de 694 hab., puis on traverse :

4 kil. (30 kil.) **Bizous**, v. de 358 hab., situé au confluent du ruisseau de la Lavade et de la Neste. Après avoir ensuite franchi la Lavade et laissé à dr. sur son aride colline **Tuzaguet** (150 hab.), on atteint

4 kil. (34 kil.) **Nestier**, chef-lieu de canton de 563 hab. On traverse ensuite le Merdan pour remonter à

2 kil. (36 kil.) **Montaigut** (419 h.), d'où l'on redescend à

2 kil. (38 kil.) **Avertignan** (760 h.). Après avoir franchi le Nistos, rivière assez considérable descendue des vallons boisés du S., on contourne le promontoire qui domine le confluent de la Neste et de la Garonne, et l'on se dirige au S. sur

4 kil. (42 kil.) **Jaunac**, formant avec **Tibiran** une commune de 618 hab. Laissant alors à dr. le chemin qui mène par Tibiran aux grottes de Gargas (V. R. 70), on traverse un petit ruisseau, et on entre bientôt dans le beau bassin de Valcabrère, à la base septentrionale de la hauteur que couronne

2 kil. (44 kil.) **Saint-Bertrand de Comminges** (V. R. 70).

33 kil. (77 kil.) De Saint-Bertrand à Luchon (V. R. 69 et 70).

C. Par Arreau et le col de Peyresourde.

70 kil. Route de voitures assez mauvaise en plusieurs endroits, mais desservie par des diligences pendant la belle saison.

36 kil. de Bagnères à Arreau par la Hourquette d'Aspin (V. R. 60).

Au sortir d'Arreau, on entre dans la *vallée de la Neste de Louron* par un étroit défilé que dominent à dr. et à g. des escarpements rocheux, et on la remonte en longeant la rive g. du torrent. En se retournant, on remarque les nombreux lacets de la route de Bagnères de Bigorre, qui descend de la Hourquette d'Aspin. On laisse d'abord à g., sur une colline cultivée, le ham. de *Cazaux-Debat* (136 h.), puis on traverse

5 kil. (41 kil.) *Bordères*, chef-lieu de la vallée, v. de 472 h. Au-dessus des maisons, s'élèvent encore les murailles ruinées d'un vieux manoir où le dernier comte d'Armagnac, Jean V, vint chercher un asile, lorsque, après la célébration publique de son mariage avec sa sœur Isabelle, il fut excommunié par la cour de Rome. En 1740, un grand incendie brûla la toiture de cet édifice et presque tout le village.

Au delà de Bordères, la vallée du Louron s'élargit, et l'on découvre un magnifique bassin qui s'étend dans la direction du S., parsemé de villages et dominé par de hautes et belles montagnes. Dans le lointain, on voit le confluent des deux gorges de *la Pez* et de *Clarbide* ou *Clarabide* (*Clara Vista*, vue éblouissante), dominées par les deux pics de même nom. On traverse successivement :

3 kil. (44 kil.) *Avejan* (193 h.);

1 kil. (45 kil.) *Vielle-Louron* (155 h.);

1 kil. (46 kil.) *Pouchergues* (72 h.);

1 kil. (47 kil.) *Adervielle* (196 h.).

De l'autre côté de la Neste, on voit au pied des montagnes *Aneran-Camors* (79 h.); *Fréchet-Cazeaux* (176 h.) et *Estarvielle* (92 h.), ainsi que plusieurs hameaux qui n'ont pas le titre de communes.

Vis-à-vis de l'embouchure du ruisseau de *Bayet*, qui descend des montagnes de l'E., la route tourne à g., passe entre *Armenteule* (84 h.) au N. et *Génos* (239 hab.) au S., v. important par ses carrières d'ardoises, traverse la Neste de Louron, puis le Bayet, et commence à monter le long de la rive dr. du Bayet. A mesure qu'on s'élève, on découvre de mieux en mieux tout le fond de la vallée; parmi les montagnes qui la dominent, le Pic du Midi de Génos attire surtout les regards; un peu plus à l'O., on remarque le pic d'Azet, et, entre ces deux pics, se dressent deux autres cimes plus lointaines, celles de l'*Estiouère* et de *Batoa*.

[Le chemin qui mène aux ports de Clarbide et de la Pez se détache de la route un peu avant Génos, traverse ce v. et continue à longer la rive g. de la Neste. Après avoir franchi un petit torrent qui descend à dr. de la montagne de Serre-Pouillac, on laisse à g. les v. d'*Aranvielle* et de *Loudeuvielle* (391 h.), et on passe, au delà des *Granges de Cambajou*, devant un monastère en ruines (des Templiers) situé sur la rive dr. de la Neste, tout près du confluent de l'*Aube*, et appelé *Artigalongue*. Un peu plus haut, on traverse le torrent pour en longer la rive dr. jusqu'au pied du *Pic du Midi de Génos* (2391 mèt.), dont la masse énorme semble fermer la vallée, jonchée de blocs roulés par les torrents. Ici le sentier se bifurque; il faut remonter la gorge du S. O., si l'on veut aller au port de la Pez, ou celle du S. E., si l'on se dirige vers le port de Clarbide.

Le sentier qui conduit au *port de la Pez* (2466 mèt.) est praticable aux chevaux, mais il offre quelques dangers à cause des ouragans de neige qui s'y forment parfois au cœur de l'été; en hiver, il est impossible de le suivre. En effet, les cabanes de bergers les plus élevées se trouvent à plus d'une lieue au-dessous, et encore ne peuvent-elles être habitées que de la fin de juin au 25 août. Vers la fin du dernier siècle, on essaya de percer un tunnel ou plutôt un couloir par lequel on pourrait faire glisser sur le versant français les sapins qui tapissent le versant espagnol de la montagne; mais la galerie ne fut creusée que sur une longueur de 60 mèt. environ, et depuis, les neiges et les éboulements l'ont complétement fermée. En 1839, on proposa d'ouvrir une route entre l'Espagne et la France au moyen d'un tunnel de 2442 mèt. de longueur, à 2100 mèt. au-dessus de la mer. Cette voie devait descendre vers Saragosse par le val de la Cinquetta et la vallée de Gistain. De Génos au col de la Pez, on compte 4 h. 30 m. à 5 h. de marche.

Le sentier de *Clarbide*, qui suit la base orientale du Pic du Midi de Génos, est très-peu fréquenté, si ce n'est par les contrebandiers. Il remonte d'abord la rive g. de la Neste

de Clarbide, puis, après avoir laissé à g. les torrents qui descendent des lacs de *Caillaouas*, de *Pouchergues* et de *Gours blancs*, et le sentier qui monte au port de Bénasqué (2629 mèt.), se détourne au S. O. pour s'élever à travers les neiges et les rochers dans la direction du port. Près du sommet, il faut passer sur une étroite corniche à une très-grande hauteur au-dessus du précipice. On a nommé ce pas « où le fils n'attend pas son père » le *Pas du Chat*, tant il faut d'agilité pour le franchir.

Du port de Clarbide (6 h. de Génos), haut de 2619 mèt. aussi, on descend dans la vallée de Gistain.

Au delà de Génos la montée devient très-rapide et le chemin très-étroit, surtout près de

2 kil. (49 kil.) *Loudervielle* (391 h.), où la diligence touche presque à la fois les deux côtés de la rue; en outre, les courbes sont beaucoup trop courtes. Cependant, on décrit de nombreux zigzags qui offrent des points de vue de plus en plus beaux sur la vallée du Louron, les gorges de la Pez et de Clarbide, les montagnes qui les forment et qui grandissent à mesure qu'on s'élève. Près d'une usine où l'on exploite du minerai de manganèse, ce magnifique tableau disparaît. La route, inclinant à g., entre dans une gorge étroite couverte d'abord de pâturages, puis en partie d'une forêt de sapins au delà de laquelle on aperçoit pour la première fois le **col de Peyresourde,** qui s'ouvre (7 kil. de Loudervielle) à 1545 mèt. de hauteur entre deux pentes gazonnées. De ce point, la vue est assez bornée et triste. On n'aperçoit plus en se retournant que les divers plans des montagnes de la vallée que l'on vient de quitter. En face se dresse une ligne de sommets grisâtres. A ses pieds on découvre l'extrémité supérieure de la vallée de *l'Arboust*, qui s'étend à l'E. dans la direction de Bagnères de Luchon, et où la route descend par des pentes gazonnées.

On laisse sur la g. les v. entourés de belles prairies de *Portet de Luchon*, *Jurvielles*, *Poubeau*, et *Cathervieille*, avant d'atteindre, au delà de la chapelle Saint-Martin,

5 kil. (61 kil.) *Garin*, v. de 264 hab., près duquel on remarque une curieuse moraine (V. R. 70). Sur la dr. apparaissent les glaciers et les montagnes de la vallée d'Oo. (V. pour la description détaillée de la route de Garin à Bagnères de Luchon la R. 70.)

2 kil. (63 kil.) *Cazaux*, v. de 291 hab.

1 kil. (64 kil.) *Castillon* (241 hab.).

1 kil. (65 kil.) *Saint-Aventin*, (410 hab.).

2 kil. (67 kil.) *Trébons*, v. de 79 hab., au delà duquel la route coupe un angle du Go, par deux ponts qui se suivent presque bout à bout, vis-à-vis de l'embouchure de l'*Oueil*, et s'engage dans un étroit défilé où le torrent mugit au fond d'une coupure verticale ombragée des deux côtés par un bois épais, et dominée au N. par les terrasses de *Cazaril*, au S. par les hauteurs boisées de *Gouron*.

3 kil. (70 kil.), **Bagnères de Luchon** (V. R. 70).

D. De Bagnères de Bigorre à Bagnères de Luchon par le col de Pierrefitte.

67 kil. Route de voitures de Bagnères de Bigorre à Arreau. Chemin praticable à cheval d'Arreau à Bagnères de Luchon.

36 kil. de Bagnères de Bigorre à Arreau (V. R. 60).

En quittant Arreau, il faut suivre le sentier que l'on voit se diriger à l'E. vers la gorge d'où sort le ruisseau de Lastie.

2 kil. (38 kil.) *Jezeau*, v. de 331 hab., au delà duquel on longe l'une ou l'autre rive du torrent, que l'on traverse cinq fois jusqu'au col. Quelques maisons sont encore parsemées sur les terrasses et sur les pentes, mais, au-dessus de

4 kil. (42 kil.) *Bareilles*, qui avec plusieurs autres hameaux forme une commune de 540 hab., la vallée cesse d'être habitée. Changeant de direction, elle s'étend au S. E. entre les pentes alternativement boisées et couvertes de pâturages que domine au S. le pic de *Coume Lasserre*. Laissant à dr. le *lac de Bordère* d'où descend le torrent, on monte dans la direction de l'E. au (7 kil.) **col de Pierrefitte,** ouvert sur le flanc méridional du Monné, à 1806 mèt. de hauteur. De ce point qui forme la ligne de partage des eaux de la vallée du Lastie à l'O. et de celle de l'Oueil à l'E., on voit à ses pieds le lac de Bordère et une partie de la vallée d'Aure. Pour jouir d'une vue plus étendue, on monte ordinairement au sommet du Monné, que l'on peut gravir facilement en 30 minutes sans descendre de cheval. (V. R. 70.)

Le premier village qu'on atteint au pied d'une pente aride, à 3 kil. du col (52 kil.), est *Bourg d'Oueil* (241 hab.), autrefois chef-lieu de la vallée, bien déchu aujourd'hui de son ancienne prospérité dont témoignent encore quelques maisons à trois étages; l'auberge est un ancien château, offrant quelques bas-reliefs assez curieux. On remarque sur la porte de l'église une pierre portant le millésime de 1138 et chargée de lettres romanes indéchiffrables.

Au delà de Bourg d'Oueil, on continue à descendre en longeant la rive g. de l'*Oueil*, au-dessous d'une belle forêt de sapins qui recouvre les pentes des montagnes situées sur l'autre versant de la vallée. On traverse successivement

2 kil. (54 kil.) les deux v. de *Cirès* et de *Caubous*, qui ont ensemble une population de 126 hab.; puis

2 kil. (56 kil.) *Mayrègne*, v. de 170 hab., le plus riche de la vallée, au delà duquel on franchit le torrent pour atteindre

3 kil. (59 kil.) *Maylin*, qui forme avec *Saint-Paul*, situé sur la rive opposée, un v. de 285 hab. Enfin on passe aux ham. de 1 kil. (60 kil.) *Benque dessus* et de 1 kil. (61 kil.) *Benque dessous*, avant de rejoindre la grande route du col de Peyresourde à Luchon. (Voy. plus haut.) De Benque dessous à Luchon, on compte encore 6 kil.

ROUTE 63.

DE TARBES A BAGNÈRES DE LUCHON.

89 kil. Route de poste. Diligences tous les jours. Voitures de louage à volonté.

Au sortir de Tarbes, on franchit d'abord l'Adour sur le pont de pierre qui sert aux trois chemins de Rabastens, d'Auch et de Luchon, et l'on se dirige vers le S. E. à travers la plaine. Pendant plus de 5 kil., la route suit une ligne parfaitement

droite; ce n'est qu'après avoir traversé le *Canal d'Alaric*, creusé, dit-on, par le roi visigoth que Clovis vainquit à Voulon, et laissé à dr. dans les terres le v. de *Barbazan de Bat* (802 hab.), qu'elle oblique à g. pour s'élever sur un plateau, en contournant la base méridionale d'un grand bois qui en recouvre les pentes. On traverse alors des campagnes peu fertiles, au milieu desquelles on voit d'abord à dr. (9 kil. de Tarbes), *Angos*, v. de 202 hab.; à g. (10 kil.), *Calavanté*, v. de 233 hab.; puis encore à dr. (10 kil.), *Mascaras*, v. de 374 hab., situé sur une colline dominant à l'E. le petit ravin de *Lasserene*.

Plus loin, on descend du plateau pour franchir le ruisseau Larret-Derrière, qui, plus au N., traverse de grands bois et va se jeter dans l'Arros; on laisse à g. sur une colline (15 kil.) *Lhez*, v. de 193 hab., puis *Bordes*, v. de 933 hab., situé sur l'Arros, et, remontant la vallée dans la direction du S. E., on franchit l'Arros à

18 kil. *Tournay*, chef-lieu de canton, V. de 1408 hab.

20 kil. De Tournay à Bagnères de Bigorre par Cieutat (V. R. 62).

Au delà de Tournay, on longe la rive dr. de l'Arros jusqu'à

1 kil. (19 kil.) *Ozon*, v. de 821 hab. situé sur un monticule; puis on se dirige brusquement au S. E. vers les hauteurs du plateau, par le ravin du ruisseau la Lène.

1 kil. (20 kil.) *Lanespède*, v. de 449 hab., au delà duquel, traversant la Lène, on longe sa rive g. jusqu'à

6 kil. (26 kil.) *Pérée*, v. de 213 hab. Là on entre définitivement dans la région des landes. On laisse à g. sur la hauteur le v. de *Lutilhous* (316 hab.), et l'on descend, par une grande colline couverte de bruyères, dans le ravin où la Baise-Derrière prend sa source, et où vient aboutir du côté de l'O. la route de Bagnères de Bigorre à Bagnères de Luchon (V. R. 62).

8 kil. (34 kil.). **Lannemezan** (Lanné-Mitan, Lande-Milieu), chef-lieu de canton, bourg de 1570 hab., est situé sur la rive dr. de la Baise-Devant, tout près de la source du Gers, qui jaillit sur le plateau un peu plus à l'E. La chapelle de Lannemezan, édifice insignifiant du reste, date de l'époque romane; elle offre, comme celle de Cieutat, une ouverture spécialement destinée aux Cagots. La disposition de ce guichet, fermé par une claire-voie de chêne toute moderne, prouve que, jusqu'au milieu du XVIIe siècle, les Cagots ne pénétraient pas dans la nef elle-même.

Il existe dans le voisinage de Lannemezan des traces d'une ancienne voie romaine qui se prolongeait le long des crêtes jusqu'à Bordeaux, en restant toujours sur la ligne de partage entre l'Adour et la Garonne.

A 2 kil. de Lannemezan 36 kil.), la route croise presque à angle droit celle d'Auch à la vallée d'Aure.

[A 2 kil. du point de croisement, la route d'Espagne descend du plateau des Landes dans la petite vallée du Biouet, puis dans celle de la Neste, dont elle suit d'assez loin la rive g. On laisse à g. les villages de : (5 kil.) *Labarthe*, chef-lieu de canton de 810 hab., où l'on croise la route de Capvern à Saint-Bertrand (V. R. 62); — 4 kil. (9 kil.) *Izaux* (320 hab.); — 3 kil. (12 kil.) *Lortet* (568 hab.), dominés tous trois par des collines arides et brûlées. Vis-à-vis de ce dernier village, de vastes grottes s'ouvrent dans les rochers; plusieurs d'entre elles sont fortifiées et percées d'embrasures par où les assiégés pouvaient tirer sur les assaillants; il n'est pas douteux que ces grottes n'aient servi de refuge aux habitants pendant les guerres de la féodalité. On prétend qu'on y a découvert des trésors; de là viendrait le nom de Lortet (*l'or tect; aurum tectum*). Plus loin, la gorge de la Neste se resserre, et, après avoir traversé le v. de 1 kil. (13 kil.) *Hèches* (1062 hab.), aux environs duquel on exploite une carrière de beau marbre noir, la route suit le bord même de la rivière. Vis-à-vis de Hèches, près du hameau de *Hèchettes*, on voit une ancienne tour à signaux très-pittoresquement située sur un rocher qui surplombe le torrent, ainsi que deux pierres druidiques.

8 kil. (21 kil.) **Sarrancolin**, V. de 1086 hab., tire son nom de sa position entre deux escarpements: *serrée colline*. Elle est très-ancienne, fort laide et mal bâtie. Son église, construite à la fin du XIIe siècle ou au commencement du XIIIe, présente un grossier mélange de pleins-cintres et d'ogives; les boiseries du chœur datent du XVIe siècle, mais elles ne sont pas moins médiocres que le reste de l'édifice. On gardait autrefois près de l'autel les cendres de saint Ébons, patron de Sarrancolin; en 1793, elles furent jetées au vent. Le prieuré a complétement disparu, et, de l'ancienne ville, il ne reste plus que cinq ou six maisons à pignons et à croisées du XIIe siècle; une porte de ville en ogive encore munie de ses rainures de herse, de ses gonds, et surmontée de sa tour carrée, et les débris du castel abbatial, où, dans l'année 1280, les moines qui s'étaient révoltés se défendirent vaillamment contre l'évêque de Comminges.

Vis-à-vis de Sarrancolin, sur la rive dr. du torrent, se trouve le village d'*Ilhet* (729 hab.), au débouché d'un vallon où l'on voit les cinq plus vastes grottes de la vallée de la Neste. Aux environs, on exploite de belles carrières de marbre.

A peu de distance, au S. de Sarrancolin, une autre gorge, descendue des montagnes boisées de l'O., offre une communication facile avec Bagnères de Bigorre (V. R. 60). Sur le versant méridional de cette gorge sont les immenses et magnifiques carrières de marbre de *Beyrède*, un peu au-dessus du v. de même nom; dans le commerce, on connaît généralement ce marbre, ainsi que celui d'Ilhet, sous le nom de Sarrancolin. Au delà de

1 kil. (22 kil.) *Beyrède*, v. de 519 hab., on parcourt une espèce de défilé entre deux terrasses, dont les hameaux de *Jumet*, à dr.; *Camous* (131 hab.); *Fréchet* (48 hab.), et *Pailhac* (71 hab.), occupent les rebords. Après avoir franchi ce passage désolé, on entre enfin dans le bassin de

6 kil. (28 kil.) *Arreau*, où commence la vallée d'Aure proprement dite. (V. R. 61)].

Après avoir laissé à dr. la route d'Espagne, on franchit le Gers, qui n'est encore qu'un simple ruisseau, et bientôt on atteint

2 kil. (38 kil.) *Pinas*, v. de 385 h., au delà duquel on franchit la petite rivière de la Save, pour remonter sur le plateau des Landes de Lannemezan, d'où l'on découvre à dr. la riche vallée de la Neste s'étendant de l'O. à l'E., toute parsemée de villages. Ceux de la rive dr. sont: *Tuzaguet* (1304 hab.); *Anères* (404 hab.); *Saint-Laurent* (1623 hab.); *Saint-Paul* (606 hab.); *Mazères* (631 hab.).

Vis-à-vis de ce dernier village, la route, sortant du département des Hautes-Pyrénées, entre dans le département de la Haute-Garonne à peu de distance de

12 kil. (50 kil.), **Montrejeau** (*Mons Regalis*), chef-lieu de canton de l'arr. de Saint-Gaudens (Haute-Garonne), V. de 3940 hab., située à l'extrémité du plateau, sur la pente d'une colline dont la Garonne vient baigner la base méridionale, un peu en aval de son confluent avec la Neste. Du sommet de cette colline, on jouit d'une vue magnifique sur les deux vallées, et sur la haute chaîne que dominent au S. les monts Maudits.

L'histoire de Montrejeau est celle de tout le pays de Comminges (V. *Muret*, R. 69). En l'an VII, des émigrés venus d'Espagne pour prendre part au mouvement qui, à cette époque, agita le Midi, s'avancèrent jusqu'au pied de la ville, mais ils furent défaits et contraints de regagner précipitamment la vallée d'Aran.

L'église, de construction moderne, n'offre aucun intérêt; elle a remplacé une église ogivale dont quelques débris, datant du XIVe ou du XVe siècle, existent encore. Le parc de M. Lassus de Camon, situé près de la ville, est le plus beau parc des Pyrénées; il renferme un vallon tout entier.

A Montrejeau, la route se bifurque; celle de dr. continue à longer la rive g. de la Garonne jusqu'à Saint-Gaudens et Toulouse, tandis que celle de g., traversant le fleuve sur un beau pont en marbre de six arches, se dirige au S. dans la plaine, où elle rencontre bientôt, près de la croix de Bazert, la route directe de Toulouse à Bagnères de Luchon (V. R. 69).

39 kil. (89 kil.) Bagnères de Luchon (V. R. 70).

TROISIÈME PARTIE.

HAUTE-GARONNE.

ROUTE 64.

DE PARIS A TOULOUSE PAR BORDEAUX.

840 kil. Chemin de fer. Trajet en 16 h 20 m. par les trains express, et en 27 h. 50 m. par les trains omnibus. — 93 fr. 55 c., 1re classe; 70 fr. 15 c., 2e classe; 51 fr. 45 c., 3e classe.

583 kil. De Paris à Bordeaux (V. R. 1).

De Bordeaux à Toulouse[1].

257 kil. Embarcadère place Saint-Jean, à l'extrémité méridionale de la ville. 4 convois par jour. Trajet en 6 h. 20 m. par les trains express; en 8 h. 35 m. et 10 h. 25 m. par les trains omnibus. 1re classe, 28 fr. 80 c.; 2e classe, 21 fr. 50 c.; 3e classe, 15 fr. 85 c.

Au sortir de l'embarcadère proprement dit, situé à 5m,28 au-dessus du niveau de la mer, on traverse la gare des marchandises et les ateliers, qui couvrent une vaste superficie de terrain. Bientôt on laisse à dr. la ligne de Bayonne pour remonter une plaine fertile sur la rive g. de la Garonne, que l'on n'aperçoit pas.

6 kil. *Bègles*, b. de 3286 hab. Au delà, la plaine devient de plus en plus riante; à g. on aperçoit au loin les coteaux, couverts de villas, au pied desquels coule la Garonne, toujours invisible.

7 kil. *Villenave-d'Ornon*, v. de 1779 hab.

9 kil. *Cadaujac*, v. de 1000 hab., situé à peu de distance de la rive g. de la Garonne. Les prairies deviennent marécageuses; sur la dr. on remarque des pins; de ce côté, en effet, on touche presque à la limite des Landes.

14 kil. *Saint-Médard d'Eyrans*, v. de 500 hab. C'est là qu'il faut s'arrêter pour aller voir, à 6 kil., le château de la Brède, où naquit Montesquieu.

En quittant la station de Saint-Médard d'Eyrans, on laisse à g. le château de la famille de Sèze. Le chalet que l'on remarque près de la voie dépend du beau parc qui entoure ce château. A dr. on continue à longer les Landes; cependant on commence à apercevoir quelques vignes. Sur la g. s'étend une plaine alluviale où de nombreuses villas se cachent derrière des massifs d'arbres.

19 kil. *Beautiran*, v. d'environ 900 hab. On laisse ensuite à dr. le

[1] La description détaillée de cette route forme un volume de 415 pages, *de Bordeaux à Toulouse, à Cette et à Perpignan*, par Ad. Joanne. Paris, Hachette et Cie. Nous y renvoyons le lecteur.

v. de Castres (700 hab.), situé sur la route de terre.

21 kil. *Portets*, v. de 1864 hab. Le chemin de fer s'est rapproché de la Garonne. Sur la rive dr. du fleuve, toujours couverte de maisons de campagne et d'habitations, les regards sont attirés par les restes imposants du château de *Langoiran*, qui fut détruit en partie pendant les guerres de religion.

24 kil. *Arbanats*, v. de 494 hab., dont le territoire caillouteux produit des vins blancs renommés. Entre Arbanats et la station suivante, on remarque, à g., tout près de la voie, une petite église neuve, de style roman. Du même côté se trouve *Virelade*, v. de 1300 hab., qui possède de belles prairies sur le bord de la Garonne, et qui récolte de bons vins rouges et blancs.

28 kil. *Podensac*, b. de 1594 hab., est situé sur la route de terre, à la g. du chemin de fer, au milieu d'un territoire de gravier renommé pour ses excellents vins blancs. Vis-à-vis, sur la rive dr. de la Garonne, se montre le joli v. de *Rions*, qui a conservé quelques débris de son ancien château fort.

30 kil. *Cérons* (1400 hab.), le *Sirione* des itinéraires romains. C'est à Cérons qu'il faut s'arrêter si on veut aller visiter *Cadillac*, petite V. de 2295 hab., située à 2 kil. du chemin de fer, sur la rive dr. de la Garonne; elle a conservé le château du duc d'Épernon, remarquable édifice de l'époque de la Renaissance, transformé en maison de détention (femmes).

34 kil. *Barsac* (2830 hab.), célèbre par ses vins blancs. Au delà de ce bourg, on traverse le Ciron, qui descend des Landes. A dr. s'étend une vaste plaine couverte de vignes; à g., plusieurs châteaux attirent les regards sur les coteaux de la rive dr. de la Garonne. Parmi ces châteaux, on remarque surtout celui de *Sainte-Croix du Mont*, entouré d'un vignoble renommé.

37 kil. *Preignac*, b. de 2426 hab. On y voit les ruines du château de Lauvignac. La station dépassée, on aperçoit à g. une petite église récemment bâtie; sur la dr., au milieu des vignes, se montre un petit château du siècle dernier. On traverse quelques bouquets de pins; puis, entre deux tranchées, une belle plaine couverte de vignes, de champs, de prairies et d'arbres de toute espèce.

42 kil. **Langon,** ancienne *Alingo*, V. de 4201 hab., pittoresquement située sur la rive g. de la Garonne. L'église paroissiale, qui date du XIIe siècle, mais qui avait été rebâtie dans le style gothique, probablement par les Anglais, a été remaniée et complétée dernièrement par l'architecte Duphot.

C'est à Langon que le chemin de fer quitte la rive g. de la Garonne pour passer sur la rive dr. Le pont sur lequel il franchit le fleuve a 212 mèt. de portée; il est formé de trois arches en tôle, dont deux mesurent 66 mèt. et la troisième 77 mèt. Il se compose de deux poutres en tôle de 5m,50 de hauteur, soutenant des pièces de pont qui portent les voies. Le fer employé dans cette construction pèse environ 900 000 kilogr. A la suite de ce pont, pour ménager un large débouché aux eaux de la Garonne qui se répandent dans la vallée, sur la rive dr. du fleuve, on a construit un viaduc courbe en pierre de trente-deux arches, ayant 16 mèt.

d'ouverture chacune. Bientôt après avoir dépassé ce viaduc, on perd de vue la Garonne, qui coule cependant à peu de distance. On laisse à g. une maison fortifiée avant d'atteindre

45 kil. *Saint-Macaire* (1448 hab.), jadis ville forte. L'église date du commencement du XIe siècle; elle est en partie du style roman, en partie du style gothique.

48 kil. *Saint-Pierre d'Aurillac* (1308 hab.). Au delà d'une tranchée assez longue, on laisse à dr., sur la rive dr. de la Garonne, l'embouchure du canal latéral à la Garonne et le château de *Castets*.

52 kil. *Caudrot*, v. de 1367 hab.

Avant de croiser la route de terre de Bordeaux à Toulouse, on entre dans une tranchée d'un kil. environ, au sortir de laquelle on voit, à dr., la Garonne, et à g., la vallée du Dropt. On franchit cette rivière sur un pont d'une seule arche de 28 mèt. d'ouverture.

56 kil. *Gironde* (929 hab.). Près de ce bourg, on montre des murailles en ruine auxquelles les habitants donnent, à tort ou à raison, le nom de *Château des quatre fils Aymon*. Un peu au delà, on côtoie à dr. la Garonne, qui coule entre de belles prairies bordées de saules et de peupliers. A g. une jolie villa se montre sur un coteau couvert de vignes; mais bientôt l'attention est attirée de ce côté par un paysage pittoresque. C'est la Réole, avec son vieux château en partie couvert de lierre, ses murailles croulantes, sa promenade de tilleuls, son église, dont le clocher neuf se dresse fièrement au-dessus des maisons groupées à sa base, son ancien couvent dominant le fleuve, son pont suspendu d'une seule arche, ses rues étroites dans lesquelles on peut à peine jeter un regard entre deux petits souterrains.

61 kil. **La Réole,** V. de 4193 hab., chef-lieu d'arr. de la Gironde, était nommée autrefois *Regula*, à cause de la règle de saint Benoît que les moines introduisirent au Xe siècle dans son monastère. Le château a été construit par les Anglais en 1186, puis agrandi aux XIIIe et XIVe siècles, et démoli en partie en 1629. Une de ses quatre tours, nommées autrefois les *Quatre-Sœurs*, n'existe plus; deux autres sont ouvertes et ruinées : il n'en reste qu'une, haute de 26m,20.

L'église de Saint-Pierre, du style de transition, a été fondée sous le règne d'Henri II; le clocher vient d'être reconstruit.

La station de la Réole dépassée, on longe à g. la route de terre, au pied de petits coteaux sur lesquels on remarque de jolies maisons de campagne. A dr., on domine la Garonne, dont on ne tarde pas à s'éloigner; à g. on laisse *Montagoudin* (187 hab.), *Saint-André du Garn* (236 hab.), *Mongausy* (513 hab.) et *Saint-Albert*. Entre la rive dr. et le chemin de fer, est le v. de *Bourdelles* (359 hab.).

67 kil., *Lamothe-Landeron*, b. de 1400 hab. En face, sur la rive g. de la Garonne, au sommet d'un rocher élevé, se dresse la tour de *Meilhan*, qui fut prise d'assaut par Charles VII en 1442. A peine a-t-on quitté la station de Lamothe, que l'on sort du département de la Gironde pour entrer dans celui du Lot-et-Garonne. Après avoir traversé le ruisseau de la Gupie, on croise la route de terre.

72 kil. *Sainte-Bazeille*, b. bien

bâti, de 2814 hab., situé à dr. du chemin de fer.

79 kil. **Marmande,** chef-lieu d'arr. du Lot-et-Garonne, V. de 8368 hab., bien située sur un plateau qui descend par une pente rapide vers la Garonne, et entourée d'une large esplanade qu'ombragent de beaux ormeaux. L'église a été construite aux XIIIe, XIVe et XVe siècles. Le chœur a été rebâti en grande partie avec le clocher, il n'y a pas encore deux cents ans, à la suite des désastres causés par la foudre en 1668 et 1672. On y remarque surtout une magnifique rosace de 7 mèt. de diamètre.

Au delà de Marmande, la plaine devient de plus en plus riche.

89 kil. *Fauguerolles*, v. de 748 h. Après avoir traversé le ruisseau du Tolzac, sur un pont d'une seule arche de 15 mèt. d'ouverture, on laisse à g. le v. de *Fauillet*. Plus loin, au delà d'une courte tranchée, on remarque sur la dr. un petit château.

96 kil. **Tonneins,** ancienne *Tonnantia*, V. de 7949 hab., bien bâtie et agréablement située sur un coteau de 25 à 30 mèt. d'élévation, qui domine presque à pic la rive dr. de la Garonne. C'est la patrie de Mme Cottin.

104 kil. *Nicole* (513 hab.). A peine a-t-on quitté cette station, qu'on aperçoit à dr. la Garonne, et bientôt on la côtoie sur un remblai construit en partie dans son lit. Un petit village se montre à g. sur des coteaux blanchâtres couverts de vignes; et presque aussitôt on voit s'ouvrir, du même côté, la large vallée par laquelle le Lot descend à la Garonne. Dès qu'on a aperçu cette rivière et le pont en pierre de sept arches qui le traverse, on entre dans un de ces affreux ponts-tubes inventés par des ingénieurs qui semblent avoir horreur de la nature. Celui-ci a 161 mèt. de longueur; il se compose de trois arches, dont deux de 45 mèt. et une de 71 mèt. Les voies sont supportées par des pièces de pont que relient, à la partie inférieure, quatre poutres en tôle, ayant 5^m,50 de hauteur; on a employé environ 1 000 000 de kilogr. de fer dans cette construction.

108 kil. *Aiguillon*, ancienne *Acillio*, V. de 4173 hab. Au-dessus de la gare, se dresse à g. le château inachevé, commencé par le duc d'Aiguillon, ministre de Louis XV, sur les débris d'un ancien château fort. On voit encore à Aiguillon quelques restes de murailles romaines.

116 kil. *Port Sainte-Marie*, petite V. de 2928 hab., aux rues étroites et pittoresques. Au delà de la station, on découvre à dr. une belle vue sur la Garonne, qui décrit une courbe gracieuse. A g. s'ouvre une vallée arrosée par le ruisseau de Poulac, que traverse un pont de 2^m,50 d'ouverture. A l'entrée de cette vallée, du côté opposé, le v. de *Clermont-Dessous* (1261 hab.) a groupé pittoresquement sur un promontoire ses maisons, son église et ses vieilles murailles. C'est une ancienne place forte qu'Amaury de Montfort assiégea vainement, en 1221, et que les routiers prirent en 1457.

122 kil. *Fourtic*, ham. dépendant de la commune de *Lusignan-le-Grand* (508 hab.).

127 kil. *Saint-Hilaire* (980 hab.).

130 kil. *Colayrac*, ham. dépendant de Saint-Cyr, dont la population se monte à 1827 hab. A 4 kil. de la station, le chemin de fer franchit le ruisseau de Courberieu. 1 kil. plus loin, il passe sous le canal latéral, puis il croise la route impériale, et, après avoir laissé à dr. l'église de Saint-Caprais, pénètre dans la gare d'Agen, construite à l'E. de cette ville, au pied d'un amphithéâtre de collines chargées de jardins en terrasses. Longtemps avant d'arriver, on a pu apercevoir le beau pont sur lequel le canal latéral traverse la Garonne; il est formé de 23 arches, dont 17 donnent passage au fleuve et dont les autres s'ouvrent sur une prairie souvent inondée.

136 kil. **Agen** (Buffet, 30 et 35 min. d'arrêt.) chef-lieu du département du Lot-et-Garonne, V. de 17 667 hab., est située, à 46 mèt. au-dessus de la mer, au pied d'une colline couverte de vignes, d'arbres fruitiers, de villas, et appelée la Côte de l'Ermitage.

La *cathédrale* d'Agen, consacrée à saint Caprais, fut fondée au XIe siècle sur les ruines d'un ancien monument dont il reste encore quelques tombeaux de marbre; dans l'abside, on remarque aussi des chapiteaux très-élégants, provenant sans doute de la première basilique. Le XIe siècle bâtit l'abside et ses trois chapelles; le transsept, dans sa partie inférieure, aussi bien que les deux chapelles qui s'ouvrent dans les croisillons parallèlement au chœur, appartiennent au XIIe siècle. Au XIIIe siècle, on construisit les voûtes du transsept, et le XIVe commença la nef, qui ne fut achevée qu'au XVIe. L'*église des Jacobins*, construite au XIIIe siècle, se fait remarquer par sa forme singulière. Des colonnes médianes la divisent en deux parties.

La *promenade du Gravier*, qui longe le bord de la Garonne, est une vaste place séparée en deux parties inégales par la route de Tarbes, et plantée d'ormes d'une grosseur extraordinaire. De cette promenade, on aperçoit les ponts de la Garonne : le pont de la route de terre, de 11 arches en pierre; une élégante et gracieuse passerelle suspendue d'une seule travée de 170 mèt., et le beau pont du canal.

Agen est la patrie de Bernard de Palissy, de Lacépède et de Jasmin. Ce dernier y demeure (sur le cours Saint-Antoine, près du café des Messageries).

En quittant Agen, on traverse, sur un pont de trois arches, le ruisseau de la Masse, et on se rapproche de la Garonne, qui décrit une forte courbe pour aller recevoir au S. les eaux que lui apporte le Gers. A g. le canal latéral et la route de terre courent parallèlement à peu de distance, au pied de coteaux bien exposés, sur lesquels on remarque un château en partie moderne, entouré d'un joli parc, avant de franchir la Seune.

145 kil. *Sauveterre* (620 hab.).

150 kil. *Saint-Nicolas* (511 hab.). Au 151e kil. on franchit le ruisseau de la Nèguevieille.

156 kil. *Lamagistère* (1880 hab.), première station du département de Tarn-et-Garonne. A 1500 mèt. au delà de ce village on traverse sur un pont de 10 mèt. le ruisseau de Barguelonne. Au 160e kil. on franchit le canal latéral sur un pont biais de 14^m,55, et bientôt on voit s'ouvrir à g. la vallée d'où descend la Grande-Barguelonne.

162 kil. *Valence-d'Agen*, V. de 3532 hab., située à la dr. du chemin de fer.

Après avoir traversé au 167e kil.

le ruisseau de la Sodèze sur un pont de 6 mèt., on atteint la station de

169 kil. *Malauze*, v. de 1120 hab., situé à g. du chemin de fer, à l'entrée d'un petit vallon, et dominé par les ruines d'un vieux château. Au delà de Malauze, on suit les contours de la Garonne que l'on voit se dérouler au-dessous du canal entre les peupliers. Au delà de *Boudou*, qui se montre à g. au pied d'un coteau, et près duquel s'élève un petit castel de forme carrée, on arrive au confluent de la Garonne et du Tarn, et l'on suit la rive dr. de cette dernière rivière. Après avoir traversé le ruisseau de Lautréol sur un pont de 5 mèt., on aperçoit le beau pont de neuf arches en pierre et en briques, qui relie la ville de Moissac à la rive g. du Tarn. Le chemin de fer continue à s'élever au-dessus du niveau de la mer; il était à 67m,81 à Valence-d'Agen; il atteint 74m,78 à

170 kil. **Moissac,** chef-lieu d'arrondissement du Tarn-et-Garonne, V. de 10 290 hab., qui possède deux des monuments les plus intéressants du midi de la France, son église et son cloître. L'*église* a été construite vers le milieu du XVe siècle, sur l'emplacement d'une ancienne église bâtie en 1063 et détruite on ne sait à quelle époque. C'est un édifice massif, auquel sa grosse tour carrée donne l'apparence d'un château fort; mais elle offre un portail curieux par ses sculptures. Le *cloître* se compose de fragments d'un monument du XIe siècle, replacés lors de la reconstruction des bâtiments claustraux, vers le commencement du XIIe siècle. Le chemin de fer a détruit une partie des bâtiments qui dépendaient du cloître.

A peine a-t-on quitté la station de Moissac que l'on entre dans un tunnel long de 85 mèt., auquel succède une tranchée profonde consolidée par des murs de soutènement. On passe ensuite sous un pont biais de 20m,50, puis on décrit, au delà de la route de terre, une forte courbe qui offre de beaux points de vue sur la ville, le canal et la vallée du Tarn. Au 182e kil., on franchit le Tarn sur un pont-tube de 308 mèt. de longueur composé de cinq arches, dont trois de 70 mèt. d'ouverture, et deux de 43 mèt. Ses parois s'élèvent à une hauteur de 5m,50; 2000 tonnes de fer et de fonte ont été employées à sa construction. Le Tarn franchi, on longe à dr. le canal qui vient aussi de traverser la rivière sur un beau pont de pierre.

187 kil. *Castelsarrazin*, chef-lieu d'arrondissement du Tarn-et-Garonne, V. de 6894 hab. Le chemin de fer s'éloigne du canal latéral et de la Garonne, pour se diriger à l'E.

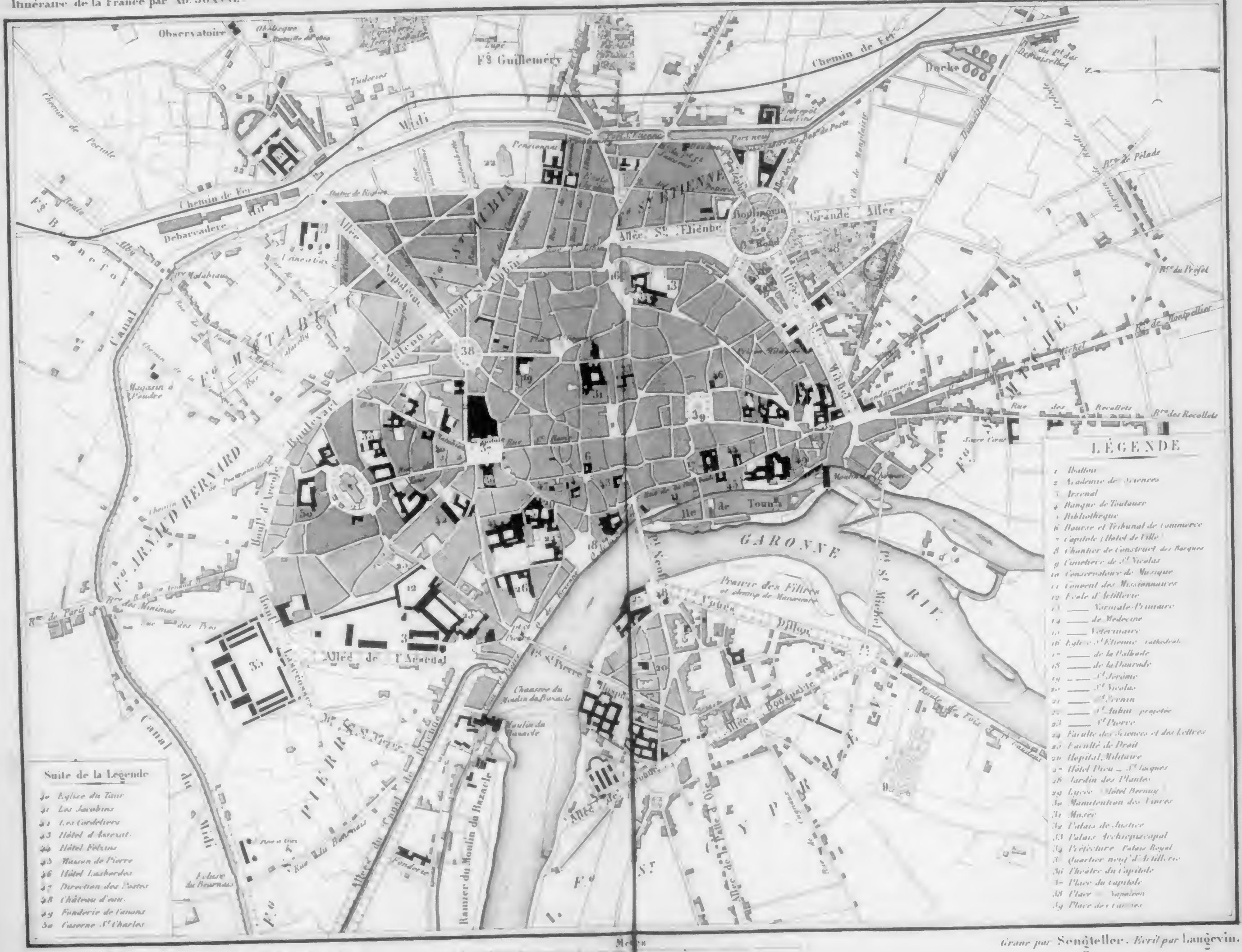
195 kil. *Lavilledieu* (876 hab.). Près du v. de Montbéton, on traverse une tranchée profonde de 8 à 12 mèt. et de plus de 2. kil de longueur, suivie d'un remblai qui est presque aussi long. On aperçoit à dr. un petit château entouré d'arbres; puis on laisse à g. l'embranchement qui, reliant Montauban au Lot et à Clermont, traverse le Tarn sur un beau pont de sept arches, chacune de 23 mèt. d'ouverture.

206 kil. **Montauban** (Buffet, 20 minutes d'arrêt), ancien *Mons Albanus*, chef-lieu du département de Tarn-et-Garonne, est une V. de 25 095 hab., située sur un plateau de 20 à 30 mèt. de hauteur, entre la rive dr. du Tarn, à l'O., et le ruisseau du *Tescou*, au S., et traver-

TOULOUSE.

Itinéraire de la France par AD. JOANNE.

L. Hachette et Cie Editeurs, Paris



Dressé par A. H. Dufour.

Gravé par Sengteller. Ecrit par Langevin.

sée en outre par un profond ravin. Quand on y arrive en venant du chemin de fer du Midi, on traverse le faubourg de *Ville-Bourbon*, situé sur la rive g. du Tarn. Un beau pont de pierre et de briques, construit de 1303 à 1316, et formé de sept grandes arches ogivales et de six petites arches comprises entre les grandes, relie le faubourg à la ville proprement dite. A son extrémité, du côté du faubourg, s'élève une porte en forme d'arc de triomphe, où l'on a placé une horloge. Quand on le traverse, on découvre de charmants point de vue, de quelque côté que l'on porte ses regards.

Outre le pont, les archéologues n'ont rien à visiter que la tour romane du clocher de Saint-Jacques. La *cathédrale* actuelle, élevée dans le style jésuite, n'offre aucun intérêt au point de vue de l'art, mais elle renferme un des plus célèbres tableaux de M. Ingres, le *Vœu de Louis XIII*. Dans l'église de Sapiac, faubourg séparé de Montauban par le Tescou, on voit un autre tableau de M. Ingres (*sainte Germaine*), offert par l'auteur à sa paroisse natale.

En quittant la gare de Montauban, située à 84^{m},82 de hauteur au-dessus de la mer, le chemin de fer traverse le canal de décharge sur un pont de 6 mèt., et s'éloigne du Tarn pour se rapprocher du canal latéral et de la Garonne, qu'il suit parallèlement dans la direction du S. E. jusqu'à Toulouse. On traverse la forêt de *Montech* en deçà de

218 kil. *Montbartier* (633 hab.).

225 kil. *Dieupentale* (458 hab.). 2 kil. après cette station, on aperçoit à g. le v. de *Canals* (484 hab.).

230 kil. *Grisolles*, V. de 2051 hab., située entre le canal latéral et la Garonne. L'église offre un portail assez remarquable, qui date du XIIIe siècle.

A 2 kil. de Grisolles, on aperçoit à g. le v. de *Pompignan-le-Franc* (652 hab.), dont le château, construit avec une certaine magnificence sur une terrasse, a vu mourir Lefranc de Pompignan, célèbre par les épigrammes de Voltaire. Les coteaux se rapprochent, les maisons deviennent de plus en plus nombreuses. On quitte le département de Tarn-et-Garonne pour entrer dans celui de la Haute-Garonne, avant le v. de *Saint - Rustice* qu'on laisse à g.

235 kil. *Castelnau d'Estretefonds.* Le v. est situé à 1 kil. à g. de la station, au pied d'une colline sur laquelle on remarque un château d'assez belle apparence, qui paraît avoir été reconstruit au siècle dernier. Les coteaux s'éloignent ; on voit s'ouvrir à g. la vallée qu'arrose le Giron, et au 238e kil. on traverse sur un pont de pierre de trois arches le Lhers, qui vient de recevoir le Giron.

241 kil. *Saint-Jory* (1125 hab.).

250 kil. *Lacourtensourt*, simple station du v. voisin de *Lespinasse* (271 hab.).

On laisse à g. *Saint-Alban* (260 hab.); à dr. le petit château de *la Tournelle* et *Fenouillet* (137 hab.), puis à g. *Croix Bénite* et *Camville*, avant de traverser le ruisseau de Mattemps. On aperçoit déjà Toulouse sur la dr., et, quand on a croisé la route de Lyon, on ne tarde pas à s'arrêter, à 144 mèt. au-dessus de la mer, dans la belle gare de

257 kil. **Toulouse.**

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

OMNIBUS correspondant avec tous les

trains. De la gare aux bureaux et aux hôtels, 25 c. par voyageur, et 20 c. par colis; à domicile, 40 c. par voyageur, et 30 c. par colis.

VOITURES DE PLACES. La course, 1 fr. 25 c; l'heure, 1 fr. 50 c.

HÔTELS : Classés par ordre alphabétique, aucun ne méritant une mention spéciale : *Capoul; Chaubart* ou *Cassel*, *Vidal*, bien situé sur la place du Capitole; de l'*Europe* ou *Bibent*, sur la place LaFayette; de *France*; du *Grand Soleil*; du *Midi*; de *Paris*; *Souville*, sur la place du Capitole; de *Londres*, etc., etc.

RESTAURANTS et CAFÉS : *Tirolier*, place du Capitole; *Bibent*, idem; *Dardignac*, place Rouaix, 10; le *Café Divan*, place du Capitole; *Rouch*, rue Saint-Rome, 30, etc.

BAINS : A l'*Hôtel de Londres*, rue de la Pomme; *Laclau*, rue des Couteliers; *Stoll*, au Grand-Rond; la *Samaritaine*, pont de Tounis.

LIBRAIRES. Arnauné et Cie, Bonnemaison, Bourdin, Delboy, J. M. Douladoure, Gimet, Nouguès, Privat, Brun et Rey, Cluzon, Meissonnier, père et fils, Milhès et Cie, Itié Amouroux et Cie, P. Ferrère, Bompard, Tressarieu, Dufour.

SITUATION.

Toulouse est située à 146 mèt. de hauteur au-dessus du niveau de la mer, sur la rive dr. de la Garonne, qui la sépare du faubourg de Saint-Cyprien, et au point de jonction des canaux du Midi, latéral et Saint-Martory. Placée à mi-chemin de la Méditerranée et de l'Océan, dans un pays fertile, elle forme comme le sommet d'un triangle dont les Pyrénées sont la base, et dont tous les produits convergent nécessairement vers ses entrepôts. Aussi sa population augmente-t-elle d'année en année. Elle n'était en 1831 que de 59 639 hab., elle s'élevait en 1856 à 103 144. C'est encore une ville bâtie en grande partie de briques, laide, monotone, aux rues étroites, tortueuses et mal pavées; mais elle s'embellit tous les jours et possède un grand nombre de monuments intéressants.

HISTOIRE.

Les historiens ignorent l'époque précise à laquelle la ville de Toulouse fut fondée. Seulement il est certain que, quatre cents ans avant la conquête des Gaules par César, la tribu kimrique des Tectosages s'empara de Toulouse et en fit une des villes saintes de la Gaule. Le Dieu Belen, l'Apollon gaulois, y avait un temple renommé. Un étang était spécialement consacré à ce Dieu, et c'est là que les Tectosages jetaient les trésors enlevés sur leurs ennemis. Les avides Romains saisirent la première occasion favorable pour attaquer cette ville où tant de richesses étaient englouties. Le consul Q. Servilius Cépion, ayant surpris Toulouse par trahison, fit fouiller le lac où, d'après Strabon, il trouva 15 000 talents, ce qui correspondrait à 85 millions 500 000 fr. de notre monnaie. Mais l'année suivante Cépion fut attaqué par les Kimris sur les bords du Rhône, et 120 000 Romains périrent égorgés sur le champ de bataille; on épargna seulement dix hommes pour porter en Italie la nouvelle de la bataille. Quelques années après, Marius vengea Cépion et réunit le territoire des Tectosages et leur cité à la Province. Sous Auguste, Toulouse devint colonie de droit latin, et graduellement elle s'éleva au premier rang dans la Gaule méridionale.

En 413, les Visigoths occupèrent pour la première fois Toulouse : mais ils en furent bientôt chassés, puis, y étant rentrés en 419, ils en

firent la capitale de leur royaume. Un siècle plus tard, Clovis y entra à son tour en vainqueur, et pendant deux siècles les Franks la gardèrent sous leur domination. A peine avait-elle reconquis son indépendance, que les Sarrasins vinrent l'assiéger en 721. Si une première victoire d'Eudes, roi d'Aquitaine, sous les murailles mêmes de Toulouse, et la grande victoire de Carl-Martel, la sauvèrent du joug musulman, elle retomba en 767 sous le pouvoir détesté des Franks. En 864, elle fut de nouveau prise et saccagée par les Normands; mais peu à peu, grâce à la faiblesse de la dynastie carlovingienne, le Midi recouvra son indépendance et les comtes de Toulouse, nominalement vassaux du roi de France, devinrent plus puissants que leur suzerain.

Pendant les xe, xie et xiie siècles, les opinions manichéennes s'introduisirent dans le Toulousain, et l'Église catholique commença à sévir contre les hérétiques. En 1020, des manichéens furent brûlés vifs à Toulouse, et, depuis cette époque, la ville orthodoxe a donné souvent des preuves de son zèle pour les saines doctrines de l'Église, en faisant rouer ou brûler les hérétiques.

Cependant le comte Raymond VI, qui monta sur le trône en l'an 1194, éprouvait une certaine répugnance à brûler ses sujets, et par cela même devint très-suspect à l'Église. Le pape adressa au comte plusieurs moines de Cîteaux pour l'exhorter à détruire l'hérésie par le fer et la flamme, et, comme Raymond hésitait toujours, le pape envoya pour renfort à ses fidèles l'abbé de Cîteaux lui-même, Armand Amaury. « C'était, dit M. Henri Martin, un fléau de Dieu envoyé dans un jour de colère.... Cet homme avait sous sa robe de moine le génie destructeur des Genséric et des Attila. » Il s'adjoignit l'ancien troubadour Fouquet, et, d'accord avec cet apôtre, commença son épouvantable mission de convertisseur. Saint Dominique aussi, le célèbre inventeur de l'inquisition, vint s'unir à eux et les aider de son zèle et de sa cruauté.

Il ne nous appartient pas de raconter cette guerre horrible qui en vingt ans détruisit une nationalité, et ramena la barbarie la plus effroyable dans le pays le plus policé de l'Europe.

La lâcheté du comte de Toulouse, qui poussa l'ignominie jusqu'à se croiser lui-même et à implorer avec larmes les saints inquisiteurs, ne sauva pas sa ville, et cinq fois Toulouse fut attaquée par les hommes du Nord. La première fois, la population se défendit avec une telle énergie que Simon de Montfort fut obligé de lever le siége au bout de quinze jours; mais, après la malheureuse bataille de Muret, où périt Pierre II, roi d'Aragon, qui venait au secours de son allié Raymond (voy. page 418), Toulouse fut occupée par les croisés (1214).

Le fils de Raymond avait plus d'énergie que son père : il alla demander du secours à la république de Marseille, intéressa toute la Provence en sa faveur, et se trouva bientôt à la tête de 100 000 combattants. A cette nouvelle, Toulouse se souleva de nouveau, et Simon vint l'assiéger pour la troisième fois. Deux attaques successives dirigées par le comte en personne furent repoussées avec une telle vigueur, que les croisés résolurent d'en venir à bout par la trahison. Fouquet,

homme habile en perfidies, « envoya l'abbé de Saint-Sernin proposer aux citoyens de se remettre à sa merci, leur garantissant, au nom de Dieu, de l'*Apostoile* et de tout le clergé, qu'ils ne perdraient ni corps, ni biens, ni liberté, mais que, s'ils refusaient, les otages pris par Simon seraient *occis de male mort*. Les Toulousains ne connaissaient que trop la perfidie de l'évêque. Ils ne purent croire pourtant que Fouquet osât transgresser les terribles serments qu'il leur faisait de par Dieu, la Vierge et le corps du Sauveur, et n'eurent pas le courage de livrer à la mort quatre-vingts ou cent des notables de la cité, que Simon gardait au Château-Narbonnais. » Mais, dès que Fouquet et Simon furent entrés dans la ville, ils tinrent la promesse mentale qu'ils s'étaient faite de violer leur serment. « Tous ceux des principaux bourgeois qui ne purent s'échapper de Toulouse dans le premier tumulte furent emmenés captifs, dispersés en terres étrangères, et entassés au fond des cachots, où un grand nombre périt de douleur et de misère, sans qu'on prît la peine de séparer les morts des vivants. » (*Henri Martin*).

Cette victoire de la trahison releva un moment les affaires de Montfort; il passa le Rhône pour aller porter la guerre en Provence; mais, pendant son absence, Raymond VI marcha rapidement sur Toulouse et s'en empara facilement. Simon fut obligé d'accourir pour assiéger la ville une quatrième fois. Le siége dura dix mois. « Or, voici, dit la chronique, qu'il y avait dans la ville un pierrier sous un sorbier, près de Saint-Sernin, et les femmes et les filles et les épouses de ceux de la ville le bandèrent et tirèrent, et la pierre *alla tout droit où il fallait.* » Simon eut la tête brisée du coup. Les hommes du Nord proclamèrent le fils de Simon, Amaury de Montfort, comte de Toulouse, et tentèrent un dernier assaut, qui ne leur réussit pas mieux que les autres. Ils furent forcés de lever le siége le 25 juillet 1218.

En 1219, le fils de Philippe-Auguste vint en personne bloquer Toulouse; mais, après deux mois et demi de siége, il s'en alla comme il était venu, et en 1222, Raymond VII succéda sans obstacle à son père. Il ne devait pas rester longtemps indépendant. En 1226, la guerre éclata de nouveau, et en 1229, Raymond fut obligé d'implorer la grâce du roi de France; Fouquet rentra en triomphe dans Toulouse, et l'inquisition s'y organisa d'une manière formidable, malgré quelques insurrections rapidement comprimées.

En 1562, pendant les guerres de religion, il y eut de nouveaux massacres à Toulouse. On se battit dans les rues quatre jours entiers; mais l'armée de Blaise de Montluc donna la supériorité aux catholiques, et les huguenots, au nombre de 4000, furent égorgés ou suppliciés. Dix ans plus tard, au signal parti de Paris le jour de la Saint-Barthélemy, trois cents huguenots furent égorgés dans les prisons par les élèves de l'université, et trois conseillers au parlement furent pendus. L'inquisition avait porté ses fruits naturels en ce pays comme en Espagne; et Toulouse, pendant longtemps, n'a plus guère fait parler d'elle que par la férocité de son orthodoxie. En 1618, le célèbre

Vanini fut traduit devant le parlement sous l'accusation de panthéisme, et condamné à être brûlé vif, après avoir eu la langue coupée. Cette atroce sentence reçut son exécution le 19 fév. 1619. En 1762, sous l'accusation injuste d'avoir tué son fils, un vieillard protestant, Jean Calas, fut roué vif. Personne n'ignore avec quel zèle infatigable Voltaire s'employa en faveur de cette famille infortunée, et le succès qu'il obtint après trois ans d'efforts. L'arrêt fut cassé, Jean Calas réhabilité, et ses enfants délivrés rentrèrent en possession de ce qui restait des biens de leur père.

Toulouse fut le théâtre du dernier combat livré en 1814 entre les Français et les alliés. La fortune offrit alors au maréchal Soult une chance de succès inespérée. Wellington avait jeté un pont sur la Garonne, en aval de la ville. Le 4 avril, il fit passer sur la rive dr. du fleuve le général Beresford, avec une division de 10 000 hommes; le reste de son armée devait passer le lendemain. Mais pendant la nuit, la Garonne s'enfla subitement et enleva le pont. L'avant-garde anglaise se trouva ainsi séparée du corps de bataille, sans artillerie, sans munitions, et livrée, sans espoir de secours, aux coups de l'armée française tout entière, laquelle ne demandait qu'à frapper. Wellington la crut perdue et songea un moment à la retraite, car ces 10 000 Anglais étaient l'élite de son armée. Mais, pendant trois jours entiers, le maréchal Soult resta l'arme au bras et ne donna aucun ordre. Wellington eut le temps de rétablir son pont, et ajouta, le 8 avril, 40 000 soldats aux 10 000 de Beresford. Les positions retranchées qui défendaient la ville furent attaquées le 10 au matin. Les divisions françaises firent en vain une résistance héroïque; après la prise de plusieurs redoutes, elles furent obligées d'effectuer leur retraite.

L'année suivante, le 17 août, le général Ramel, royaliste éprouvé, chargé par Louis XVIII du commandement militaire du département de la Haute-Garonne, fut massacré et littéralement haché en morceaux par la populace royaliste de Toulouse, dont il essayait de contenir les fureurs. C'est le dernier fait marquant de l'histoire de Toulouse.

MONUMENTS PUBLICS.

La *Cathédrale* de Toulouse, fondée on ne sait à quelle époque, et consacrée à saint Étienne, se compose aujourd'hui de plusieurs parties, non-seulement distinctes, mais ne se reliant pas même entre elles. Au-dessus de la galerie percée à jour qui surmonte le portail, se développe une immense rosace dont le milieu ne se trouve pas sur la même ligne que la pointe de l'ogive du portail. A g., s'élève un clocher terminé en 1531, masse énorme et disgracieuse qui contenait autrefois la grande cloche Cardailhac, transformée, pendant la Révolution, en monnaie de billon. La nef est très-grande, mais beaucoup trop large pour sa hauteur; un gros pilier la sépare du *chœur*, autre église bâtie derrière la première et sur un axe différent. Le chœur est vraiment beau, malgré son lourd jubé; tout autour sont disposées dix-sept chapelles, dont les décorations modernes dépassent tout ce que le mauvais

goût de l'Empire et de la Restauration a produit de plus hideux.

La plus belle église de Toulouse est l'église romane de *Saint-Saturnin*, vulgairement **Saint-Sernin**, ainsi nommée d'un martyr chrétien qui fut attaché par les pieds à un taureau sauvage. Bien qu'elle paraisse construite d'un seul jet, trois époques différentes, dit M. Viollet-le-Duc, ont contribué à son érection. Les parties les plus anciennes, qui sont le chœur et les transsepts, ne peuvent pas remonter au delà du XIIe siècle. Au XIVe siècle, on continua la façade, qui est demeurée inachevée jusqu'à nos jours, puis on éleva les deux derniers étages de la tour centrale et la flèche qui la surmonte. Dans le XVIe siècle, on termina la galerie de la nef. A l'extérieur, la partie la plus intéressante de St-Sernin est l'abside, flanquée de ses cinq chapelles. La chapelle du milieu est éclairée par cinq fenêtres; les autres n'en ont que trois. Dans l'intervalle qui sépare les chapelles, s'ouvre une fenêtre surmontée par un large oculus. A dr., et à g. en avant de l'abside, s'étendent les deux parties du transsept, flanquées chacune de deux chapelles construites sur le même plan. L'abside elle-même forme comme un soubassement au-dessus duquel s'élève le chevet de l'édifice, percé de gracieuses fenêtres. Toutes ces constructions semblent s'appuyer mutuellement, pour servir de base à la tour qui s'élève au point de jonction des bras de la croix. De cet ensemble résulte, comme l'a dit M. Mérimée, une disposition pyramidale des plus heureuses, qui frappe de loin le spectateur.

On peut entrer dans l'église, soit par la porte de la façade située à l'occident, soit par la porte du S. (la porte Miégeville), située en face de la rue du Four, et précédée d'un charmant portail isolé, malheureusement mutilé, que Nicolas Bachelier construisit dans le style de la Renaissance; soit par la porte des Comtes, qui s'ouvre à l'extrémité du transsept droit, en face de la rue Bellegarde. A droite et à gauche de la grande nef, haute de 21 mèt., s'étendent deux nefs latérales, dont les deux premières ont plus de 9 mèt., et les deux autres plus de 7 mèt. de hauteur. Les cinq nefs sont nues et n'ont pas de chapelles.

L'axe de l'édifice a quatre déviations, peu apparentes à l'œil, et que des mesures prises avec le plus grand soin ont pu seules faire découvrir; sa longueur totale est de 109 mèt. Chaque transsept a 22 mèt. 04 de longueur à partir du centre du clocher, sur 8 mèt. 60 de largeur. L'une des chapelles du transsept du midi (dr.) renferme un Christ byzantin très-remarquable. Dans le transsept du N. s'ouvre la chapelle où le cadavre du maréchal de Montmorency fut déposé après son exécution, en 1632. Le *chœur* n'offre rien de bien curieux: on y remarque seulement la dernière stalle haute à gauche, représentant un porc assis dans une chaire; on lit à côté: *Calvin le Porc*, P t (prèchant).

Le pourtour de l'abside, nommé par le peuple le *tour des corps saints*, est l'objet d'une vénération particulière, à cause des reliques qu'il contient. A g., devant la chapelle de Saint-Georges, est suspendu un *ex-voto* solennel, consacré à l'apôtre de Toulouse et aux reliques des saints de la basilique, pour de-

mander à Dieu la cessation de la peste qui décima la ville en 1520. Il consiste en une représentation en bois et en relief de la basilique de Saint-Sernin, entourée de son mur d'enceinte, défendue par ses tours et son artillerie. La flèche élancée de l'église domine l'enceinte et l'édifice, où conduisent huit portes protégées par des créneaux. On remarque, à peu de distance de la basilique, l'ancien donjon de la ville qui faisait partie du Capitole, flanqué de ses quatre tourelles, démolies de nos jours, qu'on surmonta plus tard d'une Renommée en bronze, ouvrage attribué aux élèves de Bachelier, et qui se voit aujourd'hui sur la colonne de la place Dupuy.

Vis-à-vis de la chapelle du Saint-Esprit, en dehors et à la hauteur des balustres du baldaquin, les amateurs remarqueront une belle *Sainte-Famille* attribuée au Corrége, et très-mal placée, qui ornait autrefois la galerie du comte Dubarry. N'oublions pas de mentionner enfin, avant de descendre dans les cryptes, les curieux bas-reliefs incrustés dans le mur du sanctuaire, et qui, selon les auteurs de la monographie de saint Saturnin, ont peut-être appartenu au cycle carlovingien.

Les *cryptes* de Saint-Sernin contenaient autrefois un très-grand nombre de reliques : apôtres, confesseurs, docteurs, vierges, etc.; mais en 1794 toutes les châsses d'or et d'argent qui renfermaient les corps saints furent enlevées; cependant les reliques furent conservées intactes, grâce à la présence d'esprit et à la fermeté du P. Hubert, curé constitutionnel de Saint-Sernin. Privées de leurs anciennes richesses, mutilées d'abord, puis recouvertes d'une couche de plâtre et de chaux, les cryptes restèrent jusqu'à ces dernières années dans le plus triste état d'abandon et de ruine. Elles viennent d'être restaurées, sous la direction de M. du Mège. Le sacristain chargé de les montrer aux étrangers signale surtout à l'attention des visiteurs la châsse qui contient le chef de saint Thomas d'Aquin, et qui a été transférée solennellement le 18 juillet 1852 de la chapelle du Saint-Esprit dans les cryptes, déjà en partie restaurées. Deux grandes tables de marbre blanc incrustées dans les murs des deux escaliers portent deux longues inscriptions qui énumèrent, à la suite d'un précis historique, « toutes les reliques que la Religion conserve à Saint-Sernin, et constatent que ceux qui visitent les sept principaux autels de cette église abbatiale obtiennent des indulgences pareilles à celles que l'on acquiert devant les sept autels de l'église de Saint-Pierre de Rome. »

M. de Caumont (*Bulletin monumental*, t. XVIII, p. 489) signale, dans les reliques conservées à la sacristie, deux magnifiques *chapes*, l'une du XIIIe siècle, d'une richesse extraordinaire, et l'autre plus ancienne.

La hauteur totale du *clocher*, prise du dallage de l'église et sans y comprendre le pyramidion, la boule et la croix, est de 63m,72. De la galerie, on découvre un immense panorama sur Toulouse, les plaines et les collines du Languedoc, et toute la chaîne des Pyrénées.

L'église des **Jacobins** est transformée, depuis la Révolution, en caserne d'artillerie. Elle se compose d'un seul vaisseau, divisé en deux

nefs par une rangée de longues colonnes. Des chapelles rayonnent autour de l'abside unique. Sur le flanc N. de l'église, en avant des travées rayonnantes, s'élève un grand et beau clocher, ayant une base épaisse et ne communiquant avec la nef que par une arcade; ce clocher a été bâti, en 1294, sur le plan octogonal, de la base au faîte; toute sa construction est de briques, sauf les bandeaux, les gargouilles, les chapiteaux et les pinacles, qui sont en pierre, et les colonnettes de la balustrade supérieure, qui sont en marbre. Le rez-de-chaussée seul est voûté.

En 1561, le canon des calvinistes renversa la flèche qui surmontait la tour. Afin de garantir leur clocher, les moines lui donnèrent alors pour couronnement un ange qui portait une relique de saint Thomas d'Aquin, renfermée dans une boîte d'argent.

L'**église des Cordeliers** sert de magasin à fourrages; elle se compose d'une grande nef ogivale flanquée de dix-huit chapelles.

La *Daurade* (dorée), située sur le quai du même nom, a été bâtie en 1764, d'après le plan de l'architecte Hardi. L'église qu'elle a remplacée était construite, dit-on, sur les ruines d'un temple d'Apollon. Le chœur de l'édifice actuel est orné de sept tableaux par M. Roques père. Dans la chapelle à g., on remarque la statue de *Notre-Dame la Noire*, qu'on portait en procession dans les temps de calamités. Le monument du poëte *Godolin* se trouve dans une chapelle de dr., en entrant par le quai. D'après une tradition contestée, Clémence Isaure aurait été ensevelie dans la même église.

La *Dalbade* (*dealbata*, blanche) fut bâtie au milieu du XV[e] siècle sur l'emplacement d'une église fort ancienne. L'intérieur se compose d'une seule nef extrêmement hardie. On y voit deux statues de Nicolas Bachelier. Le portail sculpté par le même artiste est une des plus charmantes choses dont la Renaissance ait enrichi la ville de Toulouse. La tour de la Dalbade mérite aussi d'attirer l'attention.

L'église du *Taur* ou du Taureau, ainsi nommée parce que le taureau qui traînait le corps de saint Saturnin s'arrêta dans cet endroit, semble dater de la fin du XIII[e] siècle.

A l'Arsenal, l'antique église de *Saint-Pierre des Cuisines* contient un beau tombeau byzantin.

La *chapelle de l'Inquisition*, où se voit encore une cellule occupée jadis par saint Dominique, appartient actuellement aux Jésuites, qui y ont établi leur noviciat.

Le **Capitole** ou l'hôtel de ville de Toulouse, forme l'un des côtés de la place qui porte son nom, dérivé de *caput Tolus* (tête de Toulouse) ou de *capitulum* (chapitre). C'est un grand édifice d'une architecture médiocre, construit par Cammas dans le style ionique, de 1750 à 1760. Huit colonnes de marbre incarnat supportent un fronton triangulaire dont le tympan a été consacré depuis un siècle à tous les souverains qui ont régné sur la France.

Au fond de la première cour où Montmorency eut la tête tranchée, en 1632, se trouve une belle porte construite par Bachelier; au delà de cette porte, un grand escalier, qui s'ouvre sur la g., monte à la salle des Pas-Perdus, où sont exposés quatre tableaux rappelant des épisodes de l'histoire de Toulouse.

De là, on pénètre dans la *Salle des Illustres*, ainsi nommée parce qu'elle renferme les bustes des quarante-trois plus illustres Languedociens. On y remarque : le peintre Antoine Rivalz ; le poëte Campistron ; le célèbre compositeur Dalayrac; Paul Riquet; Pierre de Fermat, que Pascal proclamait le premier géomètre de l'Europe ; le poëte Godolin; dom Vaissette, le savant bénédictin de Saint-Maur; le sculpteur Nicolas Bachelier ; le jurisconsulte Cujas; et enfin Guy du Faur, seigneur de Pibrac, magistrat, diplomate, moraliste et poëte apologiste de la Saint-Barthélemy.

A g. de la salle des Illustres, en regardant la place du Capitole, s'ouvre la salle de *Clémence Isaure*, où l'Académie des Jeux-Floraux tient ses séances. Elle est ornée de la statue en marbre de la célèbre fondatrice des jeux. Dans la salle des *archives*, qui fait suite à celle de Clémence Isaure, on voit le portrait du poëte Godolin et le coutelas qui trancha la tête de Montmorency.

Le *palais de justice*, construit sur l'emplacement du Château-Narbonnais, contient trois salles curieuses dont les plafonds sont ornés de sculptures.

HÔTELS ET MAISONS PARTICULIÈRES.

L'hôtel d'Assezat se trouve situé au carrefour que forment les rues du Pont-Neuf, des Marchands, de la Bourse, de l'Écharpe et des Paradoux. A l'extérieur, rien n'attire d'abord les regards des passants; toutefois, si la porte a perdu les tourelles et les clochetons qui la couronnaient, elle a conservé un beau fronton ; elle est, en outre, surmontée de festons et de guirlandes. Mais, dès qu'on l'a franchie, on a sous les yeux l'un des plus beaux monuments du XVI[e] siècle, indignement mutilé, dégradé, souillé, sali. La cour est carrée; les deux corps de bâtiment adjacents à l'angle opposé au portail présentent trois sortes de colonnes superposées : ionique orné au rez-de-chaussée, toscan au premier étage et corinthien au deuxième étage. A leur point de jonction s'élève en demi-saillie la tour de l'Escalier, terminée par une flèche et un clocheton, et décorée dans le même style. La baie de la porte est ornée de colonnes torses qui servent d'appui à un cartouche sur lequel on lit le millésime 1555; les battants à compartiments sont consolidés par des clous à tête fleuronnées. Si l'on doit en croire la tradition, cet hôtel aurait été construit d'après les dessins du Primatice.

La rue de la Dalbade contient plusieurs hôtels de la Renaissance dignes d'une visite. Le premier est la **Maison de pierre**, édifice lourd, massif, disgracieux, mais puissant et original, qui date du commencement du XVII[e] siècle. On a employé dans sa construction les débris d'un temple somptueux, consacré probablement à Pallas. Le portail extérieur, formé de deux portes plein-cintre séparées l'une de l'autre par une élégante colonne, est encadré de chaque côté par deux colonnes accouplées dont les chapiteaux, se terminant en socle, attendent encore leurs statues. Huit massives colonnes cannelées à demi engagées dans la muraille, décorées de bas-reliefs à mi-hauteur et séparées par des fenêtres élégantes, complètent la façade. L'intérieur,

plus orné et mieux fini, n'a ni la même lourdeur ni la même originalité.

Au n° 22 de la même rue, un peu au delà de l'hôtel Saint-Jean, les regards sont attirés par un portail de petites dimensions, dans le style italien de la Renaissance; c'est l'entrée de l'**hôtel Catelan,** actuellement l'*hôtel Felzins*, construit, dit-on, par Bachelier. Ce portail est un arc à plein-cintre, flanqué de quatre colonnes corinthiennes cannelées; ces colonnes, engagées dans le mur, soutiennent un entablement et une frise à bossages en marbre de couleur, et forment de chaque côté une sorte d'avant-corps, au-dessus duquel s'ouvre une fenêtre cintrée, ornée, dans son pourtour, d'un bandeau ou cadre qui est décoré avec toute la recherche de l'époque. A dr. et à g. sont deux magnifiques Termes.

L'intérieur de l'hôtel renferme une très-belle cheminée appelée cheminée d'Hercule, et attribuée à Jean Goujon. Un cartouche élégant porte cette inscription : *Hercules gallicus*.

L'**hôtel Lasbordes** ou *Fleyres* a été également construit par Bachelier et peut être considéré comme son chef-d'œuvre. La cour est ornée d'admirables sculptures : chaque croisée est accolée de deux statues qui semblent vivre sur leurs socles de pierre; on remarque surtout une vieille femme qui passe pour une des choses les plus belles que la sculpture ait jamais produites.

L'**hôtel Bernuy** (lycée) est un édifice un peu plus ancien; tout y révèle le style sobre encore du xve siècle. La cour était très-belle, mais les travaux entrepris en 1857 l'ont entièrement mutilée.

MUSÉES. — COLLECTIONS.

Le **Musée** de Toulouse, sinon le plus riche musée des départements, du moins l'un des plus variés et des plus intéressants, occupe l'ancien couvent des religieux de l'ordre de saint Augustin, dont les remarquables restes méritent à eux seuls une visite. Il se compose de trois collections principales : le musée des Antiques, celui des tableaux et des plâtres, et celui d'histoire naturelle.

Le *Musée des Antiques* n'a été fondé qu'en 1817; il doit sa création à M. Alexandre Du Mège, qui en est aujourd'hui l'inspecteur; la collection se compose de 9000 objets précieux, rangés en ordre dans deux cloîtres entourant deux jolis jardins. Parmi les antiquités les plus curieuses, on remarque : les autels votifs dédiés aux divinités locales des Pyrénées, qui forment la suite la plus nombreuse qu'on connaisse peut-être dans cette branche de la Mythologie (V. R. 70); la série, sans rivale en France, des quarante têtes impériales en marbre qu'ont mises à jour les fouilles de Callagorris (Martres, V. R. 68); l'Ariane à deux couleurs; la charmante tête de Vénus, etc.

Dans les galeries de l'étage supérieur sont disposés de nombreux vases peints, des séries de bustes, figurines, statuettes, armes, styles, scarabées, papyrus et peintures, etc. C'est là aussi que l'Académie des sciences de Toulouse a déposé son beau médaillier, riche de près de 5000 pièces.

La *salle des plâtres* occupe l'emplacement de l'ancienne chapelle de Notre-Dame de la Pitié, belle construction à deux nefs, qui contient aujourd'hui une collection de figures moulées sur l'antique. Un escalier, d'une construction hardie, monte de la salle des plâtres au *musée des tableaux*. La salle principale, l'ancienne église des Augustins, est vaste et suffisamment éclairée; mais l'humidité qui y règne a endommagé les tableaux, qui viennent d'être en partie restaurés (1858). Le musée de Toulouse a été fondé en 1792; l'ouverture en eut lieu le 10 fructidor an III; il contient environ 500 tableaux.

Parmi les toiles originales des écoles italiennes, on remarque : un Canaletto (6); un Michel-Ange Caravage (7); deux Guerchin (24, 25); deux Guido Reni (27, 28); un Pérugin (42); un Raphaël douteux, qui semble plutôt devoir être attribué à Jules Romain (48); un Salvator Rosa (63); un Vanni (73); etc.

L'école espagnole est représentée par un beau tableau de Murillo (39).

Les écoles flamande, allemande et hollandaise, offrent deux paysages de Breughel (112, 113); trois Philippe de Champaigne (119); un Crayer (126); trois Van Dyck (127, 128, 129); un Janssens (135); un Jordaens (136); un Karel Dujardin (142); un Van der Meulen (150); un Miéris (151); un Rubens (160); un Ruysdael douteux (163); deux Wouwermans (171, 172), etc.

Dans la collection de l'école française on remarque des tableaux de Brascassat (220); Coignet (225); Couture (226); Eugène Delacroix (232); Gérard (252); Gérôme (253); Giroux (254); Gros (255, 256, 257, 258); Isabey (266); Jouvenet (267, 268); Largillière (281, 282, 283); Mignard (299); Monnoyer (304, 306); Poussin (315, 316); Rigaud (326); Rivalz, artiste de Toulouse (329); Roques (347); Schopin (353); Valentin (375); Glaize (sans n°); Hédouin (sans n°), etc.

La *bibliothèque* publique, rue du Lycée, n° 1, est ouverte tous les jours, excepté le lundi, depuis 10 h. du matin jusqu'à 3 h. du soir. D'après M. Pont, elle renferme aujourd'hui plus de soixante mille volumes et sept cents manuscrits, et présente dans toutes les branches de la bibliographie de précieuses collections et de très-bons ouvrages. Les éditions du xve siècle et du commencement du xvie, les volumes rares, sont en grand nombre, et beaucoup de ces livres, indépendamment de leur mérite intrinsèque, tirent plus de valeur encore des savants illustres auxquels ils ont appartenu, et des notes autographes ou des signatures qu'ils contiennent.

En outre, la bibliothèque de Saint-Étienne comprend environ sept mille volumes, qui tôt ou tard feront partie de la bibliothèque publique.

ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION PUBLIQUE.

La plus ancienne et la plus célèbre des sociétés littéraires et savantes de Toulouse est l'*Académie des Jeux Floraux :* elle date de plus de cinq siècles, et commença dans un des faubourgs par « *la très-gaie compagnie des sept troubadours de Toulouse et mainteneurs du gay savoir*. Le premier poëte couronné par la compagnie fut maître Arnaud Vidal de Castelnaudary. L'institution vit s'étendre peu à peu sa célébrité, et, vers la fin du xve siècle, une dame noble, Clémence Isaure, fille probablement de la maison de Laudun, acheva de consolider l'œuvre des mainteneurs, en lui consacrant plusieurs grands et notables revenus. » Le nombre des académi-

ciens est de 40, le préfet de la Haute-Garonne et le maire de Toulouse sont *académiciens-nés*, et distribuent tous les ans six fleurs en prix de poësie : l'Amarante, la Violette, le Souci, la Primevère, le Lis et l'Églantine. En 1856, 467 poëtes ont soumis leurs vers au jugement de l'Académie.

L'Université a été fondée en 1229; c'est la plus importante de France après celle de Paris; elle comprend une faculté de droit, une faculté des sciences, une faculté des lettres, une école de médecine et de pharmacie; cette dernière a reçu, en 1855, 205 élèves.

Toulouse possède en outre l'une des trois *écoles vétérinaires* de France : cette école est située à g. de la gare (en venant de Bordeaux), de l'autre côté du canal, au pied de la colline que domine l'*observatoire*, construit en 1839 d'après les plans de M. Vitry, et dirigé par le célèbre physicien et astronome, M. Petit.

L'école des beaux-arts et des sciences industrielles était fréquentée en 1855 par 579 élèves.

Toulouse n'a qu'un seul *jardin public*, son **jardin des Plantes**, qui s'ouvre sur l'allée Saint-Michel, à l'extrémité méridionale de la ville. Ce jardin, établi et enrichi par le célèbre botaniste Picot de Lapeyrouse, occupe, dans l'ancien enclos des Carmes déchaussés, une assez vaste superficie de terrain; il renferme une intéressante collection des plantes des Pyrénées, mais il est mal dessiné, mal entretenu et tout à fait indigne, comme jardin public, d'une ville aussi peuplée et aussi riche que Toulouse. Il est ouvert au public les dimanches, jeudis et jours de fête, de midi à la nuit, et les autres jours, de trois heures à la nuit; les jours de pluie, il reste fermé. Un portail, orné de huit colonnes de marbre, en désigne l'entrée.

ÉTABLISSEMENTS DE BIENFAISANCE.

Nous mentionnerons seulement l'*Hôtel-Dieu Saint-Jacques*, situé sur la rive g. de la Garonne, à l'entrée du pont Neuf, et contenant 560 lits, et l'*Hospice Saint-Joseph de la Grave*, situé à peu de distance de l'Hôtel-Dieu.

ÉTABLISSEMENTS MILITAIRES.

On visitera avec intérêt à Toulouse l'*arsenal*, contenant, d'après les derniers relevés, près de 85000 fusils et carabines, 76000 sabres, 1700 cuirasses, 1060 haches, etc., sans compter les armes renfermées dans l'ancienne église de Saint-Pierre-des Cuisines (Voy. p. 400); la *fonderie de canons*, établie en 1774 et pouvant fabriquer environ 300 bouches à feu par an; la *poudrerie*, située dans une île de la Garonne, à 2000 mèt. environ en amont de la ville; elle fabrique une quantité de poudre variant de 100000 à 400000 kilog. par an.

RUES, PONTS, PLACES, STATUES.

Au moyen âge, quatre *ponts* de bois faisaient communiquer les deux rives de la Garonne : le pont de Comminges, le pont Vieux, le pont Neuf et le pont du Bazacle. Ces ponts ont été successivement emportés par les inondations. Un seul pont de pierre traverse aujourd'hui la Garonne; c'est le *pont Neuf*, construit au XVIe siècle aux frais de la ville. Le 7 janvier 1543, on jeta avec une grande pompe le fondement de la première pile; la deuxième fut

faite l'année suivante; la troisième en 1553 (on la recommença deux fois); la quatrième en 1560; la cinquième en 1576 (on dut la bâtir sur pilotis); la sixième en 1579. En 1626, il ne restait plus qu'une arcade à faire, tous les piliers étant fondés dans l'eau, nous apprend l'annaliste de l'hôtel de ville. Les plus habiles architectes de la province travaillèrent à la construction du pont Neuf, sous la direction de Nicolas Bachelier, qui n'eut pas le bonheur de voir son œuvre achevée, et qui en légua la continuation à son fils Dominique, aidé de Souffron. L'arc de triomphe, massif et lourd, qui s'élève à l'extrémité du pont, sur la rive gauche, fut construit sous Louis XIV par François Mansart. Il porte, d'un côté, la statue de Louis XIII à cheval; de l'autre, une inscription en vers latins, gravés en 1667, à la louange du duc de Verneuil, fils naturel de Louis XIV.

A l'extrémité du pont Neuf s'élève le *Château-d'Eau*, tour de 28 mèt., due à la munificence d'un ancien capitoul, nommé Lagane, et construite, de 1821 à 1824, sur les plans de l'architecte Raynaud; elle peut fournir près de 5 millions de litres d'eau par 24 heures.

Un seul pont, outre le pont Neuf, relie actuellement les deux rives de la Garonne : c'est le pont suspendu de *Saint-Michel*, construit en 1842. Deux de ses arches seulement sont bâties dans le lit de la Garonne; les autres reposent sur des îlots que forment en cet endroit les bras du fleuve. En 1852, on avait jeté au-dessus du pont Neuf un autre pont suspendu, le pont de *Saint-Pierre*, qui mettait en communication la rive dr. avec le faubourg de Saint-Cyprien. Ce pont a été emporté, en 1855, par l'inondation. Le *pont de Tounis* est un pont de briques commencé en 1514 et terminé en 1516; il relie, un peu en amont du pont Neuf, la rive dr. à l'île de *Tounis*, langue de terre bornée d'un côté par la Garonne, et de l'autre par le canal de fuite du moulin du château, qui la sépare de la ville. Avant la Révolution, cette île appartenait au roi, et ses habitants jouissaient des priviléges accordés aux *terres du roi;* l'autorité des capitouls y était presque nulle, et les criminels qui parvenaient à s'y réfugier y trouvaient un asile où la justice osait rarement les chercher.

Toulouse n'a, à proprement parler, qu'un seul **quai**, qui s'étend du pont Neuf au moulin du Bazacle. Ce quai porte trois noms : il s'appelle *quai de la Daurade*, *quai de Brienne* et *quai Saint-Pierre*. Il a été construit en 1765 par le cardinal Étienne Charles de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, dont les vastes plans n'ont, malheureusement pour Toulouse, reçu qu'un commencement d'exécution. En 1858, on a dû achever le quai ouvert en amont du pont Neuf.

Deux *statues* seulement ont été élevées jusqu'à ce jour par les Toulousains, en mémoire des hommes illustres que leur ville a vus naître. Ce sont les statues de Cujas et de Riquet. La statue en bronze de *Cujas* a été érigée, en 1850, aux frais de la ville, sur la place du Palais-de-Justice. La statue de *Riquet* s'élève près du canal et de la gare, à l'extrémité de l'allée La Fayette; elle a été sculptée en marbre blanc par M. Griffoul-Duval, professeur à l'École des Arts. Riquet est représenté debout, un manteau jeté sur les épaules, tournant le dos au ca-

nal, et par conséquent regardant la ville. Sur le piédestal, on lit cette inscription :

A
PIERRE PAUL RIQUET
LA VILLE
DE TOULOUSE.

Ce monument a donné lieu à un grand nombre de critiques plus ou moins fondées; mais tout le monde s'accorde à trouver le piédestal trop bas et trop petit.

Près de l'observatoire, sur la colline qui domine la gare du chemin de fer, se dresse l'*obélisque* de pierre destiné à rappeler la bataille du 10 avril 1814. De ce point, on jouit d'une assez belle vue, masquée en partie par un pavillon situé sur le flanc de la colline.

PROMENADES.

En fait de promenades, Toulouse ne possède que des **allées :** Saint-Michel, Saint-Étienne, des Zéphyrs, des Soupirs et la grande allée, venant toutes aboutir au *Grand-Rond* ou *Boulingrin*, orné d'un jet d'eau au milieu.

Du côté opposé au jardin des Plantes, c'est-à-dire à g. de l'allée Saint-Michel en allant au Boulingrin, se trouve le *jardin royal*, établi sur le terre-plein d'une demi-lune qui défendait autrefois les abords des deux portes Montoulieu et Montgaillard. L'*arc de triomphe* qui s'élève à g. du jardin royal occupe la place de la porte Montgaillard; il fut construit à l'occasion de l'entrée de Louis XV à Toulouse. Toutes ces promenades, abandonnées en partie pour l'*allée La Fayette* ou *Louis-Napoléon*, surtout depuis l'établissement du chemin de fer, n'offrent aucun intérêt aux étrangers, si ce n'est les jours où la belle société toulousaine veut bien s'y laisser voir.

Le *cours Dillon*, qui s'étend sur la rive g. de la Garonne, du pont Saint-Michel au pont Neuf, est entretenu avec plus de soin, et présente du moins d'assez jolis points de vue sur la Garonne et sur la ville.

EXCURSIONS.

Les environs immédiats de Toulouse n'offrent aux étrangers qu'un seul but d'excursion : le bassin de l'Embouchure, situé à 20 min. seulement du Capitole.

Le **bassin de l'Embouchure** est celui où les trois canaux du Midi, latéral et de Brienne ou Saint-Pierre se réunissent, les deux premiers pour se jeter dans la Garonne, et le troisième pour alimenter le second. Chacun de ces canaux y est traversé par un pont; deux de ces ponts ont reçu le nom de *ponts Jumeaux*, parce qu'ils furent construits à la même époque et sur le même modèle. En 1814, 600 Français les défendirent contre deux divisions d'infanterie commandées par le général anglais sir Thomas Picton. Au milieu du labyrinthe du petit Gragnague, s'élève le mausolée du lieutenant-colonel Forbes, tué à l'attaque de la tête du pont. Les eaux du canal du Midi passent sous le pont de dr.; celles du canal de Brienne ou Saint-Pierre sous le pont de g., et le massif en maçonnerie qui joint les deux ponts est décoré d'un *bas-relief* en marbre blanc de Carrare, de 16 mèt. de longueur, dû au ciseau de François Lucas, artiste toulousain. L'Occitanie, placée au centre de ce bas-relief, ordonne au canal appuyé sur son urne, de couler de la Méditerranée dans l'Océan. Les Génies des Arts creusent le lit du fleuve artificiel qui doit porter les richesses des deux Mondes. La ville de Toulouse paraît dans le lointain, et une écluse déjà élevée, dans laquelle on voit un navire, rappelle les moyens ingénieux employés pour vaincre les obstacles que les différences de niveau opposaient à la navigation. A la g. de la figure qui représente l'Occitanie, la Garonne lève sa tête couronnée de roseaux. Des arbres chargés de fruits et le Génie de l'Agriculture, occupé à tracer des sillons, annoncent la fertilité des contrées qu'elle arrose. Ce beau bas-relief a été malheureusement mutilé par les hommes et noirci par les intempéries de l'atmosphère.

Le **canal du Midi** — la création immortelle de Riquet — s'est appelé autrefois le *canal du Languedoc* et le *canal royal des deux mers*. Il a pour but de réunir l'Océan à la Méditerranée.

Le point de partage des eaux est à Naurouse; de ce point il descend : — à l'O., c'est-à-dire à l'Océan, par la vallée du Lhers dans celle de la Garonne, et il vient se terminer, au-dessous de Toulouse, dans le bassin de l'Embouchure; — à l'E., c'est-à-dire à la Méditerranée, par les vallons du Triboul et du Fresquel dans la vallée de l'Aude, qu'il prend à Carcassonne pour la quitter au Somail, non loin de Ginestas. Après avoir ensuite traversé l'Orb à Béziers et l'Hérault au-dessus d'Agde, il aboutit à l'étang de Thau, au lieu dit le port des Onglous, et le canal de Thau le met, par le port de Cette, en communication avec la Méditerranée. Deux embranchements ont été établis au XVIII[e] siècle, l'un, le *canal de Saint-Pierre* (de 1768 à 1776), pour éviter de franchir la digue du Bazacle; l'autre, le *canal de Narbonne* ou *de jonction* (de 1777 à 1789), pour réunir la ville de Narbonne au port de la Nouvelle.

Embranchements compris, le canal du Midi présente une ligne navigable de 278 966 mèt. ainsi divisés :

Canal principal............	240,983
Canal de Saint-Pierre........	1,450
Canal de jonction............	36,533

Le **canal latéral à la Garonne** a eu pour but de compléter le canal du Midi. En effet, les barques qui arrivaient à Toulouse par le canal du Midi ne pouvaient pas toujours descendre à Bordeaux par la Garonne, dont le lit variable manquait souvent de profondeur; il fallait transborder leur chargement sur des bateaux plats d'un faible tonnage. De même, les marchandises venant de Bordeaux ne remontaient ce fleuve, et à grands frais, qu'à certaines époques de l'année. Aussi Riquet avait-il songé à remédier par un canal latéral à l'insuffisance de la Garonne. Ce canal, longtemps discuté, commencé en 1838 aux frais de l'État, a été, après de nombreuses vicissitudes, concédé le 8 juillet 1852, pour 99 ans courant à partir du 8 juillet 1858, à la compagnie des chemins de fer du Midi, qui en a pris possession en 1853 et 1854. Les travaux avaient coûté plus de 60 millions.

Le canal latéral, avec ses embranchements, a une longueur totale de 208901 mèt., ainsi divisés

Ligne principale de Toulouse à Castets..................	193.191 m
Embranchement de Montech à Montauban........	10,632
Prise d'eau d'Agen..........	4,875
Descente en Baise..........	[illegible]
	[illegible]

Le **canal Saint-Pierre** ou **de Brienne** est une dérivation de la Garonne, ouverte, en ligne droite et de niveau dans le faubourg Saint-Pierre, d'un point situé à 150 mèt. au-dessus de la chaussée du Bazacle jusqu'à la tête d'amont du port de l'Embouchure. Commencé en 1768, terminé en 1778 aux frais des États de Languedoc, il avait eu pour but principal d'éviter aux bateaux le passage du pertuis du Bazacle. La compagnie du canal du Midi l'a exploité de 1810 à 1843; l'État, qui en avait pris possession en 1842, l'a concédé, en 1853, à la compagnie des chemins de fer du Midi, avec le canal latéral à l'alimentation duquel il est nécessaire. Sa longueur est de 1573 mèt.; le tirant d'eau de 2 mèt. L'écluse placée à son origine sert à la fois à racheter la différence du niveau variable de la Garonne et de celui du canal, et à le mettre à l'abri des crues du fleuve. Il est actuellement une des principales prises d'eau du canal latéral. On visitera avec intérêt le bassin de décantation, et les 36 réservoirs par lesquels la tranche supérieure des eaux tombe seule dans le bassin inférieur, d'où elles arrivent à leur destination au moyen d'un aqueduc à siphon pratiqué sous le port de l'Embouchure. A l'extrémité du bassin de décantation se trouvent six épanchoirs de fond qui ont pour objet de rejeter dans le biez de fuite du moulin du Bazacle, au moyen de chapes, les dépôts de limon qu'amènent les eaux troubles de la rivière.

Le port de l'Embouchure, bordé de beaux quais, a une longueur de 240 mèt., une largeur de 40 mèt. près de l'écluse double et de 50 mèt. aux ponts Jumeaux, d'où les barques passent à volonté, soit dans le canal Saint-Pierre, soit dans le canal principal, soit enfin dans le canal latéral.

De Toulouse à Bayonne (V. R. 66); — à Narbonne (V. R. 67); — à Bagnères de Bigorre (V. R. 68); — à Bagnères de Luchon (V. R. 69); — à Saint-Girons (V. R. 78); — à Foix (V. R. 89).

ROUTE 65.

DE PARIS A TOULOUSE PAR LIMOGES.

753 kil. Voir pour la description de cette route l'*Itinéraire de la France*.

400 kil. De Paris à Limoges. Chemin de fer d'Orléans; 4 conv. par jour. Trajet en 11 h. 45 min., 12 h. 32 min. et 13 h. 40 m.—1re cl., 44 fr. 80 c.; 2e cl., 33 fr. 60 c.; 3e cl., 24 fr. 66 c.

197 kil. de Limoges à Cahors, route de poste, chemin de fer en construction. Un départ par jour: durée du trajet 18 h. Coupé 34 fr. Rotonde et banquette 27 fr.

61 kil. de Cahors à Valence d'Agen, route de poste. 6 fr. et 5 fr. (On peut aller aussi de Cahors à Montauban.)

35 kil. de Valence d'Agen à Toulouse, chemin de fer, 1re cl. 10 fr. 65; 2e cl. 8 fr.; 3e cl. 6 fr. 75 (V. pour cette partie du trajet la R. 64).

ROUTE 66.

DE TOULOUSE A BAYONNE PAR SAINT-GAUDENS.

308 kil. Route de poste; chemin de fer concédé.

112 kil. de Toulouse à Montrejeau (R. 68 et 69).

50 kil. de Montrejeau à Tarbes (R. 63).

39 kil. de Tarbes à Pau (R. 39).

107 kil. de Pau à Bayonne (R. 6).

ROUTE 67.

DE TOULOUSE A NARBONNE[1].

149 kil. Chemin de fer, 3 convois par jour. Trajet en 3 h. 45 m. par les trains express; en 5 h. 45 m. par les trains omnibus. 1re classe, 16 fr. 65 c.; 2e classe, 13 fr. 50 c.; 3e classe, 9 fr. 40 c.

Au sortir de la gare, on laisse à g. l'École vétérinaire, et l'on entre dans une tranchée profonde qui a plusieurs kil. de longueur. Un pont-tunnel, de 8 mèt. d'ouverture, a dû être construit au milieu de cette tranchée, sous la route de Toulouse à Castres. Quand les talus s'abaissent, on se trouve dans la vallée du *Lhers*, que remonte le chemin de fer. Sur la dr., on longe le canal du Midi et, à l'horizon, quand le ciel est clair, au-dessus d'une chaîne de coteaux qui sépare la vallée du Lhers de celle de l'Ariége, on aperçoit la chaîne des Pyrénées. Au 6e kil. on traverse le Lhers sur un pont de 18 mèt.

13 kil. *Escalquens* (537 hab.). 1 kil. plus loin on franchit le ruisseau de Jincarolles, sur un pont de 20 mèt.

19 kil. *Montlaur*, v. de 712 hab., situé sur une éminence. Au delà de cette station, on aperçoit à dr., de l'autre côté du Lhers et du canal, sur la route de terre, *Montgiscard*, v. de 1250 hab. dont l'église attire de loin les regards par le pignon de sa façade terminé en pointe et flanqué de deux tourelles. Presque en face de ce v. le chemin de fer traverse le ruisseau le Rivet.

1. Pour la description détaillée de cette route, voy. l'*Itinéraire descriptif et historique de Bordeaux à Toulouse, à Cette et à Perpignan*, par Ad. Joanne; Hachette et Cie.

23 kil. *Baziége* (1707 hab.). A 1 kil. plus loin, on franchit, sur un pont de 6 mèt., le ruisseau de Visseng.

27 kil. *Villenouvelle*, v. de 985 hab. La façade de son église ressemble à celle de l'église de Montgiscard. De l'autre côté du Lhers et du canal, se trouve *Montesquieu* (1368 hab.), dominé par son ancien château fort. Plus loin, le petit château moderne de *Saint-Rome* se montre sur la dr., et, bientôt après, on aperçoit du même côté le bourg de *Gardouch* (1262 hab.).

33 kil. **Villefranche,** V. de 2952 hab., composée d'une seule rue et située à 170m,46 au-dessus de la mer, sur le ruisseau de Barelles et la rivière de Mares. Au delà, on remonte la rive dr. de cette rivière, l'un des affluents du Lhers. Au 35e kil. on traverse le ruisseau de Fabayrol, qui descend du N. La vallée du Lhers devient plus étroite, et l'on cesse d'apercevoir les Pyrénées. On traverse la Mares, avant d'atteindre

40 kil. *Avignonet*, V. de 2090 hab., située, à g. de la station, sur une éminence jadis fortifiée. Sa belle église, son clocher de pierre et une petite tourelle isolée, dominent ses maisons pittoresquement groupées en amphithéâtre. On montre encore dans l'église le banc qu'y occupaient, au XIIIe siècle, les juges de l'inquisition. « En mars 1244, tous les Albigeois de la ville, hommes, femmes, enfants, qui refusaient de se convertir, furent enfermés dans une clôture faite de pals et de pierres et brûlés vifs, avec leur évêque Bertrand-Martin. Deux années auparavant, des Albigeois qui s'étaient retirés au castel inaccessible de Montségur (V. R. 90) avaient péné-

tré la nuit dans le château d'Avignonet, où ils avaient massacré, à coups de hache, l'inquisiteur Guillaume Arnaud, trois autres dominicains, deux franciscains et sept nonces ou familiers du saint-office, parmi lesquels se trouvait un archidiacre de Toulouse.

En quittant Avignonet, le chemin de fer sort du département de la Haute-Garonne pour entrer dans celui de l'Aude; traverse le canal du Midi sur un pont de 12 mèt. d'ouverture avec deux arches pour les chemins de halage, et franchit le contre-canal. Bientôt on découvre à g. au delà du v. de *Montferrand*, situé à l'extrémité d'un promontoire, le monument érigé à la mémoire de *Riquet* sur les *Pierres de Naurouse*. On a atteint le point culminant du canal du Midi, dont les eaux coulent d'un côté dans la Méditerranée, de l'autre dans l'Océan; mais le point culminant du chemin de fer (196m,18) n'est qu'à 1 kil. au delà de

45 kil. *Ségala*, simple hameau. Après avoir traversé une petite tranchée, on descend vers la Méditerranée par une forte rampe de 1/2 mèt. sur 100.

50 kil. *Mas Saintes Puelles* (ancienne *Recaudum*), commune de 1311 hab., située à dr. du chemin de fer, à 1500 mèt. de la station. La chaîne de la *Montagne Noire* devient de plus en plus visible sur la g.

55 kil. **Castelnaudary,** chef-lieu d'arrondissement du département de l'Aude, V. de 9652 hab., située à 160 mèt. au-dessus de la mer, sur une éminence que couronnent de nombreux moulins à vent. Les édifices publics de Castelnaudary n'offrent aucun intérêt. Mais il faut s'y arrêter quand on veut aller visiter, par Revel ou Sorèze, les bassins de *Saint-Ferréol* et de *Lampy*, la *rigole de la montagne*, la *prise d'eau* d'*Alzau*, et tous les magnifiques travaux d'art exécutés par Riquet, pour créer le canal du Midi.

63 kil. *Pexiora*, v. de 1337 hab., situé à g. et à peu de distance de la station. Plus loin, on laisse à g. *Villepinte*, 1216 hab.

69 kil. *Bram*, v. de 1560 hab., situé à 30 mèt. plus bas que Castelnaudary, sur le ruisseau de la Preuille. On y remarque le château de la famille de *Lordat*, bâti dans le XVIIe siècle. On trouve à la station des voitures de correspondance conduisant à : — Foix (71 kil. pour 6 francs et 5 francs, V. R. 87); — *Lavelanet* (45 kil. pour 5 francs et 4 francs, V. R. 90); — *Pamiers* (52 kil. pour 5 francs et 4 francs, V. R. 88).

A 5 kil. de Bram, on traverse le ruisseau le Rebenty, sur un pont de 12 mèt., et bientôt après le canal du Midi, sur un pont de la même ouverture. A g. de la voie, au delà d'un château flanqué de tours, on aperçoit *Villarazens*.

76 kil. *Alzonne*, b. de 1605 hab., situé à 2 kil. environ de sa station, et à 3 heures environ, par Montolieu et Saint-Denis, de la prise d'eau d'Alzau, la source du canal du Midi.

On traverse une tranchée haute de 10 mèt., un peu en deçà de

83 kil. *Pezens*, v. de 958 hab., situé à g. du chemin, sur le Fresquel. A 4 kil. environ de cette station, on passe à côté de *Pennautier* (1215 hab.); on franchit successivement, à 1 kil. de distance, les ruisseaux du Conquet et de l'Arnouze, et l'on s'enfonce dans une tranchée assez profonde avant d'atteindre la belle gare de Carcassonne, bâtie près du pont du canal du Midi, à l'extrémité septentrionale de la ville.

91 kil. **Carcassonne,** (Hôtels *Bernard, saint Jean-Baptiste, Bonnet*), chef-lieu du département de l'Aude, V. de 19 915 hab., est située sur la rivière de l'Aude, qui la divise en deux villes parfaitement distinctes; la *Ville basse* et la *Cité*. La première (19 000 hab.), autrefois fortifiée, mais ouverte maintenant, s'étend dans une plaine fertile, sur les bords de son fleuve, de son canal, et de son chemin de fer, se renouvelle et s'enrichit incessamment, tandis que la Cité (1000 hab.) tombe en ruine, végète et meurt dans sa double enceinte de murailles et de tours qui couronne le sommet d'une éminence trop escarpée pour que des maisons puissent se construire sur ses pentes. La ville neuve a des rues tirées au cordeau et coupées à angles droits, des places carrées, des maisons uniformes et sans caractère; elle ressemble à toutes les villes modernes; on la voit d'un coup d'œil; mais en revanche, elle est gaie, animée, admirablement arrosée, parsemée de verdure, entourée de magnifiques promenades. La vieille ville, au contraire, aux rues tortueuses, aux masures délabrées, à la population misérable, si triste qu'on la croirait déserte, mérite une longue visite; les artistes et les archéologues y passeront d'heureux instants, car ses fortifications, qui ont été classées parmi les monuments historiques, et dont la restauration a été confiée à M. Viollet-le-Duc, sont l'une des principales curiosités, non-seulement du midi de la France, mais de la France entière; en effet, comme l'a dit l'habile architecte qui en a fait une étude spéciale, elles sont un cours presque complet de l'art des fortifications du VIe au XIVe siècle; enfin l'église de Saint-Nazaire qui domine toute la Cité, et qui a été la cathédrale du diocèse de Carcassonne avant la Révolution, offre aux amateurs une nef du XIe siècle, aux gros piliers cylindriques, aux voûtes en berceau plein-cintre, aux rares fenêtres et aux bas côtés étroits, qui contraste, par son style lourd et massif, avec un transsept, des chapelles, des vitraux et un chœur de la plus coquette, de la plus riche, de la plus légère, de la plus merveilleuse architecture du XIVe siècle[1].

De Carcassonne à Quillan, 53 kil. pour 5 fr. et 4 fr. (V. R. 99); — à Perpignan (V. R. 99); — à Montlouis (V. R. 100).

A peine a-t-on quitté la gare de Carcassonne, qu'on traverse le canal du Midi sur un pont de 12 mèt. d'ouverture; puis, au delà d'un remblai d'où l'on découvre bien la ville haute, on franchit l'Aude sur un pont de pierre de 5 arches de 18 mèt. A g., les regards sont attirés par le *Signal de Nore* (1210 mèt.), point culminant de la Montagne Noire, qui disparaît bientôt derrière des petits coteaux rapprochés du chemin de fer. On cesse aussi de voir la Cité, et, après avoir dépassé deux tranchées et traversé le ruisseau de la *Porte de Fer*, on s'enfonce dans un souterrain de 400 mèt. de longueur, où le chemin est à

1. Pour la description détaillée des deux villes de Carcassonne, voir l'*Itinéraire de Bordeaux à Cette*, par Adolphe Joanne. Paris, Hachette et Cie.

101 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

98 kil. *Trèbes*, riche v. de 1871 h., situé à g. de la voie entre l'Aude et le canal du Midi. Au delà, on entre dans la région des oliviers. On commence à longer, du côté du S., la montagne d'*Alaric*, une des dernières ramifications de la chaîne nue et grise des Corbières. Du côté opposé, on laisse le château de *Saint-Julia*, et plus loin celui de *Millegrand*. Le vent du N. souffle quelquefois avec tant de violence sur cette contrée, qu'on a dû border le canal du Midi d'une plantation de cyprès formant une haie très-serrée, pour rendre la navigation possible. On aperçoit à g., entre deux tranchées rocheuses, l'Aude que le canal domine à une certaine hauteur.

103 kil. *Floure*, ham. de 160 hab., dépendant de la commune de *Barbaira* (405 hab.).

108 kil. *Capendu*, v. de 692 hab., dominé par un mamelon rocheux qui porte les ruines d'un ancien château et d'une église du XIVe siècle. Au S., s'élèvent les flancs nus de la montagne d'Alaric. Au N., on découvre toute la Montagne Noire; mais bientôt, au delà d'une tranchée de pierres rouges, elle disparaît derrière de petites collines. On franchit au 112e kil. la rivière de Douzens sur un pont de 20 mèt., et au 114e le ruisseau de Cabriac sur un pont de 8 mèt.

116 kil. *Moux* (676 hab.). Le chemin de fer, s'éloignant de plus en plus de l'Aude et du canal, traverse la route de terre et pénètre dans un défilé rocheux au sortir duquel on aperçoit sur la dr., dans la vallée insignifiante de l'*Orbieu*, le v. de *Caumon*. Au 121e kil. on traverse l'*Oule*, et 3 kil. plus loin la *Jeurre*.

127 kil. *Lézignan*, b. de 2754 hab. Le chemin de fer se rapproche de l'Aude, et suit dans la direction de l'E. la monotone vallée de l'Orbieu. Au 133e kil. il franchit cette rivière sur un pont de fer à treillis, long de 100 mèt. et pesant environ 300 000 kilogr.

135 kil. *Villedaigue*, ham.

140 kil. *Marcorignan* (544 hab.) A peine a-t-on quitté cette station qu'on entre dans une gorge formée par des coteaux rocheux et nus; des haies de petits amandiers bordent les champs. On passe dans une longue tranchée, profonde de plus de 15 mèt. Quand les talus s'abaissent, on aperçoit à dr. le v. de *Montredon* (512 hab.). On traverse la route de terre, puis la prise d'eau de Narbonne, et, sortant enfin de la gorge, on voit s'ouvrir à l'E. une vaste plaine couverte d'oliviers, au milieu de laquelle apparaissent les monuments de Narbonne. On franchit le canal de la *Robine* sur un pont de 20 mèt., avant d'entrer, à 9m,10 au-dessus du niveau de la mer, dans la gare de

149 kil. **Narbonne** (Hôtels *de France*, *de la Dorade*), chef-lieu d'arrondissement du département de l'Aude, V. de 14 300 hab., située à 8 kil. de la Méditerranée, dans une vaste plaine d'où l'on découvre, d'un côté, la chaîne des Cévennes, et de l'autre, celle des Corbières, que domine la cime neigeuse du Canigou, traversée par le *canal de la Robine*, qui la divise en deux parties, le *bourg* et la *cité*, et entourée d'une enceinte de murailles percée de quatre portes. Ses rues sont généralement étroites et tortueuses.

Les *Tectosages* qui fondèrent Toulouse furent aussi, selon toute

apparence, les fondateurs de Narbonne. Cette ville était depuis longtemps florissante, lorsque les Romains pénétrèrent dans les Gaules. Pythéas de Marseille, qui vivait environ 280 ans avant Jésus-Christ, en parle comme d'une des plus opulentes cités de la Celtique. La première colonie que les Romains envoyèrent dans cette partie de l'Europe fut établie à Narbonne, 116 années avant le commencement de notre ère; elle prit alors le nom de *Narbo Martius*. Elle devint la capitale de la Province et la rivale maritime de Marseille; le proconsul y résidait; une flotte romaine, car c'était un petit port de mer, y stationnait habituellement. Elle possédait des monuments magnifiques, temples, théâtres, thermes, etc., dont il reste à peine encore quelques débris, et jouissait d'une grande prospérité. Mais, sous Tibère, elle devint la proie d'un effroyable incendie, et les empereurs Dioclétien et Constance, en divisant la province Narbonnaise en deux parties, diminuèrent de moitié l'importance de son ancienne métropole. Le christianisme s'y introduisit vers le milieu du IIIe siècle.

Au commencement du Ve siècle, Narbonne fut successivement ravagée par les Alains, les Suèves, les Vandales et les Visigoths. Souvent prise et reprise pendant les siècles suivants, elle perdit peu à peu son importance et devint une grande ruine jusqu'en l'année 719, où elle fut occupée par les Sarrasins. *El Samah*, leur chef, releva et augmenta les fortifications de la ville détruite, dont il fit sa place d'armes et la base de ses opérations militaires. Après la bataille de Poitiers, Charles Martel vint l'assiéger, mais il fut contraint de se retirer. Pépin, devenu roi des Francs, l'assiégea de nouveau en 752; il ne put pas non plus s'en emparer. Toutefois, en repartant pour le Nord, il laissa devant ses murailles une partie de son armée, et, après sept ans de blocus, les Franks y entrèrent par trahison. En 793, les Arabes essayèrent de la reprendre, mais ils ne parvinrent à occuper que les faubourgs. Sous le régime féodal dont l'institution signala la fin du règne de Charles le Chauve, elle appartint, ou du moins la partie donnée jadis à Aymeric appartint à des vicomtes relevant tantôt des comtes de Toulouse, tantôt des comtes de Barcelone, qui n'ont joué qu'un rôle subalterne dans l'histoire.

Dans le XIIIe siècle, Narbonne échappa aux désastres de la croisade contre les Albigeois. L'abbé de Cîteaux Arnaud-Amaury se fit seulement élire archevêque de Narbonne en 1212, et s'intitula duc de Narbonne, ce qui autorise à penser que le vicomte avait été chassé de son domaine. Mais il ne put défendre ce titre contre les prétentions de Simon de Montfort, qui, en 1216, reçut de Philippe Auguste l'investiture du duché de Narbonne, en même temps que celle du comté de Toulouse. Son fils Amaury, en 1224, abandonna tous ses droits au roi de France, de qui releva désormais exclusivement la vicomté.

Cette vicomté, après avoir longtemps appartenu à une branche cadette de la maison d'Aragon, fut cédée, en 1447, au comte de Foix, Gaston VI, qui la donna, en 1468, à Jean, son fils puîné. Celui-ci prit une part assez active aux affaires de France, siégea aux États géné-

raux de 1484, s'allia au duc d'Orléans contre la régente Anne de Beaujeu, fit avec Charles VIII la première campagne d'Italie, combattit vaillamment à Fornovo, et repoussa de la Bourgogne les troupes de l'empereur Maximilien. Il avait pris, après la mort de son neveu François Phœbus, le titre de comte de Foix, dont il prétendait dépouiller sa nièce Catherine, à laquelle il disputait aussi la Navarre. Mais il n'eut jamais que le titre. Catherine conserva la Navarre française et le Comté. Il mourut en 1500, et son fils Gaston, en 1507, échangea avec Louis XII sa vicomté de Narbonne contre le duché de Nemours. Narbonne alors fut pour toujours réunie au domaine de la couronne.

Louis XII jugea prudent de fortifier son acquisition contre les attaques possibles de l'Espagne; mais la population de cette ville avait beaucoup diminué depuis les temps anciens, et l'on eut la malheureuse idée de lui faire une nouvelle enceinte proportionnée au nombre actuel de ses habitants. C'était la condamner à ne jamais réparer ses pertes. On démolit donc les murs bâtis par les Visigoths et les fortifications élevées par les Arabes; les faubourgs de la ville du moyen âge et de la cité antique disparurent avec les monuments romains qui les illustraient. Ces glorieux débris servirent à construire une nouvelle enceinte plus étroite que l'ancienne, et où l'on ne retrouverait aucun vestige de la grandeur passée de la capitale de la Narbonnaise, si François Ier, devenu roi avant que ce travail fût achevé, n'eût ordonné que du moins toutes les pierres sculptées fussent réservées pour le couronnement des bastions et des courtines.

Au surplus, l'événement a démontré que la précaution de Louis XII était superflue. Narbonne n'a pas eu de siége à soutenir depuis qu'on l'a si bien fortifiée, et son rôle s'est complétement effacé dans l'histoire. L'ancienne capitale de la Province romaine n'est plus aujourd'hui, comme nous l'avons dit, qu'un chef-lieu d'arrondissement.

Sous le règne de Louis XIII, Narbonne se distingua par son attachement à la cause royale. Ce fut dans ses murs que se dénoua la célèbre conspiration de Cinq-Mars. Quand Louis XIII et Richelieu se rendirent au siége de Perpignan, Richelieu, atteint d'une maladie grave, se vit obligé de s'arrêter à Narbonne, où il fit même son testament. Le roi, se séparant de son ministre, alla seul à Perpignan; mais il tomba malade à son tour, et revint à Narbonne. Instruit pendant son séjour des projets de Cinq-Mars, il donna l'ordre de l'arrêter avec ses complices. Cinq-Mars était sur le point de sortir des murs, lorsqu'il fut saisi par les archers du cardinal (1662).

Narbonne a vu naître les trois empereurs romains Carus, Carinus et Numérien; Térentius Varro, l'ami de Cicéron; le musicien Mondonville.

Aujourd'hui Narbonne récolte ou fabrique des vins et du miel. Parmi ses établissements industriels on cite surtout ses distilleries, ses tanneries et ses poteries.

L'église de Saint-Just, l'ancienne cathédrale de Narbonne (l'archevêché de Narbonne, supprimé à la Révolution, n'a pas été rétabli), fondée en 1272 sur les débris de deux églises antérieures, dont la première avait été construite en 445, et la deuxième pendant le règne de Charlemagne, n'a pas été terminée; elle ne se compose en réalité que d'un vaste chœur de 40 mètres de haut. « Les chapiteaux des piles, dit M. Viollet-le-Duc, sont complétement dépourvus de sculptures; mais en revanche, l'agencement des arcs et des moulures, la construction des voûtes, sont exécutés avec une perfection qui ne le cède à aucun des édifices du Nord. Les vitraux des fenêtres, posés seulement dans le XIVe siècle, ne présentent que des grisailles avec entre-lacs de couleur; il semble que l'on ait tenu à bannir la sculpture et la peinture de cette église; aussi est-elle d'un aspect passablement froid. C'est plutôt l'œuvre d'un savant que celle d'un artiste.

« Outre la grandeur de son plan, ce qui donne à la cathédrale de Narbonne un caractère particulier, c'est la double ceinture de créneaux qui remplace les balustrades sur les chapelles, et qui réunit les culées des arcs-boutants terminés en forme de tourelles. C'est qu'en effet cette abside se reliait aux fortifications de l'archevêché, et contribuait du côté du N. à la défense de ce palais. »

Le sanctuaire a conservé sa clôture formée de tombeaux d'évêques. Les orgues datent de 1741.

On conserve dans la sacristie quelques manuscrits dont les enluminures intéresseront les amateurs.

Du sommet de la tour on jouit d'une belle vue sur les plaines voisines, la mer et les étangs, la chaîne des Cévennes au N., et celle des Pyrénées au S.

Un cloître reliait la cathédrale à l'archevêché. Il fut commencé dans la seconde moitié du XIVe siècle par Pierre de La Jugie, et continué par Roger de Beaufort son successeur.

L'ancien *palais des archevêques*, l'*hôtel de ville actuel*, communique avec la cathédrale: il est situé au centre de la ville, sur la rive g. du canal, et se compose de constructions de diverses époques. La façade offre trois tours d'inégale hauteur. La première tour (*des télégraphes*) date du commencement du XIVe siècle; elle est crénelée, percée de longues meurtrières, et dominée sur les angles par quatre tourelles; son aspect est celui d'un énorme donjon féodal. La deuxième (tour *Saint-Martial*) a été bâtie en 1380; son aspect est moins sévère; elle est couronnée de mâchicoulis et percée de baies ogivales. C'est entre ces deux tours que l'hôtel de ville a été construit sur les dessins de M. Viollet-le-Duc, dans le style orné de la fin du XVe siècle. La troisième tour, appelée *de la Madeleine*, à cause d'une chapelle attenante, est séparée de la seconde par un passage recouvert de deux arcades.

Le *Musée*, fondé en 1833, occupe, au premier étage de l'hôtel de ville, onze salles de diverses grandeurs, et comprend en outre un vaste jardin dans lequel sont conservés des tombeaux chrétiens des premiers siècles, des inscriptions funéraires romaines, des bas-reliefs antiques, des colonnes et des chapiteaux. Un bel escalier, construit au XVIIIe siècle, monte à la première salle (l'ancienne salle des gardes), qui a été décorée en 1634. On y remarque plusieurs antiquités phéniciennes, romaines et visigothes, ainsi que dans la salle suivante, dont le pla-

fond est orné de 49 grands tableaux de l'école italienne, représentant des Muses et des Génies. La troisième salle, qui s'étend sur toute la longueur du corps de bâtiment construit par M. Viollet-le-Duc, forme une belle galerie où sont exposés les plus beaux tableaux du Musée. A g. s'ouvre une autre pièce destinée plus spécialement aux statues, et dans laquelle on a placé une suite de chapiteaux romans, provenant de la démolition des anciens cloîtres et des anciennes églises de Narbonne. De l'extrémité de la galerie on passe dans l'ancienne salle à manger des archevêques. Cette salle, décorée de trophées de chasse, contient, outre divers plâtres, un magnifique buste en marbre blanc de Carrare, sculpté par Puget. Elle communique avec une autre salle située dans la cour Saint-Martial, que le cardinal Jean Roger de Beaufort, père du pape Clément VI, fit construire dans les dernières années du xve siècle. Les armes de ce cardinal sont sculptées sur la clef de voûte. On a réuni dans cette salle les principaux objets d'archéologie et de curiosité. C'est dans une salle voisine qu'on a placé un *Silène* en marbre blanc, trouvé, lors des travaux du chemin de fer, près de la gare actuelle. Le bras droit, l'avant-bras gauche, une partie de la jambe gauche et le pied droit manquent. Le Musée possède en outre une très-riche collection de dessins originaux, d'aquarelles, de gravures, un très-beau médaillier, un herbier, des échantillons de roches, etc., etc.

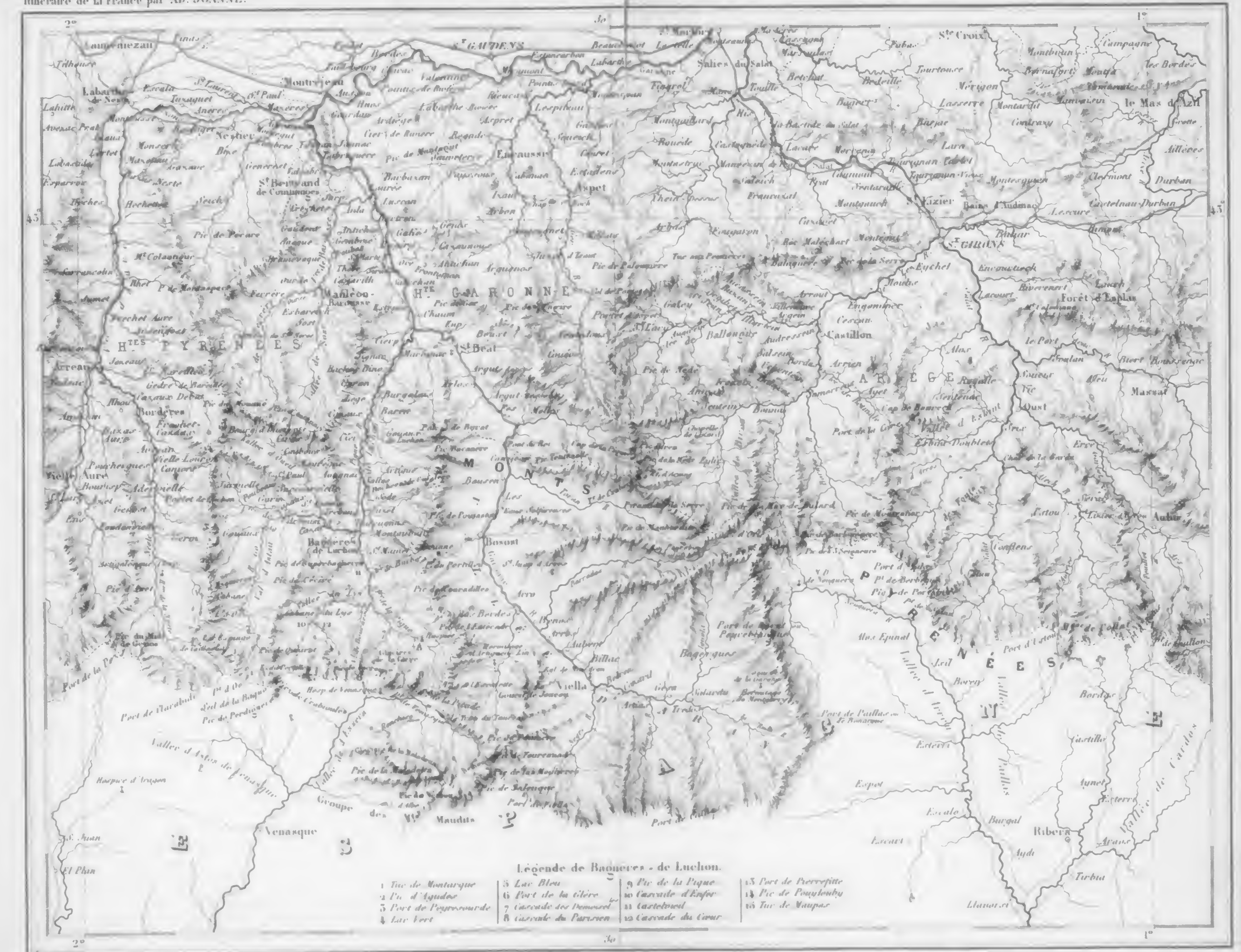
La *bibliothèque*, réunie au Musée et installée dans une salle moderne, se compose de 2166 ouvrages, formant environ 6000 volumes. Elle est ouverte au public les mardi, jeudi et samedi, de 2 à 5 h.

L'église Saint-Paul, commencée en 1229, mérite seulement la visite des archéologues; mais tous les étrangers qui s'arrêteront à Narbonne ne devront pas manquer de faire le tour de la ville en dehors de ses murs, qui sont comme un musée en plein air; car dans toute leur étendue, et surtout près de la porte de Béziers, ils présentent une suite de bas-reliefs, d'inscriptions et de fragments antiques, mêlés aux pierres de taille et disposés avec une espèce de symétrie. C'est François I[er], le protecteur des arts, qui a fait détruire les édifices romains pour utiliser leurs débris dans la construction des murailles. « Mais il faut, dit M. Mérimée, rendre cette justice à l'ingénieur de François I[er], qu'il a placé la plupart des inscriptions de manière à pouvoir être lues; qu'il n'a point retourné ni détruit les bustes et les bas-reliefs; enfin qu'il a plaqué l'intérieur des portes des fragments de sculpture qui lui ont paru les plus curieux. Ce n'était donc point tout à fait un ignorant; il raisonnait la barbarie. »

Le port de Narbonne était, du temps des Romains, un vaste lac appelé *Rubrensis* ou *Rubresus*. Les étangs de Sigean, de Peyriac et de Gruissan, sont les restes de cet estuaire, qui s'étendait jadis très-près de Narbonne, sur une plage nommée encore, aux XIV[e] et XV[e] siècles, *port des Galères*. Aujourd'hui, le port de Narbonne est à 21 kil. 1/2 au S. (V. la Nouvelle R. 98).

De Narbonne à Perpignan (V. R. 98); — à Cette et à Lyon (V. R. 97).

PYRÉNÉES 3e PARTIE — HAUTE GARONNE ET ARIÈGE.

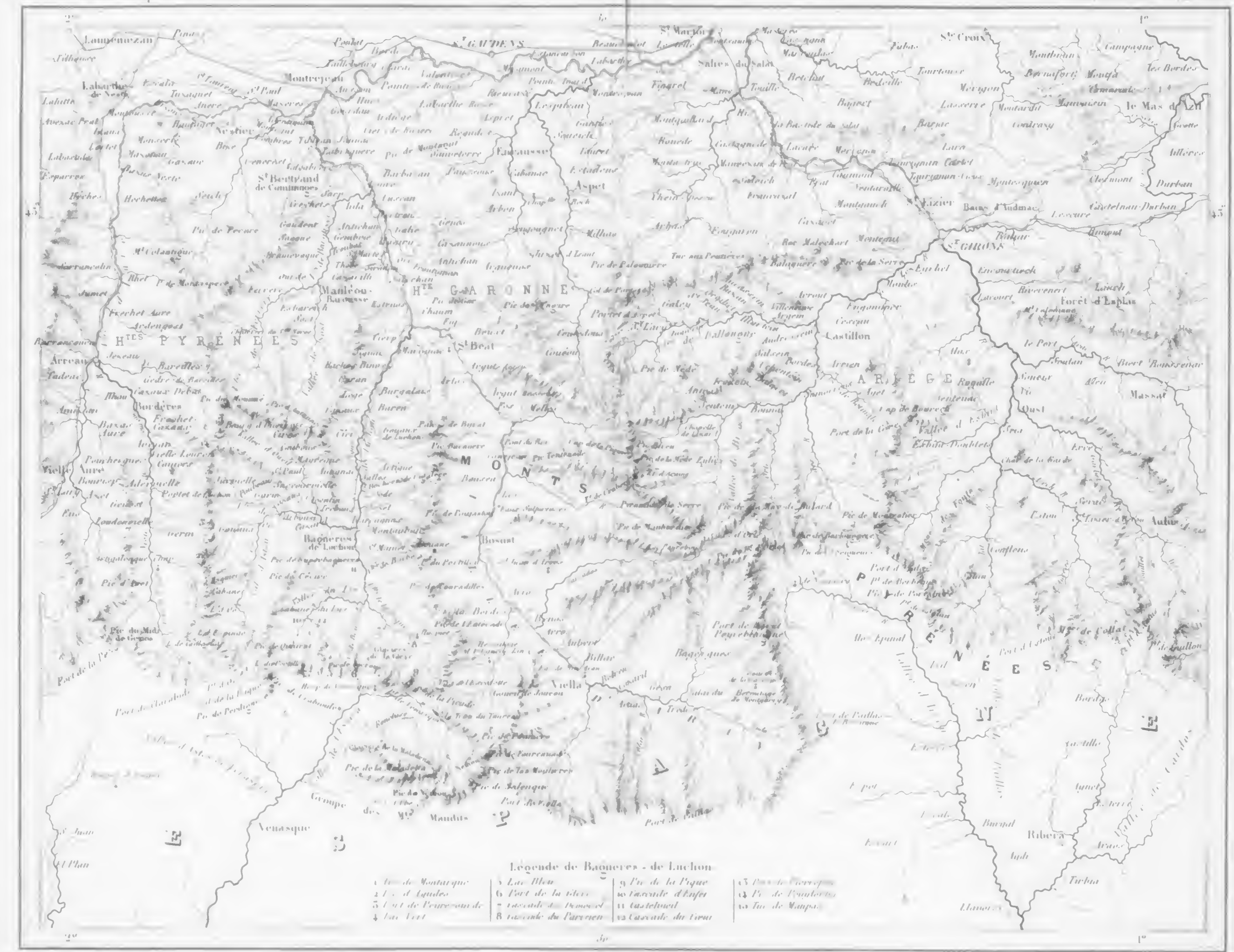


Dressé par A. H. Dufour

Kilomètres
10 5 0 10 20

Gravé ... par ... la Topographie par ... la Lettre par P. Rousset

PYRÉNÉES 3e PARTIE — HAUTE GARONNE ET ARIÉGE.



ROUTE 68.

DE TOULOUSE A BAGNÈRES DE BIGORRE.

Diligences pour Tarbes et Bigorre, rue Lapeyrouse, 6; rue Louis-Napoléon, 21. — Diligences pour Saint-Gaudens, id., place du Capitole; rue de l'Écharpe, 3.— Correspondance du chemin de fer : pour Tarbes, 22 fr., 19 fr. et 17 fr.; — pour Lannemezan, 17 fr., 12 fr. et 15 fr.; — pour Montrejeau, 15 fr., 13 fr. et 11 fr.; — pour Saint-Gaudens, 13 fr., 11 fr. et 9 fr.

A. Par Tarbes.

174 kil. Route de poste; chemin de fer concédé.

88 kil. de Toulouse à Saint-Gaudens (V. R. 69).

Au delà de Saint-Gaudens, la route, continuant à dominer la vallée de la Garonne que doit suivre le chemin de fer, laisse à dr. dans l'intérieur des terres

6 kil. (94 kil.) *Villeneuve de Rivière*, v. de 1870 hab.; puis, inclinant vers le S. O., franchit le ruisseau du Lavet, et laisse à g.

3 kil. (97 kil.) *Bordes*, v. de 751 hab., au delà duquel on voit à g., sur la rive N. de la Garonne, les villages de *Claracq* (312 hab.), *Taillebourg* et *Ausson* (489 hab.). Une belle avenue de peupliers conduit à

6 kil. (103 kil.) *Montrejeau* (V. R. 63).

50 kil. (153 kil.) de Montrejeau à Tarbes (V. R. 63).

21 kil. de Tarbes à Bagnères de Bigorre (V. R. 59).

B. Par Lannemezan et l'Escaledieu.

145 kil. Route de poste.

103 kil. de Toulouse à Montrejeau (V. ci-dessus *A*).

16 kil. de Montrejeau à Lannemezan (V. R. 63).

14 kil. de Lannemezan à l'Escaledieu (V. R. 62, 63).

12 kil. de l'Escaledieu à Bagnères de Bigorre (V. R. 62).

ROUTE 69.

DE TOULOUSE A BAGNÈRES DE LUCHON.

136 kil. Route de poste; chemin de fer concédé jusqu'à Saint-Gaudens et Montrejeau. — Plusieurs voitures partent journellement de Toulouse : place du Capitole, 1; rue Lapeyrouse, 6; rue Peyrolière, 18; rue de l'Écharpe, 3; rue Louis-Napoléon, 21. Voitures de correspondance du chemin de fer, 20 fr., 17 fr. et 14 fr.

On sort de Toulouse par le faubourg de Saint-Cyprien, et l'on se dirige au S. en longeant à une certaine distance la rive g. de la Garonne. Après avoir traversé le ruisseau Récédébon, on laisse à. g.

10 kil. *Portet*, v. de 1075 hab., situé au confluent de la Garonne et de l'Ariége. Wellington essaya en vain d'y faire passer son armée en 1813. Ici la route se bifurque; l'un des deux bras, celui de g., remonte la vallée de l'Ariége jusqu'à Foix (V. R. 78 et 89), tandis que l'autre, celui de dr., continue à suivre la vallée de la Garonne. A peu de distance de cette bifurcation, on croise les deux chemins de fer de Toulouse à Foix et de Toulouse à Saint-Gaudens, puis on laisse à g.

3 kil. (13 kil.) *Roques*, v. de 201 hab., et on traverse une plaine fertile, mais dépourvue d'arbres.

7 kil. (20 kil.) **Muret** (Hôtels : de *France*, du *Griffon d'Or*), chef-lieu d'arrondissement du département de la Haute-Garonne, V. de

4147 hab., située au confluent de la Louge et de la Garonne.

La fondation de Muret date de la fin du XIe siècle. A cette époque, un certain Pierre de Raymond s'engagea à construire, en payement de 200 sous toulousains, un petit château entouré de murs ou *murets*. Peu à peu des maisons vinrent se grouper sous la protection de ses créneaux, et, vers le commencement du XIIIe siècle, Muret devint la capitale du comté de Comminges.

Ce comté, lors de sa plus grande prospérité, s'étendait vers le N. de manière à enclaver les villes de Lombez, de l'Ile-en-Dodon, l'Ile-en-Jourdain, c'est-à-dire une partie considérable du pays d'Auch. Au S., il avait sa limite naturelle à la vallée d'Aran et à l'Espagne; à l'O., il remontait bien au delà de Lannemezan, jusqu'à 2 lieues environ de Tarbes; à l'E., il embrassait le Volvestre, Saint-Girons et le Castillonais.

« Les montagnards de Comminges, dit M. Armand Marrast, descendants des *Convenæ* de Pompée, étaient de franc-alleu; ils avaient leurs communautés gouvernées par des consuls choisis par le vote libre et populaire. La part de dignités et de pouvoir faite au clergé était honorable; mais il fut toujours tenu dans ses limites, sans qu'on lui permît de les dépasser. Les nobles étaient maîtres sur leurs manoirs, forts par l'épée, brillants à la guerre, et le peuple les avait bravement secondés, quand il s'agit de défendre l'indépendance des opinions religieuses si ardemment poursuivies dans la croisade contre les Albigeois; il les suivit encore au combat, quand il s'agit de secouer la domination anglaise; mais, la guerre finie, nobles et clercs reprenaient leur place, et l'on ne souffrit pas ici que le manteau de la gloire couvrît la moindre usurpation. — A chaque avénement nouveau, le pays de Comminges, comme s'il eût eu le pressentiment de cette sorte de gloutonnerie inhérente à l'esprit de conquête, s'empressait de réclamer de nouvelles assurances pour le respect de ses droits. Lorsque la monarchie française s'incorpora, en 1490, le Comminges et le Nébouzan, elle trouva dans la province la pratique des assemblées publiques, et l'histoire atteste que, pour garder paisiblement ce pays, les nouveaux maîtres durent confirmer par leurs ordonnances les droits dont la nature donne surtout le sentiment, et dont un long exercice avait ici donné l'habitude. »

Les plaines monotones qui s'étendent au N. de Muret rappellent un événement terrible dans l'histoire du Midi: 40 000 Albigeois et Espagnols, sous les ordres d'Alphonse, roi d'Aragon, et du comte de Toulouse, y furent complétement vaincus, le 12 sept. 1213, par Simon de Montfort. Alphonse et beaucoup de ses chevaliers restèrent parmi les morts, et Simon de Montfort, qui, la veille, était assiégé dans la ville de Muret, devint le maître du Toulousain. Un poëte du Midi raconte ainsi cette funeste journée :

« Simon de Montfort fait dans Muret crier par toutes les albergues de seller les chevaux et de leur mettre leurs bardes sur le dos, afin de voir s'ils pourront prendre au piége ceux de dehors. Il ordonne que tout le monde se réunisse à la porte de Salas; et quand ils sont tous dehors, il se prend à discourir: « Seigneurs, barons de France, « je ne sais vous dire autre chose, « sinon que nous sommes tous venus ici nous mettre en péril. Je « n'ai fait, toute cette nuit, que réfléchir; et mes yeux n'ont pu ni » dormir, ni reposer. Or voici ce « qu'en réfléchissant j'ai trouvé : « Il nous faut suivre ce chemin, et « marcher droit aux tentes, comme « pour livrer bataille. S'ils sortent, « résolus à nous tenir tête, et « si nous ne pouvons les chasser « de leurs tentes, il ne nous reste « qu'à nous enfuir tout droit à Hautvillar. » Ils s'en vont droit aux tentes, à travers le marais, bannières déployées et pennons flottants; d'écus, de heaumes dorés, de hauberts et d'épées reluit toute la prairie. Quand le bon roi d'Aragon les aperçoit, il les attend avec un petit nombre de compagnons; mais tous accoururent, aussi les hommes de Toulouse, sans écouter nullement le roi ni le comte, sans savoir de quoi il s'agit, jusqu'au moment où les Français sont là, qui s'élancent tous là où le roi d'Aragon était inconnu. « Je suis le roi! » s'écrie-t-il; mais on ne l'entend pas; et il est si cruellement frappé et blessé, que son sang a coulé jusqu'à terre et qu'il tombe là étendu mort. Les autres, qui le voient, se tiennent pour perdus. Qui fuit çà, qui fuit là: personne ne se défend; les Français les poursuivent, les exterminent et leur font si dure guerre, que celui qui leur échappe vivant se croit sauvé par miracle. Le carnage dura jusqu'à Rivet. Ceux de l'host de Toulouse restés aux tentes étaient là tous ensemble, comme hommes éperdus, lorsque don Dalmace d'Entoisel s'est élancé dans l'eau, en criant : « Au secours! « grand mal nous est arrivé, le bon « roi d'Aragon est abattu et mort! « et avec lui sont morts tant d'au-« tres barons, que jamais perte si « grande ne sera réparée. » Parlant ainsi, il est sorti de l'eau de la Garonne, et aussitôt tous les hommes de Toulouse, les principaux, les moindres, ont couru tous ensemble vers la rivière: ceux-là la passent qui peuvent; mais beaucoup restent en deçà, et l'eau, qui roule comme torrent, en a englouti plusieurs. Dans le camp est resté tout le bagage, et grande en retentit la perte par le monde; et ce fut aussi de maint homme qui resta là mort étendu, grand dommage. »

A une demi-lieue de Muret, dans le petit jardin d'une maison de campagne, se trouve un tombeau élevé seulement de 30 cent. au-dessus du sol, couvert de ronces: c'est là, suivant la tradition qui s'est conservée dans la famille des propriétaires de cette habitation, qu'aurait été déposé le corps du roi d'Aragon.

En 1794, la ville de Muret se révolta contre la République et prit le nom de capitale des États du Roi. Comptant sur l'enthousiasme des habitants, le général improvisé, Auguste d'Aguin, enrégimenta les femmes et leur confia la défense des murailles. Malgré la bravoure de ces héroïnes, la ville ne se défendit pas longtemps; elle fut prise au pas de course, et les 400 prisonniers patriotes qu'on retenait dans les prisons furent délivrés.

L'*église* de Muret a été complétement transformée dans les derniers temps: c'est à peine si elle conserve ses contre-forts du XIVe siècle et son clocher du XVe couronné par une galerie d'où s'élance une belle flèche de briques avec des balustrades à jour. On remarque au

sommet de la tour huit figures de monstres, projetées en dehors de la muraille. L'intérieur possède encore une petite chapelle ogivale décorée de nervures du style de la Renaissance.

Vis-à-vis de Muret on voit les ruines d'un pont construit en 1203, mais il ne reste aucun vestige de l'ancien château.

Le pont suspendu, jeté sur la Garonne, a été construit en 1833, renversé par une inondation en 1835 et reconstruit en 1836.

Au sortir de Muret, la route continue à remonter, parallèlement au chemin de fer, la rive g. de la Garonne.

8 kil. (28 kil.) *le Fauga*, v. de 584 hab.

5 kil. (33 kil.) **Noé**, b. de 947 hab., relais de poste. L'église, de construction romane, n'offre d'autre intérêt que sa date assez ancienne, probablement le xe ou le xie siècle.

Au delà de Noé, on passe de nouveau à la dr. du chemin de fer, et, au lieu de suivre la courbe que décrit la Garonne jusqu'aux hauteurs boisées du S. O., on traverse la plaine en ligne droite. On laisse à g. la route de *Carbonne*, bourg de 2444 hab., situé sur la rive g. de la Garonne à 43 kil. de Toulouse (V. R. 89), puis à dr.

11 kil. (44 kil.) *Lafite* (567 hab.).

3 kil. (47 kil.) *Saint-Élix*, v. de 705 hab., est situé à 200 pas de la route. Son château, curieux spécimen des constructions aristocratiques du temps de François Ier, a été élevé pour Johanne d'Ariche, maîtresse de ce roi. Il forme un grand carré de 25 mèt., flanqué à chaque angle d'une énorme tour ronde, comme celles du château de Chambord, et entouré de fossés de 8 mèt. de largeur qui en suivent les contours, en ménageant des terrasses à la base des tours et du bâtiment central. Des toitures presque perpendiculaires, comme on les aimait à la fin du moyen âge, recouvrent tous les bâtiments, et des sculptures fort médiocres ornent les mansardes. Le parc, dessiné sur un plan de Le Nôtre, est très-vaste et planté d'arbres magnifiques.

En continuant à suivre la grande route, bordée de cerisiers, on laisse à g.

3 kil. (50 kil.) *Lavelanet*, v. de 634 h., puis on traverse la Berède et l'Houride, qui vont se jeter à l'E. dans la Garonne. A l'embouchure de l'Houride, à 3 kil. environ de la route, se trouve la petite ville de *Cazères* (2663 hab.).

Cependant les Pyrénées, qui n'apparaissaient que comme une ligne bleuâtre, commencent à devenir plus distinctes; on approche de leurs dernières ramifications, et bientôt on voit la large plaine de Muret se terminer entre des collines boisées. A l'extrémité de cette plaine se trouve la petite ville de

10 kil. (60 kil.) **Martres** (Hôt. d'*Espagne*), ancienne *Angonia*, voisine de la ville de *Calagorris Convenarum*, cité romaine, détruite dans le vie siècle par les Vandales, aujourd'hui bourg de 877 hab. Angonia lui servait de citadelle, comme le prouvent sa double enceinte de remparts, le chemin de ronde qui l'entoure, et un fossé d'origine romaine, qui existe encore au N. du bourg.

Vers le milieu du ixe siècle, un duc d'Alençon, fait prisonnier par les Sarrasins, s'était fait échanger contre son fils Vidian. Celui-ci,

vendu d'abord comme esclave, fut acheté ensuite par une dame anglaise qui lui rendit la liberté. Dès ce moment, il jura de ne vivre que pour la vengeance, et commença contre les Sarrasins une guerre de partisans, dans laquelle il remporta plusieurs succès. Cependant, revenu de la frontière pour aller recevoir de Charlemagne le titre de duc, il fut bientôt rappelé dans le midi de la France par une invasion de Sarrasins, qui venaient venger la conquête de la Catalogne. Il les attaqua devant Angonia, les repoussa d'abord; mais, blessé d'un coup de javeline, il tomba; les ennemis revinrent à la charge, le tuèrent, firent un grand massacre des chrétiens et prirent d'assaut la ville d'Angonia. La place fut livrée aux flammes, et les habitants furent égorgés : de là le nom de *Martès* ou *Martres*, ville des Martyrs, dont saint Vidian est devenu le patron. La fontaine où il lava ses plaies avant de mourir a conservé le don miraculeux de guérir certaines infirmités, et les mousses qui recouvrent ses murailles sont, pour ses fervents adorateurs, des traces indélébiles de son sang.

En l'an 1015, on éleva en l'honneur de saint Vidian un prieuré dont il ne reste plus aujourd'hui qu'une grosse tour carrée. L'église date du xive siècle; c'est un vaste vaisseau à une seule nef et à six travées, terminé par un chevet à pans coupés et surmonté d'une tour carrée à la base, octogonale au sommet, que termine une flèche hardie entièrement construite en pierre, foudroyée le 6 août 1857. Dans l'intérieur, on voit un beau sarcophage du vie siècle assis sur quatre colonnettes; il sert de fonts baptismaux. On y remarque aussi une petite chapelle romane du xiiie siècle, consacrée à saint Vidian. La ville se construisit, au xive siècle, une enceinte de fossés et de murs dont les boulevards modernes désignent encore la circonférence.

En 1826, un orage ayant ravagé le champ d'un paysan, celui-ci découvrit des fragments de statues, de bas-reliefs et de bustes dignes des beaux temps de la sculpture antique; on les envoya au Musée de Toulouse. C'est également dans ce Musée que se trouve une horrible statue trouvée dans l'église de Martres, et représentant une femme accouchant d'un serpent qui lui suce les mamelles.

Martres ne se distingue aujourd'hui que par ses nombreuses fabriques de faïence.

Au sortir de Martres, on traverse le ruisseau le Palas, et près du v. de

4 kil. (64 kil.) *Boussens* (378 hab.), on laisse à dr. le bassin de retenue du canal de Saint-Martory à Toulouse, dont l'origine se trouve à 6 kil. en amont. Aussitôt après avoir traversé le canal, on arrive en face de l'embouchure du Salat, dont on voit la riante vallée remonter, au S. E., dans la direction de Saint-Girons, puis on traverse la Noue en deçà de

3 kil. (67 kil.) *Mancioux*, v. de 628 hab., situé sur les débris d'une ancienne *mansio* des Romains. Dans le voisinage, on exploite une carrière de marbre.

Ici, les escarpements de la rive g. se rapprochent tellement de la Garonne que la route est en partie taillée dans le roc, et que le chemin de fer sera obligé de passer sur la rive dr. du fleuve, qui, devenu plus étroit, mugit contre les rochers

comme un torrent des montagnes. Sur le sommet de la hauteur, s'élève le beau château de **Montpezat**, dont les remparts crénelés sont en parfait état de conservation. Un donjon de 7 mèt. de façade, muni de sa basse-fosse et de sa porte d'accès, au premier étage, dresse sa masse énorme dans l'angle S. O. de l'enceinte. Du temps de Froissard « était une tour sur le chemin entre la roche et la rivière, et dessous cette tour, sur le passage, une porte de fer coulisse, et pourraient six personnes garder ce passage contre tout le monde ; car ils n'y peuvent que deux chevaucher de front entre les roches et la rivière. »

3 kil. (70 kil.) **Saint-Martory**, b. de 1105 hab., n'est qu'une longue rue assez étroite, dont les maisons sont pressées entre la montagne et la Garonne. Comme Martres, elle a dû son nom aux massacres que les Sarrasins firent dans ce pays pendant les guerres du IXe siècle. Ses fortifications ont complétement disparu; l'arc de triomphe qu'on voit sur l'emplacement d'une ancienne porte date du XVIIIe siècle. Le pont de pierre jeté sur la Garonne, vers le milieu de la ville, offre un aspect pittoresque. C'est immédiatement au delà de ce pont que commence le canal de Saint-Martory à Toulouse.

A peu de distance de Saint-Martory, on longe le pied de la montagne abrupte de Lescalère, puis on entre dans une autre plaine, lit d'un vaste lac qui s'écoula jadis par le défilé de Saint-Martory. Le tracé du chemin de fer, qui, près de Mancioux, a passé sur la rive dr., passe de nouveau sur la rive g.

2 kil. (72 kil.) *Lestelle*, v. de 768 hab., situé sur la rive g. du *Jo* ou *Ioc*, à près de 1 kil. en amont de son embouchure. Le clocher moderne de l'église renferme un ancien retable en relief assez bien sculpté, représentant la mort de Jésus-Christ et saint Jacques imploré par des pèlerins. Ce retable, qui date probablement du XVe siècle, a dû être fait en accomplissement d'un vœu de quelque riche pèlerin, à son retour de Saint-Jacques de Compostelle.

4 kil. (76 kil.) *Beauchalot*, v. de 506 h., offre quelques débris de remparts dominés par une tour carrée. Ici la route fait un coude, et, se dirigeant en droite ligne vers l'O., traverse la rivière du Soumès, puis gravit le plateau qui domine la Garonne du côté du N., tandis que le chemin de fer continue à longer la rive g. du fleuve. De ce point, on voit très-bien, sur un rocher situé de l'autre côté de la Garonne, les ruines du château de *Montespan* (V. R. 79). Après avoir laissé à g., dans la plaine, le village de *Labarthe-Inard*, on aperçoit, de l'autre côté de la Garonne, les ruines du château de *Pointis-Inard* (V. R. 79).

On laisse ensuite à dr. *Savarthès*, v. de 260 hab.; puis à g. divers hameaux et *Estancarbon*, v. de 508 hab. avant d'atteindre

12 kil. (88 kil.) **Saint-Gaudens** (Hôtels : de *France*, du *Nord*), capitale de l'ancien pays du Nébouzan, aujourd'hui chef-lieu d'arrondissement de la Haute-Garonne, V. de 5058 hab., située sur une éminence qui domine de 100 mèt. env. la rive g. de la Garonne. Elle doit son origine à l'établissement religieux de ce nom, fondé en 1038. D'après la légende, elle s'appelait d'abord Mas de Saint-Pierre ; mais un jeune

pâtre nommé *Gaudens*, auquel les Sarrasins venaient de couper la tête, parce qu'il refusait « d'être à eux et à leur foi, » s'étant avisé de prendre sa tête dans ses mains, comme saint Denis, courut à toutes jambes vers l'église de la ville. Un Sarrasin à cheval se mit à sa poursuite, mais ne put l'atteindre, et il arriva juste au moment où la porte de l'église se refermait sur l'enfant. « Sa course était si rapide, dit la légende, que la monture, donnant du pied à la porte avec tant de violence, y laissa fiché dans le bois le fer droit de devant. Or, cet enfant s'appelait *Gaudens;* et, depuis son martyre, il a donné son nom à la ville. Le fer du cheval, aucuns disent de la mule, se trouve encore aujourd'hui visible à la même place. »

« Nous avons vu, dit M. Armand Marrast, natif lui-même de Saint-Gaudens, la pierre creusée qui portait cette trace; et l'on a conservé précieusement sur le grand portail de l'église un fer à cheval qui se rapporte à la même tradition. Toute histoire a ses temps fabuleux; et ce saint, qui porte entre ses mains sa tête tranchée, ne nous permet pas même de trouver la moindre invention locale dans ce tour de force dont il est fait honneur à une foule d'autres saints bien connus. Ce fut pour l'église de Saint-Gaudens un titre de plus à la ferveur et au respect; aussi était-ce dans ses murs que les premiers évêques de Comminges établirent leur séjour. Saint-Gaudens eut plus tard un chapitre; et le plus illustre des prélats qui succédèrent à saint Bertrand, Hugo de Labatut, y fonda un séminaire.

« Saint-Gaudens éprouva beaucoup de variations dans son gouvernement politique. Enclavée dans le Comminges, elle vécut sous la domination des comtes jusqu'à la fin du XIIe siècle, à la mort de Bernard V, célèbre par ses nombreux mariages. Sa fille, Pétronille, avait reçu de sa mère la vicomté de Bigorre; elle voulut avoir de son père le Nébouzan et Saint-Gaudens. Cette ville alors dépendait du Bigorre. Pétronille, exagérant encore les traditions de son père, n'eut pas moins de cinq maris légitimes; et de l'un de ces mariages (1192) naquit Matte, qu'elle fiança, avant même que celle-ci fût nubile, à Gaston VII, comte de Béarn; elle leur fit donation, de son vivant (1250), du Nébouzan et de Saint-Gaudens... Marguerite, fille de Matte, se maria en 1257 à Roger-Bernard, comte de Foix; et, comme le Nébouzan fut sa dot, Saint-Gaudens, qui avait passé du Comminges au Bigorre et du Bigorre au Béarn, passa du Béarn au comté de Foix. Il n'avait pas fallu cinquante ans pour accomplir ce voyage politique.

« Mais, en changeant si souvent de maîtres, la ville, heureusement, ne changeait pas de condition. Ces différents mouvements la servirent au contraire : car, avertie, par cette expérience, de l'instabilité du pouvoir supérieur, elle rédigea les coutumes qui étaient depuis lonptemps à son usage; et, à chaque changement, jusqu'au siècle même de Louis XIV, son premier soin, en passant sous de nouveaux seigneurs, fut de faire accepter et confirmer ses franchises municipales. La charte de Saint-Gaudens montre, par ses dispositions, que la ville était administrée par des consuls; ceux-ci étaient choisis tous les ans, à la fête de saint Jean-Baptiste, par un corps de vingt-quatre anciens,

produits eux-mêmes de l'élection populaire. On n'exceptait du vote que les *ivrognes ordinaires*, les bouchers, corroyeurs, gens pratiquant des métiers de vile abjection. La prospérité de la ville se développa surtout dans le XIV[e] et le XV[e] siècle. Il y avait alors des fabriques de drap, des tissus de laine, des tanneries, et le commerce de tout ce qui venait d'Espagne par le val d'Aran avait son entrepôt principal à Saint-Gaudens.

« L'organisation sage et libre de cette ville la rendit bientôt la plus considérable du pays pour la richesse; mais cela même lui valut plus d'une calamité. Déjà, sous Bernard V, et quand Saint-Gaudens était encore partie intégrante du Comminges, Simon de Montfort vint s'en emparer et en fit le centre de ses opérations militaires, ou plutôt de ses incursions et de ses ravages dans tout le comté. Quelques années après, et pendant que les comtés de Foix et de Comminges étaient en lutte, le Nébouzan, placé entre les deux, eut beaucoup à souffrir de ces guerres, et Saint-Gaudens entretint des troupes à ses frais pour se préserver de ces invasions de routiers qui dévastaient le pays. Pendant la guerre des Anglais, Saint-Gaudens tomba en leur possession; mais, s'il subit le joug de la force, il ne fit aucunement hommage spontané de soumission. Enfin, durant les guerres religieuses, Saint-Gaudens fut encore au pouvoir des huguenots. Montgommery, à la tête d'une armée de quatre mille arquebuses, se répandit dans le Nébouzan, en 1569; il mit la main sur Saint-Gaudens, le pilla et le saccagea.... Cette succession de troubles fut à la fin funeste à la cité industrieuse. Les nombreuses fabriques de *Razes* et de *Cadis*, qu'elle possédait, diminuèrent; des manufactures analogues allèrent s'établir à Valentine et à Miramont, deux bourgs charmants que la rivière caresse; les mêmes garanties n'existant plus pour la production, les producteurs n'eurent plus ni confiance ni zèle; et, au milieu du XVIII[e] siècle, les négociants de Saint-Gaudens avaient conservé très-peu de leurs établissements industriels, et ils étaient devenus simples facteurs des grandes maisons de Toulouse, de Castres, etc.

« Quand la Révolution éclata, elle n'eut pas à vaincre, dans les murs de Saint-Gaudens, cette énergique résistance qui décupla sa force et ses ressorts dans plusieurs villes du Midi. Le *tiers*, qui devait être *tout* en France, suivant l'expression de Sieyès, était à peu près tout à Saint-Gaudens.

« Le chapitre ne le gênait guère, et pourtant le chapitre disparut; les couvents avaient précédé le chapitre. Quant aux tours, aux remparts, déjà singulièrement ébréchés par les Anglais et par Montgommery, le temps en acheva paisiblement la ruine. La maison commune garda sa vieille figure du XIII[e] siècle et son aspect rudement municipal; l'église ne vit pas dévaster sa belle nef si haute, ses piliers droits et forts, ni son clocher de casse-cou, ni même cette antique sacristie dont les ornements singuliers reportent l'esprit aux premières constructions de l'époque byzantine. La Révolution passa dans Saint-Gaudens comme une vieille connaissance à laquelle la bourgeoisie fit bonne hospitalité. Seulement Saint-Gaudens prit la peine de s'appeler plus tard *Haute-*

Ville et, encore plus tard, on releva les cloisons, on recrépit les murs fendus de vétusté; on refit même une sorte de porte cochère, pour que le lieu connu sous le nom de l'Évêché pût s'élever à la hauteur d'un hôtel de sous-préfecture. Saint-Gaudens n'en a pas moins conservé les traces de ses antiques annales. Des promenades larges et bien tracées le long de ses boulevards, un nouveau palais de justice, une halle moderne, des fossés qui se comblent et la ville semblant sourire de ce côté à des constructions élégantes, telle est à peu près la part que la civilisation a conquise : celle de l'histoire est toujours la plus large; elle garde sa vieille église, son vieux cloître de l'hôpital, son hôtel de ville brisé, mâché, tombant, durant toujours; sa vieille halle avec son toit en forme de parapluie, et toutes ces maisons qui n'ont pas d'âge, pas de style, pas de nom d'architectes : maisons qu'on aurait dites bâties par des Bohémiens pour un jour de halte, et dont la boue, durcie par les siècles comme un ciment romain, semble jeter à tant de générations de passants le sourire d'une éternelle vieillesse. Tout cet aspect est pourtant sombre, et c'est un contraste désagréable pour le voyageur fatigué ou insouciant que celui d'une ville aussi ancienne au milieu d'un paysage aussi florissant. Mais il n'en est pas ainsi pour ceux dont le nid pend encore à quelques fentes de ces masures; leur antiquité les leur rend plus chères, et si, en remontant le cours des siècles, ils trouvent que là le travail fut honoré, la liberté bénie, le droit soutenu avec dignité, l'égalité pratiquée, la démocratie enfin comprise et respectée dans son germe, ces ruines ne leur paraissent plus que le vestibule du grand édifice auquel travaille l'Europe[1]. »

L'auteur du *Voyage archéologique et historique dans l'ancien comté de Comminges et dans celui des Quatre-Vallées*, M. Cénac-Moncaut, déclare que l'église de Saint-Gaudens est une des œuvres les plus pures et les plus complètes du midi de la France. Elle fut, selon lui, construite à deux époques différentes : la partie de l'E. au XI[e] siècle ; celle de l'O. au XII[e]. Elle reçut même une dernière modification au XV[e], car la porte du N. présente tous les caractères du style flamboyant. Son vaisseau, de 34 mèt. de longueur sur 20 mèt. de largeur, est formé de trois nefs, terminées chacune par une abside cul-de-four; trois fenêtres de la plus grande dimension éclairent celle du milieu, qui ne s'élève pas jusqu'au sommet du grand comble du chœur, dans lequel on a percé deux ouvertures. Les chapiteaux historiés de toutes les colonnes, à l'exception de celles de l'entrée du sanctuaire, sont curieusement sculptés et représentent plusieurs scènes bibliques : Samson à cheval sur un lion dont il déchire la gueule, Nabuchodonosor paissant dans la prairie, Adam et Ève cueillant la pomme, etc. Le porche du couchant, que les artistes du moyen âge soignaient ordinairement avec prédilection, est la partie la plus négligée de l'édifice; c'est une étroite ouverture de 1^{m},50 sans division intérieure. La plus jolie porte est celle du N., située du côté de la halle, et qui offre, comme nous l'avons dit, tous les

1. ARMAND MARRAST, *Histoire des villes de France*, par Aristide Guilbert.

caractères du style ogival flamboyant. L'escalier par lequel on monte aux combles, du côté du N., est très-élégant et forme, dit M. de Caumont, une jolie tour romane cylindrique. Malheureusement cette curieuse église, classée parmi les monuments historiques, est entourée de masures. On a fait récemment quelques réparations à l'abside; mais on devrait bien jeter bas ces vieilles et hideuses bicoques qui cachent en partie les bas côtés.

Le monastère roman a été complétement détruit. Les sœurs de charité ont maintenant un couvent près de l'établissement de bains fondé dans le haut de la ville.

Des promenades de Saint-Gaudens, on jouit de points de vue admirables sur la plaine de la Garonne et le vaste amphithéâtre de montagnes qui s'élève de sommet en sommet, d'abord boisé, puis nu, jusqu'aux glaces de la Maladetta.

De Saint-Gaudens à Tarbes (V. R. 68); —à Bagnères de Bigorre (V. R. 68).

De Saint-Gaudens à Encausse.

10 kil. Route de poste. Omnibus; plusieurs départs par jour; prix variables.

Au sortir de Saint-Gaudens, on descend rapidement dans la belle vallée de la Garonne, et l'on traverse le fleuve un peu en deçà de

3 kil. *Miramont*, b. de 1857 hab. Gravissant ensuite la chaîne de collines qui sépare la vallée de la Garonne de celle du Ger, on descend sur le versant méridional à

3 kil. (6 kil.) *Rieucazé*, v. de 149 hab.; puis, laissant à g. *Lespiteau*, v. de 308 hab., et la route qui conduit à Aspet, en longeant la rive g. du Ger (V. R. 77), on remonte sur la rive dr. la vallée du Job, jusqu'à

4 kil. (10 kil.) Encausse (Hôtels *de Londres*, *du Midi*. On ne loge pas à l'établissement), v. de 654 hab., situé à l'entrée de la vallée de *Cabanac*, qui remonte, au S., vers les flancs boisés du Cagire.

Les thermes d'Encausse, visités en moyenne par 600 malades, sont connus depuis une époque très-reculée, et jouissaient autrefois d'une réputation relativement plus grande qu'aujourd'hui. Chapelle et Bachaumont les visitèrent et en parlent ainsi dans leur voyage badin :

« Encausse est éloigné de tout commerce, et l'on n'y peut avoir d'autre divertissement que celui de voir revenir sa santé. Un petit ruisseau qui serpente à vingt pas du village, entre des saules et les prés les plus verts qu'on puisse imaginer, était toute notre consolation. Nous allions tous les matins prendre nos eaux en ce bel endroit, et les après-dîners nous promener. Un jour que nous étions sur les bords, assis sur l'herbe, et que, nous ressouvenant des hautes marées de la Garonne, dont nous avions la mémoire encore assez fraîche, nous examinions les raisons que donnent Descartes et Gassendi du flux et reflux de la mer, sortit tout d'un coup d'entre les roseaux les plus proches un homme qui nous avait apparemment écoutés ; c'était

Un vieillard tout blanc, pâle et séc,
Dont la barbe et la chevelure
Pendaient plus bas que la ceinture,
Ainsi qu'on peint Melchisédech ;
Ou plutôt telle est la figure
D'un certain vieux évêque grec
Qui, faisant la salamalec,
Dit à tous la bonne aventure;
Car il portait un chapiteau
Comme un couvercle de lessivé,
Mais d'une grandeur excessive,
Qui lui tenait lieu de chapeau.
Et ce chapeau, dont les grands bords
Allaient tombants sur ses épaules,
Était fait de branches de saules,
Et couvrait presque tout son corps.
Son habit de couleur verdâtre
Était d'un tissu de roseaux,
Le tout couvert de gros morceaux
D'un cristal épais et bleuâtre.

« A cette apparition, la peur nous fit faire deux signes de croix et trois pas en arrière. Mais la curiosité prévalut sur la crainte, et nous résolûmes, bien qu'avec quelques petits battements de cœur, d'attendre le vieillard extraordinaire, dont l'abord fut tout à fait gracieux, et qui nous parla fort civilement de la sorte :

Messieurs, je ne suis pas surpris
Que de ma rencontre imprévue
Vous ayez un peu l'âme émue ;
Mais, lorsque vous aurez appris
En quel rang les destins ont mis
Ma naissance à vous inconnue,
Et le sujet de ma venue,
Vous rassurerez vos esprits.
Je suis le dieu de ce ruisseau,
Qui d'une urne jamais tarie,
Penchée au pied de ce coteau,
Prend le soin dans cette prairie
De verser incessamment l'eau
Qui la rend si verte et fleurie.
Depuis huit jours, matin et soir
Vous me venez réglément voir,
Sans croire me rendre visite.
Ce n'est pas que je ne mérite
Que l'on me rende ce devoir;

Dans ce petit vallon champêtre.
Soyez donc les très-bien venus :
Chacun de vous y sera maître;
Et puisque vous voulez connaître
Les causes du flux et reflux,
Je vous instruirai là-dessus.

« Sa théorie exposée, il s'écoula d'entre nous deux, mais si vite, qu'il était à plus de vingt pas avant que nous nous en fussions aperçus. Nous le suivîmes le plus légèrement que nous pûmes ; et, voyant qu'il était impossible de l'attraper, nous lui criâmes plusieurs fois :

Hé ! monsieur le fleuve, arrêtez.
Ne vous en allez pas si vite :
Hé! de grâce, un mot! écoutez!
Mais il se remit dans son gîte,

et rentra dans ces mêmes roseaux dont nous l'avions vu sortir. Nous allâmes en vain jusqu'à cet endroit; car le bonhomme était déjà tout fondu en eau quand nous arrivâmes, et sa voix n'était plus

Qu'un murmure agréable et doux;
Mais cet agréable murmure
N'est entendu que des cailloux :
Il ne le put être de nous,
Et même, sans vous faire injure,
Il ne l'eût pas été de vous. »

L'établissement d'Encausse laisse *tout* à désirer. On doit le reconstruire entièrement. Dans son état actuel, il contient 18 baignoires et des douches.

LES EAUX.

Eau thermale, saline.

Connue dès l'époque romaine, si l'on en croit la tradition locale.

Trois sources : Grande S., petite S., S. Dargut.

Débit en 24 heures : A été doublé par le captage qu'a opéré dans ces dernières années (1854) M. François, ingénieur des mines.

Densité : 10042 à 16°.

Température : 22°,20 (Filhol., 1853), 28° depuis le nouveau captage (Camparan).

Caractères particuliers : Eau limpide, incolore, inodore, saveur légèrement amère; la petite source plus atramentaire que la grande.

Du fond du réservoir se dégagent des bulles gazeuses, mélange d'azote, d'oxygène et d'un peu d'acide carbonique.

L'eau d'Encausse ramène légèrement au bleu la teinture de tournesol rougie.

Service médical : Un médecin inspecteur, M. Camparan.

Emploi : Boisson, bains, douches.

Situation : Environ 450 mètres au-dessus de la mer.

Climat doux, air très-pur.

Effets physiologiques : Eaux laxatives, toniques, excitantes; action marquée sur l'estomac et l'hématose. Elles passent pour faciliter l'expulsion des calculs et paraissent agir spécifiquement dans les fièvres d'accès rebelles.

Elles ne se transportent pas.

Classification chimique : Eau sulfatée à base de chaux avec forte proportion de chlorure sodique.

Analyse (Filhol.)

	Eau 1 lit.	
	Grande S.	*S. Dargut.*
	gr.	gr.
Sulfate de chaux......	2,1390	2,1130
» de potasse.....	traces	traces
» de soude.......	0,0204	0,0189
» de magnésie...	0,5420	0,4610
Chlorure de sodium....	0,3202	0,3225
Carbonate de chaux....	0,0270	0,0258
» de magnésie.	0,0155	0,0150
Oxyde de fer....... ..	traces	traces
» de manganèse...	traces	
Acide silicique.		0,0120
Silicate de soude.......	traces	
Silice en excès.........	0,0100	
Iode.................		traces
Arsenic..............	traces	
Matière organique.....	traces	traces
	3,0741	2,9682
Oxygène..............	4cc 5	5cc 2
Azote................	19	15, 1
Acide carbonique......	5	5, 0
	28, 5	25, 3

Bibliographie : Filhol, eaux minérales des Pyrénées.... Paris, 1853; in-12.

Des bains d'Encausse on peut remonter, en moins de 3 h., la vallée du Job. On passe d'abord au v. de *Cabanac* (225 hab.), dominé du côté de l'O. par une grande forêt; on laisse à g. *Izaut* (954 hab.), à dr. *Arbon* (379 hab.), et on atteint le fond de la vallée, où se trouve, à 10 kil. d'Encausse, *Juzet* (871 hab.). De là on n'a plus qu'à gravir des pentes boisées et des pâturages pour s'élever jusqu'au sommet du **Cagire**, (1913 mèt.), d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la vallée de Luchon et sur la grande chaîne des Pyrénées.

De Saint-Gaudens à Bagnères de Luchon.

Au sortir de Saint-Gaudens, la route de Luchon descend par une rampe rapide dans la vallée de la Garonne et franchit le fleuve sur un pont de bois, pour entrer à

3 kil. (91 kil.) *Valentine*, b. de 1551 hab., fondé dans le IVe siècle, par Valentinien Ier ou par Valentinien II. Des restes de murailles et deux portes prouvent son ancienne importance. Selon une tradition qui se maintient encore de nos jours, des villes florissantes auraient existé dans toute la vallée qui s'étend à l'O. de Valentine, et les paysans répètent souvent « qu'un chat pouvait passer de Valentine à Saint-Bertrand en ne suivant que les toits. » Le grand nombre de débris antiques trouvés dans la plaine prouve que ce dicton populaire repose sur des faits réels.

Au delà de Valentine, commence le pays de *Rivière*, plaine très-fertile, qui le deviendrait encore bien davantage si on continuait le canal d'irrigation, qui a été commencé par un paysan. La Garonne forme ici une grande courbe, de sorte qu'une prise d'eau en amont suffirait pour l'irrigation de près de 100 kil. carrés.

Après avoir laissé à g. le v. de

Labarthe de Rivière (1808 hab.), près duquel jaillissent des eaux thermales, on passe à

6 kil. (97 kil.) *Martres de Rivière*, (413 hab.), puis on laisse à g. *Ardiége* (720 hab.) et *Cier de Rivière* (801 hab.), et l'on vient, à 101 kil. de Toulouse, rencontrer à angle droit la route de Tarbes à Luchon (V. R. 63). Le point de jonction, appelé la *Croix de Bazert*, se trouve sur l'emplacement d'un ancien temple élevé au dieu gallo-romain *Baezert*.

7 kil. (104 kil.) **Labroquère**, v. de 620 hab., a été construit sur les débris d'une ville romaine (V. Saint-Bertrand, R. 70). Après avoir traversé la Garonne sur un beau pont de marbre, la route incline vers le S. E. pour suivre la rive g. du fleuve, en laissant à dr. deux autres routes, dont l'une mène, au S., vers la vallée de Barousse (V. R. 70), et dont l'autre passe à *Valcabrère* avant de gravir le monticule de Saint-Bertrand, que l'on voit se dresser à l'O., couronné de sa cathédrale (V. R. 70).

2 kil. (106 kil.) **Loures** (409 hab.).

De l'autre côté de la Garonne, on aperçoit, au milieu des prairies et des avenues de peupliers, le village de **Barbazan** (547 hab.), près duquel jaillissent trois sources thermales qui, bien que connues de tout temps dans la contrée, n'ont pas encore acquis une grande réputation au dehors. L'établissement des bains consistait jusqu'en 1846 en une modeste cabane renfermant deux baignoires en bois; maintenant on y trouve huit cabinets de bains et deux buvettes. Une galerie large et commode s'étend d'un côté à l'autre des thermes et sert de salle d'attente aux baigneurs.

LES EAUX.

Eau thermale, saline, ferrugineuse.

Connue depuis longtemps.

Trois sources : S. de l'Établissement, S. du Saule, S. du Sureau. La première seule est notablement ferrugineuse.

Température : 19°,6.

Caractères particuliers : Eau limpide, incolore, inodore, saveur fade avec un arrière-goût lixiviel et atramentaire; dégage un mélange d'azote, d'oxygène et d'acide carbonique; forme dans son réservoir un dépôt ocreux.

Emploi : Boisson, bains.

Situation : Environ 450 mèt. au-dessus de la mer.

Climat doux.

Effets physiologiques : Eau tonique et agissant sur l'économie à la manière des ferrugineux; de plus, légèrement laxative et onctueuse à la peau.

Classification chimique : Eau sulfatée à base de chaux, ferrugineuse.

Analyse (Filhol 1852.)

	S. de l'établis.
	Eau 1 lit.
	gr.
Sulfate de chaux..........	1,5040
» de magnésie.......	0,3080
» de soude..........	0,0180
Carbonate de chaux.......	0,1300
» de magnésie....	0,0540
Chlorure de sodium.......	0,0090
» de calcium.......	traces
» de magnésium...	traces
Silice....................	0,0140
Oxyde de fer.............	0,0015
Iode.....................	traces
Magnésie.................	traces
Phosphates...............	traces
Matière organique.........	traces
	2,0385

Sur la pointe du rocher qui domine le village du côté de l'Orient, s'élève le vieux manoir des Barbazan. Il y a quelques années, le duc de Rovigo l'acheta et le fit réparer, mais il n'y résida pas longtemps; et, depuis, le château retombe en ruines. Des belles allées de tilleuls qui ombragent sa terrasse, on jouit d'une très-belle vue sur le bassin de Saint-Bertrand et sur le cours de la Garonne. Le petit lac de Barbazan, situé sous le versant N. de la colline, recouvre, dit la légende, les ruines d'un village qui fut englouti tout à coup à cause de l'impiété de ses habitants.

Au sortir de Loures, la route se rapproche de la rive g. de la Garonne, franchit l'*Ourse*, descendue de la Barousse, et contourne le pied d'un monticule qui rétrécit la vallée vis-à-vis du village de *Luscan* (137 hab.).

3 kil. (109 kil.) *Bertren*, v. de 290 hab.

3 kil. (112 kil.) *Bagiry*, v. de 293 hab., dominé à dr. par des collines calcaires, arides et nues. En face, le *Pales* ou *Pic de Burat* (2758 mèt.) apparaît déjà de distance en distance, à l'extrémité visible de la vallée. A g., le *pic du Gar* (1786 mèt.), et plus loin celui de *Cagire* (1913 mèt.) attirent surtout l'attention.

A l'entrée du vallon aride et nu qui débouche à dr. près de Bagiry, sont situés les bains de **Sainte-Marie,** et un peu plus loin, au centre du village de même nom, ceux de **Siradan.** L'établissement thermal récemment construit est assez élégant et bien disposé pour les malades et les voyageurs. Six cents personnes environ visitent annuellement les bains de Sainte-Marie; l'affluence est moins grande à Siradan. Tout près de l'église de ce village se trouve un petit lac très-profond, dont l'eau se trouble à certaines époques d'une manière extraordinaire: un dégagement de gaz souterrain la fait blanchir, et les poissons sont rejetés morts sur le rivage.

LES EAUX DE SAINTE-MARIE

Eau froide saline.

Connue ou du moins régulièrement exploitée depuis peu.

Émergence : Près du point d'affleurement des ophites.

Une source.

Établissement nouvellement construit, bien aménagé.

Service médical : Un médecin inspecteur pour Sainte-Marie et Siradan réunis.

Emploi : Boisson, bains, douches.

Effets physiologiques : Action analogue à celle des eaux de Capvern et de Bagnères de Bigorre, diurétique, légèrement purgative, utile contre certaines affections de la peau.

Classification chimique : Eau sulfatée simple à base de chaux.

L'analyse suivante, donnée par l'annuaire et M. Filhol, est déjà ancienne et paraît incomplète.

Analyse (Save).

	Eau 1 lit.
Carbonate de chaux...........	0,37
» de magnésie.........	0,02
Sulfate de chaux...............	1,43
» de magnésie.............	0,58
	2,40
Acide carbonique........	0 lit 16

LES EAUX DE SIRADAN.

Eau froide, saline.

Connue ou du moins exploitée régulièrement depuis peu de temps.

Émergence : Près du point d'affleurement des ophites.

Une source qui formait autrefois un lac dans lequel on puisait l'eau pour l'usage des malades; récemment captée par M. François.

Caractères particuliers : Eau limpide, incolore, inodore, saveur légèrement alcaline.

Établissement nouvellement construit, bien aménagé.

Service médical : Un médecin inspecteur pour Siradan et Sainte-Marie réunis.

Emploi : Boisson, bains, douches.

Climat doux.

Effets physiologiques : Action analogue à celle des eaux de Sainte-Marie et de Bagnères de Bigorre.

Classification chimique : Eau sulfatée simple à base de chaux.

Analyse (Filhol).

	Eau 1 lit. gr.
Bicarbonate de chaux.......	0,2000
» de magnésie....	0,0255
Sulfate de chaux.............	1,3600
» de magnésie.........	0,2800
» de soude............	0,1090
Chlorure de potassium......	traces
» de sodium.........	»
» de calcium.........	0,0500
» de magnésium.....	traces
Oxyde de fer................	traces
Silice..........................	traces
Iode...........................	traces
Phosphate de chaux..........	traces
Matière organique...........	traces
	2,0245
Ac. carboniq. lib...	0 lit, 18

Bibliographie : Filhol, eaux minérales des Pyrénées. Paris, 1853; in-12.

---

3 kil. (114 kil.) *Saléchan*, v. dont le cimetière contient une jolie chapelle.

1 kil. (115 kil.) **Esténos,** relais de poste, v. de 390 hab., situé dans une plaine bien cultivée, vis-à-vis du pic du Gar. Au delà, on sort de la région des collines pour entrer dans celle des montagnes; on commence à apercevoir les glaciers qui se montrent par intervalles à l'extrémité de la vallée, derrière Pales de Burat.

Après avoir laissé à g. le nouveau pont de *Chaum* qui mène à Saint-Béat (V. R. 70 et 76), on arrive au confluent de la Garonne et de la Pique. La jonction des deux rivières offre un coup d'œil charmant. A g. la Garonne, dominée, au N., par les escarpements du Gar, au S., par une montagne de marbre, coule au milieu de belles prairies entre de grands peupliers, puis disparaît derrière les hauteurs bleuâtres de la vallée d'Aran. En face, le joli village de *Marignac* groupe ses maisons à l'entrée d'un vallon boisé, et de terrasse en terrasse, le regard s'élève jusqu'au sommet du Pales de Burat. A dr. s'ouvre la vallée de la *Pique*, moins belle d'abord que celle de la Garonne; mais qu'on la suive pendant quelque temps, que l'on gravisse la côte qui domine Cierp, et l'on jouira d'une vue magnifique, d'une part, sur le bassin fertile tout parsemé de villages qui s'étend au N., et, d'autre part, sur les glaciers de la haute chaîne.

5 kil. (120 kil.) **Cierp** (Hôtel *de France*), v. de 1202 hab., situé au pied d'un haut rocher surmonté d'une vieille tour. On y traverse la Pique sur un pont que dominent des maisons pittoresques. Vis-à-vis se trouve le v. de *Gaud* (400 hab.).

Dans les environs, on voit plusieurs grottes, dont les habitants, au dire des bonnes femmes, vien-

nent parfois jouir du soleil à l'entrée.

De Cierp à Saint-Béat (V. R. 70).

La route, taillée dans le roc, longe la rive dr. de la Pique, passe en vue de *Signac* (263 hab.) à l'entrée d'un vallon latéral, et traverse de nouveau la rivière à peu de distance des v. de *Bachos* et de *Binos* (ensemble 277 hab.), également situés sur la rive g.; elle laisse ensuite à g., sur la rive opposée, *Burgalais* (430 hab.), dont l'église romane n'offre plus qu'une abside couverte de lierre; puis à dr. *Guran* (302 hab.), dominé au N. par son vieux château; enfin elle revient sur la rive dr. du torrent par le *pont de la Forge*.

Les villages se touchent, pour ainsi dire. A *Lége* (308 hab.) et à *Cazaux-Layris* (229 hab.), au-dessus desquels se trouvent des mines de plomb et de cuivre, succède *Baren*, qui s'élève à g. sur un escarpement. On traverse le ruisseau de la Mole, descendu des neiges du Pales de Burat. Presque aussitôt après, on franchit un autre ruisseau sur lequel est situé *Gouaux de Luchon* (307 hab.), et on arrive en face de

7 kil (127 kil.) *Cier*, v. de 486 hab., dominé à l'O. par le hameau de *Montmajou* et par des terrasses boisées qui montent jusqu'au sommet de l'*Antenac* (1,990 mèt.). Au delà de Cier, on aperçoit des roches noirâtres et arides qui forment les premières assises du *Bacanère* (2195 mèt.); puis on franchit plusieurs ruisseaux, et, au lieu de continuer à longer la rive g. que domine, à peu de distance, le village de *Salles* (278 hab.), on traverse la Pique sur un pont de pierre, pour entrer dans la vallée de Luchon proprement dite, et l'on voit dans le lointain la ville qui lui donne son nom s'étendre au pied de Superbagnères.

4 kil. (131 kil.) *Antignac* (232 h.) possède une église moderne.

2 kil. (133 kil.) *Moustajou*, v. de 107 hab., est dominé par sa vieille tour à signaux. Vis-à-vis on voit, de l'autre côté de la rivière, la cascade de *Juzet* tomber du haut d'une gorge étroite dans la vallée.

2 kil. (135 kil.) *Barcugnas* est un faubourg de Luchon, auquel le relie une belle allée de platanes.

1 kil. (136 kil.) **Bagnères de Luchon** (V. R. 70).

ROUTE 70.

BAGNÈRES DE LUCHON ET SES ENVIRONS.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX.

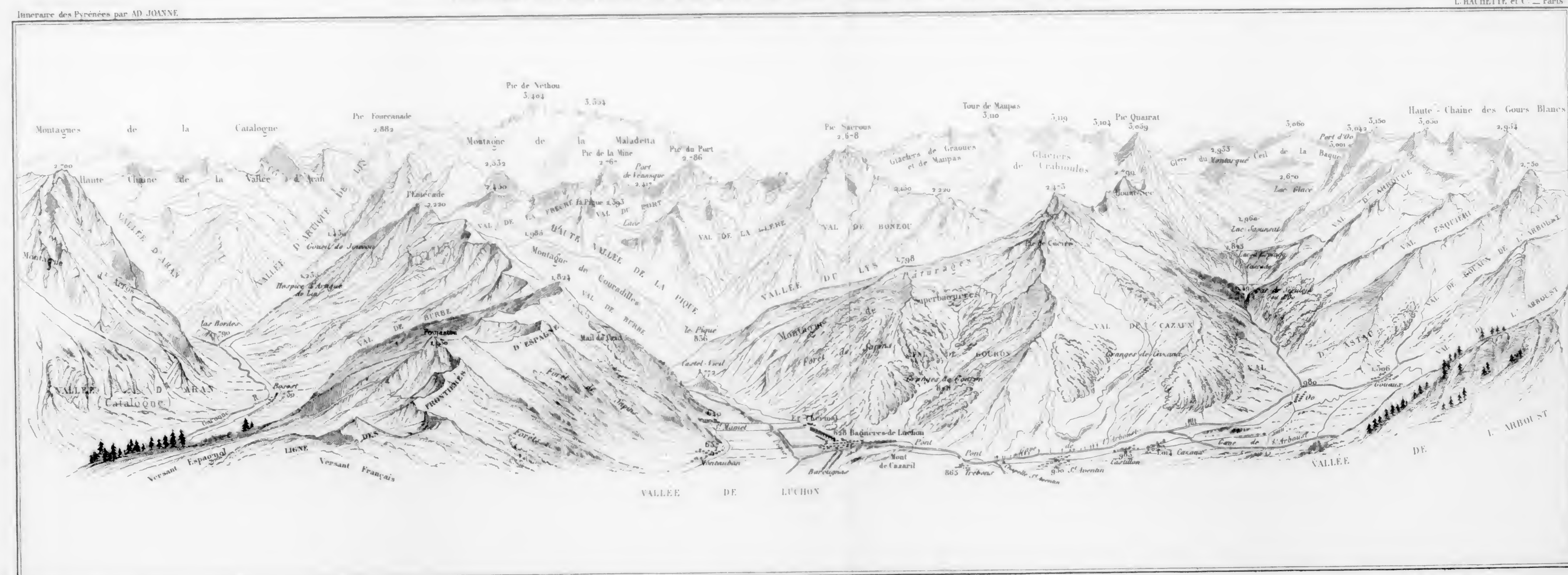
HÔTELS. Le meilleur hôtel de Luchon et peut-être des Pyrénées est celui de *Bonnemaison*, situé sur l'allée d'Étigny, et tenu par M. Seveilhac. — Table d'hôte, 6 fr. par jour pendant tout le cours de la saison, quelle que soit l'affluence des baigneurs. Une chambre au 1er étage sur le devant, 6 fr.; sur le derrière, 5 fr.; au 2e étage, de 3 à 4 fr.; prix fixe pour toute la saison. — Les hôtels du *Parc*, des *Bains*, de *Londres*, de *France*, de *Paris*, de la *Poste*, d'*Espagne*, du *Commerce*, *Sacaron*, *Richelieu*, etc., sont aussi fort bons. — Table d'hôte : en moyenne, 5 fr. par jour. La table d'hôte de M. Sapène, rue Capitou, mérite une mention particulière.

MAISONS A LOUER. 3000 étrangers peuvent se loger en même temps à Luchon. On trouvera des appartements chez MM. Abesque, Andrieu, Baran, Barrau, Bonnemaison, Bordes, Bourguet, Capdevielle, Cantaloup, Cazal, Chapelon, Comet, Estoup, Huguet, Fadeuilh, Ferrère, Grand, Chalet, Lafon, Lafosse, Oustau,

PANORAMA DES ENVIRONS DE BAGNÈRES-DE LUCHON. ___ VUE PRISE DU PIC D'ANTÉNAC.

Itinéraire des Pyrénées par AD. JOANNE

L. HACHETTE et Cie — Paris



Dessiné d'après nature par Victor Petit

Gravé les Montagnes par Gérin, la Lettre par P. Rousset

Pradères, Tron, Verdalle, Vignau; Mmes Buc, Ducuing; Mlles Garcia, Nadau, Sacarrère, etc. Les prix varient suivant la saison; une chambre et un cabinet se payent de 2 fr. à 5 fr. et au delà.

Cafés. Allée d'Étigny.

Casino. Rue de la Cité et allée de la Pique, près du Musée; il contient plusieurs salons, 2 billards, un café-restaurant, un théâtre, une salle de bal et de concert. Un grand jardin y est attenant.

Abonnement pour 8 jours	5 fr.
— 15 jours	10 fr.
— 1 mois	12 fr.
— la saison entière	20 fr.

Tir et casino des chasseurs. Rue de Piqué, près du Musée, tenu par M. Sapène. — Tirs à toutes distances, tir de salon, tir à la carabine, etc. — Tirs spéciaux pour les dames, école de chasse, etc. — *Dîners de montagnes*, table d'hôte.

Plan en relief des Pyrénées. Aucun des étrangers qui viendront à Luchon ne devra manquer de visiter le relief des Pyrénées exposé dans une des salles de l'établissement thermal; il est visible tous les jours. On paye 1 fr. d'entrée. Ce plan, auquel M. l'ingénieur Lézat a travaillé pendant tant d'années avec une si merveilleuse patience et un talent si remarquable, est de beaucoup supérieur pour l'exactitude et l'exécution à tous les reliefs des Alpes qu'on admire en Suisse. Il reproduit la portion des Pyrénées comprise dans le dép. de la Haute-Garonne et dans le val d'Aran, ainsi qu'une partie du versant espagnol, de manière à renfermer Venasque et surtout la Maladetta. Il a 5m,75 de longueur, 2m50 de largeur et une hauteur moyenne de 70 cent. Plus on connaît Luchon, plus on étudie ses environs, plus on prend de plaisir à revoir et à vérifier le plan de M. Lézat.

Musée pyrénéen. Ce musée, créé par M. Boubée, contient des antiques et des bas-reliefs, une collection d'histoire naturelle, des échantillons de marbres, etc.; il est ouvert tous les jours de 9 h. du matin à 6 h. du soir. On paye 1 fr. d'entrée remboursable sur les achats, sous la condition que les achats s'élèveront à 5 fr. Les jeudis toute la journée, et les dimanches de 2 h. à 6 h., l'entrée n'est que de 50 cent. remboursables sur 3 fr. d'achat.

Bibliothèque des Pyrénées dépendant du Musée. Abonnement, 5 fr. par semaine.

Cabinet de lecture. MM. Fadeuilhe, allée d'Étigny, n° 26. Prix d'abonnement avec journaux, 7 fr. par mois; sans journaux, 4 fr.

Libraires. MM. Dulong et Lafont, allée d'Étigny. On trouvera dans leurs magasins tous les livres, cartes, albums, vues, etc., qui concernent les Pyrénées et particulièrement les environs de Luchon. L'album de lithographie publié par M. Victor Petit mérite une mention particulière.

Cercles. Hôtel du Parc, hôtel de Londres. Les étrangers y sont admis moyennant une rétribution de 10 fr. par mois.

Médecin-inspecteur. M. Barrié père.

Sous-inspecteur. M. Barrié fils.

Médecins. MM. Lambron, Chapelon, Dulac, Fontan, Pégat, Spont, Mondon.

Pharmaciens. MM. Paul Boileau, allée d'Étigny, n° 27; Léon Sapène, même allée, n° 24; Estradère, même allée, n° 16.

Bains domestiques et émollients. On appelle bains domestiques à Luchon les bains d'eau ordinaire. — Les bains émollients sont des bains composés.

Poste aux lettres. Bureau, rue de Piqué, n° 3, au commencement de l'allée d'Étigny.

Poste aux chevaux. Allée d'Étigny, n° 24.

Diligences, voitures publiques. De nombreux bureaux sont établis dans l'allée d'Étigny. On y trouvera des diligences pour toutes les villes des Pyrénées et du Midi. Les prix varient tous les jours selon l'affluence des voyageurs.

Loueurs de voitures. Barrère, rue de la Place; Bordes, rue Neuve. Il y a environ 30 voitures disponibles pour les promenades aux environs.

Loueurs de chevaux. Capdeville-Estrujean, rue Miegeville; Lafont, dit Prince, rue Neuve; Jean Sors, rue Legrand; Jacques Sors, allée des Bains, etc. On compte à Bagnères plus de 200 chevaux de louage.

GUIDES. Tous les guides sont obligés de se munir d'une plaque délivrée par l'autorité. En 1857, il y avait 52 guides officiellement nommés. La plupart sont des loueurs de chevaux et des écuyers cavalcadours qui ne savent pas marcher et qui ne connaissent pas les montagnes. Les 4 guides de montagnes sont : *Redonnet Michot*, rue du Courtat ; *Pierre Barrau*, rue de Piqué ; *Redonnet Nate*, rue Miégeville ; *Bernard Lafont*, rue de la Carraou. Ce dernier est, ainsi que son père Bertrand Lafont, un excellent guide pour les botanistes. La journée d'un guide se paye de 3 à 5 fr. par jour (les prix sont indiqués en tête de chaque excursion). *N. B.* Les droits d'entrée ou de péage, les dépenses de nourriture et d'auberge des guides et des chevaux, sont à la charge des voyageurs.

PORTEURS. Ils sont obligés d'avoir une plaque numérotée comme les guides; ils sont responsables de la perte des objets qui leur sont confiés.

Tarif. De quelque partie de la ville que ce soit jusqu'aux bains...... 75 cent.

Courses en ville pour bals, soirées, etc........................... 2 fr.

S'ils doivent attendre à la volonté de leurs pratiques........... 3 fr.

Pour les autres courses, voy. chaque course.

PORTEFAIX. Mener et ramener les voitures dans les remises, y compris laver :

Les grandes	3 fr. »
Les petites................	2 fr. »
Charger les voitures.......	1 fr. 50 c.
Décharger.................	1 fr. 50 c.
Charger ou décharger les petites voitures.........	1 fr. »
Transport des effets dans les différents endroits de la ville...................	» 75 c.
Pour la charge ordinaire d'un portefaix...........	» 40 c.
Pour les petits paquets.....	» 25 c.

SITUATION. ASPECT GÉNÉRAL. MONUMENTS.

Bagnères de Luchon, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Gaudens (Haute-Garonne), est une jolie petite V. d'une population fixe de 3085 hab., située à 628 mèt. de hauteur au-dessus de la mer, au confluent de la Pique et de l'One, à l'angle le plus occidental de la vallée à laquelle elle donne son nom, et au débouché du val de l'Arboust, entre les terrains primitifs et les terrains intermédiaires ou de transition. Les montagnes qui la dominent l'abritent des vents du N., et des vents, non moins froids, descendus des glaciers. Son climat est doux, mais l'air qu'on y respire est vif. Le printemps et l'automne y sont généralement plus beaux que l'été, souvent pluvieux.

De la ville proprement dite partent plusieurs avenues bordées de maisons; au S. E., l'allée d'Étigny, qui mène à l'établissement thermal; à l'E., l'allée de la Pique; au N. E., celle de Barcugnas; à l'O., celle des Soupirs, qui remonte le cours de l'One ou Go. Luchon s'agrandit et s'embellit tous les ans, grâce à l'affluence croissante des visiteurs. En 1844, on y a compté 5833 étrangers; en 1847, 6124; en 1854, près de 10 000.

« La vallée de Luchon, quel que soit le but qui y amène, est, dit M. de Chausenque, une des plus attrayantes que renferment les Pyrénées, et mérite le plus d'être bien vue. D'une extrême variété dans ses aspects, elle charmera *encore* ceux qui connaissent le Lavedan, Campan et les gracieuses montagnes qui fertilisent de leurs eaux ces riches bassins. » Ce n'est pas *encore* qu'aurait dû dire M. de Chausenque, c'est *plus*. La vallée de Luchon est certainement bien supérieure à celles de Lavedan et de Campan. A certains points de vue, on pourrait même la comparer aux belles vallées des Alpes. La nature y est tout à la fois riante et forte, gracieuse et terrible; elle s'y pare de toutes les couleurs de sa palette; elle s'y montre sous des formes aussi variées que pittoresques.

« On aimerait à croire, ajoute M. de Chausenque, que cette riante oasis, cernée d'imposantes barrières, sert d'asile à des humains séduits par la paix qui semble y régner. Vaine illusion! Quel lieu a plus d'éclat et d'agitation que Luchon dans la saison des eaux, et en d'autres temps qu'a-t-il de plus qu'une petite ville?... Mais ce qui la fait oublier, c'est la majesté des sommets de la crête qui dans le lointain portent avec une rare fierté leurs festons de granit et leurs neiges éternelles, au-dessus des bois toujours sombres qui tapissent les gorges. L'œil ne s'y trompe pas : leurs formes alpestres et, dans les beaux jours, ces lignes teintes d'azur qui n'appartiennent qu'aux hautes régions de l'atmosphère, plus sensibles sous les rayons du couchant, disent au voyageur que c'est vers des monts de premier ordre qu'il s'avance.... De cette barrière du Midi, dont les périlleux déserts repoussent l'homme, les regards s'abaissent, avec un plaisir qu'augmente le contraste, sur un amphithéâtre de forêts, sur un bassin fertile où partout les prairies sont mélangées aux moissons, et les villages demi-cachés dans les arbres, comme Juzet et Montauban, ou pittoresquement penchés comme Cazaril et Lartigue. La Pique, dont les aunes dessinent le cours, n'y roule plus que des eaux rapides qui ont laissé leur fureur, le fracas et l'écume, dans les rudes vallons d'où elles descendent; mais les charmes le mieux sentis de ces grands tableaux résident toujours dans l'opposition des fonds riches et frais, où tout plaît à l'œil, où toutes les formes sont douces, avec l'âpreté, le colossal des cimes. » (Voir les panoramas-cartes de M. Victor Petit.)

L'*église* de Luchon a été récemment construite dans le style roman, sur les plans de M. Loupeau. L'intérieur est décoré de grandes fresques peintes par M. Romain Caze, et d'assez beaux vitraux placés à l'extrémité des absides. Tous les blocs de marbre employés pour la construction de cet édifice viennent d'Italie; l'architecte semble avoir oublié que les belles carrières de Saint-Béat sont tout près de Bagnères, dans la vallée de la Garonne.

L'ancienne église, qui a été récemment démolie, n'avait d'autre valeur que son antiquité, et ne possédait ni bas-reliefs, ni colonnes, ni corniches ornementées.

L'*hôpital* de Luchon est tout simplement une maison que la municipalité a achetée en 1855. Moyennant 1 fr. 25 c. par jour, remboursés à la ville de Luchon par la commune d'où viennent les malades, ceux-ci sont logés et nourris à l'hospice et reçoivent tous les soins médicaux que réclame leur état.

HISTOIRE.

Les thermes de Luchon sont connus depuis une haute antiquité. Strabon les désignait sous le nom de *Thermæ Onesiæ præstantissimæ* (bains onésiens très-excellents), et les nombreux objets d'art que les fouilles ont fait découvrir prouvent qu'ils jouissaient d'une grande réputa-

tion. On y parvenait de Toulouse en suivant une voie romaine dont on retrouve les traces à Saint-Martory, à Beauchalot, à Saint-Gaudens, à Valentine, à Labroquère, à Barcugnas, et en plusieurs autres endroits. Près des thermes s'élevait le temple du dieu *Lixon*, dont le nom à peine modifié (Luchon) est encore celui de la ville et de la vallée.

La plupart des inscriptions romaines trouvées dans le sol ont été transportées au musée de Toulouse, mais il en reste encore quelques-unes à Luchon. Au-dessus de la grande porte d'entrée de l'établissement thermal actuel, on voit un autel votif portant une amphore sur l'une de ses faces, avec cette inscription :

NYMPHIS
AUG
SACRVM.

Consacré aux augustes Nymphes.

On voit aussi les deux inscriptions suivantes :

NYMPHIS
T. CLAVDIVS
RVFVS
V. S. L. M.

Envers les Nymphes, T. Claudius Rufus a acquitté son vœu.

LIXON
DEO
FABIA FESTA
V. S. L. M.

Envers le Dieu Lixon, Fabia Festa a acquitté son vœu.

En 1766, les fouilles faites à l'endroit où sont les bains Richard découvrirent cinquante-deux monuments antiques de diverses grandeurs; en 1805, on trouva plusieurs traces de piscines, des autels en marbre blanc, un grand bassin dont les parois étaient revêtues de marbre, une statue mutilée et des niches qui semblaient avoir été destinées à donner des bains aux enfants.

Pendant le moyen âge, Luchon fut saccagé plusieurs fois, et l'édifice somptueux élevé par Septime Sévère aux environs des sources tomba sous les coups répétés des Goths, des Franks et des Sarrasins. L'emplacement des Thermes Onésiens devint un marécage. Néanmoins, la renommée des eaux ne s'effaça jamais complétement, et les habitants des pays voisins continuèrent à venir chercher en ce lieu privilégié le soulagement ou la guérison de leurs maux. L'eau sortant de la grotte entrait dans un réservoir carré où tous les malades se baignaient pêle-mêle. Plus tard, les habitants établirent sous des baraques des baignoires creusées dans des troncs d'arbre, et graduellement un petit village se reforma autour des sources.

Vers l'an 900, la vallée de Luchon s'était donnée volontairement au roi d'Aragon, qui l'avait délivrée des Sarrasins. Rentrée plus tard sous la domination française, elle appartint aux comtes de Comminges, passa plus d'une fois par mariage à la maison d'Aragon, et fut réunie à la couronne de France en 1544, sous Charles VII, et définitivement en 1549, sous Henri II. Charles VIII, Louis XII, François Ier, Henri IV et Louis XIV lui accordèrent de nombreux priviléges, et le village, créé pendant toutes ces vicissitudes autour des sources, était devenu une ville prospère, lorsque, en 1711, un corps d'armée de l'archiduc Charles d'Autriche, qui disputait alors la monarchie de Charles-Quint au duc d'Anjou, vint la ravager; en 1723, un incendie la détruisit tout entière, à l'exception de l'église. Mais vers 1754, un des seigneurs des environs, ayant entendu parler des eaux de Luchon, se hasarda à venir s'y baigner, et en effet il guérit. M. d'Étigny, intendant d'Auch, auquel il raconta sa guérison, alla visiter à son tour la vallée de Luchon, et fit venir deux savants chimistes, Bayen et Richard, pour leur confier l'analyse des eaux. Encouragé par leur rapport, il se mit aussitôt à l'œuvre; sur ses ordres on traça, puis on ouvrit la route de Montrejeau à Luchon, et celle de Bigorre à Luchon par le col de Peyresourde. Enfin, il perça la belle allée des bains, connue maintenant sous son nom. « Cependant, pour ce méfait, il manqua d'être lapidé. Il fallut faire venir une compagnie de dragons pour forcer les Luchonnais à souffrir la prospérité de leur pays. » M. d'Étigny voulait aussi faire construire un établissement digne du Luchon qu'il rêvait dans l'avenir, mais il mourut avant de pouvoir donner suite à ce projet. Son successeur, M. Lachapelle, commença les constructions : toutefois les travaux furent bientôt interrompus, et ce fut seulement en 1818 qu'un édifice thermal fut définitivement achevé. Plus tard, le fermier des eaux construisit les bains Richard, et un M. Ferras éleva les bains Ferras; mais l'affluence croissante des visiteurs rendit bientôt tous ces thermes insuffisants. Enfin la ville de Luchon se résolut à bâtir un nouvel établissement. Le 22 août 1848, les commissaires de la République en posèrent la première pierre.

L'ÉTABLISSEMENT THERMAL.

« L'établissement thermal, construit par MM. François et Chambert, a, dit M. Ernest Lambron, 97 mèt. de façade sur 53 mèt. de profondeur, couvre une superficie de 5141 mèt. carrés, et renferme tous les modes balnéaires connus jusqu'à ce jour, de manière à ne rien laisser à désirer pour une parfaite administration des eaux. La disposition générale est si bien coordonnée, que le malade, dès son entrée dans l'établissement, passe successivement, pour se rendre dans sa baignoire, par une atmosphère de plus en plus chaude et riche en principes sulfureux, et qu'au sortir du bain, au contraire, il voit décroître peu à peu ces conditions, de sorte qu'il arrive au dehors et regagne sa demeure sans transition brusque et dangereuse. A chaque ronde de bain, c'est-à-dire de cinq quarts d'heure en cinq quarts d'heure, il est mis à la disposition des malades 102 baignoires, pourvues chacune d'une douche locale; 20 à 30 places dans les petites piscines, et 30 dans la piscine de natation; 5 grandes douches; 30 douches descendantes tombant dans autant de baignoires; des étuves et des bains de vapeur pour 40 malades, etc., etc. »

Cet édifice ne se distingue aucunement par sa beauté architecturale, et ressemble plutôt à un entrepôt qu'à un palais des thermes. La façade se compose de cinq pavillons juxtaposés et précédés d'un péristyle à massives et basses colonnes de marbre blanc. Le pavillon du milieu forme un vestibule et donne accès dans une grande galerie ou salle des pas perdus, qui se termine par un grand escalier.

Les parois de cette salle sont décorées de fresques dues à M. Romain Caze, et souvent critiquées. D'après M. Nérée Boubée, la peinture allégorique située au-dessus du grand escalier « est d'un style vraiment magistral. Le premier personnage placé à g. du spectateur est le Génie des sources découvrant les eaux et les montrant à la Chimie qui les analyse; sur celle-ci s'appuie la Médecine.... Plus loin, écoutant leurs conseils, l'Architecture trace les plans d'un édifice digne d'abriter ces eaux salutaires. Aux deux extrémités du tableau, on voit les Génies des arts et des sciences. Ils sont de bien petite taille; l'artiste a-t-il voulu donner à entendre que les arts et les sciences sont peu cultivés à Luchon? »

Deux galeries longitudinales, appelées *galerie antérieure* ou des *salles de bain* et *galerie du fond* ou des *douches*, coupent la salle des pas perdus à angle droit, de sorte que l'établissement est partagé en six compartiments. Entre les deux compartiments du fond, le grand escalier conduit aux réservoirs d'eau sulfureuse et au palier des buvettes, situé sur la face postérieure de l'édifice. Là, on se trouve à la base de la montagne, dans laquelle on pénètre pour suivre les *galeries souterraines* dont plusieurs sont taillées dans le granit; elles ont ensemble près de 1000 mèt. de développement.

N. B. C'est dans l'établissement thermal que se trouve le *relief des Pyrénées* exécuté par M. Lézat (V. p. 433).

LES EAUX.

A. Eau thermale sulfureuse.
B. Eau thermale saline (sulfureuse dégénérée).
C. Eau froide saline.
D. Eau thermale ferrugineuse.

Connues dès l'époque romaine.

Émergence : Pour la plupart, du terrain primitif, granite, pegmatite grenatifère, schiste siliceux, ou d'atterrissements modifiés.

Quarante-quatre sources : 38 sources sulfureuses qui forment, dit M. Filhol, la série d'eaux sulfureuses la plus belle et la plus complète qui soit connue. 22 de ces sources ont été découvertes depuis 1848 par M. François; 1 S. saline froide; 5 S. ferrugineuses, en y comprenant les S. Mouret et Castel-Vieil. — Voici les principales ou plutôt les plus connues : S. de la Reine, S. Bayen, S. Azémar, S. Richard (10), S. de la Grotte (2), S. Blanche, S. Ferras (4), S. Bordeu (3).

Débit en 24 h. : 675 057 litres, 38 S. sulf.; 560 600 lit., 1 S. saline; 2800 lit., 3 S. ferrug.

Densité : Un peu supérieure à celle de l'eau distillée.

Température : Reine, 57°,6; Bayen, 68°; Azemar, 53°,17; Richard sup. 50°,04; Grotte sup. 58°,44; Blanche, 47°,21; Ferras nouv., 39°,96; Bordeu n° 1, 49°. (Filhol et François.)

Caractères particuliers : Eaux limpides, incolores, odeur prononcée d'œufs couvés, saveur hépatique; dégageant au griffon une quantité notable d'azote; quelques-unes déposent de la glairine colorée en noir par le sulfure de fer ou grisâtre et translucide; d'autres, des filaments blancs de sulfuraire. Elles s'altèrent rapidement au contact de l'air; quelques-unes dégagent dans leurs conduits de l'acide sulfhydrique qui, décomposé par l'air, produit de l'eau et du soufre qui se sublime à la partie supérieure

des canaux ou des réservoirs sur des points que l'eau n'atteint jamais. Un phénomène caractéristique de la plupart des sources de Luchon, c'est le blanchiment. Ces eaux se décomposent dans la baignoire comme dans les conduits et réservoirs, sous l'influence de l'acide silicique en excès, et l'acide sulfhydrique au contact de l'air précipite du soufre dont le mélange avec l'eau lui donne cette teinte laiteuse.

Le degré sulfhydrométrique des sources de Luchon est variable, et ses oscillations paraissent se lier à celles du baromètre, aux changements de saisons et aux infiltrations d'eau froide dans le sol environnant. (Filhol.)

Service médical : Un médecin inspecteur, deux inspecteurs adjoints.

Emploi : Boisson, pures ou coupées avec du lait, bains d'eau, d'étuve, de vapeur, douches, piscines; salles d'inhalation.

Climat tempéré, variations brusques de température, nécessité des vêtements de laine.

Saison : 15 juin au 15 septembre.

Effets physiologiques : Ces eaux sont excitantes de la peau et des muqueuses par le soufre qu'elles contiennent soit combiné, soit en suspension, et par le gaz sulfhydrique qu'elles dégagent dans l'air respiré par les malades; en boisson, elles sont généralement bien supportées; quelquefois cependant il faut les couper. Leur usage produit dans l'économie la tolérance du mercure qui peut être supporté à des doses plus qu'ordinaires, sans salivation; elles agissent de même sur le plomb et réussissent dans l'intoxication saturnine. Le grand nombre de sources à différents degrés de température et de minéralisation facilite les traitements à Luchon comme à Bagnères de Bigorre, et la présence d'eaux salines et ferrugineuses est un précieux avantage pour ces deux stations thermales.

L'eau de Bagnères de Luchon ne se transporte pas.

Classification chimique : *A*, *B*. Eau sulfurée sodique. *C*. Eau saline sulfatée sodique. *D*. Eau sulfatée sodique ferrugineuse.

Analyse (Filhol).

	S. de la Reine. Eau 1 lit. gr.
Carbonate de soude	traces
Acide sulfhydrique libre	traces
Sulfure de sodium	0,0550
» de fer	0,0026
» de manganèse	0,0033
» de cuivre	traces
Sulfate de potasse	0,0087
» de soude	0,0222
» de chaux	0,0323
Hyposulfite de soude	traces
Chlorure de sodium	0,0674
Iodure de sodium	traces
Acide silicique	traces
Silicate de soude	traces
» de chaux	0,0118
» de magnésie	0,0083
» d'alumine	0,0274
Alumine	traces
Phosphate	traces
	0,2670

Bibliographie : E. Filhol, eaux minérales des Pyrénées.... Paris, 1853; in-12. — Pégot, essai clinique sur les eaux de Bagnères de Luchon. Paris, 1854; in-8. — Lambron et Lézat, notice historique et médicale sur Bagnères de Luchon. Paris, 1856; in-12.

N. B. Le *règlement* pour l'établissement thermal de Bagnères de Luchon et le *cahier des charges* imposées au fermier des eaux thermales et minérales sont affichés dans l'établissement: leur

longueur nous empêche de les reproduire.

N. B. Des abus regrettables se perpétuent à Bagnères de Luchon. L'argent y triomphe trop souvent du droit. C'est aux baigneurs victimes de ces abus à se faire rendre justice.

PROMENADES.

Allées d'Étigny. Cette promenade, qui mène de l'intérieur de la ville à l'établissement thermal, a 560 mèt. de longueur et 30 mèt. de largeur. Elle est bordée de chaque côté d'hôtels, de chalets et de maisons principalement habités par les étrangers ; c'est le rendez-vous des baigneurs, des guides, des marchands, des voituriers, etc. ; le matin et le soir surtout, elle offre un aspect curieux et animé. Malheureusement, les quatre rangées de tilleuls qui forment ces allées privent d'air et de lumière la majeure partie des maisons; aucune des allées n'est bitumée ; aussi, dès qu'il pleut, elles deviennent toutes impraticables pour les piétons, et, quand on veut aller aux Thermes, il faut nécessairement prendre une voiture. Il serait temps vraiment que la ville de Luchon se décidât à élaguer les arbres des allées d'Étigny, à en abattre même quelques-uns, et à en rendre les contre-allées abordables en toute saison.

L'**Allée de la Pique**, plantée en 1818 d'ormeaux à larges feuilles, part du *quinconce* de tulipiers et de catalpas situé devant les Thermes, conduit au Gave de la Pique, se détourne à g. et suit la rive g. du torrent jusqu'à ce qu'elle rencontre une troisième allée, celle de **Piqué.** Celle-ci, plantée d'érables, part de l'extrémité N. de l'allée d'Étigny, passe devant le Casino, le tir au pistolet de M. Sapène, l'élégante villa Gipsy, où se trouve le Musée pyrénéen, laisse à dr. la villa Bertin, rencontre l'extrémité de l'allée de la Pique et traverse le torrent pour aboutir au village de Montauban.

Ainsi les Allées d'Étigny, de la Pique et du Piqué, forment ensemble les quatre côtés d'un carré qui n'a pas moins de 2000 mèt. de tour.

Les **Allées des Platanes** ou **de Barcugnas** mènent au faubourg de ce nom, situé sur la route de Toulouse, de l'autre côté de l'One.

Le *chemin de la Cessayde* traverse le pont de l'One, situé au N. de Bagnères, laisse le cimetière à dr. et suit la rive g. du torrent jusqu'au pont de Mousquérès. De là, on peut revenir par la promenade suivante.

Les **Allées des Soupirs** se dirigent à l'O. et remontent la rive dr. de l'One à travers une gorge qui se rétrécit graduellement jusqu'à la chapelle de Saint-Aventin (V. R. 62 et ci-dessous).

Le **bois** ou bosquet qui domine l'établissement thermal à la base de Superbagnères forme un jardin anglais, dont les nombreuses allées, dessinées par M. Boileau, conduisent sans fatigue et sous les plus frais ombrages jusqu'à la *Fontaine d'Amour*, près de laquelle on trouve un restaurant, et d'où on embrasse d'un regard tout Luchon et sa vallée, depuis Cier jusqu'à Castelvieil. En face, on voit le *Mail de Cric* (1824 mèt.) couvert de forêts et de pâturages.

PETITES EXCURSIONS AUX ENVIRONS DE LUCHON.

Pour toutes les promenades qu'on peut faire dans l'après-midi, la course se paye 3 fr. Nous indiquons les excursions en allant du N. au S. de Bagnères par l'O., et du S. au N. par l'E.

Ascension du Tuc de l'Abécède par Cazaril.

3 ou 4 h. aller et retour. Sentier.

Après avoir passé le pont de Mousquérès, jeté sur l'One à 1 kil environ de Luchon, on suit la grande route pendant quelques instants, et on tourne à dr. près des premières maisons que l'on rencontre. Le sentier s'élève en zigzags assez roides jusqu'à un rocher qu'il faut contourner pour atteindre **Cazaril,** v. de 146 hab., situé à 970 mèt. de hauteur. Là, on prend d'abord le chemin de Trébons à dr., puis on gravit sur des pâturages les pentes qui s'élèvent du côté du N., et en 1 h. de marche, on arrive au sommet (1480 mèt.), où se montrent quelques sapins. De ce point, on voit s'étendre à ses pieds et s'allonger au S. le bassin triangulaire dont les eaux blanches de la Pique font de distance en distance ressortir la verdure ; en face se dresse la masse du Céciré, toute ravinée par les torrents et dominée à dr. par les glaciers du port d'Oo, à g. par ceux de la vallée du Lys. En se retournant du côté de l'E., on voit du S. au N. toutes les montagnes boisées qui séparent la vallée de Luchon du Val d'Aran depuis le Couradille jusqu'au Pales de Burat; enfin, vers le N., l'arête sur laquelle on se trouve, se prolonge jusqu'au sommet de l'*Antenac* (1990 mèt.)

Du tuc de l'Abécède on peut redescendre par Cazaril ou bien par un ravin boisé qui s'ouvre à l'E. sur Moustajou (V. R. 69). On peut aussi revenir par les pentes herbeuses du S. O., qui conduisent au v. de *Trébons* (V. R. 62).

Chapelle et église de Saint-Aventin.

Route de voitures; du centre de la ville, 5 kil. 200 mèt.

Au delà du pont de Mousquérès qui mène à Cazaril (Voy. ci-dessus), on continue à longer la rive g. de l'One, on traverse les deux ponts qui évitent la courbe que décrit le torrent, et bientôt on arrive au confluent des vallées d'Oueil et de l'Arboust. De là, on découvre à dr., sur la hauteur, la vieille tour à demi ruinée de *Castelblancat* (château blanchi), et, à peu de distance du pont de l'Oueil, on atteint la chapelle de Saint-Aventin.

D'après la légende, ce saint, ayant été emprisonné par les Maures dans le Castelblancat, se précipita du haut des murailles, et, soutenu par les anges dans sa chute, vint tomber délicatement sur le rocher où se trouve aujourd'hui la chapelle. On voit encore l'empreinte de ses pieds moulée dans le granit qui, pour le recevoir, se ramollit comme de la cire. Poursuivi par les Maures, Aventin fut décapité; vainement il ramassa sa tête; il dut périr, et son cadavre fut jeté dans une anfractuosité du rocher. Trois cents ans après sa mort, un berger remarqua que ses taureaux s'arrêtaient toujours à un endroit où, sans prendre de nourriture, ils se contentaient de gratter la terre en mugissant. Ils n'en étaient pas moins gras pour cela. Un jour, les populations voisines étaient accourues pour contempler ce miracle, lorsqu'une voix inconnue s'écria : « C'est ici que repose le corps de saint Aventin. » Après avoir religieuse-

ment exhumé les restes du saint, on les déposa sur un traîneau que deux vaches conduisirent d'elles-mêmes sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui la chapelle.

1400 mèt. plus loin se trouve le village de **Saint-Aventin**, situé sur la rive g. du torrent de l'Arboust (V. R. 62). L'église, bâtie sur une terrasse, domine la plus grande partie des maisons du village; elle a une longueur de 26 mèt. et une largeur de 15 mèt. Elle date du XIe siècle ou des premières années du XIIe; mais elle ne fut pas achevée d'un seul jet, et les ornements de la porte ne furent sculptés qu'un siècle plus tard. Elle se compose d'une nef et de deux bas côtés très-étroits, séparés par des piliers massifs sur lesquels retombent des arceaux. Au-dessus des bas côtés, des galeries supérieures s'ouvrent sur la nef par des arcades fort espacées. Le chevet se termine par trois absides; une grille d'un travail assez délicat sépare le sanctuaire de la nef.

Le tombeau de saint Aventin, placé derrière le maître autel, est très-grossièrement taillé et n'offre absolument aucun intérêt; mais on remarque sur le retable de l'autel de très-jolies sculptures représentant diverses scènes de la vie du saint. On le voit, nouvel Androclès, arracher l'épine de la patte d'un ours, et, nouveau saint Denis ou saint Gaudens, porter sa tête dans ses mains.

La biographie de saint Aventin est également reproduite presque en entier sur les doubles chapiteaux de la porte du S. A côté, deux autels votifs consacrés à *Abélion* (le dieu Soleil des Gaulois?) sont incrustés dans la muraille.

Le premier porte cette inscription :

ABELIONI DEO
TAVRINVS BONE
COMIS. F. V. S. L. M.

On lit sur la seconde :

ABELLION III
CISONTEN
CISSONBON
NIS FIL.
V. S. L. M.

Sauf ces détails, l'extérieur de la chapelle n'offre qu'un intérêt très-secondaire. Le clocher carré est percé au dernier étage, sur chaque face, d'une fenêtre à quatre pleins-cintres reposant sur trois colonnes isolées, sans chapiteaux et sans bases. Une seconde tour carrée, mais moins haute, s'élève au-dessus du transsept.

Église de Cazaux.

7 kil. de Luchon. Route de voitures.

A 1500 mèt. de Saint-Aventin, après avoir laissé à g. le village de Castillon (V. R. 62), on trouve le village de **Cazaux**, qui possède une église romane datant évidemment de la fin du XIIe siècle. La nef, longue d'environ 25 mèt., est voûtée en four et divisée en trois travées inégales avec chevet en cul-de-four. A g., s'étend une espèce de contre-nef s'ouvrant sur la grande nef par deux grossiers arceaux percés dans le mur à une époque postérieure. Presque toutes les sculptures curieuses ont été soigneusement badigeonnées ou recouvertes de maçonnerie par les architectes du village.

Les *peintures murales* qui recouvrent la voûte de l'église méritent surtout d'attirer l'attention. La première fresque à dr. représente a

bénédiction d'Adam et d'Ève par le Père Éternel revêtu de longs vêtements d'archevêque; la deuxième et la troisième figurent nos premiers pères dans le Paradis terrestre et leur expulsion de ce lieu de délices; mais la composition la plus remarquable est celle du Jugement dernier. On y voit Jésus-Christ entouré d'une armée de saints, jugeant les vivants et les morts. Les bienheureux qu'il envoie à sa dr. ne sont plus reconnaissables, à cause des infiltrations de la voûte; mais on peut encore voir les damnés dans toute la vivacité criarde de leurs couleurs. Comme dans les peintures de Bourisp (V. R. 62), les démons portent une figure humaine au bas du ventre, pour indiquer sans doute que chez eux le siége de l'intelligence est déplacé. Il va sans dire que ces fresques n'ont aucune valeur au point de vue de l'art.

Église d'Oo.

9 kil. Route de voitures jusqu'à Cazaux. Route de chevaux de Cazaux à Oo.

Au sortir de Cazaux, on suit un sentier voisin du Go, dont le cours est indiqué par une double rangée d'arbres, et en 30 min. on atteint **Oo**, v. de 408 hab.

L'église d'Oo ne peut manquer d'intéresser les archéologues, qui s'étonneront sans doute de rencontrer un édifice de cette importance dans les hautes régions pyrénéennes. Plus grande que celle de Cazaux, elle se fait surtout remarquer par les trois fenêtres plein-cintre de son abside, qu'encadrent gracieusement des colonnettes et que séparent l'une de l'autre de grands arcs et des contre-forts à retraite. Le clocher carré de cette église romane rappelle celui de l'église de Cazaux.

Moraine de Garin.

8 kil. jusqu'au village. Route de voitures.

En quittant Cazaux, on suit la route de Peyresourde qui conduit à **Garin** (V. R. 62), v. dominé par sa vieille tour, et l'on passe à une faible distance de la chapelle de *Saint-Pé* ou *San Tritous*, où l'on remarque une foule de petites figures sculptées en marbre blanc et encastrées dans la muraille. L'intérieur renferme un autel votif consacré au dieu Abélion et portant l'inscription suivante :

ABELIONI
DEO FORTIS
SULLICI F.
V. S. L. M.

Au Dieu Abélion, Fortis, fils de Sullicius, a acquitté son vœu.

De la chapelle, on voit trois terrasses superposées se redresser dans la direction du N. Ces terrasses, composées de rochers accumulés à l'entrée d'un vallon, ne sont autre chose que les *moraines* d'un ancien glacier qui remplissait autrefois toute la vallée d'Oo. Arrêtées par les montagnes qui limitent la vallée du côté du N., les glaces devaient se détourner à l'E. dans la vallée de l'Arboust, et déverser dans le vallon de Garin la moraine latérale que l'on y remarque aujourd'hui.

Du sommet de cette moraine, on jouit d'une très-belle vue sur Oo et la vallée de l'Astau, qui remonte au S. vers les glaciers.

Ascension de Superbagnères.

Montée par les granges de Gouron, 8 kil. 1/2. Descente par Castelvieil, 12 kil. 1/2. Durée de la course, 5 à 6 h.;

montée, 3 h.; retour, 2 h. 30 min. Un cheval, 4 fr., un guide, 4 fr.

On remonte ordinairement le cours de l'One jusqu'au débouché du vallon du Gouron, à moitié chemin de la chapelle de Saint-Aventin. Alors, tournant à g., on s'élève à travers les prairies par un petit sentier en zigzags bordé de noisetiers. En 25 min. on arrive aux premières granges où plusieurs sentiers se croisent; mais en prenant le premier sentier à dr., on entre dans un chemin creux qui atteint directement en 20 min. le petit hameau de *Gouron*. Là, on traverse le ruisseau, et on remonte en longeant le versant oriental du ravin, qu'une belle forêt de sapins domine des deux côtés. Environ 45 min. après avoir quitté le hameau, on sort des forêts, et des pentes rapides de gazon aboutissent au sommet de **Superbagnères** (1797 mèt.), d'où l'on découvre un des plus beaux panoramas des environs de Luchon.

A ses pieds, on voit, au-dessous des sapins, la ville étendre dans la plaine ses grandes avenues de platanes et d'ormeaux; dans le lointain, la plaine se rétrécit jusqu'à Cierp, et les montagnes, de plus en plus basses et vaporeuses, laissent entrevoir la ligne bleue des plaines. En face, la vallée de la Burbe, dont la base est cachée par le château de Castelvieil, remonte entre les sapins jusqu'au Portillon, et le val d'Aran apparaît derrière la crête des montagnes. Vers le S. E., on peut distinguer tous les sentiers qui conduisent à l'Hospice, et on suit de l'œil la crête hérissée qui rejoint la chaîne du Couradille et du Campsaure aux puissantes assises de la Maladetta. Au S., se déroule le superbe amphithéâtre de glaces, de neiges et de forêts, d'où le torrent du Lys descend par une succession de cascades qui, vues d'en haut, semblent ne former qu'une chute immense. Enfin, à dr. du Céciré, dont les rochers en gradins se dressent au-dessus des pâturages de Superbagnères, on suit tous les contours des vallées de l'Arboust et de l'Oueil, et, par delà le col de Peyresourde, on aperçoit vaguement la cime de l'Arbizon.

Pour descendre à Bagnères, on peut choisir indifféremment plusieurs routes, outre celle qu'on a déjà prise à la montée. En traversant d'abord quelques pâturages, puis les forêts qui recouvrent le versant oriental de la montagne, on descend au pont de Ravi, situé sur la Pique, un peu en aval du débouché de la vallée du Lys, et on revient à Bagnères par la route de l'Hospice, etc. D'ordinaire, on descend la pente septentrionale, par les pâturages et les granges de Lesponne et d'Ousselet, jusqu'au torrent du Lys, qui arrose la vallée de ce nom (Voy. p. 452). Tous les sentiers y conduisent.

Tour de Castelvieil.

2720 mèt. Route de voitures.

La tour de Castelvieil se voit de Luchon à l'extrémité de la vallée et la grande route y mène directement. En y allant, on laisse à dr. une ancienne chapelle nouvellement rebâtie, puis on traverse un ruisseau descendu des hauteurs de Superbagnères, et l'on passe à côté d'un petit poste de douaniers.

La haute **Tour de Castelvieil,** située à 772 mèt., surveillait autrefois le défilé de Venasque et celui du Portillon, qui s'ouvre en face vers la vallée d'Aran; pendant l'une des dernières guerres, on l'avait encore jugée digne de porter une pièce de canon; maintenant, ce n'est plus qu'une triste ruine. De son pied, la vue s'étend à g. sur la riche vallée de Bagnères; à dr., sur la route de la Pique, qui s'enfonce dans une gorge noire de sapins. En face, le vallon de la Burbe descend comme une immense cascade d'arbres.

Sous la butte, on voit encore quelques restes de la manufacture de bleu de cobalt que le comte de Bast y établit en 1784, et qui livrait au commerce environ 3000 quintaux métriques de produits par an.

A dix minutes de Castelvieil, sur la route de l'Hospice, on trouve au-dessus du lit de la Pique une *source ferrugineuse* coulant à travers une fissure de rochers.

En descendant de Castelvieil, on peut traverser la Pique un peu en aval, au pont de *Péquerin,* et passer par le v. de *Saint-Mamet*, 519 hab., où se trouvent plusieurs scieries, et dont l'église est décorée de fresques dues à M. Romain Caze. Ensuite, on revient à Luchon par Montauban et l'allée de Piqué.

Cascade de Montauban.

1500 mèt. jusqu'au village. Aller à la cascade et retour, 3/4 d'heure.

Après avoir atteint le v. de *Montauban* (332 hab.) par l'avenue qui, sur l'autre versant du vallon, fait suite à celle de Piqué, on entre dans le jardin du curé, et l'on se fait conduire à la cascade à travers des parterres et des bosquets. (Entrée, 50 centimes.) La cascade est formée par un ruisseau qui, au sortir de la forêt, bondit tout à coup dans une fondrière profonde, au milieu des rochers écroulés, et se brise en plusieurs gerbes.

Cascade de Juzet.

3372 mèt. de Luchon. La course des cascades de Montauban et Juzet en chaise à porteurs (4 porteurs) se paye 12 fr.

Pour aller à la cascade de Juzet, on peut prendre l'allée de Barcugnas, puis tourner à dr., traverser la Pique, sur la rive dr. de laquelle se trouve situé *Juzet* (414 hab.), et remonter le cours d'eau qui arrose ce village. Le propriétaire de la cascade l'a entourée d'une barrière en planches. La chute a 40 mèt. de hauteur environ.

De Juzet on peut revenir à Luchon par Montauban.

GRANDES EXCURSIONS.

De Luchon à Saint-Bertrand de Comminges.

1. De Luchon à Saint-Bertrand par la route de poste. Vallée de la Barousse.

33 kil. Route de poste. — Voitures particulières, 30 fr. — Un cheval ou un guide, 5 fr. Cette course, fatigante à cheval, doit être faite de préférence en voiture.

De Luchon à la jonction de la route de Toulouse avec celle de Saint-Bertrand (V. R. 69).

Quand on quitte la route de Toulouse, on remonte la vallée de la Barousse jusqu'à *Izaourt*, v. où l'on traverse la rivière pour se diriger au N. O. sur Saint-Bertrand, qu'on aperçoit bientôt et qui est éloigné de 45 min. (Voy. ci-dessous.)

N. B. Si l'on a pris la diligence de Toulouse, il faut la quitter au delà de Loures, à la jonction des routes de Toulouse et de la Barousse. De ce point, en effet, 30 min. suf-

fisent pour gagner Saint-Bertrand par Valcabrère.

B. **Par Mayrègne et Sost.**

10 kil. de Luchon à Mayrègne (V. R. 62).

De Mayrègne, on gravit, par une montée rude, les pâturages qui couvrent les pentes du versant N. de la vallée d'Oueil, et, en 1 h. 1/2 de marche environ, on atteint le *Col de la Palle*, situé entre deux pitons de 1800 mèt. de hauteur. De là on descend, par le ravin de la Palle, dans la vallée de l'Ourse (orientale); et, en suivant les pentes douces des pâturages parsemés de chalets et de granges, on arrive en 3 h. de marche à *Sost*, charmant petit v. de 606 hab., situé sur la rive g. de l'Ourse. (*Pène*, aubergiste.) Aux environs se trouvent des carrières de marbre statuaire presque abandonnées.

De Sost, on peut monter à dr. sur les hauts pâturages du *Pouy* de *Hourmigué*, et redescendre à Cierp. C'est une course de 2 h. 30 min. (V. R. 69).

Au delà de Sost, on passe à *Esbareich* (572 hab.), et bientôt on entre à Mauléon-Barousse, situé au confluent des deux Ourses, à 4 kil. de Sost.

C. **Par Bourg d'Oueil et Mauléon-Barousse.**

15 à 18 h.

14 kil. 1/2 de Luchon à Bourg-d'Oueil (V. R. 62).

Au sortir de Bourg d'Oueil, situé à 1354 mèt. de hauteur, on remonte dans la direction du N. à travers des rochers écroulés qui n'offrent aucun danger, et bientôt on atteint le col à peine élevé de 300 mèt. au-dessus du village. A dr. on voit une petite mare à demi comblée, appelée *Coume de la Laque*. De là on descend par une belle pelouse où les sentiers se croisent dans tous les sens; et, après avoir trouvé la belle forêt de *Samaoury* et suivi le cours d'un ruisseau qui forme plusieurs cascades, on arrive aux *Chalets de Saint-Nérée*, situés à 1 h. 1/2 de Bourg d'Oueil. Ce petit hameau, appelé aussi *Bans de Herrère*, ne jouit pas encore de toute la réputation qu'on a essayé de lui faire, et les paysans des environs viennent seuls demander à ses eaux thermales la guérison de leurs maux. Cet état d'abandon se prolongera probablement jusqu'à ce qu'une belle route carrossable relie les Chalets de Saint-Nérée à la vallée de la Garonne.

De la *Roche damnée*, qui est à 300 pas dans le bois au-dessus du chalet des Chasseurs, on découvre une belle vue sur la vallée. Ce bloc erratique est un des plus remarquables des Pyrénées.

Des Chalets à Mauléon on compte 1 h. 15 min. Au sortir des Chalets, on continue à descendre du S. au N. la vallée de l'Ourse (occidentale); on passe près de la cascade Vacqué, puis, en suivant toujours les sinuosités du torrent, qui se dirige ici vers le N. E., on le traverse au v. de *Ferrère* (509 hab.), situé sur la rive g. de l'Ourse, et on laisse à g., sur la colline, à

1 kil. de Ferrère, *Ourde*, v. de 316 hab. Un peu en aval, on voit un arceau naturel de plus de 10 mèt. d'élévation, formant un pont au-dessus de l'Ourse. Les eaux qui, plus haut, se précipitent en cascade, se frayent ici un passage à travers le rocher et roulent sourdement dans un gouffre souterrain.

A une petite distance de ce pont naturel, on entre à

1 kil. **Mauléon-Barousse** (auberge, chez *Grillon*), ancienne capitale des quatre vallées d'Aure, de Barousse, de Neste et de Magnoac, résidence de prédilection des comtes de Comminges, chef-lieu de canton de l'arr. de Bagnères de Bigorre, b. de 818 hab., situé dans une position tout à fait centrale, au confluent des deux Ourses, dominant ainsi les deux vallées supérieures, qui remontent vers le Monné et l'Antenac, et la vallée inférieure, qui descend vers la Garonne. Un rocher voisin de l'église porte encore les ruines de l'ancien château des comtes.

[De Mauléon, une route mène, à l'E., aux bains de Sainte-Marie et de Siradan. Elle monte d'abord jusqu'au v. de *Cazarilh* (290 hab.), situé à 2 kil. de distance: traverse un petit col dominé des deux côtés par des escarpements arides, et, descendant sur la rive dr. du torrent, laisse à g.

1 kil. (3 kil.) *Thèbe* (572 hab.),

2 kil. (5 kil.) *Siradan* (516 hab.).

1 kil. (6 kil.) *Sainte-Marie* (88 hab.), situé près de la route de Toulouse (V. R. 69)].

Au sortir de Mauléon, la route de Saint-Bertrand traverse l'Ourse et longe la rive g. jusqu'à

2 kil. *Troubat*, v. de 434 hab. Dans un jardin, on montre un gros buste à deux faces, rudement sculpté, qui représente sans doute le dieu *Janus*; dans le pays, on l'appelle la *tête de carnaval*. Une carrière de marbre est exploitée au centre même du village; ses produits sont très-improprement connus sous le nom de *brèche africaine*. Au-dessus de Troubat s'ouvre une fort belle grotte dont l'entrée a plus de 10 mèt. de haut. sur 3 ou 4 mèt. de large; elle a dû être fermée autrefois à l'aide d'une barrière, car on voit de chaque côté des mortaises creusées dans le rocher. La grotte a 200 mèt. de profondeur environ; vers son extrémité, elle se divise et se subdivise en une foule de cavités secondaires qui forment ensemble une espèce de labyrinthe.

Vis-à-vis de Troubat, s'élève sur un rocher la haute tour ruinée de *Bramavaque*, dans laquelle la princesse Marguerite de Comminges fut enfermée par son mari pendant vingt-trois ans, de 1420 à 1443. Plus tard, la reine Marguerite de France vint habiter ce château. Le village qui s'étend au pied de la ruine a une population de 184 hab.

2 kil. (4 kil.) *Gembrie* (198 hab.), situé sur la rive dr. en face de *Gaudent* (178 hab.).

1 kil. (5 kil.) *Antichan* (177 hab.).

1 kil. (6 kil.) *Anla* (267 hab.), en deçà duquel on passe sur la rive g. de l'Ourse pour atteindre *Créchets* (214 hab.), dont les maisons dispersées commencent à l'extrémité du pont. On y voit un bloc erratique sur lequel les paysans montrent encore l'empreinte du pied de la mule de saint Bertrand. On laisse à g., sur le versant d'une gorge couronnée d'arbres,

1 kil. (7 kil.) *Aveux* (144 hab.).

1 kil. (8 kil.) *Sarp*, v. de 280 hab. où l'on prend le premier chemin à g., qui conduit jusqu'au pied du monticule que couronne

2 kil. (10 kil.) Saint-Bertrand (Voy. ci-dessous).

Saint-Bertrand de Comminges et Valcabrère.

SAINT-BERTRAND.

Saint-Bertrand de Comminges (*Hôtel de Comminges*), *Lugdunum Convenarum*, autrefois ville capitale des *Convenæ*, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Gaudens, V. de 744 h., est située à l'entrée de la vallée de la Barousse, sur un rocher isolé qu'elle couronne et que domine son ancienne cathédrale. Au pied de ce rocher, la Garonne décrit une grande courbe autour de la fertile plaine de Rivière, au N. O.

« En montant à Saint-Bertrand, dit M. Cénac-Moncaut, on remarque au-dessus des fortifications modernes de vastes blocs de murs formés de cailloux baignés dans le mortier; ces débris sont les témoignages des assauts que la ville eut à souffrir du temps de Léowigilde (Voy. ci-dessous), seul événement auquel on puisse attribuer cette ruine. Il n'est pas probable, en effet, que les diverses attaques des Huguenots en 1577, 1586 et 1593, aient produit de tels résultats, car, loin d'emporter la ville d'assaut et de renverser ses murailles, les bandes de calvinistes de Sus s'introduisirent en tendant un piége aux habitants.

« Deux portes donnent accès dans l'enceinte de la ville : l'une au S., l'autre au N., désignée sous le nom de porte *Majou*. Cette dernière, par laquelle Gondebaud fut sans doute expulsé (Voy. ci-dessous), est ornée des armes de Foix, placées sous un arc trilobé. A l'intérieur, elle renferme une pierre tumulaire romaine représentant une tête d'homme et deux chariots à quatre roues, attelés chacun d'un cheval. Cette pierre porte l'inscription suivante :

O. A. M..... OSSI : : : PRIMVLI. F.
SABINA FRONTONIS
C. MIVCI. EX TESTAMENTO

A feu Marcus Ossius, fils de Primulus, Sabina, fille de Fronton, conformément au testament de C. Miucius.

« La porte du S. a reçu au-dessus de son arc une plaque également romaine, renfermant les mots parfaitement gravés :

IMP. XXVI, COS
V P. P
CIVITAS CONVEN.

La ville de Comminges à....... 26 fois empereur, 5 fois consul et père du peuple.

« Cette porte plein-cintre n'a de romain que son inscription, et ne doit remonter qu'à 1661; car l'on voit dans le mur une plaque de marbre de cette date, sur laquelle l'autorité municipale avait fait graver ce modeste arrêté :

« Taxe du poisson en care : les truites, 5 livres; les siéges, 3 livres; les loches, 3 livres; les cabilax, 2 livres.

« A peine a-t-on pénétré dans la rue, que l'on aperçoit à g et à dr. deux maisons du XVe et du XVIe siècle, appuyées contre le mur d'enceinte. La porte de celle de g., ouverte en ogive, est construite en très-beau marbre blanc, avec encadrement de baguettes prismatiques et tympan orné d'un écusson blanc, entouré de branches d'olivier. Celle de la maison de dr. offre également des sculptures de la Renaissance et porte la date de 1549. Plus loin, se présente une tourelle octogone formant l'angle d'une maison; sa porte à colonnettes d'angles prismatiques, offre les mêmes caractères du style de la Renaissance. Elle renferme au tympan l'écu de la famille *Bridaut*, gravé sur bois et représentant une bride avec son mors, sa gourmette et ses rênes. »

Plusieurs tribus celtibériques chassées d'Espagne, et forcées de chercher un refuge dans les Pyrénées gauloises, s'organisèrent en corps de nation sous le nom de *Convenæ*, et fondèrent *Lugdunum* soixante-six ans avant Jésus-Christ. La beauté du climat, la fertilité du sol et le voisinage des eaux thermales, accrurent rapidement la nouvelle colonie, qui devint bientôt cité romaine et se remplit de monuments. La citadelle, construite alors sur le sommet de la colline qu'occupe maintenant la cathédrale, dominait les quartiers populeux qui s'étendaient dans la plaine de Valcabrère et de Tibiran (*Tiberius*), entre la courbe de la Garonne et la rivière de l'Ourse. A cette époque la population de la ville s'élevait, dit-on, à 50 000 hab. On aperçoit encore des restes de constructions qui ne pouvaient appartenir qu'à une grande cité. Ainsi, entre Saint-Bertrand et l'église de Saint-Just, on voit les fondements d'un arc de triomphe gigantesque, et, dans la direction du S. E., au pied du rocher, de hautes arcades indiquent l'existence d'un aqueduc, d'un cirque ou d'un théâtre.

Lors de l'invasion des Barbares, la métropole des Convenæ fut tour à tour prise et reprise par les armées ennemies, et sa population diminua rapidement. En 585, Gondebaud, bâtard de Clotaire, roi de Soissons, se fit couronner à Brives; mais, vivement poursuivi par Léowigilde, général de Gontran, roi d'Orléans, il se jeta dans Lugdunum. Le général gallo-romain Mummolus, auquel Gondebaud s'était confié, défendit d'abord bravement la ville; puis, voyant que la résistance allait devenir impossible, il résolut d'acheter la vie par une trahison, et livra son maître. Celui-ci, pris par les soldats franks, fut précipité du haut d'un rocher situé au couchant de la ville, et qui, dans le patois presque espagnol du pays, porte encore le nom de *Matacan* (Tue-chien). Puis Lugdunum fut pillé; plusieurs monuments devinrent la proie des flammes; tous les habitants et les traîtres eux-mêmes qui avaient livré leur roi furent impitoyablement massacrés. Alors la ville, presque déserte, tomba peu à peu en ruine, et pendant cinq cents ans cessa presque d'exister. Dans les premières années du XIIe siècle, saint Bertrand vint la relever; il réédifia splendidement la cathédrale, bâtit un couvent pour les chanoines, et sa grande réputation de sainteté attira bientôt un grand nombre d'habitants. Pendant tout le moyen âge, les pèlerins affluèrent de toutes les parties de l'Espagne et de la France à *Saint-Bertrand;* car les habitants de cette ville avaient changé son ancien nom de Lugdunum contre celui de leur saint. Au commencement du XIVe siècle, le pape Clément V, qui avait été évêque de Comminges sous le nom de Bertrand de Goth, vint assister à la translation des reliques de saint Bertrand, et jeta les fondements de la cathédrale actuelle, terminée par Hugues de Castellione, mort en 1352.

« Les guerres de religion, dit

M. Armand Marrast, répandirent leurs ravages dans le Comminges, et Saint-Bertrand en eut beaucoup à souffrir. En 1586, un corps de religionnaires commandé par Sus, capitaine au service de Jeanne d'Albret, essaya de s'emparer par la force de cette ville; mais les catholiques le repoussèrent. Il se présenta alors avec un très-petit nombre d'hommes à l'une des portes, et les catholiques, comptant écraser cette poignée de protestants, s'élancèrent sur eux. Sus battit en retraite, attira les ennemis dans la plaine, et alors toute sa troupe, sortant d'un bois où elle s'était cachée, enveloppa les catholiques, en tua un grand nombre, puis fit irruption dans la ville ouverte, où les huguenots vainqueurs s'emparèrent de richesses considérables et commirent de grands excès. Les catholiques parvinrent cependant à débusquer l'ennemi, moins désireux du reste de conserver sa position que d'emporter son butin.

« Trois ans après, les huguenots vinrent encore surprendre la ville de Saint-Bertrand et s'y installer. L'évêque, qui résidait fort peu, avait, de loin, donné l'ordre de cacher toutes les richesses de son église; mais une femme le trahit, et les protestants profitèrent de la trahison. Ils demeurèrent maîtres de Saint-Bertrand pendant plusieurs mois. Le vicomte d'Harcourt, qui vint les assiéger, rencontra la résistance la plus courageuse. Les huguenots tinrent pendant quarante-huit jours les assiégeants en haleine; mais les habitants de la ville s'insurgèrent, et alors il fallut céder. Les catholiques entrèrent en vainqueurs le 8 juin, et l'on institua à cette occasion une fête qui a longtemps été célébrée : ce qui n'empêcha pas Saint-Bertrand d'être encore pris par les huguenots en 1514. »

Le siége épiscopal de Saint-Bertrand, supprimé à la Révolution, n'a pas été rétabli.

La *cathédrale* de Saint-Bertrand, classée parmi les monuments historiques, offre un singulier mélange de plusieurs styles d'architecture : la façade occidentale et les deux piliers qui soutiennent la tour sont de construction romane ; la nef entière est du style gothique; presque tous les ornements et toutes les sculptures du chœur datent de la Renaissance, et çà et là des pierres encastrées dans la muraille rappellent l'antique cité romaine.

La porte d'entrée s'ouvre dans une large tour, haute de 33 mèt., qui s'appuie extérieurement sur des contre-forts peu saillants. La façade, large de 17m,64, se tourne vers le couchant, conformément aux traditions chrétiennes, tandis que l'axe de l'église est droit et n'offre pas cette déviation vers le chevet qui doit indiquer l'inclinaison de la tête de Jésus-Christ sur la croix.

14 marches montent à la *porte*, qu'entourent 8 colonnes romanes aux chapiteaux historiés, qu'une autre colonne, couronnée de quatre têtes de lions, divise en deux parties, et dont plusieurs sculptures, représentant des monstres fantastiques, des serpents, des diables armés de fourches, l'avare à demi englouti dans la gueule d'un dragon, décorent le pourtour. Dans le tympan qui surmonte le linteau, on remarque la scène de l'adoration des Mages : les princes voyageurs sont agenouillés, à l'exception du dernier, et présentent les vases de

parfums à la Vierge, assise sur un siége orné de têtes de monstres. Ce bas-relief est évidemment moins ancien que le reste de la porte; d'après M. Cénac-Moncaut, il a dû être sculpté à la fin du XVe siècle, lors de l'achèvement de la cathédrale. Au-dessus de la porte, on voit une tête de Jupiter antique; à dr., deux pierres tumulaires romaines sont incrustées dans la muraille.

L'intérieur de l'église, entièrement du style gothique, fut commencé par Bertrand de Goth en 1304, et terminé en 1352 par Hugues de Castellione. Il se compose d'une seule nef et de onze chapelles rayonnantes, à peu près à partir du milieu de sa longueur. Malgré la hardiesse de la voûte et l'immensité du vaisseau, l'absence de bas côtés lui donne un aspect triste et incomplet. Sa longueur est de 60 mèt. et sa largeur de près de 16 mèt. « Ces proportions gigantesques s'expliquent, dit M. Durand, par l'intention qu'on a eu de conserver une partie des murs de l'ancienne église romane. »

Le *chevet* ne manque pas d'une certaine élégance, grâce aux cinq chapelles qui rayonnent autour de la grande nef; ces chapelles sont éclairées chacune par trois fenêtres élancées, mais pas une seule rosace ne répand son abondante lumière dans l'édifice.

Le *buffet d'orgues*, placé dans l'angle N. E., est remarquable par la beauté de ses magnifiques sculptures en bois représentant presque toutes des sujets païens, entre autres les douze travaux d'Hercule.

Le *chœur*, qui est très-vaste et qui forme une enceinte réservée au milieu de l'édifice, ne laisse autour de lui qu'un couloir de 3 mèt. de largeur. Au-dessus de sa façade richement sculptée s'élève le *jubé*, dont vingt niches à fond de coquilles occupent la frise supérieure avec leurs statuettes d'apôtres et de saintes. Une inscription qui règne sur toute la longueur du soubassement nous apprend que le chœur fut construit aux frais de M. de Mauléon et inauguré dans la nuit de Noël 1535. Les parois extérieures du chœur sont formées de panneaux séparés par d'élégantes colonnettes à fuseaux, richement ornementées. Chaque panneau est surmonté d'une tête de relief complet, s'avançant en dehors d'une fenêtre dans le goût du XVIe siècle. Mais on dirait que l'artiste a pris à tâche d'éloigner le spectateur de toute idée chrétienne; on n'aperçoit que châtelaines d'une allure dégagée, guerriers romains, seigneurs, bandits; on y remarque aussi Lucrèce se perçant d'un poignard.

En pénétrant dans le chœur, formé de 70 stalles, on est frappé d'abord par un tour de force de sculpture. La séparation du couloir et de la première stalle de droite représente un *arbre généalogique de Jésus-Christ*, du travail le plus achevé. Le patriarche Jessé, couché au bas, sert de souche à un arbre qui sort de sa poitrine, produit à ses divers rameaux une vingtaine de rois de Juda, et se termine enfin par une fleur épanouie d'où sortent la Vierge et l'enfant Jésus. Les personnages représentés n'ont guère plus de 8 cent. de hauteur.

Les *stalles* renferment quelques détails de la plus grande richesse. On y remarque des statues de patriarches, de martyrs, d'anges et de sibylles. Mille arabesques fan-

tastiques décorent les intervalles de ces statues : guerriers, centaures, joueurs d'instruments, génies, animaux étranges, s'étalent dans ce chœur avec autant de liberté que dans les palais de Diane de Poitiers.

Le *maître autel* présente également des boiseries assez intéressantes, qui retracent l'histoire complète de la Vierge et de Jésus-Christ en 27 sujets, composés de 115 personnages de 18 cent. de hauteur, et un retable en pierre peinte et dorée dans le style de la Renaissance. Sur le côté méridional du chœur, à dr. du maître autel, s'élève le trône épiscopal, dont le dôme, soutenu par deux colonnes ornées de feuillages et d'arabesques, sert de socle à la statue de saint Michel terrassant le démon.

Le *mausolée de saint Bertrand* est placé dans le couloir derrière le chœur ; il est très-dégradé et ne présente aujourd'hui qu'une arcade surbaissée, ornée de feuillages, sous laquelle est renfermée la châsse d'ébène ; on y conserve également un petit coffret de bois que le saint portait toujours sur lui. Ce coffret porte les mots romans : *Por l'amor de ma dona combat ab aquesta libra.* « Pour l'amour de ma dame je combats avec cette livrée. »

La cathédrale renferme plusieurs autres *tombeaux*, parmi lesquels le plus beau est sans contredit celui de Hugues de Castellione. La statue de l'évêque, couchée sur le sarcophage en marbre blanc, appuie ses pieds sur un petit chien qui ronge un os auprès d'un lion. Les faces latérales du tombeau sont garnies de processions de religieux et de religieuses, de soldats, d'Écossais portant le *plaid* national. On y remarque un moine conduisant des pénitents revêtus de sacs ; un évêque suivi de diacres, portant un drap mortuaire ; deux enfants de chœur avec leurs encensoirs ; l'un d'eux souffle dans le réchaud, afin de rallumer la braise éteinte.

On montre sur plusieurs tombeaux d'étranges épitaphes, entre autres celle-ci consacrée au chanoine Dustou :

Arreste ici, passant,
Ton cœur, tes yeux, tes pas ;
Sur ce marbre pleurant,
Le funeste trépas
Du feu noble Rouger
Dustou de la Moulette,
Grand archidiacre, et
Chanoine en ce chœur.
Ce noble, des vertus
Et la gloire et l'honneur,
Son corps tout majestueux,
Son âme chaste et nette,
Elle sera à jamais
Si pour le trépassé
Tu dis dévotement :
Requiescat in pace.

Une autre inscription moins louangeuse parle ainsi d'un prêtre :

Hic jacet in turba rosa mundi, non rosa munda.
Non redolet, sed olet quod redolere solet.

Ci-gît dans la foule, cette rose du monde, rose immonde. Elle ne sent pas bon, elle ne sent que le cadavre !

En pratiquant, pendant l'hiver de 1856, des fouilles dans la chapelle des cardinaux, on y a trouvé la tombe de l'évêque Bertrand de Miramont, mort en 1285 ; le prélat avait près de lui une crosse en cuivre doré et émaillé, dans le style du XIIe siècle.

Dans la sacristie, on conserve deux très-belles *châsses* données par Clément V, au commencement du XIVe siècle, représentant des prophètes, des rois et plusieurs épisodes de la vie de Jésus-Christ ; on y montre aussi la mitre de saint Bertrand, ses pantoufles, son bâton pastoral et son anneau.

Une autre relique est le fameux *crocodile*, que l'on voit dans l'église suspendu à la muraille. Il s'était caché, dit-on, dans un vallon des Pyrénées, et par ses vagissements attirait les curieux imprudents. Plusieurs fois on avait essayé de le détruire, mais il avait dévoré ses assaillants. Saint Bertrand, touché du malheur de son peuple, s'avança vers lui sans autre arme que son bâton. Il touche l'animal, pose sur sa tête le bout de son étole, et le dragon le suit comme un agneau jusque sur la place de la cathédrale, où il expire.

Le vieux *cloître* est attenant au côté méridional de la cathédrale. Les trois galeries du S., de l'E. et de l'O., sont formées chacune de sept arcades romanes reposant sur des colonnes géminées à bases toriques. Deux grandes arcades plein-cintre, ouvertes dans la galerie méridionale et munies de fortes barres de fer, laissaient voir aux moines la belle vallée de la Barousse. Les statuettes qui décorent les chapiteaux sont charmantes et ne rappellent en rien le style un peu lourd du XIe et du XIIe siècle ; il est probable qu'elles ont été sculptées par un artiste espagnol. On remarquait autrefois de nombreuses tombes sculptées sous les quatre galeries du cloître ; maintenant il n'en reste plus que sous celle du couchant. Pendant la Restauration, la fabrique vendit au poids presque toutes les sculptures du cloître, en même temps que les volumes de la bibliothèque.

On peut visiter encore à Saint-Bertrand deux belles collections particulières, celle de M. Caze, et le *Musée pyrénéen*, fondé par M. Nérée Boubée. Ce dernier établissement renferme un cabinet d'histoire naturelle et de géologie, une galerie de tableaux et une collection d'inscriptions antiques. Les innombrables débris gallo-romains découverts à Saint-Bertrand et dans les plaines avoisinantes ont en outre enrichi le musée de Toulouse. On y voit des autels votifs dédiés à une quarantaine de dieux et de déesses des *Convenæ :* Abélion, Lixoni, Bopien, Baeserte, Ele, Erge, Etcaré, Sornausi, Artœhe, Aceioni, Faco, Xuban, Illixoni, Aherbelsté, Leheren, Baigoritz. Cette dernière divinité n'aurait-elle pas imposé son nom basque au pays de Bigorre et au canton de Baïgorry dans les Pyrénées occidentales ? De même aussi le dieu Baeserte n'aurait-il pas été tout spécialement vénéré dans l'endroit où, pendant le moyen âge, s'élevait la chapelle de *Notre-Dame de Bazert*, entre Labroquère et Montrejeau ? (V. R. 69).

Du haut de la seconde terrasse du Musée pyrénéen, on jouit d'une vue magnifique sur le bassin de Saint-Bertrand, les vallées de la Barousse et de la Garonne, et la chaîne des Pyrénées.

VALCABRÈRE.

Après avoir descendu les rampes de la colline de Saint-Bertrand, du côté du N. O., on arrive bientôt à **Valcabrère,** v. de 307 hab., qui faisait autrefois partie de la grande ville gallo-romaine, et portait le nom de *Vallis Capria* (Vallée des Chèvres). Outre d'innombrables autels votifs, cippes, et autres pierres portant des inscriptions ou des bas-re-

liefs, on a retrouvé dans la plaine de Valcabrère un petit monument de marbre orné d'un très-beau bas-relief représentant une chèvre qui broute des feuilles : c'était sans doute l'image gardienne de ce faubourg de Lugdunum.

L'église de Saint-Just, située entre le village de Valcabrère et Saint-Bertrand, dans un cimetière au milieu du vallon, fut construite dans le xe et le xie siècle presque entièrement avec les ruines de la cité romaine, et sur l'emplacement d'un ancien temple de Minerve.

« C'est un véritable et vénérable musée qu'il serait bien à désirer, écrivait M. Durand à M. de Caumont, de voir exhumer de l'oubli : car, placé à peu de distance de Saint-Bertrand, il est complétement éclipsé par la réputation de cette ancienne cathédrale de *Lugdunum Convenarum*, et cependant l'intérêt que lui donnent les restes antiques qu'il renferme n'est pas le seul qu'il offre à l'étude de l'archéologue; il possède encore un autel du xiiie siècle, lequel est adossé et forme corps avec un petit monument ou sorte de châsse en pierre, destinée à abriter le tombeau de saint Just et de saint Pasteur, patrons de l'église. On accède à cet édicule par deux escaliers latéraux. Le dessous, derrière l'autel, forme une petite crypte. Rien de plus gracieux et de plus élégant que cette disposition qui permettait aux fidèles de se placer et de passer sous les reliques des saints martyrs. »

La porte du cimetière est ornée de colonnettes de transition, et, dans le mur qui l'encadre, on a placé d'un côté une belle inscription tumulaire romaine, de l'autre un monogramme du Christ provenant peut-être d'un tombeau chrétien.

La porte septentrionale de l'église appuie son plein-cintre, de 2 mèt. de largeur, sur quatre statues de grandeur naturelle; ces figures sont d'un dessin beaucoup moins roide et moins froid que la plupart des figures romanes. L'intérieur de l'église, dans lequel on descend par un escalier de neuf marches, est divisé en trois nefs et en quatre travées. L'abside du grand chevet est ornée de neuf arcatures assez étroites, formées de colonnes à bases toriques et à lourds chapiteaux grossièrement sculptés.

Telle était l'abondance des matériaux fournis par l'antique Lugdunum, que les constructeurs se contentèrent de superposer deux fûts de colonnes antiques pour former les longues colonnes romanes du transsept. Des sculptures brisées servirent de bornes aux champs des paysans; des fragments de frises tout entiers furent encastrés dans la maçonnerie des pilastres; on en remarque plusieurs formés de trophées d'armes, de vases, d'épées et de boucliers. La base du monument repose sur un entassement d'antiquités romaines et romanes, où des fouilles intelligentes découvriraient sans aucun doute beaucoup de richesses archéologiques. Le clocher date du xiiie siècle : c'est une tour carrée, lourde et grossière, percée de quelques fenêtres ogivales au deuxième étage.

Des deux monastères fondés à Valcabrère pendant le cours du moyen âge, il ne reste plus rien aujourd'hui qu'un fragment de haut relief représentant les trois Hébreux dans la fournaise : on le conserve au musée de Toulouse.

De Saint-Bertrand à la grotte de Gargas.

5 kil. par la route de Nestier (V. R. 62); 6 fr. par guide et par cheval depuis Luchon.

On se dirige, vers le N. O., à travers une vallée accidentée où la Garonne, dont on suit la rive g. à une certaine distance, s'est creusé un lit dans le roc. Sur la route on voit beaucoup de débris antiques: des restes d'aqueducs, une tour en ruines, le piédestal d'une statue de Minerve, au pied de laquelle chaque voyageur en passant jetait une petite pierre; puis, après avoir traversé le Riaouset, on laisse la grande route à dr. pour monter à *Tibiran* (*Tiberius*), petit village de 618 hab., situé dans le département des Hautes-Pyrénées. De Tibiran à Gargas, il n'y a plus qu'à franchir une petite colline, du sommet de laquelle on découvre tout d'un coup la belle vallée de la Neste et ses nombreux villages.

La **grotte de Gargas** est sans contredit la plus belle des Pyrénées, après celle de Bédeillac dans l'Ariége; elle est très-vaste, et 2 heures au moins sont nécessaires pour la visiter en détail. Partout le sol se hérisse en stalagmites, qui en plusieurs endroits vont rejoindre les stalactites de la voûte. D'étranges formes calcaires, auxquelles l'imagination prête l'apparence d'un jeu d'orgues, d'un trône épiscopal, d'un lit de noces, d'une chaire, d'un autel, etc., etc., décorent les parois. La voûte, tantôt courbée en dôme, tantôt élancée en ogive, est ailleurs presque horizontale comme un vaste plafond; il est impossible de comprendre comment elle peut résister à la pression de la montagne qu'elle supporte. Les paysans racontent que cette grotte était habitée autrefois par le géant Gargas (Gargantua), et que les ossements épars çà et là sont les restes des chrétiens qu'il a dévorés. Sa femme était la fée Tibirane, fille de l'enchanteur Merlin. Depuis mille ans on ne l'a plus revue.

De Gargas on peut traverser la Neste et revenir à Luchon par Montrejeau (V. R. 63).

Ascension du Monné par le col de Pierrefitte.

19 kil. 4 h. 30 m. de montée, 3 h. à 3 h. 30 m. de descente. Route de chevaux jusqu'au sommet (V. R. 62). Cheval et guide pendant le jour, 5 fr.; pendant la nuit, 6 fr.

Du port de Pierrefitte, on peut gravir à cheval, en 30 min., la pente herbeuse qui se redresse jusqu'au sommet du Monné, haut de 2147 mèt. au-dessus de la mer.

Le **Monné,** étant projeté en avant du reste de la chaîne, est, comme le Bergonz et le Pic du Midi de Bigorre, un excellent belvédère. On voit : au S., la Maladetta et tous les glaciers qui recouvrent les sommets, Crabioules, Oo, Clarbide et La Pez; à l'O., les Tours du Marboré, derrière lesquelles brille la cime du Mont-Perdu, plus près, l'Arbizon, le Pic du Midi de Bigorre, enfin les maisons éparses d'Arreau, puis toute la vallée de la Neste, et, du côté du N., les plaines de Tarbes et de Toulouse.

Ordinairement, on monte pendant la nuit sur le Monné, pour voir le soleil se lever à l'E. derrière le val d'Aran, et projeter sa lumière sur les glaciers de la Maladetta et de la haute chaîne.

Si l'on veut revenir à Luchon par la vallée de la Barousse, on descend

sur le versant oriental dans les pâturages des *Paloumères;* puis on suit, au milieu du vallon et des pelouses de *Spongaous*, le sentier frayé par les chevaux de Bourg-d'Oueil employés au transport des bois, et l'on tourne à dr. pour descendre par les « 666 sentiers des pâturages, » et la forêt de Samaoury jusqu'au chemin des Chalets de Saint-Nérée (Voy. plus haut, page 446). Ce chemin est praticable à cheval. Du Monné aux Chalets on compte 2 h. 30 min.

On peut aussi revenir du Monné à Luchon par le val de l'Arboust en 3 h. 1/2. On descend au col de Pierrefitte, puis on longe la crête de la chaîne, en se tenant toujours un peu sur le versant oriental. A 2 kil. environ, on passe au-dessous du pic du *Lion* (2100 mèt.), et, à 1 kil. plus loin, au-dessous du pic de *Pouylouby* (même hauteur). Franchissant alors l'arête qui sépare la vallée d'Oueil de la vallée de l'Arboust, on voit fort bien la cascade du lac d'Oo et les montagnes qui la dominent. Le sentier descend ensuite à travers des pâturages dans le vallon de *Saoudedo*, qui plonge au S. E., vers la vallée de l'Arboust, traverse le ruisseau qui donne son nom à la vallée un peu au-dessus du v. de *Jurvielle* (157 hab.), situé à 4 kil. 1/2 du pic de Pouylouby, et à 1354 mèt. de hauteur, laisse à dr., sur la rive opposée, *Portet* (164 hab.), puis, descendant sur la rive dr. de l'Arboust, passe un peu au-dessous de *Poubeau* (104 h.), et, au delà de *Cathervielle* (147 hab.), rejoint à *Garin* (264 hab.), situé à près de 3 kil. de Jurvielle, la route 62.

8 kil. de Garin à Luchon (V. R. 62).

De Luchon à Arreau par le col de Peyresourde.

33 kil. Route de voitures. Cheval et guide, chacun, 6 fr.; si l'on ne va qu'au col de Peyresourde, on ne paye que 4 fr.

La route de Luchon à Arreau a été décrite dans les routes 60 et 62.

Ascension du pic de Monségu.

Aller, 5 h. 1/2. Retour par Esquierry, 6 h. Cheval et guide, 5 fr. chacun. Id. retour par Esquierry, 6 fr.

De Luchon à Garin (Voy. plus haut, page 443 et R. 62).

Au sortir de Garin, on continue à suivre la route qui monte au col de Peyresourde jusqu'au premier chemin que l'on rencontre à g. au delà de la chapelle de San Tritous. Ce chemin, nouvellement taillé dans le rocher au-dessus d'un précipice, conduit en 30 min. à *Gouaux-de-l'Arboust*, v. de 307 hab., entouré d'arbres fruitiers. Le vallon fertile, à l'entrée duquel Gouaux est situé à 1306 mèt., se prolonge pendant plus d'une lieue au S. O.

Au sortir du v., on entre dans de belles prairies auxquelles succède bientôt une petite forêt de hêtres et de sapins; puis on monte par des pelouses doucement inclinées jusqu'au sommet du **Monségu** (2403 mèt.), que l'on voit se dresser en face. Cette ascension, qui demande environ 2 h. 1/2 depuis Gouaux, peut être faite à cheval.

Du plateau de la cime, on jouit d'une très-belle vue sur les glaciers de la grande chaîne, depuis la Maladetta jusqu'au port de Clarbide, dont on distingue parfaitement les lacs. En face, de l'autre côté d'un étroit et profond ravin, se dressent à 2750 mèt. d'altitude les trois sommets des *pics de Nére* (Noirs).

En suivant la crête vers le S., on arrive en 25 min. près d'un rocher dont l'écho répète jusqu'à neuf fois, assure-t-on, les syllabes qu'on lui fait dire. De ce point, on jouit d'une vue magnifique sur le **val d'Esquierry** (le paradis des botanistes), qui s'ouvre à g. comme un immense gouffre. A l'angle S. O. de cette vallée, au pied du Pic de Nére, on voit le tout petit lac de *Sadagouaseu*, suspendu pour ainsi dire au-dessus des prairies.

Pour descendre dans le val d'Esquierry, les cavaliers doivent mettre pied à terre et conduire leurs chevaux par la bride. On passe à côté de l'endroit où le ruisseau se perd tout à coup sous les rochers pour ne reparaître que beaucoup plus bas, avant d'atteindre les premières cabanes, qui sont à 1 h. environ du point culminant. Quand on les a dépassées, on suit un sentier argileux et glissant, frayé à travers une forêt de hêtres, et en 1 h. 1/2 de marche on atteint les pâturages et le pont de Sainte-Catherine, sur le torrent de l'Arboust.

1 kil. Du pont de Sainte-Catherine à Oo (Voy. la course suivante).

9 kil. D'Oo à Luchon (Voy. p. 443).

De Luchon au lac et à la cascade de Séculéjo.

19 kil. 6 à 8 h. aller et retour. Cheval et guide, 4 fr. chacun.

9 kil. de Luchon à Oo (Voy. plus haut, page 443).

Au delà d'Oo (980 mèt.), s'ouvre immédiatement, dans la direction du S., le bassin supérieur de la vallée de l'Arboust, connue sous le nom de val de l'Astau. Une route parfaitement unie, ombragée de frênes et entourée des plus verdoyantes prairies, remonte ce vallon étroit et frais; mais cette richesse de végétation, due à la présence d'une couche épaisse d'alluvions, cesse à mesure que l'on se rapproche des parties plus élevées, plus anciennement abandonnées par les eaux, et par conséquent moins riches en terre végétale. En une demi-heure de marche, on atteint le lit d'un ancien lac entouré de tous côtés, excepté au N., de montagnes grisâtres et pelées, dominées elles-mêmes par des pics neigeux.

Après avoir dépassé les granges d'Astau groupées sur la lisière de la forêt, au-dessus de la rive dr. du torrent, on arrive à l'embouchure du torrent d'Esquierry, qui un peu plus haut forme une cascade ondoyante appelée *Chevelure de Madeleine*. Du côté opposé, le fond noirâtre du vallon, dominé à g. par les escarpements du Céciré et de la Coume de Bourg, à dr. par ceux du pic de Nére, se termine par une haute barrière de rochers, ombragée de magnifiques sapins, au-dessus desquels étincellent au soleil les glaciers du port d'Oo. Un sentier, ouvert au milieu d'un entassement de blocs et de cailloux roulés, franchit, après de nombreux lacets; ce dernier obstacle, qui en réalité n'est que la digue du premier lac. Le bouquet de sapins atteint, on se rapproche du torrent, que l'on entend mugir sous ses pieds à une profondeur considérable. Bientôt un mauvais pont, presque au niveau de l'eau, conduit sur la rive g. à la *cabane du fermier*, sans qu'on ait encore aperçu le lac, lorsque tout à coup, en se retournant à dr., on le voit à ses pieds (1497 mèt.).

Le **lac de Séculéjo,** comme celui de Gaube, comme tous ceux qui sont placés au pied de montagnes très-élevées, étonne généralement par sa petitesse apparente; mais on ne peut, au premier aspect, s'empêcher d'admirer la belle cascade que l'on voit dans le fond s'élancer d'une hauteur de 265 mèt. Elle ne se jette plus, comme autrefois, dans les eaux mêmes du lac; elle tombe sur des rochers écroulés qu'elle traverse en bouillonnant. Au tiers de sa hauteur environ, sa masse se brise sur le roc, rejaillit dans tous les sens, puis se resserre de nouveau entre deux saillies audessous desquelles elle s'étale une seconde fois pour former, au milieu d'un brouillard transparent, une gerbe trois fois plus large que celle de la partie supérieure. De tous les côtés, le lac est entouré de rochers à pic surmontés çà et là de quelques vieux sapins, tandis qu'au loin on voit se dresser à l'horizon, par-dessus la cascade, la pyramide neigeuse du Pic Quairat et les glaciers brillants de Montarqué et des Gours-blancs.

Le lac de Séculéjo est le plus considérable des environs de Luchon; il a 35 hectares de superficie, et sa profondeur, suivant les expériences de M. Boubée, est de 75 mèt. Avant d'avoir été comblé en partie par les éboulements des rochers environnants, il était beaucoup plus grand, et l'on peut avec quelque raison supposer qu'il avait autrefois la forme d'un entonnoir parfait, d'une profondeur de 100 mèt. environ[1].

Une barque mène en 15 min. les visiteurs sur le bord méridional du lac, au pied de la cascade[1].

Lacs d'Espingo et de Saounsat.

Du lac d'Oo au lac d'Espingo, 1 h. 15 min.; du lac d'Espingo au lac Saounsat, 30 min. Cheval et guide, 5 fr. chacun (depuis Luchon).

Pour atteindre les lacs supérieurs, il faut prendre le sentier escarpé de l'*Escala*, véritable échelle qui monte à l'E. à travers les rochers Ce sentier conduit d'abord à des bouquets de sapins rabougris d'où l'on domine le lac de Séculéjo, qui, situé à 250 mèt. plus bas, ressemble à une vaste chaudière noirâtre; puis l'inclinaison devient plus forte, et l'on traverse de petits ravins souvent remplis de neige durcie. Enfin on atteint l'extrémité inférieure d'un couloir, d'où, pendant les fortes pluies, se précipitent des torrents de pierres; on le gravit et on se trouve bientôt sur une éminence couverte de petits pins rabougris, et formant le prolongement de la digue qui sépare les lacs supérieurs du lac de Séculéjo.

En traversant le lac en bateau, on peut aborder à g. de la cascade sur les rochers éboulés, et monter par un ravin escarpé jusqu'au sentier qui longe la rive du lac. De cette manière, on gagne 1/4 d'h. de marche environ. On peut aussi prendre à dr. à partir de la cabane, escalader l'arête qui s'élève du

1. M. Émile Négrin a publié un petit poëme, *la folle du lac d'Oo*, qui se vend à Luchon chez tous les libraires et au Musée Pyrénéen.

1. Un arrêté du préfet de la Haute-Garonne autorise le fermier du lac d'Oo à percevoir une modique redevance de chaque visiteur, car il l'oblige à tenir à la disposition des étrangers une barque, des provisions et un abri en cas de besoin.

côté du S. O., puis redescendre vers l'E. par le ravin qui débouche au lac d'Espingo. Ce sentier est plus difficile.

Le bassin supérieur contient deux lacs très-rapprochés l'un de l'autre : le **lac d'Espingo** (1875 mèt.), long de 600 mèt., est voisin de la tranchée profonde où son ruisseau va former la cascade; celui de **Saounsat** (1962 mèt.), un peu moins grand, suit dans sa forme irrégulière le contour du vallon. Ici la solitude est complète. C'est à peine si, du côté de la cascade, croissent encore quelques arbres étiolés. Une herbe fine et courte garnit la rive septentrionale; mais, sur la rive méridionale, dominée à dr. par le pic de *Spijole*, à g. par celui de Quairat, commence un champ de neige qui se continue sur des pentes escarpées jusqu'aux deux cols, d'*Oo* à dr., et du *Portillon* à g.

Lacs glacés; port d'Oo; Portillon; Tuc de Montarque.

Longue et pénible course, 16 à 18 h. de marche. Un guide de sommets est nécessaire.

De Luchon au lac Saounsat (Voy. ci-dessus).

Au delà du Saounsat, la vallée se divise en deux parties, remontant l'une au S. O. (*A*), l'autre au S. E. (*B*), et se terminant toutes les deux par un lac glacé environné de neiges.

A. En suivant la rive g. du torrent du S. O., on monte, par un chemin très-abrupte et à peine frayé, à travers des roches nues, jusqu'au petit lac insignifiant de la *Coume de la Baque* (1 h. de marche), puis on s'élève en zigzag par l'un des sentiers les plus fatigants de toutes les Pyrénées, jusqu'au **lac Glacé,** situé à 2670 mèt. de hauteur, à peu près à la limite des neiges éternelles. (3 h. 15 m. de marche à partir du lac Saounsat.) Sa forme est celle d'un rectangle parfait.

Tout près du sentier, sur le versant qui domine le lac du côté du N., s'ouvre au cœur du granit un riche filon de galène qu'on a eu le courage d'exploiter pendant quelques années.

Le **port d'Oo,** situé à 3/4 d'h. de marche du lac, est d'un accès facile, malgré la grande quantité de neige qui recouvre ses pentes. Il a 3002 mèt. de hauteur, et il est le plus élevé de toute la chaîne des Pyrénées, à l'exception de la brèche de Roland; dans les Alpes, le col Saint-Théodule atteint seul une plus grande hauteur. La vue qu'on découvre au sommet est bornée, vers l'Espagne, par une grande montagne nue; du côté de la France, elle s'étend sur le vaste désert neigeux et semé de roches noires que l'on vient de traverser.

Du port d'Oo, on peut descendre au S. E. par le ravin d'un affluent de l'Essera, et atteindre Venasque en 3 ou 4 h. C'est une course fatigante.

B. Au delà du lac de Saounsat, on s'enfonce dans le ravin de g. entre les escarpements du pic de *Quairat* à g., et ceux du *Tuc* (Tusse, Pène) *de Montarqué* à dr., et en 3 h. de marche, par un sentier beaucoup moins difficile que celui du port d'Oo, on s'élève au **lac Glacé du Portillon,** situé à 2650 mèt. de hauteur. Ce lac est au moins aussi grand que celui de Saounsat. On peut y reconnaître distinctement les couches de glace de plusieurs années consécutives. Le *col du Portillon*, situé au-dessus du lac, est

un peu moins élevé que celui d'Oo; mais il est beaucoup plus difficile à gravir et moins fréquenté.

On peut aller directement du lac du Portillon au lac d'Oo, en gravissant le **Tuc de Montarqué** (2933 mèt.), c'est-à-dire le sommet de l'arête qui sépare les deux lacs. De ce point on jouit d'une vue magnifique sur tous les glaciers qui recouvrent au S. la vaste étendue du plateau, connue sous les noms de *Seilh*, *Cul* ou *Coume de la Baque;* depuis le pic de Crabioules (3219 mèt.) à l'E., jusqu'au pic du port d'Oo (3150 mèt.) à l'O. Au N. on domine les vallées de l'Astau et de l'Arboust. Pour aller d'un lac à l'autre par le Tuc de Montarqué, il faut environ 3 h.

Les quinze lacs.

Les indications suivantes sont empruntées au livre de MM. Lambron et Lézat, qui contient d'ailleurs un grand nombre de renseignements exacts.

« Cette course est fatigante, dit M. Lambron, mais elle est très-curieuse, car c'est une pérégrination à travers les beautés les plus merveilleuses des hautes montagnes; on visite successivement vallées, ports, lacs, glaciers, cascades, pics, crêtes, etc. Elle se fait parfaitement en deux jours; seulement on ne dort que quelques heures dans une cabane de pasteur, située au pied des glaciers de Crabioules; on est trop mal d'ailleurs dans cette bauge humaine, pour espérer y trouver un sommeil plus long et plus complétement réparateur. Cette course n'a pas été mesurée; mais je dois les détails qui suivent à l'obligeance de MM. Blaque, de Schonen, Leguay et Rouget, de Paris, qui en ont noté les distances avec le plus grand soin. »

Première journée.

	h. matin.
Départ de Luchon (à pied) à	5 »
A la Fontaine (déjeuner)	8 30
Port de la Glère	10 »
Lac de Gourgoutes	10 25
	soir.
Pic Sacroux	1 »
Lac de Graouès	1 45
Lac glacé du Port-Vieux	2 25
Lac Charles	2 45
Glaciers entre le Mal-Plané et Malverat	3 »
Trou de l'Homme (passage difficile)	4 »
Lac Bleu	4 15
Lac Vert et glaciers du Tuc de Maupas	4 30
Lac de Montagnette	5 15
Glaciers de Crabioules	5 30
Cabane de Crabioules (servant au pasteur pour la nuit)	7 »

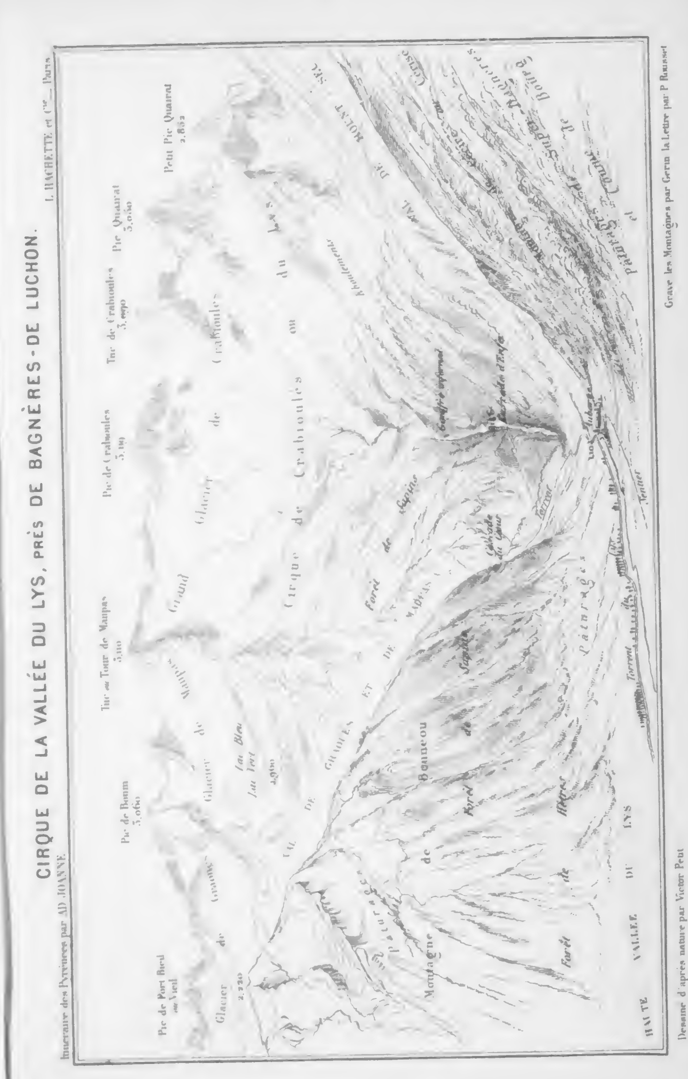
Deuxième journée.

	matin.
Départ de la cabane de Crabioules	1 »
Lac glacé de Crabioules	2 »
Col du Quairat	3 30
Sommet du Quairat (lever du soleil)	4 30
Descente du pic Quairat (après le déjeuner)	6 »
Lac glacé du Portillon (vue du)	6 30
Quatrième lac (vue du)	8 »
Lac Saousat	9 »
Lac d'Espingo	9 30
Lac d'Oo	10 30
	soir.
Départ du lac d'Oo	2 »
Rentrée à Luchon	5 »

Ascension du Céciré.

Aller par les cabanes de Labach de Cazaux, 15 kil. 1/2; 4 h. 1/2 de marche. Retour par le val du Lys, 13 kil. 1/2; 3 h. 1/2 de marche. Retour par la cascade d'Enfer, 21 kil. 1/2; 7 h. de marche. Cheval et guide, 6 fr. chacun.

A. On va d'abord jusqu'à Cazaux (7 kil.) dans la vallée de l'Arboust,



puis, traversant le torrent, on monte par un sentier rapide au milieu des prairies jusqu'au hameau de *Labach-Cazaux*, composé d'une trentaine de granges environ (40 m. de Cazaux). Là, on voit parfaitement la cime du Céciré se dresser au S. E., et on n'a qu'à s'élever toujours dans cette direction, d'abord à travers un bois de noisetiers, puis sur les pentes de magnifiques pâturages remontant jusqu'au col de la Coume de Bourg, situé un peu à dr. du Céciré (2 h. à partir des Granges). De là, on descend dans un petit ravin, et l'on gagne la cime en 40 m.

B. 4 à 5 h. Un autre chemin plus court, mais beaucoup plus difficile, est celui de Superbagnères. Quand on est arrivé au sommet de cette montagne (Voy. pag. 443), on s'aperçoit qu'on n'est en réalité que sur une terrasse située à mi-côte du Céciré, dont on voit l'arête aiguë, haute de 2397 mèt., se dresser au S. O. Pour monter directement, il faut suivre cette arête; d'abord, le sentier n'est que rude et escarpé; mais bientôt il s'engage au milieu de rochers dont l'escalade devient de plus en plus pénible.

Le panorama du **Céciré** (du mot *cerisier* en patois *ceriset*) est à peu près le même que celui de Superbagnères, mais beaucoup plus étendu. A l'E., on apercoit même la cime isolée du Mont-Vallier, et, derrière le cône de Montarto, on découvre les sommets neigeux du Paillas et de l'Andorre. En face, s'ouvre la vallée du Lys, entourée de son magnifique amphithéâtre de glaciers, et la cime espagnole de Posets, à peine inférieure à celle de la Maladetta, se montre par l'échancrure du port d'Oo; à l'O., se dressent les pics du Midi, de Trounouse, d'Arbizon, et, du côté de la France, les vallées de l'Arboust et de Luchon étalent leurs charmants bassins de verdure au fond des âpres montagnes qui les dominent.

On redescend ordinairement par la vallée du Lys; dans ce cas, on suit le sentier que l'on a pris pour monter jusqu'au fond du ravin qui sépare le Céciré du col de la Coume de Bourg; là on tourne à g. vers le S. Dès qu'on est sur le sommet de la crête qui sépare les pâturages de la vallée du Lys à l'E. des pâturages de Medassoles à l'O., on incline à g. et on descend en suivant la rive g. d'un petit ruisseau jusqu'aux granges de Castillon dans la vallée du Lys (Voy. plus loin).

Quand on veut revenir par la cascade d'Enfer, il faut, à partir du col de la Coume de Bourg, longer plus longtemps la crête entre les deux versants des vallées du Lys et de l'Astau, puis, avant d'arriver au *Pic de Hounts Secs* (2790 mèt.), se détourner à g. et suivre le ravin jusqu'au chalet situé un peu au-dessous de la cascade d'Enfer. De là, on revient à Luchon par la vallée du Lys.

Vallée du Lys ou du Litz. Cascades d'Enfer et du Cœur. Gouffre infernal.

13 kil. Route de voitures jusqu'à la cabane du Lys, 10 kil. 1/2. Aller 3 h. Retour, 2 h. 1/2. Cheval et guide, 4 fr. chacun. Chaise à porteurs (4 hommes), 16 fr.; en passant par Superbagnères, 30 fr. Voiture, 20 fr. Un guide est tout à fait inutile.

On suit d'abord la route du port de Venasque, en remontant la rive g. de la Pique; on laisse à g. la tour de Castelvieil (V. page 444), le pont *Lapadé*, celui de *Ravi*, et, à 5 kil. de Luchon, on arrive au

pied d'une belle montagne boisée, où les deux torrents de la Pique et du Lys viennent se réunir presque à angle droit.

La **Vallée du Lys** ou du *Litz*, qui doit sans doute son nom à un vieux mot celtique signifiant *abondance d'eau*, et non pas aux lis qui croissent sur ses pelouses, s'ouvre à dr. entre une épaisse forêt de hêtres, et se dirige d'abord à l'O. La route remonte la rive g. du torrent qui en descend.

A 1 kil. environ de l'entrée de la vallée, s'ouvre à g. la *Combe de Bounéou*, dont les forêts, et plus haut les pâturages, remontent vers le pic *Sacroux*, haut de 2678 mèt. Au débouché de cette combe, les regards sont attirés par une jolie cascade qui brille entre les arbres. 10 minutes plus loin, on laisse à g. le pont et le chemin qui conduisent au S. sur les pâturages de la gorge de Bounéou. Tout près de ce pont, l'eau du Lys forme la belle *cascade Barrié*, encaissée entre les roches polies. Ici, l'aspect des lieux change : le sol est parsemé de blocs de granit que de vieux arbres embrassent de leurs fortes racines. La forêt se compose d'un grand nombre d'essences diverses : le chêne aux feuilles lisses, le sureau, le tilleul, l'ormeau, le frêne, l'aubépine, l'érable, le sycomore, le hêtre, l'alisier, le sorbier des oiseaux, et, çà et là, le sapin descendu des hauteurs.

La cascade *Richard*, que l'on voit ensuite en se détournant un peu à g., tombe comme dans une coupe, sous des rochers à pic ombragés de sorbiers et d'alisiers. Plus loin, on aperçoit à dr., sur les pentes, les granges du *plan de Cazaux;* la vallée s'ouvre ; les montagnes qui la forment s'écartent; et, à mesure que la route se recourbe vers le S. avec le torrent, l'horizon s'élargit et le cirque apparaît dans toute sa splendeur. On est devant un des plus charmants et des plus beaux paysages des Pyrénées. Au fond, on voit les cascades superposées tomber d'assise en assise et traverser dans leurs chutes successives toutes les zones, depuis celle des neiges éternelles jusqu'à celle des forêts touffues. Au-dessus, s'étend un immense glacier, dominé à l'E. par le pic de Crabioules (3219 mèt.), à l'O. par le pic *Quairat* (3056 mèt.), que les Gaulois avaient choisi comme le siége de leurs divinités. Nulle part dans les Pyrénées, si ce n'est peut-être sur les flancs de la Maladetta, les glaciers ne sont plus étendus, et la masse d'eau qui en descend n'est plus considérable. A bien meilleur droit que le petit ruisselet de la Garonne, le Lys aurait pu imposer son nom au fleuve qu'il contribue à former.

Après avoir dépassé l'*Auberge du Lys* (10 kil. 1/2 de Luchon), où finit la route de voitures, à 1101 mèt., on n'a plus qu'à marcher pendant 400 mèt. environ pour arriver au pied de la **Cascade d'Enfer.** Cette chute a tellement usé le rocher du haut duquel elle se précipitait autrefois, qu'elle s'y est taillé un canal étroit d'où elle tombe aux deux tiers environ de sa hauteur primitive. Au fond de cette noire coupure, dont les parois ombragées de sapins sont réunies par le **Pont d'Enfer,** on distingue vaguement la partie supérieure de la chute; à dr. et à g., d'autres cascades plus petites se précipitent du haut des rochers dans la vallée.

Le sentier qui s'ouvre à dr., en avant de la cascade, monte en zigzag à travers les rochers et la forêt au pont d'Enfer (15 min.). Si belle que soit la vue que l'on y découvre, on ne doit pas s'en contenter; il faut continuer à monter, et en moins d'un quart d'heure on atteint une saillie de roc garnie de murs d'appui, où l'on est récompensé de ses fatigues, car on contemple dans toute sa beauté la **Cascade du Gouffre infernal.** Le torrent tombe d'un jet, du haut d'un rocher perpendiculaire dans lequel il s'est aussi creusé une large coupure, au fond d'un abîme que des rochers couverts de sapins surplombent de tous les côtés, et d'où il sort par une étroite fissure pour aller former plus bas d'autres cascades. A peu de distance, un second pont, auquel il est indispensable de monter, a été jeté au-dessus du torrent, là où il se précipite dans l'abîme et où il se fait admirer sous un autre aspect.

Plus haut, se trouvent encore d'autres cascades, descendues des glaciers de Crabioules et de Maupas.

En traversant l'arête des montagnes qui s'élèvent à g., on peut gagner le vallon des lacs situés au pied du glacier de Maupas (Voy. page 460).

La **Cascade du Cœur** n'est pas moins intéressante à visiter de près que la cascade d'Enfer et le Gouffre infernal. Pour y aller, il faut traverser le petit pont jeté sur le torrent du Lys, puis suivre le sentier de dr., qui remonte la rive dr. du torrent du Cœur. 10 ou 15 min. suffisent pour atteindre le point d'où l'on découvre la cascade tout entière. Elle se compose en réalité de deux chutes dont l'une se précipite d'un jet à travers les sapins, tandis que l'autre serpente entre des rochers qui la brisent en écume. Avant de se réunir, ces deux masses d'eau ainsi divisées contournent, par une succession de cascatelles, un rocher dont la masse dépouillée de sapins imite à peu près la forme d'un cœur : de là le nom de la chute. A peine les eaux se sont-elles mêlées, que, se divisant de nouveau en plusieurs masses distinctes, elles bondissent au milieu des pierres et des sapins brisés.

Le lac Vert.

Aller par la cascade du Cœur, 4 h. Retour par le val de Bounéou, 4 h. Cheval et guide, 6 fr. chacun.

En s'élevant au-dessus de la cascade du Cœur à travers la forêt de sapins qui la domine, on voit le torrent former plusieurs autres chutes fort belles, et, en 40 min. de marche, on atteint le plateau des *cabanes d'Artigue.* De là, on gravit à dr., dans la direction du S., un ravin qui aboutit au **lac Vert,** situé à 1960 mèt. de hauteur et à 1 h. 30 min. environ de la cascade du Cœur. Ce lac a la forme d'un fer à cheval; une presqu'île verdoyante et un petit îlot le séparent en deux parties distinctes. A l'E., des rochers élevés le dominent, tandis qu'à l'O. s'étendent de vastes pâturages; sur la rive méridionale, une cascade y déverse les eaux du *lac Bleu*, et sur la rive septentrionale une autre cascade en descend. Vers le commencement du siècle, un habitant de Saint-Béat, qui exploitait les bois de ces montagnes, fit faire une écluse pour fermer à volonté le déversoir et élever le niveau du lac. Les troncs de sapins coupés aux environs étaient jetés dans l'eau, puis, quand ils y étaient accumulés

en assez grand nombre, on ouvrait l'écluse, et tout le bois, se précipitant avec fracas du haut de la cascade, descendait avec le torrent. En remontant le ruisseau qui se jette dans le lac Vert, on atteint en quelques minutes le **lac Bleu,** triste bassin, dominé au N. et à l'E. par les glaces et par le *Tuc de Maupas*, haut de 3110 mèt.

Si l'on ne veut pas traverser en ligne droite les rochers qui s'élèvent à l'E., on redescend le ruisseau du lac Vert jusqu'à son confluent avec un autre ruisseau, venu du S. E., dont on remonte ensuite la rive dr. On passe à côté de deux chutes d'eau qui se réunissent pour former la cascade de *Solage*, et quittant le ravin qui se redresse au S. jusqu'aux glaciers de *Graouès*, tout parsemés de petits lacs glacés, on gravit à g. le sommet de l'arête qui sépare la vallée du lac Vert de celle de Bounéou, puis on redescend, par une multitude de zigzags tracés au milieu des pâturages, au fond du val de Bounéou; on traverse la belle forêt qui tapisse ses pentes, et, 2 h. 1/2 après avoir quitté le lac Vert, on entre dans la vallée du Lys, tout près de la cascade Barrié (Voy. pag. 462).

Cascades des Demoiselles et du Parisien.

10 kil. Cheval et guide, 4 fr. chacun.

Après avoir dépassé le pont de Ravi (5 kil., voir page 461), on remonte la rive dr. de la Pique, en laissant à l'O. la gorge noire qui forme l'entrée de la vallée du Lys. Peu après, le chemin se bifurque, et, au lieu de continuer à suivre la route d'Espagne qui domine le torrent à une assez grande hauteur, il faut obliquer à dr. et se diriger vers un pont à demi caché sous le feuillage des aunes. On traverse ce pont pour suivre un sentier facile qui conduit à travers la forêt jusqu'à la belle *pelouse de Jouéou*, où un tas de pierres amoncelées à g. et un petit arbre planté sur des ruines indiquent la place d'un hospice fondé par les Templiers, lorsque le port de la Glère était encore fréquenté. Traversant cette pelouse, on laisse à dr. le chemin qui conduit au port de la Glère, et, montant à dr., on atteint en 35 min. (7 kil.) la **Cascade des Demoiselles,** formée par le torrent qui descend du col de la Glère (Voy. ci-dessous).

Pour aller de la Cascade des Demoiselles à celle du Parisien, il faut redescendre jusqu'au chemin qu'on a quitté et continuer à remonter la rive g. de la Pique, dans une belle forêt appelée le bois de *Saint-Just;* on traverse (25 min.) une clairière formée par les avalanches et par une ardoisière encore exploitée; puis, rentrant dans la forêt, on monte en 15 min. à la **Cascade du Parisien** (10 kil.), qui tombe par étages réguliers comme une chute artificielle.

De la cascade du Parisien, on peut monter en 15 ou 20 m. à l'Hospice par une belle forêt de hêtres. On traverse le torrent sur quelques troncs d'arbres; puis on gravit un sentier escarpé, et, avant d'arriver à l'Hospice, on franchit le Gave du port de Venasque.

Port de la Glere.

4 h. 30 min. de marche. De Bagnères de Luchon à la pelouse de Jouéou, 1 h. 30 min.; de la pelouse de Jouéou au port, 3 h.; 4 fr. par course de guide jusqu'à l'entrée du port; 4 fr. en sus par cheval.

1 h. 30 m. de Luchon à la pelouse de Jouéou (V. pag. 464). Là, le sentier se bifurque : le bras de g. traverse le ruisseau près de la cascade des Demoiselles; celui de dr. se dirige au S., et, laissant le ruisseau sur la g., remonte vers les pâturages situés à la base du col. Du **col de la Glère,** situé à 2323 mèt. de hauteur, entre le pic de Sacroux à l'O., et le pic de la Glère à l'E., on jouit d'une belle vue sur la vallée de l'Essera; il suffit de tourner un peu à g. pour découvrir presque en entier le bassin de Venasque, la ville avec son petit fort, les villages de Cerlé, de Saun et de Grist, dominés à l'E. par les contreforts de la Maladetta.

C'est au col de la Glère que viendrait s'ouvrir le tunnel du chemin de fer projeté entre l'Espagne et la France, par MM. Barrande et Lézat (V. R. 71). « En attendant cette voie, on trace en ce moment (juillet 1858), nous apprend l'*Écho des Vallées*, une route entre Luchon et ce col. Elle a été ouverte à travers des difficultés sans nombre et des dangers tels qu'il fallait attacher les ouvriers aux rochers au milieu desquels ils avaient à frayer un passage. Un chalet va être construit dans la montagne pour servir de repos aux piétons, auxquels la voie nouvelle est dès à présent accessible. Elle ne sera livrée que plus tard aux cavalcades. »

Hospice.

10 kil. 4 h., aller et retour. Cheval et guide, 4 fr. chacun; voiture, 20 fr. Un guide est tout à fait inutile.

Après avoir laissé à dr. le sentier qui se dirige vers la cascade des Demoiselles, la route de Luchon à l'Hospice continue à dominer dans une belle forêt la rive de la Pique à une assez grande élévation; bientôt on traverse un torrent qui descend des hauteurs du *Couradille*. De ce point on jouit d'une vue agréable sur les bois et les prairies du val de la Glère. On passe ensuite au-dessous du cône boisé de *Campsaure* (1733 mèt.): on franchit plusieurs petits torrents, puis on s'élève, par une pente plus douce, toujours ombragée, jusqu'à l'**Hospice,** auberge située sur un petit plateau nu et triste, à 1360 mèt. au-dessus de la mer, et dominée à dr. par les escarpements du *pic de la Pique* (2393 mèt.), qu'une arête hérissée de pointes relie au S. à la pyramide de la *Mine* (2767 mèt.).

N. B. La route de voitures cesse à l'Hospice.

Port de Venasque et retour par le port de la Picade.

16 kil. jusqu'au Port de Venasque; 2 kil. de plus jusqu'au port de la Picade; 17 kil. du port de la Picade à Luchon. Aller, 5 h. 30 m.; retour, 4 h. 30 m. Cheval et guide, 5 fr. chacun.

Au delà du petit plateau de l'Hospice (10 kil.), la vallée se divise en deux bras : l'un, encore boisé à son entrée, remonte à l'E. par des pentes comparativement faciles, pour former le *val de la Frèche*, tandis que l'autre, s'ouvrant à la base occidentale du pic de la Pique, se redresse brusquement, aride et nu, entre deux parois escarpées de rochers. C'est ce dernier qu'il faut suivre pour monter au port de Venasque, contourner ensuite au S. E. le pic de la Mine, revenir par le port de la Picade, le pas de l'Escalette et

le val de la Frèche à l'Hospice, après avoir décrit une circonférence autour de l'arête du pic de la Pique et du pic de la Mine.

On traverse d'abord le Gave de la Pique; puis, gravissant une belle pente gazonnée, sur laquelle une foule de sentiers suivent une même direction, on franchit le torrent, dont on continue ensuite à remonter, sur des gazons, la rive g. On atteint ainsi

2 kil. 1/2 (12 kil. 1/2) le *Culet*, où la roche perpendiculaire laisse glisser par une fente plusieurs cascades qui disparaissent plus bas sous des masses de neige. Les avalanches qui au printemps descendent de ce rocher ont souvent fait des victimes. On voit aussi à g. le trou dit des *Chaudronniers*, dans lequel périrent engloutis plusieurs voyageurs qui exerçaient cette profession.

Après avoir traversé plusieurs fois le torrent, on tourne à g. pour gravir un éboulement de roches escarpées qu'on appelle le *rail du Culet*, et au sommet duquel on entre dans le *vallon* sauvage *de l'Homme*, situé aux deux tiers de la montée du port, à 14 400 mèt. environ de Bagnères. Une grosse pierre posée perpendiculairement sur le sol, et soutenue à sa base par d'autres blocs, est le monument qui a donné son nom à ce petit espace couvert d'herbes vivaces et de rhododendrons.

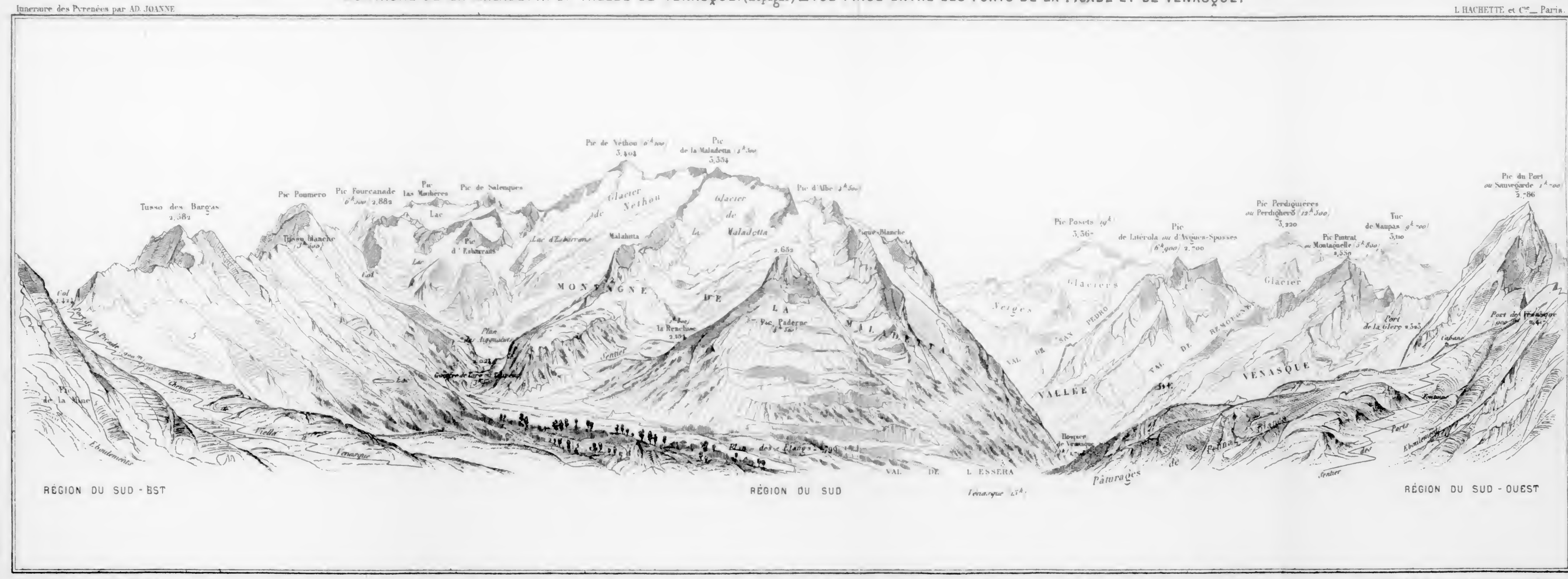
Une montée plus facile conduit ensuite jusqu'au pied même de la pyramide supérieure du pic de la Mine, et on laisse à dr. quatre ou cinq petits lacs qui se déversent l'un dans l'autre par-dessus d'étroites digues de rochers. Parvenu au-dessus du lac le plus élevé, qui est en même temps le plus grand, on voit tout à coup une fente s'ouvrir à g. à travers l'énorme paroi de la montagne : c'est le **Port de Venasque;** on le gravit par un sentier taillé en zigzag, qui d'en bas ressemble à un gigantesque escalier, et, à 1800 mèt. de la pierre de l'Homme, on atteint le point culminant du passage, situé à 2 h. 15 min. à pied de l'Hospice, et à 2417 mèt. de hauteur absolue. De là, on voit se dresser au S., en face de soi, la Maladetta (Voy. la gravure-carte qui nous dispense de toute description).

M. Taine décrit ainsi la route de l'Hospice du port de Venasque:

« Ce puits semble l'aire du corbeau; il faut des ailes pour échapper à l'inimitié de toutes ces pointes hérissées, et de tant de gouffres béants qui attirent le passant pour le briser.

« Bientôt le chemin semble arrêté; mur après mur, les rocs serrés obstruent toute issue; on avance pourtant, en zigzag, parmi les blocs roulés, sur un escalier croulant; le vent s'y engouffre et hurle. Nul signe de vie, nulle herbe; partout la nudité horrible et le froid de l'hiver. Des roches trapues se penchent en surplombant sur le précipice; d'autres avancent leur tête à la rencontre; entre elles, le regard plonge dans des gouffres noirs dont on n'aperçoit pas le fond. Les violentes saillies de toutes parts s'avancent et montent, perçant l'air; là-bas, au fond, elles s'élancent en étages, escaladant les unes par-dessus les autres, amoncelées, hérissant sur le ciel leur haie de piques. Tout d'un coup, dans ce terrible bataillon, une fente s'ouvre; la Maladetta lève d'un élan son grand spectre: des forêts de pins brisés

MONTAGNE DE LA MALADETTA ET VALLÉE DE VÉNASQUE. (Espagne) — VUE PRISE ENTRE LES PORTS DE LA PICADE ET DE VÉNASQUE.



Dessiné d'après nature par Victor Petit.

Le chiffre entre Parenthèse ( ) indique la distance mesurée en ligne droite du Pic de la Mine. — L'autre chiffre indique la Hauteur au dessus du niveau de la Mer.

Gravé les Montagnes par Gerin, la Lettre par P. Rousset.

tournent autour de son pied; une ceinture de rocs noirs bosselle sa poitrine aride, et les glaciers lui font une couronne. »

La Maladetta, entièrement couverte de glace et de neige excepté sur son versant occidental qui plonge sur Venasque, est isolée, des deux côtés, par un large vide, du reste de la haute chaîne. Ses vastes flancs, où çà et là quelques roches noires font saillie au-dessus des glaciers, se couronnent d'une longue crête qui se relève à l'E. pour former le pic central de la Maladetta, et le pic oriental de Nethou, plus superbe encore : autour de lui tout s'abaisse, et le pic d'Esbarrans, à l'E., semble n'être qu'un renflement de la base.

Du port de Venasque, on peut gravir le pic de *Sauvegarde*, qui s'élève à l'O., à 370 mèt. plus haut. L'ascension n'en est pas difficile, et ne demande pas plus de 1 h. Du sommet, on a sur la Maladetta la même vue que du port; mais on peut voir en outre Venasque au S., et Bagnères de Luchon au N.

Après avoir franchi le port de Venasque, on descend sur le versant espagnol, et l'on contourne à g. les flancs de la *Peña Blanca*, (Roche blanche), ainsi nommée à cause de la couleur de ses escarpements brûlés par le soleil. On passe auprès d'une petite fontaine où, quand on s'y arrête, on est souvent espionné et rançonné par les douaniers espagnols (il vaut mieux aller déjeuner à la fontaine des Aranais, on y jouit d'ailleurs d'une plus belle vue), puis on s'élève par des pentes insensibles jusqu'au **port de la Picade** (2424 mèt.), qu'on voit se dresser en face du côté de l'E., à 2 kil. environ du port de Venasque. De ce col qui sépare la vallée d'Aran de celle de Venasque, on contemple la Maladetta dans toute sa magnificence, et l'on distingue parfaitement à sa base orientale le val fermé où viennent s'engouffrer les eaux du Joueou.

Du col de la Picade, un sentier appelé *Passage des Aranais* descend à l'E. vers le *Goueil de Joueou* et *Artigue de Lin*, dans la vallée d'Aran. 2 h. 30 min. de descente (V. R. 73).

Après une courte descente sur le versant oriental, on se dirige à g. vers le **Pas d'Escalette** (2454 mèt.), qui s'ouvre sur une crête aux formes arrondies, et, à 1000 mèt. au plus du port de la Picade, on rentre sur le versant français, pour redescendre à l'Hospice (8 kil. de l'Escalette), à travers les pâturages du val de la Frèche.

Ascension de l'Entécade.

17 kil. 1/2. Aller, 4 h., retour, 3 h. Cheval et guide, chacun, 5 fr. Course très-facile et recommandée. Un guide n'est pas absolument nécessaire.

Au delà de l'Hospice (10 kil.), on suit d'abord le chemin qui remonte à travers les bois la vallée de la Frèche où l'on s'élève en 30 min. au-dessus des derniers arbres, et on atteint en 5 min. une source près de laquelle on peut déjeuner. 10 min. plus loin, on quitte le sentier qui conduit en 2 h. par le Pas e l'Escalette au port de la Picade (Voy. ci-dessus), et, se dirigeant à g. ou à l'E. on monte par des pentes gazonneuses sur les pâturages de Pouylané, où l'on trouve (30 m.) la *cabane de Pouylané*, occupée par des bergers espagnols d'Aran. De là on aperçoit pour la première fois le pic de l'Entécade. Bientôt après, on

passe près du petit lac des *Garces* (Grues), puis on atteint (10 min.) un premier col d'où l'on découvre la vallée d'Artigue de Lin, le pic de Fourcanade, le pic de Poumero, et la Maladetta; et (20 min.) un second col qui offre sur la vallée d'Aran une vue presque aussi belle que celle dont on jouit du sommet. Enfin, en 10 min. d'une montée roide, on s'élève jusqu'au point culminant de l'**Entécade**, haut de 2220 mèt. De ce belvédère, on découvre un magnifique panorama. Au S., la Maladetta apparaît dans toute sa splendeur au-dessus du port de la Picade; à l'O., on voit jusqu'au Vignemale et au Pic du Midi de Bigorre, la vallée de Barousse qui se révèle entre les masses de l'Antenac et du Monné; au N., le regard se perd sur les plaines de la France; à l'E., on a le val d'Aran sous les pieds, et la vallée du Barrados remontant jusqu'au port d'Orle.

On peut redescendre par le plan de Campsaure. Il faut prendre, au delà de la cabane de Pouylané, le sentier qui se dirige à dr., et, sur un épais gazon couvert de troupeaux, une pente douce conduit au *plan de la Cabane*, situé près des premières eaux qui descendent dans la vallée de l'Artigon. Ensuite on laisse à dr. le sentier qui mène au sommet du Couradilles, à g. la belle forêt qui s'étend jusqu'à l'Hospice, et on passe à la cabane de Barguères. Puis, descendant par une pente rapide et pierreuse, à l'ombre de frênes et de hêtres qui bordent de jolies prairies, on rejoint la route de l'Hospice, vis-à-vis de l'entrée de la vallée du Lys. Dans cette dernière partie du trajet on passe près de la *cascade de Courrèges*, qui tombe de 30 mèt. au milieu de débris d'arbres et de rochers.

Ascension du Couradilles.

12 kil. 1/2 de Luchon. Aller, 3 h. 30, retour, 2 h. 30. Cheval et guide, 5 fr. chacun.

On remonte par le val de l'Artigon jusqu'au delà des cabanes de Barguères, situées à 10 kil. (2 h. à 2 h. 15 min.) de Luchon (Voy. la course précédente), et on s'élève par des pentes faciles, en 1 h. 15 min., jusqu'au sommet du **Couradilles,** ou **plan de la Serre** haut de 1985 mèt. La vue est à peu près la même que celle de l'Entécade : cependant on voit de plus la ville de Luchon et les beaux glaciers qui couronnent l'amphithéâtre de la vallée du Lys.

De Luchon à Bosost par le Portillon.

13 kil. 1/2. Aller, 3 h. 30 à 4 h., retour, id. Cheval et guide, 4 fr. chacun. Chaise à porteurs (4 hommes), 25 fr.

On passe à Saint-Mamet (Voy. page 445), et, laissant à dr. l'usine abandonnée vis-à-vis de la tour de Castelvieil, on remonte le **vallon de Burbe,** qui s'ouvre à g. à travers des pâturages dominés par de petits promontoires boisés. Après avoir passé près de la gracieuse cascade de *Pich de Vergès* ou *Sidonie*, on arrive bientôt sur une espèce de terrasse où le vallon s'élargit pour former de magnifiques pâturages. Plus haut, le sentier, devenant un peu plus rapide, monte en zigzags à travers une belle forêt de hêtres, dont les racines servent de marches. Quelques minutes après, on atteint le col dit **Portillon,** qui, situé à 9 kil. 1/2 ou 2 h. 15 m. de Luchon, et à 1308 mèt. de hauteur, forme les limites de la France

et de l'Espagne. De ce point la vue est très-bornée, et le pic granitique d'*Arrou*, qui s'élève en face, cache la vallée d'Aran.

Trois quarts d'heure après, on atteint la petite chapelle de Saint-Antoine, d'où l'on découvre une belle vue sur la vallée d'Aran. On y suit la Garonne des yeux jusque près de sa source, vers la dr., au milieu de belles prairies vertes; sur la g., à ses pieds, on voit Bosost avec ses toits d'ardoise, plus loin Lez et son bel établissement de bains, et enfin, au N., le village de Canejan, perché sur la montagne.

De la chapelle de Saint-Antoine on descend à Bosost en 30 min.

Pour Bosost et la route de Bosost à Luchon par Saint-Béat, 40 kil. V. page 470 et R. 73.

Ascension du Poujastou.

9 kil. 1/2. Aller, 4 h. 30, retour, 3 h. 30. Course très-facile. Le chemin pour les chevaux n'est pas encore entièrement tracé jusqu'au sommet. Cheval et guide, 5 fr. chacun.

Après avoir traversé le v. de Montauban, situé à 1500 mèt. de Luchon, on laisse à g. le chemin de la cascade, qu'on ne tarde pas à dominer. A une heure de Luchon, on passe près d'une jolie fontaine située dans une petite prairie au milieu des bois. Plus haut, au delà d'une petite cabane, on atteint une terrasse herbeuse appelée le *Col de Simourère* (8 kil. 1/2 de Luchon). C'est là qu'il faut descendre de cheval; mais 30 min. suffisent pour atteindre le sommet du **Poujastou,** haut de 1930 mèt.; on y découvre une fort belle vue, principalement sur la vallée d'Aran : au S. les masses ternes de Couradille, séparées de Poujastou par le col boisé du Portillon, cachent la Maladetta; mais les glaciers de la vallée du Lys apparaissent dans toute leur splendeur. A l'O., on voit parfaitement les vallées de l'Arboust et de la Barousse, et, par-dessus le col de Peyresourde, se dressent les crêtes des montagnes d'Aure et de Baréges.

Du pic de Poujastou, on peut descendre sur le versant N. O. à travers la forêt de Juzet jusqu'aux *granges de Saint-Jean*, où l'on retrouve quelques ruines d'un ancien village. Ensuite, on laisse à dr. la cascade, et l'on traverse le v. de Juzet pour rentrer à Luchon.

Ascension de Bacanère et du Pales de Burat par Artigues.

20 kil. jusqu'au Bacanère; 22 kil. jusqu'au Pales de Burat. Aller 5 à 6 h. Retour par la grande route, 14 kil. 3 h. 30 min. Cheval et guide, 5 fr. Chaise à porteurs (6 hommes) 36 fr.

Cette course est une des plus belles des environs de Luchon. Du Pales de Burat surtout, qui se trouve placé au-dessus du confluent de la Pique et de la Garonne, on a une vue magnifique sur la plaine et en même temps sur les glaciers de la chaîne principale.

On suit d'abord l'allée de Barcugnas, pour gagner le village de Juzet par la route ordinaire; puis, prenant un chemin bien tracé au bord d'un ravin très-rapide, on monte au village de *Sode* (161 h.), perché sur la colline à 914 mèt. de hauteur. Après avoir dépassé l'église, on continue à s'élever en zigzag, dans la direction de l'E., à travers une petite forêt. Un petit sentier abrité conduit ensuite jusqu'aux roches arides d'*Artigues*,

v. de 189 hab., situé à 8 k. 1/2 de Luchon et à 1241 mèt. de hauteur. Au delà d'un ravin, on tourne à dr. pour atteindre une fontaine ferrugineuse, d'où l'on voit se dresser à g., au-dessus des pâturages, la cime de **Bacanère** (Vache noire) ou *Bocanère* (Bouche noire), dont la hauteur est de 2195 mèt. au-dessus de la mer.

De Bacanère, 30 min. suffisent, en suivant la crête d'abord au N., puis au N. O., pour atteindre le **Pales** ou **Pic de Burat** (2158 mèt.), près duquel on a construit une petite cabane.

Le panorama du Pales de Burat, un des plus magnifiques de toutes les Pyrénées, comprend toutes les sommités de la crête, depuis les hauteurs de Seintein dans le Castillonnais jusqu'au Pic du Midi de Bigorre. A ses pieds, on voit un beau vallon boisé se déverser entre deux arêtes parallèles vers la plaine verdoyante où s'unissent la Pique et la Garonne; plus loin, la vallée élargie se dirige vers le plateau bleuâtre de Montrejeau, qui, vu de cette hauteur, ressemble à une plaine; quelques cimes émoussées, sur lesquelles se détachent seuls les pics du Gar et de Cagire bornent l'horizon du côté du N. Au S., les regards remontent par les hauts vallons boisés de la Pique vers les ports de la Picade et de Venasque, tandis qu'au-dessus des combes riantes de Gouron et des pelouses de Superbagnères une longue croupe cache la vallée du Lys. Mais la Maladetta se dresse imposante et superbe au-dessus du chaos des pics qui l'environnent de tous côtés.

Du Pales de Burat, on redescend par le même chemin, ou bien on suit, par une pente rapide, le ravin qui s'enfonce à l'O. dans la direction de Cier; on passe au hameau de *Gouaux de Luchon*, puis on tourne à g., et on vient rejoindre la grande route à 1500 mèt. en deçà du village d'Antignac (V. R. 69).

On pourrait aussi redescendre dans la vallée d'Aran.

De Luchon à Saint-Béat.

21 kil. Aller 5 h.; retour 5 h. Route de voitures.

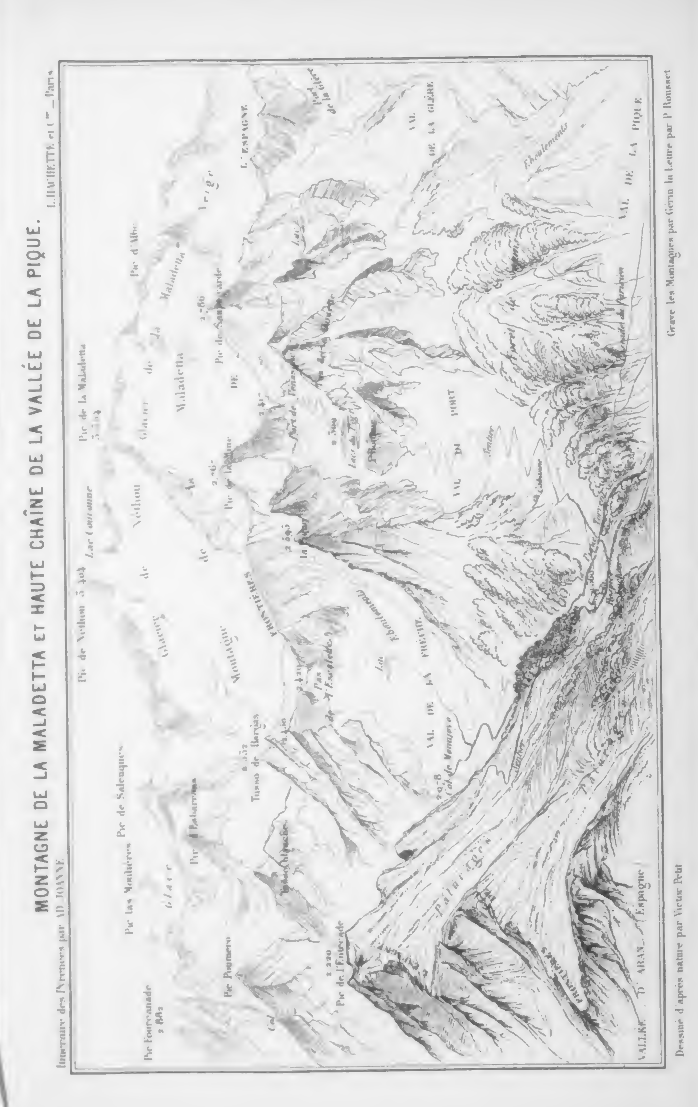
16 kil. 320 mèt. de Luchon à Cierp (V. R. 69).

Au delà de Cierp, on laisse à dr. le village de *Gaud*, puis on traverse une plaine magnifique, dominée au S. par des hauteurs boisées. Au delà de

1 kil. 1/2 (18 kil.) *Marignac*, v. situé sur les deux rives d'un ruisseau descendu de l'étang de Burat, la route longe le petit lac d'*Estagnaou*, situé entre un escarpement boisé haut de 1140 mèt. et un petit mamelon qui domine la rive g. de la Garonne.

3 kil. (21 kil.) **Saint-Béat** (Hôtel chez *Fortan*), V. de 1355 hab., est située à l'entrée d'une gorge pittoresque d'où sort la Garonne, et si étroite que le torrent et les deux longues rues qui le bordent y trouvent à peine la place suffisante. Un pont de bois relie les maisons groupées sur les deux rives. Immédiatement au-dessus de la ville se dressent deux mamelons, dont le plus rapproché porte les ruines d'une chapelle, et le plus éloigné, les tours d'un château fort. Au delà, se dressent de hauts sommets en partie boisés.

L'*église* de Saint-Béat est un très-petit édifice assez insignifiant composé de deux parties distinctes,



l'une du xe siècle, l'autre du xiie. La nef, longue d'environ 21 mèt., et très-étroite, se termine en abside cul-de-four et forme trois travées séparées par des colonnes à moitié engagées et sans pilastres. Les chapiteaux offrent très-peu de sculptures.

Le *château* qui domine Saint-Béat sur la rive dr. de la Garonne, et auquel on monte par un escalier taillé en zigzag dans le rocher, n'a jamais été une forteresse importante comme celles de Lourdes et de Mauvezin. On entre d'abord dans une enceinte quadrilatérale, longue de 35 mèt. sur 18 mèt. de large, et entourée d'une très-faible muraille couronnée de petits créneaux. Après avoir pénétré dans une seconde enceinte, on arrive au corps de logis principal, aujourd'hui tout à fait ruiné, devant lequel s'élève le donjon carré bâti sur le roc. On ne peut s'introduire dans ce donjon, comme dans le Montaüzet (V. R. 30), que par une seule ouverture pratiquée à 6 mèt. du sol. Ce château fut construit dans le cours du xiie siècle pour protéger le prieuré dont on voit les ruines au-dessous.

Il ne reste plus rien des murailles de la ville, qui se nommait autrefois la *clef de France* à cause de sa position importante à l'entrée du val d'Aran. Des anciennes maisons, on ne voit plus qu'une façade de six mèt., dont la porte, décorée de deux sirènes, montre encore le millésime 1553.

Les *carrières* du beau marbre blanc statuaire de Saint-Béat sont situées à une très-petite distance de la ville, sur les flancs de la colline qui la domine du côté de l'O., au-dessus de la route de Marignac. Il y a encore d'autres carrières de marbre moins importantes dans les environs.

De Saint-Béat au val d'Aran (V. R. 73).

De Saint-Béat à Luchon par Bosost (V. R. 73 et page 468).

De Bagnères de Luchon à Bagnères de Bigorre; *A*. par Lannemezan; *B*. par Labarthe et Saint-Bertrand; *C*. par le col de Peyresourde; *D*. par le col de Pierrefitte (V. R. 62); — à Tarbes (V. R. 63); — à Toulouse (V. R. 69); — à la Maladetta (V. R. 71); — à Venasque (V. R. 72); — au Val d'Aran (V. R. 73); — à Castillon (V. R. 74).

ROUTE 71.

ASCENSION DE LA MALADETTA (DU PIC DE NETHOU).

Aller et retour par la même route, 50 kil. Une 1/2 journée, une nuit et un jour. Course pénible, mais nullement dangereuse avec un bon guide et quand on ne commet pas d'imprudences. Elle a été faite en 1857, par Mme S. d'Angoulême et une jeune fille de Paris, âgée de 16 ans.

Cette course n'étant pas tarifée, on peut donc obtenir des guides à de meilleures conditions que celles qui vont être indiquées.

2 guides à 15 fr. par jour, pendant 2 jours	60 fr.
3 chevaux à 5 fr. par jour	30
Nourriture pour les chevaux	5
Total	95 ou 100 fr.

En outre il faut emporter du vin, des cordes pour l'ascension, des provisions de bouche, etc.

On suit la route de Venasque jusqu'à la fontaine de Peña-Blanca (16 kil. 1/2, 4 h. 30 m.; V. page 467), d'où l'on se dirige vers le *plan des Étangs*, petite plaine marécageuse parsemée de flaques d'eau, qui s'étend sous les escarpements boisés

du *Paderne* (2652 mèt.), l'une des montagnes du groupe des Monts Maudits. Une petite cabane, située à 1798 mèt. de hauteur, se montre au milieu des pâturages à l'extrémité orientale du plan des Étangs, (2600 mèt. du port de Venasque; près de 19 kil. de Luchon).

En suivant la gorge dans la direction du S. E., on arrive en 40 min. à la cabane du *plan des Aigoualuts*, à une petite distance du **Trou du Toro.** Ce gouffre s'ouvre dans le rocher calcaire, au pied même de la Maladetta, à 2024 mèt. d'altitude. De trois côtés, ses parois sont perpendiculaires et fort élevées. Du côté du S. E., par où s'introduit l'eau d'un torrent assez abondant, une pente douce permet de descendre au fond et de l'examiner à son aise. Le fond se compose de gravier fin et de fragments rocheux de peu de grosseur, à travers lesquels l'eau s'infiltre et disparaît avec rapidité. Jamais le gouffre ne déborde, même pendant les grandes fontes des neiges du printemps ou après les orages de l'été. Quelques pins pittoresquement jetés sur les rochers étendent leurs rameaux touffus au-dessus de la cavité et y entretiennent une demi-obscurité mystérieuse.

Que devient l'eau engloutie dans ce gouffre? L'opinion commune des habitants du pays, en ceci parfaitement d'accord avec la science, veut qu'elle traverse par des canaux souterrains toute l'arête de montagnes qui s'élève du côté du N. et vienne reparaître sur l'autre versant de la chaîne, dans le Goueil de Joueou, à 4 kil. de distance. En effet, le volume d'eau qui sort à Artigue de Lin est sensiblement le même que celui que reçoit le gouffre du Toro; En outre, il croît et décroît en même temps et dans les mêmes proportions. Ainsi, on voit souvent grossir subitement la source d'Artigue de Lin, quoique le temps soit très-beau sur le versant septentrional des Pyrénées, et l'on conclut de ce signe qu'un orage a éclaté sur la Maladetta, sans que jamais ce présage ait été trompeur. Enfin, les hauteurs qui entourent le vallon d'Artigue de Lin se dépouillent entièrement de neige pendant l'été. Alors l'eau qu'elles reçoivent des pluies ne serait plus suffisante pour alimenter une source aussi considérable, tandis que les glaces de la Maladetta ne cessent jamais d'entretenir, en fondant, de nombreux torrents. Dernièrement on a fait une expérience positive : on a jeté dans le gouffre une quantité considérable de sciure de bois, que des observateurs apostés ont bientôt vue ressortir par le Goueil de Joueou. Si quelque écroulement souterrain retenait les eaux du trou de Toro, elles déborderaient par-dessus le rebord à peine marqué du plan des Aigoualuts, et s'écouleraient par le plan des Étangs dans l'Essera; au lieu de descendre vers la Garonne, elles couleraient vers l'Èbre.

Pour monter de la cabane du plan des Étangs à la Rencluse, il ne faut que 30 min.

1 kil. (20 kil.) La **Rencluse** (Enclos) est un autre gouffre qui s'ouvre au milieu d'une vaste grotte dans laquelle s'installeraient sans peine 200 personnes. C'est dans cet abîme que se perdent les eaux de l'Essera, descendues des glaciers de la Maladetta, pour aller reparaître un peu en deçà de l'Hospice de Venasque, de même que les eaux du Nethou se perdent dans le trou de Toro pour sortir au Goueil de Joueou. On passe ordinairement la nuit à la Rencluse.

Le lendemain matin, il faut se mettre en route de bonne heure afin d'arriver au pic de Nethou avant que les brumes ne se forment et n'enveloppent les sommets.

On laisse à dr. le torrent de l'Essera qui, dans cette région sauvage, coule au milieu d'une petite prairie ombragée de bosquets de pins et parsemée de rhododendrons. Au-dessus de soi, on aperçoit le glacier de la Maladetta, dont la partie inférieure se termine brusquement comme une muraille coupée à pic, et 30 min. après le départ, on traverse à 2 kil. de la Rencluse (22 kil.) l'arête de la Maladetta proprement dite, qui sépare le glacier de cette montagne du glacier de Nethou. Celui-ci n'a pas moins de 11 kil. de longueur; sa pente est de 36 centim. par mètre, puis, à mesure qu'on s'élève, de 40 et même 48 centim. Avant de s'engager sur la glace, toutes les personnes qui font ensemble l'ascension s'attachent par le milieu du corps à une même corde, en laissant entre elles un espace d'environ 10 mèt. En une heure on atteint le *lac Couronné* (24 kil. 1/2), glacé le plus souvent; puis 3/4 d'h. après, le *Dôme*, et enfin en 30 minutes, le *Pont de Mahomet*, arête aiguë qui se dresse entre deux précipices. Là on se débarrasse de la corde, et en 20 min. on est sur le sommet du **Nethou** (3404 mèt.), la plus haute cime des Pyrénées, l'antique Olympe du dieu *Nethon*.

Le sommet de ce pic est une plate-forme d'une trentaine de mètres de longueur, sur 6 ou 8 mètres de largeur, entièrement couverte de fragments de granit de diverses formes et de grosseurs très-variées. De tous côtés, excepté de celui de la rampe par laquelle on arrive, s'ouvrent d'effroyables précipices : à l'O., le glacier de Couronné développe jusqu'au lac son tapis éblouissant; au S., se creusent sous les pieds la gorge sauvage de Malibierne et ses profonds escarpements; au N. et à l'E., s'étend le glacier de Nethou, presque partout couvert de neige et ne montrant qu'en quelques endroits son dos bleuâtre et fendillé.

La partie supérieure de ce glacier est fort peu rapide; mais un peu plus bas il se recourbe en forme de dôme, et son inclinaison devient alors excessive. Quelques-unes des crevasses profondes dont il est sillonné n'ont pas moins de 8 à 10 mèt. de largeur. Les plus considérables ont ordinairement une direction parallèle à celle de la crête de la montagne; les autres sont moins grandes, et méritent plutôt le nom de fissures.

Au premier coup d'œil, on ne voit qu'un vaste et informe chaos, au milieu duquel s'élancent les cimes les plus élevées des hautes montagnes de la chaîne : selon l'expression d'un voyageur, on ne croirait apercevoir qu'un immense troupeau de moutons. Mais bientôt on découvre un ordre admirable dans ce désordre apparent. On distingue le faîte de la chaîne centrale courant de l'E. à l'O. toute déchiquetée et hérissée de mille pics. De cette crête se détachent de nombreux rameaux, pour former ces longues vallées transversales qui portent, d'un côté, à la Garonne, de l'autre, à l'Èbre, les eaux de leurs glaciers. A mesure qu'ils s'éloignent du centre des Pyrénées, les chaînons qui séparent ces vallées s'abaissent, et dans un immense lointain se développent

les plaines de la Gascogne et de la Catalogne, où brillent, comme autant de rubans d'argent, les eaux des rivières qui arrosent et fertilisent ces belles provinces.

Après être descendu du pic, on s'attache de nouveau avec les cordes laissées au pont de Mahomet; en 1 h., on atteint le bord du glacier, et en 3 h. 1/2, on est de retour à la Rencluse. Après une halte plus ou moins prolongée, on remonte à cheval, et 5 h. après, on rentre à Luchon.

MM. de Tchihatcheff et de Franqueville atteignirent les premiers le sommet du pic de Nethou, en 1842. Ils employèrent 4 jours et 3 nuits à faire cette ascension, et ne parvinrent sur la cime que par le versant méridional du pic. Quelques jours après leur première ascension, ils remontèrent avec le célèbre chimiste Auguste Laurent, et cette fois ils escaladèrent le glacier du Nethou par le versant septentrional. Depuis cette époque, on choisit toujours cette voie comme plus courte et moins dangereuse. Avant 1842, plusieurs savants, entre autres, MM. de Charpentier et Cordier, avaient déjà tenté l'ascension du pic, et ce fut dans l'une de ces tentatives, le 11 août 1824, que le guide Barreau tomba au fond d'une crevasse, où il périt, en conduisant deux ingénieurs des mines; il avait négligé de s'attacher par une corde à ses compagnons.

On ne lira pas sans intérêt le récit de M. de Franqueville.

Ce fut le 18 juillet 1842 que nous quittâmes Bagnères de Luchon pour nous rendre à la Maladetta. Nous étions accompagnés de quatre guides : Pierre Sanio de Luz; il était venu avec M. Tchihatcheff; Jean Algaro, Pierre Redonnet et Bernard Ursule, de Bagnères de Luchon. Ces deux derniers étaient chasseurs d'isards et regardés comme les plus intrepides montagnards du pays. Nous emportâmes avec nous tout ce qui était nécessaire pour passer plusieurs jours dans la montagne, des vivres, des couvertures pour la nuit, des haches, des cordes pour franchir les passages les plus dangereux.

Nous gagnâmes le port de Venasque par le chemin si pittoresque, si varié, qui longe les bords de la Pique, et par le sentier etroit et rapide qui s'élève en lacets le long de la montagne. Quand nous eûmes atteint le port, nous fîmes halte un instant pour décharger nos chevaux, que nous renvoyâmes attendre notre retour à l'hospice de Bagnères.

Considérée de cet endroit, la Maladetta présente l'aspect le plus sauvage et en même temps le plus majesteux Des forêts de pins gigantesques, les uns encore debout, les autres brisés par les ouragans, renversés par les avalanches, occupent sa partie inférieure. Des rochers âpres et stériles, dénudés par les eaux, forment ensuite autour d'elle une ceinture noirâtre et aride.

Au-dessus, étincellent les glaciers sillonnés par de larges et profondes crevasses.

Une crête de rochers très-escarpés et fort accidentés forme le faîte de la montagne. Cette crête lie ensemble les différents pics dont sa cime est hérissée. C'est ainsi qu'en commençant par l'E. on voit d'abord le pic de Pouys, auquel Reboul et Vidal assignent 3058 mèt. de hauteur absolue. Ce pic se bifurque vers son sommet. Cette circonstance lui a valu de la part des habitants du pays le nom de *pic Fourcanade*, pic fourchu. Viennent ensuite le pic de Nethou et les deux pics de la Maladetta, dont le premier a 3354 mèt. de hauteur, et le second 3312, d'après les mesurements trigonométriques de M. Corabœuf. Enfin se présentent le pic d'Albe et celui de Malibierne, dont la hauteur n'a point encore été déterminée jusqu'ici.

Nous commençâmes à descendre le versant méridional du port de Venasque. Il se compose presque entièrement d'un

calcaire de transition à très-petits grains, très-friable, brillant d'un vif éclat aux rayons du soleil. La couleur de ce calcaire, d'un blanc légèrement grisâtre, a fait donner à cette pente le nom de *Peña-Blanca*.

Un sentier étroit et rapide, tracé sur les roches qu'a rendues glissantes le frottement répété des pieds des mules, conduit du port au fond de la *vallée de l'Essera*. Là se trouve l'*Hospice de Venasque*, situé 708 mèt. plus bas que le port, c'est-à-dire à 1705 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

Il est impossible de rien voir de plus sauvage et de plus sublime à la fois que la partie du val de l'Essera qui environne la Maladetta au N. et à l'O.

Après être restés quelque temps à l'Hospice pour nous reposer, nous nous mîmes en route en remontant la vallée de l'Essera. Sa partie supérieure est beaucoup moins sauvage que celle qui s'étend depuis l'Hospice jusqu'à la ville de Venasque.

Sur le dernier de ces plateaux se trouvent encore aujourd'hui plusieurs étangs. On a donné à cet endroit le nom de *Plan des Étangs*. Il s'y trouve une cabane où se retirent pendant la nuit les pâtres qui gardent les troupeaux de ces prés.

Nous allâmes coucher à la *Rencluse de la Maladetta*, située à 284 mèt. au-dessus de la cabane du Plan des Étangs.

Nous commençâmes à gravir la Maladetta par une dépression qui s'ouvre dans son sein, précisément vis-à-vis du port de Venasque.

Nous marchâmes pendant près de trois heures au milieu des rochers polis, en remontant le vallon.

Après avoir gravi une dernière éminence, couverte de la plus belle pelouse de verdure, nous aperçûmes devant nous une jolie prairie. De tous côtés elle était environnée de rochers qui formaient autour d'elle une enceinte presque circulaire; un seul endroit était accessible vers l'E.; ce fut par là que nous y pénétrâmes, et encore fûmes-nous obligés de descendre un talus de gazon très-rapide. Au milieu de l'enceinte coulait un torrent peu profond, mais que nous ne franchîmes qu'avec difficulté. Ce torrent se perd sous terre, dans une caverne nommée gouffre de *Tournon*, pour ne reparaître ensuite que dans le fond de la vallée de l'Essera.

Cette partie de la montagne est appelée par les chasseurs *Rencluse de la Maladetta* (Enclos de la Maladetta); sa hauteur, déterminée barométriquement par M. de Charpentier, est de 2083 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

Un enfoncement pratiqué par la nature dans la paroi méridionale de la Rencluse, où le rocher surplombe le sol de 4 à 5 mèt., formait l'abri qui devait nous garantir des injures de l'air. Nous y passâmes la nuit.

Le lendemain dès la pointe du jour, nous nous mîmes en marche en contournant la montagne par l'O. Après avoir traversé un épais fourré de rhododendrons, nous nous engageâmes dans une forêt de vieux pins, ravagée par les avalanches.

Quand nous eûmes laissé derrière nous les derniers arbres de la forêt, nous fîmes quelques pas sur une maigre pelouse, et toute apparence de végétation disparut à nos yeux. Nous venions d'entrer dans la région de l'éternelle stérilité. Pendant trois heures, nous marchâmes sur des fragments de rocs entraînés par les avalanches. Nous eûmes plusieurs fois à traverser de larges plaques de neige que toute la chaleur du soleil de l'été n'avait encore pu fondre. Quand nous fûmes arrivés vis-à-vis du pic d'Albe, nous nous dirigeâmes directement sur lui en gravissant une gorge étroite et escarpée. Nous passâmes au pied même du pic, et, franchissant une de ces arêtes de rochers qui s'étendent depuis le sommet de la Maladetta jusqu'à sa base, nous aperçûmes au-dessous de nous les eaux calmes et bleues du *lac d'Albe*, situé à 2212 mèt. au-dessus du niveau de la mer, et entouré de tous les côtés de blocs de rochers entassés confusément. Rien n'est plus pénible à traverser que ces masses de rochers.

Une arête composée de ces fragments de rochers sépare le lac d'Albe d'un autre lac beaucoup plus étendu, le *lac de Gregonio*. Il est incontestablement beaucoup plus élevé que celui d'Albe. Aussi est-il encore presque entièrement gelé.

Nous longeâmes le lac de Gregonio usqu'au *port de Malibierne*. Du haut de cette petite échancrure, dont l'accès est assez difficile, les yeux plongent dans la gorge de Malibierne, qui s'ouvre dans les flancs de la Maladetta. Elle se dirige de l'E. à l'O. C'est la plus considérable de toutes les vallées qui prennent naissance dans la Maladetta.

Enfin, nous sortîmes de la région des neiges pour entrer dans la zone où la végétation commence à reparaître. Nous gravîmes un mamelon assez escarpé, couvert d'un bosquet de pins, et, après avoir franchi un énorme amas de blocs granitiques éboulés du haut de la montagne, nous arrivâmes à une vaste pelouse qui forme la partie supérieure du vallon de Malibierne.

C'est ici que nous passâmes notre deuxième nuit, dans une misérable cabane de berger.

Le jour venu, nous franchîmes le torrent à l'aide de plusieurs rochers qui se trouvaient dans son lit. Nous commençâmes ensuite à gravir la montagne par une pente assez rapide et entièrement recouverte de fragments de rochers brisés. Moins gros que ceux que nous avions eu à traverser la veille, ils n'en étaient que plus incommodes. Ils cédaient sous le pied, et, glissant en arrière, ils nous entraînaient quelquefois plus bas que l'endroit que nous venions de quitter. Cette partie de la route nous offrit néanmoins moins de difficultés réelles qu'elle ne coûta de fatigues.

Deux heures après avoir quitté le lieu où nous avions passé la nuit, nous atteignîmes un plateau très-vaste, situé au-dessus de la limite des neiges éternelles. Le milieu de ce plateau est occupé par le *lac Couronné*, dont les eaux restent gelées une grande partie de l'année. Au moment où nous mîmes le pied sur ses rives, il commençait à dégeler, et de gros glaçons flottaient à sa surface. C'est à ce lac que prend naissance le torrent qui arrose ou plutôt dévaste le vallon de Malibierne, et va se réunir à l'Essera, un peu au-dessus de Venasque.

Nous attaquâmes hardiment le glacier. Rien ne fut plus facile que d'en franchir la partie inférieure ; mais, plus nous nous élevions, plus l'inclinaison devenait forte. La neige qui recouvrait le glacier, durcie par le froid, plus vif à ces hauteurs que sur les bords du lac, était devenue extrêmement glissante. Il fallut avoir recours aux crampons.

Il ne nous fallut pas moins de deux heures pour parvenir au haut du glacier. Nulle part il n'était à découvert. Il s'y rencontre peu de crevasses ; nous n'en rencontrâmes qu'une seule qui méritât à proprement parler ce nom. Elle occupait le sommet du glacier et s'étendait précisément devant la brèche que nous avions choisie. Nous la passâmes sur un pont de neige

Quelques minutes après, nous étions arrivés à une échancrure formée par un abaissement subit de la crête de la Maladetta. C'était là le *nec plus ultra* de tous ceux qui nous avaient précédés. Cette arête est située, d'après M. de Charpentier, à une hauteur de 3171 mèt., et d'après M. Cordier, de 3256 mèt. au-dessus du niveau de la mer. C'est cet endroit qui, dans les catalogues de hauteurs pyrénéennes, figure sous le nom d'arête accessible à l'O. du pic de Nethou.

Il est assez difficile de s'imaginer quelle cause a pu arrêter ces hardis explorateurs si près du but qu'ils étaient venus chercher avec tant de peine et au milieu de tant de périls. A partir de cet endroit, il n'y a plus d'obstacles sérieux à vaincre, plus de véritables dangers à courir, pourvu que l'on prenne les précautions dictées par la prudence.

Au moment où nous nous présentâmes pour franchir la brèche, nous nous trouvâmes tout à coup environnés d'un nuage si épais, que nous pouvions à peine distinguer les objets à une dizaine de mètres de nous. Accumulées dans l'enceinte du lac Couronné par le vent du S., toutes ces vapeurs venaient déboucher par ce couloir étroit sur le versant septentrional de la Maladetta. Le vent s'y engouffrait avec une force terrible, entraînant avec lui des masses de brouillards. Les rafales étaient tellement violentes que, pour ne pas être précipités

dans un amas d'eau qui se trouvait de l'autre côté de la crête, nous étions obligés de nous cramponner de toute notre force aux aspérités du roc. Ces coups de vent étaient séparés les uns des autres par des intervalles d'un calme profond. Nous profitions de ces moments pour avancer ; puis, au moment où la tempête venait nous assaillir de nouveau, nous nous collions contre le rocher jusqu'à ce que le calme fût revenu.

Nous atteignîmes l'autre côté de l'arête, et gagnâmes le pied d'un escarpement qui n'était autre chose que la base même du pic de Nethou. Là régnait un calme parfait, et qui contrastait vivement avec le rugissement des rafales qui se faisaient entendre à quelques pas de nous. Nous avions à nos pieds un assez vaste enfoncement, pratiqué dans le glacier par l'action des vents chauds du sud. Il était rempli d'eau entièrement liquide.

Au-dessus de cet amas d'eau s'élève, en talus rapide et couvert de neige, le glacier qui s'étend jusqu'au sommet du pic de Nethou. Entourés d'un épais brouillard, nous eûmes un moment d'indécision. Nos conducteurs étaient partagés d'opinion. Les guides inclinaient à attaquer franchement le glacier. Les chasseurs, au contraire, voulaient essayer de gravir la muraille de granit à laquelle nous étions adossés.

Il fut convenu que les guides et les chasseurs essayeraient d'abord de grimper le long des rochers, et que, si cette tentative ne réussissait pas, nous nous hasarderions alors sur le glacier. Nous devions rester où nous étions et attendre que les guides nous eussent fait connaître le résultat de leurs recherches.

Ils commencèrent donc à gravir le rocher, s'accrochant des pieds et des mains aux aspérités que présentait la surface exfoliée du granit. Bientôt ils disparurent à nos yeux, enveloppés par le brouillard. Au bout de quelques minutes nous les vîmes revenir, désespérant absolument de parvenir au sommet par cette voie.

Nous nous dirigeâmes donc vers le glacier, qui était notre dernière espérance. Nous prîmes toutes les précautions nécessaires pour nous engager sur ce glacier inconnu, et qui pouvait recéler de dangereuses crevasses. Nos préparatifs consistèrent tout simplement à nous attacher les uns aux autres avec une corde. Chacun de nous était séparé de celui qui le précédait par une distance d'environ 3 mèt. De cette manière, si nous eussions rencontré quelque crevasse et que la neige eût cédé sous les pieds de quelqu'un d'entre nous, il eût été retenu dans sa chute par ses compagnons et n'eût couru aucun péril.

Au surplus, cette mesure que nous avait suggérée l'expérience de nos guides se trouva inutile. La partie supérieure de ce glacier était très-saine. Nous ne vîmes aucune crevasse. Peut-être étaient-elles encore couvertes de neige. La pente du glacier était même si peu rapide que nous pûmes nous débarrasser de nos crampons, qui eussent inutilement entravé notre marche.

M. de Tchihatcheff fut atteint de nausées assez violentes pour être obligé de s'arrêter de temps en temps et de se coucher sur la neige. Quelques instants de repos suffirent pour le remettre entièrement et lui permettre de continuer sa route. Ni les guides ni moi ne ressentîmes rien de particulier.

Peu de temps nous suffit pour atteindre la partie supérieure du glacier, où le roc se montre à nu. Nous pensions avoir gagné le point culminant de la montagne, quand nous vîmes, à une quarantaine de pas de nous, se dresser une dernière aiguille, qui pouvait avoir 10 mèt. de hauteur. Nous trouvant sur la terre ferme, nous nous débarrassons de nos cordes, et nous nous élançons comme à l'envi vers ce dernier rocher.

Sur le point d'y parvenir, nous nous arrêtons frappés de stupéfaction à l'aspect du passage qui nous reste à franchir pour y arriver. Nous sommes séparés du pic de Nethou par une arête extrêmement aiguë : à droite, s'ouvre sous nos pieds, un abîme au fond duquel se déroulent le glacier de Couronné et les eaux noirâtres de son lac ; à gauche,

à une profondeur un peu moins grande, la partie orientale du glacier du Nethou s'abaisse par une pente des plus rapides. Pour comble de difficultés, le sommet de cette arête est encombré de fragments de granit désagrégés par la gelée ou disloqués par les coups de foudre, et très-dangereux à cause de leur peu de stabilité. Ce pont de Mahomet est pourtant la seule voie qui s'offre à nous pour arriver au but après lequel nous courons depuis si longtemps.

Nous hésitâmes un moment, je l'avoue, avant de nous engager sur cet étroit passage; mais la vue de nos chasseurs, qui s'avançaient d'un pas aussi ferme que s'ils eussent été sur une grande route, nous engagea bientôt à les imiter. Pour nous frayer la marche, ils précipitaient dans l'abîme les quartiers de rocs peu solides. Ces fragments, frappant le rocher dans leur chute, semblaient l'ébranler jusque dans ses fondements; ils bondissaient avec violence et, rejaillissant sur le glacier, ils allaient s'engloutir dans le lac avec la rapidité et le retentissement de la foudre. Tel était pourtant le sort réservé à celui d'entre nous dont un vertige viendrait troubler la vue, ou dont le pied mal assuré glisserait sur le roc.

Heureusement aucun de ces accidents ne nous arriva. Nous avançâmes peu à peu, passant nos bras par-dessus l'arête, et nous soutenant avec notre bâton ferré. Nos pieds étaient posés sur les aspérités du rocher. Ainsi suspendus au-dessus d'un affreux précipice, nous n'avions qu'à baisser les yeux pour voir au-dessous de nous les eaux du lac Couronné; tandis que, si nous eussions laissé échapper notre bâton, il eût été se perdre dans les crevasses du glacier de Nethou.

Ainsi à cheval, pour ainsi dire, sur le sommet de la montagne, nous ne mîmes que quelques secondes pour franchir ce dangereux passage. Enfin nous posâmes le pied sur le pic jusque-là vierge du pas de l'homme. Nous pouvions goûter sans restriction le plaisir d'avoir réussi à conduire à une heureuse fin une expédition si souvent tentée, et toujours inutilement. »

ROUTE 72.

DE LUCHON A VENASQUE.

33 kil. 1/2. Retour par le port de la Picade. 38 kil. 1/2. Aller 9 h. Retour 8 h. Chemin praticable à cheval.

16 kil. De Luchon au port de Venasque. (V. R. 70).

Du port de Venasque on descend par un sentier très-escarpé à travers les roches de la *Peña Blanca* et l'on contourne au S. la base du pic de Sauvegarde. A g., le pic de Paderne (2652 mèt.), premier fleuron du groupe de la Maladetta, semble grandir à mesure que l'on s'abaisse, et bientôt, on arrive au niveau de la forêt désolée et jonchée d'arbres morts qui en recouvre les derniers escarpements. Vers la base de la Peña Blanca, on passe au milieu de grands blocs roulés, ancienne moraine d'un immense glacier qui remplissait toutes les gorges entre le groupe de la Maladetta au S., et les pics Fourcanade, Pouméro, de la Picade et de la Mine, au N. et à l'E.

A peine a-t-on franchi les derniers débris de la moraine qu'on entre dans le beau et vaste bassin de l'Hôpital, ancien lac comblé, et couvert maintenant de prairies et de marécages. Du haut des rochers escarpés qui l'entourent de tous les côtés, à l'exception du S. O., se précipitent de hautes cascades qui vont rejoindre au fond de la vallée la rapide Essera.

4 kil. (20 kil.) L'*Hôpital*, misérable auberge, située à 1703 mèt. et servant aussi de poste de douane, est construit sur l'emplacement d'une autre maison emportée par une avalanche en 1838. *N. B.* Il est dû au fermier 25 cent. par cheval.

Au sortir de cette auberge, on voit sous une pittoresque scierie de planches la digue de l'ancien lac couverte de blocs roulés; c'est une autre moraine, au delà de laquelle on découvre un autre lac encore rempli, et fermé lui-même par une troisième moraine. Plus loin, on franchit un torrent rapide descendu du lac de *Gourgoulès*, situé sur le versant méridional du pic Sacroux, puis faisant à g. un coude prononcé avec la vallée de l'Essera, on longe la base de la montagne du Port Bieil, et on traverse

2 kil. (22 kil.) le torrent du *Ramougno*, au-dessous de la belle cascade du même nom.

Plus loin la vallée se resserre; on passe sur trois ponts, ceux d'*Aguas Passas*, de *Litayroles*, et enfin (2 kil. 1/2; 24 kil. 1/2) celui des *Bains*, situé au pied du rocher qui, de l'autre côté de la vallée, porte l'établissement thermal de Venasque. Pendant cette partie du trajet, on aperçoit plusieurs cascades, entre autres celle de *Neptune*, dont les trois filets semblent de loin former un gigantesque trident.

Il faut environ 1 h. de marche pour atteindre les Thermes, dont on voit l'énorme façade se dresser à une grande hauteur sur le bord même du précipice; d'en bas la roche paraît complétement inaccessible. Les six sources qui y jaillissent ont à peu près les mêmes propriétés que celles de Bagnères de Luchon; pour être plus souvent visitées par les malades, il ne leur manque absolument qu'une position moins excentrique.

Au-dessous du pont des Bains le défilé, devenu de plus en plus étroit, ressemble à une large et profonde crevasse ouverte à travers le rocher. Au delà d'une jolie cascade, il s'ouvre un peu et forme un petit bassin ovale, où l'on voit encore les débris d'un camp retranché élevé par les Français pendant les guerres de l'Empire. Franchissant une muraille qui défendait les fortifications du côté du S., on entre dans un nouveau défilé moins étroit, au sortir duquel l'Essera fait une chute magnifique au milieu des rochers.

Le nouveau bassin où la route pénètre alors est sans nul doute un ancien lac comblé; il est fermé par des blocs énormes, restes de la belle moraine formée autrefois par le confluent de la vallée de l'Essera et de celle du Malibierne, qui longe la base méridionale de la Maladetta. On traverse (1 kil., 25 kil. 1/2) le pont du *Campamiento* jeté sur l'Essera, et 80 mèt. plus loin, celui de *Gréougno*, situé à l'entrée du vallon qui remonte vers le lac Malibierne.

La route, devenant plus facile, on descend la rive g. de l'Essera, à travers une vallée couverte de buis, et, suivant toujours la direction du S. O., laisse à dr.

5 kil. (30 1/2) le *pont de Cubère*, formé d'une seule arche très-hardie jetée sur l'Essera. De là, en remontant la vallée d'*Astos* par des sentiers difficiles à travers des rochers écroulés, on peut atteindre le port d'Oo (V. R. 70). Tout près du pont, on remarque la petite chapelle de Saint-Jacques; bientôt après, on voit les premiers champs cultivés parsemés de quelques granges isolées, et on longe la base du mont *Seia*, d'où bondit la belle cascade de Venasque au sortir même de la source, qui communique sans doute avec un lac situé de l'autre côté de la montagne. Enfin, à un tournant de la route

on voit tout à coup apparaître le fort, et bientôt on atteint l'étroite et misérable porte de

3 kil. (33 kil. 1/2) **Venasque** (auberges : *Brousseau*, *Pedro Ferras*, etc., 8 à 10 fr. par jour), petite V. riche et commerçante, mais affreusement sale, située à 1109 mèt. d'altitude, dans une position très-pittoresque, et contenant environ 500 hab. Elle est dominée à l'O. par une montagne dont les assises calcaires semblent formées de gigantesques gradins ; à l'E. de grandes terrasses nues, et comme brûlées par le soleil, s'étendent jusqu'au pied des contre-forts de la Maladetta ; au N., les montagnes de la frontière se dressent ainsi qu'une barrière infranchissable. Une *citadelle*, entourée de trois côtés par un ravin profond, s'élève au-dessus de la ville avec ses grandes murailles blanches percées d'embrasures, sa tour ronde crénelée et son haut donjon carré. Entre la citadelle et l'Essera, la ville développe sa longue rue, terminée à l'extrémité S. par les deux tours de l'église. Un petit pont ogival la fait communiquer avec la rive dr. de l'Essera.

Dans la rue principale, *Calle Mayor*, on voit plusieurs vieilles maisons pittoresques ornées de sculptures et d'inscriptions ; quelques-unes d'entre elles sont encore munies de leurs tourelles de défense. L'*église*, de construction romane, est assez petite, mais on y remarque plusieurs détails curieux : dans la sacristie, on peut visiter de magnifiques ornements d'or et de soie. Une autre église a été détruite par les Français en 1809, lors du pillage de la ville. La citadelle n'offre pas un grand intérêt : c'était autrefois un simple castel, depuis transformé en forteresse : les Français l'assiégèrent et la prirent en 1809. A quelques lieues au-dessous de Venasque, on voit les ruines d'un château maure.

Le commerce de cette ville frontière de l'Aragon consiste surtout en mulets.

De Venasque à Luchon, par le port d'Oo, 11 à 12 h. ; par le port de la Picade et l'Hospice de Luchon, 39 kil. 10 h. (V. R. 70) ; par le val d'Aran (V. R. 73) ; — à Caldas, env. 12 h. (V. R. 73).

Chemin de fer de Luchon à Venasque.

D'après le tracé proposé en 1853 par MM. Barrande et Lézat, le chemin de fer international de Toulouse à Saragosse devrait passer par Montrejeau, Luchon et Venasque. En suivant la vallée de la Garonne depuis Montrejeau jusqu'à l'embouchure de la Pique, le tracé touche à Saint-Bertrand, va plus loin traverser la rivière l'Ourse à l'O. d'Izaourt, se rapproche de Bertren qu'il laisse un peu à l'E., et arrive au-dessus de Bagiry. A partir de ce village, il se recourbe à dr. autour du vallon de Siradan, va passer à Thèbe et au-dessous de Cazarilh de Mauléon, pour revenir ensuite à l'E. vers Salechan, Estenos et Cierp ; il s'élève à 146 mèt. au-dessus de cette dernière localité, qui sera rattachée au chemin de fer par une route ordinaire. Continuant à se développer sur la rive de la Pique pour toucher à Signac, passer entre Binos et Bachos, et se maintenir au-dessus de Guran, de Cazeaux, de Cier de Luchon, d'Antignac, il aboutit plus loin, à son 42me kil. de développement, en face et au-dessus de Bagnères de Luchon. Cette ville se trouvant de 200 mèt. en contre-bas du

tracé du chemin de fer, devra aussi y être rattachée par une route ordinaire, ayant une montée moyenne de 0^{m},05 par mèt. courant.

Au delà de Bagnères, le tracé suit, en s'infléchissant vers l'O., la rive g. du torrent de Go, passe au-dessous de Cazaril de Luchon, de Trébons, de Saint-Aventin et de Castillon, pour remonter au-dessus d'Oo et aller franchir un peu plus loin la vallée du même nom et revenir sur lui-même en s'attachant aux coteaux qui forment le côté droit de la vallée de l'Arboust. Revenu ainsi en face de Bagnères de Luchon, dans la vallée de la Pique, il continue à la suivre, toujours sur la rive g., jusqu'au-dessus de l'embouchure du ruisseau du Lys. Il contourne d'abord le promontoire de Superbagnères, puis se développe sur son flanc occidental, franchit la gorge de Castelvieil, pénètre dans la vallée du Lys, au fond de laquelle il traverse les deux ruisseaux de la Cascade d'Enfer et de la Cascade du Cœur, et revient ensuite sur lui-même, en s'attachant au flanc de la montagne qui forme le versant méridional de cette même vallée. Il pénètre ainsi dans la gorge de Bounéou dont il suit le périmètre pour franchir le ruisseau qui lui donne son nom, et revenir ensuite, en longeant les sinuosités de la montagne, dans la vallée de la Pique jusqu'en face l'embouchure du ruisseau de la Glère.

Remontant ce dernier cours d'eau par la rive g., et arrivé dans son développement à 81 100 mèt. de Montrejeau, le chemin de fer s'enfonce sous le col de la Glère à 1460 mèt. d'altitude, pour y former un souterrain de 6660 mèt. de longueur, et vient sortir à jour, sur le versant méridional des Pyrénées, dans la vallée et sur la rive dr. de la rivière Esserra. Le débouché du souterrain dans cette vallée a lieu au-dessous et au S. des bains de Venasque, près de la cascade de Campamiento ; de là, le tracé, après avoir coupé la route qui mène du col de la Glère à la ville de Venasque, se développe le long des flancs de la montagne, contourne le promontoire qui sépare le bassin de l'Essera de la gorge d'Astos de Venasque, dans laquelle il s'enfonce pour franchir le ruisseau qui donne son nom à cette gorge. Il revient ensuite sur lui-même vers l'E., en restant attaché au versant des montagnes qui limitent au N. la vallée de l'Astos ; puis après avoir de cette manière atteint de nouveau l'embouchure de cette gorge, reprend la vallée de l'Essera et franchit ce cours d'eau au-dessous de la scierie de Fraïle, quelque peu au S. du confluent de l'Astos. Une fois établi ainsi sur la rive g. de l'Essera, il descend jusqu'à la ville de Venasque, qu'il laisse à une très-faible distance sur sa dr., après un développement total de 109 200 mèt.

En résumant les traits saillants que ce tracé présente, nous voyons qu'il offre, sur le sol français, deux lacets principaux, l'un dans la vallée de l'Arboust, l'autre dans celle du Lys ; et deux autres d'une moindre étendue, l'un dans la gorge de Cazarilh de Mauléon à Sainte-Marie, et l'autre dans celle de Bounéou. Sur le sol espagnol, nous ne trouvons qu'un seul lacet, celui de la gorge d'Astos.

Les rampes maximum étant de 2 centimètres par mètre, il est évident que, si on voulait adopter des

rampes plus fortes, on pourrait redresser la voie et éviter ces grands détours dans les vallées latérales. Sauf le tunnel, il y aurait très-peu de travaux d'art à exécuter; le viaduc le plus long, celui de la vallée de l'Astau à Oo, n'aurait pas plus de 220 mèt. de longueur.

D'après les auteurs du projet, le kil. courant du chemin de fer international reviendrait à environ 660 000 francs.

ROUTE 73.

LA VALLÉE D'ARAN.

De Saint-Béat à Viella.

35 kil. Route de voitures jusqu'au pont du Roi. 10 kil. 1/2. Du pont du Roi à Viella, route de mulets; cheval et guide de Luchon à Bosost, par Saint-Béat, 6 fr. chacun. — De Luchon à Viella, aller et retour le même jour, cheval et guide, 6 fr. chacun; idem, en deux jours, 7 fr.

Le **Val d'Aran,** qui doit son nom à l'antique divinité gauloise Aram, est situé au centre même des Pyrénées, au point où les deux chaînes venues de l'Atlantique et de la Méditerranée viennent se rencontrer et former ensemble une espèce de remous circulaire de montagnes; dominé de tous côtés par de hautes sommités en partie couvertes de neige, il n'a d'autre ouverture que l'étroit défilé de la Garonne à son extrémité N. O.; partout ailleurs il ne peut communiquer avec les vallées voisines que par des cols très-élevés. Aussi semblerait-il, au point de vue géographique, devoir former une république indépendante comme le val d'Andorre, ou peut-être appartenir à la France, puisque toutes ses eaux viennent se déverser par la Garonne dans les plaines de Toulouse. Cependant les Aranais sont Espagnols, et leur patois est une espèce d'aragonais. Longtemps cette vallée fut tributaire tour à tour du Comminges et de l'Aragon; mais en 1192, elle devint espagnole par le mariage de Béatrix, héritière du comté, avec un seigneur de la maison royale de Saragosse. On y compte actuellement environ 20 000 hab., répartis entre une trentaine de petits bourgs et villages. Les crétins y sont plus nombreux que dans les autres vallées des Pyrénées.

Au sortir de Saint-Béat, on longe la rive g. de la Garonne; on passe vis-à-vis du ravin de Latbach, où se voient le v. de *Lez* (265 hab.), et plus bas, la vaste carrière de marbre brèche de Saint-Martin, dont l'exploitation date du moyen âge; puis on s'éloigne un peu du fleuve avant de traverser le Riousec et d'atteindre

3 kil. *Arlos*, petit v. de 372 hab., dominé par de belles forêts de hêtres et de sapins. Plus loin on laisse à g., de l'autre côté du fleuve, *Argut-dessous*, v. de 470 hab., et *Argut-dessus*, v. de 521 hab., qui s'est bâti beaucoup plus haut sur le flanc boisé du *pic de l'Étang* (1814 mèt.). Près de ce village on exploite une mine de plomb, une mine de manganèse, une ardoisière et une carrière de marbre sanguin.

Après avoir franchi le Boncouas, qui prend sa source dans les gorges orientales du Pales de Burat, la route continue pendant quelque temps à longer la base des escarpements boisés de la rive g., puis traverse la Garonne pour entrer à

3 kil. (6 kil.) **Fos,** petite V. de 1724 hab., qu'a enrichie jadis son commerce avec l'Espagne, quand la vallée d'Aran possédait des privi-

léges; aujourd'hui encore, il y règne une certaine activité, et dans les environs un grand nombre de scieries débitent les bois descendus des hautes vallées de la Garonne.

En amont de Fos, on suit une belle avenue entre des jardins, et l'on voit à dr. briller à travers les arbres l'eau de la Garonne coulant à pleins bords au milieu des prairies; des maisons éparses çà et là jusqu'au petit hameau du *Sérial*, situé à l'embouchure du ruisseau du même nom, embellissent encore le paysage. Dans la gorge qui s'ouvre à g. vers les hauteurs de la *Tour de Crabère* (2630 mèt.), on aperçoit le village de *Melles* (1155 h.), suspendu pour ainsi dire aux escarpements de la montagne.

De Melles à Castillon (V. R. 74).

Après avoir traversé le Sérial et passé sous la vieille tour de *Pomorin*, on franchit le Muras, descendu du *Bout de la Pique* (2032 mèt.), et on se dirige au S. à travers un bassin nu qui se rétrécit peu à peu jusqu'au

4 kil. 1/2 (10 kil. 1/2) **pont du Roi,** jeté sur la Garonne au point le plus élevé de la gorge, là où deux énormes rocs semblent n'être plus qu'une seule et même masse, fendue pour livrer passage au torrent. En voyant cette ouverture où quelques hommes suffiraient pour arrêter une armée, on s'étonne moins que le val d'Aran appartienne à l'Espagne, avec laquelle il communique par plusieurs cols. C'est au pont du Roi, limite des deux États, que se termine la route carrossable et que commence la route de mulets.

Lorsqu'on a franchi le pont, on remonte le long de la rive g. à la base orientale du Pales de Burat et de Bacanère, où l'on exploite quelques mines de fer, puis on arrive à *Pontaou*, premier v. espagnol, ainsi nommé à causé d'un pont de pierre d'une construction très-hardie qui conduit à *Canejan*, situé sur une terrasse pittoresque à l'extrémité de la *vallée de Toran*, descendue du *lac de Peyrobun*. D'après M. Boubée, il y aurait encore dans cette vallée des fanatiques qui, pour représenter Jésus-Christ dans le supplice de la croix, demanderaient comme un honneur de se faire fouetter jusqu'au sang, couronner d'épines et clouer par les mains sur un arbre en croix. A l'O. de Pontaou un autre v., *Bausen*, se dresse sur la hauteur. Plus loin la vallée s'élargit un peu; on passe de nouveau sur la rive dr. de la Garonne en deçà de

5 kil. 1/2 (16 kil.) *Lez*, célèbre par ses sources thermales. L'établissement est situé à 5 min. environ au S. du village, à l'extrémité d'une avenue sur la rive dr. de la Garonne, et au pied d'une tour-signal; il comprend 20 cabinets de bains, dont les baignoires sont en marbre de Saint-Béat, et des appartements pour les malades. On y donne souvent des fêtes pendant l'été.

Au sortir de Lez, on traverse de nouveau la Garonne, et on entre dans la petite plaine où, au milieu des champs de blé, on trouve d'abord le hameau de l'*Espériade*, et enfin, au bout d'une avenue bordée de chapelles,

3 kil. (19 kil.) **Bosost** (auberge d'*Augustino*, chère), b. de 500 hab., situé à 730 mèt. et ne différant d'un v. que par sa vaste halle, et le nombre de ses rues, d'ailleurs fort sales. Le portail de l'église (celui qui tou-

che au clocher) est surmonté d'un bas-relief dont les sculptures grossières représentent les Évangélistes.

De Bosost à Luchon par le Portillon (V. R. 70).

Au sortir de Bosost, on continue à remonter la rive g., dans la direction du S., puis du S.E., à travers des fonds monotones dominés à dr. par les pics de Couradilles et de l'Entécade. Lorsqu'on a dépassé quelques granges vers lesquelles un sentier ouvert entre des bois et des fourrés de noisetiers monte au Portillon, établissant ainsi une communication directe entre Viella et Luchon, on atteint après 2 h. de marche, le point où les deux Garonnes se réunissent sous la butte de *Castelleon*, dont le château, autrefois chef-lieu féodal de la vallée, fut détruit en 1719 par les Français pendant la guerre de Succession, et n'offre plus aujourd'hui que des restes insignifiants. On traverse sur un vieux pont que ferme un reste de fortifications la Garonne de l'Ouest ou *Joueou*, qui descend des glaces de la Maladetta par la vallée d'Artigue de Lin; puis on monte à

7 kil. (26 kil.) *Las Bordes*, v. situé à 790 mèt. sur la hauteur au-dessus du confluent des deux Garonnes.

Excursion au Goueil de Joueou.

Aller, 3 h.; retour, 2 h.

On prend d'abord un chemin taillé sur le versant de la montagne qui domine le Joueou du côté de l'E., et, à 30 min. de Las Bordes, on descend au bord du torrent dans une gorge boisée où les eaux se sont ouvert une issue à travers les blocs de rochers et les arbres. On passe alors sur un pont de sapins mal assemblés; on traverse une clairière, puis de nouveaux bois, jusqu'à ce qu'on atteigne un grand espace libre, où l'on voit à mi-pente des bâtiments neufs couverts d'ardoises et dominés par d'autres bois qui remontent jusqu'à la limite des neiges. C'est l'*Ermitage* ou plutôt l'*Auberge* **d'Artigue de Lin**, situé à 1235 mèt. (1 h. 45 min.)

De l'Ermitage un sentier s'élève à l'O. par un ravin escarpé au *col de Mounjoyo* (2078 mèt.), et va rejoindre, dans le vallon de la Frèche au-dessus de l'Hospice de Luchon, le chemin du Port de la Picade (V. R. 70); un autre sentier conduit dans une direction opposée à (2 h. 30 min.) Viella, sans passer par Las Bordes. Il est plus court de 30 min. que la route indiquée ci-dessus de l'Ermitage à Las Bordes et, ci-dessous, de Las Bordes à Viella.

Au delà de l'Ermitage, on remonte par un sentier difficile et inégal la rive g. du Joueou, dont on ne cesse d'entendre mugir les cascades. Enfin, après avoir laissé à g. une belle cataracte que les arbres empêchent de bien voir, on traverse les deux bras d'un torrent qui va se jeter dans le Joueou un peu en amont de la chute, et l'on arrive (45 min. d'Artigue de Lin) en face du **Goueil de Joueou**, dont on peut voir à travers les branches les quatre jets bondir hors des cavernes du rocher et se briser avec fureur au milieu des rocs amoncelés. Cette eau, qui reparaît au jour, est celle qui s'est engloutie à 4 ou 5 kil. de là dans le gouffre du Toro, au pied de la Maladetta (V. page 472). Dans son cours souterrain, la chute du ruisseau est de 600 mèt. environ, puisque le trou du Toro est à 2024 mèt., et le Goueil de Joueou à 1430 mèt. d'altitude. Cette source

fut autrefois consacrée à Jupiter, comme l'indique encore son nom de Joueou (*Jovis*), Goueil de Joueou (Œil de Jupiter).

Pour l'examiner de près, il faudrait traverser le Gave un peu au-dessus, et contourner des rochers abrupts, pendant une demi-heure environ.

Du Goueil de Joueou au port de de la Picade, on compte 2 heures de marche environ. On continue à remonter la rive g. du Gave qui descend du *lac de los Negros* sur les flancs du pic de Fourcanade; on traverse un autre torrent qui vient du port de la Picade et l'on gravit dans la direction du S. des escarpements d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la vallée d'Artigue de Lin. Inclinant ensuite à l'O., on franchit un torrent alimenté par les eaux du lac de Poumero, puis on traverse un bois de hêtres magnifiques, au sortir duquel on entre dans les riches pâturages de la *Coume de Poumero*, qui se terminent à l'O. par une gorge de plus en plus aride et escarpée où l'on voit de loin briller une cascade. Bientôt on arrive à la région des neiges et on atteint enfin le port de la Picade (V. R. 70).

Du port de la Picade à Venasque et à Luchon (V. R. 70).

De Las Bordes à Viella.

Au sortir de Las Bordes, la vallée de la Garonne orientale, dont on longe la rive g., n'offre plus que des hauteurs escarpées, des bois clair-semés et des blocs de granit épars. A g., sur le versant de la rive opposée, on voit le village de *Benos*, à peu de distance duquel s'ouvre la profonde *vallée de Barrados*, qui remonte au N., puis à l'E. vers le port de la Hourquette, d'où l'on descend ensuite sur Seintein et sur Castillon, dans le département de l'Ariége. Plus loin, on aperçoit sur la rive opposée le v. d'*Arros*, dominé par le château moderne du señor Troï, et on traverse la Garonne sur un vieux pont pour atteindre

5 kil. (31 kil.) *Aubert*, v. pittoresque situé sur la rive g. du fleuve. Un peu après le v. de *Bilac*, la vallée incline à l'E. au pied du *Courbisson*; un nouveau bassin s'ouvre, et la capitale d'Aran apparaît avec ses nombreux clochers au-dessus de hautes montagnes dont des bois et des pâturages couvrent toutes les pentes, et dont les sommités neigeuses décrivent une immense circonférence. Peu de temps après avoir dépassé le couvent et la chapelle gothique de *Mitg-Aran* (milieu d'Aran), situés au centre même de la vallée sur l'emplacement d'un temple consacré au dieu Aram, on entre à

4 kil. (35 kil.) **Viella** (auberges chez *Cabesset*, chez *Gillis*), chef-lieu de la vallée d'Aran, v. de 800 hab., situé à 881 mèt., sur la presqu'île formée par le confluent du Rio Negro à g., et de la Garonne à dr., et composé d'un amas de maisons bizarrement groupées autour de places irrégulières. Une église principale et plusieurs chapelles d'une architecture massive, mais très-ornées dans l'intérieur, un pont couvert jeté sur le Rio Negro, des maisons antiques garnies de balcons et de *miradores*, lui donnent un caractère tout à fait espagnol; toutefois, à part son aspect général, elle n'a rien d'intéressant à montrer aux étrangers qui viennent la visiter. On voit encore au-dessus

de Viella les ruines d'un petit fort que les Français rasèrent en 1814.

De Viella à Conflens (V. R. 75).

De Viella à Venasque par le port de Viella.

15 h. Chemin de mulets.

On remonte la vallée du Rio Negro vers le S., en restant toujours sur la rive dr. du torrent, et en 4 h. de marche, par un sentier difficile, on franchit le **Port de Viella** qui s'ouvre à la hauteur de 2506 mèt. au-dessus de la mer. Bientôt après, on atteint l'*hôpital* situé dans une belle prairie sur le versant de l'Aragon, près des sources de la *Noguera Ribargoçana*, qui, plus au S., va se jeter dans la Sègre à Lerida. Au delà de l'hôpital, on descend le cours du torrent jusqu'au v. espagnol de *Nethou* situé à la base méridionale de la montagne du même nom, puis on contourne l'énorme masse des Monts Maudits, en passant à travers le défilé du port de Castanéze; enfin, après une longue journée de marche, on atteint Venasque (V. R. 72).

De Viella aux sources de la Garonne.

3 h. à 3 h. 30 m. Chemin de mulets.

Au delà de Viella, la vallée de la Garonne qui remonte jusque près de sa source dans la direction de l'E. continue à être fertile et peuplée. Le fleuve naissant serpente à g. de la route au milieu des belles prairies que dominent des escarpements boisés; les villages sont très-rapprochés. On traverse successivement: (20 min. de Viella), *Belren*, dont l'église offre des sculptures étranges; *Escognau; Cazaril* et *Artias*. A 500 mèt. en deçà de ce dernier v., on laisse à dr. un établissement thermal (eaux sulfureuses) nouvellement construit. Cet édifice a environ 20 mèt. de longueur et 10 mèt. de largeur; il contient 26 cabinets de bains avec des baignoires en marbre blanc. En 1852, le nombre des malades qui ont visité ces eaux s'est élevé à 260.

Artias est situé au débouché du *Val-Artias*, où l'on exploite d'importantes carrières de marbre blanc. Ce vallon, à l'entrée duquel on voit une petite église sur une butte rongée par le torrent, s'élève en droite ligne vers le S., puis se bifurque en deux embranchements dont l'un remonte au S. O. vers le port de *Rieus* ou *Rios*, tandis que l'autre, beaucoup plus fréquenté, se dirige au S. E., vers la base occidentale du cône de *Montarto* (2941 mèt.), et franchit le *port de Caldas*, par lequel on descend dans la direction du S. aux bains de *Caldas de Bohi*, situés à 10 lieues de Viella, sur le Tor, affluent de la Noguera Ribargoçana, et visités annuellement par un millier de malades environ.

Au delà d'Artias, où l'on passe la Garonne pour atteindre *Gesa*, la vallée se resserre, et devient moins fertile; les villages qu'on aperçoit sont plus espacés sur les hauteurs. Bientôt on arrive au débouché de la vallée profonde et presque inhabitée de Bouchergues, remontant au N. vers un petit col qui le sépare du val de Canejan. Ainsi le massif montagneux qui occupe le milieu du pays d'Aran et dont le pic de Sénère forme le point central,

est parfaitement délimité, à l'O. et au S. par la Garonne, à l'E. par le val de Bouchergues, au N. par celui de Canejan.

De *Salardu* (2 h. de Viella), perché sur une terrasse à l'E. du débouché du val de Bouchergues, on gravit les flancs nus de la montagne, en laissant au-dessous de soi *Tredos*, dernier v. de la vallée; bientôt la vue, toujours plus étendue, embrasse toute la moitié supérieure du val d'Aran, depuis les trois cols auquel il se termine, jusqu'au bassin de Viella. En face, vers le S., on voit le vallon de Tredos remonter jusqu'au *port de la Ratière* à l'E. de Montarto, dont le sentier descend comme le port de Caldas sur le Tor et sur le val d'Espot; à l'E., un vallon parcouru par le torrent de la Rude continue à suivre la direction de la vallée principale de Viella et s'élève sur les flancs herbeux de la montagne de Rude, qui le domine au midi: c'est le *port de Paillas* ou *de Bonaïgue* (3 h. de Viella), ainsi nommé à cause d'une excellente source qui s'y trouve; les Aranais le choisissent de préférence pour aller à Urgel ou à Barcelone.

On compte du port de Bonaïgue à Valence 1 h. et demie. — De Valence à Esterri, une demi-heure. — D'Esterri à Tirvia, 3 h. — De Tirvia à Llaborsi, 1 h. — De Llaborsi à Romandrin, 3 h. — De Romandrin à Castelbò, 2 h. — De Castelbò à Urgel, 2 h. — En tout, 13 h du port à Urgel.

Le troisième port, situé au N. E., est celui de *Peyreblanque* ou de *Béret*, le point de partage des eaux de la Garonne et de la Noguera-Pallaresa.

En 1 h. de marche de Salardu, à travers de beaux pâturages, on atteint le bas d'un ravin, au milieu duquel le petit ruisseau Garonne bondit en cascatelles. Après avoir gravi une éminence, on voit jaillir au pied d'un petit rocher deux sources modestes, qui vont se réunir au-dessous: ces deux sources sont les *yeux* (*ojos*) de la Garonne. Un peu au delà s'ouvre le col qui cache la source de la Noguera et les pâturages du *Pla de Béret;* à g. s'élève une montagne herbeuse de médiocre hauteur: à dr., un terrain inégal, couvert çà et là de neige, monte par étages jusqu'à la cime blanche du *Pouïsespaous*. Ce petit col, ces hauteurs peu imposantes sont ici la crête qui sépare les bassins des deux mers, et font partie de ce chaînon intermédiaire qui, dans sa direction N. et S., relie la chaîne des Pyrénées atlantiques à celle des Pyrénées méditerranéennes.

ROUTE 74.

DE LUCHON A CASTILLON.

A. Par Saint-Béat.

57 kil. — De Luchon à Saint-Béat 21 kil. Route de voitures. — De Saint-Béat à Saint-Lary. 24 kil. Sentier de montagnes. 5 h. 1/2 à 6 h. de marche. — De Saint-Lary à Castillon. 12 kil. Route de voitures.

21 kil. de Luchon à Saint-Béat (V. R. 70).

En sortant de Saint-Béat, on contourne la base méridionale de la montagne de *Bout du Mont* (1250 mèt.), et, entrant dans la vallée du Latbach, un peu au-dessus de la carrière de marbre de *Lez*, on remonte à mi-côte le ruisseau qui coule à dr. dans la vallée. Au delà de

5 kil. (26 kil.) *Boutx*, v. de 1000 hab., on longe la lisière inférieure d'une forêt de hêtres, à la base méridionale du Cagire (1899 mèt.); puis on s'élève graduellement jusqu'au **col de Mendé**, situé à 1331 mèt. d'altitude, entre Cagire au N. et le *Tuc de l'Estang* (1814 mèt.) au S. De ce col on descend par une pente d'abord insensible, puis plus rapide, dans un vallon herbeux et semé de cabanes, qui vient déboucher dans la vallée du Ger.

8 kil. (34 kil.). *Couledoux*, v. de 729 hab., du canton d'Aspet, est situé, à 880 mèt., à 13 kil. d'Aspet, sur la rive dr. du Ger, qui plus bas arrose la vallée d'Aspet, avant de se jeter dans la Garonne au-dessous de Pointis-Inard.

Pour aller de Couledoux au col de Portets, on a le choix entre deux chemins. On peut ou descendre la vallée et rejoindre à 3 kil. la route de voitures d'Aspet à Castillon, ou monter directement au v. de Portets par de nombreux hameaux.

Du *col de Portets* (1074 mèt.), on aperçoit la riche *Ballongue* (vallée longue), qui s'étend dans la direction de l'E., avec les toits d'ardoise de ses villages, étincelant au milieu des arbres, ses forêts clair-semées, ses *hautains*, formés de ceps de vigne entrelacés à des érables, ses vertes hauteurs, par-dessus lesquelles on voit poindre çà et là quelque cime lointaine, et que domine au S. la masse énorme du Mont Vallier. Du côté du N. et de l'O., la vue est moins belle; une longue suite de croupes et de buttes isolées, coupées de frais vallons, convergent vers Aspet et Encausse, et la montagne de Cagire dresse ses roches nues au-dessus des bois nuancés de hêtres et de sapins.

Du col, on descend rapidement à la *petite chapelle de Poumé*, puis à

9 kil. (43 kil.). **Portets,** v. de 1009 hab., situé à 950 mèt. dans la Ballongue, qui, peuplée d'environ 10 000 hab. sur un espace de trois lieues, descend jusqu'à la ville de Castillon. Après avoir traversé deux fois le ruisseau, on sort du département de la Haute-Garonne pour entrer dans le département de l'Ariége, à

2 kil. (45 kil.) **Saint-Lary,** grand v. de 1620 hab., entouré de bois de hêtres et à demi caché sous de grands arbres. « Cette gorge, dit M. Bergès, est célèbre par ses *pantières* » (V. R. 41).

C'est à Saint-Lary que commença, au mois d'avril 1829, l'insurrection des *Demoiselles*, paysans insurgés contre les nouvelles lois qui leur défendaient d'aller chercher leur bois selon leurs besoins dans les forêts communales. Ils portaient une chemise sur leurs habits, et, la figure barbouillée de suie, la hache ou le fusil à la main, apparaissaient à l'improviste sur un point pour donner la chasse aux gardes forestiers, puis disparaissaient avec la même promptitude. Au sommet d'une montagne nommée Surroc, qui domine la ville de Saint-Girons et près d'un rocher appelé dans le pays la Table des Quatre-Seigneurs, ils creusèrent dans la nuit trois tombes, qu'ils surmontèrent de trois croix de bois, en jurant d'y enterrer les trois principaux propriétaires forestiers du pays. L'insurrection s'étendit bientôt; les gardes effrayés abandonnèrent les forêts; les soldats, envoyés de Foix et de Toulouse, poursuivirent en vain les révoltés au milieu des forêts et des montagnes, ou

même furent obligés d'avoir avec eux des engagements sérieux. Heureusement la révolution de 1830 éclata, et, grâce au relâchement qui s'introduisit dans l'exécution des règlements forestiers, on n'entendit plus parler des Demoiselles.

De Saint-Lary à Seintein, par le col de Nédé (Voy. plus loin).

Au delà de Saint-Lary, la route descend le long de la rive g. de la Bouiguane.

2 kil. (47 kil.) *Augirein*, v. de 594 hab., situé au-dessous de *Galey* (713 hab.), dans les environs duquel on trouve une mine de plomb argentifère.

1 kil. (48 kil.) *Saint-Jean*, v. de 247 hab., où se voit encore un vieux château.

1 kil. (49 kil.) *Orgibet* (905 hab.).

2 kil. (51 kil.) *Illartein* (434 hab.). Au-dessus de ce dernier v. se dresse la belle colline, ou plutôt la *montagne de Buzan*, cultivée depuis le sommet jusqu'à la base, et portant le village qui lui donne son nom. On traverse la Bouiguane, pour la retraverser à

1 kil. (52 kil.) *Aucassein*, v. de 383 hab., au-dessus duquel s'élève à mi-côte *Villeneuve* (373 hab.).

2 kil. (54 kil.) *Argein*, v. de 762 hab.

2 kil. (56 kil.) *Audressein*, v. de 450 hab., situé au confluent de la Bouiguane et du Lez, dans un lieu bas, où l'air circule difficilement; aussi y trouve-t-on un grand nombre de goîtreux. Après avoir franchi ces deux cours d'eau, on remonte le Lez pendant quelques instants pour atteindre

1 kil. (57 kil.) **Castillon,** ancienne châtellenie, aujourd'hui chef-lieu d'un canton de 17 484 hab., b. de 1165 hab., situé à 528 mèt. au débouché de la Bellongue à l'O., du val de Biros qui se dirige au S. O. vers le pays d'Aran, et de la vallée de Betmale qui descend du S. E. De ces trois vallées sortent trois ruisseaux qui, réunis dans le bassin de Castillon sous le nom de Lez, coulent par une quatrième vallée, celle d'Engommer, jusqu'à Saint-Girons, où ils vont grossir le Salat (V. R. 80). Le château, auquel la ville doit son nom, n'existe plus aujourd'hui; une chapelle romane du XI[e] siècle, comprise autrefois dans l'enceinte du château, offre à g. du portail une pierre représentant un prêtre avec une inscription en mauvais latin, qui signifie probablement que l'évêque Lacaza fut le fondateur de l'église.

B. Par Bosost et Melles.

13 kil. 1/2 ou 40 kil. De Luchon à Bosost (V. R. 70 ou R. 73).

11 kil. De Bosost à l'embouchure du Sérial (V. R. 73).

Après avoir dépassé la tour de *Pomorin*, et traversé le ruisseau Sérial ou Maudan, on tourne à g. pour monter au v. de *Melles* (1155 hab.); puis on s'élève au-dessus de champs aux pentes roides, par un sentier taillé dans la roche sur les flancs du ravin. Au delà d'une fontaine, dont l'eau jaillit, à demi cachée sous les herbes, le sentier incline au N. A mesure qu'on s'élève vers le col, la vue s'étend plus loin sur la vallée de *Bassioue*, qui, en partie couverte de forêts, se termine, au S. E. sous les escarpements déchirés de la *Tour de Crabère* (2634 mèt.). — Enfin, une coupure se présente dans le roc au-dessus des pâturages : c'est le *pas d'Artiguescou* (1307 mèt.), ouvert entre le *Tuc de Culas* à g. et

celui de *Sijol* (1771 mèt.) à dr., deux des sommités de l'arête élevée qui unit la Tour de Crabère à Cagire.

Le col franchi, on descend par une pente douce à travers les bois de hêtres et les pâturages, et, dès qu'on est arrivé dans la vallée du Ger, que de tristes hauteurs dominent du côté de l'E., on n'a plus qu'à suivre la rivière, à travers les prairies parsemées de groupes et de cabanes, pour atteindre *Couledoux* (Voir ci-dessus).

23 kil. De Couledoux à Castillon (Voir ci-dessus).

C. Par Melles et Notre-Dame d'Izard.

De Luchon à Fos. Route de voitures. 27 kil. Sentier de montagnes de Melles à Seintein. Route de voitures de Seintein à Castillon. 12 kil.

De Luchon à Seintein.

, Au delà de Melles, on suit le sentier qui conduit du pas d'Artiguescou jusqu'au point où la vallée du Maudan, changeant de direction, se dirige vers le S. E.; on la remonte en restant toujours sur son versant septentrional, en face du bois de l'*Ombre*, qui recouvre les flancs du *Tuc de la Séquède* (1590 mèt.); puis, après avoir traversé plusieurs petits hameaux, on pénètre dans la partie supérieure de la gorge de Maudan, région désolée qu'on appelle val de Bassioue; on laisse à dr. le ravin à l'extrémité duquel on voit s'ouvrir au S. le *pas de Cho* (2117 mèt.), menant dans la vallée de Canejan (V. R. 73), et on gravit les escarpements déchirés de l'arête septentrionale de la Tour de Crabère jusqu'au *col d'Aoueran*, au delà duquel, passant sur le versant oriental, on cesse de voir la vallée désolée de Maudan.

Au-dessous du col s'étend le *lac d'Araing* ou d'*Arcigne* (1880 mèt.), dominé en face par les rochers du *Lart*, auprès duquel les montagnards allaient encore naguère adorer le Dieu des montagnes et se prosterner devant un autel, transféré maintenant au musée de Toulouse. A peu de distance au N. du lac se dresse *le pic de Biren*, dont le nom, ainsi que le fait remarquer M. de Chausenque, pourrait bien être l'origine du mot Pyrénées. Dans la vallée de Biros et dans les autres vallées du Castillonnais, les pâturages et les monts de la crête se nomment *Biren* ou *Piren*. Une chanson, très-populaire dans le pays, célèbre *las Filhos de Biren* (les Filles des montagnes).

Le ruisseau qui sort du lac d'Araing, et qu'il faut suivre pour descendre dans la vallée, passe à la base orientale du pic de Biren, laisse à g., sur la hauteur, la *chapelle de l'Izard*, où, le 5 août, les montagnards viennent en pèlerinage; puis se dirige au N. E., à travers de belles forêts, pour s'unir avec le Lez, descendu du *Tuc de Mauberme* (2889 mèt.). Peu de temps après avoir dépassé le confluent de ces deux cours d'eau, on arrive à

Seintein, b. de 1362 hab., situé à 760 mèt.), que sa terminaison en *ein* (eigne) suffit pour signaler comme un village de l'Ariége; c'est l'endroit le plus important de la vallée de Biros, à l'extrémité de laquelle il est situé. Plusieurs vallons viennent y converger et y verser leurs torrents, de sorte qu'il est facile de remonter de ce point central: au N. E., vers Saint-Lary par le col de Nédé; au S. O., vers Crabère par le lac d'Araing; au S., par les ports de la Hourquette et d'Urets. La vieille église de Seintein est entourée d'une enceinte fortifiée; sur la hauteur, il reste encore quelques débris de l'ancien château. Dans les environs jaillissent un grand nombre de sources ferrugineuses.

La vallée de Biros est l'une des plus belles vallées du département de l'Ariége. Les flancs des montagnes sont cultivés en céréales jusqu'à une très-grande hauteur, et les parties arrosables sont presque uniquement occupées par des prairies. Au-dessus de la région des bois s'étendent de vastes pâturages communaux, qui servent, l'été, à l'alimentation des bestiaux. Toutes les mines de zinc et de plomb, concédées au baron de Boisrouvray et Cie, se trouvent dans la région des pâturages. La concession, d'une étendue de 79 kil. carrés, touche, au S., aux confins de la vallée d'Aran; au S. O., aux limites du département de la Haute-Garonne; à l'O., à la Bellongue; au N., au territoire des villages d'Argirein et de Bonac; au N. E. et à l'E., à la vallée du port d'Orle. Le nombre des ouvriers employés était, en 1857, d'environ 500.

De Seintein à Saint-Lary par le col de Nédé, 2 h.

En se dirigeant vers le N. O. à travers les champs et les prairies d'Antras, dont on laisse le petit v. à dr., on s'élève jusqu'au **col de Nédé** (1372 mèt.) d'où l'on jouit d'une belle vue sur la chaîne qui sépare la France du val d'Aran, depuis le Mont-Vallier, à l'E., jusqu'à la Tour de Crabère, à l'O.; on distingue parfaitement à g. le col ou port d'Orle, plus en face, ceux d'Urets et de la Hourquette, entre lesquels se dresse le Tuc de Mauberme.

Du col de Nédé, on descend en droite ligne par un vallon étroit et boisé dans la vallée de la Ballongue où l'on voit briller les maisons de Saint-Lary.

De Seintein à Castillon.

Au sortir de Seintein, commence la route de voiture de la vallée de Biros. On traverse bientôt

3 kil. *Bonnac*, v. de 905 hab., dominé du côté du S. par la forêt de l'Artigou, et du côté du N., par deux autres villages, *Irazein* (147 hab). et *Balacet* (117 hab.), situés sur les flancs du pic d'Arraing. Plus loin, on voit s'ouvrir à dr. le *vallon d'Orle* qui remonte au S. vers le port de même nom, et, suivant toujours la rive dr. du Lez, on passe au-dessous d'*Uchentein*, v. de 368 hab., situé sur la hauteur vis-à-vis de l'embouchure du Rivarot des Bordes, torrent descendu des flancs du Mont Vallier par une succession de cascades. Celle de *Rouet* est la première que l'on rencontre. « Les eaux du torrent, dit M. Bergez, descendant le long d'une montagne hérissée de hêtres et de sapins, se brisent dans leur course rapide et tortueuse et se convertissent en une longue traînée d'écume. Plus loin encore, le Riverot se précipite d'une hauteur de 130 mèt. Ce n'est d'abord qu'un ruban argenté se déployant sur le flanc de la montagne; bientôt il diminue et finit par se réduire en vapeurs et en brouillards humides. »

Au delà d'Uchentein, la route traverse le Lez pour atteindre

Bordes, v. de 1014 hab., situé au confluent de la vallée de Biros au S. O., et de la vallée de Betmale

au S. E. Dans les environs s'ouvre une grotte de 7 mèt. de largeur environ sur 3 de hauteur, d'où jaillit une source considérable. Au delà de Bordes, la route continue à longer la rive dr. du Lez au milieu de prairies ombragées de bouquets d'arbres.

3 kil. (12 kil.) **Castillon** (Voy. ci-dessus).

D. De Luchon à Castillon par le port de la Hourquette.

Entre Bosost et le pont du Roi, vis-à-vis du v. de Pontaou (Voy. R. 73), on monte au v. de Canejan, qu'on voit se dresser à l'E. sur une terrasse à l'entrée de la vallée du Toran. Cette vallée, très-peu visitée et presque entièrement déserte, mais riche en mines de fer, longe les bases méridionales du *Tentenade* (2032 mèt.) et de la *Tour de Crabère*. Plus loin, vis-à-vis de la dépression qu'on remarque entre cette dernière montagne et le *Tuc de Mauberme* (2880 mèt.), le sentier se détourne à g. et remonte en droite ligne du fond de la vallée au **Col de la Hourquette** (2545 mèt.) De là on redescend au N. par des pentes rapides, mais nullement dangereuses; on traverse le Lez à peu de distance de sa source située à l'O., dans l'*étang d'Albe* (2212 mèt.); on passe à côté des gisements de plomb de Bontaillou, puis on revient à l'E. rejoindre les bords du Lez en traversant le *bois de Rouge*. A partir du hameau d'*Eylie*, le sentier, dominé à l'E. par de grandes forêts, suit le fond du vallon, à travers des pâturages habités, et débouche enfin, à 2 kil. en amont de Seintein sur les bords du ruisseau descendu du lac d'Araing (Voy. plus haut).

Pour passer de la vallée du Toran dans celle de Biros, on pourrait contourner la base méridionale du Tuc de Mauberme et monter au *port d'Urets*, haut de 2547 mèt. et situé à l'E. Ce port, qui de loin semble facile, exige une assez grande fatigue; le sentier qui en descend sur le versant français passe à côté de belles cascades, puis traverse les forêts de Past et de Bastard, et vient se réunir au sentier de la Hourquette au hameau d'Eylie.

E. De Luchon à Castillon par Viella et le port d'Orle.

14 à 15 h. de marche, sans compter les heures de repos.

De Luchon à Viella et aux sources de la Garonne 8 h. 1/2 de marche (Voy. R. 70 et 73).

Dès qu'on a gravi le petit col de Peyreblanque au-dessus des sources de la Garonne, on se trouve sur l'un des plus beaux pâturages de la chaîne des Pyrénées, le **pla de Béret,** vaste et verdoyant tapis qui recouvre les croupes arrondies des collines voisines et remonte par des pentes insensibles jusqu'à 2 lieues vers le N. sous l'énorme base du Mont-Vallier. En se retournant, on jouit d'une belle vue sur la Maladetta avec son large glacier et ses crêtes dentelées. On ne voit plus de la vallée d'Aran que ses montagnes. Presque au sommet du col, sur le versant oriental, naît, dans une ondulation du sol, un joli ruisseau qui, bientôt accru par d'autres, va faire mille détours sur le plateau uniforme pour disparaître au loin vers Montgarry, où se montrent quelques bois: c'est la *Noguera Pallaressa*. Tandis qu'on peut encore entendre le fracas de la Garonne, qui sur le versant du midi se précipite parmi les rochers, c'est à peine si on distingue le murmure de la Noguera sur la pelouse. « *Garoune per Aram, braman* (mugit): *Noguera per Louz, tout doux,* » disent les Aranais.

A partir du col, on se dirige vers le N. à travers de riches pâturages ordinairement affermés par des pasteurs français; et l'on traverse plusieurs petits ruisseaux qui vont se jeter à dr. dans la Noguera. Graduellement, la descente devient plus rapide; quelques bois de pins rouges commencent à se montrer, et le ruisseau, transformé en torrent, s'enfonce en bondissant à travers les rochers et les arbres; en face, la ligne de montagnes qui se dresse au N. semble toujours grandir, et la Noguera, arrêtée dans son cours et obligée de prendre une autre direction, incline à l'E. Si l'on ne descend pas plus bas pour aller passer la nuit à l'*ermitage de Montgarry* (V. R. 75), c'est ici qu'il faut abandonner la vallée principale, et remonter à g. par un vallon alpestre que l'on voit s'élever au N. jusqu'aux sommets du pic d'*Orle* (2631 mèt.). Après une montée difficile d'environ 1 h. 1/2 ou 2 h., on atteint le **port d'Orle** (2363 mt.), et l'on redescend sur le versant français par les pentes roides d'un vaste cirque d'où tombent plusieurs filets d'eau. Ensuite, on longe constamment les bords d'un torrent qui coule en droite ligne vers le N., et, passant de la région des pâtis dans celle des prairies, puis dans celle des champs cultivés, on entre enfin dans la vallée du Lez, à près de 2 kil. en aval de Bonac.

De Bonac à Castillon (Voy. plus haut).

Du col d'Orle à Castillon, on compte de 4 à 5 h. de marche.

ROUTE 75.

DE VIELLA A CONFLENS.

1. Par le port de Salau.

12 h. Chemin de mulets.

De Viella au sentier du port d'Orle, 5 h. (V. R. 74).

Après avoir franchi le torrent qui descend à g. des glaciers du pic d'Orle, on suit vers l'E. la direction de la vallée principale, et bientôt on aperçoit quelques maisons dans un site triste et désolé. C'est l'**hospice de Montgarry,** composé d'une chapelle, de deux maisons destinées aux prêtres et à l'ermite, de l'auberge et d'une grange. Cet hospice, situé à 4 h. de marche des plus prochains villages, Tredos et Salardu dans le val d'Aran, et Giles de Louz à l'E. dans le Paillas, est d'une grande utilité, à cause de sa position centrale entre plusieurs ports : Peyreblanque, Orle, Aula, Salau, etc. La chapelle n'offre rien de remarquable : son autel, tout brillant de dorures, est de fort mauvais goût.

Au delà de l'hospice de Montgarry, on descend vers l'E. par une pente uniforme, en longeant la rive dr. de la Noguera, que dominent de magnifiques forêts. Les pins rouges d'abord, puis les bouleaux et les sapins, se succèdent dans la vallée à mesure qu'on s'abaisse, et, vers le fond, on voit les merisiers, les sureaux, les chèvrefeuilles et les rosiers, croître au milieu des grands arbres. Les troncs que l'on coupe dans ces forêts sont traînés par des bœufs aux villages de Tredos et de Salardu, puis on les fait flotter au temps des grandes eaux jusqu'aux scieries de Fos et de Saint-Béat.

La Noguera, devenue de plus en

plus rapide, forme une longue suite de cascades entre deux parois de rochers : elle ne se calme un peu que pour entrer dans le petit bassin ovale où sont parsemées les granges du ham. d'été de *Mongossou* que l'on atteint en passant sur la rive g. du torrent. Ici le paysage est charmant : à l'O., le haut de la vallée redresse ses terrasses couronnées de sapins ; au S., les pentes se cachent sous une immense forêt où pas une clairière ne vient reposer la vue, tandis qu'au N. les escarpements, brûlés par le soleil et couverts d'une maigre verdure et de quelques genêts, montent jusqu'aux neiges de la crête. A l'E., le bassin se termine par un défilé où la Noguera, un moment ralentie, recommence à bondir au milieu des rochers. Au delà de Mongossou se succèdent divers bassins, puis la vallée commence à dévier sensiblement vers le S. ; on la suit pendant trois quarts d'heure environ, et, laissant à dr. le sentier qui mène à *Louz* situé 1 heure plus bas, on monte à g. par un vallon qui s'ouvre dans la direction du N. E. En 2 h. de marche on atteint le **port de Salau,** situé à 2052 mèt. entre le pic de Portabère au N., et celui de Peguille au S.

Des vingt-deux cols ou passages qui font communiquer le Couserans avec l'Espagne, celui de Salau est de beaucoup le plus commode, et l'on pourrait sans grande difficulté y construire une route de voitures qui mettrait Toulouse en communication directe avec Lerida. M. Aristide Ferrère a proposé, dès l'année 1855, d'y faire passer un chemin de fer international. Le tracé projeté par cet ingénieur part de Toulouse, remonte d'abord la vallée de la Garonne, entre près de Boussens dans la vallée du Salat, la suit jusqu'à sa source, franchit les Pyrénées, sous le port de Salau, à 1200 mèt. de hauteur, et tombe dans la vallée de la Noguera Pallaressa, qui le conduit à Lerida, où il se soude à la ligne concédée de Barcelone à Saragosse et à Madrid.

Du port de Salau, on entre dans le vallon qui s'ouvre en serpentant dans la direction du N. E., et l'on traverse des pâturages arrosés par des eaux vives du Salat ; en 40 min. on arrive en vue de *Salau* qu'on laisse à dr. Ce v. situé sur la rive g. du Salat, à une petite distance des neuf fontaines où cette rivière prend son origine, possède une église remarquable par ses voûtes à plein-cintre, et par les sculptures et les colonnades en marbre qui ornent son clocher. Elle paraît dater du XIe siècle. D'après la tradition, elle aurait eu pour fondatrice une princesse espagnole exilée de son pays. Le cloître que les chevaliers de Malte possédaient à Salau n'existe plus depuis 1793 ; il n'en reste que des pierres encastrées dans les murailles des maisons particulières.

Au-dessous de Salau, on trouve une route carrossable qui descend à

4 kil. **Conflens** (aub. *chez Bardou*), b. de 1151 hab., situé à 898 mèt., auquel le voisinage de la frontière donnait autrefois une assez grande importance ; maintenant il est à peu près ruiné. Les rochers escarpés qui le dominent de tous côtés menacent incessamment de le détruire sous leurs éboulements. Dans les environs on exploite plusieurs carrières de marbre.

De Conflens à Saint-Girons. (V. R. 81).

B. De Viella à Conflens par le port d'Aula.

12 h. de marche. Sentier de mulets.

Quand on a dépassé l'hospice de Montgarry, on descend le long de la Noguera, à travers les forêts, jusqu'en aval du bassin de Mongossou ; mais, 1 h. environ avant d'avoir atteint le débouché du vallon qui remonte au Salau, on s'élève à g. par le sentier rapide qui monte au **port d'Aula,** ouvert à 2237 mèt., entre le *pic d'Aréou* à g. et le *Tuc de Berbègue* à dr. De là on jouit d'une fort belle vue sur le Mont-Vallier (2840 mèt.) qui se dresse à peu de distance au N. O., et sur les plaines de France, cachées en partie par les sommets arrondis des montagnes de l'Ariége. Le col d'Aula est un peu moins élevé que celui de Salau et peut-être plus agréable à traverser dans la belle saison ; mais le plateau plus long qui le forme se couvre en hiver de masses de neige considérables.

Un peu au-dessous du col se trouve, entre des pentes neigeuses, *l'étang de Prat Mataou* (Pré du Massacre), sur les bords duquel une bataille sanglante s'engagea, il y a quelques centaines d'années, entre les Ariégeois et les Espagnols. D'après la tradition, les premiers usèrent d'un singulier stratagème. Ils se tinrent embusqués derrière quelques rochers et dans des trous creusés exprès, après avoir étendu sur l'herbe, en face du port, des mannequins habillés en soldats. Les ennemis trouvant le passage libre, et voyant la garde nonchalamment couchée au bas des ravins, descendirent et chargèrent les mannequins avec la plus grande intrépidité. Les vrais combattants, sortant alors de leur embuscade, coupèrent la retraite aux Espagnols et les massacrèrent.

Au-dessous du Prat Mataou, le sentier passe à côté d'un autre étang plus vaste appelé *lac d'Aréou*, d'où les escarpements du Mont-Vallier semblent former une gigantesque et inaccessible paroi, franchit le *col de Pauze*, et débouchant dans le vallon de l'Angouls, se dirige à l'E. vers la vallée du Salat, qu'il atteint à 1 kil. en aval de Conflens.

Avant d'arriver au col d'Aula, on pourrait aussi prendre à dr. et remonter une gorge étroite qui semble la continuation du vallon principal. Une pente difficile à gravir mène au *col de Berbègue*, situé entre le Tuc du même nom, à g., et le pic de *Mountagnol*, à dr. De ce col on descend par une succession de précipices à l'origine du vallon d'Angouls, mais les contrebandiers eux-mêmes choisissent rarement cette voie dangereuse.

ROUTE 76.

DE SAINT-BÉAT A ASPET.

A. Par Antichan et Juzet.

26 kil. environ. Route de voitures.

Au sortir de Saint-Béat, la route suit la rive dr. de la Garonne à travers de riches campagnes, traverse le ruisseau de Lobo, sur les bords duquel on voit à dr. s'étendre le petit village d'*Eup* (369 hab.), qui forme avec les deux v. supérieurs de *Bezins* et *Garraux*, une commune de 247 hab. Dans ce vallon, situé à la base méridionale du pic du Gar (1757 mèt.), on exploite des carrières de marbre blanc.

3 kil. 1/2. *Chaum*, v. de 388 hab.

est réuni par un beau pont à la route directe de Toulouse à Luchon (V. R. 69). Continuant à descendre la rive dr. de la Garonne, on laisse à dr. à peu de distance, dans un vallon environné de bois, une mine de plomb anciennement exploitée, et, après avoir aperçu à g. Estenos (V. R. 69), sur l'autre rive de la Garonne, on traverse

2 kil. (5 kil. 1/2) *Fronsac*, v. de 604 hab., dominé par une belle tour carrée, de 7 mèt. de largeur, et très-bien construite, qui a conservé, comme la plupart des donjons de la même époque, l'ouverture ogivale ménagée à 4 mèt. au-dessus du sol, par laquelle on pénétrait dans l'intérieur. Il reste encore quelques débris de l'enceinte dont cette tour occupait le centre; mais l'ancien manoir seigneurial a complétement disparu.

Au delà de Fronsac, la route, cessant de suivre la Garonne, commence à contourner la base septentrionale du pic du Gar, laisse à g. *Frontignan* (312 hab.), et monte à

2 kil. 1/2 (8 kil.) *Antichan*, v. de 333 hab. La chapelle, garnie de meurtrières, date probablement du IXe ou du Xe siècle; cependant elle n'a pour toiture qu'une couche de terre et de gazon, qui l'a suffisamment protégée contre les intempéries de l'atmosphère. Continuant à monter, on laisse à g. sur la hauteur, *Saint-Pé d'Ardet* (615 hab.), puis on s'élève par des pentes faciles jusqu'à l'arête qui relie le pic du Gar aux montagnes d'Encausse (V. R. 69). Parvenu sur le versant oriental, on trouve d'abord les petits hameaux de *Sainte-Anne* et de *Pomarède;* et, au débouché d'un vallon descendu des hauteurs boisées du Gar, on change complétement de direction pour venir à l'O. passer près de *Moncaup*, v. de 311 h., situé au fond de ce vallon qu'on contourne pour reprendre la direction de l'E. Laissant alors à dr. *Arguenos* (656 hab.), on longe la base septentrionale du Cagire, et on franchit le ruisseau qui descend de ce vallon en deçà de *Cazaunous* (430 hab.). Ce village dépassé, on franchit de nouveau le ruisseau pour remonter sur la première terrasse d'un contre-fort du Cagire, et redescendre ensuite à

11 kil. (19 kil.) *Juzet*, v. de 871 hab.

De Juzet à Encausse, par la vallée du Job (V. R. 69).

Au sortir de Juzet, la route s'élève sur un col très-bas, dominé au S. par de belles forêts, et redescend dans la vallée du Ger, où elle se réunit à celles de Castillon et de Couledoux (V. R. 77). Se recourbant à angle droit sur elle-même, elle se dirige au N., décrit une courbe autour de

3 kil. (22 kil.) *Sengouagnet*, v. de 1545 hab., longe la rive g. du Ger, et passe enfin sur la rive dr., à peu de distance de

4 kil. (26 kil.) *Aspet* (V. R. 77).

B. Par Couledoux.

24 kil. Sentiers faciles.

11 kil. De Saint-Béat à Couledoux par le col de Mendé (V. R. 74).

Au delà de Couledoux, on n'a plus qu'à suivre la rive dr. du Ger, à travers de belles prairies parsemées de villages. A 3 kil. de distance environ, on atteint la route de voitures qui mène d'Aspet à Castillon par le col de Portets (V. R. 74 et 77); on traverse le Ger, dont on longe la rive g. par *Lanbague* et *Couo del cassé*, jusqu'au carrefour où l'on rejoint la route directe de Saint-Béat, un peu en deçà de *Sengouagnet*.

ROUTE 77.

DE SAINT-GAUDENS A CASTILLON.

40 kil. Route de voitures.

7 kil. De Saint-Gaudens à la bifurcation de la route d'Encausse (V. R. 69).

Vis-à-vis de *Lespiteau* (196 hab.), qu'on voit à g. sur la rive dr. du Ger, on remonte, dans la direction du S. E., la vallée d'où descend cette rivière.

3 kil. (10 kil.) *Soueich* (1009 hab.). Au delà de ce village, les collines se rapprochent et forment un véritable défilé; la route longe de très-près la rive g. du Ger pendant 3 kil. environ; puis elle passe sur la rive dr., franchit un petit ruisseau et entre dans le bassin où se trouve

4 kil. (14 kil.) **Aspet**, ancienne châtellenie, aujourd'hui chef-lieu de canton d'environ 2600 hab. Cette petite ville, dominée à l'E. par un vieux château, formait, pendant le moyen âge, une république indépendante. Elle tenait tellement à ses habitudes que plus tard, lorsqu'elle fut réunie à la couronne de France, elle acheta le droit d'élire ses propres magistrats.

D'Aspet à Saint-Martory (V. R. 78);— à Couledoux et Saint-Béat (V. R. 76).

5 kil d'Aspet à la bifurcation des routes de Castillon et de Saint-Béat (V. R. 76 *A*).

6 kil. De la bifurcation des routes de Castillon et de Saint-Béat jusqu'à celle du sentier de Couledoux et de la route du col de Portets.

20 kil. De la bifurcation du sentier de Couledoux à Castillon par le col de Portets et Saint-Lary (V. R. 74 *A*).

40 kil. de Saint-Gaudens. **Castillon** (V. R. 74).



QUATRIÈME PARTIE.

ARIÉGE.

ROUTE 78.

DE TOULOUSE A SAINT-GIRONS.

A. Par Saint-Martory.

98 kil. Route de poste. Correspondance du chemin de fer pour 14 fr., 12 fr. et 10 fr.

70 kil. De Toulouse à Saint-Martory (V. R. 69).

Après avoir, à Saint-Martory même, franchi la Garonne sur un beau pont, on se dirige en droite ligne, au S., vers

3 kil. (73 kil.) ***Montsaunès***, v. de 690 hab., qui appartenait autrefois à l'ordre des Templiers. L'église, assez laide construction en briques, date de la fin du XIIe siècle. Sa nef, dépourvue de bas côtés, mesure plus de 8 mèt. de largeur; elle est voûtée en ogive et divisée en quatre travées. Les peintures qui décoraient autrefois les murailles sont presque entièrement effacées.

Le formidable château des Templiers, dont l'église n'était qu'une simple dépendance, n'existe plus.

[Une route conduit de Montsaunès à Aspet (18 kil.). Laissant à g. la route de Saint-Girons, on va longer une grande forêt qui s'étend à l'O. jusqu'à la Garonne; puis, après avoir croisé la route de Saint-Gaudens à Mane (V. R. 79), on s'élève sur un plateau peu habité, qui remonte au S. vers la forêt d'Arbas et le col de Portets (V. R. 74). Vers le 12e kil., on laisse à dr. le v. de *Ganties* (676 hab.), à peu de distance duquel jaillissent des eaux minérales fréquentées par les habitants des environs. Enfin, après avoir dépassé le hameau de ***Pujos***, on descend à Aspet (V. R. 77).]

A 1 kil. environ au delà de Montsaunès, on voit à g., sous une butte conique qui domine le cours du Salat, le b. de **Salies** (912 hab.). Les sources salées de ce bourg, qui jaillissent au pied de la butte, ne sont plus exploitées comme autrefois, à cause de leur faible rendement; mais, en revanche, on les utilise en bains, et des malades commencent à venir y chercher la guérison ou le soulagement de leurs maux.

LES EAUX.

A. Eau froide, sulfureuse.
B. Eau froide, saline.

Connues depuis longtemps, mais non exploitées.

Émergence : Dans le voisinage

d'une masse d'ophite et de carrières de gypse.

Deux sources : L'une sulfureuse, l'autre saline, sans désignation particulière.

Débit en 24 h. : S. sulfureuse, trop peu abondante pour être employée autrement qu'en boisson.

Densité : S. saline, 1,0250 à 15°.

Température : S. saline, 15°.

Caractères particuliers : A. Limpide, odeur sulfhydrique prononcée, goût analogue à celui des eaux sulfurées sodiques, mais avec un arrière-goût de marécage; au contact de l'air, perd son odeur et sa saveur, se trouble et dépose un sédiment de carbonate calcaire et magnésien, mêlé de soufre.

B. Limpide, inodore, saveur fortement salée, arrière-goût amer.

Classification chimique : A. Eau sulfurée à base de chaux.

B. Eau chlorurée, avec bromure de magnésium.

Analyse **(Filhol.)**

Eau 1 lit.

	S. sulf. gr.	*S. sal.* gr.
Sulfure de calcium.....	0,1135	
» de magnésium.	traces	
Chlorure de sodium....	traces	30,073
» de magnesium.		0,438
» de potassium..		0,060
Carbonate de chaux....	0,1402	0,035
» de magnésie.	0,0220	
Sulfate de chaux.......	1,2142	3,372
» de magnésie....	0,2750	
» de soude..	traces	
Silicate de soude.......		0,062
Silice......	0.0150	
Alumine..............		0,025
Matière organique.....	indét.	
	1,7802	34.065

Ces eaux ne sont pas encore employées régulièrement comme agent thérapeutique. La source salée sert aux usages domestiques.

Effets physiologiques : L'eau sulfureuse, analogue à celle d'Enghien, est la plus riche en soufre des eaux sulfurées sodiques des Pyrénées.

Bibliographie : Filhol, eaux minérales des Pyrénées. Paris, 1853; in-12.

[2 kil. environ après avoir dépassé Salies, on laisse à g. la route qui remonte au N. pour traverser cette ville, longe la rive g. du Salat, passe à Mazères (441 hab.), et franchit la Garonne au confluent des deux rivières, un peu en aval de Mancioux (V. R. 69).]

La route de Saint-Girons, se dirigeant toujours vers le S. E., continue à se rapprocher du Salat et traverse l'Arbas, près de son embouchure, sur un pont de pierre de cinq arches.

4 kil. (77 kil.) ***Mane***, v. de 710 hab., situé sur la rive g. du Salat, à la jonction des routes de Toulouse et de Saint-Gaudens (V. R. 79) et à l'entrée de la vallée d'Arbas, qui remonte au S. vers le col de Portets. Sur le coteau situé à g. de l'autre côté du Salat, s'élève un château moderne.

2 kil. (79 kil.) *His*, v. de 441 hab.

2 kil. (81 kil.) *Castagnède*, v. de 212 hab., situé vis-à-vis de *Labastide*.

Après avoir traversé un petit ruisseau, descendu de belles forêts, qu'on voit au S. couronner les hauteurs, on passe au pied d'un promontoire, où se termine le département de la Haute-Garonne et où commence celui de l'Ariége. Déjà on aperçoit dans le lointain la cime du Canigou qui est souvent couverte de neige; puis, suivant la courbe que décrit ici le Salat, on remonte,

dans la direction de l'E., la riche, fertile et charmante vallée qu'il arrose. On laisse à dr. *Mauvezin*, v. de 173 hab., et, à g., de l'autre côté de la rivière, *Lacave*, v. de 363 hab., dont l'industrie déchue consiste dans la construction de bateaux. On passe ensuite sous un monticule boisé, au sommet duquel s'élève un château carré en assez mauvais état, mais d'où l'on découvre une vue magnifique sur la vallée du Salat, puis, traversant le Gouarèze sur un joli pont de marbre, construit en 1818, on laisse à une faible distance à dr.

4 kil. (85 kil.) *Prat*, commune comptant avec les hameaux voisins une population de 1402 hab. Le village de Prat, où le Salat commence à être navigable, doit son nom aux magnifiques prairies dont il est entouré. L'église paroissiale, fort ancienne, possède une cloche fondue en 1340; on y montre la pierre tumulaire d'un centurion romain de la 9e légion, servant aujourd'hui de perron. Dans les environs du village se trouvent de nombreuses carrières de plâtre, ainsi qu'une grotte dont l'entrée est fort étroite, et sur la g. de laquelle s'ouvre une espèce de puits, dont la profondeur paraît considérable, à en juger par le temps que mettent à y tomber les pierres qu'on y jette. Elles se brisent avec un long fracas sur les rochers, et vont s'engloutir dans les eaux qui remplissent le fond de cette cavité.

[A 6 kil. au S. de Prat, à l'extrémité supérieure du vallon du Gouarèze, on visite trois autres grottes fort remarquables, ouvertes dans le calcaire au pied de la montagne boisée de *Balex*. Pour les atteindre, il faut remonter le ruisseau de Prat et passer à *Cazavet*, v. de 665 hab., situé au confluent de plusieurs vallons. Au sortir de ce village, on suit une gorge qui s'ouvre dans la direction du S. Une des grottes, large et assez élevée, pénètre jusqu'à une demi-lieue dans la montagne; l'autre est si étroite qu'on n'a pas pu en mesurer la profondeur; de la troisième, jaillit une source abondante, dont les eaux forment un ruisseau riche en truites et assez puissant pour faire mouvoir plusieurs moulins. On en ignore aussi l'étendue].

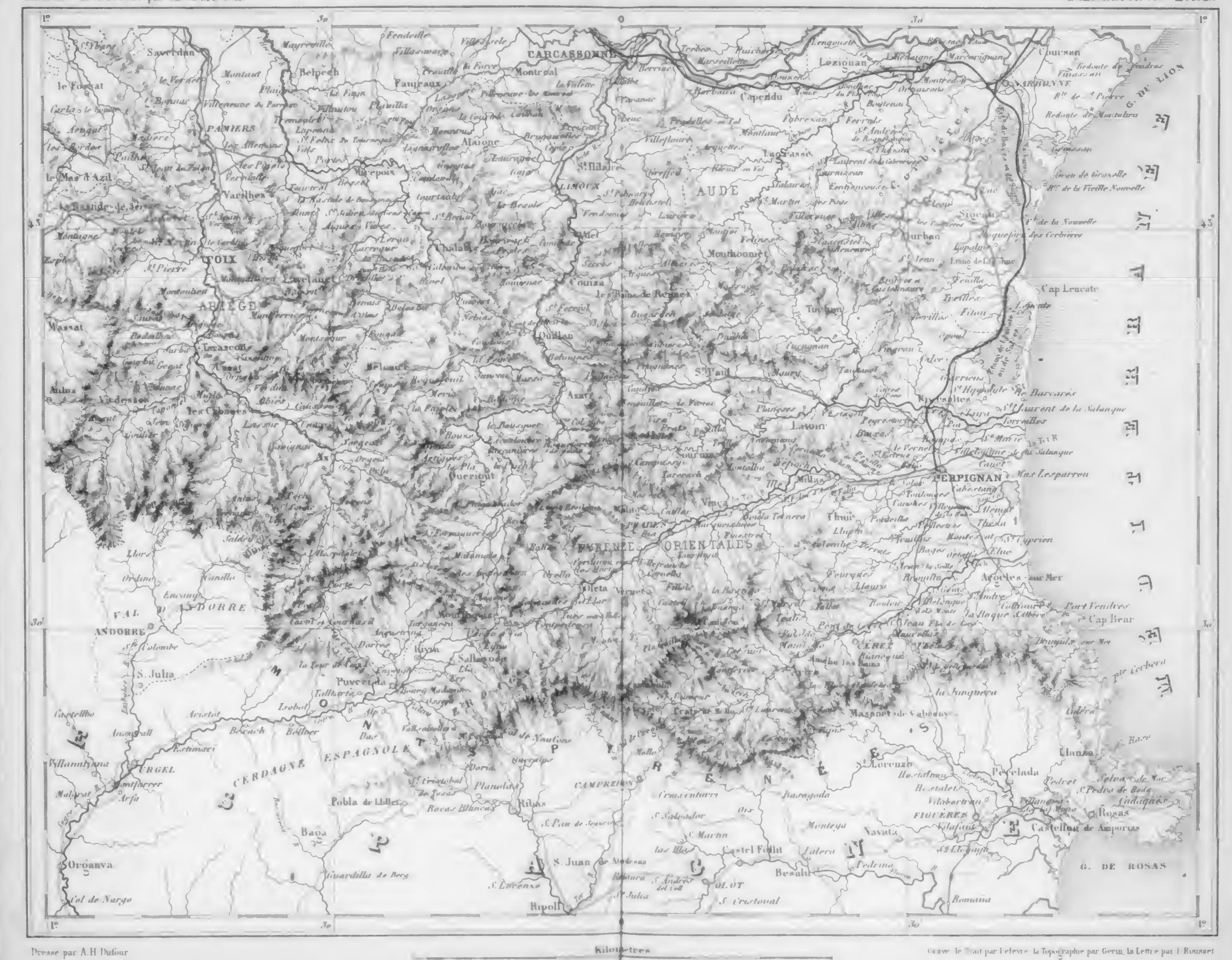
Au delà de Prat, on laisse à g., de l'autre côté du Salat, *Bonrepaux*, v. dépendant de la commune de Prat, et plus loin *Mercenac*, v. de 681 hab., où se trouve une verrerie importante ; puis on tourne à dr. vers le S. E. pour atteindre

6 kil. (91 kil.) *Caumont*, autrefois ville importante, aujourd'hui simple v. de 531 hab., situé à la base orientale d'une montagne déboisée (*Calvus mons*, *Chauve mont*). « Là, dit M. Bergez, on voit des restes de fortifications imposantes, détruites probablement pendant la domination des Anglais. Sur cette même montagne s'élevait jadis un temple païen, qui fut incendié et converti en une église chrétienne : mais il ne reste de l'un et de l'autre que des fondements recouverts de l'herbe qui sert de pâture aux troupeaux. On a trouvé dans le cimetière et déposé à la bibliothèque du département un autel de forme élégante, avec cette inscription : *Deæ Andli Fœtinus* (Fœtinus à la déesse Andli). Non loin de là, on découvrit aussi, en défonçant un champ, un tombeau sur lequel on lit cette inscription : *Sergius Paulus uxori castissimæ* (Serge Paul à sa très-chaste épouse).

Itinéraire de la France par AD. JOANNE.

PYRÉNÉES 4e PARTIE — ARIÉGE, PYRÉNÉES ORIENTALES.

L. HACHETTE et Cie — Paris.



Dressé par A. H. Dufour

Kilomètres

Gravé: le Trait par Lefèvre, la Topographie par Gérin, la Lettre par J. Rousset

Au delà de Caumont, la route, traversant des campagnes admirablement cultivées, laisse à g., sur la rive g. du Salat, *Saint-Arailles*, v. de 723 hab., puis *Taurignan-Vieux*, v. de 422 hab., situé sur la rive dr. et dominé par une vieille ruine. Au delà de

4 kil. (95 kil.) *Lorp*, ham. dépendant de la commune de St-Arailles, la vallée se resserre ; la route entre dans une gorge étroite et pittoresque, au fond de laquelle le Salat roule en écume sur un lit hérissé de rochers; on passe au-dessous de *Saint-Lizier*, qui domine la rive dr. (Voy. plus loin), et l'on traverse le ruisseau du Lez pour entrer à

3 kil. (98 kil.) **Saint-Girons** (Hôtels: chez *Ferrière* aîné, de *France*, de *Biros*), chef-lieu d'arrondissement du département de l'Ariége, assez jolie ville de 4005 hab., agréablement située dans une riche vallée, au confluent du Salat, du Lez et du Baup.

Saint-Girons portait autrefois le nom de *Bourg-sous-Vic;* mais peu à peu le nom de l'évêque Vandale, qui vint la convertir au christianisme au commencement du ve siècle, a fini par triompher. La vieille ville, située sur la rive dr., a conservé le nom de Bourg, tandis que le quartier neuf, situé sur la rive g., est connu sous le nom de *Villefranche;* c'est là que se trouve l'ancien château occupé aujourd'hui par le palais de justice et les prisons. Deux ponts réunissent les deux parties de la ville : l'un, de quatre arches, en marbre rougeâtre, dit le pont Vieux; l'autre, de trois arches, en marbre gris, dit le pont Neuf.

Presque au centre de la ville se trouve l'église paroissiale, dont on a commencé la reconstruction en 1857. Elle était surmontée d'un clocher très-élevé, qui seul n'a pas été démoli. Jusqu'à la moitié de sa hauteur, ce clocher a la forme d'une tour carrée, percée à chacune de ses faces par des arcades en ogive ; le deuxième étage octogonal s'élève en retraite au-dessus de la tour; il est couronné d'une galerie où se voit la cloche de l'horloge, et d'où s'élève encore, par une seconde retraite, une flèche déliée de forme octo-pyramidale, dont les arêtes sont hérissées de ces ornements vulgairement connus sous le nom de têtes de loup.

Des promenades publiques de Saint-Girons, la plus belle, appelée le *Champ de Mars*, longe la rive dr. du Salat, en face du palais de justice; elle est formée par une quadruple rangée d'ormeaux.

Saint-Girons possède plusieurs fabriques d'étoffes, des filatures de laines, des moulins à huile et à farine, des papeteries, des scieries de marbre. Aussitôt après la Révolution et la suppression de l'évêché de Saint-Lizier, cette ville avait vu accroître rapidement son importance ; mais depuis quelques années, sa population reste stationnaire et décline même un peu.

A 2 kil. au N. de Saint-Girons, sur le penchant méridional d'une colline que longe le Salat du côté de l'O., s'élève la V. antique et déchue de **Saint-Lizier,** aujourd'hui chef-lieu de canton de 1092 hab., aux dépens de laquelle s'est accrue Saint-Girons. Elle était autrefois la capitale du *Couserans* ou *Conserans* (Voy. ci-dessous), et portait le nom d'*Austria*, à cause du vent d'Espagne (*Auster*) auquel elle est

exposée. Elle doit son nom actuel à un évêque qui, en l'an 708, si on en croit la légende, la défendit par ses prières contre une armée innombrable de Goths et parvint à la sauver. En 736, l'évêque fut moins heureux, et, malgré sa piété, l'armée sarrasine, que des Visigoths avaient introduite par trahison, saccagea la ville, qui, rebâtie par Karl Martel et par saint Lizier, fut de nouveau réduite en cendres en 1120 ou 1130 par Bernard Ier, comte de Comminges. Elle resta pendant sept années complétement en ruines, et ne se releva qu'après la mort du comte. Quelques années plus tard, elle fut encore saccagée par Bernard III, et ne retrouva un peu de tranquillité qu'après la guerre des Albigeois.

Le **Couserans** ou *Conserans* (du latin *Conserranni* ou *Consorrani*, mot qui semble indiquer une confédération) est situé à égale distance des deux mers, entre le bassin de l'Ariége et celui de la Garonne. « Il présente, dit M. Bordes-Pagès, à peu près la figure d'une feuille de vigne dont les nervures seraient autant de rivières ou de vallées, toutes convergeant vers la principale, qui est celle du Salat, et offrant chacune une physionomie particulière.

« Les premiers rapports des habitants du Couserans avec Rome datent de l'époque de Sertorius, qu'appuyaient les montagnards des Pyrénées, Vascons, Asturiens et Cantabres. Pompée, accourant de la Gaule narbonnaise, commença sa campagne en s'établissant à Austria, capitale des Conseranni. Plus tard, Crassus, lieutenant de César, acheva la conquête de l'Aquitaine; mais les peuplades des hautes gorges restèrent à moitié insoumises.

« Lors de l'invasion des Barbares, les plaines du Couserans furent ravagées et ses cités détruites par les flots successifs des hordes qui se pressèrent au pied des Pyrénées. En 413, Honorius comprit le Couserans au nombre des provinces cédées aux Goths. Déjà, en 407, Constant, s'étant rendu maître de l'Espagne, en avait ouvert la porte aux Barbares, en retirant la garde des Pyrénées aux braves paysans qui les avaient défendues jusqu'alors. Les seuls habitants des parties hautes échappèrent aux Barbares, comme ils avaient échappé aux Romains, et, grâce à l'âpreté de leurs gorges, à leurs forêts impénétrables, à leur pauvreté et à leur indépendance naturelle, conservèrent dans leurs mœurs, leurs costumes et leur langage, quelques traits des temps les plus anciens.

« Plus tard, les Sarrasins envahirent aussi le Couserans; leur passage a laissé des traces dans l'esprit des populations, et l'on montre encore les bois, les lieux déserts, les grottes où les restes de leurs bandes se cachaient, quand, pourchassés par les armées de Karl Martel et du duc d'Aquitaine, elles repassèrent les gorges des Pyrénées.

« Pendant le moyen âge, les Couserannais, surtout ceux des hautes vallées, se firent remarquer par leur esprit d'indépendance et résistèrent avec une grande énergie aux empiétements des seigneurs. Voici quelques-unes des franchises que se réservaient les habitants de Massat, d'Oust, d'Ustou, d'Ercé et d'Aulus. Nous les traduisons de l'original écrit en patois du pays :

« Suivent les franchises et libertés que Monseigneur le vicomte de Couserans doit jurer et promettre comme ont fait les autres seigneurs passés, en la forme qui suit :

« Premièrement, que ledit seigneur vicomte ne prenne ni fasse prendre de force aucun habitant dans la commune pour aucun crime y commis, sans autorisation des seigneurs baillis et consuls de la vallée.

« Item, que ledit seigneur ne frappe ni fasse frapper aucune personne sans l'autorisation des seigneurs baillis et consuls.

« Item, que ledit seigneur ne prenne de force aucune chose à aucun habitant, ni bœuf, ni vache, ni mouton, ni chèvre, ni chevreau, ni quoi que ce soit, sans en payer le prix.

« Item, que ledit seigneur n'envoie aucun habitant dans un pays étranger hors de la vicomté de Couserans, pour y tenir garnison, à moins que ledit seigneur n'y aille de sa propre personne.

« Item, que ledit seigneur n'empêche aucun habitant de marier sa fille comme il l'entendra, soit dans la vicomté, soit en pays étranger.

« Item, que si un habitant veut quitter sa ville pour aller en pays étranger ou dans une autre ville de la vicomté, ledit seigneur ne puisse l'empêcher de faire comme il l'entendra....

« Item, que ledit seigneur ne puisse interdire auxdits habitants l'usage des eaux, étangs, forêts, pour pêcher et chasser....

« Item, que ledit seigneur n'introduise point de bestiaux dans les pâturages de la vallée, sans l'autorisation des consuls.

« Item, que ledit seigneur ne puisse faire travailler aucun habitant ni s'en servir comme de messager, sans le bien payer et sans en avertir préalablement les consuls.

« Item, que ledit seigneur ne puisse exiger aucune taille, ni aucun impôt desdits habitants, sans l'autorisation desdits seigneurs consuls....

« Moyennant ces franchises, les habitants rendaient hommage au seigneur et promettaient de lui payer ses *oublies* (arriérés) et ses rentes. Ces chartes et ces franchises étaient en outre confirmées par le roi de France. Le dernier qui les jura fut Henri II, en septembre 1547. »

L'édifice le plus remarquable de Saint-Lizier est le *palais épiscopal* que l'évêque Bernard de Marmiesse fit élever à grands frais, de 1655 à 1680 : on le voit fort bien de Saint-Girons, dominant de sa masse les vieilles maisons éparses tout alentour, et prolongeant de l'E. à l'O. sa façade décorée de trois tours semi-circulaires. Il sert aujourd'hui d'asile départemental pour les infirmes et les aliénés.

Le chœur de la chapelle est décoré de quelques boiseries sculptées assez remarquables.

L'*église* paroissiale a peu de valeur architecturale; mais on peut voir, encastrés dans ses murs, des blocs de marbre blanc sculptés, des fûts de colonnes cannelées, des feuilles d'acanthe, et d'autres ornements qui témoignent de l'antique splendeur de la ville. Dans l'intérieur de l'église, on conserve quelques peintures sur bois assez curieuses.

Les remparts de l'ancienne Austria sont en partie debout du côté de l'O., et l'on y remarque aussi quelques débris de tours. A leur base, près de la porte de Nargua, on voit la bouche d'aqueducs construits avec d'antiques sculptures. Diverses maisons particulières présentent des débris analogues. Dans un autel, on découvrit en 1771 le buste en marbre d'un Janus à deux têtes, et sur le pilier g. de la grande arche du pont du Salat, on remarque le fragment d'un frontispice en marbre avec cette moitié d'inscription, que plusieurs érudits

veulent rapporter à la Minerve phénicienne :

MINERVAE
BELISAMAE
SACRUM
Q. VALERIV
MONTAN

Sur les hauteurs avoisinantes de *Montjoie* (*Mons Jovis*) et de *Mont-de-Marsan* (*Mons Martis*), on a découvert des débris analogues.

De Saint-Girons à Foix (V. R. 87); — à Pamiers (V. R. 88); — à Aulus (V. R. 82); — à Castillon (V. R. 80); — à Conflens et à Ustou (V. R. 81).

B. **Par Montesquieu.**

87 kil. Diligences tous les jours.

39 kil. de Toulouse à la bifurcation des deux routes (V. R. 69).

Au delà de la bifurcation, on se dirige vers le S. pendant 3 kil. environ avant d'atteindre la Garonne, qu'on traverse un peu en amont de *Carbonne*, chef-lieu de canton de 2462 hab., pour remonter la rive g. d'une rivière aurifère appelée *Rize* ou *Arize*, du mot latin *Aurum*.

7 kil. (46 kil.) **Rieux,** chef-lieu de canton de 2305 hab., ancienne ville qui, l'an 1317, fut érigée en évêché par Jean XXII. L'église est assez belle et se fait remarquer de loin par un clocher d'une construction aussi hardie que légère.

A Rieux, on passe sur la rive dr. de l'Arize, que l'on remonte jusqu'à

7 kil. (53 kil.) **Montesquieu-Volvestre,** chef-lieu de canton de 3918 hab. Franchissant de nouveau l'Arize, on monte par des pentes douces sur le plateau peu élevé qui sépare la vallée de l'Arize de celle du Volp. La contrée que l'on parcourt est peu habitée; on ne rencontre à dr. et à g. que des hameaux sans importance, avant

9 kil. (62 kil.) *Lahitère*, v. de 210 hab., appartenant à la Haute-Garonne, et d'où l'on descend, par une route en zigzag, à

3 kil. (65 kil.) **Sainte-Croix,** chef-lieu de canton, b. du département de l'Ariége, situé sur la rive dr. du Volp, à 245 mèt. d'altitude, et contenant 1819 hab. On y remarque l'église de l'ancien couvent des religieux de l'ordre de Fontevrault, dont on fait remonter la construction au XV[e] siècle. C'est en 1809 seulement que ce couvent a été détruit. Tout près de Sainte-Croix, on peut visiter une grotte assez considérable ouverte dans les roches calcaires. On prétend qu'il existe dans la commune des filons de charbon de terre.

Après avoir traversé le Volp, on s'élève de nouveau sur un plateau accidenté et sans ombrage, où les hameaux sont très-clair-semés.

9 kil. (74 kil.) *Lasserre*, hameau d'où l'on jouit d'une belle vue sur la chaîne encore lointaine des Pyrénées, et au delà duquel on continue à monter et à descendre des côtes uniformes, jusqu'au point où l'on rencontre la grande route de Saint-Girons à Pamiers, un peu avant l'établissement thermal de

9 kil. (83 kil.) **Audinac.** A cent pas environ des deux sources, dont l'une s'emploie en boissons et l'autre en douches et en bains, le propriétaire a fait construire sur la hauteur, à l'extrémité d'une belle avenue de platanes, un vaste hôtel bien distribué et bien meublé. De beaux monticules boisés, des prairies bien arrosées et des champs fertiles, dominés au N. par le mont

Calivet, en rendent le séjour agréable. 400 ou 500 malades visitent annuellement les sources minérales d'Audinac.

LES EAUX.

Eau thermale saline, acidule, ferrugineuse.

Connue depuis longtemps par les gens du pays, elle n'est fréquentée par les étrangers que depuis le commencement du siècle.

Émergence : A la limite commune des formations crétacées supérieure et inférieure, sur la ligne d'affleurement des ophites.

Deux sources : S. des bains ou S. chaude; S. Louise ou S. froide, quoique la température des deux sources soit la même.

Densité : S. des bains, 1,0020 S. Louise, 1,0019.

Température : 22°.

Caractères particuliers : Eau limpide, incolore, odeur légèrement sulfureuse (S. des bains), saveur un peu amère; dégagement intermittent de grosses bulles de gaz; exposée à l'air, elle laisse déposer un sédiment rougeâtre. M. Fontan a recueilli dans les bassins une anabaine verte, présentant des poches comparables à celles du bonnet des ruminants, et qui devient noire au contact de l'air.

L'établissement actuel contient environ 30 baignoires et deux appareils à douches.

Service médical : Un médecin inspecteur.

Emploi : Boisson (S. Louise), bains.

Effets physiologiques : Eau légèrement purgative et diurétique, ce qui la rend utile dans certaines affections chroniques des organes abdominaux; elle a aussi des propriétés toniques, et agit (S. Louise) à la manière des ferrugineux.

Classification chimique : Eau sulfatée à base de chaux prédominante, avec forte proportion de magnésie.

Analyse (Filhol 1849.)

Eau 1 lit.

	S. des bains.	*S. Louise.*
	gr.	gr.
Sulfure de calcium....	trac.	
Chlorure de magnésium.	0,008	0,016
Iodure de magnésium..	trac.	trac.
Carbonate de chaux....	0,200	0,150
» de magnésie.	0,010	0,004
Sulfate de chaux......	1,117	0,935
» de magnésie...	0,496	0,464
Oxyde de fer..........	0,003	0,007
» de manganèse..	0,008	0,005
Crénate de fer.........	trac.	0,008
Alumine..............	trac.	trac.
Silicate de soude......	0,020	0,012
» de potasse.....	trac.	trac.
Matière organique.....	0,042	0,058
Acide carbonique......	0,079	0,142
	1,983	1,801

M. Filhol a trouvé le gaz qui se dégage spontanément composé ainsi pour 100 gr. de gaz : azote 96gr.,50; oxygène, 1gr.,50; acide carbonique, 2gr.,00.

Bibliographie : Bains d'Audinac (Ariége), près de Saint-Girons; notice sur le nouvel établissement thermal, par François, ingénieur des mines, suivie de l'analyse de ses eaux, par Filhol, M. D. et d'une dissertation.... par Seintein, médecin-inspecteur. Toulouse, 1849. — Les bains d'Audinac.... par H. Castillon. Toulouse, 1851; in-8.

Après avoir dépassé l'établissement, on continue à suivre la route de Pamiers, d'où l'on peut voir au loin s'élever, au N., le clocher du village de *Montjoie* (1616 hab.), bâti sur les ruines d'un temple de Jupiter; puis on traverse le ruisseau Baup, et aussitôt après on entre à

4 kil. (87 kil.) **Saint-Girons.** (Voy. ci-dessus).

ROUTE 79.

DE SAINT-GAUDENS A SAINT-GIRONS PAR MANE.

46 kil. Route de voitures. Départ tous les jours à 2 h.

En sortant de Saint-Gaudens, on descend du plateau dans la belle plaine qui s'étend au S. E., et l'on traverse la Garonne vis-à-vis de

3 kil. **Miramont**, où, laissant à dr. la route des bains d'Encausse (V. R. 69), on se dirige à l'E., à une certaine distance de la rive dr. du fleuve. Après avoir côtoyé la base d'une petite colline autrefois boisée, on voit s'ouvrir à dr. la vallée du Ger, à l'entrée de laquelle est situé

Pointis-Inard, b. de 1392 hab., où l'on traverse le Ger, puis un de ses affluents, et au delà duquel on aperçoit bientôt à dr., au sommet d'un mamelon boisé, les ruines du **château de Montespan,** qui dominent au N. le village de ce nom (1096 hab.). Ce manoir fut construit dans les premières années du XVe siècle, par un certain Roger, qui passa toute sa jeunesse en Espagne, et voulut perpétuer le souvenir de ses hauts faits en donnant à son castel le nom de *Mont-Espaing* ou *Mont d'Espagne*. Vers le centre de l'enceinte quadrilatérale s'élève un donjon carré, dans lequel on ne peut pénétrer que par la fenêtre du S., située à près de 8 mèt. au-dessus du sol. Une tour également carrée, percée de deux fenêtres plein-cintre et située à l'angle S. E., communiquait seule avec les parapets du rempart, dont les créneaux ne sont pas encore écroulés. Au XVIe siècle, on construisit une autre tour cylindrique à l'angle N. O., et, sous Louis XIV, M. de Montespan, dont la femme a joué un si grand rôle dans l'histoire de son temps, bâtit au levant une nouvelle façade qui depuis a été détruite. Dans les environs, on trouve des eaux thermales fréquentées par les habitants du pays.

Après avoir dépassé Montespan, la route, gravissant une côte assez roide, et laissant à g. le hameau du *Pont*, près duquel on remarque un château moderne du style de la Renaissance, s'éloigne de nouveau de la Garonne, dont elle s'était rapprochée, laisse à dr.

Figarol, v. de 648 hab., gravit une seconde côte, et, près du hameau de *Galis*, rencontre la route d'Aspet à Toulouse, qu'elle suit pendant un demi-kil. environ dans la direction du N. E. De ce point on jouit d'une belle vue, d'un côté sur les Pyrénées, de l'autre sur la ville de Saint-Martory et sur les coteaux qui la dominent. Quand, après avoir laissé à g. la route de Toulouse, qui se dirige vers Saint-Martory, on a atteint l'extrémité du plateau sur lequel on s'est élevé, on voit s'ouvrir devant soi la belle vallée du Salat, où l'on descend. On rejoint la route de Toulouse à Saint-Gaudens avant de traverser l'Arbas et d'entrer à

23 kil. de Saint-Gaudens, *Mane*. (V. R. 78.)

23 kil. de Mane à Saint-Girons. (V. R. 78.)

ROUTE 80.

DE SAINT-GIRONS A CASTILLON.

13 kil. Route de voitures.

On sort de Saint-Girons par la route de Toulouse, et, aussitôt après avoir franchi le Lez, on remonte la rive g. de cette rivière à travers de riches campagnes. On laisse à dr. *Ledar*, puis on passe au hameau de *Lambège* avant d'atteindre

4 kil. *Aubert*, hameau situé sur la rive g. du Lez, à l'E. de la route. On y trouve une foule d'antiquités précieuses. « Les habitants, dit M. Bergès, peuvent vous montrer dans la maçonnerie de leurs maisons des morceaux de marbre et des débris de colonnes. Naguère même, on voyait un mur peu élevé, sorte de glacis, couvert de marbre poli et orné de mosaïques dont un morceau est déposé à la bibliothèque de Foix...» Non loin du hameau, on visite le *Traü del Debremberi* (Trou de l'oubli), qui, dit-on, est une carrière de marbre autrefois exploitée par les Romains. A peu de distance de là, on a trouvé une pioche antique et plusieurs médailles, dont la mieux conservée est un Valentinien d'or.

1 kil. (5 kil.) *Moulis*, chef-lieu de canton comptant avec tous ses hameaux une population de 2411 hab. Les ruines d'un vieux château le dominent du côté de l'O., et, sur la colline qui s'élève de l'autre côté de la rivière, se trouvent aussi quelques débris d'anciennes constructions. Sous les ruines de l'O., on trouva, en 1812, quatre piques, une hache, une soixantaine de flèches et une médaille en cuivre représentant les trois Mages.

1 kil. (6 kil.) *Pouech* et *Luzenac*, hameaux dépendants de Moulis.

2 kil. (8 kil.) *Engommer*, v. de 840 hab., situé à 452 mèt. au-dessus de la mer. On y trouve des forges à la catalane, autrefois très-importantes. Le savant géologue Charpentier avait été chargé de la direction de cet établissement, et, sans cette circonstance, qui lui fournit les moyens d'explorer la chaîne des Pyrénées, peut-être la science ne lui devrait-elle pas l'important ouvrage qu'il a publié, en 1822, sous le titre d'*Essai sur la constitution géognostique des Pyrénées*.

A Engommer, on franchit la rivière, et, après avoir laissé à dr. *Alas*, *Arrout* et *Audressein;* à g. *Cescau*, v. de 556 hab., on arrive à

5 kil. (13 kil.) **Castillon** (V. R. 74).

ROUTE 81.

DE SAINT-GIRONS A CONFLENS ET A USTOU.

A. A Conflens.

28 kil. Route de voitures.

On sort de Saint-Girons par le faubourg de Villefranche, pour remonter la belle vallée-plaine du Salat, au fond de laquelle s'élève une montagne conique. Après avoir laissé à g., de l'autre côté de la rivière, le ham. d'*Olot*, près duquel s'ouvre une grotte considérable, traversée par un petit filet d'eau, puis à dr. *Eycheil*, v. de 399 hab., dont l'église attire, le jour de la Saint-Jean, un grand nombre de pèlerins, on entre dans un défilé dominé à dr. par des coteaux cultivés à la base et couverts de bois au sommet. Sur un promontoire placé à l'angle N. du confluent du Salat et du Nert, dont le vallon remonte dans la direction de l'E., les regards sont attirés par un vaste amas de ruines, en partie couvertes de lierre : ce sont les restes de l'ancien château d'*Encourtiech*, où les seigneurs du Couserans tenaient

leur cour; au fond du vallon apparaît le v. de *Riverenert* (2063 hab.). Une belle avenue de peupliers, à g. de laquelle le Salat coule lentement entre deux rangées d'arbres, conduit à

6 kil. *Lacourt*, v. de 1179 hab. situé sur la rive g. du Salat, au débouché du petit vallon de l'Erp. Son église se fait remarquer par l'étrangeté de son architecture. Un petit mamelon bas, qui s'élève au-dessus de la route, porte encore les restes d'un château qui appartenait autrefois aux seigneurs du Couserans. Un pont de pierre réunit le v. à la route. On cultive le mûrier dans les environs.

Au delà de Lacourt, les collines se resserrent et on entre dans une gorge longue, étroite, sinueuse, qui doit son nom de *Ribaouto* à l'élévation de ses versants autrefois couverts de forêts, maintenant en partie cultivés, en partie nus et arides. A l'entrée de la gorge, sur un monticule conique, se trouve une tour ronde, d'origine romaine peut-être, coupée en deux étages par une voûte intérieure. Une double ceinture de murailles séparées par un fossé complétait la forteresse. Il est probable qu'elle servait à transmettre des signaux entre Saint-Lizier au N. et le château de Mirabat au S. Au 9e kil. est un oratoire fameux dans la contrée (*el Sant de Ribaouto*). Il porte une pierre en marbre sur laquelle est une sorte d'écusson entouré d'une inscription en caractères gothiques, dégradés par le temps. On y distingue cependant les mots : *Amate*, *Orate*.

Vers l'extrémité de la gorge, les arbres reparaissent de nouveau; le paysage devient plus riant; entre les collines moins resserrées, on recommence à apercevoir les hautes montagnes du fond, et bientôt on arrive au confluent des deux vallées de l'Arac et du Salat. Ici la route se bifurque, et, tandis que l'un des deux bras, tournant à l'E., traverse le Salat sur le pont de *Kercabanac* et longe la rive g. de l'Arac (V. R. 86), l'autre bras, celui qui conduit à Conflens, continue à se diriger vers le S., le long de la rive g. du Salat. On passe dans un petit tunnel de 25 mèt. de longueur, et, après avoir décrit avec la rivière une courbe à l'O., on traverse

7 kil. (13 kil.) *Saint-Sernin*, petit hameau, dont l'église est de construction romane comme la plupart des églises de ces vallées.

1 kil. (14 kil.) *Soueix*, v. de 767 hab.

A 1 kil. (15 kil.) plus loin, on laisse à g., près de Vic, la route de voitures qui remonte vers Aulus par la vallée du Garbet (V. R. 82), et 2 kil. après avoir dépassé l'embouchure de cette rivière, on atteint

3 kil. (18 kil.) **Seix,** chef-lieu de canton de l'arrondissement de St. Girons, comptant avec ses hameaux une population de 3814 hab., et situé, dans une très-heureuse position, au confluent de plusieurs vallées. Le village se glorifie d'une haute antiquité. Au temps des Romains il s'appelait *Aquæ Sextiæ*, à cause de six ruisseaux qui viennent y aboutir. Peut-être y avait-il autrefois quelques thermes. Un de ses quartiers porte le nom de *Bagnères*, et longe un ruisseau formé par le confluent de deux autres, dont l'un se nomme le *Froid* et l'autre le *Chaud*. Charlemagne, dit-on, visita Seix lors de son retour d'Espagne, et confia aux habitants la garde des

frontières. Sa mère, Berthe ou Bertrade au long pied, l'accompagnait, et laissa en souvenir de son passage l'empreinte de son pied sur un rocher des environs.

Pendant le moyen âge, la communauté de Seix résista énergiquement aux empiétements des seigneurs. Elle tenait à rester ville royale, c'est-à-dire dépendante du roi seul, préférant avec raison un maître lointain à des despotes immédiats. Elle avait le droit de garder tous ses citoyens sous les armes pour défendre « le pauvre pays contre attaques de loups et autres bêtes féroces et itou contre les Espanhols, » et pouvait se dispenser de payer toutes contributions de guerre.

Les habitants de Seix plaidèrent souvent contre les seigneurs du Couserans, et plus d'une fois ils gagnèrent leur procès. Le châtelain de Lacourt exigeait que tous les manants saluassent de loin les murailles de son château, mais les fiers montagnards avaient l'habitude de s'acquitter de ce salut à la mode de Masaniello, en se baissant et en relevant les basques de leur habit. De là, des luttes à main armée et des plaidoiries devant le parlement. En 1793, la dispute fut définitivement vidée par la destruction du château de Lacourt, qui appartenait alors aux Chambord-Polignac. Cette famille possédait à Oust un autre château, dont il reste encore près du pont une tour délabrée.

Seix exploite des carrières de marbre. Aux environs se trouvent des mines de cuivre, de plomb, d'argent et de zinc, dont l'exploitation est suspendue. Autrefois les sables du Salat passaient pour aurifères, et des lavages assez productifs existaient entre Seix et Saint-Sernin. Depuis 1815, l'industrie des orpailleurs a entièrement cessé.

Sur la montagne qui domine Seix du côté de l'E., s'élève au-dessus des bois le château fort de **Mirabal** (Bellevue) ou *Mirabat* (Regarde en bas), dont l'enceinte et le donjon, l'un des plus hauts de la contrée, sont construits en marbre blanc. On voit au pied des murs une ouverture de forme un peu cintrée, regardée, d'après la tradition, comme l'entrée d'une galerie souterraine qui se prolongerait dans le roc jusqu'au château de la Garde (V. plus loin), à près d'une lieue de distance. On y descend par une pente douce en limaçon; mais on ne tarde pas à trouver le passage obstrué. Autour du château, les paysans, en cultivant la terre, recueillent çà et là des débris d'armes. Non loin du donjon, existent encore des ruines plus anciennes, débris d'une tour à signaux dont les feux se voyaient jusqu'à Saint-Lizier.

De Seix à Castillon.

A. Par Alos.

4 h. Sentier de mulets.

On entre, au sortir de Seix, dans le vallon qui s'ouvre à l'O., puis on remonte dans la direction du N. O. le petit ruisseau du *Chaud*, descendu des hauteurs qui dominent *Sentenac* (1507 hab.). Après avoir dépassé ce v., on s'élève à travers des pâturages parsemés de granges jusqu'au *Portillon*, et laissant à g. le petit pic de la *Quère*, haut de 1136 mèt., on descend à

Alos, v. de 987 hab., situé à 604 mèt. sur les bords d'un ruisseau qui coule au N. E. pour se jeter dans le Salat un peu en amont de Lacourt. Le château moderne dominant Alos

du côté de l'O. est bâti dans une position très-pittoresque. Le commerce de la vallée consiste surtout en fromages réputés pour les meilleurs des Pyrénées.

D'Alos, un chemin, facile à trouver, monte au *col de Houége* (1256 mèt.), qu'on voit s'ouvrir au N. O., au-dessous du *Tuc d'Augaret*, et d'où l'on redescend par un ravin très-peuplé au hameau de Luzenac, situé sur la rive g. du Lez, à 1 kil. en amont de Moulis (V. R. 80).

B. Par le col de la Core.

Au sortir de Seix, on entre aussi dans la vallée qui s'ouvre à l'O., comme si l'on voulait aller à Alos; mais, après avoir laissé à g. l'embouchure du *Chaud*, on remonte la rive g. du *Froid*, qui parcourt la vallée uniforme de l'*Esbinthe*. Le versant méridional de cette vallée, aux pentes escarpées, est couvert de taillis, tandis que le versant septentrional, à la base duquel on passe, porte de riches cultures jusqu'aux bois qui en couronnent la cime. A plus d'une heure de Seix, le val d'Esbinthe tourne au S. et remonte au *Tuc d'Eychelle* (2307 mèt.), qui forme une des premières assises du Mont-Vallier; mais il faut continuer à s'élever dans la direction de l'O., et, laissant à g. le *bois de l'Aube*, gravir le **Port de la Core** (1409 mèt.), beau plateau de verdure situé entre les deux versants. De ce point, on jouit d'une vue magnifique à l'E. sur le Tuc de Monbéas et la montagne des Trois-Seigneurs, et au S. sur les énormes assises du Roc de Bélame, au pied du Mont-Vallier. Du côté du N. O., la vue, moins grandiose, est plus agréable, et le regard se repose sur les champs, les bois et les villages du fertile Castillonnais. A une petite distance à l'O., sous la forêt de hêtres de Cadus, se montre le petit lac de Betmale.

En montant sur le *cap de Bouirech* (1872 mèt.), dont on voit au N. le sommet arrondi s'élever au-dessus du col, et qu'il est très-facile de gravir à cheval, on peut embrasser d'un coup d'œil le Couserans tout entier, avec ses montagnes, ses vallées et ses villes. De cet humble sommet, on jouit sans fatigue d'une des plus magnifiques vues des Pyrénées.

Une longue descente à travers des ravins et des pâturages conduit au v. collectif de *Betmale* (1697 hab.), dont les nombreux hameaux occupent un espace de près de 6 kil. de longueur. Beaucoup de Betmalais portent encore leur ancien costume, qui les fait ressembler aux paysans de la Morée. Les Betmalaises sont renommées pour leur beauté et pour le bon goût de leur costume; elles se distinguent en cela de leurs voisines de la vallée de Biros, qui passent, à tort sans doute, pour être fort laides et fort disgracieuses.

Le chemin de la vallée est très-bon, et circule entre les champs, les vignobles et les arbres fruitiers; les maisons deviennent de plus en plus nombreuses à mesure qu'on descend, et, de tous les côtés, on voit les toits d'ardoises reluire à travers le feuillage. Au v. de *Bordes*, situé sur le Lez à l'extrémité de la vallée de Betmale, on rejoint enfin la route de Seintein à Castillon (V. R. 74).

Ascension du Mont-Vallier.

Le **Mont-Vallier,** qui ressemble à une immense pyramide tronquée au sommet, est tellement abrupt du côté de la France, qu'à le voir

on le croirait plus élevé qu'il ne l'est réellement. Quand on est arrivé à sa base par le val d'Esbinthe ou plus au S. par celle de Bémajou, il faut contourner, du côté du N., les premières assises de son cône terminal et prendre à l'O. le sentier du *col de Cruzous* ou du *Pourtanech*; de cette manière on peut facilement en faire le tour et le gravir par derrière jusqu'à son sommet, qui, haut de 2840 mèt., offre un beau panorama. Près du sentier, les guides ne manquent jamais de montrer les *brebis antiques* (*oueillos antiquos*), assemblage de pierres blanches rangées comme un troupeau. Selon la légende, un pâtre impie conduisait ses brebis sur les hauteurs. Le bon Dieu vint à passer : « Pâtre, lui dit-il, où vas-tu? — Faire paître mes brebis sur cette montagne. — Il faut dire : « Si Dieu le veut! » — Qu'il le veuille ou non! » Soudain pâtre, chien et troupeau, furent changés en ces pierres qu'on montre aujourd'hui.

Sur le petit plateau qui forme la cime du Mont-Vallier, on trouve deux croix de pierre de forme carrée, ébauchées grossièrement. D'après une autre légende, elles ont été posées, l'une par saint Vallier lui-même, la seconde par Bernard de Marmiesse, évêque de Saint-Lizier.

De Seix à Conflens.

Pour aller de Seix à Conflens, on traverse le Salat, et on suit la base des escarpements de la rive dr. Après avoir laissé à dr.

2 kil. 1/2 (20 kil. 1/2 de Saint-Girons.) *Conflens de Bémajou*, à l'entrée de la gorge de Bémajou qui, sauvage d'abord, se couvre ensuite de magnifiques pâturages, on décrit avec la rivière une grande courbe vers le S. E., et bientôt on arrive au confluent de la vallée supérieure du Salat et de la vallée d'Ustou. Dans les environs, on exploitait autrefois une mine d'or, qu'on a dû abandonner à cause de la pauvreté du minerai.

Sur la hauteur qui du côté du N. E. domine le confluent, s'élève le *château de la Garde*, que les annales de la commune de Seix affirment avoir été fondé par Charlemagne. Les restes de cette forteresse ont encore un aspect imposant. Ils forment un carré long un peu irrégulier; trois tours rondes sont placées aux trois angles de l'E., du S. et de l'O.; les murs qui joignent une tour à l'autre ont une forme courbe qui les rendait plus capables de résister au bélier; une haute tour carrée placée dans l'intérieur constituait le donjon; à côté sont les murs d'un puits, en partie comblé par les ruines. Les murailles sont lézardées par d'étroites meurtrières, et on voit çà et là dans l'épaisseur des murs des restes de poutres que le feu a calcinées.

Au N. de ce château, une belle pelouse verte forme une sorte de col entre le mamelon qui le supporte et la montagne de Mirabat. Du côté du Salat, une forêt de chênes a glissé ses racines à travers les fentes des marbres, dont les couches vont en s'inclinant jusqu'à la rivière. Des grottes à stalactites, des mines de cuivre, de plomb, d'argent et même d'or, existent dans les environs, et les chercheurs de trésors ont souvent fait des fouilles pour y découvrir une cloche d'or qu'on entend tinter la nuit dans les profondeurs du rocher. Non loin du

château, on montre les débris d'un prétendu temple dont il ne reste que les fondements et une chapelle voûtée.

On franchit le torrent d'Alet sur le pont de la *Taoulo* (1 kil. 1/2), au-dessus duquel se dressent de tous côtés des rochers menaçants, et l'on continue à suivre la rive dr. du Salat, dans une gorge tortueuse ouverte entre des masses tristes et monotones. Enfin, au confluent du Salat et de l'un des affluents supérieurs, on entre à

6 kil. (28 kil.) **Conflens**. (Voy. R. 75).

B. **De Saint-Girons à Saint-Lizier d'Ustou.**

28 kil. Route de voitures.

22 kil. De Saint-Girons au pont de la Taoulo. (Voy. ci-dessus).

Au lieu de franchir le pont de la Taoulo, il faut, pour aller à Saint-Lizier d'Ustou, tourner à g. et remonter la vallée de l'Alet, à l'entrée de laquelle se trouve la *chapelle de Hount-Santo* (Fontaine sainte), dédiée à saint Lizier, et où, dans les temps de grandes sécheresses, les habitants des cantons voisins, et même de l'Espagne, venaient en procession demander un peu de pluie. A 100 mèt. au-dessus de la fontaine actuelle, se cache, au milieu de champs cultivés, l'ouverture de la grotte qui donnait autrefois passage au ruisseau.

La *vallée de l'Alet* ou d'*Ustou* (de *ustum*, brûlé, à cause des grandes forêts qui y furent incendiées jadis) était remplie d'étangs et de marécages. Le sol en a été graduellement amélioré par la culture; les petits lacs ont été desséchés, et de belles prairies ont remplacé les joncs et les eaux croupissantes. Partout de petits hameaux sont dispersés sur les hauteurs et dans la plaine; de belles forêts couvrent les sommets des montagnes voisines, et, par-dessus ces premières cimes, on voit se dresser au S. les crêtes blanches de la chaîne frontière. Après avoir dépassé plusieurs groupes de maisons qui mériteraient le nom de villages, *le Trein*, *Bielle*, *Serat*, on atteint enfin, à 752 mèt.

6 kil. (28 kil. de Saint-Girons.) **Saint-Lizier d'Ustou** (auberge chez *Gali*), v. contenant 595 hab. de population agglomérée, et chef-lieu de canton de 3104 hab. On remarque dans les environs de belles forges et des carrières de marbre non exploitées. « L'agriculture, dit M. Bergès, ne suffit pas à nourrir les habitants de Saint-Lizier. Aussi plusieurs d'entre eux sont-ils réduits à parcourir en nomades toute la France et même les pays étrangers; les uns montrent des figures de cire, les autres émerveillent, sur les places publiques, les bonnes et les enfants, par les danses grotesques d'un ours. Dans beaucoup de maisons de la vallée d'Ustou, on voit des deux côtés du large foyer, paisiblement étendus comme des chiens fidèles, un ou plusieurs oursons, espoir de la dot des filles de la maison. »

D'Ustou à Conflens par le col de Rouze.

2 h. environ. Sentier de montagnes.

Au delà d'Ustou, on remonte vers le S. le frais vallon de Bielle; mais, avant d'arriver à son extrémité, on tourne à dr. pour gravir un petit ravin au sommet duquel s'ouvre le *col de Rouze* (1559 mèt.); de là on voit Conflens à ses pieds, et on peut y descendre par de nombreux sentiers.

D'Ustou à la frontière espagnole.

4 h. Chemin de mulets.

A 1 kil. de marche au S. de Saint-Lizier, au pied des cônes superposés de Picou et de Montagnou, la vallée se divise en deux branches : à l'E., le val d'*Escorce*, fermé par la longue et sourcilleuse crête du *Mont Colat* et de *Montabone*; à l'O. le val d'*Aucèze* (*Aqua cæsa*, eau brisée), profondément ouvert entre d'âpres et monotones hauteurs. Le port d'*Ustou* ou de *Martrat* (2138 mèt.), vers lequel s'élève le sentier à travers d'arides éboulis, est une profonde et large brèche praticable pendant plus de la moitié de l'année. A l'E., les masses de *la Coro de la Lio* les dominent de loin; à l'O. se dresse la pyramide de *Crusous*, dont les faces sont çà et là couvertes de neige. Le premier village que l'on rencontre sur le versant espagnol est celui de *Tabascan*, situé dans le val du Cardos, affluent de la Noguera Pallaressa.

ROUTE 82.

DE SAINT-GIRONS A AULUS.

33 kil. Route de voitures. Omnibus tous les jours pendant la saison.

14 kil. de Saint-Girons à Soueix (V. R. 81).

Au 15e kil. la route passe sur la rive dr. de Salat, et traverse une plaine fertile formée par le confluent de cette rivière et du Garbet. On découvre de tous côtés de beaux paysages : à dr., la pyramide du Mont-Vallier domine une chaîne grisâtre; à g., le pic d'Ercé se dresse au-dessus de riants coteaux, tandis qu'en face la haute tour de Mirabat (V. R. 81) dresse, au sommet de la montagne, ses murailles de marbre blanc.

1 kil. (16 kil.) *Vic*, aujourd'hui petit v. de 296 hab., était autrefois une ville importante, ainsi que le témoigne le nom de *Bourg-sous-Vic* donné à Saint-Girons. C'est dans le cimetière de Vic qu'on inhumait les morts de Massat, ville située à 5 ou 6 lieues dans la vallée de l'Arac. Dans les environs du village, on voit çà et là des tas de pierres provenant de la ruine des anciennes maisons. L'église passe pour la plus ancienne du pays, et ses deux petites absides datent certainement de l'époque romane. Elle a la forme d'une feuille de trèfle. Un chien de pierre a été sculpté au bas de l'un de ses piliers. Le plancher qui sert de voûte, moins ancien que les murs, est disposé par petits carrés où sont peintes une multitude de têtes aux couleurs encore très-vives.

1 kil. (17 kil.) **Oust**, chef-lieu de canton, situé sur la rive g. du Garbet et contenant une population totale de 1573 hab., était autrefois la simple villa romaine d'*Augusta* (Aoust); mais peu à peu elle acquit une plus grande importance que la ville de Vic, dont elle dépendait. On y entre par un pont de pierre à côté duquel s'élèvent une tour ronde et des murailles en ruines. L'église est surmontée d'un clocher neuf de style roman; sur la colline voisine on remarque une petite chapelle nouvellement bâtie.

Au delà d'Oust, on continue à remonter la vallée en longeant la rive dr. du Garbet, dont les eaux, admirables de couleur et de limpidité, coulent dans un lit de marbre blanc. Les hauteurs qui bordent des deux côtés la jolie vallée du Garbet,

sont un peu basses et arrondies comme celles du pays basque; de distance en distance, on voit des restes de forêts, entre autres, à g. de la route, ceux d'une forêt de noyers sauvages; de nombreuses maisons isolées se montrent au milieu de toutes les prairies, sous tous les bouquets d'arbres, au bord de tous les ruisseaux. La plupart n'ont point de cheminées, et la fumée sort par la porte et les fenêtres; aussi l'intérieur en est-il curieux à visiter. Un pareil état de choses, causé plutôt par la superstition que par la misère, nuit beaucoup à la santé des enfants; les habitants de la vallée prétendent que la fumée conserve le bois.

8 kil. (25 kil.) **Ercé** (auberge chez *Maury*), chef-lieu de canton dont les hameaux contiennent ensemble une population de 3114 hab. Selon toute probabilité, le nom de ce village provient du grand nombre d'incendies (*arsons*) qui ont dévoré les forêts des hauteurs avoisinantes. L'église, consacrée à saint Pierre, sans être aussi ancienne que celle de Vic, date cependant de l'époque romane; une autre église, très-peu intéressante d'ailleurs, est de construction moderne. Autrefois, un si grand nombre d'oratoires étaient parsemés sur tous les sentiers, que la vallée avait reçu le nom de *Terre-Sainte*. Les habitants ont conservé en grande partie leurs anciennes coutumes : ainsi les hommes se servent encore de la fronde. La coiffure des femmes consiste en un mouchoir blanc, formant en arrière un triangle dont la pointe pend librement sur la nuque, tandis qu'il se replie en bandeau sur le front; ces figures géométriques du mouchoir donnent aux femmes une certaine ressemblance vague avec des statues égyptiennes. L'agriculture et l'industrie ne peuvent fournir assez de travail pour occuper tous les habitants d'Ercé; un grand nombre émigrent; les uns vont exercer à Toulouse le métier de portefaix; d'autres se rendent à Urgel et dans la Cerdagne française, pour y faucher dans la saison des foins.

Dans les environs d'Ercé se trouve une carrière de marbre blanc concédée en 1830 à M. Géruzet.

Après avoir franchi un ruisseau (dont le vallon parsemé de cabanes remonte, au S. E., vers le col d'Éret (1551 mèt.), qui conduit à Vicdessos), puis gravi la petite côte des Escales, on entre dans la partie supérieure de la vallée du Garbet. De hautes montagnes commencent à apparaître; au S. et à l'E., quelques crêtes neigeuses se montrent au-dessus des pâturages et des rochers.

A 6 kil. environ d'Ercé, on voit à g., sur le bord de la route, une source, appelée des *Neuf-Ponts*, jaillir par plusieurs ouvertures de la base d'une montagne. On dit qu'elle provient de l'étang de l'*Hers*, situé à 5 kil. de là dans la direction de l'E. A la suite des grandes pluies et à la fonte des neiges, la source des Neuf-Ponts grossit considérablement et roule avec un grand bruit à travers les rochers. Bientôt après avoir dépassé le ruisseau qu'elle forme, on laisse à dr. l'établissement thermal, et on atteint

8 kil. (33 kil.) **Aulus** (Hôtels de *Paris*, de *France*, *Souquet;* très-peu confortables), v. de 898 hab., dont le nom (*Aou lous, ad lucem*) indique la position. Il est situé à 776 mèt. au-dessus de la mer, sur la rive dr. du Garbet, à l'extrémité la plus orientale et la plus élevée du

Couserans. Les maisons sont toutes réunies dans la partie E. du vallon, qui est la plus saine et la mieux exposée au soleil. Au N., se dressent les flancs du *Bertrône*, montagne rocailleuse et parsemée à peine de quelques touffes de buis, de coudriers et de hêtres. Au S., le *Montrouy* (les habitants prononcent Montrouge) domine de vertes prairies bordées de grands arbres. Plus loin, du côté de l'Espagne, des forêts bien conservées couvrent de grandes montagnes séparées par des ravins profonds, et sur l'arrière-plan s'élèvent les pics neigeux de la chaîne frontière. « En été, dit M. Bordes-Pagès, toutes ces montagnes sont habitées jusqu'à la cime; les familles entières transportent leur ménage et leurs enfants sur des plateaux élevés, qui seraient impraticables l'hiver. »

Aulus n'a pas toujours occupé le même emplacement. On montre encore les ruines de l'ancien Aulus, à une demi-lieue plus en amont de la vallée, près de la route qui conduit aux Argentières. Il est probable que, dans les premiers temps, la petite plaine où s'élève le village actuel n'était qu'un marais ou un lac pierreux qui s'est comblé à la longue, et dont les habitants ont graduellement cultivé le sol.

La découverte des eaux thermales d'Aulus, due au hasard, date de 1823; l'année suivante, M. Souquet construisit près de la source une petite baraque de planches recouverte d'un toit de paille, et garnie d'une baignoire en bois : ce fut l'origine des Thermes d'Aulus. En 1828, on enferma le petit bassin de la fontaine dans un carré en maçonnerie, surmonté d'un toit en ardoise; puis on bâtit à côté un établissement contenant 5 baignoires. L'établissement actuel date de 1828; le nombre des baignoires fut alors porté à 16. Depuis, un établissement rival, les *bains de Bacque*, s'est élevé à quelques pas de distance. Chacun a son pont et son avenue; mais ils ne se distinguent l'un et l'autre que par leur apparence chétive et misérable. L'inspecteur actuel des eaux est M. Bordes-Pagès.

LES EAUX.

Eau thermale, saline, ferrugineuse.

Connues depuis 1823.

Émergence : D'un terrain tourbeux dans une région calcaire.

Trois sources : La principale peut être désignée sous le nom d'un de ses propriétaires, M. Souquet; une autre porte le nom de M. Bacque.

Débit en 24 h. : 720 hectol. (S. principale).

Densité : 1,0027.

Température : 20° (S. Souquet).

Caractères particuliers : Eau limpide, incolore, légèrement amère, douce et onctueuse au toucher; dépose sur les parois du bassin qui la renferme un sédiment ferrugineux.

Service médical : Un médecin inspecteur.

Emploi : Boisson, bains et douches.

Climat salubre.

Effets physiologiques : Eau laxative, diurétique, produisant fréquemment la congestion hémorrhoïdaire, la poussée, la fièvre thermale, activant les fonctions de la peau; douée de propriétés toniques et paraissant agir d'une manière spécifique dans la syphilis invétérée.

Classification chimique : Eau sulfatée à base de chaux.

Analyse (O. Henry, 1851-1854.)

Eau 1 kil.

	S. Souquet.	*S. Baeque.*
	gr.	gr.
Sulfate de chaux........	1,400	1,980
» de soude.........	0,010	0,100
» de magnésie.....	0,302	0,300
Bicarbonate de chaux....	0,485	0,097
» de magnésie.	0,265	0,043
Chlorure de sodium...... » de calcium..... » de magnésium..		0,040
Chlorure alcalin......... Iodure alcalin...........	0,010	
Sel de potasse..........		sens.
Ac. siliciq., alum. et phos.		0,080
Silicate de chaux et d'alu.	0,090	
Oxyde de fer............	0,011	
» de fer et de mang.		0,005
Manganèse et arsenic....	traces	
Iode................... Arsenic................		traces
Matière organique.......	indét.	indét.
	2,573	2,045
Ac. carbon. libre, environ.	1/12	1/8

Bibliographie : Bordes-Pagès, notice sur les eaux minérales d'Aulus.... Toulouse, 1850; in-8.

TARIF DES EAUX.

1° *Boisson.*

	fr.	c.
Par personne et par jour.....	»	15
Par mois, pour les personnes qui se baignent............	2	50
Par mois pour les autres personnes....................	3	50
Pour toute la saison, baigneurs.	3	50
Id. autres....	5	»

2° *Bains et douches.*

Rondes du matin, de 5 à 9 h...	»	60
Id. du soir, de 2 à 4 h....	»	60
Autres heures.......	»	50
Douches de 30 min...........	»	75
Servants par douche.........	»	10
Transport en chaise, aller et retour....................	»	50
Aller ou retour seulement.....	»	30

Ascension du Tuc de Bertrône.

2 h. de marche.

Le **pic** ou **tuc de Bertrône,** qui s'élève au N. d'Aulus, sert de première assise à la montagne de Monbéas, située en face de toutes les gorges qui rayonnent en éventail du côté opposé de la vallée. Il offre un belvédère commode aux touristes désireux de se former d'un coup d'œil une idée générale du pays. On le gravit sans danger à travers quelques petits taillis et des pâturages. De son sommet, haut de 1684 mèt., on voit à ses pieds la belle vallée d'Aulus, toute bigarrée de bois et de prairies, se ramifier vers le S. en trois vallons, dont le plus oriental est la continuation de la vallée principale du Garbet, et dont les deux autres sont : en face, le vallon d'Arse; à l'O., celui de Fouillets. « Caumale, à la suite de Bassiès, calqué dans sa forme aplatie sur le Montcalm, dit M. de Chausenque, lève son large dos et ses flancs escarpés, que réfléchissent les lacs solitaires du Garbet. » La gorge d'Arse, au milieu de laquelle brille une cascade, et qui est toute noire de sapins, se termine au S. par le col de Guillou, au-dessus duquel s'élève « Puntussan, qui, à l'extrémité d'un large tapis de neige, ressemble à la tour d'un sémaphore au bord d'une plage maritime. » Entre le vallon d'Arse et celui de Fouillets se dresse le *Montrouy*, (2580 mèt.) aux larges flancs couverts de pâturages jusqu'à la région des neiges, qui entourent son cône large et pointu. A l'origine du val de Fouillets, la *Pique de Mède* (2383 mèt.) domine l'étang d'Aubé. « Celle-ci s'avançant plus au S., les monts se reculent ; Colat n'y paraît qu'en partie; mais, au-dessus du cône vert de Montagnou qui sépare ses deux vallons supérieurs, Escorce et Aucèse, brillent, sur des masses confuses, les hautes cimes de Flamigelle, Montabone et Bonrepaux. Entre ces derniers et le cône de Crusous, une large échancrure indique le port de Martrat ou d'Ustou. La crête se cache ensuite derrière les hauteurs d'Aucèse, pour reparaître au port d'Aula jusqu'au beau rocher du Mont-Vallier, drapé d'une longue traînée de neige, et redressant sa tête tronquée au-dessus des masses qu'il envoie jusqu'au passage de la Core. »

Du sommet du **Monbéas** (1989 mèt.), qu'on atteint en 1 h. de marche depuis le point culminant du Bertrône, on jouit d'une vue encore plus étendue, car on découvre au N. les plaines de Toulouse.

Le lac ou étang de l'Hers.

3 h. Aller et retour.

Le **lac de l'Hers** ou *de l'Ers* est d'un accès très-facile; il suffit, pour y monter, de suivre, dans le fond de la vallée, le sentier de Vicdessos (V. R. 85), jusqu'au point où l'on voit la vallée du Garbet remonter vers le S. Inclinant alors vers le N., on gravit les pâturages, et bientôt on arrive sur les bords du lac, situé à 1290 mèt. de hauteur, entre les trois gorges d'Ercé, de Massat et de Suc. C'est une vaste pièce d'eau croupissante et saumâtre, dont le fond boueux est habité par les grenouilles, les salamandres et les sangsues. Les rochers qui l'environnent sont de marbre blanc ; mais les pierres entassées sur ses bords sont d'un granit verdâtre à grains menus. On y voit une petite île entourée de nénufars. Si ses bords sont aujourd'hui complétement dépouillés d'arbres, les troncs qu'on distingue au fond de l'eau, à demi engloutis dans la vase, prouvent que des forêts les ombrageaient autrefois. Une grande quantité de scories, qu'on trouve dans le voisinage, indique la place où l'on avait construit une forge. Selon toute probabilité, ce sont les eaux de cet étang qui forment la fontaine des Neuf-Ponts, à 5 kil. au-dessous (voir page 514).

Castelminier, mines de la Core et des Argentières.

3 h. Aller et retour.

On suit la rive dr. du Garbet jusqu'au point où le vallon boisé remonte au S. E. vers la crête neigeuse de Caumale. De là, on aperçoit la *tour de Castelminier* se dresser à l'E. sur une petite terrasse. Suivant la tradition du pays, ce château aurait été élevé du temps des Romains pour protéger les mineurs, et sa destruction remonterait à l'époque de l'invasion des Arabes. Une figurine en bronze et des marteaux de forme antique ont été découverts dans l'emplacement de l'ancien village de Castelminier.

Un peu au delà de la tour, se trouve l'ancienne mine de plomb argentifère de *la Core*. Pendant le dernier siècle, elle était exploitée avec succès. En 1838, un M. Lecourt en obtint la concession; il rouvrit les galeries, bâtit une vaste maison sur la montagne et des fourneaux à Aulus, construisit un bon chemin, et envoya une grande quantité de minerai à Toulouse. Mais l'exploitation fut bientôt interrompue, car elle cessa d'être productive.

Les mines des *Argentières*, situées à une petite distance vers le S., sont encore plus épuisées que celles de la Core, et ne pourront jamais être exploitées utilement : cependant, d'après un mémoire publié en 1600 par maître Jehan de Malus, on aurait ouvert dans l'intérieur de la montagne des galeries d'une lieue et même d'une lieue et demie de longueur. Depuis cette époque, les eaux ont tout envahi.

Le lac de Garbet.

4 h. Aller et retour.

Le **lac de Garbet,** d'où sort, au S. d'Aulus, la rivière du même nom, est alimenté par une cascade qui descend elle-même d'un étang supérieur, étroit et profond, appelé l'*Étang blanc*. Sa hauteur est de 1670 mèt. Un rocher escarpé le domine du côté de l'E. C'est le plus grand lac des environs d'Aulus. Il a une forme ovale; son eau est limpide et noirâtre, et les pâturages qui l'entourent sont entièrement dépouillés d'arbres. Il se comblera peu à peu, de même que s'est déjà comblé un autre lac situé au-dessous.

La vallée d'Arse et le port de Guillou.

5 h. de marche jusqu'au col.

Au delà de la forge située à moins de 1 kil. en amont d'Aulus, on franchit le torrent pour monter, par une pente roide, vers le *vallon d'Arse* (brûlé), resserré dès son entrée entre le *Pouech de Guas* (à l'E.), haut de 1738 mèt., dont les flancs rocheux sont hérissés çà et là de broussailles, et le Montrouy (à l'O.), couvert de bois et de prairies. Peu à peu la vallée, s'élargissant entre des escarpements boisés, s'élève jusqu'à une paroi abrupte, du haut de laquelle tombent à côté l'un de l'autre les trois jets d'une magnifique cascade.

Pour escalader ce rocher, qui semble inaccessible, il faut prendre à g., gravir un sentier rapide ombragé par de grands arbres, puis revenir à dr. quand on est parvenu au sommet. Le plateau sur lequel on arrive alors est entouré de tous côtés par des masses granitiques et dénudées; des blocs énormes sont épars çà et là sur la pelouse, et de petits étangs bordent le cours du ruisseau. En amont, un court défilé, nommé les *Touètes*, obstrué de roches éboulées, donne accès à un plateau assez vaste, situé à la base du **port de Guillou.** Ce port a deux passages séparés par un morne : celui de l'E., haut de 2342 mèt., s'ouvre au-dessous d'une cime appelée *Très Comtés de Guillou*, première assise du *Puntussan;* l'autre, le port de *Sounou*, haut de 2402 mèt., passe sous le mont Ramonat, et n'est guère suivi que par les troupeaux après la fonte des neiges. Ils ne sont tous deux praticables que pendant deux ou trois mois de l'année.

Pour descendre du sommet du col au premier village espagnol, *Tabascan*, on compte 3 h.

Du col de Guillou, on peut revenir à Aulus par les pâturages qui dominent le versant oriental de la vallée d'Arse; de cette manière, on atteint facilement le sommet du Pouech, d'où l'on jouit d'une très-belle vue sur le bassin d'Aulus et sur la vallée d'Arse.

On peut aussi abandonner la vallée principale vers le milieu de sa longueur, remonter à l'O., et, franchissant un petit col, retomber dans le petit cirque où le lac de *Guzet*, environné de tous les côtés

par des prairies et par des forêts de sapins et de hêtres, est comme suspendu sur le flanc d'un pic. Le ruisseau qui sort de ce lac tombe dans la vallée d'Arse, près de son débouché dans le bassin d'Aulus.

Lac d'Aubé.

5 h. Aller et retour.

Au-dessus de l'établissement thermal, on gravit la base du Montrouy, et, traversant quelques prairies, on entre dans le vallon de Fouillets, dont les molles sinuosités remontent dans la direction du S. A l'entrée de ce vallon s'étend un bassin inégal, semé de buttes gazonnées et dominé des deux côtés par des bois de hêtres et de magnifiques prairies. En continuant à remonter le ruisseau du Fouillets, on voit une cascade assez curieuse. « Elle a en effet, dit M. le docteur Bordes-Pagès, la forme d'une chapelle ou d'un caveau naturel entièrement frais, creusé dans le roc. La voûte de ce caveau, percée d'une ouverture, livre passage à un ruisseau qui tombe sur une sorte d'autel, et de là sur le sol, en éparpillant une pluie de perles. » Plus loin, les escarpements qui dominent le vallon s'écartent; on entre dans le cirque parfaitement ovale et régulier de *Casiarens*, dont les hautes parois de granit brillent çà et là sous quelques filets d'eau qui les humectent. En escaladant à l'O. les rochers à peine praticables qui précèdent ce cirque, on s'élève au haut de ses parois abruptes, et, si l'on continue à monter 1 h. 1/2 à travers les neiges et les rochers, on atteint enfin (1463 mèt.) le bassin qui renferme le **lac d'Aubé** ou de **Mède,** le plus élevé de toutes ces montagnes, ainsi appelé parce que la chaîne des Pyrénées paraît là béante, ou parce qu'il est isolé (*medius*) entre deux pics. En hiver, il est couvert d'une couche de glace qui a plusieurs mètres d'épaisseur. Ces glaces se fondent au retour de la belle saison et descendent avec fracas, mêlées de pierres, le long des cascades et des précipices. « Lors même que le lac est tranquille, dit M. Bordes-Pagès, on entend sur ses bords un bruit souterrain, semblable à celui d'une mer lointaine. »

Des environs du lac d'Aubé, on peut voir se développer au loin les plaines du Languedoc, jusqu'au delà de Toulouse. Une montée d'une heure mène au *port d'Aulus*, passage tellement difficile que les contrebandiers eux-mêmes hésitent à s'y risquer.

En revenant à Aulus, on peut visiter, sur le versant occidental du vallon, les cabanes de Freychet, d'où l'on jouit d'une admirable vue. Si l'on franchit le col élevé qui passe au N. de la *Pique de Mède*, on retombe dans le val d'Escorce, dont les eaux descendent à Saint-Lizier d'Ustou (V. R. 81).

D'Aulus à Saint-Lizier d'Ustou par le col de la Trape.

2 h. de marche.

Le sentier, très-facile à trouver, part de l'entrée du vallon de Fouillets, et gravit par des courbes gracieuses les pentes douces des prairies jusqu'au **col de la Trape** couvert de granges, haut de 1122 mèt. et dominé au N. par le *Tuc de la Lane* (1337 mèt.), et au S. par le pic de *las Grepios* (1601 mèt.). Le petit vallon dans lequel on descend est parsemé de bois charmants. La

pente devient plus rapide, et bientôt on voit la vallée d'Ustou avec ses champs, ses villages et ses mines, dominés à l'E. par la masse du Mont-Vallier. Quand on a laissé à dr. le plateau de *Fauguerolles*, couvert de touffes de buis, on ne tarde pas à atteindre le hameau de *Sérac*, situé sur le versant N. de la vallée, vis-à-vis de Saint-Lizier d'Ustou (V. R. 81).

ROUTE 83.

D'AULUS A VICDESSOS.

A. Par le port de Combebière ou de Saleix.

4 h. 45 min. à 5 h. Passage fréquenté tous les jours par les muletiers chargés de porter le minerai à la forge d'Aulus.

On suit d'abord la vallée supérieure du Garbet, jusqu'au point où, faisant presque un angle droit, elle incline au S.; continuant alors à marcher dans la direction de l'E., on remonte un petit vallon qui renferme les *granges de Combebière*, dont les pâturages ont donné leur nom au col; puis on prend l'un des innombrables sentiers tracés sur les pentes gazonnées. En se retournant, on jouit, à mesure qu'on s'élève, d'une vue de plus en plus belle sur la vallée d'Aulus, qui ressemble à une vallée Bernoise: la tour de Castelminier; la sombre gorge de Garbet et un immense amphithéâtre de montagnes; à g., Puntussan et la grande chaîne; en face, le Mont-Vallier; à dr., Bertrône et Monbéas. Au pied du Mont-Vallier, et par-dessus les bois et les pâturages du joli col de la Trape, de petites échancrures indiquent les vallons d'Ustou.

Bientôt après avoir dépassé les dernières granges, on atteint le **col de Combebière** (2 h. 30 min. d'Aulus), situé à 1801 mèt. Là on découvre, à l'E., une vue assez insignifiante sur un vallon nu, à demi rempli de débris d'avalanches de pierres, et qu'on prendrait au premier aspect pour le lit d'un ancien glacier.

On descend d'abord par une pente douce dans ce vallon, d'où l'on aperçoit en face de soi le mont Goulier, dominé par une montagne couverte de pâturages jusqu'au sommet. A dr. s'élève une montagne aride, le *Bassiès*, sur le versant méridional duquel se trouve le lac du même nom. En 45 min., on atteint les habitations les plus élevées du vallon, situées à 1339 mèt., au bord d'un plateau gazonné. De là on aperçoit les villages de Sem, de Saleix et d'Auzat, et l'on découvre la partie inférieure de la vallée, où la couleur grise domine malheureusement. La descente devient beaucoup plus rapide. On contourne une vaste courbe exposée au soleil du Midi et bien cultivée. Près de (45 min.) *Saleix* (423 hab.), le premier village que l'on rencontre, situé à 1013 mèt., on aperçoit sur la dr. une partie de la grande chaîne, qui se découvre à mesure qu'on s'abaisse. On y distingue les ports élevés par lesquels Vicdessos communique avec l'Espagne. En face, les regards sont surtout attirés par un rocher grisâtre, isolé, conique, que couronne une tour en ruine. Quand on se trouve au-dessus d'*Auzat*, v. de 1643 hab., renommé pour ses fromages et dominé par le vieux château de Montréal on voit parfaitement le Montcalm (V. R. 84). Une dernière descente vient enfin aboutir, entre Auzat et Vicdessos, à la route de voitures qui relie ces deux villages. Tournant alors à g., on suit la vallée dans la direction du N. E., et bientôt on atteint

45 min. de Saleix (4 h. 45 min. d'Aulus) **Vicdessos.** Voy. ci-dessous.

B. Par le lac de l'Hers.

5 h. env. Sentier de mulets; passage moins élevé.

1 h. 45 m. à 2 h. d'Aulus au lac de l'Hers (V. page 517.)

Parvenu au lac de l'Hers, on le contourne du côté du N., et on rejoint le sentier qui conduit du *col d'Éret* à Vicdessos. De ce col, haut de 1551 mèt., les eaux coulent dans trois directions: à l'O., vers les vallées d'Ercé et d'Aulus; au N., vers la vallée de Massat; à l'E., vers celle de Suc et de Vicdessos. En suivant le sentier dans la direction de l'E., on arrive au sommet du *col d'Ercé* (1629 mèt.), où une croix de fer marque la limite qui sépare le Couserans et le pays de Foix. Les pâturages sont parsemés de blocs de pierre descendus de la montagne de los Palouméros, qui domine le col sur la dr.

Une descente facile, à travers les charmantes pelouses qu'arrose un ruisseau, mène en 1 h. à *Suc*, v. de 1267 hab., situé, sur le versant septentrional du vallon, à 951 mèt. de hauteur. Plus bas, de l'autre côté du ravin, on passe au hameau de *Sentenac*, qui appartient à la commune de Suc, et d'où l'on descend en un quart d'heure à Vicdessos, dont on voit les maisons à ses pieds.

C'est dans les environs de Suc que des chasseurs trouvèrent, en 1809, cette *folle des Pyrénées*, dans laquelle plusieurs personnes voulaient voir une variété intermédiaire entre l'espèce humaine et celle des orangs-outangs. « Elle était d'une taille élevée, dit M. Bergès; sa peau était noire; une longue chevelure, son unique vêtement, flottait sur ses épaules. On s'empressa de lui présenter des habits: elle les repoussa et les déchira avec violence. Il fallut lui attacher les mains pour parvenir à la vêtir. » On lui demanda comment les ours ne l'avaient pas dévorée. « Les ours! répondit-elle; ils étaient mes amis, ils me réchauffaient! » D'autres paroles qu'elle prononça firent supposer que la douleur d'avoir vu poignarder son mari par des brigands l'avait rendue folle. Elle fut conduite à l'hospice de Foix, où elle périt misérablement.

Vicdessos (Hôt. *de la Renaissance*), chef-lieu de canton, situé sur la rive g. du Vicdessos, à 695 mèt., contient une population totale de 989 hab., composée en grande partie de mineurs. Dans l'espace des dix dernières années, le nombre de ses habitants a diminué de près de 200. L'église, qui dépendait autrefois de Saint-Sernin de Toulouse, surmontée d'une tour romane carrée à la base, octogonale au sommet, a été souvent remaniée et rebâtie en partie il y a peu d'années. La porte de la façade est du style gothique.

L'importance de Vicdessos provient de sa position centrale au milieu d'une des régions minières les plus riches de la France.

Mines de fer de Rancié.

Sur la rive dr. du Vicdessos s'élève le *Roc de Berquié*, qu'il faut gravir par un sentier escarpé, jusqu'à une anfractuosité appelée le *col de Sem*. Là, on voit sur une butte, une pierre druidique de 3 mèt. de

haut sur 4 de large, dont la masse de granit a pour base une saillie de roc calcaire. Du col, on entre dans un petit vallon aux formes arrondies, dominé par des pentes couvertes de bruyères et d'épais bouquets de sapins.

On traverse *Sem*, v. de 452 hab., presque tous mineurs, situé à 960 mèt. d'altitude, et l'on remonte au S. vers une montagne élevée, sillonnée dans toute sa hauteur par de longues rampes que parcourent incessamment les ouvriers qui transportent le minerai : c'est la *montagne de Rancié*. Sur sa pente uniforme, on voit les rampes aboutir, à diverses hauteurs, à sept ouvertures de mines désignées, à partir de la plus élevée, sous les noms de Laroque, Saint-Louis, la Grougne, l'Auriette, la Graillère, l'Escudette et Bellagre. A partir de Sem, il faut plus d'une heure pour atteindre la mine de la Grougne, qui est, avec celle de l'Auriette, la seule exploitée actuellement.

Les couches ferrifères de Rancié consistent en minerai pur ou presque pur, disposé par bandes ou grosses plaques alternant avec des assises de calcaire plus ou moins chargées de matières ferrugineuses. Des galeries traversent la montagne dans tous les sens, et la hauteur verticale des travaux, à partir de la cime jusqu'au point le plus profond, est de plus de 600 mèt.

Les mines sont exploitées depuis six siècles environ par les habitants de la vallée. Elles appartenaient originairement aux communes du canton de Vicdessos; mais il n'y a plus que les habitants des villages les plus rapprochés, Sem, Goulier et Olbier, qui usent du privilége de l'exploitation; ceux de Vicdessos et des lieux circonvoisins ne sont admis à exercer l'état de mineur que lorsqu'ils épousent une fille de l'un de ces villages ; autrement ils ne peuvent s'occuper qu'à transporter le minerai aux forges de la vallée ou des pays limitrophes.

Le minerai consiste : 1° en *peroxyde de fer hydraté*, c'est-à-dire en un composé de fer, d'oxygène et d'eau : ce minerai, pur, peut contenir jusqu'à 60 pour 100 de fer métallique; 2° en *peroxyde de fer anhydre* : c'est le plus riche des minerais de Rancié : il contient jusqu'à 70 pour 100 de fer; 3° en *fer carbonaté*, quelquefois pur, quelquefois aussi mélangé avec le peroxyde hydraté. A l'état pur, il contient 47 pour 100 de fer. Ordinairement, les produits de l'extraction se composent d'un mélange de toutes les espèces précédentes.

Le minerai annuellement extrait s'élève à près de 150 000 quintaux métriques, et se répartit entre plus de 60 forges à la catalane, dont quelques-unes sont situées hors des limites du département de l'Ariége. Le fer qui en provient est dur et plus ou moins aciéreux; lorsqu'il a été cémenté, il peut revenir au feu un grand nombre de fois sans perdre ses qualités, tandis que l'acier obtenu avec le fer doux, provenant de l'affinage de la fonte, ne peut subir cette épreuve. Dans le fer de Rancié, on trouve même quelques portions qui sont un véritable acier, nommé *fer cédat* dans le pays.

On peut revenir des mines par : *Goulier*, v. de 1468 hab., situé à 1084 mèt. dans un joli vallon entouré de prairies et de bois de sapins, et que domine à l'O. la vieille tour de *Château-Réalp;* et par le hameau d'*Olbier*, à tous les habitants duquel

Charlemagne avait donné le droit de porter l'épée. Le ruisseau de Goulier se jette dans le Vicdessos en face même du bourg.

De Vicdessos au port du Rat, d'Aurat ou d'Auzat Sentier de mulets, 5 h Descente à Tabascan dans le val de Cardos, 4 h.; à Ordino, dans le val d'Andorre, 4 h. — De Vicdessos au port de Narbeilla, 5 à 6 h. Descente dans le val d'Andorre, 4 h. (V. R. 93); — au Montcalm (V. R. 84 ; — à Tarascon (V. R. 85).

ROUTE 84.

ASCENSION DU MONTCALM.

(D'après M. de Chausenque.)

Le **Montcalm** est l'une des plus hautes montagnes de cette partie de la chaîne des Pyrénées qui se trouve comprise entre le groupe de Montlouis et celui du Mont-Vallier. Il a une hauteur absolue de 3079 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

M. de Chausenque, qui a fait l'ascension du Montcalm en 1829, et à qui j'emprunte les renseignements suivants, décrit ainsi l'aspect général de cette partie de la chaîne et de celles auxquelles elle se rattache :

« Des hauteurs de Toulouse, on peut prendre, dit-il, un premier aperçu de ces montagnes, comme de toute la chaîne de l'E. Auprès du Canigou, qui paraît au bout de l'horizon par-dessus les masses obscures de Paillers, le groupe de Montlouis est distinct, séparé de l'Andorre par un abaissement qui répond au col de Puymorin. La crête reprend son élévation pour s'exhausser encore au point où les contre-forts qui séparent les bassins du Salat et de l'Ariége, d'une part, de la Sègre et de la Noguera, de l'autre, viennent s'appuyer à elle. On y voit une longue arête monter de l'E. à la tête arrondie du Montcalm, que la neige ne quitte jamais, et qu'une légère dépression sépare d'une crête dentelée qui est la Pique d'Estats, sensiblement plus haute. La pointe aiguë de Bassiès est la troisième saillie de ce groupe culminant. Viennent ensuite, sur une assez longue étendue, d'autres cimes qui ne sont guère moins élevées : celles d'Aulus, où des pics d'un dessin hardi, Caumale, Puntussan, Mède, couronnent de grandes nappes de neige, et celles d'Ustou, où le Colat s'étend comme une longue digue dominée par les festons de Flamigelle, Montabone et Bonrepaux. Au port de Salau, la crête s'abaisse jusqu'au Mont-Vallier, qui détache sa belle masse sillonnée de neige, et les pyramides de Mauberme et de Crabère, s'abaissant par degrés, terminent vers la Garonne la haute chaîne orientale.

« De la forge qui est entre Vicdessos et Auzat, le Montcalm, ajoute M. de Chausenque, se laisse voir un moment, majestueux et superbe, au haut de la vallée principale, enfoncé sous de belles masses. Ses larges épaules drapées de neige supportent le plateau sans tache, reconnu de Toulouse, qui couvre aussi la Pique d'Estats, à côté de la pointe de Pigeol, noire, élancée, et en apparence à son niveau. L'entrelacement des pentes fait deviner la route, jusqu'au vallon de Pla-Subra, dont est sillonnée la montagne. »

M. de Chausenque partit de Vicdessos le soir à 4 h., pour aller coucher aux granges d'Amperrot. « Au delà d'Auzat, la gorge prend un

grand caractère. A la forge d'Auzat, cachée sous de grands arbres, et près du pont voisin, le torrent qui a mis à nu le granit, se précipite au milieu de jolis accidents. Un autre rideau cache, à g., l'étroit débouché de la gorge d'Arbelles, qui, plus haut, s'évasant sous la *Pique d'Andron*, renferme de bonnes prairies, et conduit en 6 ou 7 h. à un passage de la haute chaîne nommée le port du Rat. Les monts de *Bassiès* et de *Canals* se sont rapprochés; leurs âpres pentes, où se montrent tour à tour le granit et le terrain de transition, se hérissent de rochers et d'arbres, et le chemin, inégal, ombragé, s'avance comme au fond d'une vaste tranchée, tantôt au bord de l'Ariége qui gronde, et tantôt taillé à la base de Canals.

« A 2 h. de Vicdessos, au pont de *Marc*, la vallée se divise. Au fond de la gorge de *Bouet* apparaissent quelques cimes brillantes voisines de son port; à l'O., un ressaut boisé monte au val de l'*Artigue*, d'où le torrent se précipite inaperçu; mais, à son débouché, ses belles eaux, les roches vertes de stéatite qu'il a rougies, l'épais feuillage où filtre la lumière, et ce pont obscur qui figure une grotte, produisent de charmants effets. Quelques maisons se cachent au-dessus du pont, dont une est un cabaret, ce qui ne me surprit pas, quand j'eus vu les nombreuses habitations qui sont plus haut. Dans ce vallon supérieur, tous les aspects sont uniformes : d'une part, de longues pentes en culture, où des granges en groupes épars sont abritées du vent du N. par les crêtes de Bassiès, ce qui les rend habitables même l'hiver; de l'autre, des plans redressés de taillis et de pâtures, à la base même du Montcalm, et au fond, des masses nues, d'apparence schisteuse qui cachent le port de Tabascan ».

Après avoir franchi le torrent, M. de Chausenque monta, au travers de champs de seigle et d'orge d'une forte végétation, aux *granges d'Amperrot*. Il oublie de dire à quelle distance sont ces granges du pont de Marc. Ce fut là qu'il passa la nuit, et ce fut de là qu'il partit, le lendemain avant le jour, pour faire l'ascension du Montcalm.

Des granges d'Amperrot, on descend d'abord, à travers des cultures, au torrent, que l'on traverse. A peine a-t-on mis le pied sur la rive dr. que l'ascension commence. 2 h. suffisent pour monter, par un vallon latéral, aux *Orris de Pigeol*, où la pente s'adoucit un peu. 1 h. plus loin, on atteint la plus haute combe de ce vallon, la pelouse de *Pla-Subra*, cernée d'escarpements schisteux. Dès lors, la montée devient plus rude : on gravit des rochers en ruine et des neiges escarpées. « Nous parvînmes ainsi, dit M. de Chausenque, à un large dos où le manteau général s'interrompait çà et là pour laisser percer quelques saillies du roc. Le champ de la vue s'était étendu. Rentrant bientôt sur la neige, nous atteignîmes le haut de la crête voisine, d'où nous apparut, au revers, une vaste et profonde combe dont le lac avait disparu sous les livrées de l'hiver. C'est la partie supérieure du *Riou-Fred*, et les âpres cimes du port de Bouet étaient devant nous, avec la Pique d'Andron, qui, en deçà de la haute chaîne, plonge dans le vallon de Siguer. »

Cette crête schisteuse, comme

tous les rochers qui dépassent les neiges, est un des contre-forts du Montcalm qui s'élève à sa droite; elle est si difficile à remonter que, pour gagner la cime peu éloignée, il faut descendre au fond de la combe et en gravir le versant opposé. M. de Chausenque essaya, malgré l'avis de ses guides, qui refusèrent de le suivre, de tourner cette combe en passant au-dessus des crêtes où les neiges, quoique fort inclinées, ne lui paraissaient pas présenter de grands obstacles. Il se fatigua beaucoup, arriva en même temps que ses compagnons, et reconnut une fois de plus que, dans les hautes montagnes, on gagne rarement à s'éloigner de la seule voie connue.

Cette dernière crête escaladée, il n'y a plus jusqu'au sommet qu'une montée sans difficultés, sur une rampe de neige ou de débris. Huit heures après son départ des granges d'Amperrot, M. de Chausenque atteignit enfin le point culminant du Montcalm. Il décrit ainsi la vue qu'il y découvrit :

« Ainsi perché sur la plus haute masse de la chaîne occidentale, mes regards se promenaient sur les mille sommets qui la composent, depuis les monts sourcilleux de la Garonne jusqu'au Canigou. C'étaient les perspectives des régions hyperborées : le Spitzberg ou la Nouvelle-Zemble étendus devant moi. Quelques fonds de vallée visibles dans la direction de Foix ou de la Seu d'Urgel, décolorés par l'éloignement, se perdaient dans ce dédale immense de rochers, de pics, de neiges. Ce qui frappe toujours dans une telle vue de l'ensemble des hautes sommités, ainsi que l'a dit de Saussure, c'est l'espèce de désordre qui règne dans leur disposition. Lorsque des plaines de l'Ariége, ou même de la Pique de Tabe, on observe les Pyrénées, il semble que tous ces colosses soient rangés sur la même ligne; mais, vus ainsi à vol d'oiseau, ils sont comme distribués en grandes masses, en groupes distincts les uns des autres, ou du moins ne paraissent liés qu'accidentellement et sans aucune régularité.

« Au S., l'horizon de la Catalogne était couvert, à perte de vue, de hautes cimes qui, bizarrement assemblées et entrecoupées de gorges profondes, présentaient, sans autres teintes que celles des neiges et des rochers, un grand et sévère tableau.... Du côté de l'O., au delà de la crête où le granit est plus rapproché, celle qui, longeant le val de l'Artigue, va s'appuyer à la Pique de Bassiès, sont groupés et confondus les monts d'Aulus et d'Ustou, où l'œil qui les a déjà observés de divers points, peut seul les reconnaître : Caumale, dont les prodigieux escarpements menacent le val de Garbet; Puntussan, qui domine les grandes neiges et les ports de Guillou; la tête conique du Montrouy, qui voit autour de lui les plus beaux sites d'Aulus; la Pique de Mède, planant sur un lac solitaire et des ruines; le long et massif rempart du Colat jusqu'à Montabone, tour de cette vaste forteresse; Flamigelle, cime espagnole, et Bonrepaux, qui voit à ses pieds la brèche de Martrat, principal port d'Ustou. Plus loin, vers Salau et Aula, paraît un intervalle où des masses rabaissées sont confondues jusqu'au Mont-Vallier, comme pour faire ressortir ses escarpements et son double sommet; derrière lui, se cachent les montagnes de Lu-

chon; à sa dr., dans l'éloignement, sont visibles quelques cimes neigées des Hautes-Pyrénées, même l'humble tête du Pic du Midi, grâce à son isolement; et, à g., au delà d'un vaste champ de montagnes du Cardos et du Paillas, s'élève le groupe superbe d'où la Garonne tire ses eaux, commandé par le point culminant de toute la chaîne, la Maladetta, reconnaissable à ses glaciers non moins qu'à sa prééminence. Vers le N., les hauteurs s'abaissent promptement : les basses montagnes de l'Ariége et toutes les Corbières avaient disparu sous les nuages; la Pique de Tabe n'était qu'une île au bord d'une mer sans limites; mais aux croupes obscures de Paillers commence cette suite d'autres monts qui vont montrer à la mer orientale les fières Pyrénées. On y voit le cône du Roc Blanc, sommet du Laurenti, dominant la brèche d'Orlu, la Maldone, le pic de Lanoux, le pic Pédrous, et d'autres liés en apparence avec le beau chaînon du Puigmal, qui, parti de la crête, au Cambrasdase, va porter dans la Cerdagne des formes toujours alpestres. Par delà un de ces cols, je reconnus la tête du Canigou, et en deçà toutes les cimes de la crête, depuis le col de Puymorin jusqu'au Montcalm, qui, dominées maintenant et projetées l'une sur l'autre, n'avaient plus cette majesté, ce dessin hardi dont j'avais été si frappé de la Pique de Tabe.... Au S., je fus surpris de la hauteur constante des montagnes, en voyant du côté de la France leur prompt abaissement. A une assez grande distance, s'y font remarquer deux cimes de l'Andorre qui étaient bien peu au-dessous de mon niveau, la Punta de Medacurba et le pic de la Massane sur la limite de Cardos.

« Toutes ces montagnes ne sont partout que crêtes démolies, affreux escarpements et gorges repoussantes, dont on ne peut sonder les profondeurs; c'est une scene de bouleversement et de ruines, et souvent, dès que l'admiration que l'on éprouve invinciblement devant des vues si nouvelles a cédé la place au calme de l'observation, l'immobilité générale, le silence de mort qui y règne et tant de neiges éparses au milieu de masses sombres, n'en sont plus à la longue qu'une décoration funèbre, qu'une étendue de monotonie et de deuil.

« L'énorme promontoire que couronne le Montcalm, projette au loin ses noirs escarpements sur les neiges et les monts du S. O.... Mais le Montcalm est dominé de 68 mèt. par la *Pique d'Estats*, dont le sépare un petit col, et qui se trouve ainsi le plus haut point de la chaîne ariégeoise. 45 min. suffisent pour atteindre cette saillie, qui n'est qu'une crête festonnée. Au pied occidental de la Pique s'ouvre le port très-élevé d'Estats, à l'extrémité d'un affluent du val de l'Artigue, où les bestiaux passent l'été pour aller sur les herbages de Cardos. »

4 h. suffirent à M. de Chausenque pour descendre du point culminant du Montcalm à Vicdessos.

ROUTE 85.

DE VICDESSOS A TARASCON.

15 kil. Route de voitures. Omnibus tous les jours, mais quel omnibus!

Au delà des maisons de Vicdessos on passe sur la rive g. du torrent, où des rideaux de saules et de frênes, qui ombragent la route, cachent

à demi la montagne verte et cultivée de la rive opposée.

A *Cabre* (2 kil. de Vicdessos), en face d'*Orus*, on franchit le petit ruisseau qui descend du v. de Sem, et vient former une jolie cascade au milieu des arbres; puis, laissant à g. *Illier*, v. de 426 hab., situé sur la hauteur, on passe au milieu de blocs épars et couverts de gazon, tombés du haut de la montagne.

Après avoir dépassé le hameau de (5 kil.) *la Ramade*, on voit à dr. le large vallon de *Siguer* monter vers les hautes crêtes du val d'Andorre. A 2 kil. de l'entrée de ce vallon, se trouve le v. de *Siguer* (900 hab.), près duquel sont établies plusieurs forges. Traversant le torrent qui en descend, on continue à suivre la rive dr. du Vicdessos, appelée également *Oriége*. Près de

2 kil. (7 kil.) *Lespasses*, dont la hauteur au-dessus de la mer est encore de 590 mèt., la vallée devient un peu plus large; de belles prairies en tapissent le fond. En face, se montre le petit v. de *Junac* ou *Jaunac*, et plus haut celui de *La Pège* (474 hab.). On traverse ensuite

2 kil. (9 kil.) *Capoulet*, v. contenant, avec Lespasses, une population de 455 hab., dominé à l'E. par les murailles et les deux tours carrées du vieux *château de Miglos*. Dans les environs se trouve une mine de fer abandonnée. Au delà de *la Pujade* se trouve

2 kil. (11 kil.) **Niaux,** v. de 336 hab., qui jouit d'une certaine célébrité dans le pays à cause de sa grotte, où l'on peut voir, en s'adressant préalablement au fermier, deux petits lacs et de nombreuses stalactites. Toutes les montagnes calcaires des environs sont traversées de grottes dans tous les sens. Il y a quelques années, on ne voyait pas de la route le clocher de l'église de *Génat*, v. de 279 hab., situé sur une montagne nue à g.; maintenant on le voit fort bien, sans doute parce que quelques-unes des couches calcaires que domine ce village se sont effondrées sur quelque grotte inconnue.

Plus loin, la vallée se retrécit, et la route est resserrée entre la base des rochers et le lit de l'Oriége; de hautes montagnes grises et nues la dominent de tous côtés. Au delà d'un coude qu'elle fait dans la direction du N. E., on laisse à dr. l'église de *Notre-Dame de Sabart*, fondée, dit-on, par Charlemagne, et en grande vénération dans la contrée; c'était là que se trouvait autrefois le siége de la viguerie de tout le haut pays de Foix jusqu'au col de Puymorin; ce pays était nommé, d'après son chef-lieu, le *Sabartès*. Enfin on traverse l'Oriége et on en longe pendant quelques minutes la rive g. avant d'entrer à

4 kil. (15 kil.) **Tarascon** (Hôtel : *Gabach-Ginestet*), petite V. de 1557 hab., située à 480 mèt. d'altitude, au confluent de l'Oriége et de l'Ariége, et coupée en deux quartiers distincts par leurs eaux réunies. Elle occupe un bassin étroit et irrégulier que dominent de tous côtés des hauteurs arides, parmi lesquelles la singulière montagne de Sondours, dont le point culminant atteint 1067 mèt., attire surtout les regards, sauf du côté du N. O., où, dans la direction de Massat, on aperçoit quelques pâturages éloignés. C'est l'ancienne *Tascodenitari* citée par Pline. Dans le moyen âge, elle devint l'une des principales villes du comté de Foix, et resta

très-florissante jusqu'à l'époque où elle fut détruite presque en entier par un incendie, sous l'un des derniers comtes. Elle a conservé cependant, outre quelques débris et des portes de ses anciennes fortifications, un certain nombre de vieilles maisons.

Au centre de la ville s'élève un monticule isolé, surmonté d'une haute tour ronde et de quelques débris de murailles, seuls restes de l'ancien château que Louis XIII fit démolir. C'est, dit-on, du haut de cette tour que, pendant les guerres de religion du XVIe siècle, furent précipités soixante-six huguenots, en représailles du même sort qu'avait subi, peu de temps auparavant, Baron, le recteur d'Ornolac. L'église surmontée d'une tour ogivale sert rarement au culte; l'autre église, de style gothique, n'offre aucun intérêt. Les rues sont pour la plupart escarpées et tortueuses; les maisons en général mal bâties, à l'exception toutefois de celles qui longent le bord de l'Ariége. Près du pont, une colonne-fontaine est surmontée d'une statue en pied de Napoléon (les bras croisés). Un pont de marbre réunit les deux quartiers.

Au S. de la ville, le long des anciens remparts, s'étend une belle promenade en terrasse, où l'on jouit d'une vue agréable sur la vallée de l'Ariége.

Le commerce de Tarascon doit une certaine importance au voisinage de l'Espagne et aux mines de fer de Rancié. Ses foires sont très-fréquentées par les Espagnols. Il s'y vend beaucoup de bestiaux, de laines, de fer et de fromages.

De Tarascon à Foix (V. R. 91); — à Ax (V. R. 91): — à Saint-Girons (V. R. 86).

ROUTE 86.

DE SAINT-GIRONS A TARASCON.

A. Par Foix.

60 kil. (V. R. 87 et 93).

B. Par Massat.

51 kil. Route de voitures.

12 kil. De Saint-Girons au pont de Kercabanac (V. R. 81).

Après avoir franchi le Salat sur le *pont* de grès de *Kercabanac*, d'une seule arche hardie, on remonte la rive g. de l'Arac, en suivant toutes les sinuosités d'une gorge étroite, où la rivière s'est frayé un lit à travers les rochers. Autrefois on ne trouvait pas une seule habitation au bord de l'Arac; tous les villages étaient situés sur les hauts promontoires qui dominent la gorge. Depuis un certain nombre d'années, quelques maisonnettes se sont bâties au-dessous des escarpements. On décrit une grande courbe vers le S., puis on laisse à dr.

4 kil. (16 kil.) *Castet*, dont le vallon latéral contient le v. d'*Aleu*, qui exploite des carrières de pierres à aiguiser les faux; et à g., sur la hauteur, *Soulan*, chef-lieu de canton, ayant avec ses hameaux 2472 hab. On décrit de nombreuses sinuosités, mais on reprend toujours la direction de l'E. On voit s'ouvrir à dr. et à g. plusieurs gorges latérales; la plus importante, celle du *Bajen*, remonte au S. dans la direction de la montagne d'Ercé (V. R. 82). Au delà de

7 kil. (23 kil.) *Biert*, chef-lieu de canton de l'arr. de Saint-Girons, qui compte avec tous ses hameaux une population de 2516 hab., on entre dans un grand bassin très-évasé, formé par des pentes douces et

gazonnées. A peine quelques roches nues apparaissent-elles sur les hauteurs; partout le regard charmé se repose sur une belle végétation. A g., au haut d'une colline, se montrent les ruines du *Castel d'amour*, ainsi nommé parce que les seigneurs avaient l'habitude d'y prélever certains droits infâmes sur les femmes et les filles de leurs serfs. Un jour, les paysans indignés l'assiégèrent et le démolirent de fond en comble; puis, se jetant sur les forêts, ils les défrichèrent et s'en approprièrent le sol.

La route s'écarte un peu de la rivière pour entrer à

3 kil. (26 kil.) **Massat**, chef-lieu de canton de l'arr. de Saint-Girons, petite V. située à 650 mèt. de hauteur sur la rive g. de l'Arac, au débouché de tous les vallons supérieurs qui déversent leurs eaux dans cette rivière. La commune contient une population totale de 3862 hab.; mais la population agglomérée ne se monte qu'à 1217 hab. « C'est, dit M. Bergès, la commune de l'Ariége qui produit les plus beaux hommes, et à ce sujet nous devons faire remarquer que l'eau et la pomme de terre avec le laitage sont presque leur unique nourriture. » Le clocher de l'église est construit de la même espèce de grès que le pont de Kercabanac et presque toutes les anciennes églises du pays.

Massat possède quelques établissements industriels: une forge, des scieries, des moulins. Sur la rive dr. de l'Arac, près du ham. de *Lirbat*, jaillissent quelques sources ferrugineuses appelées *Balmes*. Sur le *Tuc de Balmion*, qui domine la V. du côté du S., on a découvert une mine de fer.

Les *grottes à ossements* de Massat, au nombre de deux, sont situées dans une montagne calcaire formant un promontoire au N. de ville. Elles ont leurs galeries principales dirigées parallèlement au sens de la longueur de la vallée, et leur sol, composé de sable et de cailloux roulés, atteste d'une manière irrécusable le passage et le séjour des eaux.

« L'une d'elles, dit M. Alfred Fontan, qui les a scientifiquement explorées le premier, est située au sommet de la montagne et précédée d'un vaste péristyle, dans lequel on pénètre par deux grandes ouvertures, faisant face l'une au N., l'autre au N. N. O. Le sol de la première chambre, entièrement dépourvu, comme la voûte, de concrétions stalagmitiques, est uni, horizontal, et, à l'exception d'une partie située près de l'ouverture N. N. O., où se trouvent amoncelés des débris informes de poterie mêlés à de la cendre et à du charbon, il est parsemé de petits cailloux roulés et ressemble à un lit de rivière abandonné. Ces dépôts se continuent ainsi dans les galeries, seulement en diminuant d'épaisseur à mesure qu'ils pénètrent plus avant, et ils disparaissent entièrement dans le fond.

« Dans la première tranchée que je fis pratiquer dans le sol, on découvrit une quantité considérable d'ossements de carnassiers, de ruminants et de rongeurs, parmi lesquels dominaient le grand ours des cavernes décrit par Cuvier, une espèce de hyène et un grand félin, le tout pêle-mêle et brisé; à travers tous ces débris apparaissaient du charbon, de la cendre, et quelques dents humaines, » que M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire a mises depuis sous les yeux de l'Académie

« Le monceau de cendres et de poteries, situé sur la surface du sol près de l'ouverture N. N. O., prouve que la grotte a été habitée à une époque relativement moderne, quoique déjà ancienne, car j'y ai recueilli deux médailles romaines, dont l'une à l'effigie d'un Gordien, et un poignard en fer. Je crois que ces débris n'ont aucune analogie avec ceux de l'intérieur; depuis sa formation, le sous-sol ossifère est resté intact.

« La grotte située au pied de la montagne ne diffère de la première que par une faune entièrement dépourvue de carnassiers et de rongeurs : les espèces qui y dominent sont le cerf et l'antilope. J'y ai découvert aussi plusieurs outils faits en os, entre autres des flèches creusées de petites rainures, qu'on a supposé destinées à recevoir des substances vénéneuses. »

Si, en partant de Massat, on remonte le vallon de l'Arac, qui prend ici le nom de *Courtignon*, pour s'élever au S. vers le Tuc de Monbéas, on atteint facilement le col d'Éret, l'étang de l'Hers et la vallée d'Aulus (V. R. 82).

Au sortir de Massat, la route de Tarascon se dirige en droite ligne vers le N., traverse l'Arac, et, laissant à g. les *bains des Balmes*, monte et descend plusieurs côtes, franchit trois petits cours d'eau, avant de reprendre complétement sa direction normale vers l'E. Quand on a passé le ham. de

5 kil. (31 kil.) *Rioupregoun* (Ruisseau profond), ainsi nommé parce qu'il domine à une grande hauteur le ruisseau qui arrose la vallée au-dessus de laquelle il est situé, on traverse

3 kil. (34 kil.) *Le Port*, chef-lieu de canton, contenant avec tous les hameaux voisins une population de 2170 hab., et l'on atteint le **col du Port** ou *du Four* (1249 mèt.), qui forme la ligne de partage entre les eaux de Salat à l'O. et celles de l'Ariége à l'E. Pendant toute la montée, on jouit, en se retournant, d'une vue magnifique sur le Mont-Vallier et sur toute la grande chaîne.

Au delà du col, la route ne reste pas longtemps sur le plateau, mais elle descend d'abord par deux grands et brusques lacets, puis par une succession de courbes plus douces, dans de beaux pâturages parsemés de granges et de cabanes, et arrosés par de nombreux ruisseaux.

9 kil. (43 kil.) *Saurat*, antique localité gauloise, que M. Boucoiran dit avoir été consacrée au dieu *Saurhausi*, v. de 1936 hab., et chef-lieu d'une commune peuplée de 4075 hab., est situé à 674 mèt. sur la rive g. du ruisseau du même nom, au-dessous d'un rocher à pic qu'entourent de tous côtés de magnifiques pâturages. On y remarque une église fort ancienne, autrefois sous la dépendance du chapitre de Saint-Saturnin de Toulouse, qui l'avait acquise du seigneur de Saurat en l'an 800.

Presque au sortir du village, on traverse le Saurat, et l'on descend, en suivant sa rive dr., au pied de mornes escarpés, qui rétrécissent beaucoup la vallée et lui font perdre son caractère pastoral. Laissant à g., sur le versant opposé, le ham. de *Aynat*, on vient passer à

3 kil. (46 kil.) **Bédeillac,** v. de 586 hab., dominé à l'O. par la vieille ruine du château des *Calames*, dont

les habitants font le séjour des fées, et qui fut jadis celui du Dieu gaulois *Edelat*.

Près de ce village, se trouvent deux *grottes* situées l'une au-dessus de l'autre; on visite ordinairement celle d'en bas, qui est en effet la plus remarquable. Son entrée est vaste et imposante, et sa voûte atteint en plusieurs endroits une hauteur de 70 à 80 mèt. Elle se termine par une vaste salle, où l'on montre de belles cristallisations décorées des noms de buffet d'orgues, tombe de Roland, grosse et petite cloche, etc. Il faut près de 2 h. de marche pour aller au fond de la grotte et en revenir, sans faire de longues stations devant ses principales curiosités. Pour visiter la grotte, on s'adresse au fermier.

Au delà de Bédeillac, on franchit une petite éminence, située à la base orientale de la ramification qui sépare le bassin de Saurat au N. de celui du Gourbit au S.

2 kil. (48 kil.) *Surba*, v. de 263 hab., situé à la base méridionale de la curieuse montagne de Soudours, sur la rive g. du Gourbit, à peu de distance de son embouchure dans l'Ariége. A l'O., sur les hauteurs du vallon, se montre le v. de *Rabat* (1434 hab.).

On traverse le Gourbit entre Surba et

3 kil. (51 kil.) **Tarascon** (V. R. 85).

ROUTE 87.

DE SAINT-GIRONS A FOIX.

44 kil. Route de poste. Voitures tous les jours, faisant le trajet en 4 h.

Presque au sortir de Saint-Girons, on franchit le Baup, puis on laisse à g. la route qui se dirige vers Pamiers, pour remonter la rive dr. du ruisseau, à travers des campagnes assez fertiles, mais uniformes, entre des coteaux bas et sans caractère. A dr. se montre sur la hauteur, à peu de distance de la route, le ham. de *Baliard;* plus loin à g., un embranchement se dirige vers le N. sur Pamiers. La colline, à la base occidentale de laquelle la route se bifurque, porte les vieilles ruines couvertes de lierre du *château de Lescure*, et, plus bas, le v. du même nom, contenant une population de 1454 hab. Son ancienne église est assez curieuse; on y montre un bénitier supporté par un autel votif à Jupiter : *Autori bonarum tempestatum*. Quittant bientôt le vallon du Baup, on gravit une longue côte pour atteindre

12 kil. *Rimont*, petite V. de 1853 hab., renommée pour ses fabriques de pots en terre rouge. Elle possédait autrefois une ancienne abbaye de Prémontrés, qui fondée, dit-on, par un prince d'Espagne au commencement du XI[e] siècle, était immensément riche et se composait de 700 religieux. Vers la fin du siècle dernier, les bâtiments de ce couvent furent abandonnés, et maintenant il n'en reste que des granges où l'on entasse des fourrages.

Au delà de Rimont, on descend dans un vallon qui va déboucher au N. de la vallée de l'Arize, puis on gravit une côte récemment rectifiée sur une longueur d'environ 2 kil. Après être descendu de nouveau dans un petit ravin, on laisse à g.

5 kil. (17 kil.) *Castelnau d'Urban*, b. de 1387 hab., que dominent, au S. et à dr. de la route, de vieilles tours drapées de lierre. On exploite dans les environs des carrières de marbre.

A peu de distance de Castelnau, la route se bifurque de nouveau; le bras de dr., plus direct, mais plus difficile, gravit une côte assez élevée, tandis que l'autre longe le ruisseau de Castelnau jusqu'à son embouchure dans l'Arize, remonte la vallée de cette rivière, à travers un pays riche et boisé, laisse à dr. le ham. de *Vic*, à g. celui de *Brouzenac*, et plus loin le château de M. Choutereau, revient au S. pour se réunir de nouveau à l'autre embranchement, et traverse l'Arize sur un pont de pierre d'une seule arche à

8 kil. (25 kil.) **La Bastide de Sérou** (Hôtel *du Lion d'Or*), relais de poste, jolie petite V. d'une population totale de 2710 hab. En 1150, c'était déjà un bourg connu sous le nom de Montesquieu. En 1689, les habitants de la campagne, voulant se soustraire aux vengeances des *camisards*, s'y réfugièrent en foule, et les comtes de Foix leur permirent d'en agrandir l'enceinte. Ce fut à l'occasion de cette panique (en patois *férou*), que ce bourg aurait pris le nom de la Bastide de Férou, et par corruption de Sérou. M. Boucoiran n'est pas de cette opinion : il croit que le mot Serou vient de l'antique divinité gauloise *Serona*. La Bastide est aujourd'hui un chef-lieu de canton de l'arr. de Foix. — On vient d'y construire récemment une assez jolie halle.

Au N. O., sur une hauteur, se trouvent les ruines du *château du Loup*, où la première femme de Gaston X, comte de Foix, fut obligée de se renfermer pour échapper aux persécutions de la seconde femme de son mari, Jeanne d'Artois, nièce de Philippe le Bel. Elle y mit au monde un fils, auquel elle donna le nom de Loup. Celui-ci, à l'époque de la mort du comte de Foix, revendiqua la succession de son père. Philippe le Bel s'y opposa; mais, en échange, il lui donna plusieurs baronnies, le nomma chanoine honoraire du chapitre de Foix, et lui concéda, ainsi qu'à ses descendants, le droit de commander en souverain dans cette ville pendant les semaines de Noël et de Pâques. Alors, le comte régnant était obligé de sortir de Foix pour y laisser son rival; et, chose surprenante! cet arrangement ne produisit jamais aucun trouble dans le pays.

On remarque dans les environs de La Bastide de Sérou une grotte spacieuse et une mine de cuivre dont l'exploitation est depuis longtemps abandonnée.

Au delà de La Bastide, on cesse de longer l'Arize, dont la vallée sinueuse se dirige au S. vers la forêt d'*Esplats*, l'une des plus vastes des Pyrénées, et l'on remonte un petit vallon qui s'ouvre dans la direction de l'E. On laisse d'abord à dr. la chapelle, admirablement située, de

4 kil. (29 kil.) *Montels*, v. de 445 hab., au milieu duquel s'élève une église neuve. Enfin, près de l'extrémité du vallon, dont les charmantes campagnes sont dominées par des escarpements nus et arides, on trouve le village de

2 kil. (31 kil.) *Cadarcet* (734 hab.), où l'on commence à gravir la ramification qui forme la ligne de partage des eaux entre les deux bassins du Salat et de l'Ariége. C'est une longue et forte côte, appelée *côte du Bouc* ou *de Bouch*. Du sommet, on découvre tout à coup une vue magnifique, en face, sur la vallée de l'Ariége, avec ses innombrables habitations, ses vastes prairies, ses bouquets d'arbres, ses belles montagnes; à dr., sur un vallon boisé et fertile. Du côté du N., une longue crête grise sans caractère borne l'horizon.

On n'a plus qu'à descendre. On laisse à g. le hameau de *Boulou;* et à dr.

7 kil. (38 kil.) *Saint-Martin de Caralp* (552 hab.). Déjà l'on aperçoit au S. E., à une distance d'environ 10 kil., les ruines de *Montgaillard* (V. R. 91), et bientôt, à un détour de la route, on découvre la ville de Foix elle-même, dominée par son vieux château. Enfin, après avoir dépassé le village de

3 kil. (41 kil.) *Cos* (155 hab.), on descend dans la vallée du Larget ou Arget, ainsi nommé parce qu'il roule des paillettes de mica semblables à de l'argent.

La partie supérieure de cette vallée est connue sous le nom de *la Barguillère*. Elle renferme plusieurs villages très-rapprochés, qui sont, en allant de l'E. à l'O., *Saint-Pierre* (429 hab.); *Brassac* (1340 hab.); *Benac* (261 hab.); *Serres* (1458 hab.); *le Bosc* (1049 hab.), et au S., dans le vallon latéral de la Fargue, *Ganac* (1307 hab.). On y trouve des forges et des martinets, célèbres dans tous les départements voisins pour la fabrication des faux, des limes et des clous.

Après avoir suivi le versant N. de la vallée du Larget pendant quelque temps, on traverse, sur un beau pont viaduc de 5 arches, le ruisseau qui lui donne son nom, et on entre à

3 kil. (44 kil.) **Foix** (Hôtels : *Lacoste*, *Rousse*), l'ancien *Fuxium*, actuellement le chef-lieu du département de l'Ariége. V. de 5257 hab. (3600 hab. de population agglomérée), située à 374 mèt. d'altitude sur la rive g. de l'Ariége, au confluent du vallon du Larget, et dominée par les ruines pittoresques de son château. « Je doute, dit M. de Chausenque, qu'il y ait dans tout le royaume de plus humble chef-lieu de préfecture : vieilles maisons mal bâties; rues étroites et tortueuses; point de places; site inégal et enfoncé entre de tristes hauteurs; rien n'y manque pour en faire un lieu d'exil. L'enceinte de montagnes ne s'ouvre un peu que du côté du S. »

On ne sait pas à quelle époque remonte l'origine de Foix, et ceux qui en attribuent la fondation à des Phocéens de Marseille n'ont d'autre preuve à l'appui de leur opinion qu'une vaine étymologie (Phocéens, Foix). La plus ancienne monnaie trouvée sur l'emplacement de la ville actuelle date de l'époque des Mérovingiens, et ce fut dans le v[e] siècle seulement qu'on dédia en ce lieu une basilique à saint Nazaire.

« Quoi qu'il en soit, dit M. Pascal Duprat, l'existence de Foix, comme ville, ne peut être placée au delà du XI[e] siècle. Roger, comte de Carcassonne, étant mort l'an 1090, son héritage politique fut divisé entre ses fils, et Bernard obtint, avec le Couserans, la forêt de Bolbonne (près de Mazères) et la seigneurie de Foix. Il fixa son séjour dans cette ville avec sa mère, et bientôt après il y célébra son mariage avec la fille du vicomte de Béziers. Le pays de Foix fut alors érigé en comté par le comte de Toulouse, ce qui indique suffisamment pour Foix un lien de féodalité avec Toulouse et ses chefs. »

« Le second successeur de Bernard, Roger II, qui remplaça, en 1111, son père Roger Ier, dut contribuer au développement de la ville de Foix, où son mariage avec une belle Provençale attira, dit-on, un concours prodigieux. On y venait de tous côtés pour saluer « ce thrésor de vertu et de beauté. » Mais ce trésor échappa bientôt à Roger, et son second mariage avec une de ses sujettes, Eximène, fut moins favorable à la ville de Foix. Les habitants du pays trouvèrent que le comte avait flétri l'honneur de sa maison; ils se révoltèrent, et le château de Foix faillit être surpris. Roger cependant parvint à comprimer cette révolte.

« Sous Bernard le Gros, ou Roger III, en 1144, Foix reçut des développements assez considérables. Le nouveau comte, d'après l'expression d'Olhagaray, « travailla long-« temps à fortifier ses villes, sça-« chant que les forteresses, quoyque « petites, sont de très-grand usage, « tant pour abréger une guerre que « pour enfler et élever le cœur des « combattants, et notamment quand « les ingénieux les tracent en lieux « propres. » Il fit garnir le château de toutes sortes de munitions; il jeta sur l'Ariége un pont à deux arches, qui facilita les communications et devint un ornement pour la ville. Ayant épousé, l'an 1150, la fille du comte de Barcelone, qui fut richement dotée, il la conduisit à Foix, où il en eut un fils l'année suivante, le célèbre Raymond, l'adversaire de Simon de Montfort. »

Pendant la guerre des Albigeois, le comté de Foix ne fut pas épargné. Simon de Montfort parut sur son territoire et y porta partout le fer et le feu. Il attaqua même le château; mais les habitants, armés de pierres seulement, mirent les Français en fuite, après leur avoir tué beaucoup de monde. Simon eut beau jurer qu'il ferait « fondre comme graisse le rocher de Foix et griller le maître, » il s'abstint de revenir.

« Après la mort de Raymond, sous Roger Bernard, dit le Grand, le lien féodal qui rattachait Foix à Toulouse fut rompu. Le comte de Toulouse affranchit son vassal de l'hommage qui lui était dû, pour l'engager à se détacher du parti des Albigeois. Il est vrai que cette suzeraineté fut remplacée par une autre d'un caractère plus sérieux. En 1229, Roger Bernard assembla ses États pour leur communiquer la détermination qu'il avait prise de se placer sous la main du roi de France avec ses terres et ses châteaux. « Bon Dieu! quelle faute! « s'écrie à ce sujet un vieil histo-« rien. L'on dira que la maille est « bonne qui sauve le denier, qu'il « faut perdre quelque peu pour con-« server un Estat; mais c'est perdre « tout, perdant la liberté. C'est vi-« vre en valet, en faquin et en serf; « et celui qui combat pour la li-« berté ne manque ny de cœur, ny « de mains. » Le comte se repentit de l'hommage qu'il avait prêté, mais il n'était plus temps.

« Rien d'important ne se passa à Foix sous les deux comtes suivants, Roger dit Rotfer et Roger Bernard, si ce n'est que le dernier, après avoir accompagné Louis IX, son suzerain, dans la malheureuse expédition de Tunis, rentra tristement dans sa ville, ramenant les débris de la troupe qu'il avait conduite en Afrique.

« Des événements d'un plus haut intérêt pour Foix et pour le pays s'accomplirent quelque temps après. Un autre Roger, successeur des deux comtes que nous venons de nommer, s'unit à la maison de Béarn, alliance féconde qui devait engager les États de ce pays à reconnaître la maison de Foix pour sa souveraine, après la mort de Gaston de Moncade. Ce fut à peu près à la même époque, en 1272, que la ville de Foix échappa à un danger dans lequel il semblait qu'elle dût succomber. Des différends s'étaient élevés entre Roger et Philippe le Hardi, son suzerain. Philippe, irrité de trouver quelque résistance dans un vassal, se jeta brusquement sur le comté de Foix et assiégea la ville. L'attaque fut vivement poussée, mais la résistance ne fut pas moins ferme et moins énergique. Le roi, dont tous les efforts étaient impuissants, malgré la nombreuse armée qu'il commandait, résolut d'abattre l'énorme rocher sur lequel est assis fièrement le château. Une pareille entreprise était assez difficile, à une époque où la poudre n'était pas encore inventée. Les travaux commencèrent cependant, et furent suivis avec tant de vigueur, que bientôt, d'énormes quartiers de pierre se détachant de la masse, le rocher allait crouler. Il fallait se résigner à périr ou à se soumettre : le comte prit ce dernier parti. Il obtint sa grâce, et sa ville fut sauvée.

« La tradition et l'histoire ne nous disent rien de Foix dans les gouvernements qui suivent. L'adjonction du Béarn ôtait naturellement à cette ville une grande partie de son importance : presque tous les comtes séjournèrent à Pau.

« Les guerres religieuses qui ensanglantèrent tout le Midi désolèrent aussi le pays de Foix, et principalement la ville. Les scènes douloureuses qui avaient signalé l'époque des Albigeois se renouvelèrent avec un caractère encore plus grave. Paillès gouvernait alors à Foix pour Antoine de Bourbon, qui avait réuni dans ses mains les domaines de Foix et de Béarn avec la Navarre. Ceux de la religion, comme on disait dans ce temps-là, furent impitoyablement poursuivis. L'Ariége roula un grand nombre de cadavres; des femmes enceintes y furent même précipitées. Quand le calme fut revenu, les habitants furent déchargés des impôts qu'ils payaient. C'était un baume que la maison de Navarre jetait sur leurs cicatrices. Foix passa encore par quelques crises, tristes résultats des dissentiments religieux; mais elles ne laissèrent pas de traces aussi sanglantes.

« L'avénement d'Henri IV au trône amena bientôt la réunion de toutes les provinces du petit royaume de Béarn à la couronne de France. Foix subit la destinée du comté dont elle était la capitale, et qui avait brillé d'un si grand éclat au moyen âge. Fondue dans l'unité de la monarchie, elle ne fut plus que le siége de l'un de ses principaux gouvernements militaires. Le comté perdit son existence politique, et la Révolution le remplaça par un département qui emprunta son nom à la rivière dont les eaux baignent l'ancienne cité des Roger et des Raymond[1]. »

Le *rocher de Foix* se dresse à l'extrémité O. de la ville, à 58 mèt.

1. *Histoire des Villes de France.*

de hauteur. Du vieux château qui le couronnait autrefois, il ne reste que trois tours inégales, rattachées l'une à l'autre par des bâtiments nouvellement construits. Celle du N., basse et carrée, a l'air moderne ; cependant c'est la plus ancienne, et les patriotes enthousiastes prétendent qu'elle date du bon roi Dagobert. On y montre encore la salle de l'inquisition et les oubliettes. L'autre tour carrée, plus massive et plus haute, avec des créneaux et une petite tourelle saillante, a une physionomie toute féodale. Une prison, sans aucun style, a été bâtie entre ces deux tours. La tour ronde, située à l'extrémité du rocher, est la moins ancienne, mais la plus belle. Elle fut construite ou réparée en 1361, par Gaston Phœbus, et s'élève à la hauteur de 42 mèt. L'intérieur renferme une belle salle voûtée. Sur d'autes points moins escarpés, diverses enceintes sont indiquées par des restes de murs, depuis des siècles recouverts de lierre. Du haut de la plus vieille tour, on découvre une vue magnifique.

Le *château de Foix* proprement dit était situé à la base du rocher du côté du N. Après avoir subi plusieurs modifications, il a été transformé en palais de justice.

L'église de Saint-Volusien, reconstruite par le comte Roger II, est située sur l'emplacement de l'antique église de Saint-Nazaire : elle n'a qu'une nef ; le chœur, semi-circulaire, est entouré de jolies chapelles. Autour sont les halles couvertes. *L'abbaye*, où l'on conservait les reliques de saint Volusien, s'élevait au confluent de l'Ariége et du Larget. En l'an XII, elle fut détruite en partie par un incendie ; depuis, on l'a réparée tant bien que mal pour en faire un hôtel de la préfecture. Au second étage est la vaste salle de la bibliothèque de la ville, où les amateurs vont admirer, outre une collection de médailles trouvées dans le pays, huit gros volumes in-folio qui faisaient autrefois partie de la collection des livres de chant de la cathédrale de Mirepoix. Ces volumes sont ornés de miniatures, de vignettes, d'arabesques et de culs-de-lampe du goût le plus exquis.

Le *pont* de pierre qui traverse l'Ariége a été commencé au XIIe siècle, par Roger Ier, achevé ou peut-être reconstruit dans le XVe siècle, par Gaston, fils de Jean et de Jeanne d'Albret, enfin, élargi en 1823.

Foix possède une promenade charmante, connue sous le nom de *Villotte* : elle longe la rive g. de l'Ariége.

Le commerce de Foix consiste surtout en fers et en aciers.

De Foix à Tarascon (V. R. 91) ; — à Ax (V. R. 91) ; — à Toulouse (V. R. 89) ; — à Perpignan (V. R. 90).

ROUTE 88.

DE SAINT-GIRONS A PAMIERS.

53 kil. Route de poste.

Après avoir franchi le Baup, on laisse à dr. la route de Foix (V. R. 87), puis à g. la hauteur où se trouve situé le v. de Montjoie. Au delà de

4 kil. l'établissement thermal d'Audinac (V. R. 78), la route se bifurque : l'un des bras descend au N. vers Toulouse (V. R. 78), tandis que l'autre, continuant à suivre la direction du N. E., se dirige vers

Pamiers. Laissant à g. sur la colline.

2 kil. (6 kil.) ***Montesquieu***, v. de 772 hab. où l'on voit les ruines d'un vieux château, et la grotte remarquable de Laguère, on monte par une suite de côtes uniformes sur un plateau aride et peu habité qui s'étend au loin dans la direction du N. On descend enfin sur le versant septentrional d'un affluent de l'Arize, et, au débouché d'un autre vallon qu'on voit remonter au S. vers Rimont (V. R. 87), on atteint

11 kil. (17 kil.) ***Piconis***, ham., relais de poste situé à une petite distance au N. de *Clermont*, v. de 330 hab.

On continue à longer la rive g. du ruisseau jusqu'à son confluent avec l'Arize, rivière qui prend sa source au S. dans les montagnes d'Esplats, décrit une grande courbe vers l'E., passe à La Bastide de Sérou (V. R. 87), puis se recourbe vers le N. avant de se réunir au ruisseau de Clermont. On descend d'abord la rive g. de l'Arize, et quand on a traversé un de ses affluents nommé la Lézère, on la franchit à son tour près des ruines du *château de Roquebrune*. C'est là qu'on la voit disparaître tout à coup dans la grotte de *Roche du Mas*, dont l'ouverture n'a pas moins de 80 mèt. de hauteur, sur 50 mèt. de largeur. On peut traverser cette grotte curieuse sans flambeaux, en suivant le cours de la rivière sur une espèce de trottoir naturel, et en se laissant guider par l'arche de lumière qu'on voit poindre devant soi à l'autre extrémité. Vers le milieu, la voûte est soutenue par deux énormes piliers.

« L'intérieur de la galerie principale, dit M. Bergès, varie dans sa largeur ; mais généralement, elle est d'environ 100 mèt. sur toute la longueur de la grotte, qui est de 2 kil. ; les parois sont nues, lisses et sans stalactites. Le lit de la rivière est rempli d'une grande quantité de roches contre lesquelles les eaux se brisent avec violence. Vers le milieu de la caverne, on aperçoit une vaste ouverture conduisant à une grotte supérieure très-profonde qu'on ne peut visiter qu'à la clarté des flambeaux ; cette grotte a servi d'asile pendant les anciennes guerres. Dernièrement on a découvert une troisième grotte superposée aux deux autres.

« En 1625, le maréchal de Thémines investit le Mas d'Azil. Les habitants, ne se trouvant pas en état de résister, offrirent de se soumettre et de donner 15 000 écus pour le rachat du pillage ; mais le maréchal en exigeant 20 000, le traité fut rompu, et Thémines ordonna l'attaque contre la Roche du Mas, où plusieurs familles des villages voisins s'étaient réfugiés. Les catholiques donnèrent trois fois l'assaut ; mais, repoussés trois fois, ils furent obligés d'abandonner leur entreprise. »

Bientôt la grande route passera par la grotte elle-même, ce tunnel que l'Arize s'est chargée d'ouvrir dans la montagne, et l'on évitera ainsi le chemin dangereux que l'on a suivi jusqu'alors.

14 kil. (31 kil.) Le **Mas d'Azil** (*Asilum* ou *Mansus Asili*), chef-lieu de canton de l'arr. de Pamiers, V. industrieuse de 2619 hab., est située sur la rive dr. de l'Arize à 263 mèt. au-dessus de la mer, dans un vallon fertile entouré de collines élevées. L'église paroissiale dépendait

autrefois d'une ancienne abbaye de Saint-Benoît; dont il ne reste d'autres vestiges qu'une mosaïque dégradée.

Le Mas d'Azil possède une fabrique d'alun et d'acide sulfurique. Dans les environs on a trouvé une mine d'alun et des gisements de lignite non exploités.

Sur deux collines situées, l'une au N., et l'autre à l'E. de la ville, on voit deux dolmens très-bien conservés et composés chacun de quatre grandes pierres brutes. Trois sont dressées de champ, faisant face extérieurement, l'une à l'O., l'autre au N. et la troisième au S. La quatrième, qui est énorme, est placée sur les autres et forme une sorte de cabane que les paysans appellent *la cabane de Roland*.

Au sortir du Mas d'Azil, on franchit l'Arize; on gravit une côte, pour éviter un détour que cette rivière fait vers l'E., puis on redescend dans la vallée pour longer de nouveau la rive g. jusqu'à

3 kil. (34 kil.) *Sabarat*, v. de 823 hab., dominé par les ruines d'un vieux château, près duquel s'ouvre une grotte où les protestants, pendant les persécutions, tenaient leurs assemblées secrètes. Ici la rivière fait un coude vers le N. O. et va traverser Damazan, Montesquieu-Volvestre, et Rieux, avant de se jeter dans la Garonne vis-à-vis de Carbonne, après un cours total de 48 kil. Une route de voitures en longe les bords (V. R. 78).

On se dirige à l'E. pour traverser l'étroit plateau qui sépare le bassin de l'Arize de celui de la Lèze, et, après avoir traversé cette rivière qui prend sa source aux environs de Foix, et va se jeter dans l'Ariége près de son confluent avec la Garonne, on entre à

5 kil. (39 kil.) *Pailhès*, v. de 1212 hab., relais de poste où viennent aboutir deux autres routes : l'une, remontant la vallée dans la direction de Foix, et l'autre, descendant vers Toulouse.

En sortant de Pailhès, on s'élève de nouveau sur le plateau, puis, après avoir laissé à dr.

6 kil. (45 kil.) *Madières*, v. de 591 hab. situé dans la vallée de l'Estrique, où se trouvent à dr. *Saint-Victor* (327 hab.), à g. *Escosse* (704 hab.), on n'a plus qu'à traverser une arête de collines fertiles et bien cultivées et à franchir l'Ariége pour atteindre

8 kil. (53 kil.) **Pamiers** (Hôtels : du *Grand Soleil*, chez Gamelin; de la *Croix d'Or*, chez Catala), chef-lieu d'arrondissement et de canton du département de l'Ariége, V. de 7631 hab., située sur la rive dr. de l'Ariége, dans un petit bassin où plusieurs canaux d'eau vive, utilisés d'ailleurs pour des usines, entretiennent une belle végétation. Elle ne fut d'abord qu'un simple château construit auprès de l'abbaye de Frédélas. Selon la tradition, Roger II, comte de Foix, ayant fait bâtir ce château à son retour de la Palestine, en 1104, lui donna le nom d'*Apamia* ou *Apamée*, en souvenir de la ville] syrienne de même nom, d'où il avait rapporté quelques reliques. Cependant, au dire des habitants, leur ville existait déjà du temps des Romains, et fut détruite par les Barbares : à l'appui de leur assertion, ils citent les noms de *place aux pots*, *place au blé*, etc., donnés à quelques vignes situées aux environs de Pamiers. En 1283, la nouvelle ville formée

de l'agglomération de trois villages se déclara pour les Albigeois, mais elle fut reprise deux ans après par Simon de Montfort. En 1486, Jean de Foix, vicomte de Narbonne, qui disputait le pays à Catherine, reine de Navarre, la saccagea, et l'on vit, dit la chronique, « ruisseler le pavé du sang des meurtris, qui grossissait comme rivière d'une grande et indicible source. » Pendant les guerres de religion, elle fut prise et reprise plusieurs fois, et, en 1628, impitoyablement traitée par le prince de Condé.

L'évêché de Pamiers a été érigé en 1296.

On remarque à Pamiers la *cathédrale*, surmontée d'un ancien clocher de forme octogonale, qu'a conservé Mansard, lors de la reconstruction de la nef dans le style du XVIIe siècle. La ville possède sept autres églises, sans compter plusieurs séminaires et couvents. Il y avait autrefois des carmes, des dominicains, des cordeliers, des augustins, des carmélites, des ursulines et des clarisses; et le nombre des moines était si considérable qu'en 1560 le conseil de Pamiers refusa d'en laisser entrer d'autres, « pour ce que, disait-il, la cité avait prou de moynes, nonains, qu'elle était remplie de telle sorte de gens oyseux, qui seroient un jour pour se rendre maistres des habitants, si on permettoit ceste formillière si importune et si fascheuse. »

Il ne reste plus aucun vestige de l'ancien château, dont l'emplacement, qui a conservé le nom de *Castellat*, est devenu une promenade charmante; elle est fort élevée au-dessus de la ville qu'elle domine tout entière, et du point culminant, on voit : au S., les cimes neigeuses des Pyrénées; au N., le cours de l'Ariége et les plaines fertiles qui s'étendent vers Toulouse, tandis qu'à l'E. se montrent des vignobles et des champs.

L'hospice de Pamiers est propriétaire des bains d'Ussat (V. R. 91).

Pamiers possède des fabriques de serge, d'acier, de faux et de limes, et quelques filatures de laine et de coton. Les vins de Pamiers jouissaient autrefois d'une grande réputation, et ceux du quartier de *Baudet*, vignoble qui existe encore aujourd'hui, étaient réservés pour la table des rois.

A un quart de lieue de la ville, on voit quelques murs noircis, derniers débris de l'ancienne cathédrale, connue sous le nom de *Mas Saint-Antonin*. A la suite d'un incendie qui la détruisit, en 1493, on transféra le siége épiscopal à Pamiers. Rebâti au commencement du XVIIe siècle par l'évêque de Lussan, le Mas fut consumé par un nouvel incendie.

De Pamiers à Toulouse et à Foix (V. R. 89).

ROUTE 89.

DE TOULOUSE A FOIX.

82 kil. Route de poste. Voitures publiques tous les jours. Correspondance du chemin de fer pour 12, 10 et 8 fr.

Au sortir de Toulouse, on suit la route de Saint-Gaudens (V. R. 69) jusqu'au 10e kil.; puis, au point de bifurcation, on prend le bras qui s'ouvre à g. pour aller franchir la Garonne sur un pont de briques qui aboutit à

12 kil. *Pinsaguel*, v. de 493 hab., situé sur la rive dr. du fleuve, à 2 kil. en amont de son confluent

avec l'Ariége. Bientôt on perd de vue la vallée de la Garonne, et, se dirigeant au S. E., on remonte la vallée de l'Ariége dans la même direction que le tracé du chemin de fer. On voit à g. *Justaret* et à dr. *Pins*, formant ensemble une petite commune de 321 hab.; puis, après avoir traversé le ruisseau de Haumont, on laisse à dr. la route départementale qui dessert les communes du canton de Muret, et on continue à longer la rive g. de l'Ariége.

Après avoir franchi la Léze près de son embouchure dans l'Ariége, route se rapproche de plus en plus du chemin de fer qu'elle a jusqu'ici laissé à g. et qu'elle traverse enfin près de

9 kil. (21 kil.) *Vernet*, v. de 628 hab., situé sur la rive g. de l'Ariége presque en face de *Venerque*. Ensuite, elle franchit les deux petits ruisseaux de Rioutort et de Lantine, avant

5 kil. (26 kil.) le relais de poste de *Viviers;* puis, traversant un autre ruisseau plus important nommé la Mouillonne, vient longer le bord même de l'Ariége vis-à-vis de

6 kil. (32 kil.) *Auterive*, V. de 3448 hab. agréablement située sur la rive dr. de l'Ariége, et réunie à la route par un pont de briques. De ce pont, on a une belle vue sur la vallée fertile de l'Ariége et sur les premières montagnes boisées des Pyrénées au-dessus desquelles s'élève la cime neigeuse du pic Saint-Barthélemy. Au delà de

5 kil. (37 kil.) *Baccarets*, ham. dans le voisinage duquel se trouve un beau château ayant appartenu au maréchal Clauzel, on traverse le ruisseau du Calers et aussitôt après celui de la Jade, et on voit sur l'autre rive de l'Ariége la petite V. de *Cintegabelle* (3938 hab.), située au point où cette rivière commence à devenir navigable. A une distance de 2 kil. en amont, l'Ariége, qui descend des montagnes du S., reçoit le Lhers descendu du pic Saint Barthélemy au S. E. On laisse à une assez grande distance à l'O. le confluent des deux rivières, et, sortant du département de la Haute-Garonne pour entrer dans celui de l'Ariége, on traverse ensuite le petit ruisseau de la Laure, puis le tracé du chemin de fer, avant d'entrer à

11 kil. (48 kil.) **Saverdun,** chef-lieu de canton de l'arr. de Pamiers, jolie petite V. de 4121 hab., située à 320 mèt. au-dessus de la mer. Elle passe pour être d'origine gauloise, à cause de sa terminaison *dunum*, qui veut dire, en celte, petit monticule. On y trouve fréquemment des médailles grecques ou romaines. Pendant la guerre des Albigeois, elle soutint un long siége contre Simon de Monfort, qui fut obligé de se retirer sans avoir pu s'en emparer. L'hôpital a été fondé, en 1289, par Arnault Noël. Autour de la ville, on voit encore quelques restes des ancien nes fortifications.

Au sortir de Saverdun, on traverse l'Ariége sur un pont de bois à piles de briques, et on en remonte la vallée sur la rive dr., en ayant à g. le chemin de fer. Après avoir fait un long détour vers l'E., la route prend en droite ligne la direction du S., franchit le ruisseau du Crieu près de

7 kil. (55 kil.) *Vernet*, v. de 573 hab., qu'on voit à dr., et où vient aboutir la route de **Mazères,** ancienne résidence des comtes de Foix, patrie de Gaston, le vainqueur de Ravenne, chef-lieu de canton de l'arr. de Pamiers, V. de 3710 hab., située à 8 kil. sur la rive g. du Lhers. A l'E. de la jonction des deux routes on voit sur une colline, isolée au milieu de la plaine, *Montaut*, bourg de 1425 hab., remarquable par une vieille tour de construction gothique. Pendant les guerres de religion, il fut plusieurs fois saccagé.

8 kil. (63 kil.) *Pamiers* (V. R. 88).

Presque au sortir de Pamiers on laisse à g. la route de Carcassonne, pour continuer à remonter la plaine qui, se rétrécissant de plus en plus, se transforme graduellement en vallée. On aperçoit à dr., sur la rive dr. de l'Ariége,

4 kil. (67 kil.) *Saint-Jean du Falga*, v. de 526 hab., près duquel s'élève, sur un joli monticule, la maison de plaisance de *Longpré*, construite par Mgr de Lévis, ancien évêque de Pamiers. A l'E., un coteau, couvert de vignes, descend en amphithéâtre jusqu'à la grande route; à l'O., l'Ariége sinueuse coule au pied de collines ombragées par de belles avenues d'arbres. Du château on aperçoit, sur la rive g. de l'Ariége, le v. de *Bénagues* (213 hab.), son château fondé vers la fin du XVI[e] siècle, ses vieux ormes disposés en quinconce sur une terrasse au bord de la rivière, et enfin, plus au S., le château moderne de *Guillot*, entouré de magnifiques jardins.

Au delà de Saint-Jean du Falga, on laisse à g. le v. plus considérable de *Verniolles* (1485 hab.), où conduit une bifurcation de la route, et, après avoir décrit une courbe vers l'E., on traverse le Méridic, à

4 kil. (71 kil.) *Varilhes*, V. de 1859 hab., fort ancienne, car elle était connue au VI[e] siècle sous le nom de *Villa Saxosa*. Elle possédait un château auquel les habitants mirent le feu en 1211, pour l'empêcher de tomber en la possession de Simon de Monfort. Celui-ci ordonna d'éteindre l'incendie et laissa une garnison dans la place. Le comte de Foix ayant repris ce château, Guy de Montfort, frère de Simon, se présenta de nouveau en 1228 devant Varilhes pour en faire le siége; mais il fut tué d'un coup de flèche à la tête. En 1621, les protestants, au nombre de près de 3000 hommes, assiégèrent la ville de Varilhes; mais, attaqués par l'armée du duc d'Angoulême, ils furent obligés de lever leur camp et perdirent 5 ou 600 hommes dans le combat.

On remarque aux environs de Varilhes une grotte assez curieuse. Vis-à-vis, sur la rive g. de l'Ariége, se trouve le petit ham. de *Vals*, dont l'église est en grande vénération dans le pays.

Au sortir de Varilhes, on aperçoit à g. de la grande route le clocher de *Dalou* (563 hab.) et sa petite plaine toute couverte de vignes où sont disséminées les maisons du village. Dans les environs, on trouve des truffes. A 1 kil. au S. E., à l'extrémité supérieure du vallon du Méridic, on exploite de belles carrières situées près du v. de *Gudas* (285 hab.). C'est de là que sont sorties la plupart des pierres de taille des édifices de Foix.

De l'autre côté de l'Ariége se montre bientôt *Crampagna*, v. de 635 hab., dominé par son château en partie moderne. La tour, autrefois fort élevée, semble dater du XI[e] ou du XII[e] siècle; elle est en partie bâtie dans le roc. A quelque distance

du village, sur le revers d'un coteau boisé qui s'élève au-dessus de la rive g., s'ouvre une grotte assez vaste de laquelle sortent les eaux d'une fontaine pétrifiante connue sous le nom de *Sarrasine*.

6 kil. (77 kil.) *Saint-Jean de Verges*, v. de 589 hab. Vers 1830, on y découvrit les ruines d'un temple de Cybèle; il s'élevait sur le flanc d'une colline que les habitants du pays nomment encore la montagne d'*Opio*, faible altération du mot latin *Ops*, signifiant la Terre ou Cybèle. Pendant les fouilles, on trouva plusieurs colonnes de marbre blanc assez bien conservées, ainsi que leurs chapiteaux d'ordre corinthien. « Ces antiquités, nous apprend M. Bergès, ornent maintenant le colombier d'un honnête bourgeois de Saint-Jean. »

Presque vis-à-vis, de l'autre côté de l'Ariége, au hameau de *Saint-Agoulis*, « on a trouvé, dit M. Bergès, de nombreux débris de colonnes qui ont appartenu évidemment à un temple païen; c'est de là qu'on a tiré une petite colonne de marbre qui soutient le bénitier de l'église de Crampagna. » Au delà de

2 kil. (79 kil.) *La Barre*, simple ham., on laisse à dr., sur un plateau très-élevé qui domine la rive g. de l'Ariége, *Vernajoul*, v. de 453 hab., et bientôt après on découvre au fond du bassin les vieilles tours et le rocher de

3 kil. (82 kil.) **Foix** (V. R. 87).

ROUTE 90.

DE FOIX A PERPIGNAN.

136 kil. Route de poste. Diligence tous les jours, faisant le trajet en 15 h.

Au sortir de Foix, on traverse l'Ariége, et, laissant à dr. l'*école normale*, bâtie sur une jolie colline, on remonte la rive dr. de l'Ariége, que domine à g. une montagne nue. Bientôt la vallée s'élargit un peu, et l'on voit à l'E. un petit pic conique isolé, couvert de verdure à sa base, se dresser au milieu d'un vallon riche et bien cultivé. A l'O., de l'autre côté de l'Ariége, s'élève une montagne boisée; en face, on aperçoit déjà quelques pics de la grande chaîne.

4 kil. *Montgaillard*, v. de 902 hab. formé de deux lignes de maisons entre lesquelles passe la route, est dominé à g. par un mamelon arrondi, où l'on voit quelques vestiges d'un ancien château fort démoli sur l'ordre de Louis XIII. Vis-à-vis, sur la rive g. de l'Ariége, à l'embouchure d'un petit vallon, se montre le petit v. de *Prayols* (375 hab.).

On franchit le ruisseau du Sios, dont on suit la rive g. tant que son cours reste parallèle à celui de l'Ariége; mais, au point où les deux vallées se bifurquent, les routes se bifurquent aussi; et, tandis que celle de Tarascon et d'Ax (V. R. 91) suit la rive dr. de l'Ariége pour la remonter dans la direction du S., celle de Perpignan pénètre à l'E. dans la vallée du Sios.

4 kil. (8 kil.) *Saint-Paul de Jarrat*, v. de 1351 hab., est agréablement situé au-dessous d'une colline qui porte encore quelques débris d'un vieux château. Dans les environs, se trouvent plusieurs forges.

3 kil. (11 kil.) *Celles*, v. de 523 h., qu'on atteint après avoir franchi le Sios, possède aussi quelques établissements métallurgiques.

3 kil. (14 kil.) *Les Cantonniers*, relais de poste, au delà duquel on laisse sur la hauteur à g. *Leychert* (341 hab.), puis *Roquefixade*, v. de 641 hab., dont « le vieux château, du XIIIe siècle, semble sortir de la roche avec sa tour et ses murs ruinés, tristes débris d'une antique splendeur. » Ensuite on décrit une courbe vers le S., pour gravir la ligne de partage des eaux, et redescendre dans le vallon de la Douctouire à

4 kil. (18 kil.) *Nalzen*, v. de 421 hab., situé dans une campagne admirablement boisée. Aux environs se trouvent des gisements de plomb.

On longe pendant quelque temps le ruisseau jusqu'au point où, formant un angle droit, il se dirige au N. pour aller se jeter dans le Lhers sous la latitude de Pamiers, puis, laissant à dr. le ham. de

5 kil. (23 kil.) *Saint-Étienne*, et *Villeneuve d'Olmes*, v. de 622 hab., où l'on voit les ruines d'un ancien château, on gravit une nouvelle côte, pour redescendre dans la vallée de la Lectouire à

4 kil. (27 kil.) **Lavelanet** (auberge chez *Elanet*), relais de poste, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Foix, jolie petite V. de 2944 hab. Son nom dérive, assure-t-on, du mot latin *avellana*, noisette; il y a, en effet, beaucoup de coudriers dans ce pays. D'après M. Boucoiran, au contraire, il faudrait rattacher ce nom à celui de l'ancien dieu gaulois *Averan*. Lavelanet possède plusieurs fabriques de draps, de cuirs-laines, des filatures de laine, des tanneries, des teintureries, des scieries, des moulins à foulon, des forges. Pendant les dix dernières années, sa population a considérablement augmenté.

De Lavelanet à la station de Bram sur le chemin de fer du Midi. Voit. de correspondance, 45 kil. 5 et 4 fr. (V. R. 67).

A 4 ou 5 kil. au N. de Lavelanet, près du v. de *Larroque*, on remarque plusieurs grottes, dans l'une desquelles, appelée l'*Entonnoir*, la Lectouire va perdre une grande partie de ses eaux.

Au sortir de Lavelanet, la route abandonne la vallée de la Lectouire, monte sur une arête de collines que projette au N. le pic de Saint-Barthélemy, laisse à g.

2 kil. (29 kil.) *Saint-Jean d'Ayguesvires*, v. de 162 hab., puis descend par une suite de lacets dans la vallée du Lhers, où elle rencontre d'abord le ham. de l'*Eguillon*, et dont elle remonte la rive g. pour atteindre

6 kil. (35 kil.) **Belesta**, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Foix, petite V. de 2504 hab., située dans une position charmante sur la rive g. du Lhers. Au S. E. de Belesta, on voit des ruines appelées *Castel d'Amont* ou *vieux château*. Il résulte d'une pièce conservée dans les archives de la commune que ce castel fut fondé en 1550 par messire Jean Claude de Lévi-Daudou, et tout porte à croire que, n'ayant jamais été achevé, il fut entièrement détruit par les protestants.

A l'E., une forêt de sapins, longue de plus de 10 kil., recouvre les hauteurs; on y trouve des cavernes profondes qui décèlent un vide immense et l'existence d'un lac souterrain; au N. E., s'ouvre un joli vallon connu sous le nom de *Val d'Amour*.

A quelque distance en amont de Belesta, on peut aller visiter la célèbre fontaine intermittente de *Fontestorbes*, si abondante que ses eaux, jointes à celles du Lhers, jusqu'alors simple ruisseau, suffisent pour alimenter, en se divisant, une

grande forge et des usines. La source coule par intervalles, disparaissant pendant 32 min. 30 sec., après chaque écoulement de 36 min. 36 sec. de durée; le retour de l'eau est annoncé par un bruit assez fort. Les pluies font cesser l'intermittence et rendent le cours continu.

Les habitants de Belesta exploitent en grand les carrières de marbre du voisinage et se livrent à la fabrication du fer.

Excursion de Belesta au château de Montségur.

En sortant de Belesta, on remonte la vallée du Lhers, puis, laissant à g. la source de Fontestorbes et les montagnes que couronne la forêt de Belesta, on vient passer à (4 kil.) *Fougax*, situé sur la rive dr. et formant avec *Barrineuf*, situé sur la rive g., un v. de 1699 hab. La vallée se bifurque; l'un des deux vallons, celui de g. ou du Frau, remonte directement au S. vers le col de la *Marmade* (V. R. 95), tandis que l'autre, celui de dr. ou du Lhers proprement dit, se dirige d'abord à l'E., puis au S. vers le pic de Saint-Barthélemy (V. R. 92). On suit le vallon du Lhers, et, après 2 h. de marche environ, on voit s'élever à dr., au sommet d'un roc en apparence inaccessible, le **château de Montségur.** « Ses ruines, dit M. Bergès, sont aujourd'hui peu importantes; mais elles suffisent pour témoigner de son ancienne puissance. L'an 1244, un grand nombre d'Albigeois, commandés par de vaillants chevaliers qui s'étaient illustrés dans toutes les guerres de la province, vinrent se réfugier dans les murs de ce château, pour échapper à la vengeance de leurs ennemis. Pierre Amélie, archevêque de Narbonne, et Durand, évêque d'Alby, avec divers autres seigneurs, rassemblèrent des milliers de fanatiques et vinrent investir la place. L'attaque et la résistance furent des plus vives. Les assiégeants commençaient même à désespérer, lorsque des montagnards, habitués à gravir les rochers, escaladèrent les fortifications et se rendirent maîtres du château. Alors on traça une enceinte auprès de la montagne, on l'entoura de pieux, et, ayant dressé un bûcher au milieu, on fit périr dans les flammes les 200 victimes qu'on avait trouvées dans le château, hommes, femmes et enfants. » Au pied des ruines, sur la rive g. du Lhers, se trouve *Montségur*, v. de 800 hab.

En franchissant une arête de collines, et en descendant par le vallon d'Ourliac, on atteint en 1 h. de marche la vallée de la Lectouire; on traverse le torrent avant d'entrer à *Montferrier*, jadis petite ville, aujourd'hui b. de 1835 hab. On y voit encore d'épaisses murailles, dans l'enceinte desquelles existait autrefois une forteresse. L'église a été construite en 1212, ainsi que l'indique une inscription que le temps n'a point effacée. « Ce qu'elle avait de remarquable, dit M. Bergès, c'était de porter sur sa voûte un couvent de capucins dont on voit encore des vestiges. »

De Montferrier, on n'a qu'à descendre le long de la Lectouire pendant 2 h. environ pour atteindre Lavelanet (Voy. ci-dessus).

———

Après avoir franchi le Lhers, la route se dirige à l'E., traverse le Val d'Amour, et, laissant à dr. sur la montagne la grande forêt de Belesta, monte au col situé à l'extrémité du Val d'Amour, pour redescendre dans le vallon du Blau, où se trouve

12 kil. (47 kil.) *Puivert* (1786 hab.), premier v. du dép. de l'Aude. Aux environs on voit les ruines d'un château dont Simon de Montfort s'empara en l'an 1210. Continuant à se diriger vers l'E. à travers un pays accidenté, on passe à *Nébias* (668 hab.); on laisse à g. *Brenas* (706 hab.), puis à dr. *Ginoles* (374 hab.), où jaillissent des eaux minérales, et on descend par de grands zigzags dans la vallée fertile de l'Aude, sur la rive g. de laquelle se trouve à 283 mèt.

15 kil. (62 kil.) **Quillan,** chef-lieu de canton de l'arr. de Limoux, V. industrieuse contenant une population de 1996 hab., et dominée par les ruines d'un château fort. Les hauteurs qui s'élèvent en amont au-dessus de la vallée supérieure de l'Aude, sont encore couvertes de belles forêts. Les *roules* sont transportées à Quillan, où les autres villes du département vont chercher leurs bois de construction.

Quillan possède plusieurs fabriques de draps et de plâtre, et des scieries. On remarque à une petite distance les forges et scieries mécaniques appartenant à M. de La Rochefoucauld. Pour le service de cette usine, on a percé une montagne sur une longueur d'environ 160 mèt., et on y a fait passer l'eau de la rivière d'Aude, qui forme une belle nappe d'environ 10 mèt. de chute.

De Quillan à Quérigut et à Montlouis (V. R. 100); — à Carcassonne, 53 kil., 5 et 4 fr. (V. R. 99).

On franchit l'Aude à Quillan, et l'on se dirige à l'E. à travers des campagnes bien cultivées.

3 kil. (65 kil.) *Pont de Charla*, relais de poste, où la route se bifurque. Laissant à g. le bras qui descend vers le N., on remonte à dr. celui qui longe le ruisseau de la Valette, dominé au S. par les hauteurs de la forêt de *Fange*. A l'extrémité du vallon, se trouve

11 kil. (76 kil.) *Saint-Louis*, formant, avec les hameaux avoisinants de *Richous* et de *Parahou*, une petite commune de 377 hab.

La route gravit alors les hauteurs nues et rocheuses de l'arête que projette au N. le Roc de l'Escales, qui réunit les Pyrénées aux Corbières; puis, après avoir atteint le **col de Saint-Louis,** haut de 590 mèt. au-dessus du niveau de la mer, elle descend par une longue rampe dans la fertile vallée de la Boulsane, qu'elle traverse après être sortie du département de l'Aude pour entrer dans celui des Pyrénées-Orientales.

9 kil. (85 kil.) **Caudiès,** V. de 1969 hab., ainsi appelée à cause de l'eau thermale d'*Aiguebonne* qui jaillit à une petite distance au S., et agréablement située à 347 mèt. au pied méridional du mont *Bugarach* (1263 mèt.), le plus élevé de la chaîne des Corbières. Au S. E., sur un mamelon élevé, on remarque l'ermitage de *Notre-Dame de la Vall*, qui renferme un joli retable en pierre sculptée, de la fin du XVe siècle. De la chapelle, on jouit d'une belle vue sur la vallée de Caudiès et sur les roches arides qui l'entourent de tous côtés. En se retournant, on voit au S. le v. de *Fenouillet* (1257 h.), dominé par le donjon d'un vieux château en ruines.

Au sortir de Caudiès, on longe la rive dr. de la Boulsane au-dessous

d'une longue crête rocheuse, puis on oblique à g. pour franchir cette rivière en amont de son confluent avec l'Agly, descendu des hauteurs du N. O.

11 kil. (96 kil.) **Saint-Paul de Fenouillet** (*Feniculata*), chef-lieu de canton de l'arr. de Perpignan, b. de 2164 hab., est construit sur une éminence au-dessus de la rive g. de l'Agly. A quelques centaines de mètres en aval de leur confluent, les eaux réunies de la Boulsane et de l'Agly se sont creusé un lit à travers une chaîne calcaire; des deux côtés les parois sont coupées perpendiculairement comme par un ciseau : un pont hardi, appelé pont de la *Fou* ou *Foun*, fait communiquer les chemins taillés de part et d'autre au pied du rocher. Tout près du pont, sur la rive g., jaillit la source saline de la *Foun* (*Fontaine*), dont l'eau est reçue dans un bassin de pierre, sous une petite bâtisse voûtée.

Excursion à Saint-Antoine de Galamus.

A 4 kil. au N. de Saint-Paul, se trouve l'ermitage de **Saint-Antoine de Galamus.** Pour s'y rendre, on gravit d'abord le versant méridional d'une montagne par des pentes faciles, puis, contournant cette montagne du côté de l'O., on entre dans un étroit vallon resserré entre deux parois rocheuses sur lesquelles croissent çà et là des touffes de buis et des arbres magnifiques; à g., roulent et se brisent à une grande profondeur les eaux de l'Agly, à peine échappées d'une étroite coupure qu'elles ont creusée à travers la chaîne des Corbières. En un quart d'heure de marche entre les chênes verts, les arbousiers, les lauriers et les buis, on arrive au pied du rocher pyramidal dans lequel s'ouvre la grotte.

Dans une cour d'entrée se trouve la maison de l'ermite, qui sert aux pèlerins de cuisine et de salle à manger; on y voit aussi la fameuse cloche que les femmes stériles devaient aller mettre en branle pour devenir mères. La grotte, où l'on monte par un escalier de 25 degrés, contient deux autels de marbre, dont l'un porte la statue du saint, ayant à ses pieds son fidèle compagnon. A g. de ce premier souterrain, s'en ouvre un second, où une eau fraîche et limpide filtre goutte à goutte à travers les fissures du rocher.

A quelques kil. au S. de Saint-Paul, se trouve le v. d'*Ansignan* (301 hab.), où l'on remarque un très-beau pont-aqueduc datant d'une époque antérieure au XIIIe siècle. Ce pont est formé de deux grandes arches jetées sur l'Agly et surmontées d'une suite d'arcades plus petites, dont les piliers sont percés par une galerie où passe le chemin public, et dont les voûtes supportent un canal d'irrigation.

Au sortir de Saint-Paul de Fenouillet, la route de Perpignan, s'éloignant de l'Agly, se dirige à l'E.

8 kil. (104 kil.) *Maury*, v. de 1342 hab., est situé sur un petit monticule, dans une contrée fertile en fruits et surtout en excellents raisins. Au N., sur un roc détaché de la chaîne des Corbières, faisant de loin l'effet d'une dent canine, se dresse le *château de Quéribus*, dont le donjon octogonal contient encore une salle voûtée; un bel escalier placé dans une tourelle monte à la terrasse de la tour, d'où la vue embrasse un vaste horizon sur les rochers jaunes et les plaines vertes du Roussillon, et plus loin, sur les montagnes neigeuses de la grande chaîne.

En suivant le vallon de Maury, on arrive de nouveau sur les bords de l'Agly, qui vient de décrire une grande courbe vers le S., et on traverse cette rivière sur un pont de pierre pour entrer à

10 kil. (114 kil.) **Estagel,** chef-lieu de canton de l'arr. de Perpignan, b. de 2313 hab., agréablement situé dans une charmante position sur la rive dr. de l'Agly, vis-à-vis du vallon de la Verdouble qui remonte vers le N., et où l'on aperçoit au loin la tour de *Tautavel*. C'est l'une des communes du Roussillon qui cultive le mieux l'olivier, et dont l'huile se rapproche le plus de celle de Provence. Ses habitants s'occupent aussi beaucoup d'agriculture. On exploite dans les environs de belles carrières de marbre gris, et l'on y montre deux menhirs que les paysans appellent des *pierres enchantées*.

Estagel est la patrie de la famille Arago. Vis-à-vis de la maison où naquit le célèbre physicien, astronome, orateur et homme d'État, on a placé son buste sculpté par David d'Angers.

A 3 kil. à l'O. d'Estagel, également sur la rive dr. de l'Agly, se trouve le bourg de *La Tour de France* ou simplement *La Tour*, qui était autrefois le premier château de la frontière du Languedoc, construit en face du château roussillonnais d'Estagel.

Au delà d'Estagel, on laisse à dr. les ruines de l'*ermitage de Saint-Vincent*, puis les débris de quelques grottes que les Bohémiens habitaient autrefois, et l'on arrive sous les *Peñas* ou *Rochers*. Au sommet, s'élève un ermitage où l'on parvient en suivant les nombreux contours d'une rampe très-rapide et en montant un escalier de 50 marches qui domine un précipice. D'après la légende, un bœuf égaré aurait découvert l'image de la Vierge cachée dans les rochers, et la chapelle aurait été bâtie sur le lieu même de cette découverte. Elle a été détruite en 1793. Derrière ses ruines, on voit un pignon de rochers escarpés qu'on appelle *lo salt de la donzella*, parce que, suivant la tradition, une jeune fille contrariée dans son amour, sauta de cette pointe dans le précipice.

11 kil. (125 kil.). *Espira de l'Agly*, v. de 1010 hab., est situé sur la rive dr. de la rivière dans une contrée fertile en excellents vins; on y trouve une source minérale. L'église, de construction romane, offre un portail assez richement orné.

On laisse à g. la vallée de l'Agly, qui descend à l'E. vers *Rivesaltes* (V. R. 98), et l'on remonte au S. E. la rive dr. de l'Œil de la Mole.

3 kil. (128 kil.). *Peyrestortes*, v. de 466 hab., dont le nom a dû quelque célébrité à la défaite que les Espagnols y subirent le 17 juillet 1793. Ils occupaient en force les hauteurs qui dominent le village du côté du S., et menaçaient de se porter sur Perpignan, lorsqu'ils furent attaqués intrépidement à 8 h. du soir sur le flanc droit par les troupes que commandaient le général d'Aoust et le représentant du peuple Cassagnes. Chassés de leur formidable position en moins de 2 h., ils s'enfuirent au milieu du gros de leur armée campée à Thuir, à 20 kil. au

S., abandonnant leur bagage et 43 bouches à feu de tout calibre.

Au *Vernet*, on rejoint la route de Narbonne (V. R. 98).

8 kil. (136 kil.) **Perpignan** (V. R. 98).

ROUTE 91.

DE FOIX A AX.

42 kil. Route de poste. Trois services par jour, sans compter la diligence de Toulouse. De Toulouse à Ax, 17 fr., 15 fr. et 12 fr. 50 c.

7 kil. de Foix à l'embranchement de la route de Perpignan (V. R. 90).

Après avoir laissé à g. l'embranchement de la route de Perpignan, on continue à longer la rive dr. de l'Ariége par une belle route, sur certains points taillée dans le roc. On découvre de beaux points de vue. En face, on voit les pics grisâtres ou neigeux de la grande chaîne apparaître au-dessus des divers plans de montagnes qui se dressent à l'horizon; à g., s'élève une montagne cultivée de la base au sommet; à dr., au fond de la vallée, de grands arbres laissent à peine entrevoir l'Ariége, profondément encaissée dans son lit de rochers. Sur la rive opposée, à mi-côte, apparaît *Montoulieu*, v. de 832 hab., près duquel on exploite de la terre à porcelaine assez estimée. En se retournant, on voit encore la ville de Foix au pied de son rocher.

On passe au-dessus d'une fabrique d'acier, située sur le bord même de l'Ariége, au milieu des arbres, puis on traverse le ham. de

3 kil. (10 kil.) *Garrabet*, et on laisse à dr., sur la rive opposée de l'Ariége, le v. d'*Amplain* (170 hab.). Au delà de

2 kil. (12 kil.) *Mercus*, v. de 813 hab., on franchit un petit torrent, et bientôt on commence à remarquer sur la dr., de l'autre côté de la vallée, la singulière montagne de *Soudours* ou *Sedoure* (1067 mèt.), qui, vue de ce côté, semble un grand cône tronqué par le sommet. Derrière se cache *Arignac*, v. de 800 hab., près duquel on exploite deux importantes carrières de plâtre; et par delà, on voit de belles prairies monter à l'O. vers le col de Massat.

A l'embouchure du torrent de Cazanave, et au pied même de Soudours, qui s'élève à l'O., on traverse

2 kil. (14 kil.) *Bonpas*, v. de 253 hab., puis on laisse à dr. les vallons qui remontent vers Bédeillac et les prairies de Saurat; enfin on aperçoit du même côté le confluent du Gourbit et de l'Ariége, avant d'atteindre

2 kil. (16 kil.) **Tarascon** (V. R. 85).

On sort de Tarascon par la route de Vicdessos, qu'on suit jusqu'au pont de Sabart, qui traverse l'Oriége. Laissant alors à dr. la gorge étroite d'où sort l'Oriége, on entre dans la vallée supérieure de l'Ariége, dont on remonte la rive g. entre des montagnes arides et jaunâtres. En se retournant, on voit encore derrière Tarascon la singulière montagne de Soudours. Sur la rive dr., on aperçoit bientôt, sous une montagne rocheuse, criblée de cavités, entre de beaux groupes d'arbres, l'établissement de

3 kil. (19 kil.) **Ussat** (Hôtels *Cassagne, de la Renaissance, Rouan, des Voyageurs*), séparé de la route par l'Ariége et situé à 500 mèt. env. au-dessus de la mer.

Les eaux d'Ussat sont connues depuis plusieurs siècles. Le fils d'un seigneur voisin s'étant guéri d'une

blessure grave dans une mare que les paysans lui avaient recommandée, son père reconnaissant fit construire au-dessus de cette mare des espèces de caveaux, où les malades allaient se baigner. Plus tard, les bains devinrent la propriété de l'hospice de Pamiers, à la charge par lui d'y entretenir 16 malades pauvres. On parle aujourd'hui de les affermer ou de les vendre, mais rien n'est encore décidé.

L'*établissement thermal*, auquel on arrive en allant jusqu'au pied du rocher, à l'extrémité occidentale du jardin, est un édifice de construction nouvelle; il se compose d'un corps de logis renfermant 38 cabinets à baignoires, précédé d'un péristyle d'ordre dorique, et flanqué de deux pavillons, dont l'un est réservé aux douches et l'autre aux piscines. Dans une saison régulière, on pourrait y donner 40 000 bains environ; dans l'année 1856, on y a donné à 1500 malades un total de plus de 32 000 bains. Le prix des bains varie selon les heures: une heure favorable se paye 1 fr., y compris 10 c. pour le baigneur; une heure moins favorable, 80 c.; un bain pour un domestique, 60 c.

En face de l'établissement est la maison de M. F. Vergé, médecin-inspecteur des eaux.

LES EAUX.

Eau thermale, saline.

Connue depuis longtemps.

Émergence : D'anciennes alluvions recouvrant le pied des rochers qui bordent à droite la vallée.

Une source ou plutôt un lac souterrain alimentait l'ancien établissement. M. François est parvenu à capter dans l'intérieur de la montagne les vraies sources, dont le produit est maintenant préservé de tout mélange soit avec les eaux de l'Ariége, soit avec d'autres sources froides. Séparées du lit de l'Ariége par une banquette de terrain perméable, les eaux thermales filtraient à travers cette banquette, et se perdaient dans la rivière lorsque, le niveau de celle-ci baissant, la pression de ses eaux ne s'opposait plus aux infiltrations de la nappe minérale. Un canal latéral à l'Ariége a été creusé et rempli par l'eau de cette rivière, de manière à obtenir un barrage liquide à pression hydrostatique constante. Grâce à ces travaux, la déperdition des eaux minérales a cessé.

Débit en 24 h. : 820 mèt. cubes d'eau minérale sont retenus par des barrages convenables dans l'intérieur de la montagne, et 520 mèt. cubes, soit 5200 hectol., sont à la disposition de l'établissement pour l'usage quotidien, qui ne s'élève pas encore à ce chiffre.

Température : Elle s'abaisse à mesure que l'on s'éloigne du griffon, de manière que, marquant 36°,20 à la baignoire n° 1, elle n'est plus que de 31°,55 à la baignoire n° 38; ce qui permet de donner aux malades, suivant les indications, des bains de température graduée, sans altérer la pureté de l'eau minérale.

Caractères particuliers : Eau limpide, incolore, sans odeur, saveur amère très-faible, onctueuse à la peau.

Effets physiologiques : Eau adoucissante et sédative quand on l'emploie à une température modérée, excitante à la plus haute température, surtout chez les personnes impressionnables; elle agit principalement sur le système nerveux.

L'eau d'Ussat ne se transporte pas.

Classification chimique : Eau carbonatée à base de chaux, avec forte proportion de sulfate terreux.

M. Chevallier, cité par l'Annuaire des eaux de la France, indique l'existence de l'arsenic dans le dépôt ferrugineux de cette eau. M. Filhol n'en a pas pu trouver.

Analyse (Filhol, 1855).

	Eau 1 lit. gr.
Carbonate de chaux.........	0,6995
» de soude.........	0,0381
» de magnésie......	traces
» de fer............	traces
Sulfate de magnésie.........	0,1791
» de soude...........	0,0583
» de potasse..........	0,0200
» de chaux............	0,1920
Chlorure de magnésium......	0,0420
Matière organique et perte...	0,0471
	1,2761

	gr.
Acide carbonique.....	16,57
Azote................	20,38
Oxygène..............	1,05
	38,00

Bibliographie : Dieulafoy, notice sur l'établissement des bains d'Ussat. Toulouse, 1848. — F. Vergé, nouvelle notice sur les eaux d'Ussat. Foix, 1856; in-8. — Filhol, analyse chimique des eaux minérales d'Ussat. Pamiers, 1856; in-8.

Sauf le jardin et les allées ombreuses qui conduisent de l'établissement aux bords de l'Ariége, il n'y a pas à Ussat de promenades proprement dites. Vers le soir, les baigneurs se dirigent de préférence sur la grande route et sur les chemins vicinaux, qui conduisent aux v. d'*Ussat* (205 hab.), situé à 1 kil. au N. dans un vallon rocheux, et d'*Ornolac*, bâti au N. E., à l'entrée d'un autre vallon.

Les *grottes Lombrive* (mot qui, d'après M. Boucoiran, dérive du nom de l'ancienne divinité gauloise *Ilhumber*) sont situées vis-à-vis de l'établissement, sur la rive g. de l'Ariége. Après avoir franchi le pont de pierre qui relie la route à l'établissement thermal, on y monte en 30 min. L'une d'elles est très-vaste, et il faut, dit-on, une heure entière pour en atteindre l'extrémité, où l'on trouve un lac très-profond; certaines salles ne peuvent être visitées qu'à l'aide d'échelles. On y a découvert des ossements humains confondus dans une couche de limon avec des débris d'ours et d'autres animaux, et recouverts d'une couche calcaire. Plusieurs de ces débris sont conservés à la bibliothèque de Foix, et notamment un crâne appuyé sur les doigts d'une main.

Ces grottes communiquent probablement avec celles de Niaux, situées de l'autre côté de la montagne (V. R. 85).

Au sortir d'Ussat, la route continue à longer la rive g. de l'Ariége et, laissant à g. le ham. d'*Ornolac*, vient traverser

3 kil. (22 kil.) *Bouan*, v. de 170 hab., assez agréablement situé à l'entrée d'un vallon cultivé, qui remonte au S. vers le Roc de Gestiès. Aux environs, on voit dans les rochers, et à l'entrée de plusieurs grottes, des restes d'antiques fortifications, connues des habitants sous le nom de *las gleizos* (les églises). Elles datent, dit-on, des guerres des Sarrasins.

Ici le paysage perd son caractère aride et désolé. La route passe entre des allées de peupliers, des bosquets de saules et des prairies; sur la rive dr. de l'Ariége, continue à s'étendre une longue crête rocheuse; mais, au delà de ses beaux escarpements déchirés, on voit de larges vallons s'élever vers la crête neigeuse, que couronne à son extrémité orientale la triple cime du Saint-Barthélemy. On laisse à dr.

1 kil. (23 kil.) *Sinsat*, v. de 192 hab., et

1 kil. (24 kil.) *Aulos*, v. de 119 hab., à l'O. duquel les ruines du *Château-Verdun* couronnent une colline élevée. Le château plus moderne, qu'on voit à dr. sur une éminence ombragée de sapins, de frênes et de mélèzes, est celui de *Gudane*, construit, vers 1750, par un opulent maître de forges, qui avait autrefois reçu des paysans le nom de roi des Pyrénées. Les mines de fer des environs ne sont plus exploitées aujourd'hui. Le v. situé de l'autre côté de la rivière, au milieu d'arbres touffus, sur les bords du ruisseau Moulines, est *Verdun* (635 hab.). On y trouve une source thermale.

On traverse le torrent de l'Aston, dont la vallée remonte au S. entre des escarpements boisés jusqu'aux neiges de *Fontargente*, sur les frontières d'Andorre; puis l'on voit, en se retournant, *Aston*, v. de 510 hab., situé le long de la rive g. du cours d'eau du même nom, dans le voisinage d'une source sulfureuse; et *Larcat*, v. de 481 hab., perché au-dessus de la vallée, sur un rocher en apparence inaccessible.

2 kil. (26 kil.) **Les Cabannes**, chef-lieu de canton, b. de 516 hab., assez bien bâti, n'est composé que d'une rue étroite. En face, de l'autre côté de l'Ariége, s'élève, sur une petite montagne verte et isolée, l'ermitage en ruines de *Saint-Pierre*.

Des Cabannes au pic Saint-Barthélemy (V. R. 92).

Au sortir des Cabannes, la route fait un coude vers le S. pour suivre les détours de l'Ariége, puis reprend la direction de l'E. vis-à-vis d'*Albiès*, v. de 428 hab., situé au-dessous de l'Ermitage Saint-Pierre, au pied d'une belle montagne cultivée presque jusqu'au sommet.

Plus loin, également de l'autre côté de la rivière, se trouve *Vèbre*, v. de 399 hab., où l'on remarque un petit castel délabré, près duquel jaillit une source d'eau minérale ferrugineuse. Sur le sommet d'un mamelon isolé, se dressent les ruines du *château de Lordat*, qui, peu remarquables en elles-mêmes, offrent un aspect pittoresque. On ne saurait déterminer au juste l'époque de la fondation de ce château, mais on sait qu'il existait déjà dans le x[e] siècle. L'enceinte en est très-vaste; on y voit encore les restes de la citerne. Le rocher sur lequel il est bâti est inaccessible de trois côtés, et on ne peut y parvenir que par un sentier étroit, tracé sur le versant oriental. Roger II, comte de Foix, en fit don à l'abbaye de Cluny, en 1074. Jacques I[er], roi d'Aragon, y mit garnison pendant la guerre de Philippe le Hardi, roi de France, contre le comte de Foix. C'est après avoir dépassé la *Remise* et

4 kil. (31 kil.) *Lassur*, v. de 194 hab., qu'on arrive au pied de ces débris, situés sur le versant opposé de la vallée. Derrière la crête qu'ils dominent se trouve le village de *Lordat* (188 hab.), où l'on exploite des carrières de marbre. Nulle part l'industrie du montagnard n'est plus admirable qu'aux environs de ce village. Sur ces longues pentes hérissées de saillies rocheuses, le plus petit espace libre

est semé en blé; en plusieurs endroits, ces intrépides et persévérants agriculteurs taillent le roc en forme d'escalier, et élèvent des murs de pierre destinés à soutenir le peu de terre qu'ils recueillent alentour. Le blé, ainsi cultivé, est le meilleur du pays. Çà et là on remarque une croix dans les jardins ou dans les champs. Chacune de ces croix indique que dans cet endroit on a retiré un quintal de minerai de fer.

On laisse à g., sur l'autre rive, *Garanou*, v. de 216 hab., avant de traverser

3 kil. (34 kil.) *Luzenac*, v. de 461 hab., dont les maisons, divisées en deux groupes, occupent les deux bords du torrent. A l'E., on voit le v. d'*Unac* (341 hab.), sur un mamelon pittoresque, à l'entrée d'un vallon qui monte en droite ligne vers le pic de Saint-Barthélemy.

La vallée se resserre, et la route, ne pouvant suivre le bord même du torrent, gravit l'extrémité d'un promontoire, puis redescend pour franchir l'Ariége, qui fait un grand détour vis-à-vis de

3 kil. (37 kil.) *Perles*, v. de 416 hab., au delà duquel la vallée, bassin d'un ancien lac, jadis retenu par une digue de rochers dont on distingue encore les traces, s'élargit de nouveau; on passe vis-à-vis de la forge du Castelet, puis on traverse le grand v. de

3 kil. (40 kil.) *Savignac* (507 hab.), où se voit une maison ayant presque l'apparence d'un château, et, laissant à dr. un petit vallon, au fond duquel brille une cascade, on se dirige au S. pour atteindre

2 kil. (42 kil.) **Ax** (Hôtels : *Boyé*, *Sicre;* appartements à louer dans la maison *Tardieu* et dans d'autres maisons), chef-lieu de canton de l'arr. de Foix (Ariége), petite V. de 1710 hab., assise en partie sur un rocher peu élevé, à 710 mèt. d'altitude, au confluent des trois vallées supérieures de l'Ariége : de Mérens au S., d'Orgeix au S. E., d'Ascou à l'E.

Le nom seul d'Ax, provenant évidemment du mot latin *aquæ*, suffit à prouver que les eaux thermales de cette ville étaient connues des Romains. Pendant le moyen âge, elles ne furent pas complétement délaissées, et l'on montre près de l'hôpital un large bassin construit en 1200, et portant encore le nom de *Bain des Ladres;* mais c'est surtout depuis le commencement du XVIIIe siècle que les eaux d'Ax sont de plus en plus fréquentées.

On compte environ 53 sources sulfureuses jaillissant de tous les points du bassin : on dirait que la ville tout entière repose sur un réservoir d'eau bouillante. Aussi, près d'Ax, la neige reste moins longtemps sur le sol que dans les autres endroits de la vallée, et en plusieurs endroits l'eau de l'Ariége est sensiblement réchauffée par son mélange avec l'eau chaude des jets souterrains. Les habitants d'Ax se servent des eaux thermales pour tous les usages domestiques et pour le lavage des laines.

Ax possède trois établissements principaux. Le plus ancien, mais aussi le plus négligé, est celui du *Couloubret;* c'est le premier que l'on trouve à g. en entrant dans la ville, auprès d'un petit canal. « Sa position en contre-bas du sol, dit M. Boucoiran, lui donne un triste et sombre aspect. La principale source, remarquable par son abondance et sa chaleur, jaillit du roc à quelques pas de l'établissement. Comme la force et la chaleur de l'eau ne permettent pas de l'employer immédiatement au sortir de la source, on l'affaiblit au besoin avec de l'eau froide. C'est la même qui sert à alimenter les buvettes et plusieurs baignoires.

« Le second établissement, fondé en 1820, et visité surtout par les riches malades, est connu sous le nom de ***Bains de Breilh.*** Il est situé au fond d'un jardin attenant à l'hôtel Sicre, dans une agréable position, à l'entrée de la route de l'Hospitalet et sur un sol où coulent plusieurs sources thermales. Il possède deux buvettes et douze baignoires. Les baigneurs, pouvant se loger aux Thermes, ne sont pas exposés aux variations de température.

« L'établissement du *Teich Saint-Roch*, construit le long d'une série de grottes thermales, est situé sur la rive g. de l'Ariége. Alimenté par huit sources abondantes, il possède quarante baignoires. Les étrangers qui veulent y prendre des bains y trouvent des logements, comme au Breilh. »

L'hôpital Saint-Louis, situé à l'extrémité d'une allée de platanes, a été fondé en l'an 1270, et restauré en 1847. — L'*église* d'Ax est surmontée par une tour carrée de construction moderne; sa porte est ogivale; quant à l'intérieur, il ne présente aucun intérêt. — Les rues de la ville sont en général fort sales et fort étroites, et l'atmosphère y est sans cesse imprégnée d'odeurs repoussantes. — A peu de distance à l'O., on voit une métairie qui ressemble à une forteresse avec son donjon; il est probable qu'elle est en effet d'origine féodale.

Ax est la patrie du médecin *Roussel.*

Pour boire pendant toute la saison on paye 1 fr. 25 c.
Un bain coûte 0 80

Le médecin inspecteur est M. Alibert.

LES EAUX.

Eaux thermales sulfureuses.

Connues très-anciennement, dès l'époque romaine.

Émergence : Atterrissements superposés au terrain granitique.

Cinquante-trois sources, employées pour la plupart aux usages médicaux; plusieurs et des plus actives coulent par la voie publique, et servent aux usages domestiques. Celles qui sont consacrées aux malades sont réparties entre les trois établissements du Couloubret, du Teich et du Breilh. Les principales sont, au Couloubret : la Canalette, la Gourguette, Montmorency, les bains forts vieux et nouveau, la douche, l'étuve; au Breilh : la S. nouvelle, la Petite sulfureuse, la Pyramide, la S. Fontan; au Teich : l'Eau bleue, les Buvettes de Saint-Roch, la Pompe, la buvette du petit robinet, la grande Pyramide, la S. Viguerie.

Les auteurs apprécient d'une manière différente la nature et la propriété des sources d'Ax. M. C. Alibert les a classées en trois familles : la première ne contenant ni soufre ni barégine, la deuxième contenant du soufre combiné et de la barégine, la troisième contenant du soufre libre et pas de barégine. Cette appréciation est repoussée par M. Filhol, à qui ses expériences ont donné des résultats différents;

il a trouvé du soufre dans les eaux de la première famille, en les examinant le plus près possible du griffon, et de la matière azotée dans ces eaux et dans celles de la troisième famille rapprochées par l'évaporation. Le blanchiment des eaux et le dépôt de soufre dans les conduits, considérés par M. Alibert comme indiquant la présence du soufre à l'état libre, est pour M. Filhol, dans les eaux d'Ax, comme dans celles de Luchon, le résultat de réactions qui ont lieu au contact de l'air entre les éléments constitutifs de ces eaux.

Densité : Breilh, S. n° 1, 1,0045; S. n° 5 (douches) 1,0044 (Magnes-Lahens, 1821).

Température (Filhol, 1853).

Couloubret.	
Bain fort nouveau	43,8
Montmorency	30,3
Étuve	66,8
Breilh.	
Canalette	27,4
Petite sulfureuse	45,0
Fontan	53,0
Douche	56,0
Étuve	62,0
Teich.	
Eau bleue	45,0
Buvette Saint-Roch; à droite	42,0
» » à gauche	38,0
Quod	64,0
Viguerie	73,2
Sur la voie publique.	
Canons	75,4
Rossignol supérieur	77,5

Caractères particuliers : Eaux limpides au griffon, ne se troublant ni par les pluies ni par les orages; quelques-unes blanchissent au contact de l'air, et leurs conduits contiennent du soufre sublimé. Une des sources du Teich présente une couleur bleue, attribuée par M. Fontan à une illusion d'optique, tenant, suivant M. Filhol, à la présence d'une faible quantité de soufre en suspension, qui donne à cette eau une couleur blanche ou bleue, suivant que la couche d'eau est plus ou moins épaisse. Odeur et saveur d'œufs pourris.

Service médical : Un médecin inspecteur.

Emploi : Boisson, bains de baignoire et d'étuve, douches.

Climat : Doux en été et en automne, variations brusques de température, rosée abondante le soir.

Effets physiologiques : La grande variété qui distingue les sources d'Ax les rend applicables au traitement d'un grand nombre d'affections, et permet de les employer chez des malades de constitutions très-différentes. G. Astrié et M. Filhol classent les bains et les buvettes en trois groupes : 1° Eaux douces, convenant dans les affections nerveuses, sédatives sans effet débilitant : Canalette, Gourguette, Montmorency (Couloubret), sources n° 1 à 4, S. nouvelle (Breilh), S. n° 6, eau bleue, buvette Saint-Roch, grand bassin, pompe (Teich). L'eau bleue passe pour antigraveleuse. 2° Sources moyennes, applicables au traitement spécifique des affections qui réclament les eaux thermales et sulfureuses chez des sujets dont les systèmes nerveux ou circulatoires demandent beaucoup de ménagements : n° 4 et réservoir des cabinets 5 à 9 (Couloubret); petite sulfureuse, n° 6, Pyramide (Breilh) : n° 4, buvette ouest de Saint-Roch, S. Astrié, petit robinet (Teich); 3° Sources fortes, convenant aux constitutions molles, lymphathiques, sans réaction : bains forts, douche, étuve (Couloubret); S. Viguerie, grande Pyramide, S. Quod (Teich), S. Fontan (Breilh).

Classification chimique : Eau sulfurée à base de soude.

M. Filhol a trouvé dans les eaux d'Ax de l'iode et de l'acide borique. Il a publié un tableau de la température et de la minéralisation des différentes sources. Le degré de sulfuration varie de 0,0018 (eau bleue du Teich) à 0,0284 (S. Viguerie).

L'Annuaire des eaux de France donne l'analyse suivante :

Analyse (Magnes-Lahens).

	Breilh. gr.	*Teich.* gr.
Carbonate de soude	0,0814	0,1090
» de chaux		0,0066
Oxyde de manganèse	0,0035	
Magnésie		traces
Fer et alumine		0,0044
Alumine	0,0017	
Chlorure de sodium	0,0354	0,0163
Acide silicique dissous	0,0387	0,1090
» non dissous		0,0569
Matière organiq. azotée	0,0387	0,0052
Perte	0,0372	0,0510
	0,2366	0,3524
Acide sulfhydriq	q. ind.	q. ind.

Bibliographie : C. Alibert; traité des eaux d'Ax. Paris, 1853; in-8. — G. Astrié; de la médication thermale sulfureuse. Paris, 1852; in-4°.

Excursions.

Du sommet de la **Serre de Bernache,** qui domine la ville à l'O. et qu'on peut atteindre en 1 h., on jouit d'une vue magnifique sur tout le bassin d'Ax et sur les montagnes qui l'entourent. Au N. O., on voit s'élever la triple cime du pic de Saint-Barthélemy. A l'E., s'ouvrent deux vallons, celui de l'Ode remontant au col de Paillers par de larges ressauts de verdure, et celui d'Orgeix dont l'extrémité supérieure est dominé au N. par la corne du *Roc blanc*, visible de Toulouse. Au S. E., c'est le pic de *Lanoux*, dont la tête, l'une des plus élevées de ce groupe, s'élève à 2857 mèt. de hauteur; puis au S., on voit les montagne de la frontière d'Andorre, *Fontargente* (2988 mèt.), *Ferrère* (2911 mèt.), et les pics qui dominent la vallée supérieure de Vicdessos.

Du sommet du **Bonascre,** situé à l'E. d'Ax, la vue est fort belle aussi, surtout sur la vallée de l'Ariége; on atteint le point culminant en 2 h., par un sentier tracé d'abord sous les hêtres et les sapins et, plus haut, sur l'herbe des pâturages.

D'Ax à la **cascade d'Orlu,** la distance est de 7 à 8 kil. Au sortir d'Ax, on pénètre à l'E. dans la vallée de l'Ariége d'Orlu, que dominent à dr. et à g. des montagnes déjà très-élevées. A 3 kil., sur la rive dr. du torrent, se trouve *Orgeix*, v. de 208 hab. près duquel on voit un élégant château moderne et une forge à la catalane, alimentée par de magnifiques eaux vives. 2 kil. plus loin (5 kil.) est **Orlu,** v. de 395 hab., au-dessus duquel on montre dans la montagne d'anciens travaux de mines. Aussi certains étymologistes voudraient faire dériver Orlu du mot *aurum* (or). Enfin à 2 kil. du v. (7 kil. d'Ax), dans une gorge sauvage, on voit une forge à la catalane, sous laquelle passent les eaux de l'Ariége en formant une superbe cascade. Au delà, un des bras de la gorge remonte, au S., vers l'étang de *Roguilles*, long d'un kil., et l'autre bras, au S. E., vers ce groupe de montagnes très-élevées, où l'Ariége,

l'Aude, la Sègre et la Têt prennent leur source, en coulant dans des directions opposées.

D'Ax au pic Saint-Barthélemy (R. 92); — au val d'Andorre (R. 93); — à Puycerda et à Bourg-Madame (R. 94); — à Quillan (R. 95); — à Quérigut (R. 96).

ROUTE 92.

ASCENSION DU PIC SAINT-BARTHÉLEMY OU PIC DE TABE.

10 h. environ des Cabannes, 6 pour monter, 4 pour descendre. 12 à 13 h. d'Ax par le col de la Marmade. Guide indispensable. Les indications suivantes sont empruntées à M. de Chausenque.

Le chemin d'Ax au col de la Marmade est décrit dans la R. 96.

Du col de la Marmade on gravit le pic de Caussou et l'on s'élève graduellement sur le plateau de *Fabre*, où les bruyères alternent avec les bois, et où l'on commence à rencontrer çà et là de vastes plaques de neige. Après avoir franchi le petit *col de Caussou*, situé au-dessous du pic, on monte sans difficulté parmi les tiges sèches des genévriers et des rhododendrons, et plus haut sur des saillies de roc entremêlées de neige. Enfin, on atteint la cime du **Saint-Barthélemy** ou *pic de Tabe*, haute de 2349 mèt., et d'où l'on découvre un admirable panorama.

« Le premier point remarquable à l'O., où le groupe isolé du Pic du Midi et quelques pointes blanches des Hautes-Pyrénées fuient par delà les montagnes de la Garonne, est, dit M. de Chausenque, la double tête du Mont-Vallier, dominant la soudure des deux chaînons qui se partagent la crête des Pyrénées, et versant ses eaux dans la Garonne par le Salat et dans l'Èbre par la Noguera. Viennent après, entre le Couserans et la Conque de Tremps, les hauteurs obliques d'Aula et de Salau, qui, un peu rabaissées, laissent voir dans l'éloignement quelques têtes blanchies des Monts-Maudits, peut-être même la Maladetta; puis celles d'Ustou et d'Aulus, qui s'exhaussent pour appuyer le groupe le plus élevé de toute la chaîne orientale, celui qui domine l'Andorre et le comté de Foix, et qui voit à ses pieds les mines de Vicdessos; c'est là que sont le Montcalm et la Pique d'Estats; en face, se présentent les pics d'Auzat, de Siguer, de Ferrère, où sont des mines, de Fontargente, renfermant dans leurs intervalles des ports très-difficiles vers l'Andorre; et ceux de Jouglan et de Porteil, qui voient à leurs revers les pelouses de Puymorin, où l'Ariége va chercher sa source principale dans le joli lac de Framiquel, au delà de celles de l'Embalire et de la Sègre, qui cependant dévient au S. Toutes ces sommités, que revêt une zone uniforme de neiges, soutiennent l'honneur des Pyrénées; un grand nombre, atteignant 1500 toises et plus, y dépassent ainsi le Mont-Vallier et le Canigou. Les vallons qui, de cette région alpestre, descendent vers l'Ariége, sont boisés et sans habitations, excepté ceux de Siguer et de Vicdessos, dont le bassin est visible par-dessus les hauteurs de Miglos.

« A l'E. du col de Puymorin, la chaîne se maintient encore dans les masses de Montlouis, peu inférieures aux précédentes, puisque le pic de Lanoux et le pic Pédrous y approchent de 1500 toises. Ce groupe, où le granit partout étendu commence à envahir tous les étages, où les lacs et les forêts sont multipliés, d'où partent dans toutes les directions les sources de l'Ariége, d'Orlu, de l'Aude, de la Têt et de la Sègre, dont les vallons affluents sont singulièrement croisés et entrelacés, forme un système particulier qui envoie ses eaux aux deux mers et offre un dédale inextricable pour tout autre que le contrebandier qui l'a mille fois pratiqué. Depuis le col de Paillers et ses mornes arrondis, je suivais de l'œil sur le Roc Blanc le Mont Laurenti, le pic de Trabescou et leurs fiers voisins, les brusques ressauts de ce rein sourcilleux, partie de l'arête du continent, et qui m'aurait caché toutes les hauteurs plus éloignées, si par la brèche d'Orlu n'eût été visible au loin un toit neigé que je reconnus pour être le Canigou, hasard qui, complétant en quelque sorte, pour le pic de Tabe, la vue de la chaîne orientale depuis la Garonne jusqu'à la mer, permet d'en comparer du même coup d'œil les principales sommités.

« Sur sa face du N., comme au Pic du Midi, la cime du pic Saint-Barthélemy est profondément déchirée jusqu'à deux combes séparées par une arête en ruines. Les neiges dont elles étaient remplies, excepté là où de noirs rochers, autour du lac *Males* et du lac *Noir*, demi-glacés, interrompaient leur blancheur, et les brumes qui les voilaient par places, en faisaient un tableau d'hiver d'un parfait contraste avec la verdure et le soleil des plages éloignées. Ces lacs sont les sources du *Lhers*, forcé à mille détours pour se dégager des basses montagnes; après avoir passé à Bélesta, où il reçoit les eaux de la source intermittente de Fontestorbes que Dubartas a chantée; à Chalabre, où il fait mouvoir les foulons de ses manufactures; à Mirepoix, bourg déchu depuis que le vent des révolutions a balayé son évêché, et auprès des vieilles murailles de Mazères, qui virent naître le héros de Ravenne, il va se jeter dans l'Ariége à Cintegabelle.

« Ce pic et ces lacs ont été longtemps le théâtre d'aventures auxquelles on ajoutait encore foi du temps d'Olhagaray, historiographe d'Henri IV, qui les rapporte dans son histoire de Foix, et reléguées maintenant parmi les fables dont s'amuse le peuple. Dans le pourtour de l'entonnoir où est l'étang de Males, le plus grand, nommé aussi le gouffre, tous les pâtres voisins, qui l'évitaient soigneusement, croyaient qu'il y avait de forts anneaux et des chaînes en fer ayant servi à attacher des vaisseaux, et que ses eaux, à la moindre pierre qu'on y jetait, se soulevaient au milieu des flammes et d'un bruit de tonnerre. « La mon- « tagne de Tabor ou Tabe, dit Olha- « garay, a en son sommet une plaine, « en la plaine un lac, au lac des « truites en quantité, l'eau très-claire « et extrêmement froide, dans la- « quelle si on est si hardy de jeter « chose quelconque, on oit et voit « aussitost les tonnerres et les fou- « dres en l'air, suivis de gresles, « pluies et tempestes, qui semblent « vouloir abymer dans les profondes « avernes ce grand colosse de mont, « de sorte que ceux qui sont specta- « teurs n'en rapportent sur eux que « des effets tristes et malencon- « treux. » Tous ces contes proviennent de la difficulté de l'ascension

du pic du côté de la plaine, des neiges et des ruines qu'on y voit longtemps mêlées, lorsque les contrées qu'il domine sont dans toute leur parure du printemps. Certain auteur du XVIᵉ siècle, qui sans doute habitait à son pied, le qualifiait le plus haut de la chaîne.

« Au bas des Pyrénées, depuis la plaine de l'Ariége, étendue en une large trace vers celle de la Garonne, où Toulouse paraît comme une ligne obscure, jusqu'aux lointains vaporeux de la Méditerranée, la vue erre sur un chaos de basses montagnes nues et bizarrement groupées. Ces caractères se prononcent davantage du côté du Roussillon, où les Corbières vont porter vers Narbonne leurs têtes desséchées par un soleil rarement voilé..... Dans tout cet espace, sur la teinte générale d'un sol tourmenté, pierreux et rougeâtre, se détachaient çà et là de noires étendues de sapins, que j'étais surpris de voir aussi près des plaines dans un climat chaud. Le Lauraguais plus fertile et tout le haut Languedoc, où la cité de Carcassonne et d'autres de la ligne du canal doivent être visibles, se distinguaient par des nuances plus variées jusqu'à la Montagne Noire, qui faisait ondoyer la ligne de l'horizon sur ses croupes allongées. »

ROUTE 93.

D'AX AU VAL D'ANDORRE PAR LE PORT DE SALDEU.

15 ou 16 h. de marche jusqu'à Andorra. Ordinairement, on termine la première journée à Canillo (9 h. 30 m.). Route de voitures jusqu'à Mérens (8 kil.); au delà de Mérens, sentiers de montagnes praticables pour les chevaux.

N. B. Pour se rendre dans le val d'Andorre, on peut aussi, pendant la belle saison, passer plus à l'O. par le col de *Fontargente*, ou bien par le port d'*Auzat* ou du *Rat*, à l'extrémité supérieure de la vallée de Vicdessos.

A 10 min. d'Ax, la route, qui remonte la rive dr. de l'Ariége, traverse, sur un pont de pierre d'une seule arche, un torrent ombragé par de beaux arbres et profondément encaissé entre deux parois de rochers. La vallée, large et verte, semble terminée au S. par une montagne boisée qui la ferme entièrement; à dr., sur la hauteur, on voit un hameau entouré de pentes cultivées. Cependant la montée devient plus douce, et bientôt, traversant l'Ariége sur un pont de pierre d'une seule arche, on s'engage dans un défilé rocheux, boisé au sommet, sauvage, pittoresque, au fond duquel on voit briller une cascade. On doit, dit-on, y construire un fort. 5 min. plus loin, on franchit de nouveau le torrent : la gorge s'élargit; mais, près d'une petite cascade qui tombe à dr., la montée devient plus roide. Sur la dr. se montrent aussi quelques maisons. Le troisième pont (5 min.) a été construit en 1857, à peu de distance du vieux pont de pierre. Après l'avoir dépassé, on laisse à dr. quelques rochers éboulés formant un petit chaos. En face, au fond de la gorge, se dressent de tristes et sombres montagnes, en partie couvertes de sapins. Enfin, à un détour de la route, on aperçoit

8 kil. (1 h. 1/2 de marche) *Mérens*, affreux v. de 703 hab., qu'on atteint après avoir franchi l'Ariége sur un quatrième pont de pierre récemment achevé, où finit la route de voitures. Il est plus haut qu'Ax de 375 mèt.; la route monte

donc en moyenne de près de 50 mèt. par kil.

Mérens fut brûlé en 1811 par les miquelets du général Villamil. Des postes de gendarmerie et de douaniers y ont été établis. Aux environs s'étendent quelques champs de seigle et de pommes de terre, bordés çà et là de misérables peupliers.

La vallée s'élargit, mais devient de plus en plus terne, aride, nue; le sentier longe la rive dr. du torrent, et passe de distance en distance à côté de petites granges. La seule industrie de cette partie supérieure de la vallée consiste dans l'élève du bétail. On franchit plusieurs torrents latéraux, dont l'un, celui de Salliens, forme une jolie cascade, et, continuant à suivre la direction du S. O. presque en ligne droite, par une montée très-roide, on arrive à

9 kil. (17 kil., ou 3 h. 1/2 de marche) l'**Hospitalet** (auberge l'*Hostal*), hameau de 131 hab., situé à 1411 mèt. au-dessus du niveau de la mer, dans une froide région où se voient encore quatre ou cinq arbres à demi morts. On y cultive cependant du seigle et des pommes de terre. A dr. des maisons se montre une petite cascade.

Au sortir de l'Hospitalet, on passe sur la rive g. du torrent, et on monte dans un vallon gazonné, dominé au S. par les escarpements nus de la crête de Puymorin. A 15 min., près du pont Cerda, où se trouve un poste de douaniers, le chemin se bifurque : le bras qui traverse l'Ariége conduit au col de Puymorin (V. R. 94); l'autre bras continue à remonter la rive g. A peine a-t-on dépassé la frontière (5 min.), qu'on entre dans de longues gorges au bas desquelles coule l'Ariége, qui n'est encore qu'un modeste ruisseau. On chemine ainsi entre des montagnes pelées, par des sentiers pierreux et abrupts qu'ont pratiqués les pâtres et les contrebandiers. Après 2 h. et demie de marche sur le flanc de ces hautes montagnes, qui ne renferment ni un arbre, ni un arbuste, ni une cabane, et qui sont la contrée de prédilection des brigands espagnols, on arrive en face des rochers d'*Arignoles* et de *Pourtailles*, où l'Ariége prend son origine. Ici s'ouvrent deux gorges : celle de g. conduit, par un chemin plus praticable, mais plus long, dans le val d'Andorre, par le *port de Framiquel ;* celle de dr., qui est la continuation du sentier qu'on a suivi jusque-là, y mène par le *port de Saldeu :* c'est celle que suivent presque tous les voyageurs.

« L'ascension, dit M. Boucoiran, est rude et fatigante : on marche sur des débris de roches schisteuses qui glissent et se dérobent sous les pieds. En hiver, les montagnards y taillent à la hache des degrés dans la neige durcie. Une fois la crête (2500 mèt.) et un étroit plateau franchis, on plonge, du côté de l'O., sur le haut de la vallée d'Andorre et sur le village de Saldeu, traversé par l'Embalire, simple ruisseau qui plus loin va devenir une forte rivière. A g. débouche l'étroite gorge qui vient de Framiquel, toute noire de forêts. En face s'élèvent des hauteurs boisées et des sommets neigeux. »

On descend dans les premiers vallons de l'Embalire à travers des pâturages parsemés de bouquets de mélèzes rabougris et tourmentés, et, bientôt après avoir atteint

le bord du torrent principal, on entre au misérable hameau de

5 h. depuis l'Hospitalet (8 h. 1/2 d'Ax) *Saldeu*, dépendant de la commune de Canillo.

Au delà de Saldeu, on suit la courbe de la rivière dans la direction de l'O., puis dans celle du S., jusqu'à

1 h. de Saldeu (9 h. 30 m.) **Canillo** (600 hab.), second village de la république. C'est là que les touristes venus d'Ax ou de Montlouis passent ordinairement la nuit.

En sortant de Canillo, on traverse un pont jeté sur l'Embalire, et, en côtoyant la rive g., on atteint bientôt la chapelle de *Mérichel*, où les pèlerins accourent de toutes les parties du val d'Andorre. A 1 lieue environ de Mérichel, le chemin gravit une hauteur d'où la vue plonge, à l'O., sur une très-petite plaine au milieu de laquelle se trouve (30 min.) *Encamp*, situé dans une position pittoresque et entouré de vertes et grasses prairies. Une forge à la catalane, qui appartient à don Joseph Picard, l'ancien syndic, donne une certaine importance à ce village.

Au delà d'Encamp, on continue à suivre le cours de l'Embalire, qui se dirige d'abord à l'O., puis au S., et on arrive, en une heure et demie de marche environ, à *las Escaldas*, gros village où il existe des eaux chaudes minérales et sulfureuses, ainsi que plusieurs moulins à foulons. A partir de las Escaldas, la vallée, jusque-là si étroite, s'élargit et présente de plus gracieux paysages. Les cultures se succèdent rapidement, et de vertes et riches prairies réjouissent la vue. Bientôt on traverse l'Ordino, descendu des gorges du port du Rat sur la frontière de France, et, continuant à longer la rive dr. de l'Embalire, devenu une véritable rivière, on entre, après une demi-heure de marche, dans la capitale de la république.

Le **val d'Andorre,** plus connu peut-être par l'opéra de M. Halévy que par lui-même, dérive son nom du mot arabe *aldarra*, qui signifie un pays couvert d'arbres. C'est une fédération aristocratique placée sous la suzeraineté de la France et de l'évêque d'Urgel. « Là, dit M. Léon Clos, auquel nous empruntons la plus grande partie de ces détails sur le val d'Andorre, là, fonctionne encore le *paréage* féodal : là, on voit des viguiers, des baillis, des syndics, des consuls, tous les fonctionnaires du moyen âge. Depuis dix siècles, le peuple andorran se gouverne par ses propres lois, ayant conservé les mêmes mœurs, les mêmes institutions, les mêmes usages, presque sans altération. Fort de sa faiblesse, ce petit État, qui a tout au plus 10 lieues de long sur 9 de large, et couvrant à peine 100000 hect. de terrain, a eu le bonheur d'être oublié par tous les conquérants, comme il l'est encore par bon nombre de géographes. On raconte que Napoléon, apercevant, parmi les députations qui assistaient à son sacre, des figures étranges affublées de rouge et coiffées de l'antique tricorne, aurait demandé ce que c'était. Il lui fut répondu : « Sire, ce sont les dé« putés de l'Andorre. » L'empereur parut réfléchir ; puis il dit : « Ah ! « je me rappelle ; une république en « miniature, blottie dans un petit « coin des Pyrénées ; je l'ai respectée « comme une curiosité politique. »

« Vers l'an 790, Charlemagne, ayant marché contre les Maures d'Espagne, les défit dans la vallée qui se trouve à l'E. de celle d'Andorre, et qui porte encore son nom (*vallée de Carol*). Pour récompenser les Andorrans du secours qu'ils lui prêtèrent dans cette occasion, l'empereur leur permit de se gouverner selon leurs propres coutumes, en se réservant certains droits. Plus tard, Louis le Débonnaire fit concession d'une partie de ces droits à l'évêque d'Urgel, et organisa l'administration qui subsiste encore dans les mêmes formes et avec les mêmes noms. C'est ainsi qu'une partie de la dîme de la ville d'Andorre est qualifiée aujourd'hui de *droit carlovingien*. Depuis l'époque des Carlovingiens, on peut dire que la petite république n'a pas eu d'histoire. Heureuse au milieu de ses montagnes, elle a laissé passer toutes les guerres entre les deux nations voisines, sans jamais s'y mêler. Une fois seulement un souverain étranger intervint dans leurs affaires intérieures ; ce fut en 1585, lorsque Henri IV, alors comte de Foix, fit défense d'y établir l'inquisition. »

Aujourd'hui les Andorrans payent à la France un tribut de 960 fr., et versent une somme égale dans la caisse du prince-évêque d'Urgel. Deux viguiers, nommés par les deux suzerains, sont chargés de décider dans les cas suprêmes, conjointement avec le syndic de la vallée ; mais en temps ordinaire, le conseil général, composé des douze consuls qui administrent les six paroisses et des douze consuls qui étaient en exercice l'année précédente, sait bien résoudre lui-même la plupart des difficultés qui se présentent. Aussi le petit État pyrénéen s'intitule-t-il, dans les actes officiels, *Vallée* et *Souverainetés* d'Andorre. Le titre de prince de la république, que se donne l'évêque d'Urgel, est d'ailleurs parfaitement admis, et tout récemment encore, en 1853, le nouvel évêque a été reçu et acclamé sous ce nom. Il n'est pas étonnant que les Andorrans se tournent plutôt du côté de l'Espagne que de la France : car, par le langage, le costume et les habitudes, ils sont Espagnols, et pendant six mois de l'année ils restent complétement séparés du bassin de l'Ariége, tandis que, par la vallée de l'Embalire, ils peuvent toujours communiquer avec Urgel.

Toutes les ressources du pays consistent dans l'élève des bestiaux, les produits des forges et les profits de la contrebande entre la France et l'Espagne. Chaque année, on afferme les pâturages de l'Embalire aux bergers catalans : c'est la seule branche de revenu assuré que possède la république. En outre, chaque commune s'impose, selon les besoins de l'année, en taxant tous les citoyens d'après le revenu présumé de leurs terres et le nombre de leurs bestiaux : ces impôts sont toujours très-faibles.

L'instruction publique est plus répandue en Andorre que dans les territoires voisins de l'Ariége et d'Urgel ; les écoles sont gratuites, et la plupart des jeunes gens aisés vont faire leurs études à Toulouse ou à Barcelone.

« Tous ceux qui sont investis d'emplois publics, dit M. Boucoiran, doivent porter un costume de cérémonie pour assister au conseil. Ce costume consiste en une culotte courte de drap gris, avec ceinture et un gilet de laine rouge, une cra-

vate de soie noire, des bas de laine bleu-clair et des souliers à boucles, à quoi il faut ajouter un long surtout ou *balandran* de drap noir doublé de cramoisi, et un grand bonnet rouge sur lequel se place le tricorne d'apparat. Le costume des viguiers est tout noir : l'épée qu'ils ont le droit de porter seuls dans le conseil, est l'insigne de la justice et du commandement de la force armée. »

Andorra, la capitale de la vallée dont la population est de 850 hab., occupe un monticule au pied de la montagne *Anclar* (*mons clarus*), et domine une plaine pittoresque et féconde.

« Cette ville, dit M. Boucoiran, ne serait qu'un pauvre village de France; les rues en sont fort étroites, irrégulières et tortueuses; les maisons, bâties en débris de schiste et de granit, n'ont le plus souvent aucun enduit, ce qui leur donne un triste et sombre aspect. Ce qui constitue le plus riant quartier est, sans contredit, la place, avec sa pauvre fontaine, accompagnée de griffons et d'auges en bois, embellie par les maisons relativement élégantes de don Guillem, de F. Duran, par la cure et l'église. »

L'*église* est un beau vaisseau roman du xe siècle, à une seule nef large, hardie, et d'un goût simple, pur et régulier; elle a la forme d'une croix latine, et n'offre de remarquable que les riches boiseries de ses trois autels. Mais le *palais*, destiné, depuis un temps immémorial, à la réunion des cortès et du conseil général des vallées, mérite surtout de fixer l'attention. Il est situé à l'extrémité de la ville, dans une position naturellement fortifiée, puisqu'il est entouré de rochers sur deux de ses côtés et construit sur le penchant rapide d'une colline. Sa façade, d'une architecture lourde et massive, n'a que trois fenêtres de dimensions inégales et quelques lucarnes; son angle gauche porte une tourelle percée de meurtrières et surmontée d'une croix. Au-dessus du portail, qui ressemble à une porte cochère délabrée, se trouve un écusson en marbre blanc, où sont gravées les armoiries de l'Andorre, et que surmonte cette inscription en lettres d'or : *Domus consilii, sedes justitiæ* (Maison du conseil, siége de la justice). Au-dessous, on lit les quatre vers suivants, qui contiennent en germe l'idée de la fédération des peuples :

Suspice : sunt vallis neutrius stemmata suntque
Regna, quibus gaudent nobiliora tegi :
Singula si populos alios, Andorra, beabunt,
Quidni juncta ferent aurea secla tibi !

Regarde : ce sont ici les insignes d'une vallée neutre. Des nations plus illustres se louent d'être séparées par elle. Andorre, si chacun des deux États rend son peuple heureux, comment leur union ne te donnerait-elle pas des siècles d'or!

« Si l'on pénètre dans l'intérieur du palais, on est frappé de l'état de délabrement dans lequel l'ont mis les injures du temps. Au rez-de-chaussée sont les écuries où les membres du conseil souverain ont le droit de laisser leur monture pendant la durée des sessions législatives ou judiciaires. Un escalier, qui tombe de vétusté, conduit à la chambre du grand conseil. C'est une salle vaste et haute qui, dans sa simplicité, a quelque chose d'imposant ; des bancs en chêne l'entourent, et au fond, entre les deux

fenêtres, est un tableau de Jésus-Christ qui paraît assez bien peint; il est ordinairement couvert par deux vantaux sur les parois intérieures desquels sont dessinées en grand les armoiries de la république, et qui, lorsqu'on les ouvre dans les cérémonies solennelles, servent aussi à la décoration de la salle. De cette chambre, on passe dans celle moins vaste où se trouvent les archives; elles sont renfermées dans une armoire en bois de chêne à deux volets, au-dessus de laquelle on lit cette inscription : *Arxiuæ las es-cryturas de Andorra.* Puis, sur les portes de cette armoire (pratiquée dans l'épaisseur du mur qui sépare cette salle de celle du conseil), on voit six serrures, dont le premier consul a la clef; à côté de chacune d'elles est inscrit le nom de la paroisse, dans l'ordre suivant : Canillo, Encamp, Ordino, Massana, Andorra, San-Julian. A g. de cette salle, on trouve la chapelle dédiée à saint Armengol, évêque d'Urgel; elle est d'une grande simplicité; au mur est appendue une belle carte des vallées d'Andorre, qui sert aussi à décorer, pendant les jours de cérémonie, la salle du conseil. Non loin de la chapelle est la cuisine qui, certes, n'est pas une des parties les moins curieuses de la maison municipale : son centre est occupé par une immense cheminée dont le tuyau forme une espèce de pilier; quatre chenets de fer, d'une hauteur colossale, prouvent qu'au besoin on peut y faire rôtir un bœuf; à côté est le dortoir où les membres du conseil souverain des paroisses les plus éloignées peuvent passer la nuit lorsqu'ils viennent assister aux sessions. Cet édifice est tout à la fois le palais du gouvernement (*casa de la Valle*), l'hôtel de ville d'Andorra, la maison d'école de cette paroisse et la prison d'État. »

Autour de la ville, on voit encore les restes de quelques vieux remparts.

Au lieu de revenir directement d'Andorra à Ax par le chemin de l'Hospitalet, on peut revenir par Urgel et Puycerda. Cette excursion demande trois journées.

D'Andorre à Urgel par la vallée de l'Embalire.

6 h. Chemin de mulets.

On suit la rive dr. de l'Embalire jusqu'au v. de *Santa-Coloma*, situé à 30 m. de marche du chef-lieu de la vallée; puis, après avoir traversé un torrent latéral, et laissé à g. le vallon de l'Aixiravall, on franchit l'Embalire en deçà de

2 h. 1/2 d'Andorra, *San Julian de Loria*, v. de 600 hab., l'une des six communes fédérales. « C'est le seul endroit du val d'Andorre, dit M. Boucoiran, où l'on trouve des magasins et toute sorte de marchandises de France et d'Espagne. Favorisé par sa position de terrain neutre, il a poussé hardiment le commerce de contrebande. Les magasins sont des lieux de dépôt, toujours approvisionnés par leurs correspondants français, qui n'attendent que le moment favorable pour introduire leurs marchandises en Espagne, soit à l'aide de traités secrets avec les chefs des *carabineros*, soit à leurs risques et périls.

« Ici, la température est moins rigoureuse que dans le reste d'Andorre; on a déjà pu voir apparaître successivement quelques arbres à fruits et des pampres sauvages en

descendant de la haute vallée; maintenant, les produits de la nature méridionale commencent à se montrer. Au pied du *Mont Olivero*, couronné par les vieilles ruines d'un château où Charlemagne s'arrêta, dit-on, quelques jours, on cultive le chanvre et le tabac; les coteaux voisins sont couverts de vignes.

« A peine a-t-on perdu de vue le pont de San Julian, que le bruit du torrent d'Auviña sollicite le regard; ce torrent forme une suite de cataractes qu'on voit bondir du haut de la montagne, et l'on peut étudier la composition géologique des terrains qu'il parcourt, en examinant les blocs de granit et de marbre de toutes couleurs qu'il a amoncelés auprès de la route. »

Une heure après avoir franchi l'Auviña, on entre en Espagne, dont la frontière est indiquée par un poste de douaniers espagnols établis auprès d'une forge et d'une scierie de planches. Le chemin suit d'abord des défilés étroits, qui s'élargissent un peu pour former le riant bassin où se montre (1 h.) le v. d'*Anserall*, entre les peupliers et les prairies.

Enfin, les coteaux se couvrent de vignes depuis la base jusqu'au sommet; puis apparaissent les oliviers, les figuiers, les arbres à fruits, et la nature du Midi se révèle presque brusquement lorsqu'on commence à découvrir la belle plaine de la Seu d'Urgel. On quitte ici l'Embalire, qui, faisant un détour vers la dr., va se jeter dans la Sègre, sous les forts de *Castel-Ciudad*.

1 h. (6 h.) **Urgel** ou **Seu d'Urgel** (siége épiscopal d'Urgel), V. de 3200 hab., située sur la rive dr. de la Sègre, près de son confluent avec l'Embalire, est dominée par les tours de sa cathédrale, espèce de château fort à l'épreuve du canon, et par sa citadelle, qui s'élève sur la colline de *las Horcas* (*Gibet*). Un pont de bois fort laid, jeté sur la Sègre, réunit la ville aux campagnes de la rive g.

L'évêché d'Urgel, dont les titulaires se donnent le titre de princes d'Andorre, a été fondé en 820, et a toujours exercé une grande influence sur les destinées politiques de la Catalogne. En outre, les régions montueuses et les gorges difficiles qui environnent Urgel ont généralement été le siége principal des soulèvements des populations catalanes. En 1691, les Français prirent la ville et la brûlèrent; en 1794, ils l'attaquèrent de nouveau et furent d'abord repoussés, mais ils revinrent bientôt l'assiéger, et, s'en étant emparés, ils la mirent au pillage. En 1822, les royalistes s'y *prononcèrent* en faveur de Ferdinand VII; en 1827, l'insurrection carliste en fit son quartier général, et plus tard, le terrible comte d'Espagne, après avoir gouverné la Catalogne avec une main de fer au nom de Ferdinand VII, y prit le commandement de l'armée de don Carlos.

Quand le comte d'Espagne devint le général en chef des troupes carlistes de la Catalogne, il trouva au milieu de l'armée les parents et les amis de victimes qu'il avait fait périr au nom de Ferdinand VII, et une partie de ceux mêmes qu'il avait persécutés du vivant de ce roi. « Tout en obéissant aux ordres de don Carlos, dit M. L. de Lavergne, tous les coryphées de la foi absolutiste conservaient contre le comte d'Espagne une haine profonde et le désir secret de la vengeance. Ces

sentiments avaient paru effacés pendant cinq ans, mais ils dormaient au fond des cœurs, car on oublie peu en Espagne, et ils se réveillèrent tout à coup, dès que la défiance qu'inspirait le comte put trouver une occasion de se manifester....

« Peu après la conclusion de la convention de Bergara (1839), qui fut si funeste à la cause de don Carlos, le comte reçut des ouvertures du gouvernement de la reine pour une transaction semblable à celle qui venait d'avoir lieu; un commissaire anglais se présenta pour traiter avec lui. La conférence dura environ une heure, et, bien que rien n'eût ranspiré de part et d'autre sur cette entrevue, il n'en fallut pas davantage pour provoquer les accusations des ennemis du comte d'Espagne. Cependant il reprit avec énergie les opérations militaires, et redoubla de vigueur, probablement afin d'endormir les défiances.

« Quoi qu'il en soit, la conspiration marchait, fomentée par Cabrera, le rival du comte, et, suivant quelques-uns, par don Carlos lui-même, qui aurait donné l'autorisation verbale de déposer le généralissime des armées de Catalogne comme traître et transactionniste.

« Averti, celui-ci montra d'abord une grande confiance, réelle ou feinte; mais on le vit devenir peu à peu triste et taciturne, et il se fit entourer d'une escorte qui l'accompagnait partout. Lorsqu'il allait à la junte, Borrès, le capitaine de ses grenadiers, devait garder les avenues extérieures, et par intervalles s'introduire dans la salle des séances pour s'assurer de sa présence. Les mêmes précautions étaient prises quand le comte allait à la la messe. Tout cela dura très-peu. Sans aucun motif connu, il fit appeler un matin le capitaine Borrès, et lui dit sèchement : « Il est ridicule que vous « m'accompagniez toujours avec vos « grenadiers; je ne crains personne, « vous n'avez qu'à vous retirer avec « vos soldats. »

« Peu de temps après, une personne de confiance lui remit une lettre dans laquelle on l'avertissait que sa mort était positivement résolue. Bien que cette lettre fût anonyme, le comte en reconnut l'écriture, et il en conçut une alarme réelle. Craignant qu'on n'attentât à ses jours le même soir, il fit appeler sur-le-champ les deux chefs de son escorte, il s'assura par lui-même de l'état des armes, et pendant toute la nuit, il ne dormit ni ne se déshabilla. A la pointe du jour, il monta à cheval et se dirigea vers la place forte de Berga, bourg situé à 10 lieues au S. de la Seu d'Urgel. Il resta cinq jours enfermé dans sa chambre, sans recevoir personne. Puis il fit venir un bataillon, qui lui était tellement dévoué jusqu'au dernier soldat, qu'on l'appelait sa garde royale. L'arrivée de ce renfort remplit d'épouvante les conjurés; aussi, toute démonstration ostensible étant impossible, eurent-ils recours à la ruse pour arriver au but qu'ils se proposaient, et cherchèrent-ils à l'attirer au village d'Avia, où la junte tenait ses séances; ils y réussirent enfin.

« Depuis quelque temps, le comte avait prié l'intendant de l'armée, Labandero, de se concerter avec la junte sur le moyen de donner aux troupes, le 4 novembre, pour célébrer la fête du roi don Carlos, une ration double et une gratification d'un demi-mois de solde au moins.

L'intendant engagea le comte à aller présider la junte pour vaincre par son autorité la résistance que ce corps pourrait lui opposer. Le général refusa longtemps; enfin, le 26 octobre 1839, il finit par accéder, et, sortant de Berga à l'entrée de la nuit, accompagné de son escorte ordinaire, il se dirigea vers Avia. Il était de très-belle humeur, et, durant tout le trajet, il ne cessa pas de parler et de plaisanter.

« A son entrée dans la salle des séances, le comte fut reçu par les membres présents avec les plus grandes démonstrations de respect et de soumission, et on le supplia d'avoir la bonté d'attendre quelques instants pour donner le temps de faire appeler les membres qui manquaient. En même temps, le chanoine Torrebadella et le curé Ferrer sortirent, non pour avertir les absents, comme le pensait le comte, mais pour faire arrêter les chefs de l'escorte, et renvoyer les gendarmes loin de la salle de la junte, dans deux maisons de campagne isolées l'une de l'autre. Peu après, le curé Ferrer rentra.

« Aussitôt le comte ouvrit la séance et commença à parler; mais Ferrer, se levant le pistolet au poing, l'interrompit d'une voix terrible, lui signifiant qu'il avait cessé, par ordre du roi, d'être commandant-général de la Catalogne, et qu'il devait livrer son épée et son bâton de commandement. Le comte, surpris, répondit cependant avec beaucoup d'énergie qu'il honorait la volonté de son souverain, et que, dès qu'on lui aurait montré des ordres écrits, il résignerait le commandement, mais qu'il ne céderait point à la violence. A ces paroles, qu'il prononça en mettant la main sur la garde de son épée, on ouvrit les rideaux de l'alcôve qui se trouvait derrière lui; deux hommes armés en sortirent précipitamment et appuyèrent les canons de leurs pistolets sur sa poitrine. Le comte ne montra pas de faiblesse à cette vue, il protesta de nouveau contre ce guet-apens. Alors le curé Ferrer, tenant à la main gauche un pistolet armé, s'approcha de lui et lui asséna un coup de poing si violent, qu'il l'étendit par terre sans connaissance.

« Le superbe comte d'Espagne resta quelque temps par terre sans reprendre ses sens. Lorsqu'il revint à lui, il se mit sur son séant, et d'une voix plaintive, il demanda un verre d'eau, qu'on lui refusa.... Tournant ses yeux abattus vers son ancien ami, l'avocat célèbre de Barcelone, don Ignace Andreu y Sanz, membre de cette terrible junte, il lui demanda conseil; mais Sanz lui tourna le dos en répondant : « Il est « trop tard. »

« Entre dix et onze heures de la nuit, les conjurés firent monter le comte sur une mule, et l'on se mit en route dans la direction de la Seu d'Urgel. Pendant cinq nuits, on le fit ainsi voyager de maison de campagne en maison de campagne, en lui promettant toujours qu'on le relâcherait à la frontière de France. Dans la nuit du 30, le comte, désespérant d'être relâché, éclata en une rage amère et lança les plus violentes injures contre ses gardiens. Ceux-ci, furieux, s'élancèrent sur lui, le poussèrent dans une chambre, et voulurent l'attacher avec des cordes. Le comte avait soixante-sept ans accomplis. Ni cet âge avancé, ni ce qu'il souffrait depuis quelques jours, n'avait abattu ses forces physiques. Loin d'être épuisées, elles

étaient au contraire augmentées à tel point par le désespoir, que Ferrer et six de ses plus robustes complices eurent beaucoup de peine à le soumettre; enfin il succomba, et on l'attacha des pieds et des mains à un vieux fauteuil. Il passa dans cette terrible situation toute la nuit du 30 et toute la journée du 31, vomissant toujours des injures contre ses bourreaux, qui se vengèrent amplement en lui crachant à la figure et en exerçant sur lui toutes sortes de violences. Vers les dix heures du soir, l'horrible cortége se remit en mouvement. On détacha le comte, qui fut replacé sur sa mule, et on lui assura avec des rires moqueurs et des cris de joie que l'heure de le conduire à la frontière *de son pays* était arrivée.

« Le cortége prit la direction de la Sègre. En arrivant au pont de *la Espia*, près d'*Organia*, à 3 lieues en aval d'Urgel, le comte fut entouré d'une nouvelle bande d'assassins, parmi lesquels il reconnut son aide de camp, Mariano de Orleu. En le reconnaissant, il s'écria : « Mariano ! » Ce fut sa dernière parole. Orleu répondit en lui déchargeant sur la poitrine son pistolet à bout portant, et, à ce signal, Ros de Eroles, Pons et les autres le criblèrent de coups de poignards.

« Les assassins s'étaient pourvus de cordes; on ceignit le corps en lui liant sur la poitrine une énorme pierre, et on le jeta encore palpitant dans le fond du torrent de la Sègre.... Mais, soit que la corde se fût rompue en frottant dans la rivière contre quelque rocher saillant, soit que la pierre se fût détachée en tombant ou qu'elle eût été dégagée par l'impétuosité du courant, il est certain que le cadavre remonta sur l'eau et fut porté la même nuit à une lieue plus loin, jusqu'à un îlot de sable formé par la Sègre près de Coll de Nargo. Les habitants du pays le trouvèrent le matin du jour suivant. Ils le recueillirent et lui donnèrent en secret la sépulture, supposant bien, d'après sa tête blanche et ses blessures, que c'était le corps du comte d'Espagne. Telle fut la fin de cet homme qui avait fait si longtemps trembler la Catalogne entière....

« Quelques jours après, Ferrer faisait insérer dans le *Restaurateur catalan* qu'il avait laissé le comte sur le territoire étranger, en toute sûreté. »

D'Urgel à Puycerda, 40 kil. 8 h. de marche (V. R. 94); — à Barcelone (34 l. 1/2 espagnoles) et à Gerona (26 l. espagnoles). Voy. l'*Itinéraire de l'Espagne*, par M. A. G. de Lavigne; — à Bonaigue (13 l. espagnoles), par Esterri (11 l.) (V. R. 73).

ROUTE 94.

D'AX A PUYCERDA ET A BOURG-MADAME.

38 kil. (10 h. de marche). Route de voitures jusqu'à Mérens. 8 kil. Route de mulets, de Mérens à Puycerda.

A. D'Ax à Puycerda.

17 kil. D'Ax à l'Hospitalet (V. R. 93).

En sortant de l'Hospitalet, on passe sur la rive g. du torrent et l'on remonte vers le S. O. un vallon gazonné. A 15 min. environ, on laisse à dr. le sentier qui s'élève au port de Saldeu et au val d'Andorre (V. R. 93), et, traversant de nouveau le torrent près d'un poste de douaniers, sur le pont appelé *Pont Cerda*, on gravit à g., par des

lacets faciles, les pentes arides qui mènent au **col de Puymorin.** Les montagnes offrent de tous côtés un aspect triste et nu. On s'élève à travers de maigres pâturages parsemés çà et là de blocs de granit, en dominant la vallée désolée de l'Ariége, de l'autre côté de laquelle se dressent les sommités grises et rocheuses d'Andorre. Du reste, il est impossible de s'égarer; de nombreuses pierres levées, semblables à des rangées d'hommes, indiquent le sentier, large et bien tracé, qui serait sans beaucoup de frais transformé en une route carrossable.

Après avoir franchi (45 min.) un premier col gazonné, dominé à g. par un pic aigu et à dr. par une montagne aplatie au sommet, on traverse une espèce de plateau où s'allonge une longue file de pierres levées, et, à une distance d'environ 1 h. 15 min. de l'Hospitalet, on atteint enfin (15 min.) le vrai col situé à 1918 mèt. de hauteur au-dessus de la mer, entre le pic de Fonfrède (2554 mèt.) au S., et le pic Sabarthe (2549 mèt.) au N., et formant les limites du département de l'Ariége et des Pyrénées-Orientales. A cent pas du chemin se trouve à g. un corps de garde ou poste de douaniers. Des pâturages du sommet, on voit une vallée grise s'ouvrir à l'E., et vers le S. apparaît dans le lointain une montagne rocheuse sur laquelle croissent à grand'peine quelques sapins.

On descend par des pentes herbeuses dans la vallée de la Sègre, où quelques champs de seigle et de pommes de terre se montrent bientôt. Parvenu près du ruisseau que forment les eaux du col, le sentier se bifurque : l'embranchement de g. se dirige à l'E. vers le ham. de *Porté*, situé, au milieu de belles prairies, au confluent de deux vallons verts; l'embranchement de dr. franchit le torrent, qui est encore bien faible : c'est le sentier direct. Vis-à-vis de Porté (25 min. du col), on laisse à g. les ruines d'un château appelé *Tour de Cerdagne*. De ce point, on jouit d'une belle vue sur le grand vallon de *Fondvive*, qui s'ouvre derrière Porté et remonte vers les hautes montagnes de *Lanoux* (2857 mèt.) et de *Pédrous* (2838 mèt.). Sur le versant méridional de ce vallon croissent quelques sapins; le torrent qui en descend y forme de nombreuses cascades, et s'épanouit en lacs derrière les ressauts de rochers qui traversent son cours.

Après avoir rejoint le sentier de Porté, on passe de nouveau sur la rive g. de la Sègre, et, laissant à g. une belle montagne grise où se voient encore çà et là quelques arbres, on atteint (1 h. de descente roide depuis le col)

9 kil. (26 kil.) *Porta*, ham. entouré de prairies situé à 1509 mèt.

On s'enfonce alors dans une gorge sauvage, d'un grand et beau caractère, admirable de forme et de couleur, parsemée de pierres et de rochers, comme le Chaos de Gavarnie (V. R. 49), et portant encore les traces des glaciers qui la remplissaient jadis. Au débouché de cette gorge, on entre dans un petit vallon où se montrent des champs cultivés et quelques bouquets d'arbres; à g. on est toujours dominé par la haute montagne grise et nue, que l'on côtoie depuis Porta; à dr. de rares sapins apparaissent sur les pentes des montagnes. La Sègre de Carol, déjà large, roule ses belles eaux pures dans le fond de ce bassin dont on atteint l'extrémité en

10 min. On voit alors s'ouvrir devant soi une véritable vallée dominée au S. E. par les montagnes de la Cerdagne. Sur un rocher de granit s'élèvent (1 kil.) deux tours carrées réunies par des débris de murailles : ce sont les *tours de Carol*, reste d'un manoir féodal, encore officiellement le chef-lieu du district, bien qu'inhabitable. Suivant la tradition, ce château fut construit par les Maures, puis conquis sur eux par Charlemagne, qui, en souvenir de cette victoire, donna son nom aux tours comme à toute la vallée (V. R. 93). De ces ruines on aperçoit au loin Puycerda sur un promontoire à l'entrée de la plaine; mais la vue est encore plus belle quand on se retourne vers le col de Puymorin.

Au delà de *Carol*, on traverse à 1363 mèt. le ham. de

4 kil. (31 kil.) *Courbassil*, situé au milieu de prairies qui disparaissent çà et là sous des amas de pierres roulées. Près de là, une source sulfureuse, connue sous le nom de *Quez*, jaillit dans un pré à dix pas de la rive g. de la rivière. Elle sort du granit à 1 mèt. environ au-dessous du sol, et coule dans un petit bassin, où les habitants de la vallée viennent puiser de l'eau qu'ils utilisent en boisson, surtout contre les maladies de la peau. La température de la source (de 16° à 17° C.) est la moins élevée des sources des Pyrénées-Orientales.

Au sortir de Courbassil, on suit une voie rocailleuse, frayée sur le versant oriental de la vallée, le long d'un canal d'irrigation qui va jusqu'à Puycerda, puis on traverse le hameau de *Rioutès* avant d'arriver à

2 kil. (33 kil.) la *Tour de Carol*, bourg comprenant avec les hameaux voisins une population totale d'environ 1500 hab.

De Carol aux Bains d'Escaldas. 8 kil. 2 h. (V. R. 107).

Au delà de ce bourg, la vallée s'élargit; on franchit le canal, ombragé de saules; puis, s'éloignant un peu de la Sègre de Carol, on ne tarde pas à apercevoir à l'E. la haute cime du Canigou, et au S. E. la masse escarpée du Puigmal. Bientôt on laisse à g. le chemin qui conduit à Bourg-Madame (V. ci-dessous *B*), et, franchissant les limites de la France et de l'Espagne, on atteint

5 kil. (38 kil.) **Puycerda**, ancienne capitale de la Cerdagne, V. de 1900 hab., située à 1242 mèt. sur une colline qui domine la Cerdagne, entre la Sègre de Carol et la Sègre de Llivia, à 20 min. de Bourg-Madame. Aucune route de voitures ne la relie ni à la France ni à l'Espagne. Les chemins qui y conduisent sont en si mauvais état qu'on risque à chaque pas de s'y donner une entorse. Des espèces de fortifications, moitié en pierres sèches, moitié en terre et à demi ruinées, l'entourent; mais rien n'égale la malpropreté des rues et des maisons; on ne sait littéralement où mettre le pied. Une rue dont quelques habitations sont garnies de balcons conduit à une place bordée de maisons à arcades, parmi lesquelles se trouve l'*hostal*. On y remarque surtout une maison de style mauresque.

L'église, dédiée à sainte Marie, a une porte ogivale, dont les chapiteaux sont ornés de têtes sculptées; elle se compose de trois nefs où la lumière ne pénètre jamais,

et, comme la plupart des églises espagnoles, contient une grande quantité de lourds ornements dorés; on y voit aussi un tableau représentant l'Enfer, où le peintre a entassé sans aucun scrupule des reines, des évêques et des papes. L'ancienne *abbaye* est en ruines. Du haut des remparts on découvre une belle vue sur la vallée trop nue de la Cerdagne. « Ici, dit M. Boucoiran, c'est l'entrée de la vallée de Carol et le port de Puymorin, qui dessine son échancrure dans le ciel; puis le pic de Lanoux; là-bas, Llivia, Caldegas; plus haut, c'est Montlouis et le col de la Perche; les croupes brumeuses du Canigou, et, en face, le Puigmal avec ses belles vallées et les nombreux villages à ses pieds, qui se cachent à demi sous une abondante verdure. »

De Puycerda à Urgel.

40 kil. 7 à 8 h. de marche. Route de mulets.

Le chemin de Puycerda à Urgel traverse dans toute sa longueur la fertile *vallée de la Cerdagne*, limitée au N. par le val d'Andorre et la France, au S. par un chaînon de montagnes, dernières ramifications du massif de Costabona. Cette vallée resta longtemps indépendante après l'invasion des Maures, puis, en l'an 1196, devint une province de l'Aragon, et fut enfin absorbée dans la grande monarchie espagnole; une petite partie, qu'en détacha la paix des Pyrénées, en 1669, a été cédée à la France, bien que la limite ainsi établie entre les deux États ne pût être justifiée par la géographie.

Au sortir de Puycerda, on descend vers la Sègre de Carol, que l'on traverse pour longer le versant septentrional de la vallée, appelé ici *Garganta* (gorge) à cause de l'escarpement des montagnes qui la dominent. On franchit plusieurs torrents descendus des champs de neige de *Mène* et de *Framiquel*, et après 3 h. de marche on arrive au petit v. d'*Isobal*, situé au débouché d'un vallon latéral. Au delà d'Isobal, on continue à longer la rive dr. de la Sègre pendant une heure environ, puis, après avoir franchi divers cours d'eau, on ne tarde pas à atteindre

Belver (Belle-vue), v. de 650 hab. environ, bâti sur une roche escarpée au-dessus de la rive g. de la Sègre. Son vieux château ruiné, la tour carrée de son église et ses murailles en partie éboulées lui donnent tout à fait l'apparence d'une ville féodale. Des sentiers en zigzag gravissent les flancs du rocher qu'il couronne; au-dessous, s'étendent des champs cultivés que traversent des chemins ombreux; et par derrière s'élèvent des montagnes aux formes arrondies, couvertes de pâturages jusque près du sommet, où se montrent encore quelques restes d'une antique forêt; à g. du côté de la France, se dressent les hauts pics de la chaîne. Belver jouit d'une vue magnifique, ainsi que son nom l'indique.

Au delà de Belver, on franchit de nouveau la Sègre, puis on traverse les petits villages d'*Aristot* et d'*Estimari* avant d'arriver à

Urgel (V. R. 93).

De Puycerda à Rivas.

6 h. 1/2 de marche. Sentier de montagnes.

De Puycerda à Vilar, par la vallée de la Sègre de Carol, et par le vallon de la Molina, 1 h. — De Vilar au col de Tosa, 2 h. — Du col de Tosa à San Cristobal de Tora, 1/2 h. — De San Cristobal de Tosa à Planes, par la vallée du Rigart, 1 h. — De Planes à Rivas par la même vallée, 2 h. — De Rivas à Ripoll. 3 h. Chemin de fer projeté (V. R. 109).

De Puycerda à Bourg-Madame.

20 min. Chemin de mulets. V. R. 107.

B. D'Ax à Bourg-Madame.

33 kil. La Tour de Carol (Voy. ci-dessus *A*).

Peu de temps après avoir dépassé la Tour de Carol, on laisse à dr. le chemin qui conduit à Puycerda (Voy. ci-dessus *A*), et on gagne

2 kil. (35 kil.) ***Enveigh***, v. de 324 hab., entouré de blocs erratiques qui démontrent peut-être autant que les nombreuses pierres polies de la vallée de Carol l'existence d'anciens glaciers. L'église, insignifiante d'ailleurs, a conservé quelques débris d'une abside romane.

Au delà d'Enveigh, le chemin s'élève sur la hauteur dans la direction de l'E., puis incline au N. E. pour descendre à Ur. On embrasse d'un seul regard toute la vallée de la Cerdagne, si peuplée et si fertile en blé, mais où les arbres et les prairies sont malheureusement trop rares. Au printemps, quand toute sa surface est verte, elle doit offrir un magnifique coup d'œil. Les montagnes qui la dominent à l'E. manquent aussi de couleur. On voit très-bien Llivia, Sallagossa, les Escaldas, le col de la Perche, et le sommet du Canigou. Au S., une petite chapelle se montre sur la montagne.

2 kil. (37 kil.) *Ur*, v. de 301 hab., situé à la jonction de deux petits cours d'eau, est entouré de belles prairies. On traverse les deux ruisseaux pour descendre la rive g. de celui que leurs eaux réunies ont formé. A 2 kil. on croise le chemin mixte de Llivia, qu'un misérable pont de bois met en communication avec la rive dr., et 1 kil. au delà de ce pont, on atteint

40 kil. *Bourg-Madame* (V. R. 107).

ROUTE 95.

D'AX A QUILLAN.

47 kil. D'Ax à Belcaire, 16 kil.; route de mulets. De Belcaire à Quillan, 31 kil.; route de voitures.

Au sortir d'Ax, on prend, derrière les bains du Couloubret, un sentier rocailleux qui traverse quelques terrains d'un schiste rougeâtre, çà et là couverts de bois, pour monter à

1 kil. 1/2 *Ignaux*, v. de 210 hab., situé sur un plateau herbeux. De là on s'élève, en suivant le cours d'un petit ruisseau, jusqu'au petit *col de Sioula*, et bientôt on redescend sur le sentier plus fréquenté qui mène en droite ligne de Luzenac et d'Unac (V. R. 91) à Quillan, par le **col de la Marmade** (1360 mèt.), point de partage des eaux entre les deux rivières de l'Ariége et du Lhers. De ce col, on voit à l'O. un vallon boisé descendre vers *Caussou*, v. de 415 hab., et Luzenac; vers le N. E., on ne domine que des pâturages uniformes; au N. O., le pic de Saint-Barthélemy se cache derrière la montagne de Caussou.

En descendant dans le vallon qui s'ouvre à l'E., on traverse bientôt le cours d'eau qui l'arrose; on laisse à g. sur le versant opposé, au milieu de belles prairies, *Prades*, v. de 540 hab., près duquel sont les ruines d'un vaste *château* appelé *de*

la reine Marguerite, et dont l'enceinte renferme les maisons de plus de vingt familles de paysans.

« Prades est célèbre dans l'Ariége par ses excellentes lentilles, dit M. Bergès. Le vin du Roussillon y acquiert en peu de temps le goût du vin vieux; il s'y dépouille, ou, comme disent les habitants, s'y *rancit* promptement, ce qui est dû sans doute au froid sec de la montagne. »

On gravit à dr. une pente escarpée pour atteindre

8 kil. 1/2 (10 kil.) *Montaillou*, v. de 318 hab., situé sur un promontoire au-dessus du confluent de deux torrents; puis on descend dans le ravin qui, s'ouvrant du côté de l'E., forme la limite des départements de l'Ariége et de l'Aude; et remontant aussitôt sur le versant opposé, on laisse à g. sur une terrasse le v. de *Camurac* (473 hab.), pour s'élever par un petit col à l'extrémité d'un plateau montagneux, appelé *plaine de Sault*, et qui s'étend sur une longueur de près de 10 kil. entre la forêt de Belesta (V. R. 90) au N., et la vallée du Rebenti au S.

6 kil. (16 kil.) *Belcaire* (1013 hab.), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Limoux, est bâti en amphithéâtre sur une colline. C'est là que commence la route de voitures.

Après avoir laissé à dr. *Roquefeil*, v. de 1038 hab., situé derrière un mamelon, puis *Espezel* (833 hab.), un peu plus éloigné de la route au S., on décrit une courbe vers le N., pour ne pas descendre dans la vallée escarpée du Rebenti. Longeant alors le bord du plateau, on reprend bientôt la direction de l'E., et on laisse à g. *Belvis* (771 hab.), bâti en amphithéâtre sur une colline, d'où l'on jouit, ainsi que l'indique le nom du v., d'une vue admirable sur la chaîne des Pyrénées qui se dresse au S. Près du hameau de *Quirnaud*, dominé par un petit pic sur le flanc duquel on aperçoit une ruine, la route se dirige de nouveau au N., puis au N. E., et, après de nombreuses sinuosités, se recourbe brusquement à l'E. pour descendre par une pente roide dans le vallon où se trouve

17 kil. (33 kil.) *Coudons*, v. de 314 hab. De là on rejoint par de nombreux zigzags la grande route de Foix à Perpignan, qu'on longe pendant 2 kil. environ dans la direction de l'E. à l'O., avant de l'emprunter pour atteindre

14 kil. (47 kil.) **Quillan** (V. R. 90).

A partir de Coudons, on peut abréger considérablement, en prenant à dr. et en descendant un sentier escarpé qui mène directement à *Ginoles*, situé dans la plaine. De ce v. un chemin facile suit les bords d'un ruisseau jusqu'à la ville de Quillan.

ROUTE 96.

D'AX A QUÉRIGUT.

23 kil. Route de mulets.

En sortant d'Ax, on pénètre immédiatement dans la vallée de l'Ode, dont on remonte le versant méridional, où se succèdent des habitations, des cultures et des pâtis abandonnés au libre parcours. A 2 kil. env. on trouve une forge catalane située sur le bord du torrent, au-dessous du v. d'*Ascou* (837 hab.) qui domine un escarpement de la rive dr. Les hauteurs voisines sont percées de trous ressemblant à d'anciennes excavations. « Le peuple, dit M. de Chausenque, croit y voir de l'or, ainsi que dans le sable des ruisseaux où brillent des paillettes de mica jaunes provenant des schistes micacés qui forment la base du sol. »

Au delà de la forge d'Ascou, on longe la rive g. de l'Ode jusqu'au débouché d'un ruisseau dont on voit le vallon fertile et parsemé de granges remonter au N. vers le col de la Marmade; on passe alors sur la rive dr. un peu en amont du confluent, puis, traversant un autre ruisseau venu du N. E., on continue à remonter la vallée principale, qui bientôt elle-même se recourbe au N. E. et se resserre de manière à former une gorge étroite où les vents s'engagent avec une grande violence. On gravit alors sans difficulté le **col de Paillers** (1972 mèt.), qui verse ses eaux à l'O. dans l'Atlantique, à l'E. dans la Méditerranée. Il s'ouvre en effet sur l'arête qui se prolonge au N. jusqu'aux *Pierres de Naurouse*, point culminant du canal du Midi.

Le col de Paillers est un vaste plateau herbeux, dominé au S. par les crêtes hérissées du *Laurenti* et d'*Orlu*, et bordé au N. de petits monticules schisteux; mais, que l'on escalade l'une de ces éminences, on découvrira tout à coup sur la plaine une vue magnifique à peu près semblable à celle dont on jouit du sommet du Saint-Barthélemy: on aperçoit en effet au N. O. les plaines accidentées de Belesta et de Quillan, et tout le haut Languedoc jusqu'à la Montagne Noire; à l'E. le vallon de la Sonne qui descend jusqu'au lit encaissé de l'Aude, dominé à g. par la sombre masse du *Carcanéro* tout noir de sapins; au S., le riant vallon du Capsir, où paraissent Puyvalador et, plus près, sur un sol jaunâtre et infertile, Quérigut et Carcanières.

On descend à l'E. par un chemin en zigzag dans le vallon de la Sonne qui naît au revers du col, et, restant toujours sur le versant septentrional, on atteint en 1 h. 1/2

18 kil. (20 kil.) *Mijanès*, v. de 529 hab., dominé par une montagne où s'ouvrent trois cavités creusées jadis pour y chercher de l'or. « Dans l'une d'elles, appelée la *Bascouillade*, dit M. Bergès, on lit sur la pierre des noms qui y ont été gravés sous le millésime de 1300. La seconde, qui porte le nom de *Balbone*, contient aussi des inscriptions fort anciennes, et on y remarque encore des arbres qui y avaient été placés pour faciliter la descente. Enfin la troisième est connue sous le nom de *Jasse del Bosc*. »

1 kil. (21 kil.) *Rouze*, v. de 468 hab. situé à 973 mèt. Sur la rive opposée de la Sonne, apparaît, comme au fond d'un précipice, le *château d'Usson* avec ses hautes tours et ses murailles croulantes, ancien manoir des seigneurs du Donézan. Ce château fut détruit en 1792; ses ruines sont situées sur un promontoire dominant les profonds défilés de la Sonne et de l'Aude, qui viennent s'unir à sa base. Non loin de là se voient encore les ruines d'un autre château où les Sarrasins s'étaient réfugiés. On montre aussi dans les environs plusieurs grottes profondes.

Au sortir de Rouze, on tourne à angle droit vers le S. et, traversant la Sonne, on remonte un vallon qui court parallèlement à celui de l'Aude dans la direction du S. au N. Après avoir franchi un ruisseau des-

cendu des hauteurs du S. O., on traverse

2 kil. (23 kil.) *Le Pla*, v. de 269 hab., puis on laisse à g. sur la hauteur *Carcanières*, v. de 265 hab., où l'on trouve deux sources thermales sulfureuses (V. R. 102), et, dépassant les ruines du *monastère de Saint-Félix*, on gravit une forte rampe pour monter à

2 kil. (25 kil.) **Quérigut,** ancien *Cheracentum*, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Foix (Ariége), bourg de 700 hab., situé entre deux crêtes de granit, dont l'une porte une petite église et les restes d'un vieux château.

D'après M. Bergès, « cette commune a bien déchu, car on prétend qu'elle était devenue très-florissante après la révocation de l'édit de Nantes, parce que beaucoup de protestants persécutés y étaient venus chercher un refuge et y avaient apporté avec eux l'aisance et l'industrie. »

Quérigut est la patrie du fameux Roquelaure, dont les facéties et la laideur égayèrent souvent la cour de Louis XIV. « Ce n'était pas certes, dit M. Bergès, le spectacle d'une riante nature qui lui avait inspiré une gaieté si communicative.»

De Quérigut à Quillan et à Montlouis (R. 100); — à Molitg (R. 103).



CINQUIÈME PARTIE.

LES PYRÉNÉES-ORIENTALES.

ROUTE 97.

DE PARIS A NARBONNE PAR LYON ET CETTE.

939 kil. Chemin de fer. Prix du voyage total de Paris à Narbonne. 1re cl. 105 fr. 15 c.; 2e cl. 78 fr. 85 c.; 3e cl. 57 fr. 80 c.

De Paris à Lyon.

512 kil. 6 conv. par jour; trajet par trains express en 11 h. 20 m.; par trains omnibus en 16 h. 05 m. et 25 m. 1re cl. 57 fr. 35 c.; 2e cl. 43 fr.; 3e cl. 31 fr. 55 c.

Pour la description détaillée de cette route, V. l'*Itinéraire de Paris à Lyon et à Auxerre*, par Adolphe Joanne. 1 vol. in-18, Paris, Hachette et Cie.

De Lyon à Tarascon.

251 kil. 5 conv. par jour; trajet par trains express, 5 h. 36 m.; par trains omnibus, 9 h. 30 m. 1re cl. 28 fr. 10 c; 2e cl. 21 fr. 10 c.; 3e cl. 15 fr. 45 c. En prenant le train direct de Paris à Tarascon, on n'a pas besoin de changer de wagon à Lyon.

Pour la description détaillée de cette route voir l'*Itinéraire de Lyon à la Méditerranée*, par Frédéric Bernard. 1 vol in-18; Paris, Hachette et Cie.

De Tarascon à Cette.

105 kil. 5 conv. par jour, trajet par trains express, 3 h. 05 m.; par trains omnibus, 3 h. 16 m.; 4 h. 26 m. 1re cl. 11 fr. 75 c.; 2e cl. 8 fr. 80 c.; 3e cl. 6 fr. 45 c.

Pour la description détaillée de cette route, V. l'*Itinéraire de Lyon à la Méditerranée*, par Frédéric Bernard. 1 vol. in-18; Paris, Hachette et Cie.

De Cette à Narbonne.

71 kil. 4 conv. par jour; trajet par trains express, 2 h. 05 m.; par trains omnibus, 2 h. 26 m. 1re cl. 7 fr. 95 c.; 2e cl. 5 fr. 95 c.; 3e cl. 4 fr. 35.

Pour la description détaillée de cette route, V. l'*Itinéraire de Bordeaux à Toulouse, à Cette et à Perpignan*, par Adolphe Joanne. 1 vol. in-18; Paris, Hachette et Cie.

18 kil. de Cette, les *Onglous*.

6 kil. (24 kil.) **Agde** (9429 h.).

3 kil. (27 kil.) *Vias* (1761 h.).

12 kil. (39 kil.) *Villeneuve-lez-Béziers* (1946 h.).

6 kil. (45 kil.) **Béziers** (23 557 h.).

10 kil. (55 kil.) *Nissan* (1651 h.).

9 kil. (64 kil.). *Coursan* (2331 h.).

7 kil. (71 kil.) **Narbonne** (V. R. 67).

ROUTE 98.

DE NARBONNE A PERPIGNAN.

63 kil. Chemin de fer, plusieurs conv. par jour, trajet en 1 h. 54 m. et 2 h. 40 m. 1re cl. 6 fr. 70 c.; 2e cl. 5 fr. 05 c. 3e cl. 3 fr. 70 c.

Après avoir traversé la route de terre, le chemin de fer de Narbonne à Perpignan se détourne à g. pour se diriger au S. E. et venir longer le canal de Narbonne, entre les étangs de Bages et de Sigean à l'O., et l'étang de Gruissan à l'E.

16 kil. *Sainte-Lucie* est un ham. situé sur l'île de ce nom, formé par le canal et l'étang de Sigean.

Le chemin de fer franchit le chenal du port de la Nouvelle sur un pont en tôle de 70 mèt. d'ouverture.

5 kil. (21 kil.) La **Nouvelle**, commune du canton de Sigean, compte actuellement une population de 1519 hab. C'est une petite ville maritime de création récente. En 1820, il n'y avait encore sur cette triste plage que quelques cabanes de pêcheurs; à dater de cette époque, des constructions s'élevèrent sur la rive dr. du chenal; les enrochement, ou perrés inclinés qui bordaient le chenal furent successivements remplacés par des murs de quai régulièrement établis; les constructions se multiplièrent, se régularisèrent, et la ville commença à se former; mais c'est surtout depuis 1830, depuis la conquête de l'Algérie, que ce petit port, le seul qui existe sur la Méditerranée entre Agde et Port-Vendres, s'est développé.

Le port de la Nouvelle, formé par le chenal qui relie l'étang de Bages et de Sigean à la mer, a une longueur de 2400 mèt. et une largeur variant de 60 à 80 mèt. Les eaux troubles de l'Aude, déversées dans l'étang par le canal de la Robine de Narbonne, y amènent des vases; en outre, son entrée est souvent obstruée par les sables de la mer qu'y apportent le courant littoral et les tempêtes du S. E. Toutefois, malgré les obstacles et les difficultés de navigation que présente aujourd'hui le port de la Nouvelle, il y règne une grande activité commerciale qui s'accroît chaque année. Ainsi le mouvement commercial a été en

1834 de 550 nav.	jaug.	25 099 ton.
1844 de 1096	—	64 254
1853 de 1765	—	101 626

Depuis quelques années seulement le port de la Nouvelle est fréquenté par des bâtiments à vapeur; dans les onze premiers mois de l'année 1855, le nombre de ces bâtiments a été de 57, jaugeant 6840 tonneaux.

L'importance des chantiers de construction dans le port de la Nouvelle s'est accru dans une proportion peut-être plus forte que celle des opérations commerciales. En 1820, 13 navires, jaugeant 140 tonneaux, y avaient été construits; en 1855, ce nombre s'est élevé à 34 navires, jaugeant 4948 tonneaux.

La progression porte tout à la fois sur le nombre et sur le tonnage des navires. Ainsi, en 1820, la moyenne était de 11 tonneaux par navire; elle atteint aujourd'hui 150 tonneaux; mais il a été récemment construit à la Nouvelle des bâtiments de 250 et même de 300 tonneaux : seulement, ces navires exceptionnels partent d'ordinaire

en lest pour aller faire compléter leur gréement à Marseille, et ne rentrent plus à la Nouvelle.

Sur la plage on a élevé un phare, bâti un fort et fondé un établissement de bains de mer.

Au delà de la Nouvelle, le chemin de fer, s'éloignant encore de la route de terre, passe entre la mer et l'étang de *la Palme*, traverse le *Grau* ou *Estuaire* de la *Franqui*, et s'enfonce dans une tranchée profonde de 7 mèt. à son point le plus bas avant d'atteindre la station de

12 kil. (33 kil.) *Leucate*. Ce v., situé à quelque distance du chemin de fer, à l'extrémité septentrionale de l'étang de même nom, date de la plus haute antiquité. Il doit son beau nom grec à la blancheur des rochers qui bordent le rivage. Sa population s'élève à 1276 hab., dans le moyen âge elle a été beaucoup plus considérable.

Au sortir de Leucate, le chemin de fer traverse une partie de l'étang avant de rejoindre la route de terre près de *Fitou*, v. de 1167 hab., à peu de distance duquel on sort du département de l'Aude pour entrer dans celui des Pyrénées-Orientales. Après avoir longé la base des dernières ramifications des Corbières, dans des tranchées longues et profondes, on croise la route de terre en deçà de

13 kil. (46 kil.) **Salces**, bourg de 1206 hab., situé entre le chemin de fer et la route de terre, dans une plaine fertile presque à la base aride et nue des Corbières. Il doit son nom à deux sources salines, la *Fon Estramé* et la *Fon Dame*, qui sortent du rocher, à côté de la route, à 2 kil. 500 mèt. l'une de l'autre, avec assez d'abondance pour faire mouvoir des usines. La nature des eaux des sources, leur température peu variable, leur voisinage de l'étang, les ont fait utiliser d'une manière très-ingénieuse pour la pêche des poissons.

« On établit, dit M. Anglada, à l'embouchure des sources une espèce de labyrinthe en roseaux assez espacés pour que les poissons trop petits puissent ressortir sans difficulté. Ce labyrinthe, que l'on nomme dans le pays un *bourdigou*, est disposé de manière à rendre l'entrée facile, tout en multipliant singulièrement les difficultés de la sortie. Durant l'hiver, et, par suite des grands froids, les poissons quittent les lieux trop découverts, se réfugient vers le rivage, et, trouvant l'eau des sources salées bien plus douce, ils y pénètrent et s'y rassemblent. Quand les circonstances sont favorables, l'emploi du filet amène toujours une pêche aussi sûre qu'abondante. »

On remarque à Salces un vieux château fort où, sous Louis XIV, furent emprisonnées deux *grandes dames*, condamnées à la détention pour complicité dans les nombreux empoisonnements de la marquise de Brinvilliers (V. R. 104). Ce château, qui tombe en ruine et qui était jadis la première place forte du Roussillon, du côté de la France, date du XVe siècle; malheureusement le génie militaire en a nivelé presque toutes les tourelles. Sa grosse tour ronde sert de poudrière. Aujourd'hui, il est gardé par un poste de vingt hommes, et ses souterrains méritent seuls, dit-on, la visite des amateurs. Il a soutenu plusieurs siéges contre les Français, qui brûlèrent le village en 1438, 1496 et 1503; le prince de Condé le prit en 1639; les Espagnols s'en

emparèrent en 1640, et le rendirent à Louis XIII en 1642.

Le territoire de Salces fournit le vin blanc de *Macoaber*, ainsi nommé d'un raisin originaire d'Espagne qui le produit; moins liquoreux que celui de Rivesaltes, ce vin a quelque ressemblance avec le Tokay.

Au sortir de Salces, on traverse une plaine riche et monotone, dominée au S. par le beau groupe du Canigou, qui devient de plus en plus distinct à mesure qu'on s'approche de Perpignan. On franchit l'Agly sur un pont de 150 mèt. de long en deçà de

9 kil. (55 kil.) **Rivesaltes**, V. de 4216 hab., renommée par ses vins muscats, située entre de beaux champs cultivés et une plage de sable envahie par les salicornes et les soudes.

Au delà de Rivesaltes, on remarque de loin, à g. de Perpignan, une tour construite probablement dans le moyen âge, et indiquant la position de la ville de *Ruscino*, ancienne capitale du Roussillon, auquel elle a donné son nom. Le chemin traverse un bras de la Têt, à dr. du petit village du *Vernet*, puis le bras principal, avant d'entrer dans la gare, située à l'O. de Perpignan, en dehors des fortifications.

8 kil. (63 kil.) **Perpignan** (HÔTELS : *du Midi*, *du Nord*, *de l'Europe*, *du Luxembourg*. — CAFÉS : Le *Café français* occupe, à l'angle de la place de la Loge, un bâtiment de style ogival, qui a servi de bourse et de théâtre. — *Messageries Fabre*, correspondant avec l'Espagne, Port-Vendres et toutes les villes des Pyrénées. — LIBRAIRES : Alzine, Julia frères).

Perpignan, ville fortifiée, de 23 301 hab., est située sur la rive dr. de la Têt, à 11 kil. du point où cette rivière torrentielle se jette dans la mer, et sur les deux rives du ruisseau de la Basse, dont les débordements sont l'un des fléaux du pays. Le sol de la ville est à 30 mèt. au-dessus du niveau de la mer; les maisons, pour la plupart construites en cailloux roulés et en briques, n'ont aucun caractère monumental, et les rues sont en général tortueuses et étroites.

Perpignan n'a pas été fondée, comme on l'a répété trop souvent à tort, sur les ruines de l'ancien municipe romain de *Flavium Ebujum*. Elle paraît n'avoir pris d'importance qu'après la chute de *Ruscino* (V. p. 582); son nom est cité pour la première fois dans des chartes du xe siècle, et elle n'était alors qu'un alleu désigné sous le nom de *Villa Perpiniani*. Un ancien monastère de Bénédictins, dédié à Notre-Dame del Correg ou du Ravin, qui existait en cet endroit, avait servi de lieu de refuge à des habitants dépossédés. Ils formèrent alentour un village destiné à devenir par la suite, après Ruscino et Elne, la capitale du Roussillon. A la chute de l'empire, cette province de la Gaule romaine tomba sous la domination des Visigoths d'Espagne; mais les lois romaines et gothiques n'y furent abolies qu'en 1251, à la suite de l'assemblée des États que tint à Barcelone Jacques Ier, roi d'Aragon. Elles avaient survécu à la puissance des Goths, détruite en Espagne par la conquête des Arabes, ou Sarrasins, au commencement du VIIIe siècle. Ceux-ci étendirent leurs invasions en France; Charlemagne, pour leur opposer une barrière, établit dans le Roussillon des comtes souverains. Le dernier de ces comtes, mort sans enfants, légua en 1172 le Roussillon au roi d'Aragon, qui ratifia les priviléges accordés à la ville de Perpignan. Le Roussillon demeura entre les mains des souverains d'Aragon, sous la suzeraineté de la France, jusque vers le milieu du XIIIe siècle. Philippe le Hardi entra alors en Espagne pour s'emparer du royaume d'Aragon; mais son armée fut décimée par les maladies, et lui-même vint mourir à Perpignan (1285). Louis XI réunit pendant quelques années le Roussillon à la France, le roi d'Aragon n'ayant pu lui payer au terme convenu 300000 écus d'or, comme il s'y était engagé. Perpignan ne se soumit que par famine, après une vigoureuse résistance. Dans une sortie, le fils du commandant Blanca avait été fait prisonnier, et le général français avait mandé à Blanca qu'il égorgerait son fils, si la ville n'était pas rendue. Le généreux Castillan, plutôt que de manquer à son honneur, laissa exécuter sous ses propres yeux cette menace infâme. Charles VIII, malgré les remontrances du parlement, rendit le Roussillon aux rois d'Aragon. En 1542, François Ier fit inutilement le siége de Perpignan. Un siècle après, le gouverneur espagnol ayant violé les priviléges des villes du Roussillon, et bombardé, pour une simple dispute entre bourgeois, un faubourg de la capitale, la province se révolta et s'offrit à Richelieu. Enfin, la possession en fut assurée à la France par le traité des Pyrénées.

Perpignan est bien déchue de son ancienne splendeur. Elle comptait autrefois 6000 maisons; elle n'en a plus aujourd'hui que la moitié : Charles-Quint en fit abattre 1500 pour augmenter les fortifications.

La *cathédrale*, placée sous l'invocation de saint Jean, fut commencée en 1524 par le deuxième roi de Majorque, et bâtie à l'aide de dons pieux, ce qui en fit durer longtemps la construction. Le sanctuaire de l'édifice ayant été achevé pendant que Louis XI était momentanément maître du Roussillon, les armes de France furent placées à la clef de voûte, d'où elles n'ont jamais été retirées. Interrompus quand le Roussillon retomba sous la dépendance espagnole, les travaux ne furent repris qu'en vertu d'un décret du concile de Trente : cependant le manque de fonds nécessaires ne permit pas de terminer la façade. Pendant la Révolution, Saint-Jean devint un magasin d'approvisionnements militaires.

L'intérieur de Saint-Jean, beaucoup trop richement décoré, se compose d'une seule nef, longue de 70 mèt., large de 18^{m},30 d'un pilier à l'autre, et haute de 27^{m},25 du sol à la voûte; sur les côtés, de petites chapelles occupent les enfoncements. L'obscurité qui règne dans ce vaste vaisseau, éclairé latéralement par des œils-de-bœuf placés à une grande hauteur, empêche d'apprécier la valeur réelle de certaines peintures, qui sont, dit-on, justement estimées. Les trois grandes fenêtres ogivales à vitraux de couleur, que l'on voit à l'extrémité de l'abside, produisent un assez bel effet. Le retable du maître autel, en marbre blanc, a été sculpté par un artiste de Barcelone nommé Soler. Huit pilastres ioniques, formant deux étages d'architecture, encadrent une vaste niche remplie par la

statue de saint Jean. D'autres statues sont placées au-dessus. Dans le transsept s'élève un beau tombeau en marbre noir, gardé par quatre lions couchés : c'est là qu'est enseveli Louis de Montmor, premier évêque français du Roussillon. Outre l'orgue, dont les boiseries, travaillées à jour, offrent des détails charmants, nous signalerons à l'attention des visiteurs la cuve, en marbre blanc, servant de fonts baptismaux : cette cuve, que l'on fait remonter au temps des Visigoths, a la forme d'un tonneau dont les douves sont serrées par un gros câble et se brisent sous la pression.

Au-dessus de l'église s'élève, dans une élégante cage de fer fabriquée en 1740, l'horloge de la ville.

Au-dessous du clocher de l'horloge se trouve une église appelée *Vieux Saint-Jean*, qui n'offre d'autre intérêt archéologique que son antiquité. On prétend qu'elle a été bâtie du temps de Charlemagne. C'est dans cette église que furent reçus les membres de la très-sainte inquisition. Les registres de la sacristie contiennent les détails d'une procession ordonnée par l'évêque, pour « la victoire remportée par le roi de France sur les huguenots de son royaume, » le 24 août 1792, jour de la Saint-Barthélemy.

De la place du Pont du Bastit, on voit, à g., l'*église de Saint-Mathieu*, construite en 1639. Cet édifice n'a aucune valeur architecturale; mais on y remarque le bassin du bénitier, au fond duquel sont sculptées en relief une grenouille et une anguille. La statue de saint Mathieu, placée dans une niche du retable, est d'un sculpteur roussillonnais nommé François Boher.

L'église *de Sainte-Marie-la-Réal*, qui fut complétement dévastée pendant la Révolution, mais qu'on a restaurée peu à peu depuis, renferme plusieurs statues exécutées par le même sculpteur.

Dans le voisinage de la porte Canet est l'église *Saint-Jacques*, dont le clocher, tour carrée construite en briques, a été entièrement restauré en 1849. A l'intérieur, le vaisseau est simple, mais la décoration des autels présente une surcharge d'ornements et de dorures d'un goût détestable. C'est de la chapelle des pénitents de cette église que sortait autrefois la procession des Flagellants. Ordinairement on louait des Bohémiens à tant le coup de fouet pour se lacérer les chairs en public; mais souvent aussi les volontaires s'offraient par dévotion ou par bravade. Au commencement de la Révolution, chaque compagnie de garde nationale voulut avoir son flagellant en titre, qui se fouettait vertueusement au milieu de ses camarades édifiés.

Si l'on prend la rue faisant face à l'église Saint-Jean, on ne tarde pas à arriver à la *place de la Loge*, bordée en grande partie de cafés. Elle doit son nom à l'un des deux bâtiments qui y avaient été anciennement élevés, celui de La Loge (de l'espagnol *lonja*, marché, bazar). Après avoir servi de Bourse de commerce, cet édifice fut momentanément transformé en théâtre par les consuls de Perpignan en 1770 : il a été restauré en 1843; le rez-de-chaussée est occupé par un café. L'autre bâtiment est l'*hôtel de ville*, construit au XIII[e] siècle, et reconstruit en 1692.

Le petit château, de forme mauresque, appelé le *Castillet*, qui s'élève à g. de la porte où vient aboutir la route de Narbonne, a été bâti en 1319 par les ordres de Sanche, deuxième roi de Majorque. L'architecte chrétien qui éleva cette forteresse avait étudié son art chez les Arabes, ainsi que le prouve la forme des tours et surtout le minaret hexagonal, terminé par une coupole, qui domine l'édifice.

La *citadelle* de Perpignan, assez vaste pour contenir 2000 hommes, se compose de fortifications construites successivement autour du château que le premier roi de Majorque s'était fait bâtir sur une colline au-dessus de la ville. Sous Louis XI, après la conquête du Roussillon, on augmenta considérablement la force et l'étendue du château royal dans la partie de l'E.; et, sous Charles-Quint, on commença les travaux qui ont changé les destinées de Perpignan en transformant la ville de commerce et d'industrie en une place de guerre. Plus tard, Vauban fut encore chargé d'augmenter les fortifications.

La porte de la citadelle était remarquable par les décorations dont l'avait fait orner le duc d'Albe; on y voit encore quatre cariatides assez mal restaurées et les restes d'une inscription en l'honneur de Philippe II. Le château des rois de Majorque, qui constitue le donjon, a été successivement reconstruit dans plusieurs de ses parties. « De l'époque du XII[e] siècle, dit M. Mérimée, il reste seulement quelques murs d'une solidité admirable. » D'après MM. Taylor et Charles Nodier, ce portail a beaucoup de rapport avec la façade de l'église du mont Sinaï. Les parties latérales sont en marbre blanc et rouge, et, comme dans le Bas-Empire, ces deux couleurs sont alternativement posées par bandes horizontales. Il est orné de six colonnes sveltes, dont les chapiteaux autrefois peints représentent des dragons; la porte elle-même ressemble, sous plusieurs points, à celle de l'Alhambra de Grenade. Il est évident que ce monument, unique en France, a été bâti par des artistes élevés dans l'Espagne maure. Le puits de l'ancien château royal, alimenté par une source intarissable, a près de 26 mèt. de profondeur, et environ 8 mèt. de circonférence. Du haut de la citadelle, la vue embrasse toute la plaine du Roussillon, circonscrite par les Albères au S., les Corbières au N., et dominée au S. O. par le Canigou.

L'*Université* de Perpignan compte Pierre IV pour un de ses fondateurs (1349). Après la paix des Pyrénées, elle tomba dans une complète décadence; mais, en 1759, le maréchal comte de Mailly, commandeur du Roussillon, fit jeter les fondements d'un nouvel édifice qui devait y être affecté. On y a réuni des collections d'histoire naturelle, entre autres, une collection de papillons d'Amérique recueillie par M. Jacques Arago. On y voit aussi une momie donnée par Ibrahim Pacha, et un thermomètre de Galilée offert à la ville par François Arago. La bibliothèque compte 16000 volumes.

Le *Musée* a été fondé, en 1832, par les soins du peintre Capdebos : on y remarque les portraits du cardinal de Bouillon et du cardinal de Fleury, par Hyacinthe Rigaud, natif de Perpignan; de l'archiduc d'Autriche, par un élève de Van Dyck; de Rigaud, par lui-même: les noces de Cana, tableau médiocre et de grandes dimensions, at-

tribué à Alexandre Véronèse; la Promenade à Longchamp (Lancret); le Retour de la pêche (Breughel de velours), des Fleurs, par Monnoyer....

Nous signalerons encore, dans l'intérieur de Perpignan, la *place Royale*, plantée d'arbres et ornée au centre d'une fontaine en marbre blanc, dont la vasque est supportée par trois sirènes en bronze; puis, en dehors de la ville, deux agréables *promenades :* la première, plantée de platanes, commence non loin de la porte Canet, et se prolonge en suivant les murailles jusqu'à la porte Notre-Dame, ou du Castillet; la seconde, la *pépinière publique*, s'étend à l'O. de la porte du Castillet, le long des rives de la Têt.

Excursion à Castel-Rossello et à Canet.

10 kil. Route de voitures

L'emplacement de l'antique *Ruscino*, désigné aujourd'hui sous le nom de *Castel-Rossello*, est à moitié chemin entre Perpignan et *Canet*, bourg du moyen âge situé près de la mer. « A g. de la route on voit s'élever une tour isolée qu'on a remarquée déjà en venant de Salces à Perpignan. Construite sur le bord d'un ressaut de terrain qui forme comme une falaise depuis Perpignan jusqu'auprès de Canet, cette tour, haute de 20 mèt. sur 3 mèt. 1/2 seulement de diamètre à l'intérieur, est, avec une chapelle et les fondements de deux métairies, tout ce qui reste, dit M. Henry, du *Castrum Ruscinonense* ou *Rossolionense* qui, après la destruction de la ville gallo-romaine par les pirates du Nord, vers l'an 859, à ce qu'on croit, avait réuni ceux des habitants de cette ville antique échappés au fer des Barbares. Ce *castrum*, établi sur une partie de l'emplacement qu'occupait *Ruscino*, était encore habité au XIVe siècle. Un acte de 1255 parle même d'un endroit de cet emplacement nommé *Bustum*, qui devait avoir été le lieu où sous les Romains on brûlait les cadavres.

« Ruscino passe pour avoir été la capitale des Celtes Sardones. C'est à Ruscino que, suivant Tite Live, se réunirent les différents chefs gaulois de ces contrées, pour délibérer sur la permission qu'avait fait demander Annibal, déjà campé sous les murs d'*Illiberis*, aujourd'hui Elne, de traverser librement leur pays, dans sa marche contre Rome. Favorablement disposés d'avance par les présents qu'avait eu soin de leur faire distribuer l'adroit Africain, ces chefs, qui n'auraient pu d'ailleurs qu'inquiéter l'armée carthaginoise sans pouvoir empêcher son passage, consentirent à recevoir Annibal en ami. »

Plus tard, Ruscino devint une colonie romaine, et déjà, du temps de Pline, elle jouissait du droit latin. Sous le règne de Louis le Débonnaire, elle était désignée par le nom de *Rosciliona* (d'où Roussillon). Elle fut complétement détruite par les Normands, après avoir été déjà une fois incendiée par les Maures. A la suite du sac de la ville, les habitants construisirent vraisemblablement la tour que l'on voit encore, afin de surveiller la mer et de se préserver d'une nouvelle surprise. D'après M. Henry, cette tour daterait donc du VIIIe siècle. On a découvert aux environs plusieurs médailles et d'autres objets archéologiques; mais on n'a pas encore exploré le sol de cette ville antique par des fouilles régulières.

Un peu au delà, se trouve la *bergerie modèle* fondée, en 1800, par M. Gilbert. 16 béliers et 334 brebis mérinos, choisis en Espagne dans les plus beaux, y ont produit les nombreux troupeaux mérinos et métis qui existent aujourd'hui dans le Roussillon et dans les départements voisins.

Canet, v. de 505 hab., situé à 10 kil. à l'E. de Perpignan, n'offre aujourd'hui rien de remarquable. On y voit seulement quelques ruines de ses fortifications qui furent détruites après le siége que la place soutint, en 1641, contre l'armée du prince de Condé. En 1474, Canet avait été défendu contre Louis XI par la vicomtesse de Canet, qui, secondée des seuls habitants, força les Français à lever le siége.

2 ou 3 min. de marche suffisent pour aller du village sur la plage de la mer. C'est là que le clergé de Perpignan et celui des communes voisines venaient autrefois tremper dans l'eau les reliques de saint Galderic, afin d'obtenir de la pluie pendant les temps de sécheresse. A la suite de plusieurs processions infructueuses, les consuls de Perpignan décidèrent, en 1612, de faire venir d'Arles-sur-Tech les reliques des saints Abdon et Sennen; mais leur intercession ne fut pas non plus très-efficace, et depuis longtemps on a cessé de les baigner.

De Perpignan au Vernet (V. R. 104); — à Montlouis (R. 106); — à Amélie-les-Bains (R. 108); — aux Escaldas et à Puycerda (R. 107); — à Figueras (R. 111); — à Port-Vendres (R. 112); — à Molitg (V. R. 102); — à Prades (R. 101), — à Carcassonne (R. 99); — à Foix (R. 90).

ROUTE 99.

DE CARCASSONNE A PERPIGNAN PAR PONT-DE-CHARLA.

121 kil. Route de poste. Diligence tous les jours. De Carcassonne à Pont-de-Charla, 50 kil. pour 5 et 4 fr.

Au sortir de Carcassonne, on traverse un petit affluent de l'Aude, puis, laissant à dr. une route départementale qui conduit à Cailhau, on remonte la rive g. de l'Aude, en suivant les nombreuses sinuosités de la vallée. On passe à *Preixan*, et à *Rouffiac d'Aude*, puis à

18 kil. *Cépie*, v. de 477 hab., au delà duquel on laisse à g., sur la rive opposée de l'Aude, le v. de *Pieusse* (440 hab.). On rejoint la route de Castelnaudary avant d'atteindre

7 kil. (25 kil.) **Limoux** (Hôtel du *Lion d'Or* tenu par Bernard; Cafés du *Commerce*, de l'*Europe*), chef-lieu d'arr. du dép. de l'Aude, V. de 6835 hab., agréablement située au milieu d'un vallon fertile sur la rive g. de l'Aude, et entourée de coteaux plantés de vignes qui produisent une *blanquette* réputée.

Ses rues sont en général bien percées et bordées d'assez belles maisons; plusieurs ponts réunissent les deux rives du fleuve.

Il est fait mention de Limoux pour la première fois en 854. Cependant, quelques auteurs assurent qu'elle existait du temps de Jules César et qu'elle était défendue par un château appelé *Rheda*. En 1209, après la prise de Carcassonne, Limoux se soumit à Simon de Montfort; mais plus tard elle se révolta, et, en 1226, lors du concile tenu à Narbonne, elle fut excommuniée au

son des cloches et à l'extinction des cierges, puis détruite par les troupes du roi de France. En 1574, elle se déclara en faveur des huguenots, et résista longtemps au maréchal de Mirepoix qui la battit en brèche avec 16 pièces d'artillerie. Au troisième assaut, les catholiques emportèrent la place et la saccagèrent. Limoux est la patrie de Fabre d'Églantine.

L'*église* paroissiale, assez vaste et bien ornée, n'offre pas d'intérêt archéologique.

L'*asile des aliénés* est commun aux départements de l'Aude et des Pyrénées-Orientales.

Les fabriques de draps, les filatures de laines, les tanneries et les teintureries de Limoux, jouissent d'une réputation méritée.

A peu de distance de la ville, sur une petite éminence qui domine l'Aude, les pèlerins vont visiter une chapelle connue sous le nom de Notre-Dame de Marseille. A mi-côte, jaillit une fontaine d'où coule goutte à goutte une eau qui passe pour avoir des propriétés miraculeuses. La fête de *la Vierge noire* se célèbre le 8 septembre et se prolonge pendant trois semaines. Un grand nombre de fidèles montent à genoux le coteau que couronne la chapelle.

Au delà de Limoux, la route franchit le ruisseau Corneilla et continue à remonter vers le S. la vallée de l'Aude, en en suivant tous les détours. Elle passe enfin sur la rive dr. pour atteindre

10 kil. (35 kil.) **Alet** (*Alectum*, *Aletha*), gros bourg de 1336 hab., situé entre de hautes collines boisées, au fond d'un vallon fertile et renommé pour ses excellents fruits. Il doit son origine à une abbaye de l'ordre de saint Benoît, fondée vers 813. Érigé en évêché en 1341, il acquit peu à peu une grande importance. Pendant les guerres de religion, il fut successivement pris et repris par les protestants et par les catholiques. En 1585, lorsque la province commençait à se pacifier, le duc de Montmorency donna ordre aux habitants d'Alet de recevoir leurs compatriotes protestants. Ils y consentirent; mais, peu de temps après, ils se jetèrent sur les religionnaires sans défense et les massacrèrent tous pendant la nuit.

L'ancienne abbaye n'est plus qu'un amas de décombres; cependant l'abside de l'église avec ses deux tours, dont une rasée à la hauteur du premier étage, ses trois piliers, ses murs collatéraux et une partie du transsept gauche, restent encore debout. Elevé peut-être sur les ruines d'une construction antique, cet édifice fut consacré en 873, et presque reconstruit en 1018 : c'est, d'après M. Taylor, le monument de la France du moyen âge qui, après le baptistère de Poitiers, avait le mieux conservé dans ses détails la physionomie des temples de l'antiquité; aussi plusieurs archéologues ont-ils voulu y voir un sanctuaire de Diane. « Avec les fragments qui restent, il n'est pas difficile, dit M. Mérimée, de retrouver le plan original. C'était une basilique à trois nefs, terminée par une abside à cinq pans, avec des transsepts très-peu saillants, et deux tours placées latéralement vers le milieu de la nef.

« La façade, presque dépourvue d'ornements, a deux portes bouchées, correspondant à la nef principale, et encadrées par deux contreforts carrés très-saillants. Sur la face méridionale, entre le deuxième

et le troisième pilier, à partir de la façade, on voit une porte cintrée entourée d'une riche archivolte, couverte d'ornements byzantins d'un travail très-précieux. Deux lions fort mutilés sont sculptés des deux côtés de l'archivolte.... Le mur septentrional paraît avoir été entièrement refait; peut-être était-il adossé à d'autres bâtiments dépendant de l'abbaye.

« La seule tour qui se soit conservée jusqu'à présent, bien que très-lézardée, a deux étages; elle est carrée; de longues et minces colonnes à chapiteaux de feuillages pseudo-corinthiens garnissent chacun de ses angles. L'étage supérieur, plus moderne, présente deux fenêtres en ogive surmontées d'une corniche très-saillante.

« L'abside est la partie la plus riche et la plus curieuse de l'église. A l'extérieur, elle est décorée de quatre grosses colonnes à feuillages imités de l'ordre corinthien, mais minces, étroits, contournés. Une corniche, très-ornée, soutient un toit plat, et fait des retours en saillie au-dessus des tailloirs des chapiteaux. Bien que le style de ses ornements soit tout à fait antique, il serait impossible de ranger cette corniche dans un ordre quelconque : cependant la bizarrerie de l'ornementation n'empêche pas que l'effet général soit assez agréable.... Tous les détails, examinés à part, ont une physionomie antique; mais l'ensemble date certainement d'une époque postérieure au xe siècle....

« Une partie de la muraille opposée à l'abside offre des restes de couleurs, et l'on y voit encore un ange les mains jointes, peint à fresque. Il est revêtu d'une longue robe jaune et bleue, par-dessus laquelle retombe une tunique couleur d'hyacinthe. Les cheveux sont coupés courts, et les ailes sont entourées d'une bordure de petites fleurs. »

Du sommet de la montagne appelée *Pech de Brau*, qui domine Alet, on jouit d'un vaste panorama; on voit à l'E. le pic de Bugarach, près de Caudiès, et l'aride chaînon des Corbières, puis, en se tournant vers le S., le Canigou et la chaîne des Pyrénées, à l'O. les montagnes de Bigorre et le Pic du Midi, enfin au N. la ville de Toulouse, la Montagne Noire et, dans un cercle plus rapproché, Castelnaudary, Carcassonne et Limoux.

Les *eaux thermales* d'Alet sont très-anciennement connues; les Romains avaient, assure-t-on, construit des bains pour les utiliser, et élevé Alet au rang d'un chef-lieu de district qu'ils nommaient *Pagus electensis*. Les sources sont au nombre de trois, dont deux, douées d'une certaine thermalité, alimentent les bains, les piscines, et fournissent environ 21 000 litres de liquide en 24 heures; la troisième, dite *Eau rouge*, est froide et ferrugineuse; on ne l'emploie qu'en boisson. Parfaitement transparentes et limpides, ces eaux sourdent au pied d'une énorme roche calcaire et se subdivisent en plusieurs filets, réunis dans des piscines.

L'*établissement* est situé au S. d'Alet, à 400 mèt. de la rive dr. de l'Aude; une allée de sycomores y conduit à travers des jardins. Le propriétaire est M. Larade.

La composition des eaux d'Alet remises à l'Académie nous a présenté, dit un rapport de l'Académie de médecine, les résultats suivants établis pour 1000 grammes de liquide (un litre).

SOURCE DES BAINS, 28° centigr.

Acide carbonique		indéterminé.
Bicarbonate de chaux		0 287 gr.
— de magnésie		
Sulfates anhydres	de chaux	0 608
	de soude	
	de magnésie	
Chlorure de sodium		0 052
Sel de potasse		
Phosphate soluble		0 080
— insoluble		
Acide silicique, alumine		
Matière organique		0 040
Indices de fer; perte		
		0 527

SOURCE FERRUGINEUSE, FROIDE.

Acide carbonique		sensible
Bicarbonate de chaux		0 225 gr.
— de magnésie		
Sulfates anhydres	de chaux	0 090
	de soude	
	de magnésie	
Chlorure de sodium		
Sel de potasse		
Sesquioxyde de fer		0 024
(Carbonate ou phosphate ferreux)		
Acide silicique, alumine		0 050
Manganèse, indices		
Phosphate, très-sensible		
Matière organique		
		0 389

La composition des eaux thermales d'Alet permet donc de les classer parmi les eaux minérales salines thermales, à côté de celles d'Ussat, de Bourbonne-les-Bains, de Saint-Amand, de Bagnères de Bigorre, etc. L'analyse médicale justifie d'une manière évidente la place qu'on leur a assignée; « elles ont, en effet, avec ces eaux, plus d'un point de comparaison, dit M. le docteur Fournier, le médecin inspecteur : laxatives à un degré plus ou moins fort, elles stimulent légèrement le tube digestif et activent les sécrétions des sucs gastrique et intestinal; elles ont en outre une action puissante sur les viscères abdominaux, principalement sur les organes génito-urinaires; les fonctions de ces organes sont activées et régularisées sous leur influence, mais par degrés, sans secousse, et de façon qu'après quelques jours seulement on s'aperçoit de l'heureux effet qu'on a obtenu; enfin, le système lymphatique acquiert, lui aussi, une activité plus grande, et concourt, par son action, à donner à ces eaux la propriété de résoudre les tumeurs, les engorgements viscéraux et glandulaires qui ont résisté à toute espèce de médication. »

Au sortir d'Alet, on remonte la vallée de l'Aude en suivant toutes les sinuosités du fleuve, qui coule à dr. dans un lit encaissé. On laisse à g. la route de Rennes-les-Bains, puis on traverse le Sals en deçà de

6 kil. (41 kil.) **Couiza,** chef-lieu de canton de 930 hab., situé au confluent du Sals et de l'Aude. On y remarque un ancien château converti en filature. Un beau pont de pierre fait communiquer le v. avec la rive g. de l'Aude.

De Couiza à Rennes-les-Bains.

8 kil. Route de poste. De Toulouse à Rennes-les-Bains, correspondance directe tous les jours.

Au sortir de Couiza, on remonte la vallée du Sals en en suivant le versant septentrional. Vers le 6e kil. la route se bifurque; l'un des deux bras, suivant la direction de l'E., remonte un petit vallon vers le v. de *Monthoumet*, tandis que l'autre, se recourbant vers le S. en même temps que la vallée du Sals, traverse cette petite rivière, pour en longer la rive g. jusqu'à

8 kil. **Rennes-les-Bains,** v. de 506 hab., situé à 319 mèt dans une gorge étroite et divisé en deux parties par le Sals.

Il existe dans les environs de ce village cinq sources minérales qui diffèrent entre elles par leur température et par leurs principes constituants; trois de ces sources sont thermales, les deux autres sont froides. Les débris d'anciennes constructions, les urnes, les médailles qu'on a trouvés près des bains témoignent qu'ils ont été fréquentés par les Romains. Dans l'église, on lisait autrefois l'inscription suivante : *C. Pompeius quartus T. A. M. suo.* Une reine appelée Blanche, qui vint à Rennes pour se guérir de la lèpre, fit bâtir sur la hauteur un château dont les ruines portent encore le nom de *Blanchefort;* enfin une des sources porte le nom de *Bain de la reine.*

Le médecin est M. Cazaïntre.

Au delà de Rennes cesse la route de voitures; ce n'est que par des chemins vicinaux et des sentiers qu'on peut remonter au S. E. jusqu'au v. de *Bugarach* (780 hab.) et au pic de *Bugarach* (1263 mèt.), le sommet le plus élevé des Corbières. De ce pic, on jouit d'une très-belle vue sur les plaines du Roussillon.

En sortant de Couiza par la route de Quillan, on continue à remonter la vallée de l'Aude, qui s'élargit de distance en distance pour former de petits bassins fertiles. On traverse plusieurs torrents, puis on laisse à dr., sur la rive g. de l'Aude,

Campagne-sur-Aude, v. de 433 hab., situé dans un agréable vallon et renommé par ses deux sources d'eau minérale. La *Source du pont*, ou source inférieure, jaillit presque au niveau d'un ruisseau appelé le *Rieutort*; l'autre source, portant le nom de *Campagne*, ou source supérieure, est à l'abri des inondations du Rieutort.

Le propriétaire des sources a fait construire une maison destinée au logement des malades; quand on n'y trouve plus de place, c'est au bourg voisin d'*Espéraza* (1470 hab.) qu'il faut aller s'établir.

Les eaux de Campagne s'emploient en boisson, en bains et douches; leur température invariable est de 29° C.

9 kil. (50 kil.) **Pont-de-Charla,** relais de poste.

A *Pont-de-Charla*, la route se bifurque; le bras de dr. se dirige vers

3 kil. (53 kil.) *Quillan;* et celui de g. conduit par le col de Saint-Louis à Perpignan (V. R. 90).

71 kil. (121 kil.) Perpignan (V. R. 90 et 98).

ROUTE 100.

DE CARCASSONNE A MONTLOUIS.

A. Par Roquefort.

111 kil. Route de voitures jusqu'à Roquefort, 77 kil. Chemin de chevaux jusqu'à Carcanières, 10 kil. Route de voitures de Carcanières par Quérigut à Montlouis, 24 kil.

50 kil. de Carcassonne à Pont-de-Charla, pour 5 et 4 fr. (V. R. 99).

3 kil. (53 kil). De Pont-de-Charla à Quillan (V. R. 99).

Au sortir de Quillan, on remonte la vallée en suivant la rive g. de l'Aude qui, s'élargissant, forme des îles et des bancs de sable.

4 kil. (57 kil.) *Belvianes*, formant avec le ham. de *Cavirac*, situé sur la rive opposée, une commune de 596 hab. Son territoire produit des figues renommées.

Aussitôt après, on laisse à g. un pont qui mène sur la rive dr., et l'on s'engage dans l'étroit **Défilé de Pierre Lis.** Pendant 2 kil. 1/2 la route est resserrée entre des rochers escarpés et la rivière, dont elle n'est séparée que par un mur de soutenement. De l'autre côté s'élèvent des montagnes non moins abruptes que celle dont on côtoie la base; la vaste forêt de *Fanges* en couronne le sommet.

Au sortir du passage pittoresque et hardi appelé par les habitants du pays le *Trou du Curé*, en souvenir de l'abbé Armand qui le fit commencer, on laisse à g. les ruines d'un couvent, puis, sur la rive dr. de l'Aude,

4 kil. (61 kil.) *Saint-Martin*, v. de 242 hab., dominé au N. par les montagnes élevées que recouvre la forêt de Fanges. A 2 kil. de ce v., la route traverse le torrent du Rebenti, immédiatement en amont de son embouchure, tourne brusquement à l'E. pour suivre un des détours de l'Aude, reprend de nouveau sa direction normale vers le S., et franchit la rivière pour entrer à

4 kil. (65 kil.) **Axat,** chef-lieu de canton (arr. de Limoux) de 538 hab., renommé pour ses excellentes prunes, et possédant plusieurs forges, un martinet, des scieries.

A peu de distance au delà d'Axat, la route, qui longe la rive dr., entre de nouveau dans un étroit défilé que dominent à g. de belles forêts. A 4 kil., la vallée s'élargit un peu et l'on arrive au confluent de l'Aude et de la Guette. On suit la rive dr. de ce dernier cours d'eau, et bientôt on perd de vue la gorge étroite au fond de laquelle l'Aude coule rapidement de l'O. à l'E.

8 kil. (73 kil.) **Sainte-Colombe,** v. de 373 hab., est situé dans une région déserte sur les deux rives de la Guette et au débouché d'un ravin qui remonte au S. E. vers la *Montagne Rose*, dont le point culminant atteint 1845 mèt. A 1 kil. environ en droite ligne vers le S., les regards sont attirés par un pic escarpé, première assise des montagnes plus élevées qui se redressent vers le col de Mosset (V. R. 103); au S. O. apparaît le haut pic de Carcanières, couvert de ses vastes forêts de sapins; à l'O., au-dessus d'autres escarpements, se montre la *forêt de Gesse;* de tous côtés on ne voit que des rochers et des sapins.

A Sainte-Colombe, la route passe sur la rive g. de la Guette, laisse à g. une forge de l'autre côté du torrent, puis abandonne la vallée de la Guette, à l'entrée de laquelle se montre le village de *Counosouls* (522 hab.) et que l'on voit s'élever au S. vers la combe boisée de Laparut (V. R. 103). On remonte à l'O. la rive g. d'un affluent de la Guette.

4 kil. (77 kil.) *Roquefort*, v. de 743 hab., où cesse la route de voitures. Dans les environs se trouvent plusieurs forges.

Au delà de Roquefort, on continue à remonter le vallon dans la direction de l'O., sous les escarpements de la montagne de Gesse. Quand on est arrivé presque à son extrémité, on passe sur le versant méridional pour gagner

3 kil. (80 kil.) *Bousquet*, v. de 470 hab., dominé à l'O. par le *Castelas*, et au S. par les pentes boisées du Carcanières.

En sortant de Bousquet, on s'élève vers un petit col qui se montre au S. O., et, ce faite franchi, on descend dans un joli vallon ouvert dans la même direction. Après avoir traversé de belles prairies situées sur la rive dr. du ruisseau, on atteint

3 kil. (83 kil.) **Escouloubre,** grand v. de 851 hab., au delà duquel le chemin franchit le ruisseau, qui, à 4 kil. plus au N., va se jeter dans l'Aude, entre la montagne du *Bac de Gesse* à dr. et la montagne *Dagason* à g. On gravit alors une arête de rochers escarpés pour redescendre, dans la gorge sauvage de l'Aude, à

2 kil. (85 kil.) l'établissement des **Eaux thermales d'Escouloubre**.

Les sources, qui jaillissent sur la rive dr. de l'Aude, sont au nombre de deux. Le *Bain fort* est situé au niveau de la rivière; sa température est de 50 degrés centigrades, et le jet d'eau est assez abondant pour que l'on puisse, à volonté, en diriger un filet dans l'autre source, appelée le *Bain doux*, dont on élève ainsi à volonté la température, qui ne serait, autrement, que de 35 degrés centigrades. A 3 kil. plus bas que ces deux sources, à 600 mèt. à l'E. du château d'Usson (V. R. 96), jaillit une autre source thermale appelée *fontaine de la Garrigue* ou *las Caoudès :* sa température est de 32 degrés centigrades. Le ruisseau qu'elle forme est si rapide, et son origine est si rapprochée de l'Aude, que ses eaux semblent y arriver d'un seul jet.

En traversant, vis-à-vis du Bain fort, l'Aude, qui forme sur ce point la limite des départements de l'Aude et de l'Ariége, on passe à côté d'autres sources thermales sulfureuses, de 56 degrés centigrades, dont l'une, qui jaillit du milieu de la montagne, donne un jet de la grosseur de la cuisse. Le ruisseau qu'elle forme avant de se jeter dans l'Aude conserve jusqu'à son embouchure une chaleur assez forte pour que les animaux craignent de le franchir. Des sources, on monte, par un chemin en zigzag, à

2 kil. (87 kil.) *Carcanières*, v. de 265 hab., situé à 116 mèt. à l'O. de la belle montagne de même nom, sur le sommet de l'arête qui sépare la vallée de l'Aude du vallon de Quérigut. Une route de voitures le relie à

2 kil. (89 kil.) **Quérigut** (V. R. 96).

Au sortir de la capitale du Donézan, la route suit le versant oriental du ravin et s'élève au S. E., par une succession de courbes allongées, vers l'arête de montagnes qui forme la limite des dép. de l'Ariége et des Pyrénées-Orientales. Quand on a atteint le col (1600 mèt.), où se montrent quelques débris d'antiques forêts, on domine au S. la riante *vallée du Capsir*, avec ses jolis villages épars çà et là et dominés par leurs églises romanes. A dr. s'élèvent, dans un magnifique désordre, les pics, rarement visités, de *Puy de Prigue* (2810 mèt.), *la Palm* (2474 mèt.), *Carlitte* (2921 mèt.), le *Roc blanc* (2543 mèt.), où l'Ariége, la Sègre, la Têt et l'Aude prennent leur source; en face, s'étendent les vastes forêts qui recouvrent les pentes du groupe de Montlouis; à g., se dressent les montagnes qu'il faut traverser pour aller visiter les étangs de Nohédas (V. R. 103).

On descend du col par de nom-

breux zigzags, et, après avoir laissé à g., à 1458 mèt. sur un monticule,

7 kil. (96 kil.) *Puyvalador* (Montagne-sentinelle), autrefois place fortifiée, du temps des rois d'Aragon, aujourd'hui village insignifiant de 481 hab., on atteint le fond d'un vallon arrosé par un ruisseau abondant. A l'O., ce vallon se divise en deux embranchements, dont l'un remonte à dr. vers le hameau de *Rieutort*, et l'autre à g. vers le village de *Fontrabiouse* (383 hab.), ainsi nommé à cause d'une fontaine qui, près de là, jaillit du sol en si grande abondance, qu'elle fait marcher deux moulins.

Aussitôt après avoir traversé le ruisseau de Fontrabiouse, on franchit celui de Galba, qui, descendu des vastes espaces neigeux compris entre le Puy de Prigue au S. et le Roc-Blanc au N., traverse des pâturages désolés, alimente quelques usines près des hameaux de Galba et d'Espesoule, puis, à g. de la route, s'unit au Fontrabiouse, et va, à 1 kil. plus loin, se jeter dans le torrent de l'Aude.

Au delà du pont du Galba, la route, recommençant à monter, contourne la base orientale d'un promontoire assez élevé, franchit un long plateau et descend dans le vallon de la Balcerre à (1481 mèt.)

5 kil. (101 kil.) **Formiguères**, v. de 804 hab., ancienne capitale du Capsir, où mourut, en 1324, le roi Sanche, qui en faisait son séjour de plaisance pendant les ardeurs de l'été.

L'église de ce village passe pour la plus ancienne du Capsir. Suivant la tradition, elle fut fondée en 873. D'après M. Taylor, elle forme un parallélogramme de 18 mèt. de longueur sur près de 7 mèt. de largeur, terminé par une abside de 5 mèt. de rayon. Elle est bâtie en pierres de granit disposées par assises régulières. L'archivolte de la porte d'entrée se compose de deux arceaux à plein-cintre et en retraite. Les deux côtés de la nef ont près de 7 mèt. d'élévation : une corniche légère les sépare de la voûte, qui est ogivale. Tout le reste de l'église est du style roman.

Il fait très-froid à Formiguères, comme dans tous les autres villages du Capsir. Les habitants ne quittent jamais leurs vêtements de gros drap, et, même au milieu du mois d'août, les veillées sont assez froides pour qu'on allume du feu dans les maisons. On a l'habitude de s'éclairer avec des copeaux résineux de bois de pin. Durant huit mois de l'année, une bonne partie des habitants émigrent de cette région glacée, et descendent dans la plaine pour s'occuper de la vente de leurs produits. A Perpignan, la vente du lait est presque monopolisée par des hommes et des femmes du Capsir.

En remontant le *vallon de la Balcerre*, on atteint, en 1 h. 1/2, l'étang du même nom, situé à 1764 mèt., dans un vallon solitaire, à la base E. de la *Côte del Palm* (2474 mèt.). Pour aller visiter les étangs de *Campourel*, dominés au S. par les rochers et les neiges du Puy de Prigue, il faut également suivre le vallon de la Balcerre jusqu'à 2 kil. 1/2 de Formiguères, puis pénétrer à dr. dans un vallon latéral, et contourner la base septentrionale de la Côte del Palm. (Aller et retour, 4 à 5 h.)

De Formiguères à Olette (V. R. 106).

Au sortir de Formiguères, la route de Montlouis traverse la Balcerre, gravit la hauteur qui s'élève en face, puis se dirige en droite ligne vers le S., en restant sur le sommet d'un plateau que recouvraient autrefois de vastes forêts. Elle laisse à g., à 1 kil. de distance sur la rive g. de l'Aude, le v. de *Matamala* (472 hab.); puis à dr., à plus de 2 kil., le v. *des Angles* (728 hab.); et descend dans la vallée qui, se recourbant vers l'O., remonte à l'*étang d'Aude*, situé à 1 kil. de la rive g. de la Têt.

Après avoir traversé le petit ruisseau de l'Aude, on remonte au S. vers la ligne de partage des eaux entre les deux bassins de l'Aude et de la Têt, que dominent à g. de hautes montagnes boisées. On traverse la magnifique forêt de sapins de *Mate*, puis on laisse à dr. un petit lac, et l'on descend par un vallon nu à

10 kil. (111 kil.) *Llagona*, v. de 482 hab., situé sur le rebord d'un plateau au pied duquel coule un affluent de la Têt. En face, de l'autre côté de la rivière, apparaît la citadelle de Montlouis ; à g., s'élève la montagne de Caudiès ; à dr., une énorme fissure qui s'ouvre entre des rochers nus et désolés indique la vallée supérieure de la Têt. Dans les environs de Llagona, on exploite des carrières de granit.

Au delà de ce v., la route continue à longer pendant quelque temps le rebord du plateau, en descend, traverse la Têt, et remonte pour entrer, par la porte de l'O., à

2 kil. (113 kil.) **Montlouis** (Hôtels : *Jambon*, dans la ville; *Vaillant*, à la Cabanasse, au-dessous de la citadelle), V. forte, située sur un rocher escarpé à 1513 mèt. de hauteur. Sa population n'est que de 318 hab. (746 avec le reste de la commune); mais sa position au pied du col de la Perche, qui commande l'entrée de l'Espagne, et l'étendue de ses fortifications, en font une place de guerre importante. Elle est de fondation récente, les premiers travaux datant de 1681. Après le traité des Pyrénées, Vauban fut chargé d'en choisir l'emplacement, et de donner également les plans de la citadelle. C'est la ville de garnison la plus élevée et la plus froide de France; la température y est très-basse en hiver, et les plus fortes chaleurs de l'été n'y font monter le thermomètre qu'à 16° cent., rarement à 18°. Briançon est moins haut de 207 mèt. En vain, dès son origine, un décret a-t-il accordé des avantages à ceux qui viendraient s'y établir : les rigueurs du climat et l'aridité des rochers qui l'entourent ont toujours nui à son développement. On n'y compte que huit rues, mais toutes régulières, bien percées et tirées au cordeau. La place principale renferme le tombeau du général Dagobert, sur lequel on a élevé une pyramide de pierre. Une vaste esplanade sépare la citadelle de la ville, dont l'enceinte, forcément irrégulière à cause de la nature du sol, consiste en trois bastions et en deux grandes lignes de communication. Tous ces ouvrages sont entourés d'un fossé, excepté du côté où le rocher est inaccessible. La *citadelle*, située sur la partie occidentale du rocher que couronnait jadis la vieille *tour de Castellosa*, est à peu près régulière; elle se compose de quatre bastions. Plusieurs milliers d'hommes trouveraient à s'y loger. Au milieu, on a creusé un puits d'une grande profondeur.

Montlouis communique avec la rive g. de la Têt par trois ponts, celui de la route de Formiguères (Voy. plus haut), celui de la route de Perpignan (R. 106), et un autre moins important situé en aval des deux premiers. Entre Montlouis et son faubourg de la Cabanasse situé au S. E. jaillit, au pied du rocher, la fontaine ferrugineuse du *Four de la Brique*. « Les eaux, dit M. Anglada, en sont fréquemment utilisées, et méritent de l'être. »

Au S. de la Cabanasse s'élève une belle montagne nommée *Cambras-dasa* (2750 mèt.).

B. De Carcassonne à Montlouis par Belfort et Rodome.

129 kil. Route de voitures de Carcassonne à Espezel, 78 kil. Route de chars d'Espezel à Rouze, 23 kil. Route de voitures de Rouze à Montlouis, par Quérigut, 28 kil.

50 kil. De Carcassonne à Pont-de-Charla (V. R. 99).

3 kil. De Pont-de-Charla à Quillan (V. R. 99).

25 kil. De Quillan à Espezel (V. R. 95).

23 kil. D'Espezel à Rouze. Cette partie de la route, aujourd'hui dégradée, a été tracée par Vauban; elle a servi à transporter les canons à la citadelle de Montlouis; on y voit encore des ponts en pierre construits à cette époque.

Après avoir quitté la route départementale de Quillan à Belcaire, près du v. d'Espezel, on descend au S. par un chemin tortueux dans l'étroite vallée du Rebenti. On suit pendant quelque temps la rive g. de ce cours d'eau, puis, laissant à dr.

3 kil. (81 kil.) *Belfort*, v. de 135 hab., on pénètre dans un aride vallon qu'on voit s'ouvrir du côté du S. Avant d'en atteindre l'extrémité supérieure, il faut tourner à dr. et traverser le petit hameau de *Meunès* pour gagner

6 kil. (87 kil.) *Rodome*, v. de 578 hab., situé sur un plateau désolé qui sépare les deux vallées de l'Aude et du Rebenti, et qu'on traverse. Çà et là s'élèvent des mamelons rocheux. On laisse à g. le v. de *Fontanès* (218 hab.); puis on contourne un promontoire qui domine la vallée de l'Aude du côté de l'O., en face des prairies d'Escouloubre (Voy. *A*). Près des ruines d'un vieux château, il faut prendre à l'O. et suivre le versant septentrional d'un profond ravin dont le ruisseau forme la limite des départements de l'Aude et de l'Ariége, et qui contient dans sa partie supérieure

9 kil. (96 kil.) *Campagna*, v. de 354 hab. Là, le chemin, décrivant une forte courbe, traverse le ruisseau, suit le versant méridional du ravin, contourne une colline qui s'élève au-dessus du confluent de la Sonne et de l'Aude, et atteint

5 kil. (101 kil.) *Rouze* (468 hab.), premier v. du département de l'Ariége (V. R. 96).

4 kil. (105 kil.) De Rouze à Quérigut (V. R. 96).

24 kil. (129 kil.) De Quérigut à Montlouis (V. *A*).

Excursion aux sources de la Têt.

20 kil. Sentier de montagnes.

En amont de Montlouis, la vallée de la Têt remonte en droite ligne vers le N. O., entre deux chaînes escarpées qui deviennent de plus en plus arides et désolées à mesure qu'on s'élève. Le fond de la vallée n'offre pas une pente uniforme; il forme une succession d'étages ou de degrés séparés par des digues de rochers; aussi, tantôt la rivière s'étale sur de vastes espaces marécageux, tantôt elle fait des chutes rapides. Le premier marécage est le *Pla des Abellans*, situé à 4 kil. de Montlouis. A 7 kil. plus loin (11 kil.), s'étend un marais bien plus vaste encore, appelé les *Bouillouses*. M. Tastu, ingénieur des ponts et chaussées, chargé par le conseil général d'étudier la question des barrages, afin de retenir l'eau pendant les époques d'inondation, et de la rendre pendant les périodes de sécheresse, a signalé ces deux bassins marécageux comme les plus favorables à l'établissement des barrages. D'après lui, on pourrait, moyennant une dépense de construction de 2 100 000 fr., réunir aux Bouillouses 20 398 000 mèt. cubes d'eau; au Pla des Abellans 3 148 000; en tout 23 546 000 mèt. cubes, quantité d'eau égale à celle que le Rhône déverse en moyenne dans la Méditerranée pendant 1 h. entière. D'autres projets de barrages, présentés par de savants ingénieurs, seraient, dit-on, moins facilement exécutables que celui de M. Tastu, et les résultats en seraient probablement temporaires, à cause de l'énorme quantité de pierres et de graviers que charrie le torrent et qui combleraient, dans un temps plus ou moins rapproché, les bassins préparés pour la conservation des eaux. Les barrages de la Bouillouse et du Pla des Abellans paraissent être à l'abri de ce danger.

Une centaine de canaux, servant à l'irrigation et à la mise en mouvement de 50 usines, moulins, forges, papeteries, etc., puisent leurs eaux à la Têt. Les surfaces arrosées par les canaux de la rivière principale, à l'exclusion de ceux des affluents, sont évaluées à 12 000 hect. Sur ce nombre, 10 515 hect. sont arrosés par le canal de Corbères, dont la prise d'eau est au-dessous de Vinça (V. R. 101), et par les dix autres canaux inférieurs qui fertilisent les campagnes de Perpignan. Pendant les sécheresses, l'agriculture de toute la plaine est en souffrance, et souvent le manque d'eau devient un véritable désastre public; en revanche, quand la Têt déborde après des pluies trop prolongées, les champs cultivés sont ravagés par les eaux et couverts de débris. Si la Têt était retenue près de son origine à l'aide d'un ou plusieurs bassins régulateurs, les canaux recevraient toujours leur quantité d'eau normale; les eaux seraient toujours abondantes même au fort de l'été, et ne déborderaient jamais, même après la fonte des neiges et pendant les fortes pluies.

A 2 ou 3 kil. au-dessus des Bouillouses, la vallée de la Têt, changeant de direction, remonte vers le N. Elle laisse à dr., derrière une arête de montagne, l'*étang d'Aude* (2147 mèt.), où la rivière de ce nom prend sa source, et à g., de nombreux étangs, entre autres ceux de *Carlitte*, où les neiges donnent naissance, en fondant, aux premiers affluents de la Sègre. La Têt elle-même se forme de plusieurs ruisselets qui sortent des étangs situés à la base méridionale du *Puy-Peyric* ou *de Prigue* (2810 mèt.).

Excursion à la chapelle de Font-Romeu.

1 h. 1/2 à pied. Chemin de voitures.

On descend de Montlouis par la route du col de la Perche; mais

au faubourg de la *Cabanasse*, on prend à dr. pour monter au v. de

3 kil. *Bolquera* (390 hab.). On s'élève alors par un ravin semé de rochers vers un bois de pins situé en face sur la pente de la montagne. On traverse ce petit bois, et bientôt après on atteint **la Chapelle de Font-Romeu,** située sur un étroit pâturage, entouré de sapins et arrosé par l'eau d'une source. Cette chapelle doit son origine à une statue de la Vierge, trouvée, dit-on, près de la source : de là son nom de *Font-Romeu* (Fontaine du Pèlerin). Elle dépend de la commune d'*Odello* (515 hab.), située à 2 kil. sur le penchant d'une montagne.

L'intérieur de l'église est assez vaste, mais l'inégalité du terrain n'a pas permis de construire l'édifice sur un seul palier; de la porte on ne voit pas l'autel, et ce n'est qu'après avoir gravi plusieurs marches qu'on peut l'apercevoir. Derrière l'autel est un troisième palier, auquel on peut monter par d'autres degrés : c'est là que se trouve dans une petite niche la *statue de la Vierge* de Font-Romeu. Le 8 septembre, jour de sa fête, les montagnards des environs viennent l'adorer en foule. « Dans la nef, dit M. Henry, les marguilliers, rangés derrière une grande table, vendent, hors le temps des offices, des médailles, des petites croix, des chapelets, des *goigs* ou cantiques catalans en l'honneur de la Vierge locale, des rubans verts ou rouges, pouvant servir de jarretières, sur lesquels sont imprimés quelques mots sacrés. C'est par le grand débit de ces amulettes que la fabrique peut réaliser l'argent nécessaire pour l'entretien de la chapelle. »

A côté de la chapelle se sont bâties plusieurs maisons servant d'auberges aux pèlerins, et laissant entre elles un espace assez considérable, qui, le jour de la fête, devient la place du marché. Du rocher sur lequel la chapelle est construite, jaillit la fontaine miraculeuse. Comme toutes les autres sources sacrées, elle passe pour guérir toutes les maladies dont il a plu à Dieu d'affliger l'humanité.

A 400 mèt. environ de la chapelle, au sommet d'un rocher isolé (1958 mèt.), s'élevait autrefois un petit oratoire remplacé par une grande croix. Un large sentier monte jusqu'à la base du rocher, dans lequel on a taillé un escalier de 36 marches. Du point culminant, connu sous le nom de *Mirande* (Belle vue), on jouit d'un vaste panorama : on découvre la chapelle, les habitations et les bois qui l'entourent; plus loin, Bolquera, Montlouis, Planès; du côté du S., toute la Cerdagne française, Eyna, Llo, Err, Sainte-Léocadie, Nahuja, Palau; au S. O., la vallée de la Sègre, Puycerda, Belver, et dans le lointain, les cimes bleuâtres qui dominent Urgel.

De Font-Romeu aux Escaldas.

2 h. Sentier de montagnes.

A moitié chemin, se trouve le v. de *Targassonne* (160 hab.) situé dans un magnifique chaos de débris granitiques. Pour les Escaldas, V. R. 107.

Excursion de Montlouis à l'église de Planès.

Planès est un petit v. de 201 hab., situé dans un vallon dont le ruisseau, coulant du S. au N., va se jeter dans la Têt, à 2 kil. en aval

de Montlouis; on peut s'y rendre, soit en prenant d'abord la route de Perpignan (V. R. 106) pour tourner ensuite à dr., soit en sortant par la route de Puycerda (V. R. 107) et en se dirigeant vers la g. par *Saint-Pierre dels Forcats*, v. de 323 hab.

L'**église de Planès** est, par son étrange construction, une des plus remarquables de France; les chroniques catalanes et la tradition prétendent qu'elle a été bâtie par les Arabes; aussi le peuple lui donne encore aujourd'hui le nom de *mesquita*, la mosquée. Cependant il est certain qu'elle est d'une époque beaucoup plus moderne. Construite grossièrement en moellons, il serait assez difficile de lui assigner une date précise; mais, en considérant le système de la bâtisse et la forme du plan, M. Viollet-le-Duc croit pouvoir affirmer qu'elle n'est pas antérieure au XIII[e] siècle.

Le plan de l'église de Planès est un triangle équilatéral dans lequel se trouve inscrit un cercle dont le diamètre est celui de la coupole. Sur chaque face du triangle est décrite une demi-circonférence de même diamètre que celle de la circonférence intérieure, de sorte que l'édifice présente extérieurement un périmètre régulier composé de trois demi-circonférences ou absides alternant avec trois niches angulaires. Au-dessus de la coupole s'élève un campanile moderne. Autrefois la porte d'entrée était placée au milieu de la demi-circonférence qui fait face à l'Occident; maintenant elle est située dans un angle tourné vers le Midi. Dans l'intérieur, deux des absides sont formées par des tribunes où se placent les chantres et les hommes; le bas de l'église est occupé par les femmes.

Il est probable que les trois absides sont la traduction symbolique et matérielle de l'idée de la Trinité. Nous avons vu que, pour la même raison, les architectes des églises basques donnaient trois pointes aux clochers.

De Montlouis à Perpignan (V. R. 106); — aux Escaldas (V. R. 107); — à Bourg-Madame et à Puycerda (V. R. 107).

ROUTE 101.

DE PERPIGNAN A PRADES.

43 kil. Route de poste. 3 services de voitures publiques par jour; voitures de louage.

Au sortir de Perpignan par la porte Notre-Dame, la route se dirige à l'O., à travers les fertiles campagnes qui s'étendent le long de la rive dr. de la Têt. Grâce aux nombreux canaux d'irrigation qui sillonnent cette plaine, l'agriculture n'a rien à redouter de l'ardent soleil du Midi, et, sur le même sol bien arrosé, la moyenne des récoltes est de deux par an; quelquefois elle s'élève à trois. Les champs que les eaux ne peuvent atteindre sont généralement plantés d'oliviers et de vignes, et séparés par des haies de grenadiers et d'aloès.

Après avoir aperçu à dr., sur la rive opposée de la Têt, les villages de *Saint-Estève* (913 hab.) et de *Baho* (799 hab.), on traverse

9 kil. *le Soler* (1161 hab.), et on voit de loin *Pezilla de la Rivière*, v. de 1458 hab., situé sur la rive g. de la Têt. L'église de ce village renferme un cippe en marbre blanc, consacré à Apollon et à Diane, et décoré de bas-reliefs qui représentent une lyre,

un lévrier, un arc, un carquois et une biche.

4 kil. (13 kil.) *Saint-Féliu d'Availl*, v. de 1323 hab.

Autrefois, la route de Prades abandonnait ici la rive dr. de la Têt, allait raser la base des montagnes qui bordent la vallée du côté du S., et passait à *Corbères*, v. de 1481 hab. Dans le voisinage de ce village se trouve une grotte spacieuse, formée de galeries à plusieurs étages, et ornée de belles stalactites : on y entend le bruit d'un torrent qui se jette dans un abîme. Rectifiée aujourd'hui, la route continue à longer la rive dr. de la Têt. Déjà les montagnes sont plus rapprochées de la rivière, et la plaine commence à prendre l'apparence d'une vallée.

2 kil. (15 kil.) *Saint-Féliu d'Amont*, v. de 506 hab., possède une église fortifiée. En face, de l'autre côté de la Têt, se trouve *Corneilla de la Rivière*, v. de 1334 hab., dominé par une vieille ruine et traversé par un important canal d'irrigation. Dans un petit vallon situé au N., jaillissent les eaux thermales de *Berne* ou *Laverne*, qui jouissent d'une certaine réputation locale.

Après avoir traversé le Bolès, ruisseau qui descend des ravins de la *Tour de Batère* (1447 mèt.), se dirige au N., vers la vallée de la Têt, puis sert de canal d'irrigation et suit parallèlement le cours de la rivière pendant une dizaine de kilomètres, on atteint

2 kil. (17 kil.) **Millas**, chef-lieu de canton de l'arr. de Perpignan, b. de 2090 hab., dont les environs, remarquables par leur fertilité, s'appellent le *Rivéral*. C'était jadis une place forte, entourée de murailles et flanquée de tours gothiques dont il existe encore quelques débris. Les Espagnols la prirent en 1793, détruisirent les redoutes qui la défendaient, et emmenèrent une partie de l'artillerie.

10 kil. de Millas à Estagel (V. R. 90); — de Millas à Elne par Thuir (V. R. 111).

3 kil. (20 kil.) *Neffiach*, v. de 1085 hab. De l'autre côté de la rivière, à la métairie du *Mas de la Juliane*, jaillit une belle source d'eau saline faiblement minérale. Un grand nombre d'habitants des villages voisins viennent tous les ans faire usage de ces eaux en boisson. Leur action est salutaire sur les organes digestifs. Une hauteur escarpée qui domine Neffiach du côté du N., et qui fait partie du chaînon compris entre les bassins de l'Agly et de la Têt, porte l'ermitage de *Force-Real* (Fort-Royal), construit sur les débris d'une ancienne forteresse romaine. La chapelle date du XVe siècle; elle attire encore aujourd'hui un grand nombre de pèlerins.

De ce point, qui se dresse, comme un grand promontoire, au-dessus de la plaine de l'E. et des vallées situées au N. et au S., on jouit d'une des plus belles vues du Roussillon. Au bas de la montagne, sur les deux versants du N. et du S., jaillissent plusieurs sources ferrugineuses.

Au delà de Neffiach, on remarque à dr., de l'autre côté de la rivière, des falaises fortement ravinées, composées de couches de sable, d'argile et de marne; puis la route oblique à g. pour suivre un détour de la vallée.

4 kil. (24 kil.) **Ille** (relais de poste), chef-lieu de canton de l'arr. de Prades, jolie petite V. de 3260 hab.

bâtie à 142 mèt., dans une position délicieuse, entre la rive dr. de la Têt et la rive g. du Bolès.

En 1598, Ille, qui appartenait encore à l'Espagne, soutint un siége mémorable. 3000 Français, arrivés inopinément sous ses murs, avaient fait sauter une tour pour pouvoir y pénétrer; mais les habitants, hommes, femmes, enfants, se précipitèrent hors de leurs maisons, arrêtèrent les Français à coups d'épées, de bâtons et de pierres : si bien qu'après deux heures de combat les assaillants furent forcés de se retirer, laissant les rues et les campagnes voisines jonchées de morts. En 1640, Ille se souleva contre le gouvernement espagnol et ouvrit ses portes au prince de Condé. Quelques troupes sorties de Perpignan vinrent l'assiéger; mais elle résista avec succès. En 1793, les Espagnols s'en emparèrent, et pendant deux mois et demi le gouvernement des Bourbons y fut rétabli.

L'église paroissiale est assez jolie; ses murailles sont revêtues de marbre; mais l'intérieur n'est éclairé que par de petites fenêtres rondes. La chaire et les fonts baptismaux sont en marbre poli. Devant une maison de la ville, on remarque une charmante croix gothique de la fin du XIVe siècle.

Les murailles et les tours de l'enceinte existent encore; elles sont entourées de jardins et de vergers qui produisent les meilleurs fruits de tout le département : les pêches d'Ille surtout jouissent d'une grande réputation.

Au delà d'Ille, la vallée se resserre, et, cessant de suivre le bord de la Têt, on remonte la vallée du Bolès en longeant la rive g. de cet affluent; puis on laisse à dr. un petit mamelon et à g. le village de *Boule* (925 hab.), où se trouvent des carrières de marbre.

Serrabona.

A 6 kil. au S. de Boule, sur le versant occidental de la vallée du Bolès, se trouve l'ancien monastère de **Serrabona.** M. P. Mérimée le visita en 1834, et c'est à lui que nous empruntons les lignes suivantes :

« Le site est triste et sauvage. Les bâtiments qui dépendaient de l'ancienne abbaye s'élèvent à mi-côte sur une montagne aride, au-dessus d'une vallée profonde et étroite qui l'entoure de trois côtés. Sur quelque point que la vue se porte, elle ne rencontre que des roches schisteuses d'une teinte sombre et verdâtre, parmi lesquelles quelques arbustes rabougris croissent comme à regret. Les murs sont construits de gros morceaux de schiste assemblés avec précision. L'appareil de l'église, et surtout l'abside, est remarquable par la taille de ces pierres, que leur contexture feuilletée rendait très-difficiles à travailler. Aujourd'hui, les bâtiments dépendants du monastère tombent en ruine, et l'église elle-même est en très-mauvais état.

« Sa forme est celle d'une croix latine terminée par une abside, ornée à l'extérieur d'une petite arcature et de dents de scie. Cette forme de croix n'existe qu'à l'intérieur; car les murs qui terminent les collatéraux se prolongent parallèlement à ceux de la nef, formant ainsi de chaque côté une espèce de galerie qui ne communique point avec l'église. Du côté du midi, cette galerie est ouverte à l'extérieur avec des arcades en plein-cintre qui lui

donnent l'apparence d'une allée de cloître : elle servait sans doute de promenade d'hiver aux religieux de Serrabona.... Un portique très-bas, sombre, voûté, et soutenu par deux rangées d'arcades cintrées, communique avec les deux galeries latérales et précède la nef. Au-dessus est une tribune avec un escalier pour descendre dans l'église. Les colonnes du portique sont ornées de sculptures bizarres, parmi lesquelles on remarque des singes cynocéphales. Un mur s'élève devant la première rangée d'arcades, et ce n'est qu'à l'aide d'une torche que l'on peut distinguer les détails de sculpture qui en couvrent les archivoltes, les pendentifs et la corniche Le style des sculptures annonce les commencements de l'art byzantin, mais déjà très-éloigné des souvenirs romains et plein de caprice; d'ailleurs, nul goût, nulle proportion. Je ne pense pas qu'on doive assigner à ce portique une date postérieure à la fin du XI[e] siècle.

« La nef est à voûte ogivale; elle a probablement été bâtie vers le VIII[e] ou IX[e] siècle, puis restaurée considérablement dans la suite. Les ruines et quelques arpents de rochers appartiennent aujourd'hui au chapitre de Solsona en Catalogne. »

Après avoir dépassé Boule, on quitte la vallée du Bolès et on gravit la côte de Ternère pour redescendre ensuite dans la vallée de la Têt et franchir le Riu-Fagès, au-dessus de *Rodès*, v. de 631 hab. Au S. de Rodez, dans le petit vallon de *Bernadal*, sur les bords du ruisseau le Corbère, jaillissent deux sources ferrugineuses connues dans le pays sous le nom significatif de *Font Roubillouse* (fontaine rouilleuse). A 8 kil. au S., sur une colline qui domine le vallon du même ruisseau, se trouve *Glorianes*, v. de 221 hab., près duquel jaillit une autre source ferrugineuse renommée. Elle coule avec grande abondance dans un champ ombragé par de beaux arbres fruitiers. Les habitants de Glorianes en utilisent les eaux pour leur boisson habituelle et pour tous les usages domestiques.

10 kil. (34 kil.) **Vinça,** chef-lieu de canton de l'arr. de Prades, petite V. de 2054 hab., est située dans un vallon agréable, entouré de tous les côtés par des montagnes arrondies que domine la haute cime du Canigou. De nombreux ruisseaux traversent les campagnes voisines et la ville elle-même, où ils entretiennent une délicieuse fraîcheur.

Vinça était autrefois une place forte, flanquée de tours rondes dont on aperçoit encore les ruines. Le 26 juillet 1793, les Espagnols s'en emparèrent, mais ils en furent chassés après cinq jours d'occupation.

Les **bains de Vinça** ou de **Nossa,** appelés autrefois *Fonts dal sofre* (fontaines du soufre), sont situés à moins de 2 kil. au N. O. de Vinça sur la rive g. de la Têt, qui coule dans un lit encaissé. Le nom de Colline des bains (*Coume d'als banys*), que l'on donnait dans le pays à la montagne d'où jaillissent les sources sulfureuses, prouve que depuis longtemps on les avait utilisées sous forme de bains. En 1817, M. Escanyé y construisit un établissement. L'édifice, bâti parallèlement à la rivière, se compose de plusieurs étages; il sert à la fois à l'administration des sources et au logement des baigneurs. Ceux-ci sont encore peu nombreux; la température assez basse de ses eaux, et surtout le voisinage de Molitg et du Vernet, ont nui jusqu'à ce jour à la prospérité de Vinça.

Dans la même direction que l'établissement thermal, mais à 2 kil. plus loin, se trouve sur un rocher aride le petit v. de *Marcevol*, jadis fortifié, auprès duquel existait un prieuré de l'ordre du Saint-Sépulcre, fondé peu de temps après les croisades. Le portail de l'église est d'architecture romane; selon une tradition locale, la mère du pape saint Lin, successeur de saint Pierre, serait enterrée sous l'autel.

A 3 kil. au S. de Vinça, près du v. de *Joch* (306 hab.), on voit les ruines pittoresques d'un château, dont le donjon est flanqué au sommet d'une charmante tourelle.

De Vinça au Canigou, par la vallée de la Lentilla (V. R. 105).

A 2 kil. de Vinça, on franchit le ruisseau Lentilla ou Nantilla, dont le vallon remonte au S. vers les escarpements neigeux du Canigou; puis, se rapprochant de la rive dr. de la Têt, on traverse

4 kil. (38 kil.) *Marquixanes*, v. de 583 hab., en partie bâti sur la crête d'un rocher. Plus loin, la vallée s'élargit un peu, et on laisse à une certaine distance sur la dr. la Têt qui décrit de nombreux méandres au-dessous des escarpements de sa rive g. couverts de vignes et d'oliviers. Enfin, après avoir franchi plusieurs ruisseaux, on atteint

4 kil. (42 kil.) **Prades** (hôt. *Januari*, propre et bon), chef-lieu d'un arrondissement des Pyrénées-Orientales, V. de 3074 hab., agréablement située à 500 mèt. au S. de la Têt, à une hauteur moyenne de 320 mèt. au-dessus du niveau de la mer, et composée de cinq rues rayonnant autour d'une place centrale.

Prades n'a d'abord été qu'un simple monastère dépendant de l'abbaye de la Grasse. Une charte de l'année 855 y signale déjà une cellule. Vers l'an 1588, elle se racheta de la juridiction bénédictine pour se mettre sous la protection directe du roi, à la condition de garder ses priviléges.

L'église s'élève au centre de la ville, sur une place ombragée de beaux arbres où viennent converger les cinq rues principales. Le clocher, — tour carrée de construction romane, — haut de 35 mèt., et en partie reconstruit, est surmonté d'un affreux carillon; on y a placé, en outre, une horloge non moins laide entre deux colonnes romanes. La nef, unique et voûtée en plein-cintre, est partagée en deux par deux chapelles qui forment un transsept. Tous les autels sont décorés avec un mauvais goût déplorable. A l'un des angles de l'église de Prades, on remarque un lit où repose, sur un oreiller brodé et dans des draps bien blancs, une statue en bois de Jésus-Christ.

Prades possède un bel établissement de bains dont les colonnes sont ornées de chapiteaux, aux sculptures variées, provenant de l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa.

Pour aller visiter l'**abbaye de Saint-Michel de Cuxa,** qui se trouve à 2 kil. de Prades, il faut se diriger au S. sur *Codolet* (325 hab.), où se trouve une jolie fontaine gothique, et pénétrer dans le vallon de la Taurinya, qui remonte directement vers le Canigou.

Cette abbaye fut fondée en 878 par des moines dont une inondation avait complétement détruit le

couvent, situé à *Exalada*, sur les bords de la Têt (V. R. 106). Plusieurs grands personnages y vinrent terminer leur vie, entre autres un doge de Venise, Pietro Orseolo, qui suivit l'abbé Garin dans cette solitude et mourut l'an 987, en grande réputation de sainteté. Grâce aux munificences des fidèles, Saint-Michel devint peu à peu très-riche. En 1011, le territoire de l'abbaye s'étendait sur le vaste espace compris entre le sommet du Canigou au S., et les rives de la Têt au N.; en outre, plusieurs monastères situés en Cerdagne, dans le Toulousain, dans le Fenouillet (R. 90), en Espagne, et jusque dans l'île de Minorque, dépendaient de l'abbé de Saint-Michel, qui commandait en maître à la fois temporel et spirituel, dans 42 paroisses et dans 234 villages, alleux et vallées. Il jouissait de tous les honneurs dus au rang d'évêque, et quelques auteurs affirment que les religieux avaient chacun leur maison et leurs domestiques. Au XIIIe siècle, commença pour cette riche abbaye une période de décadence qui se prolongea jusqu'à sa chute.

L'église, construite en 974, fut détruite en 1794; c'était un bel édifice roman, et les ruines qui en restent encore sont classées parmi les plus belles des Pyrénées-Orientales. Presque toutes ses murailles étaient de marbre commun; toutes les colonnes du cloître étaient en marbre rouge, provenant des carrières voisines; et plusieurs portails, ainsi que l'entrée de la maison abbatiale, étaient en marbre blanc.

« Ce qui reste de l'enceinte, a dit M. Édouard Barthélemy (*Bulletin monumental*, publié par M. de Caumont), est environné de murs soutenus par des contre-forts et percé de plusieurs portes, dont une a conservé de curieux débris; elle est entourée d'une épaisse et large bordure de marbre rose; sur les montants, dans l'intérieur, sont sculptés saint Pierre et saint Paul; à l'extérieur, des sculptures représentent un hibou, des lions et des animaux fantastiques. Les sculptures, notamment celle des deux saints, ont un singulier air de famille avec le style byzantin et semblent remonter au moins au XIe siècle. On entre dans une vaste cour toute jonchée de débris, et on arrive au cloître, c'est-à-dire à son emplacement, car il n'en reste que 9 arcades en plein-cintre, avec de magnifiques chapiteaux en marbre rose; plusieurs de ces chapiteaux ont été transportés à Prades, où ils ornent un établissement de bains : un de ceux qui restent dans le cloître représente trois hommes bizarrement accroupis, les mains posées sur les genoux, supportant avec effort le poids de la corniche.

« Derrière le cloître est l'église avec transept et nef à cinq arcades; le chœur est du style ogival; tout le reste est en plein-cintre. Chacun des transepts se terminait par une tour carrée à trois étages; mais, en 1839, l'une de ces tours s'est écroulée. En arrière du chœur est une chapelle carrée, à dôme, communiquant par une petite porte avec le maître autel, et éclairée par le haut; son état de dégradation ne permet pas de lui appliquer de date précise.

« A l'autre extrémité de l'enceinte était située la maison abbatiale, dont le portail en marbre, élevé sur un perron de plusieurs marches, présente encore un très-bel

aspect. Il est couvert de sculptures du XIe siècle : des guirlandes de fleurs, des loups, des ours, des dragons, un lion levant une patte et tenant de l'autre un livre; un bœuf tenant une sorte de feuille sur laquelle on lit : LVE.HAS. etc. »

De Prades à Molitg (R. 102); — au Vernet (R. 104); — à Montlouis (R. 106).

ROUTE 102.

DE PERPIGNAN A MOLITG.

50 kil. Route de voitures, services publics.

42 kil. De Perpignan à Prades (V. R. 101).

Au sortir de Prades, on se dirige au N. O. vers la Têt, que l'on traverse, et dont on longe la rive g. pendant 2 kil. environ. Puis, la route tournant brusquement à g., on franchit le ruisseau la Castellane, en amont de son confluent avec la Têt.

3 kil. (45 kil.) *Catllar*, v. de 688 hab., au delà duquel on n'a plus qu'à longer la rive g. de la Castellane, que dominent de belles pentes couvertes de vignes et d'oliviers. On dépasse l'établissement thermal, et, sur le plateau qui s'élève à dr., au-dessus de la vallée, on voit

5 kil. (50 kil.) **Molitg**, v. de 580 hab., situé à 631 mèt., à mi-côte d'une montagne bien arrosée et couverte de jardins et de prairies. A l'O., au pied des rochers, coule la petite rivière de la Castellane. L'ancien château du village, appartenant à la famille de Llupia, a été restauré, et, pendant la saison des bains, les malades et les étrangers y trouvent une table d'hôte très-bien servie.

Les sources thermales de Molitg, au nombre de 10, jaillissent toutes d'une masse granitique, près de l'embouchure du petit torrent de Riel dans la Castellane.

« Avant 1754, un petit bassin carré, encore existant, servait de bassin commun à ceux qui utilisaient les eaux de Molitg. En 1786, le marquis de Llupia, seigneur de Molitg et propriétaire des eaux minérales, fit une petite construction avec six baignoires, desservies par la source qui a conservé son nom. Depuis lors, l'emploi de ces eaux a graduellement augmenté, et on a utilisé d'autres sources, qui, après avoir eu des propriétaires distincts, appartiennent maintenant à un seul, M. Massia. »

Plus de 400 malades visitent chaque année les bains de Molitg.

Un médecin-inspecteur réside dans le village.

LES EAUX.

Eau thermale sulfureuse.

Connue depuis le XVIIIe siècle.

Émergence : Du terrain primitif.

Onze sources, réparties entre les établissements Llupia et Massia, et désignées en général par des numéros ou d'après leur emploi en bains, douches, etc.

Débit en 24 h. : S. n° 1, Llupia, 734 hectol. (Bouis).

Température : De 38° S. n° 1, Llupia, à 21°,8 S. Riel (Bouis).

Caractères particuliers : Eau limpide, devenant louche au contact de l'air prolongé (n° 1), très-onctueuse au toucher, dégageant des bulles de gaz (azote, oxygène, acide carbonique), odeur sulfureuse légère, saveur sulfo-alcaline, dépose de la glairine.

Deux établissements convenable

ment aménagés pour buvettes, bains, douches.

Service médical : Un médecin-inspecteur.

Emploi : Boisson, pure ou coupée avec du lait; bains, douches, boues et conferves en topiques.

Effets physiologiques : Action spécifique sur la peau et sur les muqueuses, excitation assez vive.

Ne se transporte pas.

Classification chimique : Eau sulfurée à base de soufre.

Analyse (Bouis.)

	S. *Massia.* Eau 1 lit.
Sulfure de sodium	0,0142
Carbonate de soude	0,0048
Soude	0,0410
Silice	0,0470
Sulfate de soude	0,0150
Chlorure de sodium	0,0140
Chaux } Magnésie } Sulfate de chaux }	0,0030
Matière azotée	0,0210
	0,1600

Bibliographie : Bouis, eaux minérales sulfureuses de Molitg.... Perpignan, 1841 : in-8. — Filhol, eaux minérales des Pyrénées. Paris, 1853; in-12 — Annuaire des eaux de la France, 2e partie, 1853.

Sur la montagne aride située en face de Molitg, de l'autre côté de la Castellane, se dressent les ruines du château de *Paracols*, qui d'après une légende d'origine phénicienne, aurait été fondé sur un espace de terrain circonscrit par la peau d'un bœuf coupée en lanières. C'est là que naquit, dans le XIIe siècle, le troubadour Bérenger de Paracols.

On peut aussi visiter, aux environs de Molitg, les ruines de Notre-Dame de Corbiac (V. R. 103).

ROUTE 103.

DE MOLITG A QUÉRIGUT.

A. Par Mosset.

9 h. de marche. Sentier de montagnes. Guide indispensable. Les détails concernant cette route sont puisés en majeure partie dans l'ouvrage de M. de Chausenque.

Au delà de Molitg, on remonte le monotone vallon de la Castellane, en suivant la rive g. du torrent, et bientôt on dépasse la région des vignes, pour entrer dans une zone moins méridionale, où le thym, la lavande, la santoline et beaucoup d'autres plantes aromatiques, tapissent les collines pierreuses. On passe près des ruines du monastère *de Notre-Dame de Corbiac* et du château de *Pierre de Corbiac*, troubadour distingué du XIIIe siècle; puis on atteint

4 kil. ***Mosset***, b. de 1257 hab., situé sur la rive g. de la Castellane, à l'entrée d'un vallon qui remonte vers le N. C'est ici l'extrême frontière septentrionale du patois catalan; sur le versant opposé des montagnes qui dominent Mosset, les paysans parlent la vieille langue limousine ou romane à peu près dans sa pureté primitive.

Aux environs de Mosset, on exploite des carrières de marbre.

Au-dessus de Mosset, le vallon remonte à l'O., et on en suit les contours sur le versant septentrional, entre les montagnes nues du *Roc de Lescales*, qui la dominent du côté du N., et la grande forêt de *Selvanera* (Forêt Noire), qui recouvre les pentes du pic d'*Orbania*, du côté du S. Après avoir traversé plusieurs torrents, on passe sous une butte qui porte la tour ruinée

de ***Mascarda;*** puis, en remontant par un sentier rempli de pierres écroulées, on arrive sous un second monticule où s'élèvent quelques pans de murs de l'ancien couvent de

8 kil. (12 kil.) ***Monasty.*** Là, on laisse à g. le vallon principal, et, prenant à dr. un vallon latéral tout parsemé de blocs, on monte par une pente rapide et fatigante jusqu'au *col de la Marguerite* ou de *Djaou*, qui sépare le département des Pyrénées-Orientales de celui de l'Aude. « A l'E., on voit la gorge nue de la Castellane, avec ses hauteurs arides, où les nombreuses saillies de granit apparaissent sur la cime des buttes comme autant de ruines crénelées, descendre vers le bourg de Mosset, dont on distingue encore parfaitement les maisons; à l'O., au contraire, se montre la charmante combe de *Laparut*, où des eaux vives se cachent sous les sapins pour reparaître dans les clairières et se perdre de nouveau sous l'ombrage. »

On descend dans cette combe, dont les eaux réunies se dirigent au N., et vont, sous le nom de Guette, faire mouvoir les importantes usines de *Roquefort* (V. R. 100), puis, remontant à l'O. par un magnifique bois de sapins, on gravit une terrasse herbeuse appelée *Pla de la Galline*, d'où, en se retournant, on jouit d'une vue magnifique sur les plaines du Roussillon. Au-dessous, « le fond de Laparut apparaît dans toute sa grâce charmante, et, par delà le col de la Marguerite qu'on vient de traverser, le regard s'étend jusqu'à la Méditerranée. Au-dessus de la vallée de la Têt, qui s'élargit et va se perdre dans la plaine, se montrent les premiers chaînons des Pyrénées, dominés par la triple cime du Canigou; à côté de son immense promontoire se blottit l'humble chaînon des Albères, qui va mourir sur les rivages de Port-Vendres. »

En s'éloignant de la terrasse de la Galline, on contourne les flancs septentrionaux de la montagne de Carcanières, et, sans suivre de direction fixe ni de sentier tracé, on atteint facilement une autre terrasse appelée *Pla de la Madre* (plateau de la Mère). Le panorama est différent; ce ne sont plus les plaines brûlées du Roussillon dominées par le blanc Canigou : on découvre des vallons noirs de sapins, qui descendent au N. vers l'Agly, le chaos des Corbières, toutes sillonnées de vallées courtes, sinueuses et profondément encaissées, et plus loin, les vertes plaines du Languedoc.

Les régions qu'il faut traverser au delà du Pla de la Madre consistent en grands pâturages parsemés de monticules, et dominés, tantôt par des bois de sapins, tantôt par des pentes neigeuses; sans guide, il serait facile de s'égarer et de descendre dans le vallon d'Escouloubre, qu'on voit s'ouvrir au N. O. (V. R. 100). Arrivé en vue de ce vallon, il faut continuer à contourner les flancs du Carcanières, jusqu'à ce qu'on domine enfin la vallée de l'Aude qui se dirige du S. au N. entre des parois de montagnes escarpées. Rien d'aride et de désolé comme la gorge de ce torrent; vers son origine seulement, le bassin vert de Formiguères et de Puyvalador attire et repose un peu le regard. Plus haut apparaissent les noires montagnes des Angles, où la route de Montlouis se perd sous les sapins pour passer sur le versant de la Têt.

On descend des pentes rapides tellement couvertes de genêts que

le sol disparaît parfois sous un voile d'or; puis, traversant une forêt de hêtres, on arrive sur les bords de l'Aude qu'on franchit sur un frêle pont de bois, appelé pont *du Marchand*, et formant la limite des départements de l'Aude et de l'Ariége. « Ce site est un des plus sauvages que l'on puisse imaginer; on ne voit que des eaux écumeuses grondant contre leurs rives, et des berges escarpées où les arbres implantent çà et là leurs racines sur les aspérités des rochers. » Le pont franchi, on n'a plus qu'à monter par un sentier rapide sur le versant occidental de la vallée, et à traverser un petit plateau pour redescendre dans le vallon de

Quérigut (V. R. 96).

B. Par les étangs de Nohédas.

10 h. Sentier de montagnes.

Plusieurs sentiers difficiles conduisent de Molitg aux étangs de Nohédas. Le meilleur est celui qui, partant du château de Paracols, traverse un petit ruisselet coulant au S. du château, gravit les hauteurs calcaires dont la crête, jadis boisée, sépare la vallée de la Castellane de celle de l'Orbania, et, après avoir contourné un pic situé sur le sommet de la côte, descend à *Conat* (388 hab.), situé au confluent des deux vallons. L'église de ce village, du style roman, est encore parfaitement conservée; on y remarque surtout les élégants chapiteaux du portail.

A une faible distance des habitations, sur la rive dr. du ruisseau, coule un filet d'eau minérale ferrugineuse, désigné dans le pays sous le nom de *Fon d'Aram* (Fontaine de cuivre).

Laissant à dr. une deuxième source minérale sur le flanc d'une montagne que domine la petite chapelle de *Sainte-Marguerite*, et le vallon qui remonte au N. O. vers *Orbania*, v. de 436 hab., où jaillissent deux autres sources de même nature, on suit le vallon de l'E., qui s'élève vers *Nohédas* (326 hab.). On longe d'abord le versant méridional, puis, passant sur le versant opposé, on traverse plusieurs groupes épars de maisons qui composent la commune. Au delà d'un moulin situé sur le torrent, on commence à entrer dans les solitudes des montagnes, et l'on ne voit plus que des granges isolées au milieu des pâturages. On laisse à dr. un vallon qui remonte au N., puis, à gauche, un autre vallon au-dessus duquel apparaît un col que prennent les montagnards pour descendre à Olette (V. R. 106) par le vallon d'Évol; et, suivant toujours le ruisseau principal, on arrive enfin, après une marche de 4 à 5 h. depuis Molitg, aux **Gourgs** ou *Gouffres* **de Nohédas.** Le premier n'est qu'un petit étang où s'accumule le trop-plein des lacs supérieurs, situés presque immédiatement au-dessus. L'un, connu sous le nom d'*Estalat* (Étoilé), situé à 2110 mèt., a la forme d'un parallélogramme; l'autre, plus élevé, est presque rond et a reçu, à cause de sa belle couleur, le nom d'étang *Bleu*. En franchissant le petit col de l'arête, qui s'élève au S. de ces étangs, on atteint bientôt le bord du *gourg Noir*, le plus grand et le plus remarquable de tous (2081 mèt.). Il se trouve situé dans un vaste entonnoir, ouvert seulement du côté de l'E. pour laisser un libre passage aux eaux, et reçoit une

teinte noirâtre des sapins qui ombragent une partie de ses bords. On disait autrefois qu'il suffisait d'y jeter des pierres pour en voir sortir des nuages de tempête. En été, le lac Noir, alimenté par la fonte des neiges, qui s'étendent sur toute la partie du versant exposé au N., a une largeur d'environ 500 mèt.; mais en hiver, il devient beaucoup moins vaste, et on peut voir, en avant de ses eaux, un amas considérable de gros blocs provenant des roches supérieures. Le ruisseau qui en sort est celui qui, sous le nom de rivière d'Évol, va se jeter dans la Têt, un peu au-dessus d'Olette.

Les gourgs de Nohédas sont renommés pour l'abondance et la grosseur de leurs truites.

De mauvais chemins de montagnes, passant en plusieurs endroits à travers des neiges éternelles, et difficiles à trouver sans le secours d'un guide, mènent en 4 h. de l'étang Bleu au v. de *Réal* (348 hab), situé dans la vallée de l'Aude supérieure ou vallée du Capsir. Là on traverse l'Aude, on descend la rive g. de la rivière, puis on franchit le ruisseau de *Fontrabiouse*, et à 2 kil. de Réal on atteint le v. de Puyvalador (V. R. 100).

7 kil. de Puyvalador à Quérigut (V. R. 100).

ROUTE 104.

DE PERPIGNAN AU VERNET.

54 kil. Route de poste; plusieurs voitures publiques tous les jours; service parfaitement organisé. De Perpignan à Prades, 5 et 3 fr. De Prades au Vernet, 2 fr.

42 kil. de Perpignan à Prades V. R. 101).

Au sortir de Prades, on laisse à g. le v. de Codolet (V. R. 101), et l'on franchit sur un pont pittoresque la Taurinya, dont on voit la vallée remonter au S. vers le Canigou. La vallée de la Têt est encore large et fertile; mais déjà les montagnes qui la forment, plantées de vignes et d'oliviers, partout où la culture est possible, s'élèvent et se resserrent; la route se rapproche de la rive dr. du fleuve, qui roule ses belles eaux vertes dans un lit encaissé, au-dessous d'un pont pittoresque. On laisse à dr. l'embouchure du Conat ou Orbania, descendu de l'étang d'*Estalat* (V. R. 103), puis on traverse le Merder tout près de son confluent avec la Têt.

2 kil. (44 kil.) *Ria*, v. de 1000 hab., bâti en amphithéâtre le long des deux rives de la Têt, jouit d'une belle vue sur les montagnes admirablement cultivées qui l'entourent, à l'E. sur la vallée de Prades, et à l'O. sur la gorge de Villefranche. Au-dessus de la route, sur la rive dr., s'ouvre une grotte remarquable par les stalactites qu'elle renferme. Dans les environs se trouvent plusieurs usines métallurgiques.

A 1 kil. au-dessus de Ria, la Têt alimente une prise d'eau qui, depuis un temps immémorial, met en mouvement plusieurs forges auxquelles on a dernièrement ajouté un haut-fourneau. La grande abondance de l'eau motrice et la proximité des mines de fer et des bois de sapins du Canigou assurent la prospérité de cet établissement métallurgique.

Cependant la vallée se resserre de plus en plus, et bientôt la route et la rivière remplissent presque tout l'espace compris entre les rochers en deçà de

4 kil. (49 kil.). **Villefranche,** V. forte de 813 hab., située à 392 mèt. au-dessus de la mer, dans une gorge étroite qu'elle ferme entièrement. Elle dut, dit-on, son origine à Guillem-Raymond, comte de Cerdagne et de Conflent, qui l'érigea en ville par une charte datée de l'an 1075, et son nom actuel à la grande quantité de priviléges et exemptions que lui accorda ce seigneur; elle s'est appelée aussi *Liberia*. En 1641 elle se rendit aux Français, lors de la conquête du Roussillon par Richelieu. Plus tard, les Espagnols s'en emparèrent de nouveau, mais ils en furent bientôt chassés en 1654, après six jours de siége. En 1674, les principales familles de la ville ourdirent une conspiration pour secouer le joug de la France. Le plan des conjurés était ainsi arrêté. Pendant la nuit du vendredi au samedi de la semaine de la Passion, 200 Espagnols s'enfermeraient dans une vaste grotte située au S. de Villefranche, et le lendemain de très-grand matin, des miquelets, portant leurs armes cachées dans des bottes de paille, entreraient dans la ville aussitôt après l'ouverture des portes. Au premier signal, les Espagnols enfermés dans la grotte se réuniraient aux miquelets, tomberaient à l'improviste sur les Français et les massacreraient tous jusqu'au dernier. En même temps un corps de troupes, parti de Puycerda, se trouverait aux environs pour se jeter dans la place dès qu'on s'en serait rendu maître. Ce plan échoua par la trahison de doña Inez de Llar, fille de Charles de Llar, l'un des principaux conspirateurs : ayant entendu à travers une cloison qu'on jurait la mort des Français, elle courut avertir son amant, M. de Perlan, lieutenant du roi. Quelques heures après, les principaux conjurés étaient arrêtés et appliqués à la torture; le père d'Inez périt de la main du bourreau; sa tête fut exposée dans une cage de fer au-dessus de l'une des portes de Villefranche.

Les deux dames inconnues qu'on avait enfermées au château de Salces pour avoir participé aux crimes de la marquise de Brinvilliers, furent transférées dans leur vieillesse au château de Villefranche; l'une y mourut en 1717; l'autre obtint la permission d'avoir la ville pour prison.

Le 4 août 1793, le général espagnol Crespo s'empara de *cette clef du Conflent*, mais il fut obligé de l'abandonner 20 jours après.

« Le 19 septembre de la même année, dit M. Fervel, Gilly, commandant le 2e bataillon des grenadiers du Gard, reprit Villefranche par un de ces coups d'audace si fréquents à la guerre, après une victoire décisive. » Il n'avait que 450 hommes sous ses ordres; « arrivé en vue des remparts, Gilly laisse dans la gorge, en avant de Sardinia, le gros de son monde, disposé de manière à simuler la troupe la plus nombreuse possible, et, prenant avec lui 60 grenadiers seulement, il s'avance en parlementaire jusqu'aux avant-postes espagnols. Là il mande le commandant de la place, qui s'empresse de se rendre à son injonction. « Vois, lui dit-il, sur ces hau-« teurs, l'avant-garde de Dagobert. « Je viens te sommer en son nom; « rends-lui la place et tu es libre : « autrement, point de quartier! » Une heure après, la garnison de Villefranche défilait entre deux haies de *trente* grenadiers républicains, et allait par le Pla Guilhem regagner la vallée du Tech. Elle laissait Villefranche approvisionnée pour trois mois. »

Les *fortifications* de Villefranche, construites d'après les dessins de Vauban, sont très-irrégulières : elles se composent de six bastions, avec une demi-lune à chacune des trois portes; une quatrième porte, celle des Boucheries, a été établie pour mettre la ville en communication avec la *citadelle* située à mi-côte de la montagne qui la domine du côté du N. Depuis peu d'années, la défense a été augmentée par un fort placé entre la ville et la citadelle. Des souterrains relient entre eux ces divers travaux. On a utilisé également, pour y construire des bastions, et surtout des magasins, de vastes cavernes naturelles, auxquelles on monte par un escalier de 132 marches et qui s'étendent fort loin dans la montagne située au S. de Villefranche. Ces grottes, connues sous le nom de *Corta* ou *Cava Bastère*, sont les plus vastes de la contrée après celles de Corbères (V. R. 101) et communiquent avec celles de *Fulla*, qui s'ouvrent sur le versant occidental de la montagne; pour les visiter, il faut obtenir l'autorisation du commandant de la place.

Villefranche est presque entièrement bâtie en marbre rouge : elle n'a que deux rues, parallèles au cours de la Têt et communiquant par de petites rues latérales.

L'église se compose de deux vaisseaux parallèles, de hauteur inégale, ayant chacun son portail de style roman, l'un beaucoup plus large que l'autre et plus orné. Des quatre colonnes qui décorent le grand portail, trois ont leur fût uni; la quatrième est cannelée en spirale. Sur le chapiteau des deux colonnes intérieures s'appuie une archivolte romane rubannée et fleuronnée; de singuliers groupes d'animaux sont sculptés sur les chapiteaux des colonnes extérieures. L'intérieur est d'une grande simplicité; sous une fenêtre à dr. s'ouvre une petite chapelle ogivale. A côté de l'autel, on voit un Christ de bois couché sur un lit de parade, et reposant sa tête couronnée de roses sur un oreiller. La tour carrée de cette église est garnie de créneaux.

On remarque dans la ville quelques maisons très-anciennes, dont les fenêtres romanes sont séparées en deux parties par une colonne à chapiteau sculpté. Enfin, dans la grande rue, s'élèvent encore deux vieilles tours carrées.

De Villefranche à Olette, Montlouis et Puycerda (V. R. 106).

Pour aller au Vernet, il faut sortir de Villefranche par le pont-levis de la route de Perpignan, tourner à dr. en deçà de l'enceinte extérieure, et passer sous une porte basse et étroite qui donne accès dans la vallée du Vernet. Cette vallée est tellement resserrée à son débouché, entre des roches calcaires aux formes bizarres, que la rivière et la route s'y disputent la place qui leur est nécessaire. Bientôt elle s'élargit; de petits champs soutenus par des murs en pierres sèches se montrent à dr. et à g., et l'on ne tarde pas à apercevoir le Canigou, au-dessus du mamelon jaunâtre qui domine

3 kil. (52 kil.) *Cornella*, v. de 508 hab., situé dans un petit bas-

sin au confluent du vallon de Vernet au S. et de celui de Fillols au S. E. C'était autrefois une ville importante. En 965, le comte Guiffred en acheta l'église à l'évêque d'Elne. En 1047, les comtes de Cerdagne s'y firent bâtir une maison appelée dans les anciennes chartes *Palladium Cornelianum*. *L'église* est du style roman. Son portail de marbre blanc est formé par six colonnes dégagées dont les chapiteaux représentent quatre dragons qui se mordent la queue, quatre béliers et plusieurs autres sculptures : le tore est couvert de fleurons; trois archivoltes, dont l'une est unie, l'autre rubannée, et la troisième estonnée avec des fleurons, encadrent le tympan, au milieu duquel on voit la sainte Vierge assise, tenant l'enfant Jésus sur ses genoux : celui-ci bénit d'une main, et de l'autre porte une petite église, symbole de l'Église universelle; de chaque côté se tient un ange avec un encensoir. Autour du tympan, on lit une inscription latine. L'intérieur se compose de trois nefs, dont l'une, celle de dr. a été refaite; l'abside du fond a été également reconstruite. De chaque côté se trouvent deux chapelles absidales; à dr. une autre chapelle, de style gothique, sert de sacristie. Un beau retable en pierre sculpté en 1345 par Cascall, de Berga, est encore assez bien conservé : il en reste huit scènes et le tombeau de l'autel, soutenu par deux colonnettes à chapiteaux romans. A dr. du portail, s'élève le clocher, grosse tour carrée de la même époque. A côté de l'église, sont de vastes bâtiments sans intérêt, provenant de l'ancien prieuré des chanoines de Saint-Augustin, et renfermant quelques débris de l'ancien château habité autrefois par les comtes de Cerdagne. En outre, sur la place de l'église se dresse une tour ronde, au-dessous de laquelle est une fontaine décorée d'armoiries sculptées. On remarque aussi dans le village des maisons du style de la Renaissance, qui semblent avoir été jadis fortifiées.

Une bonne route, récemment rectifiée, ombragée de châtaigniers et de noyers, monte de Cornella au

2 kil. (54 kil.) **Vernet** (Hôtels, *Thermes des Commandants*, *Thermes Mercader*, maisons à louer dans le village), v. de 967 hab., qui, dominé par l'église et par une vieille tour en ruines, couronne l'extrémité d'une arête remontant au S. E. vers le Canigou. Depuis que ses eaux thermales sont devenues célèbres, il s'est étendu dans la vallée sur la rive dr. du ruisseau de Castell, et quelques maisons se sont même groupées sur la rive g. autour des Thermes des Commandants. La place publique est ornée d'un vieil orme autour duquel les paysans viennent danser les *Bayes*, espèce de ronde, d'origine grecque selon les uns, arabe selon les autres. Dans les grandes solennités, elle sert d'arène pour les courses de taureaux.

Par lui-même, le village du Vernet offre très-peu d'intérêt. Il ne reste dans son église que de faibles vestiges de l'antique chapelle romane qui fut donnée en l'an 898, par la comtesse Ermessinde, au monastère de Saint-Michel de Cuxa. Mais on y conserve un reliquaire en argent sous forme d'avant-bras, contenant une partie du bras de saint Saturnin, et des broderies figurant des caractères arabes.

Bien que la hauteur moyenne du

Vernet au-dessus du niveau de la mer soit de 620 mèt., la température y est généralement douce en hiver, aussi les malades y séjournent-ils pendant toutes les saisons.

Les sources du Vernet sont connues depuis plusieurs siècles, mais rien ne prouve qu'elles aient été visitées par les Romains : les vestiges du passé trouvés aux environs des Thermes ne datent pas d'une époque antérieure au moyen âge. D'après M. Anglada, le premier témoignage positif de l'existence des bains du Vernet remonte à 1377 ; à cette époque ils appartenaient à l'abbaye de Saint-Martin du Canigou (Voy. page 613), et un établissement thermal y existait déjà. Il consistait en une grande bâtisse voûtée servant à couvrir les piscines, et en logements pour les baigneurs. Le grand bassin destiné aux bains communs avait 10 mèt. de longueur sur 5 mèt. de largeur et 1 mèt de profondeur; sur le pourtour régnaient trois marches où s'asseyaient les baigneurs pour obtenir divers degrés d'immersion. Trois sources, dont l'une intérieure et jaillissant du fond, emplissaient le bassin.

Après un incendie qui, vers le commencement du XVIIIe siècle, détruisit la partie de l'édifice consacrée aux logements des baigneurs et endommagea la voûte des piscines, le nombre des visiteurs diminua constamment, et les bains n'étaient plus utilisés que par les paysans du voisinage, lorsqu'en 1788 le docteur Barrère les acheta au monastère pour la somme de 400 livres de droit d'entrée, et la rente annuelle de 6 livres. Le bâtiment voûté fut soigneusement restauré, et une maison d'habitation adossée contre la principale façade exposée au S. On combla la piscine, et, sur la place qu'elle avait occupée, s'élevèrent huit cabinets contenant des baignoires en marbre du pays. Depuis cette époque, chaque année a amené une amélioration importante, et la découverte de nouvelles sources a nécessité la fondation d'un second établissement (V. plus bas Thermes Mercader).

THERMES DES COMMANDANTS[1].

Médecin-inspecteur, M. Piglowski.

L'*établissement*, où les malades peuvent être traités en hiver comme dans les autres saisons, contient 50 chambres. La salle à manger est assez vaste pour recevoir 95 personnes.

Le prix du logement et de la nourriture est de 6 fr. par jour. Le logement se compose d'une chambre à un lit, confortablement meublée et pourvue de tous les accessoires nécessaires à un malade. La nourriture consiste en un déjeuner et un dîner, abondamment servis par un excellent chef de cuisine à demeure pendant toute l'année; les consommations prises hors des repas se payent à part, mais à des prix modérés.

Ceux des malades qui seraient obligés de suivre un régime particulier, *prescrit par le médecin*, pourront être servis chez eux sans augmentation du prix ordinaire de la table d'hôte.

Les domestiques ne payent que moitié, à moins qu'ils n'occupent une chambre de maître. Dans ce cas seulement le prix est de 4 fr. au lieu de 3.

Le tarif des *bains*, *douches* et *vapeurs*, y compris le linge, est de 1 fr.

L'usage des eaux *en boisson* est tout à fait gratuit pour les baigneurs. Il en est de même de la salle d'*aspiration du tube de vapeur* et du chauffage des chambres par l'eau chaude.

Un *salon*, aussi vaste que la salle à manger, élégamment décoré, pourvu d'un excellent piano, de trictracs, d'é-

1. Ces renseignements sont empruntés au prospectus de l'établissement.

chiquiers, etc., est ouvert à tous les baigneurs sans rétribution ni abonnement.

Une *remise*, pouvant contenir 15 voitures, une vaste *écurie*, sont groupées autour du bâtiment, et commodément placées pour le service.

Le bâtiment du *Petit Saint-Sauveur* est composé de trois étages au-dessus du rez-de-chaussée, où se trouvent les bains de cet établissement; il contient 40 lits de maître. Le premier étage, distribué, meublé et décoré pour recevoir dans le principe Ibrahim Pacha, est conservé dans le même état, avec ses meubles de palissandre, etc. Seulement, il peut être divisé en deux parties distinctes, ayant chacune leurs terrasses et des accessoires pour loger des familles riches et nombreuses. Ces logements ne se payent pas au prix du tarif.

Le bâtiment appelé la *préfecture*, parce qu'il fut construit pour l'un des préfets des Pyrénées-Orientales, contient six chambres de maîtres meublées et décorées avec goût, deux chambres de domestiques, une salle à manger, un salon de compagnie, une cuisine. Le prix de l'appartement, y compris le linge et l'argenterie, est de 20 fr. par jour; le bois, le charbon et les comestibles sont à part.

Un *café* pour l'été, construit près d'un torrent pittoresque, abrité par de grands arbres, et muni d'un excellent billard, est tenu, pour les baigneurs seulement, par un cafetier-glacier expert dans tout ce qui concerne son état.

Un autre établissement appelé de la *mère-source* est consacré aux malades qui trouveraient trop élevés les prix indiqués ci-dessus. « Des cuisines communes à chaque étage permettront à chaque famille, dit le prospectus que nous copions, de se nourrir à leur guise. Les chambres du rez-de-chaussée sont fixées à 1 fr. par jour, le linge non compris. Celles du second, par personne, bain et coucher à 1 fr., sans linge. Les bains des personnes logées au rez-de-chaussée et au premier se payeront 75 c.; les douches et vapeurs se payeront au même prix que les bains pour les trois étages. 60 personnes pourront se loger dans cet établissement, qui offre les mêmes avantages que celui des anciens bains, en ce sens qu'on peut y suivre un traitement thermal complet en bains, douches et vapeurs, et tout cela sans sortir à l'air extérieur. »

Les divers établissements connus sous le nom de *Thermes des commandants*, parce qu'ils appartiennent aux anciens commandants de Villefranche, Couderc et de Lacvivier, sont situés sur la rive g. du ruisseau de Castell, au pied de la montagne rocheuse, *Pègne* ou *Peña*, et au milieu d'un beau groupe d'arbres. Le grand établissement thermal s'élève au centre; à dr. se trouvent la maison du docteur, la Source Élisa, la Source mère; à g. la maison du Petit-Saint-Sauveur, la Préfecture et le café du même nom : les constructions sont à deux étages; elles n'ont aucune prétention architecturale, mais elles offrent un aspect agréable.

Tout est réuni dans le même édifice : bains, douches, vaporarium, salles respiratoires, logement, table bien servie, voitures, remises, enfin les nombreux accessoires d'un hôtel de premier ordre (dans les Pyrénées). En outre, toutes les parties de l'établissement central sont maintenues par la source des douches à une température constante de 15 à 18°. Une élégante chapelle en style gothique se trouve dans l'intérieur même de l'établissement.

THERMES MERCADER[1].

Le prix du logement et de la nourriture est de 6 fr. par jour. La table d'hôte, commune à tous les baigneurs, est servie à 10 h. du matin et à 5 h. du soir. Le logement consiste en une chambre à un lit, avec le confortable nécessaire à un malade. Lorsque le médecin aura prescrit un régime particulier, les malades pourront être servis chez eux sans augmentation de prix.

Les domestiques payent moitié prix. Le tarif des bains, douches et vapeurs, est de 1 fr., linge compris. Le *salon sulfuraire* ou *salle d'aspiration* des vapeurs, l'usage des eaux en boisson, ainsi que le chauffage des chambres par l'eau chaude, sont gratuits pour les baigneurs. Le grand salon, parfaitement éclairé le soir, est toujours ouvert aux baigneurs, sans rétribution ni abonnement.

« Des écuries et des remises très-vastes sont commodément placées pour le service. Les personnes qui désireraient faire elles-mêmes leur ménage, trouveront dans l'établissement des chambres et des cuisines munies des ustensiles nécessaires. »

A dater du 1er juin jusques à la fin de septembre, l'omnibus de l'établissement sera à Prades, à l'arrivée de chaque diligence, pour prendre les baigneurs.

A dater du 1er octobre, les malades devront écrire à M. Mercader; une voiture se trouvera à leur disposition le jour de leur arrivée à Prades.

Les sources découvertes par M. Mercader, en 1832, jaillissent sur la rive dr. du ruisseau de Castell, à 150 mèt. environ au S. de la grande place du Vernet, réunie aux Thermes par une allée de superbes platanes.

L'établissement se compose de plusieurs maisons isolées et indépendantes les unes des autres, pouvant ensemble recevoir jusqu'à 120 baigneurs. La plus vaste de toutes, haute de trois étages, est précédée d'un long corridor, espèce de péristyle qui donne sur une terrasse bordée d'un petit jardin anglais. Les cabinets de bains s'ouvrent sur ce péristyle : ils sont parfaitement tenus, vastes, bien aérés et garnis de baignoires en marbre blanc d'Italie; quatre sources les alimentent.

Le second bâtiment est situé au bas du jardin anglais, sur le bord de la grande route. Il contient au rez-de-chaussée des cabinets de bains avec des baignoires en beau marbre blanc, un *vaporarium* et une grande salle de douches. Au premier étage, se trouvent des logements commodes et le *salon sulfuraire* : un double vitrage sert à former sur le devant une galerie d'où l'on jouit d'une belle vue.

La troisième maison, attenante à celle dont nous venons de parler, est spécialement destinée aux baigneurs « qui aiment le confortable et qui peuvent le payer. » Elle offre à ses hôtes une vaste salle à manger, une table bien servie, des salons élégamment décorés, avec billard, piano, échecs, trictracs, et tous les accessoires du luxe (dans les Pyrénées).

LES EAUX.

Eau thermale, sulfureuse.

Connue très-anciennement, et, suivant Carrère, dès l'époque romaine (Voy. page 609).

Sources nombreuses et variées; les principales sont : S. n° 2 du Vaporarium, S. de la Comtesse, S. Élisa, dans l'établissement principal dit des Commandants, S. Castell, S. du Torrent, S. Ursule (établissement Mercader).

Débit en 24 h. : 1104 hectol. (S. de l'établissement principal).

Température : Varie de 58° S. n° 2, à 29° S. Élisa à la buvette, et 8° S. de la Comtesse (établ. princ.), à 32° S. n° 1 40° et S. n° 6 (établ. Mercader).

Caractères particuliers : Eaux limpides, incolores, odeur et saveur sulfureuses, onctueuses au toucher, déposant plus ou moins de glairine.

Service médical : Un médecin inspecteur pour chaque établissement.

1. Ces renseignements sont empruntés au prospectus de l'établissement.

Emploi : Boisson, bains, douches, inhalations, séjour d'hiver.

Situation : Au pied du Canigou, à l'abri des vents froids.

Climat : Superbe, hiver très-doux.

Effets physiologiques : Eaux agissant comme les eaux sulfureuses en général, plus ou moins excitantes suivant les sources, action spécifique sur la peau et les muqueuses. Recherchées principalement par les malades auxquels on conseille l'inhalation des vapeurs sulfureuses.

Quelques-unes de ces eaux paraissent se bien conserver en bouteilles; toutefois on n'en exporte pas.

Classification chimique : Eaux sulfurées à base de soude.

M. O. Henry a trouvé des traces de fer et d'iodure dans la S. de la Providence (établ. Mercader).

Analyse (Bouis.)

	S. *Petit St-Sauveur.* gr.
Sulfure de sodium	0,0406
Carbonate de soude	0,0730
» de potasse	traces
Sulfate de soude	0,0270
Chlorure de sodium	0,0120
Carbonate de chaux / » de magnésie / Sulfate de chaux	0,0040
Silice	0,0600
Glairine ou barégine	0,0110
	0,2276

Bibliographie : Notice sur l'établissement thermal des anciens thermes de Vernet, signée à la fin de Lacvivier et Couderc. Perpignan, 1851; in-8.—Silhol, notice sur les eaux minérales sulfureuses de Vernet. Montpellier, 1852; in-8. — O. Henry, analyse de l'eau minérale sulfureuse de Vernet; bulletin de l'Académie de médecine, fevrier 1853. — Filhol, eaux minérales des Pyrénées. Paris, 1853. — Annuaire des eaux de France. Paris, 1854; in-4°.

EXCURSIONS.

Mines de fer et forges de Sahorre.

4 kil. Sentier de montagnes.

Pour aller visiter les forges et les mines de fer de Sahorre, il faut prendre le sentier qui s'élève à l'O. du Vernet sur le versant de la montagne, franchir un col, et, tournant à g., descendre dans la vallée du Fulla à *Sahorre*, v. de 605 hab.; 1 h. suffit pour faire cette excursion. Les **Mines de Sahorre** étaient, dit-on, exploitées déjà par les Romains, et plusieurs outils trouvés dans les anciennes galeries leur ont été attribués. Sur la place du village s'élève un orme magnifique, célèbre dans toute la contrée.

A 5 kil. au S. de Sahorre, sur la rive g. de la même rivière, se trouve *Py*, v. de 667 hab., dont les forges, établies en 1127, ont cessé de fonctionner depuis longtemps à cause du manque de combustible. On remarque dans les environs des gisements de beau marbre blanc non encore exploités.

Castell et l'abbaye de Saint-Martin du Canigou.

45 m. Chemin de mulets.

Au sortir du Vernet, on remonte la rive dr. du torrent. Par-dessus les montagnes couvertes de sapins, qui s'élèvent à g., on voit la cime du Canigou; en face, sur un rocher qui semble fermer la vallée, se dresse l'abbaye de Saint-Martin; partout ailleurs on n'aperçoit que des escarpements nus où croissent à peine quelques oliviers. En 15 ou 20 minutes de marche, on arrive à *Castel* ou *Castell*, v. de 176 hab., dont l'*église* est une simple maison, ornée, ainsi que plusieurs autres

maisons du village, de colonnes, à chapiteaux sculptés, provenant des ruines de l'abbaye. Dans l'intérieur on montre, à dr., le tombeau de Guiffred, sur lequel est gravée cette inscription moderne :

L'année 1049, la veille des Calendes d'août, mourut Guifre, autrefois très-illustre seigneur et comte, qui, sous l'invocation de saint Martin, fit bâtir au nom de J. C. ce monastère, dont il fut un des religieux pendant 15 ans. La dépouille mortelle dudit comte et celle de son épouse la comtesse Élisabeth furent réunies dans ce même mausolée par les soins du seigneur Bérenger de Colonier, abbé du couvent, l'année 1332.

Dans la maison du maire, on peut aller visiter un chapiteau très-curieux, qui représente plusieurs moines, et l'abbé placé derrière une table sur laquelle se trouve une colombe tenant un rameau d'olivier dans son bec; ce chapiteau provient également de l'abbaye de Saint-Martin.

A dr. de Castell, on voit un vallon aride et nu s'ouvrir dans la direction du S.; en face, s'élève un curieux entassement de rochers verdâtres; à g., on aperçoit les zigzags du sentier conduisant à l'abbaye; en se retournant, on découvre le Vernet, qui remplit tout le fond de la vallée, véritable oasis de verdure encadrée par des rochers arides.

Gravissant à g. un sentier taillé en partie dans le roc, on ne tarde pas à atteindre l'ancienne église de Castell, édifice en ruines, dont la tour carrée et les fortes murailles pourraient tout aussi bien avoir appartenu à un château qu'à une chapelle; puis on s'élève, par divers lacets, au-dessus d'une gorge pittoresque, et, à 25 min. de Castell (1 h. ou 45 min. du Vernet), on arrive à l'**Abbaye de Saint-Martin du Canigou,** située sur un petit plateau, au bord d'un précipice à pic. La tradition donne à ce monastère l'origine suivante. Vers la fin du xe siècle, les Maures ravageaient la Cerdagne; le comte Guiffred les laissa s'engager dans un défilé de montagnes, où il espérait les écraser tous jusqu'au dernier. Il avait donné l'ordre d'attendre son signal, lorsque son fils, d'autres disent son neveu, impatient de repousser les Maures qui entraient imprudemment dans les gorges d'Angoustrina, dont la garde lui avait été confiée, devança l'heure du combat et mit l'ennemi en déroute, en même temps qu'il le sauva d'une défaite totale. Guiffred, irrité de perdre par un demi-succès tout le fruit de ses embuscades, arriva en toute hâte et tua son fils sur la place. Le pape Sergius IV imposa au coupable pour pénitence de bâtir un monastère de l'ordre de saint Benoît dans le lieu même où le crime avait été commis. Le comte posa la première pierre de ce couvent en l'an 1001, et huit ans après il consacra l'église. Plus tard il éleva encore d'autres bâtiments, et une petite population de paysans vint se fixer sur ce plateau sauvage. Cependant le comte Guiffred n'était pas encore satisfait : il voulait que Saint-Martin du Canigou possédât des reliques, et à cet effet, en 1014, il dépêcha des émissaires qui enlevèrent à Toulouse presque tous les ornements de Saint-Gaudérique, pour lequel une chapelle fut construite à côté de l'église abbatiale. En 1045, après avoir légué une grande partie de ses biens au monastère, il se fit moine lui-même, et mourut en 1049.

Pendant les XI[e] et XII[e] siècles,

l'abbaye vit s'accroître sa prospérité, car les donations affluèrent; mais aux siècles suivants, l'immoralité des moines, leurs dissensions intestines, les attaques de bandes armées, puis la peste et le tremblement de terre de 1428, amenèrent peu à peu sa ruine; en 1781 déjà, les cinq derniers moines se décidèrent à demander la sécularisation.

La façade, très-simple, de l'église est dominée à dr. par une tour carrée dont la partie inférieure n'offre qu'une seule porte arrondie en plein-cintre, tandis qu'aux étages supérieurs, elle est percée de deux rangées de fenêtres romanes.

L'intérieur, dont la voûte est à moitié effondrée, se compose de trois nefs de style roman, ayant une longueur totale de 23m,39 sur 3m,25 de largeur, et séparées par deux rangées de cinq arcades chacune: les colonnes ont 2 mèt. de fût et un diamètre de 0m,32 au milieu, qui se trouve très-renflé; les chapiteaux sont des plus grossiers; au fond s'arrondissent trois absides. A dr. une porte donne accès, par un passage voûté, dans l'intérieur de la tour, où l'on voit encore des traces de peintures.

Au-dessous des ruines de cette église se trouve une crypte à trois nefs assez basses, séparées par des piliers pleins en maçonnerie; deux de ces piliers situés au fond sont ornés de chapiteaux.

Les visiteurs remarqueront au-dessous de la voûte d'entrée de l'abbaye une tombe creusée dans le roc, où avaient été ensevelis le comte Guiffred et son épouse; dans la cellule où il s'était, dit-on, retiré, on lit ces deux derniers vers d'un quatrain tracé en lettres gothiques carrées :

QVISQVIS.HEC.SACRI.SVBITIS PENETRALIA. TEMPLI.
VITAM.HVNC.COELI.BEATAM.HABET. ATQUE.QVIETEM.

Depuis, les corps de Guiffred et de sa femme Élisabeth ont été transférés dans le village de Castell, ainsi que plusieurs pierres sculptées de l'abbaye (Voy. ci-dessus).

Du haut du rocher escarpé qui domine la tour, on jouit d'une fort belle vue, sur les précipices aux formes bizarres dont on est entouré et sur le bassin vert du Vernet.

Du Vernet au Canigou (V. R. 105); — à Prats de Mollo (V. R. 110).

ROUTE 105.

ASCENSION DU CANIGOU.

L'ascension du Canigou, qui, au dire de certains écrivains, fait courir à ceux qui l'entreprennent des dangers de mort, n'offre aucune difficulté sérieuse. En partant du Vernet, on peut même aller à cheval jusqu'à 1 h. env. du sommet. Un guide est nécessaire et il faut emporter des provisions. Je recommanderai à tous les touristes en général, aux botanistes et aux géologues en particulier, Michel Nou, de Castell, excellent guide, qui connaît admirablement le groupe du Canigou. J'ai fait avec lui, le 13 septembre 1857, l'ascension du Canigou et je n'ai eu qu'à me louer de son attention, de son intelligence et de sa droiture.

A. Par les Granges de Cadi.

5 h. 30 m. à 6 h. pour monter, et 4 h. pour descendre. Ce chemin est le plus fréquenté, parce qu'on peut aller à cheval jusqu'à 1 h. du sommet. Il est, du reste, facile.

Au sortir de Castell, on remonte pendant 1 h. environ, dans le lit du torrent, la vallée aride et triste

qui s'ouvre directement vers le S., puis on continue à s'élever pendant 1 h. 15 min. dans une gorge latérale, au fond de laquelle on voit à ses pieds les ruines de l'abbaye Saint-Martin, jusqu'au col du *Cheval mort*, d'où l'on aperçoit le pic des *Sept hommes*, l'un des premiers contre-forts du Canigou.

A 5 min. de ce col, on laisse à dr. le chemin qui mène au *Pla Guilhem* et à Prats de Mollo (V. R. 110); puis on gagne (10 min.) le *Randais*, espèce de ferme habitée seulement pendant l'été, et entourée de quelques champs. On contourne alors un petit vallon supérieur d'où descend le torrent qui, se dirigeant au N., parallèlement à celui de Castell, va se réunir avec lui au village du Vernet. De rares bouquets d'arbres, surtout des genévriers et des bouleaux rabougris, tapissent les flancs de ce vallon autrefois magnifiquement boisé. Dans le fond de la gorge qui s'ouvre du côté du N., dominée par des rochers de formes bizarres, apparaît le Vernet, entouré de verdure.

En 30 min. de marche, on arrive aux pâturages de *Serrat de Marialles*, d'où l'on découvre une vallée supérieure qui se divise en deux bras, dont l'un continue à suivre la direction méridionale vers les hauteurs de Pla-Guilhem, tandis que l'autre remonte à l'E. entre les rochers vers le versant méridional du Canigou. A g., au fond d'une gorge rocheuse, on voit briller le torrent de la Lipandière (ou *Ilpaudère*. On descend en 20 min. près de la jonction de ces deux vallées, et, traversant le ruisseau descendu du Pla-Guilhem, on gravit à g. une pente boisée assez roide qui aboutit à un petit col appelé le *Col vert*. On redescend alors dans le petit ravin du *Cadi*, au fond duquel coule un petit ruisseau qu'on traverse (10 min.); quelques arbres, restes des immenses forêts qui couvraient tout le versant méridional du Canigou, se montrent encore çà et là parmi les rocs; de tous côtés se dressent des montagnes arides sans caractère. 15 min. après, on arrive aux granges de *Cadi*, situées aux pieds d'un vaste éboulis, où de petits arbres ont crû entre les rochers. Laissant cet éboulis à g., on monte en 30 min. sur un vaste plateau désert, appelé le plateau de Cadi, où toute végétation arborescente disparaît peu à peu; on ne voit plus que de grandes pentes de gazons parsemées de rochers et dominées à g. par les croupes abruptes du Canigou. C'est à l'extrémité supérieure de ce plateau (30 min.) que les cavaliers doivent quitter leur monture et continuer l'ascension à pied. Il faut encore 1 h. pour atteindre le sommet, d'abord par une montée difficile et fatigante au milieu des roches éboulées, puis dans une cheminée étroite où la roche est disposée par assises semblables à des degrés. Quand on est arrivé au haut de cette cheminée entre les deux renflements du sommet du **Canigou,** on tourne à dr., et en peu d'instants, on atteint la véritable cime, située à 2787 mèt. au-dessus du niveau de la mer.

La plate-forme du sommet n'a guère que 8 mèt. de long sur 3 de large; il s'y trouve deux cabanes, dont l'une a été construite pour MM. Mauvais et Petit, lors de leurs expériences sur le magnétisme de la terre. Autrefois on y voyait aussi une croix de fer qui fut plantée en 1739 par Cassini et Lemonnier,

à l'époque où ils exécutaient leur grand travail de la triangulation générale de la France.

« Placé sur le premier plan, dit M. de Chausenque, et presque isolé du reste de la chaîne, le Canigou domine tout le pays, et longtemps on l'a regardé comme le plus haut pic des Pyrénées. Du côté du S., se dresse une montagne qui le relie à un chaînon de pics très-élevés se dirigeant au S. O. vers la cime de Costabona, d'où la crête principale se prolonge à l'E. par les Albères. Au delà de cette petite chaîne bleuâtre, on aperçoit au midi les âpres montagnes de la Catalogne, au milieu desquelles s'élèvent les cratères éteints d'Olot et de Castel-Follit. A l'E., on suit, par un beau temps, les rivages de la Méditerranée, depuis Barcelone et Mataro jusqu'à la Nouvelle, Agde, Cette et Montpellier. Il serait même possible de voir Marseille à une distance de 300 kil. à vol d'oiseau, puisque, de la colline Notre-Dame de la Garde, en 1808, l'astronome de Zach vit distinctement le soleil se coucher derrière la double cime du Canigou.

« Au N. O. le champ de vue est très-vaste et très-varié : de larges pentes neigées, et sans végétation aucune, descendent d'un seul trait jusque dans les fonds où sont le village de Castell et les eaux minérales du Vernet. En plongeant des yeux dans les sillons qui rayonnent du sommet et deviennent en bas des vallons dessinés par des traces de verdure, on arrive à la plaine du Conflent, où se distingue Prades; plus loin, par delà les chaînons qui dominent l'Agly, s'étend le Haut-Languedoc, nivelé en apparence, excepté là où s'exhaussent les dernières rampes des Corbières. La vallée supérieure de la Têt, étroite et profonde dans les défilés de Villefranche et d'Olette, ne se laisse deviner que par le croisement des pentes, et remonte vers le haut plateau vert de Mont-louis et du col de la Perche, au-dessus duquel s'élèvent de belles montagnes drapées de neiges et de bois. On regarde avec plaisir ce peu de verdure : car ce qui frappe partout ailleurs, dans l'étendue visible du Roussillon, c'est la nudité absolue de la plupart des plans, où l'œil attristé ne rencontre partout que les teintes arides du schiste et du granit en décomposition. »

Le Canigou est probablement la montagne de France où le botaniste peut le mieux observer les étages de végétation. M. Ch. Martins en parlait ainsi (*Revue des Deux-Mondes*, 1er octobre 1856), en s'appuyant sur les observations de M. Aimé Massot :

« Le voyageur qui, partant du pied des Alpes ou des Pyrénées, monte sur un de leurs sommets, traverse des climats analogues à ceux qu'il rencontrerait en marchant vers le N., sans quitter la plaine. (A mesure que l'on s'élève, la température s'abaisse, rapidement en été, plus lentement en hiver, mais en moyenne d'un degré centigrade pour 180 mèt. de hauteur verticale.) Il traverse aussi des zones de végétation semblables. Au pied du Canigou, par exemple, l'oranger mûrit ses fruits dans des jardins entourés de murs; puis le voyageur traverse des champs d'oliviers, de maïs, des bouquets de chênes-verts, des vignobles célèbres par leurs vins; mais, à 420 mèt. de hauteur, l'olivier l'abandonne; à 550 mèt. la vigne s'arrête; à 800 mèt., c'est le châtaignier; à 1320 mèt., il rencontre les premiers rhododendrons, dont les touffes fleuries lui annoncent qu'il entre dans l'air pur des régions alpines. Les derniers champs de seigle et de pommes de terre que l'infatigable Catalan va cultiver à l'extrême limite où il peut espérer une récolte, ne dépassent pas 1640 mèt. A cette hauteur, le hêtre, le sapin argenté, le pin, le bouleau ombragent le sol; mais leur taille se réduit peu à peu sous l'influence combinée du froid, du vent et du poids de la neige. Le sapin s'arrête à 1950 mèt.; le bouleau à 2000 mèt.; le pin gravit la montagne jusqu'à la hauteur de 2430 mèt. Au-dessus, s'étend une pelouse composée de plantes alpines ou polaires inconnues aux régions tempérées. Le rhododendron ne dépasse pas 2540 mèt. Le genévrier seul, rabougri, couché sur le sol, monte jusqu'au sommet, à 2785 mèt., où les plantes du Spitzberg et du Mont-Blanc dorment ensevelies pendant neuf mois sous la neige, et croissent, fleurissent et fructifient en trois mois. »

En 1842, MM. François Arago, Laugier et Victor Mauvais firent un voyage à Perpignan dans le but d'observer l'éclipse totale de soleil du 8 juillet; mais le lieu de leurs observations étant très-rapproché du Canigou, ils profitèrent de cette proximité pour étudier certains problèmes relatifs à la physique du globe. Ils prièrent M. Petit, directeur de l'Observatoire de Toulouse, de les aider dans leurs travaux. Parmi les questions d'une égale importance qui s'étaient présentées à leur esprit, il s'agissait surtout de résoudre les suivantes : Les variations diurnes que l'aiguille de déclinaison exécute si régulièrement dans les plaines, se reproduisent-elles au sommet d'une montagne élevée dans les mêmes amplitudes et aux mêmes heures? L'intensité de la force magnétique décroît-elle d'une manière sensible sur un lieu élevé? Enfin, sous une même latitude, l'inclinaison magnétique est-elle la même, quelle que soit la hauteur de la station?

MM. Mauvais et Petit, désignés par le sort, allèrent s'établir avec leurs instruments sur la cime la plus élevée du Canigou, tandis que MM. Arago et Laugier restèrent à l'établissement du Vernet. Les instruments, comparés entre eux la veille même de l'ascension, furent installés de part et d'autre avec toute la solidité désirable, et régulièrement consultés à des heures convenues à l'avance entre les physiciens.

Les observations constatèrent :

1° Une entière simultanéité de variations diurnes dans la marche des deux aiguilles. Le maximum de digression occidentale eut lieu entre 2 et 3 h. de l'après-midi, pour l'aiguille portée sur le sommet du Canigou, comme pour celle observée au Vernet.

2° Une inclinaison de l'aiguille plus faible environ de 5 minutes sur le Canigou que dans la plaine, tandis que, d'après les positions relatives des deux stations, elle devrait au contraire être un peu plus forte. Aucune circonstance locale n'a pu donner l'explication de cette irrégularité; car on sait, par les travaux de M. Dufrénoy, que la quantité de fer magnétique qui peut se trouver dans les environs est réellement très-faible.

3° Une intensité magnétique plus faible sur la montagne que dans la plaine : si l'on désigne par 1000 cette intensité à l'établissement du Vernet, 988 représentera celle que l'on observe sur le Canigou. Ainsi il y a une diminution de plus de 1/100 pour une différence de hauteur de 2133 mètres entre les deux stations.

4° Le décroissement rapide des amplitudes des oscillations au sommet du Canigou. Telle aiguille qui, dans la plaine, faisait 400 oscillations entre deux limites d'amplitude données, s'arrêtait au bout de 250 au sommet de la montagne.

En résumé, les forces magnétiques deviennent de moins en moins actives à mesure qu'on s'élève.

4. Par Saint-Martin du Canigou.

4 h. à 5 h. pour monter. 3 h. pour descendre. Chemin impraticable à cheval.

45 min. Du Vernet à Saint-Martin (V. R. 104).

Au delà des ruines de Saint-Martin, on continue à monter dans la direction du S. E., en suivant un sentier conduisant au sommet d'une arête qui sépare deux gorges. A 2 kil. environ de Saint-Martin, ce sentier cesse tout à coup, et la pente devient beaucoup plus forte. Il faut franchir des ravins profonds en s'accrochant aux pierres et aux racines des arbres, et se diriger, en droite ligne, à travers des rochers éboulés, vers une crête élevée qui cache le véritable sommet. Ce n'est qu'après 2 h. de fatigue qu'on peut atteindre cette première terrasse, au-dessus de laquelle on voit se dresser presque à pic la seconde crête du Canigou, hérissée de rocs entièrement nus et tachetée çà et là de larges flaques de neige. Une petite source, qui jaillit dans un petit vallon près de la partie supérieure de la terrasse, est ordinairement l'endroit que l'on choisit pour le déjeuner.

On côtoie ensuite un large vallon pour aller gagner le point culminant d'un ravin qui semble descendre du sommet même de la montagne. Les arbres commencent déjà à devenir rares; à peine quelques pins rabougris se montrent çà et là. Bientôt on atteint l'extrémité inférieure d'une longue pente converte de neige, et l'on s'élève sans danger sur la croûte épaisse et dure qui se redresse de plus en plus à mesure qu'on approche du sommet; quand la pente devient trop forte pour qu'on puisse en continuer l'ascension, on gravit à g. une masse énorme de rochers écroulés formant une espèce de retranchement, et l'on se trouve sur un immense éboulis qui tapisse de ses blocs tout le versant septentrional du Canigou, de la cime à la base; presque toute trace de végétation disparaît; plus d'arbres, plus de fleurs, plus de verdure : rien que des pierres et quelques mousses couvrant les rochers comme de la rouille.

Il ne reste plus qu'à monter en droite ligne vers la cime qu'on voit se dresser au-dessus de soi ; les blocs écroulés forment une sorte d'escalier que l'on gravit en s'aidant des mains; après une ascension fatigante d'environ 2 h., on atteint enfin le sommet.

On peut descendre du Canigou au Vernet : 1° directement en 3 h.; 2° par les granges et le ravin de Cadi en 4 ou 5 h. On peut aussi aller le même jour coucher à Prats de Mollo (V. R. 110), par le Pla-Guilhem (c'est une journée de marche longue et fatigante); enfin descendre soit à Vinça par Valmanya, soit au Vernet par Cornella, ainsi que nous allons l'indiquer.

Descente par Valmanya. Du Canigou à Vinça.

4 h. jusqu'à Valmanya 15 kil. (4 h. env.) de Valmanya à Vinça.

On descend d'abord par une étroite arête hérissée de débris, qui se prolonge vers le N. E. dans la direction du second pic; à dr. s'étend une immense fondrière de neige appelée *Gouffre du Canigou;* on l'évite soigneusement, et l'on tourne à g. pour atteindre le plateau de *Bélach*, terrasse herbeuse de 300 mèt. de longueur sur 50 de largeur, située à 200 mèt. environ au-dessous du sommet. Plus bas, commence un bois de pins rabougris dominant les pentes d'un ravin escarpé qui plonge au N. vers le val de la Taurinya, dans la direction de Prades; on traverse ce bois, en ayant soin de toujours garder la dr., et bientôt on arrive au col de la *Pardiou*, qui s'ouvre entre l'origine des deux vallées de la Taurinya à g. et de Valmanya, à dr. C'est au-dessous de ce col que commence quand on descend, que finit quand on monte, le sentier praticable aux mulets.

On continue à suivre des pentes où se montrent quelques pins rouges clair-semés, puis, quand on a dépassé deux cabanes d'été, on s'engage dans une gorge étroite qui s'enfonce rapidement entre de longues arêtes en ruines; on entre ensuite dans un petit vallon herbeux, appelé *Clot d'Estabeil*, et l'on traverse un bois de pins pour atteindre une seconde terrasse plus vaste, connue sous le nom de *Prats-Crabère*.

Au-dessous de ces beaux pâturages, il faut descendre de nouveau une pente très-rapide par un sentier taillé en zigzag dans le roc vif; en moins de trois quarts d'heure, on arrive enfin au fond du vallon, et un joli sentier, ouvert sur la rive g. de la Lentilla, mène en 30 min. à *Valmanya*, v. de 355 hab., situé à 851 mèt. au-dessus de la mer. On ne peut imaginer une solitude plus complète que celle de ce village, si bien enfermé de tous côtés par de hautes montagnes escarpées, qu'on ne peut pas deviner le point où passe la Lentilla pour s'écouler vers la plaine. Le cimetière, au centre duquel s'élève la petite église, est entouré d'une fosse grillée, soigneusement maintenue, pour que les animaux ne puissent pas y pénétrer.

Dans les environs de Valmanya, on exploite des mines de fer, et la forge du village est très-renommée pour la supériorité de ses produits.

A moins de 1 kil. de Valmanya, la vallée de la Lentilla tourne à g. dans la direction du N. O., et bientôt après, on voit, à côté du chemin, une fontaine ferrugineuse connue, comme toutes les sources de même nature, sous le nom générique de *Fon-Roubillouse*. Le premier village qu'on rencontre en descendant est

(4 kil. de Valmanya) *Vallestavia* (295 hab.) situé sur les deux rives du torrent. On y travaille également le minerai de fer. On peut ensuite longer indifféremment l'une ou l'autre rive. Le chemin le plus court laisse à g. une autre *Fon-Roubillouse*, celle de *Sahila*, passe

sur le versant de dr., gravit les croupes qui dominent le torrent du côté de l'E., laisse à g. *Finestret* (517 hab.), puis, après avoir traversé

8 kil. (12 kil.) *Joch*, v. de 506 hab., descend enfin une arête de collines plantées en vignes, avant d'atteindre

3 kil. (15 kil.) *Vinça* (V. R. 101).

Descente par Fillols et Cornella au Vernet.

On descend d'abord au plateau de Belach; mais, au lieu de tourner à dr. vers le col de Pardiou, on prend à g. à travers les bois qui recouvrent les pentes de la montagne. Bientôt après, on arrive à l'énorme éboulis du versant septentrional. D'après M. de Chausenque, « c'est un plan d'une inclinaison tellement roide qu'il serait inaccessible sans les débris qui le couvrent, descendant d'une largeur uniforme jusqu'à une profondeur de plus de 1200 mèt., toujours accompagné d'une double muraille granitique festonnée de pics et de déchirures. » Sur cette longue pente ne se voient nulle part ni herbe, ni arbustes; seulement tout au fond, au milieu d'un étroit bassin de verdure, on découvre Fillols. Au bas de l'éboulis, la rampe, subitement adoucie, se recouvre de prairies arrosées par des ruisseaux qui jaillissent du pied des débris, et ombragées de frênes et de noyers. Dans cette charmante oasis sont éparses les maisons de *Fillols*, v. de 311 hab. On trouve dans les environs une source d'eau minérale froide, et des mines de fer qui occupent une cinquantaine d'ouvriers.

Fillols est à 3 kil. de Cornella; on s'y rend en longeant alternativement les deux rives du torrent.

2 kil. De Cornella au Vernet (V. R. 104).

ROUTE 106.

DE PERPIGNAN A MONTLOUIS.

78 kil. Route de voitures. Diligences tous les jours.

42 kil. De Perpignan à Prades (V. R. 101).

7 kil. (49 kil.) De Prades à Villefranche (V. R. 104).

Après avoir traversé Villefranche dans toute sa longueur, la route passe sur la rive g. de la Têt, longe la base méridionale d'une montagne escarpée, sur laquelle on voit à mi-côte un petit ermitage, et plus haut, l'ouverture d'une grotte; elle laisse à g. la *vallée de Fulla*, qui remonte au S. vers Sahorre, dont les mines de fer sont renommées (V. R. 104), puis s'élève par une montée assez roide à

4 kil. (53 kil.) *Sardinya-Saint-Sauveur*, v. de 683 hab., formant une longue rue sur la rive g. de la Têt, qui coule dans un lit encaissé entre des montagnes nues; sur la rive dr. se trouvent aussi quelques maisons et l'église dépendant de la même commune. Cette église possède un beau reliquaire gothique en vermeil soutenu par deux figures d'anges. On y remarque aussi un tableau du XIVe siècle, peint sur bois, représentant saint Côme et saint Damien à genoux devant un prince qu'entourent un page et des officiers; un petit démon qui voltige au haut du tableau, offensé sans doute de ce que le prince reçoit les deux saints le chapeau sur la tête, allonge un long croc de fer pour le lui enlever.

A 500 mèt. environ de Sardinya,

on laisse à g. un vallon gris, dont le fond est parsemé de quelques groupes d'arbres, et bientôt on atteint

1 kil. (54 kil.) *Joncet*, petit v. situé sur les deux bords de la Têt, entre des pentes arides où croissent des cactus et d'autres plantes méridionales.

Au delà de Joncet, la vallée se dirige à l'O., entre des montagnes insignifiantes. On dépasse les débris d'un vieux pont, puis on laisse à dr., sur la hauteur, le village de *Jujols* (218 hab.), et à g., de l'autre côté de la rivière, deux tours rondes crénelées, construites à 20 ou 30 pas de distance l'une de l'autre. Ces tours, appelées *la Bastida*, faisaient partie d'un château du vicomte d'Évol; en 1550, une forge catalane y fut établie.

4 kil. (58 kil.) **Olette** (Hôtels : *du Midi*, *de La Fontaine*), b. contenant une population totale de 1081 hab., et agglomérée de 331 seulement, autrefois résidence du vicomte d'Évol, l'un des hauts barons de la Cerdagne; aujourd'hui simple chef-lieu de canton de l'arrondissement de Prades. Il forme, entre la rive g. de la Têt et la montagne, une longue rue dominée par des rochers, au-dessus desquels quelques maisons s'élèvent en terrasse; sa hauteur moyenne au-dessus du niveau de la mer est de 665 mèt.

En 1793, pendant les premières guerres de la Révolution, le général espagnol Ricardos, voulant couper la retraite à l'armée du général Dagobert, forte de 3000 hommes, qui occupait la vallée de la Têt supérieure et le col de la Perche, envoya 5000 hommes d'élite l'attendre au passage à Olette. Averti à temps, Dagobert se hâta d'accourir, écrasa les Espagnols avant qu'ils eussent eu le temps de se masser, et sauva Montlouis.

A l'extrémité occidentale du bourg d'Olette, deux ruisseaux, celui d'Évol, descendu de l'*étang Noir* (V. R. 103), et celui de Cabrils, formé par les neiges des montagnes du Capsir (V. R. 100), viennent se réunir sous un vieux pont, et se jeter ensemble dans la Têt. Sur le promontoire au pied duquel s'unissent ces deux cours d'eau, s'élève une maison carrée flanquée de petites tourelles, d'un aspect pittoresque. Les vallées des deux affluents sont moins arides que celle de la rivière principale.

L'*église* d'Olette n'offre aucun intérêt; elle est surmontée d'une tour carrée; sur la façade, nouvellement restaurée, on remarque une fenêtre romane géminée.

Les outres en peau de bouc fabriquées à Olette jouissent d'une réputation méritée.

A. D'Olette aux étangs de Nohédas.

4 ou 5 h. de marche, sentier de montagnes.

Au sortir d'Olette, on entre dans la *vallée d'Évol*, dont on longe le versant oriental, à une certaine hauteur au-dessus du torrent. On laisse à g., sur le versant de la montagne opposée, *Orella*, v. de 228 hab.; puis on traverse dans toute sa longueur le v. d'*Évol*, dépendant d'Olette, dont il est éloigné de 2 kil. 1/2. Au delà, on franchit le ruisseau du Riel, et, laissant à dr. les ruines du château d'Évol, on continue à remonter la vallée, en suivant tantôt la rive dr., tantôt la

rive g., entre des pentes parsemées de rochers, où sont éparses quelques cabanes. A son extrémité supérieure, on traverse une forêt de sapins, et bientôt on arrive sur le bord de l'*étang Nègre* ou *Noir*, source du ruisseau d'Évol (V. R. 103).

B. D'Olette à Formiguères.

25 kil. 6 h. de marche. Route de chars bien entretenue.

En sortant d'Olette, on remonte la rive g. de l'Évol pendant quelques minutes, puis on franchit ce torrent, et, laissant à g. la maison carrée située au confluent des deux vallées, on suit le versant septentrional de la *vallée du Cabrils*, qui coule à une grande profondeur au-dessous de la route. Les montagnes sont dépourvues d'arbres, et, dans les prairies du fond, les cabanes sont très-clair-semées. Après avoir décrit un grand nombre de sinuosités nécessitées par les ravins qui sillonnent le flanc de la montagne, on laisse à g., sur la hauteur, le v. de *Talau* (127 hab.); 2500 mèt. plus loin, le chemin se bifurque comme la vallée. Le bras de g., qu'il ne faut pas prendre, descend immédiatement au bord du torrent et remonte à l'O., par le versant septentrional d'une gorge latérale, à *Ayguatebia* (en espagnol *Aguatibia*, c'est-à-dire eau tiède), v. de 551 hab., dont l'église romane était déjà mentionnée dès l'an 1047. Le nom même de ce village prouve qu'il existe dans les environs des sources thermales. Vers l'extrémité de la vallée se trouve le village de *Caudiès en Conflent* (143 hab.), près duquel jaillissent des eaux de même nature.

Le bras de dr., que l'on continue à suivre, longe encore pendant 3 kil. environ le versant oriental de la vallée, puis tourne à g., traverse le torrent et atteint

15 kil. *Railleu*, v. de 258 hab., situé dans un vallon latéral que dominent, à l'O., les montagnes boisées du Capsir. On remonte ce vallon en suivant la rive g. du ruisseau qui en descend; puis on s'élève, par de nombreux lacets, sur l'arête qui sépare le bassin de l'Aude de celui de la Têt; enfin, après avoir atteint le point culminant du passage, on tourne à g. pour descendre dans la vallée de l'Aude, que l'on traverse près du hameau de *Villeneuve*, à 2 kil. au N. de Matamala. Du pont de l'Aude à Formiguères, on n'a plus à franchir qu'une distance de 2 kil. 1/2.

10 kil. (25 kil.) **Formiguères** (V. R. 100).

Après avoir traversé le pont d'Olette, au-dessous duquel se réunissent les deux ruisseaux d'Évol et de Cabrils, la route de Montlouis continue à suivre la rive g. de la Têt, au-dessous d'escarpements nus où se montrent çà et là quelques oliviers. A 1 kil. et demi, on découvre à g., non loin de l'entrée du *vallon* cultivé *de Mantet*, qui remonte au S. vers la haute chaîne, le village de *Nyer* (482 hab.), dominé par un vieux castel nouvellement restauré et flanqué d'une tour ronde : c'était autrefois la résidence de la famille d'Aguylar. Tout au fond de ce vallon, dans l'un des sites les plus agrestes, s'élève la *chapelle de la Roque*, bâtie sur les ruines du château du même nom. Près du village, au S. E., sur la rive dr. du torrent, jaillissent quelques sources

thermales sulfureuses, utilisées par les paysans du voisinage.

Autrefois la rivière de Mantet se déversait en totalité dans la Têt, après avoir mis en mouvement des moulins et des forges, et arrosé une partie des terrains de Nyer; actuellement, les eaux, retenues, à leur issue du vallon, derrière une digue que l'on peut très-bien voir de la route, se déversent, par un canal d'irrigation, dans les communes situées vis-à-vis d'Olette, où elles ont transformé en champs et en prairies des terrains abandonnés précédemment au pacage des bestiaux.

La route s'élève graduellement au-dessus de la Têt, que l'on voit, à g., descendre avec rapidité dans son lit de rochers. Les escarpements des deux rives se redressent de plus en plus, et finissent par former comme deux murailles perpendiculaires, entre lesquelles le torrent s'est frayé un passage de 6 à 10 mèt. de largeur. Au-dessous de la route, on aperçoit une petite maison au pied de la paroi de la rive g., dans une fissure circulaire d'environ 100 mèt. de hauteur : c'est un *établissement thermal* de 4 baignoires, construit dans cette espèce de puits, afin d'utiliser l'eau de deux sources sulfureuses de 54 degrés centigrades, qui jaillissent de la partie inférieure du rocher. Un poteau placé sur la route signale au voyageur cet établissement, et indique le sentier qui y conduit. Le propriétaire actuel est M. Cyprien Gaillande.

L'ancienne route, tournant l'obstacle qui barre la vallée, s'élevait à dr. sur une montagne cultivée jusqu'au sommet à l'aide de petits murs de soutènement, passait au-dessous de *Canaveilles*, v. de 295 hab., et redescendait dans la vallée de la Têt par des gradins de pierre formant une espèce d'escalier en zigzag : aussi ce passage s'appelait-il alors **Graus** (du latin *Gradus*) ou **Tourniquet d'Olette.** Rarement cette partie de la route se faisait à cheval, à cause de la rapidité de la descente et de la profondeur du précipice qui s'ouvre à côté. Actuellement, la route pénètre dans le rocher, le traverse par un tunnel, au sortir duquel, descendant au bord de la Têt, elle passe sur la rive dr. par un beau pont-viaduc de 3 arches, situé à 690 mèt. d'altitude au-dessus du niveau de la mer. La montagne à travers laquelle pénètre la route contient de nombreux filons de cuivre, aussi bien que le *pic des Graus*, qui est situé en face. Les filons sont parfaitement distincts, parallèles entre eux, et, vers 1830, ont été activement suivis. Les affleurements avaient fourni du minerai fort riche, entre autres, de beaux échantillons de silicate de cuivre. De longues galeries horizontales, des puits profonds, avaient été creusés dans l'intérieur de la montagne; mais les résultats définitifs ne furent pas heureux, et l'exploitation fut abandonnée.

Avant d'arriver au pont, on aperçoit, de l'autre côté de la rivière, surtout par un temps frais et humide, des vapeurs qui s'exhalent du sol : ce sont les **sources des Graus d'Olette.** Autrefois, le terrain thermal qui les environne était connu sous le nom d'*Exalada*, et le monastère dont on voit encore des vestiges près de là, s'appelait *Saint-André de l'Exalada* (Saint-André des Vapeurs). Ce couvent, bâti en 840, ayant été détruit,

trente-huit années plus tard, par une terrible inondation, les religieux furent obligés de s'enfuir, et allèrent fonder, près de Prades, le monastère, célèbre depuis, de Saint-Michel de Cuxa (V. R. 101). En voyant la grande élévation des ruines au-dessus du lit de la Têt, on comprend à peine que le torrent ait pu monter si haut; mais, ainsi que le fait observer M. Anglada, il est possible que la fissure des Graus ne fût pas alors aussi profonde qu'elle l'est aujourd'hui, et par conséquent l'eau de la Têt devait être plus élevée en amont de ce passage. A côté des sources, se trouvait aussi le château de *Cérola*, dont il reste encore quelques traces aujourd'hui.

Les sources sont au nombre de 31, et jaillissent çà et là du rocher sur un espace d'environ 15 hectares; on les divise ordinairement en trois groupes : celui de *Saint-André*, situé sur la rive dr. de la Têt, entre le pont et les Graus, et comprenant 11 sources ; le groupe de l'*Exalada*, composé de 8 sources jaillissant d'un terrain plus élevé, à l'E. des premières; enfin le groupe de la *Cascade*, situé à l'O. du pont et remontant au S. dans la gorge du *Torrent-Réal*, où une jolie cascade descend en trois chutes successives d'une hauteur totale de 30 mèt.; ce groupe est formé de 12 sources.

Toutes ces eaux réunies forment, d'après un rapport fait à l'Académie des sciences, une véritable *rivière minérale*, débitant par vingt-quatre heures un minimum de 1773 mèt. cubes, et, dans le même espace de temps, prenant au sol 863 kilog. de composants fixes. La source de la *Grande-Cascade* couvre de soufre les pierres sur lesquelles elle tombe en chute.

« Les eaux, dit M. Puig, médecin-inspecteur de l'établissement, pourraient être conduites sur un seul point ou rester divisées de manière à alimenter un ou plusieurs établissements. La variété de composition et de température y réunit les analogues de presque toutes les eaux thermales en réputation, comme Bagnères, Baréges, Ax, Ussat, Bourbonne, Plombières, Eaux-Bonnes, Amélie-les-Bains, Vernet, Molitg, la Preste, etc. » La quantité d'eau thermale est quatre fois plus considérable que celle de Bagnères, dix fois plus que celle de Baréges; d'après M. Lambron, on pourrait donner jusqu'à neuf mille bains par jour, et cependant peu de sources sont utilisées; c'est en 1851 seulement qu'on a fondé un petit établissement avec six baignoires.

LES EAUX.

A Eau thermale, sulfureuse.
B Eau thermale, saline.

Connues depuis peu de temps, indiquées par Carrère en 1756.

Température : De 27° à 78° suivant les sources. La S. de la Cascade, 78°, est la plus chaude des sources sulfureuses alcalines connues.

Caractères particuliers : Ceux qui distinguent les eaux sulfureuses alcalines; mais quelques sources sont purement alcalines, d'autres sont des sulfureuses dégénérées; elles sont pour la plupart très-riches en barégine. Elles contiennent, dit M. Filhol, une énorme quantité de silice; aussi fournissent-elles des incrustations de soufre (V. Bagnères de Luchon).

Effets physiologiques : Ces eaux,

plus ou moins excitantes, et agissant sur tels ou tels organes en particulier, suivant leur température et leurs principes, peuvent être appliquées au traitement de beaucoup d'affections diverses, et réunissent la plupart des propriétés curatives que l'on trouve disséminées dans les eaux minérales des Pyrénées.

Classification chimique : Eau sulfurée à base de soude, avec fer et iode, et forte proportion de silice.

Nous donnons ici l'analyse de M. Bouis comme la rapporte l'Annuaire des eaux de la France.

Analyse (Bouis.) Eau 1 lit.

	S. St-André.	*S. de la Cascade.*
	gr.	gr.
Carbonate de soude....	0,04785	0,03842
Potasse (silic. ou carb.).	0,00821	0,00940
Soude *idem*.......	0,03542	0,03841
Chaux *idem*.......	0,00813	0,00773
Magnésie, Fer, Alumine, Iode	0,03000	0,04200
Sulfure de sodium.....	0,02829	0,03010
Sulfate de soude.......	0,06500	0.06200
Chlorure de sodium....	0,03160	0,03200
Acide silicique........	0,14300	0,16400
Glairine..............	0.03400	0.03600
	0,43150	0,42966
Azote et oxygène.....	indét.	indét.

Bibliographie : Annuaire des eaux de France. Paris, 1854; in-4°. — Bouis, Vallée de la Têt. — Filhol, eaux minérales des Pyrénées. Paris, 1853; in-12.

Du pont des Graus à Thuès, la route côtoie la base d'une montagne rocheuse, parsemée çà et là de châtaigniers ; la rivière coule sur la dr., à 10 mèt. au-dessous. Après avoir longé la rive dr. pendant 1 kil. 1/2, on passe de nouveau sur la rive g. par un beau pont de pierre et l'on traverse

6 kil. (64 kil.) un petit groupe de maisons dépendant de *Thuès-entre-Valls*, v. de 274 hab., situé sur la rive opposée, à l'embouchure du ravin de Carença, dans un petit bassin où se montrent quelques arbres, et que dominent de grands pics à la cime boisée. L'église s'élève sur une légère éminence au milieu du village. La forge de Thuès, établie dès l'an 1533, a cessé de fonctionner à cause du manque de combustible. Les forêts des environs ont été graduellement dévastées, et par suite, l'industrie métallurgique a constamment diminué d'importance ; peut-être attendra-t-elle pour se relever qu'un chemin de fer international lui apporte du charbon de terre du bassin houiller de San Juan de las Abadesas (V. R. 109).

La *gorge de Carença*, qui débouche dans la vallée de la Têt, immédiatement au delà de Thuès-entre-Valls, semble presque inaccessible, tant elle présente un aspect sauvage. Les deux parois sont deux murailles extrêmement élevées, distantes de quelques mètres à peine sur toute leur hauteur. La perpendicularité de ces rochers à pic se continue pendant plus d'un kil.; aussi est-ce avec difficulté et quelque péril qu'on y pénètre, tantôt côtoyant la rivière, tantôt s'élevant péniblement sur l'un des côtés. Cette gorge se termine aux *étangs de Carença*, situés tout près de la frontière, sur le versant septentrional de la *Coume dels Gours* (2870 mèt.). On peut les atteindre en 5 h. de marche, mais le chemin de Saint-Thomas et de Prats de Balleguer est préférable (Voy. plus bas). De

riches mines de cuivre existent dans les environs des étangs, et, si l'on en croyait les paysans, l'une de ces mines serait aurifère. L'exploitation de ces gisements métalliques a été commencée à diverses reprises, mais n'a jamais été suivie régulièrement, à cause des neiges qui rendent cette position inhabitable pendant huit mois de l'année.

Les étangs de Carença, comme ceux de Nohédas (R. 105), ont donné lieu à un grand nombre de légendes superstitieuses qui se racontent encore dans les villages : c'est là, dit-on, que se réunissent les esprits de la montagne.

Si, au lieu de suivre la gorge de Carença jusqu'aux étangs, on s'éloigne des bords du torrent principal pour pénétrer à g. dans une gorge qui remonte directement vers le S., on laisse à dr. le *Roc de Prats* (2845 mèt.), avant de franchir le sommet de la chaîne-frontière au *col de Jéganne*, d'où l'on peut descendre, sur le versant espagnol, à Campredon (Voy. l'*Itinéraire de l'Espagne*).

Après avoir dépassé Thuès et perdu de vue l'ouverture étroite de la gorge de Carença, on continue à remonter la rive g. du torrent. La vallée, presque complétement inhabitée, est dominée de toutes parts par de hautes montagnes grises où se montrent çà et là quelques arbres; sur les pentes inférieures, on voit des vignes et des noyers. A g., des gorges étroites s'ouvrent de distance en distance.

5 kil. (69 kil.) *Fontpédrouse* (Fontaine pierreuse), v. de 890 hab., est situé sur la rive g. de la Têt, au-dessous de la route, dans un petit vallon parsemé de rochers gris. La plupart des habitants sont muletiers; ils se distinguaient autrefois par un costume particulier.

Au sortir de Fontpédrouse, la route se rapproche de la Têt, au-dessus de laquelle de solides murailles la soutiennent, passe deux fois dans le roc vif, franchit sur un pont-viaduc de trois arches le lit d'un torrent souvent desséché, et laisse à g. le vallon sauvage d'où descend la rivière de Prats de Ballaguer. Sur le promontoire qui domine l'entrée de ce vallon du côté de l'E., se trouve le v. du même nom, dépendant de la commune de Fontpédrouse. Au-dessous, on aperçoit les restes d'une vieille tour. Au confluent même, entre la rive dr. du torrent de Prats de Ballaguer et la rive dr. de la Têt, s'est bâti le *hameau de Saint-Thomas*, qui a donné son nom à trois sources sulfureuses jaillissant à 500 mèt. en amont sur la rive g. du torrent, à côté d'une prairie qu'ombragent quelques peupliers. Un petit établissement, contenant quelques chambres et plusieurs baignoires, a été construit en 1842 pour utiliser ces eaux. Les résultats sont assez favorables, mais la concurrence que lui font tant d'autres sources de même nature, disséminées dans la vallée de la Têt, nuiront toujours à la prospérité de cette entreprise.

De Saint-Thomas et de Prats de Ballaguer, un sentier mène au fond de la gorge, en suivant d'abord la rive dr., puis la rive g. du torrent, repasse sur le versant oriental, un peu en aval du lac où le torrent prend son origine, et s'élève par une suite de zigzags au *col de Naufons*,

qui se trouve dominé à l'O. par le Puigmal (2908 mèt.), l'une des plus hautes montagnes de la chaîne des Pyrénées méditerranéennes. Du col, on redescend sur le versant espagnol, à l'ermitage de *Nuria*, en grande vénération parmi les montagnards des deux nations. Cinq heures de marche suffisent pour y aller de Saint-Thomas.

Avant d'atteindre le fond de la gorge de Prats de Ballaguer, on peut tourner à g. et gravir le col de Prats, puis redescendre dans le vallon situé à la base septentrionale de la Coume dels Gours, pour aller visiter les étangs de Carença (V. ci-dessus), situés à 5 h. de marche de Saint-Thomas.

Quand on a perdu de vue l'entrée de la gorge de Prats de Ballaguer, la route franchit un cours d'eau sur un viaduc de trois arches, puis, pour conserver une pente à peu près égale, revient sur elle-même, et s'élève par un énorme zigzag sur le flanc de la montagne: elle laisse à dr. le hameau de *Sauto*, et, dominant une gorge profonde d'un grand caractère, passe en vue de *Planès* (V. R. 100), situé dans un vallon à g., au pied de grands pics en partie couverts de forêts, décrit une courbe sur le flanc de la montagne, au-dessus du hameau de *Cassagne*, où s'élève une vieille tour, dépasse *Fetges*, qui forme avec Sauto une commune de 358 hab., traverse la Têt et revient sur elle-même, pour gravir par une longue rampe le rocher que couronne

9 kil. (78 kil.) **Montlouis** (V. R. 100).

ROUTE 107.

DE PERPIGNAN A PUYCERDA ET AUX BAINS D'ESCALDAS.

A. Par Sallagossa et Bourg-Madame.

100 kil. de Perpignan à Puycerda. — 104 kil. de Perpignan aux Escaldas. Route de voitures.

78 kil. De Perpignan à Montlouis (V. R. 106). On descend de Montlouis à

1 kil. (79 kil). *La Cabanasse*, faubourg situé à la base méridionale de la haute montagne boisée de *Cambrasdasa* (2750 mèt.); puis on s'élève par une montée facile sur le **col de la Perche,** vaste plateau gazonné situé à 1621 mèt. de hauteur. Autrefois ce passage était très-redouté aux époques où les neiges, recouvrant tous les sentiers, cachaient la véritable direction au voyageur surpris par le mauvais temps ou enveloppé par les brouillards. La route, maintenant praticable aux voitures, est entretenue avec soin, et bordée de poteaux indicateurs placés de distance en distance.

En 1793, une division espagnole venue pour assiéger Montlouis avait assis son camp sur le col de la Perche. Le général Dagobert, qui commandait la place menacée, y rassemble une poignée de soldats, attaque le camp et remporte une victoire complète. Pas un seul Espagnol n'aurait pu échapper, si l'officier qui commandait la colonne envoyée la veille sur la montagne de Cambrasdasa eût débouché à temps de la vallée d'Eyna, et se fût porté sur le col de Riga, continuation du col de la Perche, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre. Dagobert

poursuivit l'ennemi dans les montagnes de Vallsabollera, mais, en apprenant la capitulation de Villefranche (R. 104), il s'empressa de revenir à Montlouis.

Du col de la Perche on découvre en se retournant la citadelle de Montlouis sur son rocher, et plus loin, la profonde échancrure au fond de laquelle coule la Têt; à g. se montre le v. de Bolquéra (R. 100) entouré de quelques champs sans arbres; dans le lointain, du côté de l'E., apparaît la pointe du Canigou; à dr. s'élève la Cambrasdasa couverte de sapins.

Du versant occidental du col de la Perche appelé *col de Riga*, on domine la Cerdagne, arrosée par les eaux des deux Sègres et parsemée de nombreux villages; autrefois c'était le plus vaste lac des Pyrénées; aujourd'hui, c'est l'un de ses bassins les plus fertiles. A l'O., Puycerda attire surtout les regards sur sa colline.

La route descend par une pente facile dans la direction du S. O., pénètre, par un lacet, dans un petit vallon qui remonte à g. vers *Eyna*, v. de 330 hab., et les escarpements du Puigmal, traverse plusieurs affluents de la Sègre, et fait de nombreux détours avant d'atteindre

9 kil. (88 kil.) **Sallagossa**, bourg de 605 hab., chef-lieu de canton de l'arrondissement de Prades, situé sur la rive dr. de la Sègre.

De Sallagossa aux bains d'Escaldas par Llivia (Voy. c.-dessous).

[A 2 kil. à l'E. de Sallagossa, sur le versant septentrional de la vallée de la Sègre, se trouve *Llo*, v. de 378 hab., auquel des sources thermales sulfureuses donnent quelque importance. Ces sources jaillissent à 1 kil. environ sur la rive g. du torrent, dans une prairie ombragée d'arbres. Les habitants des lieux circonvoisins prennent ces eaux en boisson, quelquefois même en bains; mais ils s'en servent surtout pour certains usages domestiques, notamment pour le blanchissage du linge; car leur température varie de 33 à 35° centigrades.

Non loin de ces sources, sur le flanc de la montagne, jaillit la *fontaine intermittente de Cayella*, dont le flux et le reflux se succèdent de demi-heure en demi-heure. Après le reflux, il ne reste plus qu'un mince filet d'eau, tandis que, pendant la durée du flux, la fontaine coule par six branches à la fois. Le retour de l'eau est toujours annoncé par un bruit souterrain, plus sensible au commencement de l'été que pendant le reste de l'année].

Au sortir de Sallagossa, on traverse la Sègre; puis, s'éloignant de cette rivière qui coule dans la direction de l'E. à l'O., et se dirigeant au S. O., on laisse à g., sur la rive dr. d'un ruisseau, *Err*, v. de 801 hab. qui possède une source d'eau minérale ferrugineuse froide, et qui fait un grand commerce avec la Cerdagne espagnole. On traverse la rivière, puis on dépasse le petit hameau de Llus, et, sans entrer dans l'enclave espagnole de Llivia, dont on longe la frontière méridionale à moins d'un kil. de distance, on gagne, à l'O.,

10 kil. (98 kil.) **Bourg-Madame** (Hôtel chez *Jambon*), v. de 288 hab., situé à 1140 mèt. au-dessus de la mer, divisé par la Sègre en deux parties, dont l'une, sur la rive g., s'appelle *Hix*, et l'autre, sur la rive dr., est connue sous le nom des *Guinguettes*. En 1815, le duc d'Angoulême, qui résidait alors à Puycerda, et venait tous les jours à Hix, voulut rappeler le nom de la duchesse en donnant à l'ensemble des deux hameaux le nom qu'il porte aujourd'hui.

A l'O. du Bourg-Madame coule une autre rivière appelée la Raur ou Sègre de Carol, qui sert de frontière entre la France et l'Espagne, et va, à 500 mèt. en aval, se réunir à la Sègre de Sallagossa.

Hix possède une charmante église romane formant un parallélogramme de 12 mèt. de longueur, non compris l'abside, sur 7 mèt. de largeur. L'abside a 3 mèt. de rayon, et sa voûte est séparée de celle de la nef par deux grands arceaux dont les arêtes sont en retraite d'environ un pied. Trois fenêtres absidales, ornées de colonnettes en marbre blanc, de modillons et d'une corniche, sont, avec la porte, les seules ouvertures à travers lesquelles la lumière pénètre dans l'église. La voûte de la nef, élevée de 7 mèt. au-dessus du pavé, est ogivale et ne date que du XIVe siècle; elle est moins belle que l'abside; celle-ci se termine de chaque côté par un pilastre peu saillant, que domine une belle corniche. On conserve dans l'église une chape avec une aigle impériale germanique brodée en or et en soie : la tradition ne raconte pas l'origine de cet ornement.

Bourg-Madame (les Guinguettes) est à 2 kil. (100 kil.) de Puycerda. On traverse la Raur, et l'on monte, par un horrible chemin hérissé de pierres et percé de fondrières, à la ville espagnole, dont on voit les murailles se dresser en face sur une colline (V. R. 94).

De Bourg-Madame à Vallsabollera.

10 kil. Route de mulets.

Au sortir de Bourg-Madame, on se dirige vers le S. E. pour traverser un chaînon qui sépare la vallée de la Sègre de celle de la Vanera. On laisse à g., à près de **2** kil., *Sainte-Léocadie*, v. de 125 hab., et *Nahuja*, v. de 148 hab.; puis à dr. *Palau*, v. de 265 hab., avant d'atteindre *Osseja*, v. de 1039 hab., situé comme le précédent non loin de la rive dr. de la Vanera, et faisant avec l'Espagne un assez grand commerce d'échange. Au delà, il faut traverser la rivière, remonter la vallée en longeant la rive g. de la Vanera, dominée au S. par des montagnes boisées, dépasser le ham. de (6 kil.— 8 kil.) *Quera*, puis franchir de nouveau la Vanera et en suivre la rive dr. jusqu'à

2 kil. (10 kil.) **Vallsabollera**, v. de 360 hab., situé au confluent des ravins supérieurs, dont les ruisseaux réunis forment la Vanera. Les montagnes qui environnent ce bassin sont couronnées de bois de sapins. Un sentier escarpé mène en une heure de Vallsabollera à la frontière de la Catalogne (2234 mèt.).

De Bourg-Madame aux Escaldas.

6 kil. Route de petits chars.

En quittant Bourg-Madame, la route des Escaldas longe la rive g. de la Raur, dont les eaux séparent ici la France de l'Espagne, laisse à g. (3 kil. — 101 kil.) *Ur*, v. de 301 hab., situé sur un promontoire qui domine le confluent de la Raur et de la rivière de Villeneuve, et, traversant la rivière de Villeneuve.

en remonte la rive dr. à travers de belles prairies ombragées jusqu'à

2 kil. (103 kil.) *Villeneuve*, v. de 176 hab., au delà duquel on laisse à dr. Angoustrina (Voy. *B*), avant d'atteindre

1 kil. (104 kil.) **les Escaldas** (*Logements* à l'établissement thermal), hameau dépendant de la commune de Villeneuve, situé à 1400 mèt d'altitude sur une hauteur d'où l'on découvre au S. tout le bassin de la Cerdagne. A dr., la rivière de Villeneuve coule dans un lit hérissé de blocs de granit; sa rive dr. est bordée par une vaste prairie où se groupent de beaux massifs d'arbres, de cerisiers, de noisetiers et de frênes.

Le v. des Escaldas, dont le nom vient évidemment de *Aguas caldas* (eaux chaudes), doit son existence aux sources qu'il possède.

« Les Romains y avaient construit des Thermes, dit M. Henry. Ce qui en restait encore a entièrement disparu dans les dernières restaurations faites au local. D'après la manière dont en parle Marca, il semblerait que les bâtiments romains devaient être encore assez bien conservés de son temps, puisqu'il les qualifie de somptueux. En 1787, ces bains ne consistaient plus qu'en un *lavacrum* de 8m,76 de longueur, sur 4m,50 de largeur et 0m,97 de profondeur, pavé en larges dalles par-dessus une charpente qu'on avait accidentellement mise à découvert en soulevant une de ces dalles. On descendait dans ce *lavacrum* par trois marches de marbre blanc courant sur les quatre faces : à la même époque, on voyait encore quelques traces du *sudatorium*. En 1819 nous avions encore retrouvé nous-même une partie de ces constructions : mais tout a disparu depuis, dans les reconstructions urgentes faites en 1821. »

Il y a deux établissements aux Escaldas : le plus considérable est celui connu sous le nom de *Bains de Colomer;* l'autre s'appelle *Bains de Merlat*. Tous deux offrent aux étrangers des logements commodes entourés de jardins et de riantes promenades. Ces thermes ne sont pas seulement fréquentés par les habitants du département et des contrées voisines; les cantons les plus populeux de la Catalogne, et même Barcelone, leur envoient un grand nombre de malades.

Sources. On en compte trois. La première, qui est la *Grande source*, alimente les thermes de Colomer, garnis de huit baignoires dans six cabinets; deux sont appropriés à l'administration des douches.

La deuxième, la *source Merlat*, alimente quatre baignoires.

La troisième source, située au N. du village, dans un endroit connu sous le nom de *Tartère de Margail*, n'est point utilisée.

LES EAUX.

Eau thermale sulfureuse.

Émergence : Du terrain granitique.

Débit en 24 h. : Grande S. 7955 hectol., les deux autres beaucoup moins.

Température : Grande S. 42°,15, S. Merlat 35°,10 (Roux, Annuaire).

Caractères particuliers : Eau limpide, onctueuse au toucher, odeur sulfhydrique, goût légèrement sulfureux.

Service médical : Un médecin-inspecteur.

Emploi : Boisson, bains, douches.

Climat chaud, une saison de printemps, une d'automne.

Effets physiologiques : Ceux des eaux sulfureuses thermales en général.

Ne se transportent pas.

L'analyse d'Anglada est déjà ancienne; M. Roux a trouvé ces eaux sulfurées dans des proportions moins fortes qu'Anglada.

Sulfure de sodium par litre.	gr.
Grande source.........	0,0186
S. Merlat..............	0.0155

Analyse (Anglada.)

	Grande S	*S. Merlat*
	gr.	gr.
Carbonate de soude....	0,0274	0,0479
» de potasse..	0,0117	
» de chaux...	0,0003	0,0064
» de magnésie.	0,0005	
Sulfure de sodium.....	0,0333	indét
Sulfate de soude	0,0181	0,0945
» de chaux......	0,0003	
Chlorure de sodium....	0,0064	0,0218
Acide silicique........	0,0390	0,0261
Glairine ou barégine...	0,0075	0,0261
Perte.................		0,0070
	0,1445	0,2298

A 1 kil. à l'O. d'Escaldas, sur la hauteur, se trouve *Dorres*, v. de 366 hab. A moitié chemin entre les deux villages, on voit surgir, du milieu de quelques prairies, une source thermale très-abondante, qui paraît être l'une des plus chaudes des Pyrénées-Orientales. « Les habitants, dit M. Anglada, en utilisent les eaux pour l'arrosage de quelques prairies d'alentour; et la haute température (40° C.) dont elles sont douées ne paraît pas sans efficacité pour activer la végétation, dans cette région où les froids de l'hiver sont si rigoureux. Un petit bassin, ménagé au bouillon même de la source, permet aux malades d'y prendre des bains. »

Des Escaldas à Ax par le col de Puymorin et l'Hospitalet.

41 kil Route de mulets.

Après avoir traversé (1 kil.) Dorres, on contourne la base septentrionale d'une montagne sur le sommet de laquelle s'élève un ermitage consacré à *Notre-Dame de Belle-Hoc*, puis on descend dans la vallée de la Raur, où quelques cabanes sont éparses au milieu des prairies. Là, la route, tournant au S., franchit un petit ruisseau qui coule vers le v. d'Enveigh (V. R. 94), et se dirige de nouveau vers l'O. pour atteindre

7 kil. (8 kil.) Carol (V. R. 94).

33 kil. (41 kil.) De Carol à Ax (V. R. 94).

Des Escaldas aux étangs de Carlitte.

Une journée aller et revenir. Excursion fatigante, dans des gorges rocheuses dépourvues de végétation.

Au sortir des Escaldas, on se dirige vers Angoustrina (Voy. *B*), et l'on remonte la vallée d'un affluent assez considérable de la Sègre, qui s'ouvre vers le N. A 5 kil. (on monte sur l'une ou l'autre rive), la vallée principale, changeant de direction, s'élève vers le N. E. On la suit pendant une demi-heure, jusqu'au point où elle se bifurque pour former deux gorges, dont l'une, à dr., continue à suivre la direction du N. E., tandis que l'autre, à g., s'ouvre vers le N. Ces deux gorges mènent à de nombreux étangs situés dans la région des neiges, au S. et à l'O. du pic de Carlitte, non loin de la gorge où coule la Têt (V. R. 100).

B. De Perpignan aux Escaldas par Llivia.

86 kil. De Perpignan jusqu'au pied du col de Riga. Route de voitures (Voy. *A*).

Pour aller à Llivia, on peut suivre la route de Perpignan à Puycerda jusqu'à Sallagossa (Voy. p. 627). Toutefois, si l'on est à cheval ou à pied, il vaut mieux, après avoir traversé la rivière d'Eyna (Voy. pag. 628), prendre à dr. des sentiers qui abrégent, mais qui sont difficiles à trouver sans guide, ou du moins sans une bonne carte.

Sur le sommet d'une montagne boisée, qui domine la Cerdagne du côté N., on aperçoit le Calvaire de Font-Romeu (V. R. 100) ; plus à l'O., à l'entrée de ravins nus qui viennent déboucher dans la vallée de la rivière d'Eyna, se montrent trois villages : *Odello* (515 hab.), *Éguet* (102 hab.), *Targassonne* (160 hab.); à g., dans un fond de verdure, apparaît Sallagossa; en face, la vallée grise de la Sègre s'étend au loin vers le S. O., et sur l'escarpement qui la domine se dresse la vieille ville de Puycerda (V. R. 94).

On laisse à dr. le hameau de *Callastres*, à peu près à moitié chemin entre Eyna et

7 kil. (93 kil.) *Estavar*, dernier v. français, contenant une popul. de 320 hab. L'*église*, d'architecture romane, est mentionnée dans des actes des années 819 et 1011 ; cependant la tradition orale attribue au comte Guiffre ou Guiffred (V. R. 104) la fondation de ce monument; peut-être ce comte la fit-il agrandir, et en effet elle a été certainement allongée du côté opposé à l'abside. Deux ouvertures latérales en éclairent la nef; la voûte est ogivale.

Dans les environs d'Estavar on exploitait autrefois une mine de lignite, où l'on trouve des pommes de pin et d'autres débris végétaux parfaitement conservés : les paysans disent qu'on y a découvert des ossements humains.

A 300 mèt. d'Estavar, on traverse un petit ruisseau et l'on entre dans une enclave espagnole d'environ 12 kil. carrés, formant une espèce de croissant dont la convexité est tournée à l'O.; cette enclave n'est point séparée de la France par des frontières naturelles; elle n'a dû son existence qu'à l'ignorance géographique des commissaires chargés de la délimitation des frontières après la paix de la Bidassoa, en 1659. On a prétendu aussi qu'elle fut établie afin de favoriser la contrebande. L'Espagne s'est engagée à ne pas y élever de fortifications. Un chemin neutre, à peine praticable aux chevaux comme la plupart des chemins espagnols, celui d'Estavar à Puycerda, la traverse dans toute sa largeur.

1 kil. (94 kil.) **Llivia,** la capitale de cette absurde enclave, est, malgré le titre de ville qu'elle ose prendre, un petit village ignoblement sale et laid, situé au pied d'une montagne nue. Une tradition populaire en attribue la fondation à l'impératrice Livie; mais cette tradition repose uniquement sur la coïncidence des noms. L'ancienne ville romaine s'appelait *Julia Libyca;* déjà du temps d'Auguste, elle était la capitale de la province *Ceretania Juliana*, et jouissait du droit latin. C'est dans les environs, suivant les chroniques arabes, que le fameux Munuza, qui avait souvent dévasté la France méridionale à la tête de ses Sarrasins, fut tué

par Ghédi, lieutenant d'Abd-er-Rhaman, en punition de son mariage avec une chrétienne, Lampégie, fille d'Eude, duc d'Aquitaine. La tour ronde, située au sommet de la colline qui domine Llivia, est dit-on, de construction romaine; de la terrasse qui s'étend à sa base, on jouit d'une vue très-étendue sur la vallée de la Sègre.

L'*église* date de 1617 : c'est un édifice très-peu intéressant et surchargé à l'intérieur de dorures et d'ornements de mauvais goût.

Au sortir de Llivia, on se dirige vers le N. O.; on traverse plusieurs ravins, puis on rentre sur le territoire français avant d'atteindre

3 kil. (97 kil.) *Angoustrina*, v. de 490 hab., situé sur une hauteur. Dans le cimetière on a découvert, en 1838, un petit autel votif avec cette inscription :

D.O.M.
C.P.POLI
BIVS.
V.S.L.M.

Ce petit monument témoigne du séjour des Romains dans cette partie de la Cérétanie.

A moins d'un kil. (99 kil.) à l'O. d'Angoustrina, est situé l'établissement thermal des **Escaldas** (V. *A*).

ROUTE 108.

DE PERPIGNAN A AMÉLIE-LES-BAINS.

38 kil. Route de poste. Diligences tous les jours.

On sort de Perpignan par la porte de Saint-Martin, et, se dirigeant au S., on atteint en quelques minutes la *fontaine d'Amour*, source d'eau fraîche qui jaillit au bas d'un mur de soutènement, à g. du chemin, tout près d'une petite esplanade, sur laquelle tous les ans, au premier jour de carême, les Perpignanais viennent célébrer la descente du carnaval. A l'extrémité de la terrasse, un petit escalier conduit à un étroit bassin dans lequel coule un très-mince filet d'eau minérale ferrugineuse froide, où un certain nombre de familles de Perpignan envoient tous les matins chercher leur provision d'eau de table.

Plus loin, on voit, à une petite distance à g., les arcades d'un aqueduc construit primitivement par l'un des rois de Majorque, pour porter au pied du château royal une partie des eaux de la Têt. C'est au-dessous d'une de ces arcades que, pendant le blocus de Perpignan par l'armée de Louis XIV, Turenne, alors lieutenant général du maréchal de la Meilleraye, commandant du blocus, avait dressé sa tente.

Après avoir traversé la rivière Canterane, on laisse à 500 mèt. sur la dr.

7 kil. *Pollestres*, v. de 357 hab., où commença en juillet 1651, une terrible peste qui fit périr plus de 6000 hab. de Perpignan; puis on remonte pendant 3 kil. environ la rive g. du Réart. Ce torrent, presque à sec en été, devient parfois très-dangereux à la suite d'une forte pluie; il recouvre alors une grande étendue de terrain. Jadis ses eaux se déversaient dans des étangs infects, dont les émanations causaient de funestes épidémies; mais, depuis qu'on a creusé dans la plaine des canaux d'irrigation, celle-ci a gagné à la fois en salubrité et en fécondité. A 2 kil. à l'E. de la route, il reste encore un étang de près de 2 kil. carrés, ap-

pelé *étang de Villeneuve de Raho*, du nom d'un petit v. de 184 hab., situé sur sa rive septentrionale à 13 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Cet étang, alimenté par les eaux du Réart, change de forme et d'étendue selon les diverses saisons de l'année. On pourrait le drainer par un canal d'écoulement, ouvert au S. vers le Bagès; mais le sol qu'il recouvre est tellement imprégné de sel, que pendant longtemps il resterait impropre à la culture.

Après avoir dépassé les ruines du château de Réart, situées, au delà de la rivière de ce nom, sur un monticule de 76 mèt. d'altitude, on franchit le Réart, dont on remonte la rive dr. A 1 kil. du pont (10 kil.), on croise la route d'Elne à Millas.

[Du point de croisement à *Elne*, on compte 10 kil. En quittant la route d'Espagne, on se dirige en droite ligne vers l'E., puis on laisse à g une petite ruine, sur un monticule de 89 mèt. de hauteur, et l'on descend, par une pente facile, à

3 kil. (13 kil. de Perpignan.) *Bagès*, v. de 602 hab., assaini par un beau canal à la fois d'irrigation et d'écoulement. On y a foré un puits artésien qui donne une assez grande quantité d'eau. A 3 kil. plus loin (16 kil. de Perpignan), on laisse à g. *Montescot*, petit v. de 139 hab., et l'on traverse une plaine monotone, jusqu'à Elne, située à 4 kil. de Montescot (20 kil.) (V. R. 112)].

[Du croisement des routes à *Millas*, la distance est de 21 kil. Après avoir franchi le Réart, on s'élève, à l'O., sur une petite éminence qui sépare le Réart de la Canterane. A 2 kil. environ de la croisière, on laisse à g., sur une hauteur de 108 mèt., des bâtiments considérables appelés *Mas-Deu* ou Maison-Dieu : c'était autrefois le principal établissement des Templiers dans le Roussillon. Une charte de l'an 1132 nous apprend qu'à cette époque la Commanderie existait déjà, et que les donations affluaient en grande abondance. Nombre de seigneurs et de dames cédaient leurs biens, leurs châteaux, leurs terres, et, dans l'espace d'un siècle, les Templiers du Roussillon devinrent les égaux du roi de Majorque en puissance et en richesses. Ils acceptaient tout, et se faisaient léguer jusqu'à des fruits et des vêtements. En 1169, Carbo de Brouilla leur laisse son palefroi et ses armes. Un autre leur donne le quart de sa récolte d'olives pour faire entretenir perpétuellement un cierge en son honneur. Un troisième donne ses terres et ses serfs, « timens pœnas « inferni et cupiens pervenire ad « gaudia paradisi. » En 1259, le roi Jacques défendit à ses officiers de poursuivre les Templiers ou leurs serviteurs, sans observer un délai de dix jours, à partir de la signification de la plainte. En 1271 enfin, les Templiers réclamèrent et obtinrent la souveraineté absolue pour tous les villages et châteaux qu'ils possédaient « en Roussillon, Cerdagne, Valespir et Conflent » Ils faisaient cultiver leurs terres par des esclaves, et jusqu'à leur chute ils firent la traite des Sarrasins. Une charte nous rapporte que Jacques de Pleriis, commandeur du Mas-Deu, acheta un Sarrasin nommé Azmet, moyennant une somme de

« 11 livres 10 solz, bonne monnoie de Montpellier. »

Les Templiers du Roussillon ne furent pas plus heureux que ceux des autres parties de la France, lors de la chute de l'Ordre. Pris et enfermés, au nombre de 25, dans le château de Truillas, ils se virent condamnés à mort en 1310, par jugement de l'évêque d'Elne.

Il ne reste presque rien de l'ancienne Commanderie. Quelques pans de mur seulement semblent dater du XIIe siècle; mais les deux ou trois fragments sculptés qui subsistent, comme l'écusson du pigeonnier, ne remontent pas au delà du XVIe siècle. Les bâtiments modernes sont aujourd'hui occupés par une ferme modèle.

En avril 1793, les Espagnols, qui venaient de passer la frontière, attaquèrent l'armée française sur les hauteurs de Mas-Deu, et la forcèrent à battre en retraite. Le général Ricardos n'avait qu'à poursuivre les fuyards pour entrer à Perpignan, qui ne pouvait lui résister ; il commit l'inconcevable faute de revenir sur ses pas pour attaquer Prats de Mollo, Fort-les-Bains et Bellegarde, qui succombèrent. Mais en même temps un camp retranché s'établissait sous Perpignan et permettait au général de Flers de créer une armée.

Au delà de Mas-Deu, on descend une petite côte, puis on traverse, à 77 mèt. d'altitude, la Canterane, plus large ici qu'à son confluent avec le Réart, et on laisse à g., de l'autre côté de la rivière,

5 kil. (15 kil.) *Truillas*, v. de 728 hab., près duquel, en 1793, les Français essuyèrent une défaite sanglante. Les Espagnols, postés au N. de Truillas, au camp fortifié de *Ponteilla*, menaçaient la plaine de Perpignan. Dédaignant les avis du général Dagobert, les généraux d'Aoust et Goguet attaquèrent de front les retranchements ennemis; mais, après une bataille sanglante où ils perdirent 3000 hommes, ils furent forcés d'abandonner le champ de bataille. Cependant cette défaite eut les mêmes résultats qu'une victoire, et le général espagnol Ricardos, craignant une seconde attaque, opéra sa retraite sur le Boulou (Voy. ci-dessous).

Au delà de Truillas, la route gravit une petite côte, puis traverse des campagnes fertiles où se trouvaient autrefois de nombreuses lagunes rendues aujourd'hui à la culture. On laisse à g., sur un petit monticule,

4 kil. (19 kil.) *Llupia*, v. de 281 hab., près duquel on trouve quelques ruines de murailles romaines et d'un ancien couvent de Bénédictins. On franchit successivement les ruisseaux de l'Adou et de Thuir avant d'entrer à

2 kil. (21 kil.) **Thuir,** chef-lieu de canton de l'arrondissement de Perpignan, petite V. de 2626 hab., située dans une belle et riche plaine, à 100 mèt. de hauteur moyenne au-dessus de la mer, et renommée pour ses poteries. Elle fut le quartier général de Condé pendant le siége de Perpignan, en l'an 1642. En 1793, un combat sanglant se livra sous ses murs, entre les Français et les Espagnols. Ces derniers s'en emparèrent le 6 juin, mais ils en furent chassés le 25 septembre de la même année.

Thuir est encore entourée de ses vieilles murailles flanquées de tours rondes. Elle est généralement bien bâtie, et les rues en sont assez bien

percées, quoique étroites. La place publique est ornée d'une belle fontaine en marbre.

Au delà de Thuir, la route longe la base septentrionale des premiers contre-forts des montagnes, parcourt des campagnes fertiles, mais monotones, arrosées par plusieurs canaux dérivés des eaux de la Têt, entre autres par le canal nommé ***ruisseau de Perpignan***, et vient se réunir à la route de Perpignan à Prades, à 1 kil. au-dessous de

10 kil. (31 kil.) **Millas** (V. R. 101).]

Après avoir laissé à dr. la route de Thuir et de Millas, à g. la route d'Elne, la route d'Espagne, continuant à suivre la direction du S., passe à (1 kil. — 11 kil.) l'*auberge de la Croix-Blanche*, puis laisse à dr., à plus d'un kil. à l'O., sur la rive dr. du ruisseau de Passa, le v. de ***Villemolaque*** (207 hab.), en espagnol ***Villamaluca*** (vilaine ville). A 1 kil. en amont, sur la rive g. du même ruisseau, se trouve le ***Monastir del Camp***, ancien prieuré d'Augustins, dont l'église et le cloître, construits en 1488, par la famille des Rocaberti, conservent encore quelques parties intéressantes. « Le cloître, dit M. Henry, n'avait qu'un seul rang de colonnes au pourtour du préau; mais un arc s'élançait libre d'une colonne à l'autre, laissant un jour entre son extrados et l'espèce d'entablement qu'il supportait. Une seconde archivolte trilobée, s'élançant pareillement d'un chapiteau à l'autre, sous l'intrados de cette fausse arcade, servait à la renforcer. »

A g., et à plus d'un kil. de la route, on aperçoit ***Saint-Jean-la-Seille***, v. de 108 hab. Plus loin, en vue de ***Banyuls-les-Aspres***, riche v. de 513 hab., situé à l'E., sur un monticule de 115 mèt. de hauteur, on atteint le point culminant de la plaine élevée qui sépare les vallées de la Têt et du Tech (102 mèt.). On traverse ensuite le ruisseau de la Coume, et l'on descend par une pente insensible dans la vallée du Tech, que l'on remonte dans la direction du S. O., et dont on franchit plusieurs petits affluents, entre autres la Valmagne, avant d'atteindre

11 kil. (22 kil.) **Le Boulou** ou **Volo** (relais de poste), bourg de 1333 hab., situé, sur la rive g. du Tech, dans un petit bassin dominé au S. par la chaîne des Albères. D'après Marca, ce serait l'ancienne station romaine désignée dans l'itinéraire d'Antonin sous le nom de ***Stabulum;*** mais M. Henry trouve cette étymologie fort improbable. Le Boulou était autrefois une place forte, et sa position près de la frontière l'a exposé à plusieurs siéges; on y voit encore quelques restes de murailles flanquées de tours.

L'*église* du Boulou, autrefois possédée par les Templiers, date du xe et du xie siècle. Le portail, en marbre blanc, est orné de bas-reliefs sculptés non sur la frise, mais dans le cavet de la corniche; ils représentent l'histoire de la naissance de Jésus-Christ avec les costumes du moyen âge; les trois Mages sont habillés en chevaliers, la tête armée d'un casque.

Dans les débris de murailles qui sont restés debout près de l'église, M. Taylor a cru voir des restes de constructions arabes semblables à celles de Séville et de Cordoue.

Les environs du Boulou ont été le

théâtre de combats sanglants entre les Français et les Espagnols pendant les premières guerres de la Révolution.

Après leur victoire de Truillas (Voy. ci-dessus), les Espagnols se retirèrent dans leur camp retranché, sur une hauteur qui domine le Boulou du côté du N. Les généraux français, occupés à réorganiser leur armée vaincue, ne purent se porter en avant que plusieurs jours après, et donnèrent le temps au général Ricardos de fortifier sa position. Ils débattirent plusieurs plans, mais, au lieu d'adopter celui du général Dagobert, qui conseillait de tourner l'ennemi et d'occuper en force la crête des Albères, d'où le camp du Boulou se présentait à découvert, ils résolurent d'attaquer les retranchements espagnols de front, en commençant par la redoute du *Puig Scingli*, située au N. O. du camp, sur la rive dr. de la Valmagne, dont les berges sont très-escarpées en cet endroit.

« La colonne d'attaque, dit M. Fervel, forte de 6000 hommes, fut arrêtée, comme cela était inévitable, au bord même de la Valmagne, par une grêle d'obus et de bombes; elle dut rétrograder jusque dans un bas-fond où elle se reforma. Mais là nos soldats, toujours poursuivis par les projectiles ennemis qui fouillaient toutes les ondulations du terrain, et n'ayant à opposer à du gros canon retranché qu'une lointaine et insignifiante fusillade, essuyèrent d'assez fortes pertes. Néanmoins, ils restèrent en présence, et les six jours qui suivirent, les Français renouvelèrent leurs tentatives en pure perte. Pendant une semaine d'inaction forcée, le général d'Aoust et le représentant Fabre mûrirent le plan d'une nouvelle attaque, dirigée cette fois avec plus d'intelligence.

« A minuit, la colonne d'attaque, forte de 5000 hommes d'élite, s'élançant brusquement des ravins où elle se tenait cachée, débouche sur la redoute qui a été désignée, l'aborde et l'enlève après une attaque furieuse. Mais ce n'était là que le premier acte du drame sanglant qui s'ouvrait. Les Espagnols reviennent à la charge et pénètrent par les brèches; les Français, à leur tour, repoussent les Espagnols, et, pendant six heures, c'est un flux et reflux d'assauts qui se succèdent avec une continuité et un acharnement sans exemple. Enfin, les Français, cramponnés à la redoute, semblent l'emporter; mais l'intrépide Tarranco s'arrête à quelques pas du champ de bataille avec les braves qui lui restent.

« Cependant un bataillon de 300 gardes vallonnes, dépêché par le général Ricardos au bruit de l'attaque, après avoir erré longtemps, arrive sur le terrain, et, sans perdre une minute, s'élance aux retranchements. L'uniforme, le langage de ces nouveaux assaillants, causent une fatale surprise, et c'est seulement à une décharge à bout portant que les Français, croyant recevoir un renfort, reconnaissent l'ennemi. Ils sont enlevés; mais, comme leurs adversaires tout à l'heure, ils s'arrêtent à quelques pas en arrière. Cependant, au point du jour, après une dernière sortie des Espagnols, les soldats républicains se décident à abandonner la terrible partie. Le sol était encombré de cadavres.... Les Espagnols, dont la perte paraissait encore surpasser celle des Français, donnèrent à ce champ de mort le nom de ***Batterie du Sang***, qu'il

a conservé avec quelques vestiges de la terrible redoute. »

L'année suivante, le 30 avril, le général Dugommier, à la tête d'une autre armée, fit traverser le Tech à une brigade commandée par le général Martin, et lui ordonna de prendre position sur la crête des Albères; en même temps, il attaqua le camp du Boulou et l'emporta de vive force; les Espagnols battus opérèrent leur retraite par la route de Bellegarde (V. R. 111); mais là ils rencontrèrent le général Martin et furent obligés de s'enfuir en désordre, abandonnant tout leur matériel, leurs approvisionnements, leur artillerie et un grand nombre de prisonniers. En peu de mois, à la suite de cette victoire, les places occupées par les Espagnols furent reprises, et les Pyrénées-Orientales se trouvèrent entièrement délivrées de la présence de l'ennemi.

Du Boulou aux eaux thermales de Saint-Martin de Fenouilla. 2 kil. (V. R. 111); — à Figueras par Bellegarde (V. R. 111); — à Argelez-sur-Mer, 19 kil. (V. R. 112).

Avant de sortir du Boulou, la route d'Amélie-les-Bains laisse à g. celle d'Espagne, et remonte la vallée du Tech par une pente presque insensible. Au delà du ruisseau de Vivès, on gravit une petite côte, dont le point culminant est à 116 mèt. de hauteur. On aperçoit au S. le col de Perthus, dominé par le fort de Bellegarde. Sur la rive g. du Tech, à *Saint-Jean-Pla-de-Cors*, v. de 532 hab., on remarque les ruines d'un château bâti, en 1188, par un seigneur aragonais nommé Bérenger Castellan.

Ce fut près de ce village, qu'en 1674, l'armée française, commandée par le maréchal de Schomberg, essuya une déroute complète. Surpris dans la nuit par l'armée espagnole que commandait le duc de Saint-Germain, vice-roi de la Catalogne, les soldats français n'eurent le temps ni de s'armer, ni même de s'habiller, et beaucoup d'entre eux arrivèrent en chemise à Perpignan.

Au delà de Saint-Jean-Pla-de-Cors, la route, traversant le ruisseau de las Aigues, laisse à dr., sur une colline de 300 mèt. d'altitude, l'*ermitage de saint Ferréol*. Ce saint, principalement invoqué par les boiteux et les estropiés, voit accourir à sa fête, le 18 du mois de septembre, un grand concours de pèlerins. Il était chef d'une bande de voleurs; poursuivi pour ses crimes, il se réfugia dans l'église d'un monastère et mourut moine. Les brigands roussillonnais le vénèrent comme leur patron.

Après l'attaque malheureuse de la redoute du Puig Scingli (Voy. ci-dessus), les Français s'établirent sur les hauteurs de Saint-Ferréol, et, de là, menacèrent la ville de Céret, que le général espagnol La Union occupait avec un corps de 4000 hommes. Celui-ci résolut de prendre l'offensive, et, le 25 novembre 1793, il se mit en campagne pour attaquer Saint-Ferréol à revers, en passant par les montagnes. De son côté, le général Solbeauclair, qui commandait à Saint-Ferréol, laissa une partie de ses troupes dans le camp, et descendit sur les bords du Tech pour surprendre Céret. Une division portugaise avait été chargée de la garde de cette ville: Solbeauclair fondit sur elle.

« Déjà, dit M. Fervel, ses soldats avaient refoulé les timides Portugais, déjà nos baïonnettes serraient, aux abords du pont, cette

foule éperdue, quand soudain paraît La Union. Il avait été retardé par la crue non encore écoulée des torrents, et, au bruit de l'attaque qu'il avait pu entendre, il était revenu sur ses pas. La partie n'était plus égale; aussi, se lancer sur le pont et le dégager, puis refouler les assaillants sur les hauteurs, fut l'affaire d'un moment.

« L'élan des Espagnols fut tel qu'en quelques heures trois redoutes défendues par nos soldats, puis Saint-Ferréol lui-même, furent emportés. Nous laissions sur place huit pièces de canon, une cinquantaine de morts, plusieurs centaines de blessés, et un grand nombre de prisonniers. Cette journée fut pour les Espagnols une des plus brillantes de la campagne. »

Après avoir descendu une côte peu élevée, on atteint, un peu en aval de l'embouchure du ruisseau Ruycerda, le

8 kil. (30 kil.) *Pont de Céret*, qui relie les deux rives du Tech, assez large en cet endroit. « C'est, dit M. Mérimée, une construction hardie et gracieuse. Une arche de 45 mèt. d'ouverture traverse un ravin profond; on dirait de loin un ruban jeté au-dessus d'un précipice. La voûte est extrêmement mince à la clef, mais des garde-fous élevés (c'est une réparation moderne) ne permettent pas d'abord de le remarquer, et nuisent à l'effet général. Ce pont, fort étroit comme presque tous les ponts très-anciens, ne donne passage qu'à une seule voiture; encore ne faut-il s'y engager qu'avec précaution. L'arche s'appuie sur deux massifs de maçonnerie dans le haut desquels on a pratiqué des ouvertures cintrées assez étroites, qui n'ont sans doute d'autre but que d'alléger ces massifs; car le torrent ne s'élève jamais jusqu'à elles. Il est à regretter que des remblais n'aient pas caché ces massifs avancés, qui ôtent au pont de Céret un peu de sa grâce et de sa légèreté. »

La distance de la clef de voûte au niveau des eaux ordinaires est de 29 mèt. Comme tout monument dont la date est inconnue, ce pont a exercé la sagacité des antiquaires: les uns, avec M. Jaubert de Passa, prétendent qu'il fut bâti par les Visigoths; les autres en retardent la construction jusqu'à l'époque des rois de Majorque: quant au peuple, il tranche la difficulté en affirmant que le diable l'a jeté en une seule nuit sur le Tech. Réparé en 1333 ou 1341, par les maçons de la commune de Baixas, il fut consolidé pour la seconde fois en 1739. Jadis, une chapelle fortifiée s'élevait à l'une de ses extrémités.

Au delà du pont de Céret, la route se bifurque. Le bras de g. se dirige au S. sur

1 kil. (31 kil.) **Céret,** *Ceredisium* du temps de Charlemagne, chef-lieu d'arrondissement des Pyrénées-Orientales, V. de 3488 hab., située à mi-côte sur le versant septentrional de la chaîne nue des Albères, dominée au S. par le *Mont-Bouleric* (1035 mèt.) et le pic de *Foun-Frède* (1061 mèt.), à l'O. desquels s'étend le *Bosc de la Bile*.

En l'année 1660, les commissaires de France et d'Espagne s'assemblèrent à Céret pour la délimitation des frontières, aux termes de l'article qui fixait pour limites « les monts Pyrénées qui avaient anciennement divisé les Gaules des Espagnes. » Le savant Marca, commissaire de la France, établit, par les témoignages

de l'antiquité, quelles avaient été les anciennes limites : les commissaires espagnols, craignant l'érudition de Marca, firent plusieurs difficultés, refusèrent de siéger avec lui, et obtinrent la nomination d'un nouveau commissaire moins savant.

Les 29 et 30 avril 1794, le pont et les gorges voisines de Céret furent enlevés par un détachement de l'armée des Pyrénées-Orientales, sous les ordres du général Dugommier. 10 000 Espagnols furent repoussés par 3000 Français.

Céret est encore entourée en partie de hautes murailles flanquées de tours. Une belle promenade bien ombragée a remplacé les anciens fossés. Les rues sont généralement étroites et mal percées. L'église, de construction moderne, n'offre aucun intérêt. Dans un faubourg, on remarque au milieu d'une place une assez belle fontaine en marbre blanc.

De Céret au Perthus.

13 kil. Route de voitures.

Au sortir de Céret, on se dirige à l'E., on traverse le ruisseau la Nogarède, puis on incline au N. E. pour contourner les dernières ramifications des Albères. Après avoir atteint le point culminant de la route (135 mèt.), on redescend vers le S. E., à

5 kil. *Maureillas*, v. de 1047 hab., situé sur la rive dr. du ruisseau du même nom. Au delà, il ne reste plus qu'à franchir une étroite arête de collines, et à traverser le Rome pour atteindre

3 kil. (8 kil.) la route d'Espagne, au-dessous de l'Écluse-Basse (V. R. 111).

5 kil. de l'Écluse au Perthus (V. R. 111).

Au delà du pont de Céret, la route d'Arles remonte la rive dr. du Tech. En faisant un petit détour à dr., on peut visiter en amont du pont actuel quelques vestiges d'un ancien pont romain. Les ruines d'une église, située à peu de distance, font supposer qu'il existait autrefois sur ce point un centre de population assez considérable. Bientôt on traverse le ruisseau de Baillerie, puis on laisse à dr. une vallée qui remonte au N. O. vers les hauteurs de *Belpuig*, et l'on arrive en face de l'antique et pittoresque v. de *Palalda* (783 hab.), qui, situé sur la rive g. du Tech, est réuni à la rive dr. par un vieux pont. Des fouilles entreprises près de Palalda ont fait découvrir un grand nombre de médailles celtibériennes. On y exploite des carrières de marbre gris et rouge.

Après avoir dépassé Palalda, la route, suivant les sinuosités du Tech, fait un brusque détour vers le S., puis un autre vers l'O., et, gagnant la base de la colline escarpée qui porte le *Fort-les-Bains*, traverse le ruisseau du Mondony, un peu en aval de

8 kil (38 kil.), **Amélie-les-Bains** (*Logements* aux établissements thermaux et dans les maisons voisines), v. de 574 hab., connu autrefois sous le nom de *Arles-les-Bains*, *Bains-sur-Tech*, *Bains d'Arles*, situé sur la rive g. du Mondony, à 200 mèt. de hauteur moyenne au-dessus du niveau de la mer et dominé par la colline du Fort-les-Bains. Son origine n'est pas fort ancienne; en effet, c'est seulement dans le XIVe siècle que des maisons commencèrent à s'y bâtir. Ses habitants furent at-

tirés tout à la fois par les travaux des mines de fer et par le voisinage des eaux thermales; aussi, le village est-il resté divisé en deux groupes distincts : l'un, près du Tech, autour des forges; l'autre plus haut, dans la vallée du Mondony, autour des établissements de bains. Les habitants du haut village ont, dit-on, les dents noircies par les exhalaisons sulfureuses du sol, tandis que les habitants des maisons situées plus bas conservent leurs dents parfaitement blanches.

L'édifice thermal, beaucoup plus ancien que le village, date certainement des Romains. « La seule partie bien conservée qui existe encore de nos jours, consiste, dit M. Henry, dans la salle où se trouvait le *lavacrum*, vaste parallélogramme orienté E. et O., de $20^{m},40$ de longueur sur 12 mèt. de largeur et $11^{m},20$ de hauteur sous la clef de la voûte, qui est en plein-cintre. Le long des murs latéraux s'ouvraient, de chaque côté, deux niches de $2^{m},80$ d'ouverture, $3^{m},50$ de hauteur et $0^{m},95$ de profondeur au centre, séparées entre elles par un enfoncement carré de même hauteur et même profondeur que les niches, mais plus large de 10 cent. Une niche beaucoup plus considérable remplissait presque tout le mur du fond; celle-ci avait $7^{m},10$ d'ouverture, 6 mèt. de hauteur et 1 mèt. de profondeur au centre. Ces niches latérales étaient peut-être pour des baigneurs particuliers, comme on le voit dans les thermes antiques, et dans celle du fond devaient être des banquettes pour la commodité des baigneurs qui voulaient se reposer ou déposer leurs vêtements. Le *lavacrum*, qui s'étendait au centre de cette salle, presque entièrement converti depuis en cabinets particuliers, avait 16 mèt. de longueur et $8^{m},43$ de largeur; sa profondeur, qui était de 2 mèt., prouve qu'il servait en même temps de *piscine*, c'est-à-dire qu'on pouvait s'y livrer à l'exercice de la natation, moyen de gymnastique bien précieux au milieu d'une eau thermale dont l'action devait être rendue encore plus puissante et plus efficace par le déploiement musculaire qu'exige cet exercice. Cinq marches régnant le long des quatre faces de cette piscine conduisaient jusqu'au fond, en même temps qu'elles offraient aux baigneurs des siéges qui leur permettaient d'immerger leur corps jusqu'à la hauteur qu'ils désiraient. Le fond de ce bassin était pavé en petites briques de $0^{m},068$ de longueur sur $0^{m},40$ de largeur et $0^{m},018$ d'épaisseur, posées de champ, obliquement, en manière de grains d'épis : *opus spicatum*. A côté, se trouvait une grande salle servant de *sudatorium*, et qui, par la chute de la voûte, est transformée aujourd'hui en une cour intérieure de l'établissement thermal. D'autres constructions antiques se voient partout aux environs, et dans ce nombre il faut compter les murs de *l'église* même, qui, s'élevant à côté de l'établissement, a dû originairement en faire partie. Des médailles impériales ont été fournies en abondance par le sol de ces environs. Un aqueduc creusé en partie dans le roc, sur la pente de la montagne, amenait à l'établissement romain les eaux du ruisseau Mondony, où se voit encore le mur de barrage qui tenait le cours de ces eaux au niveau du canal : c'est à ce barrage qu'on donne, fort bizarrement,

dans le pays, le nom de *mur d'Annibal.* »

En 786, Charlemagne fit don des bains d'Arles au couvent des Bénédictins d'Arles, et des édits subséquents de Charles le Chauve, en 869, et de Louis II, en 878, confirmèrent cette donation. Pendant la Révolution, les Thermes devinrent la propriété de la petite commune d'Arles-les-Bains, qui les conserva jusqu'en 1813, époque à laquelle ils furent vendus à un particulier, M. Hermabessière. Ce nouveau propriétaire transforma graduellement les antiques piscines en un établissement thermal un peu plus confortable. Depuis, un établissement rival, connu sous le nom de **Thermes Pujade,** a été construit plus en amont que les Thermes Hermabessière, au pied des escarpements rocheux de la *Serrat den Merle*, à 224 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Au premier coup d'œil, cet établissement semble n'être formé que d'un seul corps de logis de cinq étages d'élévation; mais il se compose en réalité de deux édifices distincts : l'inférieur, bâti parallèlement à la rivière, constitue les thermes proprements dits; le supérieur est la maison d'habitation destinée au logement des baigneurs.

La maison des Thermes Pujade a deux étages, non compris le rez-de-chaussée qui renferme une vaste galerie, le long de laquelle s'ouvrent treize cabinets de bains, éclairés par autant de croisées prenant jour sur le Mondony. Au premier étage se trouvent neuf cabinets, ayant chacun sa baignoire en marbre, un salon d'attente et une chambre, donnant sur une terrasse. Au deuxième étage, on compte sept chambres, un salon, une chambre sulfuraire et un cabinet de bains.

En outre, l'établissement renferme des chutes d'eau de 8 à 9 mèt. de hauteur; de grands réservoirs voûtés creusés dans le roc; douze douches de 2 à 6 mèt. d'élévation, qu'on peut graduer en température, en volume, en pression, et une piscine gymnastique due à l'ingénieur François, pouvant contenir soixante personnes, et où l'on admet successivement trois séries de malades. Cette piscine, à courant continu et à trop-plein facultatif, offre 4 mèt. de longueur sur 7 de large, le fond présentant un plan mobile de 1^{m},40 d'inclinaison, avec une profondeur effective de 0^{m},80. L'eau minérale, dont la température native est de 63° cent., est refroidie par serpentinage, l'appareil qu'elle traverse plongeant dans l'eau froide d'un ruisseau détourné, opération pour laquelle on a utilisé l'ancien mur d'Annibal.

Un escalier, parfaitement éclairé et bien clos, relie la maison des thermes à la maison d'habitation. Ainsi les malades peuvent se rendre aux galeries des bains et aux cabinets de vapeur et rentrer dans leurs appartements sans s'exposer à l'air extérieur.

La maison d'habitation se compose d'une grande salle à manger, d'un salon, d'une pharmacie et de deux étages contenant trente chambres; les appartements du premier étage conduisent de plain-pied à deux terrasses garnies de balustrades. On y trouve en outre trois cuisines communes à la disposition des personnes qui, par économie ou par d'autres motifs, désirent vivre séparément et préparer elles-mêmes leurs aliments. Deux tables

d'hôte sont servies tous les jours pour les baigneurs, qui ne sont point obligés d'y assister; tous ceux auxquels un régime particulier a été prescrit ont la faculté de se faire servir séparément et dans leurs chambres. On trouve aussi dans ce corps de logis un billard et un salon de lecture. Enfin le médecin, *M. Pujade*, est logé dans l'établissement même.

« La station où coulent nos sources étant la plus basse et la plus méridionale de toutes les stations thermales des Pyrénées, il en résulte, dit M. le docteur Pujade dans son prospectus, que la température y est beaucoup plus douce, ce qui permet aux baigneurs, non-seulement de prolonger leur séjour à nos bains plus qu'à l'ordinaire, mais encore d'y venir faire usage des eaux au cœur de l'hiver.

« L'air qu'on y respire est pur et sain, étant sans cesse renouvelé et rafraîchi par une brise légère qu'entretient, durant l'été, le cours rapide des eaux du Mondony.

« Des jardins en amphithéâtre, plantés d'arbres et d'arbustes agréablement distribués pour les promenades et l'ombrage; des terrasses et des parterres qu'embaument les roses, les lavandes et les romarins; des vergers et des vignes garnis d'arbres fruitiers de toute espèce, entourent les nouvelles constructions et forment autant de belvéders d'où l'amateur peut examiner en détail les beautés pittoresques de cette localité pyrénéenne.

« En effet, il voit à ses pieds le lit encaissé et sinueux du Mondony, dans lequel roulent, en mugissant, les belles eaux de ce gave redoutable. Supérieurement, et à l'entrée de la gorge de *Montalba*, on voit ces mêmes eaux franchissant l'indestructible muraille d'Annibal, et se précipitant en cascade, d'une hauteur de plus de 10 mèt. : de chaque côté s'élèvent des rochers taillés à pic et inabordables; de hautes montagnes aux crêtes abruptes et déchirées, formant des précipices ou *singlas*, des anfractuosités, des déchirures, des moraines, ou *clapisses*, et enfin, l'antre, la gorge sombre et profonde que nous venons de signaler.

« Un étroit sentier conduit à la grande cascade et au centre de ce sauvage et ténébreux détroit. C'est de ce point rapproché que le voyageur qui, au premier abord, n'avait vu qu'un vaste rocher dénudé et parsemé de saillies en surplomb, peut distinguer des paliers, lieux de repos, des cavités, des encaissements remplis de terre et couverts de jolis arbres et arbustes méridionaux, tels que le laurier, l'arbousier, le grand houx, le pistachier sauvage, le micocoulier, le laurier-thym, le grenadier, etc., etc.

« D'autres chemins, bordés d'arbrisseaux pyrénéens, traversent, en serpentant, nos jardins et parterres, et vont aboutir à la promenade communale, ainsi qu'au chemin qu'a fait construire *le comte de Castellane* pour l'agrément et la commodité des baigneurs, qui ont l'avantage de parcourir, sans trop se fatiguer, les flancs verdoyants et accidentés des montagnes voisines, et d'arriver aux deux points culminants, dits *lo Serrat den Merle* et *lo Serrat de las Fourques*, desquels points l'œil embrasse à la fois une partie de la vallée d'Arles, si riante et si pittoresque, les sites variés qui entourent les bains, et les hautes et gigantesques cimes du Cani-

gou. Enfin, dans cette excursion salutaire, le baigneur rencontre successivement un pavillon, une pyramide en granit, la fontaine de *la Madona* et un jardin récemment mis en culture par une compagnie de grenadiers du 67e régiment de ligne, en garnison à Fort-les-Bains. Dans ce jardin se trouve un siége circulaire qui commande une vue délicieuse sur les coteaux boisés du voisinage et invite à se reposer quelques instants.

« Les nouveaux bâtiments des bains ont aussi leurs heureuses perspectives : de la terrasse supérieure et du 2e étage de la maison d'habitation, on a déjà la vue du vallon et celle des collines tapissées de vignobles et d'oliviers qui l'avoisinent; dans le lointain, le village de Palalda se montre en amphithéâtre, au milieu de ses jardins potagers; au N., et sur un chaînon cultivé, se présente le fort dominant une portion de la belle vallée du Tech, ainsi que la route qui longe la rive dr. de cette rivière; enfin, on distingue plus loin et dans la même ligne le hameau de Montbolo, couronnant une belle montagne boisée et renfermant dans son sein des mines de fer et de plomb. »

Sur la rive dr. du Mondony, à peu de distance des Thermes Pujade, s'élève l'**établissement militaire,** nouvellement construit, et relié à la rive g. par un beau pont précédé d'un viaduc. Les eaux qui l'alimentent franchissent une distance de 376 mèt., en rachetant une hauteur verticale de 27 mèt., sans éprouver maintenant d'altération, et ne perdent plus une seule de leurs propriétés pendant leur trajet du griffon aux bains. Cet établissement possède une piscine pour les soldats, à 40 places, avec 6 baignoires et douches annexées, 8 grandes douches et des douches ascendantes; une piscine pour les officiers, à 30 places, avec 8 baignoires, 4 grandes douches jumelles, une douche à forte pression avec douche écossaise; enfin, une série de douches mobiles, annexées aux baignoires, et extrêmement variées.

Ce sont les Thermes militaires de France qui peuvent recevoir la plus grande quantité de malades.

LES EAUX.

Eau thermale, sulfureuse.

Connue dès l'époque romaine.

Émergence : De rochers feldspathiques.

Douze sources principales, dont les plus importantes sont : le Gros-Escaldadou (appartenant à l'État); S. des bains Hermabessière, S. Arago (S. Villasèque d'Anglada), S. Amélie ou S. Noguère, S. Manjolet, S. Anglada.

Débit en 24 h. : Gros-Escaldadou, environ 10 000 hectol.; S. Arago, Anglada, Amélie réunies, environ 2400 hectol.

Température : au griffon, Gros-Escaldadou 61°,1, S. Arago 61°,5, S. Hermabessière 61°, S. Amélie 48°,7, S. Manjolet, à la buvette 43°.

Caractères particuliers : Généralement claire et limpide au griffon, déposant beaucoup de glairine diversement colorée suivant les sources.

Service médical : Un médecin-inspecteur.

Emploi : Boisson, deux à cinq verres, pure ou coupée avec du lait, etc.; douches de toutes sortes, piscines, salles d'aspiration.

Climat doux.

Effets physiologiques : Cette eau, généralement bien supportée par l'estomac à dose convenable, agit comme les eaux sulfureuses en général, mais paraît avoir un effet spécifique dans certaines affections de poitrine. Un des principaux avantages de ces thermes, c'est de pouvoir recevoir les malades pendant l'hiver.

On exporte en bouteilles l'eau de la S. Manjolet.

Classification chimique : Eau sulfurée à base de soude.

Analyse (Bouis.)

	S. Amélie. Eau 1 kil. gr.
Carbonate de soude........	0,03823
» de chaux........	0,00540
Soude..............	0,02462
Potasse..............	0,00612
Magnésie, fer, alumine.....	traces
Sulfure de sodium..........	0,02536
Sulfate de soude..........	0,02300
» de chaux...........	0,00600
Chlorure de sodium........	0,04210
Acide silicique...........	0,08900
Matière azotée (glairine)...	0,01400
	0,27383

Le degré de sulfuration des principales sources, d'après M. Roux (Annuaire des eaux de la France), varie de 0 gr., 0203 (Gros-Escaldadou) à 0,0118 (S. Amélie), et 0,0020 (buvette n° 2).

Bibliographie : Pujade : notice sur les nouveaux thermes d'Amélie-les-Bains... Perpignan, 1843; in-8 — E. Genieys : notice sur Amélie-les-Bains au point de vue du traitement prophylactique des affections chroniques de la poitrine... Montpellier, 1856, in-8.

Promenades.

SERRAT DEN MERLE.

1 h. Montée et descente. (Voy. pages 642 et 643).

LE FORT-LES-BAINS.

1/2 h. Aller et revenir.

Le **Fort-les-Bains** est une petite forteresse de forme carrée, flanquée de quatre bastions, que Louis XIV fit construire d'après les plans de Vauban, pour contenir les habitants du pays, qui murmuraient contre l'intolérable impôt des gabelles. Les Espagnols s'en emparèrent en 1793 et brûlèrent le village des Bains. Les Français le reprirent le 1er mai 1794. Du sommet de ce fort, on jouit de la même vue que du sommet du Serrat den Merle (Voy. page 643).

D'Amélie-les-Bains à Arles, 4 kil. (V. R. 109); — à Corsavi, 10 kil. (R. 109); — au Canigou, 15 h. de marche (R. 109 et 105); — à Saint-Laurent de Cerdans, 20 kil. (R. 109); — à Costujas, 25 kil. (R. 109); — à Perthus et à Bellegarde (R. 111).

ROUTE 109.

DE PERPIGNAN A LA PRESTE.

69 kil. Route de voitures jusqu'à Arles. Diligences tous les jours. Au delà, chemin de mulets, parcouru sur certains points par de petits chars.

38 kil. De Perpignan à Amélie-les-Bains (V. R. 108).

Après avoir traversé le Mondony et laissé à g. le village thermal, la route contourne avec le Tech la colline qui porte le Fort-les-Bains, passe à 1 kil. sur la rive g. de la rivière à côté d'une forge, et franchit un petit ruisseau descendu des hauteurs dénudées du N. O.

4 kil. (42 kil.) **Arles** (*Arulæ*), ancienne capitale du Vallespir (*Vallis aspera*), chef-lieu de canton de l'arrond. de Céret, V. de 2267 hab., plus espagnole que française, située à 277 mèt. de hauteur moyenne,

au centre d'un petit bassin où se montrent quelques groupes d'arbres, et que dominent des montagnes pelées et grises. Son origine remonte à une époque fort reculée. Selon certains historiens, elle doit son nom à quelques autels consacrés à des dieux païens; cependant on n'y voit aucun vestige de l'époque gallo-romaine. Dans tous les cas, elle n'acquit une certaine importance qu'après la fondation de son abbaye de Bénédictins (778). En 1707, pendant la guerre de Succession, les Espagnols s'en emparèrent; mais ils en furent chassés quelque temps après par les habitants. En 1793, l'ayant prise de nouveau, ils s'y maintinrent jusqu'après la prise du camp du Boulou par Dugommier (V. R. 108).

Le *monastère* d'Arles, fondé en 778 par un abbé espagnol, nommé ou surnommé Castellanus, sur les ruines d'un temple païen, fut dévasté par les Normands, en 860, et s'écroula quelque temps après. En 1048, Guiffred, archevêque de Narbonne, consacra une seconde église qui tomba à son tour, à l'exception de la façade. Enfin, en 1157, Udalgérius, évêque d'Elne, procéda à une nouvelle consécration de l'église, reconstruite par les soins de l'abbé Raymond Ier, et qui existe encore aujourd'hui; le cloître, également conservé, date de la même époque. Quant aux autres constructions du monastère, elles ont été détruites pendant la Révolution française.

L'*église*, actuellement paroissiale, est située dans la partie la plus élevée de la ville; on y monte par plusieurs marches. La porte de la façade est du style romano-byzantin; sa partie supérieure est formée par un seul morceau de marbre, taillé en fronton, sur lequel sont gravés l'alpha et l'oméga; une archivolte cintrée, décorée d'une moulure à palmettes, couronne ce bandeau et s'appuie sur deux fragments de corniche; à la base de l'archivolte sont deux sculptures de lions dévorant des martyrs.

Au-dessus de la porte, on remarque une petite fenêtre romane au milieu d'une rangée d'arcades, bouchées et surmontées de longues pierres saillantes qui semblent avoir soutenu un balcon, puis deux fenêtres géminées et, sous le grand fronton triangulaire qui termine la façade, une rangée d'ouvertures inégales en hauteur. Le clocher, placé à la dr. du chœur, est de forme carrée; ses fenêtres cintrées sont ornées de colonnes engagées.

L'intérieur, composé de trois nefs voûtées et soutenues par de fortes colonnes monostyles, ne présente aucun détail saillant; de chaque côté s'ouvrent trois chapelles, dont l'une à dr., consacrée aux patrons de l'église, Abdon et Sennen (Voy. ci-dessous), est occupée par un retable en bois doré du XVIIe siècle, retraçant les principales scènes de la vie de ces martyrs et contenant leurs reliques dans des bustes en argent.

Le *cloître*, situé derrière l'église, est du style roman; ses arcades retombent sur de sveltes colonnettes de marbre accouplées, surmontées d'élégants chapiteaux à crochets, et se prolongeant jusqu'aux piliers des quatre angles, sans piliers intermédiaires.

Le *tombeau* des patrons *saints Abdon* et *Sennen*, placé derrière une grille, en dehors de l'église, près du portail, consiste en un sarcophage en pierre, surmonté d'un couvercle prismatique et isolé du sol par des supports en pierre. Ce mausolée jouit, dit-on, de la propriété merveilleuse de produire de l'eau comme une fontaine, et tous les ans, on y puise plus de 300 litres d'un liquide miraculeux, qui guérit toutes les maladies. Pendant la Révolution française, l'eau cessa de couler; mais, depuis cette époque, elle a reparu de nouveau et jaillit maintenant avec la même abondance qu'autrefois. Voici comment M. Mérimée raconte la légende de cette eau merveilleuse :

« Il faut savoir qu'autrefois, je ne saurais dire précisément à quelle époque, le territoire d'Arles fut infesté d'une grande quantité de bêtes féroces, lions, dragons, ours, etc., qui mangeaient les bestiaux et les hommes. La peste vint encore ajouter aux maux qui affligeaient la contrée. Un saint homme, nommé Arnulphe, résolut d'aller chercher des reliques à Rome, pour guérir l'épidémie et chasser les animaux féroces. Arrivé à Rome, Arnulphe exposa au saint-père la misère de ses concitoyens et lui présenta sa requête. Le pape, touché de compassion, l'accueillit avec bonté, et lui permit de choisir parmi les reliques conservées à Rome, exceptant toutefois celles de saint Pierre et d'un certain nombre de saints dont il eût été imprudent de se dessaisir. Arnulphe était embarrassé pour se décider. Après avoir passé tout un jour en prières, il s'endormit, et eut un songe, dans lequel deux jeunes hommes apparurent à lui : « Nous sommes, di- « rent-ils, Abdon et Sennen, saints « tous deux. De notre vivant, nous « étions princes. La Perse est notre « patrie. Nous avons été martyrisés « à Rome, et nos corps sont enter- « rés en tel lieu; exhume-les et « porte-les dans ton pays, ils feront « cesser les maux qui l'affligent. »

« Le lendemain, Arnulphe, accompagné d'une grande foule de peuple et suivi de travailleurs pourvus d'instruments convenables, fit fouiller l'endroit indiqué. On trouva bientôt les corps des deux jeunes gens, parfaitement conservés, reconnaissables pour saints à l'odeur. Il les exhuma en grande pompe, et se disposa à les emporter. Il pensa que, pendant le long voyage qu'il avait à faire pour retourner dans son pays, il pouvait trouver bien des gens qui voudraient s'approprier le trésor qu'il portait, car on se faisait peu de scrupule alors de s'emparer, même par force, des reliques de vertus bien constatées. Pour détourner les soupçons, il mit ses saints dans un tonneau, enfermé dans un autre beaucoup plus grand qu'il remplit d'eau. Dès qu'il fut en mer, les matelots firent un trou au tonneau, croyant qu'il contenait du vin; mais s'étant aperçus qu'il n'y avait que de l'eau, ils ne poussèrent pas plus loin leurs recherches. Arnulphe, débarqué à Reuss (d'autres disent à Cadaques), avec ses reliques en double futaille, entendit toutes les cloches sonner d'elles-mêmes et se garda bien d'expliquer la cause de la merveille. Le chemin de Reuss à Arles était alors, comme il l'est aujourd'hui, extrêmement mauvais et praticable seulement pour les mulets. Le tonneau est donc chargé sur un mulet, et le saint homme avec un guide se met en route. Dans un sentier dangereux, bordé d'affreux précipices, le muletier, homme grossier et brutal, crut qu'il fallait donner du courage

à sa bête et lâcha un gros juron; soudain le mulet tombe dans le précipice et disparaît. On juge du désespoir d'Arnulphe. Retrouver le mulet était impossible; retourner à Rome en quête d'autres reliques ne l'était pas moins. Il prit le parti de poursuivre sa route et de rentrer dans sa ville natale. Quelle est sa surprise et sa joie, en entrant dans Arles, d'entendre sonner les cloches et de voir sur la place de l'église tout le peuple à genoux, entourant le mulet et son tonneau qui avait déjà opéré la guérison des pestiférés et fait déguerpir les lions et autres bêtes féroces. Arnulphe tira d'abord les saints de leur tonneau, et quant à l'eau, il la versa bonnement dans un tombeau vide pour s'en débarrasser. Or, un lépreux, qui vint s'y laver, fut guéri à l'instant. D'autres malades vinrent bientôt constater la vertu de cette eau miraculeuse. Avertis de sa propriété, les moines du lieu la renfermèrent avec soin et n'en donnèrent plus que pour de l'argent. Elle coûte encore vingt sous la fiole; mais on n'en donne pas à tout le monde. Il faut en demander en catalan pour en obtenir, et pour avoir parlé *gavache*[1], j'ai eu le chagrin d'être refusé. »

Dans le mur de l'enceinte où se délivre l'eau miraculeuse, est encastré un bas-relief en marbre représentant un chevalier d'Homs qui fut guéri par elle d'un cancer au nez. Il se fit moine et mourut vers 1200. Deux anges de style byzantin ont été placés auprès de lui dans l'attitude de l'adoration, uniquement par amour de la symétrie; ils proviennent d'un autre monument détruit.

1. Le mot *garacho*, que les Espagnols appliquent aux Français par dérision, est probablement dérivé du mot arabe *cabach*, signifiant : détestable, laid, ordurier.

Arles est une des villes où les Catalans français ont le mieux conservé leurs coutumes antiques, et nulle part, lors des fêtes locales, on ne voit éclater plus de cette joie folle et de cet amour du plaisir qui distinguent les méridionaux. Sur les places publiques, on danse encore le *contrapas* dans toute sa perfection.

« Toutes les maisons, dit M. de Chausenque, sont ornées de balcons à l'espagnole remplis de spectateurs; dans le plus apparent, sont réunis les *jouglas* ou ménétriers, qui avec des hautbois, des cornemuses, des flageolets et des tambourins, font entendre une musique agreste très animée.... Des couples indépendants dansent en tournant autour de la place et font assaut d'agilité : le comble de l'adresse est de passer lestement le pied par-dessus la tête de la danseuse et de retomber en mesure sans cesser de faire jouer les castagnettes. C'est ce qu'on appelle la *camada rodona*. Dans le mouvement général, les danseurs de chaque couple, toujours en face, avancent, reculent, tournent autour l'un de l'autre en faisant claquer les doigts; ce sont les aimables agaceries de deux cœurs, les feintes jalousies qui donnent tout son charme à un prix disputé. Puis, se réunissant huit ou dix ensemble, ils forment des ronds, et au point d'orgue, tous les hommes, passant leurs mains sous les bras de leurs voisines qui s'appuient sur leurs épaules et se courbent en avant, les élèvent à la fois sur leurs bras roidis, tandis que celles-ci, se prenant

les mains, les élèvent en l'air. A côté, un cavalier resté seul poursuit sa danseuse, qui tout à coup s'avance rapidement, s'élance sur lui et bondit sur son épaule, ou reste soutenue en l'air sur ses poignets, pour n'en descendre qu'après deux ou trois pirouettes. Ces figures toujours mobiles et pittoresques, où les bonnets rouges des hommes sont toujours flottants; cette musique montagnarde si singulière, ces balcons espagnols, les physionomies brunes, expressives des acteurs, l'œil vif et agaçant de ces jeunes filles à la taille svelte, aux formes dessinées avec grâce, et toutes ces figures des spectateurs que le plaisir émeut, annoncent une peuplade émanée de la grande nation qui habite sous le soleil de l'Ibérie, ardente et passionnée comme ses ancêtres. »

« Souvent, ajoute M. Henry, quand la danse est le plus animée, on lance un taureau qui poursuit les danseurs et les disperse; c'est une gloire que de montrer quelque égratignure faite par la corne de l'animal. Un prix est quelquefois donné à celui qui peut enlever une cocarde attachée à l'une des cornes du taureau; alors on noircit les cornes, afin que celui qui a su les toucher, puisse en montrer les marques glorieuses sur ses mains. »

D'Arles au Canigou par Corsavi et Valmanya.

D'Arles à Corsavi, 6 kil. Route carrossable. De Corsavi à Valmanya; sentier de montagnes, 5 h. de marche. De Valmanya au sommet du Canigou, 6 à 7 h.

Au sortir d'Arles, on traverse un ruisseau assez abondant qui descend de la *Tour de Batères*, au N. O.; puis, laissant à g. la route de la Preste, on gravit, par une pente assez roide, un escarpement dominant la vallée du Tech. On entre alors dans le ravin du *Riu Ferrer*, qui remonte vers le N. O., et dont on suit le versant oriental en décrivant de nombreux zigzags.

A 4 kil. environ d'Arles, on voit près du chemin un gouffre creusé dans le calcaire, profond de 160 mèt., large de 50 mèt. entre les deux bords supérieurs, et de 1 à 2 mèt. dans le fond, où coule bruyamment un ruisseau descendu de l'un des contre-forts du Canigou. Ce gouffre est connu sous le nom de la *Fo*.

2 kil. (6 kil.) plus loin, au détour d'une croupe parsemée de blocs de granit, on découvre **Corsavi** (906 hab.), et sa vieille tour, situés à 787 mèt. sous des pentes incultes remontant au N. vers la Tour de Batères, au N. O. vers le Canigou. Du plateau du village qui domine le Riu Ferrer, on jouit d'une vue étendue, d'Arles à Saint-Laurent de Cerdans et à Prats de Mollo; mais, de ce côté, toutes les montagnes sont basses et déboisées; seulement à l'O., vers la source du Tech, apparaissent quelques forêts sur les contre forts de la haute montagne de Costabona.

Le village de Corsavi est célèbre par la fête des mulets qu'on y célèbre en grande pompe le jour de la Saint-Éloy. Ce jour-là, tous les mulets, dans leur parure de franges bleues et de pompons rouges, sont conduits à une grand'messe et font partie d'une procession précédée de la musique et suivie du clergé. La principale industrie des habitants du village consiste dans l'exploitation des mines de fer. Le territoire

de la commune abonde en truffes excellentes.

De Corsavi il est difficile de gravir directement le Canigou, qui se dresse au N. O. derrière un contre-fort escarpé. Pour en atteindre la cime, il ne faudrait pas moins de 10 à 12 h. d'une marche pénible à travers des déserts où l'on ne rencontrerait ni bergers ni bûcherons; il vaut mieux franchir l'arête de montagne qui sépare les deux bassins du Tech et de la Têt, et attaquer le Canigou par la gorge de Valmanya.

En sortant du village de Corsavi, on continue d'abord à suivre vers e N. O. le contre-fort escarpé sur equel on se trouve. Après avoir contourné ensuite, en le laissant à dr., le vallon de *Lecca* que dominent des parois perpendiculaires de plus de 100 mèt. de hauteur, on se dirige au N., puis à l'E. Au N., se dressent les pentes nues de la Tour de Batères, où sont clair-semés quelques vieux ifs, espèce presque détruite dans les Pyrénées; on les gravit par des sentiers en zigzag, puis on passe à côté d'une petite fontaine, et bientôt après, on atteint, au col même, les mines de fer, dont les produits alimentent la forge de Valmanya. Le minerai s'y trouve dans un schiste tendre, de sorte qu'il est facile de le dégager au moyen du pic seulement, tandis que plus à l'E., vers le sommet de la Tour de Batères (1447 mèt.), on est obligé d'employer la poudre pour extraire le fer du granit qui l'enveloppe. Près des mines, se montrent des veines d'un beau marbre blanc.

Quand on a suivi pendant quelque temps les rampes allongées du plateau, on atteint tout à coup le haut des parois rocheuses qui dominent le vallon de la Lentilla, où paraît dans le lointain le v. de *Valmanya*. 2 h. sont nécessaires pour descendre dans ce grand précipice par des pentes roides et monotones.

De Valmanya au sommet du Canigou. 6 à 7 h. (V. R. 105).

D'Arles à Costujas.

21 kil. Route de voitures jusqu'à Saint-Laurent. 17 kil.

Après avoir laissé à dr. le chemin qui monte vers Corsavi, on suit la route de Prats de Mollo, le long de la rive g. du Tech, et l'on traverse le Riu Ferrer. De tous côtés s'élèvent des montagnes en partie grises et nues, en partie vertes et cultivées: l'une est célèbre dans le pays par la grande pierre druidique qui en couronne le sommet: elle s'appelle *Palet de Roland*. On raconte encore comment l'immortel paladin s'amusait à jeter cette énorme pierre de sommet en sommet. La rivière et la route décrivent de grands détours; du haut d'une côte escarpée on découvre, en se retournant, Arles-et-Fort les Bains. On cultive encore des oliviers dans cette partie de la vallée du Tech.

A 6 kil. d'Arles, on quitte la route de Prats de Mollo pour traverser le Tech sur un pont de pierre de 3 arches, et on remonte la rive dr. par une route sinueuse jusqu'à l'embouchure de la Quéra; pénétrant alors dans le ravin, d'où descend ce torrent, on en remonte le versant oriental par de nombreux zigzags.

17 kil. **Saint-Laurent de Cerdans,** chef-lieu de canton (arr. de Céret), bourg industrieux de 2141

hab., situé sur la rive dr. de la Quéra, dans un riant bassin planté de châtaigniers, entre deux montagnes, dont l'une, qui s'élève au S. O., est couronnée par le bois de *la Ville*. En 1159, ce bourg n'était qu'une cellule dépendante du monastère d'Arles; il fut ensuite peuplé par une colonie des vassaux du monastère qui avaient habité les hauteurs du col de la Perche (V. R. 107).

C'est par Saint-Laurent de Cerdans que les Espagnols envahirent les Pyrénées-Orientales, en 1793.

A 1 kil. environ au S. de Saint-Laurent, le ravin de la Quéra se divise en deux bras : l'un remonte vers le col facile de la *Carretera* (en français, chemin de charrettes), d'où l'on descend à la rivière de la Muga, qui forme les limites de la France et de l'Espagne: l'autre se dirige à l'E.; on le suit le long de la rive dr. du ruisseau, que l'on traverse seulement près de

4 kil. (21 kil.) **Costujas,** v. de 587 hab., situé à moins de 1 kil. de la frontière de la Catalogne, sur une hauteur qui domine deux vallées descendant, l'une vers la France, l'autre vers l'Espagne. C'est l'ancienne *Costudia*, fondée par les Romains pour surveiller l'Ibérie: elle devint un gros bourg du temps des Goths; mais depuis, souvent dévastée par les Sarrasins, les Normands, les Aragonais, les Catalans et les Français, elle a perdu peu à peu son ancienne importance.

L'*église* de Costujas est un édifice remarquable, datant probablement du IXe siècle. « L'appareil, dit M. Mérimée, est de gros morceaux de granit assemblés avec précision. Du côté du midi, la teinte de ces pierres, d'un orangé foncé, est admirable. » « Son plan, ajoute M. Taylor, est un parallélogramme rectangle terminé par une abside; sa longueur extérieure est d'environ 33 mèt., et sa largeur de 13; une partie de 7 mèt., prise sur la longueur, est séparée de l'édifice par une forte muraille, formant le *pronaos*. Pour entrer dans la nef, on descend deux marches, puis on en remonte trois pour arriver à l'autel. Deux colonnes grosses et courtes sont placées en avant de l'ouverture de l'abside, et sont couronnées de chapiteaux corinthiens modifiés par des ornements romans; elles supportent une voûte d'arête plus basse que la voûte de la nef, formant une légère ogive.

« La porte principale est encadrée par quatre colonnes à chapiteaux corinthiens romans qui supportent une grande archivolte, couverte de moulures et d'ornements : palmettes, oves, rinceaux, têtes plates de monstres fantastiques, fleurs, fruits de pins, feuilles d'acanthe : ces sculptures paraissent appartenir à deux époques différentes. Le clocher, placé à dr. du chœur, a 13 mèt. d'élévation : c'est une tour carrée percée de fenêtres à plein-cintre. Il y avait autrefois une crypte sous l'église, mais elle est comblée depuis longtemps. »

De Costujas, par le col de la *Creu de Canoje*, le vallon du Rio Mayor et la vallée de la Muga, a *San Llorenzo de Muga*. 4 h.

D'Arles à la Preste.

D'Arles à la route de Saint-Laurent de Cerdans (Voy. ci-dessus).

Après avoir laissé à g. la route de Saint-Laurent de Cerdans, on abandonne la vallée du Tech pour entrer dans un vallon latéral, dont

on remonte le versant N. pendant 1 kil.; on en traverse le torrent souvent à sec, puis on s'élève, par une forte côte, sur l'arête de collines qui sépare ce vallon du Tech. De ce point, on jouit d'une vue magnifique au S., sur de beaux vallons verts de forêts, à l'O. sur la vallée du Tech, au N. sur le Canigou et la Tour de Batères, à l'E. sur la Méditerranée. On laisse à dr. les ruines d'un vieux château et *Montferrer*, v. de 833 hab., situé à 781 mèt., renommé pour ses excellentes truffes, et possédant une église romane construite en granit; puis on descend par de grands lacets dans la vallée du Tech, au confluent d'un ruisseau traversé par un pont de pierre.

1 kil. au delà, la vallée se bifurque; l'un de ses bras, arrosé par le Galdaras et admirablement boisé, remonte au S. O. vers le village de *Serralonga* (900 hab.), dont les forges ont une certaine importance, et vers *Manera*, que dominent à l'E. les deux tours ruinées du château de *Cabrins;* l'autre, celui du Tech proprement dit, se dirige à l'O. vers la base du Costabona. C'est ce dernier que l'on suit en longeant, à des hauteurs et à des distances inégales, la rive g. du Tech.

12 kil. d'Arles (54 kil.) *Le Tech*, ham. dépendant de la commune de Prats de Mollo, est situé à l'embouchure d'un cours d'eau descendu de l'arête de montagnes qui unit le Pla-Guilhem au Canigou. Au delà, la route continue à remonter la rive g. du torrent, en offrant à chaque contour de beaux points de vue sur les montagnes cultivées et boisées qui forment la vallée. On franchit un ruisseau près d'une petite chapelle, 20 min. avant d'atteindre

7 kil. (61 kil.) **Prats de Mollo** (auberge), chef-lieu de canton de l'arr. de Céret, V. de 3435 hab., bâtie en amphithéâtre, à 798 mèt. au-dessus de la rive g. du Tech, sur le penchant d'une montagne dont l'église paroissiale couronne le sommet: un souterrain bien voûté conduit de cette église au fort *la Garde*, construit par Vauban, et dominant la ville.

Prats de Mollo n'était encore qu'un village au XVe siècle. Don Martin, roi d'Aragon, accorda, l'an 1410, à ses habitants, le droit d'abattre les arbres de la forêt royale dans un rayon d'un quart de lieue autour de l'église, pour éloigner les ours et les loups qui en rendaient l'abord dangereux. En 1428, elle essuya un violent tremblement de terre, qui causa de grands dégâts, et ses campagnes furent ravagées par une grande inondation; mais, grâce à ses immunités et à sa constitution presque républicaine, elle acquit peu à peu une plus grande importance; les consuls seuls avaient le droit de convoquer l'*host* et la *chevauchée*, et les habitants devaient être à tout jamais exempts du payement des gabelles.

« En 1642, dit M. Taylor, Louis XIV voulut les rétablir; le peuple s'y opposa; on eut recours à la force. Les agents du fisc furent massacrés, et les soldats refoulés au bas de la vallée. Deux bataillons arrivèrent pour réprimer et punir les révoltés; les habitants battirent ces troupes et restèrent maîtres du terrain. Le maréchal de Noailles fit alors marcher deux régiments, qui tournèrent le Canigou en passant par Prades et la vallée de Py (V. R. 104); il fallut céder à la force. On imposa une taxe de guerre en sus des gabelles, et tout rentra dans l'ordre, ainsi

que l'entendait Louis XIV, qui, afin de comprimer désormais toute tentative des habitants, fit élever le fort de la Garde. »

En 1691, les Espagnols assiégèrent Prats de Mollo sans succès; ils la prirent en 1793, mais ils ne la gardèrent qu'une année. Aujourd'hui, c'est une place de guerre de quatrième ordre, très-irrégulière, entourée d'une vieille muraille flanquée de tours rondes gothiques et de plusieurs bastions. On y fabrique des draps, des molletons, des lainages, etc., etc.

A 1 kil. 1/2 au S. O., sur le sommet d'une montagne, s'élève, à 1550 mèt., la *tour de Mir* (Regard), d'où l'on domine une grande étendue de pays sur les deux versants de la France et de l'Espagne. Autrefois, un poste y veillait sans cesse. Un sentier mène de la tour de Mir en Espagne par le col de *Préjende*.

De Prats de Mollo à Notre-Dame del Coral.

6 kil. Sentier de montagnes.

On traverse le Tech, puis un de ses affluents, qui descend du col Pregoun, et, laissant à dr. la route de Campredon (Voy. plus bas), on gravit, au S. E., une arête de montagnes nues qui sépare la vallée du Tech de celle du Galdaras. Après avoir franchi cette arête, on descend dans un ravin, puis l'on remonte par un sentier en zigzag sur le promontoire où se trouve l'ermitage, construit dès l'an 1282. A certains jours de l'année, l'affluence des pèlerins y est très-considérable. La tradition dit que l'image sacrée a été découverte dans le creux d'un arbre, par un bouvier à la recherche de son taureau.

De Prats de Mollo à San Juan de las Abadesas par le col d'Ares ou d'Aria.

5 à 6 h. Chemin assez bon sur le versant français; sentier de montagnes sur le versant espagnol jusqu'à Campredon.

Au sortir de Prats de Mollo, la route se dirige à l'E. par un pays très-accidenté, laisse à g. la tour de Mir, et, à 4 kil. 1/2 de la ville, atteint le **col d'Ares** ou d'Aria, d'où elle descend sur le versant espagnol. Le maréchal de Noailles fit, en 1689, passer par ce col du canon pour le siége de Campredon. En 1793, après le désastre du Puig Scingli (V. R. 108), le général Dagobert, voulant opérer une diversion en portant la guerre en Espagne, prit ce chemin avec son armée.

On descend, par de mauvais sentiers, où souvent deux hommes ne pourraient marcher de front, dans la vallée du Riutort, et, laissant à dr. les villages d'*Espinebelle* et *Mollo*, on arrive, après 3 h. de marche, à **Campredon** ou *Camprodon*, V. fortifiée de 800 hab., située au confluent du Riutort et du Ter, qui descend des neiges de Costabona. En 1793, les troupes du général Dagobert la prirent d'assaut: mais elles y restèrent quelques jours seulement : craignant d'être enveloppées par l'ennemi, elles furent obligées d'opérer un mouvement de retraite, et poursuivies jusqu'à la frontière avec un acharnement extrême.

De Campredon, on descend en 2 h., en suivant la rive dr. du Ter, à **San-Juan de las Abadesas,** petit bourg situé sur la rive g. du Ter, dans une contrée montagneuse, un peu à l'O. du pays volcanique de Castel-Follit et d'Olot. On a décou-

vert aux environs un vaste gisement houiller, comprenant une étendue d'environ 25 kil. carrés, et déjà exploité sur 4 kil. de superficie. On s'occupe maintenant de construire un chemin de fer, uniquement industriel, qui suivrait la vallée du Ter jusqu'à *Ripoll* (5000 hab.), où il se réunirait à un embranchement menant au N. O., par la vallée du Rigart, à *Ribas*, célèbre par ses mines de fer, descendrait ensuite le long du Ter jusqu'à Voltrega, passerait dans la vallée de Basos en franchissant le plateau de Vich, et, après un développement de 80 kil., viendrait se réunir, à *Granollers*, au chemin de fer de Barcelone, en exploitation sur une longueur de 30 kil. « Ce tracé, dit M. Germond de Lavigne, présentait de grandes difficultés, des tunnels nombreux, formant, bout à bout, une longueur de 4600 mèt., des remblais et des ouvrages d'art considérables. La proposition faite par le concessionnaire, M. Moreau, d'y appliquer le système Arnoux, à trains articulés, a été acceptée par le gouvernement. Ce chemin, le premier de ce genre construit en Espagne, devait coûter, d'après les premiers plans, 39 millions de francs. L'adoption du système Arnoux, tout en augmentant de 24 kil. la longueur du chemin, réduira la dépense de construction à 25 millions de francs. »

De Prats de Mollo au Vernet.

(V. R. 110).

De Prats de Mollo au Canigou.

(V. R. 105).

De Prats de Mollo à la Preste.

1 h. 30 m. Chemin de mulets.

Au delà de Prats de Mollo, la route suit la rive g. du Tech, devenu un simple ruisseau, franchit le torrent qui descend des hauteurs du Pla-Guilhem (V. R. 110), et, traversant des prairies où se montrent çà et là des bouquets de peupliers, de noyers et de frênes, s'élève graduellement jusqu'au petit village de

6 kil. (67 kil.) **la Preste,** dépendant de la commune de Prats de Mollo. On n'a plus alors qu'à contourner le versant méridional du coteau sur lequel est bâti ce village, et à pénétrer dans le vallon latéral de la *Llabane*, pour atteindre

2 kil. (69 kil.) les **Bains** (logements à l'établissement thermal), situés sur un étroit plateau qui forme comme un promontoire entre la gorge du Tech au S. et celle de la Llabane à l'O. De grands arbres, croissant sur le penchant de la montagne, empêchent de voir au fond des gorges l'eau des deux torrents, et montrent à peine, à travers leur épais feuillage, les rochers coupés à pic qui s'élèvent en face du côté de l'O. Au-dessus de la gorge du Tech, se redressent dans le lointain les longues et faciles pentes du Costabona, et, vers le S., se dessine le sentier qui mène en serpentant au col d'Ares.

On ignore complétement à quelle époque les sources thermales de la Preste commencèrent à être utilisées. Carrère, chargé de les inspecter vers la fin du XVIIIe siècle, attribuait une certaine antiquité au bâtiment voûté qui couvrait la piscine où se prenait le bain collectif. Déjà même, à cette époque, on ne pouvait constater que par des ruines l'existence d'une voûte ayant servi à abriter une source thermale du voisinage, qui

conserve encore le nom de Bain des Lépreux, *Bañy dal Mazells.*

En 1776, l'établissement se composait encore d'un simple bassin carré d'environ 8 mèt. de côté couvert par une voûte et présentant trois marches dans son contour extérieur. Il fallait être bien misérable ou bien malade pour consentir à se loger dans la masure attenante. Quelques années plus tard, on construisit une maison plus convenable pour les baigneurs : mais l'ancien bassin fut comblé seulement en 1813, et le bain collectif remplacé par des cabinets et des baignoires.

Le bâtiment thermal actuel, auquel on n'arrive que par la maison d'habitation, a 6 m.15 de largeur sur 7 de longueur; il est surmonté d'une belle voûte et reçoit la lumière par la partie supérieure. Dans le sens du plus grand axe sont disposés de chaque côté 4 cabinets à bain, avec baignoires en marbre blanc. Au milieu, règne un large corridor à l'extrémité duquel s'élève, en face de la porte d'entrée, une fontaine ornée de colonnes de stalactites, et fournissant l'eau thermale destinée à la boisson. A la façade septentrionale est adossé, extérieurement, un réduit voûté surmonté d'une lucarne et servant à abriter le bouillon de la principale source, la seule utilisée.

Outre cette source, connue sous le nom de *la Grande Source* ou *Source d'Apollon*, on en a découvert trois autres : l'une, peu considérable, sourd à 3 mèt. environ de la première, à l'angle extérieur de la grande voûte; l'autre, autrefois utilisée sous le nom de Bain des Lépreux (Voy. plus haut), sort de terre vis-à-vis de l'établissement, sur le bord opposé de la Llabane, et la troisième, surgissant à 200 mèt. à l'O., sur la rive g. du Tech, porte le nom de fontaine de la *Fargasse*. Elle s'annonce, au premier aspect, comme source sulfureuse, à une traînée de glaires blanches qu'elle dépose dans son canal.

5 à 600 malades visitent les bains de la Preste pendant la saison : ils viennent généralement des départements voisins, et surtout de la Catalogne.

De vastes terrasses, ombragées par de belles plantations, ont été construites, le long du plateau, autour des bains de la Preste, et forment comme une suite de belvéders, d'où l'on peut voir les différents aspects des gorges du Tech et de la Llabane. L'une de ces terrasses se prolonge presque jusqu'à la belle grotte *den Britchot*, grand labyrinthe riche en stalactites.

LES EAUX.

Eau thermale sulfureuse.

Connue dès le siècle dernier.

Quatre sources, suivant Carrère, qui indique leur point d'émergence sans donner leurs noms, sauf pour celle dite bains des Lépreux. Une seule, la Grande Source ou S. d'Apollon, est en usage aujourd'hui.

Débit en 24 h. : 3084 hectol.

Température : Grande S. 43°,5 à 44°.

Caractères particuliers : Eau limpide, incolore, odeur légèrement sulfureuse, goût plutôt alcalin; laissant déposer des filaments blancs de glairine.

Emploi : En boissons, bains, douches.

Saison du 1er juin au 1er octobre.

Effets physiologiques : Agissant comme les eaux peu sulfureuses, et plutôt comme certaines eaux al-

calines, elle passait au siècle dernier pour succédanée des Eaux-Bonnes. On s'accorde à lui reconnaître une action spécifique sur les voies urinaires.

Classification chimique: Eau sulfurée à base de soude.

Analyse (Anglada.)

	Eau 1 kil. Grande S.
Carbonate de soude	0,0397
» de potasse	traces
» de chaux et de magn.	0,0011
Sulfure de sodium	0,0127
Sulfate de soude	0,0206
» de chaux (par réaction?)	0,0007
Chlorure de sodium	0,0014
Acide silicique	0,0421
Barégine ou glairine	0,0103
Perte	0,0051
	0,1337

Bibliographie : Filhol, eaux minérales des Pyrénées. Paris, 1853, in-12. — Annuaire des eaux de la France. Paris, 1854; in-4°.

Des Bains de la Preste à Costabona.

Sentiers faciles. 3 ou 4 h. On peut monter à cheval jusqu'au sommet.

En remontant la vallée du Tech le long de la rive g., on trouve encore quelques métairies et des champs cultivés, puis des granges et des enclos où l'on enferme les brebis pendant les nuits d'été. A 1 h. 1/2 environ des bains, la vallée se bifurque : l'un de ses bras remonte à l'O., vers le flanc méridional du Costabona, tandis que l'autre, contournant cette montagne du côté du N., s'élève sur son versant occidental. C'est dans cette gorge que passe l'affluent le plus important du Tech supérieur. On peut suivre l'un ou l'autre vallon : car les flancs du **Costabona** sont couverts de pâturages faciles à gravir. Du sommet, élevé de 2465 mèt. au-dessus de la mer, et formant le nœud où la chaîne latérale du Canigou vient se réunir à la chaîne centrale, on jouit d'une vue très-étendue sur les vallées qui convergent dans tous les sens autour de ce massif des Pyrénées : à l'E., le Tech; au S., le Riutort et le Ter; à l'O., les Sègres; au N., les affluents de la Têt.

ROUTE 110.

DU VERNET A PRATS DE MOLLO PAR LE PLA-GUILHEM.

9 h. env. Sentier de mulets. 14 h., si l'on fait en même temps l'ascension du Canigou.

2 kil. Du Vernet à Castell. (V. R. 105).

Au sortir de Castell, on remonte la vallée aride et triste qui s'ouvre directement au S., et laissant à dr., un peu au delà du col de l'Homme-Mort (2 h. 30 min. du Vernet), le sentier qui mène au Canigou (V. R. 105), on s'élève par des escarpements pierreux au point culminant de l'arête qui, séparant sur ce point les bassins de la Têt et du Tech, réunit le Canigou à la chaîne centrale des Pyrénées. A dr., on voit s'ouvrir la gorge déboisée de Py, et plus à l'O. celle de Montet : de tous côtés se dressent des montagnes nues.

Ce plateau, sur lequel, à 4 h. 1/2 ou 5 h. du Vernet, on rejoint le chemin qui vient du Canigou (V. ci-dessous), se nomme le *Pla-Guilhem* (Plateau de Guillaume); il est situé à 1850 mèt. de hauteur. Il faut plus d'une h. pour le traverser en montant toujours. On y découvre, à mesure qu'on descend sur le versant

méridional, un admirable panorama, plus beau à certains égards que celui du Canigou. A dr., on voit jusqu'à Costabona les hautes montagnes qui forment la ligne de partage entre la vallée de la Têt et celle du Tech; en face, par-dessus la chaîne abaissée des Albères, on domine du regard toute la province espagnole de l'Ampourdan; à g. apparaît la ville de Rosas, assise, au fond de sa baie, sur le bord de la Méditerranée. Peu d'arbres, mais seulement des pâturages et des rochers nus, dominant çà et là quelques vallées d'un beau vert. Des blocs de marbre blanc sont épars sur le gazon jauni du plateau.

On descend du Pla-Guilhem sur une arête bordée des deux côtés par deux gorges arides et grises. Au fond de celle de dr., qui est horriblement ravinée, apparaissent cependant de belles prairies. La descente est longue et pénible : il faut 1 h. 1/2 à 2 h. pour atteindre, en se dirigeant à l'E., le fond du ravin de g., où coule un torrent appelé la Moline; on le traverse près de quelques maisons, puis, gravissant par une pente roide (15 min.) le versant opposé de la vallée pour pouvoir dominer des éboulements impossibles à traverser, on en côtoie à une certaine distance la rive g. Enfin, on s'en éloigne pour s'élever encore sur la croupe de la montagne, à la base de laquelle la Moline va se jeter dans le Tech, et l'on descend, entre des rochers singuliers de forme et d'aspect, par un chemin rapide et pierreux, d'où l'on découvre de beaux points de vue sur la vallée du Tech, à

1 h. 30 min. de la Moline (3 h. 30 min. du col, 9 h. du Vernet) **Prats de Mollo** (V. R. 109).

On peut aussi, quand bien même on ne ferait pas le même jour l'ascension du Canigou, suivre le chemin indiqué page 615, descendre du col de l'Homme-Mort au Randais (10 min.), remonter (30 min.) aux pâturages de Marialles, redescendre (30 min.) au torrent de la Lipandière, où l'on laisse à g. le chemin du Canigou (V. R. 105), et remonter la vallée qu'il arrose jusqu'au col du même nom (50 min., 5 h. environ du Vernet). Là on rejoint le chemin direct du Vernet qui vient d'être indiqué.

ROUTE 111.

DE PERPIGNAN A FIGUERAS PAR LE PERTHUS ET LA JUNQUERA.

38 kil. jusqu'à la Junquera. 3 h. De la Junquera à Figueras. Route de poste.

22 kil. De Perpignan au Boulou (V. R. 108).

Au sortir du Boulou, la route d'Espagne laisse à dr. celle d'Amélie-les-Bains (V. R. 108), descend de 15 mèt. pour atteindre le bord du Tech, franchit cette rivière près des moulins de la Barque, sur un pont situé à 68 mèt. d'altitude, et, gravissant une petite côte, vient se réunir à la route d'Argelez et de Collioure (V. R. 112). Bientôt après (2 kil. du Boulou), elle traverse à 90 mèt. de hauteur un petit ravin connu dans le pays sous le nom de *Carbassal* ou de *Correch de San Marty*. Ce ravin, qui remonte à l'E. vers le pic Estelle, haut de 317 mèt., sépare le territoire du Boulou de celui de **Saint-Martin de Fenouilla,** hameau situé au S. O. Plusieurs filets d'eau alcalino-ferrugineuse, qui sourdent des deux côtés du ravin, appartiennent à l'une

ou à l'autre commune, selon leur situation. Quelques-unes de ces sources sont utilisées dans un petit établissement construit tout près de la route, sur le versant méridional du ravin, au-dessous d'un bois de chênes verts.

Après avoir dépassé le Correch de San Marty, la route se rapproche du ruisseau de Rome, dont elle remonte la vallée, laisse à dr. sur le bord de ce ruisseau l'église de Saint-Martin de Fenouilla, puis, changeant de direction en même temps que la vallée, se dirige au S. E. A 131 mèt. de hauteur, près du moulin d'en Fourcanade, elle se réunit à la route de Céret (V. R. 108). Laissant alors à dr., de l'autre côté du ruisseau, l'*Écluse Basse*, antiques fortifications consistant en quelques tours liées par des pans de murs, on franchit deux petits ravins, et l'on passe à côté d'un vieux mur nommé l'*Écluse del Mitg* (Écluse du Milieu), avant d'atteindre, à 230 mèt. (6 kil du Boulou, 28 kil. de Perpignan), les derniers débris de l'*Écluse Haute*, qui font face aux ruines appelées **Château des Maures.**

Ces restes antiques, désignés dans les anciens titres sous les noms de *Clusæ* et de *Clausuræ Spaniæ* (Portes d'Espagne), sont principalement mentionnés dans l'histoire de la révolte de Paul contre Wamba, roi visigoth d'Espagne. C'est de là que, en 673, le rebelle écrivait à son roi qu'il voulait se mesurer avec lui; mais, quand Wamba s'approcha à la tête d'une armée, il n'osa pas tenir son défi, et s'enfuit jusqu'à Nîmes, où il fut fait prisonnier.

Quand on a dépassé le château des Maures, on monte par une côte assez rapide jusqu'à 290 mèt. de hauteur, puis, après avoir traversé le ruisseau de Rome, sur le pont du Perthus, laissant à g. le vieux pont, on entre au

3 kil. (31 kil.) **Perthus,** v. de 975 hab., ainsi nommé parce qu'il est situé sur la frontière entre deux talus qui forment comme un *pertuis* pour pénétrer de France en Espagne. Sa hauteur au-dessus de la mer est de 290 mèt. Avant d'arriver à ce v., on a vu depuis longtemps le **fort de Bellegarde** qui le domine à l'O., au sommet d'une colline en pain de sucre haute de 420 mèt. C'est là que suivant toute probabilité se trouvaient autrefois les *trophées de Pompée*, consistant en une tour carrée, dont les inscriptions célébraient les victoires de Pompée sur Sertorius et la conquête de 876 villes d'Espagne. Jules César, après avoir vaincu dans la péninsule ibérique les lieutenants de Pompée, voulut à son tour élever au même endroit un monument de son triomphe; mais, par une feinte modestie, il se contenta d'y faire bâtir un énorme autel de pierre.

Les rois d'Aragon convertirent la tour de Pompée en une forteresse. Les Espagnols s'en emparèrent en 1674; mais dès l'année suivante elle était reprise par les Français sous les ordres du maréchal de Schomberg. Louis XIV, après la paix de Nimègue, en 1679, en fit faire une place régulière, composée de cinq bastions, en partie taillée dans le roc, avec une belle place d'Armes.

En 1793, le fort de Bellegarde fut pris par les Espagnols, après un siége de quarante jours, et repris, en 1794, par le général Dugommier; 1100 prisonniers, 70 canons et 40 milliers de poudre furent le résultat de cette journée.

Dans un des bastions de l'enceinte supérieure de la forteresse on voit un puits de 64 mèt. de profondeur, creusé dans le roc et recouvert par des casemates à l'épreuve de la bombe. A l'O. du fort, s'ouvre le *col de Panissas*, plus fréquenté que celui de Perthus pendant le moyen âge, mais aujourd'hui rendu impraticable par le génie militaire, dans l'intérêt de la défense de la frontière. Au S. du fort, et à 100 mèt. plus bas, se montre un petit fortin, au delà duquel commence le territoire espagnol. C'est là que les médecins Bailly, Pariset et François firent leur quarantaine, en 1821, à leur retour de Barcelone où ils étaient allés étudier et combattre la fièvre jaune, et où ils laissèrent leur quatrième compagnon, le jeune Mazet, au nombre des victimes.

A 5 kil. à l'E. du Perthus, à l'origine de la vallée de Rome, au pied du pic de Llobregat, s'élève l'église de *Saint Martin d'Albéra*, très petit monument que M. Taylor cite comme un modèle en miniature des églises romanes.

Après avoir dépassé les deux bornes en marbre qui marquent les frontières de la France et de l'Espagne, on descend, sur le versant méridional de la chaîne, dans la vallée du Llobregat, à travers un pays désolé, parsemé de rochers et planté çà et là de chênes-liége au feuillage sombre. A l'E., on voit s'élever sur la ligne de frontière le sommet du pic de *Llobregat* (924 mèt.), dominé lui-même par le pic des *Trois-Termes* (1129 mèt.), situé plus au N. (V. R. 112). Bientôt on arrive, en suivant la rive g. du Llobregat, à

7 kil. (38 kil.) *La Junquera*, premier v. espagnol situé dans un vallon marécageux et rempli de roseaux : de là son nom. Les Romains l'appelaient *Campus Juncarius*.

Continuant à longer la rive g. du Llobregat, qui coule dans la direction du N. au S., on passe à côté du pont de *Cammany* et de la *Montagne noire*, où fut livrée, en 1794, une bataille sanglante, dans laquelle périrent les généraux en chef des deux armées, Dugommier et La Union, et qui se termina par la déroute des Espagnols.

On traverse le Llobregat, puis, au pont de Mollins, la Muga, pour atteindre

3 h. de la Junquera, **Figueras** (Hôtel *Dessaya*, *fonda del Comercio*), l'ancienne *Ficaris*, ville aux rues étroites, contenant une population de 8352 hab., et située sur le penchant d'une colline aplatie, au-dessus d'une plaine marécageuse et malsaine, arrosée au N. par la Muga, à l'E. par le Llobregat, au S. par le Manol. Du côté de l'O. seulement, s'élèvent quelques hauteurs couronnées de pins, derniers contre-forts des Albères; de tous les autres côtés, la ville est entourée de rizières et de champs d'oliviers.

Comme toutes les places frontières, Figueras a souvent été prise et reprise. La citadelle, appelée *San Fernando*, parce qu'elle fut construite sous le règne de Ferdinand VI, peu de temps avant la Révolution française, a été construite au-dessus de la ville dans le roc vif, en forme de pentagone régulier, et contient de magnifiques arsenaux et d'autres moyens de défense, qui devaient la rendre imprenable. Elle pourrait recevoir 20 000 hom-

mes de garnison et 500 chevaux, et a coûté 28 millions 1/2 de réaux : c'est la plus forte de l'Espagne. A peine terminée cependant, en 1794, elle se rendit aux troupes républicaines de la France, commandées par le général Pérignon; mais, lors de la paix, elle fut restituée aux Espagnols. En 1808, le général Duchesne parvint à y introduire 200 hommes, sous un faux prétexte, et s'en empara facilement. Trois ans plus tard, le 10 avril 1811, le docteur en théologie Rovira, aidé de quelques paysans, s'y glissa pendant l'absence de l'insouciant gouverneur, et en chassa la petite garnison française. Aussitôt après, le général Baraguey d'Hiliers, à la tête de 4000 hommes, s'avança vers Figueras pour la reconquérir, et, par une brillante charge de cavalerie, mit en déroute 10 000 Espagnols accourus à la défense de la place menacée. La garnison de la citadelle, abandonnée à elle-même, et entourée par 13 000 Français, que commandait le maréchal Macdonald, se défendit héroïquement pendant cinq mois, et ne capitula qu'après avoir épuisé toutes ses provisions. Toutes ces capitulations successives firent faire aux Espagnols la remarque suivante : « Que la citadelle leur appartenait en temps de paix, mais qu'elle appartenait aux Français en temps de guerre. »

Du haut du fort, on jouit d'une vue magnifique : au N., sur les Albères aux flancs plantés de chênes-liége; à l'O., sur des collines parsemées de bouquets d'oliviers; en face, vers l'E., sur la plaine fertile traversée par de nombreux cours d'eau; et, enfin, sur le golfe de Rosas déployant son vaste demi-cercle de sable, depuis le delta marécageux du *Fluvia*, jusqu'à la *Punta del Falco*.

De Figueras à Arenys del Mar. Route de diligences, 15 h. D'Arenys del Mar à Barcelone. Chemin de fer, 38 kil.

Voir, pour la description de cette route, l'*Itinéraire descriptif et historique de l'Espagne*, par M. G. de Lavigne, Paris, Hachette et Cie.

Projet de chemin de fer entre Perpignan et Barcelone par Bellegarde.

Au sortir de Perpignan, le tracé suit à peu près la même direction que la grande route, remonte la vallée du Tech dans la direction de Céret, revient à l'E. vers le ravin de Rome, attaque les rochers du col de Panissas, à 50 ou 60 mèt. à l'O. du fort de Bellegarde, et, traversant l'arête frontière par un tunnel d'environ 2000 mèt., descend sur le versant espagnol en côtoyant à peu près la route, dont la pente est peu considérable. Au delà de Figueras, il traverse les rivières Manol, Alga, Fluvia, Ter, passe à Girona, et, remontant par la vallée de la Bonaula, passe le petit col de la Camallera, pour redescendre, par la vallée de la Tordera, à la petite ville d'Hostalrich, d'où partiront deux voies conduisant à Barcelone : l'une, par l'intérieur, celle de Granollers; l'autre, le long de la plage, par Arenys del Mar et Mataro.

De Figueras à Rosas.

2 h. 1/2. Chemin de mulets.

A l'extrémité de la plaine fertile de Figueras, on traverse le Manol, vis-à-vis du v. de *Villasocra*, puis on longe la rive dr. de la Muga, que l'on franchit pour atteindre le petit v. de pêcheurs connu sous le

nom de *Castellon de Ampurias*. C'est tout ce qui reste de l'antique *Emporium*, ville si commerçante que son nom sert à qualifier maintenant tous les grands marchés du monde. Fondée, en l'an 550 avant notre ère, par les Grecs Phocéens de Marseille, elle devint bientôt l'entrepôt le plus important de l'Europe et de l'Asie, et compta, dit-on, jusqu'à 100 000 hab. A la chute de l'empire, les invasions des Goths et des Alains la ruinèrent : puis elle fut assiégée et prise par les Maures; enfin, plus tard, les Normands vinrent à leur tour continuer l'œuvre de destruction, et la mer, en se retirant peu à peu, et en laissant des plages malsaines où fut jadis un port, compléta la ruine de l'antique Emporium.

Au delà de Castellon de Ampurias, on traverse un grand nombre de canaux d'eau salée, puis, laissant à g. un marais connu sous le nom d'*Estanque de Castellon*, on se dirige vers le bord de la mer, qui forme le vaste **golfe** semi-circulaire de **Rosas.** La ville de Rosas, composée d'une longue rue de maisons blanches et peuplée de 8000 hab., est située à l'extrémité septentrionale du golfe, entre des plages de sable à l'O., et un promontoire rocheux qui s'avance vers le S. jusqu'à la *Punta del Bon Estret*. Comme toutes les villes de cette côte, elle se glorifie d'une grande antiquité, et fut fondée autrefois par les Grecs sous le nom de Rhodes; maintenant c'est un petit port sans importance, ruiné par les guerres de l'Empire. Elle est dominée par deux forteresses : à l'O., la citadelle; à l'E., sur un rocher escarpé, le fort de la *Trinidad*.

De Rosas à Port-Vendres, 7 h. (V. R. 112). De Rosas à la frontière, 4 h. De la frontière à Port-Vendres, 12 kil.

ROUTE 112.

DE PERPIGNAN A PORT-VENDRES.

31 kil. Route de poste. Diligences tous les jours. Voitures à volonté.

En sortant de Perpignan dans la direction du S. E., on passe sous la colline de *Saint-Roch*, vulgairement connue sous le nom de *Camp de l'Union*, et on laisse à g. (2 kil. environ de la route) le v. de *Cabestany* (686 hab.), dont le nom (Tête de l'Étang) indique l'existence d'un ancien étang, aujourd'hui desséché.

A 5 kil. environ de Cabestany, sur le bord de l'étang de *Saint-Nazaire*, est le village de même nom (274 hab.), près duquel existe un tumulus désigné dans le pays sous le nom de *munt de la terra*, et rappelant des souvenirs superstitieux de fantômes et de sorcières : « C'est apparemment pour tranquilliser l'esprit alarmé des populations voisines, dit M. Henry, qu'on avait bâti sur cette butte une chapelle dont il reste encore quelques débris au-dessus du sol. »

Après avoir traversé le Réart sur un pont en fil de fer, on laisse à dr. Villeneuve de la Raho (V. R. 108), puis à g. (8 kil.) *Théza*, v. de 211 hab., situé dans une vaste plaine monotone, à 13 mèt. de hauteur au-dessus de la mer. Dans le mur de l'église sont enchâssées deux inscriptions romaines.

1 kil. (9 kil.). *Corneilla del Vercol*, v. de 293 hab., est situé sur la rive g. d'un petit ruisseau, dont l'ignoble nom, *Agouille de la mer*, indique suffisamment l'insalubrité,

et qui va se déverser dans la partie méridionale de l'étang de Saint-Nazaire. A 500 mèt. environ du v., sur la rive g., est la *chapelle du Paradis*.

4 kil. (13 kil.) **Elne**, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Céret, V. de 2462 hab., est située dans la plaine, au pied d'une petite colline de 44 mèt. de hauteur, qui s'élève du côté de l'O. C'est l'antique *Illiberis*, fondée, dit-on, par les Phéniciens. Il paraît prouvé qu'Annibal campa sous ses murailles, l'an de Rome 556, avec une armée de 80 000 hommes d'infanterie et 12 000 hommes de cavalerie, et qu'il vint y conférer avec les principaux chefs des Volces Tectosages. Elle devait être alors très-considérable, si l'on peut en juger par ses restes et par les vestiges des monuments qu'on a découverts à différentes époques en fouillant dans la plaine. Au temps de Pomponius Mela, elle était complétement tombée en décadence et réduite aux proportions d'un village. L'empereur Constantin, l'ayant relevée, lui imposa le nom de *Castrum Helenæ* ou plus simplement *Helena*, en souvenir de sa mère l'impératrice Hélène, et y fonda probablement un évêché.

Les rois visigoths ne négligèrent pas Elne; mais bientôt les Maures (719-759), et ensuite les Normands (850), la dévastèrent et en brûlèrent plusieurs quartiers. En 1385 le roi de France somma les habitants de lui livrer passage : ils s'y refusèrent et s'exposèrent vaillamment à tous les dangers d'un siége pour sauver l'indépendance de leur pays. Vaincus, ils périrent tous par le fer et la flamme, hommes, femmes, enfants, vieillards, à l'exception d'un écuyer, nommé le Bâtard de Roussillon, qui, étant monté avec quelques autres dans la tour du monastère, obtint, dit Guillaume de Nangis, la grâce de vivre, en se rendant au roi de France. La ville fut ruinée de fond en comble.

En 1474, Louis XI, au mépris de la trêve qu'il avait conclue avec Jean II, roi d'Aragon, fit assiéger Elne, qui se rendit à discrétion, après six mois de tranchée. En 1602, elle perdit son évêché, transféré à Perpignan, et par suite, un grand nombre d'habitants la désertèrent. En 1641, le prince de Condé l'assiégea de nouveau, et la contraignit à capituler. En 1793, le duc d'Ossuna, avec une division espagnole forte de plus de 4000 hommes, s'en empara à son tour sans éprouver de résistance. L'année suivante, les Espagnols furent chassés de ce poste par le général Dugommier.

Deux fois l'église cathédrale, bâtie en plaine, avait été saccagée par les Sarrasins; pour éviter le retour de catastrophes semblables, l'évêque Bérenger fit bâtir sur la hauteur, de 1019 à 1060, une nouvelle *église* qu'il affirme, dans l'acte de consécration, être construite sur le modèle et les mesures de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, « pieuse erreur ou pieuse fraude, dit M. le baron Taylor, divulguée pour hâter les dons qui devaient concourir à l'érection du temple. » Malgré les réparations qui ont altéré son caractère, cette antique cathédrale offre encore un grand intérêt.

« A l'extérieur, dit M. Mérimée, l'appareil est généralement composé de petites pierres noyées dans le ciment, et par places, de cailloux

rangés en arêtes de poisson. La façade assez élevée, et qui se termine par un galbe crénelé, est encadrée par deux tours carrées qui ne s'élèvent pas plus haut que lui. Cinq fenêtres étroites sont percées dans le galbe, et leur sommet s'aligne sur ses corniches rampantes. Des incrustations de pierres noires, disposées çà et là sur la façade, rappellent un style d'ornementation tout oriental, qui paraît s'être introduit de bonne heure dans le midi de la France. La porte cintrée, revêtue de marbre grisâtre, est d'ailleurs presque dépourvue d'ornements.

« Le plan de l'église est celui d'une basilique divisée en trois nefs. La voûte de la principale est une ogive à peine sensible, renforcée d'arcs doubleaux en plein-cintre. L'ornementation est très-pauvre, comme celle de la plupart des monuments du XIe siècle. Les piliers, lourds et massifs, portent des colonnes engagées à chapiteaux grossièrement ébauchés, qui rappellent le galbe corinthien. Quelques moulures, un cordon de damiers autour des fenêtres de l'abside, voilà les seuls ornements qui m'aient semblé du XI[e] siècle. Quant aux réparations nombreuses de l'intérieur, elles datent probablement du XIV[e] ou du XV[e] siècle. A la base du mur de l'abside, des ouvertures cintrées, obstruées de pierres, indiquent une crypte dont l'entrée est inconnue aujourd'hui.

« L'autel était autrefois d'argent massif (M. Taylor dit plaqué d'argent); les chanoines, sous le règne de Louis XV, ainsi que nous l'apprend une inscription, le firent fondre, de peur qu'il ne fût volé, et le remplacèrent par l'abominable autel qu'on voit aujourd'hui, chef-d'œuvre de mauvais goût et de mesquinerie. La sacristie renferme un très-ancien tombeau en marbre blanc, orné de rinceaux dans le style du Bas-Empire, et plusieurs tables d'autel fort anciennes, soutenues par de petites colonnes romanes à larges chapiteaux.

« Une porte ogivale du XIII[e] siècle, à voussoirs de marbre, alternativement rouges et blancs, communique de l'église au *cloître*. Sa ressemblance avec la porte de l'église de la citadelle de Perpignan (V. R. 98) est frappante. Toutes les deux indiquent des souvenirs de l'Orient apportés par les croisades, ou résultant du voisinage du Roussillon avec les pays occupés par les Maures.

« Le cloître lui-même est d'une admirable élégance. Il forme un parallélogramme, ayant à l'intérieur 16 mèt. sur 15, entouré d'une galerie à voûte ogivale de 3m,50 de largeur. Sur chaque face, trois piliers carrés, non compris les piliers angulaires, supportent quatre grands arceaux, divisés chacun en trois arcades cintrées par quatre colonnettes doublées. La voûte des quatre galeries est en ogive avec des nervures saillantes, croisées, qui, d'un côté, s'appuient sur les piliers, de l'autre, sur les murs latéraux : colonnes, piliers et arcades sont revêtus de marbre blanc. On observe une grande variété de formes dans les colonnes, dont le fût et les chapiteaux offrent comme un ensemble complet de l'ornementation du moyen âge, depuis le XII[e] jusqu'au XV[e] siècle, car il paraît évident que l'on n'a pas cessé de travailler à ce cloître pendant cette longue période. Toutes les ciselures

ont été faites sur place, ça et là on remarque des chapiteaux, des tailloirs ou des bases qui ne sont qu'ébauchés. D'ailleurs on a travaillé sans ordre et dans les quatre galeries à la fois : à côté de colonnes cannelées, nattées, imbriquées, de chapiteaux historiés, de bas-reliefs byzantins sculptés sur les architraves, on voit des chapiteaux à feuilles frisées, des moulures prismatiques, des statuettes où l'on peut reconnaître l'origine et le progrès de l'art gothique. Dans les bas-reliefs les plus anciens, on distingue quelques traces de peintures, parfois des incrustations de verre ou de pierres de couleur, surtout dans les yeux des figurines. Une circonstance qu'il est important de signaler, c'est qu'à toutes les époques, on a voulu imiter le style des parties les plus anciennes, et conserver ainsi l'unité d'ornementation telle qu'elle avait été conçue dans le plan primitif. Les voûtes ne sont pas antérieures au XIVe siècle. »

Plusieurs inscriptions et quelques bas-reliefs sont encastrés dans le mur qui touche à l'église. On montre entre autres un morceau de marbre qu'une tradition peu ancienne signale comme ayant fait partie du tombeau de Constant, le dernier des fils de Constantin, tué aux environs d'Elne par un des émissaires de Maxence. Un autre bas-relief, plus intéressant, représente un évêque, les bras croisés sur la poitrine, entre deux anges tenant des encensoirs. La mitre, très-basse et très-échancrée par devant, est d'une forme remarquable. Le goût byzantin se montre dans les ajustements, la robe et le manteau plissés, avec quantité de broderies, de joyaux et de perles.

Il ne reste plus que des ruines des anciennes murailles de la ville. Du haut de la colline située derrière l'église, on jouit d'un beau point de vue sur la plaine du Roussillon, depuis la tour de *Ruscino* (V. R. 98) à g. jusqu'aux promontoires lointains des Albères.

A 2 kil. à l'E. d'Elne se trouve, dans une région traversée de canaux marécageux, la *Tour-Bas-Elne*, v. de 255 hab., où s'élevait autrefois un château bâti par Constantin le Grand.

A 1 kil. au N. de la Tour-Bas-Elne, près du v. de *Saint-Cyprien* (503 hab.), situé sur la rive dr. du ruisseau du même nom, à 2 ou 3 mèt. seulement au-dessus du niveau de la mer, on montre les débris d'une vieille tour.

D'Elne au Boulou par Palau del Vidre et Saint-André de Soréda.

20 kil. D'Elne à Saint-André, 6 kil. Chemin vicinal. De Saint-André au Boulou, 14 kil. Route de voitures.

Après avoir traversé le Tech en bateau à 2 kil. au S. d'Elne, on atteint 1 kil. (3 kil.) *Palau del Vidre*, v. de 716 hab., situé à 20 mèt. d'altitude, dans une plaine marécageuse, entre le Tech et son affluent le Tanyari, dont les inondations sont également désastreuses. Le village doit son nom aux verriers qui y exerçaient autrefois leur industrie. L'église, ancienne dépendance de l'ordre des Templiers, possède deux beaux retables en bois doré du XIVe siècle, et une magnifique chape brodée en perles fines par Martin Otxoar, ouvrier de Barcelone, en 1554.

A 3 kil. (6 kil.) au S. O. de Palau del Vidre, on traverse en bac le torrent de Soréda, et l'on entre

à *Saint-André de Soréda*, v. de 593 hab., situé sur la route d'Argelez-sur-Mer au Boulou (Voy. plus bas), à la base des Albères, dans un vallon planté de chênes-liége et de micocouliers. L'église est romane. En y entrant, on voit à dr., au bas du deuxième pilier, un cippe de marbre blanc découvert dans la commune vers la fin du XVIIe siècle. Ce cippe, élevé à la gloire de l'empereur Marc-Antoine Gordien par les décimateurs de la Narbonnaise, porte l'inscription suivante :

IMP.CAESARI.M.ANTONIO
GORDIANO.PIO.FELICI.INVICTO.AVG.
P.M.TRIBVN
POT.II.COS.P.P.DECVMANI.NARBONENS.

A 3 kil. au S. de Saint-André, sur la rive g. du ruisseau de Soréda, se trouve le village du même nom, contenant une population de 1218 h. A 1 kil. au S. de ce village, une source minérale, connue sous le nom de *Fontagre*, à cause de son goût acidulé, jaillit dans le lit même du ruisseau. Sur la rive g., près de la source, au pied d'un escarpement très-abrupt, s'ouvre une cavité profonde appelée *Cobe de la Mène*, ou grotte de la Mine. Elle renferme souvent de l'acide carbonique en grande quantité, et, d'après M. Anglada, les animaux qui, dans les temps d'orage, y cherchent un abri, y sont facilement asphyxiés.

En remontant, de Saint-André de Soréda, un ravin qui descend au S. E. du *pic del Castagné*, haut de 704 mèt., on arrive, après 1 h. de marche, au nouvel **ermitage de N. D. del Castell,** qui a remplacé un autre édifice plus ancien, dont on voit les ruines à quelques pas à l'E., tout près de celles du château d'*Ultréra*, anciennement *Vulturaria*. Le château, construit vers la fin de l'empire romain, sur une colline de 571 mèt. de hauteur, pour défendre l'important passage de la *Carbasséra*, fut pris par le roi Wamba en 673, par Pierre IV, roi d'Aragon, dans la guerre de 1344, et par Gassion l'an 1674. Quelque temps après, il fut démoli. Près des ruines, on montre un dolmen druidique.

En allant directement de Saint-André de Soréda au Boulou, on traverse le torrent de Soréda sur un pont; puis on longe, par une route parfaitement rectiligne, la base septentrionale des Albères, et on franchit le ruisseau de la Roque à 1500 mèt. en deçà de

4 kil. (10 kil.) *Saint-Genys des Fontaines*, v. de 330 hab., situé dans une région boisée, abondante en sources et en ruisseaux : de là son nom. On y trouve les débris d'un ancien monastère de Bénédictins, fondé au commencement du IXe siècle par un certain abbé Santimirius. Peu de temps après sa fondation, les Normands le dévastèrent; mais, grâce aux présents des seigneurs voisins, il acquit ensuite de grandes richesses. L'église du monastère, encore existante, sert maintenant d'église à la commune; elle n'a qu'une abside au chevet hémisphérique, accompagnée dans le transept de deux petites absides semblables. La porte d'entrée est surmontée d'un bas-relief monolithe représentant Dieu le père, soutenu par deux anges agenouillés, et entouré de six personnages vêtus de longues robes. Un tableau, de la fin du XIIe siècle, peint sur le devant d'autel, reproduit la même scène. Du cloître, il ne reste qu'une

arcade intacte; un côté entier a été abattu et remplacé par des maisons; les trois autres sont murés.

A 2 kil. 1/2 au S. de Saint-Genys se trouve, sur la rive dr. du ruisseau de la Roca, descendu du pic des Trois-Termes (1129 mèt.), le village de *La Roca de l'Albéra* (1003 hab.), que dominent les ruines de son château, dont la tour ronde, encore bien conservée, est couronnée par une gracieuse lanterne à jour. C'est dans ce château que se réfugia le premier roi de Majorque, quand Pierre III, son frère, vint, avec une poignée de chevaliers, le surprendre dans Perpignan pour l'empêcher de se liguer contre lui avec Philippe le Hardi.

Sur l'autre rive du ruisseau, du côté du N., le charmant petit *ermitage de Notre-Dame de Tanya* couronne un monticule de 82 mèt. de hauteur, au-dessus d'une vallée agréablement ombragée.

A 1 kil. au S. du village, dans le lit même du torrent, jaillit une source carbonatée ferrugineuse, nommée dans le pays *Font de l'Aram*, fontaine du cuivre, à cause de la saveur métallique qu'on y trouve à un haut degré.

Dans les environs, on voit un dolmen assez bien conservé, dressé au centre d'un espace d'environ 40 mèt. de circonférence, pavé de grandes dalles.

Au sortir de Saint-Genys des Fontaines par la route d'Espagne, on traverse successivement plusieurs ruisseaux, et, laissant à g. (2 kil.) ***Villelongue dels Monts***, v. de 461 h., situé sur une colline de 117 mèt. de hauteur, au pied du pic de Saint-Christophe (1001 mèt.), on entre dans la vallée du Tech, que l'on remonte en se dirigeant au S. O. On voit à g., à 2 kil. de distance, sur une hauteur de 154 mèt., ***Montesquieu***, v. de 351 hab., dominé par les ruines d'un ancien château que, suivant Desclot, sa châtelaine, la dame Alissen ou Élisande, défendit vaillamment contre Philippe le Hardi, en lui faisant perdre beaucoup de monde dans trois ou quatre batailles.

Le 7 décembre 1793, après leur victoire de Saint-Ferréol (V. R. 108), les Espagnols, au nombre de 6000, attaquèrent la crête des Albères au-dessus de Villelongue et Montesquieu, occupée par l'armée française. « A la pointe du jour, dit M. Fervel, ce fut comme un coup de théâtre. En quelques minutes, tout fut enlevé, batteries, camp, Villelongue et la Roque. Les Espagnols avaient perdu 48 hommes et nous 1210, dont 760 prisonniers. Nous avions perdu, en outre, 34 bouches à feu, 38 caissons, 5700 projectiles, 2000 fusils, 2 drapeaux et l'ambulance de Saint-Genys, où 28 malades furent égorgés. Les généraux français furent punis de leur honteuse défaite: de Vergès et de Bernède périrent sur l'échafaud, et Raimond alla mourir de chagrin dans les prisons de Perpignan. »

L'église de Montesquieu est du style roman; en dehors, on montre un tombeau de chevalier.

Parmi les nombreux **ermitages** des environs de ce village, le plus curieux et le plus visité est celui de **Saint-Christophe,** situé à 3 kil. de Montesquieu, sur la crête même des Albères, à une hauteur de 1001 mèt. De ce point, on jouit d'une vue très-étendue sur les plaines du Roussillon. En suivant le plateau gazonné de la crête qui court dans la direction du N. O. au S. E., on atteint en 1 h. 1/2 de marche le **pic des Trois-Termes** (1129 mèt.), ainsi nommé parce qu'il forme le nœud de trois chaînons : celui de *Saint-Christophe;* un second qui se dirige au S. vers les pics *del Pigné* (959 mèt.) et de *Llobregat* (924 mèt.); un troisième qui court vers la Méditerranée, et, faisant un détour vers le N., atteint son point culminant au pic de *Neulos* (1257 mèt.).

Le pic des Trois-Termes offre un des sites les plus imposants des Pyrénées-Orientales. On voit les trois chaînons, séparés par des vallées remplies d'arbres, rayonner vers trois points de l'horizon : au N., le *Bois-Noir*, peuplé de taureaux sauvages, cache l'origine du vallon de la Roca, au delà duquel s'étendent les plaines du Roussillon; à l'O., le ravin de Rome se déverse du côté de Perthus et des Écluses; au S., le Llobregat descend vers la Junquera, et plus loin, apparaissent les campagnes de la Catalogne; à l'E. s'arrondissent les rivages de la mer en deux arcs immenses : à g. le golfe du Lion, à dr. celui de Rosas.

Après avoir dépassé Montesquieu, la route du Boulou traverse plusieurs ruisseaux, et vient enfin se réunir à la route d'Espagne, à 1 kil. au S. du Boulou (V. R. 108).

D'Elne à Port-Vendres.

18 kil. Route de poste.

Au delà d'Elne, la végétation prend un caractère de plus en plus méridional. La route, au lieu d'être bordée, comme elle l'est fréquemment entre Narbonne et Perpignan, de haies de pourpier de mer, au feuillage d'un vert blanchâtre, et de tamarix gallica, présente souvent des cactus mêlés aux roseaux servant de clôtures aux propriétés.

A 2 kil. (15 kil.), on traverse, sur un pont suspendu, le Tech, large souvent de 250 mèt., puis, à 1 kil. plus loin, le ruisseau de Soréda, et, laissant à g. le village de Palau del Vidre (Voy. page 664), on se dirige au S. E. par une route parfaitement droite. Après avoir laissé à dr. la route qui conduit au Boulou, par (4 kil.) Saint-André et Saint-Genys des Fontaines (Voy. ci-dessus), on franchit le ruisseau de Massane, en entrant à

5 kil. (20 kil.) **Argelez-sur-Mer,** chef-lieu de canton de l'arrondissement de Céret, V. de 2447 hab., située au milieu de belles et fertiles campagnes, au pied des Albères, à 2 kil. de la Méditerranée. Elle était autrefois fortifiée, et elle a soutenu des siéges nombreux. On voit encore quelques vestiges de ses murailles, démolies en partie par les Français en 1642. Les habitants eux-mêmes avaient forcé la garnison espagnole à se réfugier dans l'église, et ils l'y tinrent assiégée jusqu'à l'arrivée de l'armée française. Les Espagnols s'emparèrent d'Argelez le 23 mai 1793.

L'église d'Argelez possède plusieurs tableaux peints sur bois et sur cuir. Dans une chapelle à dr., un de ces tableaux sur bois représente une dispute entre le diable et saint Michel au sujet d'une âme qu'on pèse dans une balance.

En sortant d'Argelez, on se rapproche de la mer, dont la côte, toujours basse et sablonneuse depuis les environs de Narbonne, rencontre ici les premiers rochers projetés par la chaîne des Albères. Arrivée elle-même au pied des collines, la route

décrit une forte courbe, puis vient longer un instant le rivage près de *Porteills*, traverse le ruisseau Ravaner, et passe près de plusieurs forts situés à g., entre autres celui du *Mirador*, dont la poudrière, frappée par la foudre, sauta en 1818.

7 kil. (27 kil.) **Collioure,** l'ancienne *Cauco-Illiberis*, ville fortifiée de 3846 hab., est située dans une position pittoresque, autour d'une baie semi-circulaire. Son origine remonte à une haute antiquité; elle existait dès l'an 535 de Rome, époque où des ambassadeurs romains y débarquèrent pour se rendre à Ruscino, et demander aux chefs des Sardons de s'opposer au passage d'Annibal. Lors de la chute de l'empire romain, elle partagea les destinées du Roussillon, et fut plusieurs fois saccagée. En juillet 1793, le général espagnol Ricardos voulut commencer la campagne contre les Pyrénées-Orientales par la prise de Collioure; il envoya 3000 soldats attaquer la ville où se trouvait alors une très-faible garnison. Les assaillants rencontrèrent d'abord en dehors des murailles un petit poste de Français qui paraissait devoir leur opposer peu de résistance : en effet « ceux-ci, dit M. Fervel, semblaient n'avoir plus à attendre qu'une mort glorieuse; soudain des coups de feu se font entendre ; c'était une centaine seulement de Français qui, bravant les ordres de la place, venaient de s'échapper par-dessus les remparts, et accouraient au secours de leurs frères. L'ennemi, se croyant coupé, s'arrête, tourbillonne, perd la tête, et s'enfuit dans le plus grand désordre, laissant sur la montagne 400 morts ou mourants.

« Le lendemain, l'escadre ennemie parut dans les eaux de Collioure; mais ce fut en vain qu'elle chercha des yeux, sur les montagnes, le drapeau dont son pavillon venait saluer la victoire. En revanche, elle put de ses batteries muettes contempler à loisir un spectacle qu'elle n'attendait pas : la populace de Collioure traînant sur la plage et jetant à la mer le cadavre de son gouverneur, l'infortuné Valette, dont la conduite, la veille, avait laissé prise à de vagues soupçons, et qui venait de se donner ou de recevoir la mort. »

Vers la fin de la même année, les Espagnols attaquèrent Collioure de nouveau, et, grâce à la trahison de Dufaux, gouverneur du fort Saint-Elme, ils parvinrent à s'emparer de Collioure et de Port-Vendres, dans l'espace de quelques heures. Ils trouvèrent dans la ville 88 bouches à feu, un hôpital complet et des provisions de toutes sortes. Les Français y perdirent 150 hommes, entre autres le représentant Fabre. L'ancien commandant de Saint-Elme échappa au supplice des traîtres en passant à l'ennemi; mais un décret national voua sa mémoire à l'exécration publique. Quatre mois après, les Espagnols étaient forcés de rendre la place au général Dugommier.

Collioure est généralement mal bâtie et percée de rues étroites : elle n'offre d'ailleurs rien de remarquable, si ce n'est une croix gothique en pierre érigée dans le cimetière. A quelques mèt. du rivage, à l'extrémité N. de l'anse, on voit un petit îlot rocheux, couronné d'une *chapelle* dédiée à *saint Vincent*. Une fois l'an, à 9 h. du soir, une procession maritime promène la châsse du saint tout autour de la rade à la lueur des flambeaux.

Les fortifications élevées par Vauban ont été modifiées depuis. Le fort

qui porte spécialement le nom de *château* couronne le sommet d'un rocher escarpé au N. de la ville; du même côté, mais en dehors, s'élèvent les forts de l'*Étoile* et du *Mirador*. Au S., à plus d'un kil., se montre une redoute carrée connue sous le nom de *Palat* ou *Dugommier;* enfin, au S. E., sur le haut de la colline qui commande Collioure et Port-Vendres, se dresse le redoutable *fort Saint-Elme*.

Le port de Collioure avait jadis une grande importance, à cause du faible tirant d'eau des navires des anciens; mais aujourd'hui il ne peut recevoir que de petits caboteurs. En 1844, le mouvement commercial y a été : à l'entrée, de 124 navires, jaugeant 1086 tonneaux; et, à la sortie, de 128 navires, jaugeant 1692 tonneaux.

Les environs de Collioure produisent le vin le plus renommé du Roussillon.

A 2 kil. au S. O., à l'extrémité supérieure d'un vallon dont la ville occupe l'embouchure, les touristes vont visiter (2 kil. 1/2 env.) un ermitage célèbre dans le pays par ses eaux abondantes et par ses frais ombrages : c'est *Notre-Dame de Consolation*, patronne des marins de Collioure. La chapelle est petite et pauvre; mais le corps de logis qui lui est adossé est très-vaste. On l'afferme aux visiteurs, qui jouissent d'une température douce pendant les chaleurs de l'été. Sous les fenêtres de leur appartement s'étend une agréable esplanade bien ombragée, d'où l'on aperçoit le port de Collioure et la mer. Parmi les fontaines qui coulent de toutes parts dans ce délicieux vallon, il en est une qui porte pour inscription ce titre un peu ambitieux : *Salus infirmorum*; son eau passait pour minérale, mais le savant Anglada a démontré qu'elle ne devait point avoir une pareille prétention.

A 2 kil. 1/2 en ligne droite de Notre-Dame de Consolation, vers le S. O., se trouvent les ruines de l'**Abbaye** de **Valbonne;** pour les atteindre il faut d'abord se diriger au S., passer sur le versant septentrional du pic de *Taillefer*, haut de 514 mèt., laisser à g. une ancienne *atalaya*, ou tour de guet, appelée par les géographes Tour de *Madaloth*, et par le peuple Tour du *Diable*, puis descendre dans la vallée du Ravaner, franchir ce ruisseau, et remonter au N. O. sur la pente opposée. En 1 h. de marche depuis l'ermitage, on atteint les ruines de l'abbaye situées dans un petit vallon au pied d'une montagne qui porte à son sommet la tour romaine de la *Massane*. L'abbaye de Valbonne fut abandonnée dès le XVe siècle, lors de l'invasion des troupes de Louis XI dans le Roussillon.

Au delà de Collioure, la route traverse, en décrivant de nombreux zigzags, les rochers de la côte, au-dessous du fort Saint-Elme. A 1 kil. de distance, on voit jaillir à côté de la route une source ferrugineuse, connue sous le nom de fontaine de *Gauderic Germa*.

2 kil. (31 kil.) **Port-Vendres,** (Hôtel *du Commerce*, chez Durand, propriétaire de l'établissement de bains de mer à appareil flottant V. de 1305 hab., doit son nom au *Portus Veneris*, célèbre dans l'antiquité, dédié à Vénus Pyrénéenne, dont le temple, du temps des Romains, s'élevait dans les environs, sur le promontoire Aphrodi

sion, probablement Cap Creus. Le port, au N. duquel la ville est située, forme une espèce de rectangle de 780 mèt. de longueur sur 195 mèt. de largeur; autrefois il ne pouvait recevoir que des galères ou de petits vaisseaux marchands, lorsque, vers la fin du siècle dernier, le maréchal de Mailly obtint la permission de le creuser. En 1780, après 12 ans de travaux, on parvint à le nettoyer et à y former quelques établissements. En 1837, un crédit de 1600000 francs fut alloué pour les travaux du port, et l'on creusa vers son extrémité une darse de 28 mèt. de long, de 140 mèt. de large et de 6 à 9 mèt. de profondeur; pour recevoir des vaisseaux de ligne et des frégates. Actuellement il peut contenir jusqu'à 500 bâtiments marchands.

La place carrée qui fait face au port est très-belle; elle est élevée de 5 mèt. au-dessus du quai, et l'on y monte par un escalier à double rampe de 32 marches. Dans le mur qui la borde du côté du port, on voit deux fontaines décorées de trophées. Au centre, s'élève un obélisque de marbre d'Estagel, haut de 26 mèt.; le socle est en marbre rouge de Villefranche. Sur les quatre faces étaient sculptés autrefois quatre bas-reliefs représentant: 1° l'abolition de la servitude en France; 2° la restauration de la marine française; 3° l'indépendance de l'Amérique; 4° la liberté du commerce maritime.

Port-Vendres est avec la Nouvelle (V. R. 98) le seul point d'embarquement et de relâche de toute la côte jusqu'à Cette. Son commerce toutefois n'est pas aussi important que celui de la Nouvelle, peut-être à cause de son éloignement de grands centres de production. En 1844, on y a compté à l'entrée 491 navires jaugeant 20698 tonneaux, et à la sortie, 509 navires jaugeant 20 650 tonneaux. Son commerce de cabotage avec les autres ports de la Méditerranée et avec l'Algérie augmente tous les ans; mais en revanche, le commerce de grand cabotage, c'est-à-dire celui qui consiste à expédier les marchandises dans un port de l'Océan par la voie du détroit de Gibraltar, diminue dans une forte proportion. En 1852, il s'élevait à 8542 tonneaux; en 1854, il n'était plus que 4862 tonneaux.

Les bateaux à vapeur qui font le trajet de Marseille à Barcelone et à Alicante touchent à Port-Vendres.

De l'autre côté du port, à 800 mèt. au S. E. de l'entrée de Port-Vendres, s'élève une colline haute d'environ 203 mèt., que surmonte un phare de 1er ordre à feu fixe, dont la portée en mer est de 22 milles. Cette hauteur forme le *cap Béar*, improprement nommé Béarn. De Port-Vendres on monte en trente-cinq minutes au phare, et de là on découvre la mer sur une vaste étendue, une côte dentelée, une suite d'anses et de caps, au milieu desquels, vers la frontière espagnole, est le havre de *Banyuls-sur-Mer*, le dernier village de France; puis, dans une autre direction, on voit les plages basses du Roussillon, où s'élève la tour de Ruscino, et dont les découpures vont se perdre à l'horizon; à l'O., s'étend un amphithéâtre formé par les derniers contre-forts des Pyrénées, derrière lesquels se dresse la cime neigeuse du Canigou. Sur les sommets escarpés et peu éloignés des Albères, on remarque les deux tours de Madaloth ou du Diable, et de Massane.

De Port-Vendres à Rosas.

7 h. Sentier de montagnes.

Au sortir de Port-Vendres, on monte sur la colline qui s'élève en face du côté du S. O., et, laissant à g. le phare Béar, on redescend sur le bord de la mer à l'*Anse de Paulilles*. Là, on franchit un ruisseau qui prend son origine à l'O. au pic de Taillefer (514 mèt.), et l'on monte au S. sur une seconde colline d'où l'on domine les caps Llestreill et Castell.

6 kil. *Banyuls-sur-Mer*, v. industrieux contenant, avec les hameaux voisins, une pop. de 2619 h., est situé sur le bord d'une petite anse semi-circulaire, à l'embouchure d'un ruisseau descendu du col de Banyuls. Sa population a plus que doublé depuis cinquante ans; aussi l'ancienne église, trop petite désormais, a été démolie et rebâtie sur un plan plus vaste; il n'en reste plus qu'un joli portail roman.

L'anse de Banyuls n'est fréquentée que par de petits caboteurs; le mouvement total en 1844 a été de 343 navires jaugeant 3189 tonneaux. Le nombre des navires appartenant à des armateurs du village était de 27, d'un port de 178 tonneaux.

A 2 lieues au S. O. de Banyuls, à l'extrémité de la vallée, s'ouvre, à 362 mèt. de hauteur, le col de même nom, célèbre par les luttes de 1793. En effet, lors de la première invasion des Espagnols, il fut défendu avec une grande intrépidité par les habitants du village, ayant à leur tête Sylvestre Douzans, procureur de la commune. Très-peu nombreux, ils résistèrent à 4000 Espagnols, et périrent presque tous dans le combat; ceux qui survécurent à ce désastre furent faits prisonniers et conduits à Barcelone ou à Figueras. La Convention nationale, admirant la conduite des habitants de Banyuls, décréta qu'ils avaient bien mérité de la patrie, et qu'il serait élevé sur la place du village un obélisque de granit pour rappeler leur glorieuse résistance.

Le 25 octobre de la même année, le col, défendu par 1400 Espagnols sous les ordres du général Arias, fut enlevé par les trois colonnes françaises des chefs de brigade Raimond, Rampon et Clauzel; mais, cinquante jours après, il était reconquis par les Espagnols, et les Français laissaient sur le terrain 23 pièces de canon, 300 prisonniers et 200 morts ou blessés. Après la prise de Collioure, le général Dugommier fit déposer les armes aux Espagnols sur la place de Banyuls-sur-Mer, exigea en outre la délivrance des prisonniers natifs de ce village, et demanda pour eux des indemnités et des secours, qui leur furent accordés.

En sortant de Banyuls, on remonte la vallée pendant 1 kil. environ. Laissant alors à dr. les deux *atalayas* de la tour *Reig* (86 mèt.) et de la tour *Sagols*, on traverse le ruisseau, on passe à la base occidentale d'une autre atalaya, la tour *Baille*, puis d'une quatrième, la tour *Pagès*, située à 146 mèt. d'altitude, et l'on s'élève de plus en plus sur le plateau terminal des Albères, dont la hauteur moyenne est d'environ 300 mèt. Après avoir laissé à dr. le pic *Jouan*, haut de 457 mèt., on redescend par de nombreux zigzags dans un petit ravin qui va déboucher à 300 mèt. du corps de garde de l'*Anse Cerbère*, et l'on remonte au

6 kil. (12 kil.) *Col dels Balistres*

(260 mèt.), qui forme les limites de la France et de l'Espagne. A 1 kil. à l'E., à 208 mèt. de hauteur. sur le bord immédiat de la mer qui ronge ses falaises escarpées, s'élève le signal du *Cap Cerbère*. A 3 kil. à l'O., sur la même arête de collines, se dresse, au haut d'un petit pic de 500 mèt. d'altitude, la tour *Carroig*, grande atalaya qui correspondait, au N., avec la tour de Madaloth (Voy. pag. 669), au S. avec le vieux château de Viridaria, dominant la montagne de Rosas.

3/4 de lieue de la frontière, *San Miguel de Culera*, petit port sans importance. Dans les environs on a dernièrement découvert et commencé à exploiter de puissants filons d'arsenic aurifère.

3/4 de lieue (1 h. 1/2) *Llansa* est situé en face de quelques îles.

Au delà de ce village, le sentier, cessant de longer le bord de la mer qui se recourbe vers l'E., s'enfonce dans l'intérieur des terres.

1 h. (2 h. 1/2) *Vall de Selva*, dont le port, connu sous le nom de *Selva de Mar*, est situé à une 1/2 lieue plus au N., sur la rive orientale d'une baie profonde. A 1 kil. à l'O. de Vall de Selva s'élève un ancien monastère très-célèbre dans la contrée, *San Pedro de Roda*, construit, suivant quelques auteurs, sur l'emplacement d'un temple de Vénus. Laissant ce monastère à g., on s'élève sur l'arête de la montagne appelée *Sainte-Onufre*, pour redescendre à

1 h. 1/2 (4 h.) **Rosas** (V. R. 111).

De Vall de Selva, il faut marcher pendant 2 h., par de très-mauvais sentiers, pour atteindre, à l'extrémité de la presqu'île de Rosas, l'ancien cap Aphrodisium, aujourd'hui **cap Creus**. On doit y ériger un phare. Sur ses rochers, dernières protubérances de la longue chaîne des Pyrénées, on pourrait se croire dans une île déserte au milieu de la mer. Sauf les récifs et la côte de France qui se profile au loin vers le N., on ne voit que la surface bleue de la Méditerranée, où brillent çà et là les voiles blanches des navires.

FIN.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

P

Q

R

S

T

U

V

Z

FIN DE L'INDEX ALPHABÉTIQUE.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET Cie
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

actuellement de plus de 120 volumes, parmi lesquels nous citerons : le *Paris illustré;* le *Guide en Italie*, par J. du Pays; la *Belgique*, par F. Mornand; les *Musées d'Europe*, par L. Viardot, et les itinéraires de la *Suisse*, de *l'Allemagne*, de *l'Écosse*, des *Environs de Paris*, de *Paris à Bordeaux*, de *Paris à Nantes*, de *Paris à Lyon*, de *Versailles* et de *Fontainebleau*, par M. Adolphe Joanne, qui a mérité, pour ce genre de publications, une réputation sans rivale, et dont les ouvrages sont préférés aujourd'hui par les touristes aux célèbres *Hand-books* anglais.

C'est sous la direction de cet habile et consciencieux écrivain, que se continue cette collection, la plus riche de l'Europe. Les éditeurs ne négligent rien pour la maintenir au rang élevé où elle s'est placée dans l'estime publique. A peine un volume est-il épuisé, qu'il est revu, refait souvent avant d'être réimprimé. Les *Itinéraires illustrés* renferment plus de 1500 vignettes dessinées et gravées par nos meilleurs artistes. Les cartes et les plans de villes forment un atlas unique. Enfin, le mérite littéraire de chaque volume assure aux voyageurs un compagnon de route aussi agréable qu'instruit et exact.

1° ITINÉRAIRES.

ALGÉRIE.

Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie, avec un Vocabulaire français-arabe des mots les plus usités, et un résumé historique des guerres d'Afrique; par *J. Barbier*. 1 vol. grand in-18, contenant une carte de l'Algérie. Broché. 5 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

L'Algérie en 1854. — Itinéraire de Tunis à Alger, par *Joseph Bard*. 1 vol. in-8. Broché. 5 fr. 50 c.

ALLEMAGNE ET BORDS DU RHIN.

Itinéraire historique et descriptif de l'Allemagne, divisé en deux parties, par *Adolphe Joanne*.

1° Allemagne du Nord, comprenant : Le Rhin; la Moselle; le Weser; l'Elbe; le Haardt; la forêt Noire; l'Odenwald; le Taunus; l'Eifel; le Harz; le Thüringerwald; la Suisse franconienne; le Fichtelgebirge; la Suisse saxonne; Strasbourg; Bade; Carlsruhe; Heidelberg; Darmstadt; Francfort; Hombourg; Mayence; Wiesbade; Creuznach; Luxembourg; Trèves; Coblenz; Ems; Bonn; Cologne; Aix la-Chapelle; Dusseldorf; Hanovre; Brunswick; Münster; Brême; Hambourg; Lübeck; Rostock; Schwerin; Magdebourg; Pyrmont; Gœttingen; Cassel; Gotha; Erfurth; Weimar; Kissingen; Cobourg; Bamberg; Iéna; Nuremberg; Leipsick; Berlin; Potsdam; Stettin; Posen; Dantzick; Tilsitt; Kœnigsberg; Breslau; Dresde; Tœplitz. 1 beau vol. in-18 jésus, imprimé sur deux colonnes, contenant une carte routière générale, 14 cartes spéciales et 13 plans de villes. Broché. 10 fr. 50 c.
La rel. se paye en sus 1 fr. 50 c.

2° Allemagne du Sud, comprenant : Le Neckar; le Rhin; le Danube; l'Inn; l'Adige; la Drave; la forêt Noire; l'Alb-Souabe; le Vorarlberg; le Tyrol; les Alpes de la Bavière; le Salzkammergut; les montagnes des Géants; le Semmering; Strasbourg; Freiburg; Schaffhouse; Constance; Wildbad; Stuttgart; Cannstadt: Heilbronn; Tubingne; Ulm; Augsbourg; Lindau; Munich; Donauwœrth; Ingolstadt; Ratisbonne; la Walhalla; Passau; Linz; Mœlk; Kufstein; Bregenz; Innsbruck; Bormio; Meran; Brixen; Botzen; Trente; Roveredo; Bassano; Bellune; Brunecken; Salzburg; Berchtesgaden; Gastein; Gmunden; Ischl; Mariazell; Vienne; Brünn; Olmütz; Glatz; Hirscherg; Warmbrunn; Prague; Carlsbad; Marienbad; Franzenbad; Egor; Pilsen; Cracovie; Presbourg; Pesth; Gratz; Laibach; Adelsberg; Idria; Trieste; Pola; Fiume. 1 beau vol. in-18 jésus imprimé sur deux colonnes, contenant une carte routière, 10 cartes spéciales et 7 plans de villes et musées. Broché. 10 fr. 50 c.
La rel. se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Itinéraire descriptif et historique des bords du Rhin, du Neckar et de la Moselle, par le même auteur. 1 fort vol. in-18, contenant 16 cartes et plans. Broché. 7 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Les trains de plaisir des bords du Rhin, ou de Paris à Paris, par Strasbourg, Bade, Carlsruhe, Heidelberg, Mannheim, Francfort, Mayence, Coblenz, Cologne, Aix-la-Chapelle, Spa, Liége et Bruxelles, par le même auteur. 1 joli vol. in-18, contenant une carte et 4 plans de villes. Br. 2 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 75 c.

Bade et la forêt Noire, contenant; 1° la route de Baden-Baden; 2° la description de Bade et de ses bains; 3° celle des environs de Bade et de la forêt Noire, par le même auteur. 1 joli vol. in-18, contenant 5 cartes. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 75 c.

Les bords du Rhin, par *Frédéric Bernard.* 1 vol. in-16, illustré de 80 vignettes par Daubigny, Lancelot, etc., et accompagné de cartes et plans. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Voyage pittoresque des bords du Rhin, dessiné par Louis Bleuler et Federly, et accompagné d'un texte explicatif traduit librement sur le manuscrit allemand de Em. Zschokke, par *C. F. Girard.* 1 vol. grand in-8, contenant 28 belles gravures sur acier. Br. 6 fr.

Histoire et description des villes de Trente et d'Inspruck, par M. *Mercey*, illustrée de 9 gravures sur acier, et contenant des détails historiques très-intéressants sur l'origine de ces deux villes, leurs mouvements, les mœurs de leurs habitants, etc. 1 vol. grand in-8. Broché. 6 fr.

Guide du médecin et du touriste aux bains de la vallée du Rhin, de la Forêt-Noire et des Vosges, par le docteur Aimé Ribert. 1 vol. grand in-18 jésus. 3 fr. 50 c.

ANGLETERRE, ÉCOSSE ET IRLANDE.

Itinéraire descriptif et historique de la Grande-Bretagne (Angleterre, Écosse, Irlande), par *Richard* et *Ad. Joanne*; nouvelle édition, accompagnée de 3 cartes routières, du panorama de Londres et des plans d'Édimbourg, Glascow et Dublin. 1 joli vol. in-18 jésus. Broché. 12 fr.
La reliure se paye en sus 1 fr. 50 c.

Itinéraire descriptif et historique de l'Écosse, par *Ad. Joanne*, avec la carte routière de l'Écosse et les plans d'Édimbourg et de Glascow. 1 vol. in-18. Broché. 7 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Guide du voyageur à Londres, précédé d'un itinéraire historique et descriptif des chemins de fer de Paris à Londres. 1 vol. grand in-18, contenant 100 vignettes par Daubigny et Freemann, cartes et plans. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Guide du voyageur à Londres et dans ses environs, comprenant l'itinéraire de Paris à Londres par les chemins de fer et les bateaux à vapeur; la description de toutes les curiosités de Londres; le tarif des monnaies; l'indication des hôtels, messageries, omnibus, voitures, bateaux à vapeur; la liste des amusements d'hiver et d'été; par *Lake*, nouvelle édition. 1 fort vol. in-18, contenant un plan de Londres, la carte des environs, celle des routes de Paris à Londres, et plusieurs vues. Broché. 7 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Londres tel qu'il est, précédé de l'itinéraire de Paris à Londres par les chemins de fer et bateaux à vapeur, suivi d'une description sommaire des environs de Londres; par *Lake* et *Richard.* 1 vol. in-18, contenant le panorama de Londres, la carte des routes de Paris à Londres, et de gravures sur acier. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

BELGIQUE ET HOLLANDE.

Manuel du voyageur en Belgique et en Hollande. Itinéraire artistique et industriel de ces deux pays, par *Richard.* 1 fort vol. in-18, contenant une belle carte routière et les panoramas de Bruxelles, Anvers, Liége et Amsterdam. Broché. 8 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Guide en Belgique, seul. 1 vol. in-18 avec carte. Broché. 6 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Guide en Hollande, seul. 1 vol. in-18 avec carte. Broché. 4 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

La Belgique, par *Félix Mornand.* 1 vol. in-16, contenant une belle carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Spa et ses environs, par *Ad. Joanne.* 1 joli vol. in-18, contenant une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 75 c.

CALIFORNIE.

Route de la Californie à travers l'isthme de Panama, par M. *Saint-Amand.* 1 vol. in-18 jésus, contenant une carte de l'isthme de Panama. Broché. 2 fr. 50 c.

ESPAGNE ET PORTUGAL.

Nouveau guide du voyageur en Espagne et en Portugal, précédé de dialogues français-espagnols à l'usage des voyageurs, par *Germond de Lavigne.* 1 fort vol. in-18. (*Sous presse.*)

Lisbonne. Guide des voyageurs. Histoire, monuments, mœurs, par *Olivier Merson.* 1 vol. Broché. 2 fr. 50 c.

EUROPE.

Guide classique du voyageur en Europe, 2e édition, comprenant toutes les routes de postes, chemins de fer, bateaux à vapeur, etc., par *Adolphe Joanne.* 1 fort vol. in-12 imprimé à deux colonnes, et accompagné d'une carte routière de l'Europe, ainsi que d'une carte spéciale des chemins de fer et de la navigation à vapeur. Broché. (*Sous presse.*)

Tableau comparatif des monnaies d'Europe et des principales places du monde, comparées à la monnaie française. 1 vol. in-18. Broché. 1 fr.

Guide du voyageur aux bains d'Europe, par *Richard.* 1 fort vol. grand in-18. Broché. 8 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

FRANCE.

1° GUIDES GÉNÉRAUX POUR LA FRANCE.

Guide classique du voyageur en France et en Belgique, par *Richard*, 24e édition. 1 fort vol. in-12, imprimé à deux colonnes, contenant une belle carte routière de la France, une carte spéciale des chemins de fer et de la navigation à vapeur, plusieurs cartes des chemins de fer et des plans de villes, etc. Broché. 8 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Guide classique du voyageur en France, comprenant en abrégé tout ce que contient l'édition in-12, avec une carte routière et la carte des chemins de fer, par *Richard*, 24e édition. 1 vol. in-18. Broché. 5 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Conducteur du voyageur en France, par *Richard.* Abrégé du précédent; 2e édition. 1 joli vol. in-32, contenant une carte routière. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 75 c.

Guide du voyageur dans la France monumentale, ou Itinéraire archéologique donnant la description de tous les monuments appartenant à l'ère celtique, à l'époque romaine ou gallo-romaine et au moyen âge jusqu'à la Renaissance, avec une carte générale archéologique de la France, divisée par provinces et par départements, ornée de 48 vues de monuments antiques, et indiquant, au moyen de signes conventionnels, l'emplacement des monuments décrits dans le texte, par *Richard* et *E. Hocquart.* 1 fort vol. in-12, imprimé à deux colonnes, comprenant la matière de 3 vol. Br. 9 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Journal de voyage dans le midi de la France et en Italie, par *A. Asselin.* 1 vol. in 12, avec une carte routière. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

2° GUIDES POUR PARIS ET SES ENVIRONS.

Paris illustré, son histoire, ses monuments, ses musées, son administration, son commerce et ses plaisirs, nouveau guide des voyageurs où l'on trouve les renseignements pour s'installer et vivre à Paris, de toutes ma-

nières et à tous prix; publié par une société de littérateurs, d'archéologues et d'artistes. 1 beau vol. in-16 de 850 pages, contenant 280 vignettes par Lancelot et Therond, 1 nouveau plan de Paris et 17 autres plans. Br. 7 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Guide alphabétique des rues et monuments de Paris, à l'usage des voyageurs et des Parisiens, où l'on trouve la situation et la description de chaque rue et de chaque monument, avec un grand nombre de renseignements utiles et d'une notice historique sur Paris, par *Frederic Lock.* 1 vol. in-18 jésus, contenant un nouveau plan de Paris. Broché. 3 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Petit guide de l'étranger à Paris, par *Frédéric Bernard,* illustré de 40 vignettes par Lancelot et Therond. Brochure in-4, contenant un nouveau plan de Paris. 75 c.

The illustrated English and American Paris-Guide, by *Charles Fielding,* A. M., with a new map of Paris. In-4. 1 fr.

Kleiner illustrirter Pariser Führer für deutsche Reisende, von *Wilhelm,* mit vierzig in den Text gedruckten Abbildungen und einem neuen Plan von Paris. In-4. 1 fr.

Petit guide de l'étranger à Paris, par *Frédéric Bernard.* 1 vol in-32, avec un nouveau plan de Paris. Relié. 1 fr.

The English and American Paris-pocket-Guide, by *Charles Stuart Fielding,* A. M., with a new map of Paris. In-32. Relié. 1 fr.

Kleiner Pariser Führer für deutsche Reisende, von *Wilhelm,* mit einem neuen Plan von Paris. In-32. Relié. 1 fr.

Les environs de Paris illustrés, itinéraire descriptif et historique, par *Adolphe Joanne.* 1 vol. in-16 de 850 pages, contenant 220 gravures par Lancelot et Thérond, une grande carte des environs de Paris et sept autres cartes et plans. 7 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Guide du voyageur aux environs de Paris, par *Richard,* 2e édition, avec la carte des environs de Paris, celle du cours de la Seine jusqu'à Saint-Cloud et des gravures. 1 fort vol. in-18. Broché. 1 fr.

Le nouveau bois de Boulogne et ses alentours, par *J. Lobet.* 1 vol., contenant un plan du bois et 20 vignettes par Therond. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Versailles, son palais, ses jardins, son musée, ses eaux, les deux Trianons, Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Meudon, Bellevue, Sèvres, par *Adolphe Joanne;* ouvrage illustré de 37 gravures par Thérond et Lancelot, et accompagné d'un plan de Versailles et du parc, et de 2 plans du château. 1 vol. in-16. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Versailles et les deux Trianons, Guide du visiteur, extrait du précédent. 1 vol. in-32, contenant 2 plans. Relié. 1 fr.

Le château, le parc, et les grandes eaux de Versailles, par *Fred. Bernard.* 1 vol. in-16, contenant 30 vignettes par Lancelot et 3 plans. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Le parc et les grandes eaux de Versailles. 1 vol. in-32, extrait du précédent et contenant 20 vign. Br. 30 c.

Guide to Versailles, Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Meudon, Bellevue and Sèvres. A description of the palaces, gardens, museum, waters and the Trianons, translated in english language from *A. Joanne.* With numerous illustrations and three plans. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Fontainebleau, son palais, sa forêt et ses environs, par *Adolphe Joanne.* 1 vol. in-16, contenant 25 vignettes par Lancelot, une carte de la forêt et un plan du château. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

3° GUIDES SPÉCIAUX POUR UNE PROVINCE OU POUR UNE VILLE.

Alsace (Voyage pittoresque en), par le chemin de fer de Strasbourg à Bâle, par M. *Th. de Rouvrois;* illustré de nombreuses gravures sur bois. 1 vol. grand in-8. Cartonné. 4 fr.

Bagnères-de-Bigorre et les autres principaux établissements thermaux des Pyrénées. Guide médical et topographique par *L. C Lemonnier,* docteur en médecine de la Faculté de Paris, inspecteur adjoint des eaux minérales de Bagnères de-Bigorre. 1 vol. grand in-18, avec carte. Broché. 4 fr.

Balme (Guide du voyageur à la grotte de la), l'une des sept merveilles du Dauphiné, par M. *Bourrit* aîné. 1 volume in-18. Broché. 1 fr.

Biarritz (Autour de), par *A. Germond de Lavigne.* 1 vol. grand in-18. Broché. 1 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 75 c.

Cannes (Une saison à). 1 vol. grand in-32. 50 c.

Dieppe et ses environs, par *E. Chapus.* 1 vol. in-16, contenant 12 vignettes et 1 plan. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Luchon (Bains et courses de), par *Neree Boubée,* ingénieur géologue. 1 vol in-18 jésus contenant un plan de Luchon et 1 carte des environs de Luchon. Broché. 3 fr.

Mantes et ses environs, par *A. Moutié.* 1 vol. in-8, contenant une lithographie. Broché. 1 fr.

Mont-Dore (Guide aux eaux thermales du) et à celles de Saint-Alyre, de Royat, de la Bourboule et de Saint-Nectaire, avec la description de Clermont, par *L. Piesse.* 1 vol. in-16, illustré de 37 vign. par Lancelot, et accompagné d'une carte de l'Auvergne. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Nîmes (Histoire et description de), par *D. Nisard.* 1 vol. grand in-8, illustré de belles grav. sur acier. Relié. 6 fr.

Normandie (Guide du voyageur en), comprenant les départements de la Seine-Inférieure, de l'Eure, du Calvados, de la Manche et de l'Orne, par *Edouard Frère.* 1 vol. in-18, illustré de 4 gravures et accompagné d'une carte. Broché. 3 fr.

Pau (souvenirs historiques et description du château de), par *G. Bascle de Lagrèze,* conseiller à la cour impériale de Pau. 1 vol. in-18 jésus. Broché. 3 fr. 50 c.
Le même ouvrage avec la traduction en anglais, par le docteur *Taylor,* de la description du château. Broché. 4 fr.

Ports militaires de la France (Les), (Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort et Toulon), par *E. Neuville.* 1 vol. in-16, contenant 4 vignettes et 5 plans. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Pyrénées (Guide du voyageur aux), itinéraire descriptif et historique à l'usage des touristes et des baigneurs, par *Richard,* 6e édition. 1 fort vol. in-18, contenant 5 cartes. Broché. 7 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Sainte-Marie d'Auch (Monographie de), histoire et description de cette cathédrale, par M. l'abbé *Canéto,* supérieur du petit séminaire d'Auch. 1 volume grand in-18. Broché. 4 fr.

Saône (Guide historique et pittoresque sur la) de Lyon à Châlon. 1 volume in-18, avec carte. Broché. 1 fr. 50 c.

Seine (La) et ses bords, par *Charles Nodier,* illustrés de 54 gravures sur bois et de 4 cartes de la Seine; publiées par M. Alex. Mure de Pelanne. 1 vol. in-8. Broché. 5 fr.

Vichy et ses environs, par *L. Piesse.* 1 vol. in-16, contenant 22 vignettes et 1 plan. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

4° ITINÉRAIRES ILLUSTRÉS DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS.

Lignes de l'Est:

De Paris à Strasbourg, par *Moléri.* 1 vol. in-16, contenant 80 vignettes par Chapuy, Renard, Lancelot, etc., et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Strasbourg à Bâle, par *Fréd. Bernard*. 1 vol. in-16, contenant 50 vignettes et une carte. Broché. 1 fr.

De Paris à Bâle, par MM. *Moléri* et *Fréd. Bernard*. 1 vol. in-16, contenant 130 vignettes et 2 cartes. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Lignes de Lyon et de la Méditerranée :

De Paris à Lyon et à Auxerre, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 80 vignettes par Lancelot, une carte et 2 plans. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris en Suisse par Dôle, Besançon et Salins, par *Ad. Joanne*. (*Sous presse.*)

De Lyon à Marseille, à Cette et à Toulon, par *Frédéric Bernard*. 1 vol. in-16, contenant 80 vignettes par Lancelot, et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à la Méditerranée comprenant **de Paris à Lyon et à Auxerre**, par *Adolphe Joanne*, et **de Paris à Marseille, à Cette et à Toulon**, par *Frédéric Bernard*. 1 fort vol. in-16, contenant 160 vignettes par Lancelot, et 2 cartes. Broché. 5 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Lignes du Midi :

De Bordeaux à Bayonne, à Biarritz, à Arcachon et Mont-de-Marsan, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 12 vignettes par Daubigny, et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se pays en sus. 1 fr.

De Bordeaux à Toulouse, à Cette et à Perpignan, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 32 grandes vignettes par Thérond, une carte et 1 plan. Broché. 3 fr
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Lignes du Nord :

De Paris à Bruxelles, y compris l'embranchement de Saint-Quentin, par *Eugène Guinot*. 1 vol. in-16, contenant 70 vignettes par Chapuy et Daubigny, 5 plans et une carte. Br. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Calais, à Boulogne et à Dunkerque, par *Eugène Guinot*. 1 volume in-16, contenant 60 vignettes, 5 plans et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Promenades au château de Compiègne, et aux ruines de Pierrefonds et de Coucy, par *Eugène Guinot*. 1 vol. in-32, contenant 11 vignettes. Broché. 50 c.

Enghien et la vallée de Montmorency, par *Eug. Guinot*. 1 vol. in-32, contenant 18 vignettes. Broché. 50 c.

Ligne d'Orléans et prolongements:

De Paris à Bordeaux, par *Adolphe Joanne*. 1 volume in-16, contenant 120 vignettes par Champin, Lancelot et Varin, et 3 cartes. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Nantes et à Saint-Nazaire, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 100 vignettes par Champin, Thérond et Lancelot, et 3 cartes. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Petit itinéraire de Paris à Nantes. 1 vol. in-32, contenant 16 vignettes et 1 carte. Broché. 50 c.

De Paris au centre de la France, contenant : 1° *De Paris à Corbeil et à Orléans; 2° d'Orléans à Nevers, à Châteauroux et à Varennes*, par *Moléri* et *A. Achard*. 1 vol. in-16, contenant 90 vignettes par Champin et Lancelot, et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Orléans, par *Moléri*. 1 vol. in-16, contenant 45 vignettes par Champin et Thérond, et une carte. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Corbeil. 1 vol. in-16, contenant 40 vignettes par Champin, et une carte. Broché. 50 c.

Lignes de l'Ouest :

De Paris à Dieppe, par *Eugène Chapus*. 1 vol. in-16, contenant 60 vignettes, 2 plans et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris au Havre, par *Eugène Chapus*. 1 vol. in-16, contenant 80 vignettes, 2 plans et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Petit itinéraire du chemin de fer de Paris au Havre. 1 vol. in-32, contenant 55 vignettes et une carte. Broché. 50 c.

Petit itinéraire de Paris à Rouen. 1 volume in-32, contenant 33 vignettes et une carte. Broché. 50 c.

De Paris à Laval et à Alençon, par *A. Moutié*. 1 vol. in-16, contenant 170 vignettes par Thérond, et une carte. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Caen, par *L. Énault*. 1 vol. in-16. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Saint-Germain, à Poissy et à Argenteuil, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16 illustré de 24 vignettes par Thérond et Lancelot. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Ligne de Sceaux :

De Paris à Sceaux et à Orsay, par *Adolphe Joanne*. 1 vol. in-16, contenant 21 vignettes par Thérond et Lancelot, et 1 carte. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

ITALIE.

Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Italie et de la Sicile, par *A. J. Du Pays*. 1 beau vol. in-18 jésus de 800 pages imprimées sur deux colonnes, contenant 2 cartes spéciales et 18 plans de villes et de musées. Broché. 11 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Rome vue en huit jours, guide complet de cette capitale, d'après *Nibby*, avec 2 plans de Rome. 1 vol. grand in-18. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 75 c.

Les curiosités de Rome et de ses environs, itinéraire complet de Rome et de l'*Agro romano*, dans un rayon de 40 à 50 kilomètres; monuments, antiquités païennes et chrétiennes; l'art à ses différentes époques; origines, faits historiques et anecdotiques, par *G. Robello*. 1 vol. in-12, contenant plusieurs cartes et plans Broché. 7 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Manuel du voyageur en Sicile, par le comte *Fedor de Karaczay*. 1 volume in-18, avec une carte. Broché. 3 fr.

Sardaigne (Histoire et description des sources minérales de la) et de celles des contrées voisines, par le comte *Davet de Beaurepaire*, docteur en médecine. 1 vol. in-8. Broché. 6 fr.

Le midi de la France et l'Italie, journal de voyage d'un touriste dans le midi de la France et en Italie, par *A. Asselin*, avec une carte routière. In-18. Broché. 3 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

De Paris à Venise, notes au crayon, par *Charles Blanc*, ancien directeur des Beaux-Arts. 1 vol. Broché. 3 fr.

ORIENT.

Guide en Orient, itinéraire scientifique, artistique et pittoresque, comprenant les rives de la Méditerranée de Marseille à Malte, la Turquie, la Grèce, la Syrie, la Palestine et l'Égypte, par *Isambert* et *Ad. Joanne*. 1 vol. in-18 jésus orné de 20 cartes ou plans imprimé sur deux colonnes. (*Sous presse.*)

Itinéraire descriptif et historique de Paris à Constantinople, avec les environs de cette dernière ville, par *Ph. Blanchard*. 1 vol. grand in-18, contenant un plan de Constantinople et d'une partie du Bosphore. Broché. 7 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

RUSSIE.

Guide du voyageur à Saint-Pétersbourg. 1 vol. grand in-18, accompagné de 10 vues et d'un beau plan de

Saint-Pétersbourg, gravés sur acier. Broché. 7 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

SUISSE.

Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Jura français, de Baden-Baden et de la forêt Noire, de la Chartreuse de Grenoble et des eaux d'Aix; du mont Blanc, de la vallée de Chamouni, du grand Saint-Bernard et du mont Rose; par *Adolphe Joanne*. 1 vol. grand in-18 de plus de 700 pages imprimées sur deux colonnes, contenant 7 cartes, 4 plans de villes et 2 grandes vues de la chaîne du mont Blanc et des Alpes bernoises; 2e édition augmentée d'un appendice contenant la description de tous les chemins de fer suisses en exploitation et l'indication de ceux qui sont en construction et à l'étude (1857). Broché. 11 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr. 50 c.

Nouvel-Ebel, Manuel du voyageur en Suisse et dans la vallée de Chamouni; 11e édit., revue par *Adolphe Joanne*, augmentée d'un appendice contenant la description de tous les chemins de fer en exploitation et l'indication de ceux qui sont en construction et à l'étude (1857). 1 vol. in-18, contenant la carte de Suisse de Keller, les panoramas du mont Blanc, de l'Oberland bernois et 4 plans de villes. Broché. 6 fr. 50 c.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

Berne (Histoire et description de la ville de), par M. *P. A. Stapfer*, ancien ministre de l'instruction publique de la république helvétique, illustrée de 6 gravures sur acier. 1 vol. grand in-8. Broché. 6 fr.

Suisse (Atlas géographique, historique, statistique et itinéraire de la), divisée en 22 cantons, et de la vallée de Chamouni, avec une carte générale de la Suisse dressée par M. Duvotenay, gravée sur acier par Ch. Dyonnet et illustrée de vues de la Suisse gravées sur acier par les premiers artistes de Paris et de Londres. 1 vol. grand in 4, Relié en percaline. 20 fr.

Vaud (Tableau du canton de), par *L. Vuillemin*. 1 vol. grand in-18 Broché. 7 fr. 50 c.

2° GUIDES DE LA CONVERSATION.

Français-allemand, par *Richard* et *Wolters*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Français-anglais, par *Richard* et *Quétin*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Français-espagnol, par *Richard* et *de Coróna*. 1 vol. in-32. Cart 1 fr. 50 c.

Français-italien, par *Richard* et *Boletti*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Anglais-allemand, par *A. Horwitz*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Anglais-italien, par *Wahl* et *Brunetti*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

Anglais-espagnol, par *de Coróna* et *Laran*. 1 vol. in-32. Cart. 1 fr. 50 c.

L'interprète français-anglais pour un voyage à Paris, ou conversations dans les deux langues sur les points les plus essentiels et les plus curieux du voyage, par *C. Fleming*. 1 vol. in-16. Br. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

L'interprète anglais-français, pour un voyage à Londres, ou conversations dans les deux langues sur les points les plus essentiels et les plus curieux du voyage, par *C. Fleming*. 1 vol. in-16. Broché. 1 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

L'interprète français-allemand pour un voyage à Paris, ou conversations dans les deux langues sur les points les plus essentiels et les plus curieux du voyage, par MM. *de Suckau*. 1 vol. in-16. Broché. 2 fr.
La reliure se paye en sus. 1 fr.

3° LES MUSÉES D'EUROPE,

par L. Viardot, 5 vol. in-18 jésus.

Les Musées de France. (Paris). 1 vol. Broché. 2 fr.

Les Musées d'Italie. 1 volume. Broché. 2 fr.

Les Musées d'Espagne. 1 volume. Broché. 2 fr.

Les Musées d'Allemagne. 1 vol. Broché. 2 fr.

Les Musées de Belgique, de Hollande, de Russie. 1 vol. Broché. 2 fr.

La reliure de chacun de ces volumes se paye 1 fr. en sus.

4° CARTES ET PLANS.

Allemagne (Carte routière de l') et des pays limitrophes, donnant les routes, les chemins de fer et la navigation, dressée par A. Dufour, et tirée sur colombier. En feuille. 1 fr.
Cartonnée. 1 fr. 50 c.

Allemagne (Plans des principales villes de l'):
1° Plans gravés sur acier et tirés sur 1/4 de carré : Berlin, Dresde, Hambourg, Heidelberg, Leipsig, Munich, Nuremberg, Prague, Stuttgard, Trieste. Prix de chaque plan, en feuille. 50 c.
2° Plans gravés sur acier et tirés sur 1/8 de carré : Aix-la-Chapelle, Coblentz, Cologne, Francfort, Mayence. Prix de chaque plan, en feuille. 25 c.

Angleterre (Carte routière de l'), contenant l'Écosse et l'Irlande, avec les chemins de fer et la navigation à vapeur. Tirée sur colombier. En feuille. 1 fr.
Cartonnée. 1 fr. 50 c.

Belgique (Carte de la), indiquant les chemins de fer et leurs stations, les routes, les canaux et les bureaux de douane, dressée par A. Vuillemin, et tirée sur couronne. En feuille. 50 c.
Cartonnée. 75 c.

Belgique et Hollande (Nouvelle carte routière de), indiquant toutes les routes, les chemins de fer, les canaux, les limites des deux États, dressée par Dufour. Imprimée sur colombier. En feuille. 1 fr.
Cartonnée. 1 fr. 50 c.

Belgique et Hollande (Plans des principales villes de), lithographiés et tirés sur 1/4 de carré : Bruxelles, Anvers, Liége, Amsterdam. Prix de chaque plan, en feuille. 50 c.

Boulogne (Bois de) avec les environs. Plan topographique et historique, comprenant les embellissements exécutés ou en cours d'exécution, dressé par J. Lobet, et tiré sur demi-raisin. En feuille. 30 c.
Cartonné. 50 c.

Constantinople (Plan de), avec ses faubourgs et une partie du Bosphore, dressé par A. H. Dufour, et tiré sur grand raisin. En feuille. 2 fr.
Cartonné. 2 fr. 50 c.

Dublin (Plan de), gravé sur acier et tiré sur 1/4 de jésus, en feuille. 75 c.

Écosse (Carte routière de l'), avec les chemins de fer et la navigation à vapeur, dressée par A. H. Dufour. Tirée sur demi-jésus. En feuille. 1 fr.
Cartonnée. 1 fr. 50 c.

Édimbourg (Plan d'), gravé sur acier et tiré sur 1/4 de jésus, en feuille. 75 c.

Espagne et Portugal (Carte routière), indiquant les routes royales et secondaires, dressée par A. Fremin, et encadrée de gravures. Tirée sur jésus. En feuille. 1 fr.
Cartonnée. 1 fr. 50 c.

Europe. Carte routière dressée par A. Dufour. Tirée sur colombier. En feuille. 2 fr. 50 c.
Cartonnée. 3 fr.

Europe (Carte des chemins de fer de l') et des lignes de bateaux à vapeur, dressée par A. H. Dufour. Tirée sur raisin. En feuille. 1 fr.
Cartonnée. 1 fr. 50 c.

France (Carte archéologique de la), avec des vues de monuments antiques et du moyen âge; publiée pour la première fois, dressée par E. Hocquart. Tirée sur colombier. En feuille. 1 fr. 50
Cartonnée. 2 fr.

France (Carte des chemins de fer de la), indiquant tous les chemins de fer en construction, ainsi que les lignes de bateaux à vapeur, dressée par A. H. Dufour. Tirée sur demi-raisin. En feuille. 50 c.
Cartonnée. 1 fr.

France (Atlas des chemins de fer de la) contenant 9 cartes gravées sur acier. (*Sous presse.*)

France (Nouvelle carte routière et administrative de la), indiquant toutes les routes des postes avec les distances en kilomètres, les chemins de fer, les canaux, etc., dressée par Charles, géographe. Tirée sur colombier. En feuille. 1 fr. 50 c.
Cartonnée. 2 fr.

France (Plans des principales villes de la):
1° Plans gravés sur acier et tirés sur 1/4 de carré. Arles, Bordeaux, Lille, Lyon, Marseille, Nantes, Rouen, Strasbourg. Prix de chaque plan, en feuille. 50 c.
2° Plans gravés sur acier et tirés sur 1/8 de carré: Clermont, Orléans, Poitiers, Tours. Prix de chaque plan, en feuille. 25 c.
3° Plans lithographiés et tirés sur 1/4 de jésus: Bagnères-de-Bigorre et ses environs, Bagnères-de-Luchon et ses environs, Cauterets et ses environs, Eaux-Bonnes et ses environs. Prix de chaque plan, en feuille. 50 c.
4° Plan du Havre, gravé sur acier et tiré sur 1/4 de raisin, en feuille. 75 c.
5° Plan de Vichy, gravé sur pierre, tiré sur 1/4 de raisin et colorié, en feuille. 50 c.
6° Plans lithographiés et tirés sur 1/8 de carré: Abbeville, Amiens, Arras, Boulogne, Dunkerque et Valenciennes. Prix de chaque plan, en feuille. 20 c.

Irlande (Carte routière de l'), avec les chemins de fer et la navigation à vapeur, dressée par A. H. Dufour, et tirée sur demi-jésus. En feuille. 1 fr. 50 c.
Cartonnée. 2 fr.

Italie (Carte routière de l'), comprenant la Sicile, avec les plans de Rome, Naples et Pozzuoli, dressée et gravée par Ambroise Tardieu. Tirée sur grand raisin. En feuille. 2 fr.
Collée sur toile, avec étui. 3 fr.

Italie (Plans des principales villes d'), gravés sur acier et tirés sur 1/4 de carré: Bologne, Florence, Gênes, Milan, Naples, Parme, Pise, Rome, Turin, Venise, Vérone. Prix de chaque plan, en feuille. 50 c.

Londres (Plans de), gravé sur pierre et tiré sur grand raisin. En feuille. 50 c.
Cartonné. 1 fr.

Londres (Carte des environs de). En feuille. 2 fr.

Paris (Nouveau plan de) et des communes environnantes, précédé d'une liste alphabétique, indiquant avec renvoi au plan, les avenues, les barrières, les boulevards, les cités, les cours, les galeries, les impasses, les marchés, les passages, les places, les ponts, les rues de la ville de Paris et des communes environnantes, et comprenant toutes les nouvelles voies de communication et tous les embellissements exécutés jusqu'à ce jour. Dressé par Vuillemin, et tiré sur grand monde. En feuille. 1 fr. 50 c.
Le même, cartonné. 2 fr.
Relié en percaline dorée. 3 fr.
Collé sur toile et relié en percaline dorée. 4 fr.
Le même, sauf les communes environnantes, tiré typographiquement et cartonné. 50 c.

Paris (Carte des environs de), indiquant les chefs-lieux de département, d'arrondissement et de canton, les communes, les hameaux et les châteaux, toutes les routes et tous les chemins de fer, et comprenant, en totalité ou en partie, les départements de la Seine, de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne, de l'Aisne, de l'Oise, de l'Eure et d'Eure-et-Loir, dressée par A. H. Dufour, et tirée sur jésus. En feuille. 75 c.
Cartonnée, rouge. 1 fr. 25 c.
Reliée en percaline dorée. 2 fr.

Pyrénées (carte des), tirée sur demi-raisin oblong. En feuille. 75 c.
Cartonnée. 1 fr. 25 c.

Rhin (Panorama des bords du), depuis Cologne jusqu'à Mayence, se déroulant sur près de trois mètres de long. In-8, cartonné. 2 fr.

Rhin (Cours du), de Schaffouse jusqu'à son embouchure dans la mer du Nord, et de la Moselle depuis son embouchure jusqu'à Trèves. Tiré sur raisin et cartonné. 2 fr.

Savoie (Carte routière du duché de). Tirée sur cavalier et collée sur toile, avec étui. 2 fr.

Sicile (carte routière de la), tirée sur demi-carré. En feuille. 75 c.
Cartonnée. 1 fr. 25 c.

Suisse (Carte de la), par Keller, tirée sur carré. En feuille. 2 fr.
Cartonnée. 3 fr.

Typographie de Ch. Lahure et Cie, rue de Vaugirard, 9.



